

Jul 16-67

HISTOIRE

ANCIENNE

de Papa
28. Mai 18
C.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



David pinx^t — Imp. Sarazin, rue Git le Cœur, 8, Paris. — Rebel sc.

HISTOIRE UNIVERSELLE



HISTOIRE ANCIENNE

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ÉGYPTIENS

DES ASSYRIENS, DES MÈDES, DES PERSES, DES JUIFS, DE LA GRÈCE, DE LA SICILE

DE CARTHAGE ET DE TOUS LES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ

PAR

LE COMTE DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES GRANDS MAITRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215



AVANT-PROPOS

Cui quidem ita sunt stoici assensi, ut quidquid honestum esset, id utile esse censerent; nec utile quidquam, quid non honestum.

CICERO. *De Officiis.*

Les stoïciens pensaient comme lui (Socrate); ils disaient que l'honnête est toujours utile, et qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête.

CICÉRON. *Des Devoirs,* liv. III.

J'écris ce livre pour la jeunesse; ma vieillesse veut lui être utile. L'étude de l'histoire est, selon moi, la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent. Les exemples frappent plus que les leçons; ils leur servent de preuves pour convaincre, ils les accompagnent d'images pour intéresser : l'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles.

Nous sommes organisés comme les hommes des temps les plus reculés; nous avons les mêmes vertus, les mêmes vices. Entraînés comme eux par nos passions, nous écoutons avec défiance les censeurs qui contrarient nos penchants, et qui nous avertissent de nos erreurs, de nos dangers. Notre folie résiste à leur sagesse, nos espérances se rient de leurs craintes.

Mais l'histoire est un maître impartial, dont nous ne pouvons réfuter les raisonnements appuyés sur des faits. Il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir; c'est le miroir de la vérité.

Les peuples les plus fameux, les hommes les plus célèbres, sont jugés à nos yeux par le temps qui détruit toute illusion, par la justice qu'aucun intérêt vivant ne peut corrompre. Devant le tribunal de l'histoire, les conquérants descendent de leurs chars de triomphe, les tyrans n'effraient plus par leurs satellites, les princes nous apparaissent sans leur cortège et dépouillés de la fausse grandeur que leur prêtait la flatterie.

Vous détestez sans danger la férocité de Néron, les cruautés de Sylla, les débauches d'Héliogabale, l'hypocrisie de Tibère; si vous avez vu Denys terrible à Syracuse, vous le voyez humilié à Corinthe.

Les applaudissements d'une inconstante multitude ne trompent pas votre jugement en faveur d'Anitus et de Mélitus; vous méprisez leurs délations, leurs calomnies, et vous suivez avec enthousiasme le vertueux Socrate dans sa prison, le juste Aristide dans son exil.

Si vous admirez la valeur d'Alexandre sur les bords du Granique et dans les plaines d'Arbelles, vous lui reprochez sans crainte son ambition démesurée qui l'entraîne au fond de l'Inde, et les débauches honteuses qui ternissent à Babylone la fin de sa vie. Vous préférerez à sa fausse gloire la

renommée intacte et la vertu sans ombre d'Epaminondas, de Léonidas, de Titus, de Marc-Aurèle.

L'amour des Grecs pour la liberté peut échauffer votre âme; mais leurs jalousies, leur légèreté, leur ingratitude, leurs querelles sanglantes et leur corruption vous annoncent et vous expliquent leur ruine.

Si le colosse romain vous impose par sa vaste puissance, vous ne tardez pas longtemps à distinguer les vertus qui firent sa grandeur et les vices qui amenèrent sa décadence.

La nuit de l'ignorance couvre la terre, la barbarie la dévaste comme un déluge; les débris de l'empire sont dispersés et ensanglantés par des sauvages, qui vous font mieux sentir tous les avantages des sciences qu'ils ont chassées, des lois qu'ils ont détruites. Mais enfin les lumières d'une religion spirituelle dissipent les erreurs de l'idolâtrie; les vices ne sont plus dans le ciel, Dieu seul y règne : la vertu ne manque plus de base solide : aussi vous trouverez généralement dans le monde moderne une civilisation mieux éclairée, des mœurs plus douces; un lien de fraternité unit le faible au fort, le pauvre au riche, les rois aux bergers.

Mais cette religion n'est pas toujours écoutée; ses ministres en abusent; les peuples l'outragent; les ambitieux la bravent; les princes l'oublient : aussi, à côté d'un petit nombre de héros parfaits, au milieu de quelques époques tranquilles et glorieuses, vous revoyez des monarques et des pontifes sanguinaires, des révolutions funestes, des guerres civiles et religieuses. Le flambeau de l'histoire, qui ne vous quitte pas, vous montre constamment la justice entourée de la paix, de l'amour et de l'estime; tandis que l'ambition, le fanatisme, la rébellion et la tyrannie sont toujours punis par de longs malheurs et flétris par les inflexibles arrêts de la postérité.

L'habileté de Louis XI, les intrigues de Philippe II, la fortune insolente de Borgia ne vous empêchent pas de haïr leur mémoire; vous brûleriez de partager la captivité du vertueux saint Louis; vous gémissez sur la victoire du connétable qui combat contre sa patrie, vous enviez le bonheur de Bayard qui meurt pour la défendre. Partout enfin vous trouvez la preuve de cette antique maxime, qu'à la longue il n'y a d'utile que ce qui est honnête, qu'on n'est véritablement grand que par la justice, et complètement heureux que par la vertu. Le temps distribue avec équité les récompenses et les châtiments, et vous pouvez mesurer l'accroissement et la décadence des peuples sur la sévérité ou sur la dépravation de leurs mœurs. La vertu est le ciment de la puissance des nations; elles tombent dès qu'elles sont corrompues.

Mais plus les leçons de l'histoire sont utiles, plus il est important qu'elles soient bien présentées. Il n'est que trop d'historiens propres à égarer ceux qui les lisent; leurs plumes éloquentes ne sont pas toujours assez impartiales, assez exemptes de passions; elles nous trompent quelquefois et flattent nos penchants. Beaucoup d'écrivains éblouis par la célébrité, la prennent pour la gloire; d'autres mettent de faux et passagers intérêts à la place de la justice; et ces juges des rois et des peuples prononcent souvent au hasard des arrêts que leur dictent la crainte ou l'espérance, la reconnaissance ou la haine, et l'esprit de secte ou de parti.

Il faudrait donc, pour former des citoyens vertueux et pour éclairer les

hommes sur leur bonheur, que celui qui leur apprend l'histoire, se dépouillant de tout esprit de circonstance et de système, leur fît juger les hommes et les événements uniquement d'après les règles de la morale; car l'esprit de secte et de parti n'est que pour un temps, la justice et la vérité sont de tous les lieux et de tous les siècles.

Le premier devoir d'un historien est de faire admirer la vertu, même lorsqu'elle est persécutée; de faire haïr le crime, malgré le succès précaire dont le couronne quelquefois le destin, et d'inspirer un juste mépris pour le vice, de quelque forme séduisante qu'il se montre souvent revêtu.

En développant aux yeux de nos disciples le vaste tableau de l'histoire du monde, nous leur présentons à la fois tous les exemples qu'ils doivent fuir et tous ceux qu'ils doivent imiter; mais la vue de ces modèles a son danger comme son utilité.

Ces hommes célèbres, qui viennent en foule de tous les pays et de tous les siècles pour appuyer nos préceptes, offrent un assemblage perpétuel de vertus et de vices, de grands talents et de honteuses faiblesses, de succès injustes et de revers non mérités.

Nous devons donc, avec le plus grand soin, accoutumer la jeunesse à bien distinguer dans ce mélange la vérité de l'erreur; à juger les hommes et leurs actions par leur moralité, et non d'après les hasards des événements. Il faut enfin lui apprendre sans cesse, en admirant les vertus, les talents des hommes les plus illustres, à reconnaître, à condamner leurs faiblesses et leurs défauts, de quelque éclat qu'ils puissent être couverts par la fortune et par le génie.

En présentant ainsi aux yeux des jeunes gens les hommes et les événements sous leur véritable jour, le but de l'historien doit être d'imprimer dans ces âmes tendres le respect pour la Divinité, le dévouement à la patrie et au roi, la vénération pour la justice, l'amour d'une sage liberté, et le plus profond mépris pour tout ce qui blesse l'honneur et la vertu.

En composant cette *Histoire Universelle*, je me suis pénétré des principes que je viens d'exposer : c'est ce qui me fait espérer que mon travail sera utile. Beaucoup d'autres, avec plus de talent, m'ont précédé dans cette carrière: j'ai profité de leurs lumières, et je ne me suis éloigné d'eux que lorsqu'ils m'ont paru sacrifier, en quelque partie, la justice et la vérité à l'éclat de la fausse gloire, aux préjugés des temps, aux caprices de la fortune et aux passions politiques et religieuses.

Cependant les erreurs en ce genre sont si rares chez les bons historiens et si faciles à relever, que ce motif seul ne m'aurait pas fait entreprendre un aussi long ouvrage.

La plupart des hommes sont obligés de consacrer leur temps à divers genres d'études, surtout dans un siècle où, les arts et les sciences ayant fait tant de progrès, on sent le besoin et le désir de savoir un peu de tout.

Il résulte de cette multitude de connaissances qu'on veut acquérir, une impossibilité presque absolue d'en approfondir aucune. Peu de personnes ont le loisir de lire de longs volumes, et beaucoup de livres d'histoire sont trop étendus pour attirer et fixer une jeunesse dont tant d'autres objets partagent l'attention.

Les grands auteurs de l'antiquité sont des sources intarissables de morale

et d'instruction; mais la jeunesse n'en lit que quelques morceaux choisis. Les savants seuls jouissent complètement de ces trésors.

Les écrivains français qui nous ont donné des histoires générales, craignant de se répéter, n'ont point écrit l'histoire suivie de chaque peuple depuis son origine jusqu'à sa fin, et le jeune homme qui étudie leurs ouvrages est à tout moment interrompu dans cette lecture. On lui fait quitter l'Egypte dès que Cambyse s'en empare, pour reprendre l'histoire de Perse; il est forcé d'abandonner celle de Perse pour l'histoire de la Grèce, lorsque les successeurs d'Alexandre se partagent son empire : de sorte que, promené d'un pays à l'autre, comme dans un labyrinthe, il perd le fil des événements, et se retrouve avec peine dans un tableau tracé avec si peu d'ordre et de suite.

On a fait, je le sais, beaucoup d'abrégés de chaque histoire; mais ils m'ont paru généralement trop secs et trop incomplets. Beaucoup d'événements importants et de traits remarquables y sont oubliés; et, d'un autre côté, on y trouve, comme dans les histoires plus volumineuses, de trop longues réflexions qui coupent et ralentissent la narration.

Les auteurs modernes veulent presque tous se trop montrer dans leurs ouvrages; leurs dissertations morales font disparaître l'intérêt du récit. Ce n'est plus l'histoire qu'on lit, c'est le professeur qu'on entend, et le charme cesse.

Il me semble que la réflexion doit naître des faits; il faut l'indiquer plus que la faire : plus elle est rapide, mieux elle pénètre; elle perd sa force dès qu'elle s'étend.

D'après ces observations, que je crois justes, j'ai tenté de suivre une marche différente. On trouvera dans cet ouvrage l'histoire non interrompue de chaque peuple, depuis sa naissance jusqu'au moment où il a cessé totalement d'exister comme nation indépendante.

J'ai voulu rassembler dans le cadre le plus resserré, et sans confusion, le plus d'événements possible; j'ai cherché à y placer toutes les actions, tous les traits dignes d'être cités, et à n'y rien omettre de tout ce que la lecture des meilleurs historiens m'a fait désirer de retenir.

Je me suis efforcé d'y peindre fidèlement tous les hommes célèbres par leurs destinées, par leurs vertus, par leurs crimes, par leurs talents et par leurs vices; j'ai fait le plus souvent leurs portraits et prononcé leur éloge ou leur censure, en racontant simplement leurs actions et en répétant leurs paroles.

De courtes réflexions indiquent à la jeunesse le jugement qu'elle doit porter sur les hommes et sur les faits; elles font remarquer aussi la cause de la grandeur et de la décadence des Etats.

Si l'on trouve ma narration morale, intéressante et claire, mon style concis sans sécheresse, et exempt de toute affectation sans être totalement dépourvu d'élégance; si j'ai surtout trouvé le moyen d'instruire mes lecteurs en les attachant, et de leur donner d'utiles leçons de morale et de politique sans les fatiguer, j'aurai atteint mon but, et j'espérerai que, malgré la juste modestie du titre d'un ouvrage dédié à la jeunesse, il pourra être lu avec fruit et avec plaisir par les hommes.

CHAPITRE PREMIER.

DES ANCIENS PEUPLES.

Incertitude sur l'origine des anciens peuples, — sur la forme de leurs gouvernements. — Inutilité des recherches sur cette matière. — Histoire des Juifs séparée.

Les savants ne sont pas d'accord sur l'ancienneté des peuples : les uns pensent que les Chaldéens ont été la première nation civilisée ; beaucoup d'autres attribuent cette antériorité aux Égyptiens ; et, suivant l'opinion de quelques autres, les Indiens et les Chinois la leur disputent avec avantage.

Cette question, qui a occupé tant de grands esprits, nous paraît impossible à résoudre, puisque chacun de ces différents systèmes ne s'appuie que sur des fables ou sur des faits épars, douteux et contestés ; d'ailleurs nous ne voyons pas bien à quoi pourrait servir la solution de ce grand problème. Ce qui est important pour tous les hommes n'est pas de savoir quel est le premier peuple sorti de l'état sauvage pour vivre sous l'empire des lois ; l'essentiel est de connaître les lois des différentes nations, leurs mœurs, leurs révolutions, l'histoire de leurs gouvernements, et de bien étudier, pour notre propre intérêt, les causes de leur grandeur et de leur décadence, et tout ce qui peut avoir quelque influence sur la force, la durée des gouvernements, et sur le bonheur des hommes.

Les philosophes se sont efforcés, tout aussi vainement, de faire prévaloir leurs différents systèmes sur l'origine de la civilisation. D'abord l'état de pure nature nous semble une abstraction chimérique ; car, dès qu'il y a famille, il y a société et commencement de civilisation ; et cette famille, gouvernée d'abord, si l'on veut, par le pouvoir monarchique du père, a pu l'être républicainement à sa mort, si la nature ou le hasard n'ont pas donné à l'aîné des enfants les moyens de succéder à l'autorité paternelle.

La réunion plus ou moins prompte de plusieurs familles pour former un peuple a dû dépendre de la différence des localités, du climat et de mille circonstances trop variées pour servir de base à une opinion certaine.

Dans les zones brûlantes ou glacées, la réunion des familles a dû paraître plus difficile et moins nécessaire. L'homme, se nourrissant de la chasse dans les climats froids, vit errant et isolé ; dans les contrées que le soleil féconde presque seul, le travail est peu nécessaire pour satisfaire les besoins de la vie ; les hommes y sont indolents et sans industrie. Aussi tous les peuples dont la civilisation est la plus anciennement connue habitent les climats tempérés. Au

reste, partout les peuples chasseurs, et après eux les peuples pasteurs, ont été les plus lents à se civiliser; et les nations livrées aux travaux de l'agriculture sont celles dont les progrès ont été les plus rapides. L'on en conçoit facilement la raison, puisque l'art de cultiver la terre rend les sciences nécessaires et l'industrie indispensable. Cet art demande des instruments, fait naître les fabriques et les métiers, exige la connaissance du temps, des saisons et du cours des astres; enfin l'agriculture multiplie les lumières des hommes, leurs rapports, leurs besoins et leurs jouissances.

Quant à la forme variée des gouvernements que se sont donnée différents peuples, elle a dépendu de la position dans laquelle ils se trouvaient, de la nécessité plus ou moins pressante de se défendre contre l'invasion des tribus nomades ou contre le pillage des chasseurs, et surtout du caractère des hommes que cette nécessité leur aura fait prendre pour chefs. Ainsi l'on pourrait croire qu'une peuplade tranquille, n'ayant à craindre que le choc des intérêts particuliers, a pu longtemps se laisser gouverner pacifiquement par la sagesse des vieillards; tandis qu'une nation menacée par ses voisins et forcée d'obéir au plus brave pour se défendre, aura marché plus rapidement à l'état monarchique.

Au surplus, comme les peuples n'ont écrit l'histoire de leurs gouvernements que lorsqu'ils ont été fort avancés dans leur civilisation, il est évident que nous ne pouvons savoir rien de positif sur l'origine et les premiers progrès de ces mêmes gouvernements. Tout ce qu'ont recueilli à ce sujet les auteurs les plus savants, n'est fondé que sur des traditions incertaines, mêlées de ces fables qui entourent le berceau des peuples, comme elles amusent l'enfance des hommes.

Nous croyons donc devoir nous abstenir de toutes recherches inutiles et de toutes discussions approfondies sur cette matière, qui, véritablement, est plus curieuse qu'importante. Ainsi nous commencerons cette histoire générale par celle des Égyptiens, puisque cette nation, quand même elle ne serait pas la plus ancienne, est celle dont nous pouvons suivre avec moins de doute les traces dans les temps les plus reculés, et qui nous offre encore d'indestructibles et d'admirables monuments pour appuyer ses antiques traditions.

Les livres sacrés, en nous présentant l'histoire du peuple hébreu, nous font connaître la suite non interrompue des grands événements du monde depuis la création de la terre jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; mais cette histoire, tracée par une main divine, et que la foi respecte, doit être soigneusement séparée de toutes les histoires profanes. D'ailleurs le peuple hébreu ne fut jusqu'à Jacob qu'une famille; et, tandis que les autres descendants de Noé se dispersaient sur la terre, la famille d'Abraham vécut dans la simplicité pastorale. Les Hébreux ne devinrent une nation nombreuse que pendant leur captivité en Égypte, monarchie déjà puissante et riche, dont les rois avaient de grands et magnifiques palais quand Israël était encore sous les tentes; enfin la civilisation des Israélites naquit à leur sortie d'Égypte, au milieu du désert : elle ne suivit point les progrès plus ou moins lents des législations humaines, et Dieu lui-même dicta le code de Moïse, ce code immortel qui gouverna toujours les Juifs lorsqu'ils formaient une nation, et qui les régit encore depuis qu'ils sont dis-

persés. Ainsi nous croyons qu'on peut, en suivant même les lumières de l'histoire sainte, regarder le gouvernement, la civilisation et la législation des Égyptiens comme les monuments historiques les plus anciennement connus.

CHAPITRE II.

DE L'ÉGYPTE ET DE SES ROIS.

L'Afrique sans civilisation. — Position de l'Égypte. — Sa division. — Ses monuments. — Hiéroglyphes. - Labyrinthe. — Lac Mœris. — Nil. — Basse-Égypte. — L'oiseau phénix. — La ville d'Alexandrie. — Forme du gouvernement. — Vie des rois. — Législation. — Polygamie. — Mariage des frères et sœurs. — Respect pour la vieillesse. — Conduite des Égyptiens envers leurs rois. — Les six ordres de l'État. — Différentes langues en Égypte. — Croyance à la métempsycose. — Culte. — Bœuf Apis. — Ichneumon. — Superstition des Égyptiens. — Leurs progrès dans les sciences et les arts. — Navigation. — Tête de mort dans les festins. — Insouciance des Égyptiens pour la musique. — Invention de l'écriture.

Des quatre parties du monde, l'Afrique est la seule qui, jusqu'à nos jours, ait été presque totalement privée des lumières qui adoucissent les mœurs des hommes en les éclairant; et à l'exception des Égyptiens et des Carthaginois, tous les peuples qui habitent ce vaste continent sont restés dans l'ignorance et dans l'enfance de la civilisation.

L'Égypte est un pays resserré par deux chaînes de montagnes qui ne laissent entre elles et le Nil qu'une plaine dont la plus grande étendue est de cinquante lieues; la longueur de cette vallée célèbre est de deux cents lieues; elle est bornée au levant par la mer Rouge et par l'isthme de Suez, au midi par l'Éthiopie, au couchant par la Libye, et au nord par la mer Méditerranée.

Hérodote prétendait que, sous le règne d'Amasis, on trouvait dans ce pays vingt mille villes habitées; mais ce qui est prouvé par tous les monuments de l'histoire, c'est qu'autrefois ce royaume était très-riche et très-peuplé.

On divisait l'ancienne Egypte en trois parties : la plus méridionale se nommait Thébaïde; celle du milieu, Heptanome; on nommait Basse-Égypte, ou Delta, les contrées septentrionales. Strabon rapporte que, lorsque Sésostris réunit tout le royaume sous sa domination, il le partagea en trente-six gouvernements.

Les ruines qui attestent encore à nos yeux l'antique magnificence de l'Égypte, se trouvent principalement dans la Thébaïde et dans l'Heptanome. On voit encore aux lieux où fut Thèbes, cette ville dont Homère a chanté la puissance, la terre couverte d'une quantité innombrable de colonnes, de statues, et

des allées à perte de vue, bordées de sphynx; on y admire les restes d'un magnifique palais, où l'antique peinture étale encore ses couleurs. Homère dit que Thèbes avait cent portes, et que sa population permettait de faire sortir par chacune d'elle deux cents chariots et dix mille hommes. On voyait aussi dans la Thébaïde la fameuse statue de Memnon, qui rendait un son articulé lorsqu'elle était frappée par les premiers rayons du soleil. L'Heptanome possédait une grande quantité de temples, entre autres celui d'Apis, un des dieux les plus révérés par les Égyptiens. Memphis était la capitale de cette contrée; on l'appelle aujourd'hui le Caire. On y montre encore aux voyageurs le puits de Joseph, taillé dans le roc et d'une profondeur prodigieuse, qui servait dans les temps de sécheresse à élever les eaux du Nil sur une colline, et pour les distribuer par différents canaux. Cette contrée est encore illustrée par les pyramides, monuments prodigieux que le temps n'a pu détruire, et que l'on comptait autrefois parmi les sept merveilles du monde; tristes et vastes témoins de l'orgueil insensé de ces monarques qui ont fait périr tant de milliers d'hommes pour se bâtir des tombeaux.

Tous ces édifices étaient couverts de dessins et de figures qu'on appelle *hiéroglyphes.* Ils étaient destinés à conserver le souvenir des événements les plus remarquables; mais, jusqu'à présent, les savants n'ont pu parvenir à retrouver la clef complète de cette écriture symbolique, qui aurait répandu parmi nous de grandes lumières sur ces temps reculés.

Non loin de Memphis, il existait une merveille plus surprenante encore que les pyramides; c'était un immense édifice composé de la réunion de douze palais qui contenaient quinze cents chambres au-dessus du sol et quinze cents au-dessous. La difficulté de se retrouver dans le nombre infini de terrasses et de galeries qui servaient de communication à tous ces appartements, avait fait donner à cet édifice le nom de *labyrinthe.* Il servait à la fois de sépulture aux rois et d'habitation aux crocodiles sacrés.

Un monument plus utile était le lac Mœris, creusé en partie par la main des hommes, et qui, si les anciens récits étaient parvenus jusqu'à nous sans erreur, aurait eu cent quatre-vingts lieues de tour et trois cents pieds de profondeur. Au reste le but de cet ouvrage, incontestablement grand et admirable, était de corriger, autant qu'on le pouvait, les irrégularités du Nil qui seul rendait l'Égypte féconde ou stérile, par l'abondance ou la rareté de ses eaux. Le lac en déchargeait la terre lorsqu'elle était trop inondée, ou s'ouvrait pour les verser quand le fleuve en refusait.

Deux pyramides, portant chacune une statue colossale, s'élevaient au milieu du lac; elles étaient creuses, hautes de trois cents pieds, et servaient ainsi d'ornement et de supplément à cet immense réservoir.

Le temps a fait un acte de justice : il a laissé tomber dans l'oubli les noms des princes qui n'ont travaillé qu'à leur tombeau; mais il nous a conservé celui du roi Mœris, dont les étonnants travaux n'avaient pour but que la prospérité de son empire et le bonheur de ses peuples.

La plus grande merveille de l'Égypte n'est pas l'ouvrage des hommes; la

nature seule l'a créée : c'est le Nil. Il ne pleut presque jamais dans ce pays; mais son fleuve lui apporte annuellement, par des débordements réglés, le tribut des pluies qui tombent dans les contrées voisines. L'Égypte était coupée de canaux qui distribuaient partout ses eaux bienfaisantes. Ainsi ce fleuve, répandant la fécondité, unissant les villes entre elles et la mer Méditerranée avec la mer Rouge, servait d'engrais à l'agriculture, de lien au commerce, de barrière au royaume, et était tout ensemble, comme le dit Rollin, le nourricier et le défenseur de l'Égypte. Le Nil a ses sources en Abyssinie; il coule paisiblement dans les vastes solitudes de l'Éthiopie; mais, en entrant en Égypte, il se trouve resserré dans un lit étroit, rempli de rochers énormes qu'on appelle cataractes, et qui le rendent furieux. Il précipite rapidement son cours du haut de ces roches dans la plaine, avec un tel bruit qu'on l'entend de trois lieues. Ce qui cause ces débordements si nécessaires à la fertilité de l'Égypte, ce sont les pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'août. L'inondation du Nil commence en Égypte à la fin de juin, et dure trois mois. Les plaines de ce beau royaume offrent ainsi deux aspects bien différents dans deux saisons de l'année. Tantôt c'est une vaste mer sur laquelle s'élèvent une grande quantité de villes et de villages; tantôt c'est une belle et féconde prairie, peuplée de troupeaux, couverte de palmiers et d'orangers, dont la verdure émaillée de fleurs charme les yeux.

La Basse-Égypte, qui a la figure d'un triangle, est une espèce d'île formée par les deux branches du fleuve, qu'on appelait Pélusienne et Canopique. Les deux villes de Péluse et de Canope, dont elles avaient pris le nom, s'appellent à présent Damiette et Rosette; Saïs, Tanis, Alexandrie, Héliopole étaient les principales villes du Delta. Saïs contenait un temple dédié à Isis, avec cette inscription qui convient également à la Vérité et à la Nature : « Je suis ce qui » a été, ce qui est et ce qui sera, et personne n'a encore percé le voile qui me » couvre. »

Hérodote aimait les fables : en parlant du temple du Soleil qu'on voyait à Héliopole, dans le Delta, il raconte que le phénix, oiseau merveilleux et unique dans son espèce, naît dans l'Arabie, et vit cinq ou six cents ans; sa grandeur est celle d'un aigle; ses ailes sont mêlées de blanc, de pourpre et d'or : lorsqu'il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois aromatique, il y meurt; de ses os et de sa moelle il sort un ver qui se transforme et devient un nouveau phénix; celui-ci compose un œu de myrrhe et d'encens; il le vide, il y dépose le corps de son père, emporte ce précieux fardeau, et vient le brûler sur l'autel du Soleil dans la ville d'Héliopole.

Alexandrie, la principale des cités qui subsistent encore dans le Delta, fut bâtie par Alexandre le Grand, et égale en magnificence les anciennes villes de l'Égypte. Elle est à quatre journées du Caire. C'est là que se faisait le commerce de l'Orient, avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance par les Portugais.

En écrivant l'histoire des autres peuples, nous ferons connaître leurs lois et leurs coutumes dans l'ordre des règnes et des époques qui les ont vus naître ou changer; mais nous n'aurions pu suivre cette méthode relativement aux Égyp-

tiens L'origine de leurs usages, de leurs cérémonies, de leur législation, se perd dans la nuit des temps : il serait impossible d'en découvrir la naissance et d'en suivre avec certitude les progrès. L'explication des hiéroglyphes pourrait seule nous faire retrouver les noms des fondateurs de cette école politique, sage et religieuse, si renommée parmi les anciens, que les plus grands hommes de la Grèce, Homère, Solon, Lycurgue, Pythagore et Platon allèrent exprès en Égypte pour y puiser les lumières qu'ils répandirent ensuite dans leur patrie. Moïse même est loué dans l'Écriture pour s'être instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. Ces considérations nous portent à faire précéder le récit des événements par le tableau général des lois et des coutumes de l'Égypte.

La forme du gouvernement égyptien était monarchique ; mais l'autorité du roi, loin d'être absolue, se trouvait limitée par une aristocratie d'autant plus puissante qu'elle semblait tirer ses droits du ciel, et le corps des prêtres était à la fois le dépositaire des lois et des sciences, l'interprète des dieux, le surveillant et le juge des monarques.

La vie publique et privée des rois était entourée de gênes dont ils ne pouvaient s'affranchir, et de règles qu'on ne leur permettait pas d'enfreindre. Pour les préserver de toute pensée basse et servile, on éloignait d'eux tout esclave ; et, pour ne point compromettre les intérêts de la patrie, on leur défendait d'admettre aucun étranger à leur service. Dans la crainte des vices et des désordres qui suivent l'intempérance, on avait réglé soigneusement la nourriture et la boisson des rois ; l'ordre de leurs occupations et l'emploi de leurs journées étaient de même décidés par la loi.

En se levant, ils lisaient leurs lettres ; de là ils allaient au temple où le pontife, après la prière, prononçait un discours sur les vertus nécessaires aux monarques, sur les fautes qu'ils pouvaient commettre, et sur les dangers de la flatterie et des mauvais conseils.

On lisait ensuite devant eux les livres sacrés, qui contenaient les maximes et les actions des grands hommes, pour les engager à respecter leurs lois et à suivre leurs exemples.

Le monarque travaillait après avec ses ministres ; il présidait le tribunal des trente juges, tirés des principales villes de l'empire, pour rendre la justice au peuple.

Le reste de la journée était consacré aux exercices militaires et à des conversations utiles. La piété, la frugalité, la simplicité entouraient le trône, et tout prouvait que les lois avaient été faites par des hommes qui étaient à la fois prêtres, législateurs et médecins.

La législation des anciens peuples était sans doute moins parfaite que celle des nations modernes, et cependant elle avait plus de force et de durée : on en trouvera la cause dans son origine. Les anciens législateurs d'Égypte et de Rome passaient pour avoir été inspirés par la Divinité ; on dispute contre les hommes et non contre les dieux. Les lois d'Osiris, d'Hermès, de Moïse, de Numa, ne devaient éprouver aucune contradiction : on les respectait comme des oracles ; elles devenaient des sentiments comme des habitudes, et se gra-

vaient dans les âmes comme dans les esprits. La législation de ces peuples s'unissait d'une manière indissoluble à leur religion, et il leur était aussi difficile de changer de loi que de culte; c'est ce qui explique leur constance à suivre leurs réglements et leurs coutumes: elle était telle que Platon disait qu'on pouvait regarder une coutume nouvelle comme un prodige en Égypte, et que jamais aucun peuple n'a conservé plus longtemps ses usages et ses lois.

Pour rendre les juges indépendants et exclusivement occupés de leurs fonctions, on leur avait assigné des revenus, et ils rendaient gratuitement la justice au peuple.

On jugeait les affaires par écrit et sans avocats, parce qu'on craignait l'art de la fausse éloquence qui réveille les passions et trompe les esprits.

Le président du tribunal portait à son cou une chaîne d'où pendait l'effigie de la vérité, et il prononçait ses arrêts en présentant cette image à la partie qui gagnait sa cause.

On punissait de mort le meurtrier, le parjure et le calomniateur.

Le lâche qui ne défendait pas un homme attaqué, lorsqu'il avait la possibilité de le sauver, perdait aussi la vie.

On ne permettait à personne d'être inutile à l'État: chacun s'inscrivait dans un registre et déclarait sa profession; une fausse déclaration se punissait de mort.

La liberté individuelle était fort respectée dans ce pays: on n'y arrêtait pas même les débiteurs. Mais, pour garantir la fidélité des engagements, nul ne pouvait emprunter sans engager le corps de son père aux créanciers; dans cette contrée, on embaumait et conservait les morts avec soin. Un pareil gage était sacré : celui qui ne l'aurait pas retiré promptement aurait commis une infamie et une impiété, et s'il mourait sans avoir rempli ce devoir, on le privait des honneurs de la sépulture.

La polygamie était permise aux Égyptiens : les prêtres seuls ne pouvaient avoir qu'une femme.

La vénération des pontifes pour le dieu Osiris et pour la déesse Isis, sa sœur, avait introduit un grand vice dans la législation égyptienne; le mariage des frères avec les sœurs y était non-seulement permis, mais autorisé par la religion et encouragé par l'exemple des dieux.

La vieillesse jouissait en Égypte de beaucoup d'honneurs et de considération, et les législateurs de la Grèce imitèrent ceux de l'Égypte, en ordonnant aux jeunes gens de respecter les vieillards. Cette louable habitude annonçait et accompagnait une autre vertu, celle de la reconnaissance. L'ingratitude était en horreur, et les Égyptiens ont eu la gloire d'être loués comme les plus reconnaissants des hommes.

Si les rois devaient consacrer leur temps et leur vie au bonheur de la nation, elle les payait de leur peine par sa reconnaissance. Pendant leur vie, les monarques se voyaient honorés comme les images de la Divinité; après leur mort, on les pleurait comme les pères du peuple.

Quand un roi gouvernait mal, et consultait plus ses passions que les lois, on

gémissait en silence; les prêtres seuls lui faisaient de respectueuses remontrances; mais lorsqu'il était mort sa mémoire était sévèrement condamnée; car tous les monarques, en quittant le trône et la vie, étaient soumis à un tribunal qui examinait leurs actions, et prononçait, avec une inflexible justice, l'arrêt qui devait honorer ou flétrir leur règne, et décerner ou refuser les honneurs funèbres à leurs mânes.

On comptait dans l'État trois ordres principaux : le roi et les princes, les prêtres, les soldats; et trois ordres secondaires : les bergers, les laboureurs et les artisans. Les terres qui faisaient le domaine du roi payaient les dépenses de sa cour et de l'administration.

Les biens des prêtres étaient affectés aux frais du culte et de l'éducation nationale. Les terres données à l'armée payaient la solde militaire.

L'ordre des prêtres était le plus respecté; ils entraient dans le conseil, et portaient un habit distingué. Le sacerdoce était héréditaire.

Lorsqu'on était dans la nécessité d'élire un roi, s'il n'était pas de famille sacerdotale, on l'initiait dans l'ordre avant son inauguration. Les prêtres étaient exempts de tout impôt. Il paraît qu'ils avaient une religion secrète, différente du culte public; ils connaissaient la Divinité, dont le peuple n'adorait que les images et les emblèmes.

Il existait aussi en Égypte des langues différentes : le langage sacré, que les premiers d'entre les pontifes connaissaient seuls; la langue hiéroglyphique, qui n'était bien entendue que par les savants, et la langue vulgaire, qui est encore celle que parlent les Cophtes, habitants de l'Égypte moderne.

Les législateurs égyptiens enseignaient le dogme de l'immortalité de l'âme, et croyaient à la métempsycose, pensant que les âmes, avant d'animer d'autres corps humains, passaient dans ceux de quelques bêtes immondes, pour expier leurs fautes si elles avaient été vicieuses; et comme, selon leur opinion, cette transmigration et ce châtiment ne pouvaient commencer qu'après la corruption du cadavre, ils cherchaient à la retarder en embaumant avec soin les corps de leurs parents. Ils construisaient avec beaucoup de magnificence leurs sépulcres qu'ils nommaient des demeures éternelles, et ne considéraient leurs maisons que comme des hôtelleries.

Il n'est pas certain que les grands prêtres de l'Égypte aient communiqué tous les secrets de leurs mystères et de leur culte aux philosophes grecs qui venaient les visiter. Nous dirons, en peu de mots, ce que ceux-ci nous ont appris de la religion des Égyptiens. Ils adoraient plusieurs divinités, dont les premières étaient le soleil et la lune, sous le nom d'Isis et d'Osiris; la Grèce reçut d'eux le culte de Jupiter, de Junon, de Minerve, de Cérès, de Vulcain, de Neptune, de Vénus et d'Apollon. Les emblèmes sous lesquels ils représentaient leurs divinités, étaient expressifs, mais bizarres. Un œil au bout d'un sceptre signifiait la providence d'Osiris; un faucon, sa vue perçante. La statue d'Isis, toute couverte de mamelles, montrait qu'elle nourrissait tous les êtres; elle portait une cruche et un sistre, pour rappeler la fécondité du Nil et les fêtes qu'on célébrait en son honneur. Sérapis, dieu de l'abondance, avait un boisseau sur

la tête; Jupiter Ammon, la tête d'un bélier; Anubis, celle d'un chien; enfin beaucoup d'autres dieux, celles de différents animaux. Le peuple, naturellement superstitieux et grossier, oublia bientôt la Divinité pour adorer ses images, et, dans toutes les villes et bourgs de ce vaste pays, on vit les animaux et les plantes, érigés en dieux, devenir l'objet du culte le plus méprisable et le plus fanatique. Le rat ou le serpent, adoré dans une ville, était méprisé dans l'autre; on immolait dans un village ce qu'on encensait dans le village voisin; et cette opposition d'opinions et d'usages faisait naître, entre les habitants du même pays, des haines funestes, que Diodore prétend avoir été provoquées par la politique d'un roi qui crut affermir son autorité en divisant ses sujets.

Une des plus fameuses de leurs idoles fut le bœuf Apis, universellement révéré. Jamais divinité n'eut des temples plus magnifiques, des prêtres plus riches et plus zélés. Les honneurs qu'on lui rendait, les dépenses pour le nourrir, le désespoir après sa mort, l'empressement à lui chercher un successeur, paraissent incroyables. Lorsqu'on l'installait à Memphis, toute l'Égypte était en fêtes et en réjouissances.

Il paraît que cette vénération avait fait une profonde impression sur les Israélites, puisqu'ils se révoltèrent dans le désert contre Moïse, pour dresser un autel au veau d'or.

L'affection des Égyptiens pour l'ichneumon paraîtra moins déraisonnable, puisque ce petit animal combattait le crocodile, monstre redoutable et fort commun dans les eaux du Nil.

La superstition générale était portée à un tel point, que les personnes les plus distinguées de l'État s'empressaient de servir dans leurs temples les chats, les oiseaux et les autres objets du culte populaire; déplorable preuve de la faiblesse humaine, qui nous fait voir la plus sage nation de l'Univers livrée aux plus honteuses folies!

Beaucoup de monuments attestent les progrès du peuple égyptien dans l'astronomie, dans la géométrie et dans plusieurs autres sciences. Regardés comme bons agriculteurs, leurs nombreuses conquêtes ont prouvé leur bravoure; mais, s'ils se vantaient d'avoir découvert beaucoup d'arts et de métiers, on doit convenir qu'ils les avaient peu perfectionnés. Leurs édifices ne présentent qu'une achitecture colossale, sans goût et sans proportions; leurs statues sont informes et presque ébauchées, et leurs peintures, avec de vives couleurs, ne rappellent que l'enfance de l'art.

La navigation égyptienne s'étendait par la mer Rouge sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie; l'Égypte rapportait de l'Inde de grandes richesses, et peut-être quelques-unes des lois et des connaissances dont elle s'honore.

En général, le peuple égyptien était grave et peu adonné au plaisir. Dans leurs festins, où régnait la tempérance, on leur présentait une tête de mort pour leur rappeler la brièveté de la vie.

Ils faisaient peu de cas de la musique, regardant cet art comme propre à amollir les mœurs. Les Égyptiens s'attribuent l'invention de l'écriture; ils traçaient leurs caractères sur l'écorce d'une plante du pays nommée *papyrus*.

Ce que nous allons dire, d'après les Grecs, des temps fabuleux de l'Égypte, fera connaître plus particulièrement l'idée que les Égyptiens s'étaient faite d'Osiris, d'Isis, leurs premiers souverains et leurs premières divinités : car il est impossible de séparer le commencement de l'histoire d'un tel peuple, de ses fables et de sa religion.

CHAPITRE III.

TEMPS FABULEUX, TEMPS HÉROÏQUES, ROIS D'ÉGYPTE.

Naissance d'Osiris, d'Isis et de Typhon. — Règne d'Osiris. — Ses voyages. — Son retour. — Sa mort. — Sa résurrection. — Mort de Typhon. — Fausseté de l'histoire de Manéthon. — Division de l'Égypte. — Celle de son histoire. — MÉNÈS, premier roi. — Thèbes bâtie par Busiris. — OSYMANDIAS. — Ses constructions.— Sa bibliothèque.— Son tombeau. — Division de l'année. — EUCHORÉUS.— Memphis bâtie par lui. — MOERIS. — Son lac.— ROIS PASTEURS.— Leur domination pendant deux cent soixante ans. — AMOSIS. — Son règne. — Époque de Joseph. — RAMESCÈS. — Ses persécutions envers les Israélites. — SÉSOSTRIS. — Le plus grand roi d'Égypte. — Éducation des enfants nés le même jour que lui. — L'Arabie soumise par lui. — Son administration. — Force de son armée. — Ses conquêtes. — Son repos après ses victoires. — Ses constructions. — Conspiration de son frère. — Cécité de Sésostris. — Fuite de son frère. — PHÉRON. — Son règne obscur. — Sa cécité. — PROTÉE. — Guerre de Troie sous son règne. — Sa conduite envers Pâris. — RHAMPSINIT. — Son voyage fabuleux aux enfers. — CHÉOPS et CHÉPHREN. — Leur tyrannie. — MYCÉRÉNUS.— Culte des dieux rétabli. — ASYCHIS. — Sa loi pour les débiteurs. — PHARAON. — Mariage de sa fille avec Salomon. — SÉZAC. — Sa victoire sur les Israélites. — ZARA. — Sa défaite. — ANYSIS. — Sa cécité. — Règne de Sabacus. — SÉTHOS. — Sa conduite envers son armée qui l'abandonne. — Ravage des rats. — TARACCA. — Dernier roi égyptien. — LES DOUZE ROIS. — Affaissement de la puissance égyptienne. — Coalition des douze rois. — Élévation du fameux labyrinthe. — Exil de Psammitique, un des douze rois. — Défaite des onze rois. — PSAMMITIQUE. — Il accueille les étrangers. — Fable sur deux enfants. — Prise d'Azoth après vingt-neuf ans de siége. — NÉCHAO. — Grandes entreprises sous son règne. — Désastre de l'une d'elles. — Ses victoires. — Perte de ses conquêtes. — PSAMMIS. — Établissement des jeux olympiques. — APRIÈS. — Ses victoires. — Sa défaite. — Sa cruauté. — Conquêtes de Nabuchodonosor. — AMASIS. — Vice-roi, ensuite roi. — Ses occupations. — Apologue de la cuvette d'or. — Chapelle d'une seule pierre. — PSAMMENITE. — Son règne de six mois. — Punition de la mort d'un héraut. — Sa défaite par Cambyse. — Sa mort.

Jupiter et Junon, enfants de Saturne et de Rhée, c'est-à-dire du temps et de la terre, engendrèrent Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. Rhée, ayant commis une infidélité avec Mercure, fut condamnée par Saturne, son mari, à ne pouvoir accoucher dans aucun mois de l'année; mais Mercure déroba à plusieurs mois des heures dont il forma cinq jours qui n'appartenaient à aucun de ces mois, et, pendant ces jours, Rhée accoucha d'une multitude de dieux et de déesses. L'un de ces dieux fut un nouvel Osiris, qu'une vierge éleva avec beaucoup de soin et de tendresse.

Chargé de gouverner l'Égypte, il adoucit les mœurs sauvages de ces habitants; il bâtit la première ville, fonda les premiers temples et conçut le projet de civiliser toute la terre. En parcourant le monde dans ce dessein, il n'employa d'autres forces que celles de l'éloquence, de la musique et de la poésie; neuf vierges, habiles musiciennes, l'accompagnaient dans ce voyage, sous la conduite d'Apollon, son frère.

Maron, qui le premier apprit à cultiver la vigne, et Triptolème, auquel on doit l'art du labourage, de la semence et des moissons, marchaient à sa suite. Enfin il grossit son cortége de quelques satyres, dont les danses et la gaîté lui parurent propres à gagner l'esprit des peuples qu'il voulait soumettre.

En quittant l'Égypte, Osiris y laissa Hercule pour la défendre, à la tête d'une armée. Antée, Busiris et Prométhée furent chargés du gouvernement des provinces, sous l'administration générale d'Isis, que dirigeait et conseillait Hermès Hermès était le plus habile des hommes dans l'opinion des Égyptiens, puisqu'ils prétendent qu'on lui doit les sons articulés, les lettres, la religion, l'astronomie, l'arithmétique, la lutte, la musique, la lyre à trois cordes et la culture de l'olivier. C'est cet Hermès qu'on nommait *Trismégiste*, trois fois grand, et qu'on assurait être le même que Mercure.

Osiris parcourut l'Arabie, l'Éthiopie, les Indes et toute l'Asie, bâtissant partout des villes sur son passage, érigeant des temples et enrichissant tous les peuples de connaissances utiles.

Revenu dans ses États, le conquérant législateur fut bientôt trahi par Typhon, son frère, qui voulait s'emparer du trône. Ce frère perfide le reçut avec l'apparence de l'amitié, l'invita à un festin. Pendant le repas, on apporta un coffre magnifique; chacun en admirait l'ouvrage et la richesse. Typhon dit qu'il le donnerait à celui dont le corps le remplirait exactement. Plusieurs convives ayant inutilement tenté de le remplir, Osiris y entra à son tour. Le coffre se ferma; Typhon fit verser dessus du plomb fondu, et l'envoya jeter dans la mer.

Isis, désolée, chercha dans tous les pays ce coffre funeste et précieux. Après beaucoup de voyages et de peines, elle le trouva chez un roi qui l'avait tiré des eaux. A sa vue elle jeta un cri si lamentable que le fils du monarque en mourut de frayeur. D'un seul de ses regards, elle tua un autre prince, qui la surprenait lorsqu'elle approchait son visage du corps de son époux.

Osiris ressuscita et descendit souvent du ciel pour diriger par ses conseils Isis, qui revint en Égypte, combattit et tua Typhon, et plaça les enfants d'Osiris sur différents trônes de la terre.

Après ces temps fabuleux, commencent les temps héroïques, dont l'histoire est très-obscure et très-incertaine. Les Égyptiens prétendaient avoir été gouvernés vingt mille ans par les dieux, les demi-dieux et les héros.

Manéthon, grand-prêtre d'Égypte, avait publié l'histoire de trente dynasties qu'il prétendait avoir tirée des écrits d'Hermès ou Mercure, et des anciens mémoires conservés dans les archives des temples. Cet ouvrage parut sous le règne de Ptolémée Philadelphe. Les dynasties de Manéthon comprennent plus de cinq mille trois cents ans jusqu'au règne d'Alexandre. Les savants ont dé-

montré la fausseté de ces calculs. Ératosthène, cyrénéen, appelé à Alexandrie par Ptolémée Évergète, donnait une liste de trente-huit rois thébains, toute différente de ceux de Manéthon. Ce qui est vraisemblable, c'est que, l'Égypte ayant été longtemps partagée en quatre royaumes, dont les capitales étaient Thèbes, Thaïn, la Saïs des Grecs, Memphis et Tanis, on a donné la liste des rois qui ont gouverné ces différents Etats, et qu'on a souvent pris leurs règnes simultanés pour des règnes successifs. Sans vouloir éclaircir ces obscurités ni expliquer ces contradictions, nous ferons connaître simplement ce qu'Hérodote et Diodore on dit des rois d'Égypte. Leur but a été, comme le nôtre, de parler seulement des monarques égyptiens dont l'histoire a paru la plus intéressante et la plus instructive. L'histoire ancienne d'Égypte contient deux mille cent cinquante-huit ans; elle peut se diviser en trois parties.

La première (1), depuis l'établissement de la monarchie, fondée par Ménès, l'an du monde 1816, jusqu'à sa destruction par Cambyse, roi de Perse, l'an 3479.

La seconde (2), depuis l'invasion des Perses jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, arrivée en 3681.

Enfin la troisième (3) contient l'histoire des monarques grecs appelés Lagides, et s'étend depuis Ptolémée Lagus jusqu'à la mort de Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, en 3974.

MÉNÈS, ROI.

(An du monde 1816. — Avant Jésus-Christ 2188.)

Tous les historiens s'accordent à reconnaître Ménès comme le premier roi d'Égypte; il s'appelait aussi Mezraïm, et il était fils de Cham et petit-fils de Noé.

Cham, après le mauvais succès de l'entreprise faite pour bâtir la tour de Babel, alla en Afrique : on croit même que ce fut lui qui, dans la suite, y fut honoré comme dieu, sous le nom de Jupiter Ammon. Il avait quatre enfants, Chus, Mezraïm, Phuth et Chanaan; Chus s'établit en Éthiopie; Mezraïm, en Égypte; Chanaan, dans le pays qui depuis a porté son nom, et que les Grecs appelaient Phénicie; Phuth s'empara de la partie de l'Afrique qui est à l'occident de l'Égypte.

Ménès établit le culte des dieux, et régla les cérémonies des sacrifices. Assez longtemps après lui, Busiris bâtit la ville de Thèbes. Ce n'est pas ce même Busiris dont l'histoire a consacré la cruauté.

OSYMANDIAS, ROI.

Il fallait que le royaume fût déjà très-peuplé et très-puissant, puisque Osymandias porta la guerre en Asie, et combattit les Bactriens à la tête d'une ar-

(1) La première époque contient 1663 ans. — (2) La seconde époque contient 202 ans. — (3) La troisième époque contient 293 ans.

mée de quatre cent mille hommes d'infanterie et de vingt mille chevaux. A son retour, il fit construire des édifices magnifiques, ornés de bas-reliefs et de peintures qui représentaient les événements de cette expédition. On voyait dans un de ces tableaux une assemblée de juges, dont le président, entouré d'un grand nombre de livres, portait au cou une image de la Vérite qui avait les yeux fermés, pour apprendre aux juges qu'ils doivent savoir les lois et juger avec impartialité.

Osymandias forma une immense bibliothèque qui devint célèbre. Sur la porte on lisait cette inscription : *Trésor des remèdes de l'âme.* Le tombeau de ce roi frappait les yeux par sa magnificence extraordinaire; environné d'un cercle d'or, d'une coudee de largeur et de trois cent soixante-cinq coudées de circuit, on y avait marqué les heures du lever et du coucher du soleil, et les différentes phases de la lune. On sait par ce monument, dont la matière et le travail étaient également admirables, que, dès ce temps-là, les Égyptiens divisaient l'année en douze mois, chacun de trente jours; et qu'après le douzième mois ils ajoutaient cinq jours et six heures.

Près de la bibliothèque, le roi avait placé les statues de tous les dieux, auxquels il offrait de magnifiques présents. Il s'attira une grande vénération par sa justice pour les hommes et par sa piété envers les dieux.

EUCHORÉUS, ROI.

Euchoréus, l'un des successeurs d'Osymandias, bâtit la ville de Memphis, à la pointe du Delta, à l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches. Il lui donna cent cinquante stades de circuit, c'est-à-dire plus de sept lieues. Entourée de fossés et de chaussées, qui la mettaient à couvert des inondations du fleuve et des attaques des ennemis, cette ville, qu'on regardait comme la clef du Nil, dominait le pays, et devint la résidence des rois, jusqu'au moment où Alexandre fit bâtir Alexandrie.

MOERIS, ROI.

(An du monde 1964. — Avant Jésus-Christ 2040.)

Mœris n'est fameux que par le lac qui porte son nom, et dont nous avons parlé. Cet immortel ouvrage prouvait à la fois la population du pays, la puissance du prince, et la sagesse qui lui faisait diriger ses grands travaux vers un but utile. Heureux le prince dont le règne, peu fécond en grands événements, ne vit dans l'histoire que par des monuments et des bienfaits!

ROIS PASTEURS.

Il paraît que ce fut après la mort de Mœris que des étrangers, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent de la Basse-Égypte et de Memphis. Leur domination y

dura deux cent soixante ans; mais le trône de Thèbes fut toujours occupé par la dynastie des anciens rois, jusqu'au temps de Sésostris.

Ce fut sous le règne d'un de ces rois pasteurs, appelé, comme les autres, Pharaon, qu'Abraham vint en Égypte avec Sara, sa femme, dont la beauté enflamma le monarque égyptien.

AMOSIS OU THETMOSIS, ROI.

(An du monde 2179. — Avant Jésus-Christ 1825.)

Amosis vainquit les rois pasteurs, les chassa de Memphis, et régna, comme ses ancêtres, sur toute l'Égypte. La suite des rois jusqu'à Ramescès est inconnue. Pendant cette époque, en 2276, Joseph, vendu par des marchands ismaélites aux Égyptiens, fut conduit, par une suite d'événements merveilleux, à la place de gouverneur de l'Égypte. Il établit dans ce pays son père Jacob et toute sa famille, en 2290. Trogue Pompée, historien du temps d'Auguste, s'accorde, en racontant cette histoire, avec les livres sacrés, et donne de grands éloges à l'intelligence de Joseph et à sa rare prudence, qui avaient sauvé l'Égypte de la famine.

RAMESCÈS MIAMUM, ROI.

(An du monde 2427. — Avant Jésus-Christ 1577.)

Ce prince régna soixante-six ans, et persécuta les Israélites; il les força de bâtir les villes de Phétum et de Ramescès, et les accabla de fardeaux et de travaux insupportables. Il eut deux fils, nommés Aménophis et Busiris. Quelques auteurs pensent que ce fut Aménophis qui périt en poursuivant les Israélites au passage de la mer Rouge, l'an du monde 2513, et avant Jésus-Christ 1491. D'autres, et Diodore est de ce nombre, attribuent la persécution des Hébreux à Sésostris, qui employait à ses ouvrages beaucoup d'étrangers. En suivant cette opinion, on placerait le grand événement du passage de la mer Rouge sous le roi Phéron, fils de Sésostris : le caractère d'impiété que lui donne Hérodote, et la similitude de son nom avec celui de Pharaon, ont rendu cette conjecture vraisemblable aux yeux de plusieurs historiens.

Usérius prétend qu'Aménophis eut deux fils, nommés Sésostris et Armaïs. Les Grecs l'appellent Bélus, et ses deux enfants Égyptus et Danaüs.

SÉSOSTRIS, ROI.

(An du monde 2513. — Avant Jésus-Christ 1491.)

Sésostris fut le plus grand des rois d'Égypte. L'éducation que son père lui avait donnée annonçait au monde un conquérant. Tous les enfants nés dans le royaume le même jour que lui, furent amenés à la cour du roi. Ils furent

nourris près du jeune Sésostris, et reçurent la même éducation. Ils partagèrent ses travaux, ses exercices; on les accoutuma à une vie dure et laborieuse; on les prépara par les fatigues de la chasse à celles de la guerre. Leurs repas étaient le prix de leurs courses et de leurs luttes. Toute cette jeunesse, liée par un attachement presque fraternel à celui qui devait la gouverner, devint l'ornement de sa cour et l'appui de son trône. Tous veillaient pour sa sûreté et combattaient pour sa gloire : jamais prince n'eut de plus fidèles ministres, d'officiers plus zélés et de soldats plus ardents.

Ælien prétend que Sésostris fut instruit par Mercure Trismégiste, auquel on attribuait l'invention de tous les arts. Il paraît qu'Ælien se trompe; car Mercure ou Hermès existait du temps d'Osiris : au reste, Jamblique, prêtre égyptien, assurait que l'usage de son pays était de mettre sous le nom de Mercure tous les ouvrages que les savants publiaient.

Dès que Sésostris fut sorti de l'enfance, son père le chargea de porter la guerre en Arabie, et le jeune prince soumit ce peuple qui jusque là passait pour indomptable. Il tourna ensuite ses armes du côté de la Libye, et en conquit la plus grande partie.

Aménophis, en mourant, laissa à son fils de grands trésors et une forte armée : mais ce qui assura principalement le succès de ses entreprises, c'est le soin qu'il prit de ne point sacrifier le bonheur de son peuple à sa gloire. Différent de tous les autres conquérants, il chercha et trouva sa force dans l'amour de ses sujets.

Son ambition ne lui fit jamais négliger les soins de l'administration. Libéral, juste et populaire, il protégea le commerce et l'agriculture. Il divisa le royaume en trente-six gouvernements, qu'il fit administrer par des hommes dont il avait éprouvé les vertus et la capacité. Il pourvut ainsi à la sûreté intérieure de ses États, en s'attachant les peuples par des liens de vénération, d'affection et d'intérêt.

Son armée, composée de six cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chars, était commandée par dix-sept cents officiers choisis parmi les plus braves et les plus estimés des compagnons de son enfance. Une si grande force, dirigée par tant de sagesse, devait éprouver peu de résistance; aussi Sésostris fut un des plus heureux et des plus célèbres conquérants.

Il subjugua d'abord l'Éthiopie et l'obligea à lui payer tous les ans un tribut en ébène, en ivoire et en or. Pour cette expédition il avait équipé une flotte de quatre cents voiles, qui parcourut la mer Rouge, et s'empara de toutes les côtes.

Il soumit toute l'Asie avec une rapidité inconcevable, et pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus. Il passa le Gange et s'avança jusqu'à la mer. La Scythie, l'Arménie et la Cappadoce reconnurent sa domination; la Colchide reçut une colonie égyptienne, et en conserva longtemps les mœurs. Du temps d'Hérodote on voyait encore dans l'Asie-Mineure plusieurs monuments de ses victoires, et on lisait sur des colonnes cette inscription gravée :

« Sésostris, le roi des rois et le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par » ses armes. »

Son empire s'étendait depuis le Gange jusqu'au Danube. Les figures hiéroglyphiques, tracées sur les monuments, désignaient les peuples qui avaient défendu leur liberté et ceux qui avaient cédé sans combattre. La Thrace fut le terme de ses conquêtes : l'Europe, inculte et sauvage, offrait alors peu d'appât à l'ambition, et n'aurait pu fournir de vivres à une armée si nombreuse.

Ce qui rendit la gloire de Sésostris aussi solide que brillante, et ce qui le préserva des désastres qui ne suivent que trop souvent les conquêtes, c'est qu'il ne songea pas à maintenir son autorité sur les nations conquises. Content de l'honneur de les avoir battues et d'y avoir levé des tributs, il se renferma sagement dans ses anciennes limites, et revint à Memphis chargé de la dépouille des peuples vaincus. Il versa ses trésors dans son pays, récompensa magnifiquement son armée, et fit jouir paisiblement ses compagnons d'armes du fruit de leurs travaux.

Il employa son repos à construire des ouvrages utiles à la fécondité des terres et aux transports du commerce. Cent temples, érigés par lui, furent les monuments de sa reconnaissance envers les dieux. Des inscriptions gravées sur leurs portes annonçaient que ces grands travaux, faits par des captifs, n'avaient coûté ni fatigues ni sueurs à ses sujets.

A son retour, son frère ourdit une conspiration contre lui, et mit le feu à son palais. S'étant sauvé de ce péril, il enrichit le temple de Vulcain à Péluse, croyant qu'il devait son salut à la protection de ce dieu.

Les grandes chaussées qu'il avait construites, les canaux qu'il avait creusés, mettaient l'Égypte en sûreté contre les débordements du Nil, facilitaient les communications intérieures et rendaient le pays inaccessible aux courses de la cavalerie arabe. Son règne glorieux fut toujours révéré en Égypte, et il pourrait servir de modèle aux monarques, si Sésostris n'avait terni ses vertus par son orgueil. Il obligeait les chefs des nations vaincues à venir lui rendre hommage et à lui payer des tributs; il faisait atteler à son char ces rois et ces princes, fier d'être ainsi traîné par les maîtres des nations. Diodore vante cette vanité ; quand l'histoire commet cette bassesse, elle est complice de la tyrannie.

Sésostris devint aveugle dans sa vieillesse; il ne put supporter ce malheur et se tua. Il avait régné trente-trois ans, et laissa l'Égypte puissante et riche; mais le sceptre sortit de sa dynastie à la quatrième génération : ainsi passe la gloire humaine; il n'en reste que quelques monuments et un tombeau!

Les Égyptiens, à cette époque, établirent différentes colonies. Celle de Cécrops bâtit douze villes qui composèrent par la suite le royaume d'Athènes. Le frère de Sésostris, Armaïs ou Danaüs, n'ayant pu réussir dans sa conjuration, s'enfuit dans le Péloponèse et s'empara du royaume d'Argos, fondé quatre cents ans auparavant par Inachus.

Ce fut dans ce temps que Cadmus porta de Syrie en Grèce les lettres phéniciennes ou samaritaines.

Ce que l'histoire rapporte de la férocité de Busiris, frère d'Aménophis, qui

égorgeait impitoyablement tous les étrangers descendus sur le Nil, est peu conciliable avec la fermeté de Sésostris et la tranquillité dont l'Égypte jouissait sous son règne. Il est probable que ce prince n'exerça ses cruautés qu'après la mort du roi.

PHÉRON, ROI.

(An du monde 2547. — Avant Jésus-Christ 1457.)

Phéron succéda à Sésostris sans le remplacer, vécut sans vertu et mourut sans gloire. Il n'imita que l'orgueil de son père; il le poussa même jusqu'au délire, puisqu'on prétend qu'indigné contre le Nil, dont le débordement causait un grand dégât, il lança un javelot dans le fleuve pour le châtier. Il perdit la vue peu de temps après : cet accident fut regardé comme une punition de son impiété.

PROTÉE, ROI.

(An du monde 2800. — Avant Jésus-Christ 1204.)

Ce fut sous le règne de ce prince qu'éclata la guerre de Troie. Hérodote prétend que Pâris, retournant en Phrygie avec Hélène, fut jeté par la tempête sur la côte d'Égypte. Protée, dit cet historien, reprocha au Troyen sa lâche perfidie et la passion criminelle qui l'avait porté à dépouiller son hôte de ses biens et à enlever sa femme.

Il ne le fit pas mourir par respect pour les lois qui défendaient aux Égyptiens de souiller leurs mains du sang des étrangers. Il le chassa de ses États en gardant Hélène et ses richesses pour les rendre à leur légitime possesseur. A cette occasion, il fit bâtir un temple dans la ville de Memphis, dédié à Vénus l'Étrangère.

RHAMPSINIT, ROI.

Son voyage aux enfers, rapporté par Hérodote, est trop fabuleux pour trouver place dans l'histoire. Ce monarque eut la gloire d'être le dernier qui fit régner la justice en Égypte.

CHÉOPS ET CHÉPHREN, ROIS.

La violence, l'injustice et l'impiété signalèrent le gouvernement de ces deux rois. Les prêtres et les sages ne furent point écoutés; on ordonna de fermer les temples; on défendit d'offrir des sacrifices aux dieux; le caprice et l'arbitraire remplacèrent les lois; les Égyptiens furent accablés d'impôts et de travaux. On attribue à ces deux rois la construction des deux plus grandes pyramides, monuments indestructibles d'un désir insensé d'immortalité, et qui fatiguent encore par leur poids la terre qu'opprimaient ces deux tyrans. L'Égypte gémit cinquante ans sous leurs règnes.

MYCÉRÉNUS, ROI.

Mycérénus était fils de Chéops. Il ne fut pas cruel comme son père : il rétablit le culte des dieux, et sa douceur le fit aimer. Les peuples respiraient, mais ce repos fut court. Un oracle avait annoncé au roi qu'il ne garderait le trône que sept ans ; cet oracle s'accomplit. Mycérénus se plaignait aux dieux de leur injustice, qui accordait si peu de jours à un roi vertueux, tandis que deux princes barbares avaient régné un demi-siècle. Les prêtres répondirent que la douceur de son règne était précisément la cause de sa brièveté, parce que les dieux avaient voulu rendre les Égyptiens malheureux pendant cent cinquante ans pour les punir de leurs vices.

Ce roi, aussi malheureux que bienfaisant, avait perdu sa fille unique, qui seule faisait sa consolation ; il rendit de grands honneurs à sa mémoire. Du temps d'Hérodote, on brûlait encore dans Saïs, jour et nuit, des parfums sur son tombeau. On attribue aussi à Mycérénus la construction d'une petite pyramide. La tradition fabuleuse de l'oracle prouve seulement la bonté de ce roi et le relâchement des mœurs en Égypte à cette époque.

ASICHIS, ROI.

On dit que ce prince fut l'auteur de la loi qui ordonnait aux débiteurs de donner le corps ou la momie de leur père aux créanciers pour gage de leur créance. Les événements de son règne ne nous sont pas connus. Il passait pour avoir fait construire en briques une pyramide plus grande que toutes les autres, et qui portait cette inscription : « Gardez-vous de me mépriser en me comparant » aux autres pyramides faites de pierres ; je leur suis autant supérieure que » Jupiter l'est aux autres dieux. »

En supposant que les six règnes précédents aient duré cent soixante-dix ans, il existe dans l'histoire d'Égypte une lacune de près de trois cents ans, jusqu'à Sabacus l'Éthiopien. Rollin place dans cet intervalle deux ou trois faits qu'on trouve dans les livres saints.

PHARAON, ROI.

(An du monde 2991. — Avant Jésus-Christ 1013.)

Pharaon donna sa fille en mariage à Salomon, roi d'Israel.

SÉZAC, ROI.

(An du monde 3026. — Avant Jésus-Christ 978.)

Ce fut chez ce prince que se réfugia Jéroboam, pour éviter la colère de Salomon.

Sézac marcha contre Jérusalem, la cinquième année du règne de Roboam, a la tête d'une grande armée de Libyens, de Troglodytes et d'Éthiopiens. Il battit les Israélites, enleva les trésors du temple et du roi, et rapporta en Égypte les trois cents boucliers d'or de Salomon.

ZARA, ROI.

(An du monde 3063. — Avant Jésus-Christ 941.)

Ce prince, qui gouvernait l'Égypte et l'Éthiopie, conduisit en Judée un million d'hommes et trois cents chariots de guerre.

Aza, roi de Juda, lui livra bataille; et, secouru par le Dieu qu'il avait invoqué, il tailla en pièces les Égyptiens et extermina leurs armée

ANYSIS, ROI.

(An du monde 3237.—Avant Jésus-Christ 767.)

Ce roi était aveugle. Il fut détrôné par Sabacus, roi d'Éthiopie, qui, sur la foi d'un oracle, entreprit et fit la conquête de l'Égypte. Sabacus régna avec douceur; il supprima la peine de mort et lui substitua les travaux publics. Il bâtit plusieurs temples. Hérodote cite celui de Rubaste, dont il fait une magnifique description. Rollin croit que Sabacus est le même que Sua qui secourut Osée, roi d'Israel, contre Salmanasar, roi des Assyriens.

Après avoir régné cinquante ans, il rendit le trône à Anysis, qui jusque là avait vécu obscur et caché.

SÉTHOS, ROI.

(An du monde 3285. — Avant Jésus-Christ 719.)

D'autres nomment ce prince Sévéchus; il était fils du conquérant Sabacus. Livré à la superstition, il négligeait les fonctions de roi pour remplir celles de prêtre. Loin de ménager l'armée, il lui ôta tous ses priviléges, et la dépouilla des fonds de terre que les anciens rois lui avaient assignés. Le ressentiment des gens de guerre ne tarda pas à éclater. Sennachérib, roi d'Assyrie et d'Arabie, vint attaquer l'Égypte. Tous les officiers et les soldats refusèrent de défendre Séthos. Ce roi-pontife implora son dieu, Vulcain, qui le rassura. Il marcha jusqu'à Péluse, à la tête d'un petit nombre de marchands et de gens de la lie du peuple; il y trouva Sennachérib campé.

Pendant la nuit, Vulcain envoya dans le camp des Assyriens une multitude effroyable de rats qui rongèrent les cordes des arcs et les courroies des boucliers. Les Assyriens, ainsi désarmés, prirent la fuite et perdirent une partie de leurs troupes.

Séthos se fit ériger une statue dans le temple de Vulcain; il tenait à la main

un rat, et portait une inscription qui disait : « Qu'on apprenne, en me voyant, » à respecter les dieux. » Telles étaient les fables que les prêtres d'Égypte empruntaient de l'histoire juive, et racontaient à Hérodote qui les répandait dans la Grèce.

Ces mêmes prêtres, qui donnaient à leur pays onze mille trois cent quarante années d'antiquité, montrèrent à l'historien grec trois cent quarante et un colosses de bois, représentant les rois d'Égypte rangés dans une galerie.

Ces rois étaient appelés *pyromis*, c'est-à-dire bons et honnêtes.

TARACCA, ROI.

Taracca, roi d'Éthiopie, avait secouru Jérusalem avec Séthos ; il le remplaça sur le trône, qu'il occupa pendant dix-huit ans. Ce fut le dernier des rois éthiopiens qui régnèrent en Égypte.

Après sa mort, les Égyptiens, ne pouvant s'accorder sur le choix d'un monarque, furent livrés à tous les désordres et à tous les malheurs de l'anarchie pendant deux ans.

LES DOUZE ROIS.

n du monde 3319. — Avant Jésus-Christ 685.)

En écrivant l'histoire de tous les peuples, nous aurons souvent l'occasion de remarquer que différents principes de législation, de religion et de morale ont été la base de leur force, la cause de leur grandeur, et que, du moment où ce principe s'est altéré, on a vu commencer leur décadence, et l'on a pu prévoir leur chute.

L'attachement des Égyptiens à la dynastie de leurs rois, leur respect pour les prêtres, leur constante soumission aux lois religieuses et civiles, leur haine pour les innovations, et la simplicité de leurs mœurs les faisaient passer pour la nation la plus sage de la terre. Forts de leur union, ils n'avaient craint aucune attaque étrangère, et leurs armes victorieuses avaient soumis les plus riches provinces de l'Afrique et de l'Asie. Mais les conquêtes enflèrent leur orgueil ; les rois vainqueurs méprisèrent la sagesse des anciens, les conseils des prêtres, et se crurent au-dessus des lois. Leur tyrannie aliéna les esprits ; les dépouilles des vaincus, les richesses de l'Orient amollirent les mœurs ; la patrie et le roi ne furent plus des objets sacrés ; et, depuis le règne du petit-fils de Sésostris, la puissance égyptienne ne cessa de décliner. L'on vit bientôt ce beau pays devenir successivement la proie des factions et des étrangers, et subir tour à tour le joug des Éthiopiens, les Assyriens, des Perses, des Grecs et des Césars, qui le réduisirent enfin en province romaine.

Les rois éthiopiens étaient morts ; aucun grand, aucun guerrier ne réunissait assez de puissance et de gloire pour forcer les autres à l'obéissance, et pour entraîner les suffrages du peuple.

Après deux ans d'anarchie, douze des principaux seigneurs, s'étant ligués ensemble, s'emparèrent du royaume et le partagèrent. Ils convinrent de gouverner chacun leur district avec une égale autorité, de se soutenir mutuellement contre toute attaque étrangère, et de ne rien entreprendre l'un contre l'autre.

Un oracle avait prédit que celui de ces princes qui ferait des libations à Vulcain dans un vase d'airain, deviendrait le maître de l'Égypte. Effrayés par cette prédiction, ils crurent devoir cimenter leur accord par les plus terribles serments. Leur règne fut d'abord tranquille, et leur union dura quinze ans. Pour en laisser à la postérité un monument célèbre, ils bâtirent à frais communs ce fameux labyrinthe, composé de la réunion de douze palais, qui contenaient quinze cents appartements au-dessus du sol et autant sous la terre.

Un jour qu'ils etaient tous les douze réunis dans le temple, pour faire un sacrifice à Vulcain, les prêtres présentèrent à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations; mais il ne se trouva que onze coupes : alors Psammitique, sans aucun dessein prémédité, prit son casque, qui était d'airain, pour offrir sa libation. Cette circonstance rappela tout à coup l'oracle : les collègues de Psammitique, inquiets et voulant pourvoir à leur sûreté, se réunirent contre lui, et l'exilèrent dans une contrée marécageuse, où il attendit quelques années l'occasion de se venger.

La fortune ne tarda pas à la lui présenter. On vint lui dire qu'une tempête avait jeté sur la côte d'Égypte des soldats grecs. Se souvenant alors d'un oracle qui lui avait annoncé que des *hommes d'airain* viendraient de la mer à son secours, il courut les joindre, se mit à leur tête, réunit ses anciens partisans, attaqua les onze rois, détruisit leur armée et devint seul maître de l'Égypte.

PSAMMITIQUE, ROI.

(An du monde 3344. — Avant Jésus-Christ 660.)

Le nouveau roi, pour marquer sa reconnaissance aux Cariens et aux Ioniens, leur donna des établissements en Égypte; et, au mépris des anciennes coutumes, il ouvrit les portes du royaume aux étrangers. Depuis cette époque, l'histoire égyptienne, mieux connue, se trouve moins mêlée de ces fables que débitaient les prêtres de Memphis. On peut cependant en citer encore une qu'Hérodote rapporte.

Psammitique, curieux de savoir quelle était la plus ancienne nation du monde, fit enfermer deux enfants nouveau-nés dans une maison où ils ne pouvaient entendre personne, et dans laquelle ils ne voyaient que deux chèvres qui les nourrissaient. Quand ils eurent atteint l'âge de deux ans, on entra dans leur chambre, et on les entendit tous deux s'écrier à la fois *beccos,* mot phrygien qui signifie *pain.* Depuis ce moment, l'orgueil des Égyptiens consentit à reconnaître les Phrygiens pour le plus ancien des peuples.

Si ce fait, cité par les historiens, a quelque réalité, il est probable que les deux enfants, au lieu de parler phrygien, comme on le prétend, auront imité le bêlement des chèvres qui les allaitaient.

Dans le temps où régnait Psammitique, les Assyriens s'étant emparés de la Syrie, la Palestine, qui séparait seule l'Égypte de ce nouvel empire, devint un sujet de guerre entre les rois de Memphis et de Babylone. Psammitique entra en Palestine; mais il ne put prendre Azoth, ville des Philistins, qu'après un siége de vingt-neuf ans.

A peu près à cette époque, les Scythes s'emparèrent d'une partie de la Haute-Asie, et portèrent leurs armes jusqu'aux frontières de l'Égypte. Psammitique s'accorda avec eux et les apaisa par des présents. Il mourut la vingt-quatrième année du règne de Josias, roi de Juda, et laissa le trône à son fils Néchao, dont il est souvent parlé dans l'Écriture sainte.

NÉCHAO, ROI.

An du monde 3388. — Avant Jésus-Christ 616.)

Le règne de Néchao fut justement célèbre par ses entreprises militaires et commerciales, et par ses grands travaux. Ses projets étaient audacieux, et son administration fut sage. Par ses ordres, une flotte partit de la mer Rouge, et, portant des navigateurs phéniciens, fit le tour de l'Afrique; elle revint en Égypte par le détroit de Gibraltar.

Il fut moins heureux dans une autre entreprise. Ayant voulu joindre le Nil à la mer Rouge par un canal, cent vingt mille hommes périrent dans ces travaux sans pouvoir les achever.

Néchao, jaloux de l'ambition et de la puissance des Babyloniens, s'avança sur l'Euphrate pour les combattre. Josias, roi de Juda, lui refusa son alliance et s'opposa à son passage. Les Juifs furent taillés en pièces à Mageddo, dans une grande bataille. Le roi de Juda, vaincu, mourut de ses blessures. Néchao battit les Babyloniens et s'empara de plusieurs places fortes. Ayant appris que les Juifs avaient, sans son consentement, placé sur le trône Joachas, il le fit venir près de lui, le chargea de fers et l'envoya en Égypte, où il mourut. Il vint ensuite à Jérusalem, donna le sceptre à Joachim, fils de Josias, assujettit les Juifs à un tribut annuel de cent talents d'or, et retourna en Égypte après une campagne glorieuse de trois mois.

A la fin de sa vie, la fortune lui devint contraire. Nabopolassar, roi de Babylone, donna le commandement de son armée à Nabuchodonosor, qui reprit sur Néchao toutes ses conquêtes, et enleva la Palestine aux Égyptiens. Néchao mourut après un règne de seize ans. Psammis, son fils, lui succeda.

PSAMMIS, ROI.

(An du monde 3404. — Avant Jésus-Christ 600.)

Le règne de ce prince ne dure que six ans. Il fit une expédition en Éthiopie, dont on ignore le succès. Pendant son règne, on établit en Grèce les jeux olym-

piques. Les habitants de l'Élide envoyèrent une ambassade pour le consulter sur cette institution : de l'avis des prêtres, le roi répondit que la justice aurait été mieux observée dans ces jeux si les Grecs n'y avaient admis que des étrangers, parce qu'il était difficile que les juges ne décernassent pas le prix à leurs concitoyens.

APRIÈS OU OPERA, ROI.

(An du monde 3410. — Avant Jésus-Christ 594.)

Apriès fit la guerre heureusement au commencement de son règne, et parut hériter des talents de son père Psammis. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Palestine; mais, enorgueilli par ses victoires, il voulut opprimer et détruire la colonie grecque des Cyrénéens qui avaient fait des progrès dans la Libye. L'armée du roi fut taillée en pièces, et les Cyrénéens secouèrent son joug. Apriès leur envoya Amasis, un de ses généraux, pour les ramener dans le devoir; mais ils attirèrent dans leur parti cet officier, qu'ils proclamèrent roi.

Apriès chargea un des grands de sa cour d'arrêter le rebelle, et, pour le punir de l'impossibilité où il s'était trouvé de remplir sa mission, il lui fit couper le nez et les oreilles. Cette cruauté révolta le peuple et l'armée contre le roi qui fut détrôné et forcé de se retirer dans la Haute-Egypte.

Tandis que tous ces événements se passaient sur les rives du Nil, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'emparait de Tyr, de Jérusalem, et réduisait tous les Juifs en captivité. Maître de la Palestine, il profita des divisions intestines de l'Egypte, et la conquit totalement. Il y fit partout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitants, et ruina tellement ce beau royaume qu'il ne put se rétablir pendant l'espace de quarante ans. Nabuchodonosor, après avoir achevé sa conquête, confia l'administration de l'Egypte à Amasis et retourna à Babylone.

Cependant Apriès, qui, dans sa retraite, avait rassemblé une armée d'Ioniens et d'autres étrangers, marcha contre Amasis et lui livra bataille près de Memphis. Mais il fut battu, pris et mené à Saïs, où on l'étrangla dans son propre palais.

MASIS, ROI.

An du monde 3436. — Avant Jésus-Christ 568.)

Amasis gouverna d'abord l'Egypte comme vice-roi; mais les troubles de l'Orient, pendant les conquêtes de Cyrus, lui donnèrent l'occasion et les moyens de s'emparer de l'autorité souveraine. Ce qui le prouve, c'est que le fils de Cyrus se crut, comme nous le verrons bientôt, obligé d'employer de nouveau les armes pour reconquérir l'Egypte.

Le règne d'Amasis fut sage et glorieux. Il était célèbre par l'étendue de ses

connaissances et par les agréments de son esprit. On cite de lui des traits ingénieux et des reparties piquantes. Pythagore et Solon vinrent le visiter et consulter la sagesse et les livres des Egyptiens. On croit que Pythagore emprunta d'eux ses idées sur la métempsycose.

Amasis employait toutes ses matinées à recevoir des placets, à donner des audiences, à tenir des conseils. Il laissait aux plaisirs le reste de la journée; et, comme on lui reprochait un jour de porter quelquefois sa gaîté au delà des bornes qui convenaient à son rang, il répondit que l'esprit était comme un arc, et ne pouvait pas toujours être tendu.

Voyant, au commencement de son règne, qu'on méprisait la bassesse de son origine, il voulut avec adresse rappeler les esprits au devoir et à la raison. Il avait une cuvette d'or où lui et ses commensaux se lavaient les pieds; il ordonna de la fondre et d'en faire une statue qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule rendre hommage à cette nouvelle idole. Le roi leur rappela l'usage auquel cette statue avait d'abord servi, ce qui ne les empêchait pas de se prosterner religieusement devant elle. L'application de cet apologue était facile à faire; et tout le peuple, depuis ce jour, respecta sa personne, son rang et son esprit. Ce fut lui qni obligea tous les particuliers d'inscrire leurs noms chez le magistrat et de se choisir une profession.

Amasis, bâtit plusieurs temples. On admirait, parmi tous ces ouvrages, une chapelle faite d'une seule pierre qui avait vingt et une coudées de longueur, quatorze de largeur et huit de hauteur. Deux mille hommes avaient été employés, pendant trois ans, à la transporter d'Eléphantine à Saïs.

Il forma et entretint des liaisons avec les Grecs, et leur permit d'habiter en Egypte, dans la ville de Naucratis. Il contribua pour une forte somme à la réparation du temple de Delphes. Amasis avait épousé une femme cyrénéenne. Il contracta une alliance avec Polycrate, tyran de Samos; ses armes conquirent l'île de Chypre, qu'il rendit tributaire. Après un règne de quarante-quatre ans Amasis mourut et transmit le sceptre à Psammenite, son fils.

PSAMMÉNITE, ROI.

(An du monde 3479. — Avant Jésus-Christ 526.)

Ce prince ne jouit que six mois de l'héritage de son père. Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, entra avec une grande armée dans l'Egypte et la subjugua. Une seule bataille renversa le trône égyptien. Cambyse avait envoyé un héraut à Memphis, pour engager le roi à capituler; les Egyptiens massacrèrent le héraut. Cette offense fut cruellement punie : le roi de Perse s'empara de Memphis, et livra la ville et les temples aux flammes. Psamménite, chargé de fers, fut traîné dans le faubourg. Là, placé sur un tertre, on fit paraître devant lui sa fille, habillée en esclave, et portant une cruche pleine d'eau; les filles des grands du pays l'accompagnaient dans le même costume et déploraient à grands cris leur infortune. Leurs pères désolés fondaient en larmes. Le roi seul, im-

mobile, les yeux fixés vers la terre, retenait ses sanglots, et semblait maître de sa douleur. Bientôt son fils parut, suivi de deux mille jeunes Egyptiens, portant tous des mors dans la bouche et des licols; ils marchaient pour être immolés aux mânes du héraut persan qu'on avait massacré. Jusque-là Psamménite n'avait laissé éclater aucun signe de faiblesse et de désespoir : tout à coup il aperçoit dans la foule un de ses intimes amis couvert des haillons de la misère. Alors le roi jette un grand cri, verse des torrents de larmes et se frappe comme un furieux. Cambyse lui ayant fait demander comment il paraissait si sensible à un malheur qui lui était étranger, il répondit : « Les calamités de ma famille » sont trop grandes pour donner le temps de réfléchir, et pour laisser couler » des larmes; mais la vue d'un ami réduit à la misère me permet de pleurer. »

Le roi de Perse, le trouvant assez puni, lui fit grâce de la vie; mais, dans la suite, cet infortuné monarque ayant laissé échapper quelques désirs de vengeance, Cambyse le fit mourir.

Dans le cours de cette funeste révolution, rien ne fut respecté par les Perses. Les rois et les grands furent traités avec indignité; on foula aux pieds les lois; on outragea les mœurs; on livra au mépris les objets sacrés du culte populaire; le bœuf Apis fut massacré. Ces cruautés, ce mépris du vainqueur, inspirèrent aux Egyptiens une haine profonde, qui depuis les porta sans cesse à la révolte. Jamais le pouvoir des rois de Perse ne put être tranquillement affermi en Egypte; et jusqu'au règne d'Alexandre, ce malheureux pays devint le théâtre de combats continuels que soutenait, à tout risque, l'amour de l'indépendance contre la tyrannie : tant il est vrai que le projet le plus insensé que puissent former les rois est celui de gouverner par la crainte, et de croire que la force peut longtemps résister à l'opinion publique.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE

SOUS LES ROIS DE PERSE.

Tyrannie de Cambyse. — Mort du bœuf Apis. — Retour de Cambyse dans ses États. — Sa chute et sa blessure mortelle. — Règne d'Inarus. — Victoire et défaite de ce roi. — Son supplice. — Ses successeurs. — Règne de Nectanébus, dernier roi égyptien. — Sa défaite et sa fuite. — Darius Ochus est maître de l'Égypte. — Sa tyrannie. — Cruauté de son favori Bagoas. — Sa mort. — Règne de Darius Codoman. — L'Égypte soumise à Alexandre.

Après après avoir vaincu Psamménite et soumis toute l'Égypte, poussé par un désir immodéré de conquêtes, aveuglé par l'orgueil qui lui faisait braver toutes les difficultés opposées par la nature et par le climat à ses projets, Cambyse envoya cinquante mille hommes de son armée dans les déserts au delà des pyramides, dans la seule intention de détruire le temple de Jupiter Ammon. Ce temple était situé dans une de ces petites parties de terre qu'on appelle *oasis*, qui sont fertiles et cultivées, et paraissent comme des espèces d'îles, vertes, fraîches et fleuries, au milieu des mers de sables brûlants et arides de ces contrées désertes. Ces cinquante mille hommes périrent et furent tous engloutis dans le sable soulevé par un tourbillon de vent.

Ce désastre horrible n'ouvrit pas les yeux à Cambyse. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi d'Éthiopie, qui lui portaient de riches présents et l'invitation de reconnaître l'autorité des rois de Perse. Le fier monarque répondit, en bandant un arc d'une immense grandeur, qu'il se soumettrait lorsqu'il trouverait un Persan assez fort pour tendre cet arc. Irrité de cette réponse, Cambyse entra avec son armée dans les déserts qui séparent l'Égypte de l'Éthiopie. Brûlés par le soleil, accablés par la soif et la faim, les Perses furent bientôt obligés de manger leurs chevaux et leurs chameaux, et enfin s'entre-tuèrent pour se procurer une épouvantable nourriture. Terrassé sans combattre et vaincu par la nature, le roi se vit forcé de revenir en Égypte, ayant perdu plus de trois cent mille hommes dans cette folle entreprise. Arrivé à Saïs, il exerça une inutile et cruelle vengeance sur le cadavre d'Amasis, et dépouilla le tombeau d'Osymandias du cercle d'or qui l'environnait.

Lorsqu'il revint à Memphis, il trouva toute la ville en fêtes : on y célébrait celle d'Apis. Cambyse, croyant qu'on insultait par la joie publique à ses revers, fit d'abord périr plusieurs grands personnages et plusieurs prêtres ; mais, ayant enfin appris le véritable sujet de cette fête, il eut la curiosité de voir le dieu Apis

et se le fit amener. Lorsque le taureau sacré fut devant lui, il se moqua de la superstition des Égyptiens et perça lui-même avec son glaive la cuisse de cette étrange divinité qui, peu de temps après, mourut de sa blessure.

Ce prince aurait dû connaître assez la force de l'attachement de ces peuples à leur religion, pour ne pas s'attirer leur haine implacable en l'outrageant. Leur superstition avait été utile à ses succès; car, lorsqu'il avait mis le siége devant Péluse, clef de l'Égypte, qui aurait pu l'arrêter longtemps, il fit précéder ses troupes de chats, de chiens,de brebis et d'autres animaux révérés par les habitants de cette ville ; on ne lui opposa dès lors aucune résistance, aimant mieux céder au vainqueur que combattre des dieux.

Cambyse, emportant les dépouilles de l'Égypte, revint dans ses États, soulevés par un imposteur qui avait pris le nom de son frère, Smerdis, massacré précédemment par ses ordres. Comme le roi se préparait à le combattre, ayant fait une chute de cheval, il se blessa avec sa propre épée et mourut. Les Égyptiens remarquèrent que le glaive l'avait frappé à la cuisse dans le même endroit où il avait blessé le dieu Apis, et cet événement fortifia leur superstition.

Les Égyptiens, opprimés, cherchèrent constamment à secouer le joug des Perses. Darius Ier fut obligé de marcher contre eux.

Une nouvelle révolte attira en Égypte les armes de Xercès. Toujours vaincus et jamais subjugués, ils donnèrent la couronne à Inarus, roi de Libye, qui fut secouru par les Athéniens. Ce prince se soûtint quelque temps sur le trône.

Artaxerce régnait alors en Perse. Décidé à détrôner Inarus, sans lui laisser le temps de s'affermir, il fit marcher contre lui une armée de trois cent mille hommes, sous le commandement d'Achéménide, son frère.

La flotte athénienne battit celle des Perses, et Charitimes, général des Athéniens, s'étant joint à Inarus et aux Égyptiens, ils livrèrent bataille à Achéménide et le défirent si complétement, que ce général et cent mille de ses soldats y perdirent la vie; le reste se sauva à Memphis. Artaxerce irrité leva une nouvelle armée; elle entra en Égypte sous les ordres de Mégabyse, qui donna une grande bataille et mit en fuite Inarus et les Athéniens.

Le malheureux Inarus, poursuivi jusqu'à Biblos, y fut pris. Mégabyse lui avait promis la vie; mais Artaxerce, cédant à la passion de sa mère qui voulait venger Achéménide, fit crucifier ce prince infortuné (1). Ce manque de foi fut dans la suite la cause de tous les malheurs d'Artaxerce.

Cependant Amyrtacus, un des grands qui combattaient sous Inarus, avait échappé à la vengeance des Perses. Il ranima le courage des Égyptiens, et conserva l'indépendance d'une partie de ces contrées.

Sept princes y régnèrent après lui, toujours attaqués par les Perses et secourus par les Grecs qui acquirent alors une grande prépondérance en Égypte, et se firent payer chèrement leur assistance.

Artaxerce Mnémon rassembla de grandes forces pour renverser du trône d'Égypte l'un de ces princes, nommé Accoris, qui l'occupait à cette époque. Il

(1) An du monde 3558. Avant Jésus-Christ 446.

négocia en même temps avec les Athéniens et les détermina à ne point donner de secours aux Égyptiens.

Pharnabaze fut chargé de la conduite de cette guerre. Les préparatifs se firent avec tant de lenteur, que deux années s'écoulèrent avant qu'on entrât en campagne.

Pendant ce temps Accoris mourut. Psammuthis, son successeur, ne régna qu'un an. Néphrérite le remplaça et ne gouverna que quatre mois. Enfin Nectanébus monta sur le trône, et régna dix à douze ans (1).

Vingt mille Grecs, sous la conduite d'Iphicrate, et deux cent mille Perses, commandés par Pharnabaze, s'emparèrent d'une forteresse près d'une des embouchures du Nil, dite Mandésienne. Ce fort était probablement aux lieux où l'on voit aujourd'hui Damiette ou Rosette.

Iphicrate voulait qu'on marchât sur-le-champ à Memphis. Pharnabaze, jaloux de l'Athénien, temporisa; ce délai donna le temps aux Égyptiens de se reconnaître. Ils rassemblèrent leurs forces et harcelèrent tellement l'armée de Perses, qu'ils l'empêchèrent de s'avancer. L'inondation du Nil survint, et Pharnabaze se vit forcé de retourner en Phénicie, après avoir perdu une grande partie de son armée.

Nectanébus, délivré de ses ennemis, régna paisiblement et transmit le sceptre à Tachos, qui, se voyant menacé d'une nouvelle invasion des Perses, leva des troupes et implora le secours des Lacédémoniens.

Agésilas, roi de Sparte, âgé de quatre-vingts ans, commanda lui-même les troupes qui vinrent en Égypte. La simplicité de ce grand homme, la petitesse de sa taille, la grossièreté de ses vêtements le firent mépriser par les Égyptiens. Tachos lui marqua peu d'égards, ne profita point de ses conseils et ne voulut suivre que les avis de l'Athénien Chabrias, qui était venu le joindre volontairement. Agésilas voulait qu'on se bornât à défendre l'Égypte. Tachos, n'écoutant point la prudence, marcha avec ses troupes en Phénicie : pendant son absence, les Égyptiens se révoltèrent, et, appuyés par Agésilas, ils placèrent sur le trône un parent du roi, nommé Nectanébus.

Tachos, ne pouvant rentrer en Égypte, se retira à la cour d'Artarxerce, qui lui donna le commandement de ses troupes contre les rebelles. Le nouveau roi Nectanébus fut troublé dans son règne par une autre révolte qu'excitait un prince de la ville de Mendès : mais, avec le secours d'Agésilas, il vainquit son antagoniste et le fit prisonnier (2).

Darius Ochus, monté sur le trône de Perse après Artaxerce, ne voulut plus confier à des généraux le soin de la guerre d'Égypte, et se mit lui-même à la tête d'une forte armée pour combattre Nectanébus et le chasser du trône. Un corps de troupes grecques servait sous ses ordres.

Il marcha d'abord contre Péluse que défendaient cinq mille Spartiates commandés par Clinias. Dès le premier combat, Clinias fut tué et sa troupe taillée

(1) An du monde 3630. Avant Jésus-Christ 374. — (2) An du monde 3643. Avant Jésus-Christ 361.

en pièces. Nectanébus, craignant que l'ennemi ne profitât de cette victoire et ne marchât droit à Memphis, se retira précipitamment dans cette capitale pour la défendre, abandonnant ainsi la garde de tous les passages qui auraient pu arrêter longtemps le vainqueur.

La marche d'Ochus fut rapide; il exterminait tous ceux qui se défendaient, et promettait la vie et la liberté à tout ce qui se soumettait. Cette politique, répandant à la fois la terreur et l'espoir, fit abandonner toute idée de résisdance. Les villes ouvrirent leurs portes : les troupes se débandèrent; la défection devint générale, et Nectanébus, désespérant de pouvoir se défendre, se sauva avec ses trésors en Éthiopie, d'où il ne revint jamais.

Ce prince fut le dernier roi de la race égyptienne (1), et depuis ce royaume a toujours été sous la domination étrangère, comme Ezéchiel l'avait prédit.

Ochus, devenu maître de l'Egypte, voulut y détruire tout esprit et tout moyen de révolte. Il fit démanteler les places fortes, dispersa et massacra les prêtres, pilla les temples, changea la forme du gouvernement, les lois, et fit enlever les archives, antique dépôt ou l'on gardait les registres des princes et les livres sacrés. Il inonda l'Égypte de sang et la réduisit en province.

Le peuple égyptien, se moquant de l'embonpoint du roi et de sa paresse, lui avait donné le nom de l'animal le plus stupide. Outré de cet affront, il dit qu'il prouverait qu'il n'était point un *âne,* mais un lion, et que ce lion mangerait leur bœuf. Dans sa colère, il tira le dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, et le donna à manger aux officiers de sa maison.

L'eunuque Bagoas, l'un des grands officiers et des principaux ministres de Darius Ochus, était égyptien. Il vit avec désespoir les malheurs de son pays, son humiliation et l'outrage fait à son culte. Dès lors il jura de venger sa patrie et sa religion, et, par la suite, satisfit sa passion avec autant de fanatisme que de barbarie.

De retour en Perse, Ochus se livra à la mollesse, abandonna les rênes du gouvernement à ses ministres et à son favori Bagoas. Cet eunuque perfide l'empoisonna; et, ne bornant même point là sa vengeance, il fit enterrer un autre mort à la place du roi, prit le corps de ce prince, et, pour venger Apis, le fit hacher par petits morceaux et manger par des chats. Il fit faire ensuite, avec ses os, des manches de couteau et de glaive, pour rappeler la cruauté de ce monarque. Usant en même temps du pouvoir qui lui avait été confié, il renvoya secrètement en Égypte les idoles des dieux, et tout ce qu'il put retrouver des archives et des ornements des temples.

Ce traître immola à sa fureur toute la famille d'Ochus, et périt enfin sous les coups de Darius Codoman, le seul rejeton de la race royale qui eût échappé à son poignard.

Darius Codoman, estimé par sa bravoure et par ses vertus, fut le plus malheureux des rois de Perse, puisqu'il vit son trône renversé et sa patrie conquise par Alexandre-le-Grand. On peut croire que, pendant ces événements, les

(1) An du monde 3654. Avant Jésus-Christ 350.

Égyptiens avaient encore tenté de recouvrer leur liberté; car l'histoire rapporte qu'Amyntas, déserteur de l'armée d'Alexandre, et qui commandait huit mille Grecs entrés au service de Darius, supposa avoir reçu un ordre du roi de Perse pour gouverner l'Égypte. Dans cette confiance, Péluse lui ouvrit ses portes. Levant ensuite le masque, il déclara ses prétentions à la couronne, et annonça qu'il voulait chasser les étrangers d'Égypte. Les Égyptiens, le regardant comme un libérateur, accoururent en foule près de lui. Il marcha vers Memphis et gagna une grande bataille; mais, ses troupes s'étant ensuite dispersées pour piller, il fut surpris et tué.

Cet échec rendit les Perses encore plus odieux aux Égyptiens, qui volèrent au-devant d'Alexandre, lorsqu'il entra en Égypte pour soumettre cette contrée à son empire.

Ce conquérant voulut se rendre au temple de Jupiter Ammon; il cherchait à fortifier son autorité sur la terre, en lui trouvant une origine dans le ciel. Les prêtres d'Ammon, gagnés par ses largesses, déclarèrent qu'il était fils de ce dieu.

Alexandre, plus habile que ses prédécesseurs, rendit aux Égyptiens leurs anciennes lois, leurs anciennes coutumes, et la liberté de leur culte. Voulant s'assurer leur soumission par leur amour, il confia l'administration civile du royaume à un Égyptien nommé Dolopas. Mais, en même temps qu'il se conciliait ainsi les cœurs par sa bonté, il donna sagement la conduite des troupes à des officiers macédoniens que commandait Cléomène; et, afin que ce général ne pût point profiter de son autorité pour se rendre indépendant, il partagea le pays en départements, dans chacun desquels il établit un lieutenant qui ne recevait d'ordres que de lui-même.

L'événement justifia sa prévoyance. Cléomène, dès qu'Alexandre fut parti, abusa de son pouvoir, commit des injustices et des exactions, et serait peut-être parvenu à la tyrannie, si les autres lieutenants ne s'étaient opposés à ses desseins.

Alexandre bâtit la ville d'Alexandrie sur les bords de la Méditerranée : cette ville devint la capitale de l'Égypte, le dépôt des sciences, et le centre du commerce du monde.

Alexandre mourut peu de temps après à Babylone. L'empire immense qu'il avait fondé ne lui survécut pas, et ses compagnons d'armes en partagèrent les débris.

Ptolémée, fils de Lagus, eut en partage l'Égypte et toutes les conquêtes des Macédoniens en Afrique.



GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE

SOUS LES LAGIDES.

Ptolémée Lagus, gouverneur de l'Égypte. — Ses ouvrages. — Le phare. — Bibliothèque d'Alexandrie. — Prospérité sous ce règne. — Mort de Ptolémée. — Ptolémée Philadelphe. — Ses ouvrages. — Son fratricide. — Sa mort. — Ptolémée Évergète. — Sa guerre en Syrie. — Sa victoire. — Chevelure de Bérénice. — Grands travaux sous ce règne. — Mort de Ptolémée attribuée à son fils. — Ptolémée Philopator. — Son règne efféminé. — Sa victoire sur Antiochus. — Caractère belliqueux d'Arsinoé. — Cruauté de Ptolémée envers les Juifs. — Sa mort honteuse. — Ptolémée Épiphane. — Sa minorité. — Prétention d'Agathoclès à la régence. — Sa punition. — Régence d'Aristomène. — Inconduite du roi devenu majeur. — Mort du régent. — Mort d'Épiphane. — Ptolémée Philométor. — Son couronnement. — Sa bataille avec Antiochus. — Sa défaite et sa captivité. — Couronnement de Ptolémée Physcon. — Règne des deux frères. — Leur désunion. — Conspiration de Physcon. — Fuite de Philométor. — Partage de leurs États par le sénat romain. — Victoire et générosité de Philométor envers son frère. — Sa victoire sur Alexandre Bala. — Sa mort. — Ptolémée Physcon. — Sa perfidie envers Cléopâtre qu'il épouse. — Sa tyrannie. — Révolte des Égyptiens contre lui. — Sa fuite. — Son atrocité. — Ravages des sauterelles. — Mort de Physcon. — Ptolémée Lathyre et Alexandre. — Le trône d'Égypte donné à Alexandre, ensuite à Lathyre. — Astuce de Cléopâtre pour détrôner Lathyre. — Victoire de Lathyre sur Alexandre. — Sa cruauté envers les prisonniers. — Parricide d'Alexandre. — Sa mort. — Mort de Lathyre. — Ptolémée Alexandre II. — Son règne méprisé. — Sa chute du trône. — Sa fuite. — Son testament en faveur du peuple romain et sa mort. — Ptolémée Aulètes. — Testament d'Alexandre refusé par le sénat. — Élévation de Ptolémée au trône. — Testament accepté par le sénat. — Désintéressement de Caton. — Crainte de Ptolémée pour son trône. — Le sénat le proclame roi. — Révolte de ses sujets. — Le trône donné à Bérénice, sa fille. — Ambassadeurs empoisonnés. — Ptolémée remonte sur le trône. — Sa vengeance. — Sa perfidie envers Rabirius. — Sa mort. — Mariage de ses deux aînés. — Cléopâtre et Ptolémée. — Celui-ci règne seul. — Sa perfidie envers Pompée. — Mort de Pompée. — Arrivée de César à Alexandrie. — Ruse de Cléopâtre pour fléchir César. — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. — Trait de courage de César. — Naissance de Césarion. — Cléopatre seule. — Triumvirat pour venger la mort de César. — Antoine cite Cléopâtre à son tribunal. — Triomphe de cette reine. — Folles dépenses de Cléopâtre et d'Antoine. — Nouvelle bibliothèque d'Alexandrie. — Couronnement de Cléopâtre. — Éclat de l'Égypte à ce moment. — Guerre entre Auguste et Antoine. — Combat naval. — Défaite et fuite de Cléopâtre. — Sa flotte est brûlée par les Arabes. — Mort d'Antoine par la perfidie de Cléopâtre. — Fermeté d'Auguste à l'égard de Cléopâtre. — Suicide de cette reine.

PTOLÉMÉE LAGUS OU SOTER.

(An du monde 3681. — Avant Jésus-Christ 323.)

Ptolémée était gouverneur d'Égypte au moment où Alexandre mourut ; on le croyait frère de ce conquérant. Arsinoé, sa mère, concubine de Philippe, roi de Macédoine, était enceinte lorsque ce monarque la donna en mariage à Lagus, un des grands de la cour de Macédoine. Lagus fit exposer l'enfant qu'elle mit

au monde; mais un aigle en eut soin et le nourrit du sang des animaux qu'il avait pris à la chasse. Ce prodige toucha Lagus, qui reprit cet enfant et le reconnut.

Ce qui est certain, c'est qu'Alexandre l'aima comme un frère, il l'éleva aux premiers grades militaires, le combla de faveurs, et lui confia le gouvernement important de l'Égypte. Aimé par les troupes et par le peuple, il s'empara facilement du trône, et s'y maintint glorieusement. Les historiens s'accordent pour donner à ce prince un éloge bien rare, en disant qu'il n'entreprit jamais une guerre sans nécessité, et qu'il la termina toujours avec succès.

Les rois égyptiens avaient élevé des monuments somptueux; Ptolémée n'en fit que d'utiles : il avança le canal qui joignit le Nil à la mer Rouge; il agrandit et embellit tellement Alexandrie, il y attira tant de population et de richesses qu'on l'appela la ville des villes et la reine de l'Orient.

Ce fut lui qui fit construire le phare : c'était une tour de marbre blanc, sur laquelle on allumait des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Le roi avait ordonné de graver sur la tour cette inscription : « Le roi Ptolémée » aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer. » Mais l'architecte, voulant perpétuer son nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit, et lorsque cet enduit tomba, on n'y vit plus que ces paroles : « Sostrate le Cnidien aux » dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer. » Ptolémée forma la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il y rassembla quatre cent mille volumes, qu'il confia à l'inspection de plusieurs savants, nourris aux dépens du gouvernement et logés dans un magnifique palais, où les amis des lettres de tous les pays trouvaient, dans tous les temps, société, amusement et instruction.

Cette bibliothèque, qu'on appelait *la mère,* avait une succursale qui contenait trois cent mille volumes, et qu'on appelait *la fille.* La première périt par accident, et la seconde, selon l'opinion la plus commune, par le fanatisme des mahométans.

Ptolémée institua aussi un ordre militaire en l'honneur d'Alexandre. Ainsi, on peut le regarder comme le premier fondateur des sociétés de savants et des ordres militaires.

Ce prince défendit son trône contre Perdiccas qui prétendait à la succession d'Alexandre, et le défit dans une grande bataille où Perdiccas fut tué.

Un autre général macédonien, Démétrius Poliorcètes, voulait ravir la liberté aux Rhodiens. Ptolémée les garantit de ses fureurs; et les habitants de Rhodes l'en récompensèrent en lui donnant le titre de *Soter* ou *sauveur,* que ses sujets et la postérité lui conservèrent. Il se faisait craindre par sa vaillance, respecter par son habileté, adorer par sa bonté. Les gens du peuple l'abordaient facilement : « Ce sont mes amis, disait-il; ils m'apprennent les vérités que mes cour- » tisans me cachent. »

Pendant son règne, qui dura quarante ans, l'Égypte changea totalement de face. La religion reprit sa dignité; les lois retrouvèrent leur force; l'armée fut soumise à la discipline; le peuple jouit de la paix et de la liberté; les canaux, débarrassés des débris qui les obstruaient, fertilisèrent les campagnes; les villes

sortirent de leurs ruines, et l'élégance grecque orna la solidité de l'architecture égyptienne.

Ptolémée ouvrit de nouveaux ports sur la mer Rouge; il rendit plus sûrs et plus commodes ceux de la Méditerranée; enfin, en terminant sa carrière, il laissa tranquille et florissant ce royaume qu'avaient dévasté tour à tour la tyrannie, la guerre et une longue anarchie.

Avant de mourir, Ptolémée Soter associa au trône son second fils, nommé Ptolémée Philadelphe (1). Les vices de Céraunus, qui était l'aîné, lui avaient fait perdre la bienveillance de son père. Céraunus se réfugia en Macédoine, auprès du roi Séleucus, son beau-frère. Il en fut accueilli, et il l'assassina. Après ce meurtre, voulant s'emparer du trône, il épousa la reine Arsinoé, sa sœur, et, le jour même du mariage, il égorgea ses enfants entre ses bras. Le peuple indigné se souleva et tua le meurtrier.

Arsinoé, devenue veuve pour la seconde fois, vint retrouver en Egypte son frère Philadelphe, l'épousa et conserva toujours un empire absolu sur son esprit.

Philadelphe, imitant la sagesse de son père, modéra les impôts, se montra économe sans avarice, généreux sans prodigalité. Toujours armé pour se défendre et non pour attaquer, il fut respecté par les étrangers, dont il était le conciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation et fit fleurir le commerce. Tandis que les vices et la tyrannie des autres successeurs d'Alexandre remplissaient l'Europe et l'Asie de guerres, de massacres et de désordres, la douceur du règne de Ptolémée attirait de toutes parts en Egypte les étrangers, qui venaient y chercher la paix et la liberté.

Philadelphe augmenta la bibliothèque d'Alexandrie; il rendit la liberté aux Juifs qui habitaient cette capitale; il envoya de riches présents à Jérusalem, et obtint du grand-prêtre Eléazar un exemplaire des livres de Moïse. C'est à ce monarque que nous devons la Bible traduite par les Septante. D'illustres savants vinrent visiter ce protecteur des lettres. Aratus, Aristophane le grammairien, Théocrite, Lycophron, commentateur célèbre, le grammairien Aristarque, l'historien Manéthon, les mathématiciens Conon et Hipparque, Zénodote, fameux par ses notes sur Homère, brillèrent à sa cour. Sotade, poète obscène, le satirique Zoïle, furent mal reçus de lui : ils moururent à Alexandrie dans la misère et dans le mépris. La prudence de Philadelphe l'engagea à ménager, mais sans faiblesse, la puissance romaine. Neutre entre les Romains et les Carthaginois, il répondit aux premiers qui lui demandaient des secours : « Je ne puis assister » un ami contre un ami. »

On vit alors paraître à Alexandrie la première ambassade romaine : Quintus Fabius, Quintus Ogulinus, et Cnéius Fabius Pictor, chargés de cette mission, se firent respecter par leur désintéressement. A la fin d'un festin, le roi leur fit distribuer des couronnes d'or : le lendemain on trouva ces couronnes posées sur les statues du monarque, dans les places publiques. Ptolémée exigea qu'ils les reprissent; mais, en arrivant à Rome, il les déposèrent dans le trésor.

(1) An du monde 3720. Avant Jésus-Christ 284.

Ce fut Philadelphe qui termina le canal de Suez, déjà presque achevé par son père, et qui transportait par le Nil, au port d'Alexandrie, les productions de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie.

Le roi d'Egypte entretint des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge. Quoiqu'il ne fît point la guerre, il avait toujours sur pied une armée de deux cent mille hommes d'infanterie, quarante mille chevaux, trois cents éléphants, deux mille chariots de guerre, un arsenal bien garni et un trésor considérable.

Les bonnes qualités de Ptolémée furent ternies par des faiblesses et par un crime. Craignant l'ambition de ses frères, il en fit périr un; l'autre se sauva et s'empara de la Libye et de la Cyrénaïque, où il régna. Ainsi ce fut par ironie que les Egyptiens lui donnèrent le nom de *Philadelphe* (ami de ses frères). On retrouve sous les rois grecs plusieurs traces des anciennes mœurs égyptiennes; et le peuple, en donnant des surnoms à ses monarques, désignait leurs vices ou leurs vertus, et rappelait ainsi l'usage antique qui autorisait la nation à juger ses rois. On voit aussi que les Lagides adoptèrent tous la coutume qui autorisait les mariages des frères avec leurs sœurs.

Philadelphe adorait Arsinoé, sa sœur et son épouse. Lorsqu'il la perdit, il voulut suspendre son cercueil, par la force de l'aimant, à la voûte d'un temple; mais sa mort prévint l'exécution de ce projet.

La fin de sa vie fut trop adonnée à la mollesse et aux plaisirs. Sa vieillesse fut précoce, et sa douceur le rendit plus célèbre que ses vertus.

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE.

(An du monde 3758. — Avant Jésus-Christ 246.)

prince, en succédant à son père, se vit obligé de porter ses armes en Syrie. Antiochus Théos, roi de ce pays, ayant répudié Laodice sa femme, avait épousé Bérénice, fille de Philadelphe et sœur d'Evergète. Après la mort de son beau-père, Antiochus, délivré de toute crainte et séduit par les artifices de sa première femme, se sépara de Bérénice, et reprit Laodice. Cette reine ambitieuse, comptant peu sur le cœur d'un époux qui l'avait déjà abandonnée, l'empoisonna et plaça Séleucus, son fils aîné, sur le trône. Bérénice, échappée à son poignard, s'était sauvée avec son fils dans la ville de Daphné, d'où elle avait écrit à son frère pour implorer sa protection et son secours. Le jeune roi d'Egypte marcha précipitamment en Syrie, à la tête d'une armée, pour défendre sa sœur; mais li ariva trop tard : Bérénice, assiégée et livrée par des traîtres à son implacable ennemie, venait d'être égorgée avec son fils. Ptolémée furieux combattit l'armée syrienne, la défit complétement, s'empara de tous les Etats que gouvernait Laodice, et livra la tête de cette femme cruelle au fer des bourreaux.

Conquérant de la Syrie, de la Phénicie, maître de Babylone, il s'attira l'amour des Egyptiens en leur renvoyant et en faisant replacer dans leurs temples les idoles que Cambyse leur avait enlevées. Cet acte religieux le fit surnommer

Évergète ou *bienfaiteur*. Une ancienne inscription a fait croire aux historiens que depuis il porta ses armes avec succès dans plusieurs autres contrées. Cette inscription le nommait souverain de Libye, de Phénicie, de Chypre, et y ajoutait même la Cilicie, la Thrace, la Mésopotamie, la Perse, la Médie, l'Illyrie, la Carie et les Cyclades.

Pendant son expédition en Syrie, sa femme, nommée aussi Bérénice, avait promis aux dieux, s'il triomphait, de leur consacrer sa chevelure qui était d'une grande beauté. Ptolémée revint victorieux; Bérénice se fit couper les cheveux, et les déposa sur l'autel de Vénus, dans le temple que Philadelphe avait bâti en l'honneur d'Arsinoé. Peu de temps après, on s'aperçut de la disparition de ces cheveux. Irrité contre les prêtres qui devaient les conserver, le roi allait ordonner leur supplice. Dans cet instant Conon, habile astronome, se présente et lui dit : « Seigneur, levez les yeux; voyez dans le ciel ces sept étoiles qui sont à la » queue du dragon; c'est la chevelure de Bérénice que les dieux ont enlevée, » et qu'ils ont placée dans les cieux comme une constellation favorable. » Le roi, trompé par cette ingénieuse flatterie, ou feignant de l'être, ne montra plus de courroux, et ordonna de rendre des hommages solennels à la nouvelle constellation. Callimaque l'a célébrée dans un hymne que Catule a traduit.

En revenant de Syrie, Ptolémée assista, dans le temple de Jérusalem, aux cérémonies des Juifs, et offrit un sacrifice au Dieu d'Israël.

Il fut encore obligé de porter ses armes contre les Syriens. Séleucus avait profité de son absence pour reprendre une partie de ses Etats. Le roi d'Egypte eut d'abord des succès sur mer et sur terre; mais comme il apprit, après ses victoires, qu'Antiochus rassemblait des forces considérables pour secourir son frère, il sacrifia son ambition au repos de ses peuples, et conclut avec Séleucus une trêve de dix ans. De retour dans ses Etats, il ne fit plus qu'une expédition militaire pour s'assurer de la soumission de l'Ethiopie et des habitants des côtes de la mer Rouge.

Ce prince consacra le reste de son règne à de grands travaux pour faire fleurir l'agriculture et le commerce; il se livra particulièrement à l'étude des sciences et des lettres. Il avait fait composer une histoire des rois de Thèbes par Eratosthène, son bibliothécaire, ainsi que plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Tandis que l'Egypte jouissait d'une paix profonde, l'Asie était troublée par la guerre cruelle que se faisaient Antiochus et Séleucus Le premier, vaincu par son frère, vint chercher un asile à la cour de Ptolémée; mais le roi d'Egypte, loin de vouloir le protéger, le retint en prison pendant plusieurs années. Ce prince, parvenu enfin par l'adresse d'une courtisane à briser ses fers, s'échappa et fut tué par des voleurs sur les frontières de l'Egypte.

Dans ce même temps Sparte, après avoir tenté un dernier effort sous la conduite du brave Cléomène, son roi, pour recouvrer sa gloire et sa liberté, fut conquise par Antigone. Ce prince, en lui accordant la paix, voulut s'arroger la gloire d'être son libérateur; mais il anéantit ses lois. Elles faisaient toute la force de Lacédémone; et, dès qu'elle les eut perdues, elle cessa bientôt d'exister.

Cléomène, battu sans être découragé, s'était réfugié à Alexandrie. Ptolémée l'accueillit d'abord froidement; mais, dès qu'il eut connu l'étendue de son esprit et la fermeté de sa vertu, il lui accorda son amitié, et résolut de l'aider à relever sa patrie. La mort l'empêcha d'exécuter ce généreux dessein. Il termina sa carrière après avoir régné vingt-cinq ans. On soupçonna son fils d'avoir attenté à ses jours, et les Égyptiens, toujours gravement satiriques, lui donnèrent le surnom de *Philopator*.

Ptolémée Evergète fut le dernier des Lagides qui montra des vertus. Son règne, ainsi que ceux de son père et de son aïeul, furent l'âge d'or de l'Egypte.

Ce beau pays, fertile, peuplé, redoutable par ses richesses et par la vaillance de ses troupes, était devenu l'asile des lettres, des sciences et des arts, et le centre du commerce de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe : mais les successeurs de Ptolémée Evergète, par la férocité de leur caractère, par l'ineptie de leur administration et par la corruption de leurs mœurs, amenèrent promptement la décadence et la ruine de ce grand empire, qui se fondit dans la monarchie romaine comme les fleuves de la terre perdent, à la fin leur cours, leur nom et leur existence dans les eaux du vaste Océan.

PTOLÉMÉE PHILOPATOR.

(An du monde 3783. — Avant Jésus-Christ 221.)

Ptolémée Philopator reçut aussi de ses sujets le nom de *Tryphon,* c'est-à-dire *l'efféminé,* nom que méritaient sa mollesse et ses débauches. Antiochus, roi de Syrie, connaissant l'indolence du nouveau souverain et la haine qu'il inspirait aux Egyptiens, crut le moment favorable pour reconquérir la Phénicie et la Palestine. L'un des généraux de Philopator, nommé Théodote, ne pouvant supporter le joug de ce monarque aussi cruel que vicieux, quitta son service et commanda l'armée syrienne. Pendant les deux premières campagnes, les armes d'Antiochus furent heureuses. Il s'empara de Séleucie, de Damas, de Samarie, de Sidon, et, s'approchant de Péluse, il conçut l'espoir de conquérir l'Egypte; mais les inondations du Nil l'obligèrent de renoncer à cette entreprise.

Au bruit des victoires de ses ennemis Ptolémée sortit enfin de sa mollesse. Il se mit à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux et de cent vingt éléphants. Il marcha en Palestine contre Antiochus; les deux armées se rencontrèrent à Raphia. La nuit qui précéda le combat, Théodote eut la témérité de pénétrer seul dans le camp égyptien et d'arriver jusqu'à la tente du roi. Il n'y trouva pas ce prince; mais il tua son médecin et deux officiers. Le lendemain les deux armées se livrèrent bataille. Antiochus, qui avait d'abord enfoncé l'aile droite de Ptolémée, ne put secourir à temps son centre enfoncé et battu. Sa défaite fut complète; il perdit dix mille hommes, et se vit obligé de se retirer à Ptolémaïde.

Ce triomphe ne donna point de gloire à Ptolémée : on attribua avec raison ses succès à la reine Arsinoé, sa femme et sa sœur, qui haranguait elle-même les soldats, et combattait à leur tête. Elle était secondée par Nicolas, étolien,

général habile, qui avait su longtemps arrêter les progrès d'Antiochus par son courage et par ses manœuvres.

Après la victoire de Raphia, Ptolémée vint à Jérusalem. Il y offrit des sacrifices, et voulut, au mépris de la loi de Moïse, entrer dans le Saint des saints. La résistance des prêtres et les prières du peuple ne pouvaient réprimer sa curiosité; mais au moment où il s'approchait du sanctuaire, une terreur panique le saisit, et il prit la fuite sans avoir exécuté son entreprise.

De retour à Alexandrie, il voulut se venger de cet affront; il ordonna à tous les Juifs d'Egypte d'adorer les dieux, sous peine d'être marqués avec un fer chaud qui imprimerait sur leur front l'image d'une feuille de lierre, plante consacrée à Bacchus. Tous, à trois cents près, résistèrent, préférant le supplice à l'apostasie. Le roi furieux les fit venir à Alexandrie au nombre de quarante mille, et les destinait à être écrasés sous les pieds des éléphants; mais troublé par un songe, qu'il prit pour un avertissement céleste, il n'acheva point ce massacre.

Le roi avait un frère nommé Magas, dont les vertus contrastaient avec ses vices. Jaloux de l'amour que lui portait le peuple, il le fit périr, malgré les prières de Cléomène. Cet infortuné roi de Sparte devint sa victime peu de temps après. Il lui avait refusé des secours et la permission d'aller combattre avec les Achéens et les Lacédémoniens pour la liberté. Craignant qu'il ne s'échappât, et que, vainqueur de la Grèce, il ne portât ses armes en Egypte, il le fit assassiner.

On lui impute aussi la mort de Bérénice, sa mère. Un nommé Sosibe etait l'agent de ses fureurs. Cet homme artificieux, ministre sous trois règnes, flattait ses vices, servait ses passions, l'éloignait des affaires, gouvernait seul l'Etat, et en partageait les richesses avec de vils courtisans.

La reine Arsinoé osa faire entendre la vérité et justifier le mécontentement du peuple qui s'était révolté : la mort fut le prix de son courage.

Le peuple la vengea, en massacrant son meurtrier. On força le roi à chasser Sosibe et à confier l'administration à Tlépolème, homme intègre, mais sans force et sans capacité.

Depuis ce moment, Ptolémée, bourreau de sa famille, méprisé par ses sujets, livra son royaume à des hommes corrompus, à des femmes sans pudeur; et, après avoir régné dix-sept ans, il mourut dans l'abrutissement et dans la débauche, laissant le trône à un fils d'Arsinoé, âgé de cinq ans.

PTOLÉMÉE ÉPIPHANE.

(An du monde 3800. — Avant Jésus-Christ 204.)

L'éducation du jeune prince avait été confiée à une maîtresse du roi nommée Agathoclée, à son frère Agathoclès et à Œnante leur mère. Cette famille ambitieuse cacha quelques jours la mort du roi, et enleva du palais une grande quantité d'or et de bijoux. Agathoclès élevait ses prétentions plus haut. Aspirant à la régence, il prit dans ses bras le jeune prince, et, versant des larmes, il demanda au conseil, aux courtisans, au peuple, leur protection pour cet enfant, que le

roi mourant lui avait, disait-il, recommandé. Il assurait que sa vie était menacée, et que Tlépolème voulait s'emparer du trône. Cette fourberie ne trompa personne : le peuple indigné arracha le jeune roi des bras de l'imposteur, le porta dans l'Hippodrome, et le proclama. Agathoclès et ses complices furent amenés devant lui, condamnés en son nom et exécutés sous ses yeux. La populace traîna leurs cadavres sanglants dans les rues et les déchira en pièces. Leurs parents et leurs amis subirent le même sort.

Antiochus, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, rompant l'alliance qu'ils avaient jurée avec les Egyptiens, voulurent profiter de la minorité de Ptolémée pour conquérir ses Etats et pour les partager. Les embarras que leur suscitèrent les Romains ne leur permirent pas de persister longtemps dans cette entreprise. Un général étolien, nommé Scopas, combattit avec succès les Syriens et les chassa de la Palestine et de la Célésyrie. Il fut moins heureux dans la campagne suivante. Scopas, battu, assiégé dans Sidon, se vit réduit à signer une capitulation honteuse, et toute la Palestine rentra sous le joug d'Antiochus.

Les grands d'Egypte, mécontents du peu de capacité de Tlépolème, et ne pouvant s'accorder sur le choix d'un régent, s'adressèrent à Rome qui accorda sa protection au roi d'Egypte, et donna la régence à un Acarnanien, homme de mérite, nommé Aristomène. Ce nouveau régent rétablit l'ordre dans le royaume et dans l'armée, développa dans son administration beaucoup d'habileté et de fermeté, profita de la division qui existait entre les ennemis de l'Egypte, repoussa leurs efforts et négocia avec tant d'adresse, qu'Antiochus, qui avait d'autres guerres sur les bras et qui redoutait les Romains, donna sa fille Cléopâtre à Ptolémée, et lui céda, en faveur de ce mariage, la Palestine et la Phénicie.

Ptolémée, n'ayant fait aucune action mémorable, ne dut la gloire du commencement de son règne, et le surnom d'*Épiphane* qu'on lui donna, qu'aux talents d'Aristomène. Ce sage ministre entretint aussi des liaisons avec les Achéens qui formaient alors une ligue puissante dans la Grèce.

Le bonheur de l'Egypte cessa avec la minorité de Ptolémée. Ce monarque s'abandonna à tous les vices qui avaient déshonoré son père. Il épuisa son trésor, opprima ses sujets et commit de tels excès que le peuple se révolta contre lui.

On répandit le bruit qu'il avait été tué dans une émeute. A cette nouvelle, Antiochus s'arma et marcha promptement pour s'emparer du trône; mais, apprenant que le roi, secouru par la fermeté d'Aristomène, avait comprimé la révolte et puni de mort Scopas, chef de cette conjuration, il se retira dans ses Etats, se bornant à s'emparer d'une partie de la Palestine.

Ptolémée, moins touché des services d'Aristomène qu'importuné par sa vertu, voulut s'affranchir d'une gêne qui lui devenait insupportable; il le fit empoisonner. Délivré par ce crime de toute contrainte, il se livra aux plus honteux excès. Ses désordres lui avaient enlevé tout moyen de faire la guerre, et cependant il voulait marcher contre Antiochus. Les grands lui demandèrent où il prendrait l'argent nécessaire pour les frais de cette expédition; il leur répon-

dit : « Mes amis sont mon trésor. » Cette réponse leur fit craindre qu'il ne les dépouillât de leur fortune, ils l'empoisonnèrent.

Ce monarque avait régné vingt-quatre ans. Il laissa deux fils, Ptolémée Philométor, Ptolémée Physcon, et une fille nommée Cléopâtre sous la tutelle de Cléopâtre leur mère.

PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR.

An du monde 3824. — Avant Jésus-Christ 180.

La reine Cléopâtre régna sagement et maintint la paix entre son frère Antiochus et son fils Ptolémée; mais elle ne vécut qu'un an, et le plus jeune de ses fils fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux voulait l'exterminer mais le jeune roi, que sa tendresse pour sa mère avait fait surnommer *Philométor,* le prit sous sa protection et lui sauva la vie.

Dans ce temps, Antiochus Epiphane monta sur le trône de Syrie. Bientôt il revendiqua la possession de la Palestine, comme une partie des terres tombées en partage, après la mort d'Alexandre, à Séleucus Nicator. Ptolémée, qui était âgé de quinze ans et qui se dirigeait par les conseils de son gouverneur Eulée et par ceux du régent de l'Egypte nommé Léné, opposa aux prétentions de son oncle les droits de ses aïeux, une longue possession et l'abandon récent qu'Antiochus-le-Grand avait fait de ces provinces, en mariant sa fille Cléopâtre au feu roi d'Egypte.

Aucun des deux ne voulut céder; on se prépara de part et d'autre à la guerre. Cependant le jeune Ptolémée fut couronné, et Apollonius, ambassadeur d'Antiochus, vint en Egypte, moins pour assister à cette cérémonie que pour prendre des informations sur les projets et sur les moyens des Egyptiens.

Instruit de leur faiblesse, le roi de Syrie rassembla deux grandes armées de terre et de mer, et marcha rapidement jusqu'à Péluse, après avoir battu les troupes qui voulaient s'opposer à ses progrès; mais la saison était trop avancée; et comme le bruit d'une révolte des Juifs l'inquiétait, il retourna à Tyr.

L'année suivante, il reparut, avec des forces plus considérables, sur les frontières d'Egypte, livra bataille à Ptolémée, le fit prisonnier, et marcha sans obstacle jusqu'à Memphis, dont il s'empara. Alexandrie résistait seule à ses armes. Antiochus affectait de prendre soin des intérêts du jeune roi, son neveu, et administrait les affaires comme son tuteur; mais, une fois maître du pays, il le livra au plus horrible pillage.

Pendant ce temps, le bruit de sa mort se répandit en Palestine. Jason vint à Jérusalem et y excita un soulèvement. Antiochus, apprenant ces nouvelles, sortit d'Égypte, marcha en avant, prit Jérusalem, la livra au pillage, et tua quatre-vingt mille hommes. Les habitants d'Alexandrie, profitant de son absence, couronnèrent Ptolémée Physcon. Alors Antiochus revint pour la troisième fois en Egypte, et s'approcha d'Alexandrie.

Physcon avait imploré le secours de Rome. Le sénat envoya des ambassadeurs

pour réconcilier le roi de Syrie avec ses neveux. Antiochus, qui craignait une diversion dans son propre royaume, pensa que, sans achever sa conquête par la force, il pouvait se l'assurer par la ruse; en conséquence, il se déclara le protecteur de Philométor, et lui rendit toute la partie de l'Egypte qu'il avait conquise.

Par ce traité, le roi d'Egypte lui cédait la Palestine, la Célésyrie et la ville de Péluse qui était la clef du royaume. Antiochus laissa dans cette ville une forte garnison, et se retira en Palestine, persuadé que l'Egypte, déchirée par la guerre civile allumée entre les deux frères, dont l'un régnait à Memphis et l'autre à Alexandrie, s'affaiblirait de plus en plus, et ne pourrait lui échapper.

Les ministres des deux Ptolémée pénétrèrent ses projets, et les firent échouer. Ils déterminèrent les deux frères à poser les armes, à se réunir et à régner d'accord. Le traité eut lieu.

Dès qu'Antiochus fut informé de cet arrangement, il entra de nouveau en Egypte, ne dissimulant plus son ambition. Loin de paraître soutenir l'un de ses neveux contre l'autre, il avoua hautement le projet de s'emparer de tout le royaume. Vainqueur dans différents combats et maître de Memphis, il s'approchait d'Alexandrie, lorsque Popilius Léna, ambassadeur romain, vint l'arrêter dans sa marche et lui ordonna de renoncer à son entreprise. Le roi demandait du temps pour faire connaître ses intentions; mais Popilius, traçant un cercle autour de lui, déclara que Rome le regarderait comme son ennemi, s'il sortait de ce cercle avant d'avoir promis d'obéir. Cette insolence romaine eut un plein succès : Antiochus, atterré par une telle audace, et voyant déjà les Romains, vainqueurs de Persée et de la Grèce, prêts à fondre sur lui, promit de respecter les alliés du sénat, et sortit de l'Egypte avec son armée. Outré de cet affront, il déchargea sa colère sur les Juifs, auxquels il fit souffrir les plus horribles persécutions.

Les deux rois, délivrés par sa retraite, ne vécurent pas longtemps unis. Physcon, ambitieux, ingrat et cruel, conspira contre son frère; et Philométor, obligé de sortir d'Alexandrie, s'embarqua et courut à Rome implorer la protection du sénat. Il arriva dans cette capitale sans suite, sans argent, sans équipages, et logea chez un peintre d'Alexandrie.

Le sénat, touché du malheur dans lequel se trouvait un roi, son allié, maître naguère d'un puissant empire, l'accueillit avec intérêt, le traita magnifiquement, écouta ses plaintes, et, par un décret, fit un partage entre les deux frères, donnant à Physcon la Cyrénaïque et la Libye, et à Philométor l'Egypte, ainsi que tous les États qui en dépendaient.

Physcon se soumit aux ordres de la république : mais, après avoir obéi, il représenta aux Romains qu'il était traité trop inégalement, et demanda l'île de Chypre en indemnité.

Le sénat avait toujours fondé la grandeur romaine sur la division des rois étrangers; il ne se rendait leur arbitre que pour devenir leur maître. Conformément aux principes de cette politique, la demande de Physcon fut accueillie, et l'on ajouta Chypre à son partage

Philométor n'obéit point à cet ordre du sénat, et les Romains envoyèrent leurs troupes et celles de leurs alliés dans l'île de Chypre, sous la conduite de Physcon. Mais Philométor l'attaqua, le battit, le fit prisonnier; et, par une générosité qu'il ne méritait pas, il lui rendit la liberté et ses Etats de Cyrénaïque et de Libye.

Le sénat, frappé du courage et de la magnanimité de Philométor, conclut la paix avec lui et le laissa tranquille possesseur de l'île de Chypre.

Depuis cette époque, et depuis la paix conclue avec Physcon, le règne de Philométor fut paisible; mais, quelques années après, apprenant que Démétrius, monté sur le trône de Syrie, avait à soutenir la guerre contre un fils naturel d'Antiochus, nommé Alexandre, l'espoir de recouvrer la Palestine le décida à secourir ce dernier, auquel il donna sa sœur Cléopâtre en mariage.

Alexandre Bala, après avoir battu et tué Démétrius, se rendit maître de toute la Syrie; mais ses vices, ses excès, ses injustices et les crimes de ses ministres le rendirent odieux aux peuples dont les vœux appelaient un libérateur. Un jeune prince, fils du feu roi, nommé comme lui Démétrius, débarqua en Cilicie avec des troupes grecques, et reconquit une partie de ses Etats.

Ptolémée Philométor marcha au secours de son gendre : toutes les villes de la Palestine lui ouvrirent leurs portes, et Jonathas, prince des Juifs, vint avec lui à Ptolémaïde. En y arrivant, Philométor, découvrit un complot tramé par Apollonius pour l'assassiner. Alexandre refusa de lui livrer ce perfide. Ptolémée furieux lui ôta sa fille et la donna à Démétrius, auquel il promit son assistance pour remonter sur le trône de son père.

Les habitants d'Antioche ouvrirent leurs portes à Ptolémée. Alexandre, qui était alors en Cilicie, marcha promptement contre lui pour reprendre cette ville. Les deux armées se livrèrent bataille : Alexandre la perdit : son armée fut mise en déroute complète, et un prince arabe lui trancha la tête qu'il envoya à Ptolémée. Celui-ci ne jouit pas longtemps de sa victoire; il mourut peu de temps après d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat.

Son règne avait duré trente-cinq ans. Ptolémée Physcon, son frère, devint par sa mort le seul maître de l'Egypte.

PTOLÉMÉE PHYSCON.

(An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 145.)

Cléopâtre, veuve de Philométor, espérait donner le trône à son fils. Une partie des Egyptiens l'appuyait; Onias, avec une armée juive, venait à son secours; Physcon avait aussi un grand parti. Thermus, ambassadeur romain, apaisa ces différends par sa médiation. Physcon épousa la reine Cléopâtre, sa sœur et sa belle-sœur, et promit d'élever son fils; mais, le jour même des noces, il égorgea ce jeune prince. Malgré ce crime et les vices auxquels ce nouveau roi s'abandonnait, les sept premières années de son règne furent heureuses, parce qu'il sut confier l'administration du royaume à un ministre habile et vertueux, nommé Hiérax.

Ptolémée, voulant s'attribuer le mérite qui appartenait à Hiérax, se nomma lui-même *Évergète* (bienfaiteur); mais les Alexandrins, qui connaissaient son affreux caractère, le nommaient *Cacoergète* (malfaiteur), et toute l'Egypte l'appela *Physcon,* parce qu'il avait un ventre énorme.

Dans ce même temps, Démétrius fit massacrer les garnisons égyptiennes qui l'avaient si bien servi. Privé de leur appui, il fut détrôné par Tryphon. Pendant son règne, Simon rendit la Judée indépendante ; et les Parthes, dont le royaume venait d'être fondé par Arsace, firent de grandes conquêtes, sous la conduite de Mithridate, et étendirent leurs limites depuis l'Euphrate jusqu'au Gange.

L'Egypte perdit bientôt la tranquillité dont elle jouissait. Physcon, n'étant plus retenu par les conseils d'Hiérax, se livra à ses passions et à tous les excès qui rendent la tyrannie odieuse. Il fit mourir tous les partisans de son frère, pillant ses sujets pour payer ses débauches, et punissant de mort tout ce qui murmurait contre ses injustices. En peu de temps, Alexandrie devint déserte; tout ce qui avait quelque vertu ou quelque fortune abandonna cette ville malheureuse. Les savants, les artistes, les hommes de lettres, que la magnificence des Lagides y avait attirés, s'éloignèrent et se dispersèrent dans l'Asie, dans la Grèce et dans l'Italie.

Le fameux Scipion vint alors en Egypte avec deux autres ambassadeurs, Memmius et Métellus : la présence de ces hommes vertueux mit quelque temps un frein aux folies du roi. Il les reçut avec de grands honneurs; et comme il accompagnait un jour Scipion, celui-ci lui dit, en riant, que les Alexandrins lui avaient une grande obligation, celle de voir marcher une fois leur roi.

Scipion visita toutes les curiosités de l'Egypte. Il en offrit lui-même de plus grandes et de plus nouvelles aux regards des Egyptiens, sa vertu et sa simplicité.

Après son départ, Physcon reprit avec violence le cours de ses extravagances et de ses cruautés. Il répudia sa femme et épousa la fille de cette reine, appelée aussi Cléopâtre.

Les Egyptiens, fatigués de son joug, se révoltèrent. Physcon, qui entretenait des troupes étrangères, apaisa la sédition; mais, peu content de ce succès, il fit rassembler dans l'Hippodrome toute la jeunesse d'Alexandrie, et la fit égorger par ses soldats mercenaires. Le peuple indigné se souleva de nouveau, et courut avec des torches pour le brûler dans son palais. Le tyran se sauva avec sa nouvelle épouse, en Chypre, emmenant avec lui son fils Memphitis. Avant de partir, il fit périr un de ses enfants qui gouvernait la Cyrénaïque.

Lorsqu'il eut quitté Alexandrie, le peuple brisa ses statues, et donna le gouvernement de l'Egypte à Cléopâtre, sa première femme. Physcon, la regardant comme l'auteur de la conspiration et de ses malheurs, égorgea le fils qu'il avait eu d'elle, coupa son corps en morceaux et le mit dans une caisse avec la tête entière. Il l'envoya ensuite à Alexandrie, et ordonna que ce funeste présent fût offert à la reine, au milieu des fêtes que l'on donnait pour célébrer le jour de sa naissance. Ce spectacle d'horreur porta au comble l'indignation des Egyptiens, et tous s'armèrent pour empêcher ce monstre de revenir à Alexandrie. Mais la

fortune abandonna la vertu et favorisa le crime. Physcon, à la tête d'une armée étrangère, entra en Egypte et battit les troupes de la reine.

Démétrius, roi de Syrie, avait épousé la fille de cette princesse, nommée aussi Cléopâtre, et qui ne fut que trop fameuse par ses cruautés. Ce roi vint au secours de sa belle-mère ; mais une conspiration, qui menaçait son trône en Syrie, l'obligea d'y retourner. Ptolémée Physcon entra vainqueur dans Alexandrie, et la reine se sauva en Syrie près de son gendre.

Le tyran, pour compléter sa vengeance, envoya des secours à un imposteur nommé Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, qui prétendait être le fils d'Alexandre Bala. Cet aventurier détrôna Démétrius et s'empara de son royaume.

Livrée sans défense à la tyrannie d'un monstre, l'Egypte éprouva les plus grandes calamités. Une nuée épouvantable de sauterelles ravagea les campagnes, et la putréfaction de ces insectes repandit la peste dans tout le royaume. Physcon, persécuteur de sa femme, assassin de sa famille et bourreau de ses sujets, termina paisiblement sa carrière à Alexandrie, à l'âge de soixante-treize ans, après en avoir régné vingt-neuf. En lisant l'histoire d'un roi si barbare, on sent l'indispensable nécessité de croire à une justice éternelle qui punit dans l'autre vie les crimes triomphant sur la terre.

PTOLÉMÉE LATHYRE ET ALEXANDRE.

(An du monde 3888. — Avant Jésus-Christ 116.)

Physcon laissa le trône à Cléopâtre, sa femme, avec la liberté de faire régner sur l'Egypte celui de ses deux fils Lathyre et Alexandre qu'elle préférerait. Il donna la Cyrénaïque à Ptolémée Appion, son fils naturel.

La reine, qui voulait garder le pouvoir, couronna d'abord Alexandre, espérant qu'il serait plus soumis que son frère. Elle envoya Lathyre en Chypre ; mais les grands n'approuvèrent pas l'injustice qu'on faisait au fils aîné de Physcon, et ils obligèrent la reine à rappeler Ptolémée Lathyre et à lui donner le trône.

Alexandre prit sa place dans l'île de Chypre. On exigea en même temps que Lathyre répudiât Cléopâtre, sa sœur, et épousât son autre sœur qui s'appelait Sélène ; il obéit. La malheureuse Cléopâtre, sa première femme, s'étant mariée ensuite à Antiochus de Cyzyque, fut attaquée à Antioche par Antiochus Grypus, pendant une absence de son époux. Trompée par une capitulation, elle se rendit ; mais la reine Tryphène, femme de Grypus, la fit inhumainement massacrer. Son mari, arrivant trop tard pour la sauver, la vengea, prit Tryphène, et la fit périr.

Peu de temps après, Jean Hircan, prince des Juifs, voulut s'emparer de Samarie. Antiochus de Cyzyque secourut cette ville. Ptolémée Lathyre, son allié, lui envoya des troupes, malgré la volonté de sa mère qui était gouvernée par deux ministres juifs, fils d'Onias.

Cléopâtre voyant que son fils gouvernait seul et n'écoutait plus ses conseils, résolut de se venger de lui et de le chasser du trône. Elle fit blesser quelques-uns de ses eunuques, parcourut les rues d'Alexandrie, versa des larmes, en s'écriant que Lathyre voulait la tuer, et avait blessé ceux qui la défendaient. Le peuple alors, irrité contre le roi, lui enleva sa femme et Sélène, le força de fuir en Chypre, où il régna, rappela Ptolémée Alexandre, son frère, qui remonta ainsi sur le trône d'Égypte.

Lathyre, furieux contre les Juifs qu'il regardait comme les premiers auteurs de sa disgrâce, et qui avaient contracté une alliance avec son frère et sa mère, rassembla des troupes, déclara la guerre à Alexandre, roi de Judée, et lui livra, sur les bords du Jourdain, une bataille dans laquelle il tua trente mille hommes. Josèphe et Strabon assurent que ce roi cruel, voulant, après sa victoire, inspirer une grande terreur dans le pays, massacra tous les prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille, et les fit manger par ses troupes.

Cette horreur, invraisemblable dans tout autre temps, devient croyable dans un siècle où les princes d'Asie et d'Egypte signalaient leur tyrannie par les plus infâmes et par les plus affreuses cruautés.

Ptolémée Alexandre, obéissant aux ordres de sa mère et de ses deux ministres juifs, Chelcias et Ananias, leva une armée, et débarqua en Phénicie. Cléopâtre marcha elle-même à la tête des troupes. Craignant quelques troubles pendant son absence, elle déposa dans l'île de Cos son petit-fils Alexandre. Le sort de cet enfant fut extraordinaire ; car Mithridate, roi de Pont, s'étant emparé de cette île, fit le jeune prince prisonnier. Il fut délivré par Sylla qui l'emmena à Rome, et le sénat, dans la suite, le fit roi d'Egypte.

Cléopâtre et son fils Alexandre obligèrent Lathyre à lever le siége de Ptolémaïde.

Tandis que la reine était dans cette ville, Lathyre tenta de rentrer en Egypte ; son expédition fut malheureuse. Il se vit forcé de retourner dans l'île de Chypre. La reine Cléopâtre, dont l'ambition n'avait point de bornes, et qu'aucun crime n'effrayait lorsqu'il s'agissait de la satisfaire, conçut le projet de s'emparer de la Judée, et voulut assassiner le roi des Juifs qui se trouvait près d'elle à Ptolémaïde. Le ministre Ananias empêcha ce forfait.

Ayant appris que Lathyre s'était allié avec Antiochus de Cyzyque, la reine embrassa le parti de son rival Antiochus Grypus, et lui donna en mariage Sélène, femme de Lathyre, qu'elle avait retenue dans les fers.

Lorsqu'elle fut revenue à Alexandrie, elle continua à tyranniser un de ses fils et a persécuter l'autre. Ptolémée Alexandre, las de son joug, quitta le trône et voulut vivre en simple particulier; mais apprenant que sa mère tramait un complot contre ses jours, il la fit assassiner.

Ce crime révolta le peuple qui chassa le roi et rappela Lathyre. Dans ce même temps, Appion mourut et laissa par son testament la Cyrénaïque aux Romains.

Lathyre, remonté sur le trône, ne régna point paisiblement. La Haute-Egypte s'étant révoltée, il y marcha et détruisit la ville de Thèbes. Alexandre, son frère,

vint deux fois l'attaquer; mais ce prince détrôné échoua dans la première expédition et périt dans la seconde.

Lathyre ne survécut pas longtemps à la ruine de Thèbes. Il avait régné onze ans avec sa mère, dix-huit ans en Chypre, et cinq ans seul en Egypte. Il laissa le trône à sa fille Cléopâtre. Son neveu Alexandre, appuyé par Sylla, réclamait la couronne; un mariage termina cette contestation; dix-neuf jours après qu'il eut été célébré, Alexandre tua sa femme et régna seul.

PTOLÉMÉE ALEXANDRE II.

(An du monde 3913. — Avant Jésus-Christ 91.)

Ptolémée Alexandre, moins habile et moins féroce que Physcon, se fit généralement mépriser par ses vices. Il ne sut point apaiser la révolte que les Juifs, habitants de la Cyrénaïque, y excitèrent, et les Romains, qui avaient refusé d'abord cet héritage de Ptolémée Appion, s'y établirent.

Sélène, sœur de Lathyre et veuve d'Antiochus Grypus, prévoyant qu'Alexandre ne pourrait pas garder le trône d'Egypte, le réclama pour ses fils Antiochus et Séleucus. Le sénat rejeta leur demande, et le jeune Antiochus, en sortant de Rome, fut dépouillé d'une partie de ses richesses par Verrès préteur de Sicile.

Ce que Sélène avait prévu ne tarda pas à arriver. Les Egyptiens, las de la mollesse et des vices d'Alexandre, le chassèrent d'Alexandrie et prirent pour roi un bâtard de Lathyre, qu'on appelait Ptolémée Aulètes, c'est-à-dire *joueur de flûte*. Le frère de ce nouveau roi fut établi en Chypre. Alexandre, banni de ses Etats, se réfugia en Palestine, près de Pompée, et implora vainement sa protection. Il se retira ensuite à Tyr, où il mourut après avoir fait un testament par lequel il léguait l'Egypte et l'île de Chypre au peuple romain. Nicomède, à la même époque, venait de lui céder la Bithynie.

PTOLÉMÉE AULÈTES.

(An du monde 3939. — Avant Jésus-Christ 65.)

Le sénat romain ayant reçu le testament d'Alexandre, cette affaire excita de grands débats : l'acquisition d'un si puissant empire tentait les plus ambitieux; cependant la majorité fut d'avis de ne point effrayer la terre par un accroissement si rapide. On venait de réunir à la république la Cyrénaïque et la Bithynie; et il était à craindre qu'en y joignant tout à coup l'Egypte, l'ambition romaine dévoilée n'armât contre elle tous les rois d'Europe et d'Asie. On résolut donc de ne pas accepter ce testament, mais sans le rejeter formellement : on se contenta de recueillir les trésors qu'Alexandre avait laissés à Tyr, et Ptolémée Aulètes conserva provisoirement le trône d'Egypte. Son frère, qui régnait dans l'île de Chypre, perdit quelque temps après son royaume par avarice. Clodius, proconsul romain, étant pris par des pirates, avait prié ce prince de payer sa ran-

çon. Il ne lui envoya que deux talents. Les corsaires refusèrent une si modique somme, aimant mieux s'attirer la protection de Clodius en lui rendant gratuitement la liberté.

Clodius résolut de se venger d'Aulètes. Revenu à Rome, la faveur du peuple l'éleva au tribunat; profitant alors du crédit que cette charge lui donnait, il fit délibérer le peuple sur le testament d'Alexandre, en représentant l'importance de l'île de Chypre et les malheurs de ce pays opprimé par un tyran méprisable. Il fit appuyer son opinion par ses amis au sénat, et obtint enfin un décret qui déclarait la réunion de ce royaume à la république et chargeait Caton de s'en emparer.

Caton, arrivé dans l'île de Chypre, promit au roi le sacerdoce de Vénus à Paphos, s'il obéissait aux ordres du sénat. Ce prince, au désespoir, voulut périr avec toutes ses richesses. Il s'était déjà embarqué sur un vaisseau chargé de ses trésors, et se préparait à le percer pour le couler à fond; mais tout à coup il changea de dessein, revint dans l'île et se tua.

Caton recueillit après sa mort vingt-un millions qu'il envoya à Rome. Il ne garda pour lui que le portrait du philosophe Zénon, et donna ainsi, dans un siècle de corruption, le plus grand exemple de sagesse et d'intégrité.

Ptolémée Aulètes, roi d'Egypte, apprenant la ruine de son frère, craignit avec raison que le sénat, après avoir commencé à profiter du testament d'Alexandre, ne s'emparât aussi de l'Egypte. Méprisé par ses sujets, il ne comptait pas sur eux pour le défendre.

Ce qui est digne de remarque, c'est que, dans un temps où l'ambition romaine aurait dû irriter tous les peuples, on les voyait tous voler au-devant de son joug. Plusieurs princes même, en mourant, dépouillaient leurs familles pour léguer leurs Etats à la république. D'un côté l'habileté du sénat romain, de l'autre les vices, les crimes, les extravagances des rois d'Europe, d'Asie et d'Afrique, expliquent cette disposition générale. Tous ces princes se haïssaient, s'égorgeaient entre eux; leurs parents étaient leurs plus cruels ennemis, et les peuples, las de leurs assassinats et de leur tyrannie, aspiraient tous au repos que leur promettait et que leur donnait la protection de Rome; car, pendant les beaux temps de la république, la conduite du sénat à l'égard des peuples soumis avait toujours été aussi douce, aussi bienfaisante que ses armes s'étaient montrées terribles pour ceux qui lui résistaient.

La prospérité corrompit ces vertus qui avaient fondé sa grandeur, et nous sommes arrivés à l'époque où les maîtres du monde, livrés à une sordide avarice et dévorés d'ambition, vont détruire la liberté de leur patrie et désoler toute la terre par leurs sanglantes querelles.

Ptolémée Aulètes connaissait la cupidité des principaux personnages qui gouvernaient alors la république; il fonda sur leur avidité l'espoir de sauver son trône : il ne se trompa point.

César venait d'être nommé consul; il avait besoin d'argent pour exécuter les vastes plans de son ambition. Aulètes partagea dix-huits millions entre ce consul et Pompée. Ces deux rivaux se réunirent pour le protéger; leurs parti-

sans entraînèrent la majorité du sénat, et Ptolémée fut reconnu solennellement roi d'Egypte et ami du peuple romain.

Mais ces sacrifices, qui lui avaient si bien réussi à Rome, lui attirèrent beaucoup de malheurs dans son pays. Le roi, pour acheter une alliance si chère, s'était vu forcé d'établir de lourds impôts sur ses sujets. Ils se soulevèrent et l'obligèrent à fuir. Comme on en voulait à ses jours, il cacha si bien sa marche qu'on le crut mort. Ses deux fils étant trop jeunes pour gouverner, on plaça sur le trône, Bérénice, sa fille aînée.

Cependant Ptolémée, débarqué à Sardes, y trouva Caton qui le reçut avec hauteur et sans se lever à son approche. Le sévère Romain blâma le faible prince de sa timidité, et lui dit qu'il ferait mieux d'affronter la mort en rentrant en Egypte, que d'aller en suppliant à Rome s'exposer au mépris des grands dont tous ses trésors ne pourraient satisfaire l'avarice. Caton lui offrit même de l'accompagner, s'il voulait tenter la fortune des combats et remonter sur son trône sans secours étrangers. Ptolémée, trop timide pour suivre un pareil avis, et déjà séduit par quelques agents de Pompée, partit pour Rome.

Il y fut d'abord abreuvé de toutes les humiliations dont Caton l'avait menacé. Il traîna de porte en porte ses offrandes et ses suppliques, et réussit enfin à force de bassesses. Le sénat lui promit de le rétablir dans son royaume et de l'y faire conduire par Lentulus.

Dans ce même temps, les Egyptiens envoyèrent une ambassade à Rome, pour traverser la négociation de leur roi. Aulètes fit empoisonner les ambassadeurs. Un homme vertueux et hardi, nommé Dion, voulut dénoncer ce crime au sénat; mais il périt aussi sous le poignard du roi.

Malgré l'indignation que ces forfaits et la corruption des grands excitaient dans Rome, Pompée protégeait toujours Aulètes, et voulait que le sénat tînt sa promesse. Marcellinus, nouveau consul, s'y opposait en produisant un oracle de la sibylle qui permettait de s'allier aux Egyptiens, mais qui défendait de prêter des troupes aux rois d'Egypte. Pompée ne se découragea pas; et, par le conseil de Cicéron, il crut pouvoir éluder l'oracle, en laissant le roi à Ptolémaïde et en envoyant des légions pour apaiser la révolte d'Alexandrie.

Lentulus n'osa pas exécuter les ordres de Pompée; Gabinius, plus avare et bien payé, s'en chargea.

Ce général jugea qu'il fallait agir avec rapidité; car, dans ce moment, Bérénice, voulant s'assurer le secours de la Syrie, offrait sa main à Séleucus, son parent, fils du dernier roi Lathyre.

Gabinius, préeédé par Antoine, entra en Egypte, s'empara de Péluses, et gagna plusieurs batailles. Archélaüs qui combattait pour Bérénice, fut tué dans une de ces actions.

Cette guerre commença la renommée et fonda la puissance d'Antoine. L'Egypte se soumit. Ptolémée Aulètes remonta sur le trône et prouva par ses cruautés combien il en était indigne. Il fit mourir sa fille Bérénice, massacra tous ses partisans, afin de confisquer leurs biens et de payer ce qu'il devait à Pompée, à Gabinius, à Antoine.

Les Egyptiens consternés souffraient sans murmure tous ces excès; mais ce qui prouve à quel point la superstition avait conservé de force chez eux, c'est qu'au moment où ils livraient sans résistance leur corps aux bourreaux et leurs fortunes aux étrangers, un soldat romain ayant tué par mégarde un chat, la présence redoutable du roi, de Gabinius et de ses légions, ne put les empêcher de se soulever, de venger leur méprisable dieu et de mettre en pièces son innocent meurtrier.

Aucun événement important ne marqua plus le règne d'Aulètes. L'Egypte humiliée conserva, non la paix, mais la tranquillité et le silence des tombeaux.

Rabirius, chevalier romain, ayant prêté à Aulètes une grande partie de l'argent qu'il avait répandu dans Rome, vint en Egypte pour se faire payer. Le roi lui proposa de se charger de l'administration des finances, afin d'être remboursé plus promptement. Rabirius, trompé par cette offre, devint comptable; le roi le fit arrêter quelque temps après, malgré la protection de César et de Pompée. Il se sauva de prison, revint misérable et dépouillé à Rome, où on l'accusa encore d'avoir aidé Ptolémée à corrompre des sénateurs. L'éloquence de Cicéron le sauva de la mort, mais non pas de l'exil.

Ptolémée Aulètes mourut quatre ans après son rétablissement; son règne avait duré trente ans. Il laissa deux fils, tous deux appelés Ptolémée, et deux filles : l'une était la célèbre Cléopâtre; l'autre se nommait Arsinoé. Les deux aînés de ses enfants, Ptolémée et Cléopâtre, se marièrent et régnèrent ensemble sous la tutelle de Rome.

CLÉOPATRE ET PTOLÉMÉE.

(An du monde 3969. — Avant Jésus-Christ 35.)

Ptolémée avait treize ans, et Cléopâtre dix-sept. Pompée, tuteur du jeune roi, se trouvait en Grèce. L'eunuque Photin, gouverneur de Ptolémée, Achilas, général de ses troupes, Théodote, son précepteur, étaient à la tête de l'administration. Ces ministres profitèrent de l'absence de Pompée pour priver Cléopâtre de la part d'autorité que lui assurait le testament d'Aulètes; et, afin de gouverner le royaume, ils firent régner leur élève.

Cléopâtre ne supporta pas tranquillement cet affront; elle se sauva du palais, rassembla ses partisans, courut en Palestine et en Syrie chercher des secours, et revint disputer le trône à Ptolémée, son frère et son époux.

Les deux armées étaient en présence sur la côte, à peu de distance d'Alexandrie, et près d'en venir aux mains. Dans ce même moment Pompée, vaincu à Pharsale par César, arrive avec sa flotte et demande la liberté d'aborder sur ce rivage qu'il avait jadis protégé; il sollicite l'appui d'un prince enfant, son pupille.

Photin, Achillas et Théodote délibérèrent avec le jeune roi sur cette demande. L'un voulait qu'on l'accueillît, l'autre qu'on lui dît de s'éloigner; mais Théodote représenta le danger de s'attirer la colère de César et la nécessité de

mériter sa faveur, en le délivrant d'un ennemi. Il proposa, non de chasser Pompée qui pourrait s'en venger, mais de le tuer : car, dit-il, *les morts ne mordent pas*. Ce lâche avis prévalut, et on résolut d'immoler le vaincu, pour enlever à Cléopâtre la protection du vainqueur, et pour s'assurer sa reconnaissance.

Achillas et un Romain nommé Septimius furent chargés d'exécuter l'ordre fatal. Ptolémée écrivit à Pompée qu'il pouvait disposer de lui et de son royaume. Comme la côte était basse, et que les vaisseaux ne pouvaient en approcher, on envoya au-devant de lui une chaloupe pavoisée; ainsi la trahison prit toutes les formes du respect et de la reconnaissance.

Cependant Pompée, qui avait un secret pressentiment de sa destinée, au moment d'entrer dans cet esquif qui devait être son tombeau, dit à sa femme Cornélie ce vers de Sophocle : « Tout homme qui arrive à la cour d'un tyran » devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre. »

La chaloupe s'éloigna de la flotte. Dès qu'elle fut près du rivage, à la vue du roi, Achillas et Septimius poignardèrent Pompée, coupèrent la tête de ce héros et jetèrent son corps sur le sable. Cornélie vit le crime et fit retentir l'air de ses gémissements. Sa flotte déploya ses voiles et s'éloigna précipitamment de cet horrible lieu. Un vieux soldat romain eut seul le courage de s'emparer du corps de Pompée, de lui rendre des honneurs funèbres et de le brûler sur un bûcher qu'il forma des débris d'un vieux bâtiment échoué.

Peu de temps après, César arriva à Alexandrie. Dans sa marche rapide, comptant plus sur sa fortune que sur ses forces, il n'avait amené que trois mille hommes de pied et huit cents chevaux. Ptolémée se présenta à lui avec son affreux tribut. A la vue de la tête de son rival, le généreux vainqueur versa de nobles larmes, témoigna ouvertement son horreur pour un tel crime, et accabla de son mépris les lâches qui croyaient s'en faire un titre à sa faveur.

César fit faire de magnifiques obsèques à Pompée, et traita si bien ses partisans qu'ils se soumirent sincèrement à lui.

Les ministres du roi, redoutant dès lors la vengeance de César et voyant le petit nombre de ses troupes, commencèrent à répandre dans Alexandrie tous les bruits qui pouvaient soulever les Egyptiens contre lui. César lui-même servit leurs projets; il avait besoin d'argent, et il exigea qu'on lui payât promptement la somme considérable que le feu roi lui devait. Photin profita avec adresse de cette circonstance; il fit enlever toutes les richesses des temples, et prit aux grands du royaume leur vaisselle et leurs vases précieux. Chacun se crut dépouillé par César. Sa hauteur acheva d'irriter les Egyptiens. Prétendant, comme tuteur, être l'arbitre des rois, il cita Ptolémée et Cléopâtre à son tribunal pour juger leurs différends, et leur ordonna de nommer des avocats pour plaider devant lui ce grand procès.

Cléopâtre, qui comptait plus sur ses charmes que sur l'éloquence de ses défenseurs, prit une résolution hardie; elle quitta son armée, se jeta dans un bateau, et arriva de nuit au pied des murs du château d'Alexandrie. Elle se fit envelopper et cacher dans un paquet de linge et de robes; sans craindre alors

les regards des Romains et de ses ennemis, un de ses serviteurs, Apollodore, la porta sur ses épaules et la fit entrer dans l'appartement de César. Ce grand homme ne résista point aux artifices de cette femme étonnante, dont l'esprit égalait la merveilleuse beauté, et le maître du monde devint en un instant l'esclave de sa captive.

Consultant plus son amour que sa prudence, il envoya chercher le jeune roi pour lui ordonner de partager son trône avec Cléopâtre. Ptolémée, convaincu que sa cause était perdue, et furieux de voir que sa femme avait passé la nuit dans la chambre de César, sortit désespéré du palais. Il parcourut la ville en jetant de grands cris, arrachant son diadème et racontant au peuple son malheur et son affront.

La populace en furie se souleva et vint attaquer César. Les soldats romains s'emparèrent de la personne de Ptolémée qui s'était jeté sur eux sans précaution; mais la foule augmentant de rage et de nombre, le danger devenait imminent. César, au moment de périr, parut avec courage devant le peuple, l'étonna par sa fermeté, et trouva le moyen de le calmer en lui promettant de le satisfaire.

Le lendemain, comme tuteur et comme arbitre, il confirma, au nom du peuple romain, le testament du feu roi, ordonna que Ptolémée et Cléôpatre régneraient ensemble, et céda l'île de Chypre aux plus jeunes enfants d'Aulètes, Ptolémée et Arsinoé. Ce sacrifice le tira de danger, et la colère des Egyptiens s'apaisa. Mais peu de jours après, l'artificieux Photin réveilla leur fureur; il trouva le moyen de les persuader que César les trompait, qu'il n'avait voulu que gagner du temps, et que son projet était de faire périr le roi et ses partisans pour soumettre l'Egypte à la tyrannie de Cléopâtre.

Le peuple se souleva de nouveau : Achillas, à la tête d'une armée, partit de Péluse et accourut pour combattre César, qui trouva moyen de repousser leurs efforts avec le peu de braves qu'il commandait. On l'attaqua aussi par mer; mais il brûla la flotte égyptienne et s'empara de la tour du phare. Le feu des vaisseaux gagna la ville et brûla cette fameuse bibliothèque qui contenait quatre cent mille volumes. César, investi et resserré de tous côtés, avait envoyé chercher des secours en Asie : en les attendant, il se fortifia dans le quartier du palais, et le théâtre lui servit de citadelle.

César tenait le jeune roi renfermé; il découvrit que Photin correspondait avec l'armée, il le fit mourir.

Un autre eunuque, nommé Ganymède, et favori du roi, craignant le même sort, enleva la princesse Arsinoé du palais et la conduisit à l'armée; il y répandit des soupçons contre Achillas qu'il tua, et, délivré de ce rival, il prit sa place. Ganymède conduisit assez habilement la guerre : il coupa tous les canaux qui conduisaient l'eau dans Alexandrie; par là, il excita dans les troupes romaines une sédition qui aurait exposé César aux plus grands dangers; mais celui-ci creusa des puits, trouva des sources et apaisa les révoltés. Cependant Calvinus arrivait d'Asie avec une légion. Ganymède voulut empêcher la jonction; il fut

battu dans un combat naval. Sans se décourager, il arma une autre flotte et parvint à entrer dans le port d'Alexandrie.

César attaqua alors l'île de Pharos. Dans cette occasion, la fortune abandonna ses armes : on le repoussa; il perdit huit cents hommes; son vaisseau se rompit, coula à fond, et sa mort semblait inévitable; mais il se jeta tout armé dans la mer et parvint à gagner le rivage en nageant. Jamais il ne fut dans un plus grand péril et ne montra plus de courage : car, pendant qu'il luttait d'une main contre les flots, de l'autre, il tenait en l'air et portait des papiers importants qu'il sut ainsi conserver.

Les Egyptiens lui offrirent alors la paix, à condition qu'il leur rendrait leur roi. César y consentit; Ptolémée, en le quittant, lui promit, les larmes aux yeux, d'être fidèle au traité; à peine rendu à la liberté, il se mit à la tête de son armée et recommença la guerre. Sa flotte fut battue à Canope, et bientôt César se vit en état de ne plus craindre ses ennemis. Mithridate de Pergame lui amena des secours de Cilicie et de Syrie; Antipater s'y joignit avec trois mille Juifs. Les princes arabes embrassèrent son parti, et les Juifs qui habitaient l'Egypte se déclarèrent en sa faveur.

Mithridate et Antipater, après avoir pris Péluse d'assaut, gagnèrent une bataille contre Ganymède, passèrent le Nil, et, sous la conduite de César, marchèrent contre Ptolémée qui avait rassemblé toutes les forces dont il pouvait disposer.

Les deux armées se livrèrent bataille; la victoire des Romains fut complète. Dans la déroute des Egyptiens, Ptolémée, cherchant à se sauver sur le Nil, s'y noya. Alexandrie et toute l'Egypte se soumirent à César, qui plaça sur le trône Cléopâtre, en lui associant, pour la forme, son jeune frère Ptolémée, âgé seulement de onze ans.

César, sans ennemis, oublia quelque temps la gloire pour les plaisirs; il passait les jours et les nuits en festins et en fêtes avec Cléopâtre. Il s'embarqua avec elle sur le Nil et parcourut toute l'Égypte. Son dessein était de pénétrer en Éthiopie; mais les légions, effrayées par l'exemple de Cambyse, refusèrent de le suivre.

La reine lui donna un fils nommé Césarion, qui augmenta son amour et sa dépendance; on assure qu'au mépris des coutumes romaines, il comptait, après son retour à Rome, épouser Cléopâtre. Lorsqu'il fut mort, le tribun Helvius Cinna avoua qu'il avait une harangue prête pour proposer une loi qui permettrait aux citoyens romains d'épouser autant de femmes qu'ils voudraient, et même des étrangères.

César fut enfin obligé de s'arracher du sein des voluptés pour aller combattre Pharnace, fils du fameux Mithridate. Avant de partir d'Égypte, voulant prouver sa reconnaissance aux Juifs qui, sous la conduite d'Antipater, l'avaient si puissamment secouru, il confirma leurs priviléges et les fit graver sur une colonne. Après avoir vaincu Mithridate, il revint à Rome. La jeune princesse Arsinoé orna son triomphe et y parut chargée de chaînes. Il la mit ensuite en liberté, et elle se retira en Asie.

Dès que le jeune Ptolémée eut quinze ans, âge fixé en Égypte pour la majorité des rois, il voulut prendre les rênes du gouvernement; mais Cléopâtre l'empoisonna et régna seule.

CLÉOPATRE SEULE.

On apprit bientôt en Égypte que César, aspirant au trône, avait été assassiné par Brutus et Cassius, derniers et cruels défenseurs de la liberté romaine. Antoine, Lépide et Octave, qu'on nomma depuis Auguste, formèrent un triumvirat pour venger la mort de César. Cléopâtre se déclara pour eux et leur envoya les quatre légions que ce grand homme lui avait laissées; mais Cassius s'en rendit maître.

Cléopâtre arma ses vaisseaux et monta sur sa flotte pour aller au secours des triumvirs; une tempête l'obligea de revenir en Égypte.

Un an après, Cassius et Brutus ayant été vaincus et tués à Philippes, Antoine arriva en Asie, chargé par ses collègues de gouverner cette partie du monde. Tous les rois et les princes d'Orient vinrent en foule recevoir ses ordres et lui présenter leurs hommages.

Ayant appris que le gouverneur de la Phénicie, qui dépendait alors de l'Égypte, avait envoyé des secours à Cassius, il cita fièrement Cléopâtre à son tribunal, et lui ordonna de comparaître devant lui pour se justifier. Il l'attendait dans la ville de Tarse.

Cette reine superbe s'embarqua avec ses trésors, avec un cortége magnifique; elle partit non pour se défendre, mais pour vaincre Antoine. Arrivée en Asie, elle parut sur le Cydnus dans une galère dont la poupe était éclatante d'or, les voiles de pourpre, les rames garnies d'argent; le tillac était couvert par un pavillon où brillaient des étoffes tissues d'or. On y voyait Cléopâtre vêtue comme on représente Vénus et entourée des plus belles filles de sa cour, sous la forme de Grâces et de Nymphes. Les airs retentissaient du son mélodieux des instruments; les avirons, frappant l'onde en cadence, rendaient ces sons plus agréables; on brûlait sur le tillac des parfums qui répandaient au loin leurs douces odeurs; et le rivage se remplissait d'un peuple nombreux qui prenait Cléopâtre pour une divinité, et se prosternait devant elle.

Tous les habitants de Tarse en sortirent pour aller admirer cet étonnant spectacle, de sorte qu'Antoine, voulant conserver sa dignité, resta seul dans son tribunal, entouré de ses licteurs.

Il invita la reine à souper dans son palais, mais elle lui fit dire de venir la trouver dans sa tente, où elle lui avait fait préparer un festin.

Il céda, la vit, s'enflamma, ne parla plus de ses griefs; et, loin de se montrer comme un juge sévère, il ne fut plus dès ce moment qu'un esclave soumis.

Les jours se passaient en fêtes et en plaisirs; la reine y déployait le plus grand faste, et lorsqu'elle donnait des festins, elle distribuait aux officiers romains les vases d'or et d'argent qui couvraient sa table. Antoine voulait en

vain rivaliser avec elle de magnificence, Cléopâtre avait soutenu devant lui qu'elle dépenserait deux millions dans un festin, et, comme il en niait la possibilité, elle fit dissoudre dans le vinaigre une perle qui valait un million et l'avala. Antoine obtint d'elle de conserver une autre perle du même prix, qui fut envoyée au Capitole.

Le premier sacrifice que le général romain offrit à son amour fut un crime; cédant aux prières de Cléopâtre, il fit mourir sa sœur Arsinoé qui s'était retirée à Milet, dans le temple de Diane, asile sacré qu'elle croyait inviolable. Antoine, oubliant sa gloire, suivit Cléopâtre dans l'Égypte, que ruinait et scandalisait leur luxe effréné.

La reine ne le quittait ni dans ses plaisirs ni dans ses exercices. Un jour il pêchait à la ligne près d'elle et ne prenait rien. Cléopâtre fit attacher à sa ligne, par un plongeur, un gros poisson cuit et salé; et, après l'avoir raillé sur son succès, elle lui dit : « Laissez la ligne à nous autres reines d'Asie et d'Afrique : » la pêche qui vous convient est celle où l'on prend des villes, des royaumes et » des rois. »

Antoine, obligé de retourner à Rome, sortit un moment des chaînes de Cléopâtre. Son asservissement l'avait brouillé avec Octave; il se raccommoda avec lui et épousa sa sœur Octavie. Mais, étant depuis chargé de faire la guerre aux Parthes, il revint en Orient, revit Cléopâtre, rentra sous son joug et s'emflamma plus que jamais pour elle.

La reine protégeait les sciences et cultivait elle-même les lettres : elle fit reconstruire la bibliothèque d'Alexandrie. Antoine lui envoya de Pergame deux cent mille volumes.

Les historiens assurent que Cléopâtre parlait avec facilité les langues grecque, romaine, hébraïque, arabe, éthiopienne, et celles des Syriens et des Parthes : ce qui est d'autant plus difficile à concevoir que ses prédécesseurs savaient à peine l'égyptien, et avaient presque oublié la langue des Macédoniens.

Quoiqu'Antoine fût revenu dans les fers de Cléopâtre, cette reine orgueilleuse, qui prétendait être sa femme légitime, ne pouvait lui pardonner l'hymen d'Octavie. Pour l'apaiser, il sacrifia les intérêts de Rome et lui donna la Phénicie, l'île de Chypre, une partie de la Cilicie, de la Judée, de la Syrie et de l'Arabie. Ces largesses, faites aux dépens de l'empire romain, irritèrent Octave. La vertueuse Octavie voulut en vain les réconcilier : elle partit de Rome pour rejoindre son époux; mais Antoine, soumis aux ordres de la reine, défendit à la malheureuse Octavie de dépasser Athènes; et peu de temps après, il lui ordonna de retourner à Rome.

Auguste profita de son aveuglement pour rompre ouvertement avec un collègue dont la puissance l'importunait; et, sous prétexte de venger sa sœur et Rome, il s'arma dans l'espoir de se rendre, sans partage, le maître du monde.

Pendant ce temps, Antoine déclara la guerre aux Arméniens, et s'empara de leur pays. Il revint triomphant à Alexandrie, traînant derrière son char le roi d'Arménie, chargé de chaînes d'or. Il fit hommage à la reine de ce captif couronné.

Cléopâtre l'avait tellement asservi qu'un jour, dans l'ivresse, il lui promit l'empire romain. Cléopâtre fut alors couronnée avec une très-grande magnificence à Alexandrie. Elle parut dans cette cérémonie avec son amant, sur un trône d'or massif, où l'on montait par des marches d'argent. Le front d'Antoine portait un diadème; il était armé d'un cimeterre persan; sa main tenait un sceptre magnifique; il était couvert d'une robe de pourpre brodée d'or avec des boutons de diamants. La reine, assise à sa droite, se montrait vêtue d'une robe éclatante faite d'une étoffe précieuse, jusque là exclusivement destinée à couvrir la statue de la déesse Isis, dont cette reine orgueilleuse osait prendre l'habit et le nom. Au bas du trône, on voyait assis Césarion, fils de César, et deux enfants, nommés Alexandre et Ptolémée, que Cléopâtre avait eus d'Antoine.

Après le couronnement, un héraut d'armes proclama Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, de Libye et de Célésyrie, conjointement avec Césarion. Il proclama ensuite les autres princes rois des rois, assignant à Ptolémée la Syrie, la Phénicie et la Cilicie, et au prince Alexandre les royaumes d'Arménie, de Médie et même celui des Parthes, dont Antoine méditait la conquête.

Jamais l'Egypte n'avait été plus puissante et plus riche; et le moment qui précéda sa destruction fut celui où elle jeta le plus grand éclat, semblable à ces feux qui, terminant les fêtes, répandent dans les airs, en mourant, les plus vives clartés, et, après avoir presque égalé la splendeur du soleil, s'éteignent et sont promptement remplacés par une épaisse fumée et par une obscurité profonde. Ce beau pays était devenu le centre des richesses de l'Afrique et de l'Asie. Alexandrie pouvait se croire la capitale de l'Orient. Tous les princes, tous les rois venaient porter leurs tributs a Cléopâtre et se prosternaient au pied de son trône pour recevoir ses ordres. Antoine, son premier esclave, n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir le maître du monde et lui en faire hommage. Mais toute cette puissance, fondée par l'orgueil et minée par les vices, ne tarda pas à s'écrouler; cette gloire éclatante ne fut qu'une courte illusion. La mollesse d'Antoine, ses débauches, son ambition sans bornes, son avidité, son asservissement à l'Égyptienne et surtout sa dureté pour Octavie, avaient irrité contre lui le peuple romain, et il s'était attiré à la fois sa haine et son mépris.

Octave, non moins ambitieux, mais plus adroit, cachait sa tyrannie à l'ombre des formes républicaines, et se faisait pardonner sa grandeur par sa popularité. Sous le nom de prince du sénat, de tribun du peuple, il montait au trône sans effrayer la liberté; et les légions romaines ne voyaient encore dans le maître de l'Occident qu'un consul et qu'un général, heureux héritier du nom et de la gloire de César, tandis qu'Antoine, efféminé, couronné, vêtu à l'orientale et plongé dans les voluptes, ne paraissait plus à leurs yeux qu'un de ces Antiochus, qu'un de ces Ptolemée qui avaient si souvent suivi le char de leurs triomphateurs.

Auguste déclara la guerre à Antoine, et toutes les nations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique se partagèrent entre ces deux rivaux, dont le choc allait

décider la destinée du monde. Jusqu'à ce moment, Antoine, intrépide, belliqueux, dur à la fatigue et doué d'une force singulière, s'était acquis plus de réputation militaire que son rival; mais l'amour et la fortune l'avaient changé, les débauches l'avaient énervé. Ses alliés étaient plus nombreux, plus riches que ceux d'Octave, ses légions plus aguerries et mieux exercées; il avait plus de troupes, plus d'argent, plus de vaisseaux qu'Octave. Tous ses moyens étaient prêts, lorsqu'Auguste commençait à peine à réunir les siens. En se hâtant il pouvait l'écraser facilement; mais il perdit un an à Alexandrie dans les plaisirs et dans les bras de Cléopâtre; et tandis qu'il s'ôtait tout espoir d'accommodement en répudiant la vertueuse Octavie, il ne prenait aucun des moyens qui pouvaient le soustraire à la vengeance de Rome. Enfin, apprenant la marche d'Octave, il sortit de son voluptueux sommeil et s'arma pour combattre. Cléopâtre voulut l'accompagner et commander elle-même sa flotte; il consentit : cette faiblesse fit son malheur.

Dix-huit légions et vingt-deux mille chevaux composaient l'armée d'Antoine; cinq cents vaisseaux portaient plus de cent mille soldats et douze mille cavaliers. Tous les rois d'Orient servaient sous ses ordres, Cléopâtre les surpassait par sa puissance et par son luxe. Octave, avec moins de pompe, mais plus de discipline, possédait plus de forces réelles.

On avait conseillé à Antoine de combattre avec son armée de terre, parce que ses légions, supérieures en nombre à celles de son ennemi, étaient plus accoutumées au péril : mais Cléopâtre voulait que la gloire appartînt à sa flotte; elle ordonna un combat naval, et il eut lieu dans le golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium.

La bataille fut sanglante et longtemps douteuse; le succès était incertain, lorsque Cléopâtre, effrayée par les cris des combattants, par le choc des armes, par la vue du sang qui couvrait les ondes et par les gémissements des blessés, prit soudain la fuite avec ses vaisseaux. Elle emportait avec elle l'âme et le courage d'Antoine, qui, n'écoutant plus que sa funeste passion, abandonna l'honneur, la victoire et l'empire du monde pour la suivre. Sa flotte se battit longtemps après son départ; mais enfin elle fut vaincue, détruite ou dispersée. Les légions, privées de leur chef, passèrent du côté d'Octave.

Cléopâtre revint à Alexandrie, et Antoine en Libye où il avait encore une armée; mais, en y arrivant, il trouva qu'elle s'était soumise à l'autorité d'Octave.

Vaincu, abandonné, sans forces et sans espoir, il retourna près de Cléopâtre. Cette reine perfide et cruelle, en rentrant dans le port, fit couronner ses vaisseaux comme s'ils étaient victorieux, pour tromper quelque temps le peuple; craignant que les grands de l'Égypte, instruits de la vérité, n'excitassent une révolte, elle les fit assassiner. Cléopâtre essaya ensuite de faire remonter le Nil à sa flotte, dans l'intention de la transporter dans la mer Rouge; mais les Arabes l'attaquèrent et la brûlèrent.

Tandis qu'Antoine ne se consolait de la perte du monde que par son amour, cette reine artificieuse ne songeait qu'à le trahir et à gagner la faveur d'Auguste.

Ils lui avaient envoyé tous deux des ambassadeurs pour demander la paix: Antoine promettait de vivre à Athènes en simple particulier, pourvu qu'on laissât le trône d'Egypte à Cléopâtre; et la reine faisait assurer secrètement Auguste qu'elle le seconderait et abandonnerait Antoine s'il voulait lui accorder son amitié. Les ambassadeurs d'Antoine n'obtinrent point de réponse; on amusa ceux de Cléopâtre par des paroles flatteuses et des espérances vagues.

Auguste, qui connaissait le prix du temps, n'en perdit pas et arriva bientôt devant Péluse, dont les ordres secrets de la reine lui firent ouvrir les portes. Elle consommait ainsi la ruine de son amant, toujours trompé par ses perfides caresses. Cependant, comme Octave la laissait dans l'incertitude sur son sort, elle cacha ses trésors dans un tombeau près du temple d'Isis.

L'armée d'Octave arriva sans obstacles auprès d'Alexandrie. Antoine, au comble du malheur, retrouva enfin son courage : à la tête d'une troupe peu nombreuse, mais fidèle, il fit une sortie vigoureuse, battit son ennemi, revint triomphant aux pieds de sa maîtresse, et passa la nuit en fêtes et en festins. Le lendemain il voulut livrer bataille; la flotte de Cléopâtre l'abandonna et se livra à Octave. Désespéré de cette trahison, il défia son rival en combat singulier. Auguste répondit que, « si Antoine était las de vivre, il pouvait prendre » d'autres moyens pour mourir. »

Cléopâtre alors, voulant se délivrer des importunités d'Antoine, répandit dans la ville le bruit de sa mort, et quelques-uns de ses affidés vinrent dire à cet infortuné général qu'elle s'était poignardée. Il ne tenait à la vie que pour elle; il ordonna à un esclave de lui enfoncer un poignard dans le sein. Ce serviteur fidèle refusa d'obéir et se tua devant lui. Antoine suivit son exemple et se précipita sur son épée : mais apprenant dans le même instant que Cléopâtre vivait encore, il se fit panser et porter à la forteresse où elle était renfermée.

Comme on craignait d'être surpris par les troupes d'Auguste, on n'ouvrit point les portes du fort; mais du haut d'un balcon on jeta des cordes et des chaînes auxquelles on attacha le malheureux Antoine; et Cléopâtre, aidée de deux de ses femmes, le monta dans son appartement. Pendant qu'elle l'élevait péniblement en l'air, on voyait cet amant, mourant et passionné, les yeux fixés sur la reine, oublier l'univers et ne soupirer qu'après l'instant qui allait pour la dernière fois le rejoindre à sa maîtresse. Arrivé près d'elle, il recueillit le peu de forces qui lui restaient, pour la conjurer de veiller à son salut et de se méfier de la fausseté d'Octave; il l'assura qu'il mourait heureux puisqu'il finissait sa vie entre ses bras, et qu'il ne rougissait pas de sa défaite puisque Rome seule l'avait vaincu. En disant ces mots il expira. A l'instant même, Proculéius se présenta, dans l'intention d'inviter la reine à se rendre. Elle refusa de le voir; mais cet officier, suivi de quelques soldats, entra par une fenêtre dans sa chambre. A sa vue, Cléopâtre voulut se tuer; il lui arracha le poignard, en la priant de laisser à Auguste une si belle occasion de montrer sa clémence et sa générosité. La reine se soumit en apparence et ne demanda que la permission d'ensevelir

Antoine; l'ayant obtenue, elle lui rendit des honneurs magnifiques, le fit embaumer, et le plaça dans le tombeau des rois d'Egypte.

Auguste, après l'avoir laissée quelques jours livrée à la douleur et à la solitude, vint chez elle. La reine se jeta à ses pieds, les cheveux épars, le visage pâle, les yeux baignés de larmes, la voix tremblante et le sein couvert de contusions et de plaies; malgré ce désordre, quelques éclairs de sa dangereuse beauté brillaient encore, étonnaient Auguste, et presque mourante, elle ne désespérait pas d'enflammer son vainqueur. Sa chambre était pleine des portraits de Jules César; elle dit à Auguste : « Voilà les images de celui qui vous a adopté » et qui m'a protégée; vous lui devez l'empire, et je lui dois ma couronne. » Elle lui montra plusieurs lettres de ce grand homme qui lui assurait son trône, et qui lui promettait sa protection et sa foi; elle mêla à ses discours des louanges délicates pour enivrer le jeune conquérant; enfin elle déploya tous les artifices de la plus adroite coquetterie : mais Auguste y parut insensible; dirigé par son ambition, éclairé par l'exemple de César et d'Antoine, il l'écouta froidement, et l'exhorta au courage et ne lui promit rien.

Cléopâtre vit alors toute sa destinée; dissimulant ses sinistres projets, elle parla des présents qu'elle réservait à Octavie et à l'impératrice Livie, pour en obtenir un traitement favorable lorsqu'elle serait à Rome.

Octave, qui voulait la tromper, fut trompé par elle, crut à sa résignation, et ne soupçonna pas son désespoir. Elle lui demanda la permission d'aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine; Octave la lui accorda.

La reine, décidée à ne pas subir l'humiliation du triomphe et la honte de la captivité, couvrit d'abord de fleurs la tombe de son amant; rentrée chez elle, elle se mit au bain et se fit ensuite servir un repas magnifique. Etant sortie de table, elle écrivit un billet à Octave, et renvoya tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté deux de ses femmes. Sa porte fermée, elle se mit sur un lit de repos, et demanda une corbeille pleine de figues, qu'un de ses serviteurs, déguisé en paysan, venait d'apporter. Un moment après que cette corbeille eut été placée près d'elle, on vit Cléopâtre s'étendre sur son lit comme endormie. La longueur et l'immobilité de ce sommeil étonnèrent ses femmes; elles s'approchèrent et virent bientôt qu'un aspic, caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras, son venin était parvenu jusqu'au cœur et l'avait fait périr sans qu'elle eût donné aucun signe de douleur.

Cependant Auguste, après avoir lu le billet de la reine qui lui demandait de placer son corps dans le tombeau d'Antoine, envoya précipitamment deux officiers pour l'empêcher d'attenter à ses jours, mais ils la trouvèrent morte.

Elle périt à trente-neuf ans, son règne en avait duré vingt deux. On renversa les statues d'Antoine; celles de Cléopâtre restèrent longtemps sur les places publiques. Un de ses favoris, pour les conserver, donna mille talents à Auguste.

L'indépendance de l'Egypte finit avec la vie de Cléopâtre; ce royaume devint une province romaine gouvernée par un préfet. Jamais les Egyptiens ne recou-

vrèrent leur liberté, et de la domination des Romains ils passèrent sous celle des Arabes et des Turcs.

Le règne des Ptolémée, qui datait de la mort d'Alexandre-le-Grand, avait duré deux cent quatre-vingt-treize ans, depuis l'an du monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

Cléopâtre mourut trente ans avant la naissance de Jésus-Christ.

FIN DE L'HISTOIRE D'EGYPTE.

PEUPLES D'ASIE.

ASSYRIENS.

Obscurité sur les premiers peuples de l'Asie. — Origine de l'astronomie et de l'astrologie attribuée aux Chaldéens. — Leur observatoire. — Vente des femmes. — Punition de l'adultère. — Culte des Babyloniens. — Babylone bâtie par Nembrod, selon l'Écriture sainte. — NEMBROD. — Son surnom de Bélus. — Fondation de la ville de Ninive. — NINUS. — La ville de Ninive achevée par lui. — Prise de la ville de Bactres par Sémiramis. — Mort de Ninus. — SÉMIRAMIS. — Fable sur sa naissance. — Babylone bâtie par vingt et un millions d'hommes. — Grands travaux sous ce règne. — Guerre sanglante de l'Inde. — Conspiration contre Sémiramis. — Sa mort. — NINIAS. — Son règne obscur. — Règne de ses successeurs inconnus. — SARDANAPALE. — Son règne honteux. — Conspiration contre lui. — Sa mort sur un bûcher.

Les premiers temps des peuples de l'Asie sont enveloppés d'épaisses ténèbres; aucun savant n'a pu les percer, on y cherche en vain la verité. On nous parle, dans les livres anciens, des Babyloniens et des Assyriens, comme de deux peuples différents, dont les capitales, Ninive et Babylone, etaient sept fois plus grandes que Paris. On nous représente ces nations si rapprochées, et occupant le petit territoire qui se trouve entre le Tigre et l'Euphrate, comme des États assez puissants pour inonder et conquérir l'Asie avec des armées de deux millions d'hommes. Aucun lecteur sensé ne peut croire de pareils contes : l'invraisemblance de ces récits et les contradictions de leurs auteurs prouvent assez qu'on ne saurait acquérir aucune connaissance certaine de cette partie de l'histoire du monde.

Il est évident que Ctésias de Gnide, médecin du jeune Cyrus, n'a écrit que des fables répétées depuis par Diodore. Plusieurs autres historiens l'ont copié : et, pour savoir le peu de foi qu'il mérite, il suffit de rappeler qu'Aristote le jugeait indigne de croyance, et que cet auteur a rempli son *Histoire des Indes* de fictions qu'il donnait pour des faits certains et dont il disait avoir été le témoin oculaire.

Nous allons cependant rapporter brièvement ce que les anciens ont dit de l'empire d'Assyrie ; et, tout en avertissant nos lecteurs qu'ils vont entendre des fables, nous pensons qu'il serait peu convenable de les leur laisser ignorer, puisque la science de l'histoire consiste non-seulement à savoir des vérités,

mais à connaître tout ce qu'on a dit de remarquable des peuples célèbres qui ont brillé sur la terre.

La Mésopotamie est située entre le Tigre et l'Euphrate : c'est une terre fertile, dans un des plus beaux climats du monde; on appelait ce pays la Chaldée : les prêtres de Babylone gardèrent le nom de Chaldéens; ils passaient pour avoir fait les premières observations astronomiques, et leur pays disputait à l'Egypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts et des sciences.

On cherche en effet, avec plus de raison, la source de la civilisation dans une vaste plaine comme celle de Babylone, que dans un pays inondé comme l'Egypte.

Les Chaldéens, astronomes, prirent bientôt les astres pour des dieux, et on les regarde comme les inventeurs de l'astrologie, science par laquelle on prétendait connaître l'avenir.

Ils avaient découvert le mouvement des planètes d'occident en orient. Ils divisaient le zodiaque en trente degrés et chaque degré en trente minutes. leurs années étaient de trois cent soixante-cinq jours, auxquels on ajoutait cinq heures et quelques minutes. Ils regardaient les comètes comme des planètes excentriques à la terre; on leur attribuait l'invention des cadrans solaires. Une haute tour au centre du temple de Bel leur servait d'observatoire. Leurs prêtres disaient que leur dieu Bélus, après avoir créé le monde et les animaux, s'était fait couper la tête, et que, du sang de sa blessure, les autres dieux détrempèrent la terre, qui produisit des hommes doués d'une portion de l'intelligence divine.

Bérose regardait les fables des Chaldéens comme une allégorie mystérieuse du chaos et de la création. On trouve aussi, dans l'Ezourvedham, l'histoire d'un dieu dont les membres coupés donnèrent naissance aux différentes castes indiennes; celle des Brames, la première de toutes, venait de la tête du dieu.

Tout l'Orient semblait reconnaître un dieu suprême qui avait chargé un ou plusieurs autres dieux d'établir et de maintenir l'ordre dans l'univers; mais ce qu'on ne pourra jamais connaître, c'est la source de cette doctrine : les uns pensent qu'elle est sortie de l'Inde; les autres que les Egyptiens et les Chaldéens l'ont répandue sur la terre : d'autres enfin l'attribuent aux Chinois.

De temps immémorial les arts florissaient à Babylone, et l'on y vit aussi régner de tout temps le luxe et la débauche. La superstition favorisait le vice. On regardait la Vénus des Babyloniens, nommée *Mélitta,* comme une divinité malfaisante qu'on devait apaiser par le sacrifice de la vertu. On prétend que chaque femme était obligée, une fois dans sa vie, de se livrer dans le temple à un étranger. Justin et Ælien disent que la même loi existait en Chypre et en Lydie.

Ce qui est remarquable, c'est que, dans presque toute l'Asie, les femmes se dérobaient aux regards des hommes, et que les Babyloniennes seules vivaient et communiquaient librement avec eux.

Pour favoriser la population, on vendait les plus belles femmes à l'enchère

et les laides au rabais, de sorte que la partie pauvre du peuple trouvait toujours à se marier. On punissait sévèrement l'adultère; mais le lien conjugal était rompu facilement en rendant la dot que les femmes avaient reçues de leurs maris.

Le peuple babylonien adorait beaucoup de dieux et divinisait les héros; il montrait une vénération particulière pour un monstre sorti de la mer, moitié homme, moitié poisson, qu'il nommait *Oanès;* il prétendait que ce dieu avait enseigné toutes les sciences.

Les historiens anciens nous représentent l'Assyrie comme l'un des plus puissants empires du monde. Justin lui donne treize cents ans de durée; d'autres cinq cent vingt; cette dernière opinion est celle d'Hérodote. L'Ecriture sainte nous apprend que la ville de Babylone fut bâtie par Nembrod, le plus ancien des conquérants. Callisthène écrivait à Aristote que les Babyloniens comptaient au moins mille neuf cent trois ans d'antiquité, lorsqu'Alexandre entra triomphant à Babylone; ce qui ferait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire cent quinze ans après le déluge.

ROIS D'ASSYRIE.

NEMBROD.

(An du monde 1800. — Avant Jésus-Christ 2204.)

Nembrod avait aussi le nom de Bélus, qui signifie *maître;* on l'adora sous ce titre. Il était petit-fils de Cham et arrière-petit-fils de Noé. La Genèse en parle comme d'un *violent chasseur devant le Seigneur*. En exerçant la jeunesse à la chasse, il la préparait à la guerre et la formait au courage, à la fatigue et à l'obéissance. On croit que ce fut lui qui le premier entoura de murailles la tour de Bel.

Cette tour, construite en briques et plus haute que les pyramides, servait d'observatoire aux Chaldéens. (Il paraît que c'est elle que l'Ecriture nommait la tour de Babel). Réunissant dans cette enceinte ses amis et ses confédérés, Nembrod se vit bientôt assez fort pour soumettre tous les environs; il passa ensuite dans l'Assyrie, où il commença la fondation d'une grande ville qu'il nomma Ninive du nom de son fils Ninus.

Ce qui paraît certain, c'est que Nembrod est le fameux Bélus des Babyloniens, et que son fils, plein de vénération pour sa mémoire, lui érigea des temples et le fit adorer par ses sujets. On ignore la durée de son règne et celle de sa vie.

NINUS.

(An du monde 1842. — Avant Jésus-Christ 2162.)

Ninus, suivant l'exemple de son père, augmenta et disciplina son armée. Soutenu par les Arabes, il conquit, pendant l'espace de quinze ans, presque tous les pays qui se trouvaient entre l'Inde et l'Egypte. Il acheva Ninive que son père avait commencé à bâtir; il lui donna huit lieues de diamètre et vingt-quatre lieues de circuit, si l'on en croit Jonas, qui disait qu'il fallait marcher trois jours pour faire le tour de cette ville. Ses murs, hauts de cent pieds et fortifiés de quinze cents tours élevées de deux cents pieds, étaient assez épais pour qu'on y pût conduire de front trois chars. Ctésias, qui rapporte ces fables, prétend que l'armée de Ninus se composait de dix-sept cent mille hommes de pied, de deux cent mille chevaux, et de seize mille chariots armés de faulx.

Malgré ces forces, Ninus assiégeait en vain, depuis longtemps, Bactres, capitale de la Bactriane; et il aurait peut-être été forcé de se retirer, sans les conseils et le courage de Sémiramis, femme d'un des premiers officiers. Elle découvrit le moyen de s'introduire dans la citadelle et de s'en emparer; elle exécuta elle-même avec audace le plan qu'elle avait conçu, et rendit Ninus maître de la ville, où il trouva d'immenses trésors.

La reconnaissance du roi se changea en amour. Le mari de Sémiramis, effrayé par les menaces du monarque, se donna la mort. Sa veuve devint reine et eut un fils qu'elle nomma Ninias. Plusieurs auteurs ont cru que Sémiramis, ayant obtenu du roi la puissance souveraine pour cinq jours, en avait profité pour le tuer. Rollin et d'autres historiens le nient et disent que Ninus mourut paisiblement, en laissant à sa femme le gouvernement de ses États et la tutelle de son fils. On voyait, longtemps après la ruine de Ninive, un superbe tombeau que cette reine célèbre fit bâtir pour son époux.

SÉMIRAMIS.

(An du monde 1852. — Avant Jésus-Christ 2159.)

Sémiramis était née à Ascalon, en Syrie. Diodore raconte qu'étant abandonnée après sa naissance, elle avait été nourrie d'une façon miraculeuse par des colombes. Son nom, qui voulait dire *colombe,* a peut-être donné lieu à cette fable.

Sémiramis s'occupa toujours à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Voulant surpasser en magnificence ses prédécesseurs, elle employa vingt et un millions d'hommes, tirés de toutes les parties de son vaste empire, à bâtir la célèbre Babylone, dont les anciens ont décrit, avec tant d'éloges et d'exagération, les murs élevés, les jardins suspendus, le

lac superbe, les palais magnifiques, le pont hardi et les vastes temples que dominait celui de Bel. Ce dernier subsistait encore du temps de Xercès, qui le pilla et le démolit entièrement.

Alexandre. à son retour des Indes, voulut le rebâtir ; et dix mille hommes travaillaient à en déblayer les décombres, lorsque la mort de ce grand roi interrompit cette entreprise.

Sémiramis parcourut toutes les parties de son empire ; elle agrandit et embellit les villes ; elle construisit des aqueducs pour conduire les eaux, perça des montagnes, et combla des vallées, afin d'ouvrir partout des grandes routes et des communications faciles.

La vénération qu'elle inspirait était telle que sa vue seule apaisait une sédition. On vint l'avertir un jour, à sa toilette, que le peuple se soulevait. Elle partit aussitôt, la tête à demi coiffée ; sa présence calma les esprits. On lui érigea une statue qui rappelait à la fois le négligé de sa parure et la force de son autorité.

Ses armes conquirent une grande partie de l'Ethiopie. Elle visita le temple de Jupiter Ammon, dont l'oracle lui apprit que sa vie finirait lorsque son fils Ninias conspirerait contre elle, et qu'après sa mort les peuples de l'Asie lui rendraient les honneurs divins.

La dernière de ses expéditions fut la guerre de l'Inde. Ses troupes se réunirent à Bactres. Apprenant que les Indiens avaient plus d'éléphants qu'elle, la reine fit arranger des chameaux, de manière à leur donner la forme et l'apparence d'éléphants. Cet artifice puéril et grossier n'eut aucun succès. Le roi des Indes lui envoya demander son nom et les motifs de son agression : « Dites à votre » maître, répondit-elle, que dans peu je lui ferai connaître qui je suis. »

Elle s'avança ensuite près du fleuve Indus, dont elle força le passage après un sanglant combat, où elle fit cent mille prisonniers et détruisit mille barques ennemies. Laissant soixante mille hommes sur les bords du fleuve, elle pénétra rapidement dans l'intérieur du pays. Mais le roi des Indes lui livra une nouvelle bataille : les Indiens remportèrent la victoire ; les éléphants épouvantèrent les chameaux et mirent l'armée assyrienne en déroute. Sémiramis, dans la mêlée, fut blessée deux fois par le roi, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Elle perdit une grande partie de ses troupes en repassant l'Indus. Heureusement pour elle, le roi des Indes, retenu par un oracle, ne la poursuivit pas au delà de ce fleuve. La reine conclut la paix avec lui, et revint à Babylone, ramenant à peine le tiers de son armée. Alexandre est le seul conquérant après elle qui ait porté la guerre au delà de l'Indus.

Sémiramis, rentrée à Babylone, découvrit une conspiration tramée par son fils contre elle. Se rappelant alors la prédiction de Jupiter Ammon, elle ne punit aucun des coupables, céda sans murmure l'empire à son fils Ninias, et se déroba à la vue des hommes, dans l'espoir de jouir bientôt des honneurs divins que l'oracle lui avait promis. On dit qu'en effet les Assyriens lui érigèrent des temples et l'adorèrent sous la forme d'une colombe. Sa vie dura soixante-deux ans, et son règne quarante-deux.

NINIAS.

Ninias, assis sur le trône, jouit de la gloire de ses prédécesseurs, sans les imiter. Il s'occupait uniquement de ses plaisirs, et se tenait presque toujours renfermé dans son palais. Les princes de l'Asie adoptèrent presque tous cet usage, croyant se rapprocher des dieux en se rendant invisibles aux mortels, et s'attirer d'autant plus de vénération qu'ils étaient moins connus.

Les différents peuples, soumis aux rois d'Assyrie, envoyaient tour à tour à Ninive des troupes pour la garde du roi. Elles ne restaient qu'un an dans cette ville, et on les plaçait sous la conduite de chefs d'une fidélité éprouvée. On en usait ainsi pour prévenir les conspirations et pour ne point laisser aux troupes le temps de se corrompre dans la capitale. Les successeurs de Ninias suivirent, pendant trente générations, cette coutume; ils furent tous, comme lui, pacifiques et adonnés aux plaisirs.

Aucun grand événement ne nous a laissé de traces de leurs règnes; ce temps peu glorieux fut probablement heureux pour l'Assyrie. Le silence de l'histoire peut être considéré comme une preuve de la tranquillité des peuples.

L'Ecriture sainte, en nous faisant connaître la vie d'Abraham, parle d'Amraphes, roi de Sennaar, pays où était située Babylone. Il paraît que ce fut sous le gouvernement de ces rois indolents et peu connus que Sésostris, roi d'Égypte, porta si loin ses conquêtes dans l'Orient; mais il se contenta de lever des tributs, et laissa subsister l'empire d'Assyrie, dont Platon dit que le royaume de Priam était une dépendance.

L'Ecriture parle encore d'un roi assyrien, nommé Phul, qui vint en Judée et auquel Manahem, roi d'Israel, offrit mille talents pour en obtenir des secours. On croit que ce Phul était le même roi de Ninive qui, touché des discours de Jonas, fit pénitence avec tout son peuple. Plusieurs historiens pensent qu'il donna le jour à Sardanapale, roi des Assyriens.

SARDANAPALE.

Sardanapale surpassa tous ses prédécesseurs en mollesse, en luxe et en débauches. Il perdait sa vie au milieu de ses maîtresses, habillé et fardé comme ces femmes et s'occupant à filer avec elles. Il amassa de grands trésors qu'il n'employa qu'à varier ses voluptés.

Arbace, gouverneur des Mèdes, osa enfreindre la défense de pénétrer dans le palais. Révolté de voir la conduite infâme de Sardanapale qui, oubliant son rang et son sexe, outrageait les lois, la religion et la gloire du trône, il ne put supporter plus longtemps que des gens de courage restassent soumis à un prince si indigne de régner. Il sortit, courut dans la ville et divulgua tous les secrets de ce foyer de débauches, de vices et de prostitution.

Bélésis, gouverneur de Babylone, et d'autres grands formèrent avec lui une conspiration pour renverser du trône ce prince efféminé.

Au premier bruit de la révolte, le roi se cacha dans les appartements les plus retirés de son palais. Mais enfin, se croyant au moment d'y être pris, le désespoir lui tint lieu de courage; il sortit de la ville avec quelques amis, rassembla des troupes, combattit les rebelles et gagna sur eux trois batailles. Vaincu dans un dernier combat, il prit la fuite et s'enferma dans la ville de Ninive, espérant qu'une aussi forte cité serait pour lui un asile inexpugnable.

Un ancien oracle disait que jamais cette ville ne serait prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Cet oracle rassurait complétement Sardanapale; mais un jour il apprit que les eaux du Tigre, se débordant avec violence, avaient abattu vingt stades de murs et ouvert un large passage aux ennemis. Il se crut alors perdu; et voulant effacer par une mort courageuse la honte de sa vie, il se fit préparer un bûcher, y mit le feu et s'y brûla avec ses eunuques, ses femmes et tous ses trésors (1).

Après sa mort on lui érigea une statue qui le représentait dans l'attitude d'un danseur. Le piédestal portait cette inscription : « Mange, bois, goûte tous les » plaisirs; tout le reste n'est rien. »

Le premier empire des Assyriens finit avec la vie de Sardanapale, après une durée de plus de quatorze cent cinquante ans.

Trois grands royaumes se formèrent de ses débris : l'un fut celui des Mèdes qui durent leur liberté à Arbace, chef de la conspiration. Bélésis s'empara du trône des Assyriens de Babylone, et un prince, nommé Ninus le jeune, devint le roi des Assyriens de Ninive.

(1) An du monde 3234. — Avant Jésus-Christ 770

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS.

Bélésis, roi de Babylone. — Son règne de douze ans. — Théglathphalazar, roi de Ninive. — Son règne obscur. — Salmanasar. — Sa victoire. — Époque de Tobie. — Sennachérib. — Sa victoire. — Sa défaite. — Sa tyrannie. — Conspiration de ses fils contre lui. — Leur parricide. — Asarhaddon. — Ses conquêtes. — Nabuchodonosor Ier. — Ses exploits. — Victoires d'Holopherne. — Sa mort. — Saracus. — Son règne méprisé. — Sa mort. — Nabopolassar. — Son fils associé à l'empire. — Ses conquêtes. — Captivité des Juifs pendant soixante-dix ans. — Nabuchodonosor II. — Époque du prophète Daniel. — Blocus et prise de Jérusalem. — Statue de Nabuchodonosor, de soixante coudées. — Siége et prise de Tyr. — Songe de Nabuchodonosor. — Sa mort. — Évilmérodach. — Son règne odieux et sa mort. — Daniel dans la fosse aux lions. — Nériglissar. — Sa mort dans une bataille. — Laborosoarchod. — Son règne de neuf mois. — Nabonit. — Siége de Babylone par Cyrus. — La main mystérieuse. — Prise de Babylone. — Mort de Nabonit. — Fin de l'empire de Babylone.

Ce second empire dura deux cent dix ans, depuis la mort de Sardanapale jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître de l'Orient, donna le célèbre édit qui termina la captivité des Juifs.

ROIS DE BABYLONE.

BÉLÉSIS OU NABONASSAR.

(An du monde 3257. — Avant Jésus-Christ 747.)

Bélésis ou Nabonassar donna son nom à une époque astronomique très-fameuse dans l'Orient. On prétend qu'il était prêtre et astrologue. Il régna douze ans : son fils Mérodach Baladan lui succéda. Le roi des Juifs, Ezéchias, reçut les ambassadeurs de ce prince pour le féliciter sur sa convalescence. Les autres rois de Babylone sont restés inconnus.

ROIS DE NINIVE.

THÉGLATHPHALAZAR.

Il donna des secours à Achas, roi de Juda, qui dépouilla le temple de Jérusalem pour lui payer des subsides. Le roi d'Assyrie ajouta à son empire la Sy-

rie et la Palestine. Il battit Aza, roi des Syriens, s'empara de Damas, et cette conquête renversa le trône de Syrie. Phacée, roi d'Israel, perdit ses États, et celui de Jérusalem devint tributaire du roi de Ninive.

SALMANASAR.

Sous le règne de ce prince, Osée, roi de Samarie, s'allia avec l'Éthiopien Sabacus, maître de l'Egypte, pour secouer le joug des Assyriens. Salmanasar leur fit la guerre ; après un siége de trois ans il s'empara de Samarie, et chargea de chaînes le roi Osée, qui termina ses jours dans la captivité. Il emmena dans ses États tout le peuple samaritain, et détruisit ainsi le royaume des dix tribus d'Israel. Sous son règne vécut le saint homme Tobie; il gagna la faveur du roi et devint un de ses principaux officiers.

Salmanasar régna quatorze ans, et laissa le trône à son fils Sennachérib.

SENNACHÉRIB.

Ce nouveau roi, voulant obliger Ezéchias à lui payer le tribut qu'il lui devait, entra dans la Judée, la pilla, trompa le roi des Juifs par ses négociations, épuisa son trésor, battit les Egyptiens qui venaient à son secours, et porta ses armes dans l'Egypte qu'il ravagea.

Après cette invasion, il revint de nouveau faire le siége de Jérusalem; mais l'armée de Juda lui livra une grande bataille, le mit en déroute et lui tua cent quatre-vingt mille hommes.

Sennachérib, dans le cours de ses victoires, s'était donné le titre de roi des rois : après cet échec terrible, il revint dans ses États, dépouillé de sa gloire et couvert de la honte que lui causait la perte presque totale d'une si puissante armée. Furieux de sa disgrâce, il fit peser sur ses sujets la tyrannie la plus cruelle. Les Juifs se virent particulièrement exposés à sa colère; il en faisait chaque jour massacrer un grand nombre, et laissait leurs corps dans les champs, sans permettre qu'on leur donnât la sépulture. Son caractère était si féroce qu'il se rendit odieux à sa propre famille. Ses deux fils aînés conspirèrent contre lui et le tuerent dans un temple consacré au dieu Nesroch. Ces deux parricides coururent chercher un asile en Arménie; ils laissèrent le trône de Ninive à leur frère Asarhaddon.

ASARHADDON.

Le dernier des successeurs de Baladan, roi de Babylone, étant mort sans héritier, tout ce pays fut pendant huit ans plein de troubles et d'anarchie. Asarhaddon profita de ces désordres pour s'emparer de Babylone qu'il réunit à son empire. La Syrie et la Palestine reconnaissaient son autorité; il porta ses armes dans le pays d'Israel et fit captifs tous ceux que son père y avait laissés

Mais, comme il ne voulait pas que ce pays demeurât désert, il le peupla de colonies qu'il fit venir des rives de l'Euphrate. Ses troupes réprimèrent aussi la révolte des Juifs, et ramenèrent prisonnier le roi Manassé, qui resta quelque temps dans les fers à Babylone; dans la suite on lui permit de retourner à Jérusalem. Asarhaddon avait régné trente-neuf ans à Ninive et treize à Babylone. Son règne fut heureux et glorieux. Saosduchin, son fils, appelé dans l'Écriture Nabuchodonosor, lui succéda.

NABUCHODONOSOR Ier.

Ce roi défit, en bataille rangée, le roi des Mèdes, dans la plaine de Ragan; il prit Ecbatane, la capitale de la Médie, et retourna victorieux à Ninive. Le fameux Holopherne, général des armées de Nabuchodonosor, rangea plusieurs pays sous sa domination, et se rendit, par son orgueil, par ses victoires et par le nombre de ses soldats, la terreur de l'Orient. Mais comme il assiégeait en Judée la ville de Béthulie, une femme juive, nommée Judith, abattit ce colosse; elle entra dans sa tente et le poignarda pour sauver sa religion et sa patrie.

La mort d'Holopherne ranima le courage des Juifs; ils battirent complétement les Assyriens, et les obligèrent de sortir de leur pays.

Saracus, autrement nommé Chynaladanus, hérita du trône de Nabuchodonosor.

SARACUS OU CHYNALADANUS.

Saracus se fit mépriser par ses vices et par sa lâcheté. Tous les ressorts de l'État se détendirent; les grands, n'étant plus retenus par aucun frein, répandirent le trouble et la confusion dans l'empire. L'un d'eux, nommé Nabopolassar, se rendit maître de Babylone, où il régna vingt et un ans.

Pour soutenir sa révolte, il s'allia avec Cyaxare, roi des Mèdes. Leurs armées réunies assiégèrent Ninive, la prirent et la détruisirent de fond en comble; Saracus y perdit la vie.

Depuis la ruine de Ninive, Babylone devint la seule capitale de l'empire d'Assyrie. Les Babyloniens et les Mèdes s'attirèrent par leurs victoires la jalousie des autres peuples. Néchao, roi d'Egypte, voulant réprimer leur ambition, porta ses armes dans leurs États, et remporta sur eux de grands avantages.

NABOPOLASSAR.

(An du monde 3378. — Avant Jésus-Christ 626.)

Le roi d'Assyrie voyait avec peine que la Syrie et la Palestine, profitant de la protection de Néchao, s'étaient soustraites à son obéissance. Son âge et ses

infirmités ne lui permettant plus de commander ses troupes, il associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et il l'envoya en Judee, à la tête d'une forte armée, la troisième année du règne de Joachim, roi de Juda.

Nabuchodonosor battit les Égyptiens, conquit la Syrie et la Palestine, assiégea Jérusalem, s'en rendit maître, fit mettre Joachim aux fers, emmena captifs plusieurs princes ainsi qu'un grand nombre de Juifs, et transporta en Assyrie tous les trésors du palais avec une partie des vases du temple de Salomon.

C'est à cette époque que commença la captivité des Juifs, qui dura soixante-dix ans.

NABUCHODONOSOR II.

(An du monde 3398. — Avant Jésus-Christ 606.)

Nabuchodonosor apprit en Judée la mort de son père; il revint à Babylone et prit possession de son vaste empire qui comprenait la Chaldée, la Syrie, l'Arabie, la Palestine. Ce fut pendant son règne que Daniel prophétisa et s'acquit en Assyrie une grande renommée en interprétant les songes du roi, que les astrologues chaldéens n'avaient pu expliquer.

Nabuchodonosor venait de rétablir Joachim sur le trône de Juda. Ce prince se révolta, et le roi envoya contre lui des troupes; mais elles le trouvèrent mort. Jéchonias, son fils, était sur le trône et persistait dans la révolte.

Les Assyriens formèrent le blocus de Jérusalem. Fatigué de la longueur de ce siége, Nabuchodonosor vint lui-même prendre le commandement de son armée. Il pressa les attaques, entra dans Jérusalem, enleva ce qui restait des trésors du temple et du palais, et les fit transporter à Babylone, où il emmena captifs le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, les grands du royaume et ses principaux officiers. En partant, il plaça sur le trône Sedécias, l'oncle du dernier roi. Ce prince ne fut pas plus soumis et plus reconnaissant que ses prédécesseurs; il fit alliance avec Ephrée, roi d'Égypte, et rompit le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Babylone.

Les Assyriens remportèrent la victoire sur les Juifs et les Égyptiens; après un siége d'un an, Nabuchodonosor prit d'assaut la ville de Jérusalem, y fit un carnage effroyable, ordonna qu'on tranchât la tête aux deux fils de Sédécias, en présence de leur père. Les habitants de la ville les plus distingués subirent le même supplice : on creva les yeux à Sédécias, qui vécut et mourut prisonnier à Babylone. La ville et le temple furent pillés, brûlés, et toutes les fortifications démolies.

Le roi, enivré d'orgueil par le succès de cette guerre, se fit faire une statue d'or, haute de soixante coudées. Il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, sous peine d'être livrés aux flammes. Ce fut dans cette circonstance que trois jeunes Hébreux, refusant de se prêter à ce culte idolâtre, se sauvèrent miraculeusement de la fournaise ardente où ils avaient été jetés. Frappé de ce prodige, Nabuchodonosor défendit de blasphémer le Dieu des Juifs, et combla de faveurs les trois jeunes martyrs.

Quatre ans après la destruction de Jérusalem, Nabuchodonosor assiégea Tyr, une des plus riches et des plus commerçantes villes de l'Orient. Le roi des Tyriens, Stobal, se défendit avec vigueur; et, pendant ce long siége, les Assyriens souffrirent des fatigues incroyables. L'Ecriture sainte dit que *toute tête en était devenue chauve, et toute épaule pelée.* Réduits à l'extrémité les habitants de Tyr abandonnèrent leurs foyers et se retirèrent dans une île voisine qu'ils fortifièrent; ils y bâtirent une nouvelle Tyr, qui effaça l'ancienne par son éclat et par sa gloire.

Nabuchodonosor, vainqueur dans toutes les guerres qu'il avait entreprises, ne s'occupa plus qu'à agrandir et à embellir la ville de Babylone; mais, au moment où rien ne semblait devoir manquer à sa félicité, un songe effrayant vint troubler son repos. Les prêtres chaldéens ne purent l'expliquer. Daniel seul l'interpréta, et lui annonça que Dieu, irrité de son orgueil, voulait le punir; qu'il serait privé, pendant sept ans, de la raison et obligé de vivre avec les animaux des forêts. Les livres saints assurent qu'il fut transformé véritablement en bête.

Ces sept années de châtiments et d'exil accomplies, Nabuchodonosor remonta sur le trône, plus puissant que jamais. Il mourut après un règne de quarante-trois ans; les Assyriens le regardèrent toujours comme le plus grand de leurs rois.

ÉVILMÉRODACH.

Le fils de Nabuchodonosor n'hérita pas des grands talents de son père. Il ne régna que deux ans et se rendit si odieux par ses débauches et ses cruautés, que ses parents conspirèrent contre lui et le tuèrent. Ce fut lui qui fit jeter dans la fosse aux lions le prophète Daniel. L'histoire cite cependant un trait d'humanité de ce roi : il fit sortir Jéchonias de la prison où on le détenait depuis trente-sept ans.

NÉRIGLISSAR.

Ce prince, beau-frère du dernier roi, s'était mis à la tête des conjurés qui l'avaient détrôné. Il s'empara du trône; mais son règne ne dura que quatre ans. Il declara la guerre aux Mèdes : ceux-ci appelèrent les Perses à leur secours Cyaxare, qui commandait les deux armées, lui livra bataille et le tua. Son fils lui succéda.

LABOROSOARCHOD.

Ce roi vicieux se livra sans frein à tous les excès; sa violence et ses débauches révoltèrent ses sujets, qui lui ôtèrent le trône et la vie. Il ne régna que neuf mois.

NABONIT OU BALTHASAR.

(An du monde 3466. — Avant Jésus-Christ 538.)

Les Mèdes et les Perses, poursuivant le cours de leurs victoires, battirent les armées assyriennes et assiégèrent Babylone. Pendant ce siége, au milieu d'un festin, Balthasar, selon l'Ecriture, vit sur la muraille une main qui traçait des caractères mystérieux. Daniel, appelé pour les expliquer, dit au roi que Dieu avait résolu de lui ôter la vie et de donner son royaume aux Mèdes et aux Perses. Cette même nuit, Cyrus ayant trouvé le moyen d'introduire, par un canal souterrain, ses troupes dans la ville, Babylone fut prise, et Balthasar périt.

Telle fut la fin de l'empire de Babylone, qui dura deux cent dix ans depuis la destruction de celui de Ninive

FIN DE L'HISTOIRE D'ASSYRIE.

MÈDES.

Description de la Médie. — Forme de son gouvernement. — Prétention de Déjocès à la royauté. — Sa ruse pour parvenir au trône. — Son élection. — Son sage gouvernement. — PHRAORTE. — Ses conquêtes. — Sa défaite. — Sa mort. — CYAXARE. — Défaite de Nabuchodonosor. — Victoire de Cyaxare qui assiége Ninive. — Sa défaite. — Massacre des chefs scythes par la trahison de Cyaxare. — Usage singulier lors d'un mariage. — Victoires et conquêtes de Cyaxare. — Sa mort. — ASTYAGE. — Son règne obscur. — CYAXARE II. — Dernier roi des Mèdes.

La Médie, qui fait actuellement partie de la Perse, était autrefois composée des pays qui se trouvaient entre ce royaume, la mer Caspienne, la Syrie, la Parthie et l'Arménie. C'est une contrée montagneuse et fertile. Quelques-unes de ses montagnes, qu'on appelait *Portes Casviennes,* furent un sujet de discussion entre les géographes. Ptolémée les place entre la Médie et l'Arménie. La capitale de cette contrée se nommait Ecbatane : on n'en reconnaît plus la place; on croit qu'elle n'était pas loin du lieu où l'on trouve à présent la ville de Tauris.

Plusieurs auteurs supposent que les Mèdes tirèrent leur origine de Madaï, troisième fils de Japhet. Ils avaient la réputation d'être très-belliqueux; mais ils prirent ensuite la mollesse et les mœurs des Perses.

Il est difficile de concilier ce qu'on dit de leurs lois sur le mariage, qui permettaient aux hommes d'avoir plusieurs femmes et aux femmes d'avoir plusieurs maris, avec la jalousie qu'on leur attribuait et qui les porta, dit-on, à inventer la mutilation des hommes pour en faire des eunuques. Ce qui est tout aussi contradictoire, c'est le despotisme de leurs rois, l'adoration qu'on avait pour eux, leur coutume de s'appeler rois des rois, alliés des étoiles, frères du soleil et de la lune, et d'un autre côté le frein imposé aux princes par l'autorité des lois, qui étaient si respectées que l'Ecriture sainte les nomme irrévocables.

L'histoire ne nous a rien conservé des premiers temps de cette nation, qui fut conquise par les rois d'Assyrie et resta quelques siecles sous leur domination. Lorsque la révolte d'une partie de leurs peuples affaiblit l'empire des Assyriens, les Mèdes furent les premiers qui secouèrent leur joug. La haine du despotisme, qui les avait portés à s'affranchir, les empêcha de se donner un maître nouveau, et ils conservèrent quelque temps avec sagesse la liberté qu'ils devaient à leur valeur. Mais cette liberté finit par se changer en licence; et les désordres de l'anarchie leur paraissant alors pires que la servitude, ils se déterminèrent à former un gouvernement monarchique, qui rendit bientôt l'Etat plus florissant qu'il n'avait jamais été.

Un Méde nommé Déjocès, fils de Phraorte, conçut le projet de cette révolte et

l'exécuta. La nation des Mèdes était alors divisée en six tribus. Elle n'avait point de villes; tous ses peuples habitaient dans des villages qui se battaient entre eux, et qui ne connaissaient plus de limites pour les propriétés, ni de frein pour les passions. On y vivait dans le trouble, sans lois et sans police.

Déjocès conçut l'idée de profiter de ces désordres pour parvenir à la royauté : c'était un homme brave, prudent et réglé dans ses mœurs. La confiance qu'inspiraient sa justice et ses vertus décida les habitants de son village à le prendre pour juge de leurs différends et à soumettre leur conduite à ses conseils. Il s'acquitta de cette fonction avec tant d'habileté et de sagesse, que bientôt ce petit pays et ses environs jouirent des avantages de l'ordre et des douceurs du repos.

Leur bonheur fut envié par les villages voisins, qui s'adressèrent à Déjocès et le rendirent l'arbitre de leurs différends. Le nombre de ses partisans augmenta de jour en jour comme sa renommée; mais, loin de se hâter d'exécuter son plan, il sut cacher avec prudence ses vues pour en assurer le succès.

Tout à coup il se plaignit d'être accablé par la foule des personnes qui venaient le trouver, et par la multitude des affaires qu'on lui confiait : il ne voulut plus s'en charger et parut déterminé à vivre dans la retraite.

Dès qu'il eut abandonné la direction des affaires, la licence reprit son cours et l'anarchie s'accrut à tel point, que les Mèdes se virent obligés de se rassembler à l'effet de délibérer sur les moyens à prendre pour remédier à tant de désordres. Les émissaires de Déjocès, répandus dans l'assemblée, représentèrent au peuple que, si l'on continuait à vivre en république, le pays serait inhabitable, et que le seul moyen de détruire l'anarchie était d'élire un roi qui aurait l'autorité de faire des lois et de réprimer la violence. Après plusieurs débats, cet avis fut unanimement approuvé; et, tout le monde ayant reconnu que personne dans la Médie ne méritait mieux le trône que Déjocès, il fut élu roi, l'an du monde 3294, sept cent dix ans avant Jésus-Christ.

DÉJOCÈS.

Déjocès développa la plus grande activité; il rétablit l'ordre et prouva à ses sujets qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur choix. Sa bonté naturelle ne l'empêcha pas de faire des réglements sévères pour entourer le trône de respect et inspirer une crainte salutaire. Il pourvut à sa sûreté en se formant une garde composée des hommes qui lui étaient le plus attachés.

Les Mèdes vivaient dispersés dans les villages, sans lois et sans police; il les réunit pour les civiliser et leur commanda de bâtir une ville : il la plaça sur le penchant d'une montagne qu'il entoura de sept enceintes. Celle du centre était occupée par le palais du roi; on y renferma ses trésors. On destina la sixième à ses officiers; les autres furent distribuées au peuple, qu'il força de s'y établir. Persuadé que l'éloignement attire le respect, il se rendit presque inaccessible et invisible à ses sujets, qui ne pouvaient lui faire parvenir leurs demandes que par des placets et par l'entremise de ses ministres. Cette coutume, suivie dans tout l'Orient, paraît favorable à l'autorité et surtout à la médiocrité : elle inspire

la crainte; mais elle prive de l'amour, et l'histoire prouve assez qu'elle ne rend pas les trônes plus solides ni les révoltes plus rares. Il en résulte même que, ne connaissant pas le souverain, une révolution qui s'opère dans le sanctuaire du palais est indifférente à la nation. Au reste, si Déjocès, qui établit un des premiers cette forme despotique, se faisait peu voir à ses sujets, il se fit connaître de tous par la justice de ses décisions et par la sagesse de ses lois. Il rendit son peuple heureux, se fit respecter de ses voisins, et son règne glorieux et pacifique dura cinquante-trois ans.

PHRAORTE.

(An du monde 3347. — Avant Jésus-Christ 657.)

Phraorte succéda à son père Déjocès. Son ambition ne se contenta pas du royaume dont il avait hérité; il porta la guerre en Perse et soumit ce pays à son empire. Ses forces s'étant accrues par cette conquête, il attaqua successivement d'autres nations et devint maître de toute la Haute-Asie, qui comprenait les pays situés au nord du mont Taurus jusqu'au fleuve Halys.

Enflé par ses succès, il osa attaquer l'empire d'Assyrie. Nabuchodonosor demanda des secours à ses alliés, qui les lui refusèrent. Borné à ses propres moyens, il rassembla ses troupes et livra bataille aux Mèdes dans la plaine de Ragan. Phaorte y fut vaincu; sa cavalerie prit la fuite, ses chariots furent renversés. Nabuchodonosor, profitant de sa victoire, entra dans la Médie, prit Ecbatane d'assaut et la livra au pillage.

Phraorte, qui s'était réfugié dans les montagnes, tomba entre les mains du roi d'Assyrie : ce prince cruel le fit mourir à coups de javelot. Il avait régné vingt-deux ans.

CYAXARE.

(An du monde 3369. — Avant Jésus-Christ 635.)

Ce prince, plus heureux que son père, échappa au fer de ses ennemis. Il apprit bientôt que Nabuchodonosor, après s'être vengé, par de grands ravages, des peuples qui avaient refusé de le secourir, venait d'essuyer un échec en Judée, et qu'Holopherne, son général, battu et tué près de Béthulie, y avait perdu presque toute son armée.

Le jeune roi des Mèdes profita de cette circonstance favorable pour se rétablir dans son royaume; il rassembla une forte armée et se rendit de nouveau maître de la Haute-Asie; mais il ne se borna pas à ce succès : la ruine de Ninive lui paraissait nécessaire pour venger la mort de son père.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre avec les débris de l'armée d'Holopherne : ils furent vaincus et poursuivis jusqu'à Ninive, dont Cyaxare forma le siége. Il était près de s'en emparer lorsqu'il apprit que Madiès, roi des Scythes, sortant

des Palus-Méotides, avait chassé d'Europe les Cimmériens et les avait poursuivis jusque dans la Médie. Sur cette nouvelle, il leva le siége de Ninive dans le dessein d'arrêter ce torrent qui menaçait d'inonder toute l'Asie. Mais la fortune lui fut contraire; les barbares vainquirent les Mèdes, et, ne trouvant plus d'obstacles à leur marche, ils parcoururent la Perse, la Syrie, la Judée, et portèrent leurs armes jusqu'en Égypte, que le roi Psammétique ne parvint à délivrer de leurs dévastations qu'à force de présents. Ils retournèrent alors sur leurs pas et occupèrent vingt-huit ans les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide et l'Ibérie. Quelques-uns d'entre eux restèrent en Palestine, et, après avoir pillé le temple de Vénus à Ascalon, s'établirent en deçà du Jourdain, dans une ville qu'on nomma depuis Scythopolis.

Cyaxare avait été forcé de faire une paix honteuse avec les Scythes et de se rendre leur tributaire. Convaincu qu'il ne pouvait se défaire d'eux par la force, il résolut de s'en délivrer par trahison.

Suivant la coutume des Mèdes, à une certaine époque de l'année, chaque famille se réunissait pour un festin. Le roi invita au sien les principaux chefs des Scythes. Chacun de ses sujets en fit autant dans sa maison, et, à la fin du repas, on égorgea tous ces étrangers. Un très-petit nombre échappé au poignard fut réduit en servitude, et ceux qui par fortune ne s'étaient point trouvés au festin, s'enfuirent en Lydie près du roi Alyatte, qui les reçut avec humanité. L'implacable Cyaxare exigeait que ce prince lui livrât ces infortunés; sur son refus, il porta la guerre en Lydie. Après plusieurs combats où l'avantage fut alternatif, et dans la sixième année de cette guerre, les deux rois se livrèrent une grande bataille; mais tandis qu'on se battait, il survint une éclipse de soleil que Thalès de Milet avait prédite. Les Mèdes et les Lydiens, effrayés de cet événement qu'ils regardaient comme un signe de la colère des dieux, se retirèrent chacun de leur côté, et firent ensuite la paix, sous la médiation de Syannésis, roi de Cilicie, et de Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Pour cimenter ce traité, Argénis, fille d'Alyatte, épousa Astyage, fils de Cyaxare. Les historiens anciens, en parlant de ce fait, nous font connaître une étrange cérémonie qui était d'usage alors entre ceux qui contractaient une alliance. Les deux parties se faisaient des incisions aux bras et buvaient mutuellement leur sang.

Après avoir quelque temps joui du repos, Cyaxare, ayant appris que Nabopolassar avait excité une révolte dans Babylone, se joignit à lui pour exécuter ses anciens projets contre les Assyriens. Ils assiégèrent et prirent Ninive, tuèrent Saracus qui en était roi, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Les deux armées s'enrichirent de ses dépouilles, et Cyaxare, poursuivant ses victoires, s'empara de toutes les autres villes de l'Assyrie, excepté de Babylone et de la Chaldée, qui appartenait à Nabopolassar.

Après cette expédition, Cyaxare mourut : il avait régné quarante ans. Son fils Astyage hérita de son trône.

ASTYAGE.

(An du monde 3409. — Avant Jésus-Christ 595.)

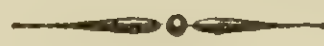
Quelques auteurs ont pensé qu'Astyage était le même qu'Assuérus, dont parle l'Écriture. Son règne, qui dura trente-cinq ans, ne fut signalé par aucun événement remarquable; l'histoire n'en a pas conservé de traces. Il eut deux enfants, Cyaxare et Mandane. Mandane épousa Cambyse, fils d'Achéménes, roi de Perse; de ce mariage naquit le fameux Cyrus.

CYAXARE II.

(An du monde 3445. — Avant Jésus-Christ 559.)

Cyaxare II fut le dernier roi des Mèdes. Son neveu Cyrus réunit la Médie à la Perse.

LYDIENS



Description de la Lydie. — Le fleuve d'or. — Culte des Lydiens. — Leurs inventions. — Candaule, premier roi lydien. — Sa vanité cause sa mort. — Gygès. — Sédition apaisée par l'oracle de Delphes. Ardys. — Son règne obscur. — Sadyatte. — Son règne de douze ans. — Alyatte. — Ses conquêtes. — Paix avec les Milésiens. — Crésus. — Ses richesses. — Ses conquêtes. — Son entretien avec Solon. — Sa guerre avec les Perses. — Sa défaite. — Le nom de Solon lui sauve la vie.— La Lydie réunie à la Perse.

Il est impossible de fixer l'étendue des différents petits royaumes de l'Asie-Mineure. Les peuples de ces contrées, tantôt agrandis par leurs victoires sur leurs voisins et tantôt resserrés dans des limites plus étroites par leurs défaites, envahis successivement par les Assyriens, les Scythes, les Mèdes, les Grecs, éprouvèrent enfin le sort de toutes les nations civilisées, et devinrent des provinces de l'empire romain.

Le royaume de Lydie se trouvait entre la Mysie, la Carie et l'Ionie. Sa capitale était la ville de Sardes, située au pied du mont Tmolus, sur les rives du Pactole, fleuve fameux dans la fable et dans l'histoire, et qui roulait de l'or dans ses sables. La possession de cette ville semblait si importante aux Perses que, lorsque les Grecs s'en furent emparés, Xercès ordonna que chaque jour, à son repas, on vînt lui dire : « Les Grecs ont pris Sardes. »

Les Lydiens croyaient descendre des Egyptiens : leur religion était celle des

Grecs. Ce fut en Lydie qu'on vit briller plusieurs héros des temps fabuleux : Hercule filait chez Omphale, reine des Lydiens.

Les Lydiens étaient laborieux; on y punissait l'oisiveté comme en Egypte. Ils avaient adopté des Assyriens l'infâme coutume qui faisait de la prostitution un acte religieux. On leur attribuait l'invention de la monnaie, des jeux de dés, des auberges, de plusieurs instruments. Adonnés au commerce, ils acquirent de grandes richesses; les rois de Perse en recevaient d'énormes tributs; et un seul négociant, nommé Pythius, défraya l'armée de Xercès et fit présent à ce prince d'un platane et d'une vigne d'or massif.

Le premier de leurs rois se nommait, dit-on, Manès. Ils le choisirent parmi les esclaves, espérant que le souvenir de sa servitude l'empêcherait de les opprimer. Quinze rois lui succédèrent; on ne connaît leurs règnes que par des fables trop grossières pour être rapportées.

CANDAULE.

Candaule est le premier roi lydien dont les historiens de l'antiquité aient parlé avec détail. Épris de sa femme, il ne cessait de vanter sa beauté. Son imprudente vanité le porta à vouloir que Gygès, un de ses premiers officiers, jugeât par ses propres yeux des charmes de cette princesse. Lorsqu'il quitta l'endroit secret où le roi l'avait placé, près du bain de la reine, celle-ci l'aperçut et n'en parla pas; mais, animée par le désir de se venger, ou peut-être par une passion coupable, elle fit venir Gygès, et lui donna le choix d'expier son crime par sa mort ou par celle du roi. Celui-ci prit le dernier parti ; il tua Candaule et devint le maître de son lit et de son trône, que perdit ainsi la famille des Héraclides. Cette histoire, que nous a transmise Hérodote, est rapportée autrement par Platon : il dit que Gygès portait un anneau qui le rendait invisible quand il voulait, et qu'au moyen de cette bague il avait enlevé à Candaule le trône et la vie.

GYGÈS.

Son règne fut d'abord troublé par une sédition qu'excita l'horreur de son crime; mais les deux partis au lieu de se battre, convinrent de s'en rapporter à l'oracle de Delphes. Gygès envoya au temple de magnifiques présents qui valaient prés d'un million, et le dieu se déclara pour lui.

Gygès régna trente-huit ans et mourut l'an 3286, 718 ans avant Jésus-Christ.

ARDYS.

Ce prince succéda à son père. Sous son règne, les Cimmériens, poursuivis par les Scythes, vinrent en Asie : ces barbares y firent de grands ravages et y prirent la ville de Sardes. Il mourut après avoir régné quarante-neuf ans.

SADYATTE.

Sadyatte fit la guerre aux Milésiens. Il mourut avant d'avoir terminé cette guerre et ne régna que douze ans.

ALYATTE.

Le règne d'Alyatte, fils de Sadyatte, fut glorieux et dura cinquante-sept ans. Il prit les villes de Smyrne, de Clazomène, et chassa les barbares de ses États. Son armée continuait d'attaquer la ville de Milet, dont le siége, commencé par son père, durait depuis six ans : ayant envoyé au roi des Milésiens un ambassadeur pour négocier une trêve, on trouva la place publique pleine de provisions, et les habitants occupés à faire de magnifiques festins. Alyatte, qui en fut instruit, trompé par cette ruse, et désespérant de se rendre maître d'une place si bien approvisionnée, leva le siége et fit la paix.

Ce roi combattit longtemps contre Cyaxare; cette guerre se termina par un mariage entre leurs enfants.

CRÉSUS.

(An du monde 3442. — Avant Jésus-Christ 562.)

Le nom de ce roi rappelle le faste et l'opulence. Les riches présents qu'il envoya à Delphes, et qu'on y voyait encore du temps d'Hérodote, firent croire que ses richesses étaient immenses. Strabon prétend qu'elles provenaient du produit des mines qu'on exploitait près de Pergame. Le sable d'or du Pactole en fournissait, dit-on, aussi une partie. Cependant lorsque Strabon vivait, on ne trouvait plus d'or dans cette rivière.

Crésus joignit l'éclat des conquêtes à celui des richesses. Il réunit à ses États la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Pamphylie, la Bithynie, et tout le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens et des Eoliens.

Il protégeait les sciences et les lettres, et sa cour fut ornée par la présence de plusieurs des sept sages de la Grèce. Il se plut particulièrement à déployer sa magnificence devant Solon, le plus célèbre de ces philosophes, et à lui montrer ses trésors. Ce législateur républicain n'en fut point ébloui, et lui prouva qu'il n'admirait dans un homme que ses qualités personnelles. Crésus lui demanda un jour s'il avait rencontré dans ses voyages un homme parfaitement heureux. « J'en ai connu un, » répondit le philosophe; « c'était un citoyen d'Athènes, » nommé Tellus, honnête homme qui a passé toute sa vie dans une douce » aisance, et qui a toujours vu sa patrie florissante. Cet heureux mortel a laissé » des enfants généralement estimés; il a vu les enfants de ses enfants, et il est » mort glorieusement en combattant pour son pays. »

Crésus, surpris de lui entendre citer comme un modèle de bonheur une fortune

si médiocre, lui demanda s'il n'avait pas trouvé des gens encore plus heureux que Tellus. « Oui, » lui répondit Solon ; « c'étaient deux frères, Cléobis et Biton, » d'Argos, célèbres par leur amitié fraternelle et par leur amour filial. Un jour » de fête solennelle, voyant que les bœufs qui devaient conduire leur mère au » temple de Junon n'arrivaient pas, il s'attelèrent eux-mêmes au joug et traî- » nèrent son char l'espace de plusieurs lieues. Cette prêtresse, pénétrée de joie » et de reconnaissance, supplia les dieux d'accorder à ses enfants ce que les » hommes pouvaient désirer de mieux. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ses » deux fils, plongés dans un doux sommeil, terminèrent paisiblement leur vie. » On leur érigea des statues dans le temple de Delphes. »

« Vous ne me comptez pas, » dit le roi avec humeur, « au nombre des heu- » reux? » « Seigneur, » reprit le sage, « nous professons, dans notre pays, une » philosophie simple, sans faste, franche et hardie, sans ostentation, et peu » commune à la cour des rois. Nous connaissons l'inconstance de la fortune; » nous attachons peu de prix à une félicité plus apparente que réelle, et qui n'est » souvent que trop passagère. La vie d'un homme est à peu près de trente mille » jours. Aucun d'eux ne ressemble à l'autre; tous sont exposés à mille accidents » qu'on ne peut prévoir; et, comme nous ne décernons une couronne qu'après » le combat, nous ne jugeons du bonheur d'un homme qu'à la fin de sa » vie. »

Le fameux Ésope se trouvait dans le même temps à Sardes; et, reprochant à Solon son austère franchise, il lui disait : « N'approchez point des rois, où ne » leur présentez que ce qui peut leur être agréable. » « Dites plutôt, répondit » Solon, qu'il faut ne point approcher des rois, ou ne leur dire que ce qui doit » leur être utile. »

Crésus ne tarda pas à reconnaître que Solon lui avait dit la vérité : deux de ses enfants furent un sujet d'affliction pour son cœur; l'un périt, malgré toutes les précautions prises pour éviter l'accomplissement de l'oracle qui avait annoncé sa mort; l'autre devint muet.

La gloire de Cyrus commençait alors à s'étendre dans l'Orient. Crésus résolut de s'opposer au progrès de ses armes; il envoya de riches présents à Delphes pour savoir quelle serait l'issue de cette guerre et la durée de son empire. Les réponses de l'oracle furent obscures et ambiguës : la première disait que, s'il portait les armes contre les Perses, un grand empire serait renversé; et la seconde, que le royaume de Lydie durerait jusqu'au moment où un mulet occuperait le trône de Médie.

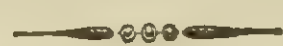
Le roi ne négligea aucun des moyens qui pouvaient rendre son succès probable : il fit alliance avec les deux peuples les plus puissants de la Grèce; les Lacédémoniens, fameux par leur vaillance, et les Athéniens, que commandait le célèbre Pisistrate.

Il aurait fait plus sagement encore s'il avait suivi le conseil d'un de ses ministres, qui lui dit : « Craignez, seigneur, d'attaquer les Perses : ils sont nés dans » un pays rude et montagneux, endurcis aux travaux et à la fatigue, vêtus et » nourris grossièrement, privés des voluptés qui nous ont amollis; vous avez

» tout à perdre avec eux, et ils ont tout à gagner avec vous. Loin de les com-
» battre, félicitez-vous de n'être pas attaqué par eux. »

Crésus persista dans son entreprise. Vaincu, détrôné, il vit son pays ravagé, ses trésors pillés, son empire détruit, et il aurait péri sur l'échafaud si, dans le moment où il allait mourir, le nom de Solon qu'il prononça n'avait fixé l'attention et excité la pitié de Cyrus. Ce prince voulut savoir la cause de cette exclamation; et, apprenant de la bouche de l'infortuné monarque ce que le sage Grec lui avait dit, au milieu de ses prospérités, sur l'inconstance de la fortune, il craignit probablement pour lui-même ses vicissitudes, et accorda la vie à son illustre et malheureux captif. La Lydie fut ainsi réunie à l'empire des Perses.

PHÉNICIENS.



Gloire de cette nation. — La navigation attribuée aux Phéniciens. — Construction du temple de Salomon par Hiram. — Découverte de la pourpre. — Sidon, premier roi. — Siége et ruine de la ville de Sidon. — Sa reconstruction. — Règne de Pygmalion. — Mort de Sichée. — Fuite de Didon — Nouvelle ville de Tyr. — Gouvernement des Tyriens. — Straton proclamé roi. — Siége et destruction de Tyr par Alexandre.

Après avoir vu toutes les scènes sanglantes que nous présentent les guerres cruelles et presque continuelles des rois de Judée, d'Egypte, d'Assyrie et de Médie, au milieu de ce bouleversement des empires qui se choquaient, s'envahissaient et se renversaient tour à tour, il est doux de reposer sa vue sur le tableau d'une nation pacifique, industrieuse, qui plaçait sa gloire dans l'étude des sciences et des arts utiles, et qui, par son immense commerce, adoucissant les mœurs, éclairant les esprits, servait de lien aux différentes contrées que parcouraient ses vaisseaux agiles et ses actifs négociants.

La mer semblait devoir séparer éternellement les nations; les Phéniciens imaginèrent les premiers d'employer ce terrible élément pour les rapprocher: l'art de la navigation était pratiqué de temps immémorial chez eux, et répandait le bonheur et l'aisance sur la côte stérile qu'ils habitaient, et qui vit briller avec éclat les magnifiques villes de Tyr et de Sidon.

Les Phéniciens conduisaient les flottes de Salomon sur les côtes d'Afrique, à Ophir, à Tarsis, et, après un voyage de trois ans, leurs navires revenaient chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de gomme et de pierres précieuses.

Les cèdres du Liban descendaient de cette montagne pour servir à la construction de leurs vaisseaux; ils tiraient de l'Égypte leurs voiles et leurs cordages. L'observation des astres leur avait appris à parcourir, sans s'égarer, les mers les plus éloignées. Chypre, Rhodes, La Grèce, la Sicile, la Sardaigne se peuplèrent de leurs colonies.

Ils tirèrent de grandes richesses des contrées méridionales de l'Espagne, passèrent le détroit et penétrèrent dans l'Océan.

Cadix devint l'entrepôt de ce grand commerce, qui était si riche qu'on vit quelquefois leurs vaisseaux attacher à leurs ancres, au lieu de plomb, l'argent dont ils étaient surchargés.

Un Tyrien, nommé Hiram, construisit le fameux temple de Salomon. Les riches ornements, les métaux précieux qu'on y voyait briller, venaient de Tyr et de Sidon.

Six cent dix ans avant Jésus-Christ, pour satisfaire la curiosité hardie de Néchao, roi d'Égypte, des Phéniciens partirent de la mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, rentrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, et arrivèrent, au bout de trois années, à l'embouchure du Nil. Leurs navigateurs racontaient des merveilles fabuleuses de ces voyages, pour cacher à tous les peuples les vrais secrets de leur navigation, dont ils voulaient conserver exclusivement les profits.

Les manufactures des Phéniciens étaient célèbres; les rois, les princes et les grands de la terre recevaient d'eux cette pourpre précieuse qui fut un don du hasard pour les Tyriens. On raconte qu'un chien de berger, pressé par la faim, brisa entre ses dents un coquillage dont le sang teignit sa gueule d'une couleur éclatante qui frappa les yeux et qu'on parvint ensuite à appliquer avec succès aux étoffes destinées à la parure des monarques.

Ce peuple navigateur avait fait de grands progrès en astronomie, en géométrie, en mécanique, en géographie. On lui attribue l'invention des lettres, et il surpassa toujours en génie les Égyptiens, dont les superstitions arrêtèrent les lumières.

La Phénicie était une partie du pays de Chanaan. Sidon, sa première capitale, eut longtemps l'empire de la mer; prise et dépouillée par les Philistins et par les rois de Judée, d'Égypte et d'Assyrie, elle fut remplacée par la fameuse Tyr. La colonie phénicienne de Carthage, fondée huit cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ, effaça par la suite l'éclat et la puissance des Tyriens.

On croit que leur premier roi s'appelait Sidon, fils de Chanaan. Après lui se trouve un long intervalle jusqu'au règne de Tétramnestus, qui fournit trois cents galères à Xerçès pour faire la guerre aux Grecs.

Temnès, son successeur, se révolta contre les Perses. Darius Ochus assiégea Sidon. Les habitants de cette ville, ne pouvant obtenir de conditions favorables, et se voyant livrés à leurs ennemis, que des traîtres introduisaient dans leurs murs, ne consultèrent plus que leur désespoir, s'enfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants, y mirent le feu, et s'ensevelirent sous les ruines de leur patrie.

Ainsi Darius ne conquit que des cendres, d'où il tira cependant encore de grandes richesses en effets précieux et en métaux fondus. Le roi de Sidon seul avait échappé aux flammes : sa lâcheté lui fut inutile; car Darius le fit mourir.

Quelques familles sidoniennes, réfugiées sur leurs vaisseaux, se retirèrent à

Tyr, qu'elles fortifièrent. Cette ville superbe avait perdu ses richesses; mais elle conserva au moins quelque temps son indépendance.

On rebâtit Sidon, et ses habitants nourrirent dans leur cœur contre les Perses une haine qui éclata lorsque le grand Alexandre parut. Les Sidoniens, malgré les ordres de leur prince, ouvrirent leurs portes avec empressement. Alexandre, voulant les rendre heureux, leur donna pour roi Abdolonyme, le plus vertueux de leurs citoyens. Les députés qui lui portèrent la couronne le trouvèrent das son jardin, occupé de travaux champêtres. Il résista longtemps, craignant de quitter la paix de sa retraite pour monter sur le trône. Enfin il céda aux vœux de ses compatriotes; sa main, qui avait fécondé la terre avec sa bêche, porta dignement le sceptre, et sa sagesse fit le bonheur de ses sujets.

Le premier roi des Tyriens fut Abibal, prédécesseur de cet Hiram, si connu par ses relations avec Salomon.

On ne sait rien de positif sur les sept rois qui lui succédèrent. Pygmalion, leur héritier, ne fut que trop célèbre par son avarice et sa cruauté; il tua son beau-frère Sichée, dans l'intention de s'emparer de ses trésors. Mais Didon, veuve de ce prince infortuné, trompa l'avidité de son frère : elle emporta ses richesses sur des vaisseaux; et, après avoir parcouru plusieurs mers, elle aborda sur la côte d'Afrique, prés d'Utique, et y fonda la célèbre colonie de Carthage.

Les Tyriens, dont les richesses étaient enviées par les rois voisins, furent souvent exposés à leurs attaques : ils soutinrent de longs siéges en différents temps; l'un dura cinq ans, et l'autre treize. Enfin, sous le règne d'un de leurs princes, nommé Baal, Nabuchodonosor surmonta leur opiniâtre résistance. Ne pouvant plus défendre leurs murs, ils se sauvèrent sur leurs vaisseaux et abandonnèrent au vainqueur leurs maisons désertes : il les détruisit.

L'ancienne Tyr était sur le rivage; les Tyriens en rebâtirent une nouvelle dans une île peu éloignée, et la fortifièrent de manière à la rendre presque imprenable.

Leur nouveau gouvernement fut républicain; leurs chefs étaient des juges nommés *suffètes*. Ils retournèrent ensuite à la royauté. L'histoire de leurs princes n'a point laissé de traces. Pendant un interrègne, les esclaves, que le commerce avait rassemblés en grand nombre à Tyr, tuèrent leurs maîtres, s'emparèrent de leurs trésors et épousèrent leurs veuves et leurs filles.

Comme ils voulaient se donner un roi, ils convinrent de nommer celui d'entre eux qui, le lendemain, verrait le premier le soleil et paraîtrait ainsi le plus favorisé par les dieux. Un esclave, qui avait secrètement sauvé la vie à son maître, Straton, lui apprit cette décision. Ce maître reconnaissant lui dit : « Au moment où tous les autres regarderont demain l'orient pour épier l'apparition du soleil, prenez un moyen tout opposé, tournez vos regards à l'occident sur l'endroit le plus élevé de la plus haute tour de la ville, et vous la verrez dorée par ses premiers rayons. » Ce conseil fut suivi et réussit. Les esclaves, étonnés de la sagacité de leur compagnon, exigèrent qu'il déclarât

la personne qui lui avait donné cet expédient. Il avoua tout, et les esclaves, attribuant aux dieux la délivrance miraculeuse de Straton, le proclamèrent roi.

Son fils lui succéda, et le sceptre passa dans les mains de ses descendants, dont le dernier se nommait Aselmie. Sous son règne, Alexandre parut devant Tyr. Il voulait, disait-il, punir les crimes commis par ces esclaves deux cents ans auparavant, et venger les citoyens libres qu'ils avaient égorgés. Le siége fut long et la résistance opiniâtre. Alexandre fit construire une digue pour faire joindre l'île à la terre ferme : ce travail fut souvent interrompu par les assiégés, qui accablaient de pierres les assaillants et jetaient des traits enflammés et de l'huile bouillante sur leurs constructions. Au bout de sept mois les Macédoniens prirent d'assaut la ville de Tyr, et passèrent deux mille hommes au fil de l'épée. Alexandre fit mettre en croix autour des murailles deux mille Tyriens de la race des esclaves, mais il épargna les descendants de Straton.

La ville fut détruite et rasée ; sur les débris, Alexandre bâtit une nouvelle cité qui resta, ainsi que la Phénicie, sous la domination de ses successeurs.

ARMÉNIENS.



Leur origine. — Leurs rois. — Conquêtes et défaite de Tigrane. — Sa mort. — Victoire de son fils Artuazde. — Sa mort par la trahison d'Antoine. — Règne d'Ariobarzane. — Trahison de Rhadamiste. — Sa fuite. — Sa barbarie envers Zénobie, sa femme. — Règne de Tiridate.

Les Arméniens, qui prétendent aussi être les plus anciens peuples du monde, vivaient inconnus dans le temps où l'Égyte et l'Assyrie étaient déjà des empires civilisés et puissants. L'opinion commune est que les Arméniens descendent de Japhet.

Les deux Arménies sont hérissées de montagnes où l'on trouve les sources du Tigre et de l'Euphrate. Leurs habitants croient que l'arche de Noé s'est arrêtée sur le mont Ararat.

La grande Arménie était séparée de la petite Arménie par le mont Caucase.

Avant le règne d'Alexandre, on ne sait que des fables sur les princes qui gouvernaient ce pays. Depuis cette époque, les rois d'Arménie jouèrent un plus grand rôle. Antiochus avait possédé quelque temps ces contrées ; mais les gouverneurs nommés par lui, Artasias et Zodriade, prirent le diadème, se rendirent indépendants et s'appuyèrent de l'alliance des Romains. Tigrane-le-Grand accrut beaucoup ses États : secondé par Mithridate, roi de Pont, son beau-père, il domina en Syrie et conquit la Mésopotamie et la Phénicie. les Romains avaient enlevé la Cappadoce à Mithridate. Tigrane la reprit sur eux et la lui rendit : mais la for-

tune l'abandonna bientôt ; il fut vaincu par Lucullus et ensuite par Pompée, qui lui restitua son trône. Touché de cette générosité, il resta fidèle aux Romains, et poussa même la déférence pour eux ou plutôt la crainte de leurs armes, au point de refuser asile dans ses États à son beau-père Mithridate. La fin de son règne fut paisible. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Artuazde, son fils, n'imita pas sa prudence. Il trompa Marc-Antoine, et l'engagea dans une guerre contre les Mèdes et contre les Parthes, et, s'étant concerté secrètement avec ses ennemis, il conduisit l'armée romaine dans un défilé où elle fut taillée en pièces.

Antoine, qui échappa avec peine au vainqueur, dissimula son courroux et demanda à Artuazde sa fille, pour la donner au fils de Cléopâtre. Le roi d'Arménie, dupe de ce stratagème, se rendit près de lui : on le fit prisonnier, et on le conduisit, chargé de chaînes d'or, ainsi que sa femme et ses enfants, dans la ville d'Alexandrie, aux pieds de Cléopâtre qui lui fit couper la tête.

Alexandre, fils de cette reine et d'Antoine, s'empara du trône d'Arménie, dont il fut bientôt chassé par Auguste. Il eut pour successeur d'abord un autre Artuazde qui déplaisait au peuple, et ensuite Ariobarzane que la nation désirait et obtint de Rome.

L'Arménie, peu de temps après, fut subjuguée par les Parthes ; mais Tibère la délivra, et lui donna pour roi Mithridrate Ibère, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie. Ce prince éprouva successivement les faveurs et les revers de la fortune : couronné par Tibère, il se vit détrôné par Caligula qui le chargea de chaînes, et délivré par Claude qui lui donna des troupes pour reconquérir sa couronne sur les Parthes. Pharasmane le seconda dans cette entreprise ; mais il le trahit après et excita une révolte dans ses États. Le cruel Rhadamiste, fils de Pharasmane, assiégea son oncle dans une forteresse, le trompa en lui jurant qu'il pouvait se rendre sans avoir à craindre ni le fer ni le poison ; lorsqu'il se livra à lui, il le condamna à mort et le fit étouffer.

Vologèse, roi des Parthes, vengea cette mort et punit ce crime : il attaqua Rhadamiste et le chassa de ses États. Peu de temps après Rhadamiste y revint furieux contre ses sujets, qui l'avaient faiblement défendu. Il les gouverna avec tant de cruauté qu'ils se soulevèrent. Le roi eut à peine le temps de monter à cheval et de fuir. Zénobie, sa femme, le suivait. Sa grossesse l'empêchait de supporter la fatigue ; mais, craignant de tomber dans les mains de ceux qui la poursuivaient, elle pria son mari de terminer ses jours. Le barbare lui enfonça son épée dans le sein et la jeta dans l'Araxe. Les vêtements de Zénobie la soutinrent sur l'onde ; des bergers l'aperçurent, la retirèrent et pansèrent sa plaie : elle revint à la vie. Tiridate, fils du roi des Parthes, la reçut dans sa cour avec de grands honneurs. L'histoire ne nous a rien appris de plus sur la vie de Rhadamiste.

La malheureuse Arménie fut longtemps le théâtre des guerres que se livraient les Parthes et les Romains. Néron donna aux Arméniens, pour roi, Alexandre, petit-fils d'Hérode, roi de Judée. Mais Tiridate soutenait ses droits ; il combattit avec succès les Romains, commandés par Corbulon, et gagna leur estime. Néron

abandonna Alexandre et couronna lui-même Tiridate. L'Arménie se vit heureuse sous son règne.

Ses successeurs se conduisirent plutôt en lieutenants des empereurs qu'en rois. Enfin Trajan réunit la Mésopotamie aux Arménies; il en fit une province romaine. Lorsque l'empire fut près de sa chute, le trône d'Arménie parut se relever. L'histoire cite quelques rois arméniens, vassaux des successeurs de Constantin. L'Arménie fut ensuite soumise aux Turcs, qui en ont partagé la possession avec les Persans.

PHRYGIENS.



Position de la Phrygie. — Règne d'Inachus-le-Larmoyant. — Règne des Gordiens. — Le nœud gordien.

La Phrygie est un pays fertile, au centre de l'Asie Mineure, entre le Pont, la Troade, la mer Egée et la Carie. Les Egyptiens avouaient que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux; ils prétendaient descendre d'un des fils de Gomer. Ils passent pour avoir inventé la divination par le vol des oiseaux. Le mode phrygien fut célèbre. La musique et la danse de ce peuple étaient molles et efféminées comme ses mœurs, sa religion à la fois ridicule et cruelle; les prêtres se mutilaient pour rappeler le malheur de leur dieu Atys, dont on croyait que Cybèle pleurait sans cesse l'infortune et la mort.

La nation phrygienne est peut-être la seule qui ait conservé le souvenir d'un de ses princes régnant avant le déluge : il s'appelait Inachus. Instruit par un oracle de la destruction prochaine du monde, il passait ses jours, dit-on, à déplorer cette grande catastrophe, et l'on conserva en Phrygie l'habitude de dire, lorsqu'on se moquait des lamentations d'un homme : « Il pleure comme Inachus. »

La plupart de leurs rois se nommaient Midas ou Gordien. Le premier Gordien était laboureur : un aigle, qui vint se percher sur le joug de ses bœufs, lui annonça son élévation. Après un interrègne, les Phrygiens convinrent de donner le trône à l'homme qu'on verrait arriver le premier, sur un chariot, dans le temple de Jupiter. Un autre Gordien réalisa la prédiction ; et, lorsqu'il fut couronné, il consacra son chariot dans le temple.

Le nœud qui servit à attacher le timon de ce char était si artistement fait, qu'il semblait impossible de le dénouer. Le roi promit l'empire de l'univers à celui qui le délierait : ce fut le fameux nœud gordien qu'Alexandre coupa pour obtenir par la force ce qui avait été promis à l'adresse.

C'est plutôt dans la fable que dans l'histoire qu'on doit placer la plupart des

actions qu'on attribue aux divers rois de Phrygie. On ne nous a conservé rien de certain que leurs noms.

TROYENS.

Position de la Troade. — Teucer, premier roi des Troyens. — La ville de Troie bâtie par Tros. — Causes de la guerre de Troie. — Destruction de cette ville après dix ans de combats.

Le génie d'Homère rend immortel le nom de ce peuple qui habitait un pays charmant, situé sur la côte de l'Asie-Mineure, entre la Propontide, la mer Egée, la Mysie et l'Hellespont.

L'histoire de la Troade est tellement mêlée à la fable, et les héros troyens sont tellement confondus avec les dieux et les demi-dieux, qu'il n'est pas possible de les séparer. Le mont Ida n'est fameux que par le jugement du berger Pâris, qui donna à Vénus le prix de la beauté. Ce sont les amours de Héro et de Léandre qui nous font connaître le détroit de Sestos et d'Abydos; et jamais on n'aurait parlé des petites rivières du Scamandre et du Simoïs, si Homère n'avait chanté les combats des Grecs, la colère d'Achille et la mort d'Hector.

La Troade était une partie de la Phrygie; mais les Troyens furent toujours plus belliqueux que les peuples qui les environnaient. Le premier de leurs rois s'appelait Teucer; on le disait fils du Scamandre. Nous ne connaissons aucune de ses actions. Son gendre Dardanus lui succéda : célèbre par ses vertus et sa piété, il apporta de Samothrace la statue de Minerve, qu'on appela *palladium,* parce que le sort de la ville où on la déposa dépendait, suivant un oracle, de sa conservation. Ericthon, son fils, rendit comme lui son peuple heureux; il laissa la couronne à Tros. Ce prince envoya Ganymède, son fils, porter des présents à Jupiter, roi d'un pays voisin. Ganymède fut arrêté en chemin par un autre roi nommé Tantale. Jupiter le réclama et combattit Tantale, qui fut tué et condamné dans les enfers à voir toujours près de lui ce qu'il désirait, sans en pouvoir jamais jouir. Tros bâtit la ville de Troie. Anchise, amant de Vénus et père du fameux Enée, descendait de Tros. Ilus, fils de ce roi, fut, suivant la fable, le père de ce Memnon dont on voyait la statue en Egypte. Un autre de ses fils, Tithon, était l'amant de l'Aurore, qui le rendit immortel. Laomédon, troisième fils d'Ilus, construisit la citadelle de Troie. Sous son règne, les Argonautes débarquèrent dans la Troade. On raconte que Laomédon, ayant provoqué imprudemment Hercule, fut tué par ce demi-dieu. Priam, si célèbre par ses malheurs, monta sur le trône de Laomédon et en vit la chute. Ce roi avait une sœur nommée Hésionne, mariée à Télamon. Ce prince l'accablait de mépris : en vain Priam de-

manda justice aux Grecs de cette conduite. Ses plaintes restèrent sans réponse, et sa sœur sans vengeance. Pâris, fils de Priam, enleva la belle Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte. Toute la Grèce s'arma pour punir cette offense. Priam, irrité des outrages faits à sa sœur, refusa de satisfaire Ménélas : la guerre éclata, et, après dix ans de combats, Troie fut détruite. On voit encore quelques ruines troyennes, les premières assez éloignées du rivage : c'est tout ce qui rappelle l'ancienne Troie. Les autres, plus près de la mer, ne présentent plus que les débris d'une Troie nouvelle que les Romains avaient rebâtie.

Les deux peuples les plus fameux dans l'histoire, les Romains et les Français, ont tous deux cherché leur berceau dans les fables troyennes. Tous les Romains croyaient descendre d'Enée et de ses compagnons; et quelques auteurs ont prétendu que les Francs tiraient leur origine de Francus, prince troyen.

MYSIENS.



Leur habileté dans les arts. — Premières tapisseries. — Invention du parchemin.

Les Mysiens étaient voisins et alliés des Troyens. L'histoire ne nous donne rien de certain sur l'ordre et la succession de leurs rois. Ce peuple, connu par ses débauches, par le culte impur de Priape, se fit quelque réputation par son habileté dans les arts. Cyzyque, ville magnifique, s'appelait la Rome de l'Asie; on y voyait un temple construit en marbre, dont les belles colonnes ornèrent depuis Constantinople. On fabriqua les premières tapisseries à Pergame. On voyait aussi dans cette ville une bibliothèque presque comparable à celle d'Alexandrie. Eumène, roi de Pergame, inventa le parchemin, et fit transcrire sur ces peaux préparées deux mille volumes. Ce fut en Mysie, sur les bords du Granique, qu'Alexandre-le-Grand gagna sa première victoire sur les Perses.

LYCIENS.



Forme de leur gouvernement. — La Chimère.

Le nom de tous les peuples de l'Asie est plus connu que leur histoire. Tour à tour envahis par les Égyptiens, les Assyriens, les Lydiens, les Mèdes, les

Perses, les Grecs et les Romains, leurs limites ont sans cesse varié, et leurs rois n'ont jamais joui que d'une existence et d'une puissance éphémères. Les Lyciens avaient des mœurs plus rudes et un courage plus ferme que les Phrygiens. Ils s'étaient rendus fameux sur mer par leurs pirateries. Après avoir été gouvernés par des rois, ils furent assez longtemps en république, sous l'autorité d'un sénat composé de députés de toutes les villes du pays. C'est sur une de leurs montagnes que les anciens auteurs avaient fait naître et exister la Chimère, monstre qui fut vaincu par Bellérophon, roi de Lycie.

CILICIENS.

La Cilicie habitée par deux nations. — Leurs pirateries. — La ville d'Alexandrette.

La Cilicie, située entre la Syrie, la Cappadoce et la Méditerranée, renfermait, pour ainsi dire, deux nations opposées. L'une qui habitait les plaines, était un débris de tous les peuples de l'Asie-Mineure qui avaient fui la fureur des conquérants perses et assyriens ; la proximité des montagnes les attira dans ces lieux, où la nature présentait des asiles sûrs et des défenses faciles. L'autre partie de la nation, qui habitait les rivages de la mer, était un mélange de malfaiteurs, de bannis et d'aventuriers de tous les pays : ils passaient pour être menteurs, cruels, avides. Leur langage, mêlé de syriaque, de grec et de persan, formaient un idiome aussi grossier que leurs habitudes.

Leurs côtes, parsemées de petits havres, protégées par des promontoires escarpés, leur donnaient une grande facilité pour cacher et défendre leurs bâtiments. Ils faisaient des descentes en Grèce et même en Italie, d'où ils emmenaient des esclaves qu'ils vendaient en Égypte, en Chypre et en Asie. Les Romains prirent souvent les armes contre eux ; mais ces pirates se réfugiaient dans leurs cavernes, et reparaissaient sur la mer dès que les flottes romaines s'étaient éloignées. Alexandre bâtit dans leur pays la ville d'Alexandrette, qui fut longtemps un entrepôt fameux pour le commerce de l'Orient. Pompée, irrité des brigandages des Ciliciens, attaqua ces corsaires avec cinq cents vaisseaux, débarqua, à la tête d'une armée nombreuse, sur la côte, et parvint à détruire les repaires de ces brigands.

SCYTHES.

Leur position topographique. — Leur caractère. — Leurs mœurs. — Leur conduite envers les étrangers. — Scythès, premier roi. — Révolte des esclaves. — La reine Thomiris. — Défaite de Darius. — Défaite des Scythes par Philippe.

Les Scythes, un des peuples les plus fameux et les moins connus de l'antiquité, habitaient les plaines immenses qui se trouvent au nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, dans les pays incultes qu'arrosaient le Volga, le Don ou le Tanaïs, et le Dniéper ou le Borysthène. Cette nation nomade, pastorale et guerrière, ignorant les arts, détestant la servitude et la mollesse, dédaignait les mœurs des autres pays, et n'entretenait presque aucune communication avec eux. Leur fierté repoussait toute dépendance; leur vaillance les mettait à l'abri de toute invasion; leur climat glacé, leur vie sauvage n'attiraient aucun voyageur. La guerre seule les rapprochait quelquefois des autres peuples, qu'ils effrayaient par la rapidité de leurs invasions et par les ravages affreux qu'ils avaient commis dans toute l'Asie et jusqu'aux frontières d'Égypte. Beaucoup de peuples modernes tirent leur origine des Scythes, que plusieurs savants regardent comme une partie de l'ancienne nation des Celtes qui a peuplé toute l'Europe. Les Gomérites, les Galates, les Gaulois, les Titans, les Teutons, les Celtibériens, les Goths, les Visigoths, les Francs n'étaient que des ramifications différentes d'une même souche celtique, et chez lesquelles on trouve une conformité de mœurs qui prouve la communauté de leur origine. Les Scythes déifiaient les héros et les rois. Les prêtres, sous les noms de *curètes,* de *druides* et de *bardes,* jouissaient au milieu d'eux d'une grande autorité : le souvenir de leurs lois militaires et de leurs exploits était conservé par des hymnes.

Les rois commandaient leurs armées; les prêtres dirigeaient leur conduite. Une partie de ces peuples était sédentaire, et l'autre errante. Les uns habitaient des bourgades; les autres vivaient sous des tentes et sur des chariots qui transportaient leurs familles dans des lieux propres au pâturage.

Les Tartares, qui les ont remplacés, conservent encore les mêmes mœurs et les mêmes usages. Laborieux, braves et tempérants, ils méprisaient les richesses; mais ils étaient passionnés pour la gloire. Leurs filles mêmes faisaient la guerre, et c'est peut-être à leur bravoure qu'on doit attribuer la naissance de toutes les fables que les anciens débitaient sur les Amazones.

Ils étaient tellement attachés à leurs coutumes, que la loi punissait de mort quiconque y proposerait le plus léger changement; ils massacraient même souvent les étrangers qui abordaient sur leurs côtes, craignant que leur fréquentation ne corrompît les mœurs et n'inspirât le mépris des lois.

Sous d'autres noms ils adoraient la plupart des dieux de la Grèce, et beaucoup d'auteurs ont douté si ce culte était venu d'Egypte chez les Grecs et chez les Scythes, ou si la Grèce ne l'avait pas reçu des Pélasges, ses premiers habitants et ancienne colonie celtique.

Le dieu de la guerre etait pour eux la première des divinités : ils lui sacrifiaient des victimes humaines; ils faisaient des vases avec les crânes de leurs ennemis, et avec leurs peaux des baudriers, des housses et des brides. Leur grande population les porta aux conquêtes. Repoussés par les glaces du nord, ils cherchaient au midi et à l'occident des terrains plus fertiles et des climats plus doux.

Comme on ne connaît aucun historien scythe, nous ne savons que par les Grecs les noms de quelques-uns de leurs rois et les actions qu'on leur attribue. On prétendait qu'ils devaient leur origine à Gomer, fils de Japhet et petit-fils de Noé.

Scythès, fils d'Hercule, fut, dit-on, leur premier roi. Sigillus, son successeur, envoya son fils au secours des Amazones attaquées par Thésée. Sous le règne de Madiès, les Scythes entrèrent en Asie, soumirent la Syrie et pillèrent les frontières d'Égypte. Cette expédition dura vingt-huit ans. A leur retour, ils trouvèrent que leurs esclaves s'étaient emparés de leurs femmes, de leurs maisons et de leurs troupeaux. Ces fiers guerriers, dédaignant d'employer leurs armes contre de pareils ennemis, s'avancèrent sur eux avec des fouets. Ce mépris frappa de terreur ces esclaves rebelles : ils prirent la fuite. Les femmes, coupables, mais plus courageuses, se donnèrent la mort.

L'histoire ne parle de Thomiris que pour raconter sa guerre contre Cyrus. On prétend que cette reine barbare, après avoir tué ce conquérant, fit plonger sa tête dans un tonneau de sang.

Lorsque Darius attaqua les Scythes, leur roi Janeyrus lui envoya un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Darius ne comprit rien à ce présent mystérieux; il voulait considérer ce tribut comme une preuve de soumission. « Vous vous trompez, seigneur, lui dit Gobrias, un de ses ministres; les Scythes » veulent vous faire entendre que, si les Perses entrent en Scythie, ils ne doi» vent pas espérer d'échapper à leurs coups; à moins qu'ils ne sachent voler » en l'air comme des oiseaux, nager dans l'eau comme des grenouilles, ou en» trer dans la terre comme des souris; leurs flèches signifient que cinq rois scy» thes se joindront à Janeyrus pour vous repousser. » Darius ne le crut pas, et fut vaincu.

Philippe, roi de Macédoine, plus heureux, pénétra dans les États d'Atheas, roi des Scythes, remporta sur lui une grande victoire, emmena vingt mille femmes et enfants prisonniers, s'empara d'un nombre prodigieux de bestiaux et de vingt mille cavales. Dans cet immense butin on ne trouva ni bijoux, ni or, ni argent. Depuis cette époque l'histoire ne parle plus des Scythes comme d'un peuple séparé.



Peyron inv. Velyn s.

MITHRIDATE ROI DE PONT

ROYAUME DE PONT.

Position de ce royaume. — Règne de plusieurs princes. — Règne de Mithridate VI. — MITHRIDATE-LE-GRAND. — Son parricide. — Infidélité et mort de Laodice, sa femme. — Exploits de Mithridate. — Ses cruautés. — Massacre de cent cinquante mille Romains. — Défaite de Mithridate. — Révolte de ses soldats excitée par son fils Pharnace. — Mort de Mithridate. — Lâcheté de Pharnace. — Sa défaite. — Sa mort.

(An du monde 3490. — Avant Jésus-Christ 514.)

Le royaume de Pont, situé sur les bords de la mer Noire, entre le fleuve Halys et la Colchide, était un démembrement de l'empire des Perses. Darius, fils d'Hystaspe, l'avait cédé à un Persan nommé Artabaze. Le trône fut occupé par neuf princes, nommés presque tous Mithridate ou Pharnace. Leurs règnes sans éclat, leurs guerres sans résultats ont laissé peu de traces. Le dernier de ces princes, Mithridate VI, allié des Romains, ne voulut pas les abandonner lorsque toute l'Asie se déclara contre eux. Il en reçut en récompense la Phrygie; mais le sénat enleva ensuite cette province à Mithridate, son fils, qui devint si célèbre par sa haine contre Rome, par ses exploits, par ses cruautés et par ses malheurs.

MITHRIDATE-LE-GRAND.

(An du monde 3881. — Avant Jésus-Christ 123.)

Mithridate, dès sa jeunesse, développa la force de ses passions et la dureté de son caractère. Il fit mourir sa mère pour se débarrasser de sa tutelle. Les exercices de son adolescence le préparaient aux travaux de sa vie : il domptait des chevaux sauvages, couchait sur la dure, bravait les glaces et les frimas, et s'accoutumait aux poisons, dont la férocité des princes d'Asie n'avait rendu l'usage que trop fréquent. Il avait épousé Laodice, sa sœur. Pendant un long voyage qu'il fit en Asie, le bruit de sa mort se répandit; Laodice s'abandonna à un amour coupable. Surprise par le retour de son mari, elle lui présenta un breuvage empoisonné qui manqua son effet, et le roi la fit périr avec tous ses complices. Mithridate ne tarda pas à exécuter les projets de son ambition; il envahit la Paphlagonie, la Bithynie, fit assassiner son beau-frère Ariarathe, roi de Cappadoce, et s'empara de ses États. Les Romains, jaloux de son agrandissement, l'attaquèrent, mais il les battit, les chassa de la Phrygie, de la Carie, de la Lycie, et par ses exploits excita l'enthousiasme de tous les peuples d'Asie,

qui l'appelaient leur père, leur libérateur et leur dieu. Il fit charger de chaînes le proconsul Oppius, et traîna après lui un autre général romain, qu'il fit monter sur un âne pour l'exposer aux insultes de la populace. Après avoir fait battre de verges et torturer cet infortuné, on lui coula de l'or fondu dans la bouche, pour se venger, par cette exécrable cruauté, de l'avarice des Romains qui dévoraient tous les trésors de l'Asie.

Mithridate, prévoyant le ressentiment implacable de Rome, ne mit plus de bornes à ses offenses et à ses fureurs; il ordonna à toutes les villes de sa dépendance en Asie de massacrer tous les Romains qui s'y trouveraient. Cet ordre barbare fut exécuté ponctuellement, et dans ce jour fatal cent cinquante mille Romains perdirent la vie. Quelques historiens réduisent ce nombre à quatre-vingt-mille.

Sylla et Fimbria s'avancèrent bientôt à la tête des armées romaines, et vengèrent ce massacre par d'horribles représailles. Jamais on ne vit de guerre plus cruelle, excitée par des passions plus terribles, et conduite par des hommes plus violents.

Mithridate, d'abord battu, eut à son tour des succès que favorisait la division qui existait entre les généraux ennemis. Fimbria, jaloux de Sylla, fut enfin obligé de céder au génie de son rival, et se donna la mort. L'heureux Sylla reprit ses avantages; le roi de Pont perdit sa flotte et une armée de cent dix mille hommes, que commandait Taxile. Mithridate fut obligé de demander la paix à Sylla, de sacrifier ses conquêtes, et de se voir de nouveau entouré de ces Romains qu'il détestait. Une telle paix ne pouvait être qu'une trêve. Mithridate reprit bientôt les armes, et s'empara de la Colchide. Lucullus, envoyé contre lui, commença la guerre par une victoire. Les provinces d'Asie furent de nouveau dévastées; les villes de Cyzyque, d'Amysie, d'Héraclée, périrent dans les flammes. Le fameux Marius offrit ses secours au roi de Pont, qui vit ainsi des aigles romaines marcher avec ses enseignes.

Après plusieurs succès balancés, toute l'armée de Mithridate, saisie d'une terreur panique, se mit en déroute et l'obligea de fuir. Lucullus le poursuivit vivement : pour arrêter sa marche, le roi sema sur les chemins ses meubles et ses trésors. Un mulet chargé d'or et d'argent arrêta les Romains et donna le temps à Mithridate de se dérober à la poursuite de ses ennemis. Ses femmes, ses sœurs et ses concubines étaient enfermées dans la ville de Pharnacie; il chargea un eunuque de les faire mourir. La célèbre Monime, qu'il avait forcée à l'épouser, voulut s'étrangler avec son bandeau royal, afin, disait-elle, qu'il fût au moins une fois utile à son bonheur.

Mithridate, vaincu, s'était retiré en Arménie, chez Tigrane, son gendre; il en sortit bientôt pour tenter encore la fortune des armes. Pompée commandait les Romains : il défit le roi de Pont dans deux batailles, le chassa de ses États, et s'empara de ses trésors et de ses papiers. Stratonice, une des femmes de Mithridate, voulant sauver la vie de son fils Xipharès, livra aux Romains la ville de Symphorie et les richesses qu'elle renfermait.

On n'entendait plus parler de Mithridate; on ignorait son sort. Pendant l'es-

pace de deux années, on ne put savoir s'il avait succombé à ses malheurs, ou s'il voyait encore le jour. Ce prince, caché dans la Scythie, sur les rives du Don, loin d'être abattu par ses revers, ne songeait qu'à se venger, et méditait, au fond des marais d'Azof, l'invasion de l'Italie et la destruction de Rome. Il cherchait à soulever l'univers entier contre les Romains. Les Scythes lui donnèrent des troupes; les Parthes embrassèrent sa cause; il fit une alliance avec les Gaulois. Son projet était de traverser la Scythie, la Pannonie, d'entrer dans les Gaules, de franchir les Alpes, et de renouveler en Italie la terreur qu'y répandit autrefois Annibal.

Ce plan, quoique gigantesque, pouvait réussir, précisément parce qu'il était aussi imprévu que hardi; mais la perfidie fit échouer cette grande entreprise. Au moment où Mithridate, qu'on croyait mort, reparut dans ses États à la tête d'une armée menaçante, des traîtres livrèrent aux Romains ses forteresses et plusieurs personnes de sa famille. Pharnace, le plus aimé de ses fils, révolta son armée contre lui, en effrayant les soldats sur les dangers et les fatigues d'une si longue expédition. Mithridate ignorait cette lâche trahison. Il apprend tout à coup dans son palais que son camp est soulevé; il sort pour apaiser la sédition. On lance de toutes parts mille traits sur lui : son cheval est tué; il se sauve avec peine dans la ville, dont il ordonne de fermer les portes. Monté sur le rempart, il appelle Pharnace et fait encore une tentative pour réveiller dans le cœur de ce perfide les sentiments de la nature et du devoir. Le traître est insensible à ses prières et à ses reproches. Alors Mithridate, après l'avoir accablé de malédictions, ordonne à ses sujets de se soumettre aux arrêts du sort. « Pour moi, dit-il, incapable de vivre dans la honte, je saurai bien me soustraire à la trahison. » Il entre aussitôt dans son palais, prend une coupe de poison, la vide, et l'ayant remplie de nouveau, la donne à ses deux filles, dont l'une devait épouser le roi de Chypre, et l'autre le roi d'Égypte. Elles tombèrent bientôt dans le sommeil de la mort, ainsi que ses femmes, qui subirent le même sort.

Mithridate seul, trop aguerri contre le poison, n'en éprouva aucun effet. Il eut enfin recours à son épée, et termina ainsi une vie trop célèbre et un règne de soixante-six ans.

Dès que Pompée eut appris par Pharnace la mort de ce redoutable ennemi, il rendit le plus grand hommage à sa mémoire par la joie immodérée à laquelle il s'abandonna, ainsi que toute l'armée romaine. Cicéron, alors consul, ordonna douze jours de fête pour célébrer cet événement.

Les tribuns du peuple firent rendre un décret qui autorisait Pompée à porter aux jeux du cirque une couronne de laurier, une robe triomphale, et une robe de pourpre aux spectacles ordinaires.

La république n'était pas loin de sa chute, puisque les Romains oubliaient assez leurs vertus pour s'enorgueillir du succès d'une trahison, comme leurs aïeux l'auraient fait d'une victoire.

Le lâche Pharnace fit embaumer, habiller et armer le corps de son père, et le livra ensuite aux Romains. Pompée, saisi d'horreur à ce spectacle, détourna

la vue; et revenant à des sentiments dignes de lui : « La haine des Romains con-
» tre Mithridate, dit-il, doit cesser avec la vie de ce grand roi. »

Il ordonna qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et qu'on le plaçât dans le tombeau de ses ancêtres. Mithridate possédait d'immenses trésors; on vit briller au triomphe de Pompée deux mille coupes d'agate, un grand nombre de selles et de brides enrichies de diamants, des vases et des tables d'or massif, des statues de Minerve, d'Apollon et de Mars, faites du même métal; une statue du roi, de huit coudées, entièrement d'or massif; le trône, le sceptre des rois de Pont, et un lit magnifique qui avait appartenu à Darius, fils d'Hystaspe. On y remarquait un trictrac fait de pierres précieuses, et beaucoup de vases magnifiques. Toutes ces richesses avaient passé tour à tour, par l'inconstance de la fortune, d'Égypte en Perse, en Grèce et en Syrie, et venaient s'entasser dans les murs de Rome pour devenir un jour la proie des Barbares.

Pharnace, aussi lâche que perfide, ne voulut prendre le titre de roi qu'après en avoir reçu la permission des Romains. Sa bassesse ne lui attira que du mépris, et il ne reçut de ses protecteurs, sous le nom de royaume du Bosphore, qu'une faible portion des États de son père.

Lorsque la république romaine se vit déchirée par une guerre civile, Pharnace crut le moment favorable pour reprendre l'Arménie et la Cappadoce. César apprit cette nouvelle en Égypte; il vint attaquer Pharnace qui, ne pouvant prévoir une semblable rapidité, n'opposa presque aucune résistance, et se retira dans une citadelle où il fut forcé de capituler. S'étant réfugié chez les Scythes, il y rassembla quelques troupes, et marcha contre Arandre, que les Romains avaient placé sur son trône; mais il fut vaincu et tué dans un combat. Depuis sa mort, le royaume de Pont, démembré, changea sans cesse de nom, de limites et de princes. Sous le règne de Caligula, l'histoire parle de Polémon, roi du Bosphore, qui embrassa la religion juive pour épouser Bérénice, fille d'Agrippa. Vespasien réduisit le Pont en province romaine. Après les croisades, les princes de la maison de Comnène y établirent l'empire de Trébisonde, qui fut depuis renversé par Mahomet II

PARTHES.

Leur origine et leur position. — Règnes successifs de divers princes. — Arsace. — Tiridate ou Arsace II. — Priapatius. — Phraate. — Mithridate. — Phraate son fils. — Mithridate II. — Règne d'un autre Phraate. — Règne de son fils Orode. — Guerre avec le consul Crassus. — Pillage du temple de Jérusalem par Crassus. — Marche de l'armée de Crassus. — Marche de celle d'Orode. — Leur bataille. — Mort du fils de Crassus. — Défaite de Crassus. — Sa mort. — Défaite des Parthes. — Mort de Pacore, fils d'Orode. — Règne d'un autre Phraate. — Ses crimes. — Sa chute du trône. — Sa mort. — Règne d'Orode II. — Règne d'Artaban. — Sa mort. — Ses successeurs. — Règne d'Artabane IV. — Sa bataille avec les Romains. — Sa défaite par les Perses. — Sa mort.

L'empire des Parthes, faible dans son origine, devint un des plus grands et des plus célèbres de l'Orient; mais le plus beau titre de gloire des Parthes est d'avoir été l'écueil des armes romaines.

Ils occupèrent d'abord le pays situé entre l'Indus, le Tigre, la mer Rouge et le mont Caucase. Plusieurs auteurs les font venir de Scythie, d'où ils avaient été chassés, et prétendent le prouver par leur nom même de Parthes, qui veut dire *exilés*. Cet empire dura deux cent cinquante-quatre ans avant Jésus-Christ et deux cent vingt ans après.

Ce fut sous le règne d'Antiochus que les Parthes se rendirent indépendants. Plusieurs provinces de l'Orient s'étaient soulevées dans l'absence du roi de Syrie, qui faisait la guerre en Égypte. Agathoclès, gouverneur du pays des Parthes, avait commis quelques violences contre un jeune homme nommé Tiridate. Arsace, son frère, dont le courage fit oublier l'obscure naissance, réunit quelques-uns de ses amis, attaqua le gouverneur et le tua (1).

Le succès d'un coup hardi donne toujours beaucoup de partisans. Des mécontents se rassemblèrent sous la conduite d'Arsace, qui profita de la négligence d'Antiochus, et parvint à chasser les Macédoniens de la province. Dans le même temps Théodote, encouragé par cet exemple, fit révolter la Bactriane (2).

Arsace jouit paisiblement du trône. Après sa mort Tiridate, son frère, qu'on nomme aussi Arsace II, combattit avec succès Séleucus, fils d'Antiochus, et le fit prisonnier.

Antiochus-le-Grand (3) se montra d'abord plus redoutable pour les Parthes. Il leur reprit la Médie, dont ils s'étaient emparés, entra dans leur pays, et obligea Arsace de se retirer en Hyrcanie (4). Arsace en sortit bientôt avec une

(1) An du monde 3754. Avant Jésus-Christ 250. — (2) An du monde 3768. Avant Jésus-Christ 23[illegible]. — (3) An du monde 3792. Avant Jésus-Christ 212. — (4) An du monde 3798. Avant Jésus-Christ 206.

armée de cent mille hommes, et soutint la guerre avec tant de vigueur qu'Antiochus préféra son alliance à son inimitié, conclut un traité avec lui et le reconnut roi de Parthie et d'Hyrcanie.

Arsace eut pour successeur Priapatius, son fils, dont le règne dura quinze ans, et fut paisible, ainsi que celui de Phraate, qui occupa le trône après lui. Celui-ci, touché des grandes qualités de Mithridate, son frère, le préféra en mourant, à ses enfants, et lui laissa la couronne (1).

Mithridate justifia son choix; il étendit le nom, la puissance et la gloire des Parthes. Ses armes conquirent la Perse, la Médie, la Bactriane, la Mésopotamie; il porta ses conquêtes dans l'Inde plus loin qu'Alexandre.

Mithridate fut à la fois habile général et sage législateur : il se faisait craindre par ses ennemis et chérir par ses sujets; la douceur de son caractère égalait son courage. Attaqué par Démétrius Nicanor, il le fit prisonnier; et, loin d'imiter les exemples des rois barbares de son temps, il traita son captif en roi, lui donna l'Hyrcanie pour résidence, et lui fit épouser sa fille Rodogune. Ce sage prince adoptait pour le gouvernement de son empire ce qu'il trouvait de mieux dans la législation des peuples que la fortune avait soumis à ses armes (2).

Phraate, son fils, lui succéda. Antiochus Sidètes, roi de Syrie, voulant délivrer son frère Démétrius, rassembla une forte armée, attaqua les Parthes, gagna sur eux trois batailles, et fut enfin vaincu et tué dans une quatrième. Phraate voulait profiter de sa victoire et entrer en Syrie; mais une diversion des Scythes l'en empêcha. Obligé de porter ses armes contre eux, il perdit la vie dans une bataille. Il laissa le trône à son oncle Artabanne, qui régna peu de temps (3).

Mithridate II, son héritier, mérita par ses actions le nom de Grand. Il vainquit le roi d'Arménie, et le força de lui donner son fils Tigrane en otage. Il rendit depuis le trône d'Arménie à ce jeune prince, et se joignit au fameux Mithridate, roi de Pont, pour faire la guerre aux Romains.

Antiochus Eusèbe se réfugia chez lui (4), et dut à sa protection la reprise d'une partie de la Syrie.

Mithridate conclut la paix avec les Romains, et devint leur allié; mais, loin de s'abaisser devant eux, il n'imita que trop leur orgueil, car ayant envoyé Orobaze pour traiter avec Sylla, il le fit mourir à son retour, parce qu'il avait cédé la place d'honneur au général romain (5).

La dernière expédition de Mithridate fut glorieuse : il secourut Philippe assiégé dans la ville de Bercé par son frère Démétrius Euchère. Démétrius fut vaincu et pris; Mithridate l'emmena dans ses États, et le traita honorablement. Il mourut après avoir régné quarante ans (6).

Mithridate-le-Grand n'avait pas laissé d'enfants. La vacance du trône excita des troubles dans l'empire des Parthes. Tigrane en profita pour reprendre les

(1) An du monde 3840. Avant Jésus-Christ 164. — (2) An du monde 3873. Avant Jésus-Christ 131. — (3) An du monde 3875. Avant Jésus-Christ 129. — (4) An du monde 3912. Avant Jésus-Christ 92. — (5) An du monde 3914. Avant Jésus-Christ 90. — (6) An du monde 3915. Avant Jésus-Christ 89.

provinces qu'il avait perdues; il y ajouta même une partie de la Syrie et de la Phénicie.

Les Parthes élurent dans ce temps pour roi Mnaskirès, et après Sinatroccès, dont on ne connaît que les noms.

Phraate, fils de Sinatroccès, remarquable par son orgueil, prit le nom de dieu. Salluste nous a conservé une lettre qu'il écrivait à Tigrane, avec lequel il s'entendait secrètement, quoiqu'il eût envoyé des ambassadeurs à Lucullus pour traiter avec les Romains.

Lorsque Pompée vint en Asie, il engagea Phraate dans son parti : mais le roi, qui voulait soutenir Tigrane le fils, se brouilla bientôt avec les Romains. Ses enfants, impatients de régner, le tuèrent.

Mithridate, l'aîné de ses enfants, lui succéda; son frère Orode souleva ses sujets contre lui, et le chassa du royaume. Il fit de vains efforts pour se défendre; assiégé dans Babylone par Orode, il fut obligé de se rendre à son frère, qui le fit égorger, et devint, après ce crime, seul possesseur du trône. Son règne fut troublé par les Romains, qui l'attaquèrent à l'improviste. Le consul Crassus, chargé de maintenir la paix en Asie, commença sans motif cette guerre, dans laquelle il se flattait présomptueusement de surpasser la gloire de Lucullus et de Pompée.

On ne lui avait point ordonné formellement de combattre les Parthes; sa seule vanité le porta à cette entreprise, dont le succès trompa son attente. Les tribuns s'opposèrent en vain à son départ : il méprisa leurs prières, leurs menaces et leurs imprécations. Arrivé dans le port, il ne voulut point attendre un vent favorable pour mettre à la voile, et perdit, par cette imprudence, beaucoup de vaisseaux. Il trouva en Galatie le vieux roi Déjotarus, qui bâtissait une nouvelle ville. Crassus, oubliant qu'il avait lui-même soixante ans, dit au roi des Galates, en le raillant, qu'il attendait les dernières heures du jour pour commencer à bâtir. « Et vous-même, seigneur, répondit le roi, vous ne commen» cez pas trop matin à combattre. »

Crassus, aussi avare qu'ambitieux, voulut piller Jérusalem. Il existait dans le trésor une poutre d'or du poids de trois cents mines; elle était cachée dans une poutre de bois. Le prêtre Éléazar fit présent de cette poutre à Crassus pour sauver le reste du trésor; mais le Romain, après l'avoir reçue, n'en emporta pas moins une partie des richesses du temple, pour la valeur de trente millions. Chargé de ces dépouilles, il s'avança sur l'Euphrate, et entra dans le pays des Parthes, où il pénétra sans obstacles. Sylla et Pompée avaient fait un traité d'alliance avec eux; et, comme ils en avaient observé strictement les conditions, ils ne pouvaient s'attendre à une agression si injuste. Crassus parcourut ainsi une grande partie de la Mésopotamie, où il pilla plusieurs villes. Il aurait pu profiter d'une victoire si facile, accélérer sa marche et s'emparer de Séleucie et de Ctésiphon; mais, content de son butin, il laissa de faibles garnisons dans les places conquises, repassa l'Euphrate, et revint en Syrie, où il employa son temps à lever de fortes contributions et à dépouiller les temples de leurs richesses.

Orode lui envoya des ambassadeurs pour lui déclarer que, s'il avait entrepris cette guerre de son chef, il voulait bien lui pardonner, et se borner à chasser de ses États les garnisons romaines; et que si, au mépris des traités, il avait pris les armes par les ordres de la république, cette guerre serait une guerre à mort, et ne se terminerait que par la ruine des Romains ou par celle des Parthes. Le fier Romain répondit qu'il s'expliquerait dans la capitale des Parthes. Alors un des ambassadeurs, nommé Vahisès, lui dit en souriant: « Crassus, tu verras » plutôt croître du poil dans le creux de ma main que tu ne verras Séleucie. » Toute conférence fut rompue, et de part et d'autre on se prépara à la guerre.

Orode rassembla deux armées; il marcha avec une en Arménie; Suréna conduisit l'autre en Mésopotamie, et reprit plusieurs villes dont Crassus s'était emparé. Les officiers, échappés de ces villes, effrayèrent les Romains en leur parlant de la force de l'armée des Parthes, de leur adresse à lancer au loin les traits les plus pesants, et de l'agilité de leur nombreuse cavalerie, qui était telle qu'on ne pouvait échapper à sa poursuite, ni l'atteindre quand elle fuyait.

Les chefs des légions, considérant la difficulté de vaincre de pareils ennemis, représentèrent en vain à Crassus qu'on ne devait point les traiter aussi légèrement que les autres peuples efféminés de l'Orient, et qu'il fallait mûrement délibérer avant de s'engager dans une semblable entreprise. Crassus n'écouta que son ambition et marcha. Artabaze, roi d'Arménie, qui lui avait amené des troupes, lui conseillait d'éviter les plaines de la Mésopotamie, et de porter plutôt la guerre sur les frontières montueuses d'Arménie, où la cavalerie des Parthes aurait peu d'avantage.

Crassus dédaigna son avis : il était tombé dans cet aveuglement qui précède et annonce toujours les grands désastres. Lorsqu'il passa l'Euphrate, une horrible tempête éclata et parut à l'armée un sinistre présage. Cette armée, la plus forte que les Romains eussent jamais rassemblée, montait à plus de quarante mille hommes. Cassius (qui depuis tua César) conseillait au général de côtoyer l'Euphrate, afin d'éviter d'être entouré; mais Crassus, trompé par un Arabe, nommé Ariamme, émissaire adroit de Suréna, crut que le meilleur parti à prendre était d'épouvanter les Parthes par une marche droite et rapide. Le perfide Arabe le conduisit d'abord par des chemins faciles, et parvint à l'engager dans une plaine immense, sablonneuse, aride, où l'on ne pouvait espérer ni repos ni rafraîchissements.

Au moment où l'armée s'épuisait de fatigue au milieu de sables brûlants, Crassus reçut des lettres d'Artabaze, attaqué en Arménie par Orode, et qui le priait de venir à son secours. Irrité de cette demande, il la prit pour un artifice, et lui répondit qu'après avoir vaincu les Parthes, il irait le punir de sa trahison. L'adroit Arabe persuadait toujours à Crassus que les Parthes effrayés ne songeaient qu'à fuir; mais, lorsqu'il l'eut mené aussi loin qu'il le souhaitait, il s'échappa et alla rendre compte à Suréna du succès de sa mission.

Bientôt les Romains, accablés de lassitude et de besoin, découvrirent l'armée innombrable des Parthes qui s'avançait avec fierté pour les attaquer. Crassus voulut d'abord étendre sa ligne pour ôter à l'ennemi l'espoir de l'envelopper;

mais, s'apercevant que l'immense cavalerie des Parthes le débordait, il resserra son infanterie en bataillons carrés que flanqua sa cavalerie. Les officiers voulaient qu'on se reposât avant de combattre; mais Crassus, n'écoutant que son ardeur et celle de son fils, ordonna la charge. Alors la plaine retentit des cris affreux des Parthes qui, découvrant leurs armes cachées sous des peaux de tigres, éblouirent les Romains par l'éclat de leurs casques et de leurs cuirasses.

Bientôt l'armée romaine fut enveloppée de tous côtés; la cavalerie, harcelée de traits, fatiguée de plusieurs charges inutiles que les Parthes évitaient par une fuite rapide, se retira pour se mettre sous la protection de l'infanterie. Les légions romaines, pressées de tous côtés, voyaient avec rage l'inutilité de leur vaillance. Si les soldats restaient dans leurs rangs, ils tombaient sous les traits pesants des Parthes; s'ils voulaient joindre l'ennemi, ils faisaient de vains efforts pour l'atteindre, et le Parthe, en fuyant, leur lançait des flèches acérées. On espéra quelque temps que ces traits s'épuiseraient, et qu'enfin on combattrait avec la pique et le glaive; mais un grand nombre de chars et de chameaux apportaient sans cesse aux Parthes une nouvelle provision de dards. Le jeune Crassus, à la tête d'une troupe d'élite, se précipita de nouveau sur les ennemis, et, trompé par leur fuite, crut un moment à la victoire : mais il fut entouré, privé de tout espoir de retraite, accablé par le nombre et tué. Les vainqueurs portèrent sa tête sous les yeux de son père : cet horrible spectacle jeta la consternation dans l'armée romaine. Crassus, loin d'être abattu, ranima le courage des Romains, en leur représentant que Lucullus et Scipion n'avaient point vaincu Tigrane et Antiochus sans éprouver de grandes pertes, et qu'on n'achetait la victoire que par le sang. On combattit encore toute la journée avec le courage du désespoir; la perte des Romains fut énorme. Le lendemain on voulut prendre les ordres de Crassus; mais il restait dans un morne silence. Octavius et Cassius, le voyant sourd à leurs consolations et à leurs remontrances, ordonnèrent la retraite; l'embarras que causait le transport des blessés retarda leur marche. Les Parthes ne voulurent pas les poursuivre de nuit; ils entrèrent seulement dans le camp, et égorgèrent quatre mille hommes qui y étaient restés. Leur cavalerie prit beaucoup de fuyards. Crassus était cependant arrivé dans la ville de Carres.

Suréna, qui voulait le prendre, lui fit faire des propositions de paix, promettant qu'il lui laisserait la liberté de se retirer, s'il lui cédait la Mésopotamie. Par cette ruse, Suréna gagna du temps, et son armée campa près de la ville. Alors, changeant de ton, il demanda qu'on lui livrât Cassius et Crassus. Les Romains, indignés, refusèrent de consentir à cette bassesse, et conseillèrent à leurs généraux de prendre la fuite. Andromaque, habitant de la ville, se chargea d'être le guide de Crassus et de Cassius. Le traître les engagea dans les marais qui les forçaient à revenir sans cesse sur leurs pas. Octavius, conduit par de meilleurs guides, s'était sauvé sur une montagne avec cinq mille hommes.

Cassius, découvrant la trahison, revint à Carres, franchit une montagne, et parvint à se réfugier en Syrie, suivi de cinq cents chevaux. Crassus, resté dans

les marais avec quatre cohortes et ses licteurs, gagna péniblement une petite hauteur peu distante de la montagne où s'était retiré Octavius. Les Parthes vinrent l'attaquer. Octavius et ses troupes, voyant le danger de leur général, se reprochèrent leur lâcheté, et descendirent pour le défendre. Les Parthes, fatigués du combat, commençaient à se ralentir. Suréna employa alors l'artifice; il relâcha quelques prisonniers qui publièrent qu'on voulait la paix. Suréna, tendant la main à Crassus, l'invita à venir traiter avec lui : mais le Romain, connaissant la fourberie du Parthe, n'y voulait pas consentir; alors ses soldats éclatèrent en injures, lui reprochèrent de les exposer à mourir pour lui, dans la crainte de s'aboucher avec l'ennemi.

Crassus opposa vainement les plus vives prières à ces reproches; il fut contraint de céder, et partit en conjurant ses officiers de dire à Rome qu'il avait péri, trompé par l'ennemi, mais non trahi par ses concitoyens. Octavius et Pétronius l'accompagnèrent. Dès que Suréna le vit avancer, il s'étonna de le voir à pied et commanda qu'on lui amenât un cheval. « Chacun, dit Crassus, suit les » usages de son pays : ce n'est point un hommage que je vous rends; les con- » suls romains marchent à pied à la tête de leur infanterie. — Eh bien! répliqua » Suréna, vous pouvez regarder le traité comme fait entre Orode et la républi- » que; mais il faut en venir signer les articles sur les bords de l'Euphrate; car, » vous autres Romains, vous oubliez souvent vos promesses. »

Les écuyers du roi prirent Crassus, et le placèrent malgré lui à cheval. Dès qu'il y fut monté, on frappa le coursier pour accélérer sa marche. Octavius, Pétronius et plusieurs officiers voulurent l'arrêter; ce mouvement excita un tumulte, et on en vint aux coups. Octavius, ayant percé un de ces Barbares, fut renversé mort par eux; un Parthe plongea son glaive dans le sein de Crassus. Les Parthes s'avancèrent contre les Romains, et leur proposèrent de se rendre : les uns y consentirent, les autres prirent la fuite; ils furent presque tous atteints et passés au fil de l'épée par les Parthes et par les Arabes. Depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avaient pas éprouvé une semblable défaite. Vingt mille hommes y périrent, dix mille furent faits prisonniers; le reste se sauva en Arménie, en Cilicie et en Syrie. Cassius en forma une armée qui défendit ces provinces contre le vainqueur (1).

La défaite des Romains avait été prévue par le roi d'Arménie; il fit la paix avec Orode, et maria une de ses filles à Pacore, fils du roi des Parthes. Comme ils étaient au festin des noces, on leur apporta pour trophée la tête et la main de Crassus. On prétend qu'Orode fit verser de l'or fondu dans la bouche de l'infortuné Romain pour insulter à son avarice.

Suréna ne jouit pas longtemps de sa gloire : il est dangereux de tenir une épée qui brille plus que le sceptre. Orode en devint jaloux et le fit mourir. L'ingratitude de ce monarque est inexcusable; mais Suréna, trop fier de ses exploits, montrait une ambition, étalait un faste qui pouvait donner de l'ombrage au trône : il voyageait avec mille chameaux pour porter son bagage;

(1) An du monde 3952. Avant Jésus-Christ 52.

deux cents chariots conduisaient ses femmes, et il se faisait accompagner de dix mille esclaves armés et de mille cavaliers qui composaient sa garde.

Les Parthes, après leur victoire, comptaient trouver la Syrie sans défense; ils y pénétrèrent : Cassius les battit et les força de repasser l'Euphrate.

L'année suivante, Pacore, fils d'Orode, rassembla une nombreuse armée, entra en Syrie et fit le siége d'Antioche, où Cassius s'était enfermé. Cicéron, général des Romains en Cilicie, marcha à son secours et mit en fuite un corps de cavalerie parthe. Pacore, effrayé par ce succès, se retira. Cassius le poursuivit, le défit entièrement, et tua Arsace qui commandait l'armée sous les ordres du prince.

Cicéron, profitant de ses succès, subjugua toute la Cilicie et délivra ce pays des montagnards armés qui jusque là n'avaient reconnu aucune domination.

Peu de temps après, la guerre civile déchira la république romaine et empêcha Cicéron de jouir des honneurs du triomphe. Les Parthes se déclarèrent alternativement pour César et pour Pompée : profitant des troubles qui divisaient les Romains, ils firent plusieurs irruptions en Syrie et en Palestine. César, vainqueur de son rival et nommé dictateur, voulait ajouter à sa gloire l'honneur de vaincre le seul peuple dont la vaillance avait triomphé de la puissance romaine et mis une borne insurmontable à ses conquêtes. Il allait partir pour combattre les Parthes, lorsqu'il fut tué au milieu du sénat par Cassius et par Brutus. Octave, Antoine et Lépide formèrent un triumvirat pour venger sa mort; ils défirent, tuèrent ses meurtriers, et se partagèrent l'empire du monde. Antoine, chargé de commander en Orient, donna l'ordre à Ventidius, son lieutenant, d'attaquer les Parthes. Cet habile général remporta sur eux deux victoires et les chassa au delà de l'Euphrate. Apprenant ensuite qu'ils rassemblaient toutes leurs forces contre lui, il employa pour les vaincre un stratagème adroit. Un prince arabe était venu près de lui comme allié, mais dans l'intention de le trahir en faveur des Parthes. Ventidius feignit d'avoir en lui toute confiance; il parut craindre que les Parthes, au lieu de passer la rivière à Zeugma près des montagnes, ne s'avisassent d'effectuer leur passage beaucoup plus bas dans un lieu où ils ne trouveraient que des plaines très-avantageuses à la cavalerie. Les Parthes, instruits de cet entretien par leur émissaire, ne manquèrent pas de prendre cette direction qui exigeait de grands détours, et qui leur fit perdre quarante jours pendant lesquels Ventidius eut le temps de faire venir de Judée des légions qui renforcèrent son armée. Le général romain campait sur une hauteur, dans une forte position. Les Parthes vinrent l'y attaquer. Le combat fut long; les Romains remportèrent la victoire. Pacore périt dans le combat; sa mort mit l'armée en déroute. Les fuyards voulaient regagner le pont de l'Euphrate, les Romains les prévinrent et les taillèrent tous en pièces. Cette célèbre bataille eut lieu précisément le même jour où, quatorze ans auparavant, Crassus avait été vaincu (1). Le roi Orode fut tellement consterné de ce désastre et de la mort de son fils Pacore, qu'il en perdit presque la raison, et

(1) An du monde 3967. Avant Jésus-Christ 37.

resta plusieurs jours sans prendre aucune nourriture; le nom seul de Pacore sortait de sa bouche.

Ce prince infortuné avait trente fils de différentes femmes, qui tous prétendaient au trône. Après avoir été longtemps obsédé par leurs intrigues et par celles de leurs mères, il choisit pour son successeur Phraate, l'aîné de ses enfants, qui malheureusement était le plus vicieux et le plus cruel d'eux tous.

Lorsqu'il fut assuré du trône, il commença par tuer ceux de ses frères nés d'une fille d'Antiochus, roi de Syrie, parce qu'il craignait que ce monarque n'appuyât leurs prétentions. Orode lui ayant montré son horreur de ce crime, ce fils dénaturé le poignarda; il immola ensuite ses autres frères, et n'épargna pas même son propre fils, dans la crainte que le peuple ne se soulevât pour le faire régner à sa place.

Phraate était un monstre; mais il avait des talents militaires qui aveuglèrent peut-être son père et décidèrent son choix. Antoine, jaloux de la gloire de son lieutenant, et voulant au moins la partager, envoya Ventidius triompher à Rome, et lui-même marcha contre les Parthes, dans l'espoir qu'épouvantés par leur dernière défaite ils lui opposeraient peu de résistance. Trompé par de perfides conseils, il s'engagea imprudemment dans le pays des Parthes. Phraate l'enveloppa, le battit, et peu s'en fallut qu'il n'éprouvât le même sort que Crassus. Il se vit forcé à une retraite longue et difficile, qui prouva son courage, mais qui lui coûta la plus grande partie de son armée.

Phraate aurait pu tirer de grands avantages de sa victoire; une conspiration des principaux personnages de sa cour l'en empêcha. Ils le chassèrent du trône, et élurent pour roi l'un d'entre eux nommé Tiridate.

Phraate, ayant rassemblé quelques troupes, renversa son rival; et pour affermir sa puissance, il acheta la protection d'Auguste en lui restituant les aigles romaines conquises sur Crassus. Ce qui peut faire juger de la puissance des Parthes et de la crainte qu'ils inspiraient, c'est que cette restitution des aigles romaines fut célébrée à Rome comme aurait pu l'être la plus grande victoire.

Tiridate trouva un asile à la cour d'Auguste. Phraate y envoya quatre de ses enfants par le conseil de sa femme Thermuse, qui les éloignait pour assurer le trône à son fils. Dès qu'elle eut réussi dans ce projet, elle empoisonna son époux. Les Parthes découvrirent ce crime, la tuèrent et chassèrent son fils.

Ils mirent à sa place Orode II, de la race des Arsacides; mais bientôt, las de sa tyrannie, ils le massacrèrent dans un festin, et demandèrent à Auguste un des enfants de Phraate. L'empereur leur envoya Vonone. Ce prince avait pris l'habillement, les mœurs et le langage des Romains; il déplut à ses sujets, qui déclarèrent qu'ils ne voulaient pas obéir à un esclave de Rome. Les mécontents offrirent le trône à Artabane, roi de Médie, de la race d'Arsace.

Vonone avait un parti : on en vint aux mains; Artabane fut vainqueur. Vonone implora vainement le secours des Romains; il erra quelque temps en Arménie et en Syrie, et finit par être assassiné en Cilicie.

Artabane ne jouit point paisiblement du trône; on lui opposa un autre enfant de Phraate qui vint de Rome pour le combattre. Le nouveau prétendant mourut;

mais Pharasmane, roi d'Arménie, son protecteur, battit Artabane et le chassa de Parithe et de Médie.

Les Romains replacèrent sur le trône Tiridate, ancien rival de Phraate. Cependant Artabane trouva le moyen de reprendre le sceptre : il fut encore dépossédé, et se rétablit enfin solidement sur le trône.

Ses longs malheurs avaient changé son caractère. Il se fit aimer par sa modération, par son équité. La fin de son règne fut tranquille, et sa mort excita de sincères regrets. Deux de ses enfants, Gotarse et Bardane, se disputaient le trône : menacés tous deux par une conspiration, ils se réconcilièrent, et Gotarse céda la couronne à son frère.

Le commencement du règne de Bardane fut glorieux. Il remporta plusieurs victoires; mais son orgueil excita la haine des grands de sa cour, qui le tuèrent. Gotarse, son frère, lui succéda. Claude, empereur des Romains, lui opposa Méherdate, prince Arsacide, qui fut vaincu et pris. Gotarse, par mépris pour les Romains, lui fit couper les oreilles.

Vologèse, son successeur, aussi habile guerrier que Bardane, battit les Romains et donna l'Arménie et la Syrie à deux de ses frères, Tiridate et Pacore. Néron, empereur de Rome, avait chargé Corbulon de combattre les Parthes. Tiridate perdit d'abord l'Arménie; mais Vologèse et Corbulon, qui s'estimaient assez tous deux pour craindre mutuellement d'en venir à une affaire décisive, conclurent la paix, et Vologèse eut l'avantage réel de conserver à son frère Tiridate le royaume d'Arménie, en accordant à Néron le vain honneur de le couronner à Rome.

L'union entre les deux empires dura jusqu'au règne de Cosroës, troisième successeur de Vologèse. L'Arménie devint encore le sujet de la guerre. Trajan nomma Parthanaspate à la place de Cosroës. L'empereur traversa le pays des Parthes comme un torrent dont rien ne peut arrêter le ravage. Cosroës temporisa, se retirant toujours devant les Romains, qui firent de grandes pertes dans cette expédition sans en retirer d'avantages réels. Dès que Trajan fut sorti du pays des Parthes, Cosroës remonta sur le trône et renversa le fantôme de roi que Trajan y avait placé. Vologèse II, son fils, hérita de son sceptre. Les armes romaines l'obligèrent à faire le sacrifice de quelques provinces. Vologèse III, qui lui succéda, voulut réparer ses pertes; l'empereur Sévère le battit et enleva ses trésors, ses femmes et ses enfants.

Tous les successeurs de Trajan faisaient consister leur gloire à triompher des Parthes; mais les armées romaines n'étaient pas assez fortes pour conserver des conquêtes si étendues, et les Parthes, trop belliqueux pour s'accoutumer au joug, le secouaient dès que les Romains se retiraient.

Caracalla forma le projet de triompher sans péril de cette indomptable nation. Artabane IV avait succédé à Vologèse, son frère. Caracalla lui fit demander sa fille en mariage. Les ambassadeurs romains annoncèrent que l'empereur partait pour venir célébrer ses noces à la cour du roi des Parthes. Artabane vint au-devant de lui avec les grands de sa cour et une nombreuse suite sans armes. Caracalla, à la tête de sa garde, tomba sur eux à l'improviste, en

tua un grand nombre et se retira chargé d'un honteux butin. Il se fit décerner par le sénat, pour cette lâche action, le surnom de Parthique.

Artabane, échappé à ce danger par une espèce de miracle, jura une haine irréconciliable à l'empereur; la nation entière partagea son ressentiment. Les Romains et les Parthes rassemblèrent toutes leurs forces et se livrèrent une grande bataille : l'action avait duré deux jours, la fortune restait encore indécise. Quarante mille morts couvraient le champ de bataille : la nuit seule avait suspendu les efforts des combattants, qui se reposaient appuyés sur leurs armes. Un envoyé romain vint prier Artabane de faire cesser un si long carnage. Il répondit : « Nous ne faisons que commencer; je suis déterminé à périr » avec le dernier Parthe ou à tuer le dernier Romain. »

L'aurore du troisième jour paraissait; le roi faisait sonner la charge, lorsqu'un général romain lui fit dire que Caracalla venait d'être assassiné, et que le châtiment du traître devait mettre fin à toute dissension entre les deux peuples. Le roi des Parthes, satisfait, consentit à traiter et conclut une paix avantageuse.

Jamais les Parthes n'avaient acquis plus de gloire; mais cette bataille meurtrière fit à leur empire une blessure profonde et incurable; les plus braves guerriers de la nation avaient péri. Les Perses, conquis par les Macédoniens, vivaient depuis cinq cents ans sous la domination des Parthes; ils profitèrent de leur affaiblissement pour reprendre leur indépendance. Après plusieurs batailles sanglantes, les Perses remportèrent une victoire décisive. Artabane fut tué; son armée se dispersa, et les Parthes, sans chefs, s'incorporèrent au peuple victorieux.

Ainsi finit l'existence de cette nation qui avait ébranlé le colosse romain. Les Parthes passaient avec raison pour les meilleurs cavaliers et les plus habiles archers de la terre. Dès leur plus tendre enfance ils s'exerçaient à manier les armes; depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante on les assujettissait au service militaire. Les grands, toujours à cheval et armés, même en temps de paix, ne connaissaient d'autre science que celle de la guerre.

Les Parthes négligeaient l'agriculture et n'avaient ni navigation ni commerce. Une félicité éternelle attendait dans les cieux le guerrier qui périssait dans un combat. La polygamie était d'usage chez les Parthes; on permettait le mariage entre frères et sœurs. Ils suivaient la religion des anciens Perses et adoraient le soleil sous le nom de Mithra. Leur parole était sacrée : ils regardaient comme un infâme celui qui la violait. Rien n'égalait l'orgueil des rois qui commandaient à ces peuples belliqueux. Arsace, s'adressant à un empereur romain, écrivait ainsi : *Arsace, roi des rois, à Flavius Vespasien.* L'empereur répondit modestement : *Flavius Vespasien, à Arsace, roi des rois.*

CAPPADOCE.



Sa description. — Pharnace, premier roi. — Ses successeurs. — Règne d'Archélaüs. — Son emprisonnement. — Sa mort. — La Cappadoce devenue province romaine.

Cette contrée, actuellement couverte de ruines, contenait autrefois beaucoup de villes et une population assez nombreuse. Césarée, sa capitale, subsiste encore, et le commerce y répand quelque activité. Ce pays est situé entre le Pont, l'Arménie, la Galatie et l'Euphrate. La religion des Cappadociens était celle des Grecs. On y trouvait un temple magnifique dédié à Bellone : le grand-prêtre de ce temple, choisi dans la famille royale, prêtait serment dans le temple de Diane. Le culte des Perses se mêla dans ce pays avec celui des Grecs, et ce mélange finit par amener une indifférence telle pour les différents dogmes, qu'au temps de la conquête des Romains les Cappadociens passaient pour des hommes sans religion et sans mœurs. Les chevaux de cette contrée ont toujours été dans l'Orient l'objet d'un commerce considérable. On y trouvait autrefois beaucoup d'alun, d'argent, de cuivre, de fer, d'albâtre, de cristal et de jaspe.

Le premier roi de Cappadoce se nommait Pharnace (1). Il avait sauvé la vie à Cyrus qu'un lion voulait dévorer. Ce monarque lui donna la Cappadoce pour récompense. L'Empire des Perses était si puissant, que les rois de Cappadoce ne furent longtemps que des gouverneurs décorés d'une couronne.

Après la mort d'Alexandre un roi de Cappadoce, Ariarathe II, voulut se rendre indépendant. Perdiccas le vainquit dans une bataille, et le fit mettre en croix avec tous les princes de son sang. Un enfant seul, échappé à ce massacre, monta sur le trône. Ce roi, qu'on nommait Ariarme II, devint puissant, non par les armes, mais par ses vertus qui le rendirent l'idole de ses sujets et l'arbitre de ses voisins. Les rois ses successeurs se mirent sous la protection des Romains : c'était seulement changer de joug et prendre des maîtres plus éloignés.

Ariarathe VI reçut du sénat une chaîne d'ivoire. L'orgueil romain était parvenu à faire de ce signe de servitude une marque d'honneur que les rois se glorifiaient de porter. Ariarathe fut tué en combattant pour les Romains (2). Il laissa six enfants sous la tutelle de Laodice leur mère. Cette femme cruelle, pour conserver l'autorité, faisait successivement périr ses fils lorsqu'ils approchaient de la majorité. On découvrit enfin ses crimes, et elle fut assassinée.

(1) An du monde 3644. Avant Jésus-Christ 360. — (2) An du monde 3875. Avant Jésus-Christ 129.

Ariarathe VII, échappé à son poignard, périt bientôt après par la perfidie de Mithridate, son beau-frère, qui le fit empoisonner.

Ariarathe VIII (1), qui voulait éviter le sort funeste de son frère, leva une grande armée pour combattre son assassin; mais, au moment où il allait livrer bataille, Mithridate, l'ayant engagé à conférer avec lui, le poignarda. Depuis ce moment, la Cappadoce, théâtre continuel de révolutions sanglantes, fut attaquée, tantôt par Mithridate, tantôt par Tigrane, et vit successivement sur son trône un fils de Mithridate, un frère du dernier roi, et Nicomède, roi de Bithynie, qui s'était rendu le maître du pays. Ce prince gouvernait sous le nom d'un faux Ariarathe qu'il avait opposé au fils de Mithridate. Ce roi perfide espérait faire passer aussi son propre fils pour un enfant du malheureux Ariarathe qu'il avait tué. Tous ces prétendants imploraient la protection de Rome pour légitimer leurs droits.

Le sénat, indigné de tant de fourberies, ordonna que la Cappadoce fût libre et républicaine; mais les Cappadociens, préférant le gouvernement monarchique, choisirent pour roi Ariobarzane (2), qui fut bientôt chassé du trône par le fils de Mithridate et rétabli par Sylla. Tigrane le renversa de nouveau et le força de se réfugier à Rome. Enfin le grand Pompée lui rendit son royaume, qu'il augmenta de plusieurs provinces. Il acheva paisiblement son règne. Son fils Ariobarzane II eut un sort moins heureux; une conspiration de ses sujets termina promptement sa vie (3). Ariobarzane III occupait le trône de son père lorsque Cicéron vint en Cilicie. Le consul avait ordre de protéger ce roi comme un ami fidèle du peuple romain : il remplit avec succès sa mission, et sauva ce prince d'une conjuration tramée par le grand-prêtre de Bellone pour donner le trône à Ariarathe, frère d'Ariobarzane. Ce pontife avait un parti très-puissant dans Comane, ville principale de la Cappadoce. La crainte du courroux des Romains décida les conjurés à renoncer à leurs projets. Lorsque Pompée marcha pour combattre à Pharsale, Ariobarzane lui amena des secours. César, vainqueur, se vengea en levant de fortes contributions sur la Cappadoce, qui fut en même temps pillée par Pharnace (4). César ayant vaincu Pharnace, se réconcilia avec Ariobarzane et lui donna une partie de la Cilicie et de l'Arménie. Le roi, reconnaissant, refusa, après la mort de César, de prendre parti pour ses meurtriers. Cassius, irrité, l'attaqua, le prit et le fit mourir.

Ariarathe X, son frère, lui succéda. Archélaüs était alors grand-prêtre de Bellone, à Comane; il descendait du fameux Archélaüs qui avait commandé les armées de Mithridate contre Sylla, et avait ensuite trahi son roi pour embrasser le parti des Romains. Depuis, son père ayant épousé Bérénice, reine d'Égypte (5), il tint le pontificat de la main de Pompée. Le grand-prêtre épousa Glaphyra, remarquable par sa beauté. Il en eut deux fils, Sisinna et Archélaüs; Sisinna disputa le trône à Ariarathe. Marc Antoine, choisi pour juge de ce différend et séduitp ar la beauté de Glaphyra, prononça en faveur de Sisinna.

(1) An du monde 3913. Avant Jésus-Christ 91. — (2) An du monde 3915. Avant Jésus-Christ 89. — (3) An du monde 3953. Avant Jésus-Christ 51. — (4) An du monde 3962. Avant Jésus-Christ 42. — (5) An du monde 3963. Avant Jésus-Christ 41.

Cependant Ariarathe triompha de son rival et remonta sur le trône (1); mais, cinq ans après, Antoine l'en chassa, pour mettre à sa place Archélaüs, second fils de Glaphyra. Archélaüs, affermi sur le trône, étendit ses États par la protection d'Antoine (2), et lui prouva sa reconnaissance en lui amenant une armée à la bataille d'Actium. Assez adroit pour se concilier la faveur d'Auguste après la défaite d'Antoine, il gagna si bien l'amitié de Tibère, que ce prince plaida lui-même sa cause à Rome contre les Cappadociens qui l'avaient accusé devant le sénat (3). Le règne d'Archélaüs fut longtemps heureux; mais si la reconnaissance avait fait sa fortune, l'ingratitude la détruisit. Tibère, jaloux du crédit qu'Auguste accordait à ses neveux, fils d'Agrippa, s'était retiré à Rhodes (4). On le croyait généralement en disgrâce. Archélaüs, oubliant les bienfaits de Tibère, crut son amitié dangereuse et ne lui rendit aucun honneur (5); il accueillit même avec empressement son rival Caïus, envoyé par Auguste en Arménie.

Tibère conserva dans son cœur un profond ressentiment de cette conduite. Dès qu'il fut parvenu à l'empire, il accusa Archélaüs d'avoir excité des troubles dans les provinces voisines de ses États. Trompé par Livie, ce prince vint à Rome pour se justifier; on le mit en prison (6). Le sénat ne prononça point d'arrêt contre lui; mais, abreuvé de mépris, il n'y put résister et mourut de chagrin.

Son règne avait duré cinquante ans. Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province romaine.

BITHYNIE.

Sa position. — Forme de son gouvernement. — Règne de Cléarque. — Sa tyrannie. — Sa mort. — Ses successeurs. — La ville d'Héraclée détruite par Cotta. — La Bithynie gouvernée par plusieurs rois successifs. — Règne de Prusias II. — Sa trahison envers Annibal. — Son avilissement à Rome. — Sa mort et celle de son fils parricide.

La Bithynie était une contrée d'Asie, célèbre par la fertilité de son sol et l'opulence de ses villes. Elle s'étendait le long de la côte du Bosphore opposée à celle où l'on bâtit Byzance. On y voyait autrefois briller la ville d'Héraclée, fameuse par l'étendue de son commerce et la force de ses flottes.

(1) An du monde 3968. Avant Jésus-Christ 36. — (2) An du monde 3973. Avant Jésus-Christ 31. — (3) An du monde 3984. Avant Jésus-Christ 20. — (4) An du monde 3988. Avant Jésus-Christ 16. — (5) An du monde 4002. Avant Jésus-Christ 2. — (6) An du monde 4020. An de Jésus-Christ 16.

Les rois et les républiques de Grèce recherchaient son alliance. Le gouvernement d'Héraclée fut d'abord républicain et aristocratique. Le peuple, mécontent de l'orgueil des nobles, les chassa et se donna pour chef un transfuge de cet ordre, nommé Cléarque, qui gouverna en tyran : il força les femmes et les filles des exilés à épouser des esclaves. Les proscrits appelèrent à leur secours les étrangers. La guerre fut longue et cruelle, les deux partis étant également déterminés, l'un à recouvrer ses droits, l'autre à défendre son usurpation.

Cléarque faisait périr dans des supplices affreux tous les nobles qu'on pouvait prendre. Mais la crainte, compagne éternelle de la cruauté, empêcha ce tyran d'épargner ses propres partisans ; il contraignait lui-même ceux dont il se défiait à boire la ciguë. Sa tyrannie dura douze ans. Enfin deux hommes désespérés le tuèrent sur son tribunal.

Satyrès, son frère et son successeur, ne se montra pas moins cruel que lui. Il fut remplacé par ses neveux, Timothée et Denis, qui réparèrent par une administration juste et paisible tous les maux de l'État.

Héraclée jouit trente ans de ce repos ; mais les deux fils de Denis annoncèrent par leurs vices et par leurs violences une nouvelle époque de malheur.

En montant sur le trône ils avaient tué leur mère. Lysimaque, leur beau-père, se mit à la tête d'une conspiration contre eux, et les fit mourir. Il voulut ensuite s'emparer de l'autorité ; le peuple le mit en prison et recouvra son indépendance.

Mithridate prit cette république sous sa protection : par reconnaissance, les habitants d'Héraclée embrassèrent avec ardeur son parti, et massacrèrent d'après ses ordres tous les Romains qui se trouvaient sur leur territoire. Cotta vengea Rome de cette perfidie et détruisit la ville d'Héraclée.

Quelques auteurs prétendent que la Bithynie avait été longtemps gouvernée par des rois tributaires des Mèdes et des Perses. Ils rapportent qu'un de ces princes, nommé Bal, défit Calentus, un des généraux d'Alexandre ; qu'il régna cinquante ans et laissa le trône à son fils Zypothès. Pausanias et quelques autres disent que Zypothès ou Zyphetès, dont on ignorait l'origine, fonda le royaume de Bithynie pendant les troubles qu'excitaient dans l'Orient les conquêtes d'Alexandre.

On connaît avec plus de certitude les noms de ses successeurs.

Nicomède Ier monta sur le trône après la mort de son père. Zypothès, son frère, lui disputa la couronne. Il appela à son secours les Gaulois, qui, après avoir ravagé la Germanie et la Grèce, voulaient porter leurs armes dans l'Orient. Nicomède leur ouvrit les portes de l'Asie. Appuyé par eux, il affermit son autorité ; mais il fut obligé, pour payer leurs services, de leur céder une partie de ses États où ils s'établirent, et qu'on nomma Galatie ou Gallo-Grèce.

Zéla, successeur de Nicomède, décidé à se délivrer des Galates, invita leurs chefs à un festin pendant lequel il voulait les faire massacrer : informés de cette trahison, ils le prévinrent et le tuèrent. Son fils Prusias le ven-

gea; ayant rassemblé des troupes, il battit les Galates et ravagea tout leur pays (1).

Prusias II, son fils, fut honteusement célèbre par sa bassesse et par sa lâcheté. Annibal s'était réfugié dans ses États, et l'avait aidé à vaincre le roi de Pergame. Au mépris des lois de l'humanité, des devoirs de la reconnaissance et de l'hospitalité, il consentit à livrer aux Romains ce grand homme, qui se donna la mort pour échapper à la honte.

Après la défaite de Persée, plusieurs monarques, craignant la puissance romaine, envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour féliciter la république sur cette victoire. Prusias les surpassa en faiblesse et en servilité. Il se rendit lui-même à Rome, et, se montrant sur la place publique, la tête rasée et couverte du bonnet d'affranchi, il dit au préteur qu'il ne se considérait que comme un esclave à qui Rome avait rendu la liberté. En entrant dans le sénat, il se prosterna et appela les sénateurs ses dieux sauveurs. Les Romains eux-mêmes semblaient avoir honte de cet excès d'avilissement.

Nicomède II, son fils, le tua pour monter sur le trône ; mais il fut puni de ce crime par un de ses enfants, nommé Socrate, qui l'assassina.

Nicomède III, attaqué par Mithridate et secouru par les Romains, en reconnaissance de ce service, leur légua le royaume de Bithynie, qui devint province romaine.

ROYAUME DE PERGAME.



Sa position. — Philétère, premier roi. — Ses successeurs Eumène et Attale. — Bibliothèque de Pergame sous Eumène II. — Vie sauvage d'Attale III. — Son testament et sa mort. — Règne d'Aristonic. — Courage de Blosius, son ministre. — Lâcheté et mort d'Aristonic.

Ce royaume n'était qu'une petite province de la Mysie, sur la côte de la mer Égée, en face de Lesbos.

Le premier roi de Pergame fut un eunuque nommé Philétère (2). Lysimaque lui avait confié cette province et les trésors renfermés dans la citadelle de Pergame. Cédant ensuite à la haine d'Arsinoé, sa femme, il voulait faire périr son ancien favori : celui-ci se servit de ses richesses pour défendre sa vie ; il gagna des partisans, se révolta, survécut à Lysimaque et conserva son autorité pendant vingt ans. Eumène Ier hérita de sa principauté (3) et l'augmenta de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie. Son règne dura vingt-deux ans.

(1) An du monde 3820. Avant Jésus-Christ 184. — (2) An du monde 3721. Avant Jésus-Christ 283. — (3) An du monde 3741. Avant Jésus-Christ 263.

Un de ses parents, Attale Ier, lui succéda et prit le titre de roi. Ce prince régna quarante-trois ans. Il battit les Galates, fit alliance avec les Romains et les secourut dans une guerre qu'ils avaient entreprise contre Philippe (1). Il laissa le sceptre à son fils Eumène II. Ce monarque fonda la fameuse bibliothèque de Pergame.

Allié fidèle des Romains, il leur découvrit les projets d'Antiochus-le-Grand. Ses troupes contribuèrent à la victoire qu'ils remportèrent à Magnésie sur le roi de Syrie. Le sénat récompensa son zèle par le don de plusieurs provinces enlevées à Antiochus. Tous les ennemis de Rome étaient les siens. Prusias, roi de Bithynie, lui déclara la guerre, et, par les conseils d'Annibal, parvint à détruire sa flotte. Eumène s'étant rendu à Rome pour informer le sénat d'une entreprise que Persée projetait contre la république, le roi de Macédoine le fit attaquer à son retour par des pirates qui le laissèrent percé de coups et privé de sentiment. Sur le bruit de sa mort, Attale, son frère, s'empara de son trône et épousa Stratonice sa femme.

Eumène, guéri de ses blessures, revint dans ses États, reprit sa couronne et ne punit ni la reine ni son frère. A la fin de son règne, ayant reçu quelque insulte du consul Marcius, il rappela les troupes qu'il avait envoyées au secours des Romains. Persée profita de cette brouillerie; il aigrit le courroux du roi de Pergame, en lui représentant que Rome était l'ennemie irréconciliable des rois, qu'elle les trompait tous pour les détruire successivement. Eumène n'osa pas secourir le roi de Macédoine; il ne lui promit que d'être neutre. Les Romains, après leur victoire, ne lui pardonnèrent pas son inaction. Toutes ses démarches pour se justifier furent inutiles; on le traita avec dureté, et il mourut sans avoir pu se réconcilier avec Rome (2).

Attale II, son frère, lui succéda, et épousa pour la seconde fois la reine Stratonice. Son règne dura vingt et un ans. Il fit longtemps la guerre contre le roi de Bithynie, qui s'empara d'abord de Pergame, et finit par en être chassé (3).

Attale III, nommé Philométor, détesté pour ses cruautés et pour ses extravagances, croyait voir partout des conspirations. Il vivait solitaire dans son palais, laissant croître ses cheveux et sa barbe, et labourant lui-même son jardin dans lequel il cultivait des plantes vénéneuses, dont il mêlait les sucs à des baumes qu'il distribuait aux grands de sa cour pour s'en défaire. Il mourut au bout de cinq ans et légua par testament aux Romains ses trésors et son royaume (4).

Aristonic, bâtard d'Eumène, voulut défendre ses droits au trône. La fortune seconda d'abord ses armes; il battit les Romains, mais la victoire le rendit trop confiant; et, comme il s'endormait dans une fausse sécurité, Perpenna le surprit et tailla ses troupes en pièces. Aristonic se sauva dans une ville dont les habitants le livrèrent aux Romains. Il avait pour ministre un philosophe nom-

(1) An du monde 3807. Avant Jésus-Christ 197. — (2) An du monde 3845. Avant Jésus-Christ 159. — (3) An du monde 3866. Avant Jésus-Christ 138. — (4) An du monde 3871. Avant Jésus-Christ 133.

mé Blosius, autrefois habitant de Rome, et célèbre par son amitié pour Gracchus. Livré par des traîtres, avec Aristonic, aux fers de Perpenna, il exhorta son prince à s'affranchir de la servitude par une mort courageuse, et lui en donna l'exemple. Aristonic, trop faible pour l'imiter, fut traîné en triomphe à Rome, jeté en prison et étranglé par l'ordre du sénat.

COLCHIDE.

Sa position. — Expédition des Argonautes. — Rois de cette contrée. — Sa réduction en province romaine.

La Colchide, qu'on appelle aujourd'hui Mingrélie, se trouvait sur la côte orientale de la mer Noire, entre l'Ibérie, le Pont et l'Arménie. La rivière du Phase l'arrose et a donné son nom à une espèce d'oiseau nommé *faisan*, qui depuis a été transporté en Europe. Ses eaux charriaient une grande quantité de paillettes d'or, qu'on arrêtait dans la laine des toisons que les habitants étendaient au fond du fleuve. Attirés par l'appât de ces trésors, objet d'un grand commerce, les Argonautes firent une expédition célèbre pour s'en emparer. Jason, leur chef, que favorisait la fille du roi, la séduisit et l'enleva. Ce fameux voyage, chanté par les poètes, rendit la Colchide célèbre. Elle nous est plus connue par la fable que par l'histoire. Il paraît que ce royaume fut peuplé du temps de Sésostris par une colonie égyptienne qui s'y mêla à quelques Arméniens. L'opulence de la ville de Dioscoris attirait des marchands de tous les pays du monde. Pline dit qu'on y parlait tant de langues différentes, que les négociants romains étaient obligés de s'y servir de cent trente interprètes. Un des fils de Mithridate fut roi de Colchide. Pompée traîna à la suite de son char de triomphe un de ces princes, dont le nom n'est pas connu. On parle encore, dans l'histoire de Traian, d'un autre roi de la Colchide. Cette contrée fut depuis réduite en province romaine.

IBÉRIE

Sa position. — Caractère indépendant des Ibères. — Leur mort courageuse. — Leur roi nomme Artacès.

Le pays qu'on appelait autrefois royaume d'Ibérie se nomme aujourd'hui Gurgistan; c'est une partie de la Géorgie qui est sous la domination des Perses. L'Ibérie était entre la Colchide, le Pont, le Caucase, l'Albanie et la Médie. Quelques auteurs ont prétendu que l'Espagne avait tiré de cette contrée son ancien nom d'Ibérie; mais il est impossible de concevoir comment un petit peuple montagnard, sans commerce maritime, aurait pu porter si loin une colonie.

Les Ibères, renommés par leur courage, avaient soutenu longtemps leur indépendance contre les Scythes, les Mèdes, les Assyriens et les Perses : ils passèrent pour invincibles. Lorsque Pompée entreprit de les dompter, il ne parvint à les vaincre qu'après de longs efforts qui lui coûtèrent de grandes pertes (1). Battus et mis en déroute, ils ne voulurent pas se rendre : ils se retirèrent dans une épaisse forêt; et, du haut des arbres, ils perçaient les Romains de leurs flèches. On fut obligé de mettre le feu à la forêt, et presque toute l'armée des Ibères périt dans l'embrasement. Le roi qui commandait alors ce peuple belliqueux s'appelait Artacès. Les empereurs romains regardèrent l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des Barbares; ils la protégèrent et lui laissèrent ses rois, dont l'histoire cite quelques noms, sans faire connaître leurs actions.

ALBANIE.

Caractère du peuple qui l'habitait. — Bataille entre Pompée et Cosis. — Mort de ce général.

L'Albanie, voisine de l'Ibérie, et que les Persans modernes nomment Schirvan, était habitée autrefois par un peuple simple, laborieux, plus renommé par sa vertu que par sa puissance. Il n'attaquait pas l'indépendance des autres na-

(1) An du monde 3939. Avant Jésus-Christ 65.

tions, mais il défendait courageusement la sienne. Pompée porta ses armes en Albanie. Cosis, frère du roi Orœsès, commandait les Albaniens. Les deux armées se livrèrent bataille. Au milieu de la mêlée, Cosis se précipita sur Pompée pour le percer; mais le Romain lui enfonça son fer dans la poitrine, et remporta une victoire complète. Il paraît que les empereurs romains traitèrent l'Albanie comme l'Ibérie; et la laissèrent gouvernée par ses rois jusqu'au règne de Justinien.

BACTRIANE.

Zoroastre né dans la Bactriane. — Rois de cette contrée. — Envahissement des Parthes.

La Bactriane, aujourd'hui le Corassan, eut, dit-on, la gloire d'avoir donné naissance à Zoroastre. Cette province de l'empire de Perse, voisine de la Scythie, était remarquable par le courage de ses habitants et par la bonté de sa cavalerie. Bessus, satrape des Bactriens, trahit Darius, espérant, par sa mort, gagner la faveur d'Alexandre, qui l'accabla de mépris et le fit mourir. Lorsque ce grand monarque périt, et que ses generaux se partagèrent son empire, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi; mais il fut bientôt détrôné par son frère Euthydème, dont on ne connaît le règne que par ce crime. Ménandre lui succéda. Il accrut ses États par des conquêtes, et n'eut pas le sort des conquérants, car il fut adoré de ses sujets; après sa mort, toutes les villes de son royaume se disputèrent le partage de ses cendres, et lui élevèrent chacune un mausolée pour rappeler ses vertus et la gloire de son règne. Un de ses successeurs ayant été assassiné par son fils, le peuple se révolta contre le parricide. Les Parthes profitèrent de ces troubles, tuèrent le meurtrier, s'emparèrent de la Bactriane et la réunirent à leur empire.

Il existait autrefois dans l'Orient un grand nombre de royaumes et de nations. On ne peut suivre leur histoire. Le temps nous a conserve les noms de ces pays et de quelques-uns de leurs chefs, sans nous transmettre la suite des événements dont ils ont été le théâtre : c'est seulement en parcourant l'histoire des peuples qui les ont conquis que nous pouvons nous faire quelque idée des faits qui les concernent.

Les Syriens ne nous sont connus que par le récit des guerres que les Juifs ont soutenues contre eux, et par les conquêtes des rois d'Assyrie qui s'en emparèrent. Mais après la mort d'Alexandre, il se forma un nouveau royaume de Syrie. Nous en parlerons dans la suite avec détail, puisqu'il devint une des principales puissances de l'Asie, sous la domination des successeurs du conquérant macédonien.

Les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Iduméens, les Amalécites, les Chananéens et les Philistins mêmes, qui ont donné leur nom à la Palestine, ne nous sont connus que par les Juifs, qui conquirent la plus grande partie de ces pays, et furent continuellement en guerre avec ceux de ces peuples qui n'avaient pas reconnu leur autorité.

Il serait impossible de traiter séparément l'histoire de ces petits royaumes qui ne nous présentent que des faits épars, des règnes sans suite, des événements sans liaison, des limites peu certaines. L'histoire des Hébreux, des Égyptiens, des Assyriens et des Perses nous fait connaître tout ce qu'il est désirable de savoir sur ces peuples qui tiraient, dit-on, leur origine de Cham, et dont la plupart descendaient des enfants d'Agar et de ceux d'Ésaü.

PERSES.



Position de leur empire. —Leurs mœurs. — Leur gouvernement. — Leurs lois. — Leurs armes. — Leur culte. — Le *Zend*, livre de Zoroastre. — Productions de la Perse. — Premiers temps de ce pays. — Cajumaroth, premier roi. — Ses successeurs jusqu'à Cyrus. — Cyrus. — Ses belles qualités morales et physiques. — Son éducation. — Ses premières armes. — Traits de sa magnanimité. — Sa guerre avec Crésus. — Crésus est prisonnier. — Le nom de Solon lui sauve la vie. — Siége et prise de Babylone par Cyrus. — La main mystérieuse. — Gouvernement de Cyrus. — Fin de son règne glorieux. — Son histoire selon Hérodote. — Cambyse. — Sa guerre en Égypte. — Son stratagème pour prendre Péluse. — Sa victoire sur Psamménite. — Massacre de hérauts. — Désastre dans l'armée de Cambyse. — Retour de ce roi. — Mort du bœuf Apis. — Bassesse du favori Prexape. — Fable sur une émeraude. — Retour de Cambyse en Perse. — Sa mort. — Smerdis. — Fausseté de son nom. — Son gouvernement. — Son imposture découverte. — Sa mort. — Massacre des mages. — Darius Ier. — Délibération sur la forme du gouvernement des Perses. — Élection de Darius par la ruse de son écuyer. — Cause des guerres entre la Perse et la Grèce. — Siége de Babylone. — Prise de cette ville par le dévouement de Zopire. — Marche de Darius contre les Scythes. — Détresse de son armée. — Sa retraite. — Autres entreprises de Darius. — Ses hérauts en Grèce. — Défaite des Perses. — Mort de Darius. — Xercès. — Son avénement. — Naissance d'Hérodote. — Projet de guerre contre la Grèce. — Réalisation de ce projet. — Extravagances de Xercès. — Force de son armée. Combat aux Thermopyles. — Combat naval à Salamine. — Défaite de la flotte perse. — Retour de Xercès avec son armée en Asie. — Mort de Mardonius à la bataille de Platée. — Destruction de son armée. — Atrocités de la reine Amestris. — Mort de Xercès. — Artaxerce-Longue-Main. — Son entrevue avec Thémistocle. — Ses victoires. — Peste dans l'Attique. — Mort d'Artaxerce. — Xercès II. — Règne de quarante-cinq jours. — Sogdien. — Sa tyrannie. — Sa mort par le supplice des cendres. — Darius Nothus. — Révoltes contre lui. — Couronnement de son fils. — Artaxerce Mnémon. — Son sacre. — Révolte de son frère Cyrus. — Ses préparatifs de guerre. — Bataille entre les deux frères. — Défaite et mort de Cyrus. — Fameuse retraite des dix mille. — Vengeance de la mère du roi. — Son exil. — Autres entreprises d'Artaxerce. — Fin de son règne. — Mort de ses cinquante fils. — Mort du roi. — Ochus. — Son astuce. — Ses cruautés. — Sa guerre en Égypte. — Sa mort. — Atrocité de son favori Bagoas. — Darius Codoman. — Mort de Bagoas. — Règne heureux de Darius. — Époque d'Alexandre-le-Grand. — Sa descente en Asie. — Bataille du Granique. — Défaite des Perses. — Nœud gordien. — Darius à la tête de ses troupes. — Maladie d'Alexandre. — Marche de l'armée de Darius. — Bataille d'Issus. — Défaite et fuite de Darius. — Siége et prise de Tyr par Alexandre.— S on respect pour Jérusalem. — Détresse de son armée près de Memphis. — Construction de la ville d'Alexandrie. — Soumission de Darius rejetée par Alexandre. — Bataille d'Arbelles. — Défaite et fuite de Darius. — Entrée triomphante d'Alexandre dans Babylone. — Prise de Persépolis. — Incendie du palais de Xercès. — Mort de Darius. — Alexandre. — Suite de ses conquêtes. — Contraste dans son caractère. — Mort de Parménion et de Philotas son fils. — Discours des ambassadeurs scythes. — Mort de Clitus tué par Alexandre. — Remords d'Alexandre pour ce meurtre. — Sa guerre dans l'Inde. — Sa victoire sur les Indiens. Porus est prisonnier. — Consternation parmi les Macédoniens. — Leur retraite. — Trait de courage d'Alexandre. — Vengeance de Bagoas envers Orsine. — Festin de neuf mille personnes. — Mort d'Éphestion. — Dépense de trente-six millions pour ses funérailles. — Mort d'Alexandre.

Les Perses, que l'Écriture appelle les Élamites, occupaient en Asie une contrée qui ne comptait que cent vingt mille habitants partagés en douze tribus. Ils furent subjugués par les Assyriens, et restèrent cinq cent vingt-cinq ans sous

leur domination. Après avoir recouvré leur indépendance, Nabuchodonosor les soumit de nouveau; et depuis, la fortune ayant favorisé les armes des Mèdes, les Perses devinrent tributaires de la Médie, jusqu'au moment où Cyrus conquit l'Asie, hérita des trônes de Persépolis et d'Ecbatane, régna dans Babylone et fonda l'empire des Perses qui domina l'Orient, subjugua l'Égypte et ravagea la Grèce.

Cet empire s'étendait depuis l'Indus jusqu'à la mer Ionienne, et de la mer Caspienne à l'Océan.

Avant Cyrus, les auteurs de l'antiquité ne nous apprennent rien de positif sur les anciens Perses, dont la puissance devait avoir été cependant assez étendue, puisque au temps d'Abraham on voit que le roi de Sodome et quatre autres rois du pays de Chanaan étaient tributaires des Élamites qui devaient leur origine à Élam, petit-fils de Sem.

La célèbre législation des Perses dut son éclat à Cyrus. La religion des mages ne reçut sa puissance et sa célébrité que de Zoroastre, qui naquit du temps de Cyrus et publia ses lois sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Cependant on doit croire que Cyrus et Zoroastre n'avaient fait que réformer et perfectionner les lois civiles et religieuses des anciens Perses. Hérodote n'entre dans aucun détail relativement aux rois de Perse qui avaient précédé le fondateur de l'empire; mais tout ce qu'il rapporte de l'éducation de Cyrus et des usages auxquels il fut obligé de se conformer avant de parvenir au commandement des armées et au gouvernement du pays, prouve que la plupart des sages lois de l'empire existaient dans l'ancien royaume des Perses, et que le culte des mages y fut professé de tout temps, ainsi que dans la Médie, qu'on regardait comme son berceau. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avait existé plusieurs Zoroastre. Nous ne chercherons point à pénétrer dans ces ténèbres, puisque nous ne trouvons aucune lumière sûre pour nous y conduire. Ainsi, ce que nous dirons des lois, des mœurs et de la religion des Perses, se rapporte également et aux temps anciens où ces institutions prirent naissance, et à l'époque où Cyrus et Zoroastre les perfectionnèrent. Cette législation, simple dans son enfance, forte dans sa maturité, se soutint pendant les premiers règnes des successeurs de Cyrus, et se corrompit ensuite promptement par l'excès du luxe et de la puissance, qui amène toujours la perte des mœurs et la chute des empires.

Les mœurs des Perses étaient pures et leurs lois très-sévères. L'éducation formait la partie principale de la législation. L'État se chargeait des jeunes gens : on les élevait en commun; nourriture, études, châtiments, la loi réglait tout. Ils vivaient de pain, de cresson et d'eau. Dans les écoles on s'occupait plus de leur cœur que de leur esprit; et, comme on voulait former des hommes et non des savants, ils apprenaient plus la morale que les lettres. La justice était regardée comme la première vertu, l'ingratitude comme le plus grand des vices. On exerçait leur corps à toutes les fatigues, et leur âme à toutes les vertus. Ils sortaient de la classe des enfants à dix-sept ans.

La jeunesse apprenait à tirer de l'arc, à lancer le javelot. Les jeunes gens consacraient leurs journées à ces exercices ou à la chasse, et veillaient une

partie des nuits dans les corps de garde. A vingt-cinq ans ils entraient dans la classe des hommes : là, ils apprenaient à remplir les devoirs d'officiers et de commandants. A cinquante on les exemptait du service militaire, et ils pouvaient prétendre aux places de judicature et d'administration. Chacun, suivant son mérite, et sans distinction de naissance, parvenait aux emplois, mais devait passer successivement par tous les grades.

Leur gouvernement était monarchique : le roi désignait parmi ses enfants celui qui devait lui succéder. Les princes étaient élevés dans leur enfance par des eunuques; on leur donnait ensuite pour gouverneurs des officiers expérimentés. On confiait leur instruction à quatre maîtres : l'un leur enseignait la magie ou le culte des dieux, et les principes du gouvernement; le second leur apprenait les règles de la justice; le troisième était chargé de les garantir de l'atteinte des voluptés; le quatrième les exerçait à braver les périls et à s'affranchir de toute espèce de crainte.

L'autorité du roi devait être limitée par un conseil de sept magistrats puissants et respectés, que l'État nommait, et sans lequel le monarque ne pouvait rien décider. On gardait dans des archives les registres et les annales : on inscrivait sur les premiers tous les arrêts rendus, toutes les grâces accordées; les annales, dépôts des lois, contenaient le récit des événements les plus remarquables.

On voit dans l'Écriture qu'Assuérus se faisait lire ses registres et ses annales, qui lui rappelèrent le service que Mardochée lui avait rendu. On exigeait des juges une austère intégrité.

Le droit de juger les hommes ne s'accordait qu'à la vieillesse : les rois surveillaient la conduite des tribunaux, et punissaient sévèrement les magistrats qui s'écartaient de leurs devoirs. Ils rendaient quelquefois la justice eux-mêmes; Cambyse condamna à mort un juge convaincu d'iniquité : on l'écorcha; et le fils, qui remplaçait son malheureux père, fut obligé de s'asseoir sur la peau du juge prévaricateur.

Les lois n'appliquaient la peine de mort qu'à la récidive. On admettait, dans le jugement, les services rendus à l'État et les bonnes actions, en compensation des crimes commis. La délation était punie quand elle se trouvait calomnieuse. On avait divisé l'empire en cent vingt-sept gouvernements confiés à des satrapes, qui administraient sous les ordres de trois ministres. Un officier de la couronne était chargé de réveiller tous les matins le monarque et de lui dire : « Levez-vous, et songez à bien remplir les fonctions et les devoirs qu'O-
» romaze vous a imposés en vous plaçant sur le trône. »

Comme le prince ne pouvait surveiller lui-même toutes les parties d'un si vaste gouvernement, il envoyait dans les provinces des commissaires qu'on nommait les yeux et les oreilles du roi. L'agriculture recevait des encouragements; on avait fait de sages réglements pour diriger ses travaux : il existait une loi qui promettait des récompenses à l'activité, et qui punissait la paresse. Cyrus, pour honorer l'agriculture, laboura lui-même des champs, et planta beaucoup d'arbres de sa main.

Voulant ouvrir une prompte communication entre toutes les branches de

l'administration, il établit des postes et des courriers qui portaient avec rapidité les dépêches aux extrémités de l'empire; on verra que le dernier Darius avait eu dans sa jeunesse la surintendance des postes. Les rois levaient des impôts en argent et en nature : la satrapie d'Arménie fournissait vingt mille chevaux. Hérodote estimait les revenus de l'État à cent quarante millions, dont le tiers provenait du seul gouvernement de Babylone. On avait affecté des cantons aux dépenses de l'habillement de la reine; l'un s'appelait *Canton de la ceinture*, l'autre *Canton du voile de la reine*.

Quand Thémistocle se réfugia en Perse, le roi lui assigna quatre villes pour sa subsistance : l'une fournissait son vin, l'autre son pain; la troisième ses viandes; la quatrième ses habits et ses meubles.

La garde du roi se composait de dix mille hommes d'élite qu'on appelait les *Immortels*. Les Perses avaient pour armes le sabre, le poignard, le javelot, l'arc et les flèches. Ils couvraient leur tête d'un bonnet qu'on nommait *tiare*. Hérodote, en rapportant l'expédition de Cambyse, dit qu'on examina les morts sur un champ de bataille, et qu'on trouva les crânes des Perses beaucoup moins durs que ceux des Égyptiens. On attribua cette différence à l'habitude qu'avaient les Perses de couvrir leur tête, tandis que celle des Égyptiens était ordinairement nue. Les Perses portaient pour armes défensives des cuirasses, des brassards et des boucliers d'airain. Leurs chevaux étaient bardés de fer. On voyait dans leur armée une grande quantité de chariots armés de faux et attelés de quatre chevaux. Soumis à une sévère discipline, on exigeait d'eux un travail continuel. Lorsqu'ils campaient, fût-ce pour un jour, ils fortifiaient leur camp par des fossés et des palissades. Cyrus, comme on le verra dans la suite, perfectionna beaucoup leur tactique. Ils avaient fait de grands progrès dans les arts, dans les sciences, et surtout dans l'astronomie, qu'ils avaient apprise des Chaldéens. Ils croyaient à l'astrologie, et jugeaient de la destinée des hommes par l'aspect des planètes au moment de leur naissance. On croit vulgairement, d'après les fables de quelques auteurs grecs, que les Perses adoraient le soleil, les astres, le feu et les éléments; mais leur culte était beaucoup plus épuré. Les Élamites, dignes enfants de Sem, avaient conservé et transmis la croyance d'un Dieu unique : ils honoraient le soleil comme son trône, le feu comme son image, les astres comme ses ministres, les éléments comme ses agents animés. Dieu avait créé la lumière et les ténèbres, sous les noms d'Oromaze, principe du bien, et d'Arimane, principe du mal. Ils appelaient le soleil Mythras. Il est vrai que, dans la décadence de l'empire, sous la domination des Grecs et des Parthes, la religion des mages s'altéra; on en vit même quelques-uns sacrifier aux divinités des fleuves, des bois, et adorer Vénus sous le nom de Mythra. Mais, lorsque Artaxare, dit aussi Ardshir, affranchissant aussi sa patrie, releva l'empire des Perses, deux cent vingt-six ans après Jésus-Christ, le culte des mages se dégagea des liens du sabéisme et de l'idolâtrie, que les Grecs et les Parthes avaient fait régner cinq cents ans dans leur pays, et reprit tout à coup son ancienne puissance et son premier éclat. Sapor rassembla un concile de mages qui rétablit la doctrine. Le zèle pour les lois de

Zoroastre redoubla de ferveur : on vit des fanatiques s'exposer à l'épreuve du feu pour prouver la vérité de leur religion : cet ancien culte, qui résista depuis aux armes des mahométans et à la rigueur de leurs lois, n'a jamais pu être entièrement détruit ; il compte encore aujourd'hui, dans l'Orient, un assez grand nombre de sectateurs qu'on nomme *guèbres*, et qui sont l'objet du mépris et de la calomnie des disciples de Mahomet.

Le plus connu, et le seul peut-être qui ait existé des quatre Zoroastre dont parlent les auteurs de l'antiquité, naquit dans la Médie, à peu près à la même époque que Cyrus : son père s'appelait Parschap, et sa mère Doghdu. Il vécut dans le temps où la science d'Esdras et la sainteté de Daniel étaient en honneur dans l'Orient. Envoyé très-jeune en Judée, les prophètes qu'il servait soignèrent son éducation ; il étudia la sagesse dans les livres de Moïse et de Salomon. Revenu en Médie, dans la province d'Aderbijan, sa patrie, il commença à prophétiser, et, pour se livrer sans distraction à l'étude, se retira dans une caverne, où il resta longtemps. Il en orna les murs d'hiéroglyphes et de caractères symboliques. Candémir, partageant les préventions des musulmans contre les mages, prétend que Zoroastre invoquait, dans cette caverne, le démon, qui lui apparaissait au milieu des flammes et lui imprimait sur le corps des marques lumineuses. Ce qui paraît certain, c'est que ce fut dans cette solitude qu'il composa et qu'il écrivit sur des peaux l'ouvrage qui contenait sa doctrine et qu'on appelait *Zend* ou *Zenda-Vesta*. A l'âge de trente ans il vint en Bactriane, s'arrêta à Balch, et y jouit d'un si grand crédit que quelques auteurs l'ont cru roi de cette contrée. Il fit un assez long voyage dans les Indes, et revint communiquer aux mages tout ce qu'il avait appris de la religion des brames.

Il présenta son livre à Darius, fils d'Hystaspe, qui adopta son culte, et l'établit à Balch, comme archimage, lui laissant exercer dans l'empire une autorité spirituelle égale à l'autorité temporelle des rois.

Sa religion, comme toutes les autres, devint persécutrice dès qu'elle fut dominante ; elle proscrivit le sabéisme, c'est-à-dire le culte des faux dieux et des idoles.

Zoroastre voulait établir ses lois en Scythie et y faire une révolution religieuse : Darius seconda ses projets ; mais Argaspe, roi des Scythes, zélé sabéen, entra en Bactriane, battit les Perses, s'empara de Balch, égorgea quatre-vingts mages, et tua Zoroastre sur les débris de son temple.

Les auteurs arabes racontent différemment ce fait.

Le roi de Touran, disent ils, apprenant que tous les hommes de guerre étaient sortis de Balch pour se rendre à l'armée du roi Guztaspe, attaqua, avec quatre mille hommes, cette ville sans défense, et fit mourir quatre-vingts mages, dont le sang éteignit le feu sacré. D'autres disent seulement que Zoroastre mourut de mort violente.

Le *Zend-Vesta*, composé par cet homme célèbre, renferme les principes d'une haute sagesse et de la plus pure morale. On y reconnaît l'existence d'un seul Dieu, créateur de l'univers : il annonce un jugement dernier, qui distribuera

aux bons et aux méchants des récompenses et des châtiments. Dieu pèsera dans ses balances les actions des hommes : si le bien l'emporte, ils iront dans le ciel, et ils tomberont dans l'enfer si le poids du mal est plus considérable. La foi délivre l'homme de la puissance de Satan ou Arimane.

Voici les principaux préceptes du *Zend* :

« Honore tes parents. Marie-toi jeune pour que ton fils te suive et ne laisse » pas interrompre la chaîne des êtres. Fais le bien, évite le mal. Dans le doute, » abstiens-toi. Que les hommes vertueux soient les seuls objets de tes libérali- » tés; mais donne le nécessaire à tout le monde, même aux chiens. Songe qu'il » faut être pur pour prêcher. Évite tout mensonge, toute injustice, toute dé- » bauche. Ne commets point d'adultère ni de vol. Ta main, ta langue, ton cœur » doivent être purs. Montre à Dieu ta résignation dans le malheur, et ta » reconnaissance dans la prospérité. Fais du bien jour et nuit, car la vie est » courte. »

Les mages conservaient le feu sacré que Zoroastre avait apporté à Kis en Médie, et qu'il disait avoir reçu du ciel. Pour entretenir ce feu on se servait d'un bois sans tache. Les mages n'en approchaient qu'avec un linge sur la bouche, dans la crainte de le souiller par leur haleine. La pureté du code moral et religieux de Zoroastre était ternie par sa tolérance pour l'inceste; la religion des mages approuvait le mariage des frères et des sœurs ; on prétend même qu'ils avaient porté leur coupable erreur jusqu'à préférer, pour les hautes dignités sacerdotales, l'homme né de l'inceste du fils et de la mère; mais rien ne prouve la vérité de cette accusation. Ce qui paraît probable, c'est que Zoroastre, en promulgant sa loi, ne se crut pas assez fort pour détruire la coutume établie de tout temps en Perse, en Médie, comme en Égypte, qui avait consacré le mariage entre frères et sœurs, et qu'il craignait, s'il l'entreprenait, de voir tous ses prosélytes abandonner son culte pour embrasser une religion plus conforme à leurs habitudes.

La capitale de la Perse, dans les anciens temps, était la ville de Persépolis, située dans une vaste plaine arrosée par l'Araxe. Tous les voyageurs ont vanté la beauté de ce pays, fertile en ris, en froment, en fruits, en vins excellents. On y trouve des mines d'or, d'argent et de fer. Le golfe Persique fournit les plus belles perles de l'Orient. La terre est jonchée de tulipes, d'anémones, de jasmins, de tubéreuses, qui croissent sans culture. On y mange les dattes les plus sucrées, les pêches les plus savoureuses ; on y recueille le meilleur opium. Les chevaux persans ne le cèdent en vitesse qu'aux chevaux arabes.

Les Grecs, indifférents sur les événements qui s'étaient passés en Asie avant les conquêtes de Cyrus, nous ont laissés dans l'ignorance sur les règnes et même sur l'existence de ses prédécesseurs. Mais, avant de faire connaître le peu de lumières qu'ils nous ont transmises sur la famille de ce grand monarque, nous croyons devoir rapporter ce que les Perses ont écrit sur les premiers temps de l'histoire de leur pays.

Suivant les fastes héroïques des Arabes, Cajumaroth, dont le nom signifie, en persan, *juge équitable*, fut le premier roi des Perses. Il disait qu'un roi doit tou-

jours sacrifier son bonheur au bonheur de son peuple ; et comme il se conforma constamment à cette maxime, pendant un règne long et glorieux, sa mémoire fut toujours révérée en Orient. Son fils vécut dans la retraite et s'adonna aux sciences.

Cajumaroth avait abdiqué pour laisser le trône à son petit-fils; mais, ce jeune prince ayant été tué dans une bataille, Cajumaroth reprit la couronne, civilisa les Perses, leur apprit à bâtir, à filer; et on le regarde comme le fondateur de la religion des mages.

Un de ses petits-fils, nommé Husang, qui lui succéda, inventa la charrue, creusa des canaux, apprit à ses sujets l'art d'exploiter des mines, et celui de fondre et de forger des métaux.

Les Perses citent parmi ses successeurs Thamas b (ou celui qui humilie le diable). Il conquit plusieurs provinces et se fit chérir par ses vertus. Gjemschid (c'est-à-dire soleil) est regardé par les écrivains arabes comme le plus célèbre des anciens rois de Perse. Savant et législateur, on l'appelait le Salomon persan. Il réforma le calendrier, partagea son peuple en trois classes, celle des guerriers, celle des laboureurs et celle des artisans. Il établit des greniers d'abondance qui préservèrent ses sujets du fléau de la famine. Avant lui le vin n'était qu'un remède, sous son règne il devint une boisson générale. Au renouvellement de l'année, ce prince célébrait des fêtes qui duraient sept jours. Il accordait pendant ces solennités un grand nombre de grâces à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes. Semblable en tout à Salomon, il se laissa vaincre par la volupté, et se fit mépriser dans sa vieillesse. Ses sujets se révoltèrent sous la conduite de Déhoc. Le roi voulut en vain défendre son trône. Il fut vaincu et pris dans une bataille. Déhoc le fit scier en deux. Le nom de l'usurpateur présageait un règne tyrannique, car il signifiait la réunion de deux vices. Ce prince cruel gouverna la Perse avec un sceptre de fer. On prétendait qu'il était magicien et qu'il avait fait un pacte avec Arimane (le génie du mal) qui lui appliqua ses lèvres sur l'épaule, et fit naître un ulcère dont on ne pouvait apaiser la douleur qu'en le lavant avec du sang et en le couvrant de cervelle humaine.

Les peuples, las de sa férocité, se soulevèrent. Un forgeron, dont le fils avait été sacrifié au tyran, se mit à la tête des révoltés, prit pour étendard son tablier de cuir qu'il portait dans toute la Perse, en criant : *Guerre au barbare et vengeance!* Ce généreux artisan battit l'usurpateur, le tua, et plaça sur le trône Phrydun, l'un des fils de Gjemschid, qu'il avait dérobé au poignard de Déhoc. Le règne de ce prince fut glorieux et signalé par d'importantes conquêtes. Phrydun, entraîné par sa passion pour une fille du meurtrier de son père, l'avait épousée; il en eut un fils nommé Turc, qui se révolta et lui fit la guerre. Ce fils ingrat et rebelle, vaincu, banni et forcé de s'établir dans une province voisine, y fonda un royaume qui prit son nom. Les Arabes ont cru trouver dans cette histoire l'origine de la haine des Perses contre les Turcs.

Phrydun laissa son trône au second de ses fils, nommé Manujarh, dont le caractère pacifique rendit ses peuples heureux. Nudar, son successeur, fut presque toujours en guerre avec les Turcs. Un des visirs de ce roi, nommé Séhan,

habitait le Sygistan, sur la frontière des Turcs. Le fils de Séhan, qu'on appelait Zalzer, à cause de la couleur dorée de ses cheveux, rencontra à la chasse une fille turque, nommée Roudaba. Il en devint amoureux et l'épousa secrètement, malgré les périls auxquels devaient l'exposer le ressentiment de son père et celui du roi. De ce mariage naquit Rustan, le héros des temps fabuleux de la Perse.

Zalzer fut obligé de cacher longtemps dans les forêts son existence et celle de son fils; mais, apprenant que le roi Nudar était vivement pressé par les Turcs, il sortit de sa retraite, et fit des prodiges de valeur pour défendre son prince et sa patrie. Malgré ses efforts, le roi perdit la bataille et la vie. Zalzer le vengea par des victoires, et couronna Zab, l'héritier du trône. Ce monarque, dont les Perses vantaient la sagesse et l'économie, eut l'ingratitude de vouloir perdre son défenseur. Zalzer, irrité, le combattit, le détrôna, et fit régner à sa place Kejkobad. Ainsi finit, par la mort de Zab, la première race des rois persans, à peu près dans le même temps où Josué gouvernait les Hébreux. Le règne de Kejkobad fut avantageux pour la Perse; ce prince protégea l'agriculture, encouragea le commerce, et rendit les communications plus faciles en perçant le pays de grandes routes. Zalzer le secondait dans son administration. Le fameux Rustan, qui commandait ses troupes, remporta plusieurs victoires contre les Turcs, et répandit au loin la gloire de ses armes.

Le roi éprouva le sort de Thésée. Sa femme, aussi coupable que Phèdre, devint amoureuse de Siavek, son beau-fils, qui repoussa ses vœux criminels : elle l'accusa. Le roi, furieux, avait juré la mort de son fils; mais il découvrit la fourberie de la reine, et voulut la faire périr. Siavek fléchit son père, et sauva la vie à cette femme impudique et cruelle.

Kejchosran, héritier de Kejkobad, combattit toute sa vie contre les Turcs. Ce fut, dit-on, sous son règne que vécut le célèbre Lockman, l'Ésope des Orientaux, et dont les fables font encore les délices des Turcs et des Perses modernes. On demandait un jour à ce sage comment il était parvenu à se rendre heureux. Il répondit : « En disant toujours la vérité, en tenant constamment ma parole, » et en ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardait pas. » Lhoraspe régna peu de temps après. Son fils Guztaspe se révolta contre lui. Le jeune prince, vaincu et banni, vécut longtemps ignoré dans une profonde retraite.

Suivant un usage antique, lorsque le roi de Perse voulait marier une de ses filles, il la conduisait dans une galerie où se trouvaient réunis tous les princes et tous les grands qui prétendaient à sa main, et celui d'entre eux auquel elle offrait une pomme d'or devenait son époux. Lhoraspe voulait marier sa fille. Le jeune prince Guztaspe quitta sa solitude, vint secrètement dans la ville, et, au moment de la cérémonie, se mêla parmi les prétendants. La princesse l'aperçut et lui donna la pomme. Le roi fit d'abord éclater son courroux : les larmes de ses enfants l'apaisèrent. Il était vieux, dégoûté du trône : il le quitta et y plaça son fils.

Il paraît que le roi Guztaspe est le premier Darius des auteurs grecs. Les Persans prétendent que Zoroastre parut sous le règne de ce prince et perfectionna le culte des mages. Les Arabes lui attribuent beaucoup de miracles. Il

transporta, dit-on, le roi Guztaspe dans le paradis, et lui en fit admirer toutes les merveilles. Le règne de Guztaspe fut belliqueux et glorieux. Cependant, à la fin de ses jours, le roi de Touran le battit, s'empara de Balch, égorgea quatre-vingts mages, et fit, à ce qu'on croit, périr Zoroastre.

Bahaman monta sur le trône. Il employa toute sa vie à guérir les blessures que les guerres étrangères et les troubles civils avaient faites à son royaume. Tolérant pour toutes les religions, il protégeait également les sabéens et les mages, quoiqu'il penchât personnellement pour le culte de Zoroastre. Il gagna la confiance du peuple, en le consultant sur l'administration. Cette déférence apparente affermit son autorité. Son fils aîné dédaigna de régner et se retira dans une solitude. Dégoûté lui-même du trône, il le céda à sa femme Omaï qui était enceinte. Bahaman acquit la réputation du plus populaire des rois. On cite de lui cette maxime: *Que la porte du prince ne doit jamais être fermée.*

Lorsqu'Omaï accoucha, les devins consultés prédirent que son enfant serait le fléau de sa patrie. Sa mort fut décidée; mais la reine, ne pouvant se résoudre au sacrifice de son fils, ordonna qu'on exposât sur la rivière le berceau qui le renfermait. On avait eu soin d'y placer des bijoux précieux. Un teinturier qui lavait sa laine aperçoit le berceau et le porte à sa femme. L'enfant, élevé par eux, grandit, embrassa le métier des armes, acquit une grande renommée par ses exploits, et se fit reconnaître par sa mère qui lui céda le trône, sur lequel il monta sous le nom de Darah Ier.

Omaï ne fit pas de conquêtes comme Sémiramis, mais elle fit construire, comme elle, des palais magnifiques et des monuments superbes. Guztaspe avait commencé à bâtir Persépolis; Omaï l'agrandit et l'embellit. La prédiction des devins faisait redouter le règne de Darah; l'événement prouva la fausseté de leur science, car le règne de ce prince fut heureux et pacifique.

Darah II était le fils de Darius Codoman, dont les écrivains grecs ont écrit la vie; mais les Perses, loin de représenter ce roi comme bon et juste, disent qu'il fut cruel et persécuteur, et que le mécontentement des peuples appela en Asie Alexandre-le-Grand, dont ils racontent les exploits en les dénaturant et en les mêlant de fables. Au reste, selon leur récit, comme dans l'histoire grecque, Darah périt victime de la trahison d'un de ses sujets. Quoique les historiens persans prétendent avoir tiré leurs narrations des anciennes annales de la Perse, ils ne peuvent inspirer la moindre confiance. Cette histoire ne paraît qu'un tissu de fables fondées sur une fausse tradition populaire.

Nous avons déjà vu que les Grecs ne nous offrent rien de plus certain sur les temps anciens de cette monarchie. Eschyle, dans la tragédie des *Perses*, cite les noms des deux rois qui avaient régné avant Cyrus. Hérodote, en parlan de Cambyse, père de ce monarque, ne lui accorde pas le titre de roi, mais le compte au nombre des hommes les plus riches et les plus puissants de cette contrée. Selon cet historien, lorsque Cyrus, s'étant échappé d'Ecbatane, fut arrivé en Perse, Harpage, qui l'avait sauvé de la mort dans son enfance, lu écrivit pour l'engager à soulever les Perses. Cyrus, profitant de ses conseils et de ses secours, rassembla les tribus de ce royaume et leur persuada de s'armer

pour secouer le joug du roi des Mèdes, qu'il combattit et défit complétement.

Xercès se faisait honneur de descendre d'Achéménès, père de Cambyse et aïeul de Cyrus.

D'autres historiens assurent que plusieurs rois gouvernèrent les Perses, dans les temps mêmes où ils étaient soumis aux Assyriens et aux Mèdes : ils citent les noms de Persès, le premier de ces rois; d'Achéménès, qu'on disait avoir été nourri par un aigle; de Darius, son fils, père de Cyrus Ier; de Cambyse, qui lui succéda et donna naissance au grand Cyrus.

Nous ne chercherons pas plus longtemps à percer ces obscurités, et nous allons commencer l'histoire de l'empire des Perses par le règne de Cyrus, en suivant le récit de Xénophon, dont les lumières et la philosophie nous font regarder l'opinion comme préférable à celle d'Hérodote.

CYRUS.

(An du monde 3465. — Avant Jésus-Christ 541.)

Astyage, roi des Mèdes, avait deux enfants, Mandane et Cyaxare. Mandane épousa Cambyse, roi de Perse, père de Cyrus. Ce jeune prince, qui devait jouer un si grand rôle dans l'Orient, et soumettre à la Perse la Médie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, naquit un an après Cyaxare, son oncle, frère de sa mère Mandane. Le ciel avait répandu tous ses dons sur Cyrus. Son esprit était vaste et étendu, sa taille majestueuse, sa beauté remarquable, son caractère noble et doux : son ardeur pour l'étude le rendait insensible à la fatigue; aucun obstacle ne pouvait refroidir sa passion pour la gloire. Il reçut l'éducation qu'on donnait aux autres enfants des Perses, éducation dure qui les accoutumait à la sobriété et les exerçait aux plus rudes travaux. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, sa mère Mandane le conduisit en Médie chez son grand-père Astyage. Ses yeux furent frappés, dans cette cour, par le spectacle, nouveau pour lui, du luxe et de la mollesse. On voyait briller sur les habits d'Astyage l'or et la pourpre; sa tête était ornée de faux cheveux; il portait des colliers, des diamants, des bracelets enrichis de pierres précieuses; ses yeux étaient peints, son visage fardé comme celui des femmes. La plus grande dissolution régnait dans ce pays, et tous les grands du royaume imitaient le faste et les vices de leur maître.

Le jeune Cyrus, modeste et réservé, vit les coutumes des Mèdes et leur magnificence, sans les admirer ni les critiquer. Au milieu d'un festin somptueux, Astyage parut surpris de le trouver, à son âge, si indifférent pour le grand nombre et la délicatesse des mets qui couvraient sa table; il lui répondit : « Les Perses ne prennent pas tant de peine et de moyens pour apaiser leur » faim; il ne leur faut que de l'eau, un peu de pain et de cresson. » Il donna les plats d'or et les mets qu'on lui présentait à trois officiers de la cour. Le premier lui apprenait à monter à cheval; l'autre avait rendu d'importants services à son grand-père; le troisième servait Mandane avec affection.

Sacas, grand échanson et favori du roi, n'eut aucune part à ses dons, parce qu'étant chargé de régler les audiences du monarque, il refusait souvent de laisser entrer Cyrus. Astyage lui reprocha son injustice pour un homme qui remplissait si bien sa charge : le jeune prince dit en riant qu'il le servirait mieux que Sacas, et il prit au même moment ses fonctions; mais il refusa de goûter le vin qu'il présentait au roi, disant qu'il croyait que c'était du poison; qu'il avait remarqué que la tête tournait à tous ceux qui en avaient bu ; qu'ils ne pouvaient se tenir sur leurs jambes; qu'on les entendait parler, chanter et crier sans raison, et que cette liqueur faisait perdre au roi sa dignité, et à ses sujets le respect qu'ils lui devaient. « Cette boisson, répondit Astyage, ne » produit-elle pas le même effet sur votre père? — Jamais, répliqua le prince; » quand il a bu, il cesse d'avoir soif, et voilà tout. » Xénophon nous a transmis ces détails, où l'on reconnaît la philosophie d'un disciple de Socrate.

Peu de temps après, Mandane retourna en Perse; Cyrus resta en Médie pour se perfectionner dans l'exercice de l'équitation, car alors, dans la petite province montagneuse de Perse, on trouvait peu de chevaux, et la cavalerie d'Astyage était renommée dans l'Orient. Cyrus ne se servit de son crédit sur son grand-père que pour protéger le malheur et secourir la pauvreté. Il se fit généralement adorer des Mèdes par sa douceur et son humanité. Il avait seize ans lorsque le fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, tenta une irruption en Médie. Cyrus suivit Astyage à la guerre. Ses premières actions furent brillantes, et il contribua par son courage à la victoire signalée que les Mèdes remportèrent sur leurs ennemis.

L'année d'après, Cambyse rappela son fils auprès de lui. Tous les grands, tous les officiers le reconduisirent volontairement jusqu'aux frontières, et le peuple pleura son absence. Il resta encore un an en Perse dans la classe des enfants. On voyait avec étonnement que les mœurs des Mèdes n'avaient point amolli les siennes.

Lorsqu'il fut entré dans la classe de la jeunesse, il surpassa tous ses compagnons en ardeur pour l'étude, en adresse dans les exercices, en patience pour supporter les privations, et en obéissance aux ordres de ses chefs. A l'âge de vingt-sept ans on l'admit parmi les hommes; et pendant treize ans il s'occupa sans relâche à étudier la religion, les lois, l'administration, et à se perfectionner dans l'art militaire.

Astyage avait terminé sa vie : Cyaxare, son fils, occupait le trône. Nériglissar, roi de Babylone, redoutant les progrès de la puissance réunie des Mèdes et des Perses, rechercha l'amitié du roi des Indes, fit alliance avec Crésus, roi de Lydie, et ayant attiré dans son parti plusieurs autres princes, il porta ses armes contre Cyaxare. Celui-ci demanda des secours à Cambyse, qui chargea son fils de lever, d'organiser et de commander un corps de trente mille hommes d'infanterie pour soutenir le roi des Mèdes dans cette guerre. Cyrus ordonna à deux cents Perses, distingués par leurs talents, leur bravoure et leur expérience, de choisir chacun quatre officiers; et ces mille guerriers d'élite, qui contribuèrent tant par la suite aux succès et à la gloire de Cyrus, choisirent chacun, parmi

les soldats les plus braves et les plus adroits, dix lanciers armés à la légère, dix frondeurs et dix archers.

Cambyse accompagna son fils jusqu'à la frontière et lui donna de sages instructions. Comme il trouva que l'étude et les exercices militaires lui avaient inspiré trop de confiance en ses talents, il lui demanda s'il connaissait les meilleurs moyens à prendre pour rassembler des vivres, pour prévenir des maladies dans l'armée, pour exciter l'émulation des officiers, et pour obtenir à la fois l'amour et l'obéissance du soldat. Cyrus lui répondit que dans son éducation on n'avait pas porté ses idées sur de pareils objets; qu'il savait seulement que pour se faire obéir il suffisait de louer, de blâmer, de récompenser et de punir à propos. « Mon fils, répliqua Cambyse, c'est le moyen de forcer à » l'obéissance : l'important est d'en obtenir une volontaire; pour y parvenir, » vous devez convaincre les hommes que vous connaissez mieux qu'eux-mêmes » leurs propres intérêts : il faut leur prouver que vous êtes plus habile que les » autres, et imiter le médecin et le pilote qui excitent la confiance des malades » et des voyageurs en leur persuadant qu'ils savent mieux que personne ce qui » leur est nécessaire. Vous n'avez appris toute votre vie que le métier de soldat; » étudiez maintenant celui de général. Vous savez commander aux corps; étu- » diez l'art de gouverner les esprits. » Ces avis prudents garantirent Cyrus de la présomption si naturelle à la jeunesse, et de l'orgueil que lui inspiraient ses premiers succès.

L'armée babylonienne était de deux cent mille hommes de pied et de soixante mille chevaux. Les Mèdes et les Perses réunis pouvaient à peine lui opposer cent mille fantassins et vingt mille cavaliers. Cyrus, pour balancer la supériorité du nombre par celle des armes, distribua à ses troupes, à la place des traits qu'on lançait de loin, un grand nombre d'épées et de boucliers pour combattre de près, espérant que cet usage, nouveau dans l'Orient, favoriserait le courage des siens et étonnerait les ennemis. Le roi des Indes n'embrassa aucun parti dans cette guerre, et offrit sa médiation pour la paix. Le roi d'Arménie, croyant l'occasion favorable pour recouvrer son indépendance, refusa de payer le tribut annuel qu'il devait à Cyaxare. Cyrus ayant répandu le bruit qu'il voulait faire une grande partie de chasse dans les montagnes, rassembla secrètement ses plus braves guerriers; il y laissa une forte embuscade, et par une marche rapide, descendant tout à coup dans la plaine, surprit les Arméniens qui n'étaient point préparés à cette attaque, et défit sans peine leurs troupes dispersées. La reine d'Arménie et les enfants du roi voulurent se sauver dans les montagnes, et tombèrent dans l'embuscade que Cyrus y avait placée.

Le jeune prince, maître de ces otages, reprocha au roi la violation de sa foi et l'infraction des traités. Tigrane, prince d'Arménie, lié d'amitié avec Cyrus, prit la défense de son père, et promit, pour réparer son erreur, de fournir au roi des Mèdes quarante mille hommes de pied et huit mille chevaux. Cyrus n'en accepta que la moitié : demandant ensuite au roi et à Tigrane quelle rançon ils proposaient pour la liberté de leur famille, ils promirent de souscrire à tout ce qu'il exigerait. Cyrus les ayant invités à un grand festin, leur rendit sans ran-

çon la reine et ses enfants. Il ne leva aucun impôt et partit d'Arménie, après y avoir conquis l'admiration générale par son audace, et la reconnaissance des peuples par sa générosité.

Les Chaldéens, alors en guerre avec les Arméniens, leur livrèrent bataille. D'après les dispositions du roi d'Arménie, Cyrus avait prévu sa défaite et s'était tenu à portée de le secourir. Il défit les Chaldéens, dicta la paix, et bâtit sur les montagnes une forteresse où il plaça des troupes avec l'ordre de combattre le premier des deux peuples qui romprait le traité. Le roi d'Arménie lui donna un corps de quatre mille hommes : ainsi, il revint en Médie avec un grand accroissement en forces et en renommée. Lorsqu'il eut réuni les armées de Perse, de Médie et d'Arménie, il marcha contre le roi de Babylone. En présence des ennemis il donna pour mot d'ordre *Jupiter secourable et conducteur*, fit entonner l'hymne de Castor et Pollux, et chargeant à la tête de ses braves, il enfonça les Assyriens, que la cavalerie mède poursuivit jusqu'aux portes de leur camp. Effrayé par ce premier revers, Crésus, leur allié, prit la fuite avec ses Lydiens. Nériglissar, roi de Babylone, périt dans le combat.

Cyrus voulait poursuivre les ennemis et compléter sa victoire : Cyaxare craignait de réveiller leur courage en les réduisant au désespoir. Le prince de Perse n'obtint de lui que la permission d'emmener du camp les volontaires qui consentiraient à le suivre.

Le roi des Mèdes, dans l'ivresse d'un succès auquel il avait peu contribué, ne songea qu'à se livrer aux excès de la table et de la débauche. Tandis qu'il passait la nuit en festins, les Mèdes coururent en foule se joindre aux Perses, et suivirent avec ardeur Cyrus qui s'empara du camp des Assyriens, dans lequel il trouva d'immenses richesses. Les Hyrcaniens se soumirent à lui : il permit à tous les prisonniers de retourner dans leur pays, sans autre condition que la promesse de ne plus combattre contre la Perse et contre la Médie. Il réserva pour Cyaxare tout ce qu'on avait trouvé de plus précieux dans le camp ennemi. Dans un grand repas donné aux officiers, les Mèdes et les Hyrcaniens eurent des vivres en abondance; les Perses, comme Cyrus, se contentèrent de pain et d'eau. Les mages reçurent la première part des dépouilles de l'ennemi : il partagea le reste entre les Mèdes, et ne donna aux Perses que des armes et des chevaux.

Cependant Cyaxare, sortant de son ivresse, apprit avec colère que tous les Mèdes l'avaient abandonné. Resté seul dans son camp avec ses convives, il rappela sur-le-champ ses troupes près de lui; mais Cyrus, aussi modeste que brave, fléchit son courroux et calma son orgueil par une lettre respectueuse et soumise.

Parmi les prisonniers, on avait réservé pour Cyrus une femme remarquable par sa beauté; elle se nommait Panthée et elle était femme d'Abradate, roi de Susiane. Cyrus, redoutant le pouvoir de ses charmes, refusa de la voir. Araspe, l'un de ses officiers, fut plus présomptueux ; il se croyait à l'abri des passions, et se chargea de la garde de la reine. L'amour s'empara bientôt de sa raison et ne pouvant toucher le cœur de Panthée, il voulut user de violence. Cyrus, irrité, ordonna à Artabaze de lui faire de justes reproches. Araspe se croyait perdu ;

mais le prince, après l'avoir réprimandé, le traita avec bonté, lui pardonna et excita tellement sa reconnaissance, qu'il résolut d'exposer sa vie pour lui rendre un important service. Ayant fait courir le bruit qu'il était disgracié et mécontent, il feignit de chercher un asile à la cour d'Assyrie, dans l'intention d'examiner tout avec soin, de prendre une connaissance exacte des projets et des forces de l'ennemi, et de contribuer ensuite efficacement aux succès de Cyrus : étrange aveuglement des hommes, qui croient qu'un dévouement légitime peut rendre la trahison honorable.

Panthée, sauvée par la vertu de Cyrus des périls qu'avait courus son honneur en informa son époux Abradate. Il vint, à la tête de deux mille hommes, offrir son épée, ses services et sa vie au prince de Perse.

Cyrus vit aussi arriver dans son camp deux hommes puissants en Assyrie, qui implorèrent sa protection; l'un se nommait Gobryas. Le dernier roi d'Assyrie, aimant et respectant ce vieillard, voulait que son fils épousât sa fille. Le jeune prince de Babylone, fougueux dans ses passions, s'était emporté à la chasse contre le fils de Gobryas, et l'avait tué. Peu de temps après, monté sur le trône, il voulut, en abusant de son autorité, prendre pour femme la sœur de sa malheureuse victime. Gobryas, ne pouvant supporter cette tyrannie, demanda à Cyrus appui et vengeance. Le même roi avait aussi maltraité Gadatas, gouverneur d'une grande province; il offrit également ses services à Cyrus.

La mort du roi de Babylone et l'avénement au trône de son frère Nabonit, ou Balthazar, n'apaisèrent point le ressentiment de ces deux mécontents, qui jouissaient en Assyrie de l'estime générale et d'un grand pouvoir. Le prince de Perse, fort de leur appui, entra avec confiance en Assyrie : il y pénétra par la province soumise à Gobryas, qui lui ouvrit les portes d'une forteresse importante, et mit à ses pieds tous ses trésors. Cyrus lui dit : « Je les accepte, et je les » donne en dot à votre fille : elle trouvera, parmi mes guerriers, un époux digne » d'elle. » Il tourna ensuite la ville de Babylone et entra dans les contrées où commandait Gadatas. Ce satrape le rendit maître du pays des Sacques et des Cadusiens. La réunion de ces provinces augmenta son armée de trente-six mille hommes.

Le roi d'Assyrie marcha contre Gadatas pour le punir de sa défection; mais il fut vaincu par Cyrus et forcé de retourner à Babylone. La vaillance et la générosité du prince des Perses lui attiraient l'affection de tous les peuples, qui briguaient son alliance. Avare de leur sang, il voulut terminer la guerre par un combat singulier, et défia le roi d'Assyrie : ce prince n'osa pas répondre à ce défi. On conclut une trêve d'un an, et Cyrus retourna en Médie. Cyaxare craignait de recevoir dans ses États les Perses victorieux. Tout annonçait une désunion funeste aux deux peuples; mais Cyrus, que la victoire n'avait pas enorgueilli, désarma son oncle par ses prières et le toucha tellement par sa douceur, qu'il lui donna sa fille en mariage. Le prince, après avoir fait un voyage en Perse pour obtenir le consentement de Cambyse, son père, revin à Ecbatane célébrer ses noces et hâter les préparatifs qu'exigeait la guerre

Le roi des Indes lui envoya des secours en argent. Pendant ce temps, le roi

d'Assyrie, qui s'était rendu en Lydie, réunissait des forces immenses, avec lesquelles il se flattait d'écraser les Perses et les Mèdes. Les rois de Thrace, d'Égypte, de Chypre, de Cilicie, les Phrygiens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens et les Ioniens embrassèrent le parti de Crésus et de Balthazar. Leur nombreuse armée, rassemblée au bord du Pactole, se proposait de marcher sur Thymbrée. La force de cette ligue et la nouvelle de sa marche répandirent l'inquiétude dans l'armée des Mèdes et des Perses. Cyrus rendit le courage et la confiance à ses guerriers en leur rappelant la rapidité de leurs premiers exploits, la facilité de leurs premiers triomphes; il leur prouva que la discipline et le courage pesaient plus dans la balance du destin que le nombre des soldats, et que des troupes aguerries, unies, exercées aux travaux et à la fatigue, vaincraient sans peine une multitude de peuples qui ne s'entendaient pas, qui n'avaient ni les mêmes intérêts, ni les mêmes lois, ni le même langage, et dont le roi Crésus, nommé généralissime, n'était encore connu que par une fuite honteuse.

Cyrus se voyait à la tête d'une armée de cent quatre-vingt-seize mille hommes; la cavalerie perse était nombreuse et bien exercée, il avait inventé les chariots armés de faux, qui devaient porter le désordre dans les rangs ennemis. Par son ordre on construisit des tours de bois, montées sur des roues, qui suivaient ses bataillons, et du haut desquelles on lançait des pierres et des dards.

Comptant sur le succès de cette nouvelle tactique, et encore plus sur l'ardeur et le dévouement de ses guerriers, Cyrus se porta vers la ville de Thymbrée. L'armée de Crésus se montait à quatre cent vingt mille combattants placés sur une seule ligne : l'infanterie occupait le centre, la cavalerie les ailes. Les Égyptiens seuls, toujours inviolablement attachés à leurs usages, n'avaient pas voulu s'étendre et s'étaient formés en bataillons carrés. Araspe, parfaitement instruit des forces, des plans et des dispositions de Crésus et de Balthazar, vint les découvrir à Cyrus, qui disposa son infanterie en plusieurs colonnes sur douze hommes de front. Il plaça en avant les archers, les lanciers, les frondeurs et les chariots armés de faux. Derrière l'infanterie on rangea les tours roulantes. A quelque distance était un corps de réserve nombreux, destiné à se porter sur les points qui auraient besoin d'appui. Cyrus, après avoir adressé ses prières à Jupiter, ordonna à Arsamas et à Chrysante, qui commandaient les ailes, de mesurer et de régler leur marche sur celle du centre, où brillait l'étendard royal. C'était une aigle d'or placée au bout d'une pique.

L'armée ennemie, par ses premiers mouvements, déborda et entoura celle de Cyrus, qui fit face de tous côtés. Abradate, à la tête des chariots armés de faux, jeta le désordre dans les rangs des Lydiens, ils se dispersèrent aussitôt. Un escadron de chameaux, effrayant les chevaux assyriens par son aspect, son odeur et ses cris, mit en fuite toute la cavalerie de Balthazar. Abradate, voulant ensuite attaquer l'infanterie égyptienne, ne put pénétrer ses masses, fut renversé de son char et périt. Ces braves Égyptiens rompirent et traversèrent

les quatre lignes de l'armée des Perses jusqu'aux tours. Cyrus, qui s'était porté à la tête de sa cavalerie victorieuse, revint sur la masse égyptienne et l'enfonça : il tomba de cheval dans la mêlée au milieu des ennemis ; mais comme il était adoré par ses troupes, elles se précipitèrent à son secours et le dégagèrent.

Cyrus, frappé de la valeur des Égyptiens qui tenaient ferme et ne voulaient pas rendre leurs armes, fit une capitulation avec eux et leur donna les villes de Larisse et de Silène, où longtemps après leurs descendants habitaient encore.

La bataille avait duré depuis le matin jusqu'à la nuit. Crésus se retira près de Sardes, et chacun des alliés retourna dans son pays. Le lendemain l'armée des Perses marcha sur Sardes et battit les troupes de Crésus : après avoir attiré l'attention de l'ennemi sur un point par une fausse attaque, elle marcha d'un autre côté, pénétra dans la ville et s'empara du palais. Crésus fut pris avec tous ses trésors. Cyrus, irrité contre lui, l'envoya au supplice : il allait mourir ; mais, ayant prononcé trois fois le nom de Solon, le vainqueur arrêta le fer levé sur sa tête et lui demanda la cause de son exclamation. Crésus lui répondit que, dans le temps de ses prospérités, lorsque, enivré par la fortune, la gloire et la volupté, il se croyait le plus puissant des rois et le plus heureux des mortels, ce sage législateur l'avait averti de la vanité et de l'inconstance de la fortune ; enfin il répéta toutes les vérités sorties de la bouche de ce philosophe pour le prémunir contre l'orgueil et pour le ramener à la vertu. Près d'expirer, il s'était rappelé ses conseils en regrettant de n'en avoir pas mieux profité.

Cyrus, touché du malheur de ce prince, lui accorda la vie et lui laissa le titre de roi avec des revenus assez considérables. Cyrus parcourut ensuite l'Ionie, qu'il rangea sous son autorité en bravant les menaces de Lacédémone. Ses armes lui soumirent l'Asie, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate. Il conquit la Syrie, l'Arabie, et vint enfin assiéger Babylone. Les habitants de cette ville immense, défendue par un fleuve profond, par de hautes murailles et par une nombreuse armée, se croyaient invincibles. Cyrus employa beaucoup de temps à creuser un canal pour détourner le cours du fleuve. Lorsque cet ouvrage prodigieux fut achevé, étant instruit que les Babyloniens célébraient la fête de Vénus et passaient la nuit dans la débauche, il fit ouvrir par des tranchées les bords du fleuve au-dessus et au-dessous de la ville : les eaux se jetèrent alors dans le profond canal qu'on venait de creuser ; par ce moyen l'Euphrate se trouva à sec. Alors deux corps de troupes, commandés par Gobryas et Gadatas, entrèrent, chacun de son côté, par le lit du fleuve, dans la ville, se rencontrèrent au palais du roi, surprirent la garde et tuèrent Balthazar.

Cette même nuit, ce prince impie, livré à la débauche, dans une sécurité profonde, avait voulu se servir des vases sacrés du temple de Jérusalem. Tout à coup une main divine traça sur la muraille des mots inconnus, que Daniel expliqua en annonçant au monarque sa mort prochaine et la destruction du royaume. A peine Daniel cessait de parler, Cyrus paraît et renverse l'empire des Babyloniens, comme l'avaient annoncé Isaïe et Jérémie. Les vainqueurs

pillèrent Babylone et en ruinèrent une partie. Dans la suite les rois de Perse préférèrent à cette capitale Suze, Ecbatane et Persépolis. Alexandre voulut rendre quelque éclat à Babylone; mais après sa mort les rois macédoniens l'abandonnèrent, et construisirent dans son voisinage Séleucie, qui lui enleva un grand nombre d'habitants. La dynastie des Perses, succédant à celle des Grecs, acheva de ruiner cette antique capitale en bâtissant Ctésiphon. Du temps de Pausanias, il ne restait plus de Babylone que ses murailles. Les rois de Perse en firent un parc pour les bêtes sauvages; ses murs, qu'on ne réparait plus, se détruisirent. L'Euphrate changea de cours, et la place qu'occupait cette ville célèbre n'offrit plus aux yeux du voyageur qu'un marais infect et qu'un vaste désert. Tout disparut, jusqu'à ses ruines, et les géographes modernes ne peuvent même fixer avec précision le lieu où elle existait.

Cyrus, maître de l'Orient, organisa sagement son vaste empire : il le partagea en gouvernements, en districts, et nomma des satrapes pour les gouverner. Afin d'affermir son autorité et de tempérer celle des gouverneurs de provinces, il avait placé partout des officiers fidèles qui les surveillaient, et qui correspondaient directement avec lui. Il choisit pour tous les emplois les hommes les plus vertueux, les plus habiles, et les traita avec une grande générosité. Crésus lui reprochait cet excès de libéralité, et voulait lui prouver qu'avec plus d'économie il aurait pu se faire un trésor immense, qu'il porta par ses calculs à une somme énorme. Cyrus écrivit aux grands de l'empire qu'il avait un besoin pressant d'argent : sur-le-champ on lui envoya de toutes parts une quantité qui surpassait de beaucoup la somme évaluée par Crésus. « Voilà, dit-il, mon trésor : il est inépuisable; je le trouve dans le cœur et » l'affection de mes sujets. »

Cyrus protégea le culte des mages et lui donna beaucoup d'éclat. Toutes les vertus militaires et civiles prospérèrent par son exemple : mais les plus nobles caractères sont rarement à l'abri du double poison de la puissance et de la flatterie; il oublia la simplicité des mœurs des Perses; trois cents eunuques firent le service de son palais. On vit briller à sa cour le luxe des Mèdes; il porta leurs longs habits et se para de leur fard. Peut-être, ayant renoncé aux conquêtes, croyait-il nécessaire d'amollir une nation guerrière dont l'activité, sans occupation pendant la paix, pourrait lui faire craindre des troubles et des révoltes. Il tolérait et respectait tous les cultes; et, quoique celui des mages fût le sien, il protégeait le sabéisme. On le vit traverser la ville sur un char, entouré d'une cour magnifique, et suivi par une garde de quarante mille hommes. Il offrit un sacrifice solennel au Soleil, à Jupiter et à la Terre, et donna ensuite au peuple des jeux et des courses de chevaux.

La mort de Cambyse, son père, et de Cyaxare, son oncle, qu'il avait comblé de présents, réunit à ses États la Perse et la Médie. C'est ainsi que fut fondé ce vaste empire de Perse, qui dura depuis Cyrus jusqu'à Darius Codoman, l'espace de deux cent cinq ans.

Cette monarchie était divisée en cent vingt provinces. Tous les officiers qui avaient secondé Cyrus dans sa conquête possédèrent les premiers emplois et

acquirent d'immenses richesses. Les ordres du roi parvenaient avec célérité d'une extrémité à l'autre du royaume, au moyen des postes et des courriers qu'il établit partout. Trois principaux ministres étaient chargés de l'administration de l'empire. Le prophète Daniel fut un de ses ministres; sa vertu lui avait mérité la confiance de Cyrus. Il obtint la réédification de Jérusalem et la liberté des Juifs, depuis soixante-dix ans captifs en Babylonie. Cyrus, par un célèbre édit, renvoya les Hébreux en Judée, et leur permit de rebâtir le temple de Salomon. Il remit à Zorobabel les vases sacrés pris dans le temple; mais les Samaritains, par leurs intrigues, retardèrent l'exécution de ce décret.

Cyrus jouissait en paix de ses travaux. Son empire était borné à l'orient par l'Inde, au nord par la mer Caspienne et par le Pont-Euxin, au couchant par la mer Égée, au midi par l'Éthiopie et par la mer d'Arabie. Il passait sept mois de l'année à Babylone, trois à Suze et deux à Ecbatane. Tous les ans il allait une fois à Persépolis. Il fit son dernier voyage à l'âge de soixante-dix ans; il avait conservé jusque là sa vigueur et sa santé. Lorsqu'il vit sa fin s'approcher il remercia les dieux de toutes leurs faveurs, rassembla les grands, déclara Cambyse, son fils, roi de Perse, et donna à un autre fils nommé Tanatas, plusieurs gouvernements en apanage. Il parla à ses enfants de l'immortalité de l'âme, leur représenta que toutes leurs actions se passeraient sur un grand théâtre à la vue de tout l'univers; enfin il leur recommanda de craindre le jugement des dieux et celui de la postérité. Au lieu de brûler son corps il voulut qu'on l'enterrât, afin qu'après sa mort, en fécondant la terre, il fût encore utile aux hommes comme il l'avait été pendant sa vie. Il mourut après avoir commandé les armées pendant vingt-trois ans et régné pendant sept.

Hérodote raconte autrement l'histoire de Cyrus : selon cet écrivain, Astyage, averti en songe que son petit-fils le détrônerait, ordonna sa mort. Cyrus, sauvé de ce péril par l'humanité d'un Mède, parvint à fléchir le courroux d'Astyage, qui le reconnut; mais la prédiction n'en fut pas moins accomplie, et le roi des Mèdes périt de la main du prince qui s'était révolté contre lui. Hérodote n'est pas plus d'accord avec Xénophon sur la mort de Cyrus : il dit que ce monarque, portant la guerre contre les Scythes, les trompa par une fuite simulée, et laissa beaucoup de vin et de viandes dans son camp. Les ennemis s'étant livrés à la débauche, Cyrus les surprit, les battit et fit prisonnier le prince de Scythie, qui se tua de désespoir. La reine Thomiris, sa mère, animée par la passion de la vengeance, attira les Perses dans une embuscade, en tua deux cent mille avec Cyrus leur roi; puis, ayant fait couper la tête de ce prince, elle la jeta dans une outre pleine de sang, en lui disant : « Cruel! rassasie-toi maintenant » de ce sang humain dont tu as été insatiable pendant ta vie. » Le même historien rapporte que Cyrus, pour se venger de l'Euphrate, dans lequel les chevaux consacrés au Soleil s'étaient noyés, fit couper par son armée ce fleuve en trois cent soixante canaux. Au reste, Hérodote avertit lui-même qu'il existait différentes versions sur l'histoire de Cyrus; il a préféré sans doute, suivant le goût des Grecs, la plus fabuleuse, et peut-être les contes que répandait en Asie le roi de Babylone, lorsque Cyrus lui faisait la guerre.

CAMBYSE.

(An du monde 3475. — Avant Jésus-Christ 529.)

Après la mort de Cyrus, Cambyse, son fils aîné, étant monté sur le trône, résolut de porter la guerre en Égypte. Amasis, roi de ce pays, s'était soumis à Cyrus qui lui avait imposé un tribut; mais il ne voulut point le payer à son successeur. Cambyse regarda ce refus comme une marque de mépris et comme une injure, et fit d'immenses préparatifs et sur terre et sur mer pour en tirer vengeance. Les Cypriotes lui fournirent des vaisseaux; il reçut un grand nombre de soldats d'Ionie et d'Éolie. Phanès d'Halicarnasse, chef d'un corps de Grecs au service d'Amasis, s'étant brouillé avec ce prince, donna des renseignements très-utiles à Cambyse sur les forces de l'Égypte. Ce fut par son avis qu'il engagea un roi arabe à lui envoyer des chameaux chargés d'eau pour traverser le désert. Ces préparatifs occupèrent les trois premières années de son règne; lorsqu'ils furent achevés, il se mit en marche et apprit en Palestine la mort d'Amasis.

Psamménite, son successeur, réunissait toutes ses forces pour se défendre contre les Perses. Cambyse ne pouvait pénétrer en Égypte qu'après avoir pris Péluse, place très-forte alors; pour s'en emparer il usa d'un stratagème dont la superstition du peuple assura le succès : il savait que la garnison était composée d'Égyptiens; et, en donnant l'assaut à la ville, il fit porter devant les colonnes des chats, des chiens, des brebis et d'autres animaux regardés comme sacrés. Les Égyptiens n'osèrent point tirer sur eux. Cambyse entra sans résistance dans la place et pénétra ainsi dans l'intérieur du pays.

Psamménite vint à sa rencontre et ternit son courage par un acte de cruauté. Le grec Phanès, en quittant le parti d'Amasis, avait été forcé de laisser ses enfants en Egypte. Psamménite les fit égorger à la vue des deux camps, et les Egyptiens burent leur sang. Un crime si lâche présageait une honteuse défaite : le combat fut sanglant et terrible; l'armée égyptienne prit la fuite; la plus grande partie périt, le reste se sauva à Memphis. Cambyse les poursuivit : un vaisseau de Mitylène remonta le Nil par ses ordres, portant des hérauts d'armes qui invitèrent les habitants à se soumettre. Le peuple furieux les hacha en pièces, ainsi que tous ceux qui les accompagnaient. Le roi de Perse attaqua Memphis de vive force, s'en empara, et fit exécuter publiquement dix fois autant d'Egyptiens des familles les plus distinguées qu'il y avait eu de personnes massacrées dans le vaisseau. Le fils aîné de Psamménite se trouva au nombre de ces victimes.

Cambyse traita le roi avec douceur, lui conserva la vie et lui assigna un entretien honorable. Mais ce prince, inconsolable de la perte de son trône et de celle de son fils, voulut exciter des troubles dans l'espoir de recouvrer son royaume : on termina sa vie en lui faisant boire du sang de taureau. Son règne n'avait duré que six mois. Toute l'Egypte se soumit au vainqueur.

Cambyse alla à Saïs; et, prolongeant sa vengeance au-delà du tombeau, il fit déterrer et brûler le corps d'Amasis. Insatiable de conquêtes, il conçut le projet d'envoyer des troupes à Carthage et de s'emparer de toute la côte d'Afrique; mais les menaces des Phéniciens lui firent abandonner cette résolution. Il chargea des ambassadeurs de se rendre auprès du roi d'Ethiopie pour l'inviter à reconnaître son autorité, et lui envoya en même temps de riches présents. Les Ethiopiens méprisèrent ses dons et n'acceptèrent que le vin qui en faisait partie. Le roi d'Ethiopie fit porter à Cambyse un arc d'une grandeur et d'une force remarquables, et lui écrivit qu'il ferait bien, avant d'attaquer l'Ethiopie, d'attendre qu'un de ses guerriers eût pu tendre cet arc. Cambyse irrité marcha contre lui, et laissa des troupes grecques pour contenir l'Egypte. Il chargea en même temps un corps de cinquante mille hommes de se rendre dans l'Oasis où se trouvait le temple de Jupiter Ammon, et de détruire ce célèbre édifice. L'entreprise eut un funeste résultat: les cinquante mille hommes destinés à l'exécuter furent enveloppés par des tourbillons de sable et périrent.

L'armée de Cambyse, brûlée dans les déserts par les feux du soleil et exténuée par les privations, se trouva bientôt réduite à la plus affreuse extrémité. Après s'être nourri de la chair des chevaux et des chameaux, on en vint au point de s'entre-tuer pour assouvir la faim: les soldats, partagés par dizaines, tiraient au sort, et celui sur lequel il tombait servait de pâture à ses malheureux compagnons.

Cambyse, renonçant à vaincre un peuple défendu par un désert immense et par un soleil brûlant, retourna sur ses pas et ne ramena que de faibles débris de son armée à Thèbes, dont il pilla et brûla les temples. Arrivé à Memphis, il trouva le peuple occupé à célébrer les fêtes d'Apis: il crut que ces réjouissances étaient une insulte à son malheur; dans sa colère, il donna l'ordre de tuer tous les magistrats et de fustiger tous les prêtres. Lui-même enfin perça le bœuf Apis d'un coup de poignard dans la cuisse. Depuis ses revers en Ethiopie, il devint frénétique, et sa vie ne fut plus qu'une suite de folies et de cruautés. Il avait un frère que Xénophon nomme Anaxare; Justin, Mergis; et Hérodote, Smerdis. Ce prince, d'une force remarquable, était parvenu à tendre l'arc envoyé par le roi d'Ethiopie. Le roi, jaloux des grandes qualités de son frère et de l'affection qu'on lui portait, le renvoya à Babylone; mais, quelque temps après, ayant rêvé qu'il projetait de le renverser du trône, il chargea un Perse, nommé Prexape, de le tuer. Criminel dans ses penchants comme dans sa haine, il s'enflamma pour sa sœur Méroé, et consulta les juges pour savoir s'il pouvait la prendre pour femme, ainsi que le permettait le culte des mages. Ces vils flatteurs lui répondirent qu'aucune loi du royaume ne le permettait, mais qu'il en existait une qui donnait aux rois de Perse le droit de faire tout ce qu'ils voulaient. Il épousa donc Méroé, et donna son nom à une île qui se trouve dans le Nil, près des frontières de l'Ethiopie.

Un jour Cambyse assistant à un combat d'un lion contre un chien, le frère de ce chien vint à son secours et le rendit vainqueur de son terrible adversaire. A ce spectacle, Méroé versa des larmes et avoua que la vaillance de ce chien

lui avait rappelé la mémoire de son frère Smerdis. Cambyse, se trouvant insulté par un souvenir qui lui retraçait un crime, la frappa si violemment qu'elle en mourut peu de jours après.

Son favori Prexape, attribuant sa violence à son ivresse, lui dit hardiment que les Perses blâmaient et méprisaient son funeste penchant pour le vin. « Vous allez juger vous-même, répliqua le roi, si le vin me fait perdre la » raison. » Alors il vida plusieurs coupes, et, ayant ordonné au fils de Prexape de se tenir debout à l'extrémité de la salle, il saisit son arc, déclara qu'il visait au cœur de ce jeune homme, et le perça en effet d'un coup de flèche; puis, se tournant vers le malheureux père, il lui dit : « Trouvez-vous que l'i» vresse m'empêche d'avoir la main ferme et le coup d'œil sûr ? » Si quelque chose surpasse la noirceur d'un tel crime, ce fut la bassesse de Prexape qui répondit : « Seigneur, Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste. » Crésus, témoin de ce forfait, laissa éclater son indignation. Cambyse ordonna sa mort; et, comme on avait retardé l'exécution de cet ordre cruel, il le révoqua ; mais il fit périr ceux qui n'avaient pas obéi.

Ce fut à peu près dans ce temps que Polycrate, tyran de Samos, mourut. Il était allié et ami d'Amasis. Le destin l'avait toujours favorisé à tel point qu'Amasis lui conseilla de se procurer volontairement quelque forte contrariété pour apaiser la Fortune qui, par cet excès de bonheur, semblait le menacer de grands et de prochains revers. Polycrate, docile à cet avis, jeta dans la mer une superbe émeraude à laquelle il attachait beaucoup de prix. Quelques jours après un pêcheur lui apporta un gros poisson dans lequel il retrouva cette émeraude. Amasis, en étant instruit, lui manda qu'il renonçait à son amitié, ne voulant pas partager le sort d'un homme menacé d'un grand désastre.

Quelque temps après la mort d'Amasis, Orotès, satrape de Sardes, voulut se mettre à l'abri du ressentiment du roi de Perse, qui lui reprochait d'avoir fait de vains efforts pour conquérir l'île de Samos. Feignant d'être mécontent de Cambyse, il écrivit à Polycrate qu'il voulait embrasser son parti, et porter chez lui des trésors dont il abandonnerait la moitié. Le prince de Samos, s'étant assuré par des espions qu'on se préparait à embarquer des coffres remplis d'or, vint sans défiance à Sardes. A peine débarqué, Orotès donna ordre de l'enchaîner; il le fit pendre et s'empara de son île.

Cambyse, après avoir soumis l'Égypte, retourna en Perse. Lorsqu'il fut arrivé en Syrie, un courrier de Suze lui apprit qu'on venait d'y proclamer roi son frère Smerdis qu'il croyait mort. Il l'était en effet; mais un imposteur avait pris son nom. Cet aventurier était fils de Patisithe, l'un des chefs des mages; sa figure ressemblait beaucoup à celle du fils de Cyrus, dont Cambyse avait ordonné la mort.

Le peuple, trompé par cette ressemblance, et le croyant échappé au poignard des assassins, le plaça sur le trône d'un tyran extravagant, cruel et universellement détesté. Cambyse voulait hâter sa marche; mais, en montant à cheval, il tomba, et son épée, sortie du fourreau, lui fit une blessure à la cuisse. Un oracle avait prédit qu'il mourrait à Ecbatane : pour éviter son accomplissement, il ne

voulut jamais aller en Médie. Dès qu'il apprit que le village de Syrie où on la porta se nommait Ecbatane, il désespéra de sa vie et mourut en effet peu de jours après.

Les Egyptiens regardèrent sa blessure et sa mort comme une vengeance du meurtre d'Apis. Plusieurs historiens croient que Cambyse était l'Assuérus de l'Ecriture. Aucun prince ne porta plus loin l'ambition, l'orgueil et la cruauté. Son extravagance, qui fit périr tant de milliers d'hommes dans les sables de Libye et d'Ethiopie, mina les fondements du trône élevé par les vertus de Cyrus. Il fit haïr non-seulement le roi, mais la royauté à tel point que les Perses furent tentés de prendre une autre forme de gouvernement.

En lisant l'histoire de l'Orient, on n'est pas étonné de la passion des Phéniciens, des Carthaginois, des Grecs et des Romains pour la république et la liberté; car la barbarie et le despotisme sanguinaire des rois d'Asie et d'Egypte devaient inspirer la haine de la monarchie et l'horreur de l'esclavage.

SMERDIS.

(An du monde 3480. — Avant Jésus-Christ 524.)

L'imposteur, le fils du mage, le faux Smerdis, prit insolemment le nom d'Artaxerce, et succéda sans obstacle à Cambyse, comme si le sceptre lui eût appartenu légitimement. Cédant aux intrigues des Samaritains, il révoqua les ordres de Cyrus relatifs au temple de Jérusalem, dont la reconstruction fut ainsi suspendue jusqu'au règne de Darius.

Smerdis croyait gagner l'affection de ses sujets par des édits populaires : il diminua tous les impots; il exempta les Perses de tout service militaire pendant trois ans. Mais cette exagération de douceur, et le soin qu'il prenait de se renfermer dans son palais, firent soupçonner qu'il craignait qu'on ne découvrît l'imposture.

Il avait épousé les femmes de son prédécesseur, parmi lesquelles se trouvaient Atosse, fille de Cyrus, et Phédime, fille du satrape Otanès. Le père de Phédime chargea sa fille de découvrir, par le moyen d'Atosse, si Smerdis était le vrai fils de Cyrus; mais elle ne put remplir ses intentions, parce que l'imposteur interdisait à ses femmes toute communication entre elles.

Sur ces entrefaites, le satrape Otanès, ayant su que le fils du mage avait autrefois été mutilé pour un crime, manda à Phédime d'examiner adroitement la nuit si Smerdis ne portait aucune cicatrice aux oreilles. Elle obéit, et découvrit complétement l'imposture de l'usurpateur. Otanès alors, n'ayant plus de doute, fit une conjuration avec cinq autres satrapes et Darius, dont le père, nommé Hystaspe, était gouverneur de Perse.

Les mages, alarmés de leur réunion, soupçonnèrent l'objet de leurs assemblées, et, pour déjouer ce complot, ils proposèrent à Prexape de déclarer devant le peuple que le prince qui régnait était véritablement le même fils de Cyrus, le même Smerdis, que Cambyse lui avait ordonné de poignarder, mais dont il

n'avait pu se résoudre à terminer les jours. Prexape parut se rendre à leurs prières, à leurs menaces, à leurs promesses; mais, tout le peuple étant rassemblé, il monta sur une tour, et déclara avec sincérité qu'il n'avait que trop bien exécuté les ordres barbares de Cambyse, qu'il avait tué de sa propre main Smerdis, et que celui qui occupait le trône était un imposteur. Cet événement excita dans la ville et dans le palais un grand tumulte. Les conjurés en apprirent bientôt la cause et en profitèrent. Ils marchèrent contre l'usurpateur, dont le peuple forçait et remplissait les appartements. Smerdis, suivi d'un de ses frères et de quelques gardes, se défendit et blessa deux des conjurés; mais enfin, ayant vu tomber son frère, il cherchait son salut dans la fuite, lorsque Gobryas le saisit entre ses bras et l'arrêta. Cette scène se passait la nuit. Darius craignait, en voulant tuer l'imposteur, de percer Gobryas; mais celui-ci lui dit de ne point se laisser arrêter par cette crainte. Darius dirigea si adroitement son glaive, qu'il ne blessa que le faux Smerdis.

Après l'avoir tué, on exposa sa tête aux yeux du peuple qui, dans sa fureur, extermina tous les mages du parti de l'imposteur. Ce jour de carnage devint une fête annuelle qu'on appela le *massacre des mages*.

DARIUS Ier.

(An du monde 3482. — Avant Jésus-Christ 522.)

Cette grande révolution achevée, les sept conjurés se rassemblèrent pour délibérer sur la forme du gouvernement qu'on pouvait proposer aux Perses. Otanès, frappé de tous les maux de la tyrannie, parla vivement pour le gouvernement populaire et s'efforça de prouver que ce gouvernement seul était juste, naturel et légitime, qu'il assurait à chacun ses droits et sa liberté, et que la démocratie seule pouvait mettre le peuple à l'abri de l'inégalité des richesses, de la corruption des mœurs, de l'oppression des grands et des caprices d'un maître. Mégabyse soutint au contraire que de toutes les tyrannies celle de la multitude était la plus redoutable, qu'elle n'avait ni frein, ni bornes, ni responsabilité, et que là où le peuple gouvernait on ne voyait qu'ignorance, confusion, passions et désordres. Selon son avis, le gouvernement qu'on devait choisir était l'aristocratie, la raison voulant en effet qu'on prît pour diriger les affaires les hommes les plus habiles, les plus éclairés et les plus intéressés par leur fortune à la conservation de l'ordre public. Une nation ainsi gouvernée ne pouvait, disait-il, craindre ni l'avidité et la cruauté d'un maître, ni la furie sanguinaire d'un peuple ignorant et tumultueux. Darius ne partagea aucune de ces opinions et les combattit l'une par l'autre. Il montra, comme les partisans du parti populaire, le danger de laisser le pouvoir à quelques riches qui opprimeraient le peuple à leur gré sans être contenus par aucun pouvoir supérieur, et qui rendraient continuellement la nation victime de leurs rivalités, de leur ambition et de leurs sanglants débats. Il représenta, plus fortement encore que Mégabyse, toutes les calamités qu'entraîne l'anarchie inséparable du gouverne-

ment populaire. Il conclut en opinant pour la monarchie, qu'il regardait comme la seule barrière assez forte pour arrêter l'ambition des grands, pour comprimer les passions des peuples et pour opposer aux armes et aux intrigues de l'étranger une résistance régulière. Il n'ignorait point l'abus qu'un roi pouvait faire de son pouvoir; les exemples n'en étaient que trop communs, et le règne de Cambyse en offrait la preuve récente. Mais un seul tyran était encore préférable à la réunion de plusieurs, comme dans l'oligarchie, et à une tyrannie universelle, comme on la trouvait dans la démocratie. D'ailleurs rien n'empêchait de se mettre à l'abri du despotisme par l'autorité de la religion, par celle des lois et par un conseil composé des grands du royaume. L'assemblée adopta l'avis de Darius; elle se détermina à établir la monarchie et à choisir un roi parmi les sept membres de la conjuration.

Suivant les idées religieuses de ce temps, on résolut de s'en rapporter pour ce choix au jugement du Soleil. Les sept prétendants convinrent de se trouver le lendemain à cheval à la porte de la ville au moment où l'astre du jour paraîtrait sur l'horizon, et promirent formellement de reconnaître pour roi celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier. L'écuyer de Darius, informé de cette résolution, usa d'artifice pour donner la couronne à son maître : il attacha pendant la nuit une jument dans le lieu indiqué pour la réunion, et y amena le cheval de Darius. Le lendemain, dès que les sept concurrents parurent, le cheval, reconnaissant l'endroit où il avait vu la cavale, se mit à hennir; et Darius, fils d'Hystaspe, fut proclamé roi. Il accorda de hautes dignités à ses concurrents, et leur donna de grands priviléges. Le roi seul pouvait porter une tiare droite; tous les Perses devaient pencher la pointe de la leur en arrière. Les conjurés eurent le privilége de porter la pointe de leur tiare en avant. Darius leur concéda un droit plus réel; il les fit membres d'un conseil de sept grands, sans l'avis desquels le monarque ne pouvait prendre aucune décision importante. Ce prince s'appelait précédemment Ochus; il était de la famille royale d'Achéménès. Lors de son élévation au trône, il prit le nom de Darius, ce qui signifiait en langue persane *vengeur*, titre qu'il méritait pour avoir puni l'insolence du mage.

Le nouveau roi, pour rendre son autorité plus respectable, voulut ajouter aux droits de l'élection ceux que lui offrait une union avec la famille de Cyrus. Il épousa Atosse et Aristone, sœurs de Cambyse. Il s'était marié précédemment à une fille de Gobryas, dont il avait eu un enfant, nommé Artabazane, qui prétendit dans la suite au trône. Le roi mit aussi au nombre de ses femmes Parmys, fille du véritable Smerdis, et Phédime, dont l'adresse avait découvert le secret de l'imposteur. Il voulut encore prouver sa reconnaissance à son écuyer, et fit ériger une statue équestre avec cette inscription : « Darius, fils d'Hystaspe, est » parvenu au trône de Perse par le hennissement de son cheval et par l'adresse » d'Abarès, son écuyer. »

Cyrus et Cambyse n'avaient point de revenus réguliers; ils recevaient les dons gratuits que leur offraient les différentes provinces, et exigeaient d'elles le nombre de troupes que les circonstances rendaient nécessaire.

Darius pensa que le maintien de la sûreté intérieure et extérieure d'un empire,

composé de tant de peuples, exigeait un revenu fixe pour entretenir sur pied des troupes réglées. Il consulta ses sujets sur la quotité de la répartition des impôts : ils lui offrirent plus qu'il n'accepta. Malgré cette modération, les Perses, gênés par un tribut permanent, donnèrent à Darius le surnom de *marchand*, tandis qu'ils avaient nommé Cyrus leur *père*, et Cambyse leur *maître*.

Les satrapes, anciens collègues de Darius et membres de son conseil, jouissaient du droit d'entrer à toute heure chez lui. L'un d'eux, nommé Intapherne, irrité contre un officier du roi qui lui refusait la porte, le maltraita et le frappa. Darius, jaloux de son autorité, regardant cette violence dans son palais comme un crime, condamna à mort Intapherne et toute sa famille. Touché par les pleurs de sa femme, il lui accorda à son choix la grâce d'un des condamnés : elle demanda la vie de son frère, disant qu'elle ne pouvait le remplacer, tandis qu'elle trouverait un autre époux.

Orétès, satrape de Sardes, se révolta et tua un courrier du roi, qui lui portait des ordres. Darius le fit mourir, confisqua son bien, et retint malgré lui auprès de sa personne Démocède, son ami, fameux par sa science en médecine. Ce Grec, voulant recouvrer sa liberté, soutint d'abord qu'il n'était pas médecin, mais on le mit à la torture pour lui faire avouer la vérité. Après cet aveu, il guérit le roi, alors tombé malade, et qui voulut lui donner pour récompense deux chaînes d'or. Démocède les refusa en disant : « Seigneur, j'ai guéri votre » mal, et vous doublez le mien. »

Quelque temps après, la reine Atosse étant attaquée d'un cancer au sein, Démocède lui promit de la sauver si elle voulait lui obtenir la permission de faire un voyage dans sa patrie. La reine guérit et usa d'adresse pour remplir son engagement. Elle représenta à Darius qu'afin de justifier son élévation et pour contenter l'humeur guerrière des Perses, il devait chercher la gloire en formant quelque entreprise éclatante. Le roi lui répondit qu'il avait le projet d'attaquer les Scythes. Atosse le détourna de ce dessein, et l'engagea à tourner plutôt ses armes contre la Grèce, dont la conquête promettait plus de gloire et de richesses. Elle lui montra un désir passionné d'avoir des esclaves d'Athènes, de Lacédémone, d'Argos et de Corinthe, les femmes de ce pays étant célèbres par leur adresse et par leur beauté. Elle ajouta que Démocède pouvait lui rendre de grands services au moyen des renseignements qu'il lui fournirait sur ces contrées, où il parviendrait sans doute à lui faire des partisans. Le roi trouva cet avis fort sage : il envoya le médecin reconnaître les côtes de la Grèce, en le faisant cependant garder à vue par quinze officiers persans. Démocède, plus rusé qu'eux, s'échappa et s'enfuit à Crotone. Combien de grands bouleversements dans le monde ont été l'effet du plus léger accident ! L'intrigue d'Atosse et de son médecin devint la cause des guerres sanglantes de la Perse contre la Grèce, de la haine des deux peuples, et de la vengeance d'Alexandre, qui changea la face de l'Orient.

Darius, résistant aux intrigues des Samaritains, fit exécuter les décrets que Cyrus avait rendus en faveur des Juifs. Plusieurs savants ont prétendu prouver que Darius, appelé Assur dans les livres saints, était Assuérus, et que la reine

Atosse était la même que Vasthi. Le roi avait accordé à la ville de Suze des faveurs et des priviléges qui mécontentèrent les Babyloniens; ils se révoltèrent. Darius marcha contre eux, assiégea Babylone et fit pendant dix-huit mois de vains efforts pour s'en emparer. Un des grands de la cour, nommé Zopire, se présenta un jour devant lui, offrant à ses regards un spectacle affreux : il avait la tête couverte de blessures, le nez et les oreilles coupés. Il déclara qu'il s'était mis lui-même dans cet état pour rendre un grand service à son maître. En effet, se donnant pour une victime des fureurs du roi, il se sauva dans le camp ennemi, et s'attira, par ses malheurs apparents, la confiance des Babyloniens. Ayant obtenu un commandement, il fit plusieurs sorties, dans lesquelles il battit les Perses, et en tua un assez grand nombre. Ses avantages enthousiasmèrent tellement les Babyloniens, qu'ils le nommèrent généralissime. Maître de la garde qui défendait les murailles, il ouvrit les portes à Darius, qui s'empara de la ville et punit à son gré les rebelles. Zopire, pour prix de ce service, jouit pendant sa vie des revenus de cette capitale qu'il avait livrée; et le roi, touché de son zèle, disait qu'il aurait mieux aimé perdre cent Babylones que de voir un tel sujet si affreusement mutilé pour son service.

Les historiens ont loué cette action de Zopire, oubliant sans doute qu'on ne peut faire une vertu de la trahison, qui est toujours une lâcheté, même quand elle sert avec succès la cause la plus légitime.

Comme les Babyloniens, pendant leur révolte, avaient massacré les Perses qui se trouvaient au milieu d'eux, Darius bannit une partie des habitants, enleva les portes de la ville, et détruisit ses fortifications. Après avoir achevé cette expédition, il revint à son premier projet, et marcha contre les Scythes pour les punir de leur irruption en Asie. Son frère Artabaze s'opposa vainement à cette guerre, en lui représentant qu'elle était aussi dangereuse qu'injuste; que les Scythes fuiraient devant lui et détruiraient son armée dans leurs déserts.

Le roi partit avec six cent mille hommes et six cents vaisseaux; il passa le Bosphore et conquit toute la Thrace. Il y érigea des colonnes sur lesquelles on lisait une inscription qui le déclarait le meilleur et le plus beau des hommes. Avant son départ, un Perse, nommé Abasus, qui avait trois fils à l'armée, le pria de lui en laisser un pour appui. Le roi lui répondit : « Je vous les laisserai » tous; » et il les fit périr tous les trois. Ces traits de barbarie, si communs dans l'Orient, ne justifiaient que trop la haine des républiques contre ces monarques cruels, ainsi que les révoltes fréquentes de leurs sujets.

La prédiction d'Artabaze ne tarda pas à se vérifier. A l'approche des Perses, les Scythes se retirèrent vers le nord, emmenant leurs troupeaux, détruisant tous les vivres et comblant tous les puits. Darius, qui les poursuivait, fatigué d'une marche aussi longue qu'inutile, écrivit au roi Indatyrse d'accepter le combat, ou de le reconnaître pour maître. Le Scythe répondit avec fierté : « Nous » menons la même vie en temps de paix comme en temps de guerre; nous » errons à notre gré dans nos vastes plaines; nous n'avons pas de villes ni de » champs à défendre ; si tu veux nous forcer à combattre, viens attaquer les

» tombeaux de nos pères; tu verras qui nous sommes : mais apprends que » jamais nous ne reconnaîtrons d'autres maîtres que Jupiter et Vesta. »

L'armée des Perses fut bientôt réduite à la dernière extrémité. Un héraut scythe vint alors présenter à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Gobryas expliqua cette énigme et dit au roi : « Les Scythes nous » avertissent, par ce présent mystérieux, que vous ne pourrez échapper à leurs » flèches, si vous ne savez voler comme un oiseau, vous cacher comme une » souris et nager ainsi que la grenouille. »

La faim, la fatigue et la soif détruisirent la plus grande partie de l'armée. Darius ne dut sa propre conservation qu'à la vigueur d'un chameau, chargé d'eau, qui ne l'avait pas quitté; et, après son retour en Perse, il assigna par reconnaissance à cet animal, pour sa nourriture, un canton qu'on nomma *Gangamelle, maison du chameau.*

Le roi, forcé à la retraite et voulant dérober sa marche aux ennemis, avait laissé ses feux allumés, et son camp rempli de malades et d'une grande quantité d'animaux, dont les cris empêchaient de s'apercevoir de l'absence de l'armée. Il gagna en hâte le Danube; mais quelques corps scythes y arrivèrent avant lui, et engagèrenl les Ioniens, qui gardaient le pont, à le couper. L'Athénien Miltiade, voulant assurer la liberté de la Grèce, était de cet avis; et l'armée des Perses, privée de retraite, se voyait à la veille d'une entière destruction : mais Hystiée, tyran de Milet, soutint qu'on devait sauver Darius, qui protégeait les princes d'Ionie. Il lui paraissait évident que, si on laissait écraser le roi de Perse, les Grecs chasseraient ces princes, et rendraient la liberté aux îles Ioniennes. Les chefs pensèrent comme lui, et trompèrent les Scythes, en leur promettant de couper le pont. Ceux-ci, trop confiants, s'éloignèrent pour aller chercher et combattre Darius; mais le roi avait pris une autre route. Il arriva sur le Danube, passa ce fleuve avec les débris de son armée, laissa Mégabyse dans la Thrace et revint à Sardes.

Il entreprit une guerre plus heureuse; son armée entra dans les Indes, et en conquit une partie. Il fit construire une flotte à Caspatyre, sur l'Indus : le Grec Scylax, qui la commandait, descendit le fleuve, entra dans l'Océan, et, après un voyage de trente mois, aborda en Égypte, par la mer Rouge, dans le port de Suez. Une autre expédition de Darius contre l'île de Naxos échoua complétement. Artapherne, satrape de Sardes, craignant le ressentiment du roi pour le mauvais succès de cette expédition, se ligua avec plusieurs autres grands, leva l'étendard de la révolte, et rendit la liberté à toutes les villes de l'Ionie.

Il sollicita vainement l'alliance de Cléomène, roi de Lacédémone, qui ne voulait pas exposer la Grèce à la haine et à la vengeance des Perses. Les Athéniens, plus passionnés et moins prudents, envoyèrent trente mille hommes au secours de la ligue ionienne. Comme Artapherne avait quitté son parti pour se raccommoder avec le roi, les Athéniens marchèrent contre la ville de Sardes, la prirent et la brûlèrent. Les Perses accoururent en grand nombre, battirent les Grecs et les forcèrent à se rembarquer. Darius éprouva un si vif ressenti-

ment de la ruine de Sardes, qu'il ordonna à l'un de ses officiers de lui rappeler chaque jour cette injure des Athéniens, et son serment d'en tirer une éclatante vengeance. Le fameux temple de Cybèle, à Sardes, avait été réduit en cendres. Ce fut ce qui porta les Perses à détruire tant de temples lorsqu'ils envahirent la Grèce. La ligue ionienne ne s'était pas laissé décourager par la retraite des Athéniens. Ses troupes s'emparèrent de Byzance, de toutes les villes de la côte, et forcèrent les Cariens et les Cypriotes d'embrasser leur parti.

Cependant Darius, ayant trouvé le moyen de semer la division entre les confédérés, remporta sur eux une victoire navale, soumit toute l'Ionie et ruina une grande partie de ses villes, dont les familles les plus distinguées furent emmenées en esclavage. Telle fut, au bout de six ans, la fin d'une révolte excitée par l'ambition de quelques grands, et qui fit naître entre les Grecs et les Perses cette haine implacable que la conquête de l'Asie et la destruction de l'empire fondé par Cyrus purent seules éteindre.

La guerre d'Ionie décida Darius à suivre ses anciens projets contre la Grèce; il y envoya une nombreuse armée : mais, malgré les conseils de son frère, il confia imprudemment le commandement de ses troupes à un jeune Perse nommé Mardonius, fils de Gobryas, époux d'une de ses filles. Ce général avait beaucoup d'ardeur et de présomption, mais peu de talents et aucune expérience; cependant la rapidité de sa marche et le nombre de ses soldats répandirent d'abord la terreur : il traversa la Thrace sans obstacle et soumit toute la Macédoine. Mais sa flotte, en doublant le mont Athos, perdit par une tempête trois cents vaisseaux et vingt mille hommes. Il n'avait point eu la précaution de laisser derrière lui des forces suffisantes pour contenir les pays soumis; les Thraces profitèrent de cette négligence, s'armèrent, attaquèrent les Perses et en firent un grand carnage.

Mardonius, vaincu et blessé, revint en Asie couvert de honte. Le roi donna son commandement au Mède Datis et à Artapherne, fils du gouverneur de Sardes. Athènes, à cette époque, venait de reprendre sa liberté en secouant le joug de Pisistrate. Hippias, fils de ce tyran, trahit sa patrie et servit de guide aux ennemis qui venaient la déchirer. Plusieurs hommes, célèbres par leur courage, par leur éloquence et par leur amour pour la patrie, étaient l'ornement et la gloire de la république d'Athènes. On y voyait principalement briller Miltiade. fils de Cimon, dont le frère avait été tyran de la Chersonèse, et deux illustres rivaux de gloire, Aristide et Thémistocle, souvent divisés par l'ambition, toujours réunis par l'amour de la patrie.

Darius envoya des hérauts dans la Grèce pour demander la terre et l'eau : telle était la formule usitée pour exiger la soumission. Les habitants d'Égine reconnurent l'autorité du roi de Perse. Cléomène, roi de Sparte, les en punit et chassa son collègue Démarate qui embrassa le parti de Darius. Le héraut envoyé à Athènes fut jeté dans un puits pour y prendre à son gré, disait-on, l'eau et la terre. Datis et Artapherne mirent à la voile avec une flotte de six cents vaisseaux. Leur armée, forte de six cent mille hommes, avait ordre de brûler Érétrie et Athènes. On s'était muni d'un grand nombre de chaînes desti-

nées aux habitants de ces villes. Les chefs des Perses se rendirent maîtres des îles de la mer Égée, prirent par trahison, au bout de sept jours de siége, Érétrie, la brûlèrent et envoyèrent en Perse ses habitants. Darius les traita humainement et leur donna pour résidence, près de Suze, un canton où Apollonius de Thyane trouva encore, six cents ans après, quelques-uns de leurs descendants.

Les généraux perses, guidés par le traître Hippias, entrèrent dans l'Attique et arrivèrent à Marathon sur les bords de la mer. De là ils écrivirent à Athènes et la menacèrent, en cas de résistance, du sort d'Érétrie.

Sparte avait promis de secourir les Athéniens; mais une superstition grecque, qui ne permettait aux Spartiates de se mettre en marche qu'après la pleine lune, retarda l'arrivée de ce renfort. Platée seule envoya mille hommes. Les Athéniens furent obligés, contre leurs lois et leurs usages, de donner des armes aux esclaves. L'armée perse en Attique, commandée par Datis, montait à cent mille fantassins et dix mille cavaliers. Les Athéniens ne leur opposaient que dix mille hommes, qui marchaient sous les ordres de dix généraux : Miltiade était le plus ancien. La plupart voulaient se tenir sur la défensive; Miltiade dit qu'il fallait effrayer l'ennemi en l'attaquant. Aristide appuya cette opinion; Polémarque, Callimaque s'y rangèrent, et la bataille fut résolue.

Il avait été convenu que les dix chefs commanderaient alternativement : le jour d'Aristide étant venu, il céda le commandement à Miltiade, comme au plus habile; tous ses collègues suivirent ce noble exemple.

Les Athéniens se précipitèrent sur leurs ennemis : malgré leurs efforts, Datis força leur centre à se replier; mais les ailes, s'étant avancées avec succès, prirent les Perses en flanc, les mirent en déroute, leur tuèrent six mille hommes, les poursuivirent jusqu'à la mer, mirent le feu à la flotte, et s'emparèrent de plusieurs vaisseaux. Hippias, qui avait amené les étrangers dans son pays avec l'espoir de recouvrer son autorité, fut puni de sa honteuse trahison, et reçut la mort dans le combat.

Les Perses avaient apporté beaucoup de marbre à Marathon pour y élever un trophée. Phidias, par l'ordre des Grecs, s'en servit pour faire une statue à Némésis. Les débris de la flotte persane doublèrent le cap Sunium pour surprendre Athènes; mais les Athéniens firent quinze lieues en un jour, et arrivèrent à temps pour mettre la ville à l'abri de toute attaque. Les Lacédémoniens parcoururent aussi en trois jours soixante-dix lieues; mais, malgré cette diligence, ils n'arrivèrent à Marathon qu'après la bataille.

Darius, furieux de la défaite de ses troupes dans la Grèce, résolut de marcher en personne, et donna ordre à tous ses sujets de s'armer; mais ayant appris dans le même temps que les Égyptiens s'étaient révoltés, il fut obligé de suspendre l'exécution de ce grand projet. Diodore prétend que Darius alla en Égypte et la soumit, qu'il montra beaucoup de respect pour le culte antique de ce pays, et que les prêtres de Memphis, s'emparant de sa confiance, le déterminèrent à mieux gouverner ses sujets, et à prendre les rois d'Égypte pour modèles.

Hérodote dit, au contraire, que Darius envoya une partie de son armée en Égypte, et qu'il continua en Asie à s'occuper des préparatifs de la guerre contre les Grecs. Un ancien usage des Perses voulait qu'en s'éloignant de ses États le roi désignât son successeur. Darius, avant de monter sur le trône, avait eu trois fils de la fille de Gobryas ; depuis son couronnement, il en avait eu quatre autres de la fille de Cyrus : Artabazane était l'aîné des premiers, et Xercès celui des seconds. Artabazane invoquait le droit d'aînesse, et Xercès le droit de sa naissance. Le roi fugitif de Lacédémone, Démarate appuya les droits de Xercès par l'exemple des Lacédémoniens, qui préféraient en pareille circonstance les enfants nés depuis l'élévation de leur père au trône. Darius adopta cet avis, donna le sceptre à Xercès, et mourut peu de temps après. Il avait régné trente-six ans. Sa vie, mêlée de revers et de succès, de vices et de vertus, ne fut pas sans éclat. Vaincu en Scythie et en Grèce, il conquit les Indes, la Thrace, la Macédoine, et laissa en mourant l'empire de Cyrus affermi et agrandi. Son épitaphe prouve que les Perses plaçaient étrangement leur amour-propre, car on lisait sur le tombeau de Darius une inscription dans laquelle on le vantait d'avoir su boire beaucoup, et de bien supporter le vin. On verra dans la suite que le jeune Cyrus s'attribuait le même mérite pour plaire aux Perses et pour paraître à leurs yeux plus digne du trône que son frère aîné.

XERCÈS.

(An du monde 3519. — Avant Jésus-Christ 485.)

Malgré la décision de Darius, Xercès et Artabazane soumirent de nouveau leurs prétentions à l'arbitrage d'Artabaze, leur oncle : il prononça en faveur de Xercès, et son frère, résigné, lui posa lui-même la couronne sur la tête.

Le nouveau roi confirma les priviléges accordés aux Juifs par ses prédécesseurs ; il marcha contre les Égyptiens, soumit les rebelles, confia le commandement de l'Égypte à son frère Achéménès, et revint à Suze. Ce fut dans ce temps que naquit en Carie, dans la ville d'Halycarnasse, le célèbre Hérodote.

Xercès, héritant de la haine de son père contre les Athéniens, rassembla un grand conseil pour délibérer sur le projet qu'il avait conçu de porter ses armes au sein de la Grèce, et de faire construire un pont sur le Bosphore, afin d'y faire passer l'immense armée qu'il voulait commander lui-même.

Mardonius, dont les revers n'avaient point abattu l'orgueil, partagea l'opinion du roi, flatta sa vanité et encouragea ses espérances, en disant que tous les Grecs réunis ne pouvaient opposer de résistance à de telles forces commandées par un si grand monarque.

Artabaze, oncle de Xercès, combattit cet avis de courtisan. « Rappelez-vous, » dit-il à son neveu, les malheurs de la guerre de Scythie : je l'avais déconseil- » lée ; l'événement n'a que trop justifié ma prévoyance. Vous formez une en- » treprise encore plus dangereuse ; vous attaquez des peuples braves, instruits, » disciplinés, forts par leur position, et plus redoutables encore par leur amour

» pour la liberté. Déjà les Athéniens seuls ont défait l'armée de Darius. Que ne » devez-vous pas craindre de tous les Grecs réunis? Vous voulez construire un » pont sur la mer; quelle témérité! Si les orages renversent ce pont, si les Grecs » viennent le brûler tandis que vous serez dans leur pays; toute votre armée » périra. Je pense que vous devez renoncer à cette guerre; mais au moins, si » vous persistez à la faire, restez au milieu de nous, et chargez Mardonius seul » de commander cette expédition qui lui inspire tant de confiance. Je suis si » persuadé des malheurs qu'elle entraînera, que j'ose vous faire une demande » formelle : ordonnez que Mardonius et moi nous laissions nos enfants ici; qu'on » tue les miens si la guerre est heureuse, et que les siens soient immolés si elle » est suivie du funeste résultat que je prédis. »

Xercès, irrité de cette opposition, dit à Artabaze : « Si vous n'étiez pas mon » oncle, je vous donnerais sur-le-champ la mort : mais vous recevrez un autre » châtiment; et, tandis que j'irai me couvrir de gloire dans la Grèce, je vous » laisserai ici parmi les femmes à qui vous ressemblez par votre lâcheté. »

Le lendemain, honteux de son emportement, Xercès revit son oncle, et répara ses offenses par des excuses. Il rendit justice à la sagesse de ses conseils; mais il prétendit que son opiniâtreté pour la guerre venait de l'apparition d'un fantôme qu'il avait vu la nuit, et qui lui conseillait de persister dans cette entreprise. Artabaze employa tous les raisonnements de la philosophie pour lui prouver qu'on ne devait ajouter aucune foi aux songes ; mais le roi, convaincu de la vérité de sa vision, exigea de son oncle qu'il prît ses vêtements royaux, et qu'il passât la nuit dans son palais, à sa place et dans son lit. Artabaze, dit Hérodote, ayant obéi au roi, vit le même fantôme qui lui reprocha de s'opposer à cette expédition. Il cessa ses remontrances, et la guerre fut décidée.

C'est ainsi que le père de l'histoire adoptait et racontait des fables accréditées chez les Grecs, et qui entretenaient partout l'erreur et la superstition.

Xercès fit alliance avec les Carthaginois : ils promirent d'attaquer, avec leurs alliés, les Grecs en Sicile et en Italie; jamais un peuple moins nombreux ne fut exposé aux coups d'un plus terrible orage. Le roi de Perse, à la tête de toutes les nations de l'Orient, et les Cartahginois, suivis de celles de l'Occident, se précipitèrent à la fois sur la Grèce, et la menaçaient d'une entière destruction. La flotte de Darius avait péri en doublant le mont Athos. Le roi, voulant éviter un pareil désastre, ordonna qu'on perçât cette montagne, et lui écrivit en même temps en ces termes : « Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois » pas assez hardi pour opposer à mes travailleurs des rochers qui résistent à » leurs efforts. Si tu avais cette témérité, je te couperais en entier et te préci» piterais dans la mer. »

Tant d'orgueil et tant de folie ne pouvaient présager que de honteux revers.

Xercès, arrivé en Phrygie, fut étonné de la richesse du pays : il en eut la preuve par la magnificence d'un Lydien nommé Pythius, que le commerce et les mines de ses domaines avaient rendu si opulent qu'il lui offrit quarante-six millions pour défrayer son armée. Le roi, ne voulant pas se laisser surpasser en générosité, refusa ses dons et lui fit de riches présents; mais par une inconsé-

quence qu'on remarque dans tous les caractères des hommes de ces temps barbares, après avoir prouvé sa reconnaissance à Pythius, il fit égorger son fils, parce que le malheureux père cherchait à l'exempter du service militaire.

Lorsque l'armée fut rassemblée le long de la côte de l'Hellespont, Xercès fit placer son trône sur le haut d'une montagne pour jouir avec orgueil du spectacle de ses vaisseaux qui couvraient la mer et de ses troupes innombrables dont la terre était surchargée. Puis tout à coup il versa un torrent de larmes en pensant que de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un dans cent ans. Artabaze lui dit alors : « Puisque la vie des hommes est si courte, les rois » devraient la rendre heureuse, au lieu de l'abréger par tant de guerres injustes » et inutiles. — Et quoi ! répliqua Xercès, en voyant tant de forces, doutez- » vous encore du succès de cette entreprise ? — Oui, répondit Artabaze : deux » craintes surtout m'occupent sans cesse ; l'une vient de ce nombre immense » de soldats qu'aucun pays ne pourra nourrir ; l'autre est causée par cette » quantité innombrable de vaisseaux qui ne rencontreront nulle part de ports » assez vastes pour les recevoir et les abriter. » Il donna ensuite beaucoup de sages conseils au roi, entre autres celui de ne point employer les Ioniens dans cette guerre, parce que leur origine grecque devait inspirer une juste défiance.

Xercès ne suivit pas ses avis ; mais il le combla de marques d'honneur, et lui laissa en partant le gouvernement de l'empire.

On fit construire un pont de bateaux sur l'Hellespont, qu'on nomme aussi le détroit de Gallipoli ; ce pont avait un quart de lieue de long ; il fut brisé par une violente tempête. Xercès furieux commanda qu'on donnât trois cents coups de fouet à la mer et qu'on y jetât des chaînes de fer. Il lui disait dans ses imprécations : « Perfide élément, ton maître te punit pour l'avoir outragé : mais malgré » ta résistance, il saura bientôt traverser tes flots. »

Après avoir fait couper la tête aux entrepreneurs du pont, il en fit construire deux autres ; l'un pour l'armée, l'autre pour les bagages. Lorsqu'ils furent achevés, on les couvrit de fleurs et de branches de myrte. Xercès, ayant fait des libations et des prières au Soleil, jeta dans la mer un cimeterre, des vases et des coupes d'or. Il traversa enfin l'Hellespont, et son passage dura sept jours. Son armée pénétra dans la Thrace ; sa flotte suivait la côte. Arrivé près de Dorisque, à l'embouchure de l'Hèbre, il fit la revue de ses troupes, qui se montaient à dix-huit cent mille hommes.

Les nations situées au delà de l'Hellespont lui donnèrent un renfort de trois cent mille soldats. Sa flotte se composait de douze cents vaisseaux de combat ; chaque bâtiment portait deux cent trente hommes ; ils étaient suivis de trois mille petits vaisseaux, montés chacun par quatre-vingts hommes. Ainsi, lorsque Xercès arriva aux Thermopyles, ses troupes présentaient un nombre de deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes, sans compter les esclaves, les eunuques, les vivandiers et les femmes ; de sorte que, suivant le calcul d'Hérodote, de Plutarque et d'Isocrate, le nombre des personnes qui suivirent Xercès était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt. Diodore et Pline diminuent considérablement ce calcul. L'in-

scription placée, par l'ordre des amphictyons, sur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles, marque qu'ils avaient combattu contre trois millions d'hommes.

Après avoir fait l'énumération de ces troupes, Justin remarque avec raison qu'il ne manquait rien à cette armée innombrable qu'un chef.

Xercès avait à sa suite Démarate, banni de Sparte : il s'étonnait qu'on eût osé exiler un roi. « N'en soyez point surpris, lui dit Démarate : à Sparte la loi est » plus forte que le prince. » Xercès lui demanda s'il croyait que la Grèce, étant pauvre, osât résister à un monarque aussi riche et aussi puissant que lui. » La Grèce, répliqua le Lacédémonien, est pauvre, mais vertueuse; elle osera » tout pour éviter la servitude. Quand les Spartiates seraient abandonnés de » tous les Grecs, seuls ils viendraient vous combattre. La loi leur défend de » fuir, et ils redoutent plus la loi que vos sujets ne vous craignent. »

Au bruit de la marche des Perses, Lacédémone et Athènes demandèrent partout des secours. Tous les peuples de la Grèce en promirent; mais la jalousie du commandement refroidit les uns; d'autres furent retardés par des oracles; plusieurs, glacés de crainte, prirent le honteux parti de la soumission. Les troupes de Platée, toujours braves et fidèles, furent encore les seules qui arrivèrent. Les Athéniens rappelèrent les bannis, et entre autres Aristide. Ils prirent pour chef Thémistocle; le Lacédémonien Eurybiade fut nommé généralissime. Il fallait disputer l'entrée de la Grèce; la Thessalie devait être la première attaquée. Un corps de troupes grecques occupa le défilé des Thermopyles, passage étroit entre le mont Œta et la Phocide; il n'avait que vingt-pieds de largeur. Le roi de Sparte, Léonidas, commandait les Lacédémoniens; toutes les forces réunies de la Grèce ne s'élevaient pas, dit Pausanias, à plus de onze mille deux cents hommes, dont quatre mille étaient placés aux Thermopyles. Xercès, après avoir vainement essayé de gagner Léonidas par des promesses et des présents, lui ordonna de lui livrer ses armes. Le roi de Sparte répondit fièrement : « Viens les prendre. »

Les Mèdes attaquèrent les Grecs, et furent battus. Les dix mille gardes du roi de Perse, qu'on nommait *les Immortels,* tentèrent une nouvelle attaque qui n'eut pas plus de succès. Malheureusement un perfide Thessalien indiqua aux Perses un sentier par lequel ils franchirent et tournèrent la montagne. Léonidas, informé de ce mouvement, renvoya les alliés et resta dans le défilé avec trois cents Spartiates : il était décidé à mourir, parce qu'un oracle avait dit qu'il fallait, dans cette guerre, que Lacédémone ou son roi pérît. Après un long et sanglant combat, ils furent tous tués excepté un seul qui se sauva à Sparte, où ses concitoyens le traitèrent comme un lâche.

Xercès, pour forcer ce passage défendu par si peu d'hommes, perdit vingt mille soldats et deux de ses frères.

Les Grecs, peu de temps après, remportèrent une victoire navale; mais malgré cet avantage, leur armée de mer qui devait défendre l'Attique se retira à Salamine. Xercès s'avança et ravagea toute la Phocide. Il apprit avec étonnement qu'au milieu des dangers et des malheurs qui accablaient toute cette

contrée, les Grecs, plus occupés de la gloire que de la fortune, célébraient tranquillement leurs jeux à Olympie.

Il voulut piller le temple de Delphes; un orage effrayant, qu'il prit pour une menace des dieux, le fit renoncer à ce dessein. Il marcha sur Athènes : les Athéniens, rassurés par un oracle de Delphes qui leur avait prédit qu'ils ne trouveraient leur salut que dans des murailles de bois, abandonnèrent tous la ville en la laissant sous la sauvegarde de Minerve, et se retirèrent sur leurs vaisseaux. Xercès entra ainsi sans obstacles dans Athènes : il brûla la citadelle, et envoya à Suze une immense quantité de tableaux, de statues et d'effets précieux. Les Lacédémoniens, voulant éloigner les ennemis, proposaient d'envoyer leur flotte à Corinthe; les Athéniens prétendaient que Salamine offrait une situation plus avantageuse pour le combat. On suivit leur avis et on y resta. Xercès vint bientôt les y attaquer, malgré les conseils de la reine Artémise, son alliée, qui craignait l'habileté maritime des Grecs, et voulait qu'on ne les attaquât que sur terre. Le roi de Perse vit la bataille du haut d'une montagne où on avait placé son trône. Thémistocle commandait la flotte grecque, composée de trois cent quatre-vingts batiments. Le vent était contraire aux Perses, et l'espace trop étroit pour le grand nombre de leurs vaisseaux. Ce combat fut d'abord très-vif; mais, Thémistocle s'étant approché des Ioniens, et leur ayant rappelé leur origine grecque et l'amour qu'ils devaient à leur ancienne patrie, ils abandonnèrent l'armée de Xercès et s'éloignèrent.

Cette défection porta le désordre dans l'armée des Perses; tous leurs vaisseaux prirent la fuite. La reine Artémise, seule, se battit longtemps; ce qui fit dire à Xercès que, dans cette affaire, les hommes s'étaient conduits en femmes, et les femmes en hommes.

Les Athéniens irrités voulaient prendre le vaisseau d'Artémise; mais cette reine, se voyant poursuivie de trop près, arbora le pavillon grec, attaqua un vaisseau perse, et le coula à fond; les Grecs, la croyant alors de leur parti, lui laissèrent le champ libre pour sa retraite. On prit un grand nombre de vaisseaux perses, et plusieurs furent détruits. Les alliés du roi se retirèrent chacun dans son pays.

Thémistocle annonça adroitement le projet de partir avec la flotte grecque pour rompre le pont du Bosphore. Xercès, trompé et alarmé par ce faux bruit, prit sur-le-champ la résolution de retourner en Asie, en laissant trois cent mille hommes à Mardonius, qu'il chargeait du soin de soumettre la Grèce. La marche du roi dura quarante-cinq jours; son armée, dépourvue de vivres, se nourrissait de racines sauvages et d'écorces d'arbres. Ces mauvais aliments et la fatigue répandirent la peste dans les troupes, et en détruisirent la plus grande partie.

Les débris de sa flotte étaient revenus à Cumes en Éolie. Lorsqu'on arriva au Bosphore, on trouva le pont brisé par une tempête; ce superbe Xercès, qui avait naguère étonné l'Asie par sa magnificence, enchaîné le Bosphore par ses vaisseaux, effrayé l'Europe par des millions de soldats, se vit obligé, à son retour, de traverser la mer seul, dans une petite barque de pêcheur.

Mardonius, après son départ, prit ses quartiers d'hiver en Thessalie. Le printemps suivant, il entra en Béotie. Par ses ordres, Alexandre, roi de Macédoine, et plusieurs satrapes de Perse, se rendirent à Athènes pour offrir la paix à cette république. Ils étaient chargés de lui présenter les plus grands avantages, si elle voulait se séparer de la ligue des Grecs. Sparte, effrayée, envoya de son côté des ambassadeurs aux Athéniens pour les engager à ne pas rompre leur alliance. Aristide, premier archonte de la république, représenta aux Lacédémoniens que leur défiance était une injure non méritée; il repoussa avec indignation les offres de Mardonius, lui dit que les Athéniens seraient ennemis des Perses tant que le soleil éclairerait la terre, et reprocha au roi de Macédoine de se déshonorer par de tels messages. Mardonius, furieux, entra en Attique avec ses trois cent mille hommes.

Les Athéniens abandonnèrent encore une fois leur ville. L'ardeur pour la guerre était si grande, que les femmes athéniennes lapidèrent Lycidas, qui osait parler de paix.

Mardonius entra dans Athènes, et détruisit tout ce qui avait échappé aux flammes l'année précédente. Après cette expédition, il se retira des montagnes de l'Attique, croyant que les plaines de la Béotie lui offriraient des champs de bataille plus avantageux pour sa nombreuse cavalerie. Il campa sur la rivière d'Asope.

L'armée des Grecs était composée de soixante-six mille hommes, parmi lesquels on comptait cinq mille Spartiates et huit mille Athéniens. Pausanias commandait les premiers, Aristide les seconds. Les Grecs remportèrent un premier avantage dans un combat de cavalerie. Masystyas, qui dirigeait celle des Perses, y fut tué. Le prince Artabaze, toujours sage et jamais écouté, voulait qu'on se retirât sous les murs de Thèbes pour y rassembler des vivres et pour laisser refroidir l'ardeur des troupes qui étaient venues au secours des Athéniens. Mardonius, trop ardent pour suivre ce prudent avis, voulut qu'on livrât bataille le lendemain. Le roi de Macédoine le trahit et avertit la nuit les Grecs de ce projet. Ils se retirèrent et marchèrent du côté de Platée. Mardonius, prenant ce mouvement pour une fuite, les poursuivit et chargea les Lacédémoniens, pendant qu'un autre corps de son armée attaquait les Athéniens pour les empêcher de se joindre à leurs alliés. La bataille fut sanglante et longtemps disputée; mais Mardonius ayant été tué dans ce combat, les Perses découragés prirent la fuite, et les Grecs en firent un grand carnage. Artabaze se retira avec quarante mille hommes, arriva à Byzance et passa de là en Asie. Tout le reste des trois cent mille hommes que commandait Mardonius fut tué ou pris, à l'exception de quatre mille hommes, qui trouvèrent le moyen d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Depuis ce temps aucune armée persane ne passa l'Hellespont. Le jour même de la bataille de Platée, la flotte grecque attaqua celle des Perses, qui retirèrent leurs vaisseaux sur la terre près de la ville de Mycale, et les environnèrent de retranchements. Les Grecs débarquèrent sur la côte : secondés par les Ioniens, ils forcèrent les retranchements et brûlèrent tous les vaisseaux. Léotychide,

roi de Sparte, et Xantippe l'Athénien, commandaient les Grecs. Après leur victoire, toutes les villes de l'Ionie se révoltèrent contre les Perses, et entrèrent en confédération avec la Grèce. Xercès était à Sardes lorsqu'il apprit ces deux défaites : il s'éloigna de la côte et se retira à Suze. Pendant son séjour en Lydie, il avait conçu une passion violente pour la femme de Maryste, son frère. Ne pouvant vaincre la vertu de cette femme par ses prières, il voulut la gagner par des bienfaits. Elle avait une fille nommée Arsainte; il la donna en mariage à son fils Darius, mais l'épouse de Maryste, persistant dans ses refus, découragea son amour. Il s'enflamma alors pour sa nouvelle belle-fille qui ne fut pas si rigoureuse que sa mère. Xercès avait reçu une magnifique robe de la reine Amestris sa femme. Arsainte la lui demanda. Il eut la faiblesse de la lui donner; et cette femme, vaine autant que corrompue, la porta publiquement. Amestris devint furieuse : elle résolut de se venger, non de la fille coupable, mais de la mère, qu'elle regardait comme la première cause de tous ses chagrins. L'usage de la cour de Perse exigeait que, le jour de la naissance du roi, il accordât à sa femme tout ce qu'elle demandait. Ce jour étant arrivé, Amestris demanda que la femme de Maryste lui fût livrée. Xercès résista quelque temps, mais finit par céder. La barbare Amestris, maîtresse du sort dé la princesse, lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles, les lèvres, les fit jeter aux chiens en sa présence, et la renvoya ainsi mutilée dans la maison de son mari. Maryste, au désespoir, partit pour la Bactriane, résolu d'y lever une armée et de venger nos épouse. Xercès, informé de son départ, le fit poursuivre par quelques cavaliers, qui le tuèrent avec ses enfants. Après la mort de ce prince, le roi donna le gouvernement de la Bactriane à son second fils Hystaspe, dont l'éloignement ouvrit à son frère Artaxerce le chemin du trône.

Amestris, aussi superstitieuse que cruelle, voulant apaiser les dieux infernaux et s'attirer leur faveur, leur offrit en sacrifice quatorze enfants des familles les plus distinguées de Perse, qu'elle fit immoler sur un bûcher. Les crimes de cette reine, la faiblesse du roi, ses débauches, ses honteuses défaites, l'innombrable quantité des victimes sacrifiées en Grèce à son fol orgueil, excitèrent la haine et le mépris de ses sujets. Un Hyrcanien nommé Artabane, capitaine des gardes et favori du roi, avait reçu de lui l'ordre de tuer Darius, un de ses fils. Espérant que Xercès révoquerait cet ordre, il en suspendit l'exécution. Mais voyant que le roi se plaignait de n'avoir pas encore été obéi, et craignant son ressentiment, il entra la nuit dans son appartement avec Mithridate, un de ses grands-officiers, et le poignarda.

Les deux meurtriers allèrent sur-le-champ trouver Artaxerce, troisième fils de Xercès; ils lui dirent que Darius, son frère, venait d'assassiner le roi, et voulait aussi se défaire de lui. Le jeune Artaxerce, bouillant de colère, courut à l'appartement de son frère et le tua. Le trône devait appartenir à Hystaspe, second fils du roi; mais il était en Bactriane. Artabane, profitant de son éloignement, donna, de concert avec ses amis, le sceptre à Artaxerce, espérant bien le renverser et lui succéder. Il avait un grand parti dans le royaume, et sept fils distingués par leur bravoure, qui possédaient les premières dignités de l'empire. Tandis

qu'il tramait cette dernière conspiration, Artaxerce découvrit tous ses crimes, le fit mourir, et s'affermit sur le trône par cet acte de justice et de vigueur.

ARTAXERCE-LONGUE-MAIN.

(An du monde 3589. — Avant Jésus-Christ 465.)

Les fils d'Artabane, à la tête d'un grand parti, prirent les armes pour venger leur père, et livrèrent bataille à Artaxerce ; mais ils furent vaincus et envoyés à la mort avec leurs complices. Mithridate, eunuque et grand-officier, périt par le supplice des auges (1).

Artaxerce marcha ensuite contre son frère Hystaspe, et, après un combat indécis, le défit entièrement et ruina son parti. Tandis que les rois d'Orient épouvantaient le monde par tant d'actes de cruauté, les républiques lui donnaient constamment la preuve de leur ingratitude. Thémistocle avait sauvé Athènes : il fut banni par ses compatriotes. Le roi de Perse mit sa tête à prix, et promit deux cent mille écus à celui qui le livrerait. Ce grand homme, réfugié chez un ami, sortit de sa retraite, se fit conduire à Suze dans un de ces chariots couverts destinés en Orient à porter les femmes, et sur lesquels la jalousie nationale défendait de jeter des regards indiscrets. Arrivé dans la capitale de l'empire, il se rendit au palais, s'adressa au capitaine des gardes, lui apprit qu'il était Grec, et qu'il voulait révéler au roi un secret important. Admis à l'audience de ce monarque, il lui dit avec fierté : « Je suis Thémistocle l'Athénien : exilé » par mes compatriotes, je viens vous demander asile. J'ai fait souvent beau» coup de mal aux Perses; quelquefois aussi je leur ai donné de salutaires con» seils. Aujourd'hui je suis en état de leur rendre de grands services. Mon sort » est entre vos mains : vous pouvez signaler votre clémence ou votre colère. » Par l'une, vous sauverez un guerrier suppliant; par l'autre, vous perdrez un » homme qui est devenu le plus grand ennemi de la Grèce. » Le roi ne lui fit aucune réponse; mais, après l'avoir congédié, il pria son dieu Arimane d'inspirer toujours à ses ennemis l'idée funeste de se défaire ainsi de leurs plus braves généraux; et la nuit, dans le transport de sa joie, il s'écria plusieurs fois : « Enfin, » je tiens en ma puissance Thémistocle l'Athénien ! »

Celui-ci était loin d'être tranquille sur son sort : la garde l'avait insulté, les courtisans l'évitaient, et le sombre silence du roi lui présageait une triste destinée. Mais, le lendemain, Artaxerce le fit appeler, et, en présence de tous les grands de sa cour, lui dit : « J'ai promis deux cent mille écus à celui qui vous » livrerait à moi : vous les avez gagnés vous-même. Je vous les donne, et vous » les toucherez chaque année. »

(1) C'était une torture horrible : le condamné était enfermé entre deux troncs d'arbres creusés ; il n'en sortait que sa tête, ses pieds et ses mains qu'on enduisait de miel ; ensuite on l'exposait à l'ardeur du soleil. Là, on le forçait à prendre de la nourriture ; et avant de mourir, il languissait plusieurs jours dans des tourments affreux, dévoré par les vers et par les insectes.

Thémistocle, s'étant ainsi concilié les faveurs du roi, s'établit à Suze, s'y maria, et jouit longtemps d'un très-grand crédit. On l'entendit souvent s'écrier, au milieu de sa nouvelle famille : « O mes enfants! sans notre infortune, » combien nous aurions été malheureux! »

Depuis l'exil de Thémistocle, Cimon avait été placé à la tête du gouvernement d'Athènes. Sous ses ordres, les Athéniens poursuivirent le cours de leurs triomphes et multiplièrent leurs succès. Cimon attaqua les Perses, et leur reprit toutes les îles dont ils s'étaient emparés. Il les chassa de toutes les côtes de la Grèce et de l'Asie, enleva plus de deux cents vaisseaux à Artaxerce, et détruisit toute sa flotte à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il prit dans le même temps quatre-vingts bâtiments phéniciens qui venaient au secours des Perses, et chassa les Barbares de la Chersonèse de Thrace. Cependant, à son retour, on le mit en jugement pour avoir négligé de conquérir le Macédoine.

Le roi de Perse, inquiet des progrès des Grecs, donna ordre à Thémistocle de marcher avec une armée contre Athènes. Ce grand homme, ne voulant ni manquer de reconnaissance envers le roi, ni trahir sa patrie, fit un sacrifice solennel aux dieux, embrassa sa famille, ses amis et s'empoisonna.

Sa mort augmenta sa gloire; et Artaxerce, jugeant du courage de tous les Grecs par celui d'un seul homme, n'espéra plus triompher de tant de vertu, et renonça à ses projets d'invasion.

Quelque temps après, les Égyptiens secouèrent le joug des Perses, et prirent pour roi Inarus. Les Athéniens leur envoyèrent deux cents vaisseaux et des troupes qui battirent les Perses et leur tuèrent cinquante mille hommes. Artaxerce, l'année suivante, fit marcher en Égypte une armée de trois cent mille hommes, sous le commandement de son frère Achéménide. Charitimes, général des Athéniens, avait remonté le Nil et s'était joint à Inarus. Ils livrèrent bataille à Achéménide, qui perdit la victoire et la vie. Cent mille Perses furent pris ou tués. Les débris de l'armée se retirèrent à Memphis, où ils soutinrent un siége de trois ans.

Artaxerce fit encore marcher une nouvelle armée contre les Égyptiens. Artabase et Mégabyse, qui la commandaient, remportèrent une grande victoire sur Inarus et sur les Athéniens. Inarus se réfugia dans Biblos, où il fut pris après une longue défense. Toute l'Égypte se soumit : un prince nommé Amyrtée, se maintint seul indépendant avec un faible parti dans une contrée marécageuse et inaccessible. La flotte des Perses détruisit dans le Nil celle des Athéniens.

Lorsque Mégabyse prit le roi Inarus, il lui promit la vie; mais la reine-mère Amestris, inconsolable de la mort de son fils Achéménide, exigea d'Artaxerce qu'il lui livrât son prisonnier. Le roi y consentit au mépris du droit des gens et de ses serments. La cruelle Amestris fit crucifier Inarus et trancher la tête aux autres prisonniers.

Mégabyse se crut insulté par la violation d'une capitulation qu'il avait signée. Il se retira dans son gouvernement de Syrie, y rassembla des troupes, et marcha contre le roi Artaxerce, dont il avait épousé la sœur. Osiris commandait les troupes d'Artaxerce ; il fut vaincu et pris par Mégabyse, qui le renvoya

généreusement au roi. Une nouvelle armée fut encore battue. Après cette victoire, Amytis, sœur d'Artaxerce, réconcilia le roi avec son mari Mégabyse. Depuis cette réconciliation, Mégabyse, se trouvant à la chasse, vit un lion près de dévorer le roi; il plongea son javelot dans le corps de cet animal et le tua. Artaxerce, trouvant qu'il lui avait manqué de respect en le prévenant et en frappant avant lui le lion qu'il combattait, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Amestris et Amytis obtinrent, avec beaucoup de peine, la révocation de cette sentence. Il fut exilé pour la vie à Cyrta, sur la mer Rouge; mais au bout de cinq ans le roi le rappela et lui rendit sa faveur.

Le roi, disposé comme ses prédécesseurs en faveur des Juifs, envoya Esdras et Néhémie à Jérusalem pour y rétablir les lois et le culte du vrai Dieu. Esdras retrouva les livres de Moïse, et les mit en ordre. Tandis qu'il complétait ainsi l'histoire sacrée, Hérodote commençait à publier en Grèce son histoire profane.

L'inconstance des Athéniens n'épargnait pas Cimon : malgré ses éclatants services, il fut quelque tems exilé. Mais la division de Sparte et d'Athènes le rendit nécessaire : on le rappela. Il réconcilia ces deux républiques; et, pour détourner ses concitoyens du désir funeste d'attaquer leurs voisins, il dirigea leur ardeur contre l'ancien ennemi de la Grèce, envoya cinquante vaisseaux à Amyrthée, et se porta lui-même sur les côtes de Chypre, où il rencontra la flotte des Perses, commandée par Artabaze. Il la battit, lui prit cent vaisseaux, et la poursuivit jusques auprès de Tyr. A son retour, il fit une descente en Cilicie, défit Mégabyse, et lui tua un grand nombre d'hommes.

Ces victoires de Cimon et la mort de Thémistocle faisaient craindre au roi de Perse de nouvelles défaites et de plus grands malheurs. D'un autre côté la Grèce, ignorant la destinée de Thémistocle, croyait qu'il allait marcher contre elle à la tête des Perses, et redoutait une nouvelle invasion. Cette terreur réciproque et la fatigue d'une si longue guerre disposèrent les esprits à la paix. On conclut un traité par lequel on stipula que toutes les villes grecques d'Asie seraient libres, qu'aucun vaisseau de guerre du roi ne naviguerait sur les mers qui sont entre le Pont-Euxin et la Pamphylie, et que les troupes persanes se tiendraient éloignées de trois jours de marche de ses côtes. En revanche, les Athéniens promirent de n'attaquer aucune possession du roi. Ainsi finit cette guerre qui avait duré cinquante ans.

Le traité n'était pas signé lorsque Cimon mourut; et, comme il craignait que sa perte ne changeât les dispositions pacifiques du roi de Perse, il ordonna aux officiers de cacher sa mort, de continuer à donner les ordres en son nom, et de ramener ainsi promptement la flotte à Athènes.

La peste désolait l'Attique et se répandait en Perse, où elle causa de grands ravages. Artaxerce voulut faire venir près de lui le célèbre Hippocrate. Ce grand homme refusa les présents et les dignités qu'on lui offrait, pour consacrer exclusivement ses talents et ses services à son pays. Le roi, irrité de ce refus, menaça les habitants de Cos, patrie d'Hippocrate, de détruire entièrement leur cité, s'ils ne lui livraient leur compatriote. Ils répondirent qu'ils n'étaient pas plus effrayés des menaces du roi qu'ils ne l'avaient été de celles de

Darius et de Xercès, et qu'en cas d'attaque ils comptaient sur la même protection des dieux.

Bientôt la guerre du Péloponèse divisa les Grecs et prépara leur ruine. Tout peuple désuni devient la proie de ses ennemis.

Les Lacédémoniens briguèrent l'alliance du roi de Perse, et lui demandèrent des secours. Le roi leur envoya un ambassadeur, qui fut pris et conduit à Athènes. Les Athéniens le traitèrent avec beaucoup d'égards, parce qu'ils désiraient aussi se concilier la bienveillance du roi. Ils renvoyèrent même en Asie cet ambassadeur, accompagné de quelques-uns de leurs concitoyens, chargés de négocier avec la cour de Perse. Mais, en débarquant à Éphèse, ils apprirent la mort du roi et retournèrent à Athènes.

Artaxerce avait régné quarante-neuf ans : ses sujets vantaient sa bonté, sa générosité, parce qu'il s'était montré moins cruel et moins extravagant que Xercès. Le seul fils qu'il eut de la reine lui succéda. Il s'appelait Xercès. Le roi laissait dix-sept autres enfants de ses concubines, entre autres Sogdien, Ochus et Arsite.

XERCÈS II.

Xercès ne régna que quarante-cinq jours, qu'il passa dans la débauche. S'étant endormi en sortant d'un festin, Sogdien entra dans son appartement avec l'eunuque Pharnacias, l'assassina et s'empara du trône.

SOGDIEN.

Le nouveau roi fit mourir le plus fidèle des eunuques d'Artaxerce, le jour même où il avait conduit au tombeau le corps de ce monarque et celui de sa femme. Sogdien savait qu'il était haï par les grands et par l'armée, et croyait ne pouvoir conserver son autorité qu'en inspirant la crainte. Mais tout ce qui effraie tremble, c'est l'effet inévitable de la tyrannie. Le roi, poursuivi par ses remords et par ses terreurs, croyait voir partout des conjurations. Son frère Ochus ne fut pas à l'abri de ses soupçons, et, dans l'intention de s'en défaire, il lui ordonna de venir à Suze. Mais celui-ci, pénétrant son dessein, publia hautement qu'il voulait venger la mort de Xercès. La plupart des grands se déclarèrent pour lui, ainsi que l'armée. On plaça la tiare sur sa tête et on le proclama roi. Le lâche Sogdien osait assassiner, mais ne savait point combattre. Il se rendit à son frere qui le fit mourir par le supplice des cendres, fort usité alors en Perse. On remplissait de cendre une tour jusqu'à moitié de sa hauteur, du sommet de cette tour on précipitait le criminel,et ensuite, avec une roue, on agitait autour de lui la cendre jusqu'à ce qu'elle l'étouffât.

Sogdien n'avait régné que six mois, Ochus, maître de l'empire, prit le nom de Darius : le peuple y joignit celui de Nothus, c'est-à-dire bâtard.

DARIUS NOTHUS.

Le roi ne jouit pas paisiblement du trône où la mort de Sogdien le faisait monter. Son frère Arsite se révolta contre lui, soutenu par les Syriens que commandait Artyphius, fils de Mégabyse. La fortune, dans le commencement, fut favorable au rebelle. Il remporta deux victoires sur l'armée royale; mais dans un troisième combat ses troupes l'abandonnèrent, prirent la fuite et laissèrent Artyphius, leur général, dans les chaînes des Perses. Darius voulait le faire mourir : Parysatis, sœur et femme du roi, lui conseilla de traiter son prisonnier avec clémence, pour tromper Arsite par cette feinte douceur. En effet, cet infortuné prince, informé de la générosité du roi, capitula et se rendit. Darius était porté à lui sauver la vie; mais la cruelle Parysatis le détermina à le faire périr dans les cendres, ainsi qu'Artyphius.

Une autre révolte, excitée en Lydie par le gouverneur de cette province, fut promptement apaisée. Darius était entouré par trois eunuques qui le gouvernaient. La plupart des princes sont les esclaves des courtisans qui les environnent : ils ne voient que par leurs yeux, ils punissent et récompensent selon leurs caprices. Ces esclaves deviennent les maîtres de leurs maîtres, leur font perdre l'estime et l'amour de leurs peuples, et finissent souvent par conspirer contre eux.

L'un de ces trois eunuques, nommé Artoxare, conçut le projet de tuer Darius et de monter sur le trône : Parysatis découvrit sa trame, et l'envoya au supplice.

Les Mèdes, croyant la circonstance favorable pour secouer le joug des Perses, se révoltèrent; mais ils furent battus et plus assujettis que jamais; car une rébellion sans succès affermit le pouvoir qu'elle attaque, et rend plus pesantes les chaînes qu'on a voulu rompre.

Une révolte plus dangereuse éclata en Égypte. Amyrtée sortit de ses marais, se fit déclarer roi, et chassa les Perses de ses États.

Le règne de Darius, toujours troublé par des séditions, fut ensanglanté par les crimes de Parysatis, dont les intrigues entretenaient dans la famille royale une funeste division. Elle favorisait un de ses fils nommé Cyrus, et obtint pour lui le gouvernement des frontières de la Grèce.

Ce jeune prince, rempli d'orgueil et d'ambition, avait fait mourir deux de ses parents, parce qu'ils s'étaient présentés devant lui sans couvrir leurs mains avec les manches de leurs robes, comme l'étiquette l'exigeait. Cyrus, entouré de mécontents, cherchait à grossir son parti, disposait les esprits à la révolte, et aspirait ouvertement au trône. Parysatis appuyait ses prétentions; mais Darius soutint les droits d'Arsace, son fils aîné, lui donna le nom d'Artaxerce, le désigna pour son successeur, le couronna, et contraignit Cyrus à sortir de sa province et à revenir près de lui.

Artaxerce avait épousé Statira, fille d'un satrape. Teriteuchème, troisième fils de Darius, était marié avec une fille de Parysatis, appelée Amestris; mais, étant

devenu amoureux de Roxane, sœur de Statira, il tua sa femme pour être libre, et pour épouser Roxane.

Le roi voulait punir ce prince coupable : il se révolta et fut assassiné par un de ses favoris. Parysatis, dont rien n'apaisait la colère, fit scier en deux Roxane et massacrer toute sa famille, à l'exception de Statira.

Darius termina sa vie au milieu de toutes ces scènes tragiques qui souillaient son palais et flétrissaient son règne. Il avait occupé le trône dix-neuf ans.

ARTAXERCE MNÉMON.

(An du monde 3600. — Avant Jésus-Christ 404.)

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponèse qu'Arsace, sous le nom d'Artaxerce, succéda à son père Darius. On donna au nouveau roi le surnom de *Mnémon* à cause de sa prodigieuse mémoire. Peu de jours après son avénement au trône, il se rendit dans la ville de Pasargades, bâtie par le grand Cyrus : il s'y fit sacrer par les mages, suivant la coutume des Perses. Cette cérémonie se faisait dans un temple consacré à la déesse de la guerre ; le roi quittait sa robe dans le temple, et se couvrait de celle que Cyrus avait portée avant de monter sur le trône. On lui donnait ensuite à manger une figue sèche, des feuilles de térébinthe, et on lui présentait un breuvage composé de vinaigre et de lait, sans doute pour lui rappeler à la fois et l'ancienne sobriété des Perses et le mélange de biens et de maux qui compose la vie humaine.

Le jeune Cyrus, toujours enflammé d'une nouvelle ambition que son père avait en vain voulu réprimer, conçut l'affreux projet d'égorger son frère dans le temple, au moment où il quitterait sa robe pour se revêtir de celle de leur aïeul Cyrus. Il avait confié son dessein à un mage qui le révéla au roi. Le prince fut arrêté et condamné à mort. Sa mère Parysatis accourut pour le sauver, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, unit étroitement son cou au sien, et répandit tant de larmes, qu'Artaxerce lui fit grâce et le renvoya dans les provinces maritimes dont il était gouverneur. Là il se livra plus que jamais au désir de s'emparer du trône et de se venger : quand les bienfaits n'excitent pas la reconnaissance dans un cœur ambitieux, ils le remplissent de haine et de fureur. Cyrus ne pouvait supporter le poids de la grâce qu'il avait reçue ; il ne s'occupait nuit et jour qu'à chercher les moyens de se former un parti assez puissant pour détrôner son frère ; il gagna le cœur des peuples qu'il gouvernait, en se familiarisant avec eux. Ses talents étaient proportionnés à son ambition : il se mêlait avec les simples soldats sans compromettre sa dignité, assistait à leurs jeux, présidait à leurs exercices, et les dressait lui-même au métier de la guerre. Sous différents prétextes il leva des troupes grecques, qui lui inspiraient plus de confiance que les asiatiques.

Cléarque, capitaine habile, banni de Lacédémone, se retira près de Cyrus, et le servit très-utilement. Plusieurs villes de Lydie, s'étant soustraites à l'obéissance qu'elles devaient à leur satrape Tissapherne, se donnèrent à Cyrus. Ce

prince, sous prétexte de se défendre contre Tissapherne, porta des plaintes au roi contre ce gouverneur, et rassembla ses troupes. Artaxerce, trompé par ce stratagème lui laissa le temps d'augmenter ses forces. Cyrus captivait peu à peu l'affection générale par son affabilité; il punissait avec modération et récompensait magnifiquement; l'obligeance de ses paroles relevait le prix de ses dons; il ne semblait heureux que lorsqu'il trouvait l'occasion de faire du bien. Ses émissaires répandus partout préparaient les esprits à la révolution qu'il méditait : ils disaient que les circonstances demandaient un roi tel que Cyrus, libéral, magnifique, juste appréciateur du mérite, et capable de rendre à l'empire l'éclat qu'il avait perdu.

Le jeune prince entrait alors dans sa vingt-troisième année; il marchait à l'exécution de ses desseins avec l'ardeur de son âge. Pendant la vie de Darius il avait rendu quelques services aux Lacédémoniens, et contribué aux succès qui leur assurèrent l'empire de la Grèce; comptant sur leur reconnaissance, il s'ouvrit à eux entièrement : dans la lettre qu'il leur écrivit, il vantait orgueilleusement sa supériorité sur son frère, prétendant qu'il avait le cœur plus grand, plus royal que lui; qu'il était plus instruit dans la philosophie et plus versé dans la magie : enfin, selon la mode des barbares, il se vantait d'être en état de boire beaucoup plus et de supporter le vin mieux qu'Artaxerce.

Les Spartiates, dans l'intention de semer des troubles en Asie, ordonnèrent à leur flotte de se joindre à celle du prince, et d'obéir en tout à Tamus, son amiral; mais ils ne firent aucune déclaration contre Artaxerce, et gardèrent le silence sur l'entreprise qui le menaçait.

L'armée de Cyrus, lorsqu'il en fit la revue, se trouva composée de cent mille Asiatiques et de treize mille Grecs. Cléarque commandait les troupes du Péloponèse, Proxène les Béotiens, et Ménon les Thessaliens. Aricé était à la tête des Perses. La flotte comptait trente-cinq vaisseaux de Lacédémone sous les ordres de Pytagre, et vingt-cinq commandés par Tamus, égyptien, qui dirigeait toute l'armée navale. Elle suivait l'armée de terre en côtoyant les bords de la mer.

Cyrus, craignant d'effrayer les Grecs en leur apprenant qu'il les conduisait au centre de l'Asie, ne confia qu'à Cléarque le vrai but d'une marche si longue et si téméraire; plus il s'avançait, plus il s'efforçait d'empêcher les Grecs de se décourager, en leur fournissant avec abondance tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Il partit de Sardes, et se dirigea vers les provinces de la Haute-Asie. Les troupes croyaient qu'il n'était question que de marcher contre les Psidiens dont les courses infestaient la province; mais Tissapherne, jugeant tous ces préparatifs trop grands pour une si médiocre entreprise, partit en toute hâte de Milet, et vint à Suze informer le roi de la marche et des projets de Cyrus.

Cette nouvelle répandit un grand trouble dans la cour. Parysatis, mère d'Artaxerce et de Cyrus, fut regardée généralement comme la principale cause de cette guerre civile; toutes les personnes attachées à son service étaient soupçonnées d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Statira ne cessait d'accabler sa belle-mère de reproches, et de jour en jour la haine qui existait entre ces deux reines devint plus violente.

Cyrus s'avançait à grandes journées. Le pas de Cilicie l'inquiétait ; c'était un défilé très-étroit entre deux montagnes très-escarpées, qui ne laissait de passage qu'à un seul chariot. Syennesis, prince du pays, se disposait à le défendre ; mais, l'amiral Tamus menaçant la côte, Syennesis, pour le combattre, abandonna ce poste important, où peu de soldats pouvaient arrêter la plus nombreuse armée.

Lorsqu'on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusèrent d'aller plus avant, disant qu'ils voyaient bien qu'on les menait contre le roi, et qu'ils ne s'étaient point engagés pour une semblable guerre. Cléarque eut besoin de toute son habileté pour étouffer cette sédition dans sa naissance. Les moyens d'autorité ne lui ayant pas réussi, il parut entrer dans les vues de ses soldats, promit d'appuyer leurs réclamations, et déclara qu'il ne se séparerait point d'eux : il proposa d'envoyer une députation au prince pour s'informer de ses intentions, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisait. Ce moyen adroit calma les esprits, on le chargea lui-même, avec quelques officiers, de cette mission. Cyrus, qu'il avait averti secrètement, répondit que son dessein était d'aller combattre Abrocomas, son ennemi personnel, campé à douze journées de l'Euphrate. Quoique cette réponse laissât deviner aux Grecs le but réel de l'entreprise, ils résolurent de marcher, et demandèrent seulement une augmentation de solde qu'on leur accorda.

Quelques jours après Cyrus déclara franchement qu'il allait attaquer Artaxerce. Sa déclaration excita des murmures ; mais bientôt les magnifiques promesses du prince changèrent la tristesse en joie et le mécontentement en espérance.

On approcha de Cunaxa. Cyrus, à la tête de cent treize mille hommes et de vingt chariots, marchait en désordre : trompé par de faux avis, il croyait que le roi, n'étant point prêt à combattre, attendait les levées qu'on faisait au fond de la Perse. Cette opinion paraissait d'autant plus probable, qu'on venait de passer sans obstacle tous les défilés des montagnes ; mais au moment où l'on se reposait dans la plus profonde sécurité, un cavalier accourut, annonçant l'approche de l'ennemi, et bientôt après on vit l'horizon couvert de troupes : c'était Artaxerce qui commandait lui-même son armée, composée de douze cent mille hommes et de cent cinquante chariots. Cyrus eut à peine le temps de ranger ses troupes en bataille. Cléarque lui conseillait de ne point se compromettre dans la mêlée, et de se tenir derrière les bataillons grecs. « Comment voulez-» vous, répondit le prince, que dans un moment où je veux me faire roi, je me » montre indigne de l'être ? »

Les Grecs, après avoir chanté l'hymne du combat, marchèrent lentement et en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jetèrent de grands cris, et coururent de toute leur force contre les Perses, qu'ils mirent en fuite.

Cyrus, voyant qu'Artaxerce faisait un mouvement pour le prendre en flancs, renversa tout ce qui s'opposait à son passage, se précipita vers lui et le joignit. Les deux frères se battirent avec fureur l'un contre l'autre : Cyrus tua d'abord le cheval de son frère et le renversa. Le roi, s'étant relevé, revint sur Cyrus, qui

le blessa. Artaxerce furieux le perça de sa javeline et le tua. D'autres lui disputèrent ce funeste honneur : de toutes parts on avait lancé des traits contre ce prince, et un jeune Perse, nommé Mithridate, se vantait de lui avoir donné le coup mortel.

Tandis qu'Artaxerce remportait cette victoire, et mettait en déroute l'aile droite de ses ennemis, les Grecs battaient celle qui leur était opposée, et dont le roi avait confié le commandement à Tissapherne. Ce général vaincu se rapprocha d'Artaxerce, et les Grecs coururent à la défense de leur camp. Jusque là chacun, ignorant la mort de Cyrus, s'attribuait des deux côtés la victoire. Les Grecs croyaient le prince engagé à la poursuite de l'ennemi ; ils renouvelèrent le combat, et forcèrent à la retraite les Perses qui attaquaient leur camp. La nuit sépara les armées : le lendemain le roi renvoya un héraut aux Grecs pour les instruire du sort de Cyrus, et pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent que, s'il les voulait pour alliés, ils le serviraient fidèlement ; mais qu'ils perdraient plutôt la vie que la liberté. Artaxerce, admirant leur fier courage, négocia et conclut un traité qui garantissait la sûreté de leur retour dans leur patrie. Ils partirent sous la conduite de Tissapherne, qui devait leur fournir partout des vivres. Plusieurs indices prouvèrent à Cléarque que ce général méditait une trahison, et sa méfiance ne fut que trop justifiée.

Tissapherne invita les chefs de l'armée grecque à venir chez lui : ceux qui s'y rendirent furent massacrés. On conduisit Cléarque chez le roi, qui lui fit trancher la tête.

Les Grecs qui avaient survécu à la bataille étaient encore au nombre de dix mille ; ils élurent promptement d'autres officiers, et, bravant tous les périls, ils commencèrent cette fameuse retraite dont Xénophon, leur commandant, a écrit l'histoire. Cet éloquent et habile général releva le courage de ses concitoyens en leur rappelant les journées de Salamine et de Platée. Leur conduite fut aussi savante que courageuse : ils marchaient sur deux colonnes, plaçant dans l'intervalle le peu de bagages qu'ils avaient conservés. Six cents hommes d'élite formaient leur arrière-garde, et combattaient les troupes de Tissapherne pendant qu'on passait les défilés.

Attaqués de tous côtés par des peuples perfides qui se trouvaient sur leur route, arrêtés par de larges rivières dont on avait coupé les ponts, manquant souvent de vivres, obligés de marcher quelquefois dans des plaines couvertes de neige à la hauteur de cinq ou six pieds, leur constance surmonta tous les obstacles. Arrivés enfin sur les bords de l'Araxe, ils trouvèrent plusieurs peuples armés qui gardaient les montagnes et leur en disputaient le passage.

Xénophon, par l'habileté de ses manœuvres, battit les barbares, les tourna et parvint à gagner la Colchide. Les Grecs arrivèrent enfin à Trébisonde qui était une colonie de leur pays.

Après avoir remercié les dieux qui les avaient sauvés de tant de périls, ils côtoyèrent le Pont-Euxin, passèrent le détroit vis-à-vis de Byzance, et se joignirent, près de Pergame, aux Lacédémoniens qui marchaient contre les Perses. Cette célèbre retraite avait duré quatre-vingt-treize iours.

Parysatis, désespérée de la mort de son fils et altérée de vengeance, eut assez d'ascendant sur Artaxerce pour l'obliger à lui livrer Mithridate qui s'était vanté de l'avoir tué. Elle le fit périr par le supplice des auges. Quelles mœurs que celles de ce siècle! Parysatis jouait aux dés avec le roi; un eunuque devait être le prix de la partie : la reine la gagna, et demanda qu'on remît entre ses mains le malheureux Mézabare, qui avait coupé la tête et les mains de Cyrus. Cet eunuque subit la mort. Artaxerce pleurait son favori; Parysatis lui dit : « Vous vous fâchez comme un enfant de la perte d'un eunuque, tandis que moi » j'ai perdu mille dariques sans me plaindre. » Pour compléter sa vengeance elle feignit de se réconcilier avec la reine Statira, sa belle-fille. L'ayant invitée à un festin, elle prit sur la table un oiseau fort rare, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, et mangea l'autre. L'instant d'après Statira sentit de vives douleurs, et mourut dans des convulsions affreuses en accusant Parysatis. Le roi fit mettre à la question tous les esclaves de la reine-mère. Gigis, une de ses femmes, avoua tout; elle déclara avoir frotté de poison un des côtés du couteau dont s'était servie Parysatis. On la condamna au supplice des empoisonneurs, qui consistait à leur écraser la tête entre deux pierres.

Parysatis fut exilée à Babylone, et le roi déclara qu'il n'entrerait jamais dans cette ville tant que sa mère y serait.

D'après le commandement du roi, Tissapherne envoya au roi de Sparte, Agésilas, l'ordre de faire sortir ses troupes de l'Asie. Le Lacédémonien répondit à cette insolence en marchant contre les Perses; il les battit et les mit en déroute près de Sardes. Cette défaite fit croire à Artaxerce que Tissapherne le trahissait : il ordonna à Arrié, gouverneur de Larisse, de l'inviter à une conférence, dans laquelle on lui coupa la tête qui fut envoyée en Perse. Agésilas, après sa victoire, se trouvait maître des côtes d'Asie, mais les émissaires et l'argent d'Artaxerce excitèrent des troubles en Grèce, et déterminèrent les éphores à rappeler leurs troupes. Agésilas dit à ce sujet, en faisant allusion à une monnaie de Perse nommée *Archer*, que trente mille archers du roi le forçaient de revenir à Sparte. Dans le même temps, Artaxerce donna le commandement de sa flotte à l'Athénien Conon, qui gagna une bataille contre les Lacédémoniens, et leur prit cinquante galères. Depuis ce moment le pouvoir de Lacédémone déclina en Asie. Conon, victorieux, revint à Athènes et rétablit les murailles de cette ville, détruites précédemment par les Lacédémoniens. Les Grecs réunis avaient triomphé des Perses; dès qu'ils se divisèrent, ils perdirent l'Asie.

Par le traité glorieux, résultat des victoires de Cimon, Artaxerce Longue-Main s'était vu forcé à rendre la liberté aux villes d'Ionie; et, sous Artaxerce Mnémon, le Spartiate Antalcide fut obligé de signer une paix honteuse qui porta son nom, et par laquelle les Perses regagnèrent tout ce qu'ils avaient perdu et redevinrent maîtres de toutes les villes grecques sur la côte d'Asie.

Artaxerce, délivré de la crainte des Lacédémoniens, conquit l'île de Chypre, avec laquelle il était en guerre depuis six ans. Le grand roi porta ensuite ses armes contre les Cadusiens, peuple pauvre qui habitait les montagnes entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Il y montra beaucoup de courage et de

constance; mais la vaillance des habitants et les difficultés du pays lui firent perdre la plus grande partie de son armée. Il fut trop heureux d'en pouvoir sauver les débris à la faveur d'un traité. Il fit après de grands préparatifs pour soumettre l'Égypte, que gouvernait alors Achoris, qui avait secouru Évagore, roi de Chypre. Ses préparatifs durèrent deux ans, pendant lesquels Achoris mourut. Psaméatis lui succéda; un an après, il fut remplacé par Néphérit, et celui-ci quatre mois après par Nectanébus. Les Athéniens abandonnèrent l'Égypte et s'allièrent au roi de Perse. Son armée était de deux cent mille hommes, commandés par Pharnabaze. Iphicrate lui avait amené vingt mille Grecs. On commença par s'emparer d'un fort appelé aujourd'hui *Rosette*. Les Athéniens voulaient remonter le Nil et marcher sur Memphis; mais Pharnabaze différa ce mouvement, parce qu'il attendait des renforts. Les Égyptiens se rassurèrent et s'armèrent : le Nil se déborda, et l'armée se vit obligée de retourner en Phénicie.

L'année suivante les Spartiates envoyèrent Agésilas au secours des Égyptiens. Tachos, leur nouveau roi, ne voulut pas suivre les conseils d'Agésilas, et fut bientôt détrôné par Nectanébus II. Tachos, banni, vint se réfugier à la cour de Perse, et le roi lui donna le commandement des troupes qui devaient attaquer l'Égypte.

Artaxerce, dans sa vieillesse, s'abandonna aux voluptés : entouré d'eunuques, livré à la débauche, occupé des intrigues de son palais, il négligea tellement le gouvernement de l'empire, que les satrapes, abusant de son nom, accablèrent les peuples d'impôts. Presque toutes les provinces se soulevèrent; l'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie prirent les armes, et se confédérèrent sous les ordres d'Oroate, gouverneur de Mysie.

Le trône était en grand péril : mais la division se mit parmi les confédérés un de leurs chefs les trahit, les arrêta et les livra au pouvoir du roi.

Pendant ce temps la cour se remplissait d'intrigues et de cabales. Le roi avait cent cinquante fils de trois cent soixante concubines, et trois enfants légitimes de la reine Atossa : Darius, Ariaspe et Ochus.

Le roi désigna Darius pour son successeur, et lui donna le titre de roi. Ce jeune prince, impatient de jouir de l'autorité, fit, avec cinquante de ses frères, une conspiration pour abréger les jours de son père. Le roi, instruit de cette odieuse trame, les fit tous mourir. De nouvelles conjurations se formèrent en faveur d'Ariaspe, d'Ochus et d'Arsame. Ochus fit assassiner Arsame, et effraya tellement Ariaspe, qu'il s'empoisonna.

Ces horribles événements firent une si vive impression sur l'esprit affaibli du vieux roi, qu'il mourut accablé de chagrins après un règne de quarante-trois ans.

OCHUS.

(An du monde 3643. — Avant Jésus-Christ 361.)

Ochus ne devait le trône qu'à ses crimes et à la mort de ses frères : il succédait à un roi respecté, et craignait la haine du peuple; il gagna les eunuques, cacha le trépas d'Artaxerce, publia toujours ses décrets au nom de ce prince, en supposa un qui l'autorisait à porter le titre de roi, et au bout de dix mois, se croyant affermi, déclara la mort de son père, et prit ouvertement les rênes de l'État. Il se donna le nom d'Artaxerce; mais l'histoire ne lui a laissé que celui d'Ochus.

Le despotisme et l'invisibilité des rois d'Orient peuvent seuls faire comprendre qu'on puisse cacher ainsi à tout un peuple, pendant dix mois, la mort du monarque qui le gouverne. A quel danger la tyrannie s'expose par les précautions qu'elle prend pour son salut! et que ne doit pas craindre un prince dont le palais est fermé à sa nation!

Ochus signala le commencement de son règne par d'horribles cruautés : voulant empêcher que les provinces ne portassent au trône quelques personnes de sa famille, il enferma dans une cour son oncle, avec cent de ses fils et de ses petits-fils, qui étaient fort populaires et fort aimés dans l'empire; par son ordre on les tua tous à coups de flèches. Sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille, blâma ses fureurs; on l'enterra toute vive.

Les grands de l'empire, assez malheureux pour attirer ses soupçons, subirent la mort.

Sisygambis, mère de Darius Codoman, était sœur des princes immolés : elle fut assez prudente ou assez heureuse pour sauver de ce massacre son fils, qui depuis monta sur le trône. La cruauté fait naître les orages qu'elle redoute. Artabaze, satrape d'une province frontière, se révolta, s'allia avec les Athéniens, et défit l'armée royale. Ochus, par ses plaintes et par ses menaces, décida les Athéniens à rappeler leurs troupes et Charès qui les commandait. Les Thébains les remplacèrent. Avec leur secours Artabaze battit deux fois les troupes du roi : mais Ochus effraya encore ces nouveaux alliés, et Artabaze, abandonné par eux, succomba et se réfugia chez Philippe, roi de Macédoine.

Ochus, délivré de cet adversaire, tourna ses armes contre Nectanébus, roi d'Égypte, qui venait d'exciter les Phéniciens à se soulever. Les satrapes de Syrie et de Cilicie avaient été battus par eux. Les peuples de Chypre s'étaient aussi alliés avec l'Égypte. Le roi de Perse prit lui-même le commandement de son armée ; mais, avant de partir, il employa l'adresse, l'argent et les menaces pour pacifier la Grèce : il croyait l'amollir par le repos, tandis que ses prédécesseurs, pour leur sûreté, entretenaient avec soin la division dans ce pays. Ochus entra en Phénicie avec trois cent mille hommes. Mentor, le Rhodien, était à Sidon avec des troupes grecques : le roi le gagna secrètement et l'entraîna dans son parti. Tennez lui-même, roi de Sidon, trahit ses sujets et livra

la ville à Ochus. Les Sidoniens avaient brûlé leurs vaisseaux pour ôter aux lâches tout espoir de salut dans la fuite; quand ils se virent livrés, ils mirent le feu à leurs maisons, et quarante mille personnes périrent dans l'incendie. Le roi Tennez, pour prix de sa trahison, reçut la mort par l'ordre d'Ochus. La Phénicie, épouvantée, se soumit. La Judée, qui s'était jointe aux Phéniciens, éprouva d'affreux ravages.

Ochus envoya en Hyrcanie et en Égypte une foule de Juifs captifs : ces rigueurs déterminèrent les neuf rois qui se partageaient alors l'île de Chypre à se soumettre. Évagore redemanda en vain le royaume de Salamine, on ne lui donna qu'un gouvernement. Comme il persistait encore dans ses prétentions, on le fit mourir. Les Grecs de Thèbes, d'Argos et d'Asie envoyèrent dix mille hommes au roi après la prise de Sidon; car de tout temps on s'est empressé de secourir le vainqueur.

Ochus arriva en Egypte : il partagea son armée en trois corps; les principaux chefs étaient Nicostrate d'Argos, Mentor et l'eunuque Bagoas. Nicostrate remonta le Nil avec cinquante vaisseaux, et débarqua ses troupes dans le centre de l'Egypte. Les Egyptiens marchèrent contre lui et livrèrent bataille : Clinias de Cos, leur général, y périt avec cinq mille hommes; le reste prit la fuite. Nectanébus accourut en diligence pour défendre Memphis. Sa retraite livra Péluse au roi de Perse; les Grecs, qui la défendaient, obtinrent de retourner dans leur patrie. Ochus, ayant déclaré qu'il traiterait avec douceur ceux qui rendraient les armes, mais qu'il exterminerait tout ce qui se défendrait, soumit par la terreur toute l'Egypte. Nectanébus, sans espoir, se sauva avec ses trésors en Ethiopie, et ne reparut plus.

Mentor reçut de grandes récompenses pour cette conquête, et réconcilia avec le roi son frère Memnon et son beau-frère Artabaze.

Ochus, maître de l'Égypte, n'écouta que la fougue de son caractère, et crut qu'il détruirait à jamais dans cette contrée toute semence de révolte, s'il en changeait la religion, les lois et les mœurs. Il démantela les villes, pilla les temples, massacra les prêtres, enleva les archives, et tua le dieu Apis, qu'il fit manger à ses officiers dans un festin. Chargé des dépouilles et de la haine de l'Egypte, il revint à Babylone. L'eunuque Bagoas, son favori et son général, était Egyptien; il n'avait pu voir sans horreur les malheurs de sa patrie et l'outrage fait à sa religion : il empoisonna le roi; et, par un raffinement de vengeance digne de ces temps barbares, il fit enterrer un autre mort à la place d'Ochus, et coupa en morceaux le corps de son maître, qu'il donna à manger aux chiens et aux chats; enfin de ses os il fit faire des manches de couteau et d'épée, pour rappeler à la fois l'humeur sanguinaire du tyran et sa punition.

Après ce meurtre, Bagoas, profitant de son autorité absolue dans le palais, massacra tous les fils du roi, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune, sous le nom duquel il espérait gouverner. Mais, comme il s'aperçut bientôt que ce prince voulait secouer son joug, il le prévint, l'assassina et détruisit avec lui le reste de sa famille. Arsès ne régna que deux ans.

DARIUS CODOMAN.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.)

Bagoas donna le sceptre à Darius Codoman. Ce prince, fils de Sisygambis, s'était dérobé, comme on l'a vu, au massacre de ses parents. Cherchant son salut dans une sorte d'obscurité, il n'avait eu pendant longtemps d'autre fonction dans l'État que celle de porter des dépêches aux gouverneurs de provinces; mais, dans la guerre des Perses contre les Cadusiens, il se distingua par une action d'éclat, qui le rendit dès lors l'objet de l'affection générale.

Un Cadusien d'une stature gigantesque défia les Perses de lui opposer un combattant digne de sa force et de son courage : personne n'osait se présenter; Codoman s'avança et le tua. Sa récompense fut le gouvernement d'Arménie. La douceur de son administration fit croire à Bagoas qu'il pourrait le gouverner; mais ce perfide ministre, ne le trouvant pas aussi faible qu'il l'espérait, résolut de l'empoisonner. Le roi, prévenu de son dessein, dissimula son courroux, et le força de boire le poison qu'il lui avait présenté.

Différent de tous ses prédécesseurs, Darius sut mériter à la fois le respect des grands et l'amour des peuples. Sisygambis sa mère, Statira sa sœur et sa femme, firent régner dans sa cour les mœurs et la vertu; et pendant quinze ans Darius rendit la Perse heureuse.

On était loin de prévoir que cette époque fortunée précéderait de si peu la destruction de l'empire; et cependant, depuis longtemps, les observateurs éclairés auraient pu prédire la chute d'un colosse qui n'avait plus de base solide. La mollesse des Mèdes remplaçait l'austérité des mœurs des anciens Perses; les lois et la discipline de Cyrus étaient oubliées. Les monarques invisibles, qui faisaient trembler leurs sujets, devenaient eux-mêmes esclaves, et souvent victimes des femmes et des eunuques de leur palais : les satrapes, trop éloignés du centre de la monarchie, se croyaient presque indépendants. Les armées, éclatantes d'or et de pourpre, ne brillaient plus par le fer et par la force; les voluptés avaient amolli les courages; les âmes étaient avilies par la tyrannie. Les provinces conquises, opprimées et mécontentes, grossissaient le trésor sans donner de forces réelles à l'État; il n'existait ni amour de la patrie, ni esprit public : tous les membres de l'empire de Perse formaient un corps immense sans vigueur et sans union; et Darius, vaillant et généreux, n'avait pas assez de génie et de fermeté pour forcer les grands à imiter ses vertus, et pour régénérer une nation si corrompue.

Dans ce moment marqué par les destins pour la chute de ce vaste empire, un grand homme parut dans le monde; un héros monta sur le trone de Macédoine; Alexandre régna, et, après avoir soumis à son autorité les peuples grecs, affaiblis par leurs divisions, il conçut la grande idée de se faire pardonner ses attaques contre la liberté de la Grèce, en la couvrant de gloire, et en la vengeant avec éclat des Perses, ses éternels ennemis.

Ce grand homme, incapable de se laisser effrayer par les obstacles que présentait une si audacieuse entreprise, était peut-être éclairé par le succès des dix mille Grecs qui, bravant toutes les forces d'Artaxerce, avaient traversé, sans être entamés, son immense empire. Alexandre osa donc croire cette conquête possible, et l'entreprit; il débarqua en Asie avec trente mille soldats et cinq mille cavaliers.

Darius, maître de l'Orient, et qu'on appelait le grand roi, le roi des rois, pouvait lui opposer trois millions de guerriers; mais il méprisa les efforts d'un si faible adversaire; il crut que les satrapes des frontières, qui commandaient un corps de cent dix mille hommes, suffiraient pour arrêter ce jeune téméraire sur les bords du Granique, et pour punir sa folle audace. Un seul ordre d'Cchus, lorsqu'il partit pour l'Égypte, avait suffi pour désarmer toute la Grèce : comment son successeur aurait-il pu prévoir qu'un prince de Macédoine allait braver, renverser sa puissance, détruire Persépolis, régner à Suze, à Memphis, à Tyr, et triompher dans Babylone?

Alexandre, nommé généralissime par les Grecs, rassembla une armée composée des soldats les plus braves, et dont les officiers, habiles et expérimentés, ressemblaient plus par leur âge et par leur gravité à un sénat qu'à une troupe de guerriers; il passa le Strymon, l'Hèbre, et arriva à Sestos en vingt jours de marche. Il avait cent soixante-sept galères et plusieurs vaisseaux. Il dirigea lui-même ses galères en traversant l'Hellespont, et descendit le premier de tous en Asie. Son trésor ne contenait que soixante-dix talents; son armée ne portait de vivres que pour un mois. En partant de Macédoine, il avait distribué à ses officiers tout son patrimoine, ne gardant, disait-il, pour lui que l'espérance.

Après avoir offert un sacrifice à Jupiter, à Minerve et à Hercule, il fit célébrer des jeux à Ilion sur le tombeau d'Achille, et arriva en Phrygie, sur les bords du Granique. Les satrapes l'attendaient de l'autre côté de la rivière pour lui en disputer le passage. Memnon de Rhodes, qui commandait pour Darius sur toute la côte d'Asie, conseillait aux généraux perses de ne point risquer de combats, de ruiner le pays, de se retirer et d'affamer l'armée d'Alexandre, afin de le forcer à retourner sur ses pas.

Arsite, satrape de Phrygie, déclara qu'il ne souffrirait pas la ruine de son gouvernement. Les Perses, méprisant le petit nombre des Macédoniens, soupçonnèrent Memnon de vouloir se rendre nécessaire en prolongeant la guerre. Ainsi on rejeta l'avis du plus habile des généraux de Darius, et la bataille fut décidée.

Du côté des Macédoniens les opinions étaient aussi partagées : Parménion conseillait de laisser reposer les troupes; Alexandre voulait frapper les esprits par la promptitude d'un premier succès : il trouvait honteux de s'arrêter devant un ruisseau après avoir traversé l'Hellespont.

Le roi ordonna de marcher. La cavalerie perse bordait le rivage; derrière elle on voyait, sur la pente d'un coteau, une nombreuse infanterie, dont l'élite était composée de Grecs à la solde de Darius. Les premiers corps de Macédoniens qui entrèrent dans la rivière furent chargés par la cavalerie perse, acca-

blés de traits et forcés de se replier. Alexandre les ramena lui-même à la charge, traversa le premier la rivière, et renversa ce qui s'opposait à son passage. Toute l'armée le suivit, passa le fleuve, et attaqua l'ennemi sur tous les points. La mêlée devint générale et furieuse. Spithrobate, satrape d'Ionie, gendre de Darius, répandait partout l'épouvante. Alexandre se précipita sur lui : ils se blessèrent d'abord légèrement l'un et l'autre de leurs javelots; mais le roi termina le combat en perçant d'un coup de lance la tête du satrape. Rosacès son frère, impatient de venger sa mort, fendit d'un coup de hache le casque d'Alexandre : il allait d'un second coup frapper sa tête découverte, lorsque Clitus, avec son sabre, lui coupa la main, et sauva la vie à son maître.

Le danger du roi redoubla l'ardeur de ses troupes : elles enfoncèrent les ennemis et les mirent en déroute; tout prit la fuite, excepté l'infanterie grecque retirée sur une colline. Elle voulait capituler : Alexandre, n'écoutant que sa colère, la chargea. Il eut un cheval tué sous lui, et perdit beaucoup de monde; mais il finit par tailler en pièces ces Grecs, dont deux mille seulement furent épargnés. Arsite se tua de désespoir d'avoir été vaincu. Les Perses perdirent dans cette bataille vingt mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux.

Alexandre, profitant rapidement de sa victoire, s'empara de Sardes et de toute l'Asie-Mineure. Il ramena à Éphèse les citoyens qui en avaient été bannis, et y rétablit le gouvernement populaire. Milet lui résista. Memnon y commandait, mais, après avoir soutenu plusieurs assauts, les Perses capitulèrent. Le roi, pour ôter à son armée tout désir et tout espoir de retraite, brûla ses vaisseaux. Il marcha ensuite en Carie, et assiégea Halycarnasse, que Memnon n'abandonna qu'après une longue et vigoureuse défense.

L'année suivante Alexandre traversa la Lycie, et franchit un défilé qui se trouvait le long de la mer, entre cette province et la Pamphylie : ce fut là qu'il découvrit un complot tramé contre ses jours par l'ordre de Darius, qui avait promis mille talents d'or et le royaume de Macédoine à son assassin.

Alexandre vint enfin dans la capitale de Phrygie, nommée Gordium. Un oracle avait déclaré que celui qui dénouerait le nœud attaché au timon d'un chariot consacré aux dieux, serait le vainqueur et le maître de l'Asie. Il fit d'abord des efforts inutiles pour démêler ses tours et ses détours nombreux et inextricables; mais, n'y pouvant parvenir, il coupa avec son épée ce nœud fameux, qu'on appelait le nœud *gordien,* et il éluda ou accomplit ainsi l'oracle.

Memnon avait conseillé à Darius de porter la guerre en Macédoine. Ce parti était sûr : les Lacédémoniens, ne s'étant point déclarés pour Alexandre, se seraient alors alliés aux Perses, ainsi que plusieurs peuples de la Grèce, mécontents de la domination des Macédoniens; Alexandre, arrêté dans sa conquête, aurait été forcé d'abandonner l'Asie, pour défendre ses propres États. Darius voulut d'abord suivre ce conseil. Memnon commanda sa flotte, et s'empara de Lesbos. Il se préparait à passer en Grèce; mais, obligé d'assiéger avant Mitylène, il mourut devant cette place. Sa perte entraîna celle de l'empire de Perse; la grande entreprise qu'il avait conçue fut abandonnée.

Darius, connaissant l'incapacité de ses autres généraux, voulut commander



Paquin sc

ses troupes lui-même. Il rassembla à Babylone son armée, qui se trouva, dit-on, forte de six cent mille hommes.

Alexandre soumettait la Paphlagonie et la Cappadoce, lorsqu'il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le décida à marcher rapidement au cœur de la Haute-Asie : il s'avança vers la Cilicie, et trouva un défilé fort étroit qu'il fallait passer pour arriver à Tarse. Les Perses, qui gardaient ce passage, prirent la fuite; et Alexandre, après avoir franchi ce défilé, où quatre hommes armés marchaient de front avec peine, rendit grâce à la fortune qui aveuglait ses ennemis au point de lui livrer un passage où son armée aurait pu être détruite si facilement.

Le roi, s'étant baigné à Tarse dans le Cydnus, fut saisi d'une fièvre violente; on crut qu'il allait mourir. On l'avertit que Philippe, son médecin, gagné par Darius, voulait l'empoisonner. Le roi ne crut point à cette calomnie; il prit sans hésiter le remède que lui présentait son médecin, et lui donna en même temps à lire la lettre qui l'avait dénoncé. Sa noble confiance fut justifiée par une prompte guérison.

Cependant Darius, ayant achevé ses préparatifs, marchait au-devant d'Alexandre à la tête de sa nombreuse et brillante armée : il recevait partout les hommages des satrapes qui l'enivraient de flatteries, et le félicitaient d'avance sur un triomphe certain.

Un Athénien seul, Charidème, dit au roi la vérité, et lui fit connaître la force réelle de cette phalange macédonienne, toute hérissée d'armes, que l'expérience et la discipline rendaient invincible : elle devait, disait-il, triompher sans peine d'une multitude de soldats indisciplinés, amollis par le luxe et surchargés du poids de l'or dont ils étaient couverts. Il conseillait à Darius d'employer ses trésors à payer de bonnes troupes grecques, et à ne point hasarder sans elles une bataille contre les Macédoniens aguerris. Darius, irrité de sa franchise, l'envoya au supplice. Charidème, avant de mourir, lui dit : « Alexandre me » vengera, et vous serez pour la postérité un exemple de l'aveuglement dont la » fortune frappe les rois qu'elle veut perdre. »

Darius reconnut trop tard la sagesse des conseils de Charidème et la vérité de ses prédictions; cependant, rempli de confiance en ses forces, il continua sa route. L'ordre de son armée ressemblait plutôt à la pompe d'une cérémonie qu'à une marche de guerre : devant lui on portait des autels d'argent sur lesquels on entretenait le feu sacré; les mages chantaient des hymnes autour de ces autels. Ils étaient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes garçons, vêtus de robes de pourpre, qui précédaient un char consacré à Jupiter. Ce char, traîné par des chevaux blancs, était suivi d'un superbe coursier, qu'on appelait le cheval du Soleil; il était conduit par des écuyers en robes blanches, et portant une baguette d'or à la main. Derrière eux on voyait dix chariots ornés de bas-reliefs ciselés en or et en argent, et escortés par un corps de cavalerie tiré de douze nations différentes. La troupe d'élite des dix mille Immortels venait ensuite : ils avaient des colliers d'or, des habits de drap d'or frisé, avec des casaques à manches ornées de pierreries. Quinze mille grands, qui portaient le

titre de parents du roi, les suivaient et se faisaient remarquer plus par le luxe de leurs habits que par leurs armes. Les gardes, nommés *doryphores*, portant des demi-piques, précédaient le char du roi. Ce monarque y paraissait assis sur un trône élevé : le char était enrichi de bas-reliefs d'or qui représentaient les dieux; et du milieu du joug garni de pierreries s'élevaient les deux statues de Ninus et de Bélus. Le roi, vêtu d'une casaque de pourpre rayée d'argent, portait par-dessus une longue robe d'une riche étoffe parsemée de diamants. Il avait sur la poitrine deux éperviers brodés en or : à sa ceinture pendait un cimeterre dont le fourreau était enrichi de pierres précieuses. On voyait sa tête couverte d'une tiare ceinte d'un bandeau de couleur bleue mêlée de blanc. Deux cents de ses plus proches parents marchaient à ses côtés. Il s'avançait suivi par dix mille soldats armés de piques d'argent, dont les pointes étaient d'or. Trente mille hommes choisis marchaient ensuite et précédaient quatre cents chevaux de main des écuries du roi. Derrière eux paraissait le char de Sisygambis, mère du roi, et celui de Statira sa femme. Toutes leurs dames les accompagnaient à cheval. Les enfants du roi étaient placés sur quinze grands chariots entourés d'une foule d'eunuques. On voyait ensuite sur des chars trois cent soixante concubines royales, toutes aussi magnifiques que les reines, et suivies de six cents mulets et de trois cents chameaux chargés de l'argent du roi. Une nombreuse garde les escortait. Une immense quantité de chariots portaient les femmes des grands, les esclaves et tous les bagages de la cour. La cavalerie légère fermait la marche de ce cortége royal, placé au centre d'une armée innombrable qui marchait sans ordre et sans discipline.

Cette description suffit pour expliquer la facilité des succès d'Alexandre, et la rapidité d'une conquête qui anéantit en si peu de temps l'antique et vaste empire des Perses.

Après avoir passé le défilé de Cilicie, Alexandre en franchit un autre pour entrer en Syrie, et vint à Anchyale, où il vit le tombeau de Sardanapale. Il existait encore un défilé près du mont Gemanus pour entrer en Assyrie; Parménion s'en saisit et s'empara de la ville d'Issus. Darius, qui aurait pu facilement arrêter son ennemi dans les trois défilés, avait perdu un temps précieux. Son armée était campée dans une plaine d'Assyrie. Les Grecs qui le servaient lui conseillaient de diviser ses forces, afin de ne pas les compromettre toutes dans une action, et de se ménager des réserves. L'ignorance des courtisans crut voir de la trahison dans ce conseil; ils proposèrent même de faire massacrer tous ses Grecs. Le roi rejeta cette proposition, sauva leurs jours, et ne suivit pas leurs avis.

Il continua sa marche, et entra en Cilicie par les montagnes. Trompé par de faux rapports, il croyait que les Macédoniens le fuyaient, et ne se doutait pas qu'Alexandre, avançant rapidement, était déjà derrière lui. Dans cette erreur, il s'approcha d'Issus, et s'engagea au milieu des gorges étroites des montagnes, où la fortune semblait l'avoir amené pour rendre le grand nombre de ses troupes inutile, et pour les livrer à Alexandre.

Lorsque Darius apprit que les Macédoniens, qu'il croyait en fuite, l'avaient

tourné et marchaient sur lui, cette nouvelle le troubla et jeta une grande consternation dans ses troupes, qui prirent les armes en désordre. La bataille se donna dans une petite plaine, fermée d'un côté par des montagnes, et de l'autre par la mer. Alexandre harangua ses soldats, et leur dit que, si les journées de Marathon, de Salamine et de Platée avaient acquis aux Grecs une gloire immortelle, une seule victoire allait leur donner l'empire de l'Orient et toutes les richesses de l'Asie.

L'action fut rude et la résistance opiniâtre; on combattait partout de près et corps à corps. La vue de Darius sur son char enflammait l'ardeur d'Alexandre, qui voulait le renverser de sa main. La mêlée devint terrible autour du trône. Oxathrès, frère de Darius, et tous les grands de Perse, défendaient leur roi avec intrépidité; mais enfin les chevaux qui traînaient le char de Darius, étant percés de coups, se cabrèrent et rompirent leurs traits. Le roi, craignant d'être pris, sauta sur un autre char et se retira. Alors tout ce qui l'entourait jeta les armes et prit la fuite. Alexandre avait été légèrement blessé dans la mêlée. Pendant que son aile était victorieuse, le reste de son armée éprouvait plus de résistance de la part des Grecs qui se trouvaient à la solde de Darius; mais le roi de Macédoine, revenant avec ses troupes triomphantes, les enfonça. La défaite de la cavalerie persane acheva la déroute de l'armée. Darius, qui s'était retiré le premier, monta à cheval, et quitta son manteau royal et son bouclier. Tous les Barbares suivirent différents chemins pour regagner leur pays; huit mille Grecs se sauvèrent par les montagnes vers Tripoli, et s'embarquèrent; un petit nombre de Perses regagna le camp où restaient sans défense Sisygambis, Statira et leurs dames, avec deux filles et un fils du roi, qui tombèrent tous dans les mains de Parménion.

Alexandre, las de poursuivre Darius sans l'atteindre, revint au camp des Perses que pillaient les Macédoniens. Le bruit de la mort de Darius, s'y étant répandu, consternait les reines et les princesses, qui firent demander au roi la permission de rendre les derniers honneurs à Darius. Alexandre leur envoya dire qu'on les avait trompées, que Darius vivait, et que, pour ce qui les concernait, il les assurait qu'elles seraient traitées en reines, avec tous les égards et tous les respects dus à leurs malheurs, à leur rang et à leurs vertus. Il vint ensuite les visiter avec Éphestion, son favori. Éphestion était plus grand que lui : les princesses le prirent pour le roi, et lui présentèrent leurs hommages. Averties de leur erreur, elles se jetèrent aux pieds du monarque pour s'excuser de cette méprise. Le roi, les relevant, dit à Sisygambis : « Ma mère, vous ne vous » êtes pas trompée, c'est un autre Alexandre. » Sisygambis, touchée de sa bonté et du nom de mère qu'il lui donnait, le remercia et lui prédit qu'il devrait la plus grande partie de sa gloire à sa clémence.

Statira était remarquable par ses charmes; Alexandre craignant l'ardeur de ses passions, ne voulut plus paraître devant elle, et dit : « Il faut que l'univers » sache que je ne n'ai pas voulu revoir la femme de Darius, ni souffrir qu'on » me parlât de sa beauté. »

Parménion, rapide comme la pensée de son maître, s'empara de Damas, où se

trouvaient les trésors de Darius et toutes les femmes des grands de la Perse. Le gouverneur de cette ville importante trahit son roi, et livra ses richesses à Parménion.

Darius, qui, peu de jours auparavant, couvrait la terre de ses armées, arriva seul et fugitif à Soque, où il ne put réunir que quatre mille hommes; de là il regagna promptement Thapsaque pour mettre l'Euphrate entre les Macédoniens et lui. Toutes les villes de Syrie se soumirent à Alexandre avec l'empressement qui suit les grandes défaites. Lorsqu'il fut à Marathe, il y reçut une lettre du roi de Perse. Darius avait perdu sa puissance; mais il conservait son orgueil : dans sa lettre, il prenait le titre de roi des rois, sans en donner aucun à Alexandre; il le sommait de recevoir une rançon pour sa famille, et lui proposait, s'il voulait combattre, de vider leurs différends dans une seconde bataille générale; il lui conseillait en même temps de prendre un parti plus sage, de conclure la paix et de se contenter de ses États sans envahir ceux d'autrui.

Le roi de Macédoine répondit en ces termes : « Le roi Alexandre à Darius.
» Cet ancien Darius, dont vous avez pris le nom, ravagea autrefois les côtes de
» l'Hellespont et de l'Ionie; depuis il porta la guerre au fond de la Macédoine et
» de la Grèce. Après lui Xercès fit une nouvelle invasion avec une multitude
» effroyable de Barbares : vaincu dans un combat naval, il laissa Mardonius en
» Grèce pour saccager nos villes et désoler nos campagnes. Personne n'ignore
» que Philippe, mon père, est mort victime d'assassins subornés par vos agents;
» vous-même, à la tête d'une grande armée, vous avez promis mille talents à
» celui qui me tuerait : je ne fais donc que me défendre, et je ne suis pas l'a-
» gresseur. Les dieux ont favorisé la justice de ma cause; mes armes ont con-
» quis une grande partie de l'Asie, et je vous ai vaincu en bataille rangée. J'ai
» le droit de refuser toutes vos demandes, parce que vous ne m'avez pas fait
» une loyale guerre; cependant, si vous venez à moi comme suppliant, je vous
» promets de vous rendre sans rançon votre femme, votre mère et vos enfants :
» je veux vous montrer que je sais également vaincre et épargner les vaincus.
» Qu'aucune crainte ne vous arrête donc : je vous donne ma foi que vous pou-
» vez venir en assurance : mais souvenez-vous à l'avenir, quand vous m'é-
» crirez, que vous écrivez non-seulement à un roi, mais à votre roi. »

Alexandre, avant de poursuivre Darius, résolut d'enlever aux Perses la domination de la mer; il ne voulait pas laisser derrière lui d'alliés ou de tributaires assez puissants pour le secourir avec succès.

Cette précaution était d'autant plus sage que déjà, dans la Grèce, les Lacédémoniens se déclaraient contre lui, et il savait que les Athéniens ne restaient soumis que par force à son autorité.

Certain que la lenteur de Darius pour rassembler une nouvelle armée lui laisserait le temps nécessaire, il donna le commandement de la Syrie à Andromaque, et entra en Phénicie.

Depuis la destruction de Sidon par Ochus, on détestait les Perses dans ce pays; aussi les Sidoniens, malgré les efforts de Straton, leur roi, s'empressèrent de se soumettre aux Macédoniens. Alexandre, après avoir ôté la cou-

ronne à Straton, voulant rendre les Sidoniens heureux, choisit pour les gouverner un homme d'une branche éloignée de la famille royale, dont on vantait les vertus; mais qui était si pauvre qu'il ne vivait que du travail de ses mains et des fruits d'un petit jardin qu'il cultivait. Abdolonyme justifia le choix du roi, et ne demanda aux dieux que de lui faire soutenir la prospérité comme il avait supporté le malheur. Loin d'être enivré de sa grandeur nouvelle, il regrettait son obscurité, et disait : « Rien ne m'a manqué tant que je n'ai rien possédé. »

Alexandre était maître de la Syrie et de la Phénicie; Tyr seul lui résistait. Cette cité superbe, regardée comme le magasin de tous les peuples et le centre de leur commerce, refusait de reconnaître l'autorité du conquérant de l'Asie : il voulait y faire un sacrifice à Hercule; mais on lui interdit l'entrée de la ville. Pour se venger de cet affront il en forma le siége : jamais, dans aucune de ses expéditions, il ne montra plus de génie, plus de vaillance et plus d'opiniâtreté. Les Tyriens, protégés par leur position insulaire, se défendirent longtemps et avec vigueur. Après de vains efforts le roi envoya des hérauts pour négocier : les Tyriens les tuèrent. Alexandre, se servant des ruines de la vieille Tyr, entreprit de construire une jetée pour joindre l'île au continent. La mer, les vents et la valeur des assiégés opposaient des obstacles multipliés et presque insurmontables à l'exécution de ce projet; les Tyriens détruisaient à chaque instant les travaux commencés, insultaient le roi et lui demandaient s'il prenait ses soldats pour des bêtes de somme destinées à porter des fardeaux, et s'il se flattait de vaincre Neptune. La jetée, étant achevée, fut renversée après un grand combat. Les infatigables Macédoniens construisirent une autre digue, mais ils manquaient de navires pour résister à ceux des assiégés. La fortune, constante pour Alexandre, vint à son aide ; les rois de Chypre, les habitants de Rhodes et les Lyciens lui envoyèrent des vaisseaux : avec ces forces il triompha des flottes tyriennes et s'approcha des murs de la ville. Carthage, attaquée par les Syracusains, ne put envoyer à Tyr les secours qu'elle lui avait promis. Après plusieurs sanglants combats, le roi donna un assaut général où l'on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les remparts de Tyr furent forcés; les vainqueurs entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les vaincus, et le roi ordonna de passer tous les habitants au fil de l'épée. Les Sidoniens en sauvèrent quinze mille; trente mille furent vendus. Il en restait deux mille armés qui se rendirent. Alexandre, furieux de la longue résistance qu'ils lui avaient opposée, et qui devait leur mériter son estime, les fit crucifier sur le rivage.

Pendant que le siége de Tyr arrêtait Alexandre, Darius lui écrivit encore : il lui proposait mille talents pour la rançon de sa famille, lui offrait sa fille Statira en mariage, en lui donnant pour dot tout le pays conquis par les Macédoniens jusqu'à l'Euphrate ; et pour l'engager à accepter ses offres, il présentait avec fierté le tableau des forces immenses qui lui restaient. Ces forces, disait-il, ne permettraient aux Macédoniens aucun espoir de franchir l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et l'Hydaspe, qui défendaient l'entrée de la Perse et de la Médie. Parménion voulait qu'on acceptât ces propositions. « Je le ferais, dit-il, si j'étais

» Alexandre. — Et moi aussi, répliqua le roi, si j'étais Parménion. » Il répondit à Darius qu'il n'avait pas besoin de son argent, que le roi de Perse ne pouvait plus donner ce qu'il avait perdu, qu'une dernière bataille prouverait bientôt quel était le vrai maître de l'empire, que celui qui avait passé tant de mers ne craignait pas les fleuves, et que, dans quelque retraite que Darius se cachât, il saurait bien l'y atteindre.

Après la destruction de Tyr, Alexandre marcha à Jérusalem, dont il voulait se venger, parce que les Juifs lui avaient refusé des troupes : mais, en arrivant près de cette ville, il changea de dessein; au lieu de rencontrer des ennemis, il ne trouva que des suppliants : il s'attendait à voir des remparts hérissés d'armes, il vit les chemins et les rues jonchés de fleurs. Le grand-prêtre Jaddus, en habits sacerdotaux, entouré de prêtres et de lévites, vint à sa rencontre. La majesté de cette pompe religieuse le frappa; son cœur parut touché des hommages de ce peuple protégé par le ciel, et qui n'adorait qu'un seul Dieu. Le roi de la terre s'inclina devant le maître de l'univers : il accueillit les pontifes avec bienveillance, entra dans la ville en ami, respecta le temple, et offrit un sacrifice au Dieu d'Israël.

S'étant emparé de Gaza, qui voulut en vain résister, Alexandre tourna ses efforts contre l'Égypte, et arriva en sept jours auprès de Péluse. Un Grec, nommé Amyntas, déserteur macédonien, était entré au service de Darius. A la suite de la bataille d'Issus, où il commandait un corps de troupes de sa nation, il se sauva avec huit mille hommes à Tripoli, s'embarqua et arriva à Péluse, qu'il surprit en supposant une commission du roi de Perse pour gouverner cette contrée. Une fois maître de la place, il leva le masque, et prétendit ouvertement à la couronne d'Égypte. Les Égyptiens, qui haïssaient les Perses, se déclarèrent pour lui : avec leur secours il battit d'abord les troupes de Darius, et les poursuivit jusqu'à Memphis; mais, ses soldats s'étant dispersés pour piller, Mazée, général des Perses, le surprit, tailla ses troupes en pièces, et le tua. Alexandre, profitant de ces divisions et de la haine des Égyptiens pour leurs oppresseurs, pénétra sans obstacles dans le centre du pays. Mazée, lui-même, n'espérant plus de secours, se retira, livrant Memphis et les trésors de son maître au vainqueur. Ainsi Alexandre, sans avoir combattu, se vit maître de toute l'Égypte.

Ce conquérant connaissait la superstition de son siècle; il voulut ajouter à sa puissance sur la terre celle du ciel, et donner plus d'éclat à sa gloire et plus de force à son autorité, en s'attribuant une origine divine.

Dans les déserts de l'Afrique, à quatre-vingts lieues de Memphis, Jupiter Ammon avait un temple fameux; le roi envoya des émissaires chargés d'or pour séduire les prêtres. Quand il se fut assuré d'eux, il alla lui-même les trouver, sans craindre de périr avec ses troupes : il brava les dangers auxquels avait succombé l'armée de Cambyse, que le sable engloutit. Les tourbillons de ce sable brûlant, le vent impétueux du midi, l'ardeur du soleil, et la privation absolue de vivres et d'eau, réduisirent bientôt ses soldats aux dernières extrémités. L'armée allait périr, lorsque tout à coup un orage, phénomène rare dans

ces climats, couvrit le ciel de nuages, et répandit une pluie abondante qui sauva les Macédoniens. Le roi, arrivé dans l'oasis d'Ammon, jouit du spectacle singulier qu'offrait aux yeux cette île de verdure coupée de ruisseaux et couverte d'ombrages frais, au milieu d'un désert immense et d'un océan de sables. Il entra dans le temple, offrit un sacrifice; et les prêtres, parlant au nom de leur dieu, déclarèrent qu'il devait sa naissance à Jupiter. Depuis ce temps il prit toujours, dans ses actes et dans ses lettres, le titre d'Alexandre, roi, fils de Jupiter Ammon, malgré les représentations de sa mère Olympias, qui le priait ironiquement de ne pas l'exposer au courroux et à la jalousie de Junon.

Avant de mettre fin à son entreprise, Alexandre, ayant descendu le Nil, dépassé Canope et côtoyé la mer, avait remarqué, vis-à-vis de l'île de Pharos, un lieu convenable pour y bâtir une ville et pour y construire un port. Il en dressa le plan, et chargea de l'exécution l'architecte Dinocrate, qui venait de rebâtir à Éphèse le temple de Diane. Telle fut l'origine de la ville d'Alexandrie. Elle devint dans la suite la capitale de l'Égypte et le centre du commerce des trois anciennes parties du monde.

Alexandre, après avoir rétabli l'ordre en Égypte dont il assura la tranquillité par l'organisation d'un ferme et sage gouvernement, reprit le chemin de l'Asie, traversa la Palestine; et, pour punir la ville de Samarie, qui s'était révoltée contre lui, il en chassa les habitants et y plaça une colonie de Macédoniens.

Arrivé à Tyr, il y trouva la famille de Darius en larmes; la reine Statira venait de mourir. Il lui fit des funérailles magnifiques, et donna aux jeunes princesses toutes les consolations qui étaient en son pouvoir.

Darius, apprenant, par un eunuque échappé de Tyr, la mort de sa femme, l'attribua à la violence du vainqueur, et s'écria qu'il regrettait moins pour Statira la perte de sa vie que celle de son honneur. Mais l'eunuque, se jetant à ses pieds, lui dit que ses soupçons faisaient une égale injure à Statira et au roi de Macédoine; qu'Alexandre avait montré autant de sagesse que de magnanimité, et qu'il avait prouvé sa continence aux femmes des Perses comme sa bravoure à leurs époux. Alors Darius, invoquant les dieux, les conjura, s'ils ne lui permettaient pas de transmettre sa couronne à ses descendants, de ne donner qu'à Alexandre seul le trône de Cyrus.

Il rassembla près de Babylone une armée plus nombreuse de moitié que celle qui avait été battue à Issus; il la conduisit du côté de Ninive : ses troupes couvraient toutes les plaines de la Mésopotamie. Mazée, gouverneur de la province, fut chargé, avec six mille chevaux, de disputer le passage du Tigre aux Macédoniens, commission facile à remplir : ce fleuve, qu'on appelait Tigre (c'est-à-dire *flèche*) à cause de sa rapidité, n'était guéable qu'en peu d'endroits : mais Mazée marcha trop lentement, Alexandre, par sa célérité, prévint l'ennemi, et, malgré la difficulté du passage, traversa la rivière, et ne perdit qu'une partie de son bagage. Ainsi les fautes des Perses, qui auraient pu arrêter et détruire l'armée macédonienne sur les bords du Granique, dans les défilés de Cilicie et de

Syrie, et sur les rives du Tigre, contribuèrent, autant que la fortune, à la gloire d'Alexandre et à la chute de l'empire.

Le roi de Macédoine continua sa marche, ayant le Tigre à sa droite et les montagnes Gordiennes à sa gauche. Il apprit bientôt que les Perses étaient à huit lieues de lui. Darius lui envoya dix princes de sa famille pour le remercier des soins généreux qu'il avait rendus à la reine; il lui demandait encore la paix, et lui cédait tout le pays déjà conquis. Alexandre répondit qu'il ne pouvait croire à sa sincérité, puisqu'il avait récemment chargé de nouveaux émissaires de l'assassiner; que d'ailleurs le monde ne pouvait souffrir ni deux soleils ni deux maîtres, que Darius pouvait choisir ou de se rendre prisonnier dans le même jour, ou de combattre le lendemain.

Le roi de Perse, n'ayant plus d'espoir de négocier, se prépara au combat. Il campa avec toute son armée dans une vaste plaine, près du village de Gangamelle et de la rivière de Boumelle, à une assez grande distance de la ville d'Arbelles. Alexandre repoussa l'avis que donnait Parménion de combattre la nuit, voulant, disait-il, enlever et non dérober la victoire. Il n'avait cependant que quarante-huit mille hommes pour attaquer six cent mille soldats et quarante mille cavaliers; mais il comptait les courages et non les hommes.

Darius envoya deux cents chariots armés de faux, et quinze éléphants, pour rompre la ligne de l'ennemi. Alexandre rendit les chariots inutiles en ordonnant d'ouvrir des intervalles pour les laisser passer. Les Macédoniens, jetant de grands cris, frappant les boucliers de leurs piques, et lançant une grande quantité de traits, épouvantèrent les éléphants.

Ces animaux effrayés prirent la fuite, et jetèrent le désordre dans les rangs des Barbares. La cavalerie de Darius voulut tourner l'armée d'Alexandre, et la prendre en flanc; mais elle fut repoussée. Tous les Perses s'ébranlèrent à la fois pour fondre sur les Grecs. Alexandre crut voir que cette attaque générale répandait quelque hésitation dans ses troupes; il appela à son secours la superstition pour raffermir les esprits : par son ordre, le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche, et portant un laurier à la main, s'avança au milieu des rangs, et s'écria qu'il voyait planer au plus haut des airs, sur la tête du roi, un aigle, présage certain de la victoire. Les troupes, ranimées par ces paroles, retournèrent à la charge avec confiance. Alexandre, ayant enfoncé la gauche des ennemis, retomba sur leur centre, où se trouvait Darius. La présence des deux rois inspira une nouvelle ardeur aux combattants : la mêlée fut longue, opiniâtre et sanglante; enfin Alexandre perça d'un coup de lance l'écuyer de Darius, qui était à côté de lui sur son char. Les Macédoniens et les Perses crurent que ce monarque était tué, et firent retentir les airs, les uns de leurs cris de joie, les autres de leurs gémissements.

Darius s'apercevant au milieu de cette confusion, que ses gardes tenaient encore ferme, ne voulut pas d'abord les abandonner, et resta quelque temps entouré d'eux, le cimeterre à la main; mais, voyant peu à peu les rangs s'éclaircir, et que ce n'était plus un combat, mais un carnage, il se laissa entraîner

par la terreur commune, et prit la fuite. Pendant ce temps les Indiens et les Parthes enfoncèrent l'aile gauche des Grecs, que commandait Parménion, et parvinrent jusqu'au camp des Macédoniens. Parménion envoya demander à Alexandre ce qu'il devait faire. Alexandre lui fit dire : « Restez sur le champ » de bataille : ne vous occupez ni du camp ni du bagage. Si la victoire est à » nous, elle nous dédommagera amplement de ce qu'on nous aura pris. »

Le roi poursuivait vivement Darius; il espérait terminer la guerre en le faisant prisonnier; mais, ayant appris que Parménion était enveloppé, il revint à son secours. En chemin il rencontra toute la cavalerie perse qui se retirait en bon ordre; il l'attaqua : le combat fut encore rude. Les Barbares, serrés en masse, opposaient une résistance opiniâtre; on les tuait sans les rompre. Enfin la victoire se déclara complétement pour le roi; quoiqu'une partie de sa garde eût succombé, et qu'Éphestion, Cœnus et Ménidas eussent été blessés, il détruisit toute cette troupe ennemie, dont un petit nombre se sauva en se faisant jour à travers les escadrons Macédoniens.

Mazée, qui commandait les Parthes et les Indiens, apprenant la défaite de cette cavalerie, ralentit son attaque et se disposa à la retraite. Parménion s'en aperçut, il ranima ses troupes qui se précipitèrent sur les ennemis, et les mirent en pleine déroute. Alexandre, voyant l'ordre rétabli, le camp délivré et les Perses totalement vaincus, courut jusqu'à Arbelles, où il espérait atteindre Darius; mais il n'y trouva que sa caisse militaire, son arc et son bouclier.

Cette fameuse bataille décida du sort de l'empire : les Perses y perdirent près de trois cent mille hommes; la perte, du côté des Macédoniens ne monta pas à plus de douze cents. Darius se sauva en Médie, suivi des grands du royaume, d'un petit nombre de gardes et de deux mille Grecs.

Alexandre craignait d'être obligé de faire le siége de Babylone; mais Mazée la lui rendit sans combattre. Les mages vinrent lui présenter l'encens. Il entra dans la ville en triomphe, au milieu de ses gardes, et s'établit dans le palais de Cyrus. Voulant plaire aux Babyloniens, il fit rebâtir les temples démolis par Xercès, et entre autres celui de Bélus. Il témoigna son estime aux Chaldéens, et envoya en Grèce, au philosophe Aristote, son instituteur, le recueil de leurs observations astronomiques, qui renfermait l'espace de mille neuf cent trois ans, et remontait jusqu'au temps de Nembrod.

Le séjour d'Alexandre à Babylone amollit son caractère, affaiblit ses vertus, augmenta ses passions, et détruisit la discipline de ses troupes : le vainqueur du monde fut lui-même vaincu par la double ivresse de l'orgueil et de la volupté. Cependant la conquête de l'empire n'était pas achevée; on apprit que Darius rassemblait une armée. Ces nouvelles forcèrent le roi à reprendre les armes, et, en sortant de Babylone, il retrouva sa force, son activité et son ardent amour pour la gloire. Après vingt jours de marche, il arriva devant Suze qui lui ouvrit ses portes : il y trouva des richesses immenses, produit de l'avarice des rois, de l'oppression des peuples et des dépouilles de la Grèce.

Il laissa la famille de Darius à Suze, continuant toujours de combler d'honneurs Sisygambis et ses enfants; il leur prodiguait les soins les plus généreux :

ayant reçu des étoffes qu'on lui envoyait de Macédoine, il proposa aux jeunes princesses de leur donner des maîtres pour leur apprendre à en faire de semblables. Alexandre croyait que, comme les femmes grecques, elles se plaisaient à coudre et à broder; mais il vit leurs yeux se remplir de larmes, et apprit, par leur douleur et par la honte qui se peignait sur leur visage, qu'en Perse le travail, méprisé, était le partage des seuls esclaves.

Alexandre sorti de Suze, battit les Uxiens; mais s'étant engagé dans un défilé, il s'y vit enveloppé de toutes parts et faillit y périr avec tout ce qui l'accompagnait. Ne pouvant ni se retirer, ni avancer, il désespérait de son salut, lorsqu'un Grec vint lui découvrir un sentier inconnu, par lequel il gravit, traversa les montagnes, et tailla en pièces les ennemis, surpris et tournés. Le roi se hâta d'arriver à Persépolis, parce qu'on l'avertit que les habitants de cette ville voulaient piller les trésors qui y étaient enfermés. Lorsqu'il en approcha, il vit venir au devant de lui huit cents Grecs que les Barbares avaient horriblement mutilés. Ce spectacle affreux décida Alexandre à les venger : il dit à ses troupes qu'il n'existait pas de ville plus fatale aux Grecs que Persépolis, que de cette source funeste étaient partis ces torrents d'armées qui avaient inondé et ravagé la Grèce, et qu'il livrait à leur juste fureur cette ancienne capitale des Perses. Il abandonna ainsi Persépolis au pillage; mias il empêcha les massacres, et défendit qu'on attentât à la pudeur des femmes. Le trésor qu'Alexandre trouva dans cette ville surpassait les richesses de ses autres conquêtes. Pendant son séjour dans cette cité, à l'issue d'un festin où il avait bu avec excès, la courtisane Thaïs lui dit que, pour finir noblement cette fête, il devait lui permettre de réduire en cendres le magnifique palais de cet orgueilleux Xercès qui avait brûlé Athènes, afin qu'on sût par toute la terre que les maîtresses d'Alexandre vengeaient mieux la Grèce que ses guerriers. Tous les convives applaudirent à cette impudente saillie. Le roi se leva de table avec une couronne de fleurs, et, portant un flambeau à la main, il suivit Thaïs. Tous imitèrent cette bacchante en délire; la flamme se répandit de tous côtés dans le palais; et, quoique le roi, honteux de sa faiblesse, eût donné promptement l'ordre d'arrêter l'incendie, l'antique et royale demeure de Cyrus fut entièrement détruite.

Après cette action qui ternissait sa gloire, Alexandre résolut de poursuivre vivement Darius, qui avait réuni à Ecbatane, capitale de la Médie, trente mille hommes d'infanterie, quatre mille frondeurs et trois mille cavaliers, que commandait Bessus, satrape de la Bactriane. Le roi de Perse voulait, à la tête de ces troupes, marcher au-devant de son vainqueur, et périr avec gloire en le combattant. Mais Bessus et un autre satrape, nommé Nabarzane, conspirèrent contre lui, et gagnèrent les soldats en leur disant que le seul moyen de salut pour eux était de désarmer la colère d'Alexandre, s'il les atteignait, en lui livrant Darius vivant; que, s'ils pouvaient, au contraire, échapper à sa poursuite, ils devaient tuer leur faible monarque, s'emparer du royaume et recommencer la guerre avec vigueur. Patron, qui commandait un corps de troupes grecques, eut quelque soupçon de ce complot; il en avertit Darius, et lui conseilla de ne confier qu'aux Grecs la garde de sa personne. Le roi répondit que ce serait insulter les

Perses, qu'il aimait mieux s'exposer à tout que de chercher sa sûreté dans les rangs de troupes étrangères, et qu'il ne voulait point conserver sa vie, si ses propres soldats le jugeaient indigne de vivre. Cette résolution, trop généreuse, laissa les traîtres libres de suivre leur projet : ils se saisirent du roi, le lièrent avec des chaînes d'or, l'enfermèrent dans un chariot couvert, et lui firent prendre la route de la Bactriane.

Alexandre, en arrivant à Ecbatane, apprit que le roi en était parti. Il commanda à Parménion de marcher en Hyrcanie, à Clitus de le rejoindre dans le pays des Parthes; poursuivant lui-même Darius, il passa les portes Caspiennes et entra dans la Parthie. Là, il sut que Darius était prisonnier de ses sujets rebelles, et que Bessus, pour être plus sûr de sa personne, l'avait envoyé en avant, afin de l'éloigner de l'armée.

Bessus, cependant, se voyait le maître de cette armée, à l'exception des Grecs et d'Artabaze, qui, s'étant séparés de lui, avaient regagné les montagnes. Les Macédoniens, accélérant leur marche, atteignirent bientôt les rebelles, les attaquèrent et les battirent. Bessus et ses complices coururent alors vers Darius, et l'invitèrent à monter à cheval pour se sauver avec eux. Le roi, indigné, refusa d'y consentir, et dit que les dieux amenaient Alexandre, non comme un ennemi, mais comme un vengeur. Les traîtres furieux, lui lancèrent leurs dards, s'éloignèrent, le laissèrent percé de coups, se séparèrent et prirent diverses routes pour obliger ceux qui les poursuivaient à diviser leurs forces.

Darius, couché sur son char, touchait à sa fin. Un Macédonien, nommé Polystrate, arriva près de lui. Le roi lui demanda à boire, et, après avoir repris quelque force, lui dit : « C'est au moins une consolation pour moi de pouvoir » faire connaître, avant d'expirer, mes dernières volontés. Assurez Alexandre » que je meurs plein de reconnaissance pour l'humanité qu'il a témoignée à » ma famille. Sa générosité lui a conservé l'honneur, la vie et même son rang. » Je ne lui demande pas de me venger de mes assassins; en les punissant, il » servira la cause commune des rois. Je prie les dieux de rendre ses armes victorieuses, et de le faire monarque de l'univers. Touchez sa main comme je » touche la vôtre, et portez-lui ainsi le seul gage que je puisse lui donner des » sentiments que ses vertus m'ont inspirés. » En achevant ces mots, il mourut.

Peu de moments après, Alexandre arriva, et, en voyant le corps de Darius, il versa des larmes sur le sort de ce prince, digne d'une meilleure destinée. Il couvrit ce malheureux roi de sa cotte d'armes, le fit embaumer, et envoya son cercueil à Sysigambis, qui lui rendit les honneurs funèbres, et le plaça dans le tombeau de ses ancêtres. Darius était âgé de cinquante ans, et mourut l'an du monde 3674, et avant Jésus-Christ 330.

ALEXANDRE.

(An du monde 3674. — Avant Jésus-Christ 330.)

Alexandre, en poursuivant Bessus, soumit avec rapidité l'Hyrcanie et plusieurs petits peuples qui habitaient les montagnes. Pendant qu'il faisait ces conquêtes, il apprit que les Lacédémoniens s'étaient armés contre la Macédoine, et que leur roi Agis avait été vaincu et tué par Antipater.

Talestris, reine des Amazones, vint, dit-on, rendre hommage au vainqueur de l'Asie. Elle éprouvait pour ce héros un tel enthousiasme, que le vrai but de son voyage était le désir de s'unir avec lui et d'en avoir des enfants. Mais on peut douter de ce récit, car presque tous les auteurs graves regardent l'histoire des Amazones comme fabuleuse. Ce qui paraît probable pourtant, c'est que les Scythes aient vu dans leurs contrées plus de femmes guerrières que les autres peuples, qui tous en ont compté quelques-unes. La rudesse de leurs mœurs, leur vie errante, devaient les y disposer; et lorsque des femmes ont monté sur l'un des trônes de Scythie, ces femmes militaires ont pu se trouver en plus grand nombre et se réunir en troupes et non en peuple.

Le roi n'ayant pu atteindre Bessus, retourna dans le pays des Parthes, et s'abandonna aux plaisirs, oubliant que les voluptés avaient amolli les Perses, corrompu les rois d'Orient et préparé la ruine de leur empire. Il donna sa confiance à un eunuque nommé Bagoas, se fit un sérail de trois cents concubines, et ordonna à ses courtisans de suivre l'usage des Perses, et de se prosterner devant lui. Souvent on le vit paraître avec la tiare et la longue robe des rois de Babylone; comme eux il passait la plus grande partie de ses jours en jeux et en festins. Cependant, par un contraste étonnant, il sortait tout à coup de cette mollesse, reprenait les armes, bravait l'ardeur du soleil, supportait la faim, la soif, la fatigue, et encourageait par son exemple les soldats à résister aux plus rudes travaux. Un jour toute l'armée était épuisée par le manque d'eau : on lui en apporta une coupe pleine; il la refusa, et dit qu'il ne voulait pas, en se satisfaisant lui-même, augmenter la souffrance de ses compagnons d'armes. Il découvrit parmi ses esclaves une jeune personne dont la pudeur égalait la beauté : soupçonnant sa noble origine, que semblaient révéler son langage et son maintien, il la pressa de lui apprendre le secret de sa naissance. Elle lui avoua qu'elle sortait de la famille royale, ainsi que son époux, nommé Hydaspe, qui se dérobait dans une retraite obscure, aux regards et à la vengeance du vainqueur. Alexandre la rendit à son mari et les combla de biens.

Sa générosité s'étendait sur toutes les classes du peuple. Un muletier qui le suivait, avec un mulet chargé d'or, voyant cet animal succomber à la fatigue et expirer, avait pris sa charge sur ses épaules. Accablé par ce poids, il était près de tomber; le roi lui dit en riant, pour lui rendre les forces et le courage : « Porte cet or comme tu voudras et le plus loin que tu pourras, car je te le » donne.

Le caractère d'Alexandre offre un mélange étonnant et continuel de vices et de vertus : ce prince, qui s'était montré si souvent le père de ses peuples, l'ami de ses officiers, le camarade de ses soldats, et dont l'Orient admirait la simplicité autant que le génie, humiliait les vainqueurs de l'Asie en les forçant de fléchir le genou devant lui. Ivre d'orgueil il se faisait adorer comme fils de Jupiter. Enfin on vit ce monarque autrefois si clément, qui avait forcé la famille de Darius à le respecter et même à l'aimer, assassiner, dans un mouvement de colère, son ami Clitus, et, sur un simple soupçon, faire mourir Parménion, son premier maître dans l'art de la guerre et le plus ancien de ses généraux.

Les Macédoniens mécontents se montraient disposés à la révolte; ils redemandaient à grands cris leur repos, leur liberté, leurs mœurs, leurs familles et leur patrie. Le roi, par ses promesses et par ses discours, parvint à les calmer. L'oisiveté faisait fermenter leur humeur; pour les distraire de ces pensées chagrines, il les conduisit à de nouveaux périls. Malgré les difficultés du pays, il pénétra en Bactriane. Les montagnes arrêtaient sa marche; pour les franchir avec plus de facilité, il obligea ses guerriers à brûler leurs bagages, et en donna lui-même l'exemple. Ce fut pendant cette expédition que, trompé par des délateurs, il crut que Parménion et Philotas son fils tramaient un complot contre lui. Il fit lapider Philotas; et, quoiqu'il n'eût que des soupçons contre Parménion, il résolut sa mort. Mais ce général jouissait d'une grande considération; il commandait une armée en Médie, et tenait sous sa garde le trésor du roi, qui montait à plus de cinq cents millions. Alexandre, s'abaissant à la feinte, lui envoya Polidamas avec une lettre remplie d'assurances d'amitié. Pendant que Parménion la lisait, et qu'il exprimait hautement ses vœux pour la gloire et pour le bonheur du roi, Cléandre, son lieutenant, exécutant un ordre cruel, lui plongea un poignard dans le flanc et dans la gorge. Ainsi mourut, à soixante-dix ans, victime de la calomnie, ce grand homme qui avait partagé les périls, les travaux et la gloire de son maître : il n'est pas de lauriers assez grands pour couvrir de semblables taches.

Alexandre, après avoir conquis la Bactriane, poursuivait Bessus abandonné par la plupart de ses troupes. Le traître, voulant se mettre à l'abri de sa vengeance, avait passé l'Oxus et brûlé tous les bateaux dont il s'était servi. Retiré dans la Sogdiane, il s'occupait à y lever une nouvelle armée, et prenait insolemment le titre de roi et le nom d'Artaxerce. Alexandre ne lui laissa pas le temps d'achever ses préparatifs, et, quoiqu'il n'eût ni bateaux ni radeaux, il trouva le moyen de franchir le fleuve qui l'arrêtait en faisant coucher ses soldats sur des outres remplies de paille, qu'il leur distribua. Spitamènes, confident de Bessus, le trahit, le chargea de chaînes, lui arracha la couronne, déchira la robe de Darius dont il s'était couvert, et le livra a Alexandre, qui lui dit : « Monstre de perfidie, quelle rage de tigre a pu te porter à enchaîner et à égor- » ger ton roi et ton bienfaiteur? Ne souille plus ma vue par ta présence et la terre » par ta vie. » Il l'envoya ensuite à Ecbatane. On lui coupa le nez, les oreilles, et, après avoir courbé violemment quatre arbres l'un vers l'autre, on attacha un des membres de ce malheureux à chacun de ces arbres qui, en se redressant

avec force, le déchirèrent, l'écartelèrent et ne laissèrent qu'un tronc informe.

Alexandre, s'étant avancé jusqu'aux frontières de Scythie, bâtit, sur les bords de la rivière Jaxarte, une ville à laquelle il donna son nom. Ce fut alors qu'il reçut des ambassadeurs scythes, qui lui adressèrent ce discours fameux que l'histoire nous a conservé, et que nous rapportons :

« Si les dieux, lui dirent ces fiers guerriers, t'avaient donné un corps égal à » ton âme, l'univers ne pourrait te contenir : d'une main tu toucherais l'orient » et de l'autre l'occident; tu voudrais même porter tes pas aux lieux où le soleil » cache ses rayons. Tu désires ce que tu ne peux embrasser : de l'Europe tu » viens en Asie; de l'Asie tu passes en Europe. Après avoir vaincu les hommes, » tu voudras vaincre les bêtes féroces et les éléments. L'arbre est un siècle à » croître; un instant le déracine : avant de chercher ses fruits, mesure sa hau- » teur; crains de tomber avec les branches sur lesquelles tu t'élèveras! Il n'existe » rien de si fort qui n'ait à redouter le plus faible ennemi; la rouille consume » le fer; le lion finit par servir de pâture aux oiseaux et aux insectes. Qu'avons- » nous à démêler avec toi? Ton pays ne nous vit jamais; laisse-nous dans nos » vastes forêts ignorer qui tu es et d'où tu viens. Nous ne désirons pas la do- » mination; mais nous ne supportons pas l'esclavage. Pour juger la nation » scythe, connais ses richesses : chacun de nous a une paire de bœufs, une » charrue, des flèches et une coupe; nous nous servons de ces dons du ciel » pour nos amis et contre nos ennemis; nous partageons avec les premiers les » fruits du labourage, et nous faisons ensemble des libations aux dieux; de » loin nous frappons nos ennemis avec la flèche, de près avec la lance. C'est » ainsi que nous avons vaincu les rois de Syrie, de Perse, de Médie et d'Égypte. » Tu prétends poursuivre et punir les brigands, toi le premier de tous! Tu as en- » vahi et pillé la Lydie, la Syrie, la Perse et la Bactriane; tu menaces les Indiens, » et ta cupidité convoite jusqu'à nos troupeaux! Les richesses des nations, loin » de te satisfaire, ne font que t'affamer : la satiété excite ton appétit; la posses- » sion enflamme ton désir. Réfléchis au péril qui te menace! Bactres t'a long- » temps arrêté; tandis que tu la soumets, les Sogdiens se soulèvent. Chacune » de tes victoires produit une nouvelle guerre! Quand tu serais le plus brave et » le plus puissant des hommes, apprends qu'aucun peuple ne s'accoutume à » une domination étrangère! Passe le Tanaïs et contemple l'immense étendue » de nos plaines; jamais tu ne pourras nous y atteindre; notre pauvreté sera » plus agile que ton armée chargée des dépouilles du monde; tu nous croiras » loin, nous serons dans ton camp : nous savons fuir et poursuivre avec une » égale vitesse. Les solitudes des Scythes sont un objet de raillerie pour les » Grecs; mais nous préférons nos déserts aux campagnes les plus fertiles, aux » villes les plus opulentes. Emploie ta force à bien serrer ta fortune entre tes » mains; elle glisse, elle échappe souvent aux efforts qu'on fait pour la retenir. » L'avenir prouvera la sagesse de ce conseil. Si tu veux bien gouverner ta pro- » périté, mets-lui un frein. On dit parmi nous que la fortune est sans pieds, et » qu'elle n'a que des mains et des plumes : elle t'a présenté ses mains; si tu » veux la fixer, saisis en même temps ses ailes. Es-tu un dieu, comme tu le

» prétends? tu dois alors enrichir les hommes, et non les dépouiller. Si, au contraire, tu es un mortel, mesure la faiblesse humaine. Il est insensé de s'occuper de l'univers et de s'oublier soi-même! Tu ne pourras trouver d'amis que parmi ceux que tu n'attaqueras point. L'amitié veut l'égalité, et les hommes qui n'ont pas fait entre eux l'essai de leurs forces peuvent seuls se croire égaux. Ne compte jamais sur l'affection des vaincus : il ne peut exister d'amitié entre le maître et l'esclave; au sein de la paix, ils conservent les souvenirs et les droits de la guerre. N'exige pas de serments des Scythes; leur serment c'est leur parole. Nous laissons aux Grecs ces précautions honteuses qui rendent les dieux témoins et garants des traités. La bonne foi, voilà notre religion. Qui ne respecte pas les hommes, trompe les dieux; et tu ne dois pas désirer d'amis dont tu soupçonnerais la sincérité. Nous t'offrons d'être pour toi les gardiens de l'Asie et de l'Europe. Le Tanaïs nous sépare de la Bactriane; au delà de ce fleuve nous occupons toutes les contrées qui s'étendent jusqu'à la Thrace, dont les frontières touchent, dit-on, à la Macédoine. Voisins de tes deux empires, examine si tu veux nous avoir pour amis ou pour ennemis. »

Le roi leur répondit, en peu de mots, qu'il userait de sa fortune et de leurs conseils : de sa fortune, en continuant d'y prendre confiance; de leurs conseils, en n'entreprenant rien témérairement.

Alexandre était décidé, non à conquérir la Scythie, mais à punir les Scythes, qui avaient récemment promis des secours à Bessus. Il voulait de plus ajouter à sa gloire l'éclat d'un triomphe sur une nation jusque là invincible. Quelques jours après, malgré la défense courageuse de ce peuple vaillant, il passa le fleuve et remporta une grande victoire; mais, après la bataille, il renvoya les prisonniers et accorda la paix aux Scythes, pour leur prouver qu'il n'ambitionnait que l'honneur de les vaincre.

Le roi fit plusieurs autres expéditions; il subjugua les Massagètes. Étant entré dans la province de Bazarie, il en donna le gouvernement à Clitus, qui lui avait sauvé la vie à la bataille du Granique. Mais au milieu d'un festin, ce vieux guerrier, échauffé par le vin, éleva ses propres exploits et ceux de Philippe au-dessus des actions d'Alexandre; il osa même reprocher au roi la mort de Parménion. Le prince, irrité, l'accusa d'ingratitude et de lâcheté. Clitus lui rappela qu'il lui devait la vie, et ajouta que, puisqu'il se faisait adorer comme un dieu par des Barbares, il n'était plus digne de vivre avec des hommes libres ni d'entendre la vérité. Alexandre, transporté de fureur, le perça de sa javeline, en lui disant : « Va retrouver Philippe et Parménion! » Sa colère, éteinte dans le sang de son ami, fit bientôt place aux plus violents remords. Il passa la nuit et les jours suivants dans les larmes; il restait étendu par terre dans sa tente; son silence n'était interrompu que par ses soupirs et par ses gémissements. Ses amis commencèrent à craindre qu'il ne succombât à sa douleur. Aristandre le soulagea en lui persuadant que Clitus, lui étant apparu, lui avait dit que sa mort était l'effet d'un inévitable arrêt du Destin. Callisthène et Anaxarque employèrent pour le consoler tous les moyens que pouvait leur inspirer la philosophie.

Anaxarque se servit tour à tour du langage des reproches et de celui de la flatterie : il blâma le roi de se laisser vaincre par l'affliction, comme un esclave par le châtiment. Il lui soutint que sa volonté était la loi suprême de ses sujets, et qu'il n'avait point vaincu tant de peuples pour se soumettre au sien. Alexandre, plus juste et plus sévère, voulait mourir et refusait toute nourriture. Les Macédoniens déclarèrent, par un décret, que la mort de Clitus avait été un acte de justice. Ainsi les hommes, dans leur bassesse, forgent leurs chaînes et se plaignent ensuite de leur esclavage !

La guerre seule pouvait distraire Alexandre de ses peines : bientôt le bruit des armes dissipa sa mélancolie ; il entra dans le pays des Saces et le ravagea. Reçu chez un des grands de cette contrée, qu'on appelait Oxiarte, le roi devint amoureux de sa fille, nommée Roxane, dont l'esprit égalait la beauté, et il l'épousa. Ce mariage fit naître dans le cœur des Macédoniens de profonds ressentiments : ils ne pouvaient supporter qu'un barbare fût le beau-père de leur roi ; mais comme le meurtre de Clitus inspirait la crainte, la colère se cacha sous les formes de la flatterie.

L'ambition d'Alexandre n'avait de bornes que celles de la terre ; il résolut de porter la guerre dans les Indes. Ayant augmenté son armée de trente mille Perses, il voulut qu'elle égalât en magnificence celle des Indiens : les cuirasses furent ciselées d'or et d'argent ; on fit garnir des mêmes métaux les boucliers des soldats ; les chevaux même portaient des brides dorées. Rival de Bacchus, il voulait entrer dans l'Inde, non comme un guerrier, mais comme un dieu. Déjà les Perses se prosternaient devant lui ; il prétendit engager les Grecs à suivre cet exemple.

A la fin d'une fête pompeuse, pendant un festin que lui donnaient les grands de l'empire, il se retira dans sa tente et laissa Cléon, son confident, chargé d'insinuer ses intentions et de sonder les volontés. Ce courtisan docile cita l'exemple des Perses, et proposa aux convives d'adorer Alexandre lorsqu'il rentrerait. Le philosophe Callisthène, parent d'Aristote, dit à Cléon que, si le roi était présent, il repousserait probablement cette basse flatterie ; qu'Alexandre, digne de tous les hommages dus à un mortel aussi grand que lui, ne pouvait prétendre à ceux qui sont le partage des dieux ; qu'on avait attendu la mort de Castor, de Pollux et d'Hercule pour reconnaître leur divinité ; que l'exemple des Perses ne servait pas de règle à des hommes libres, et qu'on ne devait point oublier qu'Alexandre avait passé l'Hellespont pour assujettir l'Asie à la Grèce, et non la Grèce à l'Asie. Cette réponse fut suivie d'un profond silence qui marquait assez l'approbation des assistants. Alexandre, caché, entendait tout. Il rentra dans la salle du festin et tourna l'entretien sur d'autres objets. Lorsqu'il sortit, les Perses seuls l'adorèrent.

Peu de temps après, le roi accusa Callisthène de conspiration et le fit périr. La mort de ce philosophe déshonora la mémoire du monarque, et fit dire dans la suite à Sénèque : « Si pour me faire admirer Alexandre, on me dit qu'il a » vaincu des milliers de Perses, détrôné le plus puissant des rois, subjugué des » peuples sans nombre, pénétré jusqu'à l'Océan et porté les bornes de son em-

» pire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient, je répon-
» drai : Oui; mais il a tué Callisthène, et ce crime efface sa gloire. »

Le roi, pour faire diversion aux murmures de ses sujets et accroître l'éclat de sa renommée, hâta ses préparatifs, et entra dans les Indes, à la tête de cent mille hommes. Tous les petits rois des frontières vinrent se ranger sous son obéissance et l'adorèrent comme frère de Bacchus. Les premiers Indiens qui lui résistèrent furent promptement battus. Il s'empara de plusieurs villes, entre autres de Nice, d'Acadère et de Bazica. Au siége de Mazague il reçut à la jambe un coup de flèche; comme cette blessure le faisait beaucoup souffrir, il s'écria, dit-on, dans un accès de douleur : « On m'assure en vain que je suis fils de » Jupiter; cette plaie me fait trop sentir que je ne suis qu'un homme. » En avançant dans le pays, il trouva un roi nommé Omphis, dont le père venait de mourir. Ce prince ne voulut pas monter sur le trône sans la permission du vainqueur de l'Asie. Il vint au-devant d'Alexandre, et lui dit qu'ayant appris qu'il ne combattait que pour la gloire, et qu'on pouvait compter sur sa loyauté, il venait lui soumettre son armée, son royaume et sa personne. Il lui fit de grands présents et lui donna cinquante six éléphants. Le succès a décidé les historiens à donner des éloges à cet acte de faiblesse. Ils l'auraient appelé bassesse si Alexandre eût été vaincu par Porus. Alexandre, disent-ils, ne se laissa pas vaincre en générosité, et rendit le diadème à Omphis qui prit le nom de Taxile. I sut par lui que Porus était le plus puissant et le plus redoutable des rois de l'Inde. Arrivé sur les bord de l'Indus, il reçut une ambassade d'un autre prince nommé Abisare, qui lui soumit aussi ses États. Toutes ces démarches, dictées par la crainte, faisaient croire au vainqueur du monde que Porus suivrait l'exemple des autres rois; il lui ordonna de payer un tribut et de venir au-devant de lui. Porus répondit qu'il le recevrait sur la frontière, mais que ce serait les armes à la main. En effet il s'avança jusqu'au bord de l'Hydaspe avec trente-six mille hommes, quatre-vingt-cinq éléphants et trois cents chariots.

Les premiers efforts des Macédoniens pour passer le fleuve furent inutiles. Ce succès augmenta l'espérance et la fierté de Porus : mais Alexandre, après l'avoir attiré, par une fausse attaque, sur un point du fleuve, le passa la nuit dans un autre endroit. Ce fut en traversant l'Hydaspe, en présence de tant d'ennemis et malgré la fureur d'un affreux orage, qu'il s'écria : « O Athéniens! croiriez-» vous que c'est pour mériter vos éloges que je m'expose à de si grands dan-» gers? » Le roi, ayant battu un détachement ennemi et tué le fils de Porus qui s'y trouvait, attaqua son armée entière; sa cavalerie, par des manœuvres habiles, tourna et prit en flanc les Indiens. La phalange macédonienne s'avançant alors, effraya et chassa les éléphants qui lui étaient opposés; ensuite elle chargea avec vigueur le centre des ennemis, les enfonça et les mit en pleine déroute. Les Indiens perdirent dans cette bataille vingt mille hommes de pied et trois mille cavaliers; les deux fils de Porus y périrent. On brisa tous les chariots, et les éléphants furent pris ou tués. Porus, plus courageux que le roi de Perse, tint ferme sur le champ de bataille tant qu'il y vit quelques hommes armés; enfin, se trouvant seul et blessé, il se retira monté sur son éléphant.

Alexandre le contemplait de loin, il admirait également sa haute taille et son intrépidité. Résolu de le sauver, il lui envoya Taxile pour l'engager à se rendre; mais Porus, l'ayant reconnu, lui reprocha sa trahison, et allait le percer de son dard, s'il ne se fût promptement dérobé à ses coups.

Le roi lui envoya Méroé et d'autres officiers : ils eurent beaucoup de peine à lui persuader qu'il devait céder au destin. Enfin voyant que toute résistance devenait inutile, il se rendit, et s'approcha des Macédoniens sans paraître abattu par sa disgrâce. Sa contenance, fière et noble, était celle d'un guerrier vaillant qui connaît tous ses droits à l'estime du vainqueur. Alexandre lui dit : « Porus, » comment voulez-vous que je vous traite? — En roi, lui répondit le monarque » indien. — Mais, reprit Alexandre, ne demandez-vous rien de plus? — Non, » répliqua Porus; tout est compris dans ce seul mot. »

Le roi de Macédoine, frappé de cette grandeur d'âme, ne se borna pas à lui laisser son royaume; il y ajouta de nouvelles provinces, et le combla de marques d'honneur et d'amitié. Porus lui demeura fidèle jusqu'à la mort.

Alexandre bâtit une ville dans le lieu où il avait passé le fleuve, et la nomma Nicée. Il en fit construire une autre sur le champ de bataille, qu'il appela *Bucéphala*, pour perpétuer la mémoire du fameux coursier de ce nom, qu'il montait, et qui périt dans ce combat.

Ce prince croyait que la gloire diminue quand elle ne s'accroît pas : cette idée le rendit insatiable de conquêtes; il continua sa marche dans les Indes, traversa plusieurs fleuves, prit un grand nombre de villes, défit, en bataille rangée, les Cathéens, et rasa leur capitale. Un jour, marchant à la tête de son armée, il rencontra des brachmanes qui étaient des sages du pays et en formaient la première caste. Leur puissance près des rois égalait celle des mages de la Perse et des prêtres de l'Égypte.

A l'aspect du roi, ils frappèrent la terre de leurs pieds; et comme il leur en demandait la raison, ils répondirent que personne ne possédait de cet élément que ce qu'il pouvait en occuper; qu'il n'était différent du reste des hommes que par son ambition; mais qu'après avoir parcouru et ravagé tout le globe, il ne garderait après sa mort que l'espace de terre nécessaire à sa sépulture. Il ne leur sut pas mauvais gré de cette hardiesse : son esprit approuvait les conseils de la philosophie; mais ses passions l'empêchaient d'en profiter.

Il eut plusieurs entretiens avec Calanus, l'un des chefs des brames : il admira leur science; eux-mêmes voyaient avec surprise ce mélange de passions et de sagesse qui caractérisait Alexandre. Le langage des paraboles était commun en Orient : Calanus prit une fois un cuir très-sec, et, appuyant le pied sur un des bouts, il fit remarquer au roi que tous les autres se relevaient d'eux-mêmes avec force. « Vous voyez, disait-il, qu'en quittant le centre de vos États, lorsque vous » pesez sur l'une des extrémités du monde, vous obligerez toutes les autres à » se soulever. »

Le projet d'Alexandre était de s'avancer jusqu'au Gange, que défendait le roi des Gangariens, à la tête de deux cent mille hommes. Mais les Macédoniens, fatigués de tant de courses et de périls, après avoir montré une grande conster-



PORUS DEVANT ALEXANDRE.

nation sur le bruit de cette nouvelle entreprise, éclatèrent bientôt en murmures universels. Alexandre, instruit de ce tumulte, harangua ses soldats, et s'efforça vainement de leur rappeler avec quelle facilité ils avaient triomphé de tant d'obstacles que l'on disait insurmontables; il leur reprocha d'oublier le nombre de leurs trophées et de compter celui de leurs ennemis. Il leur dit qu'une retraite intempestive paraîtrait une fuite et en aurait tout le danger; enfin, quittant le ton de l'autorité et descendant à la prière, il les conjura de ne point abandonner, non leur roi, mais leur nourrisson et leur compagnon d'armes, et de ne pas briser dans ses mains la palme d'Hercule et de Bacchus.

L'armée resta dans un silence plus redoutable que ses murmures. Le roi, irrité, dit à ses soldats de fuir s'ils le voulaient, de déserter, de retourner en Grèce; mais que pour lui, à la tête des Scythes et des Bactriens, il continuerait à chercher la victoire ou la mort.

Ces paroles touchantes n'excitèrent aucun mouvement. Tous ces vieux guerriers contemplaient tristement leurs blessures, et persistaient à garder un silence morne, opiniâtre et glacé. Aucun n'osait prendre la parole, craignant le sort de Clitus et de Callisthène. Enfin un murmure léger, croissant peu à peu, finit par éclater en gémissements et en pleurs si universels, que le roi lui-même, désarmé, ne put s'empêcher de verser aussi des larmes. Un de ses vieux généraux, Cœnus, ôtant son casque, ainsi que l'exigeait la coutume lorsqu'on voulait parler au roi, lui dit : « Nos cœurs ne sont point changés : nous vous suivrons au péril de nos vies; mais écoutez les plaintes qu'une dure extrémité » arrache au respect. Nous avons fait tout ce que des hommes pouvaient faire; » nous avons conquis un monde; vous en cherchez un autre. Vous voulez conquérir de nouvelles Indes, inconnues même à la plupart des Indiens. Cette » pensée, digne de votre courage, surpasse le nôtre. Voyez nos corps couverts » de plaies; vos exploits ont vaincu non-seulement vos ennemis, mais vos » propres soldats. Comptez ce qui est parti avec vous; voyez ce qui vous reste. » Ce peu d'hommes, échappés à tant de périls, soupirent après leur famille et » leur patrie. Pardonnez-leur ce désir, très-naturel, de jouir quelques instants » de vos victoires. Mettez des bornes à votre fortune, que votre modération » seule peut arrêter. Il vous sera aussi glorieux de vous être laissé vaincre par » nos prières que d'avoir vaincu tous vos ennemis. »

Les soldats, appelant Alexandre leur père, joignirent leurs cris aux supplications de Cœnus. Le roi peu accoutumé à fléchir, ne céda pas encore, et s'enferma pendant deux jours dans sa tente, espérant peut-être quelque changement soudain dans les esprits; mais enfin, vaincu par la résistance générale, il ordonna la retraite. Jamais aucun triomphe n'excita autant de transports : l'amour et l'admiration de ses sujets le payèrent du sacrifice de son ambition.

Il n'avait employé que quatre mois à la conquête de l'Inde. Avant d'en sortir, il fit dresser douze autels pour rendre grâces aux dieux de ses victoires, donna toutes ses conquêtes à Porus, et le réconcilia avec Taxile. Campé sur les bords de l'Acésine, il y perdit Cœnus, que ses vertus et sa fermeté firent autant re-

gretter que ses talents et son courage. L'homme qui sait dire la vérité aux rois est pendant sa vie, dans les camps comme dans les cours, un phénomène rare ; sa mort est une perte irréparable.

Le roi fit embarquer son armée sur huit cents vaisseaux, et descendit en cinq jours l'Acésine, jusqu'au confluent de l'Hydaspe. Là il eut à combattre les plus vaillants peuples de l'Inde, les Oxidraques, les Malliens, et les défit en plusieurs rencontres. Mais, au siége de la ville des Oxidraques, son ardeur bouillante l'exposa à une mort presque certaine : trouvant qu'on tardait trop à donner l'assaut, il arrache une échelle de la main d'un soldat, et couvert de son bouclier, il arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peuceste et de Limnée. Tous ses guerriers se précipitent sur les échelles pour le seconder ; mais elles se brisent sous leur poids, et le roi reste seul et sans secours. Il était en butte à tous les traits qu'on lançait des tours et du rempart : alors, par une témérité inconcevable, il saute dans la ville, risquant d'être pris avant de se relever. Mais, toujours favorisé par la fortune, il se trouva sur ses pieds, écarta avec son épée ceux qui se précipitaient pour l'entourer, et tua le chef des ennemis au moment où il voulait le percer avec sa lance. Ayant vu près de là un gros arbre, il s'appuya contre son tronc, recevant sur son bouclier tous les dards qu'on ne lui lançait que de loin, car son audace intimidait les assaillants et les empêchait d'approcher. Enfin un Indien lui décocha une flèche longue de trois pieds, qui, perçant sa cuirasse, entra fort avant dans son corps. Le sang sortit à gros bouillons : ses armes tombèrent ; et ce conquérant du monde, étendu sans connaissance sur la terre, dans une rue étroite d'une ville obscure, paraissait près d'y perdre à la fois sa couronne, sa gloire et sa vie.

Celui qui l'avait blessé accourut pour le dépouiller : Alexandre, réveillé par ses efforts et ranimé par la vengeance, lui plongea un poignard dans le flanc. Au même instant quelques-uns des principaux officiers du roi, Peuceste, Léonat, Limnée, arrivèrent près de leur prince, et lui firent un rempart de leurs corps. Il se livra un grand combat autour de sa personne : enfin les Macédoniens ayant enfoncé les portes de la ville, s'en emparèrent et passèrent les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Alexandre, transporté dans sa tente, soutint avec courage des opérations douloureuses. Au bout de sept jours, il se fit voir à son armée, que le bruit de sa mort remplissait de consternation. Les peuples qu'il combattait, vaincus plus par sa renommée que par ses armes, lui envoyèrent des ambassadeurs et se soumirent.

Tous les généraux macédoniens vinrent, au nom de l'armée, reprocher au roi sa témérité et le conjurer de ne plus exposer, sans nécessité, une vie si précieuse. Il leur exprima sa reconnaissance, et ajouta qu'il mesurait la durée de son nom sur la grandeur de ses actions, non sur la longueur de ses jours ; il ne souhaitait de conserver sa vie que pour jouir plus longtemps de leur amitié ; que leurs efforts pour borner sa carrière de gloire l'affligeaient d'autant plus, que le pays où il se trouvait lui rappelait qu'une femme (Sémiramis) avait fait plus de conquêtes que lui.

Dès qu'il fut rétabli, il s'embarqua pour descendre l'Hydaspe. Son armée de

terre côtoyait le fleuve. Quelques peuples, effrayés par le bruit de son nom, reconnurent son autorité; d'autres résistèrent inutilement.

Après neuf mois de marche il arriva à Patale, où le fleuve se partage en deux larges bras, et forme une île semblable au Delta. Il y fit construire une citadelle, un port, et descendit jusqu'aux bords de l'Océan. La vue du flux et du reflux de la mer parut aux Grecs un phénomène aussi nouveau qu'effrayant.

Alexandre fit un sacrifice à Neptune, revint à Patale, et chargea Néarque de conduire sa flotte sur la mer et de reconnaître toutes les côtes, depuis l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique. Les détails de cette hasardeuse navigation nous ont été conservés par Arrien.

Le roi, avec son armée forte de cent trente-cinq mille hommes, reprit par terre la route de Babylone, et traversa des pays stériles, où la disette devint telle qu'on fut obligé de manger les chevaux et les bêtes de somme.

La fatigue et une nourriture malsaine répandirent dans l'armée la peste, qui fit mourir un grand nombre de soldats. Après soixante jours de marche, on retrouva l'abondance dans la province de Gédrosie. Arrivé ensuite dans la Carmanie, Alexandre y donna le spectacle, non du triomphe d'un conquérant, mais de la marche de Bacchus. Il était traîné sur un chariot magnifique : on y avait dressé un théâtre où il passait les jours et les nuits en festins et en débauches. Les chars qui le suivaient présentaient la forme, les uns de tentes ornées de pourpre, les autres de berceaux couverts de fleurs. Sur les bords des chemins, aux portes de toutes les maisons, on avait placé des tonnes où les soldats puisaient du vin à volonté. L'air retentissait du son des instruments et des chants des courtisanes. Cette marche dissolue dura huit jours. L'ivresse du vainqueur, quoique digne de mépris, paraîtra peut-être encore moins étonnante que l'abattement des vaincus, qui auraient pu si facilement l'attaquer dans ce désordre et briser leurs chaînes. Néarque, arrivé dans l'île d'Hormusia, aujourd'hui Ormus, vint trouver Alexandre, et lui apprit l'heureux retour de sa flotte qu'on croyait perdue.

Le roi reçut de toutes parts de vives plaintes contre les rapines des officiers qui commandaient en Perse pendant son absence. Pour venger les opprimés, il fit mourir les coupables; et cet acte de justice et de sévérité affermit sa domination.

Comme il se trouvait à Pasargades, Orsine, gouverneur de la province, fit de magnifiques présents à toutes les personnes de la cour, excepté à Bagoas, disant qu'il honorait les amis du roi, mais non pas ses eunuques. Ce vil favori s'en vengea bien cruellement. Le tombeau de Cyrus était dans cette ville : Alexandre voulut rendre les honneurs funèbres au fondateur de l'empire des Perses. On ouvrit le tombeau dans la persuasion qu'il contenait des trésors : on n'y vit d'autres richesses qu'un bouclier, deux arcs et un cimeterre. Le roi plaça sur l'urne sa couronne d'or et son manteau; il s'étonna de ne point trouver dans la tombe les trésors qu'on y disait renfermés. Bagoas répondit que les sépulcres des rois étaient vides, quand les maisons des satrapes regorgeaient de l'or qu'ils en avaient tiré. Il savait, disait-il, de Darius lui même, que le tombeau contenait

d'immenses richesses; ainsi l'opulence d'Orsine provenait évidemment des dépouilles de Cyrus. Alexandre crut son favori ; Orsine subit la mort.

Ce fut dans cette ville que le brame Calanus, âgé de quatre-vingt-trois ans, voulant terminer sa carrière, fit dresser un bûcher, et s'y brûla après avoir embrassé ses amis, auxquels il dit de continuer leurs festins avec Alexandre; mais que, pour lui, il reverrait dans peu ce prince à Babylone. Ses dernières paroles furent regardées depuis comme une prophétie.

Le roi, pour remplir les intentions du brame, donna un grand repas dans lequel il proposa pour prix une couronne d'or à celui qui boirait le plus. Promachus l'emporta : il but jusqu'à vingt pintes, et ne survécut à sa victoire que trois jours. Quarante-un des convives moururent des suites de cette débauche. Alexandre se rendit à Persépolis, dont les ruines excitèrent ses remords. De là il vint à Suze et rencontra sur la rivière de Pasytigris sa flotte que Néarque avait ramenée.

Les filles de Darius étaient à Suze. Alexandre épousa l'aînée appelée Statira et donna la plus jeune à Éphestion. Par ses ordres tous les officiers macédoniens épousèrent des filles tenant aux plus nobles familles de Perse.

Le roi donna un festin à neuf mille personnes pour célébrer toutes ces noces qu'exigeait la politique, afin de cimenter l'union entre les vainqueurs et les vaincus. Chaque convive reçut une coupe d'or pour faire des libations. Alexandre descendit le fleuve Eulée, et longea la côte du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre. Il désirait voir encore une fois la mer. On prétend même qu'excité par le succès de Néarque, il avait conçu le projet de s'embarquer l'année suivante et de faire le tour de l'Afrique.

Décidé enfin à récompenser les plus vieux de ses guerriers, il déclara que tous ceux qui se trouvaient, par leur âge et leurs blessures, hors d'état de servir, pouvaient retourner en Grèce. Cette grâce, si vivement demandée au millieu des Indes, excita dans ce moment le mécontentement des troupes, et les porta à la révolte : tant est grande la mobilité des hommes et particulièrement des soldats ! Ils entrèrent en fureur, s'écriant qu'on voulait donner à de nouvelles levées les fruits de leurs sueurs et de leur sang. Le roi, assiégé par leurs clameurs, loin de céder à leurs menaces s'élança de son tribunal, fit saisir et conduire au supplice treize des principaux factieux, cassa son ancienne garde, et la remplaça par des troupes persanes; sa sévérité étouffa la sédition. Toute l'armée, jetant ses armes, entoura sa tente et déclara qu'elle ne quitterait point ce lieu sans avoir obtenu sa grâce. Le roi leur pardonna et combla de biens ceux qui voulurent retourner dans leur pays.

Il se rendit ensuite à Ecbatane, où il perdit Éphestion, le plus cher de ses amis; car il avait coutume de dire que d'autres aimaient le roi, mais qu'Éphestion aimait Alexandre. Pour faire diversion à sa douleur, il conduisit son armée dans les montagnes de la Médie, contre les Cosséens, que jamais aucun roi de Perse ne put dompter. Il les subjugua en moins de quarante jours, passa le Tigre, et prit la route de Babylone. Lorsqu'il fut près de cette capitale, les Chaldéens, qui passaient pour de grands astrologues, le prièrent de ne point

entrer dans la ville, parce qu'il devait y trouver la mort. Les philosophes grecs qui suivaient le roi lui démontrèrent, suivant les principes d'Anaxagore, la fausseté de ceux de l'astrologie. Alexandre les crut : d'ailleurs il savait que les ambasadeurs des rois et des républiques de l'Orient et de toute l'Europe s'étaient rendus à Babylone pour lui présenter leurs hommages. Ne voulant pas perdre un pareil triomphe, il fit dans Babylone une magnifique entrée, donna audience aux ambassadeurs, reçut leurs dons et les combla de présents. Il accepta même le titre de citoyen que Corinthe lui accordait, parce qu'il apprit qu'Hercule avait été jusque là le seul étranger qui eût reçu cet honneur.

Il écrivit une lettre qui devait être lue aux jeux olympiques pour ordonner à toutes les villes de la Grèce de rappeler leurs exilés, chargeant en même temps Antipater d'employer la force des armes contre les peuples qui refuseraient d'obéir.

Il s'occupa ensuite des funérailles d'Éphestion, qu'il voulait rendre aussi célèbres que celles de Patrocle. Cette pompe funèbre et la construction du tombeau coûtèrent trente-six millions.

Le roi passa près d'une année à Babylone s'occupant à l'embellir, et roulant dans son esprit de vastes projets que le sort ne lui permit pas d'exécuter.

A la fin d'une nuit passée dans la débauche, il but à la santé de chacun des convives; se faisant alors apporter la coupe d'Hercule qui tenait six pintes il la vida tout entière; l'ayant encore remplie et épuisée de nouveau, il tomba sans connaissance; une violente fièvre le saisit. Dans les intervalles de ses accès, il continua à donner des ordres pour une expédition militaire qu'il avait projetée; mais enfin, sentant sa faiblesse, n'ayant plus d'espoir, perdant presque la voix, il donna son anneau à Perdiccas en lui recommandant de faire porter son corps au temple d'Ammon. Tous les soldats, entourant le palais, demandaient à grands cris de voir encore leur roi. Par son ordre les portes furent ouvertes. Ses vieux guerriers, les yeux baignés de larmes, passèrent tous devant lui, et se prosternèrent à ses pieds pour baiser sa main mourante. Les grands de sa cour lui demandèrent à qui il laissait l'empire. Il répondit : « Au plus digne. Ce prix, ajouta-t-il, sera bien disputé, et me prépare d'étran- » ges jeux funèbres. »

Perdiccas voulant savoir quand il désirait qu'on lui rendît les honneurs divins, il lui dit : « Lorsque vous serez heureux. » Après ces paroles il expira.

Il avait vécu trente-deux ans et huit mois, et en avait régné douze. Sa mort arriva au milieu du printemps de la première année de la 114e olympiade, l'an du monde 3683, avant Jésus-Christ 321 ans.

Plutarque et Arrien assurent que la débauche seule causa sa mort, et que son corps, exposé publiquement, demeura quelques jours sans se corrompre, malgré la chaleur du climat de Babylone. Quinte-Curce et Justin prétendent, au contraire, qu'il fut empoisonné par Cassandre, dont le père, Antipater, craignait d'être puni de ses concussions par le roi qui l'avait mandé près de lui.

PARTAGE

DE L'EMPIRE DES PERSES

ENTRE

LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Prétentions d'Aridée au trône. — Son élection. — Partage de l'empire. — Guerre Lamiaque. — Mort de Démosthène. — Le corps d'Alexandre porté en Égypte. — Ambition de Perdiccas. — Sa mort. — Régence de Polysperchon. — Retour d'Olympias en Macédoine. — Sa mort. — Exploits de Séleucus et de Démétrius. — Séleucus Nicator. — La ville d'Antioche bâtie par lui. — Mort de Démétrius. — Amour d'Antiochus pour Stratonice, sa belle-mère. — Mort de Séleucus. — Antiochus Soter. — Sa victoire sur les Gaulois. — Mort de Pyrrhus. — Mort d'Antiochus. — Antiochus Théos. —Époque du fameux Bérose. — Mort d'Antiochus. — Séleucus Callinicus. — Régence de Laodice. — Mort de Bérénice. — Mort de Laodice. — Défaites de Séleucus. — Sa mort. — Séleucus Céraunus. — Régence d'Achéus. — Mort de Séleucus. — Magnanimité d'Achéus. — Antiochus-le-Grand. — Régence d'Hermias. — Ses perfidies. — Victoire d'Antiochus. — Mort d'Hermias. — Mort d'Achéus. — Conquêtes d'Antiochus. — Sa défaite. — Sa mort. — Séleucus Philopator. — Punition d'Héliodore à Jérusalem. — Séleucus empoisonné par lui. — Antiochus Épiphane. — Régence de Cléopâtre. — Retour d'Antiochus. — Sa vie honteuse. — Ses conquêtes. — Prise de Jérusalem. — Soumission d'Antiochus. — Sa tyrannie. — Martyre des Machabées. — Mort d'Antiochus. — Antiochus Eupator. — Régence de Lysias. — Sa mort et celle de son pupille. — Démétrius Soter. — Conspiration d'Olopherne. — Bataille entre Alexandre Bala et Démétrius. — Mort de ce dernier. — Alexandre Bala. — Ses noces. — Crime de son favori Ammonias. — Défaite et mort d'Alexandre. — Démétrius Nicator. — Son ingratitude. — Conspiration contre lui. — Sa défaite. — Antiochus Sidètes. — Ses exploits. — Sa mort. — Démétrius Nicator. — Sa bataille avec Zébina. — Sa défaite. — Sa mort. — Zébina, Cléopatre, Séleucus. — Mort de Séleucus. — Régence de Cléopâtre. — Mort de Zébina. — Antiochus Grypus. — Son règne peu connu. — Sa mort. — Séleucus. — Sa mort. — Sélène et les cinq rois. — Siége et prise de la ville de Mosnestie. — Victoire d'Eusèbe. — Sa défaite. — Fin du règne des Séleucides. — Règne de Tigrane. — Antiochus-l'Asiatique. — Fin de l'ancien empire des Perses.

Lorsque Alexandre mourut, il ne laissa qu'un fils de Barsine, qui portait le nom d'Hercule. Une autre de ses femmes, Roxane, se trouvait enceinte; Statira, fille de Darius, espérait l'être; mais sa grossesse n'était pas déclarée. Il existait encore un frère naturel d'Alexandre, qu'on appelait Aridée, et qui prétendait au trône. Le conquérant de l'Asie n'avait désigné aucun héritier, et son vaste empire devint l'objet de l'ambition et la cause des discordes de tous les généraux Macédoniens. Tous voulaient dominer; aucun ne voulait souffrir un maître. Les principaux chefs de l'armée se sentaient à peu près égaux en naissance, en valeur, en réputation, et nul ne se montrait assez supérieur à ses collègues

en richesses et en pouvoir pour exiger leur obéissance. La cavalerie demandait qu'on donnât le sceptre à Aridée, dont la raison était affaiblie par un breuvage que sa belle-mère Olympias lui avait fait donner dans son enfance.

L'infanterie s'opposait au choix d'un prince si faible. Ptolémée et d'autres généraux, qui aspiraient à l'indépendance et à la souveraineté appuyaient cette opposition. Les peuples d'Orient, consternés de la mort d'Alexandre et effrayés du vide que laissait ce grand homme sur la terre, prévoyaient que leur pays allait devenir le théâtre des querelles sanglantes de leurs vainqueurs divisés. La Grèce, au contraire, se livrait aux transports d'une joie tumultueuse, et croyait recouvrer sans peine son antique liberté.

Au milieu de cette agitation et de ces incertitudes, tous s'occupant plus de l'avenir que du présent, personne ne gouvernait. On ne prenait aucune décision, et le corps d'Alexandre demeura cinq jours sans être enseveli. Enfin les Égyptiens et les Chaldéens l'embaumèrent, et un officier qui portait, ainsi que le frère du roi, le nom d'Aridée, fut chargé de le transporter en Égypte.

Les généraux d'Alexandre se réunirent tous en conseil; et, après beaucoup de troubles et d'agitations, ils arrêtèrent d'un commun accord qu'Aridée serait roi. Son imbécillité, qui devait l'exclure du trône, l'y fit monter, parce qu'elle laissait à chacun l'espoir de régner sous son nom.

On convint encore que si Roxane accouchait d'un fils, il régnerait conjointement avec Aridée. Perdiccas obtint la tutelle des princes et le titre de régent. Mais le régent et le roi n'avaient que l'ombre du pouvoir ; les généraux se partagèrent l'empire et administrèrent leurs provinces plus en monarques qu'en gouverneurs. On donna la Thrace et les régions voisines à Lysimaque; la Macédoine et l'Épire à Antipater; le reste de la Grèce à Cratère : Ptolémée, fils de Lagus, eut en partage l'Égypte; Antigone, la Lycie, la Pamphylie et la Phrygie; Cassandre gouverna la Carie; Ménandre, la Lydie; Léonat, la petite Phrygie; Néoptolème, l'Arménie.

La Cappadoce et la Paphlagonie résistaient encore aux Macédoniens sous le commandement d'Ariarathe : Eumène fut chargé de soumettre ces deux provinces et d'y commander. Laomédon reçut la Syrie et la Phénicie : on donna l'une des deux Médies à Atropate, l'autre à Perdiccas. Le gouvernement de la Perse échut à Peuceste; la Babylonie, à Archon; la Mésopotamie, à Arcésilas; la Parthie et l'Hycarnie, à Phrataphernc; la Bactriane et la Sogdiane, à Philippe. Séleucus eut le commandement de toute la cavalerie; Cassandre, fils d'Antipater, celui de la garde royale. La Haute-Asie et les Indes restèrent sous le pouvoir des gouverneurs qu'Alexandre y avait établis.

Tel fut le premier partage que depuis changèrent les événements d'une guerre longue et sanglante. L'Europe, l'Asie et l'Afrique furent déchirées par les armes de ces nombreux rivaux qui se détrônaient tour à tour; et l'immense héritage du héros macédonien finit, comme on le verra bientôt, par se diviser en quatre monarchies principales, qui succombèrent successivement sous les armes des Romains, et devinrent des provinces de ce vaste empire. Rome à son tour, après avoir vaincu et dominé toutes les nations civilisées, s'affaiblit par

l'abus de son pouvoir, se ruina par l'excès de ses richesses, et fut renversée par les Barbares du septentrion.

Parmi les généraux qui se disputaient les dépouilles de leur roi, Eumène seul montra plus de vertus que d'ambition. Il resta attaché au parti d'Aridée et d'Alexandre, fils de Roxane. Ce général, né en Thrace, d'une famille obscure, s'était fait remarquer dès sa jeunesse par ses rares qualités. Philippe se l'attacha; Alexandre lui montra la même estime et la même confiance. Il lui fit épouser la sœur de Barsine, la première personne qu'il avait aimée en Perse; mais toute la famille de ce grand homme était réservée au malheur par le sort. Sysigambis, sa belle-mère, fut si affligée de son trépas qu'elle ne put y survivre. Ses deux petites-filles, Statira, veuve d'Alexandre, et Drypatis, veuve d'Éphestion, ne tardèrent pas à la suivre au tombeau.

Roxane craignait que Statira ne fût enceinte, et qu'un fils qui aurait hérité des droits de Darius et d'Alexandre ne détrônât le sien. Elle invita les deux sœurs à venir chez elle et les fit mourir secrètement par les conseils et les secours de Perdiccas. Le premier trouble qui s'éleva dans l'empire vint des colonies grecques qu'Alexandre avait établies dans l'Asie supérieure. Les vieux guerriers qui les composaient n'habitaient qu'à regret ce pays. Ils se révoltèrent, et, s'étant réunis au nombre de vingt mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie sous le commandement de Philon, ils se préparèrent au départ. Perdiccas, prévoyant les suites d'une pareille entreprise, dans un moment où tant de gens aspiraient à l'indépendance, envoya Python avec un corps d'élite pour les combattre. Python essaya d'en gagner une partie afin d'augmenter ses forces et de se rendre lui-même indépendant; mais les troupes qu'il commandait, plus obéissantes que lui aux ordres de Perdiccas, combattirent les révoltés, les exterminèrent et égorgèrent même les trois mille hommes qui avaient capitulé avec Python.

A peu près en ce même temps, le peuple d'Athènes, dans l'ivresse de la joie que lui causait la mort d'Alexandre, secoua le joug des Macédoniens, invita toutes les villes grecques à briser leurs chaînes et entreprit contre Antipater, malgré les conseils de Phocion, une guerre appelée *guerre Lamiaque*. Tous les Grecs, excepté les Thébains, y prirent part; Léosthène les commandait. Alexandre, comme tous les conquérants, dépeupla ses États pour envahir les pays lointains. Antipater, menacé d'une attaque générale, ne put réunir et armer que quatorze mille hommes. Il avait écrit en Phrygie et en Cilicie à Léonat et à Cratère pour les inviter à venir à son secours; et, sans les attendre, il s'avança témérairement à la tête de sa petite armée pour combattre les Grecs, croyant sans doute qu'ils avaient perdu à la fois l'amour et l'habitude de la liberté, et, que le nom seul des Macédoniens devait commander la victoire. Sa flotte, composée de cent dix galères, longeait les côtes de la mer. Les Thessaliens se déclarèrent d'abord pour lui, mais ensuite ils se joignirent aux Athéniens et leur donnèrent une forte cavalerie. L'armée des alliés était nombreuse et vaillante; Antipater ne put soutenir son choc; vaincu dans un premier combat, il n'osa en hasarder un autre, et, ne pouvant se retirer sans danger en Macédoine, il

se renferma dans la petite ville de Lamia en Thessalie, pour attendre les secours qui devaient lui venir d'Asie. Les Athéniens l'assiégèrent ; l'attaque fut vive, et la résistance opiniâtre. Léosthène, voyant ses assauts inutiles, bloqua la ville pour l'affamer. Les assiégés, privés de subsistances, furent bientôt réduits à la dernière extrémité. Cependant ils firent encore une vigoureuse sortie, dans laquelle Léosthène reçut une blessure mortelle. Antiphile prit le commandement des alliés. Sur ces entrefaites, Léonat accourut d'Asie pour soutenir les Macédoniens ; mais les alliés empêchèrent sa jonction et lui livrèrent bataille. La cavalerie thessalienne, commandée par Menon, enfonça ses rangs ; Léonat lui-même périt dans le combat. La phalange macédonienne se retira sur les hauteurs, et les Grecs vainqueurs élevèrent un trophée sur le champ de bataille.

Antipater, privé d'espoir par cet événement, capitula, évacua la ville de Lamia et se retira avec son armée et les débris de celle de Léonat. Mais bientôt la fortune lui devint plus favorable. La flotte de Macédoine battit celle d'Athènes. Cratère débarqua en Grèce. Antipater, fortifié par son secours, livra aux alliés une bataille près de la ville de Cranon et remporta une victoire complète. Les vaincus proposèrent la paix. Antipater voulut traiter séparément avec chaque ville. Par cette ruse, il divisa les alliés qui se débandèrent et rentrèrent chacun dans son pays. Antipater, profitant de cette désunion, marcha sur Athènes. Son approche répandit le trouble dans la ville. Les Athéniens condamnèrent à mort Démosthène qui les avait excités à la guerre. Phocion, chef de la république dans ces fatales circonstances, fut obligé de se rendre à discrétion, et de recevoir dans les villes de l'Attique des garnisons étrangères. Cent citoyens, qui s'étaient déclarés hautement pour la guerre et la liberté, furent exclus de tous les emplois. Démosthène fuyait pour éviter la mort ; l'éloquence de ce célèbre banni inquiétait encore Antipater. Il le poursuivit vivement. Démosthène, n'espérant plus échapper à ses ennemis, s'empoisonna.

Après ces victoires, Antipater donna sa fille à Cratère. Ce mariage resserra les liens de leur amitié.

Les généraux d'Alexandre s'étaient disputé entre eux ses dépouilles mortelles, comme son empire. Mais enfin Ptolémée, arrivant lui-même en Syrie, obligea ses collègues à remplir les dernières volontés du roi. Son corps fut porté en Égypte sous la conduite du général Aridée. Le cortége était pompeux, et le char magnifique ; les rayons des roues dorés ; l'attelage composé de soixante-quatre mulets, qui portaient des couronnes d'or et des colliers de pierreries. Sur un chariot on voyait un pavillon de dix-huit pieds de largeur sur douze de hauteur, soutenu par des colonnes d'or incrustées de pierres précieuses. On admirait des bas-reliefs qui représentaient les principales actions d'Alexandre. Les quatre angles étaient remplis par des statues d'or ; des lions, du même métal, semblaient défendre l'entrée du pavillon, au milieu duquel on avait élevé un trône composé des métaux les plus précieux. Au pied du trône se trouvait le cercueil qui renfermait le corps du roi. Il était d'or, travaillé au marteau, et rempli d'aromates et de parfums. Entre le trône et le cercueil on

avait placé les armes dont le héros macédonien s'était si souvent et si glorieusement servi. Tout le pavillon, couvert de riches étoffes, montrait à son sommet une immense couronne d'or qui jetait le plus vif éclat.

Un oracle annonçait que la ville qui conserverait les restes d'Alexandre deviendrait la plus riche et la plus florissante de la terre. Cette prédiction excitait l'ambition de tous les gouverneurs des provinces de l'empire. Perdiccas soutint vivement et vainement les droits de la Macédoine. Ptolémée même, qui l'emporta, voulant conserver à la capitale de l'Égypte les avantages prédits par l'oracle, défendit de porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon. Il le fit conduire à Memphis et déposer ensuite dans Alexandrie, où l'on bâtit, pour le renfermer, un temple superbe qui subsistait encore du temps de Léon l'Africain. Ce fut dans cette ville, fondée par Alexandre, qu'on lui rendit les honneurs divins.

La division qui existait déjà sourdement entre les successeurs d'Alexandre ne tarda pas longtemps à éclater. Perdiccas, après avoir battu, pris et tué le roi Ariarathe, pour établir Eumène en Cappadoce, conçut le dessein d'épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui habitait la ville de Sardes. On s'aperçut bientôt qu'il aspirait à la souveraineté de l'empire, dont la régence lui était confiée. Antigone, Antipater, Cratère et Ptolémée se liguèrent ensemble pour s'opposer à ses projets.

Perdiccas, uni avec Eumène, le chargea de garder l'Asie. Il ajouta à ses gouvernements la Carie, la Lycie, la Phrygie, et lui recommanda de surveiller Néoptolème, gouverneur d'Arménie, qui commandait la phalange, et dont il soupçonnait les intentions. Ces arrangements terminés, il prit avec lui les deux rois Aridée, qu'on appelait Philippe, et Alexandre, fils de Roxane; et il marcha en Égypte à la tête de son armée.

Après son départ, Eumène attaqua et battit Néoptolème qui se réfugia en Cilicie, où il trouva Antipater et Cratère arrivés. Antipater marchait au secours de Ptolémée; il détacha Cratère et Néoptolème pour combattre Eumène. Ces deux généraux espéraient que les Macédoniens se rangeraient sous leurs drapeaux plutôt que de rester dans l'armée d'Eumène, dont la majeure partie n'était composée que d'Asiatiques. Eumène sentit le danger de cette position; il cacha à ses troupes les noms des généraux qu'il allait combattre, n'opposa aucun de ses Macédoniens à ceux de Cratère, et ne leur fit combattre que des troupes alliées, thébaines ou athéniennes. La bataille fut rude; Cratère y périt, après avoir fait des prodiges de valeur. Néoptolème et Eumène se joignirent, se prirent corps à corps, tombèrent de cheval sans se quitter, et combattirent avec acharnement et sans repos, jusqu'au moment ou Néoptolème reçut le coup mortel.

Eumène, vainqueur, rendit de grands honneurs aux deux chefs ennemis qu'il avait vaincus, et qui avaient été autrefois ses compagnons d'armes et ses amis.

Pendant ce temps Perdiccas était entré en Égypte; mais il éprouva une résistance qu'il n'attendait pas : sa sévérité, son orgueil irritaient les esprits. La douceur et les vertus de Ptolémée gagnaient tous les cœurs. Les Égyptiens pre-

naient les armes pour lui avec enthousiasme; les Grecs venaient en foule de toutes parts rejoindre ses drapeaux. Les soldats de Perdiccas commençaient à déserter. Malgré ces dispositions, il persista dans son dessein, et força ses troupes de traverser à la nage un bras du Nil. Les Égyptiens le battirent; il perdit au passage du fleuve deux mille hommes, dont la moitié se noya et l'autre fut mangée par les crocodiles.

Les Macédoniens irrités se révoltèrent et égorgèrent Perdiccas dans sa tente, avec tous les amis qui l'entouraient. Deux jours après on apprit la victoire d'Eumène sur Cratère et sur Neoptolème. Si cette nouvelle fût arrivée plus promptement, elle eût peut-être empêché cette révolte si funeste à Perdiccas et si favorable à ses ennemis.

Ptolémée, après un léger combat, entra dans le camp royal ; l'armée se prononça en sa faveur. Il fit signer au roi mineur un décret qui déclarait ennemis publics Eumène et cinquante généraux de son parti. Ptolémée ne voulut point être régent ; il regardait les deux rois comme des fantômes, et préférait la possession de l'Égypte à une régence illusoire.

On nomma régents les généraux Aridée et Python , mais ils ne le furent pas longtemps. Eurydice, femme du roi Philippe, intriguait contre eux, et ne leur laissait pas de pouvoir. Ils se démirent de leurs emplois, et Antipater fut déclaré seul régent de l'empire.

Celui-ci fit un nouveau partage des provinces, et en exclut tous les chefs qui avaient embrassé le parti de Perdiccas et d'Eumène.

Le commandement général de la cavalerie donnait à Séleucus un grand crédit dans l'armée. Il eut dans le nouveau partage le gouvernement de Babylone, et devint par la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre.

Python obtint la Médie ; mais Atropate, qui en était gouverneur, en conserva une partie et se rendit indépendant. Antipater retourna en Macédoine et envoya Antigone contre Eumène ; mais, comme il ne s'y fiait pas entièrement, il chargea son fils Cassandre de commander sa cavalerie et de le surveiller.

Ce fut dans ce temps que mourut Jaddus, grand-prêtre de Jérusalem : Onias lui succéda[1].

Antigone livra en Cappadoce une bataille à Eumène ; celui-ci, trahi par Apollonide, fut battu et perdit huit mille hommes. Quelques jours après il s'empara du traître et le fit pendre.

Eumène, pressé vivement, se renferma dans le château de Nora, et y demeura bloqué. Pendant ce temps Ptolémée conquit la Phénicie, la Syrie et la Judée. Les Juifs de Jérusalem résistèrent : Ptolémée prit la ville d'assaut et emmena deux cent mille habitants en Égypte.

Le régent Antipater étant tombé malade en Macédoine, les Athéniens mandèrent à Antigone qu'il devait se hâter et venir s'emparer de la Grèce, qui ne tenait plus qu'à *un vieux fil près de rompre*. L'Athénien Démade, qui avait écrit cette lettre , était ambassadeur en Macédoine. Cassandre s'y trouvait aussi; ce

(1) An du monde 3683. Avant Jésus-Christ 321.

jeune prince, ayant intercepté la dépêche, poignarda Démade et son fils en présence d'Antipater, qui vit ses habits couverts de leur sang. Antipater mourut après avoir nommé Polysperchon régent de l'empire et gouverneur de Macédoine. Cassandre lui fut adjoint; mais comme il prétendait seul à ces deux emplois, il forma un parti contre Polysperchon et s'allia avec Ptolémée et Antigone, dont le but était de détruire, non-seulement le régent, mais la régence et les rois, pour être indépendants et pour devenir souverains des portions de l'empire qu'ils gouvernaient.

Antigone paraissait alors le plus puissant de tous. Il possédait les riches provinces de l'Asie Mineure, commandait une armée de soixante et dix mille hommes, et convoitait la succession d'Alexandre tout entière. Il ôta la petite Phrygie à Aridée et l'Hellespont à Clitus. Le régent Polysperchon, pour fortifier son crédit et son autorité, rappela en Macédoine Olympias, mère d'Alexandre, et lui proposa de partager le pouvoir suprême. Elle était retirée en Épire; Eumène lui conseillait d'y rester. Méprisant cet avis, elle vint en Macédoine, brûlant du désir de se venger et de régner. Polysperchon, qui désirait se concilier l'opinion et l'affection publique, rendit la liberté à Athènes et à toutes les villes de la Grèce. Les Athéniens, toujours ingrats, condamnèrent Phocion à la mort; mais ils ne jouirent pas longtemps d'une liberté dont ils usaient si mal. Cassandre s'empara de leur ville, et y établit Démétrius de Phalère pour les gouverner.

Eumène cependant avait obtenu par un traité la liberté de sortir de Nora. Il eva une nouvelle armée. Le régent Polysperchon lui envoya, au nom des rois, une commission de généralissime pour combattre Antigone et ses collègues, révoltés contre l'autorité royale. Olympias ratifia cet acte; mais les officiers grecs refusaient d'obéir à Eumène, qu'un ancien décret déclarait ennemi public. Cet habile général, connaissant la superstition de son siècle, raconta qu'Alexandre lui était apparu pour lui recommander de protéger ses enfants, et avait promis que, bien qu'invisible, il présiderait toujours en personne le conseil qu'Eumène rassemblerait. Nul ne douta de la vérité de ce récit. On prépara dans la salle du conseil un trône destiné à l'ombre du roi, et tous les officiers obéirent sans résistance aux ordres donnés au nom d'Alexandre.

Eumène marcha promptement en Syrie; Antigone, qui commandait des troupes plus nombreuses, le força de se réfugier en Mésopotamie. Là il invoqua vainement l'assistance de Séleucus et de Python. Les gouverneurs n'avaient élu des rois faibles que pour devenir indépendants. Ainsi ils ne pouvaient seconder les projets du plus habile des capitaines d'Alexandre, qui seul voulait et pouvait affermir l'autorité royale. Tout ce qu'il obtint de Séleucus, ce fut la liberté de passer librement jusqu'à Suze. Là il trouva Peuceste qui avait battu Python; et, par son secours, il se vit en état de marcher de nouveau pour combattre Antigone.

Depuis qu'Olympias résidait en Macédoine, elle y jouissait d'une grande autorité dont elle fit un cruel usage. Aridée ou Philippe n'était que l'ombre d'un roi; mais cette ombre importunait encore une reine jalouse du pouvoir suprê-

me. Elle le fit périr, envoya un poignard, une corde et une coupe de ciguë à la reine Eurydice, en lui laissant le choix de ces instruments de mort. Eurydice s'étrangla , après avoir accablé d'imprécations cette femme inhumaine.

Nicanor, frère de Cassandre, et cent de ses amis furent punis de leur attachement au roi par des supplices. Le sort des tyrans est de craindre tous ceux qu'ils font trembler. La cruelle Olympias s'enferma dans la ville de Pydna avec le jeune roi Alexandre et Roxane sa mère, Déidamie, fille du roi d'Épire, et Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand.

Cassandre, informé de tous ces massacres, vint assiéger Pydna. Éacide accourait au secours d'Olympias; mais l'armée d'Épire, indignée de voir son roi soutenir une cause si odieuse, se révolta, se déclara pour Cassandre et détrôna son souverain. Le jeune Pyrrhus, fils d'Éacide, fut sauvé par des esclaves qui conservèrent ainsi à la Grèce un grand homme.

Cette révolution en Épire ne laissait plus à la reine de Macédoine d'autre appui que Polysperchon. Il arrivait pour la défendre; mais Cassandre envoya contre lui Callas qui gagna une partie de ses troupes et le contraignit à fuir en Asie.

Olympias, privée de tout appui, se vit obligée de se rendre. Les familles de ses nombreuses victimes l'accusèrent dans l'assemblée générale des Macédoniens : personne n'osa la défendre; elle fut condamnée à mort.

Cassandre lui proposa de s'embarquer secrètement sur une galère qui la conduirait à Athènes : il ne voulait pas la sauver; mais son projet était de la faire périr sur la mer en perçant son navire, afin qu'on attribuât sa mort au courroux des dieux. Olympias refusa sa proposition et dit qu'elle ne fuirait point lâchement, et qu'elle plaiderait sa cause devant le peuple qui ne pouvait la condamner sans l'entendre. Cassandre, craignant cet éclat, chargea deux cents soldats de la tuer; mais, quand ils furent en sa présence, la fierté de ses regards, la majesté de son rang, le souvenir du héros auquel elle avait donné le jour, les frappèrent de respect et de crainte. Ils ne purent jamais lever leurs glaives sur la mère d'Alexandre, et se retirèrent sans avoir exécuté les ordres de leur chef.

Les parents de Nicanor et les autres victimes d'Olympias, craignant de voir échapper leur vengeance, se précipitèrent dans l'appartement de la reine et la poignardèrent.

L'ambitieux Cassandre ne croyait plus voir entre le trône et lui que le jeune Alexandre et sa mère Roxane; mais, avant de renverser cette faible barrière, il chercha les moyens de captiver l'opinion publique. Pour rappeler les crimes d'Olympias, il fit faire de solennelles et magnifiques obsèques à Philippe et à Eurydice. Ce respect hypocrite pour les rois ne tarda pas à se démentir. Il enferma le jeune Alexandre et sa mère dans le château d'Amphipolis : on les y traita non en princes, mais en captifs. Polysperchon, à la tête d'un corps de troupes en Éolie, continuait de se défendre. Il força même Cassandre à se réfugier en Macédoine : mais son fils, qu'on nommait Alexandre, abandonna son parti, se joignit à Cassandre, et fut bientôt puni de sa trahison ; il périt dans un tumulte à Sicyone.

Le parti royal n'avait plus d'autre soutien que le fidèle Eumène, qui résistait en Asie aux efforts réunis d'Antigone, de Python et de Séleucus. Cette guerre fut longtemps mêlée, pour les deux partis, de revers et de succès ; enfin on en vint à une bataille décisive. Eumène y déploya sa valeur accoutumée ; mais Peuceste, dont on avait jusque là vanté la bravoure, abandonna son ami et prit la fuite.

Les soldats d'Eumène se révoltèrent contre lui. Il leur demanda la mort, qu'il préférait à la captivité ; il ne put l'obtenir, et ces lâches guerriers le livrèrent à Antigone. Celui-ci hésita longtemps sur le traitement qu'il ferait à cet illustre prisonnier : c'était un ancien ami, mais un redoutable rival.

Démétrius, fils d'Antigone, parlait vivement en faveur d'Eumène : l'ambition l'emporta sur la générosité; Eumène fut tué dans sa prison. Délivré d'un tel concurrent, Antigone se crut le maître de l'empire. Il cassa plusieurs gouverneurs, en fit mourir d'autres, et même Python, gouverneur de Médie.

Séleucus à la tête des proscrits, se sauva en Égypte et forma contre Antigone une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre. L'Orient et la Grèce devinrent depuis ce moment un théâtre de carnage. L'Asie-Mineure fut ravagée par Cassandre ; le fameux Démétrius, fils d'Antigone, et qu'on nomma Poliorcète (preneur de villes), se formait alors par des revers. Les troupes de Cassandre, plus nombreuses que les siennes, l'obligeaient à de fréquentes retraites. Babylone et Suze étaient conquises et pillées par Antigone qui s'empara de Tyr, de Joppé et de Gaza. Ptolémée, après avoir conquis l'île de Chypre, tua le roi Nicoclès. La reine Axitia, les princesses ses filles et leurs maris mirent le feu à leur palais pour s'ensevelir sous ses débris.

Le roi d'Égypte livra une grande bataille à Démétrius, et remporta une victoire complète qui entraîna la conquête de la Palestine, de la Célésyrie et de la Phénicie. Démétrius répara bientôt sa défaite par un avantage signalé sur un lieutenant de Ptolémée. Cependant Séleucus eut l'audace de rentrer en Mésopotamie avec mille hommes. Cette entreprise hardie fut couronnée de succès; tous les peuples se déclarèrent pour lui. Il battit Nicanor, et entra dans Babylone. C'est de cette entrée que date la fameuse ère des Séleucides, que les Juifs appelaient l'ère des *Contrats*, et les Arabes l'ère du *Bicornu*, parce que Séleucus était si fort qu'il arrêtait un taureau en le saisissant par les cornes (1).

Antigone, secondé par Démétrius, son fils, continua vivement la guerre contre les alliés. La fortune lui fut quelque temps si favorable qu'il fit perdre à Ptolémée toutes ses conquêtes, et le força de se retirer en Égypte. Ses armes pénétrèrent jusqu'au centre de l'Arabie-Pétrée. Démétrius marcha en vainqueur jusqu'à Babylone; il prit même un de ses forts; mais les excès que commirent ses troupes dans le pays redoublèrent l'attachement des habitants pour Séleucus.

Ces scènes de carnage furent interrompues par une paix ou plutôt par une trêve.

(1) An du monde 3693. Avant Jésus-Christ 131.

Ce traité donna la Macédoine à Cassandre jusqu'à la majorité du fils de Roxane, la Thrace à Lysimaque, l'Égypte à Ptolémée, l'Asie-Mineure et la Syrie à Antigone, la Perse et la Médie à Séleucus.

Les Macédoniens commençaient à se fatiguer de ces guerres continuelles, de l'ambition des gouverneurs des provinces et de leurs discordes interminables. Ils éclataient de toutes parts en murmures et ne dissimulaient pas le projet qu'ils avaient formé de tirer de prison leur jeune roi, âgé alors de quatorze ans.

Cassandre, redoutant une révolution dont l'objet était de lui donner un maître, fit tuer secrètement, dans le château d'Amphipolis, le jeune Alexandre et sa mère Roxane.

Polysperchon, qui commandait dans le Péloponèse, prit les armes pour venger son roi. Il fit venir de Pergame dans son camp le jeune Hercule, âgé de dix-sept ans, fils d'Alexandre et de Barsine, veuve de Memnon. Lorsqu'il fut arrivé sur les frontières de la Macédoine, Cassandre lui demanda une entrevue. Il lui représenta que son entreprise, si elle réussissait, perdrait tous les généraux et lui tout le premier; que le nouveau roi ne supporterait pas des sujets si puissants, et qu'il les punirait d'avoir si longtemps usurpé l'autorité royale. La vertu de Polysperchon n'était pas assez forte pour résister à la crainte et à l'ambition : il céda aux conseils de Cassandre, et fit mourir Hercule et sa mère.

Il ne restait plus de prince de la famille d'Alexandre. Les gouverneurs, indépendants, reprirent les armes avec plus d'ardeur que jamais pour se disputer l'empire.

Ptolémée, voulant donner plus de force à ses prétentions, engagea Cléopâtre, sœur d'Alexandre et veuve du roi d'Épire, à l'épouser. Cette princesse résidait à Sardes. Comme elle en partait pour aller en Égypte, le gouverneur de Sardes l'arrêta et la fit assassiner par les ordres d'Antigone, qui envoya ensuite au supplice les agents de son crime.

Séleucus et Ptolémée donnaient une base solide à leur autorité; ils se faisaient chérir par leur douceur et par leurs vertus. Antigone ne fondait son pouvoir que sur la force. On admirait sa valeur et ses talents; mais on détestait sa tyrannie : sa politique était perfide, et personne ne croyait à ses promesses ni à ses serments.

Ce fut lui qui le premier osa prendre le titre de roi, au moment où son fils venait de s'emparer de Salamine, de Chypre, et de battre complétement Ptolémée.

Comme il voulait se concilier dans ce premier instant l'amitié des Grecs, il chassa d'Athènes Démétrius de Phalère, et rendit aux Athéniens une liberté illusoire.

Tous les autres gouverneurs de provinces, profitant de l'exemple d'Antigone, prirent le sceptre. Séleucus combattit et tua Nicanor. Il s'affermit en Médie, en Assyrie, et soumit totalement la Perse, la Bactriane et l'Hyrcanie. Il voulait aussi s'assurer des conquêtes d'Alexandre dans les Indes; mais un roi indien nommé Sandrocotte, à la tête de six cent mille hommes, le força de renoncer à ses prétentions et de se contenter d'un tribut de cinq cents éléphants. Ce fut le

seul fruit qui resta aux Grecs de l'expédition sanglante des Macédoniens dans les Indes.

Cassandre et Démétrius combattirent dans l'Attique avec des succès divers. Ptolémée perdit Sicyone et Corinthe, qui s'étaient mises sous sa protection.

L'orgueil d'Antigone révolta bientôt tous ses collègues. Délivré de la famille d'Alexandre, il se croyait seul digne de l'empire, et méprisait ouvertement tous ses rivaux. Il disait, ainsi que son fils Démétrius, que Ptolémée n'était qu'un capitaine de vaisseaux marchands, Séleucus un commandant d'éléphants, et Lysimaque un trésorier.

La vanité fait plus d'ennemis que la puissance. Ptolémée, Cassandre, Séleucus et Lysimaque s'allièrent contre Antigone et Démétrius. La plaine d'Ipsus, en Phrygie, fut le champ de bataille où se décida cette grande querelle.

Démétrius commença l'action : son impétuosité mit en fuite un corps de troupes commandé par Antiochus, fils de Séleucus. Mais trop ardent à la poursuite, il perdit, en s'éloignant, le reste de son armée, qu'il laissa à découvert. Séleucus, profitant de cette faute, entoura l'infanterie de Démétrius, qui, loin de combattre, se rangea sous ses drapeaux. Antigone, abandonné par la fortune, trahi par ses soldats, combattit longtemps avec fureur, et tomba percé de coups. Il avait quatre-vingts ans.

Démétrius se sauva à Éphèse avec neuf mille hommes. Il dut son salut au courage d'un ami : le jeune Pyrrhus, si fameux depuis par ses guerres contre les Romains, renversant tout ce qu'il combattait, lui ouvrit un passage au travers des rangs ennemis.

Après la bataille d'Ipsus, les confédérés se partagèrent les États d'Antigone. Par ce traité, l'empire d'Alexandre se trouva définitivement divisé en quatre royaumes. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie et quelques autres provinces au delà du Bosphore et de l'Hellespont, Séleucus posséda tout le reste de l'Asie jusqu'aux frontières des Indes. Son royaume prit le nom de royaume de Syrie, parce qu'il bâtit dans cette province la ville d'Antioche, qui devint sa résidence et celle de ses successeurs; sa race s'appela Séleucide, et gouverna longtemps l'empire des Perses.

SÉLEUCUS NICATOR.

(An du monde 3700. — Avant Jésus-Christ 304.)

Séleucus, jouissant du repos que lui donnait la paix, agrandit et embellit la ville qu'il avait bâtie sur l'Oronte, et qu'il nomma Antioche, par tendresse pour son père Antiochus et pour son fils qui portait le même nom. Elle devint la capitale de l'Orient. Il bâtit encore d'autres villes, savoir : Séleucie, dans le voisinage de Babylone, dont elle hâta la ruine; Apamée, du nom de sa femme, fille d'Artabaze, satrape de Perse ; et Laodice, en mémoire de sa mère. Il accorda

dans toutes ces villes beaucoup de priviléges aux Juifs, qui lui avaient donné de grands secours. Aussi modéré dans la prospérité que ferme dans le malheur, il eut la générosité de relever la fortune de Démétrius qui, après avoir pris tant de villes, ne trouvait d'asile dans aucune. Athènes même, qui lui devait sa liberté, venait de lui fermer honteusement ses portes. Séleucus épousa Stratonice, fille de Démétrius, et se ligua avec lui contre Lysimaque pour donner quelque apanage à son beau-père.

Démétrius, loin de payer ce bienfait par une juste reconnaissance, abandonna bientôt son gendre. Ayant perdu sa femme Phila, sœur de Cassandre, il se raccommoda avec Ptolémée, et épousa sa fille Ptolémaïde.

Le roi d'Égypte lui céda, en faveur de cette alliance, Chypre, Tyr, Sidon et même la Cilicie; cette dernière province appartenait de droit à Séleucus, qui devint son ennemi.

Cassandre, le plus barbare des successeurs d'Alexandre, mourut alors d'hydropisie. Il laissait trois fils qu'il avait eus d'une sœur d'Alexandre, nommée Thessalonice.

L'aîné, Philippe, ne survécut pas longtemps à son père, Antipater, le second, voulait lui succéder; mais Thessalonice favorisait, à son préjudice, le troisième de ses fils, nommé Alexandre. Antipater, furieux de cette intrigue, assassina sa mère. Alexandre, voulant la venger, implora le secours de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Démétrius qui, après avoir perdu ses nouveaux États en Asie, était descendu dans la Grèce, avait pris Athènes et vaincu les Lacédémoniens.

Antipater perdit une bataille, et s'enfuit en Thrace, où il mourut. L'ingrat Alexandre, craignant ses protecteurs, voulut renvoyer Pyrrhus en Épire et se défaire de Démétrius; celui-ci le prévint et le tua.

Ainsi toute la famille du conquérant de l'Asie périt de mort violente. Les Macédoniens placèrent Démétrius sur le trône; mais, peu satisfait de ce patrimoine d'Alexandre, il ne dissimula pas son projet de conquérir la Grèce et l'Orient. Il fut attaqué par Lysimaque et par Pyrrhus qui le vainquirent si complétement, qu'il se vit obligé de se déguiser en soldat et d'échapper à la mort par la fuite.

On déclara Pyrrhus roi de Macédoine; il céda une partie de ce royaume à Lysimaque.

Démétrius, rentré en Asie, leva des troupes et fit quelques conquêtes. Séleucus le battit et s'empara de sa personne. Lysimaque exigeait sa mort; Séleucus lui conserva la vie. Mais, forcé de languir dans la captivité et de renoncer à toute ambition, il s'abandonna aux vices, et mourut dans la débauche à cinquante-quatre ans. La veille de sa chute, il se berçait encore des songes de la gloire : dépouillé de ses États et réduit à commander une poignée de soldats, il surveillait la confection d'un manteau magnifique où l'on avait brodé la carte de l'empire d'Alexandre, dont il méditait la conquête.

Son fils Antigone, plus heureux que lui, rassembla ses amis, leva des troupes, conquit la Macédoine, et y établit sa race, qui posséda ce royaume jus-

qu'au règne de Persée, que les Romains vainquirent et réduisirent en servitude.

Le bonheur dont jouissait Séleucus, et qu'il devait plus encore à ses vertus qu'à ses exploits, fut quelque temps troublé par un violent chagrin. Antiochus son fils, plongé dans une mélancolie profonde, s'acheminait lentement au tombeau. Personne ne pouvait expliquer le genre et la cause du mal qui le consumait. Le médecin Érasistrate, remarquant l'agitation qu'éprouvait le jeune prince lorsque la reine Stratonice, sa belle-mère, s'offrait à ses yeux, découvrit le secret de son cœur et de sa maladie ; mais, aussi prudent que pénétrant, il usa d'une sage précaution pour communiquer sa découverte au roi, et lui dit que la femme de son médecin était l'objet de la passion d'Antiochus, et serait probablement la cause de sa mort. Séleucus, brûlant du désir de sauver son fils, offrit tous ses trésors à Érasistrate pour l'engager à répudier sa femme et à la céder au prince.

Le médecin, après avoir résisté quelque temps, découvrit par degrés au roi la vérité tout entière, en l'invitant à prendre pour lui-même le conseil qu'il lui avait donné.

Le roi, réduit à la nécessité de renoncer à sa femme ou de perdre son fils, sacrifia l'amour conjugal à l'amour paternel, rompit ses liens avec Stratonice, et lui permit d'épouser son fils.

Depuis la mort d'Alexandre, une amitié constante unissait Séleucus à Lysimaque. A l'âge de quatre-vingts ans, ils se brouillèrent et se déclarèrent la guerre. Séleucus reprit la ville de Sardes, dont Lysimaque s'était emparé, et lui livra ensuite bataille en Phrygie. Lysimaque fut vaincu et tué. Séleucus se rendit maître de ses États. Il restait ainsi le seul des capitaines d'Alexandre, et, comme il le disait lui-même, le vainqueur des vainqueurs. Il prit alors le titre de *Nicator* (victorieux). Six mois après, s'étant mis en route pour conquérir la Macédoine, il périt assassiné par Ptolémée Céraunus.

Séleucus régna vingt ans depuis la bataille d'Ipsus, et trente et un, si l'on date son règne de l'ère des Séleucides. On le regretta dans l'Orient qu'il avait conquis et pacifié. Les Athéniens lui payèrent un juste tribut d'éloges. Loin de contribuer, comme ses collègues, à leur oppression, il leur avait renvoyé généreusement la bibliothèque dont Xercès s'était emparé.

ANTIOCHUS SOTER.

(An du monde 3720. — Avant Jésus-Christ 284.)

Lorsque Lysimaque périt en Phrygie, dans le combat que lui avait livré Séleucus, il laissa le trône de Thrace à ses fils et la régence à Arsinoé sa femme. Ptolémée Céraunus, chassé de son pays par les Égyptiens, était le frère d'Arsinoé. Il se réfugia en Thrace où, conformément aux mœurs de l'Asie et de l'Afrique, il engagea sa sœur à l'épouser, promettant d'être le tuteur et l'appui de ses enfants; mais, après le mariage, il assassina les jeunes princes Lysima-

que et Philippe, exila la reine en Samothrace, monta sur le trône, et, ainsi que nous l'avons rapporté, fit périr avec perfidie Séleucus, qui était entré en Thrace comme conquérant.

Tous ces crimes lui attirèrent bientôt un châtiment aussi imprévu que mérité.

La Gaule, trop peuplée, envoyait alors dans toute l'Europe des colonies guerrières qui cherchaient dans les pays les plus éloignés de nouvelles richesses, une nouvelle gloire et une nouvelle patrie. Les Gaulois entrèrent en Thrace. Céraunus voulut en vain les repousser; ils le battirent, le tuèrent, pillèrent le pays, passèrent l'Hellespont, entrèrent en Asie, où ils exercèrent beaucoup de brigandages, et contractèrent une alliance avec Nicomède, roi de Bithynie. Par ce traité, ils obtinrent la possession de cette partie de l'Asie-Mineure qu'on appela depuis Galatie.

Antiochus, en montant sur le trône de son père, se trouva forcé de soutenir la guerre en Thrace et en Asie contre les Gaulois, et en Macédoine contre Antigone, fils de Démétrius. Les Gaulois avaient fait une invasion dans ce royaume; mais Sosthène les en chassa. Après quelques combats dont le succès resta indécis, Antiochus fit la paix, laissa la Macédoine à Antigone et lui fit épouser une fille qu'il avait eue de Stratonice, nommée Philoé. Débarrassé de cette guerre, le roi de Syrie marcha contre les Gaulois qui dévastaient l'Asie. Il leur livra bataille, remporta sur eux une victoire complète, et en délivra le pays. Cette action glorieuse lui mérita le surnom de *Soter* ou *Sauveur*.

Dans ce temps Pyrrhus entreprit la conquête de l'Italie. Il s'acquit d'abord une grande renommée par plusieurs victoires, mais il fut obligé de céder à la fortune des Romains. Il avait épouvanté l'Italie, tyrannisé la Sicile; et semblable à la plupart des conquérants, qui ne savent point borner leur ambition, il perdit tout le fruit de ses exploits, et se vit obligé de rentrer en Épire. Un tel royaume était trop petit pour un si grand nom. Il attaqua Antigone, le battit, et lui enleva presque toute la Macédoine.

Les Lacédémoniens s'étant déclarés contre lui, il entra dans leur pays et fit le siége de Sparte; mais il fut blessé, et ne put forcer les murailles d'une ville que défendaient de braves guerriers et de sages lois. Il s'en éloigna et marcha contre Argos. Cette expédition termina sa vie. En sortant de cette ville, ses troupes se trouvèrent pêle-mêle avec les Argiens dans une rue étroite; Pyrrhus s'étant attaché à combattre un jeune et vaillant Grec qui osait arrêter ses pas, la mère de ce jeune soldat, qui voyait avec désespoir le danger de son fils, près de périr sous ses yeux, jeta, de la fenêtre où elle était, une forte tuile sur la tête du roi et le tua.

Ainsi, par un jeu du sort, la main d'une pauvre femme abattit ce héros, dont le nom, retentissant dans l'Asie et dans l'Europe, avait porté l'épouvante à Babylone, à Sparte et à Rome.

Antiochus Soter vit son règne troublé par les séditions. Un de ses généraux, nommé Philitère, se révolta en Lydie, et résista avec succès à son souverain. Son fils aîné forma une conjuration contre lui; le roi l'envoya au supplice. Il

mourut lui-même peu de temps après, et laissa le sceptre à un autre fils qu'il avait eu de Stratonice, et qui se nommait comme lui Antiochus.

ANTIOCHUS THÉOS

(An du monde 3754. — Avant Jésus-Christ 250.)

Le nouveau roi, appelé au secours des habitants de Milet, les délivra de l'oppression de Timarque, qu'il vainquit et qu'il tua. On peut juger du malheur des Milésiens par leur reconnaissance. Ils regardèrent comme un dieu le vainqueur du tyran, et le surnommèrent *Théos.*

Le fameux Bérose, historien de Babylone et célèbre astrologue, vécut sous le règne de ce prince. Son éloquence lui valut un singulier hommage; les Athéniens lui élevèrent une statue avec une langue d'or.

Ptolémée, roi d'Égypte, ayant accordé sa protection aux Lydiens révoltés, chassa de Sardes Apamée, sœur d'Antiochus. Le roi de Syrie prit les armes pour venger cette injure. Cette guerre occupant toutes ses forces, les provinces d'Orient, qui n'étaient plus contenues par des troupes, se soulevèrent. Agathoclès, gouverneur de la Parthie, avait outragé un jeune homme nommé Tiridate. Arsace, son frère, rassembla quelques amis, tua le gouverneur, arma le peuple, chassa les Macédoniens, et cette révolte amena une révolution générale. Arsace fonda le royaume des Parthes, et devint la tige de la célèbre dynastie des Arsacides (1), qui domina l'Asie, et, seule dans l'univers, posa des bornes à la puissance romaine.

Théodote, imitant l'exemple d'Arsace, souleva la Bactriane, de sorte qu'en peu de mois, le roi de Syrie perdit toutes les provinces de l'Orient au delà du Tigre. Ces événements se passèrent la quatorzième année de la première guerre des Romains contre les Carthaginois.

La guerre d'Égypte n'avait été marquée par aucune action importante. Antiochus était pressé de la terminer pour s'occuper plus librement des affaires intérieures de son empire. Ptolémée lui accorda la paix, en le forçant à épouser Bérénice, sa fille, à répudier Laodice, à déshériter ses enfants du premier lit, et à désigner pour ses successeurs les enfants qui naîtraient de ce nouveau mariage. Tout roi qui ne maintient pas son autorité dans ses États est nécessairement l'esclave ou la proie de l'étranger.

Ptolémée amena lui-même sa fille à Séleucie. Il l'aimait si tendrement que, tant qu'il vécut, il lui envoya en Syrie de l'eau du Nil pour sa boisson. Heureux et fier de son triomphe, il croyait avoir assuré la gloire et le bonheur de sa fille; mais il oubliait que les traités arrachés par la force sont rarement solides. Ptolémée mourut deux ans après cette alliance. Aussitôt Antiochus répudia, exila l'Égyptienne, et reprit Laodice, qui revint à Séleucie avec ses enfants, Séleucus et Antiochus Hiérax.

(1) An du monde 3755. Avant Jésus-Christ 249.

Cette reine, vindicative et cruelle, n'oubliant pas son injure, quoiqu'elle eût été réparée, connaissant la faiblesse du roi et redoutant un nouvel affront, l'empoisonna. Elle fit mettre dans son lit, après sa mort, Artimon, qui ressemblait parfaitement au roi du visage et de la voix. Ce faux Antiochus appela près de lui les grands de la Syrie et de la Perse, leur recommanda d'une voix mourante Laodice et ses enfants, et dicta une proclamation qui donnait le trône à son fils aîné Séleucus. Lorsque cette atroce comédie fut jouée, on déclara la mort du roi.

SÉLEUCUS CALLINICUS.

(An du monde 3758. — Avant Jésus-Christ 246.)

Laodice régnait sous le nom de ses fils : cette femme implacable ne se crut pas encore assez vengée par la mort de son mari, et voulut faire périr Bérénice, qui s'était réfugiée dans la ville de Daphné. La malheureuse reine assiégée n'avait d'espoir que dans les secours que lui promettait son frère Ptolémée Évergète, qui accourait avec une armée pour la protéger. Mais la garnison de Daphné ouvrit ses portes, et livra Bérénice. Sa féroce ennemie la fit mourir avec tous les Égyptiens de sa suite. Ptolémée, arrivant trop tard pour sauver sa sœur, sut au moins la venger. Les crimes dont la cour de Syrie venait d'être le théâtre excitaient une juste haine contre Laodice, et un profond mépris pour Séleucus.

Les troupes d'Asie se joignirent à celles d'Égypte : Laodice, abandonnée, expia ses forfaits dans les supplices. Ptolémée s'empara rapidement de la Cilicie et de la Syrie. Il approchait de Babylone, et il aurait conquis tout l'Orient, si une sédition ne l'eût forcé de retourner en Égypte. Il y rapporta toutes les richesses qu'en avait enlevées Cambyse ; ce qui lui mérita le surnom d'*Évergète* (bienfaiteur).

On donna par dérision à Séleucus celui de *Callinicus* (habile, astucieux).

Ce prince, profitant du départ de Ptolémée, partit avec une flotte pour soumettre les villes maritimes d'Asie qui s'étaient révoltées. Cette flotte, battue par une tempête, périt sur les côtes, et le roi se sauva presque seul. Tant de malheurs firent succéder dans le cœur de ses sujets la pitié à la haine. Les villes rebelles se soumirent, et conclurent avec lui un traité qu'on inscrivit sur une colonne de marbre. Ce monument existe encore, et le comte d'Arundel l'a porté en Angleterre.

Séleucus, ayant rassemblé une armée, combattit en Phénicie les Égyptiens ; mais il fut vaincu par Ptolémée et poursuivi jusqu'à Antioche. Son frère Antiochus, surnommé *Hiérax* (épervier), parce qu'il était ambitieux et cruel, gouvernait alors l'Asie-Mineure. Il vint avec des troupes au secours du roi. L'union des deux frères décida Ptolémée à faire une trêve de dix ans.

Séleucus avait promis à Antiochus d'ériger son gouvernement en royaume ; après la trêve, il ne voulut plus tenir sa parole. Les deux frères se déclarèrent

la guerre, et se livrèrent bataille à Ancyre, en Galatie. Séleucus fut vaincu; mais Antiochus ne put profiter de ce succès. Les Gaulois qui servaient dans son armée conspirèrent contre lui, et il se vit obligé de leur distribuer ses trésors pour racheter sa vie.

D'un autre côté, Eumène, gouverneur de Pergame, se révolta, battit Antiochus et les Gaulois, maintint son indépendance pendant vingt années, et légua ses États à son cousin Attale qui prit le titre de roi.

La discorde des princes de Syrie favorisait les révolutions et le démembrement de l'empire d'Orient. Antiochus livra encore plusieurs combats; complétement vaincu, il se réfugia en Égypte. Ptolémée l'y retint longtemps en prison. Il trouva enfin, par les intrigues d'une courtisane, le moyen de s'évader; mais il fut attaqué et assassiné par des voleurs sur la frontière d'Égypte.

Séleucus, délivré de cet ennemi, tourna ses armes contre Arsace, roi des Parthes, qui consolidait de jour en jour sa puissance et l'étendait par des conquêtes. Après plusieurs efforts infructueux et des trêves aussitôt violées que conclues, il combattit en bataille rangée Arsace, qui mit son armée en déroute et le fit prisonnier.

Au bout de six ans de captivité, il mourut chez les Parthes d'une chute de cheval. Séleucus régna vingt ans. Sa femme Laodice, sœur d'un de ses généraux nommé Andromaque, lui avait donné deux fils et une fille. Il maria cette fille à Mithridate, roi de Pont, et lui céda la Phrygie en faveur de cette alliance. Ses fils s'appelaient Séleucus et Antiochus.

Séleucus régna : les Syriens, moqueurs, le surnommèrent *Céraunus* (le foudre), parce qu'il était faible d'esprit et de corps.

A cette époque la république des Achéens se rendait célèbre sous la conduite d'Aratus, et les Romains commençaient à se mêler des affaires de la Grèce.

SÉLEUCUS CÉRAUNUS.

(An du monde 3778. — Avant Jésus-Christ 226.)

Les crimes de Laodice, les défaites et la captivité de son fils, la guerre civile des deux frères, la révolte d'Eumène, l'accroissement de la puissance des rois de Bithynie, de Pont et des Parthes, enfin le mepris des Syriens pour leurs princes, semblaient présager la chute du trône des Séleucides. Séleucus Céraunus aurait infailliblement perdu sa couronne, sans la fermeté de son cousin Achéus, fils d'Andromaque, qui prit les rênes du gouvernement et rétablit l'ordre dans l'État et la discipline dans l'armée. Guidé par ses conseils, Séleucus, ayant laissé la régence à Hermias, marcha en Phrygie contre Attale qui voulait s'emparer de toute l'Asie-Mineure. Cette entreprise fut couronnée de succès; mais deux officiers du palais, ne pouvant supporter d'être gouvernés par l'imbécile Céraunus, l'empoisonnèrent et décidèrent l'armée à reconnaître Achéus pour roi. Le généreux et fidèle Achéus vengea son prince, punit ses assassins, refusa la

couronne, et l'assura au prince Antiochus, frère du feu roi, qui était alors à Babylone, d'où il partit pour se faire couronner à Antioche.

ANTIOCHUS-LE-GRAND.

(An du monde 3782. — Avant Jésus-Christ 222.)

Le nouveau roi, trop jeune encore pour gouverner par lui-même, se livra aux conseils du régent de Syrie, Hermias, et le nomma premier ministre. On donna le gouvernement de Médie à Molon, la Perse à Alexandre, l'Asie-Mineure à Achéus; Épigène fut chargé du commandement général des troupes.

L'esprit d'indépendance était répandu dans l'empire. Molon et Alexandre, jaloux d'Hermias, et méprisant la jeunesse du roi, se révoltèrent; ils se déclarèrent souverains de Médie et de Perse.

Épigène voulait qu'on marchât promptement contre eux pour étouffer cette rébellion dès sa naissance. Hermias, n'adoptant point ce sage avis, perdit beaucoup de temps pour faire célébrer à Séleucie les noces d'Antiochus avec Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont. Il fit de grands préparatifs pour attaquer Ptolémée, et se contenta d'envoyer des généraux contre les rebelles. Ces officiers, mal choisis et malhabiles, furent battus. Épigène représenta de nouveau la nécessité de soumettre les révoltés et de les intimider par la présence du roi. L'opiniâtre Hermias s'y opposa; il confia l'armée à Xénétas, achéen, brave guerrier, mais qui n'avait jamais commandé. Ce général inexpérimenté, n'écoutant que son ardeur, tomba dans une embuscade; il se fit vaincre et tuer par les rebelles qui s'emparèrent de Babylone et de la Mésopotamie.

On ne fut guère plus heureux du côté de l'Égypte : les défilés du Liban étaient si bien gardés par Théodote qui commandait les Égyptiens, que l'armée de Syrie ne put les franchir.

Antiochus, éclairé par tous ces revers, se décida à marcher lui-même contre les révoltés. Hermias fut obligé de céder à sa volonté; mais, par un reste de son fatal ascendant, il rendit Épigène suspect et le fit exiler. Ne bornant pas là sa vengeance, il fit glisser dans les papiers du banni une lettre qui contenait un projet de conspiration. Ayant ensuite ordonné une visite chez lui, on découvrit cette lettre et l'on condamna à mort cet illustre général.

Antiochus, à la tête de son armée, passa le Tigre; et, déployant cette valeur qui lui valut le surnom de Grand, qu'on ne devrait accorder qu'à l'héroïsme guidé par la vertu, il remporta une victoire complète sur Molon qui se tua de désespoir.

Lorsque son frère Alexandre apprit cette nouvelle en Perse, il égorgea toute sa famille et se donna la mort.

Le roi soumit tout l'Orient, et força même Artabazane, roi de Géorgie, à reconnaître son autorité et à lui payer un tribut. Peu de temps après, la reine Laodice accoucha d'un fils. L'ambitieux Hermias, qui perdait son empire sur Antiochus, conçut le projet de l'assassiner, dans l'espoir de régner sous le

nom de son fils. Plusieurs personnes étaient instruites du complot; mais aucune n'osait en parler, tant était grande la crainte qu'inspirait le premier ministre.

Le médecin Apollophane, plus fidèle et plus courageux, apprit tout au roi qui dissimula son ressentiment, s'éloigna de l'armée, mena Hermias avec lui dans une maison de plaisance, et le fit assassiner au fond d'un bois.

La mort de ce ministre perfide répandit une joie universelle dans l'empire. Pour la première fois, depuis vingt ans, on y concevait l'espérance de voir cesser la faiblesse, les désordres et les dissensions qui déchiraient la monarchie. Antiochus rétablit la justice dans les lois et la vigueur dans l'administration.

Il soutint glorieusement la guerre contre le roi d'Égypte, prit d'assaut Séleucie, s'empara de Damas, et conquit la Phénicie et la Célésyrie. Après avoir conclu une trêve de quatre mois, il donna ses conquêtes à garder à Théodate, qui avait quitté le service d'Égypte pour passer au sien. La guerre recommença sur mer. Les succès furent balancés; mais, en Palestine, le roi battit complétement les Égyptiens que commandait un Grec nommé Nicolas, et se rendit maître de toute la Judée.

L'année suivante ses armes furent moins heureuses; il perdit une bataille à Raphia, près de Gaza. Cette défaite, qui lui coûta quatorze mille hommes, l'obligea de se retirer à Antioche, et de signer un traité de paix par lequel il cédait au roi d'Égypte la Palestine, la Phénicie, et cette partie de la Syrie située entre le haut et le bas Liban, et qu'on nommait Célésyrie. Pendant cette malheureuse guerre, Achéus, oubliant son antique fidélité et se trouvant trop mal payé de ses services, s'était révolté dans la Lydie. Antiochus marcha contre lui et le contraignit de se renfermer dans Sardes, où il se défendit un an.

Sa résistance durait encore, lorsque deux officiers Crétois, soutenant la mauvaise renommée de leur nation, trahirent Achéus et le livrèrent au roi. Ptolémée, qui le protégeait, avait donné beaucoup d'argent à un autre Crétois, nommé Bolis, pour le faire évader. Le traître Bolis révéla le complot à Antiochus, qui fit trancher la tête à Achéus. Il était sans doute coupable; mais le roi pouvait-il oublier qu'il lui devait la couronne !

Après cette expédition, Antiochus porta ses armes dans l'Orient, et reprit la Médie sur les Parthes. Il rentra dans ce superbe palais d'Ecbatane, qui avait cinq cents toises de circuit, et dont les poutres, les colonnes, les lambris étaient ornés de riches métaux et de pierres précieuses, les tuiles et les briques, d'or et d'argent.

Le roi y trouva douze millions, conclut la paix avec Arsace, et lui confirma la possession de la Parthie et de l'Hyrcanie.

Il marcha ensuite dans l'Inde, d'où il tira de riches tributs, et revint à Antioche après cinq ans de succès et de triomphes. Il y apprit la mort de Ptolémée Philopator, qui laissait le sceptre d'Égypte dans les faibles mains de son fils Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans.

Antiochus et Philippe, roi de Macédoine, se liguèrent pour envahir et partager les États du jeune Ptolémée. Philippe devait posséder la Libye et

l'Égypte, et Antiochus la Palestine et la Célésyrie. La marche de Philippe fut retardée par la guerre que lui firent les Rhodiens et Attale roi de Pergame. La flotte de Rhodes battit celle de Macédoine. Les Romains déclarèrent à Philippe qu'ils défendraient Ptolémée, dont ils avaient accepté la tutelle. Paul-Émile vint en Égypte, et donna la garde du roi à Aristomène. Cet habile régent força Antiochus d'évacuer la Palestine et la Célésyrie, dont ses troupes venaient de s'emparer. Pendant ce temps, Antiochus attaquait lui-même Attale; mais la protection des Romains sauva le roi de Pergame. Antiochus traita avec lui, retourna en Célésyrie et en Judée, d'où il chassa les Égyptiens. On le reçut en triomphe à Jérusalem. Après cette victoire, il conclut la paix avec le roi d'Égypte, en lui donnant sa fille. Par ce traité il promettait de rendre à Ptolémée la Célésyrie et la Palestine lorsqu'il serait majeur, et quand il aurait célébré son mariage.

Les Romains, vainqueurs de Carthage, venaient de chasser Annibal d'Afrique. Délivrés de ce redoutable adversaire, ils tournèrent toutes leurs forces du côté de l'Orient.

Flaminius remporta une grande victoire sur le roi de Macédoine, et répandit une joie universelle parmi les Grecs en déclarant que Rome leur rendait leur antique liberté. Ils étendirent la faveur de cette déclaration aux villes grecques d'Asie, dont le roi de Syrie voulait s'emparer. Antiochus avait passé l'Hellespont et conquis la Thrace, voulant donner ce royaume à son second fils Séleucus.

Il reçut en Thrace une ambassade romaine. La république exigeait qu'il rendît sur-le-champ à Ptolémée ses conquêtes, qu'il laissât la liberté aux villes grecques, et qu'il évacuât la Thrace. Il répondit que Ptolémée serait satisfait à la conclusion de son mariage; que les villes grecques devaient vivre, comme par le passé, sous sa protection et non sous celle des Romains; qu'il gardait Lampsaque et Smyrne par droit de conquête; que la Thrace, enlevée autrefois à Lysimaque par Séleucus Nicator, était son héritage légitime; qu'enfin il priait les Romains de ne point se mêler des affaires de l'Asie, puisqu'il ne s'occupait pas de celles de l'Italie.

Pendant la durée de ces négociations, on répandit le bruit de la mort de Ptolémée. Antiochus s'embarqua promptement pour prendre possession de l'Égypte; mais en arrivant à Péluse, il apprit que la nouvelle était fausse, et qu'une conspiration tramée par Scopas contre la vie du roi d'Égypte avait échoué. Déconcerté par cet événement, il tourna ses armes contre l'île de Chypre; une tempête dispersa sa flotte et l'obligea de revenir à Antioche.

Son esprit, révolté de l'orgueil des Romains, mais effrayé de leur fortune et de leur puissance, hésitait. Balancé par la crainte et par la colère, il flottait encore dans cette incertitude, lorsque le célèbre Annibal vint chercher un asile dans ses États. L'arrivée de cet implacable ennemi de Rome décida la guerre. Les Étoliens et les Lacédémoniens étaient les seuls Grecs qui résistassent encore aux Romains. Nabis, tyran de Sparte, fut vaincu et tué. Les Étoliens appelèrent Antiochus, qui vint témérairement à leur secours, n'amenant avec lui que dix

mille hommes et cinq cents chevaux. Il s'empara promptement de Chalcis et d'Eubée, contre l'avis d'Annibal. Ce grand homme disait au roi qu'avant d'entrer en campagne il aurait dû envoyer des troupes sur la frontière de Macédoine, pour contraindre Philippe à embrasser son parti; qu'il fallait tirer de nombreuses forces d'Asie, faire marcher une flotte pour ravager les côtes d'Italie, et forcer les Romains à se tenir chez eux sur la défensive. Il ajoutait qu'on devait d'autant plus croire à ses lumières, qu'elles étaient le prix de ses fautes et de son expérience.

Antiochus, aveuglé par sa fortune passée, poussa ses conquêtes en Thessalie, dissipa un temps précieux dans les bras des courtisanes de la Grèce; et son armée, imitant son exemple, perdit dans les débauches sa force et sa discipline.

Le consul Acilius marchait contre lui. Les vents contraires avaient retardé l'arrivée des troupes d'Asie. Antiochus, réduit à la défensive, se retrancha dans le passage étroit des Thermopyles. Caton, lieutenant d'Acilius, tourna sa position par le même sentier qui avait autrefois favorisé la marche de Xercès et de Brennus. Les Romains forcèrent les retranchements et mirent l'armée en déroute. Le roi, blessé d'un coup de pierre, prit la fuite et revint presque seul en Asie.

L'amiral de sa flotte, Polixénide, fut battu par Livius, et les Rhodiens défirent une autre flotte que commandait Annibal.

Scipion, qu'on nomma depuis l'Asiatique, choisi par le sénat romain pour terminer cette guerre, prit la route de l'Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Son frère, Scipion l'Africain, servait sous lui. Antiochus espérait vainement l'alliance et les secours de Prusias, roi de Bithynie. Ce faible monarque, intimidé par Livius, se rangea du côté des Romains. Polixénide se battit encore contre la flotte romaine; mais Émilius lui prit ou brûla quarante vaisseaux.

Le roi de Syrie, affaibli par ses revers, ne montra plus ni courage ni prudence; il retira les garnisons des forteresses qui pouvaient arrêter les Romains. Ceux-ci, profitant de cette faute, traversèrent l'Hellespont sans crainte, et arrivèrent en Asie sans obstacles.

Lorsqu'ils entrèrent dans Ilium, leur antique berceau, ils y célébrèrent des jeux en l'honneur des héros troyens : il leur semblait voir les ombres d'Hector et de Priam applaudir à la rentrée triomphante des Troyens dans leur patrie.

Scipion y reçut une ambassade d'Antiochus, qui demandait la paix. Le consul exigea qu'il se retirât de toute la partie de l'Asie qui se trouvait en deçà du mont Taurus. Le roi de Syrie avait autrefois connu Scipion l'Africain; profitant de leur ancienne liaison, il chercha à obtenir par lui des conditions plus favorables. Scipion, alors malade, lui fit répondre qu'il ne pouvait lui donner qu'un témoignage d'amitié : c'était de l'inviter à mettre bas les armes, ou du moins de ne rien entreprendre avant que sa santé lui permît de se rendre au camp de son frère.

Antiochus, révolté de l'arrogance romaine, n'écouta que son ressentiment, et livra bataille aux Romains près de la ville de Magnésie. L'armée d'Antiochus

se composait de quatre-vingt-deux mille hommes et de cinquante-quatre éléphants, celle des Romains ne comptait que trente mille guerriers et seize éléphants. Le roi fondait ses espérances sur un grand nombre de chariots armés de faux qui précédaient ses colonnes. Mais, loin de lui donner la victoire, ils causèrent sa défaite. Les archers romains épouvantèrent les chevaux qui traînaient les chars; ils retournèrent sur l'armée des Syriens, et y portèrent le désordre. La cavalerie romaine en profita, et enfonça l'aile gauche, le centre et la phalange du roi.

Pendant ce temps, Antiochus battit l'aile gauche des Romains; mais Émilius, arrivant avec une réserve, rétablit l'ordre et mit le roi en fuite. Son camp fut pillé. Les Romains tuèrent dans cette journée cinquante mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie. Antiochus courut à Sardes et de là en Syrie. Il avait pris, pendant la bataille, le fils de Scipion l'Africain, et le lui renvoya en le priant de s'intéresser à lui pour obtenir une paix supportable. On consentit à traiter, à condition qu'il évacuerait l'Asie en deçà du mont Taurus, qu'il donnerait vingt otages aux Romains, qu'il livrerait Annibal et Thoas l'Étolien, enfin qu'il paierait les frais de la guerre, et qu'il rendrait au roi de Pergame tout ce qu'il lui devait. Antiochus se soumit à tout, et, pour trouver l'argent qu'on lui demandait, il parcourut l'empire, laissant la régence à son fils Séleucus qu'il déclara son héritier.

Comme il arrivait dans la province d'Élymaïde, il pilla le temple de Jupiter Bélus dans lequel il comptait trouver un riche trésor. Le peuple, indigné de cette impiété, se souleva et le massacra.

Ce prince, malgré ses fautes et ses revers, fut généralement regretté. Il s'était montré, pendant la plus grande partie de son règne, humain, clément et libéral. Il avait rendu un décret par lequel il permettait à ses sujets de ne point obéir à ses ordonnances lorsqu'elles se trouveraient contraires à la loi. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il fit admirer son génie; mais depuis, cédant à la double ivresse de la gloire et des voluptés, il finit avec honte un règne commencé avec tant d'éclat.

SÉLEUCUS PHILOPATOR.

(An du monde 3817. — Avant Jésus-Christ 187.)

Le fils d'Antiochus-le-Grand hérita d'un trône avili, d'un empire démembré, du gouvernement d'une nation humiliée par ses défaites et forcée de payer un tribut de mille talents aux Romains. Cette honte paraissait d'autant plus douloureuse à supporter, qu'elle avait succédé à un grand éclat et à une grande prépondérance. Séleucus n'avait pas un caractère propre à relever son pays d'un tel abaissement; il n'était connu que par son amour pour son père, qui lui mérita le surnom de *Philopator*. La difficulté de trouver l'argent exigé par les étrangers décida Séleucus à s'emparer du trésor qu'on disait renfermé dans le temple de Jérusalem. Son ministre Héliodore, chargé de cette expédition, voulut

exécuter cette entreprise, malgré les remontrances du grand-prêtre et les supplications des Juifs : mais l'Écriture rapporte qu'au moment où il voulait entrer dans le temple, deux anges le renversèrent de cheval, le frappèrent de verges et le forcèrent d'abandonner son projet sacrilége.

Le roi envoya à Rome son fils, âgé de douze ans : son frère Antiochus s'y trouvait déjà comme otage : ils furent chargés tous deux d'offrir au sénat un certain nombre de vaisseaux. La fierté romaine ne daigna pas accepter ce présent et cette preuve de la lâcheté du roi de Syrie; mais on fit avec lui, comme il le désirait, un traité d'alliance ou plutôt de protection. Héliodore, revenu en Syrie, crut que l'absence du frère et du fils du roi offrait une circonstance favorable à son ambition pour monter sur le trône : il empoisonna Séleucus.

ANTIOCHUS ÉPIPHANE.

(An du monde 3829. — Avant Jésus-Christ 175.)

Cléopâtre, reine d'Égypte, et fille d'Antiochus-le-Grand, venait de perdre Ptolémée Épiphane, son mari. Elle régnait sous le nom de son fils Ptolémée Philométor, qui était né depuis peu de temps. Cette reine ambitieuse prétendait ajouter à la couronne de son fils celle de Syrie et de Perse, que lui disputait Héliodore, soutenu par un parti formidable. Antiochus, revenu de Rome, apprit à Athènes ces tristes nouvelles : mais Eumène, roi de Pergame, lui donna des troupes; avec ce secours il battit les rebelles, mit Héliodore en fuite, et prévint par la promptitude de ce succès l'exécution des projets de Cléopâtre. Il prit, dans cette circonstance, le surnom d'*Illustre* ou d'*Épiphane*. Ses sujets lui donnèrent plus justement celui d'*Épimane* (insensé, furieux).

Abandonné aux vices les plus grossiers, il ne respectait ni son rang ni les convenances; au mépris des coutumes et des mœurs nationales, il se mêlait avec la populace, et buvait, dans les tavernes, avec les matelots étrangers. Presque toujours vêtu de la toge romaine, il offensait les Perses et les Syriens en imitant à Séleucie et à Antioche les usages de Rome. Souvent il briguait sur la place publique un emploi d'édile ou de tribun, et en remplissait les fonctions. Quelquefois, couronné de pampre et de roses, il se promenait dans les rues, cachant sous sa robe des pierres qu'il jetait à ceux qu'il rencontrait. Il déposa le respectable grand-prêtre Onias, et mit à sa place l'intrigant Jason : ce fut la première et méprisable cause des malheurs de la Judée.

Cléopâtre, reine d'Égypte, venait de mourir. Les Égyptiens exigeaient qu'on cédât à leur roi la Syrie et la Palestine. Antiochus envoya des ambassadeurs à Alexandrie, sous le prétexte de féliciter son neveu Philométor sur sa majorité, et dans l'intention réelle de prendre d'exactes informations relativement aux forces et aux projets de la cour d'Égypte. Profitant promptement des lumières qu'il en tira, il marcha contre les Égyptiens, et les battit assez complétement, près de Péluse, pour leur ôter la possibilité de rien entreprendre contre la Syrie et la Palestine.

Lorsqu'il se trouvait en Judée, les députés de Jérusalem accusèrent et convainquirent, en sa présence, Ménélas, successeur de Jason, d'une foule de crimes, d'exactions et d'actes de tyrannie; mais les ministres du roi, qui étaient gagnés, renvoyèrent Ménélas absous, et firent mourir ses accusateurs. L'année suivante Antiochus remporta une nouvelle victoire sur Ptolémée Philométor, son neveu : il le fit prisonnier, s'avança jusqu'à Memphis, et se rendit maître de toute l'Égypte, excepté de la ville d'Alexandrie.

Il traita d'abord avec douceur le jeune roi captif, dont il se disait le tuteur, et, par sa feinte modération, il se concilia l'affection des Égyptiens. Mais, lorsqu'il se fut emparé de tout le pays, il le pilla et le ravagea sans pitié.

Tandis qu'il s'occupait de cette conquête, on répandait en Palestine le bruit de sa mort. Cette nouvelle causa tant de joie dans Jérusalem que le peuple célébra cet événement par des fêtes. Jason, réfugié en Arabie, revint s'emparer du temple et en chassa Ménélas. Antiochus, furieux de cette révolte, accourut en Palestine, prit Jérusalem d'assaut, la livra au pillage, tua quatre-vingt mille hommes, vendit quarante mille habitants, profana le sanctuaire, emporta les trésors du temple, et revint à Antioche, chargé des dépouilles d'Égypte et de Judée.

Les habitants d'Alexandrie, voyant Philométor prisonnier, donnèrent le trône à son frère cadet, qu'on nommait Ptolémée Physcon. Antiochus saisit ce prétexte pour rentrer une troisième fois dans l'Égypte : il battit l'armée de Physcon près de Péluse, et marcha contre Alexandrie pour en faire le siége. Les députés des différents États de la Grèce employèrent en vain leur entremise; il continua sa marche en faisant des réponses évasives à leurs propositions de paix. Les Rhodiens l'ayant pressé plus vivement d'expliquer ses desseins, il déclara qu'on n'obtiendrait la paix qu'en rendant le trône à Philométor. Sa fausseté était évidente; car il retenait toujours ce prince dans les fers, et ne songeait qu'à s'emparer de sa couronne. Ptolémée Physcon et Cléopâtre sa sœur avaient imploré la protection des Romains. Philométor, las de son esclavage, et parfaitement éclairé sur les projets de son oncle, trouva moyen de s'échapper et de venir à Alexandrie. Cléopâtre le réconcilia avec son frère Physcon, et ils convinrent tous deux de régner ensemble. Leur réconciliation enlevait à Antiochus tout prétexte de guerre : il la continua cependant; et, cessant de masquer son ambition, il répondit aux ambassadeurs des deux Ptolémée et des États de la Grèce, qu'on n'obtiendrait la paix qu'en lui cédant l'île de Chypre, Péluse et toutes les terres qui sont le long du Nil.

Sur ces entrefaites, Rome, qui ne voulait pas que le roi de Syrie accrût sa puissance par de si importantes conquêtes, envoya des ambassadeurs en Égypte. Popilius, ancien ami d'Antiochus, était à la tête de cette ambassade. Le roi, dès qu'il le vit, lui présenta la main : Popilius, refusant d'y joindre la sienne, lut le décret du sénat qui lui ordonnait de faire la paix, de se retirer et d'abandonner ses prétentions sur l'Égypte. Antiochus demanda quelque temps pour délibérer : le fier Romain, traçant alors avec sa baguette un cercle autour du roi, lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Le

faible Antiochus obéit et souscrivit à tout. Il eut ensuite la bassesse de mander au sénat qu'il était plus glorieux de son obéissance que de toutes ses victoires. On lui répondit qu'il agissait sagement et qu'on lui en saurait gré.

Les hommes les plus lâches sont toujours les plus cruels. Antiochus, contraint de sortir de l'Égypte, se vengea avec fureur sur les faibles Juifs des sacrifices que lui arrachait la force romaine. Tyrannisant les esprits et les consciences, il voulut contraindre tous les habitants de son empire à ne professer que la religion des Grecs. Il proscrivit le culte du Dieu d'Israel, et fit massacrer tous ceux qui célébraient le sabbat. Pour consolider sa tyrannie, on construisit une forteresse au milieu de Jérusalem. Le temple de Salomon, profané, fut consacré à Hercule, et celui de Samarie à Jupiter.

Toute la Judée tremblante obéissait avec effroi. Une famille courageuse donna l'exemple de la résistance à l'oppression : les Machabées, préférant le martyre au parjure, se laissèrent courageusement mutiler et torturer. Ils rendirent en expirant un noble hommage au Dieu du ciel et de la terre, sous les yeux d'Antiochus qu'ils firent trembler sur son trône en lui annonçant la vengeance divine.

Bientôt un autre Juif, nommé Mathathias, accompagné de ses vaillants fils, se retire sur les frontières d'Arabie, rassemble et fait révolter tous les Hébreux en état de porter les armes. Les premières victoires de Judas Machabée raniment le courage de ses concitoyens, et rendent l'espérance à sa patrie : il bat les généraux d'Antiochus, met en fuite plusieurs de ses armées, brise les idoles, rétablit le culte de l'Éternel, et rentre triomphant dans Jérusalem.

Antiochus, furieux de tous ces revers, rassemblait de nouvelles troupes; mais il manquait d'argent, parce qu'il avait épuisé tous ses trésors pour imiter fastueusement à Daphné les jeux olympiques de la Grèce.

Dans ce même temps, Artésias, roi d'Arménie, s'affranchissait de son joug. La Perse lui refusait des subsides; tout était bouleversé dans l'empire, et les peuples indignés bravaient la puissance d'un monarque qui méprisait leurs mœurs, violait leurs lois et outrageait leur religion. Il chargea Lysias de la régence du royaume, envoya en Palestine Macron et Nicanor, et marcha lui-même en Arménie. Ses armes furent heureuses contre Artésias; il le vainquit et le fit prisonnier. Mais, enorgueilli par ce succès, il entra en Perse et voulut piller Élymaïde : les habitants le repoussèrent et le forcèrent de se retirer à Ecbatane. Là il apprit la nouvelle défaite de ses généraux en Judée. Sa fureur alors ne connut plus de bornes; il jura d'exterminer tous les Juifs, et partit pour exécuter lui-même ses projets de destruction. Mais tout à coup il se vit attaqué par un mal violent qui déchirait ses entrailles. Son chariot, dont il précipitait la course, se brisa; sa chute aggrava sa maladie; son corps tomba en putréfaction, et il mourut en reconnaissant l'étendue de ses crimes et la justice des vengeances du Ciel. Il chargea Philippe, son frère, de la régence pendant la minorité de son fils, âgé de neuf ans, et lui donna sur l'art de régner des instructions aussi sages que sa conduite avait été insensée.

ANTIOCHUS EUPATOR.

(An du monde 3840. — Avant Jésus-Christ 164.)

Les intentions du feu roi ne furent pas suivies. Lysias tenait les rênes du gouvernement et refusa de les céder à Philippe.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, demeurait toujours à Rome en otage. Il avait vingt-trois ans quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane, son oncle. Comme il était fils du frère aîné de ce roi, il prétendit au trône; mais on n'écouta pas ses réclamations, et l'ambition du sénat romain, qui voulait dominer l'Asie, préféra un roi mineur à un prince en âge de régner.

La république reconnut donc Antiochus Eupator, et lui envoya des ambassadeurs, dont le chef se nommait Octavius. L'objet de cette ambassade était moins d'honorer le roi que d'affaiblir graduellement sa puissance, sous prétexte de surveiller l'exécution des traités. Les discordes civiles ne sont que les maladies des empires; mais l'intervention des étrangers cause leur mort et leur déshonneur. Lysias, toujours battu par les Juifs, conclut avec eux une paix qu'ils rompirent bientôt. Judas remporta une nouvelle victoire contre Timothée, et lui tua trente mille hommes. Le régent, conduisant avec lui le jeune roi, entra en Palestine, et fit le siége de Jérusalem qui était près de succomber, lorsqu'on apprit que Philippe venait de s'emparer d'Antioche, dans le dessein d'enlever la régence à Lysias. Le régent accorda la paix aux Juifs, et revint en Syrie avec Antiochus. Philippe fut vaincu et tué.

Cependant les ambassadeurs romains, arrivés en Syrie, trouvèrent qu'Antiochus avait plus de vaisseaux et d'éléphants que le traité ne le portait. Loin de se borner à des plaintes, ils firent insolemment brûler les vaisseaux et tuer les éléphants qui dépassaient le nombre permis. Le peuple indigné se souleva, massacra l'ambassadeur Octavius, et les Romains soupçonnèrent Lysias d'avoir ordonné cet assassinat. On fit d'humbles excuses à Rome : le sénat n'y répondit pas; il érigea une statue à Octavius. Son silence et ce monument glacèrent de crainte la cour de Syrie.

Démétrius crut alors pouvoir renouveler ses sollicitations; elles ne furent pas accueillies. L'historien Polybe, ami du jeune prince, lui conseilla de soutenir ses droits avec son épée. Il suivit son conseil, partit de Rome sous le prétexte d'une partie de chasse, s'embarqua à Ostie et arriva sans obstacles à Tripoli de Syrie. Le sénat ne lui montra ni courroux, ni faveur; mais il envoya Gracchus et Lentulus en Syrie pour observer les suites de cette expédition. Les Syriens, voyant arriver Démétrius et le croyant appuyé par Rome, se révoltèrent, arrêtèrent Lysias et Antiochus, et les livrèrent à ce prince qui les fit égorger. Démétrius ordonna aussi la mort de Timarque et d'Héraclide, deux anciens favoris d'Épiphane, qui gouvernaient et opprimaient Babylone. Les Babyloniens, délivrés de leur tyrannie, donnèrent au nouveau roi le titre de *Soter* (sauveur).

DÉMÉTRIUS SOTER.

(An du monde 3842. — Avant Jésus-Christ 162.)

La guerre contre les Juifs continuait toujours : Judas venait nouvellement de vaincre et de tuer Nicanor; mais ce héros de la Palestine périt dans un autre combat. Ses frères héritèrent de sa puissance, de sa gloire et de sa fortune.

Les Romains les protégèrent. Démétrius, craignant leur ressentiment, rappela son général Bacchide, et laissa forcément quelque repos à la Judée.

Quelque temps après, il rétablit sur le trône de Cappadoce Holopherne, qui en avait été chassé par Ariarathe. L'ingrat Holopherne forma une conjuration contre son protecteur. Démétrius la découvrit, mais ne put en punir l'auteur ; il se trouvait appuyé par Ariarathe, par le roi d'Égypte, par Attale, et par Héraclide et Timarque, qui, échappés à la mort, s'étaient retirés à Alexandrie.

Les princes, ligués avec les rebelles, opposèrent à Démétrius un jeune aventurier nommé Bala, qu'ils firent passer pour un fils d'Antiochus Épiphane : ils l'envoyèrent à Rome, et obtinrent en sa faveur un décret du sénat.

L'imposteur arriva en Palestine, y trouva des troupes, et prit le nom d'Alexandre avec le titre de roi. Démétrius rechercha l'alliance de Jonathas, prince des Juifs, et lui offrit le commandement de son armée. Alexandre, de son côté, ayant envoyé à Jonathas de riches présents et une couronne, obtint la préférence. Les deux rois se battirent. Alexandre, vaincu dans un premier combat, se releva par les secours des Romains et des Juifs, et se vit bientôt en état de livrer une nouvelle bataille. Démétrius, vainqueur à l'aile qu'il commandait, poursuivit trop vivement l'ennemi; le reste de son armée prit la fuite. Forcé lui-même de se retirer, il tomba dans une fondrière, où on le perça à coups de flèches. Son règne n'avait duré que douze ans.

ALEXANDRE BALA.

(An du monde 3854. — Avant Jésus-Christ 15C.)

Alexandre, maître du royaume, épousa, dans la ville de Ptolémaïde, Cléopâtre, fille de Ptolémée, roi d'Égypte. Jonathas assistait à ses noces, et reçut des deux rois les plus grands honneurs. Le nouveau chef des Syriens, indigne du trône par son caractère comme par sa naissance, se livrait à la débauche et à l'oisiveté. Son favori' nommé Ammonias, cruel comme tous les hommes privés de courage et de vertus, fit périr Laodice, sœur du feu roi, et veuve de Persée. Il livra au supplice tout ce qu'il put trouver de la famille de Démétrius. Ces excès attirèrent au roi la haine des peuples.

Deux fils de Démétrius s'étaient réfugiés à Gnide : l'aîné, qui portait le même nom que son père, débarqua en Cilicie avec des troupes crétoises que grossit bientôt un grand nombre de mécontents. Alexandre invoqua les secours de

Ptolémée son beau-père, qui les lui accorda. Jonathas lui prêta aussi son assistance. Comme ces princes étaient à Joppé, on découvrit un complot d'Apollonius, gouverneur de Phénicie, contre la vie de Ptolémée. Alexandre refusa de lui livrer ce perfide. Le roi d'Égypte, furieux de ce refus, et croyant qu'Alexandre favorisait les projets d'Apollonius, enleva sa fille Cléopâtre à l'imposteur, et la donna en mariage à Démétrius.

Les habitants d'Antioche, soulevés, tuèrent le ministre Ammonias, et ouvrirent leurs portes au roi d'Égypte ; ils lui offrirent même le sceptre : mais il le refusa et le laissa à Démétrius.

Alexandre, qui s'était retiré en Cilicie, rassembla des troupes, marcha en diligence sur Antioche, mit tout à feu et à sang autour de cette ville, et livra bataille à son compétiteur : il la perdit complétement, et s'enfuit, avec cinq cents chevaux, chez Abdial, prince d'Arabie, auquel il avait confié ses enfants. Le perfide Arabe lui trancha la tête et l'envoya à Ptolémée.

Le roi d'Égypte ne put jouir longtemps de ce funeste présent ; il mourut, peu de jours après, d'une blessure reçue dans la dernière bataille. Démétrius, roi sans rival, monta sur le trône, et prit le surnom de *Nicator* (vainqueur).

DÉMÉTRIUS NICATOR.

(An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 145.)

Ptolémée Physcon succéda seul à son frère, et se maria avec sa sœur Cléopâtre. Démétrius ne profita pas des leçons que les malheurs récents d'Alexandre Bala venaient de lui donner ; il imita sa mollesse et son ingratitude, ne s'occupa que de ses plaisirs, et laissa régner sous son nom Lasthène, son favori. Il était remonté sur le trône par le secours des Égyptiens, qui avaient placé quelques troupes en garnison dans ses principales villes : craignant qu'elles ne s'y établissent, au lieu de réclamer leur sortie, il fit égorger ces garnisons par les Syriens. L'armée d'Égypte l'abandonna et retourna dans son pays.

Il ne marqua pas plus de reconnaissance à Jonathas, prince des Juifs, qui se rendit indépendant, s'empara de la citadelle de Jérusalem, et en chassa tous les étrangers. Démétrius, oubliant que, si les victoires terminent les révolutions, la clémence seule peut les empêcher de se renouveler, et qu'on n'en détruit le souvenir qu'en les oubliant soi-même, proscrivit ou bannit tous les partisans d'Alexandre. Ces rigueurs aigrirent et soulevèrent les esprits. Triphon, qui commandait à Antioche, fit une conspiration contre Zabdiel, pour placer sur le trône un fils d'Alexandre nommé Antiochus. Tout à coup le palais du roi est assiégé par cent vingt mille insurgés ; mais un corps de troupes juives qui se trouvait à Antioche vient au secours du monarque, brûle une partie de la ville, et passe cent mille habitants au fil de l'épée. Cette vengeance devait suffire ; l'insensé Démétrius, n'écoutant que sa haine, refusa toute amnistie, poussa au désespoir les conjurés qui demandaient leur pardon. Triphon trouva le moyen de gagner l'armée : elle reconnut Antiochus pour roi, et força Démétrius de se retirer à Séleucie.

Antiochus prit le surnom de *Théos*. Jonathas et Simon se déclarèrent en sa faveur. Cette alliance donnait trop de force à Antiochus, et ne remplissait pas les vues secrètes de Triphon, qui aspirait lui-même au trône. Cet ambitieux rebelle attira dans une conférence Jonathas et l'assassina. Ayant fait ensuite empoisonner Antiochus, il s'efforça de persuader que ce roi était mort de la pierre, et prit audacieusement le titre de roi de Syrie.

Triphon, dans l'espoir de se faire reconnaître par les Romains, leur envoya une ambassade et une statue d'or de la Victoire, du poids de dix mille pièces. Le sénat accepta la statue; mais il ordonna d'inscrire sur son piédestal le nom d'Antiochus.

Tous ces troubles n'avaient pu jusque là réveiller Démétrius, qui restait à Séleucie et à Laodice, plongé dans les voluptés. Il sortit enfin de sa léthargie, opposa les Juifs à Triphon, et marcha contre les Parthes, croyant qu'après avoir vaincu l'Orient il combattrait Triphon avec plus d'avantage : ses premiers efforts furent heureux; il battit plusieurs fois les Parthes. Mais enfin Mithridate, leur roi, l'ayant attiré dans une embuscade, le fit prisonnier, et tailla son armée en pièces. Cette victoire accrut la gloire et la puissance des Parthes. Mithridate conquit la Médie, la Perse, la Bactriane, la Babylonie, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes jusqu'au Gange.

Pendant ce temps la reine Cléopâtre, qui avait épousé successivement Alexandre Bala et Démétrius, s'était enfermée dans Séleucie. Elle attira bientôt dans son parti le plus grand nombre des soldats de Triphon. Cléopâtre ne pouvait conduire elle-même la guerre, et ses enfants se trouvaient trop jeunes pour soutenir le poids d'une couronne.

Dans ces circonstances elle apprit que son mari Démétrius venait d'épouser une princesse parthe, nommée Rodogune : n'écoutant que son ressentiment, elle proposa sa main et son trône à Antiochus Sidètes, son beau-frère. Ce prince accepta ses offres, leva des troupes étrangères, fit une descente en Syrie, épousa Cléopâtre et marcha contre Triphon. Ce rebelle se vit abandonné par tous ses soldats qui se déclarèrent pour Antiochus, et se sauva à Apamée, sa patrie, où il fut pris et tué.

ANTIOCHUS SIDÈTES.

(An du monde 3873. — Avant Jésus-Christ 131.)

Le nouveau roi de Syrie, bravant le pouvoir des Romains, envoya une armée contre les Juifs, dont le sénat protégeait l'indépendance. Cette armée, commandée par Cendebée, fut d'abord vaincue; mais Jean, fils de Simon, ayant été tué par trahison, le roi de Syrie voulut profiter de ce mouvement pour réunir la Judée à ses États.

Après un long siége il força Jérusalem à capituler et à lui payer un tribut. Antiochus, rappelé dans la Haute-Asie par les projets de Phraate, roi des Parthes, tourna toutes ses forces contre lui; il gagna trois grandes batailles, et reconquit

toutes les provinces d'Orient. Mais ces triomphes lui inspirèrent trop de sécurité ; il dispersa ses troupes dans des quartiers d'hiver trop éloignés : ses soldats, accoutumés à la licence de la guerre, maltraitèrent les habitants qui se révoltèrent et égorgèrent le même jour toutes ses troupes. Antiochus périt dans ce massacre.

Les peuples de Syrie regrettèrent sa douceur, son courage et son activité. Le roi des Parthes venait de mettre en liberté Démétrius, pour l'opposer à son frère ; dès qu'il apprit la mort d'Antiochus, il envoya un corps de cavalerie pour reprendre son prisonnier : mais Démétrius avait déjà franchi l'Euphrate ; il arriva en Syrie et remonta sur son trône.

DÉMÉTRIUS NICATOR.

(An du monde 3874. — Avant Jésus-Christ 130.)

Le roi des Parthes faisait de grands préparatifs pour attaquer la Syrie ; une diversion des Scythes l'empêcha d'exécuter son projet : il fut battu et tué par eux. Peu de jours après, Artaban, son successeur, éprouva le même sort ; et Mithridate, roi de Pont, monta sur le trône des Parthes.

Dans ce même temps, la reine d'Égypte implora le secours de Démétrius, son gendre, contre Physcon, son frère, son époux et son tyran. Démétrius accueillit sa demande et vint assiéger Péluse ; mais la nouvelle d'une révolte en Syrie l'obligea d'y retourner : il emmena avec lui sa belle-mère.

Physcon ne tarda pas à se venger de l'appui que Démétrius prêtait à la reine d'Égypte. Un aventurier, nommé Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, se disait fils d'Alexandre Bala, et prétendait à la couronne de Syrie : Physcon reconnut ses droits et lui donna une armée. Une foule de Syriens mécontents se joignirent à lui. Les deux rivaux se livrèrent bataille en Célésyrie ; Démétrius, vaincu par Zébina, s'enfuit à Ptolémaïde. Cléopâtre sa femme n'oubliait point qu'elle avait été abandonnée par lui pour Rodogune ; elle l'avait elle-même trahi pour Antiochus son frère, et craignait son ressentiment : elle lui ferma sans pitié les portes de la ville. Démétrius, obligé de se retirer à Tyr, y fut massacré.

Le royaume se trouva partagé entre Cléopâtre et Zébina.

ZÉBINA, CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

(An du monde 3878. — Avant Jésus-Christ 126.)

Cléopâtre avait deux enfants de Démétrius Nicator. Séleucus, l'aîné, monta sur le trône : mais la reine, craignant qu'il ne vengeât son père et ne s'emparât de l'autorité, le laissa vivre à peine un an, et lui enfonça elle-même un poignard dans le sein. Cette femme barbare savait que les Syriens voulaient un roi et non une reine. Elle fit venir d'Athènes son second fils, appelé Antiochus

Grypus, gouverna l'empire sous son nom et ne lui laissa aucune autorité. Son oncle Physcon , roi d'Égypte, était digne de s'allier avec cette femme impie. Il lui envoya une armée, et donna en mariage sa fille Triphène à Grypus.

Ce prince, fortifié par ce secours, battit Zébina et le força de se retirer à Antioche. L'imposteur, manquant d'argent pour payer ses troupes, pilla le temple de Jupiter. Les habitants le tuèrent, et Grypus resta seul roi de Syrie. Revenu vainqueur dans sa capitale, il ne dissimula pas le désir de secouer le joug de sa mère. Cléopâtre, accoutumée aux crimes, résolut de se défaire de lui et de donner le trône à un autre fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidètes : elle lui présenta une coupe empoisonnée ; il la refusa en lui témoignant ses soupçons. Cléopâtre furieuse avala le poison qui délivra la Syrie de ce monstre.

ANTIOCHUS GRYPUS.

(An du monde 3907. — Avant Jésus-Christ 97.)

Antiochus régna vingt-sept ans. On doit croire que son règne fut heureux et pacifique puisque l'histoire en parle peu ; on sait seulement qu'un des grands de son royaume, nommé Héracléon, l'assassina. Antiochus laissa cinq fils : Séleucus qui lui succéda ; Antiochus et Philippe, jumeaux ; Démétrius Euchère et Antiochus Denys.

Après la mort de Grypus, Antiochus de Cyzyque, son frère, s'empara de la ville d'Antioche, et voulut enlever le reste du royaume à son neveu : mais Séleucus se maintint contre lui, lui livra bataille, le fit prisonnier et lui ôta la vie. Il entra ensuite dans Antioche, et se fit couronner roi de Syrie.

SÉLEUCUS.

Sa tranquillité fut bientôt troublée par un autre agresseur ; Antiochus Eusèbe, fils du Cyzycénien, voulut venger son père et s'emparer du trône. La Phénicie se déclara pour lui ; il y prit le titre de roi, marcha contre Séleucus, et le défit. Séleucus, obligé de se renfermer dans Mosnestie, leva sur les habitants de trop lourds impôts : ils se soulevèrent, investirent sa maison, y mirent le feu et l'y brûlèrent avec toute sa cour.

ANTIOCHUS, PHILIPPE, EUSÈBE, SÉLÈNE, ANTIOCHUS DENYS ET DÉMÉTRIUS EUCHÈRE.

Les princes jumeaux Antiochus et Philippe, apprenant la mort funeste de leur frère, assiégèrent la ville de Mosnestie, la prirent, la rasèrent et en massacrèrent tous les habitants. Ils tournèrent après leurs armes contre Eusèbe, qui remporta une victoire complète sur les bords de l'Oronte. Antiochus se noya dans ce fleuve. Philippe fit habilement sa retraite, et disputa l'empire à Eusèbe.

La reine Sélène, veuve d'Antiochus Grypus, avait rassemblé des troupes, et gouvernait quelques provinces du royaume. Elle épousa Eusèbe et donna beaucoup de force à son parti. Cette complication d'intérêts fut encore augmentée par Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte. Ce prince, irrité du mariage de Sélène, fit venir de Gnide Démétrius Euchère, le quatrième fils de Grypus, le conduisit à Damas et le proclama roi de Syrie. Quelque temps après, Philippe livra à Eusèbe une grande bataille, le défit et le força à se réfugier chez les Parthes que gouvernait Mithridate-le-Grand. Ainsi l'empire demeura partagé entre Philippe et Démétrius Euchère. Mais, deux ans après, Eusèbe, secouru par les Parthes, marcha de nouveau contre Philippe, qui se vit aussi attaqué par son propre frère Antiochus Denys, le cinquième des fils de Grypus.

Eusèbe possédait les provinces d'Orient; Philippe une partie de la Syrie; Démétrius Euchère régnait à Damas et en Phénicie; et Antiochus Denys s'établit en Célésyrie, où il se maintint vingt-trois ans

Les Égyptiens avaient chassé de leur pays Ptolémée Lathyre. Son successeur, Alexandre, voulut faire mourir sa mère Cléopâtre : elle le prévint, l'assassina et rappela Lathyre.

L'empire était déchiré par la guerre continuelle des princes de la famille de Grypus. Leurs débauches, leurs exactions et leurs crimes excitèrent enfin l'indignation générale; de tous côtés les peuples se révoltèrent, chassèrent les Séleucides et donnèrent le trône à Tigrane roi d'Arménie.

TIGRANE.

(An du monde 3919. — Avant Jésus-Christ 85.)

Le nouveau roi gouverna dix-huit ans la Syrie, dont il confia l'administration à un vice-roi nommé Mégadate. Eusèbe passa le reste de ses jours dans l'obscurité; Philippe périt; Sélène conserva comme apanage Ptolémaïde et une partie de la Phénicie. L'histoire ne parle plus de Démétrius Euchère ni d'Antiochus Denys.

Ce fut à cette époque que Nicoméde, roi de Bithynie, mourut et légua ses États au peuple romain.

La faiblesse des princes de l'Orient et le malheur de leurs sujets expliquent l'empressement des peuples à se soumettre au joug des Romains, qui, seuls alors dans l'univers, maintenaient la civilisation, l'ordre public et le règne des lois.

La reine Sélène mère de deux fils, Antiochus, nommé depuis l'Asiatique, et Séleucus Cybiorat, les avait envoyés à Rome pour engager le sénat à les protéger et à soutenir leurs prétentions aux couronnes d'Égypte et de Syrie. Leurs démarches furent inutiles, et ils se décidèrent à retourner dans leur patrie.

Antiochus étant descendu en Sicile, Verrès, qui en était préteur, le reçut d'abord honorablement. Le roi l'ayant invité à un festin dans lequel il étala à ses yeux une riche vaisselle d'or, un grand vase fait d'une seule pierre pré-

cieuse, et un lustre magnifique destiné au Capitole, Verrès enleva toutes ses richesses, s'en empara malgré les protestations du prince, l'accabla d'outrages, l'effraya par ses menaces et le chassa de Sicile. Antiochus arriva dans la petite partie de l'Asie qu'occupait sa mère. Peu de temps après il lui succéda et régna quatre ans.

ANTIOCHUS L'ASIATIQUE.

(An du monde 3937. — Avant Jésus-Christ 67.)

Bientôt le grand Pompée, étendant la gloire et les limites de la république romaine, triompha de Mithridate, vainquit Tigrane et s'empara de toute la Syrie. En vain Antiochus voulut défendre son sceptre héréditaire, Pompée soutint que Rome héritait des droits de Tigrane. La victoire et la force avaient jugé ce procès, et la Syrie fut réduite en province romaine (1).

Telle fut la fin de ce vaste empire fondé par Cyrus, perdu par Darius, conquis et relevé par Alexandre, dont les débris restèrent partagés entre les Romains et les Parthes.

(1) An du monde 3941. Avant Jésus-Christ 63.

SECOND EMPIRE DES PERSES.



Artaxare. — Sa naissance. — Son élévation au trône. — Ses ambassadeurs outragés à Rome. — Sa défaite par Sévère. — Sa mort. — Sapor. — Sa conduite envers Valérien. — Ses cruautés. — Règnes successifs de plusieurs princes. — Cavade. — Révolte contre lui. — Son emprisonnement. — Dévouement de sa femme. — Fuite de Cavade. — Son retour. — Sa vengeance. — Son nouveau gouvernement. — Son successeur. — Cosroès. — Sa politique astucieuse. — Sa défaite et sa fuite. — Sa mort. — Hormisdas III. — Son règne honteux. — Révolte contre lui, excitée par Varran. — Son emprisonnement. — Sa mort. — Cosroès II. — Sa défaite et sa fuite. — Usurpation de Varran. — Sa défaite. — Sa fuite et sa mort. — Conquêtes de Cosroès. — Révolte contre lui, excitée par Sarbate. — Parricide de Siroès. — Son règne méprisé. — Isdigertes II, dernier roi. — Fin de l'empire des Perses conquis par les Sarrasins.

Deux cent trente ans après Jésus-Christ, les Perses reprirent leur indépendance, et formèrent un nouveau royaume. Ils vivaient depuis cinq cents ans sous la domination des Parthes, qui avaient enlevé la Médie, la Bactriane et la Perse aux Séleucides. Mais les Romains ayant remporté une grande victoire sur Artabane, ce roi périt; son armée se dispersa, et les Parthes s'incorporèrent aux Perses, qui jusque là leur avaient été assujettis.

Un cordonnier, nommé Babec, cadusien, qui s'occupait d'astrologie, reçut chez lui un officier persan, nommé Sasan. Son art, dit-on, lui fit connaître que le fils qui naîtrait de cet étranger deviendrait l'un des hommes les plus riches et les plus puissants de l'Asie. Comme il n'avait point de fille à lui donner en mariage, il lui céda sa femme. Elle devint enceinte et accoucha d'un fils, nommé Artaxare, qui prit le parti des armes, et s'acquit une grande renommée par ses exploits. Après la mort d'Artabane, les Parthes et les Perses réunis l'élurent pour chef. Il prit le titre de roi des Perses.

ARTAXARE.

(230 ans après Jésus-Christ.)

Artaxare, à peine établi sur le trône, envoya des ambassadeurs à l'empereur Sévère pour lui déclarer que le grand roi ordonnait aux Romains d'évacuer la Syrie, l'Asie-Mineure, et de rendre aux Perses toutes les provinces qui avaient fait partie de l'empire d'Alexandre. Sévère, irrité de cette audace, condamna les ambassadeurs à l'esclavage, et leur fit labourer ses domaines en Phrygie. Il marcha ensuite avec une armée contre le roi de Perse, le battit, et, dans son triomphe à Rome, il prit le surnom de *Parthique* et de *Persique*. Sa victoire ce-

pendant n'était pas complète : Artaxare vaincu n'était pas subjugué; fuyant à la manière des Parthes, on le vit revenir avec rapidité et reprendre toutes les provinces conquises par Sévère. Il mourut après un règne de douze ans, universellement respecté, regretté, et laissa le trône à son fils.

SAPOR.

(242 ans après Jésus-Christ.)

Sapor fut continuellement en guerre contre les Romains. Gordien lui enleva une partie de ses États; il s'y rétablit sous le règne de l'empereur Philippe. L'empereur Valérien l'attaqua de nouveau : le roi de Perse lui livra une grande bataille, le vainquit et le fit prisonnier. Sans respect pour la dignité impériale, il le faisait marcher à pied à la tête de son armée; il lui posait le pied sur le cou pour monter à cheval. Ce roi barbare mit le comble à son inhumanité en le faisant écorcher vif. Il était si cruel qu'il couchait et entassait ses prisonniers dans les creux des chemins pour égaliser le terrain et pour faciliter le passage de ses chariots.

Aurélien, successeur de Valérien, combattit Sapor, et on doit croire qu'il remporta sur lui quelques avantages, puisqu'il parut à Rome, dans son triomphe, monté sur le char de Sapor.

Cependant cette guerre se termina par un traité de paix et d'alliance, et Sapor épousa la fille d'Aurélien. Ce fut sous son règne que vécut Manès, fondateur de la fameuse secte des manichéens.

HORMISDAS.

(273 ans après Jésus-Christ.)

Le fils de Sapor n'hérita ni de sa vaillance ni de ses vices. Roi faible, il acheta la paix par des sacrifices, et n'osa pas soutenir contre les Romains son alliée, la malheureuse et célèbre Zénobie, reine de Palmyre.

VARANNE Ier.

Ce prince, pacifique comme son prédécesseur, ne régna qu'un an.

VARANNE II.

L'empereur Probus recommença la guerre, et prétendit recouvrer tout l'empire des Séleucides; mais, après avoir fait quelques conquêtes, il se retira et les abandonna.

VARANNE III.

Aucun événement marquant ne signala son règne.

NARSÈS.

Le roi défit l'empereur Galère qui le défit à son tour; mais ces différents combats n'eurent aucun résultat important.

HORMISDAS II.

Hormisdas ne se signala par aucun exploit. Il mourut en laissant sa femme enceinte d'un fils qui porta le nom de Sapor.

SAPOR II.

(310 ans après Jésus-Christ.)

Ce prince, élevé dans la religion chrétienne, l'abjura, et soutint contre l'empereur Julien, apostat comme lui, cette guerre fameuse qui accéléra la décadence de l'empire romain, et accrut la puissance de celui des Perses. Julien avait été vainqueur dans les premiers combats; mais, trompé par des conseils perfides, il s'avança, comme Antoine, sans précautions : au lieu de se faire suivre sur le Tigre par sa flotte qui était chargée de vivres, il la brûla témérairement et continua sa marche. Bientôt il se trouva, comme Crassus, dans des plaines brûlantes, sans subsistance et entouré d'ennemis.

Les Perses battirent facilement une armée exténuée par la disette et par la fatigue. Julien périt dans le combat. Jovien, son successeur, se vit obligé de signer une paix honteuse et de payer un tribut pour obtenir la liberté de se retirer.

Le règne de Sapor fut glorieux et paisible; cependant il ne jouit pas dans sa famille du repos qu'il donnait à ses sujets : son fils aîné le mécontentait par ses vices; le second l'abandonna pour se retirer chez les Romains. Il avait donné au troisième une tente de peaux de chameaux, brodée en or; et, lui ayant demandé comment il la trouvait, le prince lui répondit : « Fort belle; mais, » quand je serai roi, je veux en avoir une de peaux d'hommes. » Sapor, effrayé de l'atrocité de ce caractère, laissa le trône à son quatrième fils.

SAPOR III.

Ce prince remplit les vœux de son père, maintint la paix et rendit son peuple heureux.

VARANNE IV.

Ce règne fut aussi pacifique que le précédent.

ISDIGERTES Ier.

Ce roi était si intimement lié avec l'empereur Arcadius, qui admirait également son habileté et ses vertus, qu'il le nomma, en mourant, tuteur de son fils Théodose II et protecteur de l'empire.

VARANNE V.

Le fils d'Isdigertes se brouilla avec les Romains, et, pour les combattre, s'allia aux Sarrasins, dont le nom se fit connaître pour la première fois à cette époque.

PÉROSE.

Le roi Pérose, attaqué par les Huns qui habitaient au nord de la Perse, se laissa envelopper par eux, et fut obligé de capituler. On avait exigé qu'il se prosternât devant le roi des Huns ; les mages lui conseillèrent d'exécuter cet ordre au lever du soleil, pour qu'il parût faire un acte de religion et non de bassesse. Pérose irrité de ces humiliations, prit de nouveau les armes : il espérait surprendre les Barbares ; mais ils le battirent et le tuèrent.

VALÉUS.

Le fils de Pérose fit de vains efforts pour venger son père, et, ne pouvant affranchir son pays du tribut imposé par les Huns, il mourut de chagrin.

CAVADE.

La fortune se montra d'abord plus favorable à ce monarque qu'à ses prédécesseurs ; mais l'orgueil que lui inspirèrent ses victoires, et sa passion désordonnée pour les voluptés, le perdirent. Il publia un édit insensé qui, violant les lois de la justice et de la pudeur, soumettait à ses caprices toutes les femmes de ses sujets. Les grands, indignés, se révoltèrent, l'enfermèrent dans une prison, et donnèrent le diadème à un de ses parents, nommé Zambade. Ils s'assemblèrent ensuite pour délibérer sur le sort de leur captif : les avis étaient partagés ; les uns demandaient la mort du roi ; les autres voulaient le sauver. L'un des plus emportés, montrant un canif, dit que si ce petit instrument servait à

frapper le tyran, il serait plus utile à la Perse que les cimeterres de vingt mille soldats. Malgré cette violente sortie, l'avis le plus humain l'emporta dans le conseil ; on décida que le roi serait enfermé pour sa vie dans une prison.

La reine, restée libre, portait souvent des provisions à son époux; mais il lui était défendu de le voir. L'officier chargé de sa garde s'enflamma pour la reine, lui permit d'écrire à son mari, et lui fit même la promesse de la laisser entrer dans la prison si elle voulait céder à son amour. Le roi, informé de cette proposition criminelle, ordonna à sa femme de consentir à tout. La reine obtint l'entrevue qu'elle désirait, et en profita promptement pour revêtir le roi de ses habits. Sous ce déguisement, Cavade s'échappa de sa prison et se réfugia chez le roi des Huns, qui lui fit épouser sa fille et lui donna une armée. Avec ces troupes il rentra en Perse et promit des gouvernements à tous ceux qui embrasseraient les premiers sa cause : ces charges étaient héréditaires ; l'espoir de les obtenir ramena au roi presque tous les grands. Sa marche fut rapide ; il défit les rebelles, rentra dans sa capitale, fit crever les yeux à Zambade, envoya au supplice le conseiller qui avait opiné si hautement pour sa mort, et prit pour premier ministre Sésore, compagnon de sa fuite.

Cavade profita des leçons du malheur : maître du pouvoir, il n'en abusa pas, dompta ses passions, gouverna avec sagesse, et rendit à la Perse son ancien éclat.

Il pria l'empereur Anastase de lui prêter l'argent nécessaire pour payer les secours qu'il avait reçus du roi des Huns.

Le refus de l'empereur aigrit le roi ; la guerre se ralluma. Cavade s'empara d'Amide et conquit plusieurs provinces. Après ces victoires il voulait que l'empereur d'Orient adoptât un de ses fils pour le placer sur le trône de Constantinople. L'effroi qu'inspiraient les armes du roi de Perse avait décidé la cour impériale à consentir à cette proposition : on était près de conclure le traité ; mais la signature en fut retardée par des difficultés de forme. Les circonstances changèrent, et Cavade, modérant ses prétentions, accorda la paix à l'empereur qu'il contraignit seulement à lui payer un tribut.

Le roi de Perse, sentant sa fin s'approcher, désigna pour son successeur Cosroès, qui n'était pas l'aîné de ses fils. La confiance que lui inspiraient les talents et les grandes qualités de ce jeune prince décidèrent son choix. La nation assemblée le confirma.

COSROÈS.

(531 ans après Jésus-Christ.)

L'ambition active de Cosroès fut longtemps avantageuse à la Perse, et désastreuse pour les Romains. Lorsqu'il les voyait attaqués par leurs voisins, il les menaçait et leur faisait acheter sa neutralité. Dès qu'il les voyait sans ennemis, il se tenait sur la défensive, et encourageait par ses conseils et ses promesses les Huns, les Goths et les Sarrasins à renouveler leurs irruptions dans l'empire.

Par cette politique astucieuse, il trouva le moyen de remplir en peu de temps ses trésors. Lorsque Justinien eut conquis l'Afrique, il exigea de ce prince un tribut, prétendant qu'on lui devait une part des fruits de cette conquête, qu'on n'aurait jamais pu faire, malgré le génie de Bélisaire, si la Perse n'était point restée neutre. Il fatigua, durant un long règne, ses ennemis par les querelles qu'il leur suscitait, et ses sujets par des levées d'hommes et des marches continuelles.

A la fin de sa vie, la fortune l'abandonna. Il perdit une bataille contre les Romains, ne dut son salut qu'à la fuite, et vit ses ennemis s'établir en quartier d'hiver dans ses États : l'habitude des succès ne l'avait point préparé aux revers ; il ne put supporter sa défaite, et mourut de chagrin, après avoir recommandé à son fils de ne jamais exposer sa personne dans une action contre les Romains.

HORMISDAS III.

(580 ans après Jésus-Christ.)

Le fils de Cosroès, faible, superstitieux et livré à tous les vices, croyait qu'il pouvait sans danger suivre le torrent de ses passions, parce que les mages lui avaient assuré qu'il réussirait dans toutes ses entreprises, et que ses projets, quels qu'ils fussent, seraient constamment protégés par le ciel. Ses débauches et ses caprices excitaient un mécontentement universel. Varran, un de ses plus braves généraux, reçut, en combattant contre les Romains, un léger échec. Le roi lui écrivit une lettre insultante et lui envoya des habits de femme. On pardonne les rigueurs et non les affronts : le général se révolta et fit partager son ressentiment à l'armée qui se souleva. On pilla les palais et les domaines du monarque ; on ouvrit les prisons. Un prince du sang, nommé Bindoès, que le roi avait chargé de fers, brisa ses chaînes, se mit à la tête des rebelles, força les portes de Ctésiphon, capitale du royaume, et pénétra dans le palais. Le roi était sur son trône ; à la vue des révoltés, il donna ordre d'arrêter le prince rebelle ; mais la garde immobile n'obéit point à ce commandement.

Bindoès arracha lui-même la tiare du roi, et le fit jeter en prison. L'infortuné monarque réclama un jugement de la nation, et plaida sa cause devant une assemblée générale, avec une chaleur qui commençait à émouvoir en sa faveur les esprits; mais Bindoès, après avoir retracé le tableau des injustices, des débauches, des excès et des exécutions arbitraires qui excitaient l'indignation du peuple contre Hormisdas, fit sentir avec force aux grands combien il serait imprudent à eux de rétablir sur le trône un monarque injurié, qui aurait tant de motifs de vengeance contre ses sujets. Cette crainte entraîna les opinions; le roi fut condamné à une prison perpétuelle, et on lui passa un fer rouge devant les yeux, pour le mettre hors d'état de régner.

Hormisdas demanda pour dernière grâce à l'assemblée de ne point donner le trône à son fils Cosroès, qui devait, selon lui, faire le malheur de son peuple. Il

pria les grands de mettre à sa place un autre de ses enfants, qu'on appelait Hormisdas, dont le caractère était doux et humain. Loin d'écouter les vœux du roi captif, les grands couronnèrent Cosroès et firent mourir le jeune Hormisdas et sa mère. Le vieux roi, désespéré, ne pouvait contenir ses murmures et sa douleur; le barbare Cosroès le fit assassiner.

COSROÈS II.

(590 ans après Jésus-Christ.)

Le général Varran, au lieu de se soumettre au roi, persista dans sa rébellion, et jura du punir un prince parricide, que ses crimes rendaient indigne de régner sur les Perses. Cosroès le combattit, fut vaincu et obligé de se réfugier chez l'empereur d'Orient. Varran victorieux s'empara de Ctésiphon; mais lorsqu'il se vit maître de la capitale, se dépouillant de tout masque de vertu et de modération, il fit mettre en prison le prince Bindoès, se revêtit des ornements royaux, et voulut se placer sur le trône. Les grands, irrités de cette audace, formèrent une conjuration contre lui, délivrèrent Bindoès et attaquèrent l'usurpateur dans son palais. Mais il repoussa vaillamment leurs efforts, les dispersa et en fit périr une partie par les armes et l'autre par les supplices. Bindoès évita la mort et se sauva en Médie, où il leva des troupes. Cosroès vint le joindre à la tête d'une armée que l'empereur Maurice lui avait donnée. Après cette jonction, le roi livra une bataille à Varran, le battit et remonta sur le trône. Varran, obligé de fuir, termina sa vie chez les Huns qui l'assassinèrent.

Jusqu'à ce moment, voulant se concilier l'amitié de l'empereur d'Orient, Cosroès s'habillait à la romaine, et montrait beaucoup de tolérance et même de bienveillance pour les chrétiens; mais il changea de conduite dès qu'il se vit maître de l'empire.

Narsès, général de l'empereur Maurice, avait puissamment contribué à son rétablissement. En se séparant de lui, il crut pouvoir lui recommander, d'un ton qui rappelait l'antique fierté romaine, de prouver toute sa vie la reconnaissance qu'il devait aux Romains, maîtres du monde. Le roi de Perse, pour rabattre son orgueil, lui traça le tableau réel de la situation de cet empire miné par la corruption, déchiré par les discordes intestines, et de tous côtés envahi par les Barbares. Il mesura les progrès de cette décadence, et prédit l'époque précise de sa chute avec tant de justesse, qu'il passa par la suite aux yeux des Grecs pour un grand astrologue.

La paix dura quelque temps entre les deux royaumes; mais, dès que Cosroès apprit l'assassinat et la mort de l'empereur Maurice, il déclara la guerre aux Romains. Cette fameuse guerre commença la seizième année de son règne.

La fortune favorisa constamment ses armes : ses victoires furent nombreuses et rapides. En neuf ans il conquit la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, la Cappadoce, l'Arménie et la Paphlagonie. Après avoir pris Antioche, il s'empara de Jérusalem, envoya en Perse le patriarche, profana le saint sépulcre, emporta

la vraie croix, et vendit quatre-vingt-dix mille chrétiens aux Juifs de ses États, qui les égorgèrent tous. Il soumit ensuite l'Égypte, et revint en Perse pour combattre l'empereur d'Orient, Héraclius. Ce prince, aussi sage que vaillant, proposa d'abord la paix au roi de Perse. Mais Cosroès répondit insolemment qu'il ne ferait aucun traité tant que l'empereur et ses sujets n'auraient pas abjuré le culte du Dieu crucifié, et embrassé la religion des mages.

Héraclius punit cette brutale arrogance par une victoire, et proposa de nouveau la paix. Cosroès, enivré de sa fortune passée, et ne pouvant croire qu'elle l'eût abandonné sans retour, rompit toute négociation, et livra une seconde bataille, dans laquelle il fut défait et perdit cinquante mille hommes. Après ce revers, comme il soupçonnait un de ses généraux, nommé Sarbate, de l'avoir trahi, il écrivit à un autre chef de l'arrêter et de le faire mourir. Les Romains, ayant intercepté la lettre, la donnèrent à Sarbate, qui joignit à son nom, dans l'ordre du roi, les noms de quatre cents officiers de marque. Il communiqua ensuite cette pièce à l'armée. Tous les officiers désignés se crurent proscrits, se révoltèrent et entraînèrent dans leur rébellion une grande partie des troupes.

Dans ce même temps, Cosroès avait voulu désigner pour son successeur le plus jeune de ses fils, nommé Merdazas. Siroès, l'aîné de ses enfants, irrité de cette préférence, se joignit aux révoltés, et l'empereur Héraclius donna promptement la plus grande force à leur parti, en rendant la liberté aux Perses prisonniers, à condition qu'ils se joindraient aux rebelles.

L'insurrection devint générale. Cosroès, affaibli par l'âge, se laissa prendre et fut déposé. Siroès, digne d'un tel père, le fit enchaîner dans un cachot, où il était exposé aux regards du public. On l'y garda cinq jours, ne le nourrissant que de pain et d'eau. On tua ensuite devant lui son fils Merdazas. Enfin Siroès donna l'ordre de le faire mourir à coups de flèches.

Telle fut la fin de Cosroès ; parricide, il périt par un parricide ; son règne, qui avait duré trente ans, offre aux hommes la preuve que les grands crimes, malgré l'éclat dont peut les couvrir quelque temps la fortune, attirent toujours la vengeance du Ciel qui, pour être tardive, n'en est que plus terrible.

SIROÈS.

(628 ans après Jésus-Christ.)

Ce monstre, objet du mépris et de la haine de ses sujets, ne survécut pas un an à son père. Ardézer son fils voulait lui succéder ; mais Sébarazas, général de l'armée, se révolta contre lui, le tua et s'empara du sceptre. Les grands, qui n'avaient pas consenti à son élévation, l'assassinèrent dans son palais et proclamèrent roi Isdigertes, fils d'un frère de Siroès.

ISDIGERTES II.

Lorsque ce prince monta sur le trône, l'armée, démoralisée par les conquêtes de Cosroès et par ses défaites, avait perdu sa force et sa discipline. Les généraux étaient divisés, les grands corrompus, les mages avilis. On ne respectait plus ni la religion ni l'autorité royale, et il ne pouvait exister aucun amour de la patrie chez un peuple si opprimé et dans une cour qui venait d'être le théâtre de tant de crimes.

Ce fut à cette époque que les Sarrasins envahirent la Perse. Isdigertes se défendit avec courage, mais il périt dans une bataille, et son armée se dispersa.

Les Barbares, après avoir ravagé la Perse, s'y établirent en maîtres. Elle devint le centre de leur empire, et la religion de Mahomet y remplaça celle des mages.

Cette grande révolution arriva l'an 640 de notre ère, et fit asseoir les successeurs de Mahomet sur les ruines du trône de Cyrus.

HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Sa description. — Sa position. — Son histoire divisée en quatre âges. — Incertitude sur l'origine des Grecs.

La Grèce, pays classique, aussi célèbre dans la fable que dans l'histoire, était la patrie des héros et le temple des dieux de l'ancien monde. Aucune contrée n'a produit de plus braves guerriers, de plus grands philosophes, de plus habiles législateurs et des esprits plus ingénieux. Le nom seul de la Grèce parle à l'imagination, et rappelle à la mémoire l'amour de la gloire, de la sagesse, de la liberté. Cette nation poétique animait, divinisait tout. Elle plaçait ses passions comme ses vertus dans le ciel. Sa religion était l'histoire embellie par des figures, et la nature représentée par des images célestes. Ses jeux, ses fêtes, ses lois, ses combats, ses arts sont toujours gravés dans notre souvenir. Nos guerriers, nos orateurs, nos poètes, nos philosophes prennent encore aujourd'hui les Grecs pour maîtres et pour modèles; notre enfance est formée par leurs leçons. La Grèce, détruite, barbare et dépeuplée, revit dans notre pensée; elle conserve sur les esprits l'influence et la domination qu'elle a perdues sur la terre.

Ce pays, destiné à une si longue renommée, fut longtemps obscur et habité par des sauvages, tandis que l'Égypte et la Phénicie jouissaient de tous les avantages de la civilisation. Il était difficile de prévoir alors qu'une contrée dont le territoire était inculte, couvert de forêts, peuplé de bêtes féroces et de Barbares, et qui n'avait pas le quart de l'étendue de la France, dût répandre, peu d'années après, tant de lumières en Europe et en Asie, et remplir le monde de sa gloire et de sa puissance. Quelques colonies, parties de Saïs, de Memphis et de Tyr, changèrent la face de la Grèce. Les Égyptiens lui donnèrent des lois et un culte. Elle reçut des Phéniciens la science du commerce et de la navigation. Les Chaldéens lui apprirent l'astronomie et l'astrologie. Bientôt elle surpassa ses maîtres, et l'on vit les petits États qui la partageaient, remplis de héros, peuplés de talents, résister aux plus grands empires, les combattre et les subjuguer.

L'union des différents peuples grecs les fit triompher du grand roi Xercès : mais, enivrés de gloire, ils se divisèrent; la discorde, détruisant leurs forces, les soumit au pouvoir d'Alexandre et de ses successeurs, les assujettit à la puissance romaine, enfin les fit tomber dans l'esclavage et dans les chaînes des mahométans.

La Grèce fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle était bornée à l'Orient par la mer Égée (l'Archipel) ; au midi, par la mer de Crète ou Candie, au couchant, par la mer d'Ionie ; au nord, par l'Illyrie et la Thrace. Elle était divisée en plusieurs contrées : l'Épire, le Péloponèse (aujourd'hui la Morée), la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine et plusieurs îles.

Les peuples de l'Épire étaient les Molosses, les Chaoniens, les Thespotiens, les Acarnaniens ; on y remarquait les villes de Dodone, célèbre par une forêt qui rendait des oracles ; de Dorique, Buthrotie, Ambracie, Nicopolis, et Actium qui devint fameuse par la bataille que s'y livrèrent Auguste et Antoine. Les rivières de l'Épire étaient le Cocythe et l'Achéron, que la Fable place dans les enfers.

Le Péloponèse est une presqu'île qui ne tient à la Grèce que par l'isthme de Corinthe. Ses divisions étaient : l'Achaïe où l'on trouvait Sicyone, la plus ancienne ville du pays ; Corinthe célèbre par sa magnificence ; Patras, Olympie, Pise : c'était là aussi qu'on se rendait de toutes parts pour disputer le prix aux jeux publics de la Grèce.

La Messénie qui contenait la ville de Mycène et celle de Pyle, patrie de Nestor.

L'Arcadie célébrée par tous les poëtes qui ont chanté la vie pastorale de ses habitants ; ses villes étaient Cyllène, Tégée, Stymphale, Gallopolis, Mantinée qu'illustra une victoire des Thébains.

La Laconie immortalisée par Sparte ou Lacédémone sa capitale, par Lycurgue son législateur, par ses rois Agis, Agésilas, et par une foule de héros.

L'Argolide fut la première contrée de la Grèce civilisée par Inachus. Elle était la patrie d'Hercule et d'Agamemnon. On y admirait les villes d'Argos, de Némée, de Mycène, de Nauplie, d'Épidaure, patrie d'Esculape. L'Eurotas arrosait cette contrée que dominait le mont Taygète.

La Grèce proprement dite comprenait l'Étolie et les villes de Chalcis et de Calydon ; la Locride, ou le pays des Locres-Éoliens, dont la capitale était Naupacte, aujourd'hui Lépante ; la Phocide où l'on venait de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon dans la ville de Delphes ; Anticyre était aussi une de ses villes ; la Béotie, dont la cité principale était la fameuse Thèbes, qu'illustrèrent OEdipe dans les temps fabuleux, le sage et vaillant Épaminondas à la fin des beaux jours de la Grèce. De grandes victoires immortalisèrent aussi les villes de Chéronée, de Platée et de Leuctres. On y trouvait encore Orchomène et Thespis.

L'Aulide : l'embarquement des Grecs et le sacrifice d'Iphigénie ont signalé son nom.

L'Attique : les arts, la gloire, la liberté consacrèrent le nom d'Athènes. Les autres villes de l'Attique étaient Mégare, Marathon qui vit fuir les Perses ; Éleusis, dont les mystères furent toujours impénétrables. Les poëtes célébraient encore Décélie. Athènes avait trois ports fameux, le Pirée, Munychie et Phalère.

Les montagnes de la Grèce étaient le Parnasse, l'Hélicon et le Cythéron.

La Thessalie connue par ses vallons, par sa magie, contenaient les villes de Magnésie, Méthone, Gompfie, Thèbes de Thessalie, Larisse, patrie d'Achille, Démétriade, Pharsale qui vit fuir Pompée. Ses montagnes sont l'Olympe, résidence des dieux; Pélion et Ossa que les Titans, selon la Fable, voulurent entasser l'un sur l'autre pour s'élever jusqu'au ciel. Le fleuve Pénée rafraîchissait par ses eaux limpides le charmant vallon de Tempé. Ses montagnes formaient le fameux défilé des Thermopyles, où trois cents Spartiates bravèrent le plus grand monarque de l'Orient, et éternisèrent la gloire de leur nom et de leur pays par une mort héroïque.

La Macédoine était un royaume séparé de la Grèce, et qui la subjugua. Les villes qui décoraient cette contrée étaient : Dyrrachium, aujourd'hui Durazzo ; Apollonie, Égée, Édesse, Pallène, Olynthe, Thessalonique, Philippes (Brutus et la liberté romaine y périrent), Stagyre, Scotus, Pella qui donna naissance au plus illustre des conquérants, Alexandre-le-Grand. Le mont Athos s'élevait au-dessus de toutes les autres montagnes de la Macédoine. Sa rivière principale était le Strymon.

Les îles grecques étaient : dans la mer Ionienne, Corcyre (aujourd'hui Corfou), Céphallène, Ithaque, patrie d'Ulysse; Cythère consacrée à Vénus : dans le golfe de Salone, Égine ; entre le Péloponèse et l'Attique, Salamine; entre la mer de Crète et la mer Égée, les Cyclades, parmi lesquelles on remarquait Andros, Délos et Paros ; et au-dessous des Cyclades, les Sporades.

En remontant dans la mer Égée, du côté de la Béotie, est l'Eubée séparée de la terre par un bras de mer appelé l'Euripe, sur les rives duquel on voyait la ville de Chalcis ; et toujours en remontant vers le nord, Scyros, Lemnos, fameuse par les forges de Vulcain, et Samothrace.

En descendant, et du côté de l'Asie-Mineure, Lesbos dont la capitale était Mitylène, ensuite Chio, Samos.

Au sud de l'Archipel, Crète ou Candie, célèbre par ses lois, par son roi Minos, que la Fable établit comme juge dans les enfers. Ses principales villes étaient Gortyne et Sydon; ses montagnes, Dictée, et Ida où l'on plaçait le berceau de Jupiter.

Les Grecs avaient fondé de grandes colonies dans l'Asie-Mineure qui fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie. C'était l'Éolie, où l'on voyait Cumes, Phocée, Élée; l'Ionie, dont les villes les plus remarquables étaient Smyrne, puissante encore aujourd'hui par son commerce, Clazomène, Théos, Colophon, Éphèse célèbre par le temple de Diane; enfin la Doride, qui comptait parmi ses villes celles d'Halicarnasse où naquit Hérodote, et de Gnide consacrée à Vénus. Les Grecs avaient encore des colonies en Sicile et en Calabre; on leur donna le nom de Grande-Grèce. Notre riche cité de Marseille était une colonie de Phocéens.

On divise ordinairement l'histoire des Grecs en quatre âges qui renferment deux mille cent cinquante-quatre années. Le premier date de la fondation des petits royaumes, qui commencent par celui de Sicyone, jusqu'au siége de Troie. Cet âge comprend mille ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'en 2820.

Le second âge s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, époque à laquelle l'histoire des Grecs se mêle à celle des Perses. Cet âge renferme six cent soixante-trois années, depuis l'an du monde 2820 jusqu'en 3483.

Le troisième âge, qui fut la belle époque de la Grèce, commence au règne de Darius, fils d'Hystaspe, et se termine à la mort d'Alexandre-le-Grand. Il comprend cent quatre-vingt-dix-huit ans, de l'an du monde 3483 à l'an 3681.

Le quatrième et dernier âge, celui de la décadence, depuis la mort d'Alexandre-le-Grand en 3681, offre pour principales époques la destruction de Corinthe, par le consul Lucius Memmius, en 3858; l'extinction des Séleucides détrônés par Pompée en 3939, et la fin du règne de la race des Lagides, détrônés par Auguste en 3974. Ces événements sont renfermés dans l'espace de deux cent quatre-vingt-treize ans.

Il est impossible de connaître avec quelque certitude les premiers habitants qui peuplèrent la Grèce. Ces hommes sauvages, qui broutaient comme les animaux, ne purent laisser ni monuments ni traditions. Ce que l'on peut penser de plus probable, c'est que le nord de la Grèce fut d'abord habité par des hommes venus de différentes contrées de l'Europe, tandis que le midi se peupla par les incursions de quelques pirates sortis des ports de l'Asie et des îles de l'Archipel.

On croit généralement que ses premiers habitants portaient le nom de *Pélages*, que leur avait donné Pélagus ou Phaleg, l'un de leurs rois. Les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes appelaient les Grecs Ioniens : selon eux, Jon ou Javan, fils de Japhet et petit-fils de Noé, était le père des peuples connus sous le nom de Grecs.

Javan eut, dit-on, quatre enfants : Élisa, Tharsis, Cetthius, Dodanim, qui furent chefs de différentes tribus. On prétend que le nom d'Hellènes ou Hellèniens venait d'Élisa, qu'on nommait aussi Élos. Cetthius passait, selon cette version, pour être le père des Macédoniens. Le livre des *Machabées* appelle Alexandre roi de Cetthius; il nomme Philippe et Persée rois des Cetthéens. Les mêmes auteurs croient qu'en Thessalie le nom de la ville et du temple de Dodone venait de Dodanim.

Dans les ouvrages d'Homère, les Grecs sont toujours appelés Hellèniens, Danaéens, Argiens et Achéens. Virgile n'emploie presque jamais la dénomination de *Græcus*. Il est singulier qu'on ne puisse savoir l'origine véritable du nom sous lequel ces peuples sont maintenant le plus universellement connus. Pline rapporte qu'ils le reçurent d'un roi nommé Græcus, dont l'histoire ne nous a conservé aucun souvenir. Ce qui paraît constant, c'est que ces peuples ignoraient à tel point les premiers éléments de la civilisation, qu'ils décernèrent les honneurs divins à leur roi Phaleg ou Pélagus, parce qu'il leur avait appris à se nourrir de glands.

Ces peuplades se réunirent d'abord probablement pour se défendre contre les bêtes féroces. Elles s'exercèrent à les chasser, et conservèrent, par leur destruction, les troupeaux qui servaient à les nourrir et à les vêtir. Ces troupeaux

devenant bientôt un objet d'envie, toutes ces hordes errantes combattaient et s'entre-tuaient continuellement pour les enlever.

Les peuplades qui s'étaient retirées dans les îles pour éviter plus facilement l'attaque des animaux sauvages, ne connaissant point l'art de cultiver la terre, creusaient des arbres, et, s'embarquant sur ces frêles canots, se formaient à la piraterie en faisant des incursions fréquentes sur les côtes de la Grèce pour les piller.

Cette simple navigation, dont la découverte a été célébrée comme un prodige, devait être facile et paraître peu dangereuse à des hommes habitant un climat chaud, accoutumés à nager et à jouer sur les arbres que les vents déracinaient et faisaient tomber dans les fleuves.

Il paraît que la peuplade qui habitait l'Attique, dont le terrain plus sec tentait moins l'avidité de ses voisins, conserva son territoire, tandis que toutes les autres changeaient continuellement d'habitation.

Quelques auteurs disent que Deucalion, vivant dans le temps d'un déluge qui bouleversa la face de la Grèce, avait un fils nommé Hellénus qui se rendit maître du Péloponèse, et nomma ses sujets Helléniens. Les Achéens et les Ioniens, habitants de Lacédémone, attribuaient leur origine à Jon et à Achéus, petit-fils d'Hellénus. Éolus et Dorus, autres descendants d'Hellénus, furent chefs des Éoliens et des Doriens. Pélops, fils de Tantale, vint ensuite dans le Péloponèse, et lui donna son nom; enfin, les Héraclides, descendants d'Hercule, en chassèrent les Achéens et les Ioniens, qui se retirèrent dans l'Asie-Mineure.

PREMIER AGE DE LA GRÈCE.

Destruction des Pélages. — Temps héroïques et fabuleux.

Le premier âge de la Grèce nous montre cette contrée divisée en plusieurs petits royaumes qui furent tous fondés par des colonies d'Égypte et de Phénicie. Les habitants sauvages de la Grèce s'étaient soumis, les uns volontairement et les autres par nécessité, aux rois de Sicyone, d'Athènes, d'Argos, de Sparte et de Corinthe. Ces princes commencèrent à polir et à civiliser les peuples en leur procurant les premiers avantages de la réunion sociale, et en leur faisant goûter la sécurité que leur donnaient les murs de leurs villes naissante contre les attaques des animaux féroces et les invasions des brigands.

Une grande partie des Pélages, attachés aux habitudes et à l'oisiveté de la vie sauvage, repoussèrent longtemps les lumières qu'on leur présentait, et résiste-

rent au joug qu'on voulait leur imposer. Ces hordes errantes, guidées par des chefs braves et cruels, répandaient partout l'effroi, massacraient les voyageurs, enlevaient les troupeaux, et dévastaient comme un torrent tous les lieux qu'elles traversaient. Cet obstacle opposé aux progrès de la civilisation excitait l'indignation des fondateurs des nouvelles colonies. Le but de leurs efforts et l'objet de leur gloire furent longtemps la destruction de ces brigands, et les premiers héros que l'histoire immortalisa et que la reconnaissance divinisa, se signalèrent par des victoires remportées sur les monstres des forêts et sur les chefs des hordes sauvages. La fortune, la puissance et la célébrité, fruits de ces premiers exploits, entretinrent l'esprit militaire chez les Grecs.

Lorsqu'ils n'eurent plus de monstres à terrasser ni de sauvages à soumettre, ils combattirent entre eux, et firent des incursions dans les îles adjacentes et sur les côtes voisines pour accroître leur renommée, pour étendre leur puissance, et pour augmenter leurs richesses, qu'ils ne pouvaient devoir qu'au pillage, en attendant que le commerce vînt leur donner des moyens plus doux d'en acquérir.

C'est dans ces temps, que l'on nomme *héroïques*, que l'histoire place le voyage des Argonautes, les crimes des Danaïdes, les aventures de Thésée, les travaux d'Hercule, les malheurs d'Œdipe, le siége de Thèbes et celui de Troie. On y trouve tellement mêlées la mythologie et l'histoire, la vie des hommes et celle des dieux, les métamorphoses et les révolutions, qu'on peut appeler ces temps *fabuleux* aussi bien qu'*héroïques*.

Les premiers rois des Grecs commandaient à des hommes braves et même féroces; leur autorité n'avait quelque étendue que pendant la guerre, elle était très-bornée pendant la paix. Ils adoucirent leurs mœurs par leurs lumières, sans pouvoir amollir assez les courages pour établir solidement leur domination. Toute autorité, contestée et mécontente de ses limites, cherche à obtenir par la crainte ce qu'elle ne peut obtenir par la loi : aussi vit-on bientôt tous ces princes abuser de leurs victoires sur leurs ennemis et du dévouement de leurs soldats pour opprimer leurs concitoyens ; mais les Grecs, uniquement occupés de guerre et d'agriculture, étaient exempts des vices qu'entraîne la mollesse. Ils brisèrent les chaînes de la tyrannie, et presque partout le gouvernement républicain s'établit. Les Grecs avaient conservé entre tous les citoyens une parfaite égalité qui maintint la liberté durant les deux premiers âges ; le troisième y introduisit la richesse, l'ambition, l'inégalité, la corruption ; et le quatrième, la servitude.

SICYONE.

Sicyone est une des plus anciennes villes.

Plusieurs historiens parlent de Sicyone comme d'une des plus anciennes villes du monde. Ils font remonter sa fondation jusqu'à l'an 1915. Égialée fut, dit-on, le premier de ses rois. On ne s'accorde pas sur le nombre de ses successeurs ; le souvenir de leurs actions ne s'est pas conservé. Les historiens prétendent que ce royaume dura mille ans.

CRÈTE.

Son gouvernement.

La plupart des anciens auteurs s'accordent à dire que le premier peuple grec civilisé fut celui d'Argos, que fonda l'Égyptien Inachus (1). Cependant d'autres assurent que l'île de Crète, éclairée et policée par Minos, avait reçu ses sages lois qui furent admirées par les philosophes, et qu'elle avait un gouvernement régulier dans le temps où toute la Grèce était encore sauvage. Ce qui est difficile à concevoir, c'est l'ignorance où l'histoire nous a laissés sur les noms et les actions des rois de cette île célèbre dont tant de sages avaient étudié la législation. On ne sait pas même avec certitude si Minos était indigène ou étranger ; l'opinion la plus générale est qu'il était venu d'Égypte. Au reste, sa justice et sa sévérité lui attirèrent tant de renom, que la Fable le plaça dans les enfers, et le chargea du soin de juger les ombres. On croit que Rhadamante, qui partagea cette triste gloire, était son frère.

(1) An du monde 2148. Avant Jésus-Christ 1856.

ARGOS.

Ses rois. — Origine du nom d'*Argos*. — Histoire de Danaé. — Naissance d'Hercule. — Ses exploits.

Les rois les plus connus qui gouvernèrent cette contrée furent Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, Sthénélus, Gélanor, Danaüs, Lyncée, Abas, Prætus et Acrisius; de celui-ci provinrent Persée, Euristhée, Hercule.

Inachus, victime d'une révolution en Égypte, fonda la première colonie en Grèce. Le règne de Phoronée, son successeur, marque l'époque la plus ancienne de la civilisation grecque. Ce prince établit dans la nouvelle ville d'Argos le culte des dieux et les lois égyptiennes. Il s'empara de toute la presqu'île du Péloponèse. Apis donna son nom à la partie de cette presqu'île qui se nomma longtemps *Apie*. Argus fut le premier qui attela des bœufs à la charrue. La ville d'Argos, embellie par ses soins, prit et conserva son nom. Criasus y éleva un temple à Junon. Inachus fut le père de la fameuse Io. Un prince du pays, nommé Jupiter, enleva cette princesse, et la conduisit en Égypte, où elle fut, dit-on, adorée sous le nom d'Isis. Les poëtes ornant cette aventure des couleurs de la Fable, dirent que le maître des dieux, étant devenu amoureux d'Io, la transforma en génisse pour la soustraire au courroux de Junon.

Lorsque le roi Gélanor gouvernait l'Argolide, Égyptus régnait en Égypte. Égyptus avait cinquante fils; il voulait les unir aux cinquante filles de son frère Danaüs. Celui-ci rejeta cette union, et s'enfuit en Grèce. Ayant rassemblé ses amis et quelques aventuriers, il se mit à la tête des Argiens, mécontents de leur roi, et s'empara du trône de Gélanor. Le roi d'Égypte, opiniâtre dans ses desseins, troubla bientôt son frère dans son nouveau royaume. Il envoya en Grèce une armée sous les ordres de ses cinquante fils, fit le siége d'Argos, et força Danaüs à consentir au mariage projeté : mais le cruel roi d'Argos, dont la haine s'était accrue par cette violence, fit assassiner ses neveux par leurs femmes, la nuit de leurs noces. Hypermnestre seule sauva son mari Lyncée, qui s'échappa ainsi des embûches du tyran, vengea ses frères et régna.

Acrisius et Prætus, fils jumeaux de Lyncée, se disputèrent le trône. Acrisius l'emporta et donna la ville de Tirynthe en apanage à Prætus.

Acrisius fut père de Danaé. Un oracle l'avertit que l'enfant qui naîtrait d'elle le tuerait. Pour éviter ce malheur, il enferma sa fille dans une tour; mais un prince voisin, nommé Jupiter, séduisit les gardes, entra dans la prison, enleva Danaé et l'épousa; elle donna naissance à Persée. Ce héros combattit les monstres des forêts, tua une reine d'Afrique, nommée Méduse, dont l'aspect, dit la

Fable, pétrifiait ceux qui la regardaient. La princesse Andromède fut délivrée par lui d'un ravisseur dont les poètes ont fait un monstre marin. Enfin Persée, disputant le prix aux jeux funèbres de Thessalie, accomplit involontairement l'oracle, et tua son grand-père Acrisius d'un coup de palet.

Dans le même temps, Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, vint en Grèce pour éviter la vengeance de Tros, roi des Troyens, qui lui faisait la guerre parce que Tantale avait enlevé un de ses enfants, nommé Ganymède. Pélops, ayant remporté le prix des chars aux jeux de Pise ou d'Olympie, épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de cette contrée. Il succéda à son beau-père, se rendit maître d'une partie du Péloponèse, qui prit son nom, et fut le chef de la race des Pélopides.

Persée, ne pouvant plus supporter le séjour d'Argos depuis qu'il avait tué son grand-père, transporta le siége de ses États à Mycène, et régna cinquante-huit ans (1). Ses enfants se partagèrent son royaume : Anaxagoras, l'un d'eux, s'établit à Argos et eut des successeurs.

Sthénélus, qui avait épousé une fille de Pélops, resta à Mycène, et laissa son sceptre à son fils Eurysthée dont les enfants furent tués par ceux d'Hercule. Persée avait eu deux autres enfants : Alcée, père d'Amphytrion, et Électryon, père d'Alcmène. Le mariage d'Alcmène et d'Amphitryon devint la source des grandes querelles qui éclatèrent par la suite entre les Pélopides et les Héraclides.

Alcmène, que les poètes font aussi mère d'Eurystée, cédant à l'amour d'un prince voisin, nommé Jupiter, donna naissance au fameux Hercule. Ce héros, doué du plus grand courage et d'une force merveilleuse, signala sa jeunesse par des victoires remportées sur des monstres et des brigands. Le roi Eurysthée, jaloux de sa renommée, le chargea de plusieurs entreprises périlleuses, espérant qu'il y trouverait la mort.

Hercule, poursuivi par le courroux de Junon et par la haine d'Eurysthée, remplit la terre du bruit de son nom. On croit généralement qu'il a existé dans différentes contrées plusieurs Hercules; on trouve dans presque tous les pays des traces de leurs exploits, qu'on attribua dans la suite au seul Hercule fils d'Alcmène et d'Amphytrion. Hercule, le premier des demi-dieux, extermina, dit-on, le lion de Némée, le taureau de Crète, le sanglier d'Érimanthe et l'hydre de Lerne. Il tua Busiris, roi d'Égypte, qui faisait massacrer les étrangers, et terrassa le roi de Libye, Antée, dont la vengeance s'exerçait sur ceux qu'il avait vaincus à la lutte. Sa massue écrasa les géants de Sicile et les Centaures de Thessalie. Après avoir purgé la terre de brigands, il en fixa les limites à Cadix, qu'on appela les *colonnes d'Hercule.* La Fable dit qu'il ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations, qu'il creusa les détroits pour confondre les mers, et que les dieux durent à son secours leurs triomphes sur les géants appelés Titans. Son histoire est un tissu de fables. Les poètes lui ont attribué toutes les grandes actions dont on ignorait les auteurs ; mais il a existé certainement un

(1) An du monde 2992. Avant Jésus-Christ 1012.

véritable Hercule, célèbre par sa force et sa valeur, puisque sa race a subsisté et régné longtemps dans la Grèce.

EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

(An du monde 2785. — Avant Jésus-Christ 1219.)

But de cette expédition. — La Toison-d'Or. — Mort d'Hercule.

Les courses et les travaux de ces illustres aventuriers n'avaient pas toujours pour objet la sûreté du pays, la destruction des monstres, la protection de l'innocence et la punition des brigands. Le but de cette espèce de chevalerie errante, que n'éclairait point une religion pure et vraie, était souvent l'enlèvement de quelques belles princesses ou le pillage de quelques riches cités.

La Colchide passait pour un pays très-opulent : sa capitale renfermait, dit-on, un trésor que la Fable transforma en toison d'or, gardée par des dragons. Le bruit des richesses de la Colchide excita la cupidité des héros grecs.

Jason était un prince de Thessalie : son oncle Pélias, qui s'était emparé du trône, détermina ce jeune guerrier à tenter cette expédition contre Colchos, espérant qu'il y périrait. Les hommes les plus vaillants de la Grèce, Hercule, Oilée, Télamon, Castor, Pollux, Thésée, Philoctète, Argus et plusieurs autres furent ses compagons. Argus se chargea de la construction du navire qui devait les porter. Leur navigation fut heureuse. Médée, fille d'Ætas, roi de Colchide, seconda leurs efforts. Séduite par Jason, elle lui livra les trésors de son père et s'enfuit avec lui. Au retour de cette expédition, Hercule continua longtemps ses brillants exploits ; mais ce superbe vainqueur lui-même, vaincu par l'amour, fila pour la reine Omphale, et conçut une grande passion pour Déjanire, qu'il épousa. Cette princesse, dans un accès de jalousie, lui donna un breuvage qui le rendit furieux. Ne pouvant supporter ni calmer ses violentes douleurs, il fit dresser un bûcher au sommet du mont Œta, se précipita au milieu des flammes et y périt. La Fable dit que ses entrailles étaient brûlées par une robe empoisonnée que Déjanire avait reçue de son rival Nessus, prince de Thessalie, et qu'on appelait *centaure*, parce que les Thessaliens furent les premiers Grecs qui dressèrent et montèrent des chevaux.

La mort d'Hercule n'éteignit point la haine d'Eurysthée ; il chassa du Péloponèse les enfants de ce héros ; mais ils y revinrent bientôt, le défirent dans un combat et le tuèrent. Trois ans après, Hellène, leur aîné, fut vaincu par un roi de Tégée et périt. Ses frères se dispersèrent dans la Grèce où ils furent connus sous le nom d'*Héraclides*.

Eurysthée étant mort, Atrée, son oncle maternel et fils de Pélops, prit possession du Péloponèse, et fonda la dynastie des Pélopides, dont les passions, les crimes et les malheurs remplissent encore le monde d'affreux souvenirs. Atrée, fameux par ses cruautés, conçut la plus violente haine contre Thyeste son frère, qui avait séduit sa femme Europe; il le chassa de Mycène: l'ayant ensuite rappelé dans sa patrie, et dissimulant son courroux pour mieux assurer sa vengeance, il feignit de se réconcilier avec lui, assassina secrètement son fils Pélops, et servit à ce malheureux père, dans un festin, les membres de son fils.

Plisthène, fils et successeur d'Atrée, fut le père du célèbre Agamemnon. Ce monarque acquit une grande puissance, et tous les Grecs l'élurent pour leur chef lorsqu'ils entreprirent la guerre de Troie. On verra dans la suite de cette histoire la mort funeste d'Agamemnon, qui périt sous le poignard de sa femme, fut vengé par son fils Oreste, et laissa son palais rempli de crimes, et son royaume de troubles. Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, vaincus par les Héraclides, se virent chassés de leur patrie, où la race des Pélopides cessa de régner.

ROYAUME D'ATHÈNES.

Cécrops. — Son règne heureux. — Ses successeurs. — Conseil des Amphictyons. — Les Pallantides. — Naissance de Thésée. — Son épée cachée sous un rocher. — Ses exploits. — Conspiration des Pallantides. — Leur mort. — Nouveaux exploits de Thésée. — Son avénement. — Son gouvernement. — Ses nouvelles entreprises. — Révolte à Athènes. — Abdication de Thésée. — Sa mort. — Règne de Ménesthée. — Règne de Codrus. — Son dévouement et sa mort.

CÉCROPS.

(An du monde 2448. — Avant Jésus-Christ 1556.)

Cécrops, né dans la ville de Saïs, en Égypte, quitta les bords du Nil pour échapper au joug d'un vainqueur inexorable. Après de longues courses sur la mer, il débarqua avec ses compagnons sur les côtes de l'Attique, pays habité de temps immémorial par un peuple sauvage que les hordes errantes de la Grèce n'avaient jamais été tentées de subjuguer. Sa pauvreté fut sa première égide. Cette contrée stérile et peu peuplée n'excitait ni crainte ni avidité. Les Athéniens, plus grossiers que barbares, accueillirent sans défiance les étrangers malheureux qui venaient leur apprendre à connaître les jouissances de la vie sociale. Bientôt les Athéniens et la colonie égyptienne ne formèrent qu'un seul peuple; mais la supériorité des lumières assura la domination des Africains, et Cécrops, choisi pour roi par les deux nations réunies, justifia leur choix par le bonheur

dont il fit jouir ses sujets. Les anciens habitants ne se nourrissaient que de glands; Cécrops leur apprit à se nourrir de grains. La charrue força la terre à devenir féconde; l'olivier vint se naturaliser dans l'Attique; une foule d'arbres fruitiers, jusque là inconnus, ombragèrent les moissons et les couvrirent de fruits. Il soumit le mariage aux lois; ses réglements, en créant les devoirs, firent à la fois naître les vertus et les plaisirs. Les liens des familles commencèrent les liens de la société, et les hommes, autrefois isolés, aimèrent d'abord leurs foyers et bientôt leur patrie.

On adorait autrefois les astres, les forêts et les montagnes. Les Égyptiens firent adorer leurs dieux dans l'Attique; ils consacrèrent la ville d'Athènes à Minerve, comme Argos l'avait été à Junon, et Thèbes à Bacchus.

Pour inspirer l'humanité à ces peuples barbares, le législateur égyptien ordonna d'honorer les morts, de les enterrer avec pompe, de consacrer par des éloges le souvenir des hommes vertueux, et de flétrir la mémoire des méchants. Il établit un tribunal dont la sagesse fut longtemps célèbre; jamais on ne se plaignit d'un jugement de l'aréopage. Il eut la gloire de faire connaître la justice aux Grecs. Pour remédier à l'aridité du pays, dont la population devait s'accroître rapidement, il forma ses sujets à la navigation, et bientôt les blés apportés d'Afrique assurèrent des subsistances abondantes à ce nouveau peuple.

Les successeurs de ce sage roi furent Cranaüs, Amphictyon, Érictonius, Pandion Ier, Érecthée, Cécrops II, Pandion II, Égée, Thésée, Ménesthée, Démophoon, Oxynthès, Phidas, Timéthès, Mélanthus et Codrus.

Si les institutions de Cécrops durèrent longtemps, sa postérité n'eut pas le même bonheur. Cranaüs fut chassé d'Athènes par Amphictyon Ier, et par Hellène, prince de Thessalie et fils de Deucalion. La Fable place le déluge de Deucalion au temps où vivait Cranaüs. Un plus ancien déluge, celui d'Ogygès, avait eu lieu en Grèce longtemps auparavant (1). Quelques auteurs prétendent que ce fut Hellène, le Thessalien, qui donna son nom aux Grecs, nommés Helléniens.

Amphictyon devint célèbre par une alliance qu'il forma entre plusieurs villes de la Grèce, que les uns portent au nombre de douze, et les autres de trente et une. Ces peuples confédérés envoyaient des députés deux fois par an aux Thermopyles pour délibérer sur les affaires publiques : leur réunion s'appelait *le conseil des Amphictyons;* il jugeait tous les différends des peuples et des villes, et veillait à la défense du temple d'Apollon à Delphes. Cette institution, qui nous donne le premier exemple d'une confédération et d'une sorte de gouvernement représentatif, conserva beaucoup de force, d'indépendance et de crédit, jusqu'au temps de Philippe, roi de Macédoine, qui en brigua la présidence pour en faire un instrument de son ambition.

On croit que ce fut sous le règne d'Amphictyon que Bacchus, qu'on nommait aussi Dionysius, vint des Indes dans l'Attique. Il enseigna aux Grecs plusieurs

(1) An du monde 2208. Avant Jésus Christ 1796.

arts, et entre autres celui de cultiver la vigne. Sa gloire excita l'envie : les Athéniens attentèrent plusieurs fois à ses jours; mais, après sa mort, ils le divinisèrent.

On place à l'époque du règne d'Érecthée l'enlèvement de Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, par Pluton, roi d'Épire. Cérès accourut en Grèce pour chercher sa fille : on dit qu'elle s'arrêta à Eleusis, chez Triptolème, qui apprit d'elle le labourage. Les lumières qu'elle répandit dans cette contrée la firent regarder comme une déesse. On établit son culte à Eleusis : les mystères de ce culte devinrent célèbres dans l'univers; les princes les plus puissants et les personnages les plus distingués par leur science et leurs vertus s'y faisaient initier : retenu par des lois sévères, aucun n'en trahit le secret, mais on croit généralement qu'on y enseignait aux initiés une religion plus simple, plus spirituelle et plus morale que celle du peuple, auquel on laissait les images et les fables.

Ce fut le roi Éricthonius qui établit à Athènes les courses de chars, les fêtes de Minerve, nommées *Panathénées*, et qui apprit aux Athéniens l'usage des monnaies d'or et d'argent.

Pandion II eut deux fils, Egée et Pallas : celui-ci devint célèbre par l'ambition de ses cinquante enfants, qu'on nommait les *Pallantides*.

Egée eut la gloire d'être le père de Thésée. Ethra, fille de Pitthée, l'un des sages et illustres guerriers de la Grèce, fut la mère de Thésée. Elle n'était point l'épouse d'Egée, mais elle avait cédé à son amour.

THÉSÉE.

(An du monde 2740. — Avant Jésus-Christ 1264.)

Pitthée, aïeul de Thésée, gouvernait la ville de Trézène. Égée laissa dans cette ville le jeune enfant qu'il avait eu d'Ethra, et dont il cachait avec soin la naissance, pour ne point exciter la haine de son frère Pallas et de ses enfants. En partant de Trézène il plaça sous un rocher énorme une riche épée, et fit jurer à Éthra de ne révéler à son fils le secret de sa naissance, que lorsqu'il serait assez fort pour soulever le rocher et s'armer du glaive qui devait servir à le faire reconnaître. Le jeune Thésée, destiné à la gloire, écoutait dans son enfance, avec une ardeur inquiète, le récit des grandes actions d'Hercule, et brûlait du désir de l'imiter. Lorsqu'il eut atteint l'âge où la force pouvait seconder son courage, Hercule était en Lydie; les brigands, profitant de son absence, reparaissaient dans la Grèce, et les monstres infestaient de nouveau les forêts. Ethra, ne pouvant plus contenir le courage bouillant de son fils, lui apprit le nom de son père, le conduisit vers le rocher et lui ordonna de le déplacer. Il y parvint sans peine, et y trouva les signes qui devaient constater sa naissance. Armé du glaive royal, il s'arracha rapidement des bras de sa mère, et parcourut la Grèce, qu'il remplit bientôt du bruit de ses aventures et de ses succès. Cinnis, brigand redoutable et cruel, attachait les vaincus à des branches d'arbres qu'il courbait avec effort, et qui les écartelaient en se relevant. Il tomba sous les coups du jeune héros.

Son épée trancha les jours de Scyrron, qui défendait l'accès d'une montagne et précipitait les voyageurs du haut d'un rocher dans la mer.

Le tyran Procuste étendait ses prisonniers sur un lit dont la longueur devait servir de mesure à leurs corps qu'il allongeait ou raccourcissait par d'affreux supplices. Thésée l'immola sur ce lit, funeste théâtre de tant de crimes.

Après avoir ainsi marché sur les traces d'Alcide, son modèle, il vint à la cour d'Athènes, dont le trône était ébranlé par de violentes dissensions. Les Pallantides, sacrifiant la nature à l'ambition, méprisaient la vieillesse d'Egée, conspiraient contre ses jours, et suivaient les conseils de la perfide Médée, qui se trouvait alors en Attique.

Les projets parricides des enfants de Pallas furent suspendus par l'arrivée imprévue du jeune guerrier. Son nom était devenu l'effroi du crime. Médée, accoutumée aux artifices, parvint à inspirer des soupçons au vieux roi d'Athènes, sur les desseins secrets d'un étranger qui, fier de sa vaillance, pouvait aspirer au trône. Le faible Egée la crut, et la mort de Thésée fut résolue. Mais au milieu du festin qui devait terminer sa vie, au moment où on lui présentait une coupe empoisonnée, le jeune héros tirant son épée pour trancher, suivant l'usage, la viande qui était devant lui, Egée reconnut son glaive, son fils, renversa la coupe, et, n'écoutant que sa tendresse, découvrit hautement le secret de sa naissance. Les Pallantides furieux coururent aux armes. Thésée les combattit, les tua et chassa Médée.

L'aréopage décida que la mort des Pallantides, quoique nécessaire, devait être expiée. Thésée fut banni pour un an, et ne revint dans Athènes qu'après s'être fait absoudre par les juges, qui s'assemblaient à Delphes dans le temple d'Apollon.

Il trouva l'Attique ravagée par un taureau furieux, né dans les champs de Marathon : Thésée l'attaqua, le terrassa et le montra chargé de chaînes aux regards du peuple.

Les Athéniens ayant fait périr Androgée, fils de Minos, roi de Crète, ce monarque leur avait déclaré la guerre, et après une grande victoire, les avait contraints à lui livrer, tous les sept ans, un certain nombre de jeunes enfants qui trouvaient en Crète la mort ou l'esclavage.

Lorsque Thésée reparut dans Athènes, on allait payer pour la troisième fois ce fatal tribut : le jeune prince, rassurant le peuple, lui promit de l'affranchir de cette honteuse sujétion. Il s'embarqua promptement, et conduisit en Crète, non des victimes, mais des soldats.

Son audace fut couronnée de succès; il vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et ce roi sage eut la générosité de pardonner aux Athéniens, de rendre hommage à la valeur de Thésée, et de lui accorder sa fille Ariane en mariage.

Si l'on en croit d'autres historiens, Ariane, séduite par Thésée, lui donna le moyen de surprendre Taurus. Après sa victoire, il enleva la jeune princesse, qui lui fut ravie dans sa route par Bacchus.

Le chagrin de cette perte lui fit oublier de hisser sur son vaisseau, comme il

en était convenu, une voile blanche, signe de victoire et de succès. Egée, voyant le navire entrer dans le port avec une voile noire, crut son fils perdu, et se précipita dans la mer, qui depuis a conservé son nom.

La Fable raconte autrement cette aventure : elle dit que les victimes de Minos étaient renfermées dans un labyrinthe, et dévorées par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète; qu'Ariane, amoureuse de Thésée, lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel il sortit du labyrinthe, après avoir tué le Minotaure; que, vainqueur de ce monstre, il enleva la princesse qui l'avait secouru, et l'abandonna ensuite sur le rivage de Naxos.

Ce qui est constant, c'est que Thésée délivra son pays d'une honteuse servitude, et qu'à son retour il monta sur le trône vacant par la mort d'Egée.

Thésée fut le dixième roi d'Athènes. Il donna au gouvernement une forme plus régulière. Les douze villes de l'Attique étaient devenues des républiques particulières; des chefs indépendants se faisaient la guerre et ôtaient toute force et toute utilité à l'autorité royale, qui se trouvait toujours entre deux écueils, le mépris qu'inspire la faiblesse et la haine qu'excite l'arbitraire.

Thésée mit le peuple dans son parti, et, malgré l'opposition des riches et des grands, qui ne combattaient que pour leurs intérêts en prétendant défendre la prérogative royale, il obtint par la persuasion, une soumission plus solide que celle qu'il avait gagnée par la force.

Athènes devint le centre et la métropole de l'État; la puissance législative fut attribuée à l'assemblée générale de la nation qu'on distribua en trois classes, les nobles ou notables, les agriculteurs et les artisans. Les principaux magistrats devaient être choisis dans la première classe et chargés de la conservation du culte et de l'interprétation des réglements. Thésée, comme roi, avait pour attribution la défense des lois promulguées par le peuple, et le commandement des troupes.

Par ces changements, le gouvernement d'Athènes devint démocratique; ce qui fut la cause des agitations qui troublèrent constamment l'Attique.

Thésée institua une fête solennelle pour consacrer cette révolution et la réunion des différents peuples de ses Etats. Il agrandit Athènes, y construisit un bâtiment pour l'aréopage. Les étrangers, attirés par le commerce, accrurent la population; la réunion du territoire de Mégare recula les limites du royaume. Une colonne placée sur l'isthme de Corinthe marqua la séparation de l'Attique et du Péloponèse. On célébrait près de ce monument les jeux isthmiques, à l'instar des jeux d'Olympie.

Les soins paisibles de l'administration ne pouvaient satisfaire longtemps le génie ardent de Thésée. Descendant de son trône pour chercher de nouvelles aventures, il prit part à la défaite des Centaures, accompagna les Argonautes dans leur expédition, terrassa le sanglier de Calydon, et mêla son nom à celui des héros qui se distinguèrent dans les deux siéges de Thèbes.

Pirithoüs, qu'il avait combattu, fut bientôt son admirateur et son ami; cette liaison lui devint funeste. Inconstants dans leurs amours et dominés par leurs

passions, ils enlevèrent Hélène, fille de Tyndare. Castor et Pollux, ses frères, la délivrèrent de leurs mains. Embrasés d'une nouvelle flamme, ils voulurent enlever Proserpine, femme d'Aïdonius, roi des Molosses, qu'on appelait aussi Pluton. Ce prince découvrit leur complot, tua Pirithoüs, et enferma Thésée dans une prison, d'où Hercule le délivra. La Fable place ces événements dans les enfers.

Le roi d'Athènes avait autrefois combattu, vaincu les Amazones et épousé leur reine Antiope. Le jeune Hippolyte, fruit de cette union, était resté dans l'Attique pendant l'absence de son père. Phèdre, nouvelle épouse de Thésée, conçut pour son beau-fils un amour criminel, dont le jeune prince repoussa l'aveu avec horreur. Lorsque Thésée, délivré des prisons d'Épire, revint dans ses États, la reine, furieuse, accusa l'innocent Hippolyte d'avoir attenté à sa vertu : le roi, trop crédule, ordonna la mort de son fils. Le désespoir de Phèdre expia ce crime.

La longue absence du roi, ses aventures, le bruit scandaleux de ses amours, et le trépas injuste de son fils, avaient inspiré beaucoup de mécontentement aux Athéniens. Ménesthée, profitant de cette disposition des esprits, porta le peuple à la révolte. Thésée fut accusé devant l'aréopage. Ce héros, dédaignant de se justifier, abdiqua la royauté, et se retira dans l'île de Scyros, après avoir chargé d'imprécations le peuple ingrat qui l'abandonnait.

Le roi de Scyros, Lycomède, jaloux de sa gloire, l'attira dans un piége et le précipita dans la mer.

L'envie s'arrête sur la tombe des grands hommes, une reconnaissance tardive la remplace. Thésée fut l'objet des longs regrets du peuple athénien. On le regarda comme un demi-dieu ; on prétendit qu'il était le fruit des amours secrètes de Neptune et d'Éthra. Dans la suite, le célèbre Cimon fut chargé de rapporter de Scyros ses ossements à Athènes. Son tombeau devint un lieu d'asile pour les esclaves.

Ménesthée, qui l'avait détrôné, et qui lui succéda, fit observer ses lois. Il acquit quelque gloire dans la guerre de Troie.

Sous le règne de Codrus, les Héraclides attaquèrent Athènes. Codrus, informé par un oracle que les Athéniens seraient vainqueurs si leur roi était tué, se déguisa en paysan, se jeta au milieu des ennemis, et y trouva la mort. Les Héraclides, admirant ce dévouement d'un roi pour son peuple, et effrayés par l'oracle, prirent la fuite.

Après la mort de Codrus, le gouvernement d'Athènes devint républicain sous l'autorité de magistrats nommés *archontes*.

Médon, fils de Codrus, fut le premier de ces magistrats.

ROYAUME DE THÈBES.

(An du monde 2466. — Avant Jésus-Christ 1538.)



Cadmus, premier roi. — Ses successeurs. — Règne d'Amphion. — Invention de la lyre. — Règne de Laïus. — Naissance d'OEdipe. — Son parricide. — Le Sphinx. — Son énigme. — Inceste d'OEdipe. — Son affliction, sa cécité et son exil. — Règne d'Étéocle et de Polynice. — Leur mort. — Xantus dernier roi de Thèbes.

Cadmus, premier roi de Thèbes, fils d'Agénor et cousin d'Égyptus et de Danaüs, voyagea d'abord à Tyr, et conduisit en Grèce une colonie phénicienne, sous prétexte de chercher sa sœur que Jupiter avait enlevée. Il s'établit en Béotie, y bâtit la ville de Thèbes, et sa citadelle qui porta le nom de *Cadmée.*

Polydore, Labdacus et Lycus lui succédèrent.

Polydore fut déchiré par les Bacchantes. Une mort prématurée termina les jours de Labdacus : il ne laissait qu'un fils dont le berceau était entouré d'ennemis ; ce fils se nommait Laïus. Le royaume fut gouverné par Lycus qui s'empara de l'autorité royale.

Sa femme Antiope, séduite par Jupiter, en avait eu deux enfants, nommés Amphion et Zéthus. Le roi irrité des désordres de cette femme coupable, qui prétendait les couvrir par son intimité avec le maître des dieux, la répudia et la chassa de son palais. Ses fils la vengèrent : ils prirent la ville de Thèbes, dont Amphion se déclara roi. Sa douceur et son éloquence charmèrent ses sujets ; leur attachement légitima son usurpation. Il agrandit la ville et bâtit des temples.

Amphion fit entendre en Béotie les premiers accords de la lyre ; les poètes prétendirent que les pierres mêmes, sensibles à ses accents, venaient se ranger à sa volonté pour élever les murs de Thèbes.

Cependant Laïus, fils de Labdacus, réclama ses droits au sceptre paternel : ses armes furent heureuses ; il battit Amphion, le chassa de ses États et remonta sur son trône.

Après cette victoire il épousa Jocaste, fille de Créon, prince thébain. Cette union devint la source des plus grands malheurs pour ce monarque et pour sa famille. Effrayé par un oracle qui lui avait prédit que son fils trancherait ses jours, il fit exposer sur le mont Cythéron l'enfant de Jocaste, qu'on appela OEdipe, parce que ses pieds s'étaient enflés lorsqu'on l'avait lié et suspendu aux branches d'un arbre. Un berger lui sauva la vie, et le conduisit à Corinthe, où il fut élevé.



ETEOCLE ET POLYNICE.

Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, comme il parcourait la Grèce pour chercher des aventures, à l'exemple des héros de ces temps barbares, il rencontra son père dans la Phocide, le combattit sans le connaître, et le tua.

Créon, père de Jocaste, prit les rênes du gouvernement. La Béotie était alors désolée par une guerre civile qu'excitait une fille naturelle de Laïus, nommée Sphinge. La Fable en fait un monstre ailé, moitié femme et moitié dragon, qu'on appelait *Sphinx*. Il égorgeait tous ceux qui ne pouvaient deviner le sens obscur de ses paroles.

Créon, effrayé, fit publier qu'il donnerait le royaume et Jocaste à celui qui expliquerait l'énigme du Sphinx. Œdipe se présenta : le monstre lui demanda, dit la Fable, *quel était l'animal qui marchait à quatre pieds le matin, à deux au milieu du jour, et le soir à trois*. Œdipe devina que c'était l'homme. Il combattit ensuite le Sphinx, ou plutôt Sphinge, et l'immola.

Créon tint sa parole : Œdipe régna et devint l'époux de sa mère. Le Ciel, irrité de cet affreux hymen, répandit dans la Béotie une peste qui la dépeuplait. On consulta l'oracle, qui déclara que la peste cesserait lorsqu'on aurait banni de Thèbes le meurtrier de Laïus.

Après beaucoup de recherches, Œdipe découvrit à la fois son inceste et son parricide. Se trouvant lui-même indigne de voir le jour, il s'arracha les yeux et s'exila : Jocaste se donna la mort. Deux jumeaux, Étéocle et Polynice, fruits de cet hymen funeste, et dont les combats, dit la Fable, avaient commencé dans le sein de leur mère, convinrent d'abord de régner alternativement.

Étéocle monta sur le trône ; mais, lorsque l'année fut expirée, il refusa de céder le pouvoir à son frère.

Polynice appela à son secours Adraste, roi d'Argos, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon, Parthénopée et Thésée. Ces princes alliés firent le siége de Thèbes, qui eut lieu trente ans avant la guerre de Troie. Il fut long, opiniâtre et sanglant. Presque tous les chefs des deux partis y périrent ; enfin, dans une bataille générale, Étéocle et Polynice tombèrent sous les coups l'un de l'autre.

Les fils des rois alliés, qu'on appelait les *Épigones*, s'emparèrent de Thèbes. Le nom des princes qui y régnèrent n'est pas connu. On sait que le dernier s'appelait Xanthus, et qu'après lui le gouvernement devint républicain.

ROYAUME DE CORINTHE.

(An du monde 2628. — Avant Jésus-Christ 1376.)



Incertitude sur l'origine des Corinthiens. — Sisyphe, leur premier roi. — Ses successeurs. — Retour des Bacchides. — Règnes de Cypsélus et de Périandre, son fils. — Gouvernement démocratique.

Les anciens auteurs ne s'accordent pas sur l'origine des Corinthiens. On croit que Sisyphe, leur premier roi, bâtit la ville d'Éphyre, dans la suite appelée *Corinthe*. Il était petit-fils d'Hélène : sa femme s'appelait Mérope, et était petite-fille d'Atlas. Ses successeurs furent Glaucus son fils, Bellérophon, Ornithyon, Thersandre, Alinus. La Fable dit que Sisyphe était fils d'Éole, qu'il chassa Médée de Corinthe, et qu'il enchaîna la mort jusqu'au moment où Mars vint la délivrer pour satisfaire Pluton, dont l'empire devenait désert.

Homère explique cette allégorie, en représentant Sisyphe comme un roi pacifique qui épargnait le sang de ses sujets et de ses voisins. Les poètes cependant le placent dans les enfers, où il est condamné à rouler perpétuellement une roche qu'il élève en vain sur une montagne, et qui retombe sans cesse. Il mérita, disent-ils, ce supplice en trahissant un secret de Jupiter.

Quelques historiens regardent Glaucus comme l'instituteur des jeux isthmiques. Bellérophon son fils termina en héros toutes les guerres qu'il avait entreprises; et, pour dire poétiquement qu'il triompha des plus grands obstacles, la Fable le représente monté sur le cheval Pégase et vainqueur d'un monstre qu'on nommait la *Chimère*.

Il est impossible d'éclaircir la confusion qui règne dans l'histoire des rois de Corinthe. Aucune action ne signala leurs vies. Un d'eux, nommé Bacchis, donna son nom à sa race. Elle fut détrônée. Corinthe libre remporta quelques victoires sur mer, et fonda les colonies de Corcyre et de Syracuse.

Les Bacchides, après un long bannissement, rentrèrent dans leur patrie, et y établirent le gouvernement aristocratique.

Dans la suite, Cypsélus s'empara de l'autorité, se fit pardonner son usurpation par sa douceur, et régna trente ans. Son fils Périandre lui succéda : il gouverna en tyran. Les principaux citoyens qui lui donnaient de l'ombrage furent immolés; il assassina sa femme. Cependant son esprit et ses liaisons avec les philosophes de son temps le firent compter au nombre des sept sages de la Grèce. Il aurait été plus juste de le compter au nombre des monstres dont la destruction était un bienfait pour l'humanité.

Après sa mort, les Corinthiens, las de sa tyrannie, renversèrent le gouverne-

ment monarchique, bannirent sa famille et rétablirent le gouvernement démocratique.

Corinthe, placée entre le Péloponèse et le continent, était appelée *l'œil de la Grèce.* Elle aurait pu aspirer à devenir la ville la plus puissante de l'Europe : elle se contenta d'être la plus riche et la plus commerçante.

Nous ne parlerons point ici de la Macédoine. Ce pays, destiné à devenir un jour si fameux, resta longtemps ignoré, sauvage et en quelque sorte séparé de la Grèce.

Philippe fut le premier de ses rois qui lui donna de l'éclat ; et ce royaume passa presque subitement de la barbarie à la civilisation, de l'obscurité à la lumière, de la faiblesse à la puissance.

ROYAUME DE LACÉDÉMONE.

(An du monde 2884. — Avant Jésus-Christ 1120.)

Lélex, premier roi. — Ses successeurs. — Sparte bâtie par Eurotas. — Origine de son nom et de celui de Lacédémone. — Fable sur Léda. — Enlèvement d'Hélène.

Lélex fut le premier roi de cette contrée qui s'appela d'abord *Lélégie,* et depuis *Laconie.* La Fable le disait fils de la Terre. Ses successeurs furent Mysès, Eurotas, Lacédémon, Amyclès, Argalus, Cynortès, Abalus, Hippocoon et Tyndare.

Eurotas bâtit Sparte, et lui donna le nom de sa fille qu'il maria à Lacédémon. La capitale du royaume s'appela *Sparte,* et le territoire *Lacédémone.*

Tyndare, son fils, épousa Léda, dont les enfants devinrent célèbres sous les noms de Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre.

Castor et Pollux, jumeaux, se distinguèrent parmi les héros des temps fabuleux de la Grèce. Ils délivrèrent leur sœur Hélène des mains de Thésée et de Pirithoüs, et concoururent aux victoires des Argonautes. Les Grecs les divinisèrent et donnèrent leurs noms à une constellation.

Après leur mort, Tyndare accorda sa fille Hélène en mariage à Ménélas, frère d'Agamemnon. Ce prince reçut avec elle le royaume de Sparte. Clytemnestre épousa le roi d'Argos, Agamemnon.

La Fable dit que Jupiter, amoureux de Léda, prit la forme d'un cygne pour la séduire. Deux œufs furent le fruit de cette union : de l'un, sortirent Pollux et Hélène; de l'autre, Castor et Clytemnestre : les deux premiers crus fils de Jupiter, les autres, enfants de Tyndare. Pollux seul, dit-on, était immortel ;

mais il obtint de Jupiter de partager avec son frère l'immortalité, et tous deux habitèrent alternativement les cieux.

L'enlèvement de leur sœur Hélène par un prince troyen devint la cause de la première guerre qui éclata entre l'Europe et l'Asie.

HISTOIRE ET GUERRE DE TROIE.

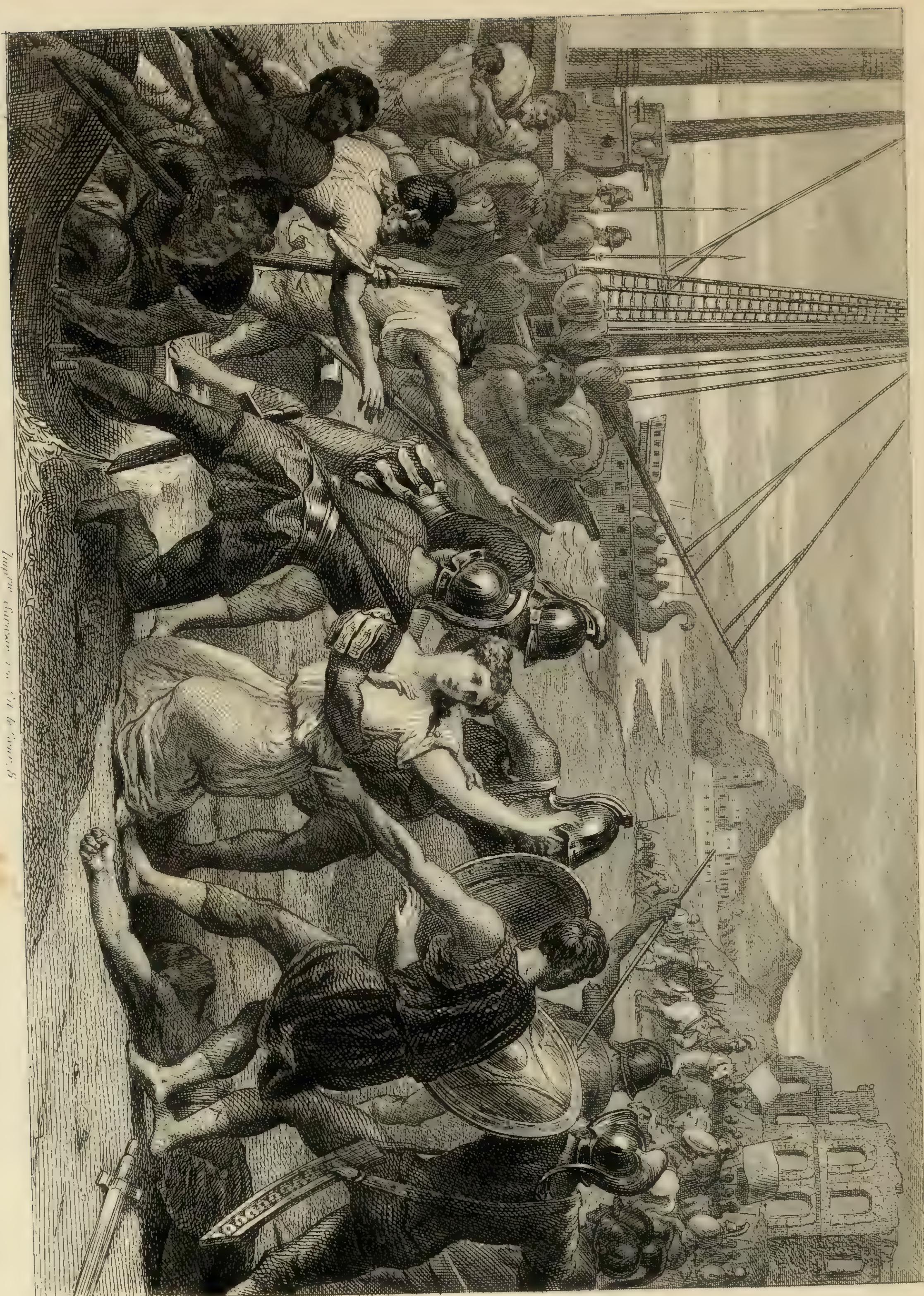
Sa position. — Origine des Troyens. — Dardanus, premier roi. — Ses successeurs. — Règne de Priam. — Cause de la haine des Troyens et des Grecs. — Naissance de Pâris. — Enlèvement d'Hélène. — Guerre de Troie. — Mort de Palamède par l'artifice d'Ulysse. — Retraite d'Achille. — Mort de Patrocle. — Retour d'Achille. — Mort d'Hector. — Mort d'Achille et de Pâris. — Prise de Troie après dix ans de combats. — Cheval de Troie. — Fuite d'Énée. — Fin du premier âge de la Grèce.

Le royaume des Troyens, placé sur la côte d'Asie, à l'opposite de la Grèce, était déjà célèbre par son opulence, par le courage de ses guerriers, et par ses liaisons avec le puissant empire d'Assyrie.

Troie brillait alors dans l'Asie, comme Argos et Mycène dans la Grèce. Priam régnait en Troade: Agamemnon, petit-fils d'Atrée, en Argolide. Celui-ci avait réuni récemment à ses États Corinthe, Sicyone et plusieurs autres villes. Ménélas son frère, époux d'Hélène, héritait du royaume de Sparte; et tous deux, maîtres de la presqu'île qui tenait son nom de Pélops, leur aïeul, exerçaient une grande influence sur toute la Grèce.

On croyait généralement que les Troyens tiraient leur origine des Grecs, et que leur premier roi Dardanus était né en Arcadie. Ce qui est constant, c'est que les deux peuples adoraient les mêmes dieux, suivaient les mêmes lois, parlaient la même langue, et qu'il n'existait aucune différence entre leurs mœurs et leurs armes.

Les principaux successeurs de Dardanus furent Éricthonius, Tros, Ilus, Laomédon et Priam. Le nom *d'Ilium* venait d'Ilus; celui de *Troie*, de Tros. Priam avait épousé Hécube, fille d'un roi de Thrace et sœur de Théano, prêtresse d'Apollon; cinquante fils furent le fruit de cette union. Priam, entouré d'une famille si nombreuse, vainqueur de ses ennemis, chéri par ses alliés, respecté dans toute l'Asie, avait donné à sa capitale un nouveau nom, celui de *Pergame*. Ses murs, renversés précédemment par Hercule, venaient d'être relevés; et Priam, à la fin d'un règne long et glorieux, était loin de prévoir la perte de ses États, l'embrasement de sa capitale et la destruction de sa famille. Mais tel est le sort des prospérités mortelles; le moment qui précède leur ruine



est souvent celui de leur plus grand éclat. Plusieurs causes amenèrent cette grande catastrophe.

Depuis longtemps la maison de Priam et celle d'Agamemnon étaient aigries l'une contre l'autre par le souvenir d'outrages réciproques restés impunis, et qui excitaient entre elles une haine implacable.

Tantale, bisaïeul d'Agamemnon, régnant autrefois en Lydie, avait retenu dans les fers un prince troyen nommé Ganymède. Tros, vengeant cette injure, avait chassé d'Asie Tantale et Pélops, qui furent obligés de chercher une autre fortune dans la Grèce.

Laomédon, voulant embellir et fortifier sa capitale, s'était servi d'un trésor déposé dans les temples d'Apollon et de Neptune. Bientôt une peste terrible ravagea la Troade : les prêtres attribuèrent ce fléau à l'impiété du roi. L'oracle déclara que Laomédon ne pouvait apaiser les dieux qu'en exposant sa fille Hésione à la fureur d'un monstre marin.

Hercule, de la race des Pélopides, arrivait alors à Troie. Il promit de délivrer la princesse, et en effet il extermina le monstre. Hésione devait être le prix de ce service; Laomédon la lui refusa. Hercule furieux saccagea le pays, renversa les murs de la ville, enleva Hésione, et la conduisit dans le Péloponèse.

Enfin un dernier attentat fit éclater la haine des deux peuples, et excita tous les Grecs à prendre les armes contre les Troyens.

La reine Hécube, au moment de donner le jour à Pâris, avait rêvé qu'elle accouchait d'un tison qui embraserait la ville de Troie. Priam, effrayé de ce songe, donna l'ordre d'exposer et d'abandonner son enfant sur le mont Ida. Il fut sauvé par des bergers qui l'élevèrent. Doué d'une grâce et d'une beauté singulières, il osa, dès qu'il fut devenu grand, reparaître dans les murs de Troie. Priam le reconnut : la tendresse l'emporta sur la crainte; il le reçut dans ses bras.

Peu de temps après, Pâris se rendit en Grèce dans le dessein de voir sa tante Hésione, qu'Hercule avait enlevée, et qu'il avait fait épouser à un prince nommé Télamon.

Le mariage de Ménélas avec Hélène attirait alors beaucoup d'étrangers à Sparte. Pâris y vint : les charmes d'Hélène l'enflammèrent; la beauté du prince troyen séduisit la jeune reine de Sparte : Pâris, entraîné par son amour et par le désir de venger l'injure faite à Hésione, enleva Hélène et la conduisit à Troie.

Ménélas, furieux, implora le secours d'Agamemnon, son frère, qui trouva le moyen de faire partager son ressentiment à tous les princes grecs, qui regardèrent l'enlèvement d'une femme comme une insulte faite à la Grèce par l'Asie : la ruine d'Ilion fut résolue. Si quelques rois hésitèrent à s'engager dans une entreprise si périlleuse, et qui devait coûter tant de sang, ils furent bientôt entraînés par l'éloquence du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours artificieux d'Ulysse, roi d'Ithaque, le plus rusé des Grecs, et surtout par l'ardeur et par l'exemple de Diomède, fils de Tydée, roi de Calydon; d'Ajax, prince de Salamine; d'Achille, fils de Pélée, prince de Thessalie, et d'une foule de jeunes

guerriers, brûlant du désir d'effacer la gloire des héros de Thèbes et de Colchide.

Tous ces princes confédérés rassemblèrent dans le port d'Aulide une armée de cent mille hommes. Ils élurent Agamemnon pour leur chef, et douze cents vaisseaux les transportèrent sur les rivages de la Troade.

Le célèbre poète Homère, qui chanta cette longue guerre trois cents ans après la prise de Troie, représente à cette époque le ciel divisé comme la terre. Les dieux, selon la Fable, prirent parti, les uns pour le roi d'Ilion, et les autres pour les princes grecs : Apollon, Mars et Vénus protégeaient Troie; Pallas et Junon avaient juré sa ruine; et Jupiter, dans ses balances, pesait leurs destinées.

Les combats de la terre se répétaient dans le ciel; et les divinités de l'Olympe, descendant au milieu des camps, s'exposaient au glaive des mortels : tant était vive et brillante l'imagination de ces peuples, dont l'esprit semblait n'avoir plus à faire de progrès, lorsque leur raison et leur civilisation étaient encore dans l'enfance.

Troie était défendue par des remparts et des tours; une armée nombreuse la couvrait. Le fameux Hector, fils de Priam, le pieux Énée, Déiphobe, Pâris, et un grand nombre de princes d'Asie, alliés du roi de Pergame, résistèrent aux premiers efforts des Grecs, qui furent obligés de se retrancher dans leur camp et d'y renfermer la plus grande partie de leurs galères. Ces bâtiments n'étaient point pontés, les plus forts ne pouvaient porter que cent cinquante hommes, et, pour ne point les exposer aux tempêtes, on les retirait sur le rivage.

Tout annonçait une longue guerre : les forces étaient à peu près égales des deux côtés; les hautes murailles bravaient facilement les efforts d'une armée qui ne connaissait point les machines de guerre.

La plaine qui séparait la ville de Troie du camp des Grecs, devint le théâtre d'une multitude de combats qui ne décidaient rien : les troupes s'approchaient sans ordre : on se lançait d'abord des flèches et des javelots; on se mêlait ensuite pour se battre corps à corps. Tantôt les princes montaient sur des chars, tantôt ils combattaient à pied; ils s'accablaient réciproquement d'invectives.

Lorsqu'un chef tombait, la mêlée devenait furieuse autour de lui; les vainqueurs cherchaient à le dépouiller de ses armes; les vaincus voulaient défendre son corps : la nuit séparait les combattants, et la prochaine aurore éclairait de nouveaux combats. On ne savait ni préparer la victoire ni en profiter par des manœuvres : les batailles ne produisaient aucun fruit; les défaites ne coûtaient que du sang, et le triomphe ne donnait que de la gloire.

Après de longs et infructueux combats, interrompus par des trêves qu'on s'accordait pour brûler les morts et pour honorer leur mémoire par des jeux funèbres, les subsistances commencèrent à manquer dans le camp des Grecs. Une partie de la flotte fut chargée de ravager les îles et les côtes voisines.

Divers détachements se répandirent en Asie pour enlever les récoltes et les troupeaux, et pour obliger les alliés de Priam à revenir défendre leurs foyers.

Achille, fameux par cette guerre, portait de tous côtés le fer et la flamme, et

revenait au camp avec un butin immense et une foule d'esclaves, objet de l'avidité et des querelles des princes confédérés.

Bientôt la guerre recommença avec plus de vigueur. Ulysse et Ménélas avaient demandé à Priam de rendre Hélène et de conclure la paix. Le conseil des Troyens voulait qu'on acquiesçât à leur demande; mais le roi, touché des pleurs d'Hélène et de Pâris, et n'écoutant que son antique haine contre les Pélopides, rompit toutes négociations, et causa par cette opiniâtreté sa ruine et celle de sa patrie.

L'artificieux Ulysse, jaloux de Palamède, prince de l'île d'Eubée, qui avait conseillé la paix et dont on admirait à la fois la science et la valeur, fit cacher dans sa tente une forte somme d'argent, et parvint à faire croire que Priam l'avait envoyée pour acheter une trahison. Les Grecs irrités ordonnèrent la mort de Palamède.

Achille, qui l'aimait et qui n'avait pu le sauver, rompit avec ses cruels alliés, et ne voulut plus combattre pour eux; cette inaction d'un héros diminua la force des Grecs et augmenta celle des Troyens.

Hector et ses frères, plusieurs princes alliés, tels que Sarpédon, Rhésus, Memnon, faisaient un grand carnage des Grecs. Enfin Hector, forçant leurs retranchements, mit le feu à la flotte. La victoire semblait se déclarer pour Troie; mais alors Patrocle, ami d'Achille, ne pouvant supporter le triomphe de ses ennemis, fit avancer les Thessaliens, rétablit le combat et mit en fuite les Troyens. Plusieurs guerriers vaillants périrent dans cette bataille. Patrocle, revêtu des armes d'Achille, tua Sarpédon, et périt lui-même sous les coups d'Hector.

Cet événement changea le destin des deux armées. Achille, furieux de la mort de son ami, oublia son ressentiment pour les Grecs. Après avoir immolé douze prisonniers aux mânes de Patrocle, il se précipita au milieu des Troyens pour chercher Hector, le combattit, le tua, et traîna autour de la ville de Troie son corps attaché à un char.

Peu de temps après, une flèche, partie de la main de Pâris, termina les jours d'Achille. Pâris lui-même, le flambeau de cette guerre, fut tué par Philoctète, qui avait hérité des flèches d'Hercule.

Les deux armées avaient ainsi perdu leurs plus illustres guerriers. Les Troyens maudissaient Hélène, les Grecs soupiraient après leur patrie; et cependant le désir de la vengeance s'opposait à tous les vœux formés pour la paix.

Après dix ans de batailles infructueuses, Troie succomba (1) : sa chute, qui remplit la Grèce d'orgueil et l'Asie d'effroi, retentit encore dans l'Europe, et sert aujourd'hui même de principale époque à l'histoire.

Les poëtes disent que les Grecs, usant d'artifice, se cachèrent dans les flancs d'un immense cheval de bois qui devait être consacré à Minerve, et qu'entrés de nuit dans la ville, ils exterminèrent les Troyens, surpris par cette attaque imprévue.

(1) An du monde 2796. Avant Jésus-Christ 1208.

Il est probable qu'on a voulu nous apprendre, par cette allégorie, la première invention d'une machine de guerre dont l'extrémité, représentant la forme d'un cheval, renversa les murs de Troie.

Quoi qu'il en soit, les murs, les maisons, les palais, les temples de cette ville célèbre furent réduits en cendres. Priam périt au pied des autels après avoir vu égorger ses fils sous ses yeux. Hécube sa femme, Cassandre sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, toutes les princesses et toutes les Troyennes, chargées de fer, suivirent leurs vainqueurs, et terminèrent leur vie dans l'esclavage.

Tel fut le dénoûment de cette guerre cruelle. Les rois grecs satisfirent leur vengeance; mais cette jouissance fatale fut le terme de leur prospérité et le commencement des malheurs qui les attendaient dans leur patrie.

Peu même d'entre eux revirent leurs foyers. Ménesthée, roi d'Athènes, mourut dans l'île de Mélos; Ulysse erra dix ans avant de revoir Ithaque; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Idoménée, Philoctète, Teucer, Diomède, trouvèrent leur trône usurpé, leur lit souillé, leurs sujets soulevés, et cherchèrent un asile dans d'autres contrées. Le roi d'Argos fut assassiné par sa femme et vengé par son fils. Ménélas seul jouit du triste fruit de cette expédition : il ramena la coupable Hélène à Sparte; et l'on peut douter si ce ne fut pas plutôt une preuve du courroux des dieux qu'une marque de leur faveur.

Énée, suivi de quelques Troyens, parcourut les côtes de Grèce, de Sicile et d'Afrique; et abordant enfin en Italie, il y fonda une colonie qui, dans la suite des temps, donna naissance au peuple romain. Ainsi Rome, qui devait gouverner le monde, sortit des cendres de Troie. Nous devons aussi à la ruine de cette ville fameuse les trois plus beaux poèmes que l'esprit humain ait produits : l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, et l'*Énéide* de Virgile.

Ainsi se termina le premier âge de la Grèce, l'an 1184, suivant la chronologie ordinaire, et l'an 1209, selon les marbres d'Arundel trouvés à Paros.

Nous avons suivi la version la plus généralement répandue relativement au sort de Troie; cependant, si l'on en croit quelques passages d'Homère et de Strabon, confirmés par le témoignage de Xénophon, cette ville ne fut pas entièrement détruite. Énée y régna, ainsi que sa postérité. Scamandre, fils d'Hector, et Ascagne, fils d'Énée, occupèrent le trône. Les Troyens réparèrent les ruines de leur capitale, reprirent leur ancienne splendeur, et ne perdirent leur nom que dans le temps où les Éoliens, chassés de la Grèce par les Héraclides, vinrent en Asie.



SECOND AGE DE LA GRÈCE.

An du monde 2820. — Avant Jésus-Christ 1184.)

Nouveau gouvernement de la Grèce. — Première république. — Partage du Péloponèse entre les Héraclides. — Origine de Lycurgue. — Sa magnanimité. — Naissance de Charilaüs. — Voyage de Lycurgue. — Révolte à Sparte. — Mort de Charilaüs. — Retour de Lycurgue.

Après avoir fait connaître les temps fabuleux et héroïques de la Grèce, temps qui ont été plutôt chantés qu'écrits, et sur lesquels la poésie nous a transmis plus de lumières que la philosophie et l'histoire, le fil des événements semble tout à coup interrompu : la civilisation des Grecs s'avance dans le silence et dans l'obscurité; nous n'avons que des relations incertaines sur tous les événements dont la Grèce fut le théâtre pendant quatre cents ans.

Un petit nombre de noms célèbres, de faits marquants, échappés à l'oubli et transmis par les écrivains de l'antiquité, nous apprennent seulement que les Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, chassèrent les Pélopides de la presqu'île, et forcèrent les Ioniens et les Achéens à s'exiler et à passer en Asie, où ils fondèrent de nombreuses colonies.

Toutes les villes, tous les peuples de la Grèce étaient gouvernés dans le premier âge par des rois; on voit qu'Agamemnon commanda ceux de son temps. Quatre siècles après, l'esprit républicain se répandit par toute la Grèce; le gouvernement monarchique ne se maintint que dans la Macédoine ; l'amour de la liberté devint la première des passions. La vengeance des rois avait causé la ruine de Troie; l'amour de l'indépendance fit sentir à chaque ville sa force, à chaque homme sa dignité : on discuta les lois auxquelles on voulait se soumettre; on consulta les sages de tous les pays. La lumière, dissipant les ténèbres, remplit la Grèce de législateurs, de philosophes, de poètes et d'orateurs.

Le désir de commander reste le même parmi les hommes, et ne fait que changer de forme, suivant les différentes espèces de gouvernement. Chez les Grecs sauvages il fallait être le plus fort pour dominer : c'était le temps d'Hercule, de Thésée et de Philoctète, etc. Sous la domination des rois, la bravoure qui les défendait, la flatterie qui caressait leurs passions, étaient les seuls moyens d'arriver à la puissance : mais, pour parvenir au gouvernement d'un peuple libre, pour primer parmi ses égaux, il faut avoir la science qui éclaire, l'éloquence qui persuade, le talent qui séduit et entraîne, ou l'héroïsme qui éblouit.

Aussi l'on vit bientôt cette petite contrée, que connaissaient à peine l'Afrique

et l'Asie, peuplée de talents supérieurs, de génies transcendants, de guerriers célèbres, répandre le plus vif éclat dans le monde. Tous ses rois ligués avaient été dix ans devant les remparts d'une seule ville : ses peuples, devenus libres, furent promptement en état de résister à toutes les forces de l'Asie, de dominer toutes les mers, et de porter leurs armes en Sicile, en Afrique et jusqu'aux bornes de l'Inde.

Il aurait été aussi curieux qu'important de suivre avec détail les causes de cette grande révolution qui changea la face de la Grèce, et les degrés par lesquels on parvint à l'opérer; mais comme elle commença peu de temps après la prise de Troie, à cette époque obscure du passage de la Fable à l'Histoire, les anciens ne nous ont transmis à cet égard que des notions vagues.

Ce qu'on sait positivement, c'est que, dans l'origine, les Grecs, ainsi que l'observe Platon, s'étaient tous soumis au gouvernement monarchique, le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix, et dont l'autorité paternelle avait donné l'idée et le modèle.

Peu à peu les passions des courtisans, la corruption des monarques, leurs injustices, la violence des usurpateurs qui s'emparaient de la puissance, firent dégénérer la monarchie en despotisme. Les premiers rois avaient un pouvoir borné, consultaient leur nation et ne gouvernaient que pour elle : l'habitude et l'ivresse du pouvoir leur persuadèrent que leur volonté devait tenir lieu de loi, et que leurs peuples ne devaient être que les instruments de leurs passions. On peut juger, par les crimes dont le palais des Atrides fut le théâtre, des désordres qui régnèrent alors dans toutes les cours de la Grèce.

Un peuple à demi civilisé, conservant la vigueur de la barbarie, ne pouvait supporter tranquillement une telle servitude : l'éloignement des rois grecs pendant dix années avait accoutumé les nations à leur absence; un désir violent de liberté s'établit partout, excepté dans la Macédoine. Les peuples se donnèrent un gouvernement républicain, mais varié suivant leur génie et leur caractère.

Il resta cependant toujours quelques partisans du régime monarchique; de temps en temps on vit des citoyens ambitieux se rendre momentanément maîtres de leur patrie; quelques guerriers heureux, quelques hommes opulents, méprisant les lois et n'écoutant que leur ambition, s'élevèrent au pouvoir suprême par trahison ou par violence.

N'ayant pour eux ni le droit de naissance ni celui d'élection, ils vivaient dans les alarmes; pour maintenir leur usurpation, ils sacrifiaient à leur sûreté tous ceux dont ils redoutaient le mérite, le rang, l'opulence et le patriotisme. Cette conduite inhumaine, qui finissait presque toujours par les précipiter du trône, fit détester aux Grecs non-seulement l'autorité, mais le nom de *tyran*, qui signifiait alors *roi*.

La haine attachée à cette odieuse dénomination s'est conservée jusqu'à nos jours. On peut encore, je crois, attribuer la révolution arrivée en Grèce à une autre cause : la monarchie convient aux grands États, et la république aux petits : la Grèce était trop divisée pour conserver longtemps cette foule de princes

dont l'ambition, les dépenses, les caprices et les discordes opprimaient les villes.

Une population nombreuse, qui occupe un territoire étendu, sent la nécessité d'une grande force pour la contenir et la diriger. Elle peut d'ailleurs, sans se ruiner, pourvoir à l'éclat du monarque et de sa famille; enfin, dans de pareils pays, les intérêts sont trop épars, et toute réunion est trop difficile pour qu'on puisse fréquemment renverser l'autorité établie. Mais dans une cité où tous les citoyens se connaissent, où l'injure faite à l'un est promptement sentie par l'autre, où toutes les dépenses excessives du trône sont un fardeau insupportable pour les sujets, au milieu d'une population resserrée qui peut se réunir à toute heure et à tout instant, la tyrannie ne peut durer, et la liberté doit y être plus ardemment désirée, plus facilement établie, plus courageusement surveillée et défendue.

On ne sait pas précisément quel fut le peuple qui le premier établit en Grèce la liberté sur les ruines de la monarchie. La première république dont l'histoire nous ait fait connaître les institutions est celle de Sparte. Athènes ne reçut les lois de Dracon et de Solon qu'environ deux siècles après la promulgation des ordonnances de Lycurgue à Lacédémone.

Nous n'examinerons avec détail que ces deux législations : elles ont été mieux connues que toutes les autres, et d'ailleurs Athènes et Sparte ont dû à leurs lois un tel éclat et une telle puissance, qu'on peut regarder ces deux peuples comme les pivots sur lesquels ont tourné toutes les affaires de la Grèce, qui ne fut forte que par leur union et déchirée que par leurs querelles.

En écrivant ainsi l'histoire de Sparte et d'Athènes, on fait connaître celle de tous les Grecs, jusqu'au moment où la ville de Thèbes, ensuite les rois de Macédoine, et enfin la ligue des Achéens, rivalisèrent et remplacèrent leur influence.

Nous avons vu qu'après la prise de Troie la maison d'Argos s'était souillée par des forfaits. Agamemnon, revenant à Mycènes, trouva son trône et son lit profanés : Égisthe, fils de Thieste, avait séduit Clytemnestre, et gouvernait l'Argolide. Tous deux assassinèrent Agamemnon et régnèrent à sa place.

Bientôt Oreste, son fils, parut, le vengea et reprit son trône. La mort de Clytemnestre, sa mère, remplit son cœur de remords; ce qui fit dire aux poètes qu'il était poursuivi par les Furies. Ce roi malheureux et coupable avait aussi tué Pyrrhus, fils d'Achille, qui lui avait enlevé Hermione, fille d'Hélène.

Quelques auteurs prétendent qu'il mourut daus une course de chars, d'autre par la morsure d'un serpent.

Tisamène son fils fut renversé du trône par les Héraclides.

Hercule, descendant de Danaüs, étant persécuté par Eurysthée, n'avait pu faire valoir ses droits au trône contre la maison de Pélops. Il les transmit à ses fils qui furent bannis du Péloponèse, et qui tentèrent plusieurs fois sans succès d'y rentrer. On regarda leurs prétentions comme criminelles tant qu'on respecta le nom de Pélops; mais les crimes des Atrides ayant excité la haine et le mépris, les Héraclides en profitèrent pour réveiller en leur faveur l'attachement des peuples du Péloponèse.

Leurs chefs étaient trois frères : Témène, Cresphonte, Aristodème. Soutenus par les Doriens, ils entrèrent dans la presqu'île : tout le pays se déclara pour eux. Les descendants d'Agamemnon et de Nestor se réfugièrent avec les Achéens et les Ioniens qui voulurent les suivre dans l'Attique, d'où, peu de temps après, ils partirent pour l'Asie.

Les Héraclides, maîtres du Péloponèse, le partagèrent entre eux : Argos échut à Témène; la Messénie à Cresphonte; Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème qui était mort pendant cette expédition, régnèrent tous deux à Lacédémone. Depuis ce temps, elle eut toujours deux rois.

Les Héraclides devinrent bientôt jaloux de la puissance des Athéniens, qui s'augmentait rapidement par le grand nombre des bannis du Péloponèse que le roi Codrus protégeait et attirait dans l'Attique; ils firent donc la guerre au roi d'Athènes, et, quoique vaincus dans un combat, ils demeurèrent maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare.

Ils établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens. Ces Doriens, après la mort de Codrus, passèrent, les uns en Crète et les autres dans l'Asie-Mineure. Ainsi, cette révolution, qui détruisit la maison d'Argos, peupla l'Asie-Mineure de Grecs.

Les Achéens y fondèrent Smyrne et onze autres villes; les Ioniens bâtirent Ephèse, Clazomène et Samos; les Eoliens, plusieurs villes dans l'île de Lesbos; les Doriens, Halicarnasse, Gnide et d'autres villes : ils s'établirent aussi dans les îles de Rhodes et de Cos.

Eurysthène et Proclès eurent pour successeurs leurs enfants, Agis et Soïès. Ce fut sous leur règne que l'esclavage parut à Sparte. Les habitants de la ville d'Ilos avaient refusé de payer les contributions imposées par Agis. Le roi assiégea leur ville, la prit, et réduisit tous les habitants en servitude : ils furent condamnés aux fonctions les plus pénibles. Dans la suite, les Lacédémoniens occupèrent les ilotes à labourer leurs champs, sans les affranchir de leur esclavage.

Tandis que, dans les autres contrées de la Grèce, la tyrannie des princes faisait naître l'amour de la liberté, elle naquit chez les Spartiates de la faiblesse d'un de leurs rois, nommé Eurypon : le peuple en abusa; l'autorité monarchique s'affaiblit, et le désordre la remplaça.

Son successeur, le roi Eunome, laissa en mourant deux fils qu'il avait eus de différents lits; l'un s'appelait Polydecte, l'autre fut le célèbre Lycurgue. Polydecte mourut sans enfants; mais sa femme était enceinte. Lycurgue déclara que la royauté appartiendrait à l'enfant qui devait naître, si c'était un fils; il ne voulut gouverner le royaume qu'en qualité de tuteur.

Cependant la reine lui fit dire secrètement que, s'il voulait lui promettre de l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Cette odieuse proposition fit frémir Lycurgue; mais il dissimula l'horreur qu'elle lui causait, différa de répondre, et gagna si bien le temps par ses artifices, qu'il la trompa jusqu'au terme de sa grossesse.

Quand l'enfant fut né, on l'apporta promptement à Lycurgue, ainsi qu'il l'a-

vait ordonné : il le déclara publiquement roi, le nomma Charilaüs, le fit nourrir avec soin, et confia son éducation à des hommes qui pouvaient répondre de sa sûreté.

Cependant le plus grand désordre régnait dans l'État; l'autorité des rois était de jour en jour plus méprisée, et le frein des lois ne pouvait plus réprimer la turbulence du peuple. Loin de rendre justice à la vertu de Lycurgue, la multitude, égarée par la reine qui le haïssait, l'accusa de tramer une conspiration.

Il en méditait en effet une bien glorieuse, la régénération des lois et la réforme des mœurs.

Plein de cette grande idée. et voulant acquérir les lumières qui lui manquaient pour exécuter ce vaste dessein, il s'éloigna de Sparte et voyagea en Crète et en Égypte, afin d'étudier la législation des deux pays les plus célèbres alors par la sagesse de leurs lois.

Il parcourut aussi l'Asie, où il rassembla les ouvrages d'Homère, alors dispersés par fragments, et chantés dans les villes d'Ionie par quelques musiciens qu'on appelait *rhapsodes*.

Après avoir examiné les réglements et les coutumes de tant de contrées diverses, il créa un système de gouvernement si extraordinaire et si impraticable en apparence, qu'on croirait qu'il n'a jamais pu subsister, si son existence pendant sept siècles n'était pas attestée par tous les auteurs de l'antiquité.

On ne peut concevoir comment un homme seul parvint à établir sans violence, au milieu d'un peuple où la licence régnait, une législation austère qui révoltait les esprits, détruisait les propriétés, abaissait l'orgueil, comprimait les rois, condamnait les plaisirs, et enchaînait toutes les passions, hors celles de la gloire et de la liberté.

Tandis que Lycurgue parcourait la terre en méditant ses lois, le peuple de Sparte se souleva et massacra le jeune roi Charilaüs. La ville, éprouvant tous les maux de l'anarchie, sentit la nécessité d'un gouvernement; on envoya des députés à Lycurgue pour hâter son retour. Il revint; mais il connaissait son siècle et savait qu'il était nécessaire de donner à l'autorité des lois l'appui de celle des dieux. Il partit donc pour Delphes, consulta Apollon, et reçut cet oracle célèbre qui l'appelait « ami des dieux, et dieu plutôt qu'homme. »

L'oracle déclarait de plus qu'Apollon avait exaucé ses prières, et que la république qu'il allait établir serait la plus sage, la plus glorieuse et la plus florissante qui eût jamais existé.

Revenu à Lacédémone, il communiqua son plan aux principales personnes de la ville, et, lorsqu'il se fut assuré de leur consentement, il parut dans la place publique, accompagné de gens armés, pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise. Là, en présence du peuple, il lut, proclama ses lois et en ordonna l'exécution. Nous allons entrer dans quelques détails pour faire connaître cette étonnante législation.

LÉGISLATION DE LYCURGUE.

(An du monde 3100. — Avant Jésus-Christ 904.)

Création d'un sénat. — Pouvoir des éphores créés par le roi Théopompe. — Réglements sur les biens, les monnaies et les manufactures. — Repas publics. — Blessure de Lycurgue dans une révolte. — Éducation des enfants. — Éducation des femmes. — Départ de Lycurgue pour Delphes. — Réponse de l'oracle de Delphes. —Mort de Lycurgue.

L'idée principale du législateur de Sparte, en formant son nouveau gouvernement, fut de donner aux Lacédémoniens une constitution mixte qui réunît les avantages de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. Il pensa que la création d'un sénat, revêtu d'une grande autorité, tempérerait la puissance des rois qui penchait souvent vers la tyrannie, et contiendrait la turbulence du peuple dont les passions précipitaient l'État dans l'anarchie. La durée de ses institutions en prouva la sagesse.

Les deux rois, tirés des deux branches de la maison des Héraclides, continuèrent à occuper le trône. Ils joignaient aux honneurs de la royauté ceux du grand sacerdoce; ils commandaient les armées et présidaient le sénat. Les sénateurs étaient au nombre de trente, en comptant les deux princes; on les nommait à vie. Toutes les lois, toutes les ordonnances étaient examinées, discutées et proposées par le sénat. Le peuple approuvait ou rejetait ses propositions, sans pouvoir les discuter ni les modifier.

Cinq autres magistrats, nommés *éphores*, choisis par le peuple pour empêcher les rois et le sénat d'étendre leur autorité au delà de leurs attributions, avaient le droit de destituer, d'emprisonner les sénateurs et de les condamner à mort; ils pouvaient même faire arrêter les rois et les suspendre de leurs fonctions jusqu'au moment où l'oracle consulté ordonnait leur rétablissement.

Hérodote et Xénophon attribuent à Lycurgue la création des éphores : Aristote et Plutarque disent au contraire que ce fut un roi nommé Théopompe qui les établit cent trente ans après la mort de Lycurgue, dans le dessein de réprimer l'ambition du sénat.

On peut, je crois, concilier ces opinions contradictoires avec le respect inviolable qu'on gardait à Sparte pour les lois de Lycurgue, en disant que ce législateur avait conçu l'idée de l'établissement des éphores, et en avait ordonné l'élection dans le cas où il s'élèverait quelque mésintelligence entre le sénat et les rois.

On rapporte un mot du roi Théopompe lorsqu'il fit nommer les éphores. Sa

femme lui reprochait cette démarche, qui devait laisser à ses enfants une autorité plus faible que celle qu'il avait reçue de ses pères ; il répondit : « Je la leur » laisserai plus grande ; car elle sera plus durable. »

Lycurgue avait créé une constitution plus sage et plus solide que toutes celles qui existaient dans la Grèce : c'était, pour ainsi dire, un traité entre les passions qui troublent le repos des États, puisqu'elle assurait l'éclat du trône et la liberté du peuple, en les tempérant par la sagesse et par la puissance d'un sénat.

Une institution capable de maintenir si longtemps l'équilibre entre tous les pouvoirs était, certes, l'œuvre d'un grand génie ; mais ce qui peut paraître encore plus étonnant, c'est la hardiesse avec laquelle Lycurgue entreprit de faire venir les mœurs au secours et à l'appui de ses lois.

Ses idées, supérieures aux vues ordinaires de la politique, avaient pour objet de fonder la force de l'État sur la vertu ; et cependant plusieurs de ses lois sont évidemment contraires aux principes de la justice et aux maximes d'une saine morale.

Pour tarir dans sa république les deux sources les plus communes de la corruption, la pauvreté et la richesse, il mit, pour ainsi dire, les biens en commun, et partagea également toutes les terres qu'il distribua en trente-neuf mille parts : neuf mille furent données aux citoyens de Sparte et trente mille aux habitants de la campagne.

Voulant parvenir à établir la même égalité dans les propriétés mobilières, et bannir toute espèce de luxe, il abolit les monnaies d'or et d'argent, et en créa une de fer, si pesante et de si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de cinq cents francs.

Ce réglement pouvait le dispenser de chasser de sa ville les manufactures de luxe et les arts frivoles ; cependant il les bannit par une ordonnance formelle, pour éloigner tout ce qui pourrait amollir les mœurs.

Le même amour de la pauvreté et de l'égalité lui fit prescrire les repas publics : tous les citoyens mangeaient ensemble ; leur nourriture était réglée par la loi, et il était défendu à tout citoyen de dîner en particulier chez lui.

Cette défense fut si sévèrement observée que, longtemps après, le roi Agis, au retour d'une campagne glorieuse, se vit réprimandé et puni, parce qu'il avait dîné avec la reine, au lieu de se rendre au repas public.

Chacun apportait à ces banquets un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, un peu de monnaie pour faire apprêter et assaisonner les vivres.

Le plus connu de tous leurs mets, et celui qu'ils préféraient, était le brouet noir. Denys le tyran, d'autres disent le roi de Pont, voulut goûter de ce mets qu'il fit apprêter par un cuisinier lacédémonien : il lui parut détestable. Mais le cuisinier lui dit : « Seigneur, pour trouver ce mets bon, il faut s'être baigné » avant dans l'Eurotas ; car l'exercice et la faim, voilà ce qui assaisonne tous » nos mets. »

On amenait les enfants même à ce repas : ils se formaient à la tempérance, et

s'instruisaient en écoutant des entretiens graves. Lorsqu'ils entraient dans la salle un vieillard leur disait, en leur montrant la porte : « Rien de tout ce qui se » dit ici ne sort par là. »

Il est difficile de concevoir comment Lycurgue osa et put renverser toutes les fortunes, et dépouiller tous les citoyens de leurs propriétés. Il est vrai qu'autrefois les Héraclides avaient fait un partage égal des terres de la Laconie, et que le législateur ne faisait ainsi que revenir à cette égalité primitive; de plus on doit dire que la prodigalité des uns, l'avarice des autres et diverses circonstances avaient amené un tel état de choses, qu'un petit nombre de citoyens possédaient toutes les terres, tandis que le peuple était dans la plus affreuse pauvreté. Cette extrême misère de la plus grande partie de la nation la portait souvent à des émeutes, et plaçait les citoyens riches dans une situation périlleuse : la haine de la multitude contre eux et les dangers qu'ils couraient, les déterminèrent à se soumettre aux lois de Lycurgue.

Cependant ce ne fut pas sans quelque résistance : ils soulevèrent d'abord leurs partisans, et excitèrent un tumulte, au milieu duquel un jeune homme, nommé Alcandre, frappa Lycurgue d'un coup de bâton, et lui creva l'œil. Le peuple indigné saisit le coupable et le livra au roi qui, loin de s'en venger, le prit sous sa protection, et par sa bonté changea totalement le caractère de ce jeune homme.

Lycurgue voulant former des hommes et des citoyens, ne laissa point aux pères la propriété de leurs enfants : dès qu'ils étaient nés, les anciens de leurs tribus les visitaient; l'enfant qu'on trouvait trop faible était condamné à périr : loi sauvage et aussi contraire à la raison qu'à la nature.

A sept ans les enfants quittaient leurs mères : on les distribuait en classes; leur tête était rasée, ils marchaient nu-pieds; on les accoutumait à braver l'intempérie des saisons.

A douze ans ils apprenaient les lois, et s'habituaient à l'obéissance qu'exigeaient les magistrats, et au respect qu'on doit à la vieillesse.

Formés à la lutte, instruits à manier le glaive, à lancer le javelot, on les faisait battre les uns contre les autres, et si vivement qu'ils y perdaient quelquefois des membres et même la vie.

Dans le dessein de les former aux ruses de la guerre, on leur permettait de voler quelques fruits; ces vols n'étaient punis que lorsqu'ils se laissaient surprendre.

A la fête de Diane on les battait de verges pour exercer leur patience et leur courage : ceux qui montraient le plus de constance étaient les plus estimés.

Lycurgue les rendait durs et braves pour qu'ils ne fussent jamais conquis; mais il les faisait pauvres et ennemis du luxe pour qu'ils ne fussent jamais conquérants. L'expérience ne prouva que trop l'impossibilité de rendre un peuple guerrier, et de l'empêcher d'être ambitieux.

La jeunesse s'instruisait par la conversation, et non par la lecture. La musique guerrière était en honneur à Sparte, où l'on proscrivait toute musique tendre et voluptueuse.

Les Lacédémoniens ne connaissaient d'autre éloquence que la concision; ils voulaient que la parole fût rapide comme la pensée, et l'ornement de l'esprit leur semblait aussi frivole que celui du corps.

On a souvent admiré la brièveté de leurs réponses. Les ambassadeurs d'un peuple étranger leur dirent un jour : « Nous mettrons tout à feu et à sang dans » votre pays, si nous y entrons. » Le sénat répondit : *Si.* »

Le premier objet du législateur était d'inspirer aux citoyens un amour ardent pour la patrie : il devait la préférer à tout; cet amour était la première des vertus. S'ils faisaient la guerre, *vaincre ou mourir* devenait leur devise; quel que fût le nombre des ennemis, il était défendu de fuir. Chaque citoyen avait le droit d'insulter impunément le lâche. Le soldat devait, comme le dit une femme spartiate à son fils, se défendre jusqu'à la mort, *et revenir sur ou sous son bouclier.*

L'éducation des femmes était presque aussi sévère que celle des hommes : elles s'exerçaient à la lutte, à la course, à lancer le javelot; elles se montraient nues sur l'arène. On parait leur âme et non leur corps, et leur vertu, disait-on, rendait la pudeur inutile.

Cet usage, qui blessait la modestie, s'opposait plutôt à l'amour qu'au vice. Lycurgue voulait que les femmes de Sparte fussent plus citoyennes que mères et qu'épouses : en élevant leur courage, il endurcit leur cœur. Lorsqu'on rapportait un Lacédémonien tué sur le champ de bataille, sa femme ou sa mère, avant de le pleurer, examinait ses blessures pour voir s'il les avait reçues à la poitrine ou au dos, si elles étaient honorables ou honteuses.

Enfin le législateur, sacrifiant tous les intérêts privés à l'intérêt public, et les sentiments de la nature à l'amour de la patrie, permit aux vieillards et aux hommes valétudinaires de céder leurs femmes aux jeunes gens qui pouvaient faire naître d'elles des enfants robustes.

Tous ces réglements firent des Lacédémoniens un peuple à part, une espèce de communauté politique et guerrière, qui étonna son siècle et la postérité par l'austérité de ses mœurs, par l'indépendance de ses habitants, par l'intrépidité de ses guerriers. Mais cette nation, admirable quand on la considère dans l'éloignement, devait offrir un triste spectacle à ceux qui venaient la visiter. Lacédémone était un temple dédié à la gloire et à la liberté, dont les prêtres fanatiques avaient banni les arts, les lettres, l'amour, l'amitié, l'aisance, les plaisirs, et jusqu'aux liens les plus doux qui attachent les familles : ce peuple était fait pour être célèbre, et non pour être heureux.

Toutes les lois de Lycurgue entourèrent les hommes de tant de chaînes, et par le moyen de l'éducation publique se gravèrent si profondément dans les âmes, qu'on ne vit à Sparte, pendant plusieurs siècles, aucune sédition populaire, aucune violence privée, aucun empiétement de la part de l'autorité royale.

Cette discipline austère, cette vertu publique donnèrent aux Lacédémoniens un empire d'estime sur les Grecs; mais cet empire, trop dur et trop étranger à leurs mœurs, les fatigua bientôt; et la brillante Athènes, rivale de

Sparte, profita, pour étendre son influence, de la haine qu'inspirait le joug pesant des Lacédémoniens.

Quoique le législateur de Sparte eût tendu constamment au double but d'assurer la liberté du peuple et de le mettre à l'abri des attaques de l'étranger, plusieurs de ses concitoyens hasardèrent de lui faire quelques observations critiques sur ses lois.

L'un d'eux, effrayé de la puissance du trône et de celle du sénat, lui proposait d'établir dans l'État une égalité absolue; il répondit : « Essaie-la toi-même » dans ta maison. »

Un autre lui demandait d'indiquer aux Spartiates les meilleurs moyens à prendre pour se défendre contre leurs ennemis; il dit : « C'est de demeurer » pauvre. »

On lui proposait d'environner la ville de murailles : « J'aime mieux, dit-il, » qu'elle soit entourée d'hommes. »

Ce qui est certain, c'est que sa république fut puissante et florissante jusqu'au moment où Lysandre y introduisit à la fois les trésors et les vices des peuples vaincus.

Après avoir achevé cette grande entreprise, Lycurgue déclara qu'il allait consulter l'oracle d'Apollon, et fit jurer à ses concitoyens qu'ils exécuteraient ses lois inviolablement jusqu'à son retour.

Arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon : l'oracle déclara que Sparte serait la cité la plus illustre et la plus heureuse tant qu'elle observerait ses lois. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et se laissa ensuite mourir de faim pour que ses concitoyens, qui avaient fait serment d'exécuter ses réglements jusqu'à son retour, n'eussent aucun prétexte pour les enfreindre.

Les anciens auteurs ne sont pas d'accord sur le temps où vécut Lycurgue : Aristote le fait naître à l'époque où régnait Iphitus; Xénophon place sa naissance quelques années après l'établissement des Héraclides dans le Péloponèse; Eutichydès dit qu'il était le onzième descendant d'Hercule.

Il connut le sage Thalès en Crète; il prit en Égypte l'idée de la séparation des citoyens en classes. Les assemblées du peuple se tenaient par ses ordres en plein champ. Craignant la séduction de l'éloquence, il ne voulut ni juges ni tribunaux, et il ordonna que les différends des citoyens seraient jugés par des arbitres.

Malgré l'austerité de ses décrets contre les arts, le luxe et la volupté, il voulait que la jeunesse spartiate fût gaie, et l'on vit avec surprise que le plus sévère de tous les législateurs fût le seul qui eût élevé un autel au rire.

On peut se faire une idée de la poésie permise à Sparte par cette chanson lacédémonienne que Plutarque nous a conservée, et qui fut traduite par Amyot.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

CHOEUR DES JEUNES GENS.

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

CHOEUR DES ENFANTS.

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Les femmes lacédémoniennes, dont les mœurs étaient aussi mâles que celles de leurs maris, ne plaçaient leur amour-propre que dans la gloire de leurs époux et de leurs enfants; elles exaltaient leur courage, et ils avaient pour elles le plus grand respect. Une étrangère disait à la femme de Léonidas : « Vous êtes » les seules femmes qui commandiez aux hommes. — Aussi, répondit la reine » de Sparte, sommes-nous les seules qui fassions des hommes. »

Une mère, pour consoler son fils qu'une blessure rendait boiteux, lui dit : « Chacun de tes pas te rappellera ta valeur. »

Le célibat était méprisé. Un jeune Spartiate, refusant de se lever devant un illustre capitaine qui n'était pas marié, lui dit : « Tu n'as point d'enfants qui » puissent me rendre un jour cet honneur. »

Le respect pour la vieillesse était un devoir ; on vit même un jour au spectacle d'Athènes les ambassadeurs de Lacédémone céder leurs places à un vieillard qui n'en pouvait pas trouver parmi ses compatriotes.

L'amour du bien public fut la vertu qui distingua le plus les Lacédémoniens : un d'eux, nommé Pédarète, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conseil de la république, témoigna sa joie de ce que Sparte avait trouvé trois cents citoyens qui valaient mieux que lui.

Leurs prières étaient brèves comme leurs discours; ils demandaient seulement aux dieux *de favoriser les gens de bien.* Socrate préférait cette oraison aux riches offrandes et aux cérémonies pompeuses de l'Attique.

Ce peuple belliqueux voulait que, chez lui, toutes les statues des divinités fussent armées, même celle de Vénus. Cependant ces citoyens intrépides connaissaient la peur : c'était celle des lois.

Sparte avait un temple consacré à la crainte : on l'avait placé près du lieu où se rassemblaient les éphores. Les Lacédémoniens pensaient, comme Plutarque, que le citoyen qui craint le plus les lois est celui qui redoute le moins l'ennemi : il disait que la crainte du blâme empêche la crainte de la mort.



PREMIÈRES GUERRES DE SPARTE.

(An du monde 3261. — Avant Jésus-Christ 743.)

Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens. — Combat et mort de six cents guerriers. — Création des éphores. — Cause de la guerre en Messénie. — Retraite des Messéniens dans la ville d'Ithome — Renouvellement de la guerre. — Origine des Parthéniens. — Blocus et prise d'Ithome. — Révolte des Messéniens. — Leur entière défaite. — Messine bâtie par eux.

Peu de temps après la mort de Lycurgue les Lacédémoniens, sous le règne de Théopompe, firent la guerre aux Argiens qui leur disputaient la possession d'un petit pays nommé Thyréa. Les deux peuples, voulant épargner le sang de leurs concitoyens, nommèrent de chaque côté trois cents champions pour decider cette querelle : presque tous périrent dans le combat; il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien, nommé Othriades. Chaque peuple s'attribua la victoire; le combat continua : les deux Argiens périrent. Mais Othriades, vainqueur, ne voulant pas survivre à ses compagnons d'armes, se tua lui-même sur le champ de bataille.

Ce fut après cette guerre que le roi Théopompe, jaloux du sénat et profitant des sujets de plaintes que ce corps avait donnés au peuple, créa cinq nouveaux magistrats, nommés *éphores*, qui devaient surveiller la conduite des sénateurs et même celle des rois. On les élisait pour un an; leur autorité, fort étendue tant que la guerre durait, était très bornée pendant la paix.

Le ravissement d'Hélène avait causé la ruine de Troie; une injure faite à quelques femmes de Sparte fut l'origine d'une longue guerre qui détruisit le royaume des Messéniens.

Suivant un antique usage, les habitants de Sparte venaient offrir des sacrifices aux dieux dans un temple situé sur la frontière de la Laconie et de la Messénie. Les Messéniens, au milieu des fêtes qui suivirent ce sacrifice, enlevèrent quelques filles lacédémoniennes. Alcmène, roi de Sparte, pour se venger de cet outrage, entra en Messénie sans déclarer la guerre, surprit de nuit la ville d'Amphée, et massacra tous ses habitants.

Quatre mois après les Messéniens pénétrèrent à leur tour en Laconie sous la conduite de Phaès, leur roi. Les deux armées se livrèrent bataille; le combat dura toute une journée, et la victoire resta indécise.

L'année suivante, l'armée lacédémonienne, en quittant Sparte, jura de n'y pas revenir avant d'avoir conquis la Messénie. Une nouvelle bataille eut lieu sans qu'aucun parti pût s'attribuer la victoire. Mais une maladie contagieuse

s'étant répandue dans le camp des Messéniens, diminua leurs forces à un tel point qu'ils se virent obligés de se retirer et de se renfermer dans la ville d'Ithome, située sur une haute montagne.

L'oracle de Delphes, consulté par eux, déclara qu'ils devaient, pour s'assurer la faveur des dieux, leur offrir en holocauste une de leurs princesses. Aristodème, prince du sang royal, sacrifia sa fille.

Bientôt après les Lacédémoniens s'approchèrent d'Ithome. Les Messéniens vinrent à leur rencontre : le combat fut opiniâtre et sanglant. Euphraès, roi de Messène, tomba percé de coups ; la mêlée fut terrible autour de lui. Aristodème l'enleva des mains des Spartiates et le ramena dans Ithome, où il mourut de ses blessures.

La valeur brillante d'Aristodème lui mérita la couronne : les suffrages unanimes de son peuple la lui donnèrent. Profitant habilement de leur confiance et de leur ardeur, il marcha contre les ennemis, les battit, prit le roi Théopompe, et le fit mourir avec trois cents Spartiates.

Cette guerre se prolongeait toujours et semblait interminable. Les Lacédémoniens, qui avaient juré de ne pas revenir chez eux avant d'avoir subjugué leurs ennemis, commencèrent à craindre qu'une si longue absence ne causât l'extinction de leurs familles. Ils envoyèrent à Sparte les jeunes soldats nouvellement enrôlés, et qui n'étaient pas liés comme eux par un serment : ils leur cédèrent tous leurs femmes, et les enfants qui naquirent de ces mariages illicites s'appelèrent Parthéniens. Dans la suite, honteux de leur origine, ils se bannirent eux-mêmes, et allèrent s'établir à Tarente en Italie, où ils fondèrent une colonie.

La guerre dura encore quatre années. Enfin, après une longue vicissitude d'échecs et de succès, les Spartiates bloquèrent la ville d'Ithome. Les Messéniens résistèrent longtemps; mais, leurs vivres étant épuisés, ils se rendirent. Aristodème se tua sur le tombeau de sa fille. Ithome fut rasée, et le peuple messénien se vit réduit en servitude. Cette première guerre avait duré vingt ans.

Trente ans après, les Messéniens se révoltèrent sous la conduite d'un de leurs princes, nommé Aristomène, qui défit plusieurs fois complétement les Spartiates(1). Ceux-ci consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de demander un général à la ville d'Athènes.

Les Athéniens, jaloux de Lacédémone, et désirant plutôt sa perte que ses succès, lui envoyèrent avec une sorte de dérision, un poète, nommé Tyrtée, qui était petit et contrefait. Ce nouveau général n'avait jamais porté les armes; son inexpérience lui attira des revers; il fut vaincu trois fois. Les Spartiates, découragés, voulaient abandonner le camp et retourner dans leurs foyers. Mais Tyrtée, plus habile en poésie qu'en tactique, composa des chants, dont la verve et l'harmonie transportèrent les Lacédémoniens d'une telle ardeur qu'ils lui demandèrent de les mener sur-le-champ à l'ennemi. Tyrtée, répondant à leurs vœux, défit complétement les Messéniens, qui se retirèrent sur le mont Ira.

(1) An du monde 3320. Avant Jésus-Christ 684.

Après une défense opiniâtre, Aristomène périt, et les Messéniens cessèrent d'exister : les uns furent pris et réduits à la condition des ilotes; les autres, cherchant leur salut dans la fuite, renoncèrent à leur patrie, et s'établirent en Sicile, où ils bâtirent la ville de Messine.

Avant de parler d'une autre guerre que la république de Sparte soutint contre les Athéniens, nous allons faire connaître les révolutions qui étaient survenues dans la ville d'Athènes depuis la mort du roi Codrus.

RÉVOLUTIONS D'ATHÈNES.

Gouvernement des archontes. — DRACON. — Législation de Dracon. — Son exil et sa mort. — Gouvernement d'Épiménide. — Son départ. — SOLON. — Élection de Solon. Prise de Salamine par la ruse de Solon. — Pouvoirs de l'aréopage. — Lois de Solon. — Son départ. — Son retour. — PISISTRATE. — Son ambition. — Sa politique astucieuse. — Son respect pour Solon et ses lois. — Mort de Solon. — Exil de Pisistrate. — Son retour. — Son nouveau gouvernement. — Sa mort. — HIPPARQUE et HIPPIAS, ses fils, chefs de la république. — Injustice d'Hipparque. — Sa mort. — Tyrannie d'Hippias. — Son abdication. — Son exil. — Liberté d'Athènes. — Courage d'une courtisane. — Factions de Clysthène et d'Isagoras. — Loi de l'ostracisme. — Origine de la guerre entre les Perses et les Grecs.

Après la mort de Codrus, les Athéniens pensèrent qu'aucun homme ne pouvait jamais être digne de remplacer un roi qui avait porté son dévouement au peuple jusqu'au point de se livrer à la mort pour lui; ils adoptèrent le gouvernement républicain, et donnèrent la présidence des archontes qui les gouvernaient à Médon, fils de Codrus.

Cette magistrature devait être d'abord perpétuelle; dans la suite, après la mort d'Alcméon, le peuple augmenta le nombre des archontes, et décida qu'ils ne resteraient en place que dix ans; peu de temps après, on réduisit cette durée à un an.

Le premier archonte s'appelait *archonte éponyme;* on datait les actes de son nom. Le second se nommait *archonte-roi;* le troisième, *archonte-polémarque;* et les autres, *archontes thesmothètes.*

Cette forme de gouvernement ne tarda pas à dégénérer en anarchie. L'État était déchiré par trois factions : les habitants des montagnes, pauvres et indépendants, voulaient la démocratie; les riches, qui possédaient la plaine, tendaient à l'oligarchie; tous ceux qui étaient distribués sur les côtes désiraient un gouvernement mixte qui garantît les propriétés, et qui pût maintenir l'ordre sans nuire à la liberté.

L'inégalité des fortunes s'était considérablement accrue. Les riches oppri-

maient les pauvres : ceux-ci, accablés de dettes, se voyaient obligés, pour les acquitter, de vendre eux ou leurs enfants. La crainte d'une éternelle servitude les portait souvent à la révolte. La licence était impunie ou réprimée arbitrairement.

Les anciennes lois royales incomplètes ne suffisaient plus à un pays qui, par les progrès de sa civilisation, avait acquis une nouvelle industrie, de nouveaux besoins et de nouveaux vices.

DRACON.

(An du monde 3381. — Avant Jésus-Christ 623.)

Las de cette anarchie, le peuple choisit pour législateur l'homme qu'il croyait le plus éclairé, le plus vertueux et le plus sévère ; il s'appelait Dracon, et se trouvait alors au nombre des archontes. Ce magistrat fit un code de morale et de lois pénales.

Sans toucher à la forme du gouvernement, il prescrivit aux hommes leurs devoirs à toutes les époques de leur vie ; il régla leur nourriture, leur éducation ; il espérait faire de bons citoyens, et ne fit que des mécontents. La sévérité de ses principes révolta les passions, et il se vit obligé de s'exiler dans l'île d'Égine, où il mourut.

La dureté de son caractère était peinte dans ses lois. Ne connaissant point de nuances entre les fautes, toute déviation de la vertu lui semblait un crime ; il punissait de mort le moindre délit ; l'oisiveté même attirait cette peine.

Après son départ la confusion augmenta. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, appuyé d'un grand nombre de partisans, voulut s'emparer de l'autorité. Le peuple l'assiégea dans la citadelle : Cylon, voyant que sa résistance était inutile, évita la mort par la fuite.

Ses amis se réfugièrent dans le temple de Minerve : ils en furent arrachés, et on les massacra. Cette cruauté impie excita l'indignation générale, qui fut suivie d'une grande consternation, parce qu'on apprit en même temps que les Mégariens s'étaient emparés de la ville de Nisée et de Salamine.

Une maladie contagieuse se répandit dans Athènes. La superstition augmenta la crainte et troubla les esprits ; partout on crut voir des spectres : on disait que Minerve voulait venger la profanation de ses autels.

Les prêtres, les devins profitaient de ces désordres : l'ambiguité des oracles répandait et augmentait la terreur ; tous les vœux se tournèrent alors vers Épiménide qui était en Crète, et qu'on regardait généralement comme un homme favorisé des dieux.

On vantait partout son habileté pour lire dans l'avenir et pour expliquer les songes, les pressentiments et les oracles. La sévérité de ses mœurs le faisait respecter ; son éloquence était persuasive. Les Crétois prétendaient qu'il avait dormi pendant quarante ans dans une caverne, et qu'après son réveil, exilé comme

un imposteur, il eut besoin d'accumuler les preuves les plus frappantes de la vérité de son récit pour parvenir à se faire reconnaître.

Ce qu'on doit croire de cette fable, c'est qu'Épiménide vécut longtemps solitaire, et que l'étude, la méditation, jointes à une imagination vive, lui donnèrent les moyens de connaître et de dominer les hommes.

Ce qui est certain, c'est que sa sagesse, sa piété étaient si révérées que les peuples imploraient son secours dans les calamités publiques, et s'adressaient à lui pour purifier leurs villes et pour expier leurs crimes.

Athènes l'appela et le reçut avec transport. Il purifia les temples, immola des victimes, dressa de nouveaux autels, composa des cantiques, régla les cérémonies religieuses, calma les imaginations troublées, et, par une piété douce, ramena, pour quelque temps, le peuple à des principes d'ordre et de vertu.

Le respect qu'il inspirait commanda l'obéissance; tant qu'il resta dans la ville la paix y régna. Il partit, emportant l'amour du peuple qui voulut le combler de présents. Il les refusa, et ne demanda pour lui qu'une branche de l'olivier consacré à Minerve, et pour Gnosse, sa patrie, l'amitié des Athéniens.

Après son départ, la fureur des factions se réveilla; et, comme il arrive lorsque les désordres populaires sont au comble, on sentit qu'un pouvoir unique devenait le seul remède aux maux de l'État.

SOLON.

(An du monde 3412. — Avant Jésus-Christ 592.)

Solon, de la race des rois, attira tous les regards, on le choisit pour législateur et pour premier magistrat; le peuple voulait même le faire roi : mais le précipice qui entourait le trône l'effraya; il accepta le gouvernement de la république et refusa le sceptre.

Solon avait beaucoup voyagé. Dans ces temps on trouvait en Grèce, en Asie, en Afrique, plusieurs hommes éclairés et vertueux qui recueillaient les vérités reconnues en morale et en politique, et les réduisaient en maximes courtes et claires, qui frappaient les esprits et se gravaient dans la mémoire : ils avaient mérité le beau titre de *sages*. On admirait la profondeur et la concision de leurs questions et de leurs réponses. Liés entre eux par une amitié que ne troublait point la jalousie, ils se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement.

Les plus célèbres de ces sages étaient alors Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Linde, dans l'île de Rhodes, Myson et Chilon de Lacédémone, le Scythe Anarcharsis et Solon d'Athènes.

Solon joignait à ses connaissances en philosophie et en politique le talent de la poésie. Il avait fait des hymnes pour les dieux; on admirait deux poëmes qu'il avait composés, l'un sur les révolutions du globe, l'autre sur une an-

cienne guerre des Grecs contre les habitants d'une île atlantique, située au delà des colonnes d'Hercule, et que les flots avaient engloutie.

Les lumières des sages, l'étude des lois d'Égypte avaient mûri son imagination ; et, s'il n'avait pas cette austérité de mœurs qu'on attend d'un homme appelé pour réformer une nation, on trouvait en lui la justice qui inspire la confiance, le talent qui persuade, la science qui éclaire, et une douceur de caractère propre à concilier les intérêts et à calmer les passions.

Sa douceur n'était pas sans courage, et le commencement de son administration fut marqué par un acte de vigueur. Les Athéniens, craignant, dans l'état de confusion où ils se trouvaient, qu'une guerre entreprise imprudemment ne consommât leur ruine, avaient défendu sous des peines sévères à leurs orateurs de parler de la perte de Salamine. Solon brava la défense, proposa au peuple de réparer ce honteux échec, le détermina à reprendre cette île, et en fit la conquête.

Plutarque dit que ce fut par ruse qu'il s'en empara. Apprenant que les Mégariens voulaient enlever les jeunes filles grecques qui dansaient sur le rivage de l'île, il fit prendre à de jeunes Athéniens, des habits de femme. Ils cachèrent des armes sous leurs robes, attaquèrent les Mégariens, les tuèrent presque tous, et se rendirent maîtres de Salamine.

Le plus grand malheur de l'État était alors la guerre des pauvres contre les riches ; les premiers demandaient hautement l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres ; les seconds s'y opposaient avec opiniâtreté. Solon refusa le partage des propriétés, mais il abolit les dettes, et rendit la liberté aux citoyens que leurs créanciers retenaient en prison.

Le mécontentement fut d'abord extrême dans les deux partis ; mais bientôt les propriétaires, se voyant à l'abri des tumultes qui troublaient leurs possessions, et les pauvres, se sentant affranchis de toute crainte de servitude, se livrèrent tranquillement à des travaux qui firent renaître l'industrie et le commerce : la confiance se rétablit ; les éloges succédèrent aux plaintes, et le peuple revêtit Solon d'une autorité plus étendue.

Il corrigea les lois de Dracon, conserva celle qui punissait l'homicide, et adoucit les autres.

Solon disait lui-même qu'il ne pouvait pas faire de lois parfaites, mais qu'il devait seulement donner aux Athéniens la meilleure législation dont ce peuple fût susceptible.

La majorité des habitants d'Athènes voulait la démocratie ; le législateur conserva cette forme de gouvernement, et se contenta de remédier autant que possible à ses inconvénients.

Il établit donc que la puissance souveraine existerait dans l'assemblée du peuple, qui devait statuer sur la paix, sur la guerre, sur les lois et sur tous les grands intérêts du pays.

Tout citoyen avait le droit d'assister à cette assemblée, mais, après avoir fait cette concession à l'esprit populaire, voulant prévenir les écarts d'une multitude ignorante, éclairer sa volonté et diriger ses décisions, il forma un sénat

de quatre cents personnes qui devait examiner et discuter toutes les propositions avant qu'elles fussent soumises au peuple. Il exigea de plus qu'aucun orateur ne pût se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen de sa conduite et de ses mœurs.

Il ordonna que les hommes âgés de plus de cinquante ans opineraient toujours les premiers dans les assemblées du peuple.

Les riches seuls pouvaient être sénateurs et magistrats; mais ils étaient élus par le peuple, et lui rendaient compte de leur administration.

Toutes les magistratures administratives étaient annuelles, les unes éligibles, les autres tirées au sort.

Les juges étaient pris indifféremment dans toutes les classes de citoyens; le sort les nommait.

L'aréopage, composé des hommes les plus vénérés, fut chargé de veiller au maintien des lois et des mœurs. Cette charge était conférée pour la vie. L'aréopage avait le droit de censure, et l'exerçait sur les magistrats comme sur les particuliers. On appelait à l'aréopage de toutes les décisions des tribunaux. Cette puissance supérieure devait ramener constamment les autorités aux principes de la constitution et les particuliers aux règles de la morale. Les archontes, en sortant de place, devaient, après un sévère examen, être inscrits au nombre des membres de l'aréopage.

Solon avait remarqué que, dans les troubles publics, un petit nombre de méchants et de factieux profitaient avec audace, pour dominer, de l'inaction des gens de bien, et de leur amour pour le repos: afin d'éviter cet inconvénient, il décréta des peines graves contre tout citoyen qui, dans un temps de troubles, ne se déclarerait pas ouvertement pour un des partis. Cette loi, longtemps admirée et rarement suivie, forçait la vertu au courage.

Une autre loi condamnait à mort tout citoyen qui voudrait s'emparer de l'autorité souveraine: elle permettait à chacun de tuer un tyran et ses complices, et même tout magistrat qui aurait continué ses fonctions sous la tyrannie.

Tel était l'esprit de ses lois générales. Celles qui concernaient les particuliers regardaient le citoyen, dans sa personne, comme portion de l'État; dans ses obligations, comme membre d'une famille qui appartient à l'État; dans sa conduite, comme faisant partie d'une société dont les mœurs doivent constituer la force.

Une des maximes de Solon était qu'il n'y aurait point d'injustice dans une ville, si chaque citoyen regardait comme personnelle à lui toute injure faite à un autre citoyen. Aussi la loi, voulant protéger les faibles et les pauvres contre les puissants et les riches, permettait et prescrivait même à tout Athénien d'attaquer et de poursuivre en justice quiconque aurait insulté un enfant, une femme, un homme libre ou même un esclave.

Personne ne pouvait engager sa liberté pour dettes, ni disposer de celle de ses enfants; le citoyen pouvait cependant vendre sa fille ou sa sœur dans le cas où elle se serait déshonorée.

Le suicide était mutilé et flétri. La loi gardait le silence sur le parricide : Solon le supposait impossible.

La calomnie était soumise à des peines graves : chacun pouvait arrêter un homme en l'accusant de vol; mais, s'il ne pouvait pas prouver le crime, il payait une forte amende. Si ce risque effrayait les pauvres, ils pouvaient dénoncer le vol à des arbitres : la cause devenait alors civile, et n'entraînait pas d'amende. Les citoyens étaient partagés en quatre classes, réglées par la quotité de leur fortune. Les étrangers n'obtenaient la naturalisation que sous des conditions difficiles à remplir.

La patrie n'étant composée que de familles, la loi veillait à leur conservation. Un chef de maison devait toujours être représenté par un enfant légitime ou adoptif. Dans le cas de décès sans postérité, on obligeait juridiquement un des héritiers à prendre le nom du mort et à perpétuer sa famille.

Le plus proche parent d'une fille unique avait droit de l'épouser.

Solon, pour éviter la concentration des biens territoriaux, avait limité les acquisitions permises aux particuliers : nul ne pouvait vendre ses terres, hors le cas d'une extrême nécessité.

Le législateur, voulant que la jeunesse soignât la vieillesse, permit aux citoyens de disposer par testament d'une partie de leurs biens, pourvu que la force et la liberté de leur raison fussent prouvées. Cette institution, nouvelle alors, fut applaudie.

Conformément aux lois égyptiennes, tout particulier fut obligé de rendre compte à l'aréopage de sa fortune et de ses ressources. L'oisiveté était notée d'infamie. La loi réglait l'éducation des enfants, les études des écoles et les exercices du gymnase.

On élevait aux dépens du public les enfants des citoyens morts au champ d'honneur. Les grands services rendus à l'État étaient récompensés par des couronnes. Les lâches étaient punis par un jugement qui les déclarait infâmes.

Tout homme de mauvaises mœurs se voyait exclu des fonctions publiques et des assemblées du peuple.

Le fils devait nourrir son père dans sa vieillesse. L'enfant né d'une courtisane était dispensé de ce devoir.

On punissait de mort le magistrat qui paraissait ivre en public.

La législation politique de Solon ne prévint pas les révolutions : les passions du peuple furent plus fortes que sa raison; mais ses lois civiles et criminelles, respectées constamment par les Athéniens comme des oracles, furent prises pour modèle par les autres peuples : la plupart des villes grecques les adoptèrent; et Rome, tourmentée par l'anarchie, les invoqua comme un remède salutaire contre les maux qui la déchiraient.

Les magistrats et le peuple athénien jurèrent d'observer ces lois pendant un siècle; on les inscrivit sur des rouleaux qu'on attachait aux bâtiments publics. Solon, importuné par la foule des gens qui s'adressaient à lui pour demander des interprétations ou des modifications de son code, laissa au temps le soin de consolider son ouvrage, et s'absenta pour dix ans, après avoir

fait promettre aux Athéniens de ne rien changer à ses lois jusqu'à son retour.

Il parcourut encore l'Égypte, et voyagea en Crète. Il donna sa législation à un canton de cette île, et son nom à une ville dont ses réglements assurèrent le bonheur.

A son retour dans Athènes, il trouva la république déchirée de nouveau par les factions : elles voulaient toutes changer la constitution, et ne pouvaient s'accorder sur ce qu'on devait lui substituer.

Solon, voulant apaiser ces troubles, se crut d'abord secondé par Pisistrate qui était à la tête de la faction la plus populaire; mais il dut bientôt s'apercevoir que cet homme ambitieux ne s'était fait démagogue que pour devenir tyran.

PISISTRATE.

(An du monde 3445. — Avant Jésus-Christ 561.)

La multitude est toujours facilement trompée par celui qui la flatte. Aucun ambitieux ne fut jamais plus propre à la dominer que Pisistrate : secourable pour les pauvres, affectant un grand amour pour la démocratie, prodigue de ses richesses, nul ne parla plus éloquemment de la liberté en marchant à la tyrannie. Ses amis comptaient sur son zèle; ses ennemis se reposaient sur sa douceur; et son ambition avait si bien pris les dehors de la vertu, qu'adoré par son parti, il se faisait respecter par les autres.

Lycurgue, à la tête des habitants de la plaine, et Mégaclès, fils d'Alcméon, que les riches regardaient comme leur chef, augmentaient l'autorité de Pisistrate en la combattant.

Ne pénétrant point ses desseins secrets, ils lui reprochaient son zèle pour l'égalité et pour la liberté, et renforçaient ainsi l'amour que le peuple lui portait.

Cependant Mégaclès avait un parti considérable. Son père, ayant rendu d'importants services à Crésus, roi de Lydie, et comblé de biens par ce monarque, était devenu lui-même possesseur d'une fortune immense en épousant Agariste, fille de Clysthène, prince de Sicyone.

Cette opulence le mettait à portée de s'attacher les principaux citoyens et de solder les plus corrompus.

Lorsque Pisistrate se fut bien assuré de l'affection du peuple en défendant ses droits contre les partisans de l'oligarchie, il se blessa lui-même et parut sur la place publique, faisant entendre à la multitude que les riches et les grands l'avaient ainsi maltraité et qu'il était victime de son zèle pour la liberté.

Le peuple, indigné, se rassembla ; et, sans avoir égard aux déclamations de Lycurgue, aux menaces de Mégaclès et aux sages remontrances de Solon, on accorda à Pisistrate une garde de cinquante hommes pour la sûreté de sa personne. Il en accrut bientôt le nombre en y recevant tous ceux qui lui offraient leurs services, et avec leur secours il se rendit maître de la citadelle.

Tous ses ennemis alors prirent la fuite. Les amis des lois étaient consternés ;

chacun tremblait dans la ville, excepté Solon, qui reprochait hautement aux Athéniens leur lâcheté et au tyran sa perfidie.

Il osait rappeler au peuple sa propre loi qui ordonnait à tous les citoyens d'arracher la vie à celui qui voudrait usurper l'autorité; et, comme on lui demandait ce qui pouvait lui donner une telle audace, il répondit : « Ma vieillesse. »

Pisistrate était trop habile pour répandre le sang d'un homme aussi respecté que Solon ; il trouvait bien plus avantageux pour lui de le gagner que de le punir : unis tous deux par les liens du sang, ils l'avaient été davantage par une amitié longue et si vive que les détracteurs de Solon en avaient blâmé l'excès. L'adroit tyran n'ignorait pas les moyens qui pouvaient séduire un vieillard; il ne l'abordait qu'avec respect, témoignait pour lui la plus tendre amitié, vantait sans cesse ses lois, les faisait exécuter, et les observait toutes rigoureusement lui-même, hors celle qui lui refusait le rang suprême.

Solon, trompé par cette fausse déférence et plus encore sans doute par son amour-propre, crut qu'il pourrait vaincre l'ambition par la sagesse; il se rapprocha de Pisistrate, répondit à sa confiance, entra dans son conseil, et conçut l'espoir d'adoucir une domination qu'il n'avait pu renverser.

Le chagrin que lui donna l'inutilité de ses efforts termina ses jours ; il ne survécut pas deux ans à la liberté de sa patrie. Solon mourut âgé de quatre-vingts ans, sous l'archonte Hégestratus, la seconde année de la cinquante-unième olympiade.

Pisistrate ne jouit pas d'abord tranquillement de son autorité; les regrets excités par la mort de Solon avaient réveillé l'amour de l'indépendance : les partis de Lycurgue et de Mégaclès, réunis, chassèrent le tyran d'Athènes. Mais les grands suivent plutôt leurs intérêts que leurs opinions : Mégaclès, jaloux de Lycurgue, dont le crédit faisait des progrès, promit à Pisistrate de le rétablir sur le trône s'il voulait épouser sa fille. Il y consentit. Leurs partisans, ralliés, chassèrent Lycurgue, et pour gagner l'esprit du peuple, on aposta une femme d'une grande beauté, qui parut tout à coup au milieu d'Athènes sur un char magnifique et telle qu'on représente Minerve. Elle annonça hautement que les dieux ramenaient Pisistrate. Le peuple, croyant obéir à la divinité, reçut avec transport le tyran.

Ses fils, Hipparque et Hippias, craignaient que des enfants d'un second lit ne leur enlevassent l'amitié et l'héritage de leur père; ils parvinrent à lui inspirer une forte aversion pour sa nouvelle épouse. Mégaclès irrité prit le parti de sa fille : il prodigua ses richesses pour gagner les Athéniens, et les excita à la révolte. Pisistrate fut obligé de se sauver une seconde fois d'Athènes, et de se retirer dans l'île d'Eubée.

Après onze ans d'exil, plusieurs villes maritimes s'étant déclarées pour lui, il rassembla quelques troupes, surprit la ville d'Athènes, et y rentra en vainqueur.

Dans les premiers moments de son triomphe il fit périr Mégaclès, Lycurgue et leurs principaux partisans. Sa justice fit depuis oublier sa cruauté.

L'adresse, l'audace et l'artifice lui avaient donné le trône; la modération le

lui conserva. Tout le peuple obéit aux lois, parce qu'il s'y soumettait lui-même le premier : il n'abusa jamais de son pouvoir : et comme le dit Rollin, la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime.

Actif et populaire, en protégeant l'industrie et l'agriculture, il attira dans les campagnes une foule de pauvres citoyens qui ne servaient dans la ville qu'à entretenir les factions.

Les temples, les bâtiments publics et les fontaines, dont il enrichit Athènes, occupèrent l'oisiveté d'un peuple indocile.

Il publia une nouvelle édition d'Homère, et fit présent aux Athéniens d'une bibliothèque.

Abordable pour tous les citoyens, il donnait aux uns, prêtait aux autres, et offrait l'espérance à tous ; ses jardins, son palais étaient ouverts au public : il souffrait les reproches, et ne se vengeait pas des injures.

Un jour quelques jeunes gens ivres avaient insulté sa femme : ils vinrent en larmes demander un pardon aussi difficile à espérer qu'à accorder : « Vous vous » trompez, leur dit Pisistrate ; ma femme ne sortit point hier de toute la jour- » née. »

Un jeune homme avait voulu enlever sa fille ; sa famille l'excitait à la vengeance : « Si nous haïssons, dit-il, ceux qui nous aiment trop, que ferons-nous à » ceux qui nous haïssent ? » et ce jeune homme devint son gendre.

Quelques-uns de ses anciens amis, voulant secouer son joug, s'étaient révoltés et retirés dans un fort. Il alla les trouver seul, sans gardes et avec son bagage : « Je viens, leur dit-il, pour que vous me persuadiez de rester avec vous, » si je ne puis pas vous déterminer à revenir avec moi. »

Il fallait que l'esprit de la liberté fût bien fortement imprimé dans l'âme des Athéniens pour qu'une si douce servitude ne les fît pas revenir à l'amour de la monarchie.

Son règne fut long et tranquille ; il mourut trente-trois ans après son usurpation, dont dix-sept années s'étaient écoulées dans la plus profonde paix. Il transmit son pouvoir à ses enfants Hipparque et Hippias.

HIPPARQUE ET HIPPIAS.

(An du monde 3478. — Avant Jésus-Christ 526.)

Les fils de Pisistrate, moins habiles que leur père, gouvernèrent cependant avec la même sagesse. Ils aimaient tous deux les lettres : deux poëtes fameux, Anacréon et Simonide, furent attirés par eux dans Athènes, et en reçurent beaucoup d'honneurs et de présents. Comme ils croyaient avec raison qu'on ne peut adoucir les mœurs des peuples qu'en les éclairant, ils s'occupèrent beaucoup de l'instruction publique, répandirent partout les œuvres d'Homère, et firent inscrire sur le piédestal des statues de Mercure, placées dans les lieux publics, des maximes qui faisaient connaître à la multitude les pensées des sages et les éléments de la morale.

Leur tyrannie ne ressemblait point à celle des autres usurpateurs du pouvoir suprême : imitant la modestie de Pisistrate, ils ne prirent point le titre de rois, se contentèrent d'être les premiers citoyens de la république, et ne portèrent aucune atteinte aux lois de Solon. Pisistrate même, étant accusé d'un meurtre, s'était soumis au jugement de l'aréopage.

Quoiqu'ils se crussent descendus des anciens rois d'Athènes, ils laissèrent aux magistrats leurs prérogatives. Ils levèrent un impôt d'un vingtième sur les terres; mais le produit en fut consacré aux besoins publics plus qu'à leurs dépenses personnelles. Leur pouvoir était absolu, mais ils le cachaient sous des formes légales.

On accusait Hipparque d'être trop adonné aux voluptés : ce penchant aurait plutôt corrompu que révolté le peuple; mais il commit une injustice; elle excita la haine contre lui, et causa sa perte.

Deux jeunes citoyens d'Athènes, Harmodius et Aristogiton, unis tous deux par une tendre amitié et plus encore par une ardente passion pour la liberté, projetèrent la mort des deux tyrans. Leur but était de rétablir la liberté publique, et de venger la sœur d'Harmodius d'un affront qu'Hipparque lui avait fait en la chassant d'une cérémonie publique : pour exécuter cette entreprise ils cachent leurs poignards sous des branches de myrte, et entrent dans le temple de Minerve, où les princes offraient un sacrifice. Ils devaient y attendre la réunion de leurs amis; mais, voyant Hippias qui parlait tout bas à l'un des conjurés, ils se croient trahis, n'écoutent que leur fureur, se jettent sur Hipparque qui se trouvait près d'eux, et lui plongent leurs poignards dans le sein. La garde massacra dans l'instant même Harmodius; Aristogiton fut arrêté. On le mit à la torture; mais, au lieu de nommer ses complices, il accusa les propres amis d'Hippias; celui-ci, sans examen, les fit mourir. « As-tu encore d'autres scélérats » à me faire connaître? dit le tyran. — Non, répondit le jeune homme en expi» rant; il ne reste plus que toi. J'emporte au tombeau le plaisir de t'avoir trompé » et de t'avoir fait égorger tes meilleurs amis. »

Depuis ce temps Hippias, n'écoutant que la peur, le plus funeste des conseillers, se fit détester par ses injustices et par ses cruautés. Tout ce qui est violent ne peut durer; au bout de trois ans il fut renversé, malgré l'appui qu'il avait cru se donner en mariant sa fille au fils du tyran de Lampsaque.

Les Alcméonides, famille puissante dans Athènes, en avaient été exilés par les Pisistratides. Pendant leur exil, Clysthène, leur chef, obtint des Amphictyons la direction des travaux entrepris pour construire un nouveau temple à Delphes. Les Alcméonides employèrent leurs richesses à embellir cet édifice : par cette magnificence ils gagnèrent la prêtresse d'Apollon, qui faisait parler ce dieu comme ils le voulaient. Aussi, toutes les fois que Sparte l'envoyait consulter, l'oracle ne promettait aux Lacédémoniens l'assistance divine que lorsqu'ils auraient délivré Athènes du joug de la tyrannie.

Cette ruse eut une pleine réussite; Lacédémone donna des troupes aux Alcméonides pour rentrer dans leur patrie. Leur première tentative n'eut pas de succès; Hippias les battit : mais dans une seconde invasion, ses enfants

ayant été pris, il fut obligé, pour racheter leur liberté, d'abdiquer et de sortir de l'Attique.

Son règne avait duré dix-huit ans. Il s'exila en Asie et s'établit à Sigée, ville phrygienne sur les bords du Scamandre.

Athènes chassa ainsi ses tyrans à la même époque où les rois furent bannis de Rome (1). Les Athéniens, délivrés de leurs princes, rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'on révéra longtemps après comme des dieux. Leurs statues, érigées dans la place publique, entretenaient dans l'esprit des citoyens la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté, dont ils avaient été les martyrs. Dans les fêtes publiques on chantait en leur honneur un hymne qu'Athénée nous a transmis. Nous le rapportons comme un monument de l'esprit et des mœurs de ce siècle :

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Har-
» modius et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran, et qu'ils établirent dans
» Athènes l'égalité des lois.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort; on dit que vous êtes dans
» les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vail-
» lant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmo-
» dius et Aristogiton lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque dans le temps des
» Panathénées.

» Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce
» que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité des lois! »

Athènes immortalisa aussi l'action d'une femme qui avait signalé son courage dans le temps de la conjuration : c'était une courtisane nommée Lionne. Elle avait gagné le cœur d'Harmodius et d'Aristogiton par ses charmes et par ses talents. Le tyran, connaissant leur intimité, fit mettre cette femme à la torture pour apprendre les noms des conjurés. Elle opposa une constance invincible aux plus affreux tourments, et se coupa la langue, afin que la violence de la douleur ne lui arrachât aucune parole indiscrète. Pour conserver le souvenir de cette mort glorieuse, les Athéniens, n'osant décerner une statue à une courtisane, firent sculpter une lionne sans langue.

Enfin longtemps après, ayant su qu'une petite-fille d'Aristogiton vivait à Lemnos dans la misère, le peuple la fit venir à Athènes, la dota et la maria à un des hommes les plus riches de la ville.

On ne peut trop condamner toute usurpation, et trop louer l'amour des lois, de la patrie et de la liberté. Cependant l'histoire, attentive à ne jamais séparer la gloire de la morale, commet, je crois, une faute dangereuse lorsqu'elle ne fait pas sentir à la jeunesse que l'excès des éloges donnés par l'enthousiasme à des actions que la vertu réprouve, est également contraire à la raison et à l'humanité.

Celui qui combat un tyran peut acquérir une gloire pure; mais cacher ses

(1) An du monde 3496. Avant Jésus-Christ 508.

poignards sous des myrtes, assassiner au lieu de vaincre, dénoncer des innocents, ce sont des actes auxquels nous donnerons justement le nom de crimes : malgré les louanges éloquentes de tous les auteurs anciens et modernes, jamais un noble but ne peut justifier des moyens coupables.

Athènes avait recouvré sa liberté, mais non sa tranquillité. Clysthène et Isagoras, à la tête de deux factions, se disputaient l'autorité : le premier l'emporta et fit quelques changements à la constitution. Il établit la loi de l'ostracisme. Elle donnait le droit au peuple de bannir pour dix ans les citoyens qui lui faisaient ombrage par leurs richesses ou par leur mérite. On avait donné ce nom à cette sorte de jugement, parce que les citoyens écrivaient sur une coquille le nom de l'accusé qu'ils voulaient bannir.

Isagoras implora l'appui des Lacédémoniens : Cléomène, roi de Sparte, vint à son secours, força Clysthène de sortir de la ville avec les Alcméonides et sept cents familles attachées à son parti.

Ces bannis furent vainqueurs à leur tour, rentrèrent dans la ville, et reprirent leur rang et leurs biens.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens découvrirent la fourberie de Clysthène pour faire parler l'oracle de Delphes. Irrité de cette supercherie et jaloux d'Athènes, dont la liberté pouvait augmenter la puissance, ils formèrent le projet de relever le trône des Pisistratides.

Hippias, appelé par eux, vint de Sigée à Sparte; mais on ne pouvait exécuter un tel dessein sans l'aveu et le secours des peuples alliés. Leurs députés s'assemblèrent : l'éloquence de Cléomène ébranla d'abord les esprits; mais un député de Corinthe, nommé Sosicle, prenant la parole, reprocha hautement aux Lacédémoniens de vouloir établir dans Athènes la tyrannie qu'ils détestaient à Sparte. Il fit le tableau des malheurs que la domination d'un tyran avait récemment fait éprouver à sa patrie, il conjura les peuples libres de renoncer à l'injuste projet d'asservir un autre peuple.

Tous les alliés se rangèrent à son avis, et ce projet des Lacédémoniens n'eut d'autre résultat que de dévoiler leur jalousie et leur ambition.

Hippias retourna en Asie, chez Artapherne, satrape de Lydie. Cet ambitieux, rompant tous les liens qui l'attachaient à son pays, employa son adresse et sa coupable éloquence pour déterminer le roi de Perse à prendre son parti et à se rendre maître d'Athènes, dont la possession lui soumettrait toute la Grèce. L'orgueilleux satrape ordonna aux Athéniens de rappeler Hippias et de lui rendre son autorité. La république refusa avec mépris de se soumettre à une influence étrangère : telle fut l'origine de la guerre qui ne tarda pas à éclater entre les Perses et les Grecs.



BÉOTIE.

Origine du nom de cette contrée. — Caractère des Béotiens. — Leur gouvernement. — Combat singulier entre le roi de Thèbes et Mélanthus.

Avant de terminer l'histoire de ce second âge, il est nécessaire de faire connaître, en peu de mots, la situation où se trouvaient quelques cités et quelques peuples remarquables par leur puissance, sans être aussi fameux que les Athéniens et les Lacédémoniens par leur législation et par leurs lumières.

Soixante ans après la guerre de Troie, les Béotiens, descendant des montagnes de Thessalie, marchèrent contre la ville de Thèbes et se joignirent aux habitants de la campagne, qui avaient une origine commune avec eux : ils détrônèrent la famille de Cadmus, et conquirent toute la province, à laquelle ils donnèrent leur nom.

La grossièreté de ces montagnards les rendit, pendant longtemps, l'objet de la raillerie des Athéniens et des Spartiates, qui les trouvaient lourds et peu spirituels; mais à la guerre on admirait leur courage. Ils étaient plus habiles dans l'art militaire que dans celui de la législation; aussi ils détruisirent facilement chez eux la tyrannie et ne surent pas bien y établir la liberté.

Leur constitution était trop militaire et leur gouvernement trop concentré pour former une bonne république. Tout citoyen était soldat et soumis à la discipline, dans la ville comme dans les camps.

Quatre magistrats les gouvernaient; quelquefois ils furent portés au nombre de sept : on les élisait pour un an; leur autorité était semblable à celle des rois. Ces magistrats s'appelaient *Béotarques*. Les conseils et les tribunaux conduisaient et jugeaient les affaires sous leur surveillance. Dans les occasions extraordinaires, les petites villes de Béotie envoyaient des députés à Thèbes. Les Béotarques présidaient leur assemblée.

Cette république fut troublée, comme presque toutes les autres, par deux factions, dont l'une soutenait la démocratie et l'autre l'oligarchie.

Avant de chasser ses rois, Thèbes fut souvent en guerre contre Athènes. Lorsque le dernier prince de la famille de Thésée commandait l'armée athénienne, le roi des Thébains lui proposa de vider leur querelle par un combat singulier. Thymèthes, se trouvant trop vieux, refusa cette proposition; mais, comme elle était agréable aux deux peuples, dont elle épargnait le sang, Mélanthus, prince messénien, chassé de son pays par les Héraclides, s'offrit pour champion aux Athéniens. Il fut accepté, combattit, tua le roi de Thèbes, et obtint le sceptre d'Athènes après l'abdication de Thymèthes. Mélanthus laissa le trône à son fils Codrus.

ARCADIE.

Gouvernement des Arcadiens. — Leurs mœurs et leur caractère. — Beauté de ce pays. — Trahison et mort d'Aristocrate, dernier roi.

Cette nation, divisée en peuples peu nombreux, conserva longtemps les petits rois qui les gouvernaient; mais enfin la nécessité de se défendre contre des États plus puissants les força de se réunir et de se former en république. Leurs villes les plus célèbres furent Tégée et Mantinée. Leurs mœurs étaient douces, et leur vie pastorale : courageux comme les autres Grecs, mais moins ambitieux, ils défendaient plutôt leur bonheur que leur gloire.

A l'honneur de passer pour les plus anciens habitants de la Grèce, ils joignaient celui d'être regardés comme les plus invincibles.

L'oracle avait déclaré aux Lacédémoniens qu'avec le secours des dieux mêmes, ils ne pourraient soumettre un peuple aussi frugal.

Le tableau riant que présentaient les plaines fertiles, les fraîches vallées, les sources limpides et les riches troupeaux de l'Arcadie fut souvent tracé par les peintres les plus habiles et par les poètes les plus célèbres. On admirait les autres peuples; on aimait les Arcadiens.

En décrivant les danses de leurs bergers, leurs fêtes champêtres, en répétant leurs chansons pastorales, on éprouvait, on inspirait le désir d'habiter ce beau pays, qu'on pouvait nommer le temple de la nature et des vrais plaisirs. Le voyageur qui s'en éloignait en conservait un doux souvenir, et répétait ces mots, inscrits par un peintre ancien sur le tombeau d'une jeune bergère : « Et » moi aussi j'ai vécu en Arcadie ! «

Ce peuple hospitalier et vertueux était sévère contre le crime. Le dernier roi d'Arcadie, nommé Aristocrate, trahit les Messéniens, ses alliés, et les livra aux Spartiates. Les Arcadiens le firent mourir, jetèrent son corps hors de leurs limites, et placèrent sur une colonne cette inscription : « Le lâche, en » trahissant les Messéniens, a mérité son sort : la perfidie n'échappe point au » châtiment. »

ÉLIDE.

Sa renommée pour les jeux olympiques. — Son gouvernement. — Prise et destruction de la ville de Pise. — Fondation des jeux olympiques par Pélops. — Leur description. — Force de Milon de Crotone. — Sa mort.

La religion rendait le territoire de l'Élide sacré pour tous les peuples de la Grèce : les jeux olympiques s'y célébraient. De toutes parts on voyait accourir à Olympie les rois, les sages, les poètes et les guerriers. Tout homme doué d'un rare talent, d'une grande force ou d'une extrême légèreté : tout écuyer habile dans l'art de conduire des chars et de dompter des coursiers, venaient en Élide disputer une couronne qui donnait l'immortalité et qu'on croyait recevoir de la main des dieux ; car l'imagination vive des Grecs les portait à penser que toutes les divinités de l'Olympe, partageant leurs passions, quittaient leurs célestes demeures pour présider aux jeux qu'on célébrait sur les rives de l'Alphée.

Ainsi l'Élide ne devait ressembler à aucun pays du monde : la guerre ne pouvait la troubler ; chacun déposait les armes en entrant sur ce territoire sacré. La politique de son gouvernement n'avait ni invasions à craindre ni alliances à rechercher.

Tous les autres peuples augmentaient les richesses du pays par les tributs qu'y versait l'ambition des prétendants à la gloire olympique.

Cette nation paisible conserva longtemps des rois de la race d'Iphitus ; mais l'exemple des autres contrées et l'esprit général de la Grèce y établirent enfin la démocratie. L'État connut alors les dissensions intestines ; chaque ville soutint ses prétentions à la supériorité : celle d'Élis obtint la supématie ; mais les habitants de Pise, située au nord de l'Alphée, prétendaient à la garde d'Olympie et à la surintendance des fêtes. Les habitants d'Élis la lui disputaient : cette querelle amena la guerre. Phédon, tyran d'Argos, profitant de ces troubles, s'arrogea comme descendant d'Hercule, la garde du temple qui lui était dédié. Après sa mort, les habitants de Pise s'en emparèrent ; mais au bout de quelques olympiades, les troupes d'Élis assiégèrent Pise et la détruisirent de fond en comble.

Depuis ce temps, la république fut paisible, et les peuples de l'Élide ne se mêlèrent qu'aux guerres de religion, qui troublèrent rarement la Grèce.

Pélops était le fondateur des jeux olympiques. Leur célébration n'eut point d'abord d'époque déterminée. Iphitus, roi d'Élis, ordonna qu'ils auraient lieu

tous les cinq ans. Cette loi fut donner l'an du monde 3288 (1). Depuis, on réduisit cet espace à quatre ans. Le nombre des olympiades était la grande chaîne de la chronologie grecque. Cette ère ne commença que la première année de la vingt-huitième olympiade.

Les jeux olympiques étaient consacrés à Jupiter; les vainqueurs, couverts de gloire, se voyaient presque divinisés : on datait l'année par leurs noms; les poëtes les chantaient, et chacun admirait avec un respect mêlé d'envie la couronne de laurier qui couvrait leur front. Le premier prix était celui de la course qui se faisait dans un lieu appelé *stade*. Il y avait plusieurs genres de courses : la course à pied, la course à cheval, la course des chars; cette dernière était la plus renommée. Gélon, Hiéron, rois de Sicile; Philippe, roi de Macédoine, s'enorgueillirent d'y remporter le prix. Les chars étaient attelés de deux ou de quatre chevaux de front. Lorsque Alcibiade fut proclamé vainqueur, il donna un festin où tout le peuple de la ville et tous les étrangers furent invités. Après ces courses, les athlètes combattaient : leurs différents jeux s'appelaient le *pugilat*, la *lutte*, le *disque* et le *saut*. Plusieurs beaux génies de la Grèce lisaient leurs ouvrages au milieu de l'assemblée olympique. Hérodote y fit entendre son histoire : chacun des livres qui la composaient reçut le nom d'une muse. Lysias y lut une harangue sur la chute de Denis le tyran.

Un des plus habiles athlètes de la Grèce fut Milon de Crotone. On le vit remporter six victoires aux jeux olympiques : il porta sur ses épaules, dans toute la longueur d'un stade, un bœuf de quatre ans, l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier. La force qui avait fait sa gloire causa sa mort : ayant voulu ouvrir entièrement un tronc de chêne qui se trouvait fendu, ses mains se trouvèrent tellement prises et serrées, qu'il devint la proie des animaux féroces qui le surprirent dans cet état et le dévorèrent.

(1) 716 ans avant Jésus-Christ.

TABLEAU

DES MOEURS, DU CULTE ET DES LUMIÈRES DE LA GRÈCE.



Argos. — Crète. — Thessalie. — Phocide. — Mœurs des Grecs. — Doctrine d'Orphée. — Religion des Grecs. — Croyance à l'immortalité de l'âme. — Erreurs dans la religion des Grecs. — Lumières de la Grèce. — Ses poètes et ses philosophes. — Linus, Musée, Orphée, Hésiode. — Homère. — Archiloque. — Sapho. — Thespis. — Simonide. — Anacréon. — Thalès. — Solon. — Chilon. — Bias. — Cléobule. — Anacharsis. — Ésope. — Banquet des sept Sages.

La capitale du royaume d'Agamemnon, qui avait si longtemps dominé la Grèce, perdit sa gloire avec ses rois. La république d'Argos, déchirée par des factions, tomba sous le joug du fameux tyran Phédon, de la race d'Hercule : son pouvoir finit avec lui.

Les Argiens mal gouvernés, furent malheureux au dedans et sans influence au dehors. Mycène, Asinée, Nauplie se rendirent indépendantes; Hermione, Epidaure formèrent des républiques séparées. Thyrrée et quelques autres conquêtes restèrent aux Lacédémoniens.

Le royaume de Crète, après la mort d'Idoménée, fut entraîné par l'esprit général de la Grèce : on abolit la royauté. Les Crétois, sous le gouvernement républicain, conservèrent une grande réputation militaire : leurs archers passaient pour les meilleurs du monde. Mais la législation de Minos, qui avait servi de modèle à celles de Solon et de Lycurgue, fut abolie ; et le peuple crétois, malheureux chez lui et méprisé par les étrangers, se déconsidéra par sa mauvaise foi, tellement que son nom devint une injure.

La Thessalie, aussi favorisée par la nature que l'Arcadie, ne jouit pas, comme elle, des douceurs de la paix. La délicieuse vallée de Tempé ne garantissait pas ses bergers de la fureur de la guerre, elle en fut souvent le théâtre et la proie. La patrie d'Achille devait être guerrière, et cependant la cavalerie thessalienne, qui faisait la force principale des armées grecques, contribua moins à la gloire du pays qu'à celle des autres peuples qu'elle servait tour à tour.

Les Phocéens, voisins de la Thessalie, furent continuellement en guerre avec elle. Dans leurs plaines les Thessaliens avaient l'avantage ; mais les montagnes de la Phocide leur opposaient des obstacles qu'ils ne pouvaient vaincre. Ces indociles montagnards résistèrent même à toute la Grèce, qui voulait les punir d'avoir labouré un terrain consacré à Apollon. Possédant au milieu de leur pays le temple de Delphes, ils ne surent point tirer parti de cet avantage, qui

pouvait rendre leur territoire inviolable et sacré. La religion aurait fait leur sûreté; une avidité impie leur attira le courroux des autres peuples de la Grèce. Leur opiniâtreté devint célèbre sous le nom de *désespoir phocéen*, parce qu'ils prouvèrent, dans plusieurs occasions qu'ils aimaient mieux périr avec leurs familles et leurs biens que de céder aux lois d'un vainqueur.

Telle était, à la fin du second âge de la Grèce, la situation de ces différents peuples, tous gouvernés en république, tous passionnés pour la gloire et la liberté. Ces deux nobles sentiments, agitant tous les esprits, électrisèrent toutes les âmes, peuplèrent, en peu de temps, cette petite contrée de tant d'hommes de talent et de génie, qu'elle occupe plus de place dans l'histoire que les grands empires, et remplit encore le monde, après trois mille ans, des plus grands et des plus brillants souvenirs.

Dans le premier âge, à cette époque où les Pélages reçurent d'Égypte les premiers principes de la civilisation, la lumière pénétra lentement dans ces esprits sauvages, et les mœurs conservèrent longtemps une antique grossièreté.

La force tenait lieu de tout mérite et de tout droit; ils ignoraient jusqu'au mot de *vertu* : celui dont ils se servaient pour l'exprimer était *arété* (bravoure). On traitait les vaincus avec férocité : l'esclavage fut regardé comme un adoucissement de cette politique barbare, puisqu'il préservait les prisonniers de la mort.

Les Grecs furent longtemps guerriers avant de connaître les éléments de la guerre : la force de corps faisait tout; une bataille n'était que l'ensemble de plusieurs duels. Les Thessaliens, qui les premiers domptèrent des chevaux, furent presque divinisés, on les nomma *Centaures*. Le cheval de Troie fut la première machine de guerre. Le principal objet de la guerre était le pillage. Les vaisseaux grecs n'étaient que des canots sauvages. Ignorants en astronomie, ils avaient des années de trois, quatre et de six mois. La sûreté individuelle n'avait aucune garantie contre l'homme enrichi par le pillage.

Le ravisseur, l'adultère et le meurtrier n'étaient punis que par une amende. Les mœurs des princes n'étaient guère moins cruelles que celles de leurs sujets : ils injuriaient leurs adversaires avant de les combattre, et outrageaient leurs corps après les avoir vaincus. Les princesses lavaient elles-mêmes leurs vêtements. On voyait Agamemnon, le roi des rois, assommer un taureau, le rôtir, le découper et en servir le dos à son convive Ajax.

Les Grecs, établis dans l'Asie-Mineure, s'éclairèrent les premiers; ceux d'Europe ne marchèrent que lentement sur leurs pas. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après la guerre de Troie que l'illustre Homère fut connu des Spartiates et des Athéniens. Mais le beau ciel de la Grèce ne devait pas éclairer toujours une grossière population; ce pays, où la diversité des aspects et des saisons présente sans cesse un tableau mouvant et varié, n'attendait qu'un rayon de lumière pour réveiller l'imagination de ses habitants, et pour la rendre plus riante, plus active et plus riche que celle de tous les autres peuples du monde.

Les Grecs, sortant de leurs sombres forêts, se réunirent dans les plaines, se répandirent sur les fleuves, et se rassemblèrent dans les villes. La douce cha-

leur de leur climat électrisa leur esprit, colora leurs idées, et orna leur langage d'expressions figurées.

Charmés de la beauté du tableau que présentait à leurs yeux une si délicieuse contrée, ils adorèrent la cause qui produisait tant de merveilles. L'admiration et la reconnaissance donnèrent la première idée d'un Dieu, ou plutôt en rappelèrent le souvenir effacé; car nos auteurs modernes se trompent en croyant que notre religion seule et celle des Juifs ont fait connaître au genre humain l'Être suprême. Aristote dit formellement qu'une tradition, reçue par les plus anciens des hommes, nous apprend « que Dieu est le créateur et le conservateur de » toutes choses; qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse maintenir sa propre » existence sans la protection constante de ce Dieu : de là, disait-il, on a conclu » que l'univers était plein de dieux qui voyaient, entendaient et surveillaient » tout. Cette opinion est conforme à la puissance et non à la nature de la divi- » nité. Dieu, étant un, a reçu plusieurs noms relatifs à la variété des effets dont » il est la cause. »

Orphée avait enseigné cette théologie sublime. Les fables des autres poètes firent oublier depuis cette doctrine simple et vraie; on n'en a gardé que ce passage cité par Proclus : « Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera était » contenu dans le sein fécond de Jupiter. Jupiter est le premier et le dernier, » le commencement et la fin; de lui dérivent tous les êtres. »

L'imagination grecque, voulant donner une âme à chaque objet, écoutant plus les poètes que les sages et le sentiment de la raison, peupla la terre de dieux et le ciel de passions. « Alors, comme le dit l'abbé Barthélemy, se forma cette » philosophie, ou plutôt cette religion païenne, mélange confus de vérités et » de mensonges, de traditions respectables et de fictions riantes : système » qui flatte les sens et révolte l'esprit, qui respire le plaisir en préconisant la » vertu. »

Ainsi on divinisa la nature, et les fables d'Hésiode et d'Homère devinrent la religion des Grecs. Selon cette croyance, une puissance infinie, une lumière pure, un amour divin qui établissait partout l'harmonie, tira l'univers du chaos et créa les dieux et les hommes. Ils se disputèrent l'empire. La Terre fit la guerre au Ciel. Les Titans attaquèrent les dieux; ceux-ci furent vainqueurs et nous soumirent pour toujours.

La race immortelle se multiplia; Saturne, né du Ciel et de la Terre, eut trois fils qui se partagèrent l'univers.

Jupiter gouverna le ciel; Neptune régna sur les mers, et Pluton dans les enfers.

Tous les autres dieux exécutaient leurs ordres : Vulcain présidait au feu, Cérès aux moissons, Mars à la guerre; Vénus inspirait les tendres passions; Minerve donnait la sagesse; Mercure conduisait les orateurs à la tribune et les ombres dans le Tartare; Thémis tenait les balances de la justice; Jupiter lançait la foudre pour effrayer le crime : sa cour, centre de la lumière éternelle, était le séjour du bonheur. Chaque fleuve avait sa divinité, chaque fontaine sa naïade. Bacchus animait la gaîté des vendangeurs; les Grâces répandaient leurs

charmes sur les traits de la beauté, sur les écrits des poëtes; Apollon et les Muses électrisaient tous les talents; Vulcain forgeait des armes; la gaîté même était protégée par Momus et par la Folie; les rayons de Diane éclairaient doucement l'obscurité des nuits, et les pavots rafraîchissants de Morphée faisaient oublier aux mortels leurs travaux, leurs fatigues et toutes leurs douleurs, excepté celle du remords.

Les hommes recevaient des dieux tous les biens et les accusaient d'être les auteurs de leurs maux. La divinité punissait les fautes par le malheur.

Les Grecs, croyant les dieux semblables aux hommes, leur créaient un bonheur pareil à celui qui était l'objet de leurs désirs.

Le ciel avait ses fêtes et ses banquets; la jeunesse, sous les traits d'Hébé, distribuait l'ambroisie et versait le nectar. La lyre d'Apollon faisait retentir les voûtes de l'Olympe de son harmonie. Dès le matin l'Aurore ouvrait les portes du ciel et répandait sur la terre la fraîcheur de l'air et le double parfum de Flore, déesse des fleurs, de Pomone, déesse des fruits. Phébus, montant sur le char du soleil, inondait le monde de torrents de lumière; et lorsque Éole, dieu des vents, rassemblant les orages en furie, avait épouvanté les driades et les sylvains, divinités des bois, la brillante messagère de Junon, la légère Iris, annonçait à la terre, par la trace vivement colorée de ses pas, le retour du calme et de la paix des cieux.

Les dieux, toujours présents, inspirent les vertus et les vices, dirigent tous les penchants des hommes, sont témoins de toutes leurs actions, et lisent dans leurs pensées.

Ainsi des milliers de divinités combattent dans le cœur des mortels. Si les unes les égarent, si d'autres s'efforcent de les mener à la vertu, la Mort et les Parques terminent ce débat : son inexorable faux et leurs ciseaux cruels tranchent les destinées humaines. Alors Mercure ne protége plus le larcin; Vénus ne sourit plus à la volupté; le terrible Mars n'excite plus au carnage; les lois de Jupiter s'exécutent. L'homme a passé le Styx dans la barque du vieux Caron; il entre dans le sombre empire de Pluton. Minos, Éaque et Rhadamante le jugent à l'inflexible tribunal des enfers. S'il a fait du bien pendant sa vie, il est conduit dans les bosquets charmants de l'Élysée où il jouit d'une paix constante, d'un printemps éternel, au milieu des héros vertueux, des beautés fidèles, des rois bienfaisants, des sages respectés, des orateurs et des poëtes célèbres; et là il retrouve, sans nuages et sans mélange, les douceurs d'un chaste hymen, les épanchements d'une tendre amitié, les affections innocentes, les jeux, les occupations, les exercices et tous les plaisirs qui faisaient le charme de sa vie. Mais s'il a commis des crimes, l'implacable Némésis, divinité vengeresse, s'empare de son cœur; les noires Furies le frappent de leurs fouets, le déchirent par leurs serpents, le traînent dans les gouffres de l'Averne, et là le livrent aux plus affreux supplices.

On voit que les Grecs, élevés par les Égyptiens, croyaient à l'immortalité de l'âme.

Dans leur opinion, l'âme spirituelle, ou l'entendement, était pendant la vie

enveloppée d'une âme sensitive, matière subtile et lumineuse, image parfaite, et, pour ainsi dire, ombre de notre corps. Après la mort, l'âme intellectuelle rejoignait dans le ciel la lumière céleste dont elle était émanée; et l'âme sensitive, conduite par Mercure, descendait dans les enfers pour y recevoir le prix de ses vertus ou le châtiment de ses forfaits.

Plusieurs pensaient qu'au bout d'un certain nombre de siècles les ombres buvaient l'onde du fleuve d'oubli ou Léthé, et qu'alors elles revenaient sur la terre reprendre une nouvelle vie.

Tout était sensuel dans cette religion, les peines comme les récompenses. Les dieux mêmes éprouvaient les passions des hommes : la Discorde les divisait, l'Amour les blessait de ses flèches, et les portait souvent à revêtir une forme humaine pour s'unir à de simples mortelles.

Jupiter séduisait Danaé, poursuivait Io, enlevait Europe, faisait naître Hercule du sein de la belle Alcmène. La Jalousie portait Junon à la vengeance; Vulcain était trahi par Vénus qui se livrait au dieu de la guerre, et la chaste Diane elle-même se laissait toucher par les charmes du bel Endymion.

Les guerres de la terre se répétaient dans les cieux. Minerve, Apollon, Mars et Junon combattaient, les uns pour détruire, les autres pour sauver Troie, jusqu'au moment où Jupiter, monarque de l'univers, dont un signe faisait trembler la terre et les cieux, rassemblait son immense et céleste conseil, prononçait l'arrêt dicté par le Destin, et forçait toutes les autres divinités à s'y soumettre.

Ainsi la religion des Grecs, inconséquente dans son système, mêlait une foule d'erreurs funestes à un petit nombre de vérités utiles. Elle animait, mais elle altérait tout; et si, d'un côté, elle enseignait l'existence des dieux et l'immortalité de l'âme, si elle promettait des récompenses à la vertu et des punitions aux crimes, de l'autre elle favorisait les passions coupables et divinisait les vices.

Ce culte imparfait ne pouvait donner qu'une morale relâchée; mais il présentait à la politique de grands moyens pour profiter de la crédulité des peuples. On les occupait par des fêtes, on leur en imposait par des mystères; on les effrayait, on les rassurait par des oracles, par des augures. L'imagination, que ne réglait aucun principe certain, ne connaissait aucunes bornes. Rien n'était raisonnable; tout était merveilleux : et ces nations héroïques ressemblaient à des enfants brillants et crédules, amusés par des contes, élevés par des fables et gouvernés par une religion poétique.

L'histoire n'était pour eux qu'un drame, dont l'intrigue merveilleuse et remplie de miracles était tracée par la destinée et dénouée par l'intervention de quelques divinités de l'Olympe.

Ce tableau, ou plutôt cette esquisse de la religion des Grecs, fait comprendre l'influence qu'elle dut avoir sur leur caractère et sur leurs actions.

Les peuples, gouvernés par des principes si contradictoires, livrés à leur imagination qu'égaraient tant de fables, vivaient dans un monde de prestiges, et devaient nécessairement nous offrir ce mélange de lumières et d'ignorance,

de sagesse et de folie, d'héroïsme et de superstition, de vertus et de passions, qui plaît encore à notre esprit, même en choquant notre raison, et qui, dans la maturité des siècles, malgré la sévérité d'une religion vraie et d'une morale éclairée, exalte encore notre pensée, se reproduit sous le pinceau de nos peintres, dans les chants de nos pères, et charme toujours nos souvenirs, comme dans la vieillesse nous aimons à nous rappeler les fables qui entouraient notre berceau et les jeux qui amusaient notre enfance.

Quelques sages, abandonnant au peuple les fables et les prodiges, étudiaient la nature et cherchaient la vérité. Personne, dans les temps modernes, ne les a encore surpassés dans cette partie de la morale qui enseigne à maintenir l'âme dans un état calme et à placer le bonheur loin des excès. Leurs écrits sont une source féconde où puisent avec fruit tous les moralistes qui veulent peindre et combattre les passions. Mais leur métaphysique, leurs explications de la création, de la destinée et des phénomènes de notre nature intellectuelle, ne reposent sur aucun principe certain, sont souvent dénuées de raison, quoique brillantes d'esprit; et leurs rêves philosophiques sont tout aussi peu sages que cette théogonie poétique et cette mythologie populaire, objet de leur culte public et de leur secret mépris.

Trois siècles après la ruine de Troie, il ne restait plus dans la Grèce aucune trace de barbarie; la civilisation, les lettres, les arts avaient fait les progrès les plus rapides : partout on voyait des villes bâties, des temples élevés, des codes de lois établis; les autels fumaient de sacrifices; de pompeuses cérémonies, des jeux célèbres attiraient de toutes parts les étrangers. La liberté fortifiait les âmes; les arts adoucissaient les mœurs; la tribune retentissait de discours éloquents; les écrits ingénieux de plusieurs philosophes célèbres se lisaient dans toutes les écoles et donnaient à la jeunesse le goût de l'éloquence et des lettres.

Les édifices publics étaient ornés des images des dieux et des héros, qui animaient le marbre et la toile; et la Grèce, en peu de siècles, devint, sous l'empire d'un doux climat et d'une imagination riante, un pays enchanté, un tableau magique où se réunissait tout ce qui peut échauffer l'âme, exalter l'esprit et charmer les sens.

A la fin des deux premiers âges de son existence, la Grèce comptait déjà plus d'hommes éclairés et célèbres que les vieux empires qui l'avaient tirée de la barbarie.

Nous avons fait connaître les héros des temps fabuleux et ceux de la première époque historique; mais la Grèce, avant de combattre les Perses, comptait aussi des poètes fameux et des philosophes célèbres. Le temps ne nous a laissé connaître que les noms de Linus et de Musée, peu de vers d'Orphée ont échappé à ses ravages. Hésiode chanta les campagnes et les travaux de l'agriculture. Nous n'avons de connaissance certaine des dieux de l'Olympe que par la théogonie de ce poète : sa description du bouclier d'Hercule fut aussi célèbre que les travaux de ce demi-dieu.

Homère, antérieur à l'ère des olympiades, fut le premier des grands poètes,

et leur sert encore de modèle. L'*Odyssée* raconte les voyages d'Ulysse après la prise de Troie. Le sujet de l'*Iliade* est la colère d'Achille, si funeste aux Grecs. Alexandre-le-Grand regardait ces deux poèmes comme les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Cicéron place Homère au nombre des plus grands peintres; Horace le préfère aux plus profonds philosophes; Quintilien le met au-dessus des plus illustres orateurs.

La ceinture de Vénus, les touchants adieux d'Hector et d'Andromaque, la douleur de Priam dont les larmes fléchissent le courroux d'Achille, les Prières personnifiées dont les pleurs adoucissent la vengeance du maître des dieux, et tant d'autres fictions admirables, ornées d'une éloquence divine dont nous ne pouvons plus apprécier qu'imparfaitement les charmes, méritèrent à cet homme étonnant le beau titre de *prince des poètes,* qu'aucun génie antique ni moderne n'a pu, jusqu'à présent, lui disputer.

Homère devint aveugle et vécut pauvre. Tous les siècles ont répété ses vers, et nous ont laissé ignorer le lieu de sa naissance. Plusieurs villes d'Europe et d'Asie se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Paros se vantait d'avoir vu naître Archiloque, inventeur des vers iambes. Ce poète était plein de force et de licence.

Alcée honora Mitylène, sa patrie, par ses talents lyriques : passionné pour la liberté, il attaqua par de vives satires le tyran de Lesbos. Quintilien trouvait quelque ressemblance entre son style et celui d'Homère.

Sapho brillait dans le même lieu et dans le même temps; l'amour fit son génie et causa ses malheurs. Nul poète ne sut mieux peindre la passion; l'excès des siennes ternit sa gloire.

Thespis, contemporain de Solon, inventa la tragédie. Ses acteurs, ambulants et montés sur des tréteaux, intéressèrent par le récit des exploits héroïques, qu'interrompaient des chœurs chantants. Ce fut ainsi que, parcourant la Grèce, il répandit partout les germes et le goût de ces fictions dramatiques qui devinrent la passion des Grecs, influèrent sur leurs mœurs et contribuèrent à leur gloire.

Simonide se distingua presque également par ses vers élégiaques et par sa philosophie. Hiéron lui demandait une définition qui lui fît connaître l'essence de Dieu; Simonide prit un jour pour répondre; ensuite deux et puis quatre, enfin un nombre infini pour prouver l'immensité du sujet proposé à sa méditation. S'étant embarqué avec des marchands, ils s'étonnaient de le voir partir sans bagages. Le vaisseau périt; Simonide leur dit : « Vous êtes ruinés et je n'ai » rien perdu, car je porte tout avec moi. »

Anacréon vivait dans la soixante-douzième olympiade; il était de Théos en Ionie. Sa vie était consacrée au plaisir; la volupté fut son but et son étude. Il chanta jusqu'à près de cent ans le vin, l'amour et les plaisirs. Ce poète aimable fut longtemps l'ornement de la cour de Polycrate, à Samos, et de celle d'Hipparque, tyran d'Athènes.

Tandis que la poésie chantait les merveilles du ciel et de la terre, la philoso-

phie cherchait à en pénétrer les causes. Les philosophes grecs, parmi lesquels se distinguèrent sept hommes décorés du beau titre de *sages*, s'occupaient à tracer les principes de la politique, les règles de la morale et les éléments de la physique.

Thalès, chef de la secte ionique, regardait l'eau comme un principe universel dont un Dieu suprême et intelligent s'était servi pour tout créer. Thalès était un grand astronome et un bon mathématicien pour son siècle, puisqu'il fixa le cours de l'année solaire, prédit l'éclipse du soleil qui arriva sous le règne d'Astyage, et trouva le moyen de mesurer la hauteur des pyramides par un calcul proportionnel entre leur ombre et celle de son corps. Il remerciait les dieux de trois choses principalement, de l'avoir créé de nature humaine et non animale, de l'avoir fait homme et non femme, Grec et non Barbare.

Sa mère voulait qu'il se mariât, il répondit d'abord qu'il n'était pas temps, et quelques années après qu'il n'était plus temps. En examinant les astres, il tomba dans un puits; une vieille femme, le raillant de cette chute, lui dit : « Comment » voulez-vous connaître ce qui est dans les cieux, vous qui ne voyez pas ce qui » est à vos pieds? »

Le législateur d'Athènes, Solon, était au nombre des sept Sages. Ses reparties ingénieuses et profondes furent presque aussi célèbres que ses lois. Crésus, roi de Lydie, voulut en vain l'éblouir par l'éclat de ses richesses et par le tableau de son bonheur; Solon lui montra son mépris pour l'opulence et ses doutes sur la durée de la félicité humaine. « On ne peut juger, lui dit il, du malheur ou du » bonheur d'un homme qu'à la fin de sa vie. »

Crésus, vaincu, détrôné et près de mourir, se rappela la maxime de Solon. Ce souvenir frappa Cyrus, le désarma, et sauva les jours du roi captif.

Chilon de Lacédémone doutait également du bonheur des mortels. Ésope lui demandant à quoi Jupiter s'occupait, il répondit : « A abaisser ceux qui s'élèvent » et à élever ceux qui s'abaissent. » Sa prétendue sagesse ne lui avait pas appris à maîtriser ses passions, car il mourut de joie à Pise en voyant le triomphe de son fils qui avait remporté le prix du pugilat aux jeux olympiques.

Pittacus de Mitylène, banni de Lesbos avec Alcée, chassa le tyran qui opprimait cette île. Quelque temps après, la guerre éclata entre Athènes et Mitylène. Pittacus, pour épargner le sang de ses concitoyens, défia en duel Phrynon, général des Athéniens, et le tua. La reconnaissance des habitants de Lesbos lui décerna la couronne.

Alcée, ennemi de toute tyrannie, l'attaqua et fut fait prisonnier. Pittacus lui rendit la liberté, régna dix ans avec modération, et abdiqua. Il disait qu'un bon gouvernement était, non celui qu'on craignait, mais celui pour lequel on craignait.

Bias, consulté par les sages et les législateurs de son temps, eut la gloire de sauver la ville de Priène, sa patrie, dont il fit lever le siége au roi de Lydie.

Cléobule illustrait l'île de Rhodes. L'histoire ne nous a point conservé ses ouvrages; mais il suffit peut-être à sa gloire de rappeler que ce fut chez lui que Solon chercha un asile, lorsqu'il s'exila d'Athènes.

Les mœurs de ce temps peuvent seules expliquer la futilité des questions et des énigmes que les sages et les princes de la Grèce s'amusaient à proposer et à résoudre.

Bias se trouvait à un festin chez Périandre, ce tyran de Corinthe que son habileté fit compter au nombre des sages, malgré son usurpation et ses injustices. Il arriva un courrier d'Amasis, roi d'Égypte, pour demander à Bias comment ce prince répondrait au roi d'Éthiopie, qui lui avait dit : « Buvez toutes les eaux de » la mer, et je vous céderai dix de mes villes, à condition que vous m'en aban- » donnerez un égal nombre, si vous ne pouvez y parvenir. » Bias lui conseilla d'accepter la proposition, pourvu que le roi d'Éthiopie arrêtât la marche de tous les fleuves, parce qu'il voulait bien boire la mer, mais non les rivières qui s'y jetaient.

Anacharsis, né dans le pays des Scythes, qu'Homère appelait *la nation juste*, fut adopté, malgré son origine, par les sages. Il avait composé un poëme sur l'art militaire, et une histoire des rois de Scythie. Un Athénien lui reprochait d'avoir vu le jour dans un pays barbare. « Si ma patrie, répliqua le Scythe, me » fait peu d'honneur, vous, vous en faites peu à la vôtre. » Il plaisantait Solon sur ses lois. « Elles ressembleront, disait-il, aux toiles d'araignées, qui arrêtent les » petites mouches et laissent passer les grosses. »

Crésus voulait le combler de présents; il les refusa, disant qu'il ne voyageait pas pour augmenter sa fortune, mais pour enrichir son esprit.

Le Phrygien Ésope fut le père de la fable : il était esclave. La servitude devait inventer l'apologue, ayant besoin de voiler la vérité pour la faire écouter par la puissance.

Il était si laid qu'on ne pouvait trouver à le vendre. Xanthus l'acheta : un philosophe seul pouvait faire une pareille acquisition, et en sentir le prix. Son maître lui dit un jour de prendre au marché tout ce qu'il trouverait de meilleur pour sa table. Tout le dîner fut composé de langues apprêtées de différentes manières. Xanthus paraissant surpris, Ésope lui dit : « La langue est tout ce que je » connais de meilleur : c'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe » de la vérité; par elle on s'instruit, on gouverne les hommes et on loue les » dieux. » Le lendemain Xanthus lui commanda d'acheter ce qu'il trouverait de plus mauvais. Le dîner fut encore le même. La surprise du maître redoubla. « De quoi vous étonnez-vous? dit le Phrygien. La langue est ce qu'il y a de pire » au monde : c'est la mère des disputes, la nourrice des procès, la source des » guerres, l'organe du mensonge, de la calomnie et du blasphème. »

Devenu libre, il parut à la cour de Crésus; sa figure lui attira d'abord des mépris; mais il fit bientôt comprendre qu'on devait considérer, non la forme du vase, mais la liqueur qu'il contenait.

Plusieurs princes le chargèrent de leurs affaires. Il vint à Athènes pendant la tyrannie de Pisistrate. Les Athéniens étaient agités; il les exhorta à la résignation, en leur racontant la fable des grenouilles, qui demandèrent un roi à Jupiter. Crésus l'avait chargé de porter de l'argent à Delphes, mais il le lui renvoya, parce qu'il trouvait ce peuple turbulent et corrompu, indigne d'un tel

présent. Les habitants furieux le précipitèrent du haut d'un rocher. Les dieux parurent venger sa mort en répandant sur la contrée les fléaux de la peste et de la famine.

Ces sages, qui portaient partout la lumière, se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement. On nous a conservé le souvenir de ce banquet fameux qui eut lieu chez Périandre, où les sept Sages étaient rassemblés. La question principale qu'ils agitèrent fut celle-ci : « Quel est le gouvernement le » plus parfait? » Solon répondit : « Celui où l'injure faite à un particulier inté» resse tous les citoyens. » Bias : « Celui où la loi tient lieu de roi. » Thalès : « Celui où les habitants ne sont ni trop riches ni trop pauvres. » Anacharsis : « Celui où la vertu est en honneur et le vice flétri. » Pittacus : « Celui où les » emplois sont donnés aux gens de bien et jamais aux méchants. » Cléobule : « Celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi. » Chilon : « Celui où » la loi est plus écoutée que les orateurs. » Périandre : « Celui où l'autorité est » entre les mains d'un petit nombre d'hommes vertueux. »

Nous avons suivi l'enfance et l'éducation de la Grèce dans ses deux premiers âges ; le troisième va nous la montrer dans sa force, développant tous ses moyens, tout son courage, tous ses talents, et remplissant l'Europe, l'Asie, l'Afrique du bruit de sa gloire.

TROISIÈME AGE DE LA GRÈCE.

PREMIÈRE GUERRE CONTRE LES PERSES.

Cause de cette guerre. — Expédition de Démocède. — Siége de Naxos. — Révolte en Ionie. — Incendie de la ville de Sardes. — Haine de Darius contre les Grecs. — Prise de Milet. — Échecs de la flotte et de l'armée de Darius. — Soumission d'Égine aux Perses. — Époque de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle. — Ambassade des hérauts de Darius. — Leur mort. — Magnanimité de Xercès. — Nouvelles entreprises de Darius contre Athènes. — Commandement de Miltiade. — Bataille de Marathon. — Victoire de Miltiade. — Défaite des Perses. — Trait de bravoure de Cynégire. — Courage d'un soldat. — Prompt retour de Miltiade à Athènes. — Jalousie des Lacédémoniens pour la victoire de Marathon. — Conquêtes de Miltiade. — Sa condamnation. — Sa mort. — Exil d'Aristide par la jalousie de Thémistocle. — Caractère de cet illustre banni. — Préparatifs de guerre de Darius. — Sa mort. — Règne de son fils Xercès.

Cyrus avait fondé dans l'Orient un empire immense, que sa famille ne sut pas longtemps conserver : les folies et les vices de ses successeurs les renversèrent du trône élevé par le génie de ce grand homme.

Un mage imposteur l'occupa sous le nom de Smerdis; mais il fut bientôt démasqué et massacré par les grands de la Perse, qui élurent pour roi Darius, fils d'Hystaspe.

Son empire comprenait toute l'étendue de la Perse moderne et de la Turquie d'Asie. Il était maître de la Thrace, dominait en Phénicie et en Palestine, et possédait même quelques parties de la Macédoine.

Pour rendre sa puissance plus respectable aux yeux des peuples, il avait épousé Atossa, fille de Cyrus. Cette femme ambitieuse et vaine fut trompée par un médecin grec, nommé Démocède, que le roi retenait malgré lui en Perse, et qui cherchait les moyens d'échapper à sa tyrannie.

Cette légère intrigue devint une des causes de la guerre qui éclata bientôt entre l'Asie et l'Europe. Darius voulait combattre les Scythes : la reine voyait avec peine une entreprise qui n'offrait que des dangers et ne promettait que des déserts. Démocède lui dit qu'elle devait engager son époux à tourner plutôt ses armes contre la Grèce, dont la conquête serait facile, lucrative et glorieuse. Il flatta surtout sa vanité par l'espoir d'avoir à son service des femmes de Corinthe et d'Athènes, dont on vantait partout la beauté, l'esprit et les talents.

Darius aimait la gloire, et ne croyait pas qu'une si petite contrée, divisée en tant d'États faibles, pût lui opposer une grande résistance. Il chargea Démocède de parcourir la Grèce et l'Italie, et de reconnaître la force de differentes républiques, et les dispositions des esprits. Quinze officiers perses l'accompagnèrent dans cette expédition : ils furent arrêtés à Tarente comme espions. Démocède trouva le moyen de s'échapper et de se retirer à Crotone, sa patrie, qui refusa de le livrer à Darius.

Un événement plus important acheva bientôt d'aigrir les esprits, et alluma cette forte haine qui devait ensanglanter tout l'Orient.

L'île de Naxos, l'une des Cyclades, se voyait agitée par des troubles qu'excitait dans toutes les républiques grecques la querelle interminable de la pauvreté contre la richesse, de la démocratie contre l'aristocratie. Le peuple l'emporta et bannit de Naxos les citoyens les plus opulents. Ils se réfugièrent à Milet, où commandait Aristagore, et implorèrent son secours pour rentrer dans leur patrie.

Aristagore courut à Sardes, où résidait le satrape Artapherne, frère du roi de Perse : il lui fit entrevoir que la conquête de Naxos serait facile, que sa chute ferait tomber l'île d'Eubée (aujourd'hui Nègrepont), et ouvrirait un libre passage en Grèce.

Darius, informé par son frère de cette proposition, l'accueillit avidement, et chargea un de ses parents, nommé Mégabaze, de commander l'expédition sous la direction d'Aristagore. L'entreprise n'eut point de succès : Mégabaze souffrait avec impatience qu'on soumît un prince tel que lui aux ordres d'un Grec, d'un Ionien; il avertit secrètement le gouvernement de Naxos de l'attaque qui allait être dirigée contre lui. Les Naxiens, qu'on croyait surprendre, se défendirent avec opiniâtreté : après quatre mois de siége, les Perses furent obligés de se retirer.

Mégabaze attribua son échec à une trahison d'Aristagore, et l'accusa devant Artapherne qui jura sa perte.

Aristagore chercha son salut dans la révolte; il parcourut l'Ionie pour la soulever : cette province était remplie de colonies fondées par les Grecs que les Héraclides avaient chassés du Péloponèse. Aristagore sut réveiller leur amour pour leur ancienne patrie, et leur persuada facilement de faire cause commune avec les Grecs. Les Ioniens, convaincus que la servitude deviendrait leur partage s'ils laissaient asservir la Grèce, coururent aux armes, cessèrent de reconnaître l'autorité du roi de Perse, chassèrent ses troupes de leurs villes, et s'emparèrent des vaisseaux qui se trouvaient dans leurs ports.

Aristagore se rendit à Sparte. Cléomène y régnait : il lui représenta qu'il était digne d'un peuple libre d'affranchir les Ioniens d'un joug honteux et pesant, de faire échouer les projets de Darius en les prévenant, et de porter la guerre au sein de la Perse, au lieu de l'attendre dans la Grèce.

Quelques auteurs prétendent que Cléomène, persuadé par ces raisons, et gagné par le don de cinquante talents, promit de s'allier aux Ioniens; d'autres disent, et cette version est plus croyable et plus conforme aux mœurs de Sparte, qu'il chassa Aristagore de la ville. On raconte même que Gorgo, fille de Cléomène, et âgée de huit ans, témoin de cet entretien, s'écria : « Mon père, fuyez » cet étranger; il vous corrompra. » Ce qui est certain, c'est qu'Aristagore, sans avoir obtenu de secours de Lacédémone, vint dans Athènes, où il fut beaucoup mieux accueilli. Les Athéniens, inquiets de la mission de Démocède, alarmés de l'expédition de Naxos, étaient violemment irrités des menaces d'Artapherne, qui voulait les forcer à se remettre sous le joug d'Hippias. Ils donnèrent vingt vaisseaux à Aristagore, qui les réunit aux forces de l'Ionie soulevée.

Sans perdre de temps il marcha sur la ville de Sardes : Artapherne surpris l'évacua, n'ayant pu la mettre en état de défense. Un soldat ionien mit le feu à une maison : comme toutes étaient bâties en bois, l'incendie fit des progrès rapides, et toute la ville fut réduite en cendres.

Des troupes perses, réunies, arrivèrent trop tard pour sauver Sardes; mais elles défirent les Ioniens, et les forcèrent à se retirer.

Lorsque Darius apprit que les Athéniens, par leurs secours, avaient contribué à la ruine d'une de ses plus belles villes, il entra en fureur, jura de se venger des Grecs, et voulut que tous les jours, à table, un de ses officiers lui criât : « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. »

Aristagore, ne pouvant résister aux forces d'Artapherne, porta ses armes contre Byzance; mais les Perses le battirent et le tuèrent. Ils se réunirent tous ensuite pour attaquer Milet. Les Ioniens et leurs alliés leur opposèrent des forces considérables et trois cent cinquante vaisseaux.

Les peuples libres, invincibles quand ils sont unis, sont perdus dès qu'ils se divisent. Les intrigues de la cour de Perse et de trompeuses insinuations séparèrent les intérêts et rompirent la ligue des alliés. Le roi de Perse, profitant de cette discorde, s'empara de Milet et en passa les habitants au fil de l'épée.

Hystiée, oncle d'Aristagore et prince de Milet, avait, peu de temps avant, rendu un grand service à Darius, et sauvé son armée en empêchant les Thraces de couper un pont dont la rupture aurait privé le roi de tous moyens de retraite, lorsqu'il était poursuivi par les Scythes. Aussi, malgré tous les efforts d'Artapherne pour perdre Hystiée, le roi, même en le combattant, lui avait toujours conservé quelque bienveillance. Après la ruine de Milet, Hystiée, à la tête de quelques troupes ioniennes, entra en Mysie. Le satrape Harpagus le défit, le prit et le livra à Artapherne qui, sans attendre aucun ordre, le fit périr et envoya sa tête au roi.

La révolte d'Ionie, la destruction de Sardes, et la résolution de rétablir la tyrannie d'Hippias, rendaient la guerre inévitable et toute conciliation impossible. Darius crut qu'un seul effort lui suffirait pour écraser les Grecs : il rassembla trois cents vaisseaux et une forte armée de terre, et en donna le commandement à Mardonius, son gendre, prince rempli d'orgueil, général sans talents et sans expérience.

La flotte, en doublant le mont Athos, fut détruite par une tempête. Mardonius, arrivé en Thrace, négligea de se garder; les Thraces surprirent de nuit son camp et y firent un grand carnage. Le général s'enfuit précipitamment en Perse avec les débris de son armée, et termina ainsi honteusement cette première campagne.

Un tel échec affaiblit la terreur qu'inspirait la puissance colossale des Perses, et fit entrevoir aux Athéniens la possibilité de leur résister.

Les habitants de la ville d'Égine, située sur la côte du Péloponèse, non loin d'Athènes, s'étaient hâtés de se soumettre aux Perses. Les Lacédémoniens indignés envoyèrent Cléomène à Égine, pour enlever les magistrats coupables de cette lâcheté. Les Éginètes refusèrent de les livrer, sous prétexte que Cléomène parlait seul, et était arrivé sans son collègue Démarate. Celui-ci fut accusé de leur avoir suggéré cette défaite; comme sa naissance était illégitime, on voulut le faire descendre du trône. Cléomène avait gagné la prêtresse de Delphes : elle rendit un oracle d'après lequel Démarate fut déposé. Il chercha un asile en Perse, et s'y fit aimer et respecter, sans jamais trahir sa patrie.

Son successeur, Leutichydes, d'accord avec Cléomène, enleva dix citoyens d'Égine et les livra aux Athéniens. Ceux-ci ne voulant pas borner là leur vengeance, attaquèrent par mer les Éginètes : il y eut de part et d'autre plusieurs combats dont le succès demeura incertain. Mais si cette guerre n'amena pas de succès décisif, elle eut pour les Athéniens l'avantage d'exercer leur marine, et de la préparer à résister aux Perses.

Depuis l'exclusion des Pisistratides, la république d'Athènes était heureuse, florissante : l'amour de la gloire et de la liberté y faisait éclore de grands talents. Trois hommes, remarquables par leur génie, y jetaient alors le plus vif éclat : Miltiade, Aristide et Thémistocle.

Miltiade joignait à une grande valeur et à un caractère ferme l'expérience de la guerre et des affaires. Héritant de la fortune d'une partie de sa famille établie en Thrace, il était devenu prince d'un canton de cette contrée. Après une

vive résistance, Mardonius et les Perses l'avaient chassé de son trône. Sa haine contre eux et son habileté portèrent les Athéniens à lui donner un commandement dans leur armée.

Thémistocle, éloquent, brave, adroit, ambitieux, insinuant, populaire, savait tous les noms des citoyens d'Athènes, s'occupait de leurs intérêts, pour qu'ils servissent les siens. Aucun homme n'aima plus la gloire, et ne fut plus indifférent sur les moyens honnêtes ou illicites d'y arriver. Jaloux de tous ses rivaux, il avouait que les exploits de Miltiade l'empêchaient de dormir.

Aristide, aussi vaillant, aussi habile que ses deux émules, les surpassait en vertu : aristocrate, parce qu'il aimait l'ordre, partisan des lois de Lycurgue conformes à ses mœurs, sévère et inébranlable dans ses principes, il ne cherchait à plaire à personne, n'aimait que la justice, et ne servait que sa patrie. Formé par les leçons de Clysthène, qui chassa les Pisistratides, Athènes trouvait en lui le plus implacable ennemi de la tyrannie et le plus ferme soutien de la liberté.

Darius, déterminé à subjuguer la Grèce, envoya des hérauts dans toutes les villes pour demander la terre et l'eau (c'était la formule antique pour ordonner de reconnaître son autorité). Égine, Thèbes, la Béotie et presque toutes les cités grecques tremblèrent, se soumirent ou gardèrent le silence. Elles redoutaient la nombreuse population des Perses et des invasions qui se renouvelleraient sans cesse. La guerre ne leur paraissait pas juste, parce qu'Athènes, en détruisant Sardes, avait offensé Darius. L'hommage que ce monarque demandait n'était pas, disait-on, une servitude, puisque, sous sa protection, les colonies grecques d'Ionie, même après leur révolte, conservaient leurs lois, leur culte, leur liberté et leurs propriétés. Enfin la crainte suggérait à la faiblesse tous les prétextes qui pouvaient colorer la lâcheté ; et, sans les vertus inspirées à deux peuples par Lycurgue et par Solon, la Grèce, vaincue sans combattre, serait tombée sans gloire, et aurait grossi le nombre des petites provinces de l'empire de Perse, dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous.

Athènes et Sparte repoussèrent avec mépris les propositions insolentes de Darius. Érétrie et Platée suivirent leur exemple. Mais l'esprit humain ne sait jamais rester dans de justes bornes : ces peuples libres et fiers, n'écoutant que leur indignation, violèrent le droit des gens, et jetèrent les hérauts de Darius dans des puits, leur disant ironiquement d'y prendre *la terre et l'eau* que demandait leur maître.

Le ministère des hérauts fut toujours inviolable et sacré dans l'antiquité ; on avait même divinisé Taltybius, héraut d'Agamemnon. Dans la suite, plusieurs malheurs arrivés en Grèce firent croire que le dieu Taltybius voulait venger les hérauts immolés ; et plusieurs citoyens distingués de Sparte et d'Athènes se rendirent en Asie, et livrèrent leur tête à Xercès en réparation de cette injure et de cette impiété. Le roi, plus généreux que ses ennemis, ne leur fit aucun mal, et les renvoya dans leur patrie.

Darius, instruit de l'effroi de tous les Grecs, et voyant que trois petites républiques osaient seules lui résister, dut compter sur une conquête facile : il ras-

sembla cinq cents vaisseaux et une forte armée, que quelques auteurs portent à cinq cent mille et d'autres à cent mille hommes : il les envoya en Grèce sous les ordres d'Artapherne et de Datis : l'ambitieux Hippias leur servait de guide. Tout céda aux premiers efforts des Perses : ils conquirent les îles de la mer Égée, s'emparèrent de l'Eubée, réduisirent en cendres la ville d'Érétrie, qui, la première, avait bravé la puissance du roi. Ils entrèrent ensuite dans l'Attique, campèrent à Marathon, sur le bord de la mer, et menacèrent Athènes du sort d'Érétrie.

Lacédémone avait promis un secours de trois mille hommes; mais une antique superstition défendait aux Spartiates de partir pour la guerre au commencement de la pleine lune. Leur départ fut retardé et ils n'arrivèrent qu'après la bataille. Platée envoya mille soldats. Le reste de la Grèce, immobile, attendait dans la stupeur l'événement qui devait décider de sa destinée.

Les Athéniens, déterminés à vaincre ou à périr, armèrent tout ce qui pouvait combattre, et jusqu'aux esclaves. Leurs forces ne montaient pas à plus de dix mille hommes, soumis aux ordres de dix chefs qui commandaient chacun à leur tour.

Ce changement continuel de chefs pouvait compromettre le salut de l'armée; mais le défaut des peuples libres est d'écouter plus souvent la méfiance et la jalousie que la raison. Dans cette circonstance critique, Aristide, sacrifiant son amour-propre à sa patrie, céda à Miltiade, comme au plus habile, l'honneur du commandement : les autres généraux imitèrent son exemple.

Il fallait décider si on attendrait l'ennemi derrière les remparts ou si on l'attaquerait. Miltiade, voyant que les Perses s'étaient placés dans une position resserrée par une montagne, entre la mer et le marais de Marathon, et qu'ils ne pouvaient, dans un lieu si étroit, déployer leur immense cavalerie, voulait qu'on profitât de cette faute pour les déconcerter par une attaque audacieuse et prompte. Aristide appuyait son avis : d'autres généraux pensaient qu'il était téméraire et presque insensé d'abandonner les murs de la ville, et de courir à une perte certaine en se jetant avec dix mille hommes au milieu d'une armée innombrable qui devait les écraser.

Les opinions étaient partagées : Miltiade, s'adressant avec chaleur au polémarque Callimaque, lui dit : « Vous voyez notre incertitude; Athènes attend » de vous seul l'arrêt qui fera sa destinée : elle va devenir la plus glorieuse ville » du monde ou l'esclave de Darius et la proie d'Hippias. Si nous laissons refroi- » dir l'ardeur de nos concitoyens, ils compteront les ennemis et se courberont » sous leur joug; si nous les entraînons rapidement au combat, notre au- » dace protégée par les dieux nous donnera la victoire. Un seul mot de vous, » Callimaque, va nous condamner à la servitude ou consolider notre liberté. » Callimaque opina pour le combat, et il fut résolu.

Miltiade craignait de rendre ses collègues responsables de l'événement; il ne voulut pas profiter d'une générosité que le peuple, en cas de malheur, leur aurait reprochée; et il attendit le jour où le commandement lui appartenait de droit.

Dès l'aurore de ce jour propice, il rangea son armée en bataille à huit cents toises de l'ennemi (environ huit stades). Callimaque commandait l'aile droite; les Platéens formaient l'aile gauche; Aristide et Thémistocle conduisaient le centre. Miltiade devait se porter partout où sa présence serait nécessaire. Pour éviter d'être entouré, il avait adossé ses troupes à une montagne, et une grande quantité d'arbres parsemés dans la plaine garantissaient ses ailes des efforts de la cavalerie ennemie.

Miltiade avait laissé peu de monde à son corps de bataille, et porté la plus grande partie de ses forces aux deux ailes. Lorsque le signal fut donné, les Grecs, au lieu de marcher contre les Perses, se précipitèrent sur eux à toute course. Les ennemis, surpris de ce nouveau genre d'attaque, cédèrent d'abord à cette impétuosité; mais leurs forces, sans cesse renouvelées, rétablirent bientôt le combat; et, malgré le courage de Thémistocle et d'Aristide, le centre des Grecs, après quelques heures d'une résistance opiniâtre, fut obligé de reculer devant la masse des Perses qui s'accumulait contre eux.

Miltiade profita de cet instant critique pour décider la victoire. Voyant que tous les efforts des Perses se dirigeaient sur son centre, il fit avancer rapidement ses deux ailes qui prirent les ennemis en flanc, les culbutèrent et les poussèrent sur un marais dans lequel la plupart périrent.

Aristide et Thémistocle, dégagés par cette attaque, enfoncèrent, à leur tour, le corps d'élite que Datis dirigeait contre eux; la déroute devint générale. Les Perses, battus et dispersés, coururent au rivage pour chercher un asile sur leur flotte. Les Athéniens les poursuivirent, les prévinrent, prirent, brûlèrent et coulèrent à fond plusieurs vaisseaux : le reste trouva son salut dans la fuite.

L'Athénien Cynégire, frère du poète Eschyle, voyant qu'une galère persane voulait quitter le rivage, retint son câble de la main droite; on la lui coupa. Il le prit de la gauche qui fut tranchée; enfin, l'ayant saisi avec ses dents, il fut percé de coups, et périt sans le lâcher.

L'armée des Perses perdit dans cette journée sept mille hommes, et celle d'Athènes deux cents guerriers. Miltiade reçut une blessure; Stésilée et Callimaque, généraux athéniens, périrent glorieusement. Hippias y termina sa honte et sa vie.

Un soldat athénien, malgré la fatigue d'un si long combat, voulait porter le premier à ses concitoyens la nouvelle de leur salut : il vole, arrive devant les archontes, annonce la victoire et meurt à leurs pieds.

Datis, éloigné de la côte, espéra réparer sa défaite, et surprendre Athènes qui était sans défense. Sa flotte, favorisée par les vents, doublait le cap de Sunium. Mais Miltiade, qui n'était ni enivré ni endormi par la victoire, ne laissa que mille hommes à Marathon, sous les ordres d'Aristide, et franchissant avec son infatigable armée les quinze lieues qui le séparaient d'Athènes, il arriva le même jour dans la ville, et força l'ennemi déconcerté à se retirer en Asie.

Cette bataille célèbre eut lieu le troisième année de la soixante-douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ.

Les Spartiates arrivèrent le lendemain du combat : ils avaient parcouru quarante-six lieues en trois jours; ils trouvèrent Aristide sur le théâtre de sa gloire, entouré de prisonniers chargés de fer, et d'un immense butin que sa sévérité avait garanti du pillage.

Les Lacédémoniens rendirent aux vainqueurs un hommage public, et conçurent une jalousie secrète, qui fit naître par la suite de longues querelles et de grands malheurs.

On éleva dans la plaine des demi-colonnes sur lesquelles furent gravés les noms des guerriers d'Athènes morts au champ d'honneur.

Dans les intervalles de ces colonnes brillaient des trophées formés avec les armes des vaincus. On devait une récompense à Miltiade; il en obtint une digne de lui par sa noble simplicité. Les Athéniens placèrent sous un de leurs portiques un tableau qui représentait la bataille de Marathon : on y voyait Miltiade, à la tête des généraux, haranguant les troupes qu'il allait conduire à la victoire.

Cette bataille, qui décida du sort de la Grèce, apprit au monde que la victoire ne dépend pas du grand nombre, que la faiblesse courageuse peut résister à la puissance, et qu'un peuple qui sait vouloir être libre est invincible.

Les Athéniens s'étaient vus abandonnés dans un si grand péril par plusieurs peuples qui auraient dû concourir à la défense commune; ils chargèrent Miltiade de partir avec soixante-dix vaisseaux et de punir les îles grecques soumises aux Perses.

Il en conquit plusieurs; mais Paros lui opposa une vive résistance. Blessé devant les murs de cette ville, et trompé par un faux bruit qui annonçait l'arrivée des Perses, il leva le siége et revint à Athènes avec sa flotte.

Les peuples sont souvent aussi injustes que les rois. La blessure de Miltiade l'empêchait de paraître en public : l'envie, toujours irritée contre sa gloire, l'accusa de s'être laissé gagner par Darius. La multitude, qui croit ce qu'elle craint, repoussa toutes les objections de la raison, et le peuple condamna à mort le héros qui l'avait sauvé.

Tous les citoyens vertueux gémissaient en vain de cette atrocité; en vain ils s'écriaient : « Athéniens, souvenez-vous de Marathon ! » ils n'obtinrent qu'une commutation de la peine de mort; elle fut remplacée par une amende de cinquante talents. Miltiade, hors d'état de la payer, resta en prison : le chagrin irrita sa blessure et termina ses jours. Cimon, son fils, héritier de ses vertus et de ses talents, obtint de ses amis l'argent nécessaire pour faire ensevelir son père et pour payer l'amende à laquelle il avait été condamné.

Les Athéniens honorèrent la mémoire de ce grand homme par des regrets tardifs, par d'inutiles larmes. Mais bientôt ils donnèrent à la Grèce une nouvelle preuve de leur ingratitude et de leur légèreté. Thémistocle aimait plus la gloire que sa patrie; jaloux de la vertu d'Aristide, il craignait de voir cet homme sévère porté par l'estime publique au gouvernement de l'État : son adresse trouva le moyen d'exciter la méfiance du peuple; mais, ne pouvant accuser d'aucun crime avec vraisemblance un homme si juste, il décida les

Athéniens à exécuter contre lui la loi qui permettait d'exiler tout citoyen dont le mérite pouvait porter ombrage aux amis inquiets et jaloux de la liberté.

Le vertueux Aristide fut banni. Un citoyen de la basse classe, qui ne le connaissait pas, vint s'adresser à lui-même, et le pria de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Quel mal vous a fait cet homme, dit le noble accusé, pour le condamner ainsi ? — Aucun, répondit le citoyen ; mais je suis ennuyé de l'entendre toujours appeler le *juste.* » Aristide, sans répliquer, écrivit son nom.

En partant pour son exil, il pria les dieux de préserver sa patrie de tout malheur qui pourrait la forcer à le rappeler.

Cet homme rare, comme nous l'avons dit plus haut, s'était formé à la vertu par les leçons de Clysthène. Une sage coutume voulait, dans ces temps anciens, que les jeunes gens s'attachassent aux vieillards les plus considérés. C'est ainsi qu'Aristide fut élevé par Clysthène, Cimon par Aristide, Polybe par Philopœmen. Le peuple athénien avait souvent reçu de ce magistrat de justes reproches sur son inconséquence. Ayant été nommé trésorier de la république, il administra avec intégrité, et découvrit sans ménagements les infidélités de ses prédécesseurs et même de Thémistocle ; il s'attira par là beaucoup d'ennemis qui, sous un faux prétexte, l'accusèrent : on le condamna à une amende. L'intrigue fut découverte ; on le dispensa du paiement, et ses amis le firent même renommer trésorier.

Se montrant alors plus facile, il ne parut point exercer une surveillance si rigide : tous ceux qui voulaient malverser le comblèrent d'éloges, et firent tant par leurs brigues, qu'à la fin de l'année tous les suffrages se déclarèrent unanimement pour lui. Aristide alors se leva et dit : « Athéniens, j'ai administré comme un homme de bien ; vous m'avez abreuvé d'affronts : aujourd'hui, quand » je parais fermer les yeux sur les vols publics, vous me regardez comme le » plus admirable des administrateurs. L'année dernière, je m'honorais de votre » condamanation ; j'ai honte aujourd'hui de vos éloges. Je vois qu'il est plus » glorieux chez vous de ménager les méchants que d'épargner les trésors de » l'État. »

Cette réprimande augmenta l'estime publique pour Aristide. La réputation de sa justice était telle qu'on désertait les tribunaux pour recourir à son arbitrage.

Un jour, lorsqu'on jouait à Athènes une tragédie d'Eschyle, dans laquelle le poète, en parlant d'Amphiaraüs, dit : « Il veut être juste, et non le paraître, » tous les spectateurs entendant ce vers, se tournèrent du côté d'Aristide avec de grands applaudissements.

Cet enthousiasme populaire fut un des principaux griefs de la faction de Thémistocle ; elle trouvait son pouvoir d'autant plus redoutable qu'il avait pour base l'amour du peuple.

Si Thémistocle était trop ambitieux, il faut convenir que cette ambition tournait presque toujours à l'avantage de la république.

Tandis que les Athéniens ne songeaient qu'à jouir de leurs triomphes, Thémistocle, prévoyant le nouvel orage qui se formait contre la Grèce, persuada

au peuple d'employer à construire des vaisseaux le revenu des mines, qui jusque-là avait été partagé annuellement entre tous les citoyens.

L'événement prouva bientôt la sagesse de ce conseil, puisqu'Athènes, attaquée de nouveau, ne dut son salut qu'à sa flotte.

Darius, furieux de la défaite de ses armées, méditait une vengeance éclatante : il employa trois années à faire les préparatifs d'une invasion plus formidable que les précédentes, et qu'il voulait diriger lui-même; la mort l'arrêta dans ses projets. Son fils Xercès hérita de son trône, de ses passions, mais non des vertus qui le distinguaient. Sa violence menaça la Grèce d'une ruine totale; et le monde, qu'il voulait remplir de sa gloire, ne retentit que du bruit de sa honte et de ses folies.

SECONDE GUERRE CONTRE LES PERSES.

(An du monde 3520. — Avant Jésus-Christ 484.)

Expédition de Xercès. — Force de son armée de terre et de mer. — Flotte athénienne de deux cents vaisseaux. — Eurybiade nommé généralissime. — Jonction des Thessaliens aux Perses. — Combat des Thermopyles. — Mort de Léonidas et de trois cents Spartiates. — Échec de la flotte des Perses. — Retraite de Thémistocle à Salamine. — Évacuation de la ville d'Athènes. — Mort du chien de Xantippe. — Incendie d'Athènes. — Querelle de Thémistocle et d'Eurybiade. — Incertitude de Xercès. — Combat naval à Salamine. — Défaite de la flotte de Xercès. — Courage et stratagème d'Artémise. — Retraite de Xercès. — Mardonius à la tête de trois cent mille hommes. — Fuite de Xercès dans une barque. — Honneurs rendus à Thémistocle. — Propositions de Mardonius faites par Alexandre aux Athéniens. — Déclaration d'Aristide à Mardonius et à Alexandre. — Préparatifs de guerre. — Force des deux armées. — Trahison d'Alexandre. — Bataille de Platée. — Mort de Mardonius. — Victoire complète. — Prise de Thèbes. — Flotte des Perses brûlée par Leutichydes. — Vengeance de Xercès.

L'effrayant orage qui devait fondre sur la Grèce ne tarda pas à éclater et à vérifier la prévoyance de Thémistocle. Les préparatifs commencés par Darius étaient achevés; Xercès venait de subjuguer l'Égypte, dont il avait confié le gouvernement à son frère Achéménès : cet orgueilleux roi, défendant qu'on lui achetât dorénavant des figues de l'Attique, disait qu'il les cueillerait bientôt lui-même dans Athènes.

Mardonius, dont les fautes n'avaient pas éclairé la vanité, flattait les passions de Xercès qui, malgré les sages avis d'Artabaze, son oncle, se décida à exécuter les projets de son ambition.

On prétend qu'il y fut déterminé principalement par l'apparition répétée d'un fantôme qui le poussait à la guerre; c'était probablement le rêve de l'orgueil

ou le produit de la supercherie des mages, qui détestaient la religion des Grecs et voulaient la détruire.

Ce fut cette même année que naquit Hérodote à Halicarnasse : ainsi la vie de ce célèbre historien commença avec les événements qu'il devait raconter.

Le roi de Perse fit alliance avec les Carthaginois, qui lui promirent d'attaquer les Grecs en Sicile et en Italie. La folie de son caractère se montra dès ses premiers pas : il fit percer le mont Athos, et lui écrivit une lettre injurieuse. Arrivé sur l'Hellespont, il fit fouetter la mer qui avait renversé un de ses ponts. La bassesse de ses courtisans, qui le traitaient comme un dieu, lui faisait croire qu'il devait commander aux éléments : la flatterie est de tous les poisons celui qui donne le plus de vertiges.

Un empire immense, cédant à tous ses caprices, semblait assurer par ses efforts l'entier succès de cette invasion : un seul prince de Lydie, Pithius de Célène, lui offrit quarante millions.

Mille de ses vaisseaux couvraient la mer. Quelle que soit la diversité du calcul des historiens, son armée de terre se montait à trois ou quatre millions d'hommes.

Il envoya par toute la Grèce des hérauts, excepté à Athènes et à Sparte, pour demander la terre et l'eau. L'effroi fit des traîtres; plusieurs villes se soumirent, et plus de cinquante mille Grecs combattirent honteusement dans les rangs des Perses.

Cependant le souvenir de Marathon rendit cette fois la terreur moins générale, et la gloire d'Athènes et de Sparte leur valut des alliés.

Tout néanmoins promettait la victoire à Xercès. Fier de ses forces, il demandait ironiquement à son oncle Artabaze ce qui pouvait encore l'effrayer. « C'est précisément, lui répondit ce prince sage, la terre et l'eau que vous » demandez. Je ne connais point de terre capable de nourrir une si nombreuse » armée, ni de port assez large pour mettre tant de vaisseaux à l'abri des » vents. »

Xercès voulait que le roi lacédémonien, Démarate, lui dît s'il croyait que les Grecs oseraient l'attendre. Celui-ci lui répondit : « La Grèce est pauvre en mé» taux, mais riche en vertus; elle aime ses lois, elle déteste toute influence » étrangère. Les Lacédémoniens seront plutôt morts qu'esclaves; quand ils » seraient réduits à mille, ils viendraient au-devant de vous : la loi le veut; ils » la craignent plus que vos sujets ne vous redoutent. »

Ce roi, déposé et banni, mais toujours digne de Sparte, loin d'assister ses ennemis, informa secrètement les éphores de toutes les dispositions des Perses.

Gélon, roi de Syracuse, avait promis vingt-quatre mille hommes aux Athéniens, et deux cents vaisseaux; mais il voulait être généralissime. Athènes le refusa, aimant mieux être privée de secours que d'avoir un tyran.

Les Crétois supposèrent un oracle pour rester neutres : Argos disputa le commandement pour ne point combattre : Corcyre promit des troupes, mais attendit l'événement.

Thespies, Tégée, Platée firent de francs et vigoureux efforts pour la liberté publique.

Dans une circonstance si critique, les Athéniens, éblouis par la richesse, par les libéralités et par la jactance d'un de leurs concitoyens nommé Épicyde, homme vain et malhabile, se montraient disposés à lui donner le commandement de leurs troupes; mais Themistocle l'écarta en achetant les suffrages, rappela les bannis pour augmenter les forces de la république, et consentit même au retour de son rival Aristide.

La prévoyance de Thémistocle fut le salut des Grecs; ils avaient tous, et Miltiade lui-même, considéré la bataille de Marathon comme la fin des périls; lui seul l'avait regardée comme le commencement de la guerre, et par ses soins Athènes possédait deux cents vaisseaux, lorsque la Grèce, endormie dans une fausse sécurité, se trouvait sans flottes. Thémistocle fit encore plus pour sa patrie; il lui sacrifia son amour-propre, et, pour satisfaire la fierté lacédémonienne, il eut la modestie de céder le commandement au Spartiate Eurybiade, qui fut nommé généralissime.

Comme les alliés délibéraient pour savoir si on attendrait les Perses, ou si l'on irait au-devant d'eux, les Thessaliens déclarèrent qu'ils se soumettraient à Xercès si on les abandonnait. On envoya donc dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre le mont Olympe et le mont Ossa. Mais le roi de Macédoine, Alexandre, fils d'Amyntas, avertit Eurybiade que ce poste serait tourné, et qu'il n'était pas susceptible de défense. D'après cet avis on se retira aux Thermopyles, et les Thessaliens prirent le parti des Perses.

Les Thermopyles, immortalisées par la valeur lacédémonienne, sont un défilé du mont Œta, entre la Thessalie et la Phocide; il n'a pas plus de vingt-cinq pieds de largeur. Le roi de Sparte, Léonidas, s'y arrêta avec quatre mille hommes; les sept autres mille hommes de l'armée des Grecs se retirèrent en Attique.

Cependant Xercès s'avançait rapidement, répandant partout la dévastation, le carnage et l'effroi. Sa flotte suivait la côte, et portait toutes les denrées d'Europe et d'Asie à son armée qui dévorait tous les fruits, tous les troupeaux et toutes les moissons de la Grèce.

Un seul prince de Thrace refusa d'obéir. Six de ses fils se rendirent malgré lui au camp des Perses : à leur retour ce père inhumain leur fit crever les yeux.

Le roi, arrivé aux Thermopyles, vit avec surprise que quatre mille Grecs osaient disputer le passage à trois millions d'hommes. Il tenta d'abord de corrompre Léonidas, et lui promit l'empire de la Grèce s'il voulait reconnaître son autorité : celui-ci lui répondit qu'il aimait mieux l'estime de sa patrie que de l'asservir. Xercès alors lui ordonna de rendre les armes : « Viens les prendre, » répliqua le fier Spartiate.

Les Mèdes s'avancèrent les premiers pour forcer le défilé. Les Grecs serrés en masse, les enfoncèrent les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Les dix mille immortels qui les suivirent n'eurent pas un meilleur succès; leur

impétueuse valeur échoua contre le courage ferme et discipliné des Lacédémoniens.

Le roi de Perse était découragé par tant d'efforts inutiles, lorsqu'un habitant du pays lui découvrit un sentier par lequel il franchit la montagne et tourna la position des Grecs. Léonidas alors, voyant le mal sans remède, renvoya les alliés, et resta seul sur la montagne avec trois cents Spartiates, décidés comme lui à périr dans le poste dont la défense leur avait été confiée. Avant de combattre il dîna gaîment avec eux, en leur annonçant qu'ils souperaient tous ensemble le soir même chez Pluton.

Ces intrépides guerriers virent bientôt fondre sur eux la foule innombrable des Perses. Léonidas succomba le premier après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Ils tombèrent tous percés de coups. Un seul, Aristomène, se sauva et arriva à Sparte : il y fut traité comme un lâche, et répara depuis sa honte par une mort glorieuse à la bataille de Platée.

Les Amphictyons firent placer des inscriptions aux Thermopyles : l'une disait que quatre mille Grecs avaient résisté à trois millions de Perses. On lisait sur l'autre deux vers de Simonide, qu'on peut traduire ainsi :

Passant, va dire à Sparte, aux éphores, aux rois,
Que nous sommes tous morts pour défendre nos lois.

Plusieurs années après, Pausanias fit transporter à Sparte les os de Léonidas. On lui éleva un superbe tombeau, et sa mémoire fut honorée par des jeux funèbres. Xercès avait perdu dans ces deux combats vingt mille hommes, et les avait tous enterrés, ne laissant que mille morts sur le champ de bataille : il espérait que la terre couvrirait ainsi la gloire des Grecs et la honte des Perses.

Démarate augmenta son inquiétude, en lui disant que Sparte seule contenait encore plus de huit mille guerriers prêts à égaler le courage et le dévouement des trois cents qui avaient péri aux Thermopyles.

La détermination héroïque de Léonidas ne venait pas d'une folle témérité; elle avait un grand but politique : il voulait prouver à l'Europe et à l'Asie jusqu'à quel point le courage pouvait braver le nombre, et la liberté la puissance. Aussi, lorsque les éphores lui représentèrent qu'il choisissait trop peu de braves, il répondit : « Sparte ne doit pas faire un plus grand sacrifice. Si » dans cette guerre il était question du nombre d'hommes, la Grèce ne pourrait » me fournir assez de soldats; mais, pour prouver en mourant ce que peut » l'amour de la liberté, mes trois cents hommes sont plus que suffisants. »

Il prévoyait si bien leur destinée, qu'avant de partir de Sparte il fit célébrer pour eux des jeux funèbres. Son généreux dessein eut tout le succès qu'entrevoyait son âme héroïque; et ce fut aux Thermopyles que la Grèce apprit qu'elle pourrait un jour faire trembler le grand roi sur les remparts de Suze et dans les murs de Babylone.

La flotte des Perses, maltraitée par une tempête, venait de perdre quatre cents vaisseaux ; celle des Grecs l'attaqua près d'Artémise et du promontoire

de l'Eubée; la victoire resta indécise après trois jours de combats. Cependant les vents, toujours funestes à Xercès, détruisirent sur la côte deux cents de ses navires; ce qui fit dire depuis à Hérodote que les dieux avaient voulu égaliser les forces des deux partis.

Thémistocle, qui commandait la flotte athénienne, ayant appris sur ces entrefaites la mort de Léonidas et la marche de Xercès au delà des Thermopyles, fit sa retraite sur Salamine; mais pendant sa route il écrivit sur les rochers qui bordaient la côte : « Ioniens, souvenez-vous de vos pères; prenez le parti de la » Grèce et de la liberté, ou, si vous ne le pouvez pas ouvertement, jetez la con- » fusion parmi les Perses, et faites-leur dans la mêlée le plus de mal que vous » pourrez. »

Xercès, ne trouvant plus d'obstacles devant lui, traversa et saccagea la Doride et la Phocide.

Les peuples du Péloponèse, effrayés et ne songeant qu'à défendre leur presqu'île, abandonnèrent les Athéniens.

L'oracle de Delphes avait dit qu'Athènes ne trouverait son salut que dans des murailles de bois : les uns pensaient qu'il voulait parler de la citadelle, entourée de palissades; Thémistocle soutenait que l'oracle désignait les vaisseaux comme seul refuge pour la liberté : il voulait qu'on évacuât la ville, et qu'on la livrât déserte à l'ennemi. Le peuple s'y opposait vivement.

La lutte fut violente; mais l'éloquence de Thémistocle triompha. Un décret plaça la ville sous la sauvegarde de Minerve, et ordonna que tous les hommes en état de porter les armes se retireraient sur les vaisseaux. Les autres devaient se sauver comme ils le pourraient.

Au milieu de la consternation générale, Cimon fils de Miltiade, jeune encore, ranima les esprits en montant gaîment à la citadelle avec quelques jeunes Athéniens qui parcouraient la rue du Céramique, pour consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portait à la main, montrant par là qu'il ne s'agissait plus de combattre sur la terre, et que la mer était désormais leur seule ressource.

Rien ne peut peindre le désespoir des femmes, des vieillards, des enfants, lorsqu'ils virent cette jeunesse guerrière s'embarquer et s'éloigner d'eux. L'air retentit de leurs gémissements, et les cris des animaux domestiques mêmes se confondaient avec leurs sanglots. Le chien de Xantippe, père de Périclès, ne pouvant se séparer de son maître, suivit à la nage son vaisseau, et mourut en arrivant sur le rivage de Salamine.

Toute la population d'Athènes, qui ne faisait point partie de l'armée, courut chercher un asile à Trézène, où elle fut accueillie et nourrie généreusement.

Tandis que le grand roi jouissait de la terreur qu'il répandait, et croyait la Grèce aux abois et prête à recevoir son joug, il apprit avec étonnement que les jeux d'Olympie se célébraient avec la tranquillité, l'affluence, les solennités ordinaires, et que les Grecs semblaient s'occuper moins de ses menaces que des couronnes d'olivier qu'ils se disputaient. « Quels ennemis m'a-t-on conseillé

» d'attaquer? dit le monarque consterné : ils méprisent l'argent, et n'aiment » que l'honneur. »

Dans ce même temps, sa cupidité lui fit entreprendre de piller le temple de Delphes : mais une tempête horrible s'éleva tout à coup; des rochers énormes écrasèrent en tombant un grand nombre de Perses.

Ce désastre augmenta la superstition, ranima la confiance des Grecs, et força les Perses à se désister de cette entreprise.

Le roi, voulant assouvir sa vengeance, entra dans Athènes; il y mit le feu. Quelques vieillards, qui avaient voulu y mourir, défendirent bravement les restes de leur vie, et périrent dans les flammes. La ville et la citadelle furent réduites en cendres.

Xercès, n'ayant pu enchaîner des hommes libres, envoya à Suze les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qui avaient péri pour la liberté.

Après la ruine d'Athènes, il s'éleva parmi les alliés une vive discussion sur le parti qu'on devait prendre. Eurybiade voulait que la flotte s'approchât de Corinthe et de l'armée de terre, commandée par Cléombrote, frère de Léonidas, afin de défendre le Péloponèse, puisque l'Attique était perdue sans ressource.

Thémistocle insistait pour qu'on n'abandonnât pas le poste avantageux de Salamine. La dispute fut vive à tel point qu'Eurybiade, dans un mouvement de colère, leva son bâton sur Thémistocle. L'Athénien, sans s'émouvoir, dit : « Frappe, mais écoute. » Il prouva ensuite que, si on se séparait des Athéniens, qui ne voulaient pas quitter leur patrie, la Grèce serait sans flottes; que chacun se disperserait dans ses foyers, et que le Péloponèse, qu'on prétendait défendre, serait bientôt la proie de l'ennemi.

Eurybiade, vaincu par tant de sang-froid et d'éloquence, se rendit à son avis.

Dans le camp des Perses, on délibérait avec autant de chaleur sur une autre question.

Xercès avait rassemblé son conseil pour décider s'il fallait temporiser ou combattre. Mardonius, les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie et de Chypre, voulaient qu'on finît promptement la guerre par un combat. Artémise, reine d'Halicarnasse, s'opposait à cette précipitation. « Seigneur, dit-elle à Xercès, la » marine grecque est plus exercée que la vôtre; une bataille peut compromet» tre le succès de la guerre. Vous êtes maître d'Athènes, et vous le serez bien» tôt de la Grèce si vous savez attendre; car la flotte ennemie ne peut renou» veler ses vivres à Salamine. Envoyez quelques vaisseaux sur la côte du » Péloponèse; chacun tremblant pour sa cité y retournera, et la confédération » dispersée ne vous opposera plus de résistance. »

Le présomptueux Mardonius répliquait que l'inaction serait honteuse, découragerait les Perses et inspirerait une funeste confiance aux Grecs. Xercès se décida à combattre; mais en même temps il suivit le conseil d'Artémise, et envoya quelques vaisseaux vers le Péloponèse.

Cette opération fut au moment d'amener la dispersion des confédérés qui revenaient déjà à l'avis d'Eurybiade, et voulaient courir au secours de leurs foyers.

Thémistocle, instruit de cette disposition, fit passer secrètement à Xercès un faux avis qui l'engagea à hâter le combat. La flotte des Perses entoura la rade et n'en permit plus la sortie à aucun navire.

Dans le même moment, Aristide arrivait d'Égine. Ce vertueux citoyen, sacrifiant de justes ressentiments, vint trouver Thémistocle et lui dit : « Oublions » nos dissensions; nous ne devons avoir qu'un seul intérêt : sauvons la Grèce, » vous en donnant des ordres, et moi en vous obéissant. Avertissez le con- » seil que toute délibération pour la fuite est inutile, que les Perses sont maîtres » de tous les passages, et qu'il n'y a plus de salut que dans la victoire. »

Thémistocle, touché de sa générosité, lui avoua le stratagème dont il s'était servi, le fit entrer au conseil, et tous deux d'accord firent les dispositions du combat.

On attendit pourtant, d'après l'avis de Thémistocle, l'heure à laquelle devait s'élever un vent favorable aux Grecs; alors on donna le signal : le choc fut violent; mais la brise, contraire aux Perses, porta le désordre dans leurs vaisseaux.

La trahison des Ioniens augmenta la confusion; la valeur athénienne et spartiate fit le reste.

Xercès, témoin du combat qu'il regardait du haut d'une montagne, vit bientôt sa flotte battue, ses bâtiments pris ou coulés à fond, et ses alliés en fuite. Artémise seule opposa une résistance opiniâtre. Le roi dit lui-même que dans cette bataille une femme s'était conduite en homme.

Cependant, restée sans secours au milieu des ennemis, elle courait le plus grand danger, car sa vie était mise à prix. Un stratagème la sauva; elle fit arborer le pavillon grec sur son vaisseau, attaqua un bâtiment perse, le coula à fond, et, à la faveur de cette ruse, s'éloigna sans être poursuivie par les Grecs, qui prirent son navire pour un des leurs.

Xercès, malgré ses défaites, pouvait encore en peu de temps réunir des forces navales, et son armée de terre, intacte, devait lui laisser l'espoir d'écraser et de subjuguer la Grèce; mais les hommes les plus présomptueux avant le péril sont les plus lâches après un échec : la terreur qu'avait voulu inspirer Xercès était entrée dans son âme.

Thémistocle, jugeant bien son caractère, le fit avertir secrètement que la flotte grecque voulait partir pour rompre les ponts et lui couper tout moyen de retraite.

Le roi résolut alors de se retirer avec la plus grande partie de ses troupes. Ses flatteurs lui dirent qu'il suffisait de laisser Mardonius en Grèce avec trois cent mille hommes : « Si ce général, disaient-ils, soumet les Grecs, vous aurez » l'honneur du succès, s'il échoue, lui seul en aura la honte. »

Le grand roi, déterminé par ce conseil, se retira ou plutôt s'enfuit, emmenant avec lui cette foule d'esclaves qu'une poignée d'hommes libres avait vaincue, et laissant sur les côtes de Salamine les débris de deux cents de ses vaisseaux détruits ou brûlés.

En arrivant sur l'Hellespont, il apprit qu'une tempête venait de renverser ses

ponts; et, n'osant point attendre les bâtiments nécessaires pour l'embarquement de ses troupes, ce fier monarque, qui avait récemment menacé la Grèce du poids de l'Asie entière, se vit obligé de passer seul la mer, sur une petite barque, comme un obscur banni.

Cette célèbre bataille de Salamine commença la gloire de Cimon, qui s'y distingua par une valeur brillante.

Une antique coutume voulait qu'après la victoire chaque capitaine écrivît sur un billet le nom du guerrier qui lui semblait mériter le prix du courage : chacun ne manqua pas de s'assigner à lui-même le premier rang; mais tous donnèrent sur leur billet le second rang à Thémistocle. Ainsi, chacun d'eux eut pour lui la voix de la vanité, et Thémistocle celle de la justice.

La république de Lacédémone décerna le prix de la valeur à Eurybiade, et celui de la sagesse à Thémistocle.

Lorsque le héros athénien parut aux jeux olympiques, tout le monde se leva pour lui faire honneur; et il avoua que ce triomphe avait été le plus beau de sa vie.

Athènes le chargea, pour réparer ses pertes, de parcourir les îles de la Grèce avec quelques vaisseaux, et de leur demander des contributions au nom de deux divinités, la Persuasion et la Force.

Les habitants d'Andros refusèrent d'obéir, au nom de la Pauvreté et de l'Impuissance.

Malgré la ruine presque générale des Grecs, ils déposèrent au temple de Delphes tout le butin fait sur les Perses. Ce grand désastre apprit au monde que l'Asie produisait des hommes, et la Grèce des soldats.

Les Thermopyles assurèrent à Sparte une gloire éternelle : chacun citait en Europe et en Asie les moindres mots de Léonidas et de ses braves compagnons; on rapportait qu'un Thessalien étant venu l'avertir que les Perses étaient près de lui, il répliqua : « Dites plutôt que nous sommes près d'eux. » Un prisonnier disait aux Spartiates que le nombre des flèches des Perses suffisait pour obscurcir le soleil. » Tant mieux, répondit Dénécès; nous combattrons à » l'ombre. »

Cependant, malgré le mauvais succès de cette invasion, la présence de Mardonius, avec trois cent mille hommes d'élite, effrayait et trompait encore quelques esprits timides; et la crainte de ses vengeances retenait dans son parti les Béotiens et les Thessaliens, qui redoutaient aussi le juste ressentiment de leurs compatriotes qu'ils avaient trahis.

Mardonius passa l'hiver en Thessalie. Avant d'ouvrir la campagne il essaya la voie des négociations. Alexandre, roi de Macédoine, vint, par ses ordres, proposer aux Athéniens d'éviter leur destruction totale, et de se soumettre à l'autorité d'un monarque dont les forces inépuisables se renouvelaient sans cesse; et il leur promit, s'ils voulaient se séparer de la confédération, de rebâtir leurs temples, leurs villes, d'accroître leur territoire, et d'étendre leur domination sur tous les autres peuples de la Grèce.

Les ambassadeurs de Lacédémone prirent la parole après Alexandre, et s'ef-

forcèrent de démontrer aux Athéniens qu'ils se déshonoreraient en trahissant la cause commune; que leur ruine serait la suite de cette faiblesse; et que, ne pouvant pas les vaincre réunis, on cherchait à les diviser pour les détruire plus facilement.

Aristide, qui gouvernait alors la république, reprocha aux Lacédémoniens leur harangue inutile et leurs soupçons injurieux à la foi d'Athènes. Il déclara à Mardonius que le peuple athénien poursuivrait sa vengeance contre les Perses tant que le soleil continuerait sa marche ordinaire : il avertit le roi Alexandre que, s'il se chargeait encore de messages si peu convenables à son caractère et à son rang, on ne respecterait plus en lui les droits du trône, ni ceux de l'hospitalité.

Enfin on rendit un décret solennel pour dévouer aux dieux infernaux tous ceux qui entretiendraient quelque intelligence avec les Perses, ou qui proposeraient de traiter avec eux.

Mardonius, irrité de cette réponse altière, entra dans l'Attique et renouvela ses propositions, qu'il accompagna de violentes menaces. Un membre de l'aréopage, Licidas, proposa de négocier; le peuple furieux le lapida, et enveloppa dans son aveugle vengeance ses enfants et sa femme.

Les Athéniens se retirèrent de nouveau à Salamine : Mardonius entra dans la ville qu'il trouva déserte, détruisit ce que les flammes avaient épargné l'année précédente, et envoya un courrier à Suze pour annoncer, comme un triomphe, cette stérile victoire sur des débris. Il se retira ensuite prudemment en Béotie, où les plaines étaient plus favorables au développement de ses forces et de sa cavalerie.

Les alliés d'Athènes, au lieu de presser les secours promis, s'occupaient à fortifier l'isthme de Corinthe. Les ambassadeurs de l'Attique reprochèrent vivement à Sparte sa lenteur : on différa huit jours de leur répondre, afin d'achever les fortifications commencées.

Le soir du dernier jour, Pausanias partit pour la Béotie avec sept mille Spartiates, accompagnés chacun de cinq Ilotes armés; et le lendemain on déclara aux ambassadeurs athéniens que leurs plaintes étaient sans fondement, et que le secours promis était déjà sorti de la presqu'île.

Mardonius campait dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus. Les Grecs occupèrent une position peu éloignée de son camp, au pied du mont Cythéron.

Aristide commandait les Athéniens, et Pausanias toute l'armée. Ces deux généraux firent prêter à tous les Grecs un serment qui exprimait les sentiments unanimes : « Je préférerai, disait chacun de ces guerriers, je préférerai la mort » à l'esclavage; je n'abandonnerai pas mes chefs, même après leur mort; j'honorerai la mémoire des alliés qui périront au champ d'honneur; je n'attaquerai aucune ville qui aura combattu pour nous; je décimerai toutes celles qui » se seront soumises à l'ennemi. Je ne veux pas qu'on rebâtisse nos temples; il » faut que leurs ruines rappellent sans cesse à nos neveux la fureur des barbares, et rallument leur juste haine contre eux. »

L'armée des Perses était de trois cent mille hommes; cinquante mille Béotiens et Thessaliens combattaient avec eux.

Les forces des alliés montaient à cent dix mille hommes; car les victoires de Marathon et de Salamine avaient enfin décidé les timides à se joindre aux vaillants.

Mardonius, instruit de l'approche des Grecs, envoya contre eux sa nombreuse cavalerie, espérant les accabler par cette seule attaque. Les piques serrées des Athéniens et des Spartiates arrêtèrent l'impétuosité des Barbares. Masysthius, qui les commandait, fut tué; sa troupe se débanda, et ce premier échec présagea le triomphe de la liberté.

Cependant les Grecs, craignant de s'exposer à être enveloppés, se retranchèrent dans leurs positions, et y attendirent tranquillement l'ennemi.

On resta huit jours en présence. L'orgueil de Mardonius lui faisait regarder la prudence des alliés comme une lâcheté, et il les provoquait tous les jours par des insultes. Sa cavalerie s'empara d'un grand convoi. Artabaze lui conseillait d'attendre sans combattre, près de Thèbes, l'immanquable dispersion des alliés, que le défaut de subsistances devait bientôt forcer à se désunir.

Mardonius, toujours présomptueux, ne sentit pas la sagesse de cet avis, et résolut d'attaquer le lendemain. Au milieu de la nuit un cavalier arrive dans le camp des Grecs, appelle Aristide, et lui dit : « Malgré le silence des oracles et » le conseil des généraux les plus sages, Mardonius veut combattre; il vous attaquera demain à la pointe du jour. Souvenez-vous après la victoire que j'ai » risqué ma vie pour vous avertir : je suis Alexandre, roi de Macédoine. »

La plupart des historiens citent ce trait sans le blâmer, comme si la trahison, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait jamais cesser d'être infâme.

Au moment où cet avis parvint aux généraux, les Grecs, étant privés d'eau, parce que les Perses avaient comblé les fontaines, changeaient de position; les Lacédémoniens, qui commandaient l'aile droite, s'approchaient déjà de Platée, les Athéniens et la gauche de l'armée marchaient pour les suivre.

Mardonius, informé de ce mouvement, opposa les Béotiens et les Thessaliens aux troupes d'Athènes pour les arrêter et les couper. Il se mit ensuite lui-même à la tête de sa cavalerie, poursuivit les Lacédémoniens, les atteignit, et leur reprocha de manquer aux lois de Lycurgue en se retirant devant l'ennemi.

Les Spartiates, mécontents des auspices, se laissèrent quelque temps insulter et tuer sans combattre, tant était grand chez eux l'empire de la superstition. Mais enfin les Tégéates les entraînèrent; ils se précipitèrent sur les Barbares. La mêlée devint furieuse : Mardonius y fut tué, et sa mort jeta le désordre parmi les Perses, qui prirent la fuite pour regagner leur camp.

Les Athéniens de leur côté battirent les Thessaliens et les Béotiens qui leur étaient opposés; ils rejoignirent ensuite les Lacédémoniens.

Ceux-ci, très-braves dans les combats de plaine, étaient malhabiles pour forcer des retranchements, et attaquaient avec mollesse ceux des Perses.

Aristide, à la tête des Athéniens, franchit les fossés et les remparts, et pénétra dans le camp des ennemis, qui se laissèrent égorger comme des victimes.

Tout y périt, excepté quatre mille hommes. Artabaze, apprenant la mort de Mardonius, s'était déjà retiré sur Byzance avec un corps de quarante mille Perses.

Cette victoire complète assura la liberté de la Grèce, et depuis la bataille de Platée, aucune armée persane ne se montra en deçà de l'Hellespont.

Les Éginètes voulaient que Pausanias fît attacher le corps de Mardonius à une potence : il répondit qu'il préférait l'estime de sa patrie à la vengeance, et que les mânes de Léonidas étaient suffisamment apaises par la mort de deux cent mille Perses.

Peu de jours après, ce général fit préparer deux repas, l'un brillant de toute la magnificence asiatique, l'autre apprêté avec toute la simplicité spartiate. « Voyez, dit-il, combien Mardonius, accoutumé à de telles voluptés, était in- » sensé en espérant vaincre des hommes qui savent se passer de tout. »

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputèrent l'honneur de cette grande journée. Un tel débat aurait pu avoir les résultats les plus funestes pour la paix publique; la sagesse d'Aristide en prévint les suites. D'après son avis, on s'en rapporta aux alliés, et on prit pour arbitres Cléocrite de Corinthe et Théogiton de Mégare, qui donnèrent le prix aux Platéens.

Le camp des Perses laissait à la merci du vainqueur un immense butin et toutes les richesses de l'Orient : on en consacra la dixième partie au temple de Delphes; le reste, partagé entre les villes grecques, y répandit l'amour de l'or et les germes de la corruption.

La bataille de Platée se donna la seconde année de la soixante-quinzième olympiade, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

Après la victoire, les alliés, voulant se venger des Grecs déserteurs de leur cause, assiégèrent Thèbes la prirent et firent périr les béotarques qui avaient conseillé cette défection.

Le même jour qui éclaira la défaite de Mardonius fut témoin d'un autre triomphe de la Grèce. La flotte des alliés, commandée par Leutichydes, roi de Sparte, et par l'Athénien Xantippe, poursuivait celle de Xercès. Les Perses, s'étant retirés à Cumes, près du promontoire de Mycale, avaient, suivant une ancienne coutume, traîné leurs navires sur la terre; ils y étaient à l'abri d'un bon rempart, et défendus par cent mille hommes revenus en Asie avec le roi.

Leutychides, secondé par les Ioniens, enflamma l'esprit de ses troupes en faisant courir le bruit de la défaite de Mardonius, quoiqu'il l'ignorât encore; profitant de leur enthousiasme, il força les retranchements, extermina un grand nombre de Perses, mit le reste en fuite, et brûla leur flotte.

Xercès, apprenant à Sardes tous ces désastres, déchargea son inutile fureur sur les temples des villes grecques; il les détruisit d'apres le conseil des mages, qui attribuaient ses malheurs à sa tolérance pour le culte ennemi. Il se retira ensuite à Suze, devore de honte et de regrets.

SUITE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES.

Reconstruction de la ville d'Athènes. — Ambassade de Thémistocle. — Sa déclaration au sénat de Sparte. — Son projet rejeté par les Athéniens. — Victoire de la flotte grecque. — Cupidité de Pausanias. — Sa disgrâce. — Sa trahison. — Son accusation. — Son emprisonnement. — Sa mort. — Disgrâce de Thémistocle. — Son arrêt. — Sa fuite. — Administration d'Aristide. — Haine d'Artaxerce contre Thémistocle. — Fuite de ce proscrit. — Son déguisement. — Générosité d'Artaxerce envers lui. — Administration de Cimon. — Ses exploits. — Sa protection pour les arts et les lettres. — Rivalité d'Eschyle et de Sophocle. — Mort d'Eschyle. — Politique et ruse de Cimon envers les alliés. — Armement d'Artaxerce. — Victoires de Cimon. Courage des habitants de l'île de Thase assiégée. — Accusation contre Cimon. — Nouvelle tentative d'Artaxerce. — Mort de Thémistocle. — Révolte des Égyptiens contre les Perses. — Victoire de Charitimes sur les Perses. — Nouvelle armée envoyée en Égypte par Artaxerce. — Retraite et défense courageuse des Athéniens. — Époque de Périclès. — Son gouvernement. — Retour de Cimon en Attique. — Désastre à Sparte par un tremblement de terre. — Révolte et armement des Ilotes. — Exil de Cimon. — Haine entre Sparte et Athènes. — Guerre entre ces deux républiques. — Rappel de Cimon. — Ses victoires sur les Perses. — Traité entre les Grecs et les Perses. — Mort de Cimon. — Puissance de Périclès. — Bannissement de Thucydide par l'ostracisme — Victoires de Périclès. — Trêve entre Athènes et Lacédémone. — Guerre entre Corcyre et Corinthe. — Défaite des Corinthiens. — Ambassade de Corinthe. — Délibération à Sparte. — La guerre est résolue. — Ambassade à Athènes. — Déclaration de guerre par Périclès. — Vengeance des ennemis de Périclès. — Jugement et mort de Pidias, ami de Périclès. — Fuite d'Anaxagore — Aspasie défendue par Périclès. — Tableau d'Athènes et de ses grands hommes. — Anaxagore. — Pindare. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide. — Aristophane. — Hérodote. — Thucydide. — Xénophon. — Isocrate. — Phidias. — Zeuxis. — Parrhasius. — Timante. — Empédocle. — Pythagore. — Zéleucus et Carondas.

Les Athéniens, délivrés des Perses, rebâtirent leur ville, relevèrent leurs temples, travaillèrent avec activité à fortifier la citadelle et à entourer Athènes de fortes murailles. Mais les Lacédémoniens virent avec peine ces travaux. Leur vaillance et leurs vertus avaient porté tous les peuples de la Grèce à reconnaître leur supériorité et à leur céder le commandement de la confédération ; toujours on avait nommé pour généralissime un Spartiate : c'était assez pour l'honneur, mais non pour l'orgueil : il est insatiable; il ne se contente pas d'être au-dessus, il veut être seul.

L'éclat d'Athènes blessait Sparte, et cette fière république espérait que sa rivale ne relèverait jamais ses murs abattus par Xercès. Elle envoya donc des ambassadeurs à Athènes; ils représentèrent au sénat et au peuple le danger de construire, hors du Péloponèse, une forteresse qui pourrait servir de place d'armes aux Perses, s'ils renouvelaient leur invasion. Il annoncèrent avec fierté l'intention de s'opposer à l'achèvement des travaux commencés.

Thémistocle occupait alors une des premières charges de l'État; cet adroit politique sentit que, dans la position des Athéniens, ils ne pouvaient pas encore

opposer la force à l'insolence; il répondit avec adresse, obtint des délais, représenta la nécessité de délibérer mûrement sur une affaire d'une si grande importance pour Athènes et pour toute la Grèce. Il proposa modestement de décider cette grande question à Lacédémone. Les Athéniens nommèrent des députés : Thémistocle, nommé le premier, précéda ses collègues, et partit pour Sparte avec les ambassadeurs de cette république. Lorsqu'il y fut arrivé, il différa de jour en jour la discussion, sous prétexte qu'il ne pouvait rien prendre sur lui dans l'absence de ses collègues qu'il attendait, et dont il avait secrètement retardé le départ.

Pendant ce temps tout le peuple d'Athènes, jusqu'aux femmes et jusqu'aux enfants, travaillait sans relâche aux fortifications. La nouvelle en vint à Sparte : es éphores se plaignirent de la lenteur affectée de Thémistocle et de l'activité des Athéniens.

Thémistocle soutint qu'ils étaient mal informés, qu'ils prenaient mal à propos l'alarme sur un faux bruit. Il leur proposa d'envoyer des députés pour s'assurer de la vérité de ces nouvelles.

Enfin ses collègues arrivèrent; mais les travaux étaient achevés : alors, levant le masque, il déclara en plein sénat qu'Athènes avait résolu de veiller à sa sûreté; qu'aucun des alliés ne pouvait, avec justice, la priver de son indépendance; que les Lacédémoniens voulaient à tort fonder leur force sur la faiblesse des autres peuples de la Grèce; qu'au reste les ouvrages étaient finis, et que les Athéniens sauraient les défendre contre tous ceux qui voudraient les attaquer.

Sparte, étonnée, se tut et n'eut d'autre résultat de ses mauvais desseins que d'avoir dévoilé sa jalousie et son ambition.

Athènes, ayant fortifié ses ports, les remplit avec activité, et ordonna de construire tous les ans vingt vaisseaux.

Thémistocle, qui combattait avec tant de raison l'ambition de Sparte, n'en avait pas une moindre pour sa patrie : il déclara au peuple qu'il avait conçu un projet d'une haute importance; mais qu'il ne pouvait l'expliquer publiquement, puisque son succès exigeait le plus profond secret. Les Athéniens lui dirent de se confier à Aristide seul : alors Thémistocle, le prenant à part, lui avoua que son dessein était de rendre Athènes maîtresse de la Grèce en brûlant toute la flotte grecque, qui se trouvait dans un port voisin. Aristide revint à l'assemblée, et dit : « Rien n'est plus utile pour Athènes que le projet de Thémistocle; mais » rien n'est plus injuste. »

Cet arrêt d'un homme vertueux suffit pour décider les Athéniens à rejeter la proposition. Athènes alors méritait sa gloire et sa puissance; cependant on pourrait dire que la distinction d'Aristide n'était pas exacte, car ce qui est injuste ne peut jamais être utile.

Quelque temps après, Lacédémone proposa au conseil des amphictyons d'exclure de l'alliance générale les villes qui n'avaient point contribué par leur secours aux victoires remportées sur les Perses. Par ce moyen, la confédération aurait été réduite à trente villes d'une médiocre puissance, et l'exclusion d'Argos et de Thèbes aurait assuré la domination des Lacédémoniens. Thé-

mistocle rompit ce projet en prouvant que cette rigueur exciterait la discorde, donnerait des alliés aux ennemis, et qu'il fallait fortifier la confédération au lieu de l'affaiblir.

Le peuple d'Athènes, inclinant toujours vers la démocratie, voyait avec peine les priviléges que les lois assuraient à l'opulence : il fallait avoir un revenu de cinq cents médimnes pour être éligible aux places d'archontes. La ville était au moment de se voir la proie des dissensions civiles; Aristide, plus vertueux que politique, fit rendre un décret qui accordait à tous les citoyens le droit d'être élu : cette loi, trop populaire, préparait de longs troubles pour obtenir un calme passager.

Après avoir repoussé si glorieusement l'invasion des Perses, les Grecs voulurent se venger des maux qu'ils avaient soufferts : leur flotte, commandée par Pausanias de Sparte, par Aristide et par Cimon d'Athènes, partit dans le dessein de rendre la liberté aux villes grecques de l'Asie Mineure; elle rencontra, près de l'île de Chypre, l'armée navale des Perses, la battit complétement, en détruisit une partie, prit toutes les villes de la côte d'Asie, et s'empara même de Byzance.

Dans cette dernière ville, on trouva un butin immense, et on fit beaucoup de riches satrapes prisonniers; mais, gagné par leurs présents, le généralissime Pausanias les laissa échapper.

Le héros de Platée ne put défendre sa vertu contre les piéges de la fortune et de l'ambition, et la rigide Sparte donna le premier exemple aux Grecs de la trahison et de la cupidité.

La hauteur et les injustices de ce général excitaient les plaintes des alliés; ils le dépouillèrent du commandement pour le donner à Aristide. Ainsi la vertu d'un Athénien et la corruption d'un Spartiate firent passer dans les mains d'Athènes l'autorité dont Lacédémone avait joui jusqu'alors dans la Grèce.

Cependant Pausanias, qui n'était plus généralissime, mais qui commandait encore les Lacédémoniens, irrité de l'affront qu'il avait reçu, oublia ce qu'il devait à sa patrie, et n'écouta plus que son ressentiment et son ambition. Il écrivit à Xercès, et offrit de lui livrer Sparte et toute la Grèce s'il voulait lui accorder sa fille en mariage. Le roi lui fit de riches présents, lui laissa l'espoir d'obtenir ce qu'il désirait, et donna le gouvernement de l'Asie-Mineure à Artabaze, afin de le mettre à portée de suivre cette négociation.

Ces messages, qu'envoyait et que recevait Pausanias, inspirèrent des soupçons. Sa hauteur avec les Grecs, le mépris qu'il montrait pour leurs mœurs, jusqu'au point de prendre l'habillement et le faste des Perses, présentaient un contraste choquant avec la modestie d'Aristide et de Cimon. Une haine générale éclata contre lui; il fut appelé à Sparte, accusé, et absous faute de preuves.

Étant retourné en Asie pour suivre ses projets, un nouvel ordre le ramena à Lacédémone. On le mit en prison : mais son crédit était considérable; il était tuteur du jeune roi Plistarque, fils de Léonidas; les éphores, quoique convaincus de son crime, ne purent le prouver, et se virent contraints de lui rendre la liberté.

Sur ces entrefaites un de ses esclaves, nommé l'Argilien, remarquant que tous ceux que son maître envoyait en Asie n'en revenaient jamais, soupçonna qu'on les y tuait pour assurer le secret de leur mission. Chargé à son tour par son maître d'y porter une lettre, au lieu de partir, il la remit aux éphores, et se retira à Ténare, dans le temple de Neptune. Pausanias, apprenant que son esclave s'était réfugié dans ce temple, y courut. Les éphores et quelques citoyens s'y tenaient cachés. L'esclave avoua à son maître que, craignant la mort, il avait ouvert la lettre. Pausanias, voyant son secret conpromis, fit beaucoup de promesses à l'Argilien pour l'engager à le garder, le mit totalement dans sa confidence et le quitta. Les éphores, armés de toutes les preuves nécessaires, rendirent un décret pour l'arrêter et le punir. Instruit de cet ordre, il se retira dans le temple de Pallas. La sainteté de cet asile empêchait de l'en arracher; mais le peuple furieux en mura l'entrée : on dit que sa mère y porta la première pierre. On découvrit le toit de cet édifice, pour qu'il n'eût aucun abri, et il y mourut de faim, exposé aux injures de l'air.

Le peuple craignait d'avoir offensé la divinité, et l'oracle de Delphes ordonna, pour apaiser la déesse, d'ériger dans son temple une statue à Pausanias. La lecture des lettres interceptées donna quelques soupçons sur la fidélité de Thémistocle : il avait refusé de seconder l'entreprise du perfide Spartiate, mais il en avait reçu la confidence, et les Lacédémoniens, irrités depuis longtemps contre lui, et jaloux de sa gloire, le discréditèrent à Athènes. Sa vanité, qui blessait ses concitoyens, seconda ses ennemis. Il avait bâti près de sa maison un temple à Diane, et y avait placé sa propre statue; elle existait encore du temps de Plutarque. Il rabaissait le mérite des autres généraux, et se vantait à tout propos de ses services. Comme on lui reprochait un jour d'en trop parler : « Athéniens, dit-il, vous vous lassez d'entendre dire du bien de moi; mais vous » ne vous lassez pas d'en recevoir. »

Toujours opposé à Aristide, il soutenait les grands et les riches contre le peuple, dont il s'attirait l'animadversion. Comme il s'était montré peu scrupuleux dans l'administration des finances, on se plaisait à vanter devant lui l'incorruptibilité d'Aristide : « Je n'y vois, répondit-il, d'autre mérite que celui d'un » coffre-fort qui garde ce qu'on lui confie. — Thémistocle doit pourtant savoir, » répliqua Aristide, que ce n'est pas un mérite commun d'avoir les mains pures » et nettes. »

Dans cette disposition des esprits, ses ennemis obtinrent facilement son exil. Les Lacédémoniens ne s'en contentèrent pas, et produisirent des lettres équivoques de Pausanias qui promettait au roi de Perse de l'engager dans son parti.

Thémistocle écrivit avec force pour réfuter ces calomnies; mais on donna l'ordre de le poursuivre, de l'arrêter et de le faire périr. Il en fut instruit; il se sauva d'abord à Corcyre et de là en Épire : ne trouvant de sûreté dans aucun de ces asiles, il eut l'audace de se réfugier chez Admète, roi des Molosses, dont il avait autrefois combattu les intérêts.

Ce monarque était absent; la reine l'accueillit avec bienveillance. Il prit dans

ses bras le fils du roi, s'assit près de ses dieux domestiques, et, le voyant arriver, il se leva et lui dit qu'il venait remettre sa vie entre ses mains.

Le généreux Admète lui accorda l'hospitalité, et refusa de le livrer aux Athéniens. Peu de temps après, un de ses amis enleva d'Athènes sa femme et ses enfants, et les lui amena avec une faible partie de ses biens; le reste fut confisque. Thémistocle dut se souvenir alors des paroles de son père qui, lui montrant dans son enfance une vieille galère brisée et abandonnée sur le rivage, lui dit : « Voilà comme le peuple traite ses serviteurs lorsqu'il croit » n'avoir plus besoin de leurs services. »

Athènes succédait alors totalement à Sparte dans le commandement de la Grèce. La sévérité spartiate avait rendu son joug trop pesant; celui d'Athènes parut d'abord plus léger. Les Lacédémoniens voulaient trop favoriser partout l'aristocratie, et dans toutes les villes grecques le parti populaire se déclarait pour les Athéniens : les contributions sur les alliés avaient été réglées d'une manière illégale et arbitraire; on établit une taxe juste et proportionnelle. Le trésor commun fut placé dans l'île de Délos : il fallait trouver un homme intègre pour administrer les revenus de la confédération; tous les alliés choisirent unanimement Aristide, éclatant et juste hommage rendu à sa probité. Aussi Plutarque disait : « Thémistocle, Cimon et Périclès ont rempli Athènes de monu » ments et de richesses; Aristide l'a remplie de vertus. » La sagesse de son administration justifia ce choix.

On ignore le lieu, le genre et le temps de la mort de ce grand homme; ce qu'on sait, c'est qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Callias son parent, homme très-opulent, fut accusé de n'avoir pas secouru sa pauvreté; mais il prouva qu'Aristide avait refusé tous les dons qu'il avait voulu lui faire. Lysimaque, son fils, fut nourri au Prytanée; sa fille fut dotée par l'Etat. Le plus beau des titres de la gloire humaine, le surnom de *juste,* est resté inséparablement attaché au nom d'Aristide.

La cour de Perse, qui avait voulu bouleverser l'Europe, était devenue le théâtre des plus sanglantes révolutions. Les folies et les crimes de Xercès lui aliénaient le cœur de ses sujets. Artabane, l'un des grands du royaume, l'assassina, attribua son crime à Darius, fils de ce malheureux roi, et le fit tuer par son frère Artaxerce. Ce prince, découvrant la vérité et de nouveaux complots d'Artabane, s'affermit sur le trône par sa mort.

Artaxerce hérita de la haine de son père contre les Grecs, et ne fut pas plus heureux que lui. Il haïssait surtout Thémistocle, qu'il regardait comme le principal auteur des désastres éprouvés par les Perses en Europe et en Asie; et, croyant qu'il pourrait être forcé de se réfugier dans quelques pays de sa dépendance, il fit mettre partout sa tête à prix.

Cependant les Athéniens poursuivaient toujours leurs projets de vengeance contre cet illustre proscrit, et menaçaient Admète de lui faire la guerre s'il continuait de le protéger. Thémistocle, ne voulant pas que ce prince fût puni de sa générosité, sortit de ses États, et vint en Eolie, où il se cacha chez un Grec, nommé Nicogène : là il apprit que le roi de Perse avait promis deux cents

talents à celui qui le tuerait; mais il savait que, dans les extrêmes périls, il n'y a souvent de remède qu'une extrême audace. S'étant déguisé en femme, il se rendit à Suze dans une voiture couverte, et se fit annoncer au roi de Perse comme un Grec obscur, mais qui voulait lui parler d'une affaire importante. Admis à l'audience, il dit avec une noble hardiesse : « Seigneur, je suis Thémistocle; » banni par les Athéniens, je cherche un asile ou la mort; vous pouvez sauver » un suppliant, ou faire périr un homme regardé par les Grecs comme leur plus » grand ennemi. »

Le roi ne lui fit d'abord aucune réponse; mais, dans les transports de la joie que lui causait la possession d'un si redoutable adversaire, on l'entendit plusieurs fois s'écrier la nuit : « Enfin j'ai Thémistocle l'Athénien! » Le lendemain il lui fit donner les deux cents talents promis à celui qui lui livrerait sa tête, lui assura un état splendide, assigna plusieurs villes à son entretien et à sa nourriture, lui fit épouser une des plus riches femmes de la Perse et le combla de faveurs.

Dans cette prospérité inattendue, Thémistocle disait quelquefois à ses enfants, en leur faisant entrevoir les malheurs auxquels ils auraient été exposés dans Athènes : « Mes amis, nous périssions si nous n'eussions péri. »

Cimon qui s'était formé aux vertus et à la gloire sous la conduite d'Aristide, hérita de son crédit et administra la république. Sa jeunesse orageuse n'avait annoncé que des vices; ils disparurent et firent place à toutes les grandes qualités qu'on peut désirer dans un homme d'État : on retrouva en lui le courage de Miltiade, la prudence de Thémistocle et la justice d'Aristide. Chef de l'armée et de la flotte athéniennes, il fit la conquête d'Éione sur le Strymon, d'Amphipolis et d'une partie de la Thrace : il y plaça une colonie de dix mille Atheniens. Quelques-uns de ses succès furent vivement disputés : car, malgré la supériorité des Lacédémoniens et des Athéniens, l'esprit et le courage grec se retrouvaient partout, même en servant contre leur patrie.

Quelques Perses rivalisaient de dévouement avec les Grecs : Bogès, gouverneur d'Éione, après une longue défense, jeta dans le Strymon toutes les richesses de la ville, poignarda sa femme, ses enfants, et périt dans les flammes de leur bûcher.

Cimon rapporta de Scyros à Athènes les os de Thésée, et lui fit rendre de grands honneurs : les héros ne sont jamais mieux honorés que par ceux qui les imitent. Cimon ne se contentait pas d'illustrer sa patrie par ses exploits; il protégeait et encourageait les beaux-arts et les lettres qui commençaient à faire une grande partie de la gloire d'Athènes. Eschyle jusqu'alors avait été le premier des auteurs tragiques; Sophocle lui disputa la palme du théâtre. Les suffrages se partagèrent entre eux; on prit pour juge Cimon et quelques généraux ses collègues, aussi éclairés que vaillants : ils donnèrent le prix au jeune Sophocle. Eschyle ne put supporter cette disgrâce; il s'exila en Sicile et y mourut, tant était violent chez les Athéniens l'amour de toute espèce de triomphe.

Jusque là on avait exigé avec rigueur des alliés les troupes qu'ils devaient fournir pour leur contingent. Cimon, plus habile que ses prédécesseurs, ne

leur demanda que de l'argent, afin qu'ils perdissent le goût des armes : ils s'amollirent dans la paix, de sorte qu'au lieu d'alliés ils devinrent presque sujets des Athéniens.

Cet infatigable guerrier, commandant deux cents voiles, poursuivait toujours les Perses, épuisait leurs ressources, minait leurs forces, et détachait beaucoup de villes de leur alliance : en peu de temps il ne laissa pas au grand roi une seule possession dans l'Asie-Mineure, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie.

Après la prise de Sestos et de Byzance, il s'était élevé parmi les alliés une contestation sur le partage du butin et des captifs. Cimon, plus fin que ses adversaires, leur donna le butin, et garda pour Athènes les prisonniers. On le railla d'abord sur un partage qui semblait si désavantageux; mais enfin les rançons des prisonniers arrivèrent, et leur produit surpassa tellement celui du butin, qu'Athènes en retira les sommes nécessaires pour entretenir sa flotte et son armée pendant quatre mois.

Artaxerce, irrité de tant de revers, et décidé à tenter un grand effort, avait rassemblé toutes ses forces maritimes, composées de trois cent cinquante voiles : elles se réunirent à l'embouchure de l'Eurymédon. Une armée de terre les soutenait. Cimon défit la flotte, prit deux cents vaisseaux, et en coula bas un grand nombre. Il descendit ensuite à terre, mit les Perses en déroute, en fit un grand carnage, et rapporta un butin immense. Apprenant en même temps qu'une flotte phénicienne de quatre-vingts voiles arrivait de Chypre, il courut au-devant d'elle et la détruisit presque totalement.

Après ces victoires, que la renommée égale à celles de Salamine et de Platée, il revint triomphant dans Athènes.

Toutes les richesses qu'il avait conquises furent employées à l'embellissement de la ville et aux fortifications du port. L'année suivante, il marcha vers l'Hellespont, chassa les Perses de la Chersonèse de Thrace, et, quoique son père en eût été souverain, il la donna à Athènes. Les habitants de l'île de Thase se révoltèrent : Cimon détruisit leur flotte et assiégea leur ville. Ce siége dura trois ans. Les assiégés s'opiniâtraient à la résistance; les femmes mêmes combattaient et faisaient des cordes pour les machines avec les tresses de leurs cheveux. La plus affreuse famine se joignit enfin à tous les maux de la guerre; tout allait périr, et aucun n'osait élever la voix pour la paix, parce qu'une loi menaçait de la mort tout homme qui parlerait de traiter.

Dans cette extrémité, un citoyen, nommé Hégétoride, s'étant attaché une corde au cou, proposa de capituler pour sauver le peuple : ce courageux dévouement toucha et changea les esprits; on capitula; les Athéniens épargnèrent la ville et se contentèrent de la démanteler.

Cimon enrichit encore Athènes par la conquête de toute la Thrace, très-abondante en mines. Les Athéniens, enorgueillis par toutes ces victoires, espéraient que la Macédoine serait aussi conquise; mais Cimon s'arrêta aux frontières de ce royaume.

L'ingratitude populaire oublie les services et n'épargne aucune vertu, pour peu qu'elle croie ses intérêts blessés : Cimon fut accusé de s'être laissé corrom-

pre par le roi de Macédoine. Il se justifia en rappelant la conduite d'Alexandre, qui avait été constamment amicale et pacifique. Il représenta aux Athéniens qu'ils soulèveraient toute la terre contre eux s'ils portaient leurs armes contre les princes et les peuples qui ne les avaient point attaqués. Le reproche de corruption parut improbable; la vie entière de Cimon plaidait pour lui.

Cependant Artaxerce, effrayé de la gloire d'Athènes, voulait encore tenter une invasion et détruire un peuple qui lui faisait tant de mal : il ordonna à Thémistocle de prendre le commandement de son armée, et de marcher contre les Athéniens. Cet illustre citoyen résolut de mourir pour éviter d'être ingrat ou traître : il offrit un sacrifice solennel aux dieux, donna un grand festin à ses amis, leur fit de touchants adieux, et s'empoisonna. La ville de Magnésie lui éleva une statue.

Thucydide nie ce fait, et prétend que sa mort fut naturelle. Son refus de servir contre sa patrie n'en serait que plus noble s'il n'avait pas taché l'héroïsme de cette action par le suicide. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de sa carrière, Thémistocle, corrigé de son orgueil et de sa cupidité, ne montra plus que des vertus.

Sa fille était recherchée par un citoyen pauvre et vertueux et par un homme opulent, mais de mauvaises mœurs; il préféra le mérite sans biens à la richesse sans mérite.

L'entreprise que méditait Artaxerce contre la Grèce fut arrêtée par une puissante diversion qui donna aux Athéniens de nouveaux moyens de vengeance.

Les Égyptiens, souffrant impatiemment le joug des Perses, se révoltèrent et prirent pour roi Inarus, prince de Libye. Athènes envoya au secours d'Inarus une flotte et une armée : Charitimes les commandait. Ce général détruisit, à l'embouchure du Nil, cinquante vaisseaux perses, remonta le fleuve, débarqua, et, s'étant joint à Inarus, attaqua le prince Achéménides, frère d'Artaxerce, qui était entré en Égypte à la tête de trois cent mille hommes.

La bataille fut longue et sanglante : les Perses vaincus y perdirent cent mille guerriers; le reste de leur armée se réfugia dans Memphis, et s'y défendit trois ans.

Artaxerce voulut en vain gagner les Lacédémoniens, et les engager à faire la guerre aux Athéniens. La jalousie qui existait entre ces deux républiques ne les avait pas encore aveuglées, comme elle le fit depuis, sur leurs intérêts communs.

Le roi de Perse, renonçant pour le moment à l'espoir de diviser les Grecs, envoya en Égypte une nouvelle armée sous les ordres d'Artabaze et de Mégabyse. Ces généraux, plus habiles ou plus heureux que leurs prédécesseurs, forcèrent les alliés à lever le siége de Memphis. Inarus fut battu : les Athéniens, forcés à la retraite, se renfermèrent dans l'île de Prosopytis qu'entouraient deux bras du Nil. Ils s'y défendirent dix-huit mois, et restèrent ainsi seuls en armes après que l'Égypte se fut soumise aux Perses.

Les généraux d'Artaxerce creusèrent des canaux et mirent à sec les bras du Nil. Six mille Athéniens, restés sans défense, voulurent égaler la gloire des

Lacédémoniens aux Thermopyles : ils brûlèrent leurs vaisseaux, et se montrèrent décidés à subir plutôt la mort que la captivité.

Cette résolution courageuse imposa aux Perses, qui leur permirent de retourner librement à Athènes.

Ce fut à cette époque qu'Artaxerce fit partir Esdras pour Jérusalem, en le chargeant d'y rétablir la loi de Moïse et le temple de Salomon. Dans ce même temps, Rome rendit un éclatant hommage aux lumières et aux vertus de la Grèce en envoyant demander à l'aréopage les lois qui devaient la gouverner.

Périclès commençait alors à prendre part aux affaires publiques. Cet homme fameux, qui donna son nom à son siècle, était destiné à répandre à la fois sur sa patrie le plus grand éclat et les germes de la corruption qui causa sa décadence.

Il était fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, et, par sa mère, il descendait de Clysthène. Son instituteur fut Anaxagore de Clazomène, ce sage philosophe auquel on avait donné le surnom d'*Intelligence,* parce qu'il attribuait à un seul Dieu la création et le gouvernement du monde.

Périclès était armé de la force la plus puissante dans les républiques, celle de l'éloquence : la sienne était si séduisante qu'on disait que les grâces et la persuasion résidaient sur ses lèvres, et quelquefois elle paraissait si forte qu'on la comparait à la foudre. Son rival Thucydide, qui lutta longtemps contre lui dans les combats de la tribune, disait : « Quand j'ai renversé Périclès par » terre, son éloquence est si adroite qu'elle prouve aux assistants que c'est » moi qui suis tombé. »

Jamais homme ne connut mieux son temps et son pays. Avant d'élever la voix, on tient de lui-même qu'il se disait toujours : « Songe, Périclès, que tu » vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. » Et il priait les dieux de le préserver de toute inconvenance et de toute pensée contraire à la dignité et au bonheur de sa patrie.

On trouvait dans sa jeunesse qu'il ressemblait à Pisistrate; ce qui était d'un bon augure pour son ambition, mais très-dangereux chez un peuple jaloux de sa liberté. Cachant adroitement l'amour du pouvoir sous les dehors de la popularité, il évita soigneusement d'abord tout ce qui pouvait donner de l'ombrage; il parut pendant plusieurs années livré aux plaisirs, aux lettres, aux arts et aux sciences; et, lorsque les devoirs de citoyen l'appelèrent à la guerre, il sut cacher son ambition tout en montrant sa bravoure.

Ayant peu à peu gagné les affections du peuple, l'absence de Cimon lui parut enfin une circonstance favorable pour marcher à son but : alors il changea tout à coup de formes : il devint grave, sévère; se mêla activement des affaires publiques, évitant avec soin, d'une part, l'orgueil choquant de Thémistocle, et, de l'autre, cette familiarité qui diminue le respect. On le voyait rarement en public. Ses amis et ses confidents se chargeaient sous sa direction des affaires de détail : pour lui, semblable à Jupiter, il ne s'occupait que des plus importantes; mais alors son éloquence entraînante soumettait le peuple à ses volontés.

On le porta rapidement aux plus hautes magistratures. La confiance devint une habitude et se changea en obéissance, de sorte qu'au milieu d'une république, il devint presque monarque. Habile à lire au fond du cœur des hommes, il satisfaisait le peuple par le partage des terres conquises, payait les spectacles avec les deniers publics, amollissait les mœurs des Athéniens pour les gouverner plus facilement, et se servait des jeux, des arts, des talents et des plaisirs pour les éloigner des affaires.

Souffrant la licence à la comédie, il permetttait sans se fâcher qu'on le jouât sur la scène : il ôtait ainsi la liberté réelle au peuple dans l'administration, et lui en laissait le fantôme au théâtre. Le sort ne l'avait nommé ni archonte ni polémarque, et il fallait avoir occupé ces emplois pour être membre de l'aréopage. Ne pouvant donc entrer dans ce corps auguste et sévère, dont il redoutait l'autorité, il lui enleva peu à peu ses plus importantes attributions, et les donna aux tribunaux inférieurs qu'il gouvernait. Ce fut ainsi qu'il se rendit le maître de la république.

Cimon revint alors dans l'Attique, et voulut rétablir l'aristocratie pour renverser le pouvoir populaire, qui faisait la base de l'autorité de Périclès ; mais son opposition balança seulement la puissance de son rival sans pouvoir la détruire.

La vertu de Cimon faisait la gloire de son pays ; mais son austérité déplaisait aux Athéniens : partisan déclaré des lois de Lycurgue, il vantait toujours Sparte aux dépens d'Athènes, et par cette partialité il choquait la vanité de ses concitoyens.

La république de Lacédémone éprouva dans ce temps de grands malheurs, et se vit au moment d'une ruine totale : un affreux tremblement de terre renversa toutes les maisons de Sparte ; il n'y en eut que cinq qui échappèrent à ce fléau. Le sommet du mont Taygète, arraché de ses fondements, s'écroula, tomba sur la ville et l'écrasa. Les Ilotes, profitant de ce malheur public, brisèrent leurs chaînes et prirent les armes, dans l'espoir de détruire les habitants dispersés. Mais le roi Archidamus avait rassemblé les citoyens, il repoussa les Ilotes. Ceux-ci appelèrent les Messéniens, qui les appuyèrent de toutes leurs forces.

Dans ce danger pressant, les Lacédémoniens demandèrent des secours à Athènes. Le peuple s'assembla : Éphialte, ami et confident de Périclès, voulait qu'on refusât toute assistance et qu'on laissât périr une république dont la seule rivalité empêchait Athènes de dominer la Grèce. Mais le vertueux Cimon représenta avec tant de force la lâcheté de cet abandon, il fit sentir avec tant de sagesse qu'on ne devait pas laisser « la Grèce boiteuse et Athènes sans contre- » poids, » qu'il entraîna tous les suffrages. L'antique générosité l'emporta sur une politique ambitieuse; les secours furent accordés : Cimon marcha avec quatre mille hommes en Laconie, et délivra Sparte du péril qui la menaçait.

Peu de temps après, les Messéniens et les Ilotes recommencèrent la guerre. Cimon entra de nouveau dans le Péloponèse : mais les Lacédémoniens, trouvant cette fois leurs forces suffisantes pour battre seuls leurs ennemis, prirent ombrage du secours qu'on leur offrait, le refusèrent et le renvoyèrent en

Attique. Les Athéniens, irrités de cette injure, regardèrent Cimon comme la cause de l'affront qu'ils avaient reçu, et le bannirent pour dix ans.

Délivré d'un rival si redoutable, Périclès devint plus puissant que jamais. Les Spartiates vainquirent leurs ennemis et subjuguèrent totalement Ithome et la Messénie; Mégare, qui depuis quelque temps suivait l'influence d'Athènes, se rangea sous celle de Sparte. La jalousie des deux républiques, si utile à la gloire commune tant qu'elle n'avait été qu'une noble émulation, devint une haine violente qui s'aigrissait de jour en jour; chacune, prévoyant une rupture prochaine, cherchait et trouvait des alliés.

Si la Grèce avait été autrefois fatiguée de la dure autorité de Lacédémone, elle ne l'était pas moins alors de l'ambition turbulente des Athéniens.

Tandis que Cimon combattait les Perses, Myronide et d'autres généraux d'Athènes attaquaient en Europe Corinthe, Épidaure, Thèbes; ils démolissaient Égine et brûlaient ses vaisseaux. Leurs armes avaient conquis la Thessalie, et forcé ses habitants à rentrer sous le joug d'Oreste.

Tant qu'Athènes eut à craindre l'invasion des Perses, elle montra toutes les vertus qui font le salut et la gloire des républiques : la pudeur, la modestie, le désintéressement y régnaient, et les plus héroïques travaux n'avaient d'autre but, d'autre prix que l'estime publique. On n'accorda des statues à Harmodius et à Aristogiton qu'après leur mort; Aristide et Thémistocle n'obtinrent pas même une couronne de laurier ; Miltiade en demanda une après la bataille de Marathon : un simple citoyen lui répondit : « Vous ne l'obtiendrez que lors- » que vous aurez battu tout seul les ennemis. »

Les inscriptions destinées à perpétuer le souvenir des victoires de Cimon donnaient de grands éloges aux troupes, mais n'en accordaient à personne en particulier.

La défaite des Perses, en laissant aux Athéniens une grande sécurité, leur fit perdre une partie de leurs vertus. Leur flotte nombreuse, qui avait d'abord fait leur salut, les corrompit ensuite en étendant leur puissance et en accroissant leurs richesses. On s'était armé dans le principe pour défendre la liberté; par la suite on ne combattit que pour piller. Enfin le décret de Thémistocle, en appelant une foule d'étrangers dans Athènes pour en augmenter la population, y changea les mœurs en mêlant la mollesse asiatique à la simplicité grecque. Sparte, plus sévère, avait un peu mieux résisté à la séduction des richesses : mais les victoires, enflèrent son orgueil; et, si elle n'égalait pas Athènes en cupidité, elle la surpassait peut-être en ambition.

La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux républiques. Un corps de Lacédémoniens rencontra des troupes athéniennes à Tanagre en Béotie, les attaqua et les battit. Cimon, quoique exilé, se trouvant près du lieu du combat, voulut y prendre part : on refusa les services de ce généreux citoyen. En s'éloignant il exhorta les compagnons qu'il avait amenés à remplir leur devoir, ils obéirent et se firent tous tuer.

Les mobiles Athéniens, inquiets des suites de cette guerre, commencèrent à

se plaindre de Périclès et à regretter Cimon : Périclès, trop adroit pour irriter le peuple par une résistance intempestive, fit lui-même ce qu'il ne pouvait empêcher, et provoqua le décret qui rappelait son rival.

Cimon, de retour, et se trouvant de nouveau à la tête du gouvernement, conçut la grande idée d'éloigner la discorde de la Grèce en occupant ses armes contre l'ennemi commun : il envoya cinquante vaisseaux au secours d'Amyrthée, chef d'une nouvelle révolte en Égypte; et marcha lui-même avec deux cents voiles contre Artabaze, qui était alors près de l'île de Chypre. Il attaqua l'armée des Perses : la victoire lui fut fidèle; il prit cent vaisseaux aux ennemis et en détruisit un grand nombre. Étant ensuite débarqué en Cilicie, il attaqua Mégabyse, le battit et détruisit une partie de son armée. Son projet était de passer de là en Égypte; mais il voulut auparavant s'emparer de l'île de Chypre : il y descendit et assiégea Sicyone.

Cependant l'orgueil d'Artaxerce, abaissé par tant de défaites, s'humilia devant la fortune des Grecs; et, craignant de voir l'Asie consumée par le feu qu'il avait voulu porter en Europe, il envoya Mégabyse et Artabaze à Athènes pour demander la paix. L'Athénien Callias fut chargé par les alliés de conduire cette négociation : elle fut prompte, et se termina par un traité aussi glorieux pour les Grecs qu'humiliant pour les Perses.

La liberté fut assurée à toutes les villes de l'Asie-Mineure : les Perses promirent qu'aucun vaisseau de leur nation ne paraîtrait sur la mer depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de Pamphylie, et il fut défendu à toutes les troupes du roi de Perse d'approcher à plus de trois journées des côtes de l'Ionie et de l'Hellespont.

Telle fut la fin de la guerre des Perses, qui avait duré cinquante et un ans.

Tandis qu'on négociait ce traité, Cimon mourut d'une blessure qu'il avait reçue à Sicyone. Par ses ordres ses officiers cachèrent sa mort aux ennemis, et ramenèrent à Athènes sa flotte victorieuse, que son ombre et son nom commandaient encore.

Périclès, délivré de ce rival, affermit de jour en jour sa puissance, malgré les efforts de l'aristocratie qui lui opposa vainement Thucydide, beau-frère de Cimon.

Maître de l'État, il gouvernait avec beaucoup de prudence une si nombreuse et si active population; équipant tous les ans soixante vaisseaux, il soudoyait et occupait un grand nombre de pauvres.

Athènes envoya plusieurs colonies dans la Chersonèse, dans l'Archipel, en Thrace et en Italie, où ses colons bâtirent la ville de Thurium. Protecteur éclairé des lettres, des sciences et des arts, Périclès remplit la ville de statues, de tableaux et de monuments : sa magnificence, son urbanité attiraient une foule d'étrangers qui venaient verser les richesses du monde dans les murs d'Athènes.

On l'accusa enfin de tyrannie : on prétendit qu'il prodiguait arbitrairement l'argent des étrangers pour la construction dispendieuse de tant d'édifices

publics. Périclès offrit de payer de ses deniers tous ces monuments, pourvu qu'on inscrivît sur leurs colonnes que lui seul les avait érigés. La vanité athénienne refusa cette offre, et laissa tomber l'accusation.

Phidias, le plus célèbre des sculpteurs, avait fait une statue de Pallas, d'ivoire et d'or, et haute de trente-neuf pieds. L'Odéon, théâtre immense, fut construit sur le modèle du magnifique pavillon dressé pour Xercès sur la montagne d'où il vit la défaite de son armée à Salamine.

Périclès, éblouissant ainsi le peuple athénien par l'éclat qu'il répandait sur lui, ne tarda pas à triompher de l'opposition de Thucydide, et le fit bannir par l'ostracisme. Voulant étendre de plus en plus la domination de sa patrie, il proposa aux amphictyons un décret pour engager toutes les villes grecques d'Europe et d'Asie à envoyer des députés à Athènes, afin d'y délibérer sur les moyens de réparer les maux, les dommages de la guerre, et de relever les temples détruits. Sparte aperçut le but de ce projet, et le déjoua en faisant sentir que son exécution rendrait Athènes la capitale et la souveraine de la Grèce.

Périclès ne tarda pas à s'apercevoir que la tranquillité extérieure porterait l'activité des Athéniens à s'occuper de leur administration et de leur liberté : il vit qu'il fallait les faire combattre pour les gouverner, et qu'il devait ajouter à sa considération la gloire des armes. L'ambition du peuple favorisait ses intentions; il fit la guerre avec succès en Thrace, porta la terreur sur les côtes du Péloponèse, pénétra dans le Pont, et menaça de ses armes l'Égypte, la Sicile et Carthage.

Une guerre, qu'on appela *sacrée*, éclata bientôt dans la Grèce. Sparte avait enlevé la surveillance du temple de Delphes aux Phocéens; Périclès les y rétablit : l'Eubée s'était révoltée, il y marcha et la soumit. Sparte, appuyée de l'alliance de Mégare, attaqua l'Attique. Périclès remporta une victoire sur les Spartiates, et conclut, entre Athènes et Lacédémone, une trêve qui devait durer trente ans. Mais l'ambition et l'animosité des deux peuples ne tardèrent pas à la rompre, et à recommencer cette longue et fatale guerre, appelée la guerre du Péloponèse.

Tous les alliés d'Athènes se plaignaient de Périclès, et l'accusaient d'employer le trésor public aux monuments dont il décorait sa patrie. Sans s'effrayer de ces reproches, il leur opposait les succès de la confédération, et, prétendait qu'il ne devait à la Grèce aucun compte des contributions, lorsqu'il prouvait suffisamment que l'objet pour lequel elles avaient été levées se trouvait si glorieusement rempli. Son éloquence terrassa ses adversaires, et son armée triompha de ses ennemis.

Il ferma d'une forte muraille l'isthme de Corinthe, pour le défendre des attaques des Thraces. Partout, sous son administration (on pourrait presque dire sous son règne), la puissance d'Athènes fut respectée. Pour étendre sa domination il profita habilement des discordes des pays voisins. Samos et Milet étaient en guerre : Périclès prit le parti des Milésiens, entra deux fois dans Samos, et y établit deux fois le gouvernement démocratique. Une flotte phénicienne, qui voulait s'opposer à cette entreprise, fut battue et presque détruite

Une querelle plus difficile à terminer, et dont les suites furent longues et plus funestes, eut lieu entre Corcyre et Corinthe, son ancienne métropole. Les Athéniens se déclarèrent pour Corcyre, et livrèrent aux Corinthiens plusieurs combats, dont le succès fut indécis.

La ville de Potidée était alors une colonie corinthienne. Athènes voulut qu'elle démolît ses murs, et chassât ses magistrats nommés par Corinthe. Une bataille eut lieu près des murs de Potidée : les Corinthiens furent vaincus. Le sage Socrate, qui s'était couvert de gloire dans ce combat, fit adjuger le prix de la valeur au jeune Alcibiade, dont il présageait les hautes destinées.

Sparte, jalouse de cette victoire, embrassa la défense de Potidée, et engagea Perdiccas, roi de Macédoine, dans son parti.

Les deux armées se rencontrèrent, et l'infanterie macédonienne fut mise en déroute par les Athéniens, qui assiégèrent ensuite Potidée.

Cet événement porta au plus haut point la haine de la plus grande partie des Grecs contre Athènes : ils l'accusaient de s'attribuer tout l'honneur de leurs triomphes communs, et lui reprochaient surtout d'attenter à l'indépendance des autres peuples.

Corinthe, qui avait déjà déclaré l'alliance rompue, envoya des ambassadeurs à Lacédémone pour invoquer la vengeance publique contre les Athéniens. On délibéra dans le sénat de Sparte, et ensuite en présence du peuple, sur cette grande affaire, dont la décision était si importante, d'une part pour le repos, et de l'autre pour la liberté de la Grèce.

Les Corinthiens et leurs alliés exposaient leurs griefs et demandaient la guerre. Les députés d'Athènes rappelaient les services rendus à la cause commune, et citaient avec orgueil leur dévouement, leur ville abandonnée, leurs murs détruits, et les victoires de Marathon et de Salamine.

Le roi de Sparte, Archidamus, conseillait la paix, et faisait prévoir tous les malheurs d'une longue guerre qui déchirerait la Grèce, et laisserait respirer l'ennemi commun.

Les émissaires du roi de Perse soufflaient le feu de la discorde : l'orgueil blessé parlait pour eux; la guerre fut résolue. Cependant, avant de combattre, on envoya à Athènes des ambassadeurs qui exigèrent que cette république remît en pleine liberté toutes les villes grecques qui étaient sous sa domination ou sous son influence; on demandait particulièrement la revocation d'un décret qui interdisait à la ville de Mégare tout commerce avec Athènes.

Les plus riches et les plus sages des Athéniens voulaient que la république consentît à des sacrifices; ils craignaient la ruine de leurs propriétés en Attique, et voyaient avec effroi, tous les maux que cette guerre intestine devait attirer sur la Grèce. Mais, malgré les efforts de Thucydide et de son parti, le système dominateur de Périclès prévalut. Il flatta la vanité du peuple en lui rappelant ses trophées, en lui présentant un tableau séduisant des forces militaires et de l'état des finances.

Athènes avait alors trois cents galères, trente mille hommes de troupes, et, dans le trésor, neuf mille six cents talents, ou vingt-huit millions. Les contri-

butions des alliés se montaient à quinze cent mille francs par an. Il rassura les citoyens sur les ravages que l'Attique pouvait avoir à redouter. « Ce serait, dit-il, » un mal passager. Abandonnez la campagne à l'ennemi, ne défendez que la » ville ; vos flottes et vos troupes iront porter la terreur dans les foyers de » vos ennemis, qui seront obligés de rappeler leurs armées pour se défendre » contre des attaques multipliées que la rapidité de nos voiles dirigera de tous » côtés. L'orgueil de Sparte vaincu ne pourra vous résister, et il cessera de vous » disputer l'empire qui vous est dû, et que vous avez si glorieusement mérité. »

Sûr des dispositions de ses concitoyens, et chargé de répondre pour eux, il rétorqua tous les arguments des ambassadeurs de Lacédémone, en leur reprochant d'avoir fait peser sur la Grèce un joug bien plus dur et beaucoup moins populaire que celui d'Athènes. Enfin il déclara qu'Athènes ne consentirait à se départir de son autorité sur les villes qui reconnaissaient sa domination, que si Sparte en donnait l'exemple en rendant la liberté aux Ilotes, aux Messéniens et à toutes les villes qui gémissaient sous sa puissance.

Aucun des deux partis ne voulait sincèrement la liberté ; Sparte et Athènes prétendaient réellement à la domination : aussi les discours n'étaient que de vaines formes, et le glaive seul pouvait décider cette question. La guerre fut définitivement déclarée.

Elle était nécessaire au repos de Périclès, comme à son ambition ; car ses ennemis s'agitaient sans cesse pour détruire son autorité. N'osant l'accuser directement, ils attaquèrent les objets qui lui étaient les plus chers : ils mirent en jugement le célèbre Phidias, son ami. On lui reprochait d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve, et d'avoir commis une impiété en plaçant le portrait de Périclès sur le bouclier de Pallas. Phidias se disculpa du vol ; mais, convaincu de l'autre délit, il fut jeté en prison et y mourut.

Anaxagore, accusé également d'impiété, savait que la raison ne peut résister au fanatisme ; il se déroba par la fuite aux passions du peuple.

Aspasie était également célèbre par sa beauté, par sa science, par son esprit et par sa galanterie. Le sage Socrate disait qu'il avait appris d'elle la rhétorique. Les plus illustres philosophes, les plus respectables magistrats écoutaient ses leçons et suivaient ses conseils. Périclès prétendait lui dev ir son éloquence. Il l'avait épousée ; il plaida sa cause, et quelques auteurs disent qu'il entraîna les juges moins par la force de son discours que par la puissance des charmes d'Aspasie, qu'il fit paraître sans voile à leurs yeux.

Athènes offrait alors le plus singulier et le plus brillant mélange de sagesse et de folie, d'enthousiasme et d'ingratitude, de lumières et de superstitions, de cruauté et d'urbanité, de vertus publiques et de licence privée : on y voyait à la fois de sages politiques, des orateurs turbulents, des guerriers vaillants et généreux, une populace insolente et timide, des épouses pudiques et laborieuses, des courtisanes spirituelles et corruptrices ; des artistes et des poètes célèbres, déchirés par une foule de sophistes et de satiriques obscurs et envieux ; enfin, des philosophes éloquents et sévères, entourés d'une jeunesse ardente et légère, qui n'écoutait leurs leçons que pour orner son esprit, sans

les graver dans son cœur constamment livré à l'ambition et aux voluptés. Ainsi, à cette époque mémorable, se trouvaient réunis tous les éléments de gloire et de corruption qui annoncent à un peuple qu'il est au faîte de sa grandeur, et qu'il touche au premier degré de sa décadence.

Parmi les principaux personnages qui illustraient alors Athènes, était Anaxagore, l'instituteur, l'ami, le conseiller de Périclès. Il avait renoncé à la fortune pour s'adonner à la philosophie. Ferme dans le dogme de l'immortalité de l'âme, et croyant tout soumis aux lois d'une intelligence suprême, il regardait le ciel comme sa vraie patrie, et s'occupait si peu de la terre qu'il finit à Lampsaque ses jours dans la misère. Les habitants de cette ville le priant de leur faire connaître ce qu'il désirait d'eux après sa mort, il demanda un jour de congé pour les jeunes gens.

Périclès l'avait laissé sans secours : l'ambition fait oublier l'amitié. Apprenant qu'il touchait à sa fin, il lui fit des offres tardives; le philosophe répondit : « Il » n'est plus temps ; vous deviez savoir que, lorsqu'on aime sa lampe, on y verse » de l'huile. »

Pindare, né à Thèbes, brillait alors : on le regarde comme le premier des poètes lyriques. Horace avertit les poètes qu'on ne peut, sans folie, prétendre l'égaler.

Le poète Eschyle, fondateur du théâtre d'Athènes, donna aux acteurs la robe, le brodequin, le cothurne, les masques. Il posa les règles antiques de la tragédie. Il plaça les chœurs entre les actes. On admirait la gravité de son style. Il savait exciter la terreur, émouvoir la pitié. Avant de chanter les héros, il les avait imités, et s'était distingué par sa valeur à Marathon et à Salamine.

Sophocle, né à Colone, fut le rival d'Eschyle : plus éloquent, plus doux, plus harmonieux, on lui donna le surnom d'*abeille*. Couronné vingt fois et presque centenaire, il mourut de joie d'un dernier succès.

Euripide de Salamine, moins hardi, moins élevé que les deux premiers, avait un style encore plus parfait et plus généralement admiré. On comparait sa poésie à la marche noble et douce d'un fleuve, et celle de Sophocle à la course d'un torrent. Euripide, philosophe dans ses écrits, parlait à la raison comme à l'âme. Pendant la guerre de Sicile, quelques Athéniens captifs obtinrent leur liberté en récitant ses vers.

Aristophane fut le plus célèbre des poètes comiques. Son style était élégant, ses plaisanteries mordantes, ses bouffonneries grossières. Il frondait sans crainte le gouvernement, et ridiculisait sans pudeur sur la scène les plus graves personnages.

Hérodote d'Halicarnasse est regardé comme le père de l'Histoire. Son dialecte était l'ionique. Il composa l'histoire des Grecs, des Perses et des Égyptiens. Trop admirateur des poètes, il mêla trop de fables à la vérité. Son ouvrage, lu aux jeux Olympiques, excita un enthousiasme général. Thucydide avoue qu'il en pleura d'admiration. Chacun de ses livres reçut le nom d'une muse. Un long exil à Samos mûrit son talent : les disgrâces de la fortune sont souvent aussi utiles à l'esprit qu'au caractère.

Thucydide, guerrier vaillant, orateur estimé, rival de Périclès, fut banni vingt ans. Nous devons à cet exil l'histoire de la guerre du Péloponèse, écrite dans le dialecte attique. Cet ouvrage, très-estimé pour son exactitude, et très-détaillé, fait mieux connaître qu'aucun autre les lois et la politique du temps. Il est peut-être trop rempli de harangues; mais plusieurs sont des modèles de logique et d'éloquence. Le style en est véhément, mâle et sévère. L'histoire de Thucydide, selon l'opinion commune, fut achevée par Théopompe et Xénophon.

Xénophon, Athénien, aussi célèbre comme historien que comme général, dirigea la fameuse retraite de dix mille Grecs qui avaient voulu placer le jeune Cyrus sur le trône. Son estime, trop hautement avouée, pour les lois et pour les mœurs de Sparte, lui attira la haine des Athéniens : il fut banni, et composa dans son exil la *Cyropédie*, ainsi que l'histoire de la guerre du Péloponèse, depuis le retour d'Alcibiade jusqu'à la bataille de Mantinée. Cicéron dit qu'en lisant ses écrits on croit entendre les muses.

Isocrate se faisait admirer, comme orateur, par une éloquence douce, agréable, brillante, et par une morale pure. Il introduisit le premier la cadence et l'harmonie dans la prose : on le trouvait plus propre à flatter l'oreille qu'à convaincre les esprits. Plutarque lui reprochait d'arranger mieux les phrases que les affaires. Nicoclès, roi de Chypre, le combla de présents. Il se lia imprudemment avec Philippe, roi de Macédoine, ne pénétra pas son ambition qui devait asservir la Grèce, et mourut de chagrin après la bataille de Chéronée.

Phidias s'immortalisa par ses ouvrages. La statue de Minerve fit sa gloire et ses malheurs. Son Jupiter Olympien, haut de soixante pieds, fut mis au nombre des sept merveilles du monde. Il excellait aussi dans la peinture. Myron acquit également comme sculpteur beaucoup de gloire : sa vache en cuivre fut son chef-d'œuvre.

Zeuxis, peintre fameux, se distinguait par la vivacité de son coloris. On dit que les oiseaux venaient becqueter les raisins de ses tableaux.

Parrhasius, peintre d'Éphèse, fit illusion à Zeuxis lui-même par un rideau si bien peint que celui-ci lui dit de le tirer pour découvrir le tableau.

Timante, de Sicyone, était célèbre par l'esprit de ses compositions. Dans le tableau qui représentait le sacrifice d'Iphigénie, sentant que le génie même ne pouvait exprimer la douleur d'un père qui voit immoler sa fille, il peignit Agamemnon se couvrant la tête de son manteau.

Dans le même temps Empédocle, d'Agrigente, jouit par ses talents d'une grande autorité dans sa patrie, et d'une juste estime dans la Grèce. On chantait aux jeux olympiques ses vers sur les devoirs de la vie civile. On raconte que, voulant passer pour un dieu, il disparut aux yeux de ses concitoyens, et se précipita dans les gouffres de l'Etna : Aristote le nie; il le fait mourir tranquillement dans le Péloponèse. Il était de la secte de Pythagore, qui avait illustré l'Italie six cents ans avant Jésus-Christ.

Pythagore, né à Samos, était le fils d'un sculpteur. Sa force physique égala sa force morale; car il fit d'abord le métier d'athlète. Les leçons de Phérécide

sur l'immortalité de l'âme le portèrent à la philosophie. Il quitta ses biens et sa famille pour se livrer à l'étude des sciences et des hommes. Il parcourut l'Égypte et l'Asie. La tyrannie de Polycrate lui fit abandonner Samos. Il se fixa enfin dans la grande Grèce, à Tarente, et surtout à Crotone. Sa secte fut appelée *l'italique*. Il eut quatre ou cinq cents disciples qui subissaient un noviciat de deux jusqu'à cinq ans, pendant lequel on les obligeait à observer un silence absolu. Son éloquence était entraînante et ses mœurs fort sévères. Il pacifia les peuples d'Italie, et réforma les mœurs dans plusieurs villes. Les magistrats écoutaient et suivaient ses conseils avec vénération.

On prétend qu'il s'enferma longtemps dans une caverne, et qu'il fit croire au peuple qu'il avait été dans les enfers. Il interdisait à sa secte de manger des fèves; on ignore le motif de cette singularité.

Zéleucus et Charondas, qui devinrent par la suite des législateurs fameux, furent ses principaux disciples. Savant, pour son temps, dans les mathématiques, il trouva les démonstrations du carré de l'hypothénuse; et dans la joie de cette découverte, il offrit une hécatombe aux dieux.

On lui attribue le système de la métempsycose, c'est-à-dire de la transmigration des âmes. Il prétendait avoir vécu dans le temps du siége de Troie, sous le nom et les traits de cet Euphorbe qui fut blessé par Ménélas. M. l'abbé Barthélemy croit que Pythagore n'admettait ce dogme que comme une image symbolique des reproductions et des métamorphoses des trois règnes de la nature. Dans son système, l'âme de l'homme était émanée de l'intelligence suprême, à laquelle elle se réunissait quand elle était dégagée du corps. L'harmonie du monde lui paraissant un résultat des proportions qui existaient entre ses parties, il attachait une grande importance à la connaissance des nombres. Cette science lui semblait celle de Dieu même, et le plus puissant de ses moyens pour créer et conserver ses œuvres.

Ce philosophe disait qu'il ne fallait faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, à la discorde des familles.

Il présentait sa morale sous le voile des allégories : par exemple, pour conseiller une activité continuelle, il disait : « Ne tuez jamais le coq; » pour préserver des vœux et des serments téméraires : « Ne portez pas au doigt la bague » qui vous gêne; » pour détourner d'irriter un homme déjà en colère : « N'attisez pas le feu avec votre épée. »

On croit qu'il mourut tranquillement à Métaponte, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut honoré après sa mort comme un dieu. Ses disciples avaient tant de foi à ses paroles, qu'ils se contentaient de répondre à leurs adversaires : « Le » maître l'a dit. »

Les Grecs firent sur lui, comme sur tous leurs grands hommes, beaucoup de fables : on raconte qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux Olympiques, qu'il possédait des secrets magiques et prédisait l'avenir, qu'il arrêta le vol d'un aigle, et qu'on le vit le même jour et à la même heure à Crotone et à Métaponte.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

(An du monde 3574. — Avant Jésus-Christ 430.)



Armement de la Grèce pour la liberté. — Forces militaires de la Grèce. — Commencement des hostilités. — Expédition de Périclès. — Éclipse de soleil. — Honneurs funèbres après la première campagne. — Peste dans l'Attique. — Description de cette peste. — Courage d'Hippocrate. — Disgrâce de Périclès. — Mort de son fils Xantippe. — Rappel de Périclès. — Sa mort. — Gouvernement de Cléon et de Nicias. — Renouvellement de la guerre. — Siége et reddition de Mitylène et de Platée. — Guerre civile à Corcyre. — Expédition de Démosthène. — Proposition de paix rejetée à Athènes. — Défaite des Spartiates. — Expédition de Nicias. — Révolte à Mégare. — Bannissement de Thucy- — dide. — Défaite et mort de Cléon. — Gouvernement de Nicias. — Trève de cinquante ans troublée par Alcibiade.

Riche de talents, de sciences, d'arts et de grands hommes, la Grèce aurait pu jouir en paix de sa splendeur, et devenir par son urbanité le centre du monde civilisé. L'empire des lumières est le plus doux à conquérir et le plus facile à conserver; mais l'ambition des armes et du pouvoir égara tous les esprits : plus dangereuse que les Perses, elle brisa le faisceau qui avait résisté à l'Asie, et prépara la ruine des peuples qui se livrèrent à ses illusions. Jamais une guerre n'éclata dans un moment qui dût faire prévoir plus de passions et de désastres. L'amour de la liberté avait armé toute la Grèce; la nécessité d'opposer l'héroïsme au nombre, et de vaincre ou de périr sous la masse des Perses, avait électrisé toutes les âmes.

Après la victoire, la jalousie des villes les unes contre les autres alimenta le feu qu'une longue guerre aurait pu éteindre. L'esprit guerrier se soutint et changea seulement de direction. On n'avait plus à combattre pour l'indépendance, on courait aux armes pour se disputer la prééminence, et les plus petites cités, ne pouvant prétendre, comme Athènes et Sparte, à dominer la Grèce, se groupaient autour de ces deux villes, et leur prêtaient des armes pour déchirer la commune patrie.

Thèbes seule souffrait impatiemment cette suprématie, et leur disputa bientôt le premier rang. Nous avons présenté plus haut le tableau des forces d'Athènes. Sparte pouvait armer huit mille citoyens, dont chacun se faisait suivre par plusieurs Ilotes armés. On faisait combattre les esclaves dans une extrême nécessité.

Dans toute la Grèce, les citoyens étaient conscrits et obligés de servir depuis l'âge de trente ans jusqu'à celui de soixante.

L'infanterie pesante portait de grands boucliers, des lances, des javelots et des sabres. L'infanterie légère combattait avec l'arc et la fronde ; ces troupes étaient divisées en corps de cinq cents hommes, et chacun de ces corps en quatre compagnies. On voyait dans ces armées peu de cavalerie; les plus riches citoyens la composaient.

La marine consistait en vaisseaux de charge allant à la voile, et en vaisseaux de guerre ou galères allant à la rame. Ces galères étaient appelées *birèmes*, *trirèmes*, *quinquérèmes*, suivant le nombre des rangs de rames. Les rameurs étaient disposés obliquement par rang et par étage. On appelait *éperon* une poutre armée d'une pointe de fer, et placée à la proue du vaisseau pour enfoncer les vaisseaux ennemis.

Les matelots, rameurs et soldats, recevaient une paie de cinq sous par jour; on en donnait une plus forte au pilote. Les plus riches citoyens armaient ces vaisseaux.

Démosthène fit ordonner que tout citoyen possédant dix talents équiperait une galère. Celui qui la commandait s'appelait *triérarque*.

La jeunesse se préparait aux travaux de la guerre, dans les gymnases, par des exercices qui donnaient à la fois de la force et de la grâce au corps. La musique était fort honorée : on l'employait, pendant la guerre, à exciter les courages; elle servait, pendant la paix, à calmer les passions, à rendre les fêtes plus augustes, les festins plus joyeux, les mœurs plus douces. Le théâtre la corrompit en s'en servant presque exclusivement pour peindre et pour inspirer l'amour et la volupté.

Jaloux de tout genre de gloire, les jeunes gens étudiaient les arts, récitaient des vers, s'appliquaient à l'étude de la philosophie, et cultivaient surtout l'éloquence qui, dans ces anciens temps, pouvait ouvrir la porte des plus grands emplois, et placer à la tête du gouvernement ceux qui en étaient doués.

Toutes les écoles étaient tenues par différents maîtres, qu'on appela *sophistes*, nom qu'ils devaient justifier par une grande sagesse; mais la présomption, la subtilité, les paradoxes et la cupidité de la plupart d'entre eux, justement tournés en ridicule par Socrate, firent depuis regarder le nom de *sophiste* comme une injure.

Les hostilités ne tardèrent pas à suivre la rupture entre Athènes et Sparte. Les Lacédémoniens avaient pour eux toutes les villes du Péloponèse, excepté Argos, et, hors de la presqu'île, les Mégariens, les Locriens et les Béotiens.

Athènes avait pour elle Chio, Lesbos, Platée, l'Ionie, les peuples de l'Hellespont, les villes de la Thrace.

Une armée béotienne attaqua la ville de Platée; les troupes athéniennes marchèrent à son secours. Archidamus, roi de Sparte vint à Corinthe, où il rassembla une armée, que les secours de ses alliés portèrent au nombre de soixante mille hommes. Il envoya encore un député à Athènes pour engager la république à renoncer à ses prétentions; il fut congédié sans être entendu.

Les Spartiates et leurs alliés entrèrent dans l'Attique. Les Athéniens n'a-

vaient que dix-huit mille hommes à leur opposer; mais trois cents galères faisaient à la fois leur force et leur espérance.

On suivit le plan de Périclès, et, sans opposer dans la plaine une résistance inutile, tous les habitants de la campagne se réfugièrent dans la ville.

Les Spartiates firent le siége d'une forteresse nommée Œnoé; mais la résistance des assiégés trompa leurs efforts : ils renoncèrent à cette entreprise, ravagèrent sans obstacle l'Attique, et vinrent camper à une demi-lieue d'Athènes. De là ils provoquèrent les Athéniens par des railleries insultantes, se moquant de la timidité qui les retenait derrière leurs murailles.

Périclès eut besoin de tout son talent pour apaiser les murmures et contenir l'indignation du peuple. Bravant les outrages de l'ennemi, il poursuivit tranquillement son plan, mena sa flotte sur les côtes de la Laconie, y fit une descente, ravagea le territoire de Sparte; et, comme il l'avait prédit, il obligea par ce moyen les Lacédemoniens à se retirer de l'Attique.

Pendant qu'il dirigeait cette expédition, il survint une éclipse de soleil qui effraya les matelots. Le pilote de Périclès, consterné, quittait le gouvernail : celui-ci, pour dissiper son effroi et lui expliquer ce phénomène, lui jeta son manteau sur les yeux en lui disant que la lune s'interposait ainsi entre nous et le soleil, ce qui nous privait momentanément de sa lumière.

Les Athéniens, délivrés de leurs ennemis, ordonnèrent par un décret qu'on mettrait toujours en réserve cent talents et cent vaisseaux, et défendirent, sous peine de mort, de s'en servir hors le cas d'une nouvelle invasion.

Ces premiers succès leur donnèrent des alliés : ils conclurent un traité avec les rois de Thrace et de Macédoine, s'emparèrent de Céphalonie, du port de Nysée, et ravagèrent le territoire de Mégare.

Tels furent les événements de la première campagne. On rendit de grands honneurs aux guerriers qui avaient péri : leurs os, rassemblés sous une tente, furent couverts de fleurs; on les porta ensuite au monument élevé dans le Céramique et destiné à les conserver. Périclès, pour immortaliser la mémoire de ces généreux citoyens, prononça une oraison funèbre que Thucydide nous a transmise.

L'année suivante, l'Attique se vit une seconde fois ravagée. Périclès conduisit de nouveau quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux dans le Péloponèse, qu'il dévasta, et l'Attique fut encore évacuée. On proposa la paix aux Lacédémoniens, qui la refusèrent. Pendant cette campagne, la peste se joignit à tous les malheurs de la guerre. Jamais ce fléau terrible n'étendit si loin ses ravages : sorti de l'Éthiopie, après avoir parcouru l'Afrique et l'Asie, il vint dépeupler la Grèce.

Thucydide nous en a laissé une horrible description. Ce mal attaquait successivement tous les organes; ses symptômes inspiraient l'effroi; ses rapides progrès étaient presque toujours suivis de la mort. Dès la première atteinte, l'âme était accablée; le corps semblait redoubler de forces pour sentir plus vivement la douleur. Les malades, tourmentés par de violentes convulsions que ne cal-

mait aucun repos, faisaient retentir l'air de leurs cris. Les ulcères de leurs corps, la couleur sanglante de leurs yeux frappaient d'horreur. Un feu cruel déchirait leurs entrailles; une odeur fétide s'exhalait de leur bouche, et éloignait les secours qu'elle invoquait; ils se traînaient en gémissant dans les rues, et se précipitaient dans les puits et dans les rivières pour éteindre la soif qui les dévorait.

D'abord l'amour et l'amitié se dévouèrent pour arracher des victimes à ce fléau; mais une prompte mort qui suivait ces sacrifices les rendit bientôt trop rares : la terreur l'emporta sur tout autre sentiment; les plus doux et les plus forts liens de la nature furent rompus; la mort fit un désert autour d'elle, et la plupart des mourants expirèrent au sein de leur patrie dans la plus affreuse solitude.

Non-seulement la peur éteignit la pitié, mais elle eut encore des suites plus funestes; elle corrompit les cœurs : on ne crut plus à la justice des dieux qui frappaient également le vice et la vertu ; et les hommes, voyant que leur nature était si fragile et leur vie si courte, en conclurent qu'ils devaient se hâter de jouir et de livrer sans contrainte à toutes leurs passions les courts moments de leur existence.

Le célèbre Hippocrate, dont tous les médecins modernes suivent encore les leçons et qu'aucun n'a encore surpassé, existait alors à Cos. Le roi de Perse invoqua ses secours et lui offrit ses trésors. Hippocrate répondit qu'il devait ses services à ses concitoyens plutôt qu'à leurs ennemis, et il partit pour Athènes, où sa présence fut regardée comme l'apparition d'un dieu.

Luttant sans relâche contre l'horrible fléau, il exposait sans crainte sa vie pour lui arracher quelques victimes, et il ne quitta l'Attique qu'après la cessation de la peste. Le peuple athénien lui décerna le droit de citoyen, une couronne d'or de cinq mille livres, et on ordonna qu'il serait entretenu aux dépens du Prytanée.

Cependant l'Attique ravagée, les pertes causées par la guerre, la dépopulation effrayante qu'augmentait sans cesse la contagion, avaient dissipé les illusions des citoyens les plus ambitieux : le peuple regrettait les douceurs de la paix, et accusait Périclès de l'avoir rompue. Il fut mis en jugement, condamné à une amende et privé de ses emplois.

Tout se réunissait alors pour l'accabler : son fils Xantippe, qu'il chérissait malgré ses vices et son ingratitude, fut enlevé par la peste : la plupart de ses amis périrent victimes de ce fléau, et l'injustice de ses concitoyens ne laissait aucune consolation à son cœur. Mais bientôt les Athéniens, attaqués de nouveau par leurs ennemis, sentirent vivement combien les lumières de Périclès leur étaient nécessaires; ce peuple inconstant le rappela avec enthousiasme comme il l'avait chassé avec légèreté.

La prise de Potidée couronna encore cette année les armes d'Athènes. A l'ouverture de la troisième campagne, les Lacédémoniens attaquèrent la ville de Platée, qui se signala par une défense digne de sa réputation : on put recon-



Impr.ie Sarazin, rue Gît le Cœur 8.

naître pendant ce siége les progrès des Grecs dans l'art militaire; les assiégeants et les assiégés déployèrent pour l'attaque et pour la défense une grande industrie, et employèrent un grand nombre de machines.

Les habitants de Chalcis, attaqués par les Athéniens, les battirent et les poursuivirent jusqu'aux portes d'Athènes.

Sparte et ses alliés, voulant garantir le Péloponèse des ravages auxquels la marine athénienne l'exposait annuellement, venaient de créer une armée navale forte de quarante-six vaisseaux. La flotte des Athéniens, commandée par Phormion, mit en déroute celle du Péloponèse, et lui prit douze navires.

Cette victoire fut le dernier triomphe qui signala l'administration de Périclès : ce grand homme mourut de la peste, selon Plutarque, et, selon d'autres, de la consomption. La fin de sa vie avait été troublée par de grands chagrins : la contagion, qui s'était renouvelée, avait enlevé toute sa famille et une grande partie de ses amis; victime de l'ingratitude d'un peuple auquel il avait consacré ses jours, il s'était vu dégradé par lui et condamné à une amende. Le repentir tardif de cette nation légère l'avait rappelé; mais, s'il pardonna à ses concitoyens leur injustice, il ne put reprendre avec le commandement son ancienne confiance et ses premières illusions. Aux portes de la mort et respirant à peine, il entendait les magistrats d'Athènes, près de son lit, exhaler leur douleur, rappeler les actes de son administration, et compter ses nombreux trophées : « Mes victoires, dit-il en faisant un dernier effort, sont l'ou-
» vrage de ma fortune et la gloire de mes compagnons d'armes : le mérite
» dont je m'honore le plus est celui de n'avoir fait prendre le deuil à aucun
» citoyen. »

Tant il est vrai qu'à l'heure dernière le prestige des actions éclatantes disparaît : le cœur ne conserve que le souvenir des bienfaits, et la vertu reste seule pour consoler la gloire.

Périclès avait gouverné quarante ans le plus inconstant des peuples; Athènes fut florissante tant qu'il dirigea ses conseils. On peut le regarder comme un des plus célèbres orateurs, puisque Cicéron, qui leur sert de modèle, dit qu'il donna le goût de la parfaite éloquence. Sa politique sage était plus adroite qu'audacieuse : économe dans son intérieur, fastueux pour l'État, il n'employa les richesses qu'il avait conquises qu'à l'accroissement des forces de la république et à l'embellissement d'Athènes. Il la remplit de monuments magnifiques, et elle devint par ses soins l'ornement et la merveille du monde.

La renommée des grands hommes s'augmente par la médiocrité de leurs successeurs : l'envie se tait alors, et laisse sentir plus vivement leur perte. Après la mort de Périclès, deux citoyens se disputèrent l'autorité, et prirent tour à tour les rênes du gouvernement.

L'un était Cléon, homme vain, téméraire et agréable au peuple, parce qu'il parlait à ses passions et les partageait. Il exaltait toujours la puissance d'Athènes et méprisait celle de Lacédémone. La liberté, la justice étaient toujours sur ses lèvres, l'injustice et la cupidité dans son cœur.

L'aristocratie lui opposait Nicias, qui avait commandé les armées avec quel-

ques succès. Ses libéralités captivaient pour un temps la multitude; mais sa raison et ses talents étaient éclipsés par la timidité de son caractère. Le peuple veut être fortement ému, et le froid langage de Nicias pouvait rarement le retenir et le détourner des entreprises téméraires où Cléon l'entraînait par la violence de ses déclamations.

Les sages conseils de Périclès furent oubliés : si on les avait suivis, le Péloponèse, toujours attaqué par la flotte athénienne, se serait vu forcé de reconnaître la supériorité d'Athènes. Mais, ne se bornant plus à une défense légitime, la république révolta ses voisins par son ambition, sacrifia sa sûreté à des projets de conquêtes, et prépara sa ruine en voulant porter trop loin ses armes et sa domination; car, en fait de puissance, tout ce qui se divise et s'étend trop s'affaiblit.

L'Attique se vit ravagée une troisième fois : Lesbos se révolta; une victoire des Athéniens sur la flotte de Mitylène amena une suspension d'armes. On envoya de part et d'autre des députés aux jeux olympiques : les ambassadeurs athéniens n'y montrèrent que leur injustice, opposant sans pudeur l'intérêt à la raison, et le droit de la force au droit des gens.

Lesbos entra dans l'alliance de Sparte. Un grand armement des Athéniens répandit l'effroi dans le Péloponèse. Mitylène fut assiégée : les secours n'arrivèrent point à temps; elle se rendit. On prit mille des principaux citoyens de cette ville malheureuse, et le peuple athénien, abusant de sa victoire, les mit à mort; un décret barbare ordonna même le massacre du reste des habitants : on le révoqua au moment de l'exécution, mais le territoire de Lesbos fut partagé entre les citoyens d'Athènes.

Les Lacédémoniens ne montrèrent pas plus de générosité pour leurs ennemis : ils assiégeaient depuis longtemps Platée : cette place, dénuée de vivres, ne pouvait plus prolonger sa défense; une partie de ses habitants chercha son salut dans la fuite; le reste se rendit aux Spartiates qui les firent égorger, emmenèrent leurs femmes en captivité, et détruisirent de fond en comble une ville dont le nom sacré rappelait la défaite des Perses et la gloire de la Grèce.

Corcyre fut dans ce temps le théâtre de pareilles horreurs. Les magistrats et les plus riches citoyens de cette ville avaient pris le parti de Corinthe : le peuple, voyant arriver soixante vaisseaux athéniens, massacra tous les partisans de l'aristocratie; pendant un jour entier on se battit, on se tua dans toutes les maisons, et le sang coula jusqu'au pied des autels.

La cinquième et la sixième année de la guerre furent marquées par plusieurs incursions des Spartiates dans l'Attique et des Athéniens dans le Péloponèse. Athènes envoya Démosthène avec trente vaisseaux en Étolie : il y fut d'abord battu; mais revenant avec de nouvelles forces, il s'empara de Pyle en Messénie.

Les Lacédémoniens l'y attaquèrent par terre et par mer. Un corps considérable, composé de l'élite des citoyens de Sparte, descendit imprudemment dans la petite île de Sphactérie. Il y fut bloqué par les forces athéniennes. Les Lacédémoniens, sans vivres et sans espoir de secours, se virent contraints, pour

sauver l'élite de Sparte, d'envoyer demander la paix à Athènes : c'était le moment le plus glorieux pour cette république; elle pouvait consolider sa puissance, et terminer les maux de la Grèce. Nicias voulait qu'on signât la paix : l'impétuosité de Cléon entraîna le peuple, et la fit refuser.

Lacédémone, au désespoir, arma toute sa population et même les esclaves pour secourir les assiégés. Cléon se joignit à Démosthène, et entra dans Sphactérie. Les Spartiates se défendirent avec un courage digne de leur nom : mais on est toujours trahi par ceux qu'on opprime. Les Messéniens, leurs tributaires, les prirent à dos, et ils furent enfin obligés d'abaisser leurs boucliers et de se rendre.

Les Athéniens dressèrent un trophée, et le souillèrent en massacrant cent vingt-huit des braves guerriers qu'ils avaient vaincus. Les autres furent conduits à Athènes et gardés en otage.

Ce fut dans ce temps qu'Artaxerce mourut. Xercès II lui succéda, et fut bientôt tué par Sogdien. Celui-ci se rendit par ses vices l'objet de la haine de ses sujets : on l'égorgea. Ochus, son frère, monta sur le trône, et prit le nom de Darius-Nothus. Sous son règne la Perse perdit son éclat et son repos : les eunuques gouvernèrent; les troubles éclatèrent de toutes parts, l'Égypte se révolta, et les Perses en furent chassés.

Depuis huit ans la Grèce, déchirée par la guerre intestine, était loin encore d'en prévoir la fin. Nicias, à la tête des forces athéniennes, s'empara de Cythère, de Thyrée, et mit à mort les Éginètes qui s'y étaient réfugiés. On peut dater de cette époque le commencement de la guerre de Sicile.

Les habitants de Léontium avaient envoyé demander des secours à Athènes contre Syracuse : on leur envoya vingt vaisseaux. Mais les Grecs de Sicile, craignant que des alliés si puissants ne devinssent leurs maîtres, prévinrent ce danger en faisant la paix.

Il s'était élevé dans Mégare un parti en faveur des Athéniens : le peuple soulevé voulait leur ouvrir ses portes. Brasidas, l'un des meilleurs généraux de Sparte, accéléra sa marche, et arriva dans Mégare assez promptement pour réprimer cette sédition et en prévenir les suites funestes. Il prit ensuite plusieurs villes de Thrace, et s'empara d'Amphipolis.

Thucydide, envoyé par Athènes pour la sauver, arriva trop tard. Cléon lui en fit un crime, et obtint son bannissement.

Les Athéniens éprouvèrent encore un autre échec. Les généraux Démosthène et Hippocrate se laissèrent battre près de Délie par les Thébains, qui se rendirent maîtres de cette place.

Les trois années suivantes furent marquées par des pertes réciproques et des avantages balancés. Cette égalité de position porta les deux républiques à conclure une trêve d'un an. La paix aurait pu la suivre; mais l'orgueil des deux peuples, les prétentions des alliés, et surtout l'ambition de Brasidas et de Cléon, firent recommencer la guerre. Cléon marcha avec une armée pour reprendre Amphipolis. Brasidas, qui connaissait son impétuosité, tendit un piége à son imprudence, l'attira dans une embuscade, le surprit, tomba sur

son aile gauche, le mit en déroute, et lui tua six cents hommes. Cléon, obligé de prendre la fuite, fut atteint et tué par l'ennemi.

La victoire des Spartiates leur coûta peu d'hommes; mais ils firent une grande perte : Brasidas périt dans le combat. Sa mémoire fut honorée par des regrets universels; on le vantait comme un héros devant sa mère : « Oui, dit » cette femme plus citoyenne que mère, mon fils avait du courage; mais Sparte » a beaucoup de citoyens aussi braves que lui. »

Les Spartiates donnèrent dans ce temps un affreux exemple de la dureté de leurs mœurs. La population des Ilotes augmentait et leur donnait de l'ombrage : ils firent appeler à Sparte les plus braves d'entre eux, sous prétexte de les mettre en liberté, et les égorgèrent sans pitié.

La mort de Cléon avait placé Nicias à la tête de l'administration : ses talents pour la guerre ne l'empêchaient pas d'aimer la paix, Les conjonctures étaient favorables à ses vues ; Lacédémone voulait rendre la liberté à ses principaux citoyens pris à Sphactérie. La vanité des Athéniens était abattue par la victoire de Brasidas. Dans ces dispositions on négocia, et Nicias parvint à conclure un traité de paix et d'alliance pour cinquante ans : mais ce calme ne fut que passager; et l'ambition du jeune Alcibiade, troublant bientôt la tranquillité publique, devint la cause d'une nouvelle guerre et de la ruine de sa patrie.

SUITE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

(An du monde 3572. — Avant Jésus-Christ 432.)

Repos et allégresse des Athéniens. — Caractère d'Alcibiade. — Entretien de Socrate et d'Alcibiade. — — Rupture de la paix par les intrigues et la ruse d'Alcibiade. — Bannissement d'Hyperbolus. — Députation des Éginètes à Athènes. — Armement en leur faveur. — Sacrilége attribué à Alcibiade. — Départ de l'armée athénienne. — Jugement d'Alcibiade en son absence. — Sa condamnation à mort. — Sa trahison envers sa patrie. — Siége de Syracuse. — Tableau de cette ville. — Commandement d'Hermocrate. — État de siége de Syracuse. — Arrivée d'Alcibiade en Laconie. — Commandement de Gylippe. — Victoire d'Hermocrate. — Victoire de Nicias. — Son échec. — Sa demande de secours à Athènes. — Disette dans cette ville. — Nouvelle victoire de Gylippe et d'Hermocrate. — Arrivée de Démosthène avec des secours. — Défaite des Athéniens. — Leur retraite. — Reddition de Démosthène et de Nicias. — Leur mort. — Intrigues d'Alcibiade. — Sa fuite à Sardes. — Révolution dans Athènes. — Rappel d'Alcibiade. — Sa victoire sur les Lacédémoniens. — Son arrestation à Sardes. — Sa fuite. — Sa victoire sur Tissapherne. — Son entrée triomphale dans Athènes. — Sa nomination de généralissime. — Marche religieuse en présence de l'ennemi. — Commandement de Lysandre. — Échec de la flotte Athénienne. — Accusation de Thrasybule. — Bannissement d'Alcibiade. — Disgrâce de Lysandre. — Commandement de Callicratidas. — Vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse. — Mort de Callicratidas. — Rappel de Lysandre. — Conseil d'Alcibiade. — Prise de la flotte athénienne et de trois mille Athéniens avec les généraux. — Massacre de ces prisonniers. — Siége d'Athènes. — Traité de paix. — Fin de la guerre du Péloponèse. — Exil de Gylippe pour vol. — Honneurs rendus à Lysandre.

En ne consultant que les intérêts des peuples, on aurait cru qu'éclairés par de si longs malheurs, ils ne renouvelleraient jamais cette guerre désastreuse. La cessation de ce fléau portait le calme et la joie dans toutes les familles ; on célébrait cette pacification sur tous les théâtres; les Athéniens faisaient dire aux chœurs de leurs tragédies que désormais les araignées fileraient leurs toiles sur leurs lances et sur leurs boucliers : mais l'amour-propre et l'ambition n'égarent pas moins les nations que les particuliers, et sont la source de presque toutes leurs fautes et de toutes leurs calamités.

Les armes étaient posées; mais le principe de la guerre existait toujours : l'orgueil de Sparte et la vanité d'Athènes ne leur permettaient pas de renoncer au désir de la domination; et malgré les efforts des citoyens prévoyants et sages, tels que Nicias, Socrate et Pausanias, l'ambition et les passions du jeune Alcibiade troublèrent continuellement la paix par des querelles, des intrigues et des hostilités, et renouvelèrent bientôt l'embrasement général.

Alcibiade, cet homme trop célèbre pour le malheur de son pays, porta au plus haut degré beaucoup de vices et quelques vertus. Il était fils de Clinias ;

il descendait par son père d'Ajax, et par sa mère d'Alcméon. Dès son enfance il montra le courage d'un homme : on lui reprochait un jour d'avoir, en luttant, mordu comme une femme son adversaire; il répondit : « Je l'ai mordu, non » comme une femme, mais comme un lion. »

Dans sa première jeunesse, son audace annonçait sa destinée : il bravait les mœurs et les lois comme les ennemis : étant entré dans une école, il demanda un ouvrage d'Homère; le maître lui ayant dit qu'il n'en avait pas, il lui donna un soufflet. Entrant chez un autre professeur, le pédant se vanta d'avoir un Homère corrigé de sa main : il le maltraita encore plus, en lui disant qu'un homme qui enseignait les premières lettres aux enfants ne devait point avoir l'insolence de corriger le prince des poètes.

Ses folles débauches, ses dépenses sans mesure, ses scandaleuses amours faisaient le malheur de sa femme Hyparète : elle se retira chez ses parents, et s'adressa aux magistrats pour divorcer. Alcibiade, en plein jour, viola son asile, la prit dans ses bras, et l'emporta en traversant la place publique sans que personne osât l'arrêter.

Mais, s'il bravait l'opinion pour satisfaire ses passions, il savait vaincre la volupté et changer ses mœurs quand l'intérêt de son ambition l'exigeait : il couchait sur la dure et se nourrissait de brouet noir avec les Spartiates; il passait les jours à cheval, et les nuits à boire avec les Thraces; en Perse, il éclipsait les satrapes par sa magnificence, et surpassait les Ioniens en mollesse.

Sa principale passion fut le désir de dominer : l'éclat de sa naissance et de ses richesses, les grâces de sa figure, la chaleur et l'adresse de son éloquence, son courage et ses talents pour la guerre, ses prodigalités surtout lui donnaient tous les moyens d'éblouir les esprits et de maîtriser les penchants d'un peuple dont il était l'idole. Comment n'aurait-il pas séduit la Grèce, puisqu'il séduisit le plus sage des hommes, Socrate !

Ce grand philosophe fit de vains efforts pour conduire à la sagesse cet indomptable caractère : il éclaira son esprit sans pouvoir réformer son cœur. Il connaissait tous ses vices, et prévoyait, dès la bataille de Potidée, qu'il ferait à la fois la gloire et le malheur d'Athènes; mais il ne put résister au charme que répandaient sur son élève tant de talents, d'éloquence, de grâces, de courage, d'esprit et de gaîté.

Il le fit souvent pleurer sur ses erreurs, mais sans pouvoir l'empêcher d'y retomber. Platon nous a conservé un de ses entretiens, dans lequel il cherchait à corriger la présomption de ce jeune ambitieux. Alcibiade, enivré de ses premiers exploits, se croyait déjà propre à commander l'armée : à peine sorti de l'enfance, il parlait de la conquête de la Perse, de la Sicile et de Carthage. Socrate, suivant son usage, après avoir caressé ironiquement son amour-propre, le força, par plusieurs questions, à avouer son ignorance complète sur les forces de la république et des autres pays, sur les moyens de faire subsister une armée, sur les principes et les détails de l'administration et de la politique; et le voyant déconcerté : « Que penserait, lui dit-il, la reine de Perse, la fière

» Amestris, si on lui disait qu'il existe dans Athènes un citoyen qui veut lui » faire déclarer la guerre et détrôner son fils ? Elle croirait sans doute que c'est » un homme d'État habile, un vieux général, intrépide et consommé, qui a » mûri tous ses plans, qui a prévu toutes les difficultés, et dont les moyens » sont tout prêts. Mais combien ne rirait-elle pas si elle apprenait que l'auteur » de ce vaste projet est un jeune homme de vingt ans, fier de sa bravoure, qui » ignore les éléments de la tactique et de l'administration, et qui croit que le » gouvernement des peuples est une science infuse qu'on possède sans l'avoir » apprise ! »

Alcibiade, humilié, mais non découragé, ajourna les projets de son ambition, étudia, travailla sans relâche, apprit l'art de tout vaincre, excepté lui-même et devint aussi habile que dangereux. Dès qu'il parut dans les assemblées du peuple, il y fut écouté avec beaucoup de faveur. Mais l'expérience et la sagesse de Nicias balançaient son crédit et traversaient ses desseins : cet ancien capitaine détestait la guerre, quoiqu'il l'eût faite avec succès ; tous ses efforts tendaient au maintien de la paix. Alcibiade voulait la guerre, parce qu'elle lui offrait seule des moyens de gloire et d'autorité. Il parvint, par ses intrigues, à détacher les Argiens et les Éléens de l'alliance de Lacédémone. Athènes les soutint, et, dès ce premier manque de foi et ces hostilités indirectes, on put regarder la paix comme rompue.

Sparte lui fournit bientôt un meilleur prétexte pour faire éclater la rupture. Les Lacédémoniens avaient promis de rendre le fort de Panacte : ils exécutèrent cette clause du traité ; mais ils rendirent ce fort après l'avoir démoli. Les Athéniens en furent irrités. Alcibiade aigrissait le mécontentement ; mais Sparte envoya des ambassadeurs à Athènes pour terminer ce différend.

Nicias parvenait à calmer les esprits, quand une ruse d'Alcibiade fit tout échouer. Paraissant tout à coup changer de sentiment, il accueillit avec amitié les ambassadeurs de Lacédémone, s'attira leur confiance, et promit de les appuyer.

Ils lui apprirent qu'ils avaient de pleins pouvoirs pour signer un traité. Alcibiade, les trompant alors, leur dit : « Vous ne connaissez pas le peuple » athénien ; s'il sait que vous avez des pleins pouvoirs pour conclure, il pen- » sera que vous voulez la paix à tout prix, et se croira en droit d'exiger de » dures conditions. Croyez-moi, soyez plus prudents, et demain, dans l'as- » semblée du peuple, montrez un simple désir de pacification : faites quelques » ouvertures comme de vous-mêmes, et prévenez le peuple que vous n'avez » point d'autorisation pour signer : je seconderai de mon mieux vos proposi- » tions. »

Ils le crurent, et le lendemain ils firent les ouvertures dont ils étaient convenus. Nicias ne manqua pas d'exhorter le peuple à la paix, de vanter la loyauté de Sparte, qui voulait prévenir la guerre par des conditions raisonnables que ses députés étaient autorisés à accepter.

Les ambassadeurs alors, suivant le conseil qui leur avait été donné, déclarèrent qu'ils n'avaient point de pleins pouvoirs pour terminer. Alcibiade, mon-

tant à la tribune, s'emporta contre eux, et leur reprocha d'être venus pour amuser les Athéniens par de fausses démonstrations et par des paroles de paix sans vouloir la conclure.

Les députés confus ne pouvaient plus rétracter ce qu'ils avaient dit publiquement. Nicias, déconcerté, croyait qu'ils l'avaient trompé. Le peuple était furieux : la conférence fut rompue; on renvoya les ambassadeurs, et la guerre recommença.

Les Athéniens se liguèrent avec les villes de Mantinée et d'Élée. Alcibiade, nommé général, fit des dégâts dans la Laconie. Cette campagne se passa en petits combats qui n'amenèrent aucun événement décisif.

Cependant les plus sages citoyens d'Athènes regrettaient la paix. Nicias leur déplaisait par le peu de force que montrait sa vertu; car il était austère dans ses principes et timide dans sa conduite. On craignait la témérité d'Alcibiade, et on lui reprochait la dissolution de ses mœurs.

Un citoyen ambitieux et méchant, nommé Hyperbolus, connaissant cette disposition des esprits, crut le moment favorable pour les perdre tous deux et s'élever sur leur ruine; mais les deux partis se réunirent contre lui, et le firent bannir par l'ostracisme. Cette loi, créée pour écarter les hommes dont le trop grand mérite pourrait faire ombrage, tomba en désuétude dès qu'on l'eut appliquée à un citoyen aussi obscur qu'Hyperbolus.

Alcibiade prêtait trop, par sa conduite, par ses intrigues et par ses débauches, aux reproches de l'opinion publique pour ne point craindre les dispositions que montrait le peuple à s'occuper de ses moindres actions. Ce fut alors qu'il se servit, pour faire diversion aux attaques de ses ennemis, d'un moyen puéril en apparence, mais qui prouve à quel point il connaissait la légèreté des Athéniens : il avait un chien superbe et de grand prix; il lui fit couper la queue; et comme on lui disait qu'il était blâmé généralement pour avoir si ridiculement mutilé ce bel animal : « J'aime mieux, répondit-il, puisque le peuple s'occupe » de moi, qu'il me raille de cette action, et qu'il se taise sur le reste. » Au surplus, il donna bientôt à ses compatriotes des matières plus graves d'intérêt et de critique.

Les Éginètes, peuple de Sicile, envoyèrent des députés à Athènes pour demander des secours contre la ville de Sélinonte, alliée de Syracuse : ils offraient de payer les troupes qu'on leur prêterait.

Cette demande augmenta la division des partis dans Athènes. Tous les hommes sages voulaient qu'on refusât les secours demandés. Nicias s'efforça de prouver au peuple toutes les difficultés et tous les dangers de cette expédition; il lui annonça qu'elle aurait les suites les plus funestes. « Si nos armes sont » heureuses, disait-il, leur succès même excitera la jalousie des autres nations, » donnera des alliés à Sparte, et fera réunir contre vous tant de forces qu'elles » renverseront votre puissance. D'un autre côté, si le sort nous est contraire, » vous serez affaiblis par vos pertes, vous ne pourrez résister à l'ennemi qui » est près de vous, et vous aurez préparé votre destruction de votre propre » main. Pourquoi aller chercher si loin des maux dont à peine on est guéri?

» Faut-il enfin ruiner la république pour payer les profusions d'Alcibiade, les » sept attelages qu'il envoie aux jeux olympiques, les meubles de son palais et » le luxe de sa table royale? La guerre qu'on vous propose est injuste; elle » n'est ni utile ni nécessaire, et je n'y vois d'autre avantage que celui de relever la fortune épuisée d'Alcibiade. »

« Je n'ai point mérité, répondit le fils de Clinias, les reproches qu'on m'a- » dresse. Ma vie a été dévouée jusqu'ici à mes concitoyens ; elle le sera toujours. » Depuis le combat de Potidée, il n'est pas de champ de bataille où je n'aie versé » mon sang pour ma patrie : je n'ai d'ambition que pour elle, et je mets ma » gloire à augmenter sa force, sa puissance et sa renommée. On veut me faire » un crime de mes richesses : tout ce que j'ai est à mes concitoyens; ma mai- » son est la leur ; ma table leur est ouverte ; ma fortune est un souvenir des » victoires d'Athènes et le fruit des services de mes ancêtres. Si l'on m'accuse » d'un peu de faste, j'ai toujours pensé, je l'avoue, que la magnificence des » particuliers faisait une partie de la gloire de l'État : le luxe et l'urbanité » d'Athènes lui ont attiré autant d'amis que Sparte s'est fait d'ennemis par sa » dure, insolente et triste austérité. J'appuie la proposition des Éginètes, et je » conseille la guerre, parce qu'elle est toujours juste lorsqu'elle est entreprise » pour la liberté contre la tyrannie.

» Cette guerre sera utile à votre fortune comme à votre gloire : elle ne me fait » point craindre les difficultés dont on vous effraie; toutes les villes de Sicile, » lasses de leurs princes et de l'ambition de Syracuse, vous attendent, vous » ouvrent leurs portes, et vous recevront comme des libérateurs.

» C'est en étendant au loin le bruit de vos armes, c'est en prouvant jusqu'à » l'extrémité de l'Europe votre puissance sur les mers, que vous effraierez » vos ennemis les plus proches. Ce n'est point la pâle lumière d'une fausse » sagesse et d'une timidité déguisée en prudence, c'est l'éclat de la victoire qui » peut seul frapper les yeux de vos rivaux, et les forcer à reconnaître votre » domination. Enfin, puisque vous m'avez nommé général, si l'on craint que » l'ardeur de ma jeunesse ne me porte dans cette entreprise à quelques dé- » marches imprudentes, associez-moi Nicias, et vous n'aurez plus rien à redou- » ter lorsque mon courage sera éclairé par la prudence d'un guerrier consom- » mé, qui jusqu'à présent a réussi dans toutes ses entreprises. »

Le peuple, insensible aux froids raisonnements de Nicias, et enthousiasmé par les flatteries et par l'éloquence d'Alcibiade, accéda aux demandes des Éginétes, ordonna l'armement destiné à les secourir, et nomma pour généraux Nicias, Alcibiade et Lamachus.

On fit avec célérité tous les préparatifs nécessaires ; mais le jour fixé pour le départ de la flotte se montrait sous un sinistre augure; il coïncidait avec les fêtes de la mort d'Adonis. Toutes les femmes athéniennes, pour rappeler la douleur de Vénus, remplissaient la ville de leurs gémissements, et semblaient prédire les désastres dont Athènes était menacée.

Au moment où le peuple s'attristait déjà du choix qu'on avait fait par mégarde d'un jour si fatal, il apprit avec consternation que les statues de Mer-

cure, placées aux portes des maisons, venaient d'être toutes mutilées dans la nuit. Les magistrats, excités par la clameur publique, firent de diligentes recherches pour découvrir l'auteur de ce sacrilége. Un esclave leur déclara qu'Alcibiade, plongé dans l'ivresse, avait commis cette impiété. Ils voulaient l'arrêter et le mettre en jugement; mais les matelots et les soldats, soulevés, jurèrent qu'ils ne partiraient pas sans lui.

Alcibiade demandait hautement qu'on lui fît son procès, protestant de son innocence, et représentant combien il serait injuste d'exiger qu'un citoyen sous le poids et l'inquiétude d'une accusation, se chargeât de la conduite d'une entreprise qui demandait d'une part tant de confiance, et de l'autre tant de liberté d'esprit. Mais le peuple, ne voulant pas différer le départ de l'armée, ajourna le jugement d'Alcibiade jusqu'à son retour.

La vanité des Athéniens eut une grande jouissance au départ de la flotte. L'armée était composée de six à sept mille hommes d'élite, portés sur cent trente-six vaisseaux de guerre; près de mille bâtiments marchands les suivaient. L'audace d'Alcibiade animait toutes ses troupes : leur ardeur, leur hilarité, leurs chants de guerre, qu'accompagnait le son des instruments, donnaient à ce spectacle l'air d'un triomphe. On était loin de prévoir que tous ces guerriers ne trouveraient en Sicile que leurs tombeaux, et que le rêve de la conquête de Syracuse serait terminé par la ruine d'Athènes.

L'armée arriva à Rhége : on n'y trouva pas l'argent promis par les Éginètes. Nicias, mécontent, voulait négocier au lieu de combattre. Lamachus prétendait qu'on pouvait terminer la guerre promptement en profitant du premier effroi des ennemis et en marchant droit à Syracuse. Alcibiade proposa de s'étendre en Sicile pour grossir ses forces par le secours des Grecs établis dans cette île. Son avis l'emporta : il débarqua le premier, et par une attaque vive il se rendit maître de Catane.

Mais ses plus redoutables ennemis n'étaient pas en Sicile : ceux qu'il laissait dans Athènes profitaient de son absence pour le perdre. Les magistrats poursuivaient toujours leurs informations sur le sacrilége. Plusieurs esclaves déposèrent qu'avant de mutiler les statues de Mercure, Alcibiade, à la suite d'un festin, avait parodié les mystères de Cérès; que dans cette scène scandaleuse il remplissait les fonctions de prêtre, ordonnant à Théodore de faire les proclamations sacrées, et à Polystion de porter la torche.

Ces aveux, arrachés par les tortures ou payés par la haine, étaient reçus par la crédulité. Cependant un des amis de l'accusé demandant à ces esclaves, comment, dans l'obscurité de la nuit, ils avaient pu voir les coupables, ils prétendirent les avoir reconnus à la clarté de la lune. Il se trouva précisément qu'il n'y en avait pas eu à cette époque. L'imposture était évidente; mais en vain la raison voulut la prouver : on n'écoute plus sa voix dès que celle du fanatisme se fait entendre.

Le peuple était furieux; il voulait impatiemment une victime, et la galère de Salamine fut expédiée en Sicile pour ramener Alcibiade.

Il feignit d'obéir, demanda seulement de faire la traversée sur un bâtiment

qui lui appartenait, arriva à Thurium, s'y cacha, et trouva les moyens d'échapper aux poursuites de ses ennemis.

On raconte que, lorsqu'il marchait déguisé dans cette ville, un Athénien le reconnut et lui dit : « Eh quoi ! Alcibiade, tu ne te fies pas à la justice de ton » pays ? — Je le ferais, répondit-il, s'il était question de toute autre chose ; » mais pour ma vie je ne m'en fierais pas à ma propre mère, craignant que, » par mégarde, elle ne mît dans l'urne la fève noire au lieu de la blanche. »

Lorsque le peuple Athénien apprit sa fuite, la fureur fut au comble. On le condamna à mort, on confisqua ses biens, on ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire. Une seule, nommée Théano, plus digne que les autres du sacerdoce, s'y refusa, disant « qu'elle était prêtresse des » dieux pour faire des prières et non des imprécations, pour bénir les hommes » et non pour les maudire. »

Alcibiade s'était réfugié dans Argos. Lorsqu'il apprit son arrêt, il dit : « Je » saurai bien prouver aux Athéniens que je suis encore en vie. »

Il ne remplit que trop cette fatale promesse, et pour se venger d'une injuste condamnation, il commit le plus grand des crimes, celui de trahir sa patrie, et s'associa à ses ennemis pour sa ruine.

Comme l'élévation de son âme venait d'orgueil et non de vertu, il était loin de sentir que se venger de l'injustice de son pays, c'est la justifier.

La lenteur de Nicias, n'étant plus aiguillonnée par l'activité d'Alcibiade, lui fit perdre un temps précieux à Catane, et laissa renaître la confiance des ennemis, que l'arrivée de forces si imposantes avait d'abord troublés.

La campagne se passa en incursions et en petits combats sans importance. Les Syracusains, rassurés, attaquaient eux-mêmes les Athéniens, les provoquaient et se moquaient de leur apparente timidité. Nicias, piqué de leurs railleries, s'irrita enfin, marcha avec toutes ces forces, et fit le siége de Syracuse.

Cette ville fameuse, située sur la côte orientale de Sicile, avait été fondée par Archias de Corinthe ; sa population était nombreuse, son commerce étendu, ses troupes aguerries. Dans sa naissance elle avait été gouvernée républicainement ; l'industrie et le courage de ses citoyens étendirent peu à peu sa puissance.

Gélon, qui s'illustra d'abord par des exploits, s'empara de l'autorité, se fit pardonner son usurpation par ses vertus et par la douceur de son règne ; il étendit sa domination sur plusieurs contrées voisines, et consolida sa gloire par sa sagesse.

Ses successeurs ne l'imitèrent pas ; ils firent haïr la tyrannie, et Syracuse reprit sa liberté. Lorsque les Athéniens l'attaquèrent, Hermocrate brillait dans son sénat et commandait ses troupes. Il se montra, par ses talents et par son courage, dans cette grande circonstance, digne de sa place et de la confiance de sa patrie.

En admirant les merveilles que produisait l'esprit inventif des Grecs, leur amour pour la gloire et leur courage héroïque, on ne peut que déplorer l'aveu-

glement des hommes : ils abusent des dons les plus précieux, et, aveuglés par leurs passions, ils se servent de leurs propres armes pour se détruire.

La Grèce, si riche en talents, en législateurs, en sages, en héros, délivrée de Xercès, faisait trembler l'Asie, et semblait devoir éclairer l'Europe qu'elle couvrait de ses brillantes colonies. Une partie de l'Italie et toute la Sicile étaient devenues grecques; les arts et la liberté se répandaient partout : leur union devait consolider ces conquêtes de la civilisation; mais l'ambition, la discorde et le luxe détruisirent l'ouvrage des lumières, introduisirent dans un lieu la mollesse, dans l'autre la tyrannie, partout l'égoïsme, et préparèrent de loin le triomphe de la puissance romaine, qui soumit successivement à son joug tous ces peuples divisés.

Nous avons vu que Syracuse, ne mettant point de bornes à son ambition, voulait assujettir Léontium, Égeste et toute la Sicile, et qu'elle avait attiré par là dans son sein les armes d'Athènes. Elle n'avait point de secours à espérer des Grecs de l'Italie, moins ambitieux, mais dont la force était perdue et minée par les voluptés.

La célèbre Sybaris, fondée par les Achéens dominant autrefois sur vingt-cinq villes, s'était laissé corrompre par la richesse. Son seul nom est resté immortalisé par ses vices; sa mollesse fut telle qu'on y décernait des prix à ceux qui inventaient de nouvelles voluptés. Ses lâches habitants, facilement vaincus par les Crotoniates, virent leur cité détruite. Les Athéniens bâtirent sur ses débris la ville de Thurium, qui reçut ses lois de Charondas, disciple de Pythagore.

La morale de ce législateur était très-sévère : il excluait du sénat tout homme qui se serait marié deux fois; la calomnie était soumise à des peines infamantes; on punissait d'une amende toute liaison avec les méchants; les poltrons étaient condamnés à paraître en public avec des habits de femme. Charondas, frappé du danger des innovations et des révolutions, avait ordonné que tout homme qui voudrait proposer une nouvelle loi se présentât dans l'assemblée du peuple une corde au cou; et on le pendait si la loi n'était pas jugée bonne, nécessaire et adoptée. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, il entra, par mégarde, tout armé dans l'assemblée du peuple, ce qui était défendu. Les citoyens lui reprochèrent d'enfreindre lui-même ses lois. « Loin de les violer, répondit-il, je les scellerai de mon sang; » et il se tua.

Thurium relâcha peu à peu les liens de cette législation rigide : ses mœurs s'amollirent; mais elle conserva longtemps la haine des innovations, l'amour de la paix, et resta tranquille au milieu des querelles qui agitaient les peuples voisins.

Un autre disciple de Pythagore, Zéleucus, avait été le législateur des Locriens. Conduisant les hommes à la connaissance de la Divinité par la contemplation de ses œuvres et par l'admiration de l'ordre qui règne dans l'univers, il prescrivait, pour honorer les dieux, plus de vertus que de sacrifices. Son code de lois était un code de morale. Voulant éteindre l'esprit de haine qui éternise les discordes civiles, il recommandait à ses concitoyens de se conduire à l'égard

de leurs ennemis comme devant les avoir bientôt pour amis. Pour bannir le luxe de la république, il ne le permit qu'aux courtisanes.

Tous les peuples de la Grande-Grèce vivant dans ces dispositions pacifiques, les Syracusains ne devaient en attendre aucun secours considérable. Ils pouvaient en espérer davantage de quelques peuples de la Sicile; mais, s'ils y trouvaient des alliés, ils y trouvaient aussi des ennemis que leur esprit de domination avait irrités. D'ailleurs les colonies grecques, en Sicile, suivaient assez ordinairement les passions de leurs métropoles : la discorde, qui agitait celles-ci dans la Grèce, et qui les rangeait dans le parti de Sparte ou d'Athènes, s'étendait au loin, et portait en Sicile les mêmes dissentiments et des haines pareilles.

Les anciens habitants de la Sicile furent les Lestrigons et les Cyclopes. Quelques Troyens y fondèrent la ville d'Égeste, que les Latins nomment Ségeste. Les Phéniciens établirent des colonies sur la côte qui regarde Carthage; ce qui donna dans la suite de grands moyens aux Carthaginois pour étendre leur puissance dans cette île.

Les premiers Grecs établis en Sicile furent les Chalcidiens, de l'Eubée, qui fondèrent Naxos, Léontium et Catane. Les Corinthiens, comme nous l'avons vu, jetèrent les fondements de Syracuse. Les Mégariens bâtirent Mégare ou Hybla, dont le miel était si renommé, et ensuite Sélinonte et Agrigente. Les Messéniens fondèrent la ville de Messine, et les Syracusains celles d'Acre, de Clazomène et de Camarine.

On peut juger par ce tableau que Syracuse, ayant à ses portes moins d'alliés que d'ennemis, se trouvait livrée à ses propres forces, et devait s'attendre à succomber sous la puissance d'Athènes si Sparte ne lui envoyait un prompt secours.

Cependant sa nombreuse population, la force de ses remparts, une armée aguerrie et une flotte nombreuse, présentaient aux efforts de Nicias des obstacles imposants, et qui exigeaient de ce général beaucoup d'activité et de courage. La ville était divisée en trois quartiers : celui qu'on appelait l'Ile, situé au midi, communiquait au continent par un pont; les maisons de l'Achradine se prolongeaient sur le bord de la mer; derrière ce quartier, celui d'Étique s'étendait parallèlement. Tous deux étaient défendus par de hautes murailles flanquées de tours, et par des fossés profonds. Syracuse avait deux ports; le circuit du plus grand était d'une étendue de deux lieues. Nicias, ayant par une fausse attaque attiré l'ennemi du côté de Catane, débarqua à Olympie, et arriva san obstacles devant les murs de Syracuse. Mais bientôt les Syracusains, réunissant toutes leurs forces, sortirent de leurs ports, et livrèrent bataille à Nicias : elle fut longue et sanglante; les Athéniens remportèrent la victoire, et forcèrent les ennemis à se renfermer dans leurs murs.

Nicias, au lieu de profiter de l'épouvante que cette défaite répandait dans la ville, se retira à Catane pour y réparer ses forces, et envoya demander à Athènes de l'argent et des vivres.

Cette lenteur laissa aux Syracusains le temps de se rassurer. Leur général,

Hermocrate, raffermit leur courage, et l'on fit partir des députés pour implorer le secours de Sparte et de Corinthe. Le moment était favorable; Alcibiade, enflammé du désir de la vengeance, avait quitté Argos pour offrir ses services à Lacédémone contre sa patrie. Arrivé en Laconie, il acquit bientôt un inconcevable crédit sur les Lacédémoniens, dont il prit les mœurs. Ce n'était plus ce brillant Athénien, entouré de courtisanes dans un palais somptueux, éblouissant les regards par sa parure, passant les nuits dans des festins; mais un dur Spartiate, vêtu grossièrement, nourri de brouet, luttant avec la jeunesse, méditant avec les vieillards, grave dans son maintien, laconique dans ses discours, et plus animé contre Athènes que ses vieux ennemis.

Il persuada aux Lacédémoniens d'envoyer promptement une armée en Sicile sous le commandement de Gylippe, d'attaquer en même temps Athènes, et pour ne point rendre cette invasion aussi infructueuse que les précédentes, de fortifier le poste de Décélie, dont il connaissait mieux que personne la position.

Ce fut ainsi que sa funeste et perfide habileté prépara et décida la ruine d'Athènes; il y contribua même par ses armes comme par ses conseils.

Les Syracusains, ranimés par l'espoir d'être secourus, redoublèrent d'activité; et, tandis que leurs travailleurs ajoutaient des fortifications nouvelles aux anciennes, Hermocrate exécuta une vive attaque contre les Athéniens près de Catane, les surprit et brûla leur camp.

Il ne fallait rien moins qu'un pareil échec pour tirer Nicias de sa léthargie. Ce général, toujours lent à se décider, mais ardent dès qu'il était en action, réunit ses forces, repoussa les ennemis, marcha sur Syracuse, établit sa flotte à Thapsa, près de cette ville, livra une nouvelle bataille, défit les ennemis, éleva un trophée, et entoura Syracuse de retranchements qui la privaient de toute communication avec le dehors.

Continuant à pousser ses avantages, il s'empara du fort de l'Épipole, situé sur une montagne qui dominait la ville. En vain les Syracusains voulurent le reprendre; il repoussa leurs efforts. Les deux flottes se battirent : Lamachus périt dans ce combat; mais les Athéniens furent vainqueurs, et Nicias se rendit maître du grand port.

Le succès décide les faibles, la victoire trouve toujours des alliés : plusieurs peuples de Sicile vinrent augmenter les forces des assiégeants. Syracuse, consternée et se croyant perdue, demanda à capituler. Les articles étaient réglés, on était près de les signer, lorsque tout à coup Gylippe parut avec l'armée lacédémonienne.

Nicias avait négligé d'opposer des obstacles à leur débarquement : l'ardeur et le courage des Syracusains se ranimèrent à la vue de leurs libérateurs; ils sortirent en foule de leurs murs, renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, et se réunirent aux Spartiates : alors tous ensemble marchèrent avec impétuosité contre l'Épipole et le prirent d'assaut.

Nicias perdit beaucoup de monde dans ce combat, et se retira sur le cap de Plemmyre, qu'il fortifia. Les flottes se livrèrent bientôt deux batailles san-

glantes. Dans un premier combat, les Athéniens eurent l'avantage; mais dans le second leur aile gauche fut enfoncée et mise en déroute.

Malheureusement la morale est presque toujours exclue de la politique, et les États se croient plus dispensés que les particuliers de garder leur foi. La victoire de Gylippe changea les dispositions des peuples de Sicile, et la plupart des alliés d'Athènes passèrent dans le parti de Sparte, et se déclarèrent pour Syracuse.

Nicias écrivit des lettres pressantes à Athènes pour demander son rappel ou du secours : on refusa sa démission. Ménandre et Euthydème partirent pour le soulager dans ses travaux. Eurymédon lui amena dix galères chargées de vivres et d'argent; enfin on annonça que Démosthène, destiné à remplacer Lamachus, allait partir incessamment avec des forces considérables.

Cependant Agis, roi de Sparte, suivant les conseils d'Alcibiade, entra dans l'Attique, la ravagea, fortifia Décélie, à six lieues d'Athènes, et, dans cette position, ôta aux Athéniens toute possibilité de recevoir les produits de leurs mines et les revenus de leurs terres.

Athènes souffrit tous les maux de la plus extrême disette. Les esclaves désertaient en foule; le peuple éclatait en plaintes; l'ennemi menaçant la ville par des attaques continuelles, les citoyens se voyaient obligés de monter la garde jour et nuit.

Pendant ce temps Gylippe et ses alliés redoublèrent d'efforts contre Nicias : ils attaquèrent d'abord Plemmyre avec quatre-vingts galères; elles soutinrent un grand combat qui ne fut point encore décisif : mais le lendemain Gylippe prit le fort d'assaut, et s'empara de tout l'argent et des munitions qu'il renfermait.

Les Athéniens se vengèrent de cet échec en détruisant onze galères ennemies, et se retirèrent dans une petite île près de la côte. Le moment qui devait décider du sort d'Athènes et de Syracuse était arrivé. Hermocrate, Gylippe et leurs alliés, ayant réuni toutes leurs forces, vinrent présenter la bataille aux Athéniens. Nicias voulait attendre l'arrivée des secours promis : pour cette fois la temporisation était sage; mais la jalousie de Ménandre et d'Euthydème les porta à s'opposer à son avis. L'impatience athénienne les seconda; Nicias se vit forcé de combattre : il fut défait, perdit ses galères, et sa flotte découragée prit la fuite. Le lendemain celle de Démosthène parut; il amenait soixante-treize galères et huit mille hommes.

Syracuse, effrayée, se montrait disposée à traiter : Nicias l'apprit par des intelligences qu'il avait dans la ville; il conseilla d'attendre et de négocier. Mais Démosthène ne voulait pas être venu de si loin sans combattre; il reprocha à Nicias sa timidité, enflamma par sa véhémence les esprits de l'armée, et fit décider l'assaut.

On enfonça d'abord les ennemis; mais, au moment où l'on se croyait sûr de la victoire, les troupes de Thèbes survinrent et rétablirent le combat. Une terreur panique s'empara des Athéniens; la nuit augmenta le désordre; ce ne fut plus qu'une déroute : les soldats, poursuivis par l'ennemi, jetaient leurs armes

et se laissaient massacrer sans résistance. Le carnage fut affreux; la perte se monta à plus de huit mille hommes; le reste de l'armée se sauva dans des marais.

Un nouveau secours, arrivé à Gylippe sur ces entrefaites, augmenta le découragement. On voulait se retirer; mais les Syracusains coupaient la retraite par terre et par mer. Eurymédon périt en livrant un combat; ses galères échouèrent dans le fond du golfe.

L'intrépidité de Nicias redoublait avec le péril; il repoussa les efforts de Gylippe. Cependant, pour lui enlever sa dernière ressource, les Syracusains avaient fermé le grand port avec deux chaînes de fer. Les Athéniens, se voyant investis et sans vivres, se déterminèrent à livrer un dernier combat. Nicias remplit cent dix galères de soldats, et jeta le reste de ses troupes sur le rivage.

Les galères athéniennes se précipitèrent sur les chaînes pour les briser; celles de Syracuse accoururent pour s'y opposer. Les deux armées se mêlèrent et s'entassèrent tellement dans un lieu étroit que toute manœuvre devint alors impossible : on se joignait bord à bord, on combattait corps à corps comme sur terre.

Après plusieurs heures d'une mêlée furieuse et d'une lutte opiniâtre, la flotte des Athéniens, battue, fut repoussée et poursuivie sur le rivage, où ils abandonnèrent tous leurs vaisseaux.

L'armée voulut alors se retirer par terre; mais on prit trop tardivement ce parti; tous les passages étaient gardés. Bravant ces obstacles, après avoir abandonné en gémissant les malades et les blessés à la fureur de l'ennemi, on se mit en marche : malgre la consternation que causait cet affreux désastre, la retraite se fit d'abord en bon ordre, quoiqu'on fût toujours harcelé par la cavalerie.

La nuit on crut devoir changer de route : l'arrière-garde, commandée par Démosthène, s'égara dans l'obscurité; elle fut attaquée, investie; et, après une longue défense, Démosthène se vit contraint de se rendre avec les six mille hommes qu'il conduisait.

Nicias, poursuivant sa marche, traversa une rivière, et établit son camp sur une hauteur. Bientôt, entouré par des forces ennemies, il négocia, offrit de payer les frais de la guerre, et de donner des otages. Pour toute réponse on l'attaqua : ne cherchant plus de salut que dans son courage, il enfonça les ennemis, et se retira sur les bords du fleuve Asinare.

Là, les soldats, accablés de fatigue et de soif, voulant se désaltérer, furent massacrés en grand nombre dans le fleuve par les Syracusains qui les poursuivaient. Nicias, ne pouvant plus rétablir l'ordre, se rendit à Gylippe, à condition qu'on épargnerait le reste des troupes.

Le nombre des prisonniers était prodigieux. Les Syracusains retournèrent en triomphe dans leur capitale : tous les arbres de la route furent érigés en trophées, et chargés des armes des vaincus.

Le sénat et le peuple de Syracuse délibérèrent sur leur sort. La foule demandait la mort des captifs : Nicolaüs, vieillard vénérable, fit un discours touchant pour prouver aux Syracusains qu'une vengeance si atroce déshonorerait

leur victoire. Dioclès entraîna les suffrages, et fit envoyer au supplice Nicias et Démosthène.

On renferma les autres captifs dans de vastes carrières, où ils ne recevaient pour toute nourriture qu'un peu de farine et d'eau. La plus grande partie mourut de misère; on vendit le reste comme esclave.

Tel fut le dénouement de cette fatale guerre, conseillée par la vanité d'Alcibiade, et rendue si funeste par sa trahison. Elle ne justifia que trop le mot de Timon, fameux par sa haine contre les hommes : ce misanthrope farouche, voyant les progrès du crédit d'Alcibiade dans sa patrie, lui dit un jour : « Courage, mon fils; continue de t'agrandir, et je te devrai la perte des Athéniens ! »

Au moment où Athènes voyait ses campagnes ravagées, ses mines envahies, ses murs menacés par les Spartiates, elle apprit la mort de Nicias, de Démosthène, et la destruction totale de ses flottes et de ses armées.

Le peuple, consterné, sans galères, sans argent, sans soldats, ne pouvait compter sur l'appui de ses alliés, qui n'avaient subi que forcément son joug, et qui n'étaient attachés qu'à sa fortune : aussi ils abandonnèrent Athènes dès qu'ils la virent vaincue. Les peuples de Thrace, d'Ionie, ceux de l'Eubée, de Chio, de Lesbos, se mirent sous la protection de Lacédémone, et trouvèrent son parti le plus juste, parce qu'il devenait le plus fort.

Quelques villes d'Asie, plus courageuses et plus clairvoyantes, demeurèrent fidèles.

Tissapherne, gouverneur de Lydie pour le roi de Perse, et Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, promirent des subsides aux Spartiates s'ils voulaient les aider à priver ces villes de leur liberté, et détruire ainsi les derniers alliés d'Athènes.

Sparte y consentit au mépris des lois de Lycurgue : le désir de dominer lui fit recevoir l'or étranger, et elle s'arma contre la liberté grecque. C'est ainsi que la cour de Perse, vaincue par les armes de la Grèce, mais triomphante par l'intrigue, profita des divisions de ses ennemis pour les corrompre et les abaisser.

Alcibiade se voyait plus vengé qu'il ne l'avait espéré : la vengeance n'est une jouissance que dans l'éloignement; dès qu'elle est satisfaite, elle déchire l'âme dans laquelle elle n'a pas effacé toutes traces de vertu.

Dès qu'Alcibiade vit Athènes au bord de sa ruine, son amour pour son pays se réveilla : pour empêcher le triomphe complet de Sparte, il traversa les négociations de Tissapherne, et multiplia les intrigues pour en retarder le succès. Il y serait peut-être parvenu, tant il avait de crédit sur le peuple lacédémonien, mais il s'était attiré la haine d'Agis, roi de Sparte, dont il avait séduit la femme, Timéa. Cette reine, trop passionnée pour être prudente, fit éclater cette coupable liaison : son scandaleux aveuglement fut tel que, devant ses amis, elle donnait à son enfant, Léotychide, le nom de son amant. Agis, justement irrité, profita pour perdre Alcibiade de ces imprudences et de l'enthousiasme que le peuple montrait pour lui : il parvint à exciter la jalousie du

sénat, celle des éphores, et prit avec eux des mesures pour se défaire d'un homme si remuant.

Alcibiade, averti du danger qui le menaçait, se sauva à Sardes, et changeant tout à coup de système, de mœurs, de costume et de langage, il devint en peu de temps le favori de Tissapherne.

Maître de l'esprit de ce satrape, il l'engagea à tenir la balance entre Athènes et Sparte, en lui prouvant que la ruine d'une de ces villes mettrait l'autre en état de disposer de toutes les forces de la Grèce contre la Perse.

Ces intrigues laissant aux Athéniens le temps de respirer, ils levèrent des soldats, construisirent des galères, et firent rentrer plusieurs villes dans l'obéissance. Ils apprirent alors que Tissapherne faisait venir cent cinquante vaisseaux phéniciens pour les joindre à la flotte persane : une force si considérable pouvait, suivant le parti que prendrait le satrape, écraser Athènes, ou la délivrer des Lacédémoniens.

Le peuple athénien se repentit alors d'avoir maltraité Alcibiade, dont il redoutait la dangereuse influence. Celui-ci profita de cette circonstance, et fit dire secrètement à ses concitoyens qu'il leur procurerait l'alliance de Tissapherne, pourvu qu'on détruisît la démocratie dans Athènes.

Le peuple, indigné, s'opposa d'abord vivement à cette révolution ; mais le danger était imminent, les ressources nulles, et le parti démocratique fut obligé de consentir à tout pour sauver l'État.

On envoya Pisandre et dix députés à Sardes pour traiter avec Tissapherne et avec Alcibiade. Le satrape exigeait impérieusement qu'Athènes abandonnât toute l'Ionie : les Athéniens n'y voulaient pas consentir. Fatigué de ces lenteurs, Tissapherne conclut une alliance avec Lacédémone, qui promit formellement de céder au roi de Perse les provinces grecques d'Asie.

Cependant la révolution commencée dans Athènes s'acheva : la démocratie fit place à l'oligarchie, et le gouvernement de la république fut confié, avec un pouvoir absolu, à quatre cents citoyens pris dans la classe la plus opulente. Le sénat résistait encore ; mais les quatre cents magistrats nommés entrèrent dans le lieu des séances, armés de poignards, et forcèrent les sénateurs à se disperser.

Cet acte de violence fut suivi d'une cruelle proscription : on emprisonnait, on égorgeait les partisans de la démocratie, on pillait leurs biens, et les nouveaux magistrats se montraient plus cruels pour le peuple que ses ennemis.

L'armée qui était à Samos, apprenant ces atrocités, se révolta, déposa ses chefs, et mit à leur place Thazile et Thrasibule. Ils rappelèrent Alcibiade, qu'ils nommérent leur général.

Les Lacédémoniens, au lieu de profiter de ces troubles et d'attaquer promptement Athènes, portèrent leurs armes dans l'Eubée, et s'en emparèrent. Cette faute sauva, pour le moment, les Athéniens : ils reprirent courage, confirmèrent le rappel d'Alcibiade, et déposèrent les quatre cents magistrats qui avaient tant abusé de leur pouvoir précaire.

Alcibiade ne voulut point rentrer dans Athènes avant d'avoir réparé ses torts

par des services, et ses trahisons par des victoires : à la tête de quelques vaisseaux ioniens, il se joignit à la flotte athénienne, attaqua impétueusement les Lacédémoniens près d'Abydos, les défit complétement, et leur prit plus de trente vaisseaux.

Après cette victoire, il courut à Sardes avec son audace et son imprudence accoutumées, pour voir Tissapherne, et pour jouir devant lui de son triomphe. Le satrape le fit arrêter ; mais il corrompit quelques gardes, en tua d'autres, se sauva, remonta sur sa flotte, et, après s'être réuni à Théramène et à Thrasybule, il marcha vers Cyzique avec quarante vaisseaux.

Le satrape Pharnabaze et Mindare de Sparte commandaient dans ces parages des forces très-supérieures aux siennes. Il n'approcha d'abord des ennemis qu'avec la moitié de ses vaisseaux, pour les attirer loin de la côte en leur inspirant une trompeuse confiance.

Ce qu'il avait prévu arriva : voyant le petit nombre de ces bâtiments, ils coururent sur lui en désordre, comptant sur une victoire prompte et facile; mais, peu de temps après que le combat fut commencé, le reste de la flotte athénienne parut, tomba sur les Perses et les Spartiates, et les mit en fuite. Profitant de cet avantage, Alcibiade débarqua promptement sur la côte, battit Pharnabaze, fit un grand carnage des ennemis, et tua de sa propre main Mindare, général des Lacédémoniens.

Cependant le roi Agis s'était avancé avec une flotte près d'Athènes. Thazile le combattit et le força à se retirer. Mais, quelque temps après, la flotte de Tissapherne lui fit éprouver un échec, et il prit le parti de rejoindre Alcibiade : dans sa route il s'empara de quatre vaisseaux syracusains.

Alcibiade, ayant ainsi réuni toutes les forces d'Athènes, marcha contre Tissapherne, et lui livra une grande bataille : l'armée persane et phénicienne fut battue et presque détruite.

Cette victoire rendit les Athéniens maîtres de la mer de l'Hellespont, et répandit un tel effroi dans Lacédémone qu'elle demanda la paix.

La haine des Athéniens était trop animée pour être prudente ; ils manquèrent cette occasion de relever solidement leur puissance, et refusèrent toute négociation.

L'année suivante, Alcibiade fit la conquête de Chalcédoine, de plusieurs autres places, battit encore Pharnabaze, et revint enfin à Athènes avec des vaisseaux chargés de lauriers, de captifs et de butin.

Rien ne peut se comparer à l'éclat de cette entrée triomphale. Athènes, qui s'était crue perdue, se retrouvait victorieuse : les hommes faisaient éclater violemment leurs transports par des cris ; les femmes, les vieillards, les enfants exprimaient leur joie par des larmes. Alcibiade fut reçu comme un héros, comme un libérateur et presque comme un dieu.

Rassemblant le peuple, il voulut se justifier de l'ancienne accusation portée contre lui ; mais la fortune l'avait absous : on cassa le décret qui l'avait banni, et on ordonna aux prêtres de révoquer leurs malédictions. Un seul s'y

refusa, disant qu'il n'avait maudit qu'un sacrilége, et que, si Alcibiade était innocent, l'anathème ne tombait pas sur lui.

Le peuple, dans son ivresse, ne se contenta pas de rendre au vainqueur ses droits et ses biens; oubliant que Miltiade n'avait pu obtenir une couronne de laurier, il donna au banni une couronne d'or, et lui confia le commandement général des forces de terre et de mer.

L'enthousiasme pour Alcibiade allait toujours croissant : on pensait à le faire roi; mais les plus sages citoyens, redoutant cette nouvelle tyrannie qui détruirait à jamais la liberté, pressèrent le départ des cent vaisseaux qu'il commandait. Comme il aimait encore plus la gloire que l'autorité, il obéit; mais, avant de s'embarquer, il fit une action digne de son audace et très-agréable aux Athéniens.

Depuis longtemps les Lacédémoniens occupaient la campagne; on était obligé de se rendre par mer à Éleusis pour y célébrer les mystères : l'époque de ces fêtes arrivée, Alcibiade, bravant les ennemis, voulut qu'on suivît l'ancienne coutume, et fit passer dans la plaine les pontifes, le peuple et le cortége au milieu d'une haie de soldats. Cette pompe religieuse et cette témérité guerrière imposèrent aux Spartiates, qui n'osèrent ni interrompre la marche, ni troubler la cérémonie.

Une si heureuse hardiesse redoubla l'enthousiasme du peuple pour son héros; mais il ne tarda pas à éprouver de nouveau l'inconstance de ce peuple frivole, qui passait si rapidement de la colère à la tendresse et de l'amour à la haine.

Lacédémone, menacée de se voir attaquée à son tour, voulut opposer à Alcibiade un adversaire digne de lui, et donna le commandement de ses flottes à Lysandre, de la famille des Héraclides.

Il était brave, habile, ambitieux, insinuant et fait pour arriver au plus haut degré de gloire si ses vertus avaient égalé ses talents.

Dans ce temps le roi de Perse, Darius, animé contre Athènes, envoya son fils, le jeune Cyrus, à Sardes, avec l'ordre de surveiller la conduite de Tissapherne, dont le système tendait à protéger tantôt Sparte, tantôt Athènes, afin de prolonger leurs divisions pour augmenter leur faiblesse.

Lysandre, informé de ces circonstances, arriva à Sardes, flatta l'amour-propre du jeune Cyrus, et gagna sa faveur par son adresse. Le prince, qui voulait s'assurer d'un appui pour monter au trône, se déclara ouvertement en faveur de Sparte, et prodigua ses trésors, afin d'augmenterla paie de l'armée de Lysandre.

Cette augmentation de solde lui attira beaucoup de monde, et fit même déserter un grand nombre de matelots athéniens.

Lysandre, trouvant de cette sorte en Asie toutes les ressources nécessaires, établit son arsenal à Éphèse.

Alcibiade, obligé de chercher des secours, débarqua en Ionie pour y ramasser quelque argent; et comme il laissait le commandement de la flotte à An-

tiochus, dont les talents lui inspiraient peu de confiance, il lui défendit de combattre pendant son absence. Antiochus n'exécuta pas cet ordre; il s'approcha avec sa galère des Lacédémoniens et les provoqua par des railleries et par des menaces : ils sortirent de la rade et coururent sur lui. Ses vaisseaux marchèrent à son secours; l'affaire devint générale : il fut battu et perdit quinze galères.

Alcibiade, irrité de cet échec, voulut prendre sa revanche, rassembla des vaisseaux à Samos, et présenta la bataille à Lysandre, qui l'évita avec prudence. Les ennemis d'Alcibiade, dans Athènes, n'avaient été que comprimés; leur haine profita de la défaite de la flotte pour éclater ; Thrasybule l'accusa devant le peuple; il lui reprocha d'avoir abandonné ses vaisseaux, et d'entretenir des intelligences coupables avec les satrapes.

Le peuple, toujours crédule quand l'envie parle, et toujours sévère contre le malheur, condamna de nouveau au bannissement le guerrier qu'il avait voulu peu de temps avant porter au trône. On refusa d'entendre sa défense, et il fut obligé de se réfugier dans la Chersonèse.

Lysandre profita de cet événement, conquit plusieurs villes et y établit le gouvernement aristocratique. Ses services furent presque aussi mal récompensés à Sparte que ceux d'Alcibiade l'avaient été à Athènes. Les républiques sont ingrates, parce qu'elles craignent tout ce qui s'élève. Le commandement de la flotte lui fut ôté et donné à Callicratidas. Les Athéniens remplacèrent Alcibiade par Conon. Lysandre se vengea bassement de l'injustice qu'il éprouvait, et renvoya dans la ville de Sardes tout ce qui restait d'argent pour la paie des troupes. Cyrus l'approuva, comme s'il avait prêté ce secours à un homme et non à la république. En vain Callicratidas voulut lui faire des représentations; le prince les rejeta avec une hauteur humiliante. Callicratidas, blessé par l'orgueil persan, forma le projet de réconcilier les Grecs, afin de tourner leurs armes contre l'ennemi commun. Mais il faut plus de temps et d'efforts pour éteindre la haine que pour l'allumer, et le sort ne lui permit pas de consommer cette heureuse révolution.

La vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse commença. Conon se vit bloqué par Callicratidas dans la baie de Mitylène. Athènes envoya à son secours cent cinquante vaisseaux. Callicratidas, quoique beaucoup moins fort, les attaqua : son premier choc fut si impétueux qu'il en coula bas plusieurs; mais, le sien se trouvant accroché par celui du fils de Périclès, il fut entouré et tué après des prodiges de valeur.

Sa mort découragea ses troupes : le désordre se mit dans l'armée lacédémonienne; elle prit la fuite après avoir perdu cinquante vaisseaux.

Ce combat, donné près des Arginuses, releva les espérances des Athéniens; ils dressèrent un trophée sur la côte. Leurs généraux, trop pressés de suivre leurs opérations, négligèrent d'exécuter les ordres de Conon et d'enterrer les morts. Le peuple d'Athènes, à la fois léger, superstitieux et cruel, mit en jugement ces braves guerriers, et dix d'entre eux furent condamnés à mort.

Sparte se consola de sa défaite par la gloire que ses guerriers s'était acquise en combattant hardiment des forces aussi supérieures en nombre.

Avant la bataille, quelques amis de Callicratidas le blâmaient de ne pas se retirer au lieu de combattre; il leur répondit : « La perte d'une flotte est un » mal que Sparte peut réparer; mais la fuite serait une honte irréparable pour » elle et pour moi. »

Lysandre n'avait pas cette antique rudesse : une de ses maximes était qu'il fallait coudre la peau du renard où la peau du lion ne pouvait pas suffire.

Ses talents devenant plus nécessaires que jamais, on lui rendit le commandement. Il obtint de Cyrus tout l'argent et les secours qu'il désirait, ouvrit la campagne avec activité, s'empara de Lampsaque et la livra au pillage.

L'armée athénienne, qui marchait pour la secourir, arriva trop tard à Ægos-Potamos, près de cette ville. Alcibiade, qui habitait dans le voisinage, vint trouver secrètement les généraux, et les avertit des dangers qu'ils couraient s'ils voulaient combattre dans une position si désavantageuse : il leur conseilla d'attendre, et leur offrit d'attaquer lui-même, par terre, l'ennemi avec des troupes de Thrace qui étaient à sa disposition.

On méprisa ses conseils et on refusa ses offres. Lysandre, dissimulant ses desseins, semblait éviter le combat : son apparente timidité inspira une funeste confiance aux Athéniens; leurs équipages quittèrent leurs vaisseaux, et descendirent à terre pour se livrer au repos et aux plaisirs. Lysandre saisissant le moment favorable, attaqua la flotte à l'improviste et s'en empara. Conon put à peine se sauver avec neuf galères. Les Lacédémoniens, étant débarqués, forcèrent le camp, le pillèrent, et firent prisonniers les généraux et trois mille Athéniens, dont Sparte ordonna sans pitié le massacre.

La suite du désastre d'Ægos-Potamos fut terrible. Lysandre s'empara de toutes les villes maritimes, et vint bloquer le port du Pirée. Agis et Pausanias assiégèrent Athènes. Cette malheureuse ville, cernée de tous cotés, et ne pouvant réparer la destruction de sa flotte et de son armée, proposa d'abandonner ses prétentions, ses droits, ses alliés et l'Attique même, pourvu qu'on laissât le port libre et la ville indépendante; mais les éphores exigèrent qu'on la démantelât.

Théramène, envoyé par les Athéniens pour négocier avec Lysandre, ne put rien conclure : le sort de cette république fut soumis dans Sparte à la décision du sénat et du peuple.

Les Thébains demandaient vivement sa ruine : Lysandre s'y opposa et prétendit « qu'en détruisant cette superbe ville, on crevait un des yeux de la Grèce. » Enfin la paix fut accordée aux conditions suivantes : les fortifications devaient être démolies; on ne laissait à Athènes que douze galères; elle rendait la liberté à toutes les villes qui étaient sous sa dépendance, et se soumettait elle-même aux Lacédémoniens en promettant de les servir dans toutes leurs guerres.

La famine força les Athéniens de ratifier ce honteux traité. Lysandre, arrivant en vainqueur dans le Pirée, en fit raser les fortifications au bruit des instru-

ments ; entrant ensuite dans Athènes, il y parla en maître, obligea le peuple à dissoudre l'oligarchie, et nomma pour gouverner la république trente archontes qui méritèrent, par leurs crimes, une funeste immortalité sous le nom des *trente tyrans*.

Après ce traité, qui termina la guerre du Péloponèse, Sparte, sans rivale, ne trouva plus d'ennemis dans la Grèce : toutes les îles se soumirent. Lysandre, ne rencontrant aucun obstacle dans sa marche, n'eut qu'à paraître devant les villes ; elles lui ouvrirent leurs portes et reçurent ses lois. Il en changea le gouvernement à son gré, abolit la démocratie, et établit partout des décemvirs de son choix, et qui lui étaient dévoués. Il ordonna ensuite à Gylippe de le précéder et de porter à Sparte des sommes immenses d'or et d'argent, fruit de ses conquêtes.

Le héros de la Sicile, qui avait triomphé des plus illustres généraux d'Athènes, vaincu par l'avarice, ne put résister à l'appât de l'or, et déroba, pendant la nuit, un cinquième des trésors qui lui étaient confiés. Ce vol fut découvert ; et Gylippe, sans attendre son jugement, se condamna lui-même à l'exil.

Cependant on délibérait à Sparte si l'on recevrait dans la ville ces richesses proscrites par les lois. Les débats furent vifs entre la morale et la cupidité : les éphores, invoquant l'ombre de Lycurgue, voulaient qu'on refusât ces funestes présents : tout autre ennemi aurait été repoussé avec fierté ; mais on capitula avec l'or.

Le peuple décida qu'il serait reçu, mais non partagé ; que les particuliers ne pourraient en faire aucun usage et qu'on ne l'emploierait qu'aux depenses publiques.

C'est ainsi que la richesse pénétra dans les murs de Sparte. Bientôt elle changea ses mœurs ; et Lysandre fut à la fois le destructeur d'Athènes et le corrupteur de Lacédémone.

La faiblesse est toujours condamnée, et la force déifiée : les Grecs accablèrent d'éloges le victorieux Lysandre ; leur flatterie lui dressa des autels. Enivré d'orgueil, il s'érigea lui-même une statue. Les poètes chantaient ses louanges ; et, sur tous les théâtres, les peuples, subjugués par lui, célébraient ses triomphes qui avaient délivré la Grèce de l'ambition d'Athènes.

Il est vrai que les Athéniens deguisaient si peu leurs désirs immodérés de domination, que dans le bourg d'Agraule ils faisaient faire serment à la jeunesse d'étendre partout la puissance d'Athènes, et de ne reconnaître d'autres bornes à la république que celles des pays où l'on ne trouverait ni vignes, ni grains, ni oliviers. Mais si Athènes était ambitieuse, Sparte n'était pas plus modeste, et tout prouva bientôt qu'on n'avait fait que changer de maître.



NOUVEAUX ÉVÉNEMENTS

DANS

LES RÉPUBLIQUES D'ATHÈNES ET DE SPARTE.

(An du monde 3600. — Avant Jésus-Christ 404.)



Nomination des trente archontes par Lysandre. — Leur tyrannie. — Mort de l'archonte Théramène. — Mort courageuse d'Alcibiade.— Dévouement de Thrasybule.— Chute des archontes, remplacés par des décemvirs. — Chute et mort des décemvirs. — Tyrannie de Lysandre. — Son rappel, sa disgrâce et son exil. — Son retour à Lacédémone — Expédition de Cyrus contre son frère Artaxerce. — Force de son armée. — Force de l'armée d'Artaxerce. — Bataille de Cunaxa. — Mort de Cyrus. — Défaite de son armée.— Résistance des Grecs. — Perfidie d'Artaxerce envers eux. — Harangue de Xénophon. — Fameuse retraite des Grecs. — Tableau de la vie de Socrate. — Accusation de Mélitus envers Socrate. — Défense de ce sage. — Sa condamnation. — Sa mort. — Repentir des Athéniens. — Mort de Mélitus.

Les trente archontes, nommés par Lysandre pour gouverner Athènes, éprouvèrent promptement la crainte qui accompagne toute domination établie contre l'opinion publique par une force étrangère.

Dans de pareilles circonstances, le génie seul sait se mettre au-dessus du danger ; il parvient par la douceur à se faire pardonner l'usurpation. Les hommes vulgaires se font tyrans pour rester maîtres ; ils veulent inspirer la peur qu'ils éprouvent, s'entourent de gardes, parce qu'ils sont environnés d'ennemis, et ne se rassurent que par des supplices. Dès que le gouvernement montre sa crainte, les citoyens pervers en profitent pour marcher au pouvoir et à la fortune ; les délations se multiplient, et les proscriptions s'accumulent ; chaque acte de rigueur, produisant de nouveaux mécontentements, inspire de nouvelles terreurs et nécessite de nouvelles cruautés : alors la tyrannie, entraînée par un mouvement rapide, ne peut plus s'arrêter jusqu'à sa chute.

Tel fut en effet le sort des trente archontes et le malheur d'Athènes : ces magistrats, tremblants et cruels, s'étaient pour ainsi dire associé trois mille hommes sans pudeur et sans réputation, qui leur semblaient d'autant plus dévoués qu'ils étaient plus violents.

Cette tourbe, avide d'emplois et de fortune, épiait les écrits, les paroles, les regards et jusqu'au silence : à leurs yeux, la richesse était un délit, et la vertu

un crime. Le sang coulait dans toutes les rues : le deuil était dans toutes les maisons. Critias, le plus fougueux des trente archontes, ne mit bientôt plus de bornes à ses fureurs, et n'épargna pas même ses collègues. L'un d'eux, Théramène, osa élever sa voix pour la justice et pour la pitié. Il fut accusé de trahison ; et Critias, voyant les juges balancer, les environna d'hommes armés, et les menaça de son poignard.

Dans la consternation universelle, Socrate seul eut l'audace de plaider pour Théramène. Son éloquence fut inutile : les juges condamnèrent l'accusé à mort ; et, comme ils craignaient la contagion de la vertu, ils défendirent à Socrate de donner des leçons à la jeunesse.

Théramène soutint son sort avec courage ; et, après avoir bu la plus grande partie de la ciguë qu'on lui présentait, imitant les libations qu'on faisait dans les festins, il jeta le reste du poison, et dit : « Ceci est pour l'illustre Critias. »

Accablé de tant de calamités, Athènes, repentante de ses injustices, portait ses tristes regards sur les lieux qu'habitait Alcibiade, et concevait un faible espoir de lui devoir sa délivrance ; mais sa destinée lui enleva bientôt cette dernière ressource.

Le roi de Perse, Darius-Nothus, venait de mourir : vainement sa femme Parysatis avait voulu lui faire désigner pour successeur Cyrus, le deuxième de ses enfants ; Arsame, l'aîné de ses fils, monta sur le trône, et régna sous le nom d'Artaxerce-Mnémon.

Cyrus, furieux de voir ses prétentions trompées, voulut assassiner son frère. Le complot fut découvert : un juste supplice attendait le coupable ; mais Parysatis eut encore le crédit d'obtenir sa grâce. Artaxerce ajouta à sa générosité l'imprudence de lui donner le gouvernement de Sardes. Cyrus profita de sa confiance pour le trahir : à peine arrrivé dans son gouvernement, il prétexta la nécessité de soumettre quelques peuples voisins, et engagea Cléarque à lever pour lui un corps de troupes grecques. En même temps, il gagna Lysandre par ses largesses, et s'assura de son appui.

Alcibiade, retiré en Phrygie, pénétra promptement les vues secrètes du prince, et se rendit dans la province où commandait Pharnabaze, afin d'instruire Artaxerce des mesures que Cyrus prenait pour le détrôner. Il espérait qu'en reconnaissance de ce service, le roi de Perse lui donnerait les moyens de délivrer Athènes de la tyrannie des archontes et du joug de Lacédémone. Mais ses intelligences avec sa patrie ne furent pas assez secrètes : les opprimés ne savent pas dissimuler leurs espérances. Les tyrans alarmés écrivirent à Lysandre que le fruit de ses victoires serait perdu s'il ne traversait promptement les projets d'Alcibiade.

Lysandre partagea leurs craintes, et exigea de Pharnabaze la mort de ce héros.

Le satrape obéissant envoya des gardes dans la maison qu'il habitait. Sa gloire était sa seule défense ; mais elle imposait encore à ses ennemis : ils n'osèrent l'attaquer ouvertement ; ils entourèrent sa maison, et y mirent le feu. L'intré-

pide Alcibiade s'élança du milieu des flammes l'épée à la main, se précipita sur les Barbares, en tua plusieurs, épouvanta le reste qui ne put soutenir sa vue; mais tous, en fuyant, lui lancèrent leurs dards et le tuèrent.

Ainsi mourut, à quarante ans, cet homme célèbre qui fut tour à tour la gloire et le fléau de sa patrie.

Les Athéniens, privés de son bras et désolés de sa perte, tombaient sans force et sans espoir sous les coups des tyrans. Au milieu de cette ville épouvantée, Socrate seul bravait les assassins et consolait les victimes.

Les citoyens les plus distingués et les plus courageux se dispersèrent dans la Grèce; mais l'implacable Sparte, les poursuivant partout, les faisait chasser des villes soumises à son influence, voulait les forcer à rentrer dans les murs d'Athènes et dans les cachots qui les attendaient. Mégare et Thèbes osèrent seules donner asile aux bannis. Thrasybule les y rassembla. L'orateur Lysias leva à ses dépens cinq cents soldats; tous jurèrent de mourir ou de délivrer leur pays.

Thrasybule, à la tête de cette poignée de guerriers intrépides, attaqua sans hésiter trois mille hommes commandés par les archontes, les enfonça, les mit en déroute, et extermina un corps de Spartiates qui défendaient le poste de Phyle.

Ce premier succès réveilla les courages et ranima les espérances : sept cents hommes vinrent augmenter ses forces. Les tyrans, craignant une défection générale, massacrèrent dans la ville les jeunes citoyens en état de porter les armes, qui refusaient de suivre leurs drapeaux. En même temps, joignant la ruse à la violence, ils essayèrent de négocier avec Thrasybule, et lui proposèrent de l'associer à leur pouvoir.

Il refusa leurs propositions avec mépris. A la tête de mille hommes il entra dans le Pirée, força les ennemis à la fuite, et tua Critias dans le combat.

En poursuivant ses concitoyens, il leur reprochait de servir la tyrannie qui les égorgeait. Enfin sa voix fut écoutée; le peuple soulevé déposa et chassa les archontes : mais, pour plaire à Sparte, il nomma à leur place des décemvirs qui suivirent le système de leurs prédécesseurs, et voulurent chasser Thrasybule du Pirée où il s'était retranché.

Lysandre et Pausanias accoururent pour appuyer les décemvirs, battirent quelques corps athéniens venus au-devant d'eux, et les forcèrent à rentrer dans la ville.

Thrasybule, qu'aucun danger n'arrêtait, parut tout à coup au milieu du peuple; au lieu de plaindre ses malheurs, il lui reprocha sa faiblesse. Sa véhémente éloquence fit sentir à ses concitoyens qu'on n'était opprimé que parce qu'on était lâche, que Sparte et la tyrannie ne restaient puissantes que parce qu'on leur obéissait, et que pour qu'un peuple fût libre, il lui suffisait de le vouloir.

Toutes les passions parlaient pour lui; elles n'attendaient qu'une étincelle pour s'enflammer : on courut de toutes parts aux armes, on rétablit la démocratie, on poursuivit les restes de la faction des trente jusqu'à Éleusis, où ils se renfermèrent.

Les archontes, attirés à une conférence, y furent immolés. Leurs crimes, qui méritaient la mort, ne peuvent justifier cette trahison.

Thrasybule, ayant détruit les tyrans, rétabli l'ancien gouvernement et repoussé les Spartiates, fit encore plus pour sa gloire et pour le bonheur de son pays. Abjurant tout sentiment de haine et de vengeance, il publia une franche amnistie, exigea de tous les citoyens le serment d'oublier le passé, et par ce moyen, le seul que le génie emploie et que la faiblesse ne peut concevoir, il éteignit le flambeau de la discorde et consolida le bonheur de sa patrie.

Peu d'hommes sont assez grands pour supporter dignement les faveurs de la fortune; Lysandre abusait de plus en plus de la sienne. Milet avait résisté à ses ordres; il en fit égorger les principaux habitants. Sa présence était partout accompagnée de pillages et d'excès : loin de respecter le droit des peuples, il cassait dans toutes les villes les élections, et nommait les magistrats qui lui plaisaient.

Le satrape Pharnabaze, recevant de tous côtés des plaintes contre lui, écrivit à Sparte pour l'accuser. Les éphores le rappelèrent : il se défendit sans pouvoir se justifier. Ses victoires passées, le crédit dont il jouissait comme tuteur du jeune roi Léotychide, lui épargnèrent une condamnation qu'il n'avait que trop méritée ; mais on lui ôta ses emplois, et il crut convenable de s'exiler lui-même.

Les rois et le sénat de Sparte accueillant alors les réclamations des villes grecques, y établirent la démocratie qu'elles redemandaient, et chassèrent les magistrats placés par leur superbe vainqueur. Mais, peu de temps après, lorsqu'on apprit que la révolution de Thrasybule était consommée, qu'Athènes, délivrée de ses tyrans, secouait le joug des Lacédémoniens et reprenait une attitude menaçante, Lysandre crut les circonstances favorables à son retour; il revint à Lacédémone, y reprit quelque influence, et voulut engager la république à remettre Athènes dans sa dépendance.

Cet avis flattait assez les passions du peuple; mais la sagesse de Pausanias prévalut, et fit avorter ses desseins : il fit sentir au sénat la nécessité de maintenir la paix, et de modérer une ambition qui finirait par réunir contre Sparte toute la Grèce.

Ce fut dans ce temps que le jeune Cyrus exécuta le projet qu'il avait conçu d'attaquer son frère et de lui ravir le trône de Perse.

Cyrus, comme tous les hommes qu'une grande ambition destine à répandre beaucoup d'éclat sur leur vie et beaucoup de malheurs sur la terre, offrait un rare mélange de vices et de vertus. Sa hauteur asiatique était telle qu'il fit périr des princes de sa famille, parce qu'ils avaient paru devant lui sans suivre l'étiquette qui exigeait que leurs mains fussent couvertes par les manches de leur robe.

Son ambition n'avait point de bornes, et pour la satisfaire on le trouvait toujours prêt à violer les serments les plus saints et à commettre les plus grands crimes. La volonté de son père, les lois de l'empire, étaient des liens trop faibles pour l'arrêter, et le poignard avait été le premier moyen dont il avait voulu se

servir pour arracher le sceptre à son frère. Mais, d'un autre côté, personne ne réunissait plus de qualités propres à gagner les cœurs qu'il voulait séduire : son esprit était fin, étendu, ses formes attrayantes ; il était instruit, éloquent, généreux, habile dans tous les exercices; sa valeur héroïque enflammait le cœur des soldats; ses éloges excitaient l'ardeur des officiers, et personne ne savait mieux que lui pénétrer les desseins des autres et cacher les siens ; son adroite politique avait l'art de gagner également les Grecs et les Barbares. L'Ionie espérait lui devoir sa liberté; Sparte comptait sur son appui; Athènes même pensait qu'il lui serait favorable; et les peuples qu'il gouvernait, croyant revoir en lui le grand Cyrus, se flattaient déjà qu'il rendrait à l'empire son antique force et son premier éclat.

Lorsqu'il crut avoir assez grossi son parti pour exécuter avec succès sa vaste entreprise, il réunit les troupes qui lui étaient dévouées, et treize mille Grecs que le Lacédémonien Cléarque avait rassemblés pour lui.

A la tête de ces forces, qui montaient à cent treize mille hommes, et secouru par une flotte que Sparte lui avait prêtée, il s'empara de plusieurs villes du gouvernement de Tissapherne, et écrivit à Suze pour accuser ce satrape de concussion et de rébellion.

Son langage et sa conduite voilaient tellement ses vues qu'Artaxerce, sans défiance, approuva ses premières opérations, et ne se mit point en garde contre lui.

Cyrus, devenu maître des contrées voisines de son gouvernement, s'en éloigna et arriva à Tarse après avoir franchi le pas de Cilicie. Jusque-là Cléarque avait été seul dans la confidence de ses desseins secrets; mais il n'était plus possible de déguiser aux troupes le but d'une marche si longue, et qui semblait les diriger au centre de l'Asie. Il déclara donc ouvertement à l'armée qu'il allait combattre Artaxerce. Cette étrange nouvelle troubla tous les esprits : Chacun mesurait avec effroi les dangers de l'entreprise, et bientôt, des murmures on passa à la révolte ouverte; mais le prince et Cléarque employant tour à tour la prière, la menace et les plus magnifiques promesses, parvinrent à calmer l'émeute. L'ordre se rétablit, et l'on se remit en marche. Cependant Tissapherne était arrivé à Suze : les yeux du roi s'étaient ouverts; il rassembla promptement une armée de douze cent mille hommes. Tissapherne, Gobryas et Arsace la commandaient sous lui; et à la tête de cette masse redoutable, il s'avança pour combattre son frère.

Les deux armées se rencontrèrent à Cunaxa, dans les plaines de la Babylonie.

Cléarque pria instamment Cyrus de ne point compromettre sa fortune en risquant sa vie dans la mêlée : mais ce jeune prince, qui aurait mérité par sa valeur un meilleur sort si sa cause eût été plus juste, lui répondit : « Comment » voulez-vous que, par une honteuse timidité, je me montre indigne du trône » que je viens ici disputer ! »

Le choc fut terrible; mais, malgré la supériorité du nombre, l'infanterie d'Artaxerce, enfoncée par les Grecs, prit la fuite. Cet événement pouvait décider de l'empire; l'ardeur bouillante de Cyrus trompa la fortune qui le favorisait.

Ce prince impatient et téméraire, poursuivant les fuyards, découvre le roi

son frère qui se retirait, entouré des immortels, l'élite des guerriers de la Perse; il fond sur lui avec six cents chevaux, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, et tue le cheval du roi. Le monarque se relève, et s'élance sur un autre coursier. Cyrus le blesse encore; mais Artaxerce lui lance son javelot et le renverse. Mérabate alors se précipite sur le prince, et lui tranche la tête. Son armée, consternée, se disperse, et se dérobe par la fuite à la vengeance du vainqueur. Les Grecs seuls restent serrés, résistent intrépidement à toutes les attaques, et se retirent en bon ordre au delà d'un fleuve.

Artaxerce les atteignit bientôt, les entoura, leur demanda de livrer leurs armes : ils refusèrent, préférant la mort à la honte.

Étonné de cette fierté, Artaxerce se souvint des Thermopyles, où trois cents Grecs avaient fait payer leur trépas par la mort de vingt mille Perses : il résolut de détruire par la ruse ceux qu'avec douze cent mille hommes il n'osait attaquer de vive force; il négocia avec eux, et promit de les laisser retourner dans leur pays.

Conformément à cette capitulation, il les fit conduire dans des villages où ils trouvèrent des vivres en abondance; peu de jours après ils se mirent en marche. Tissapherne était chargé ostensiblement de favoriser leur retour, et secrètement de les perdre.

Dès qu'on fut dans les déserts de la Médie, on s'aperçut de sa mauvaise foi : les subsistances manquaient; les manœuvres des Perses et la hauteur de leur langage annonçaient de sinistres projets : l'inquiétude se répandit dans les troupes. Cléarque s'étant rendu à la tente de Tissapherne avec Ménon, Proxène, Agias, Socrate et tous les principaux officiers de l'armée, le perfide satrape les fit égorger.

L'armée, abattue, sans chefs, isolée, au milieu d'un monde ennemi, à six cents lieues de la Grèce, se livrait au découragement; chacun, n'écoutant que son désespoir, voulait chercher son salut dans une fuite impossible.

Xénophon servait alors dans ces troupes comme simple volontaire; rien ne pouvait étonner son intrépide courage. Dans les grandes crises les grands caractères prennent l'autorité : Xénophon rassemble les soldats, réveille leur valeur, ranime leur espoir : dans sa harangue il leur rappelle Marathon, Salamine, Platée; et, par un de ces miracles que produit le génie d'un grand homme, ces fugitifs dispersés, que les Perses allaient égorger comme de vils troupeaux, se transforment tout à coup en héros invincibles, dont la fierté fait trembler leurs ennemis. L'ordre est rétabli; on nomme de nouveaux officiers, on brûle les tentes, les bagages; on se forme en bataillon carré pour faire face partout. Les Grecs poursuivent alors tranquillement leur retraite. Tissapherne tente en vain quelques attaques; il est repoussé avec perte, et après avoir harcelé quelques jours leur phalange intrépide, les trouvant partout inébranlables, il se décide à les abandonner.

Ces braves guerriers, délivrés de l'armée qui les poursuivait, devaient encore surmonter des obstacles innombrables pour rentrer dans leur patrie.

Le Tigre arrêta d'abord leur marche; ils furent obligés de faire un grand

détour, et de traverser pendant cinq jours les défilés des montagnes des Carduques, défendues par une population belliqueuse. Enfin ils passèrent ce fleuve près de sa source, et défirent les troupes d'un satrape qui voulait les surprendre et les détruire après leur avoir offert des vivres pour les tromper.

Ayant traversé l'Euphrate, ils se trouvèrent dans une contrée couverte de neige; la rigueur du froid leur enleva beaucoup d'hommes. Après avoir pris quelque repos dans des maisons bâties sous terre par des espèces de sauvages plus hospitaliers que les peuples civilisés, ils passèrent le Phase, combattirent les Chalybes, franchirent les montagnes de la Colchide, trouvèrent dans la plaine les vivres et les secours dont ils étaient privés depuis longtemps, découvrirent enfin la mer tant désirée, et arrivèrent à Trébisonde, colonie grecque, où ils retrouvèrent avec transport le langage de leur patrie, le culte de leurs dieux et les soins de l'amitié.

Après avoir exprimé leur reconnaissance par des sacrifices, ils goûtèrent un mois de repos acheté par tant de fatigues et de dangers. On embarqua ensuite les vieillards et les infirmes; le reste continua sa route par terre jusqu'à Cérase, et de là à Cotyore. Arrivés dans cette ville, ils y trouvèrent des vaisseaux qui les conduisirent à Sinope, colonie de Milet, dans la Paphlagonie.

Pendant toute leur marche ils avaient été gouvernés républicainement par un conseil, mais à Sinope ils voulurent nommer un général en chef : tous les suffrages élurent Xénophon. Cet Athénien, aussi modeste que courageux, refusa cet honneur, et fit tomber le choix de l'armée sur Chrysophore de Lacédémone.

Celui-ci maintint dans sa troupe une exacte discipline, et l'empêcha de commettre aucun désordre dans les colonies grecques qui leur donnaient asile.

Quelques temps après ils se divisèrent en trois corps : Lycon et Callimaque commandèrent le premier, Chrysophore le second, Xénophon le troisième; ils s'embarquèrent sur des vaisseaux d'Héraclée, et arrivèrent à Byzance. La richesse de cette ville tenta leur cupidité et fut l'écueil de leur gloire : ils voulaient la piller; l'éloquence et la fermeté de Xénophon les préservèrent de cette honte.

Il les conduisit en Thrace, où ils rétablirent sur son trône le prince Ceuthe qui les avait appelés à son secours. Ce prince ingrat leur manqua de foi et s'exposait à leur vengeance : mais Xénophon, ayant appris que Tissapherne et Pharnabaze voulaient punir les villes d'Ionie qui avaient pris le parti de Cyrus, et que Sparte venait de déclarer la guerre à ces deux satrapes, décida ses infatigables compagnons à rejoindre l'armée lacédémonienne.

Ils se rendirent par Lampsaque à Pergame, et de là à Parthénie, où le général spartiate, Thymbron, les reçut avec l'enthousiasme qu'inspiraient universellement leur constance et leur valeur.

Le sort des combats, les fatigues de la route, la rigueur des éléments avaient moissonné une grande partie de ces dix mille héros; six mille guerriers, échappés à tous ces dangers, purent seuls jouir de la gloire de leurs exploits et de la reconnaissance de leur patrie.

Ainsi finit cette fameuse retraite : elle avait duré dix-neuf mois, pendant lesquels ils avaient fait une marche de six cents lieues.

Dans le temps que ces dix mille héros accroissaient la renommée de la Grèce, Athènes flétrit la sienne par la mort de Socrate,

Cet homme illustre, que l'oracle de Delphes avait déclaré le plus sage des mortels, ne dut point sa célébrité, comme la foule des grands hommes, à des exploits sanglants, à une science vaine, à une éloquence éclatante, au pouvoir d'un rang illustre, aux triomphes d'Olympie, ni aux applaudissements des théâtres; la morale la plus pure fut son seul titre à l'immortalité, et il dut toute sa gloire à sa vertu.

Socrate naquit l'an du monde 3533; il était fils d'un sculpteur. Le philosophe Criton voulut lui enseigner l'astronomie; mais il préféra l'étude du cœur humain à toutes les autres : il apprit et enseigna la morale. Cette science, qui devrait être la première de toutes, parut moins austère quand il la professa : il tempérait la gravité du sujet par l'enjouement de son esprit, et semait de fleurs le chemin de la vertu pour la faire aimer. Loin d'imiter les déclamations, le ton tranchant et l'arrogance des sophistes qu'il tournait en ridicule, ses leçons se passaient en entretiens; s'abaissant modestement au niveau du disciple qu'il éclairait, il avait l'air de s'instruire lui-même en enseignant.

Il interrogeait ses interlocuteurs, les conduisait doucement de question en question à des conclusions absurdes qui leur faisaient sentir la fausseté de leurs principes et la sottise de leurs paradoxes.

Plusieurs sectes de philosophie prirent naissance dans son école : Xénophon, Aristippe et Platon furent ses principaux disciples.

Socrate donna l'exemple de toutes les vertus qu'il enseignait. Intrépide guerrier, il se distingua au combat de Potidée et dans plusieurs autres batailles; citoyen courageux, il défendit les opprimés, il résista ouvertement à la tyrannie; sobre et tempérant, au lieu d'envier la fortune et le luxe d'autrui il ne sentait que le bonheur de pouvoir s'en passer.

Une médiocre somme d'argent avait été son seul héritage; il la prêta à un ami, et la perdit sans regrets. Archélaüs, roi de Macédoine, voulut le combler de présents; il refusa ses dons, leur préférant l'indépendance. Sa vertu fut d'autant plus admirable qu'elle se montra toujours simple, enjouée, exempte de tout orgueil et de toute affectation. Le but de sa philosophie était de maintenir l'âme dans un calme parfait : il y parvint, et conserva l'égalité de son humeur dans les circonstances les plus critiques.

Souvent le courage, qui résiste avec fierté aux grands malheurs, cède aux contrariétés journalières, et s'aigrit par les chagrins domestiques : Xantippe, femme de Socrate, était capricieuse et violente; elle exerça sa patience sans la lasser.

Il prétendait avoir un esprit familier qui l'avertissait des dangers qu'il pouvait courir, et de ce qu'il devait faire et éviter : ce génie était probablement une conscience droite et un esprit juste.

Quoiqu'il fût disgracié par la nature et extrêmement laid, la beauté de son

âme faisait oublier sa figure. La foule, empressée de l'entendre, le suivait partout; et dans les promenades publiques on voyait la plus brillante jeunesse quitter les plaisirs pour écouter ses leçons.

Tant de vertus ne pouvaient échapper à la haine des hommes qui n'en avaient pas : il devint l'objet de la satire des écrivains sans mœurs, et de la persécution des hypocrites sans piété.

Aristophane le traduisit en ridicule sur la scène dans la comédie des *Nuées*, et fit sortir d'une bouche si pure des obscénités et des blasphèmes. Socrate avait une âme trop élevée pour qu'elle ne s'approchât pas de l'Être suprême : il croyait à un Dieu unique, et méprisait les fables des poètes, la superstition des peuples et les divinités de son temps. Nous en trouvons la preuve dans son entretien avec Euthydème sur la Providence, qui nous a été conservé par Xénophon.

Son amour pour la vérité fut regardé par ses ennemis comme un crime. Mélitus l'accusa devant l'aréopage de ne pas croire aux dieux de la Grèce, de vouloir introduire un culte nouveau, et de corrompre l'esprit de la jeunesse.

L'orateur Lysias composa un éloquent discours pour sa défense; mais il refusa cette apologie, disant qu'il ne voulait pas emprunter les secours de l'art pour émouvoir en sa faveur. Sa défense fut simple comme sa vertu, et ses réponses claires comme son innocence.

Il dit qu'on ne pouvait lui reprocher de manquer de respect aux lois religieuses, puisqu'il sacrifiait dans les temples; qu'on ne pouvait lui faire un crime de croire à un esprit familier dans un pays où tous les peuples ajoutaient foi à la divination, aux auspices et aux augures; que, loin de corrompre les mœurs, tout Athènes était témoin que la doctrine qu'il soutenait se réduisait à ces deux principes : « Il faut préférer l'âme au corps, et la vertu aux » richesses. »

« Vous me reprochez, disait-il, de manquer à mes devoirs de citoyen, et de » ne point opiner dans les assemblées du peuple : demandez aux guerriers qui » combattaient à Potidée, à Amphipolis, à Délium, si j'ai servi ma patrie; in- » terrogez les chefs du sénat : ils vous diront si je ne me suis pas opposé fer- » mement à la mort des dix capitaines vainqueurs aux Arginuses, et victimes » de vos injustes rigueurs. Il est vrai que mon esprit familier m'a depuis long- » temps empêché de me mêler des affaires publiques : si je ne lui avais pas » obéi, je serais mort depuis longtemps; car j'ai trop appris qu'un homme » seul ne s'oppose pas impunément aux injustices d'un peuple entier. On m'ac- » cuse d'impiété : examinez ma vie, mes actions et mes discours, et vous se- » rez convaincus que je crois plus à la divinité que mes accusateurs. On blâ- » mera peut-être aussi mon orgueil en voyant que je ne me conforme pas à » l'usage, et que je n'adresse pas de supplications à mes juges : mais, si je » m'en abstiens, ce n'est point par fierté, c'est par principes : je pense que la » justice doit obéir non à la prière, mais aux lois.

» D'ailleurs, je ne regarde pas la mort comme un mal, et à mon âge je ne

veux point, pour l'éviter, démentir des leçons que j'ai données pour appren-
» dre à la mépriser. »

Cicéron, en admirant ce noble plaidoyer, dit que Socrate se montra au tribunal non comme un accusé, mais comme le juge de ses juges.

La haine l'emporta sur la justice; le sage fut condamné : l'arrêt ne statuait pas la peine qu'il devait subir, et, suivant l'usage dans ce cas, l'accusé pouvait choisir lui-même, et se condamner à la prison ou à l'amende.

Socrate ne voulut pas obéir à cet arrêt : « Je ne puis, dit-il, me reconnaî-
» tre coupable; et, puisqu'on veut que je prononce sur le sort que je mérite,
» je déclare qu'ayant consacré ma vie à la patrie et à la vertu, je me condam-
» ne à être nourri le reste de mes jours aux dépens de la république. »

Les juges, irrités de cette fierté, ordonnèrent qu'il boirait la ciguë.

Socrate, après avoir entendu sa sentence, dit aux juges : « La nature, avant
» vous, m'avait condamné à la mort; mais la vérité condamne vous et mes
» accusateurs à des remords éternels. »

Il demeura trente jours en prison avant de subir sa sentence : son courage ne parut pas un instant ébranlé, ni son humeur altérée : ses amis l'entouraient; il montrait toujours, en causant avec eux, le même enjouement et la même douceur.

Criton, étant parvenu à gagner le geôlier, voulut l'engager à s'échapper de sa prison; mais Socrate soutint que l'iniquité d'un arrêt n'autorisait pas un citoyen à se dérober aux lois et à la justice de son pays.

Il employa son dernier jour à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'âme. Platon nous a conservé, dans le dialogue qu'on appelle *le Phédon*, les principaux arguments qu'employait Socrate pour prouver que l'âme est immortelle, et pour réfuter les objections des matérialistes.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, le courageux philosophe, tenant à sa main la coupe funeste, dit à ses amis : « Je regarde la mort non comme une
» violence qu'on me fait, mais comme un moyen que me donne la Providence
» pour monter au ciel : en sortant de la vie on trouve deux chemins, dont
» l'un conduit la vertu dans le centre du bonheur, et l'autre entraîne le
» crime dans un lieu de supplices. »

Après avoir dit ces mots, et ordonné, sans doute ironiquement, de sacrifier un coq à Esculape, il embrassa ses enfants, et pria la Divinité de rendre son dernier voyage heureux.

Lorsqu'il sentit l'effet du poison, il se coucha et mourut paisiblement après avoir reproché à ses amis de gémir sur son repos.

L'envie meurt avec les grands hommes qu'elle a poursuivis; mais ils sont toujours vengés d'un peuple ingrat par une reconnaissance tardive.

Les Athéniens passèrent bientôt de la fureur au repentir; ils proclamèrent l'innocence de Socrate, révoquèrent l'arrêt qui l'avait condamné, envoyèrent à la mort Mélitus, et bannirent ses accusateurs. Enfin le célèbre Lysippe lui éleva une statue de bronze, moins durable que le souvenir de sa vertu.

AUTRES ÉVÉNEMENTS DANS LA GRÈCE.

An du monde 3599. — Avant Jésus-Christ 405.)

Description de l'île de Chypre. — Règne d'Évagore. — Commandement de Conon. — Victoires d'Évagore. — Sa défaite. — Sa mort. — Règne de Nicoclès. — Exploits de Datame. — Sa mort. — Commandement de Dercilidas. — Célébrité de Mania, femme de Zénig. — Sa mort. — Trêve avec les Perses. — Règne d'Agésilas. — Son caractère. — Sacrifice troublé par les Béotiens. — Trêve entre Tissapherne et Agésilas. — Conspiration de Lysandre contre Agésilas. — Rupture de la trêve. — Mort de Tissapherne. — Conférence entre Pharnabaze et Agésilas. — Prétexte des premières hostilités. — Mort de Lysandre. — Condamnation et fuite de Pausanias. — Victoire de Conon. — Bataille de Coronée. — Témérité imprudente d'Agésilas. — Son retour à Sparte. — Reconstruction d'Athènes par Conon. — Arrestation et disparition de Conon. — Mort de Thrasybule. — Exploits d'Iphicrate. — Traité d'Antalcide.

Les rois de Perse, profitant de la discorde qui régnait parmi les Grecs, augmentaient leur puissance. La même division qui la favorisait dans la Grèce étendait leur domination dans l'île de Chypre.

Cette île, que les anciens nommaient aussi *Vénus*, avait dans leur opinion une origine fabuleuse ; ils la disaient formée de l'écume de la mer : selon leur récit, la déesse de la beauté s'y était établie avec les Jeux et les Amours, et Bacchus la combla de bienfaits. La beauté de son climat et sa fertilité expliquent ces allégories : on y trouve de l'huile renommée, du miel excellent, des vins fameux; elle était très-riche en mines de cuivre.

Les Phéniciens la découvrirent et y fondèrent une colonie. Les Égyptiens, les Athéniens, les Arcadiens s'y fixèrent aussi, et y portèrent leurs différentes mœurs. Les Cypriotes, amollis et adonnés aux voluptés, ne se mêlèrent que fort tard aux querelles sanglantes qui agitaient l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

L'île, partagée en plusieurs petits royaumes, ne montrait point d'ambition, n'attirait que le commerce et n'offrait aux étrangers que des plaisirs. Ce fut en Chypre que vécut le fameux statuaire Pygmalion : la fable dit qu'il avait fait une statue si belle qu'il en devint amoureux. Vénus, prenant pitié de son délire, anima cette statue. Pygmalion l'épousa, et son fils fut le premier roi de Chypre.

L'an du monde 3599, le roi de Perse, comptant que tous les petits princes de Chypre, désunis, ne lui opposeraient aucun obstacle, voulut ranger cette île au nombre de ses provinces.

Onésile, l'un de ces rois, les confédéra, se mit à leur tête, et avec l'appui des

Grecs, entreprit de résister aux Perses; mais il fut tué dans un combat. Le grand roi devint souverain de l'île, et la laissa partagée entre neuf princes qui lui payaient un tribut.

Évagore, roi de Salamine, soutenu par les Athéniens, se révolta : malgré plusieurs victoires, il fut obligé de se soumettre.

Lorsque les successeurs d'Alexandre-le-Grand se partagèrent son empire, Chypre passa sous la domination des rois d'Égypte : enfin, l'un d'eux, nommé Alexandre, légua cette île au peuple romain, et depuis elle tomba sous la domination des musulmans.

Pendant ce long espace de temps, l'histoire n'a consacré dans ses éloges que les noms de deux princes qui méritèrent leur célébrité par leurs vertus.

Le royaume de Salamine avait été usurpé par un tyran. Évagore, prince de la famille détrônée, était au berceau : on le sauva seul du massacre de ses parents. Devenu grand, il osa, n'étant accompagné que de cinquante sujets fidèles, attaquer l'usurpateur : le succès couronna son audace; il remonta sur son trône.

Sa justice, sa douceur, ses lumières accrurent sa réputation. Ce fut chez lui que le fameux général athénien Conon chercha un asile après la défaite d'Ægos-Potamos.

Conon ne s'occupait que de l'espoir de relever les murs d'Athènes, et de la délivrer du joug de Sparte; l'amitié d'Évagore lui en donna les premiers moyens : il parvint à engager aussi les Perses à faire la guerre aux Lacédémoniens. On le chargea de commander les flottes de Perse et de Chypre, et quelques succès brillants prouvèrent à Lacédémone qu'Athènes sans murailles gardait encore des défenseurs redoutables.

Évagore voulut se servir des forces qu'il avait rassemblées pour s'emparer de toute l'île de Chypre, afin d'en faire un État puissant et respectable, mais les princes cypriotes, qu'il prétendait ranger sous sa loi, appelèrent à leur secours Artaxerce Mnémon, dont l'intérêt s'opposait à la réunion des différents États de Chypre en un seul royaume.

Évagore, secouru par le roi d'Égypte, ne put réunir que quatre-vingt-dix galères et quatre-vingt mille hommes. Artaxerce avait envoyé contre lui trois cent mille hommes et trois cents galères. Malgré cette inégalité de forces, le courage et l'habileté d'Évagore rendirent quelque temps la fortune incertaine : il remporta par mer et par terre plusieurs victoires sur les Perses. Mais ses troupes s'affaiblissaient par ces combats ; ses ennemis recevaient sans cesse des renforts; enfin, battu et assiégé dans Salamine, après une longue résistance il capitula; son royaume fut réduit à la seule ville de Salamine, et on l'assujettit à payer le tribut accoutumé. Depuis cet événement il passa le reste de ses jours en paix, chéri de ses sujets et respecté par ses ennemis. Il mourut en 3632.

Nicoclès, son fils, lui succéda. Le célèbre orateur Isocrate composa l'éloge funèbre d'Évagore : dans ce discours il le représenta comme le modèle des guerriers, des rois et des citoyens. Le but d'Isocrate était de donner à Nicoclès des leçons indirectes : ce prince en profita; et, s'il n'est pas compté au nombre

des conquérants et des dévastateurs de la terre, il eut la gloire plus rare de faire passer son nom à la postérité, avec le titre de prince le plus juste, le plus sage et le plus fidèle à ses engagements.

Lorsqu'Artaxerce eut terminé la guerre de Chypre, il porta ses armes contre les Cadusiens. Cette guerre serait peut-être totalement oubliée si elle n'avait fait briller le caractère d'un de ses généraux, nommé Datame, si fécond en ruses et si audacieux dans ses entreprises, que Cornélius Népos le compare à Annibal.

Un guerrier féroce, nommé Thyus, profitant de la rébellion des Cadusiens, avait fait révolter la Paphlagonie contre le roi de Perse, et s'en était rendu le tyran. Sa bravoure repoussait tous les généraux d'Artaxerce; son habileté et la terreur qu'il répandait faisaient avorter tous les complots tramés contre lui. Datame, plus heureux que ses prédécesseurs, le battit; et, entrant dans son palais sous le déguisement d'un chasseur, il s'empara de sa personne, de sa femme et de ses enfants. Sans quitter ce costume de chasseur il se rendit à Suze, et présenta au roi son captif, dont la figure colossale et hideuse inspirait encore l'effroi : il le conduisait, chargé de chaînes, comme une bête féroce. Le peuple, en foule sur son passage, admirait à la fois la stature gigantesque du vaincu et l'intrépidité du vainqueur.

Un autre usurpateur, nommé Aspis, s'était emparé de la Cappadoce : Datame le défit et le livra au roi qui le nomma, pour prix de cette victoire, général en chef de toutes ses armées. Les courtisans, qui ne pouvaient égaler la gloire de Datame, devinrent jaloux de sa fortune : la calomnie est toujours l'arme des envieux; on noircit le héros dans l'esprit du roi; on lui supposa le projet d'usurper la puissance souveraine. Artaxerce, trop crédule, ordonna sa mort.

Datame, indigné, s'échappa de Suze, rassembla ses amis et des soldats dévoués; par leur secours il s'empara de la Paphlagonie et de la Cappadoce.

Le roi fit marcher contre lui Antophrade avec deux cent mille hommes. Datame n'en avait que vingt mille : le talent supplée au nombre; il manœuvra si habilement, qu'il défit les Perses, les mit en déroute, et força Artaxerce à traiter avec lui.

Une dangereuse maxime des cours est de regarder comme nulle toute convention faite avec des rebelles, principe qui rend les révoltés plus opiniâtres et la foi des rois moins sacrée. Artaxerce, n'espérant plus réussir par la force, employa la ruse : Mithridate, fils d'Ariobarzane, exécutant ses ordres, surprit la confiance de Datame et l'assassina.

Dans le même temps le roi de Perse, irrité des secours que les villes grecques d'Asie avaient donnés au jeune Cyrus, menaçait de ses armes l'Ionie.

Nous avons dit que Thymbron le Spartiate, rejoint par Xénophon et ses héroïques guerriers, s'était préparé à le combattre; mais il se conduisit si mollement que Sparte le rappela, et lui donna pour successeur Dercilidas.

Celui-ci, plus actif, s'empara de la province de Pharnabaze, reprit les villes d'Ionie dont les Perses s'étaient rendus maîtres, et força le roi à conclure une trêve.

Ce fut dans cette guerre qu'une femme, nommée Mania, se rendit célèbre par son courage et par sa valeur : son mari Zénig, gouverneur d'Éolie sous l'autorité du satrape Pharnabaze, ayant été tué dans un combat livré contre Thymbron, elle demanda et obtint son gouvernement, commanda elle-même les troupes, enflamma les esprits par son exemple, gagna des batailles, et défendit avec succès l'Éolie contre les Grecs.

Cette femme héroïque, qui avait résisté au glaive de ses ennemis, succomba sous le poignard de son gendre Midias. Cet homme perfide, jaloux de sa gloire et de son autorité, l'assassina et fit périr son fils : mais il ne sut pas conserver par sa valeur le pouvoir acquis par un crime; Dercilidas le battit, le dépouilla de son bien et de son rang : une mort honteuse punit ses forfaits.

Dercilidas, vainqueur, fit fortifier l'isthme de la Chersonèse, et conclut une trêve avec les Perses. Ainsi Lacédémone, après avoir renversé les murs d'Athènes et vaincu le roi de Perse, se trouvait parvenue au plus haut degré de gloire et de puissance : mais l'orgueil aveugle les États comme les hommes; ils s'enivrent des faveurs de la fortune, et l'abus qu'ils en font cause leur ruine.

Sparte devait protéger la Grèce : elle employa ses forces à la tyranniser. Les Éléens venaient de s'allier avec les villes d'Athènes et d'Argos : le roi de Lacédémone, Agis, les punit de cet usage légitime de leurs droits, ravagea leur pays, et les força de se soumettre. Un tel abus de la victoire excita la haine des Grecs contre Lacédémone, dont le joug, plus pesant que celui des Athéniens, devait paraître insupportable à des peuples jaloux de leur liberté : ce fut alors que Conon se joignit à Tissapherne, à Pharnabaze et au roi de Perse pour attaquer les Lacédémoniens. Leurs troupes réunies combattirent avec succès Dercilidas, et le forcèrent d'évacuer la Carie. Une trêve conclue entre eux n'eut pas une longue durée : Sparte, généralement haïe, vit lever contre elle, de tous côtés, des armées qui la mirent peu après dans un tel danger, qu'elle aurait éprouvé le sort d'Athènes si, dans le même temps, le hasard ne lui eût donné pour roi un grand homme, dont le génie se trouva proportionné au péril qui la menaçait.

Agis venait de mourir; et, quoiqu'il eût reconnu Léotychide pour son fils, un prince de la famille royale, le célèbre Agésilas, soutint que cet enfant était un fils naturel d'Alcibiade.

Les imprudences indiscrètes de la reine Timéa et le crédit de Lysandre, parent d'Agésilas, décidèrent l'opinion publique : Léotychide fut exclu du trône, qu'on donna, ainsi que ses biens, à Agésilas.

Ce prince, élevé conformément aux lois de Lycurgue et aux coutumes de Lacédémone, était sobre, patient, simple, humain et populaire. Son habileté pour la guerre, la gaîté de son esprit, son aversion pour la flatterie, son attachement aux lois de son pays et sa déférence pour les éphores, dont les autres rois s'étaient toujours montrés jaloux, lui attirèrent tous les cœurs : il se fit tellement aimer que les éphores le condamnèrent à l'amende pour avoir réuni

sur lui seul l'affection de tous les citoyens. Aucun éloge ne vaut une telle condamnation.

La nature ne l'avait pas bien traité, il était boiteux et de petite taille : aussi ne voulut-il point qu'on fît sa statue ou son portrait. Il disait que ses actions lui tiendraient lieu de monuments. Son règne commença par un acte de modération : au lieu de jouir des biens de Léotychide, qu'on lui avait donnés, il les partagea entre les citoyens.

Il monta sur le trône au moment où Sparte, attaquée par les Perses et menacée par la haine des Grecs, voulait éloigner du Péloponèse les armes de ses ennemis en portant les siennes dans l'Asie.

Le succès des dix mille Grecs qui avaient traversé l'empire d'Artaxerce en bravant toutes les forces du grand roi, faisait concevoir l'espérance de conquérir cet empire avec une armée plus considérable; Sparte tenta cette entreprise, dont la réussite était réservée par le destin au grand Alexandre.

Les Lacédémoniens envoyèrent en Asie Agésilas : Lysandre et trente capitaines spartiates commandaient sous lui les troupes de la république.

Le roi, étant arrivé dans le port d'Aulide, où les Grecs s'étaient autrefois embarqués pour faire la conquête de Troie, un fantôme lui apparut la nuit, et lui dit qu'étant le premier roi, depuis Agamemnon, que les dieux eussent placé à la tête des peuples de la Grèce pour marcher en Asie, il devait faire le sacrifice que le ciel avait exigé du malheureux roi d'Argos.

Agésilas, plus sensible qu'Agamemnon et moins superstitieux, ne crut pas devoir sacrifier sa fille pour obéir à un songe; il se contenta d'immoler à Diane une biche, comme la victime qui devait être la plus agréable à cette déesse. Le sacrifice venait de s'achever, lorsque les Béotiens, irrités de voir le roi de Sparte faire un acte de souveraineté dans leur pays en y ordonnant un sacrifice, accoururent en tumulte, chassèrent les pontifes, et dispersèrent les membres de la victime immolée.

Cette insulte resta gravée dans l'âme d'Agésilas, et le ressentiment qu'il en conserva contribua peut-être beaucoup aux malheurs dont Thèbes et Sparte furent tour à tour la proie.

Le satrape Tissapherne, cherchant à écarter l'orage qui allait fondre sur lui, trompa Agésilas par une feinte soumission : il négocia secrètement avec lui pour suspendre sa marche, et se donna par ce moyen le temps de lever des troupes et de faire venir les secours qu'il attendait de Suze.

Agésilas crut pouvoir le gagner et avancer ainsi sa conquête sans combattre. Après lui avoir accordé un délai, il parcourut les villes d'Asie pour relever le courage des alliés et pour détacher d'autres villes du parti d'Artaxerce. La simplicité de ses vêtements, sa petite taille, le firent d'abord regarder avec mépris, tandis que la hauteur de Lysandre, le souvenir de ses exploits et sa brillante renommée lui attiraient tous les hommages.

Le roi voulut en vain l'engager par ses conseils à montrer plus de modestie; Lysandre, accoutumé à commander partout, redoubla d'insolence. Agésilas alors, usant de son autorité pour le remettre à sa place, le traita avec fierté,

et, afin de l'humilier davantage, le chargea des emplois qu'on ne donnait qu'aux subalternes; il le nomma commissaire des vivres.

Le superbe Lysandre, indigné de ce mépris, retourna à Sparte, et porta son ressentiment au point de tramer une conjuration pour renverser le gouvernement : comme il descendait d'Hercule, il espérait qu'une révolution lui ouvrirait le chemin du trône, et il s'assura du secours de la prêtresse de Delphes pour y parvenir.

Un jeune homme d'une rare beauté, nommé Silène, devait paraître dans le temple comme fils d'Apollon, et annoncer aux Grecs les ordres de ce dieu pour couronner Lysandre; mais, au moment marqué pour exécuter ce dessein, Silène disparut : la conspiration échoua. Toute cette intrigue ne fut découverte qu'après la mort de Lysandre.

Cependant Tissapherne, qui avait profité de la trêve pour rassembler toutes ses forces, leva le masque, et ordonna aux Grecs de sortir de l'Asie. Agésilas réunit ses troupes et feignit de vouloir entrer en Carie. Tissapherne y marcha promptement pour le prévenir : mais le roi de Sparte, changeant tout à coup de direction, s'empara de la Phrygie qui était presque sans défense, et y fit un grand butin.

Apres avoir exercé quelque temps ses troupes à Éphèse pour y rétablir l'ordre et la discipline, il répandit le bruit d'un projet d'invasion en Lydie. Tissapherne, croyant que c'était encore une ruse, marcha de nouveau vers la Carie; mais Agésilas entra promptement en Lydie, et s'approcha de Sardes, où se trouvaient tous les trésors du satrape.

Celui-ci, craignant de perdre ses richesses et la capitale de son gouvernement, accourut si précipitamment pour les défendre, qu'il laissa derrière lui la moitié de son armée. Agésilas, profitant de cette faute, tomba brusquement sur ses troupes, en fit un grand carnage, pilla son camp, le força lui-même de se renfermer dans Sardes, et leva des contributions dans toute la province.

Tissapherne fut accusé de trahison à la cour de Perse : son malheur y parut un crime. Artaxerce lui dépêcha un officier, nommé Trithaüst, qui le surprit dans le bain, le poignarda et envoya sa tête à Suze.

Trithaüst demanda ensuite la paix à Agésilas : ce prince n'accorda qu'une trêve, voulant attendre les ordres de Sparte; il consentit seulement à s'éloigner de Sardes, et à recevoir trente talents pour son armée qui s'établit en Phrygie.

Les Lacédémoniens refusèrent la paix aux Perses, et ajoutèrent au commandement confié au roi de Sparte celui de l'armée navale : jamais, avant lui, personne n'avait commandé à la fois sur terre et sur mer les forces de la république.

Agésilas aurait dû laisser, sous ses ordres, l'armée navale au chef qui l'avait dirigée jusque-là avec succès; mais les plus grands hommes ont leurs faiblesses : le roi de Sparte, entraîné par des affections de famille, qui devraient toujours céder à l'intérêt public, mit à la tête de la flotte Pisandre, son beau-père, homme vain comme tous ceux à qui la faveur tient lieu de mérite et de talent.

Le satrape Phanabaze, voyant la Phrygie ruinée par l'armée grecque, vint

trouver Agésilas, et obtint de lui, en lui offrant de fortes contributions, qu'il sortirait de cette province.

On remarqua dans leur conférence le contraste du luxe asiatique et de la simplicité spartiate. Pharnabaze s'y montra à la tête d'un superbe cortége; il était couvert d'étoffes somptueuses, éclatantes de pierreries; on étendait sous lui des tapis magnifiques. Il trouva le roi de Sparte vêtu comme un simple citoyen, armé comme un soldat, et couché sur l'herbe au pied d'un arbre. Du temps de Plutarque, on voyait encore la lance de ce roi : elle n'avait rien qui la distinguât des lances communes, et ne brillait que par l'éclat de la gloire du héros qui l'avait portée.

L'esprit, le courage et la modestie d'Agésilas excitaient l'admiration générale. Les alliés s'attachaient à lui avec enthousiasme; et, dans tous les lieux où il passait, on se disposait à embrasser son parti. Son armée se grossissait chaque jour, et il se préparait à marcher au centre de l'Asie pour faire trembler le roi de Perse dans son palais de Suze, et pour l'empêcher de jamais troubler le repos de la Grèce; mais Artaxerce, qui connaissait la valeur des Grecs, et comptait peu sur le fer et sur la force pour les arrêter, employa l'adresse et l'or à les désunir : il n'ignorait pas à quel point l'orgueil de Sparte irritait les différentes villes de la Grèce, et il profita des divisions de ce pays pour sauver le sien.

Timocrate, chargé de l'exécution de ses ordres et de la distribution d'une somme d'argent considérable, parcourut toute la Grèce, s'efforçant de gagner les magistrats des principales villes, et de les soulever contre Lacédémone.

Les Thébains secouèrent les premiers son joug; les Athéniens firent alliance avec eux, et leur promirent des secours.

Conon vint alors à la cour de Perse pour l'engager à joindre ses armes à celles de la ligue thébaine.

Le succès de la négociation ne pouvait être douteux, puisque cette guerre était l'ouvrage de la politique d'Artaxerce.

Le prétexte des premières hostilités fut une querelle entre les Phocéens et les Locriens, qui se disputaient la propriété d'un terrain. Les spartiates chargèrent l'un de leurs rois, Pausanias, de rejoindre Lysandre qui était avec des troupes en Béotie, et d'appuyer les prétentions des Phocéens.

Les Thébains se décidèrent alors à commencer la guerre, et à attaquer Lysandre pour empêcher sa jonction avec Pausanias : ils remportèrent une victoire complète; Lysandre périt dans le combat.

Ce guerrier, justement célèbre, avait renversé Athènes et élevé Lacédémone sur toute la Grèce; ses nombreux succès prouvent son habileté : mais, s'il porta au comble la gloire de sa patrie, il prépara son abaissement en la rendant insatiable de richesses et de pouvoir. Comme il avait dépouillé beaucoup de villes de leurs trésors, on le crut longtemps avare. Il mourut pauvre, et, après sa mort, on reconnut que l'ambition avait été sa seule passion : elle développa sans doute ses grands talents; mais comme elle était immodérée, elle lui fit commettre beaucoup de violences et de perfidies.

Je crois qu'on a eu tort de le compter au nombre des grands hommes : on n'est digne de ce titre qu'en unissant la justice à la gloire; et peut-on l'accorder à celui qui, abusant de sa victoire pour détruire la liberté, soumit Athènes à l'odieux pouvoir de trente tyrans?

L'histoire, plus juste, devrait réserver pour la vertu le titre de *grand*, et ne donner que celui de *célèbre* à ceux dont la renommée est souillée par des injustices et tachée par des vices.

Sparte, apprenant les défaites de Lysandre, en accusa la lenteur de Pausanias : ce roi fut condamné à mort, et se déroba au supplice par la fuite.

Les éphores écrivirent à Agésilas de revenir en Laconie avec son armée : cet ordre lui arriva au moment où il se croyait certain de conquérir la Perse; il obéit modestement, prouvant par là qu'à Lacédémone les lois commandaient aux hommes, et non les hommes aux lois; mais comme il attribuait la guerre civile qui le rappelait à l'or répandu dans la Grèce par Artaxerce, dont une monnaie portait le titre et l'effigie d'un *archer*, il dit en raillant : « Toutes les » forces des Perses ne m'auraient pas fait quitter l'Asie, mais trente mille ar» chers m'en ont chassé. »

Avant son retour les Athéniens, les Thébains et les Corinthiens, réunis au nombre de vingt-quatre mille hommes, marchèrent contre les Spartiates. Les armées se rencontrèrent près de Sicyone. Le combat fut long : les Lacédémoniens remportèrent l'avantage. Les Athéniens se retirèrent en bon ordre; mais les alliés prirent la fuite.

Dans le même temps Conon, à la tête de cent vaisseaux de Perse et d'Athènes, fit voile vers la Chersonèse, et rencontra vis-à-vis de Cnide, ville de Carie, la flotte lacédémonienne, forte de cent vingt vaisseaux. Pisandre eut d'abord l'avantage, mais il périt dans le combat. La flotte de Sparte prit la fuite, et Conon, victorieux, s'empara de cinquante galères.

Agésilas, débarqué en Grèce, était près d'arriver en Laconie. Les éphores lui firent dire de se rendre en Béotie pour y prendre le commandement de l'armée campée dans la plaine de Coronée. Les Orchoméniens s'étaient joints à elle; d'un autre côté les Thébains, unis aux Argiens, arrivèrent aussi à Coronée. Agésilas leur livra bataille : Xénophon, qui était présent, en parle comme de la plus furieuse et de la plus disputée qu'il eût vue.

Les Thébains furent enfin forcés de se retirer; mais Agésilas faillit perdre la victoire en voulant la compléter. Par une marche rapide il avait tourné les Thébains, et leur coupait la retraite. Ceux-ci, désespérés, firent de toute leur infanterie une masse qui renversait tout obstacle, et que les Lacédémoniens ne purent jamais percer. Agésilas s'y précipitant pour l'enfoncer, fut entouré et blessé de plusieurs coups de pique : cinquante jeunes Spartiates, par des prodiges de valeur, le tirèrent de ce danger. Revenu au gros de sa troupe, il ouvrit ses bataillons pour faire un passage aux braves Thébains, qu'il se contenta de harceler quelque temps dans leur retraite.

Malgré ses blessures, il ne voulut rentrer dans sa tente qu'après avoir vu relever les morts et les avoir fait placer sur leurs boucliers. Lorsqu'il eut rem-

pli ce devoir, il dressa un trophée dans la plaine, et revint à Sparte, où il jouit des transports qu'excitait sa victoire. Ce qu'on admira autant que son courage, ce fut cette antique simplicité lacédémonienne qu'il avait conservée intacte au milieu des faveurs de la fortune et du luxe de l'Asie.

La modestie n'est pas incompatible avec la fierté : comme on donnait un jour devant lui le titre de grand roi au roi de Perse, il répondit : « Comment » ce prince serait-il plus grand que moi s'il n'est pas plus vertueux ! » Son âme élevée aimait sans doute un peu trop la gloire qu'on achète à la guerre au péril de sa vie ; il se plaisait même à la lutte et aux exercices du corps, qui préparent aux fatigues militaires en augmentant la force ; mais il se moquait des triomphes olympiques, et, pour en faire sentir la vanité, il engagea sa sœur Cynisca à envoyer son char en Élide. Elle y gagna le prix de la course. Il apprit par là aux Grecs que cette gloire ne prouvait d'autre mérite que celui de la richesse.

Ce fut peu de temps après son retour à Sparte qu'il découvrit, dans les papiers de Lysandre, le complot tramé par celui-ci pour s'emparer du trône ; il y trouva même un discours qu'il devait prononcer pour séduire le peuple, et qui avait été composé par l'orateur Cléon. Agésilas, irrité, voulait communiquer au sénat tous les détails de cette conspiration ; mais un éphore lui dit : « Au lieu de déterrer Lysandre, je vous conseille d'enterrer ses lettres et sa » harangue. » Il sentit la sagesse de ce conseil, et le suivit.

Après quelques jours de repos il retourna à son armée, et attaqua la ville de Corinthe par terre, tandis que Téleutius, son frère, la bloquait avec sa flotte.

Cependant Conon, victorieux, poursuivant le cours de ses triomphes, obtint de Pharnabaze cinquante talents pour rétablir les murs du Pirée. Il parcourut d'abord avec sa flotte les côtes de la Laconie, qu'il ravagea, et revint à Athènes, où il fut reçu en triomphe comme le restaurateur de sa patrie. Il se servit de l'or de Pharnabaze pour en relever les murs : ainsi Athènes, autrefois brûlée par les Perses, fut alors rebâtie avec leur argent.

On ne peut exprimer la douleur et la rage des Spartiates lorsqu'ils apprirent la résurrection d'Athènes : on craint toujours ceux qu'on a opprimés. Lacédémone voyait dans la renaissance de cette république la perte de sa souveraineté sur la Grèce, et l'annonce d'une vengeance prochaine.

La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers : Sparte se vengea bassement de Conon, et sacrifia les intérêts de la Grèce à ses ressentiments. Elle envoya Antalcide à Sardes pour négocier avec le satrape Théribaze aux dépens de la liberté des villes ioniennes. Conon, chargé par Athènes de croiser cette funeste négociation, n'y put réussir. Les Spartiates l'accusèrent auprès d'Artaxerce d'avoir trahi les intérêts de ce prince en employant ses trésors à relever une ville ennemie ; ils lui supposèrent le projet d'enlever aux Perses l'Éolie et l'Ionie ; enfin ils vendirent à Artaxerce les villes grecques d'Asie pour acheter la perte d'un héros.

Théribaze ne conclut pas encore la paix ; mais il envoya des secours en argent aux Lacédémoniens, et, après avoir fait arrêter Conon, il fit conduire cet homme célèbre à Suze. On croit qu'il y fut décapité ; l'histoire n'en donne

aucune certitude : ce qu'on sait, c'est qu'il disparut et ne laissa derrière lui que la trace brillante de ses exploits et de ses vertus.

La chaîne dont Sparte avait lié la Grèce était rompue; la discorde se montra partout pour alimenter le feu de la guerre : Corinthe se trouvait divisée par des factions; les Spartiates en profitèrent pour y pénétrer. On y commit d'affreux massacres; mais les Argiens et les Béotiens battirent les troupes lacédémoniennes, et les forcèrent à la retraite.

La république de Rhodes, qui avait longtemps vécu sous la protection d'Athènes, était alors agitée par les querelles sanglantes de la démocratie et de l'oligarchie. Sparte, pour soutenir les oligarques, envoya Téleutius à Rhodes avec vingt-sept vaisseaux : il y débarqua et renversa la démocratie qui triomphait dans cette île.

Les Athéniens, voulant la relever, chargèrent Thrasybule d'y marcher; mais comme il était en route, quelques paysans, maltraités par ses soldats, l'assassinèrent : ainsi l'indiscipline athénienne fit périr le libérateur d'Athènes.

Cette ville voyait tomber ses héros. Cependant un jeune guerrier, Iphicrate, donnait, à vingt ans, l'espoir de les voir revivre en lui : chargé, malgré son âge, du commandement d'un corps d'armée, il battit à Léché les troupes qu'Agésilas y avait placées, et força les Spartiates à laisser en paix les Thébains. Pour prix de ce succès, Athènes lui donna le commandement général, jusque-là confié à Thrasybule. Son habileté justifia ce choix; il défendit avec succès toutes les villes de la côte de l'Hellespont, et défit dans une embuscade le Spartiate Anaxibias. Mais, tandis qu'il remportait ces avantages, un corps de troupes d'Égine et de Lacédémone ravageait l'Attique. Chabrias marcha contre elles et les repoussa. Son absence avait dégarni Athènes; Téleutius en profita, entra de nuit dans le Pirée, prit, détruisit plusieurs vaisseaux, et jeta l'alarme dans la ville.

Enfin, l'an du monde 3617, Athènes et Sparte, lasses de se déchirer mutuellement, firent la paix et la conclurent aussi avec la Perse. Ce traité, que Plutarque appelle avec raison la ruine et le déshonneur de la Grèce, prit le nom du Spartiate Antalcide, qui l'avait négocié et signé.

Par cette paix, les villes d'Asie rentrèrent sous la domination des Perses, ainsi que l'île de Chypre. Les Athéniens ne conservèrent de souveraineté que sur Lemnos et Scyros : la domination de Lacédémone se réduisit à la Laconie et à la Messénie. Le reste de la Grèce recouvra son indépendance, et fut délivré du joug de Sparte, d'Athènes, de Corinthe et de Thèbes.

Ce fut ainsi que les rois de Perse, tant de fois vaincus par l'union des Grecs, devinrent victorieux par leurs discordes. Soixante ans auparavant, le fameux Cimon avait dicté la loi au roi Artaxerce Longue-Main, et la Grèce la reçut d'Artaxerce Mnémon par le traité d'Antalcide.

La honte de cette paix fut généralement attribuée à Sparte qui l'avait provoquée, et cette humiliation excita contre elle une haine qui ne tarda pas à éclater.

NOUVEAUX TROUBLES DANS LA GRÈCE.

(An du monde 3626. — Avant Jésus-Christ 378.)

Renouvellement de la guerre. — Révolution à Thèbes. — Exil de quatre cents citoyens. — Pélopidas au nombre des exilés. — Caractère de Pélopidas et d'Épaminondas. — Conspiration de Pélopidas favorisée par Épaminondas. — Succès de cette conspiration. — Victoire de Chabrias. — Le bataillon sacré. — Victoire de Pélopidas. — Armement à Sparte. — Bataille de Leuctres. — Victoire d'Épaminondas. — Défense de Sparte assiégée. — Conspiration déjouée par Agésilas. — Mort courageuse d'Ischolas. — Emprisonnement et jugement de Pélopidas et d'Épaminondas. — Leur acquittement. — La bataille *sans larmes*.— Éducation de Philippe à Thèbes. — Révolution en Thessalie. — Gouvernement d'Alexandre de Phères. — Sa tyrannie. — Emprisonnement de Pélopidas. — Nouveau commandement d'Épaminondas. — Liberté de Pélopidas. — Sa victoire sur Alexandre. — Sa mort. — Affliction des Thébains à ce sujet. — Mort d'Alexandre. — Trait de courage du soldat Isadas. — Victoire d'Agésilas. — Bataille de Mantinée. — Mort d'Épaminondas. — Traité de paix. — Expédition d'Agésilas. — Sa mort. — La guerre des alliés. — Mort de Chabrias. — Commandement de Charès. — Exil de Timothée. — Témérité d'Iphicrate. — Repos d'Athènes.

Les passions qui avaient mis toute la Grèce en armes ne furent point éteintes par ce honteux traité, ouvrage de la lassitude et non de la raison. Un court repos leur rendit leurs premières forces.

Thèbes et Corinthe étaient mécontentes de la paix d'Antalcide, qui avait affranchi les villes de leur dépendance, tandis que Sparte, après avoir diminué leur autorité, conservait la sienne sur la plus grande partie du Péloponèse.

L'ambition lacédémonienne donna bientôt à la haine de nouveaux aliments : sous un léger prétexte, les Spartiates firent la guerre aux Olinthiens, et s'emparèrent de Potidée, leur alliée. Une entreprise plus audacieuse porta l'exaspération au plus haut point.

La ville de Thèbes était agitée par deux partis, que leurs intérêts opposés rendent en tout temps inconciliables lorsqu'un troisième pouvoir ne les comprime pas : ces deux partis étaient celui de la démocratie et de l'oligarchie.

Le premier veut l'égalité, et mène presque toujours à l'anarchie; l'autre, sous prétexte de conserver l'ordre public en plaçant le gouvernement dans les mains des hommes les plus riches, les plus instruits et les plus distingués, conduit souvent à la tyrannie.

Ces deux factions étant alors fort animées l'une contre l'autre, le général spartiate Phébidas profita de leurs divisions, promit d'appuyer les oligarques, et s'introduisit dans la citadelle dont il s'empara.

Le parti populaire, abattu, se vit livré aux vengeances de ses ennemis, qui en proscrivirent tous les chefs; quatre cents citoyens se bannirent eux-mêmes, et cherchèrent un asile dans la ville d'Athènes, toujours favorable à la démocratie.

Au nombre de ces exilés on remarquait Pélopidas, déjà connu par des exploits guerriers, et dont le noble caractère promettait un libérateur et un héros à sa patrie. Épaminondas, digne de partager sa gloire, et qui devait même la surpasser, était lié avec lui d'une amitié qu'aucune rivalité ne put affaiblir; elle se soutint également dans le malheur et dans la prospérité : mais quoique Épaminondas fût du même parti que son ami, il ne l'accompagna pas dans sa fuite, et resta tranquille à Thèbes : son amour pour la littérature et pour la philosophie, le faisant croire exempt d'ambition, le mit à l'abri de la haine d'un gouvernement soupçonneux et jaloux.

Il était évident que Phébidas, en s'emparant de Cadmée en pleine paix, avait fait une infraction au droit des gens, qui devait alarmer toutes les villes libres. Le sénat de Sparte prouva plus dans cette occasion sa mauvaise foi que sa justice : il condamna Phébidas à l'amende, mais il conserva la citadelle de Cadmée, et fit mettre à mort Isménie, général thébain, et l'un des chefs du parti populaire.

Cet acte de violence rendit la haine de Thèbes irréconciliable : les proscriptions civiles ne sont que des malheurs; celles qu'exerce l'influence étrangère sont des affronts.

Rien n'aveugle comme l'ambition : Agésilas lui-même défendit Phébidas, disant que si son entreprise n'était pas juste, elle était au moins très-utile. Son orgueil pour sa patrie lui faisait oublier cette maxime bien plus vraie, sortie de sa bouche : « La justice est la première de toutes les vertus, puisque si tous les » hommes étaient justes, on n'aurait pas besoin de lois. »

Au reste, Sparte ne tarda pas à éprouver la vérité d'une autre maxime qu'on perd trop souvent de vue : c'est que tout ce qui est injuste devient à la longue plus nuisible qu'utile. Tout parut dans les premiers moments justifier les fautes de Lacédémone et favoriser son ambitieuse politique.

Les Olinthiens, qui s'étaient révoltés, et qui avaient tué le général Téleutius, furent vaincus par Agésilas et obligés de se rendre. Le gouvernement thébain, protégé par les Spartiates, se trouvait forcé de suivre leurs lois. Athènes et Corinthe redoutaient leurs armes. La domination de Sparte sur la Grèce paraissait établie : la décadence suit de près une grandeur excessive; et la fière Lacédémone, qui devait bientôt l'éprouver, était loin de prévoir alors que deux simples citoyens de Thèbes fussent destinés par le sort à renverser sa puissance.

Ces deux hommes étaient Pélopidas et Épaminondas : leur vertu fit leur grandeur; l'amour de leur patrie et le désir de la sauver furent leur seule ambition.

Tous deux, également célèbres par leurs succès militaires, brillaient par des qualités différentes : Pélopidas, riche, généreux, uniquement occupé des

affaires publiques, excellait dans tous les exercices du corps, ses seuls amusements.

Épaminondas, pauvre, désinteressé, refusant les secours même de l'amitié, exempt d'ambition, n'aimait que les lettres et la philosophie, et ne put être arraché à ses études favorites que par les extrêmes dangers de sa patrie. Excellent citoyen, juste dans ses actions et franc dans son langage, tout mensonge, même en riant, lui paraissait un crime. Resté à Thèbes dans le temps de la tyrannie aristocratique et de la domination étrangère, il attendait impatiemment l'occasion de briser cette double chaîne.

L'orgueil de Lacédémone lui en donna les moyens. On doit ménager les ennemis vaincus : l'opprimé qu'on pousse au désespoir devient redoutable. Le sénat de Sparte, qui voulait tout faire ployer sous sa volonté, ordonnna aux Athéniens de chasser les bannis de Thèbes réfugiés chez eux. Cette persécution les détermina à tenter l'entreprise la plus audacieuse. Pélopidas les arma, et conçut le projet de rentrer à leur tête dans sa patrie, et d'y renverser le gouvernement aristocratique.

Il confia le plan de cette conspiration aux amis qu'il avait laissés à Thèbes. Épaminondas les excitait à le favoriser. Pélopidas, avec douze de ses compagnons, entra de nuit dans la ville : déguisés en paysans, ils se cachèrent dans la maison de Charron, dont la fidélité leur était connue. Quarante-huit autres bannis vinrent les y joindre. Le greffier des principaux magistrats de la ville, Philidas, un des conjurés, invita tous les chefs du gouvernement à un grand festin pour les éloigner de leurs fonctions, et pour les livrer tous réunis à la vengeance de leurs ennemis.

Comme ils étaient à table, dans la chaleur du festin, un courrier d'Athènes arriva : il apportait des lettres qui révélaient le plan de la conspiration dans tous ses détails. Archias, chef de l'oligarchie, ivre de plaisir et de vin, prit les dépêches sans les lire, les jeta sur son lit, et dit en riant : « A demain les affaires sérieuses. » Il se livra de nouveau à la joie qui animait les convives.

Cependant les conjurés se mirent en marche, et se divisèrent en deux troupes : l'une, commandée par Pélopidas, força la maison du gouverneur Léontide, qui périt après avoir vendu chèrement sa vie; l'autre, introduite chez Philidas, entra dans la salle du festin et massacra tous les magistrats.

Les conjurés, s'étant ensuite tous réunis, forcèrent les prisons, enfoncèrent les boutiques des fourbisseurs, et se répandirent dans toute la ville en criant : « Liberté ! liberté ! » Épaminondas les seconda par son éloquence et par son épée.

Le reste des bannis, qui était déjà retourné à Athènes, croyant la conspiration découverte et manquée, accourut promptement en apprenant ce succès inespéré. Une armée athénienne les suivit; les villes de Béotie envoyèrent des secours. Le peuple, enthousiasmé par le courage et les harangues de Pélopidas, le proclama son libérateur.

Les Lacédémoniens se renfermèrent dans la citadelle, et ils y furent assiégés par Pélopidas et Épaminondas, déjà à la tête de douze mille hommes : la gar-

nison, dépourvue de vivres, ne put attendre le secours de Sparte, et capitula. Le sénat de Lacédémone, toujours inflexible, fit punir de mort les généraux qui avaient signé cette capitulation.

Cependant le roi de Sparte, Cléombrote, entré en Béotie, la ravageait; son invasion effrayait Athènes : à peine relevée de ses ruines, cette république sentait le besoin du repos, et se décidait à rompre son alliance avec Thèbes; mais Pélopidas, aussi habile que brave, trouva le moyen de compromettre les Athéniens, et de les forcer à déclarer la guerre à Sparte.

Connaissant le caractère présomptueux de Sphodrias, général spartiate qui commandait des troupes dans l'Attique, il lui fit conseiller sous main de s'emparer du Pirée. Ce général malhabile tenta cette entreprise, et échoua. Athènes se plaignit vivement de cette hostilité, et demanda le châtiment de Sphodrias. Agésilas, cédant aux prières de son fils, lié d'amitié avec ce général, le fit absoudre. Un tel déni de justice irrita au dernier point les Athéniens, qui renouèrent leur alliance avec Thèbes.

Chabrias, commandant l'armée d'Athènes, arrêta par d'habiles manœuvres la marche d'Agésilas. S'étant ensuite embarqué, il combattit les Spartiates sur mer, près de Naxos, les défit complétement, leur prit trente-deux vaisseaux, et rentra triomphant dans le Pirée.

Une autre flotte athénienne, commandée par Timothée, fils de Conon, ravagea les côtes de Laconie, s'empara de Corcyre, et battit une flotte lacédémonienne. Le général spartiate Mnésippe périt dans cette bataille.

Sparte avait obtenu des secours du roi Denys, alors tyran de Syracuse : ce prince lui envoya dix galères; mais elles furent prises en route par Iphicrate, qui remplaçait Timothée dans le commandement de la flotte athénienne.

Le roi Agésilas, malgré toute son habileté, ne put jamais forcer Pélopidas à livrer bataille : l'adroit Thébain, manœuvrant avec agilité, évitait toute affaire décisive, réduisait la guerre à des affaires de postes, qui lui donnaient le temps et le moyen d'exercer et d'aguerrir ses troupes.

Agésilas fut blessé dans un de ces petits combats, où Antalcide lui reprochait en riant d'apprendre la guerre aux Thébains.

Ils prouvèrent bientôt qu'ils savaient profiter de ses leçons. Le premier combat important eut lieu près de Tégire. Pélopidas avait formé un corps de jeunes gens unis par les liens d'une amitié inviolable et d'une confraternité d'armes qui ne leur permettaient, dans aucune circonstance, d'abandonner leurs compagnons : ce corps, devenu si fameux sous le nom de *bataillon sacré,* s'illustra, pour la première fois, au combat de Tégire.

Pélopidas, à la tête de ces braves guerriers, enfonça une phalange lacédémonienne, la mit en fuite, et décida ainsi la victoire. Cet avantage accrut d'autant plus la gloire de Pélopidas, que jamais, avant ce jour, les Lacédémoniens n'avaient été battus par un ennemi inférieur en nombre.

La guerre qui troublait la Grèce ne convenait point pour le moment à la politique d'Artaxerce, parce qu'elle occupait nécessairement une partie de l'argent et des forces qu'il voulait alors employer uniquement contre l'Égypte;

il se servit donc de son influence pour ramener la paix dans une contrée où ses intrigues avaient semé la discorde.

Chaque parti voulant se ménager son appui, on renouvela, comme il le désirait, le traité d'Antalcide; et les villes grecques, reprenant leur indépendance, chassèrent toutes les garnisons placées par les Lacédémoniens.

Ce mouvement excita quelques troubles, qu'Iphicrate sut apaiser. Il passa ensuite avec vingt mille Grecs au service d'Artaxerce, qui les envoya en Égypte: cette expédition n'eut point le succès que le roi de Perse en avait espéré.

Lacédémone se trouvant abaissée à son tour comme Athènes l'avait été, la Grèce jouit de quelque repos et de quelque liberté; mais cette tranquillité fut bientôt troublée par l'ambition de Thèbes.

Cette république, à peine délivrée, voulut dominer à son tour. Les exemples les plus récents de la vengeance qui suit l'oppression, et de l'humiliation qui punit l'orgueil, n'empêchèrent pas les Thébains de vouloir enlever aux républiques voisines la liberté qu'ils venaient de reconquérir eux-mêmes si miraculeusement.

Ils déclarèrent la guerre aux habitants de Platée et de Thespies, et détruisirent ces deux villes. Athènes voulut en vain employer sa médiation en leur faveur; on lui répondit avec tant de fierté, qu'elle rompit son alliance avec Thèbes.

Sparte reprit les armes; mais, avant de commencer les hostilités, on ouvrit des conférences pour terminer ces différends par un accord.

Dans une de ces assemblées, Agésilas déclara aux Thébains que la guerre était inévitable s'ils ne voulaient pas exécuter ponctuellement le traité, et rendre la liberté aux villes de la Béotie. Épaminondas, que le vœu de ses concitoyens avait enlevé aux lettres et placé à la tête du gouvernement, répondit vivement que Sparte devait commencer par affranchir les villes de la Laconie et de la Messénie avant de plaider pour les autres contrées de la Grèce.

Agésilas, irrité, effaça du traité le nom de Thèbes, rompit la conférence et déclara la guerre.

Sparte fit marcher promptement en Béotie onze mille Lacédémoniens et treize mille alliés sous les ordres du roi Cléombrote. Ce prince envoya des hérauts aux Thébains pour les sommer de rebâtir Platée et Thespies, et, sur leur refus, il marcha vers Leuctres, où se trouvait alors leur armée.

Les forces de Thèbes ne se montaient qu'à six mille hommes; mais ils avaient à leur tête Epaminondas et Pélopidas.

Épaminondas commandait l'armée. Employant dans cette circonstance une nouvelle tactique, il porta presque toutes ses forces à son aile gauche, et ne laissa au centre et à l'aile droite qu'une ligne très-mince qu'il étendit pour déborder Cléombrote.

Lorsque celui-ci aperçut ces dispositions, il voulut changer son ordre de bataille; mais Pélopidas, à la tête du bataillon sacré, l'attaqua pendant son mouvement et mit les Spartiates en désordre. Épaminondas alors s'ébranla avec l'aile qu'il avait fortifiée, et décida la victoire.

Cléombrote se défendit en vain avec une valeur digne de Sparte; il fut tué, ainsi que son fils Cléonyme, ses principaux officiers et l'élite de ses soldats. Il y eut une mêlée terrible autour de lui; on se battait de part et d'autre avec acharnement pour s'emparer de son corps et pour le défendre. Épaminondas, voyant que ce stérile point d'honneur prolongeait seul le combat, laissa les Spartiates enlever leur roi : il porta ensuite toutes ses troupes sur l'autre aile et la tailla en pièces.

La cavalerie thébaine, enfonçant tout ce qui se présentait devant elle, rompit tous les rangs, et changea la retraite en déroute complète. On vit dans cette journée combien cette cavalerie était supérieure à celle de Sparte. Les riches Spartiates, en entrant en campagne, donnaient leurs chevaux à des soldats neufs qui ne savaient pas les conduire. La cavalerie thébaine était longtemps exercée.

Avant la bataille on vint dire à Épaminondas que les augures ne paraissaient pas favorables; il répondit en citant ce vers d'Homère :

Défendre sa patrie est le meilleur présage.

Les Lacédémoniens perdirent dans cette journée quatre mille hommes, et Thèbes quatre cents.

Épaminondas, toujours simple dans ses mœurs et pur dans ses sentiments, ne s'enivra pas d'un si grand triomphe, et dit seulement qu'il était heureux de la joie que sa victoire donnerait à son père et à sa mère.

Sparte montra dans cette circonstance son austère fierté : on célébrait les jeux lorsque la nouvelle arriva; les éphores ne permirent pas qu'ils fussent interrompus. On félicita les parents des morts; les survivants furent reçus avec mépris : leurs mères et leurs femmes osaient à peine les regarder; on devait même, suivant la coutume, les bannir des repas publics, les obliger à raser à moitié leur barbe, et les forcer à se couvrir de vêtements grossiers : mais, comme le nombre des fuyards était trop considérable, le roi Agésilas décida que l'indulgence devenait nécessaire, et dit : « Laissons dormir aujourd'hui la loi; » demain nous la réveillerons. »

Thèbes, victorieuse, trouva partout des alliés : les Éléens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens embrassèrent son parti. La cause qui l'emporte paraît toujours la meilleure : le succès ne fait que trop souvent l'opinion.

L'aristocratie qui gouvernait dans Argos, craignant de perdre son pouvoir protégé par Lacédémone, voulut comprimer les partisans de la démocratie; mais ils soulevèrent le peuple, qui massacra les riches et les grands.

L'armée d'Épaminondas et de Pélopidas, grossie par ces nouveaux alliés, se trouva bientôt forte de soixante mille hommes. Elle traversa l'Eurotas malgré la résistance des ennemis, qui lui tuèrent beaucoup de monde. L'ancien proverbe, qui disait que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi, fut cette fois démenti.

Épaminondas entra dans ses faubourgs. Agésilas, au milieu d'un si grand

danger, ne perdit ni le sang-froid ni l'espérance : il mit en liberté et arma six mille Ilotes, garnit tous les postes d'hommes intrépides, se retrancha sur une hauteur avec le gros de l'armée, et, malgré les murmures des citoyens et les provocations de l'ennemi, évita prudemment tout combat général, dont le mauvais succès aurait pu entraîner la ruine totale de la république.

Dans ce moment périlleux, où Lacédémone avait besoin de tant de courage et d'union pour se sauver, il se forma une conspiration dont l'objet était de changer le gouvernement. Deux cents conjurés s'étaient déjà saisis d'un poste important : le sénat voulait les faire attaquer et tuer; Agésilas regarda ce moyen violent comme d'autant plus dangereux qu'on ignorait le nombre des complices. Il alla seul trouver les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce n'est pas là où » je vous avais envoyés; » et il leur indiqua les lieux où ils devaient se rendre. Étonnés de son audace, et croyant que leur complot n'était point découvert, ils obéirent.

Un Lacédémonien, nommé Ischolas, imita pendant ce siége le dévouement héroïque de Léonidas : chargé de défendre un étroit passage qui couvrait la ville, et voyant qu'il était tourné, il renvoya au camp les plus jeunes soldats, et, ne gardant près de lui que quelques vieux guerriers, il défendit son poste jusqu'à la mort.

Épaminondas aurait pu prendre Sparte; mais ce grand homme, que la fortune n'aveuglait pas, sentit que la ruine de Lacédémone exciterait la jalousie des Grecs, et les armerait tous contre Thèbes; il se contenta d'humilier l'orgueil de Sparte, et de la forcer, par un traité de paix, à rendre la Messénie à ses anciens maîtres.

Les Messéniens, apprenant cette nouvelle inespérée, accoururent en foule de Sicile, et se partagèrent ces terres regrettées qu'avaient possédées leurs pères, et qu'ils n'avaient jamais cru revoir.

L'amour de la liberté rendait dans la Grèce les lois si sacrées, que la gloire la plus brillante ne trouvait point d'égide contre elle. Épaminondas et Pélopidas pouvaient s'attendre à être reçus dans Thèbes en triomphe : on les mit en prison, et on les appela en jugement pour avoir gardé le commandement de l'armée au delà du terme prescrit par les lois.

Pélopidas employait en vain son éloquence pour se justifier; Épaminondas triompha par sa noble audace. « Citoyens, dit-il, je ne cherche point à me dé- » fendre : je mourrai content si vous déclarez dans votre arrêt que j'ai vaincu » les ennemis à Leuctres, assiégé Sparte, affranchi Messène, rendu Thèbes l'ar- » bitre de la Grèce, et que toutes ces actions glorieuses je les ai faites sans » l'aveu des Thébains. » Cette fermeté réussit : il fut absous.

Tout gouvernement malheureux est attaqué : une nouvelle conspiration éclata dans Sparte. Agésilas perdit patience; et, d'accord avec les éphores, il marcha contre les conspirateurs, s'en saisit, et les fit tous périr sans les juger.

La fière Lacédémone, abaissée, implora le secours des villes qu'elle avait précédemment opprimées. Athènes et Corinthe, jalouses de Thèbes, consenti-

rent à faire une ligue avec Sparte, à condition qu'une parfaite égalité existerait entre elles.

Le poids de cette ligue ne put maintenir la tranquillité : les Arcadiens s'emparèrent de Pallène; les Thébains se déclarèrent pour eux, et, quoique Chabrias, à la tête de vingt-deux mille hommes, défendît avec vigueur l'entrée du Péloponèse, Épaminondas, après un vif combat, força ce passage, s'empara de Sicyone, et mit le siége devant Corinthe.

Mais Chabrias, fortifié par de nouveaux secours, le contraignit de se retirer. Thèbes, trop accoutumée au succès, ôta le commandement à Épaminondas : ses affaires en souffrirent, et elle fut bientôt obligée de le lui rendre.

La haine qui animait les Grecs les uns contre les autres, les aveuglait toujours au point d'appeler l'intervention du roi de Perse dans leurs querelles, et de solliciter honteusement l'appui de l'ennemi naturel, qui ne désirait que leurs discordes et leur ruine.

Rien n'est plus opposé au bon sens que la passion. Lacédémone avait envoyé demander des troupes à Artaxerce : elle n'avait obtenu que deux mille mercenaires; mais elle traitait encore, et espérait de plus grands secours.

Pélopidas se rendit en Asie pour traverser cette négociation. La gloire le précédait; la fortune le suivit : aussi habile en politique qu'en guerre, il obtint ce qu'il voulut. Artaxerce fit alliance avec Thèbes, garantit l'indépendance de Messène, et promit de maintenir l'équilibre entre Athènes, Sparte, Thèbes et Corinthe.

Pendant ce temps Denys, tyran de Syracuse, envoya quelques troupes aux Lacédémoniens; et Archidamas, fils d'Agésilas, remporta une victoire complète sur les Arcadiens et les Argiens réunis. Comme aucun Spartiate n'y périt, on appela cette bataille la *bataille sans larmes*.

Ce fut alors que la Macédoine commença à fixer l'attention de la Grèce. Perdiccas et Ptolémée, fils d'Amynthas s'y disputaient la couronne. Pélopidas, choisi par eux pour médiateur, termina leur différend, et emmena en otage à Thèbes un troisième fils d'Amyntas, appelé Philippe, qui devint dans la suite doublement célèbre par ses talents et par le génie de son fils Alexandre.

Ce prince, élevé à Thèbes, y apprit l'art de la guerre et du gouvernement. Thèbes nourrit ainsi dans son sein celui qu'elle instruisait à devenir le dominateur de la Grèce.

Vers l'an 3634, la Thessalie fut le théâtre d'une révolution qui lui coûta beaucoup de larmes et de sang. Un homme audacieux et cruel, Alexandre de Phères, après avoir assassiné Polyphron qui commandait vingt mille Thessaliens aguerris, s'attira par sa bravoure l'affection des soldats, et se fit le tyran de son pays.

Il abusa de son pouvoir et commit beaucoup d'injustices et de violences : sa barbarie était si excessive qu'il couvrait ses prisonniers de peaux de bêtes et les faisait chasser et dévorer par les chiens. Les Thessaliens opprimés implorèrent la protection de Thèbes. Pélopidas, envoyé pour les secourir, s'empara de Larisse, força Alexandre à signer la paix, et employa tous ses

efforts à lui persuader de consolider sa puissance en lui donnant pour base la justice.

Il n'en obtint que de vaines promesses; Alexandre s'abandonna plus que jamais à son penchant pour la débauche et à l'emportement de son caractère.

Perdiccas, roi de Macédoine, périt dans ce temps. Pélopidas voulait empêcher Ptolémée de lui succéder; mais celui-ci gagna les Thébains par sa soumission et par ses présents.

Les nouveaux malheurs de la Thessalie y rappelèrent encore Pélopidas. Une révolte dans son armée arrêta ses progrès : il voulut punir les rebelles; la fuite les déroba à sa sévérité. Cette désertion l'affaiblit. Suivi d'un seul homme, il s'avança pour conférer avec Alexandre; mais ce prince perfide, le voyant sans gardes et sans défiance, le fit prisonnier et le conduisit à Phères.

Il fut jeté dans un cachot : là, couvert de haillons, privé de vivres, couché presque nu sur la paille, et chargé de chaînes, il bravait dans les fers l'orgueil du tyran, le menaçait d'une prochaine vengeance, parlait au crime le langage de la vertu, et semblait défier avec mépris le poignard suspendu sur sa tête.

Thébé, femme d'Alexandre, avait en horreur ses débauches et ses cruautés : honteuse de la misère d'un héros qu'opprimait son indigne époux, elle visita secrètement Pélopidas dans son cachot, et répandit de généreuses larmes sur ses malheurs.

Cependant l'armée thébaine ne faisait aucun progrès; les soldats fatigués de l'ignorance de leurs chefs qui les conduisaient sans art, et les compromettaient sans nécessité, les déposèrent et donnèrent le commandement à Épaminondas, qui ne servait alors que comme simple volontaire.

Tout changea dès qu'il reparut : la victoire reconnut sa voix; mais il n'osait compléter ses succès et précipiter sa marche, parce qu'il craignait d'exposer la vie de son ami. Cet intérêt, si puissant sur son cœur, le décida à négocier; et, profitant de la frayeur d'Alexandre, il lui accorda une trêve de trente jours, à condition qu'il rendrait la liberté à Pélopidas.

Le tyran, toujours incorrigible, redoubla de violences et de cruautés. Les villes de Thessalie, indignées, demandaient toutes qu'on les délivrât de ce joug odieux. Pélopidas, à peine revenu dans ses foyers, reçut l'ordre de marcher contre Alexandre. Sa femme, éplorée, le conjurait d'écouter la prudence et de se conserver : « Voilà, répondit le héros, ce qu'il faut recommander aux » jeunes gens; mais on ne doit demander au général que de conserver les au» tres. »

Lorsque son armée fut en marche, une éclipse de soleil effraya et arrêta les Thébains. Pélopidas, n'ayant pu les rassurer, leur reprocha cette lâcheté, et continua témérairement sa route avec trois cents cavaliers : peu de temps après, cinq mille Thébains, honteux d'abandonner leur chef, le rejoignirent à Cynocéphale où il campait.

Ce lieu était environné de collines; Alexandre, à la tête de vingt mille hommes s'en empara et attaqua les Thébains. Leur cavalerie eut d'abord l'avantage, mais

l'infanterie, effrayée, recula. Pélopidas, à force d'exhortations et de reproches, la ramena au combat, et parvint à mettre l'ennemi en fuite : mais, irrité par les affronts qu'il avait reçus, le désir de se venger l'emporta sur sa prudence; comme il poursuivait impétueusement Alexandre dans le dessein de le tuer, il devança tous les siens; il fut entouré par des cavaliers ennemis, renversé et percé de coups.

Les Thébains, furieux, taillèrent en pièces les troupes d'Alexandre. L'armée ressemblait à une famille en deuil : les soldats, accablés de douleur, coupèrent leurs cheveux et la crinière de leurs coursiers. Les généraux ne purent obtenir d'eux qu'après de longs efforts de prendre quelque nourriture; l'armée entière voulait mourir.

On porta le corps de ce grand homme à Thèbes. Sa marche fut un triomphe funèbre : dans toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, de nobles trophées rappelaient ses victoires, et les gémissements de tous les citoyens rendaient hommage à ses vertus; chacun pleurait en lui le libérateur d'une patrie qu'il avait tirée de la servitude pour l'élever au dessus de toute la Grèce.

Alexandre, vaincu, se vit obligé de restituer toutes ses conquêtes et de payer un tribut à Thèbes. Peu d'années après, ce tyran, qui devenait de jour en jour plus odieux au peuple, fut massacré par les ordres de sa femme Thébé.

La Grèce jouit alors d'un calme passager, que troubla en 3641 une nouvelle querelle entre les Arcadiens et les Mantinéens. Épaminondas, qui occupait alors la place de béotarque, accusa les Arcadiens de favoriser Sparte et d'agir sous son influence. Il voulut se rendre l'arbitre de ce différend. Athènes, Lacédémone, et plusieurs autres peuples se liguèrent contre les Thébains, et leurs troupes réunies s'approchèrent de Mantinée.

Épaminondas, les trompant par une course rapide, marcha droit à Sparte pour la surpendre. Quelques-uns de ses soldats pénétrèrent même dans la nuit au milieu de la place publique.

Un intrépide Spartiate, Isadas, s'éveille au bruit des armes, sort nu de sa maison, l'épée à la main, immole les premiers guerriers qu'il rencontre, appelle à grands cris ses concitoyens, les anime, et chasse l'ennemi hors des murs.

Le sénat lui décerna une couronne, digne prix de sa vaillance, et le condamna à l'amende pour avoir enfreint les lois en combattant sans son bouclier.

Cependant Agésilas, instruit de la marche de l'ennemi, accourut avec ses troupes, et arriva à temps pour sauver sa patrie : il fit, malgré sa vieillesse, des prodiges de valeur. Archidamas son fils, digne d'un tel père, à la tête des plus braves Spartiates, traversa l'Eurotas, et mit en pleine déroute les alliés de Thèbes, qui se croyaient déjà vainqueurs.

Épaminondas, par cette défection, obligé de se retirer, dirigea sa marche sur Mantinée, que les Athéniens couvraient avec six mille hommes.

Les Lacédémoniens et leurs alliés les rejoignirent, et portèrent leurs forces à vingt-deux mille hommes. Épaminondas, ayant réuni les siennes, leur opposait trente-deux mille guerriers. On se livra bataille, et la plaine de Mantinée fut le

théâtre où le sort des armes décida cette grande querelle, dont le dénouement devait fixer le sort de Sparte et de Thèbes.

L'armée alliée s'étendait dans la plaine au pied du mont Parthénius; les Thébains se déployaient sur le penchant de la montagne. Au moment où l'on s'attendait à combattre, Épaminondas, changeant tout à coup son ordre de bataille, remonta sur les hauteurs, s'y arrêta, et fit mettre bas les armes à son infanterie.

Les ennemis, croyant, d'après ce mouvement, qu'il voulait éviter la bataille et camper dans cette position difficile à attaquer, quittèrent leurs rangs. Épaminondas alors, profitant de ce désordre, fit reprendre les armes, et descendit brusquement dans la plaine.

Les alliés, quoique surpris, se formèrent promptement en phalanges, et placèrent à leurs deux ailes les cavaleries de Sparte et d'Athènes.

Épaminondas avait mis l'élite de ses troupes à l'aile qu'il dirigeait : il attaqua obliquement les Lacédémoniens, et sa colonne, qui se renouvelait sans cesse, enfonça leur aile droite. Le centre fut plus difficile à renverser; on s'y battait corps à corps avec acharnement, et la fortune paraissait encore incertaine. Épaminondas, à la tête du bataillon sacré, décida la victoire et fit un grand carnage des ennemis, qui prirent la fuite.

Mais il les poursuivit trop vivement, sans s'apercevoir que la troupe qui l'accompagnait dans sa course diminuait à chaque pas.

Les ennemis, alors ralliés, se précipitèrent alors sur lui : environné par eux, il repoussa d'abord intrépidement avec son bouclier la foule de traits qu'on lui lançait; mais enfin un Spartiate, nommé Anticrate, lui enfonça sa lance dans la poitrine. Les Thébains, accourus, dégagèrent leur général, et massacrèrent les ennemis qui l'entouraient.

Épaminondas fut rapporté dans sa tente : les chirurgiens trouvèrent sa blessure mortelle, et déclarèrent que probablement on le verrait expirer au moment où on lui arracherait le fer qui était resté dans la plaie.

Épaminondas regrettait la perte de son bouclier : on le lui présente; le héros embrasse ce compagnon de sa gloire. Il demande ensuite où étaient les ennemis; on lui répond qu'ils sont en fuite, et que la victoire est complète. « Eh bien ! » dit-il, ma vie est assez longue; je meurs sans avoir été jamais vaincu : arra- » chez-moi ce fer. »

Un de ses amis le plaignait de mourir sans laisser d'enfants qui donnassent l'espoir de le voir revivre en eux. « Vous vous trompez, répliqua ce grand » homme, je laisse après moi deux filles immortelles, les victoires de Leuctres » et de Mantinée. Ne regardez pas ce jour comme le dernier de ma vie : c'est le » premier de mon bonheur et le comble de ma gloire, puisqu'il rend Thèbes » triomphante, Sparte humiliée et la Grèce libre. »

Il demanda ensuite à parler à deux généraux thébains, Déiphante et Iolidas, qu'il croyait capables de lui succéder; on lui apprit qu'ils avaient péri : « Con- » seillez donc aux Thébains de faire la paix. » Après ces mots, il arracha lui-même le fer de sa plaie, et il expira.

Ce grand capitaine et l'illustre Pélopidas, son ami, prouvent évidemment à quel point l'influence du génie peut changer la destinée des nations. La Béotie avait été longtemps l'objet des mépris de toute la Grèce; la simplicité et la pesanteur de ses habitants étaient passées en proverbe chez les Grecs; on dédaignait leur amitié; on ne craignait point leur haine, et leurs forces n'avaient aucun poids dans la balance politique des États. Pélopidas les tira de leur oisiveté : il éclaira leur ignorance, disciplina leurs troupes, et fit des Thébains un peuple de soldats, qui se montra bientôt capable de disputer aux autres la souveraineté de la Grèce.

Épaminondas perfectionna l'ouvrage de son ami. Son habileté dans une tactique qu'il créa, son amour pour les sciences et pour la liberté, sa gloire et sa simplicité le firent regarder universellement comme l'un des premiers philosophes et des plus grands capitaines.

On veut imiter ce qu'on admire; ses compatriotes se montrèrent, sous sa conduite, vertueux citoyens et habiles guerriers; et, guidée par un tel chef, Thèbes triompha de la bravoure athénienne et terrassa l'orgueil de Sparte.

Il disait lui-même en riant qu'il avait appris aux Spartiates à allonger leurs monosyllabes.

Peu d'hommes ont joui d'une renommée sans tache : on dirait que le ciel unit toujours de grands défauts aux plus grandes qualités; mais la gloire d'Épaminondas se montra pure et sans ombre; son incorruptible vertu fut toujours à l'abri du reproche et même du soupçon. Son génie n'eut à rougir d'aucune défaite, et son âme d'aucune faiblesse. Son audace et son habileté forcèrent la haine et la rivalité à lui rendre le plus éclatant hommage.

Au moment où Agésilas voyait le général thébain traverser intrépidement l'Eurotas, grossi par la fonte des neiges, il s'écria : « Quel homme, et quel pro» dige! »

Un prodige, peut-être plus rare encore, est d'unir la simplicité à la puissance, et la modestie à la gloire : il descendit sans murmure des plus hauts emplois aux plus subalternes, pour obéir aux lois de son pays. Il mourut pauvre après avoir gouverné l'État. On lui demandait un jour pourquoi il s'était enfermé; il répondit : «C'était pour faire blanchir mon manteau. » Athènes, Sparte, Mantinée regardèrent la mort d'un tel ennemi comme un si grand avantage, qu'elles se disputèrent la funeste gloire d'y avoir contribué. Gryllus d'Athènes, fils de Xénophon, Machérion de Mantinée et Anticrate de Lacédémone se vantèrent à l'envi d'avoir terminé les jours de ce héros.

Les Thébains sentirent toute l'étendue de cette perte; ils proposèrent la paix aux alliés vaincus. Elle fut honorable : on convint que chacun garderait ce qu'il possédait. Agésilas seul refusa d'y souscrire : il ne voulut point que Sparte reconnût par ce traité l'indépendance des Messéniens. Son avis était trop conforme à l'orgueil de ses compatriotes pour ne pas entraîner leur opinion; mais on le blâma généralement dans toute la Grèce d'avoir sacrifié le repos public à son ambition. Agésilas, à quatre-vingts ans, aimait encore la guerre avec autant d'ardeur que dans sa jeunesse : la guerre de Lacédémone

contre Thèbes devenant de plus en plus languissante, il en chercha une autre qui pût lui procurer plus de périls et plus de gloire.

Tachoz, roi d'Égypte, demandait à Lacédémone un secours contre le roi de Perse : on vit avec surprise un monarque octogénaire s'offrir pour commander cette expédition; Agésilas partit à la tête d'un corps de troupes, et arriva en Égypte. Les Égyptiens, qui ne le connaissaient que par ses exploits, s'attendaient à voir sa personne brillante d'un éclat pareil à celui de sa gloire : ils virent avec étonnement un petit vieillard boiteux, vêtu grossièrement : la simplicité de ses mœurs et son langage laconique changèrent d'abord en mépris l'admiration de ces Barbares.

Il commandait les troupes de terre, et l'Athénien Chabrias la flotte. Le roi Tachoz n'eut aucun égard pour les conseils d'Agésilas, qui voulait lui persuader de rester sur la défensive : il marcha en Phénicie; une révolte éclata pendant son absence, et Nectanébus s'empara du trône.

Agésilas embrassa le parti du rebelle. La politique lacédémonienne trouva cette conduite habile : la postérité, toujours juste, la taxa de trahison.

Un nouveau concurrent à la royauté s'éleva en Égypte : Nectanébus, plus docile que Tachoz, suivit les conseils d'Agésilas, et avec son secours il battit son rival et le fit prisonnier. Ce fut le dernier exploit du roi de Sparte : il s'embarqua pour retourner à Lacédémone; mais une tempête le rejeta sur la côte d'Afrique : il y tomba malade, et y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sa sobriété, son esprit, sa bravoure, son habileté dans l'art de la guerre, son respect pour les lois de son pays immortalisent son nom; et rien n'aurait manqué à sa renommée, si sa partialité pour ses amis et pour sa patrie et son amour pour la guerre ne lui avaient pas fait enfreindre quelquefois les règles de la justice.

Un an après l'expédition d'Agésilas en Égypte, Artaxerce-Mnémon, roi de Perse, mourut sous le poids des chagrins que lui causaient les crimes de ses enfants. Le plus coupable d'entre eux, Ochus, monta sur le trône : ce monstre ne fut célèbre que par son horrible cruauté. L'assassinat de ses deux frères lui avait donné la couronne; dès qu'il devint roi, il fit mourir tous les princes de son sang et les grands qui excitaient sa méfiance.

Artabaze, l'un des satrapes, se révolta pour éviter la mort. Charès le secourut avec quelques troupes athéniennes : ils battirent les Perses, mais les menaces d'Ochus déterminèrent Athènes à rappeler son armée.

Cinq mille Thébains, commandés par Pammène, donnèrent encore au satrape le moyen de vaincre l'armée royale; mais, Ochus ayant obtenu à prix d'argent le rappel des Thébains, Artabaze quitta l'Asie et se réfugia chez Philippe, qui venait de monter sur le trône de Macédoine.

Ce fut dans ce même temps, l'an 3646, que les Athéniens eurent à soutenir une guerre que l'on appela la guerre des alliés. Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes avaient fait une ligue afin de se soustraire à l'autorité d'Athènes; et cette ville employa toutes ses forces pour les soumettre.

Au siége de Chio, Chabrias, après avoir forcé l'entrée du port, fut entouré par les galères ennemies, et périt avec son navire.

Ce général s'était distingué dans les guerres d'Athènes contre Sparte par une heureuse intrépidité. Le corps qu'il commandait se trouvant entouré par l'armée lacédémonienne, il avait fait serrer ses soldats l'un contre l'autre : couverts de leurs boucliers, un genoux en terre, et présentant leurs piques, ils repoussèrent la masse d'ennemis qui les attaquait et qui ne put jamais les entamer.

Le siége de Chio fut abandonné; Charès, qui succéda à Chabrias, n'eut pas plus de succès en attaquant Samos et Byzance. Ce chef présomptueux voulait livrer bataille dans une mauvaise position, et en bravant un vent violent qui lui était contraire. Timothée, fils de Conon, et Iphicrate s'y opposèrent : leur sagesse épargna une défaite à leur patrie.

Charès les accusa devant les Athéniens. Ce peuple, qui se montrait toujours avide de gloire et ingrat pour ceux qui la lui donnaient, condamna Timothée à l'amende. Cet habile général punit son pays en s'exilant et en cessant de le servir. Marchant sur les traces de son père, il avait rendu à sa patrie la domination des mers. Comme on l'accusait cependant d'un peu de lenteur, les Athéniens, railleurs et légers, le firent représenter dormant, tandis que la Fortune, assise à côté de lui, prenait des villes dans ses filets.

Timothée, en voyant ce tableau, se contenta de dire : « Si je prends des villes » tout endormi, que ne ferai-je pas éveillé! »

Son collègue Iphicrate ne se soumit pas aussi facilement aux caprices de la multitude : appelé comme lui en jugement, il parut dans l'assemblée du peuple entouré d'une troupe de jeunes gens qui portaient des poignards dont l'éclat menaçant intimida les juges. Il fut absous. Comme ses amis lui reprochaient sa témérité, il répondit : « Après avoir, pendant toute ma vie, employé mes » armes à la défense de mes concitoyens, je serais bien fou si je ne m'en ser- » vais pas pour me défendre moi-même. »

Un pays est bien près de sa décadence dès qu'on y voit les magistrats violer la justice et les citoyens braver les lois.

Iphicrate et Timothée furent les derniers généraux qui répandirent quelque gloire sur leur patrie. Iphicrate était doué d'une force si prodigieuse, que, dans un combat de mer, étant venu à l'abordage, il saisit un ennemi entre ses bras, l'enleva et l'emporta tout armé sur son vaisseau.

Son habileté dans les évolutions militaires faisait reconnaître facilement les soldats exercés par lui, et pour les distinguer des autres on leur donnait avec éloge le nom d'*Iphicrates*.

Un de ses accusateurs, descendant d'Harmodius, et fier de cette illustre origine, lui reprochait la bassesse de sa naissance; il répondit : « La noblesse de » ma famille commence à moi; celle de la vôtre finit en vous. »

Charès, qui avait voulu perdre deux héros, ne les remplaça point : aucun succès ne couronna ses entreprises. L'orateur Isocrate conseilla la paix aux Athéniens. La crainte des ressentiments du roi de Perse fut plus efficace encore

que l'éloquence du philosophe : Athènes posa les armes, et laissa jouir Rhodes, Byzance, Cos et Chio de leur indépendance.

GUERRE CONTRE PHILIPPE

ROI DE MACÉDOINE.

(An du monde 3646. — Avant Jésus-Christ 358.)

État de Thèbes, de Sparte et d'Athènes. — Civilisation de la Macédoine. — Éducation de Philippe. — Sa fuite de Thèbes et sa régence en Macédoine. — Formation de la phalange macédonienne. — Règne de Philippe. — Époque de Démosthène. — Commencement des hostilités. — Exploits de Philippe. — Prise de Cnide. — Naissance d'Alexandre-le-Grand. — La guerre sacrée. — Origine du nom de *mausolée*. — Vengeance et adresse de l'archer Aster. — Traité de paix entre Philippe et les Phocéens. — Entreprises de Philippe contre la Grèce. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Prise de la ville d'Olinthe par trahison. — Ambassade d'Athènes à Philippe. — Mauvaise foi de Philippe. — Assemblée des amphictyons présidée par lui. — Premiers exploits d'Alexandre-le-Grand. — Harangue de Démosthène. — Armement des Athéniens. — Ambassade de Démosthène à Thèbes. — Bataille de Chéronée. — Victoire de Philippe. — Honneurs rendus à Démosthène. — Exil de l'orateur Eschine. — Insulte d'Alexandre envers son père. — Sa fuite en Épire. — Mort de Philippe. — Sa nécrologie.

Après la mort d'Epaminondas, Thèbes jouit peu de temps de l'influence que ses succès lui avaient donnée sur les affaires de la Grèce, et elle retomba promptement dans l'obscurité dont le génie de deux grands hommes l'avait fait sortir. Sparte, fatiguée d'une guerre qui lui coûtait ses plus braves soldats et une partie de sa renommée, songeait plus à réparer ses pertes qu'à les venger. Athènes, heureuse d'avoir recouvré son indépendance et de voir Sparte abaissée, n'était plus aussi jalouse de Thèbes, depuis que celle-ci avait perdu les deux guerriers qui faisaient sa gloire : elle ne pouvait rien craindre des armes du roi de Perse. Les monarques de l'Orient, renonçant à toute idée d'invasion dans la Grèce, connaissaient le vrai moyen de vaincre les Grecs sans les combattre : parvenus à les diviser, à les corrompre, à les amollir, ils s'étaient plus servis contre eux de l'or que du fer, et l'intrigue leur avait été plus utile que la force.

Argos, Corinthe, Mycènes, l'Élide, l'Arcadie, conservaient l'indépendance que leur assurait la paix d'Antalcide. Les arts, les talents, la philosophie profitaient de cette époque pacifique, et donnaient une autre direction aux esprits.

Le bruit des armes avait presque partout cessé de se faire entendre ; il était remplacé par celui des applaudissements des théâtres, des disputes des rhéteurs et des courses de chars d'Olympie.

Les héros n'existaient plus ; la gloire semblait presque oubliée : la volupté remplaçait l'ambition ; les poètes, les peintres, les musiciens, les courtisanes changeaient rapidement les mœurs, inspiraient l'amour du luxe et du repos, et absorbaient la plus grande partie de la richesse particulière et publique. Les Athéniens surtout s'étaient tellement livrés à cet amour immodéré des arts et du plaisir, qui dut sa naissance à Périclès, qu'on les vit, après la guerre de Thèbes, consacrer aux jeux publics et aux théâtres l'argent qu'une loi expresse réservait pour l'armement annuel des vaisseaux et pour la défense de la patrie.

Mais tandis que la Grèce, amollie, perdait ainsi peu à peu ses plus illustres guerriers, sa discipline et son énergie, un peuple, jusque là barbare, s'éclairait, s'agrandissait et se préparait à dominer l'Europe et l'Asie.

Tant que la Grèce avait été peuplée d'hommes d'État et de héros, la Macédoine, sauvage et méprisée, s'était vue tour à tour tributaire d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. On avait refusé à l'un de ses rois, Alexandre, l'entrée des jeux olympiques, et il ne put y être admis qu'après avoir prouvé qu'il était Grec, originaire d'Argos et descendant d'Hercule.

Amyntas, fils d'Alexandre, eut de sa femme Eurydice trois enfants, nommés Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé Ptolémée. Après la mort d'Amyntas, Alexandre monta sur le trône, combattit les Illyriens, fit la paix avec eux, et leur donna pour otage Philippe son second fils, qu'ils lui renvoyèrent lorsque les conditions du traité furent remplies.

Le règne d'Alexandre ne dura qu'un an ; il mourut. Perdiccas devait lui succéder ; mais un des princes du sang, Pausanias, se mit à la tête d'une faction, et s'empara de plusieurs places. Iphicrate se trouvait alors sur la frontière avec une armée athénienne. La reine mère, Eurydice, le pria de venir dans son palais : elle plaça entre ses bras son fils aîné Perdiccas, et mit sur ses genoux Philippe, le plus jeune de ses enfants. « Souvenez-vous, seigneur, lui dit-elle, » qu'Amyntas, ami des Athéniens, s'est fait honneur autrefois de vous adopter » et de vous traiter comme son fils : aujourd'hui le Ciel vous envoie pour nous » sauver. Un rebelle veut détruire la famille de votre ami ; accordez à mes » enfants le secours de vos armes et la protection d'Athènes. »

Iphicrate était généreux : touché des larmes d'Eurydice, il fit avancer ses troupes, chassa l'usurpateur, et rétablit Perdiccas sur le trône.

Ce jeune roi eut bientôt une nouvelle guerre à soutenir : Ptolémée, son frère naturel, l'attaqua ; malgré l'illégitimité de sa naissance, un grand parti se déclara pour lui. Leurs forces étaient à peu près égales, et leurs succès balancés ; ils prirent pour arbitre Pélopidas, qui prononça en faveur de Perdiccas.

Le général des Béotiens emmena en otage à Thèbes le jeune Philippe. A sa prière Épaminondas le logea dans sa maison, et le fit élever par un célèbre pythagoricien. Ce fut là que ce jeune prince, réservé à de si hautes destinées.

doué d'un grand courage et d'un esprit aussi pénétrant qu'audacieux, étudia les lois des nations civilisées pour réformer la sienne, l'art des grands capitaines pour les égaler, et les mœurs des peuples libres pour les soumettre.

Dix ans après, Perdiccas périt dans un combat livré aux Illyriens : il ne laissait pour lui succéder qu'un fils en bas âge, nommé Amyntas. Dès que Philippe apprit cette nouvelle, il se sauva de Thèbes, arriva en Macédoine et s'empara de la régence.

Pausanias renouvelait ses prétentions au trône : les Thraces l'appuyaient. Un autre prince, appelé Argée, disputait aussi la couronne : les Athéniens le soutenaient. Les Illyriens infestaient la Macédoine : le trésor était vide, le peuple divisé, l'armée sans chef et sans ordre, la cour pleine d'intrigues. Ce chaos annonçait la ruine de l'État : Philippe se montra au-dessus de toutes ces difficultés.

A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, tout changea de face : son éloquence ranima le peuple, son audace subjugua ses courtisans ; sa fermeté rétablit la discipline ; quelques actes de rigueur réprimèrent les séditions ; son habileté trouva des ressources ignorées. Respecté des officiers qu'il éclairait, adoré des soldats qu'il appelait ses camarades et qu'il précédait dans les dangers, il donna bientôt à son armée l'apparence et la force de cette armée thébaine dans les rangs de laquelle il avait été nourri.

Le bataillon sacré de Thèbes fut le modèle sur lequel il forma cette fameuse phalange macédonienne qui subjugua la Grèce, conquit l'Asie et fit chanceler le colosse romain.

Elle avait mille hommes de front sur seize de profondeur ; ses soldats portaient des piques nommées *sarisses,* longues de vingt-et-un pieds. Ce corps d'élite, parfaitement exercé, impénétrable à toute attaque, protégeait les retraites, décidait les victoires et renversait tout ce qui se trouvait sur son passage. Le seul inconvénient de cette masse était de ne pouvoir manœuvrer que dans les plaines vastes et unies, et d'être inutile dans les pays coupés.

Philippe, avec une incroyable activité, chassa les Illyriens, força les Thraces à lui livrer Pausanias, et défit le corps athénien qui protégeait Argée.

Aussi adroit que vaillant, il renvoya généreusement à Athènes les prisonniers qu'il avait faits, et négocia avec la république en témoignant le plus vif désir d'obtenir son amitié.

Les Macédoniens, fiers des succès de Philippe, déposèrent le jeune Amyntas, son neveu, et lui donnèrent la couronne.

Aussi actif en administration qu'à la guerre, Philippe établit le plus grand ordre dans l'État : il grossit ses troupes, augmenta ses revenus, embellit sa capitale par des monuments, fit régner la paix par la justice, introduisit dans le royaume les sciences, les lettres, les arts, attira par sa générosité dans sa cour des philosophes célèbres, d'illustres étrangers, envoya partout des ambassadeurs, en reçut de toutes les contrées, et se mit bientôt en état d'étendre au loin la puissance d'un pays qu'il avait sauvé d'une ruine presque inévitable,

et qui, par le pouvoir de son génie, sortait de la plus profonde nuit pour jeter tout à coup l'éclat le plus vif et le plus inattendu.

Dans le même temps, pour rehausser sa gloire, le sort lui préparait un rival digne de lui : ce rival n'était point un roi puissant, un guerrier fameux; c'était le célèbre orateur Démosthène. Il prouva, par tous les obstacles qu'il parvint à opposer au génie de Philippe, que la parole vaut souvent une armée, et que l'éloquence a ses foudres comme la guerre.

Il avait deux ans de moins que le roi de Macédoine : son père possédait des forges dont le revenu assurait l'indépendance de son fils. Le jeune Démosthène avait étudié aux écoles de Platon et d'Isocrate : le succès éclatant d'un discours de Callimaque excita son enthousiasme et fit naître sa passion pour un art où il devait surpasser ses rivaux et ses maîtres. Mais la nature favorisa plus son esprit que son organe : il bégayait et ne pouvait prononcer certaines lettres qu'avec la plus grande difficulté : que ne peut une volonté ferme ! elle renverse toutes les barrières qui cherchent à l'arrêter.

Démosthène fut accueilli par des huées la première fois qu'il parut à la tribune. Indigné de cet affront, mais non découragé, il jura de vaincre la nature, et il y parvint : s'exerçant à parler à haute voix avec des cailloux dans la bouche, sur le bord de la mer, au bruit des vagues irritées, il s'accoutumait ainsi à braver les murmures et l'agitation des flots du peuple.

L'irritabilité de ses nerfs lui donnait dans les épaules un mouvement convulsif désagréable, et contraire à la dignité qui doit accompagner l'orateur : pour triompher de cette habitude, il parlait dans une tribune étroite, au-dessus de laquelle était suspendue une pique dont la pointe arrêtait le mouvement involontaire qu'il voulait réprimer.

Loin d'imiter l'imprudence et la négligence de ses rivaux qui se fiaient à leur talent pour improviser, et croyant qu'on ne peut soigner avec trop de respect ce qu'on doit dire devant une assemblée imposante, et sur les affaires qui intéressent l'État, il s'enfermait souvent dans une retraite souterraine pour y préparer, composer et corriger ses harangues; il se rasait même à moitié la tête, afin d'être dans l'impossibilité de sortir.

Aussi l'orateur Démade prétendait que les discours de Démosthène *sentaient l'huile,* pour faire allusion à la lampe qui éclairait son travail.

L'éloquence de cet homme célèbre, qui lui donna un si grand empire sur ses concitoyens, était grave, impétueuse, sévère, véhémente : ce fut toujours par des reproches, et non par des flatteries, qu'il domina le peuple. Il lui rappelait sa gloire passée, sa corruption présente, donnait des éloges piquants aux talents, à l'activité de l'ennemi, et savait réveiller à propos les Athéniens de leur mollesse par des apostrophes foudroyantes.

Tantôt il invoquait les dieux pour secourir sa malheureuse patrie contre les dangers d'une destruction prochaine; tantôt, pour enflammer les courages, il évoquait les mânes des héros de Salamine, de Marathon et de Platée. Mais ce qui donna surtout la plus grande force à ses paroles, ce fut un amour brûlant pour sa patrie, que rien ne pouvait endormir, effrayer ni corrompre.

Au moment où Démosthène voyait avec inquiétude les progrès rapides de la puissance de Philippe, Athènes fut alarmée par la nouvelle des préparatifs immenses que faisait le roi de Perse pour quelque entreprise dont on ignorait l'objet. Les Athéniens croyaient qu'il projetait une invasion en Grèce, et voulaient la prévenir en l'attaquant. Démosthène, qui voyait un danger plus certain du côté de la Macédoine, persuada à ses concitoyens de se contenter d'armer une flotte, et d'éviter avec soin toute démarche imprudente qui pourrait irriter la Perse.

Sparte commençait alors à se relever de ses défaites, et à menacer les Thébains privés de leurs illustres généraux. Démosthène persuada aux Athéniens que, malgré leur alliance avec Lacédémone, ils ne devaient pas souffrir qu'elle s'emparât de Mégalopolis. Athènes suivit ses conseils, et envoya trois mille hommes au secours de cette ville, afin de tenir la balance égale entre les Spartiates et les Thébains.

La puissance de Philippe augmentait alors comme son audace. Après avoir défait en bataille rangée les Illyriens, il prit Amphipolis, colonie athénienne : comme il ne voulait pas encore inspirer trop d'ombrage aux Athéniens, il déclara cette ville indépendante; mais il eut soin d'y laisser des hommes adroits et dévoués, qui engagèrent peu de temps après les habitants à se donner à lui.

Encouragé par ce succès, il poussa plus hardiment ses entreprises, réduisit sous son joug les Péoniens, et s'empara même de Potidée, d'où il renvoya une garnison athénienne.

Démosthène, qui le suivait d'un œil inquiet, s'efforçait alors vainement de rendre ses compatriotes sensibles à cette injure; l'habile Philippe trouvait moyen d'endormir leur défiance en flattant leur amour-propre : il leur faisait de magnifiques promesses, et recherchait leur alliance en même temps qu'il attaquait leurs alliés.

Ses artifices réussirent si parfaitement auprès des différents peuples de la Grèce, que, loin de s'opposer à ses progrès, ils le rendaient l'arbitre de leurs querelles. Une de ses plus importantes opérations fut la prise de Cnide : la conquête de ce pays lui donna des mines d'or, dont il tirait annuellement trois millions, somme qui dépassait les revenus d'Athènes.

Cette nouvelle source de richesse augmenta ses troupes, lui valut partout des espions et des amis, et lui ouvrit l'entrée de beaucoup de villes : aussi disait-il qu'il ne regardait aucune forteresse imprenable dès qu'il y pouvait faire monter un mulet chargé d'argent.

Au lieu de traverser ses desseins, Athènes et Thèbes s'occupaient de leurs propres différends, et alimentaient par leurs secours la discorde excitée alors dans l'île d'Eubée par deux factions opposées.

Cette guerre de peu d'importance fut terminée par l'arrivée d'une flotte athénienne : elle débarqua des troupes dans cette île, et en chassa les Thébains.

Ce fut l'an 3648, trois cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, que la reine Olympias, femme de Philippe, devint mère d'Alexandre-le-Grand.

Il naquit le même jour où l'insensé Érostrate mit le feu au temple d'Éphèse pour immortaliser son nom. On méprisa la folie d'Érostrate qui ne brûla qu'un temple, on admire celle d'Alexandre qui incendia le monde.

Au moment où Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils, ses dépêches lui apprirent qu'il avait gagné le prix aux jeux olympiques, et que Parménion, l'un de ses généraux, venait de remporter une grande victoire sur les Illyriens. Il écrivit en ces termes au fameux philosophe de Stagyre, Aristote : « Je vous apprends que j'ai un fils : je remercie les dieux moins de me » l'avoir donné que de l'avoir fait naître de votre vivant. J'espère que par » vos soins j'aurai un successeur digne de mo »

En 3649, la Grèce vit éclater une guerre religieuse, d'abord partielle et depuis nationale : on l'appela la *guerre sacrée;* elle dura dix ans.

Les Phocéens avaient labouré un champ appartenant au temple d'Apollon; on les accusa de sacrilége : les amphictyons les condamnèrent à une forte amende. Philomèle, chef des Phocéens, s'opposa à l'exécution de l'arrêt : s'appuyant sur la foi d'un vers d'Homère, il soutint que le temple de Delphes dépendait de la Phocide, et devait être sous la surveillance de son gouvernement.

Courant aux armes avec ses concitoyens, il battit d'abord les habitants de Locres, entra ensuite dans le temple, déchira le décret des amphictyons, et, par ses menaces, obtint de la prêtresse d'Apollon un oracle favorable.

Les amphictyons ordonnèrent aux Grecs de faire la guerre aux Phocéens. Ceux-ci furent soutenus secrètement par Athènes et Sparte. Les Thébains, les Locriens, les Thessaliens prirent le parti des amphictyons. Philomèle, qui n'avait point de trésor pour payer ses troupes, pilla le temple de Delphes, dont il soutenait que la protection et la surveillance devaient lui être confiées.

La guerre devint cruelle, parce qu'elle était religieuse. Dans d'autres querelles on combat ses ennemis sans les haïr; mais dans celles où l'on croit le Ciel offensé, les passions s'enflamment; chacun pense venger les dieux et déteste son adversaire comme coupable de sacrilége.

Les Thébains massacraient leurs prisonniers; ils défirent dans un combat les Phocéens, et Philomèle, entouré par l'ennemi, se tua pour échapper au supplice.

Onomarque, son frère, lui succéda, ranima ses troupes et combattit avec succès.

A peu près dans ce temps, en 3650, Artémise, reine de Carie, se rendit célèbre par sa tendresse conjugale. Mausole, son époux, avait touché son cœur par son amour : il était aimé dans sa famille, mais détesté par ses sujets qu'il traitait avec dureté. Il avait conquis Rhodes et Cos, qui perdirent sous son règne leur repos et leur liberté : la mort termina promptement le cours de ses exploits. Artémise fut inconsolable : la magnificence du tombeau qu'elle lui érigea fit donner par la postérité à ces monuments funèbres le nom de mausolées. Elle n'y renferma point cependant ses débris; elle voulut ensevelir dans son sein tout ce qui lui restait d'un objet si cher, et mêla journellement dans sa

boisson des cendres sacrées pour elle. Ses larmes, qui ne tarirent point, l'immortalisèrent. Elle décerna un prix à l'orateur qui ferait l'éloge le plus éloquent de Mausole. Théopompe disputa cette couronne avec Isocrate, et fut déclaré vainqueur.

Artémise remplit ses devoirs de reine comme ceux d'épouse. Les Rhodiens, la croyant abattue par son affliction, se révoltèrent et voulurent la détrôner : ils furent appuyés par Démosthène, qui se déclara contre cette héroïne. Elle soutint leur attaque avec fermeté et les défit complétement; mais, ne pouvant vaincre de même le chagrin qui la consumait, elle mourut deux ans après Mausole.

La guerre sacrée continuait toujours avec fureur : Philippe en profitait sans y prendre part; et, tandis que les Grecs s'affaiblissaient par leurs combats, il étendait ses conquêtes dans l'Illyrie et dans la Thrace.

Lorsqu'il assiégeait Méthone, un archer d'Amphipolis, nommé Aster, vint lui offrir ses services, et l'assura que sa flèche ne manquait jamais un oiseau. Philippe lui dit, en le raillant, qu'il se servirait de lui quand il aurait la guerre avec les hirondelles.

Aster, blessé de ce mépris, se jeta dans Méthone; et, lorsqu'il vit le roi s'approcher des remparts, il lui lança une flèche sur laquelle étaient écrits ces mots : « A l'œil droit de Philippe. » Le trait rapide et fidèle perça l'œil du monarque. Le roi fit rejeter cette flèche avec cette inscription : « Philippe » fera pendre Aster. » Il prit la ville, et tint parole.

A cette époque, Lycophron, beau-frère et successeur d'Alexandre de Phères, souleva contre lui par sa dureté une partie de la Thessalie. Le roi de Macédoine protégea les rebelles, et commença ainsi à se mêler de la guerre sacrée.

Onomarque, vainqueur dans différents combats, venait de prendre plusieurs villes aux Thébains : tournant ensuite ses armes contre Philippe, il remporta d'abord un avantage assez marquant sur lui ; mais enfin, ayant livré à ce monarque une bataille générale, il fut vaincu et tué.

Six mille Phocéens périrent; on en prit trois mille. La cavalerie thessalienne contribua beaucoup à cette victoire. Elle soumit à l'influence du roi de Macédoine tous les peuples de la Grèce, qui combattaient pour soutenir les priviléges du temple d'Apollon. Ainsi la religion concourut à l'asservissement de la Grèce et à l'accroissement de la puissance macédonienne.

Cependant les Phocéens continuèrent quelque temps à combattre avec le courage du désespoir. Phaille, frère d'Onomarque, et Phalécus, son fils, signalèrent leur vaillance par quelques succès; mais ils succombèrent enfin sous le fer des Macédoniens.

Les Thébains étaient épuisés, la Phocide ravagée et détruite. Le temple de Delphes perdait plus de dix mille talents par cette guerre entreprise pour sa conservation. La lassitude amena la paix : le peu de Phocéens qui restaient montrèrent des remords tardifs ; ils obtinrent du roi de Macédoine la liberté de chercher asile dans le Péloponèse, et Philippe partagea leurs terres avec les Thébains.

La fortune, constante dans sa faveur pour le roi de Macédoine, empêchait alors le roi de Perse de profiter des discordes des Grecs et de tourner ses armes contre eux. La Phénicie, révoltée, avait embrassé le parti de Nectanébus, roi d'Égypte. Memnon de Rhodes, qui se fit connaître par de grands talents pour la guerre, chassa les Perses de Tyr et de Sidon, et les princes de Chypre entrèrent dans cette ligue.

D'un autre côté, huit mille volontaires grecs, sous le commandement de deux Athéniens, Phocion et Évagore, fils de Nicoclès, offrirent leurs services au roi de Perse. Nectanébus mécontenta, par son ingratitude, le général Memnon : celui-ci s'en vengea promptement, embrassa le parti d'Ochus, et lui livra la ville de Sidon. Les Sidoniens, au désespoir d'être abandonnés à la fureur de leur implacable ennemi, brûlèrent leur ville, et périrent dans les flammes qui la consumaient.

Toute la Phénicie fut soumise : son malheur entraîna celui de l'île de Chypre, qui ne put résister au vainqueur.

Ochus, profitant rapidement de ses succès, entra en Égypte, battit un corps de Grecs près de Péluse, marcha sur Memphis, mit en fuite Nectanébus qui se retira en Éthiopie, et conquit complétement tout son royaume qu'il inonda de sang et couvrit de ruines.

Après avoir dispersé les archives, renversé les temples, détruit les lois, outragé la religion et pillé les villes, Ochus, de retour à Suze, se livra aux plus honteuses débauches, et abandonna le gouvernement de l'empire à l'eunuque Bagoas, son favori.

Cet homme, né en Égypte, était ambitieux, ingrat, cruel et superstitieux : il empoisonna son maître pour venger le bœuf Apis, immolé par les ordres de ce prince.

Ce traître fit périr la famille royale, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune des princes de cette maison, dont il croyait gouverner la faiblesse; mais bientôt, mécontent de son indocilité, il trancha ses jours, et donna le sceptre à un parent éloigné du roi, Darius Codoman, qui découvrit enfin ses crimes, ses nouvelles conspirations, et le punit de ses forfaits par un juste supplice.

Ces révolutions en Orient, la faiblesse de Sparte, l'épuisement de Thèbes, le sommeil des Athéniens que Philippe endormait par ses trompeuses promesses, firent croire à ce prince qu'il pouvait enfin accomplir les projets de son ambition, et conquérir la Grèce : il dirigea toutes ses troupes du côté des Thermopyles, voulant s'emparer de ce passage important.

La vigilance de Démosthène pénétra ses desseins. Sentinelle infatigable de la liberté, l'orateur monte à la tribune, reproche avec véhémence aux Athéniens leur mollesse, leur annonce leur ruine inévitable s'ils continuent à se laisser tromper par les artifices du Macédonien, et s'ils ne s'arrachent aux plaisirs pour courir aux armes.

Dans ces discours impétueux, sa rapide éloquence dévoile l'ambition de Philippe, et peint à grands traits cet habile monarque.

Tantôt, pour effrayer ses concitoyens, il vante la force, la prodigalité, la vail-

lance, l'activité de Philippe : il le représente comme un guerrier indomptable, couvert de blessures et de gloire; c'est un héros qui se multiplie. Il ne connaît ni repos, ni différence de saison; il s'élance au milieu des dangers; il brave le sort, renverse les obstacles, achète ceux qu'il ne peut vaincre, et se sert de l'or comme du fer : c'est un prince aussi heureux qu'habile, et la fortune oublie pour lui son inconstance.

Tantôt, pour exciter la colère d'Athènes et pour réveiller ses espérances, il montre à ses yeux Philippe comme un imprudent qui mesure ses projets, non sur ses forces réelles, mais sur les chimères de son ambition. C'est un téméraire qui creuse lui-même le tombeau de sa puissance; il ne s'agit que de le pousser dans le précipice qu'il ouvre sous ses pas; c'est un fourbe dont la grandeur colossale n'a que la mauvaise foi pour base, un perfide usurpateur dont rien ne peut légitimer le pouvoir. Ce tyran cruel a soulevé contre lui le Ciel par ses parjures, les hommes par ses vices; ses violences ont lassé la patience de ses sujets : c'est un impie abhorré que les dieux sont prêts à frapper par les mains de celui qui osera les servir.

L'orateur ajoute à ces tableaux les reproches les plus piquants sur la dépravation, l'engourdissement, la mollesse et l'incurie de ses compatriotes.

« Jusques à quand, dit-il, vous endormant toujours au milieu d'un si grand » péril, vous promènerez-vous sur la place, demandant nonchalamment ce qui » se passe de nouveau? Eh! quoi de plus nouveau qu'un Barbare, un Macé- » donien devenu le vainqueur d'Athènes et l'arbitre de la Grèce! »

Les Athéniens, électrisés par les foudres de cette éloquence, se réveillèrent enfin : faisant trêve aux voluptés, ils armèrent leurs troupes, équipèrent leurs flottes, et envoyèrent des forces suffisantes en Thessalie et sur les frontières de la Macédoine. Philippe, vaincu cette fois par Démosthène qu'il regardait comme plus dangereux pour lui que les armées de ses ennemis, trouva les Thermopyles gardées, se retira et suspendit l'exécution de ses grands desseins.

Quelque temps après il s'approcha avec son armée de la ville d'Olynthe, et trompa la jalousie d'Athènes par ses lettres artificieuses. Eschine, Démade et d'autres orateurs, gagnés par ses largesses, faisaient l'éloge de ses intentions pacifiques, et s'opposaient aux conseils vigoureux que donnait constamment Démosthène.

Les Olyntiens voulaient résister aux armes de Philippe : sa force aurait peut-être échoué devant leur courage; mais la trahison les lui livra. Deux des principaux citoyens d'Olynthe, Euthycrate et Lasthène, introduisirent ses troupes dans la ville. Le roi la laissa piller par son armée, et vendit comme esclaves la plus grande partie de ses habitants.

Il payait et méprisait la trahison : les deux lâches qui lui avaient sacrifié leur patrie vinrent se plaindre à lui des soldats macédoniens. « Ces insolents, dirent- » ils, nous injurient et nous appellent traîtres. »

« Ne prenez pas garde, répondit Philippe, aux propos de mes soldats ; ce sont » des gens grossiers, qui ont l'habitude d'appeler chaque chose par son nom. »

Des hommes si détestés et si mal protégés ne pouvaient échapper à la vengeance de leurs ennemis; ils les massacrèrent.

Tout concourait alors à seconder l'ambition de Philippe : les Thébains, que la guerre soutenue par eux contre les Phocéens avait épuisés, craignaient les armes de Sparte, et se placèrent sous la protection de Philippe; ils implorèrent ses secours, et formèrent ainsi le premier anneau de la chaîne qui asservit la Grèce.

Isocrate, âgé alors de quatre-vingts ans, avait plus de vertu que de connaissance des hommes : croyant que son éloquence pouvait arrêter un conquérant, et que l'ambition écouterait la justice, il adressa une longue harangue à Philippe pour l'exhorter à donner la paix aux Grecs. Il lui représentait tous les avantages de la modération qui lui donnerait une gloire plus pure que celle des conquêtes; il l'engageait à tourner ses armes contre l'ennemi commun, le roi de Perse. « Les Athéniens, lui disait-il, sont alarmés de vos projets, ils blâment » mon admiration pour vous, et craignent vos artifices; mais jamais je ne pour» rai croire qu'un descendant d'Hercule veuille ravir à la Grèce sa liberté. »

Athènes, de plus en plus alarmée des entreprises du roi de Macédoine, lui envoya des ambassadeurs pour le faire expliquer sur ses projets : ce prince les trompa et les gagna tous, excepté Démosthène; mais il eut l'avantage de le déconcerter tellement par la force de ses discours, que cet éloquent orateur ne put lui répondre.

Les promesses et les traités n'étaient que des jeux pour Philippe : il avait coutume de dire qu'on trompe les enfants avec des hochets, et les hommes avec des serments. Dans cette occasion, il promit aux Athéniens de leur abandonner l'entière possession de l'Eubée, en indemnité d'Amphipolis, de rompre avec les Thébains, et de rebâtir Thespies et Platée.

Eschine crut à la bonne foi de Philippe : Démosthène annonça qu'il ne tiendrait pas sa parole; en effet le roi de Macédoine poussa ses avantages, s'empara des Thermopyles, ravagea la Phocide, rassembla les amphictyons, et obtint la présidence de cette auguste assemblée, qui, par cette déférence, légalisa en quelque sorte son pouvoir sur la Grèce.

A cette nouvelle, les Athéniens ouvrirent les yeux, prirent les armes, fortifièrent le Pirée, et répandirent l'alarme dans le Péloponèse. Philippe, aussi prudent lorsqu'il le fallait que téméraire lorsqu'il le jugeait utile, s'arrêta tout à coup : il craignait d'exaspérer les esprits qu'une longue habitude de liberté rendait difficiles à soumettre. Paraissant se contenter de l'honneur d'avoir terminé la guerre sacrée, il retourna dans ses États, et demanda à tous les peuples de la Grèce la confirmation du décret des amphictyons.

Athènes, irritée de voir un Macédonien à la tête de la confédération grecque, ne voulait pas sanctionner ce décret; mais Démosthène fit sentir à ses concitoyens le danger d'un refus qui attirerait sur eux seuls le poids des armes de la Macédoine, il leur prouva la nécessité d'augmenter leurs forces pour repousser celles de Philippe, mais sans donner aucun prétexte légitime à son ambition.

Le roi de Macédoine n'était pas homme à se contenter de la présidence hono-

rifique des amphictyons : son repos n'était que simulé; ses démonstrations pacifiques n'avaient pour objet que d'endormir ses ennemis; et, quand il cessait de les attaquer de front, il les tournait avec habileté.

Tandis que ses lettres aux Spartiates et aux Athéniens ne parlaient que de justice, de paix, d'amitié et d'alliance, ses armes s'étendaient dans la Thrace; il s'assurait de la Thessalie, et finit par attaquer la Chersonèse. Cette presqu'île, après avoir reconnu tour à tour les lois d'Athènes, de Sparte et des princes ses voisins, était devenue indépendante, à l'exception de la ville de Cardie, dont Cotys, fils du roi de Thrace, s'était emparé récemment. Philippe défit ce prince; mais Diopithe, qui se trouvait près de là avec un corps de troupes athéniennes, s'avança en Thrace, battit quelques détachements macédoniens, et s'empara de plusieurs villes.

Philippe, qui ne respectait les droits de personne, reprochait toujours aux autres de blesser les siens; il se plaignit au peuple d'Athènes, et accusa Diopithe d'avoir enfreint les traités. Les orateurs vendus appuyèrent cette accusation. Démosthène prit la défense de Diopithe, démasqua avec sa véhémence ordinaire la politique astucieuse de Philippe, et fit absoudre l'accusé.

Dans ce même temps, Sparte, qui avait perdu ses grands hommes, sa renommée et l'austérité de ses mœurs, sans renoncer à son ambition, attaqua les Argiens et les Messéniens. Ceux-ci, d'accord avec les Thébains, implorèrent la protection de Philippe : il fit rendre par les amphictyons un décret qui ordonnait à Lacédémone de respecter la liberté d'Argos et de Messène; et, pour appuyer ce décret, il marcha lui-même avec le dessein d'entrer en Laconie. Sparte, effrayée, demanda des secours à la république d'Athènes. Sa négociation fut appuyée par Démosthène. Philippe écrivit aux Athéniens pour s'opposer à cette alliance, et suspendit sa marche; mais il continuait toujours à pratiquer des intelligences dans l'île d'Eubée. Ses troupes prirent la ville d'Orée. Phocion fut alors envoyé contre lui avec une armée athénienne : disciple de Xénocrate, austère comme son maître, marchant nu-pieds dans toutes les saisons, son éloquence était remarquable, non par ses ornements, mais par la force de sa logique et par sa concision. Avec peu de mots il réfutait de longs discours. Démosthène l'appelait *la cognée de ses paroles*.

Ce général, qui rappelait à la fois les talents et les vertus d'Épaminondas et d'Aristide, défit en bataille rangée Plutarque d'Érétrie, chef des partisans de Philippe; et, après cette victoire éclatante, se rendit maître de l'île d'Eubée, qu'il conserva ainsi à sa patrie.

Le roi de Macédoine se plaignit vivement aux Athéniens, regardant cette défense légitime de leurs droits comme une infraction à la paix que sa politique invoquait et violait toujours.

Il porta de nouveau ses armes dans la Thrace pour priver Athènes des vivres qu'elle en tirait : à la tête de trente mille hommes, il assiégea Périnthe; et, comme les Byzantins voulaient secourir cette ville, il envoya la moitié de son armée sur le terroire de Byzance.

Cette audacieuse entreprise répandit l'alarme dans la Perse, et réveilla les

Athéniens. Ce fut alors qu'Alexandre, âgé de quinze ans, signala pour la première fois son courage dans l'armée macédonienne.

Tandis que les armes de Philippe menaçaient tant de contrées, ses lettres artificieuses reprochaient aux Athéniens les précautions qu'ils prenaient contre lui; et, à l'instant même où il attaquait leurs colonies, il osait les blâmer de chercher des alliés.

« Au temps de nos ruptures les plus déclarées, leur écrivait-il, vous vous » contentiez d'armer contre moi des navires, d'arrêter et de vendre les né- » gociants qui voulaient commercer avec la Macédoine; vous vous borniez » à favoriser mes ennemis et à faire des courses sur mon territoire : aujour- » d'hui que nous sommes en paix, vous poussez la haine jusqu'au point d'ap- » peler les armes du roi de Perse contre moi. Lorsque ce monarque était trou- » blé lui-même dans ses États, lorsqu'il n'avait encore subjugué ni la Phénicie » ni l'Égypte, vous m'invitiez à me réunir à vous et à tous les Grecs contre cet » ennemi commun : à présent votre animosité vous entraîne à faire une alliance » avec lui. Souvenez-vous de vos ancêtres : ils proscrivirent le fils de Pisistrate » pour avoir appelé les Perses dans la Grèce. Cette trahison fut regardée par eux » comme un crime impardonnable, et vous ne rougissez pas de vous permettre » une action qui a rendu odieuse à jamais la mémoire de vos tyrans! »

Les orateurs vendus au roi répétaient, commentaient ces paroles, vantaient la bonne foi de Philippe, et conjuraient le peuple de ne point courir à sa perte en recommençant sans nécessité une guerre si dangereuse.

Démosthène, enflammé de colère, monte à la tribune, adresse aux Athéniens les plus violents reproches sur leur engourdissement et sur leur crédulité : il cherche à leur démontrer que Philippe leur fait réellement la guerre, tandis qu'ils s'obstinent à rester en paix avec lui : pour les mettre en garde contre ses artifices, il leur rappelle qu'il a déjà trompé plusieurs peuples.

« Attendrez-vous, dit-il, qu'il avoue clairement son agression? C'est le comble » de la folie. Il ne l'avouerait pas même au moment où il marcherait contre » l'Attique et contre le Pirée. Mais vous voulez être flattés; vous n'écoutez que » ce qui vous entretient dans le repos; vous laissez aux étrangers, et même » aux esclaves, la liberté de dire partout ce qu'ils pensent; et cette liberté de » la pensée, dont vous êtes si fiers et que vous poussez jusqu'à la licence, » vous l'avez exclue de la tribune : enfin vous vous endormez tandis que le » cours des événements vous entraîne dans les derniers périls.

» Examinez la conduite de Philippe avec les autres peuples; ce fut à qua- » rante stades d'Olynthe seulement qu'il déclara nettement sa volonté aux habi- » tants de cette ville. *Il faut*, leur dit-il alors, *que vous quittiez Olynthe, ou moi* » *la Macédoine*. Jusque là si on l'accusait de méditer leur perte, il regardait ce » soupçon comme une offense, et leur écrivait pour se justifier. Avant de dé- » truire la Phocide, il y entra comme allié et comme ami, accompagné de dé- » putés phocéens qui soutenaient que cette expédition ne serait funeste qu'aux » Thébains. Dernièrement encore il se présentait comme protecteur de la Thes- » salie, et s'emparait de la ville de Phères. Les habitants d'Orée, qu'il a réduits

» sous son joug, ont cru qu'il leur envoyait des troupes pour apaiser leurs dis» sensions. »

L'orateur accumule ensuite les plus forts arguments pour persuader au peuple qu'au lieu de perdre son temps à délibérer sur la Chersonèse et sur Byzance, il doit voler à leur secours.

« On n'a déjà, dit-il, que trop fait de concessions à Philippe : on lui a accordé » un droit dont l'apparence seule suffisait autrefois pour soulever toute la » Grèce, celui d'envahir les États et de les asservir.

» Vous, Athéniens, vous fûtes les arbitres de la Grèce pendant soixante» treize ans; les Lacédémoniens jouirent de cette suprématie pendant vingt» neuf; et les Thébains, après la bataille de Leuctres, obtinrent quelque supé» riorité : cependant on n'accorda jamais, ni à vous, ni aux Thébains, ni aux » Lacédémoniens, une pareille domination; loin de la souffrir, tous les Grecs, » ceux même qui n'avaient pas de sujet légitime de plainte contre Athènes, » se liguèrent contre vos ancêtres, quoiqu'ils n'eussent à vous reprocher que » votre prééminence. Les Lacédémoniens éprouvèrent le même sort lors» qu'ils tentèrent d'opérer par leur influence quelques changements dans les » républiques; et cependant leurs erreurs et nos fautes n'étaient rien en » comparaison des entreprises que depuis treize ans Philippe forme contre la » Grèce.

» Sans parler d'Olynthe, de Méthone, d'Apollonide, de trente-deux villes de » Thrace qu'il a tellement détruites qu'à peine retrouve-t-on quelques vestiges » de leur existence, sans rappeler la ruine des Phocéens, voilà l'État de la Thes» salie! N'a-t-il pas démantelé ses villes et changé son gouvernement? L'Eubée, » cette île voisine de Thèbes et d'Athènes, ne l'a-t-il pas livrée à des tyrans? » Quel orgueil dans ses lettres! *Je ne suis en paix,* écrit-il, *qu'avec ceux qui* » *veulent m'obéir.* Ce qu'il dit, il le fait; et nous, nous le laissons s'agrandir, » croyant que le temps qu'il emploie à la destruction des autres est un temps » gagné pour nous! Personne cependant ne peut ignorer que Philippe, sembla» ble à une fièvre contagieuse, fond sur celui-là même qui paraît le plus éloigné » du péril.

» Si un enfant de la Grèce la ruinait ainsi, on lui reprocherait de piller de » la sorte son patrimoine : que dirons-nous donc des invasions, des dévasta» tions de Philippe qui n'est point Grec, qui n'a rien de commun avec les Grecs, » qui n'est pas même un Barbare illustre, qui n'est, en un mot, qu'un misérable » Macédonien, sorti d'une contrée d'où, jusqu'à présent, il ne venait pas même » un bon esclave? Eh! voyez cependant jusqu'où va son insolence! Peu con» tent des villes qu'il a prises, des honneurs qu'on lui accorde aux jeux pythi» ques qu'il fait présider par ses esclaves, maître des Thermopyles, protecteur » du temple de Delphes, il préside les amphictyons à notre préjudice, gouverne » la Thessalie, établit des tyrans à Érétrie, dans Orée, enlève Ambracie et Leu» cade aux Corinthiens, Naupacte aux Achéens, et menace aujourd'hui By» zance.

» Quelle est donc, Athéniens, la source de ce désordre? comment tous les

» Grecs, autrefois si jaloux de leur liberté, se montrent-ils à présent si disposés » à la servitude? C'est qu'il existait alors dans le cœur de tous les peuples un » sentiment qui maintenait la liberté et garantissait la victoire. Ce sentiment, » c'était le mépris de l'or, c'était la haine contre ceux qui se laissaient corrom- » pre. On n'achetait alors ni les orateurs ni les généraux; on ne vendait ni la » concorde qui doit régner entre les Grecs, ni la défiance qui doit exister contre » les tyrans : de nos jours tout cela se vend comme au marché. Nous sommes » maintenant plus puissants que jamais en troupes, en vaisseaux, en finances; » mais la corruption paralyse toutes nos forces, et rend toutes nos ressources » inutiles.

» Faut-il vous prouver comment se conduisaient nos ancêtres? Je le ferai, » non par des paroles, mais en vous rappelant l'ancienne inscription gravée sur » une colonne de bronze; la voici : *Soit diffamé Arthmius, fils de Pythonax, de » Zélie, et regardé comme ennemi des Athéniens, lui et sa race, pour avoir ap- » porté l'or des Perses dans le Péloponèse; et que celui-là meure qui est noté d'in- » famie!*

» Punissez donc les traîtres; courez aux armes; secourez la Chersonèse; » donnez l'exemple; avertissez, réveillez la Grèce; voilà ce qui est nécessaire » pour votre salut, et ce qui convient à votre dignité. »

Les Athéniens suivirent ces conseils, et s'armèrent : l'intrigue prévalut encore pour le choix du général; Charès fut chargé de conduire la flotte; mais, comme sa cupidité était connue, toutes les villes lui fermèrent leurs ports.

Phocion le remplaça, et répondit à l'estime publique par de grands succès : il battit les Macédoniens, et força Philippe à lever le siége de Byzance.

Le roi de Macédoine, qui savait reculer comme avancer à propos, trompa de nouveau les Athéniens par des promesses et des démonstrations pacifiques, qui les empêchèrent de former contre lui une ligue active et puissante.

Ses négociations durèrent deux ans. Pendant ce temps il marcha en Scythie, et y enleva beaucoup de chevaux, de grains et de troupeaux.

A son retour, les Triballes lui livrèrent une bataille sanglante. Le roi, entouré et blessé, était au moment d'être pris. Alexandre, son fils, âgé de dix-sept ans, fit des prodiges de valeur pour arriver jusqu'à lui et le délivra.

Après cette expédition, il profita habilement d'une entreprise des Locriens sur les terres de Delphes, pour se faire appeler en Grèce par les Thébains et par les Thessaliens. On avait maltraité à Locres les commissaires des amphictyons; ceux-ci donnèrent à Philippe le titre de généralissime des Grecs, et l'invitèrent à venger la religion.

Il entra rapidement en Phocide, et s'empara d'Élatée. Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athènes. Démosthène proposa d'envoyer à tous les peuples des ambassadeurs, et de les appeler au secours de la liberté. Il fut lui-même chargé d'aller à Thèbes.

Philippe nomma pour le combattre un orateur distingué, appelé Python, qui parla avec beaucoup d'adresse aux Thébains, et employa fort habilement tous les moyens de force et de séduction propres à persuader à ce peuple, depuis

longtemps jaloux des Athéniens, qu'il devait seconder le roi pour conquérir l'Attique, ou rester au moins neutre dans cette guerre.

Cette lutte mit le comble à la gloire de Démosthène, qui se surpassa dans cette circonstance. Inspiré par la liberté, il démasqua la tyrannie, et démontra que la prise d'Élatée était le présage de la ruine de Thèbes : son éloquence l'emporta. Les Thébains, oubliant leur antique haine, entrèrent dans les vues des Athéniens, et acceptèrent leur alliance. Démosthène regardait le succès de cette négociation comme son plus beau triomphe.

Philippe, avant de combattre ouvertement cette ligue, voulut encore essayer la ruse : il proposa la paix aux Athéniens, et fit parler en sa faveur l'oracle de Delphes. Démosthène se moqua de ce stratagème, et dit que la pythie *philippisait.*

Les Athéniens refusèrent la paix. Le roi entra en Béotie avec vingt-deux mille hommes. L'armée grecque égalait la sienne en nombre et en courage; mais les intrigues de Charès lui firent obtenir le commandement : il eut pour collègue Lyziclès, aussi médiocre que lui. Phocion fut exclu. Ainsi la jalousie contre les grands hommes amène la ruine des États.

La bataille eut lieu l'an 3666, dans la plaine de Chéronée. Philippe commandait l'aile droite, et Alexandre l'aile gauche des Macédoniens. Alexandre enfonça d'abord le bataillon sacré des Thébains; mais, pendant ce temps, Lyziclès mit en déroute le centre de l'armée royale. Fier de cet avantage, il le poussa trop loin, et poursuivit les fuyards en criant qu'il ne s'arrêterait qu'aux frontières de la Macédoine. Philippe vit cette faute, et en profita. « Les Athéniens, dit-il, ne savent pas vaincre. » Alors, sans perdre de temps, il marcha à la tête de sa phalange, prit en queue les Athéniens, les mit en déroute complète et rejoignit l'aile victorieuse de son fils.

Démosthène, qui avait jusque là vaillamment combattu, partagea, dit-on, la terreur générale; il jeta ses armes, s'enfuit rapidement, et se sentant arrêté par un buisson qu'il prenait pour un ennemi, il lui demanda la vie.

Athènes perdit dans cette bataille trois mille hommes, et Thèbes davantage. La renommée de ces deux républiques avait jusqu'alors conservé tant d'éclat, que Philippe, après les avoir vaincues, se livra aux transports de la joie la plus indécente : on le vit sur le champ de bataille insulter les morts, danser et chanter en parodiant le décret que Démosthène avait fait rendre contre lui.

Un prisonnier athénien, Démade, indigné de ces excès, le rappela sévèrement à sa dignité en lui disant qu'il croyait voir Agamemnon jouer le rôle de Thersite. Le roi, loin de s'en offenser, lui donna la liberté, et renvoya les prisonniers athéniens sans rançon. Il conclut ensuite la paix avec Athènes; mais il ne voulut point pardonner aux Thébains qui avaient abandonné son alliance.

Démosthène, appelé en justice pour avoir conseillé une guerre si malheureuse, fut absous et comblé d'honneurs, ce qui fait qu'on peut révoquer en doute l'anecdote de sa fuite.

Les Athéniens continuèrent à suivre ses avis. On le chargea de prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts à Chéronée : il leur fit ériger un tombeau avec

une inscription honorable. Au milieu d'une fête publique, un héraut conduisit sur la place les enfants de ces braves guerriers, et cria : « La guerre a rendu ces » enfants orphelins; mais ils retrouvent dans le peuple d'Athènes un père qui » prendra toujours soin d'eux, et qui les convie à mériter les premiers emplois » de la république. »

Démosthène fournit de ses propres biens une somme destinée à réparer les murs de la ville. Le peuple lui décerna une couronne d'or. L'orateur Eschine s'opposa à ce décret. L'éloquence de son discours, qui nous a été conservé, justifie sa célébrité; mais Démosthène le terrassa. Sa harangue, terminée par une belle apostrophe aux Athéniens, est un chef-d'œuvre d'éloquence. Eschine, vaincu, fut exilé à Rhodes. Au moment de son départ, Démosthène le contraignit à accepter une somme d'argent. Il la reçut, et s'écria : « Comment ne regret- » terais-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je n'espère » pas trouver ailleurs des amis qui lui ressemblent ! »

Il tint une école d'éloquence à Rhodes, et lut devant les Rhodiens sa harangue et celle de Démosthène. On applaudit la sienne, et encore plus celle de son adversaire. Alors il dit : « Le discours de Démosthène vous enthousiasme : que » feriez-vous donc si vous l'aviez entendu le prononcer lui-même? » Cependant l'éloquence d'Eschine avait tant de charme que les Athéniens donnèrent les nom des Grâces à ses trois principales harangues.

Lyziclès fut condamné à mort. Lycurgue, son accusateur, lui adressa ces paroles : « Vous commandiez, et mille citoyens ont péri ! Vous commandiez, et la » Grèce est asservie ! »

Charès, aussi coupable, mais plus riche, fut absous.

Dans cette grande circonstance, les Lacédémoniens, dégénérés, ne firent aucun effort contre Philippe. On convoqua l'assemblée générale des Grecs; on y décida la guerre contre les Perses. Philippe obtint le commandement de toutes les troupes de la Grèce. Une plus belle gloire s'offrait à lui, et il s'occupait des dispositions à prendre pour se faire précéder en Asie par Attale et Parménion; mais sa fortune était à son terme; et une vengeance privée termina ses jours.

Il avait répudié la reine Olympias, dont il ne pouvait supporter l'humeur jalouse et vindicative. Il épousa Cléopâtre, nièce d'Attale : une violente querelle troubla la noce. Attale, dans l'ivresse, demanda aux dieux que la nouvelle reine donnât bientôt un successeur légitime au roi. Alexandre, furieux de cette insolence, lui jeta sa coupe à la tête en s'écriant : « Eh quoi ! misérable, me prends-tu » pour un bâtard? » Philippe courut sur son fils, l'épée à la main, pour le percer; mais, comme il était boiteux, il tomba. Alexandre, le raillant sur sa chute, dit : « Voilà un roi bien capable de marcher en Asie, lui qui ne peut aller d'une table » à l'autre ! » Après avoir prononcé ces paroles coupables, il se sauva en Épire avec sa mère.

Un sage Corinthien, nommé Démarate, qui exerçait alors beaucoup d'influence sur Philippe, l'engagea bientôt à rappeler son fils et à lui pardonner. Le roi se préparait toujours à son expédition contre les Perses; il consulta l'oracle sur le succès de la guerre, et en obtint cette réponse équivoque :

« Le taureau est couronné et au moment d'être immolé. » Philippe interpréta cet oracle en sa faveur. L'événement ne tarda pas à prouver que le roi de Perse n'était pas la victime désignée.

On célébrait en Macédoine les noces d'Alexandre, roi d'Epire et frère d'Olympias, qui épousait Cléopâtre, fille de Philippe. Le roi de Macédoine avait invité à cette fête tous les personnages distingués de la Grèce. On lui envoya de toutes parts des hommages, des couronnes, des orateurs et des poëtes : ils voulurent faire jouer devant lui une tragédie, dans laquelle on le faisait paraître comme le vainqueur de l'Asie. Philippe sortit de son palais pour se rendre au théâtre avec le cortége le plus pompeux : on portait devant lui douze statues, dont l'une le représentait sous la figure d'un dieu; il marchait entouré des grands du royaume, et suivi d'une garde aussi brillante que nombreuse; les acclamations universelles célébraient sa gloire. Ainsi la fortune se plaît souvent à parer de toutes ses faveurs celui dont elle va consommer la ruine: dans ce moment un jeune Macédonien, nommé Pausanias, récemment insulté par Attale, et qui n'avait pu obtenir justice du monarque, se fait jour à travers la foule, se précipite sur le roi, le poignarde et le laisse expirant sur la place (1). La garde furieuse égorgea le meurtrier. On crut qu'Olympias n'était pas exempte de complicité dans ce crime; il faut avouer qu'elle donna beaucoup de force à ces soupçons en faisant inhumer avec honneur l'assassin de son époux, et en massacrant le fils de Cléopâtre entre les bras de sa mère.

La mort de Philippe répandit dans toute la Grèce une joie égale à la terreur qu'il inspirait : le peuple d'Athènes se couronna de fleurs, orna les temples de guirlandes, et Démosthène ternit peut-être sa gloire en remerciant les dieux de la mort d'un homme.

Philippe mourut à l'âge de quarante-sept ans; son règne en avait duré vingt-quatre.

Ce prince fut un des plus habiles rois dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il tira la Macédoine de l'obscurité, et lui fit jeter le plus grand éclat. Son pays était pauvre, il l'enrichit; son peuple ignorant, il l'éclaira; l'armée macédonienne, sans discipline et sans renommée, devint sous ses ordres supérieure à toutes les autres. Ses prédécesseurs payaient des tributs aux républiques d'Athènes, de Sparte et de Thèbes, et en peu d'années il devint le chef de la Grèce.

Si la conquête de l'Asie fut l'ouvrage d'Alexandre, Philippe en conçut le projet et en prépara tous les moyens; et c'est peut-être avec raison que Cicéron, jugeant ces deux hommes illustres, disait : « Le fils est plus célèbre par ses exploits; mais le père était un plus grand homme.

Le roi de Macédoine offrait un mélange rare de vertus et de vices. Quelquefois généreux, souvent cruel, toujours dissimulé, il était infatigable à la guerre, livré à la débauche dans son palais, constant dans ses amitiés privées, tyran

(1) An du monde 3663. Avant Jésus-Christ 336.

dans sa famille, impénétrable dans ses desseins, fourbe dans sa politique, et aussi audacieux dans ses projets que souple pour arriver à son but.

On ne peut rien ajouter, pour faire connaître son intrépidité, à l'éloge sorti de la bouche de son plus implacable ennemi. Démosthène disait : « Je l'ai vu, » ce même Philippe à qui nous disputons l'empire de la Grèce, je l'ai vu cou- » vert de blessures, privé d'un œil, ayant la clavicule brisée, une jambe et une » main estropiées, toujours déterminé à braver les périls, et à livrer à la for- » tune telle autre partie de son corps qu'elle voudrait choisir, pourvu qu'avec » le reste il atteignît la gloire. »

On vit toujours en lui un mélange de grec et de macédonien, qu'il tenait de sa naissance et de son éducation. A la folie, à la dureté, aux passions violentes des Barbares de son pays, il joignait les lumières, la finesse, l'éloquence qu'il avait puisées à Thèbes; et toute sa vie on reconnut, au milieu de ses vices et de ses défauts, quelques traces des vertus qui avaient frappé son enfance dans la maison d'Epaminondas.

On lui conseillait un jour d'exiler un homme qui avait médit de lui : « Voulez-vous donc, répondit-il, qu'il répète ailleurs ce qu'il dit ici ? »

On s'étonnait des bienfaits qu'il accordait à un Grec, nommé Nicanor, qui s'était aussi montré très-caustique contre lui. Depuis ce temps, Nicanor fit partout son éloge. « Vous voyez bien, dit Philippe, qu'il est au pouvoir des rois » de se faire aimer ou haïr. »

La vérité hardie lui plaisait. Une pauvre femme, qu'il avait souvent repoussée en alléguant qu'il n'avait pas le temps de l'écouter ni de lire sa requête, lui dit : « Cessez donc d'être roi ! » Il fit droit à sa demande.

Une autre, contre laquelle il venait de prononcer un jugement au sortir d'un festin, s'écria : « J'en appelle !... — A qui donc? répondit le roi. — A Philippe à » jeun. » Il examina de nouveau l'affaire, reconnut son injustice, et la répara.

Dans une circonstance critique on lui reprochait de s'être livré au sommeil. « Il est vrai, dit-il, je dormais; mais Antipater veillait. »

C'est avec de telles paroles, plus qu'avec tous ses trésors, qu'un monarque est sûr d'avoir des ministres et des généraux dévoués.

On racontait devant lui que chacune des dix tribus d'Athènes nommait tous les ans un nouveau général. « Les Athéniens sont bien heureux, reprit le roi; » ils trouvent dans leur ville, tous les ans, dix bons généraux; et moi je » n'ai pu trouver, dans toute ma vie, que le seul Parmenion. »

Le souvenir des leçons d'Épaminondas lui faisait craindre de se laisser enivrer par la flatterie, et il avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque matin : « Philippe, souvenez-vous que vous êtes mortel. »

Les plus grands génies ne sont pas toujours à l'abri de la superstition : on prédit à Philippe qu'un char serait cause de sa mort; il en défendit l'usage dans les lieux qu'il habitait. On prétendit, probablement pour maintenir la crédulité, qu'on avait trouvé un char gravé sur le poignard qui trancha ses jours.

Nous nous sommes beaucoup étendus sur le règne de Philippe, parce que

son génie changea la face de la Grèce, prépara les triomphes d'Alexandre, et fut la première cause de cette grande révolution qui détruisit la liberté en Europe, renversa le trône de Cyrus, livra le monde aux Macédoniens, et contribua sans doute à la grandeur future des Romains par l'anéantissement des forces d'Athènes et de Sparte.

CONQUÊTES D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.)

Portrait d'Alexandre. — Son admiration pour Homère. — Son cheval Bucéphale. — Gouvernement d'Alexandre. — Ses entreprises au dehors. — Ses premières conquêtes. — Révolte en Grèce. — Siége, prise et destruction de Thèbes. — Ambassade d'Athènes à Alexandre. — Harangue de Démosthène. — Clémence d'Alexandre pour Athènes. — Force de son armée. — Sa marche vers l'Asie. — Bataille du Granique. — Conquête de l'Asie-Mineure. — Conspirations excitées par Darius contre Alexandre. — Le nœud gordien. — Maladie d'Alexandre. — Marche de l'armée de Darius. — Bataille d'Issus. — Défaite et fuite de Darius. — Générosité d'Alexandre envers la famille de son ennemi. — Suite de ses conquêtes. — Prise de la ville de Tyr. — Propositions de paix de Darius. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — Conquêtes de l'Égypte. — Bataille d'Arbelles. — Défaite et fuite de Darius. — Entrée triomphale d'Alexandre dans Babylone. — Honteux excès de ce roi. — Mort de Darius. — Révolte des Lacédémoniens. — Mort de Philotas et de Parménion. — Suite des conquêtes d'Alexandre. — Mort de Clitus. — Remords du roi à ce sujet. — Conquête de l'Inde. — Bataille d'Hydaspe. — Porus est prisonnier. — Révolte et retraite de l'armée d'Alexandre. — Témérité de ce prince. — Son mariage avec la fille de Darius. — Mort et funérailles d'Éphestion. — Retour d'Alexandre à Babylone. — Sa mort.

Alexandre, le plus fameux et le plus extraordinaire des héros qui aient brillé sur la terre, et doué par la nature des plus rares qualités, en reçut en même temps le germe des vices les plus dangereux. Son tempérament fougueux le disposait à la violence ; l'élévation de son âme le portait aux sentiments généreux. Philippe lui légua son ambition sans bornes ; Aristote imprima dans son cœur le principe de plusieurs vertus.

Ses traits étaient réguliers, son teint frais et vermeil, son nez aquilin, ses yeux grands et pleins de feu, ses cheveux blonds et bouclés, sa tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche ; il avait la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par des exercices continuels. On vantait sa légèreté à la course, et l'élégance de sa parure.

Il joignait à un esprit très-vif un désir insatiable de s'instruire ; il aimait et protégeait les sciences et les arts. Sa conversation était agréable et piquante,

son amitié constante. Tout était grand dans ses sentiments comme dans ses pensées.

Le célèbre Aristote s'exprimait ainsi dans une de ses lettres, après la mort de son royal élève : « Alexandre de Macédoine ne manquait ni d'habileté dans » le conseil, ni de valeur sur le champ de bataille, ni de grâce dans ses bien- » faits. Il manifesta quelquefois sa cruauté par des supplices, quoiqu'il se mon- » trât souvent clément pour ceux qui l'avaient offensé. Personne ne fut plus » intrépide dans les combats, plus libéral dans les récompenses. Son discerne- » ment brillait dans les affaires épineuses, et son courage augmentait en pro- » portion du péril. »

Cet éloge mérite d'autant plus de croyance qu'Alexandre, à la fin de sa vie, s'était brouillé avec ce philosophe, que la calomnie rangea au nombre des complices de sa mort.

Alexandre fit connaître dès sa plus tendre jeunesse la fierté de son caractère et l'ardeur de son ambition. On lui proposait d'aller disputer le prix aux jeux olympiques; il répondit : « J'irais si je devais y trouver des rois pour » rivaux. »

Lorsque le roi Philippe faisait la conquête de quelques villes, loin de s'en réjouir, il disait : « Hélas! mes amis, mon père ne nous laissera rien à faire. »

Aristote lui avait appris les mathématiques, la philosophie, l'histoire, la logique : il devait à ses leçons une éloquence convenable à un prince, un style plus grave que fleuri, et plus rempli de pensées que de mots. Aussi, voulant exprimer sa reconnaissance pour son instituteur, il répétait souvent qu'il devait à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre.

Son admiration pour Homère allait jusqu'à l'enthousiasme ; il le préférait à Hésiode. « Celui-ci, disait-il, est le poète des bergers, l'autre est celui des rois.»

Après la bataille d'Arbelles il enferma l'*Iliade* dans la cassette d'or de Darius, et il fit faire de ce poème une édition qui s'appelait l'*édition de la cassette.*

Les grands talents donnaient des droits certains à son amitié. Son peintre favori, le fameux Apelle, devint amoureux de la belle Campaspe, dont le roi lui-même était fort épris. Alexandre découvrit leur intelligence secrète, triompha de sa colère, leur pardonna et les unit.

Lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, le roi Philippe reçut en Macédoine des ambassadeurs du roi de Perse. Alexandre, au-dessus de son âge, ne les questionna point sur les jardins suspendus de Babylone, sur la richesse des palais de Suze : il écouta avec indifférence ce qu'on disait du magnifique platane et de la vigne d'or, chargés d'émeraudes et de rubis, sous lesquels le roi de Perse donnait ses audiences; mais il leur demanda quels chemins conduisaient dans la Haute-Asie, quelle était la population des Perses, la force et la tactique de leurs armées, la conduite du roi à l'égard de ses sujets. Aussi l'un des ambassadeurs s'écria : « Ce jeune prince est grand; le nôtre est riche.»

On avait amené en Macédoine un superbe cheval de Thessalie, qu'on nommait *Bucéphale*, parce que sa tête offrait la forme de celle d'un bœuf. Les plus

hardis écuyers voulurent en vain monter ce coursier fougueux; il les renversa tous. Le jeune prince, voyant qu'on voulait s'en défaire, dit vivement : « Quel » excellent cheval ils perdent par leur maladresse et leur timidité! » Philippe, pour corriger l'orgueil de son fils, lui permit de le monter. L'intrépide Alexandre, après avoir évité de l'exposer comme les autres au soleil, et de l'effrayer par l'ombre de son corps, le flatta quelque temps, s'élança sur lui avec agilité, résista fermement à ses bonds impétueux, et le dompta si complétement que depuis ce temps Bucéphale, qui écartait tout autre écuyer, se laissait conduire docilement par lui, et fléchissait les genoux pour le recevoir sur son dos. Bucéphale sauva la vie d'Alexandre dans les Indes, en le dégageant d'une mêlée où sa témérité l'avait précipité. Ce combat fut le terme des travaux et de la vie de ce coursier fameux, et le roi donna son nom à une ville qu'il fit bâtir sur les bords de l'Hydaspe.

Avant de monter sur le trône, Alexandre avait prouvé au roi Philippe son héroïque vaillance en lui sauvant la vie en Illyrie. Il ne lui fit pas moins évidemment connaître l'indomptable violence de son caractère, lorsqu'aux noces de Cléopâtre il viola le respect qu'il devait à son monarque, à son père.

Insatiable de toute espèce de gloire, il aurait voulu être le plus savant des hommes comme le plus grand des rois; aussi reprocha-t-il à Aristote d'avoir publié pendant son absence un traité de métaphysique dont il désirait avoir seul la possession; il lui écrivit : « Il faut que vous sachiez que j'aimerais » beaucoup mieux surpasser les autres hommes par la science des choses » sublimes que par l'étendue de mon pouvoir. »

Son père, digne de l'apprécier, prévit le premier ses grandes destinées; et, lorsqu'il l'eut vu dompter Bucéphale et prouver tant d'audace dans un âge si tendre, il lui dit : « Mon fils, cherche un autre royaume plus digne de toi; la » Macédoine ne te suffit pas. »

Cependant, lorsque tant d'indices, plus sûrs que les oracles annonçaient un maître à la Grèce, un conquérant à l'Asie, un héros au monde, on ne s'occupait en Perse, dans le Péloponèse, dans la Béotie, dans l'Attique et chez les Barbares de la Thrace et de l'Illyrie, qu'à secouer un joug qu'on croyait déjà brisé par la mort de Philippe.

Les factieux renouaient leurs intrigues à la cour de Macédoine : Olympias croyait régner; les grands voulaient partager l'empire; les Illyriens prenaient les armes; les orateurs de la Grèce, déclamant contre la tyrannie, injuriant l'ombre de ce même Philippe qu'ils avaient naguère entouré d'hommages, méprisaient la jeunesse d'Alexandre qui n'avait alors que vingt ans; et personne ne se doutait que ce prince, qu'ils regardaient encore comme un enfant, dût se montrer si rapidement pour eux le plus redoutable des hommes.

Loin de paraître étonné des obstacles qui embarrassaient sa marche, et des périls qui entouraient son trône, il fit sentir promptement son autorité à sa cour, sa bienfaisance à ses peuples, et sa vigueur à ses ennemis. Il punit les assassins de son père, déchargea les Macédoniens des impôts excessifs qui pesaient sur eux, et leur fit par là supporter plus facilement les levées militaires

dont il avait besoin. Il distribua des récompenses aux compagnons de gloire du feu roi; et, par un habile mélange de douceur et de fermeté, il se concilia l'affection de ses sujets. Mais en même temps il ternit cette aurore de gloire en laissant Olympias exercer une cruelle vengeance sur Cléopâtre et sur son fils, ainsi qu'en ordonnant le supplice d'Attale, général expérimenté, dont il avait eu autrefois à se plaindre, et qu'il soupçonnait d'intelligence avec ses ennemis. Cependant Attale, pour regagner la confiance du roi, lui avait livré les lettres de Démosthène, qui voulait l'engager dans le parti du roi de Perse.

Après avoir rétabli en peu de temps dans son royaume l'ordre public et consolidé son autorité, Alexandre s'occupa de calmer la fermentation de la Grèce. Les Arcaniens, les Ambraciotes, les Thébains et les Arcadiens, qui avaient chassé les garnisons macédoniennes de leur pays, venaient de déclarer qu'on ne devait pas reconnaître Alexandre pour général des Grecs. Les Argiens, les Éléens, les Lacédémoniens proclamaient leur indépendance : Athènes fomentait tous ces mouvements. Les peuples plus voisins de la Macédoine se préparaient à rendre la défection générale, tandis que les Barbares du septentrion menaçaient la Macédoine de leurs armes.

Alexandre employa, pour dissiper ces troubles, l'audace et l'adresse; il effraya quelques-uns de ses ennemis par des menaces, et gagna les autres par des promesses. Les Thessaliens le reconnurent les premiers pour leur chef; les amphictyons, rassemblés, lui donnèrent le commandement général dont ils avaient revêtu son père.

Autorisé par ce décret, il se présenta inopinément aux portes de Thèbes, qui cessa pour le moment de lui opposer aucune résistance. Les Athéniens, déconcertés par sa rapidité, lui envoyèrent des députés pour apaiser son courroux. Démosthène était du nombre de ces envoyés. On prétend qu'il n'osa pas se présenter devant le roi; probablement il ne le voulut pas; cette démarche lui paraissait trop humiliante pour son caractère et pour sa patrie. Eschine lui reprocha peu de temps après d'avoir trahi les intérêts des Grecs en faveur des Perses, leurs éternels ennemis ; mais il se justifia victorieusement.

Alexandre, après avoir comprimé par sa présence la coalition qu'on voulait former contre lui, retourna en Macédoine, et marcha contre les Barbares. Les Gètes, méprisant sa jeunesse, s'étaient révoltés : il les battit et ravagea leur pays. Le passage du mont Hémus, qu'il franchit malgré la difficulté des lieux et le nombre des ennemis, fit connaître avec éclat son audace et sa fortune.

En peu de temps, il subjugua les Péoniens, les Thraces, les Triballes et les Illyriens; et, sur le bruit de ses exploits, les Celtes lui envoyèrent une députation pour l'assurer de leur amitié. Alexandre, se croyant déjà redouté par ces peuples, leur demanda quel était le sujet de leur crainte. Ils répondirent fièrement : « Nous ne craignons que la chute du ciel. » Il rit de leur bravade, et conclut cependant une alliance avec eux. Ses victoires sur les Illyriens le conduisirent au delà de l'Ister. Pour éviter que ces Barbares ne se portassent pendant son absence à de nouvelles révoltes, il exigea des princes et des rois vaincus qu'ils

le suivissent en Asie avec leurs principaux officiers, ne laissant ainsi dans leur pays que des chefs sans talents et sans considération.

Tandis qu'il terminait si glorieusement cette guerre, Démosthène et Lycurgue firent courir le bruit qu'il avait été défait et tué par les Triballes. A cette nouvelle, la fermentation recommença de nouveau dans la Grèce. Les bannis de Thèbes, excités par les Athéniens à recouvrer leur liberté, revinrent dans leur patrie, rentrèrent de nuit dans la ville, égorgèrent deux officiers macédoniens, et s'emparèrent du pouvoir.

Alexandre, informé de cette révolution, repassa l'Ister et le mont Hémus, rentra en Macédoine, traversa en six jours la Thessalie, franchit les Thermopyles, et arriva à Oncheste en Béotie. Là il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démos- » thène m'appelait *enfant* quand j'étais chez les Triballes, *jeune homme* quand » j'arrivai en Thessalie : je veux lui prouver aux portes d'Athènes que je suis un » *homme fait.* »

Avant de se venger des Thébains, il employa d'abord les conseils et la douceur pour leur donner le temps de réfléchir aux dangers de leur entreprise. Un héraut promit en son nom la liberté et la sûreté à tous ceux qui passeraient dans son camp, ou qui reconnaîtraient son pouvoir; et il exigea, pour toute satisfaction, qu'on lui livrât Phœnix et Prothut, principaux auteurs de la révolte.

Les Thébains, loin de déférer à ces ordres, demandèrent qu'Alexandre leur livrât Philotas et Antipater, deux de ses principaux généraux : ils firent même publier, du haut d'une tour, qu'on recevrait comme ami tout soldat macédonien qui prendrait le parti des Thébains et du roi de Perse, ligués pour délivrer la Grèce d'un tyran odieux.

Toute négociation se trouvant rompue, Alexandre forma le siége de Thèbes. Ses armes étaient favorisées par une garnison macédonienne qui occupait encore la citadelle nommée Cadmée. Ptolémée, témoin de ces événements, rapportait que les assiégés, s'étant avancés trop loin dans une sortie, furent enveloppés et attaqués si vivement par la phalange macédonienne, qu'elle entra pêle-mêle avec les fuyards dans la ville.

Diodore raconte le fait autrement, et dit que pendant cette sortie, Perdiccas s'empara d'une porte qui livra l'entrée de la ville aux troupes macédoniennes.

Les Thébains, dans ce désastre, montrèrent un courage digne des héros de Leuctres et de Mantinée : aucun ne fléchit devant le vainqueur. Les Platéens, les Phocéens et les Thespiens, qui servaient alors dans l'armée d'Alexandre, et dont les villes avaient été détruites autrefois par les troupes thébaines, vengèrent avec atrocité leurs anciennes injures et la ruine de leur patrie; ils n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants; ils égorgeaient leurs victimes jusqu'au pied des autels. Les Lacédémoniens montrèrent la même fureur. Cet affreux massacre dura toute une journée : six mille Thébains périrent; on en vendit trente mille. Les dames thébaines, prisonnières, se virent réduites en servitude. Enfin Thèbes fut totalement détruite.

Alexandre fit seulement respecter les temples, la maison du poète Pindare et celles des familles thébaines qui avaient donné l'hospitalité à lui et à son père.

Rien ne peut justifier la cruauté : vainement Alexandre s'efforça d'excuser sa barbarie par la nécessité de satisfaire ses alliés; les ruines de Thèbes pesèrent toujours sur son âme. Il en parlait souvent avec regret; et depuis, lorsque les Thébains échappés au massacre lui demandèrent quelque grâce, il la leur accordait sur-le-champ. Ses barbares soldats voulaient détruire les tombeaux des Thébains morts à Chéronée; le roi leur ordonna de respecter ce monument dédié au malheur et au courage.

Lorsqu'on apprit dans Athènes la destruction de cette vaste cité, la consternation fut générale; on interrompit les grands mystères. Démosthène, Eschine, Stratocle déplorèrent eloquemment les malheurs de Thèbes. Les Athéniens donnèrent asile aux Thébains sauvés de ce désastre; mais en même temps ils envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre : le prétexte de cette ambassade était de féliciter le roi sur ses succès, et le but réel de fléchir sa colère.

Alexandre fit un accueil favorable à ces envoyés; mais il exigea que le peuple athénien lui livrât ses ministres et ses orateurs : Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Éphialte, Diotime et Mérocle.

Démosthène monta à la tribune pour persuader à ses concitoyens de rejeter cette dangereuse proposition : il rappela ingénieusement l'apologue des bergers qui perdirent leur troupeau, parce que, traitant avec les loups, ils leur avaient livré leurs gardiens vigilants, leurs chiens fidèles. L'intérêt personnel de Démosthène était trop évident dans cette circonstance pour convaincre les esprits effrayés; mais l'orateur Démade, plus désintéressé, le soutint avec adresse, et fit rendre un décret par lequel Athènes priait le roi d'abandonner au peuple la punition des coupables. Il sollicitait en même temps sa clémence pour les Thébains fugitifs.

Le sang répandu à Thèbes avait éteint l'ardeur d'Alexandre pour la vengeance. Démade, envoyé près de lui par Athènes, obtint tout ce qu'il voulut. Le roi se contenta de faire exiler Charidème. Ses dispositions changèrent même à tel point qu'il se réconcilia complétement avec les Athéniens : il leur recommanda de surveiller les affaires de la Grèce pendant son absence, et les désigna pour la gouverner s'il venait à mourir.

Tout se trouvant ainsi pacifié, il revint en Macédoine, où il fit célébrer des jeux publics en l'honneur de Jupiter et des Muses. Quelque temps après, il se rendit à Delphes pour consulter l'oracle sur la guerre d'Asie. La pythie refusait de monter sur le trépied; Alexandre la prit dans ses bras et l'y porta malgré elle. Alors la prêtresse s'écria : « Mon fils, on ne peut te résister. » A l'instant Alexandre la quitta en disant : « Je n'ai pas besoin d'autre oracle. »

Tous les Grecs furent ensuite convoqués par lui à Corinthe : ils le nommèrent de nouveau généralissime. Le roi, dans cette assemblée, déclara que toutes les villes grecques resteraient libres, et leur défendit de rappeler les bannis et de reconnaître des tyrans.

Le moment d'exécuter ses grands desseins étant arrivé, il rassembla son

armée : elle était composée de douze mille Macédoniens, sept mille alliés, cinq mille mercenaires, tous gens de pied aux ordres de Parménion; cinq mille Triballes et Illyriens, quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas; quinze cents cavaliers thessaliens, conduits par Calas, et six cents Grecs par Érygius; enfin de neuf cents hommes de troupes légères de Thrace et de Péonie, sous les ordres de Cassandre. La plupart de ces officiers étaient âgés de plus de soixante ans; leur assemblée avait la gravité d'un sénat. Le trésor du roi ne montait qu'à soixante talents (360,000 fr.); l'armée n'était approvisionnée de vivres que pour un mois. Ses généraux les plus distingués étaient Parménion, Philotas et Nicanor, ses fils; Clitus, Éphestion, Cassandre, Ptolémée, Calas, Perdiccas, Cratère, Cælus, Philippe, fils d'Amyntas.

Alexandre laissa le gouvernement de la Macédoine et la surveillance de la Grèce à Antipater, qui jouissait alors de toute sa confiance.

Avant de passer en Asie, il distribua ses domaines à ses amis; et Perdiccas lui demandant ce qu'il gardait pour lui, il répondit : *L'espérance.*

Parvenu en vingt jours à Sestos, où cent cinquante bâtiments l'attendaient, il s'embarqua, et voulut faire lui-même les fonctions de pilote. Après avoir traversé l'Hellespont, il arriva dans la plaine de Troie, fit un sacrifice à Minerve, lui consacra ses armes, et prit dans le temple celles qu'on disait avoir appartenu au grand Achille, un de ses aïeux maternels. Il posa sur la tombe de ce héros une couronne de fleurs. Éphestion, son favori, en mit une autre semblable sur le tombeau de Patrocle.

Cependant, les Perses, méprisant l'avis sage de Memnon de Rhodes, qui leur conseillait d'éviter toute action décisive, et de se retirer devant les Grecs pour les envelopper s'ils pénétraient trop imprudemment dans le pays, rassemblèrent une armée de cent mille hommes sur les bords du Granique, pour en défendre le passage.

Ptolémée, à la tête de la cavalerie macédonienne, commença l'action avec intrépidité, mais sans succès. Alexandre et Parménion, accourant à son secours, franchirent le fleuve. La phalange décida la victoire. Les mercenaires grecs, qui combattaient avec les Perses, furent taillés en pièces après une opiniâtre résistance.

Alexandre, dans cette bataille, fit des prodiges de valeur : il combattit corps à corps, et blessa un frère de Darius. Au moment où un cavalier persan, le cimeterre levé sur sa tête, allait trancher ses jours, Clitus lui sauva la vie en tuant le Barbare.

Le roi fit faire par Lysippe des statues qui représentaient vingt-cinq de ses compagnons d'armes tués dans cette journée : on les vit longtemps à Dium, en Macédoine; dans la suite, on les porta à Rome.

La conquête de toute l'Asie-Mineure fut le fruit de cette grande victoire. Alexandre rétablit la démocratie dans Éphèse, prit Milet d'assaut, arriva en Carie, et s'empara d'Halicarnasse, malgré la courageuse défense de Memnon.

Après ces exploits, il permit à ceux de ses soldats qui étaient mariés d'aller

passer l'hiver en Macédoine. Cette mesure inspira une grande confiance, et lui valut de fortes levées d'hommes que Ptolémée lui ramena.

La faiblesse compte plus sur le poignard que sur l'épée : Darius paya plusieurs conspirations contre Alexandre : il lui semblait plus facile de le tuer que de l'arrêter dans sa marche rapide.

Alexandre, fils d'Ærops, dont les frères étaient entrés dans la conjuration de Pausanias contre Philippe, se laissa corrompre par le roi de Perse, et voulut assassiner son maître. Alexandre, se souvenant que, dans le moment de son avénement au trône, il s'était un des premiers déclaré pour lui contre les factieux, lui pardonna son crime. Cet acte de clémence porta l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme.

Dès que le printemps fut arrivé, le roi conquit la Phrygie. On voyait dans la capitale de ce pays le char d'un ancien roi, nommé Gordius, dont le timon était lié par des nœuds inextricables. Un oracle avait promis l'empire d'Orient à celui qui le dénouerait. Alexandre, ayant tenté d'inutiles efforts pour y parvenir, coupa ce nœud avec son sabre, et crut ainsi accomplir l'oracle. Il marcha ensuite en Cappadoce.

Dans ce même temps, Memnon faillit renverser tous ses desseins. Darius lui avait permis de faire une diversion dans la Grèce, qui aurait forcé les Macédoniens d'y revenir. Il marchait à la tête d'une forte armée; sa flotte s'approchait de l'île d'Eubée; mais la fortune, qui favorisait Alexandre, le délivra de cet habile adversaire. Memnon mourut, et Darius, dans son vaste empire, ne trouva personne qui pût remplacer ce général sage, courageux et digne de combattre un héros.

Débarrassé de la crainte de cette diversion, Alexandre continua sa marche. Il devait, pour pénétrer en Asie, passer les deux défilés de Cilicie et de Syrie. Rien n'était plus facile que de l'écraser dans ces étroits passages; mais, soit négligence, soit trahison, il les trouva libres, et arriva sans obstacles à Tarse. Il y commit l'imprudence de se baigner dans le Cydnus, dont les eaux froides le saisirent. Il tomba malade, et si violemment, que sa mort paraissait certaine. Son grand courage éclata dans cette circonstance. Parménion lui écrivit que son médecin Philippe, payé par Darius, voulait l'empoisonner.

Le roi, rempli d'une confiance généreuse, donna la lettre à Philippe, et, pendant qu'il la lisait, prit, et but tranquillement sa potion. Son attente ne fut pas trompée, et une prompte guérison prouva l'innocence de l'accusé.

Darius, se réveillant enfin au bruit des progrès de son ennemi, rassembla une armée plus nombreuse que forte, et plus brillante que brave. Le monarque de l'Asie étalait dans sa marche pompeuse tout le luxe de l'Orient; partout l'éclat de l'or et des diamants se mêlait à celui des armes. Ses équipages, remplis de femmes, encombraient les routes. Le trône de Darius, entouré de prêtres, et parfumé d'encens, annonçait plutôt un dieu qui vient recevoir des hommages, qu'un guerrier qui va combattre pour le salut de son pays.

Les dix mille immortels qui défendaient la personne du prince portaient des lances dorées, plus éblouissantes que dangereuses, et leurs bras, énervés par la

mollesse, devaient mal seconder leur fidèle et inviolable dévouement, dont ils ne donnèrent des preuves qu'en mourant pour un roi qu'ils ne purent rendre vainqueur.

Alexandre n'avait que quarante mille hommes à opposer à six cent mille Perses; mais ses soldats étaient aguerris aux dangers, durs aux fatigues, ses officiers expérimentés; et l'on devait facilement prévoir quelle serait l'issue du combat livré par la force à la mollesse, par la temperance au luxe, et par le génie à l'inexpérience.

Le roi de Macedoine attira habilement son ennemi dans une plaine étroite, près d'Issus, où il ne pouvait profiter de l'avantage du nombre.

Cependant les Grecs qui étaient à la solde de Darius enfoncèrent d'abord les Macédoniens. Alexandre rétablit le combat, et renversa tout ce qui se trouvait sur son passage. Une blessure qu'il reçut ne put l'arrêter. Les immortels résistèrent quelque temps à la cavalerie thessalienne; mais enfin ils furent détruits et mis en déroute. Darius lui-même, craignant de tomber dans les mains d'Alexandre, prit la fuite, laissant au vainqueur son camp, sa mère, sa femme, sa fille et ses richesses.

Le roi victorieux éleva trois autels qu'il consacra à Minerve, à Jupiter et à Hercule. Maître du camp des Perses, il traita la famille de Darius avec humanité, et ces temps étaient tellement barbares qu'on lui fit un titre de gloire d'une vertu si commune aujourd'hui. Le respect pour la vieillesse, pour le trône, pour la pudeur, et l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, passaient alors pour de l'héroïsme. Mais ce qu'on doit trouver véritablement digne d'éloges, c'est qu'il ne se borna pas à épargner la vie et à respecter la vertu de la famille de son ennemi; il montra constamment à l'égard de sa mère et de sa femme la plus grande générosité, leur laissa tous les officiers qu'elles voulurent garder, toutes les richesses qui leur convinrent; enfin elles ne perdirent rien, dans leur infortune, de la splendeur de leur rang.

Ayant poursuivi quelque temps Darius sans pouvoir l'atteindre, Alexandre se rendit en Syrie et s'empara de Damas. Cette ville aurait pu l'arrêter, mais on la lui livra, ainsi qu'un trésor considérable qui y était renfermé. Il trouva dans ce lieu des députés que Thèbes, Athènes, Lacédémone, avaient envoyés au roi de Perse. Il pardonna au premier, par pitié pour Thèbes; au second, parce qu'il était fils du fameux Iphicrate, et se montra plus sévère pour Lacédémone, qui ne lui avait point fourni de troupes dans cette guerre. Le Spartiate Eutyclès fut longtemps en prison; mais, dans la suite, le roi lui fit rendre la liberté.

Poursuivant le cours de ses conquêtes, il s'empara de la Phénicie, prit la ville de Sidon, et lui donna pour roi le sage Abdolonyme, prince d'une branche éloignée de la famille royale, qui vivait pauvre, ignoré, et cultivant de ses mains un petit jardin. Alexandre eut plus de peine à triompher de la résistance de ce prince philosophe pour l'élever sur le trône, qu'à vaincre Darius pour le faire descendre du sien.

La ville de Tyr, célèbre par sa richesse et par sa puissance, résista sept mois aux armes macédoniennes. Si l'on juge du mérite d'une conquête par sa diffi-

culté, la destruction de cette république fut un des plus grands exploits d'Alexandre.

Il eut à combattre à la fois les hommes et les éléments. Ses infatigables soldats domptèrent la mer par une digue qu'ils construisirent en combattant toujours, et que les assiégés renversèrent plusieurs fois.

Toutes les forces de Carthage devaient venir au secours des Tyriens; mais Syracuse, déclarant alors la guerre aux Carthaginois, les empêcha de sauver leur mère-patrie.

Il prit enfin cette ville d'assaut. Son sort fut peu différent de celui de Thèbes, et la rigueur d'Alexandre était peut-être alors encore moins excusable, car il n'avait aucune ancienne injure à venger; il poussa même la cruauté jusqu'à faire mettre en croix deux mille braves guerriers qui s'opiniâtraient à combattre sur les débris de leur patrie. Huit mille hommes périrent dans cette journée. La plus grande partie des habitants furent vendus, quelques-uns se réfugièrent à Sidon.

Le roi reçut encore de nouvelles propositions de paix de Darius, qui lui offrit sa fille en mariage avec la moitié de son empire. Le sage Parménion voulait qu'il acceptât, et lui dit qu'à sa place il signerait le traité : « Je le ferais aussi, » reprit Alexandre, si j'étais Parménion. »

Les Juifs, fidèles à leur serment, avaient refusé de combattre contre Darius. Le roi de Macédoine porta ses armes contre eux. Il s'attendait à trouver des ennemis plus intrépides et des dangers plus grands qu'en Phénicie; mais on ne lui opposa que des prières : il ne rencontra que des prêtres et des lévites. La solennité du culte d'Israël frappa son esprit; sa fierté fléchit devant la majesté divine, et, loin de se montrer en vainqueur à Jérusalem, il y entra en ami, et offrit un sacrifice dans le temple de Salomon. Les Hébreux prétendaient qu'un fantôme, sous les traits du grand-prêtre Jaddus, lui avait apparu autrefois en Macédoine pour lui prédire ses hautes destinées.

La ville de Gaza refusant de se soumettre à lui, il se vit obligé de l'assiéger. Ce siége fut meurtrier; Bétis la défendit avec opiniâtreté.

Après avoir pris la ville, le roi, voulant imiter Achille, fit attacher le corps de Bétis à son char, et le traîna autour des murs de Gaza. Il oubliait qu'on ne doit imiter des grands hommes que leurs vertus.

On dit qu'il envoya de Judée en Macédoine à Léonidas, l'un de ses gouverneurs, pour cent talents de myrrhe. Il se souvenait que, dans son enfance, cet homme sévère, lui reprochant un jour de prodiguer l'encens dans un temple et de le verser à pleines mains, lui avait dit : « Prince, soyez plus économe, et » attendez, pour dissiper avec une telle profusion cet encens précieux, que vous » ayez conquis le pays qui le produit. »

Toujours avide de combats et de gloire, Alexandre fit, dit-on, une incursion sur les terres des Arabes. S'étant avancé presque seul la nuit, avec sa témérité ordinaire, près du camp des ennemis, il y entra audacieusement, saisit une bûche enflammée dans un de leurs postes, et, revenu près de ses troupes, il fit

allumer une grande quantité de feux qui effrayèrent les Barbares et les mirent en fuite.

Dans sa marche, il s'était vu près de périr en voulant tirer de danger et porter sur ses épaules le vieux Lysimaque, un des gouverneurs de sa jeunesse, qui l'avait suivi dans cette expédition. Le cœur d'Alexandre offrait le plus étonnant et le plus continuel mélange d'orgueil et de bonté. Vices et vertus, tout était excès dans cette âme ardente.

La conquête de l'Égypte, qui, depuis tant d'années, coûtait une si prodigieuse quantité d'or et d'argent au roi de Perse, ne fut qu'un voyage pour Alexandre. Les Égyptiens détestaient le joug asiatique; tout conquérant, pourvu qu'il ne fût pas perse, leur semblait un libérateur. Déjà un officier grec du parti de Darius, et qui s'était sauvé avec quelques troupes de la bataille d'Issus, avait levé en Égypte l'étendard de la révolte. Tout le peuple se déclara pour lui; mais il ne sut pas profiter avec prudence de ses premiers avantages, et se laissa surprendre par un corps ennemi. Alexandre, sur ces entrefaites, fut reçu comme un roi qui serait entré pacifiquement dans ses États.

Il se concilia tous les cœurs par son respect pour les lois, pour les mœurs, et surtout pour le culte egyptien. Sa marche, jusqu'à Memphis, ne fut qu'un triomphe, et sa puissance y fut aussitôt consolidée qu'établie.

Ce qui paraît inconcevable, c'est l'apathie et la lâcheté des habitants de l'immense empire des Perses. Non-seulement ils s'étaient laissé vaincre par une armée si peu nombreuse, mais ils n'osaient pas même se soulever, tandis que leurs téméraires vainqueurs s'éloignaient d'eux pour s'enfoncer dans les sables de l'Afrique.

Une telle mollesse diminue beaucoup le prodige de la conquête. Il ne suffit pas de compter les hommes, il faut mesurer les courages; et depuis longtemps les Thermopyles, Marathon, Salamine, Platée, la retraite des dix mille et le succès d'Agésilas avaient prouvé que quelques milliers de Grecs intrépides pouvaient braver et subjuguer sans peine des millions d'Asiatiques.

Alexandre, qu'aucun danger n'effrayait, résolut alors d'aller dans la Libye visiter l'oasis et le temple de Jupiter-Ammon. L'exemple de Cambyse, qui perdit presque toute son armée dans ces sables brûlants, ne l'intimida pas. Il fut au moment d'éprouver le même sort. Un vent impétueux et des tourbillons de sable menaçaient de l'engloutir; une soif dévorante épuisait les forces de ses infatigables guerriers. Sa fortune le tira de ce péril : le ciel se couvrit de nuages; une pluie abondante, et presque inconnue dans ce triste climat, éloigna la mort.

Il arriva enfin dans cette fameuse oasis, dans cette île de verdure placée, comme un port favorable, au milieu d'un océan de sable. On raconte que le grand-prêtre d'Ammon le déclara fils de Jupiter, et lui promit l'empire du monde. D'autres disent qu'il écrivit à Olympias qu'il avait reçu du pontife des réponses secrètes, dont elle serait instruite quand il la reverrait.

Plutarque rapporte que le grand-prêtre, voulant l'appeler *mon fils* en langue grecque qu'il parlait mal, au lieu de se servir du mot *O paidion,* prononça *O pai-*

Dios, ce qui signifiait *fils de Jupiter;* et que cette méprise, qui fit sourire Alexandre, donna lieu à toutes les fables débitées sur cet oracle. Ce qui est certain cependant, c'est que, depuis ce voyage, le roi, dans tous ses actes et dans toutes ses lettres, ajouta à ses titres celui de fils de Jupiter.

Au reste, sans rendre cette prétention si injurieuse pour sa mère, il pouvait la soutenir, d'après la croyance du temps, d'une manière plus convenable, puisqu'il descendait, par son père, d'Hercule, que tous les Grecs reconnaissaient pour fils de Jupiter. Alexandre, de retour, en Égypte, fonda la ville d'Alexandrie, qui remplaça Tyr, et devint le centre du commerce des trois seules parties du monde alors connues. Il en traça lui-même les plans, et en confia l'exécution à l'architecte qui avait rebâti le temple d'Éphèse.

L'Égypte était trop habituée à changer de gouvernement et de dynastie pour en confier la surveillance à un seul homme qui aurait pu tenter de s'en rendre le maître. Alexandre la divisa en provinces, dont les gouverneurs lui rendaient directement compte de leur administration.

Après avoir pris ces sages mesures pour assurer la tranquillité de cette contrée, il revint à Damas. Statira, femme de Darius, venait d'y mourir. Le roi de Perse, apprenant cette nouvelle, crut qu'elle avait péri victime des insultes du vainqueur; mais, informé par un de ses confidents de la conduite généreuse de son rival, il demanda aux dieux, s'ils lui enlevaient le trône de Cyrus, de ne le donner qu'à Alexandre.

La conquête de l'Égypte avait laissé le temps au roi de Perse de rassembler une nouvelle armée. On assure qu'elle se montait à plus de six cent mille hommes. Alexandre, réunissant toujours ses forces pour le combattre, passa l'Euphrate à Thapsaque, et s'avança, avec sa célérité ordinaire, près du Tigre. Ce fleuve était rapide et facile à garder; mais la négligence de Mazée, qui arriva trop tard pour le défendre avec la cavalerie persane, en livra le passage aux Macédoniens.

Les armées se trouvèrent bientôt en présence, dans une vaste plaine, près du bourg de Gangamelle et de la ville d'Arbelles. On conseillait à Alexandre d'attaquer la nuit; il dit qu'il ne voulait pas dérober la victoire. L'approche d'un si grand danger ne l'empêcha pas de dormir paisiblement, et comme ses amis se montraient surpris de sa sécurité il répliqua : « Comment ne serions-» nous pas tranquilles, lorsque l'ennemi vient lui-même se livrer entre nos » mains! »

Une éclipse de lune, qui survint alors, alarmait ses soldats : il leur fit dire par le devin Aristandre que le soleil était l'astre des Grecs, et la lune celui des Perses, et que ce phénomène présageait la ruine de l'ennemi.

Le succès de cette bataille demeura quelque temps incertain : l'aile gauche des Macédoniens fut enfoncée par les Perses et repoussée jusqu'auprès de leur camp. Mais la fortune, toujours constante pour Alexandre, seconda son impétuosité; il mit en déroute tous les corps qui le combattaient successivement, et se fit jour jusqu'au char de Darius. Ce malheureux monarque, voyant sa

garde écrasée, et toute défense inutile, quitta son char, s'élança sur un coursier, et chercha son salut dans la fuite.

Alexandre, sans se laisser entraîner par une ardeur imprudente, revint délivrer Parménion et son aile gauche des forces qui l'accablaient. La déroute des Perses fut alors générale, et ce jour décida de l'empire.

Après ce grand triomphe, Alexandre, reconnaissant des services de ses alliés, écrivit de nouveau dans la Grèce, pour confirmer l'indépendance de toutes les villes de la confédération. Il envoya de riches dépouilles à Crotone, en mémoire de l'athlète Phayllus, qui, dans le temps de la guerre de Xercès, arma une galère pour secourir les Athéniens et les Spartiates, lorsque tant de peuples, tremblants devant le grand roi, les abandonnaient.

C'est en montrant, dans toutes les occasions, cet amour ardent pour la gloire des Grecs, qu'Alexandre se faisait pardonner par eux sa domination.

N'ayant plus d'ennemis à vaincre, il continua paisiblement sa marche, ne trouvant partout que des sujets soumis et des hommages empressés. On dressait des autels sur son passage; l'air était embaumé de parfums et d'encens, les chemins jonchés de fleurs. Il entra en triomphe à Babylone, n'y permit aucune violence, aucun désordre, montra de l'estime aux savants chaldéens, et de la vénération pour le culte des mages. Cette grande ville redoutait un conquérant; elle ne vit qu'un monarque pacifique, occupé d'embellir cette capitale de son nouvel empire, et d'en faire un monument de sa gloire.

Après tant de dangers, les soldats macédoniens reçurent de justes et magnifiques récompenses, et les plus braves obtinrent des prix proportionnés à leurs actions.

Alexandre, voulant achever sa conquête, marcha vers la Perse. Ariobarzane, qui gardait les défilés de Suze, défendit vaillamment ce poste, et lui fit éprouver beaucoup de pertes. Il tourna ces montagnes, traversa l'Araxe, et arriva à Persépolis, où toutes les richesses des anciens rois de Perse étaient réunies.

La vue de l'antique capitale d'un pays autrefois si redouté rappela aux Grecs l'invasion de Xercès, les anima à la vengeance, et leur fit commettre un grand nombre de cruautés.

Le vieillard Démarate, qui s'y trouvait alors, versait des larmes de joie, et regrettait que tous les habitants de la Grèce ne pussent pas jouir du plaisir de voir un guerrier grec assis sur le trône de Xercès.

Jusque là le roi de Macédoine, sobre, tempérant, frugal et continent, avait fait autant admirer sa sagesse que son courage; mais le vainqueur de la Perse fut enfin vaincu lui-même par la volupté. Enivré de gloire, de puissance et d'encens, il prit les mœurs, le costume et les vices des vaincus. Il se livra aux plus honteuses débauches, et, à la suite d'un festin, entouré de flatteurs et de courtisanes, il suivit l'une d'elles, nommée Thaïs, dont il partageait le délire et l'ivresse, et, la torche à la main, il réduisit en cendres le palais dont la conquête était un des plus beaux titres de sa gloire.

Tandis qu'il éprouvait le sort des rois victorieux que la flatterie empoisonne

et que l'orgueil corrompt, Darius, comme tous les princes malheureux, se voyait trahi et abandonné.

Bessus et plusieurs satrapes qui l'accompagnaient dans sa fuite formèrent une conspiration contre lui et le chargèrent de chaînes. Une seule troupe de sa garde, composée de Grecs et commandée par Patron, lui resta fidèle : perdant l'espoir de le sauver, elle se sépara des conjurés.

Alexandre, s'arrachant aux délices de Persepolis afin de poursuivre Darius, était près de l'atteindre. Bessus et ses complices abandonnèrent leur maître après l'avoir percé de flèches. Ce prince mourant fut secouru dans ses derniers moments par le Macédonien Polystrate.

Aussi touché de la générosité de ses ennemis qu'indigné de l'ingratitude de ses sujets, son dernier vœu fut pour Alexandre. Il mourut en lui souhaitant le trône du monde. Ainsi finit l'empire des Perses, fondé par Cyrus : il avait duré deux cent six ans, sous treize rois.

Alexandre, après avoir vaincu les traîtres et soumis plusieurs peuples, vengea Darius, et livra Bessus à la juste fureur de Sisygambis.

Pendant qu'il consommait, au milieu de l'Asie, cette grande révolution, les Lacédémoniens, ayant appris qu'Antipater faisait la guerre aux peuples de la Thrace, voulurent secouer le joug des Macédoniens. Ils soulevèrent le Péloponèse, et rassemblèrent une armée de vingt-deux mille hommes. Antipater marcha contre eux avec quarante mille guerriers.

Les deux armées se livrèrent une bataille sanglante. Le général macédonien, ne pouvant enfoncer les Spartiates, les attira par une feinte retraite dans une plaine où toutes ses forces pouvaient se développer : là, s'arrêtant tout à coup, il les déborda; les entoura et les battit conplétement. Le roi Agis, après des prodiges de valeur, fut tué. Cette journée coûta trois mille hommes à Sparte, et détruisit sa puissance.

Antipater rendit à Alexandre un compte très-modeste de sa victoire pour ne pas exciter sa jalousie.

Cette réserve prudente était nécessaire : le temps et le succès augmentaient les défauts d'Alexandre et atténuaient ses vertus.

Philotas, l'un des généraux les plus distingues de l'armée macédonienne, montrait un orgueil qui accompagne trop souvent la gloire militaire. En vain le vieux Parménion, son père, lui disait :
» Mon fils, fais-toi plus petit; » il humiliait ses rivaux par sa jactance, et frondait même souvent les opérations et les actes du roi.

Ses ennemis profitèrent de ses imprudences pour le rendre suspect; ils l'accusèrent de conspiration. Alexandre, oubliant ses services, le fit mourir.

Il est rare qu'un crime n'en enfante pas d'autres : il craignit que Parménion ne vengeât son fils. La vertu, la vieillesse, la fidélité, les talents militaires de cet illustre général, loin d'arrêter la violence du roi, l'affermirent dans sa barbare résolution de se défaire d'un grand homme dont il redoutait le crédit sur l'armée.

Les moyens furent aussi odieux que l'action : Parménion commandait dans

une grande province; les trésors de l'armée étaient commis à sa garde; il fallait le surprendre, et le roi déguisa ses projets comme aurait fait un vulgaire conspirateur.

Il lui envoya un officier avec une dépêche remplie d'expressions amicales; et, tandis que ce noble vieillard lisait la lettre et adressait des vœux au Ciel pour la conservation du roi, il fut poignardé.

Ainsi le caractère d'Alexandre changeait comme ses mœurs, et les vieux soldats disaient avec raison qu'il était devenu semblable aux satrapes de Darius; mais ce qui ne changea jamais en lui, ce fut son ardeur pour les conquêtes et son infatigable activité.

La Sogdiane se révolta : il la soumit. La Bactriane, dont les peuples guerriers lui opposèrent une plus longue résistance, finit par reconnaître ses lois. Arrivé aux extrémités septentrionales de l'empire, il bâtit une ville sur le fleuve Yaxarte, et lui donna son nom.

Les Scythes, inquiets de son approche, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui firent une harangue devenue célèbre par sa franchise hardie, noble et simple. « Toi qui te vantes, lui dirent-ils, d'exterminer les brigands, tu es le » plus grand de tous : tu combats les peuples qui ne t'attaquent point; tu » pilles les nations vaincues. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans nos » forêts d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? Si tu es un dieu, fais du bien aux » mortels; si tu n'es qu'un homme, respecte les droits des hommes. »

Alexandre répondit avec fierté et concision qu'il userait de sa fortune. Il franchit le fleuve, battit les Scythes; et, comme ces peuples avaient été jusque là invaincus, cette victoire fit regarder les Macédoniens comme invincibles.

L'honneur du triomphe était le seul but de cette agression. Alexandre, satisfait de l'avoir remporté, conclut la paix avec les Scythes.

Il reçut alors un renfort de seize mille hommes de la Macédoine, et acheva de soumettre tous les peuples de l'empire de Perse. Les Massagètes furent les derniers vaincus. Lorsqu'il était dans leur pays, il signala son courage et sa force en tuant un lion qui s'élançait sur lui.

Après tant de travaux on aurait plus loué que blâmé un repos nécessaire; mais il rendit le sien honteux par les débauches auxquelles il s'abandonna.

Dans un festin où le vin troublait sa raison, Clitus, son compagnon d'armes, son ami, et frère de la femme qui l'avait allaité, dénigra ses exploits, élevant ses propres actions au-dessus de celles du roi. Alexandre le reprit aigrement de cette insolence. Clitus, irrité, lui reprocha son ingratitude, rappelant imprudemment les services et le sort de Philotas et de Parménion. Le roi, qui pouvait à peine se contenir, lui ordonna de sortir de table, et l'appela traître et lâche. Alors Clitus, perdant toute mesure : « Ce sont cependant, lui dit-il, ces hom» mes que vous appelez lâches qui vous ont fait remporter toutes vos victoi» res; c'est cette main même que vous insultez qui a sauvé vos jours sur les » bords du Granique, lorsque vous présentiez le dos au fer de Spitridate : mais » vous n'êtes pas fait pour entendre la vérité; vous ne devez vivre qu'avec

» les Barbares qui vous adorent, et qui se prosternent devant votre robe per-
» sane. »

En vain, à ces mots, les courtisans voulurent s'opposer à la fureur d'Alexandre; il saisit une javeline, et la plongea dans le corps de Clitus en s'écriant : « Va trouver maintenant Attale, Philippe et Parménion! »

Le crime commis dissipa tout à coup l'ivresse : le roi, voyant Clitus mort, fut saisi d'horreur; il se jeta sur son corps, et voulut se percer de la javeline qui l'avait tué. Ses amis l'emportèrent dans son palais; il y resta deux jours couché sur la terre, faisant retentir l'air de ses cris, de ses sanglots, et décidé à se laisser mourir de faim.

Le devin Aristandre lui rappela les oracles des dieux et les hautes destinées qu'il devait accomplir. Callisthène, parent d'Aristote, s'efforça d'opposer à un désespoir inutile les principes de la sagesse. Le philosophe Anaxarque employa pour le consoler une odieuse et basse flatterie, en lui disant qu'un roi était la loi vivante de son peuple et le maître absolu des jours de ses sujets. Enfin les Macédoniens, trop touchés peut-être de son repentir, se rendirent complices de ce meurtre en déclarant par un décret que Clitus avait mérité son châtiment.

L'ambition, plus puissante que la flatterie sur l'âme d'Alexandre, pouvait seule le distraire de son juste chagrin; et, pour fuir ses remords, il ne s'occupa qu'à étendre sa gloire ternie : il résolut donc la conquête de l'Inde.

Son armée, en partant pour cette expédition, quitta la simplicité grecque pour étaler le luxe oriental : les boucliers des soldats étaient garnis de lames d'argent; l'or brillait sur leurs cuirasses et sur les brides des coursiers.

Peu satisfait d'être adoré par les Barbares, Alexandre voulut engager les Grecs à lui rendre les honneurs divins; mais le philosophe Callisthène repoussa avec fermeté ses insinuations, refusa d'imiter les Perses, soutint que, s'ils adoraient des mortels, les vainqueurs ne devaient pas se soumettre aux lois des vaincus, et qu'on devait suivre l'antique usage de la Grèce, qui n'avait décerné les honneurs divins à Hercule et à Bacchus qu'après leur mort.

Le noble courage de Callisthène ne tarda pas à être puni; on l'enveloppa dans une conspiration formée contre Alexandre, qui ordonna sa mort.

Dès que le roi entra dans les Indes, les petits princes de cette contrée se rangèrent sous ses lois : cependant quelques villes lui résistèrent; au siége de Mazague, atteint d'une flèche, il avoua que la douleur lui faisait sentir qu'il n'était pas un dieu.

Taxile, un des plus grands rois du pays, acheta l'amitié d'Alexandre aux dépens de l'honneur de son trône, et lui soumit ses États et son armée. Porus, plus courageux, défendit son indépendance, et se présenta avec de nombreuses troupes sur les bords de l'Hydaspe pour combattre le conquérant de l'Asie.

Alexandre employa d'abord la ruse afin de triompher de cet ennemi : il fit revêtir de son armure Cratère, un de ses officiers; ce faux Alexandre, suivi d'un grand cortége et de quelques troupes, fixait l'attention de Porus sur un point du fleuve, tandis que le roi, à la tête de sa cavalerie, le traversait dans

un autre endroit. Une affreuse tempête rendit ce passage très-périlleux, et ce fut alors qu'Alexandre, au moment d'être englouti par les flots, ou jeté au milieu des ennemis, s'écria : « Athéniens! pourriez-vous croire que je m'expose » à tant de dangers pour mériter vos éloges? »

Les Grecs vainquirent l'orage et le fleuve; leur armée déployée dans la plaine attaqua vivement les Indiens. Ceux-ci opposèrent vainement leur foule intrépide, mais sans ordre, à la tactique savante et à la discipline des Macédoniens; les éléphants, qui faisaient leur principale force, blessés par les traits des Grecs, retournaient avec furie dans les rangs des Barbares qu'ils écrasaient sous leurs pieds.

Après un affreux carnage, la déroute devint complète. Porus combattit le dernier. Le sort trompa son courage : il voulait mourir; il fut blessé et pris. « Comment veux-tu, lui dit Alexandre, que je te traite? — En roi! » répliqua le fier Indien. Cette noble réponse lui valut la restitution de ses États et l'amitié d'Alexandre.

Après ce triomphe, le héros macédonien satisfit sa curiosité en s'instruisant des lois de ces peuples et de la religion des brachmanes.

Ils ne mangeaient point de chair, ne buvaient que de l'eau, priaient jour et nuit, croyaient à la création et à la fin du monde, à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose. L'un d'eux, Calanus, s'attacha à sa fortune, et le suivit.

Le monde ne suffisait point aux désirs d'Alexandre; mais le terme de la patience des Grecs et des Macédoniens était arrivé; ils refusèrent de le suivre plus loin : tout avait cédé à son courage; son armée seule l'arrêta. En vain il employa tour à tour les prières et les menaces; la révolte devint générale, et d'autant plus difficile à vaincre, qu'on lui opposait, non des armes, mais des larmes.

Tous étaient décidés à résister; aucun n'osait élever la voix : enfin, un vieux guerrier prit la parole avec une noble hardiesse, et fit un tableau si pathétique des travaux et des fatigues de ses braves compagnons, qui montraient en soupirant leurs nombreuses cicatrices, qu'Alexandre, vaincu, obéit au vœu général, et ordonna la retraite.

Il descendit l'Hydaspe, et soutint encore beaucoup de combats avant d'arriver sur le bord de la mer. Aussi impétueux que dans sa première jeunesse, il franchit seul les remparts de la ville des Oxidraques : adossé à un arbre, et combattant seul une foule d'ennemis, il tomba percé d'un coup de lance, et allait périr victime de sa témérité, lorsque ses soldats, furieux, enfoncèrent les portes de la ville, et l'arrachèrent à ce péril imminent.

Néarque, d'après ses ordres, ramena la flotte en Perse. Pour lui, à la tête de son armée, il revint dans la Babylonie par la Gédrosie et la Carmanie. La fatigue et l'intempérie du climat détruisirent les trois quarts de ses troupes.

De retour dans son empire, il imita dans sa marche le triomphe de Bacchus. On avait placé sur des chars des tentes ornées de guirlandes et de fleurs : il y passait les jours et les nuits en festins. Des arbres, ployés en berceaux, ombrageaient sa route, couverte de tapis et de branchages. Des tonneaux de vin dé-

foncés étaient placés devant toutes les portes des maisons. Un grand nombre de bacchantes, les cheveux épars, accompagnaient la marche; l'air retentissait de leurs cris et du son des instruments.

Pendant l'absence du roi, les gouverneurs des provinces avaient commis de grands excès : il prouva sa justice, et satisfit le peuple en les punissant. Mais, d'un autre côté, livré aux conseils de l'eunuque Bagoas, il fit périr sans jugement le satrape de Posagarde, accusé faussement d'avoir pillé le tombeau de Cyrus. L'Indien Calanus, las de la vie, se brûla dans cette ville : on prétendit qu'il avait annoncé la mort prochaine du roi, qui, pour célébrer ses funérailles, donna un grand festin, où quarante convives moururent de leurs excès.

Ce fut dans ce temps qu'Alexandre épousa Statira, fille de Darius : il avait précédemment pris pour femme Barsine, veuve de Memnon, et Roxane fille d'un satrape. Comme il voulait consolider l'union et la tranquillité des divers peuples soumis à son obéissance, il fit épouser à ses officiers les filles des meilleures familles de Perse.

Il passa en revue trente mille jeunes Persans, armés, disciplinés comme les Macédoniens, et qu'il destinait à remplacer ses vieux soldats. Après avoir rétabli l'ordre dans les provinces, il reprit la route de Babylone.

Harpalus, chargé de ce gouvernement, et qui s'était enrichi par ses exactions, craignait un juste châtiment; il se sauva à Athènes avec cinq mille talents. Antipater exigeait qu'on le lui livrât. Harpalus offrit à Phocion cinq cents talents pour obtenir son appui : il fut refusé avec dédain.

Plusieurs historiens prétendent que Démosthène, qui devait parler contre lui, se laissa séduire par l'offre d'une coupe magnifique et de vingt talents. Un mal de gorge violent lui servit, dit-on, de prétexte pour ne pas monter à la tribune. L'un de ses rivaux le railla sur cet accident soudain, et se servit d'un jeu de mots signifiant que la coupe, et non l'esquinancie, l'empêchait de parler. Démosthène, disent ses historiens, craignant le courroux du peuple, s'exila à Trézène. Pausanias révoque ce fait en doute. La noble résistance de cet orateur contre la puissance de Philippe et d'Alexandre, réfute encore mieux cette fable.

Alexandre voulut envoyer les Macédoniens dans leur patrie : cette faveur leur parut une injure; ils se révoltèrent, et le roi eut besoin de toute sa fermeté et de quelques actes de rigueur pour étouffer la sédition.

Antipater donnait de l'ombrage au roi; il le rappela de la Macédoine, et lui préparait peut-être le sort de Parménion : jamais pourtant il n'aurait dû lui paraître plus nécessaire de conserver ses anciens amis. Le plus cher de tous, Éphestion, mourut dans ce temps à Ecbatane. La douleur du roi fut excessive comme toutes ses passions, et, lorsqu'il revint dans sa capitale, il ordonna des jeux en son honneur, et lui fit faire des funérailles qui surpassèrent en magnificence celles des plus grands monarques. Son catafalque avait cent quatre-vingt-quinze pieds de haut; la dépense s'éleva à trente-six millions; et, non content d'immortaliser son ami, il lui éleva des temples, et voulut le faire adorer comme un dieu.

Aux portes de Babylone, il fut arrêté par les prédictions des Chaldéens, qui lui annonçaient que cette ville serait son tombeau. Les âmes les plus fortes ne sont pas toujours à l'abri des faiblesses de la superstition ; et c'était un étrange spectacle que de voir le conquérant du monde, troublé par des terreurs, effrayé par des oracles, errer incertain autour de Babylone, et craignant de s'exposer à la mort qu'il avait tant de fois bravée.

Enfin le désir de jouir des hommages qui l'attendaient dans cette capitale l'emporta sur la crainte. Arrivé dans son palais, il y reçut des ambassadeurs de presque tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Les députés de Corinthe lui offrirent, au nom de cette ville, le droit de bourgeoisie. Cette offre le fit d'abord sourire ; mais, comme il apprit qu'Hercule seul avait obtenu ce privilége avant lui, il l'accepta avec joie.

Après s'être quelque temps occupé de l'exécution de ses plans pour l'embellissement de Babylone, il fit des préparatifs pour de nouvelles conquêtes. Ses mémoires, trouvés après sa mort, prouvent qu'il voulait porter ses armes en Italie, en Sicile, dans les murs de Carthage, et jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Le succès de Néarque et le souvenir des découvertes des Phéniciens lui avaient même, dit-on, inspiré le désir de faire, avec sa flotte, le tour de l'Afrique; mais le sort arrêta tout à coup ses projets en terminant ses jours.

Au milieu d'un grand festin, après avoir vidé plusieurs fois la coupe d'Hercule, qui tenait plusieurs pintes, il perdit connaissance, et fut attaqué par une fièvre dont la violence résista à tout l'art des médecins. Réduit en peu de jours à l'extrémité, il donna son anneau à Perdiccas, et fit défiler devant son lit tous ses vieux soldats.

Leurs gémissements furent la plus éloquente oraison funèbre. On lui demandait à qui il laissait l'empire : « Au plus digne, répondit-il, et je prévois » que vos discordes honoreront ma mémoire par d'étranges jeux funèbres. — » Quand voulez-vous, lui dirent ses généraux, qu'on vous rende les honneurs » divins ?—Lorsque vous serez heureux. » Après avoir prononcé ces derniers mots il mourut, l'an du monde 3683, la première année de la 114e olympiade.

Plusieurs historiens assurent qu'Antipater, rappelé par Alexandre, et craignant sa rigueur, le fit empoisonner par Cassandre et par Iolas, ses fils. D'autres soutiennent que sa mort fut le fruit naturel de ses excès : pour appuyer leur opinion, ils rapportent que, malgré la chaleur du climat, son corps resta plusieurs jours exposé sans se corrompre.

Les Macédoniens regrettèrent son génie, les Perses sa douceur. Tous frémirent des troubles que devait exciter le partage de sa succession. Sisygambis, plus affligée de sa mort qu'elle ne l'avait été de celle de Darius, refusa toute consolation, et se laissa mourir de faim.

Nul homme ne répandit plus d'éclat sur la terre. Son nom célèbre a traversé les siècles. Sa magnanimité, la force de son courage, l'étendue de son esprit et son extrême audace excitent encore l'admiration. En vain Tite-Live, qui ne

voulait pas qu'un Grec eût acquis plus de gloire que les Romains, attribue la plupart de ses succès à la faiblesse et aux fautes de ses ennemis; on ne peut refuser à Alexandre les plus grands talents et une habileté égale à son ambition. L'excès fut le défaut de ses grandes qualités.

Alexandre offre au jugement de l'histoire deux hommes différents et presque opposés. Avant la prise de Babylone, elle peut louer un prince prudent, libéral et tempérant, philosophe, clément, protecteur de l'indépendance des Grecs, et vengeur de leur gloire; mais lorsque, enivré par la fortune, assis sur le trône de Xercès, il se fut revêtu de la robe des Perses, de l'orgueil des satrapes et des vices des courtisanes, elle ne nous montre plus qu'un roi ingrat, qu'un despote sanguinaire, qu'un homme faible et superstitieux, et qu'un insensé dont la ruine du monde n'aurait pu satisfaire la folle ambition.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

PENDANT LE TROISIÈME AGE

Hommes illustres de la Grèce. — Pindare. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide. — Aristophane. — Anaxagore. — Empédocle. — Hérodote. — Thucydide. — Ctésias. — Xénophon. — Platon. — Aristote. — Xénocrate. — Diogène. — Zénon. — Épicure. — Pyrrhon. — Aristippe. — Ménandre. — Phidias. — Méton. — Polygnote. — Zeuxis. — Protogène. — Praxitèle. — Polyclète. — Apelles. — Lysippe.

Nous avons vu la Grèce, dans ce troisième âge, briller de l'éclat de sa jeunesse, déployer la force de sa maturité, et nous montrer enfin de tristes signes de sa vieillesse et de funestes présages de sa décadence.

Puissantes par leurs vertus, riches par leur industrie, invincibles par leur amour pour la liberté, toutes les républiques grecques, rivales de gloire, et réunies par leur dévouement à la commune patrie, bravèrent, défirent les armées des deux plus grands monarques de l'Asie; et la Grèce prouva qu'elle contenait plus de héros que Suze, Persépolis et Babylone ne renfermaient de satrapes, de courtisans et d'esclaves.

Tout était légitime dans la cause, tout fut grand et pur dans le triomphe; mais l'orgueil de la victoire fit naître l'ambition. Athènes et Sparte, ne sentant plus le besoin de se défendre, conçurent le désir de dominer. La discorde, la jalousie, la haine détruisirent l'esprit public. La richesse, produite par les conquêtes, corrompit les mœurs. Les Grecs, non-seulement souffrirent, mais

appelèrent l'intervention de l'ennemi commun dans leurs différends; et les rois de Perse remportèrent, par l'intrigue et par la corruption, des victoires que n'auraient pu obtenir leurs armes.

Cependant les talents, les sciences, les arts firent toujours de rapides progrès; mais ils contribuèrent à l'amollissement des mœurs; et comme les vertus mâles des anciens temps s'affaiblissaient de jour en jour, on sacrifia les devoirs aux plaisirs; on ne rivalisa plus de gloire, mais de luxe. La vanité remplaça la fierté; la passion pour les jeux et pour les théâtres devint telle qu'on y sacrifia les besoins des armées et les trésors des États.

L'amour de la patrie retentissait encore à la tribune dans les harangues des orateurs, mais on ne courait plus avec la même ardeur pour la défendre.

Lorsque la monarchie macédonienne, se levant tout à coup, menaça la liberté de la Grèce, les craintes, les jalousies empêchèrent la réunion des peuples. Le fer de Philippe rencontra peu d'obstacles; son or trouva partout des partisans. Le souvenir de l'ancienne gloire et la haine de l'oppression firent tenter quelques efforts partiels; mais une seule défaite découragea les descendants des héros de Salamine, de Marathon et de Platée; et toute la Grèce soumise à la domination réelle d'Alexandre, reçut avec transport l'ombre de la liberté que lui laissait un vain décret en échange du sacrifice de son indépendance.

Tandis que le conquérant de l'Asie parcourait l'Orient, les Grecs jouirent d'un profond repos; Sparte leva seule un moment l'étendard de la liberté; mais on le vit aussitôt abattu qu'arboré; et la Grèce ne fut, pendant le règne du héros macédonien, que le théâtre paisible des arts, des sciences, des lettres, des jeux et des plaisirs.

Cette dernière partie du troisième âge était encore brillante : la puissance avait disparu; la renommée restait : on avait moins de grandeur, mais plus de repos. La Grèce avait cessé de porter au loin ses armes; mais de toutes parts on accourait dans cette heureuse contrée pour assister à ses jeux, pour admirer ses poètes et ses artistes, pour consulter ses philosophes et pour s'enrichir de ses lumières. C'est ainsi qu'elle se préparait une nouvelle domination qui survécut longtemps à sa ruine : elle devint l'école du monde, le centre des lumières et de la civilisation; et les Grecs se firent admirer par leur urbanité, par leur philosophie, par leur éloquence et par leurs chefs-d'œuvre, autant qu'ils l'avaient été jadis par leurs vertus et par leurs exploits.

Mais, avant de parvenir à cet empire si doux, ils eurent à soutenir de longs et de terribles orages : ils avaient perdu leur puissance; la mort d'Alexandre leur enleva leur tranquillité.

Les tyrans qui lui succédèrent, sans le remplacer, ne respectèrent plus le fantôme de la liberté que le héros macédonien leur laissa ; ils violèrent tous les droits et renversèrent toutes les institutions : leurs discordes sanglantes répandirent sur ces belles contrées tous les maux de la guerre civile et de la tyrannie. Quelques étincelles de liberté éclatèrent encore au milieu de ces excès; mais cette lueur passagère s'éteignit bientôt sous les foudres romaines.

Les nouveaux maîtres du monde rendirent enfin la tranquillité à la Grèce : ces fiers conquérants respectèrent l'antique gloire du peuple conquis, et les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus; ils adoucirent leur joug, et leur conservèrent les formes de la liberté.

Avant de passer à l'histoire de ce quatrième âge qui vit périr l'indépendance des Grecs, jetons encore un dernier regard sur l'époque glorieuse que nous venons de parcourir. Les événements nous ont fait connaître les guerriers et les orateurs qui l'illustrèrent; donnons à présent quelque idée des poètes, des philosophes, des historiens et des artistes qui contribuèrent autant qu'eux à immortaliser leur patrie.

Pindare, de Thèbes, fut le premier des poètes lyriques; il est encore le plus fameux; personne ne l'égalait en force, en élévation, en harmonie. Couronné souvent dans les fêtes de la Grèce, son génie recevait les hommages qu'on n'accorde ordinairement qu'à la puissance. Aux jeux publics de Delphes, on lui avait assigné une place distinguée; il s'y asseyait sur une sorte de trône, et charmait l'assemblée par les accords de sa lyre.

Ce grand poète eut cependant un rival redoutable; ce fut une femme thébaine, nommée Corinne, qui lui disputa cinq fois le prix. Malgré leur admiration pour Pindare, les Thébains le condamnèrent à l'amende pour avoir célébré dans ses vers la gloire d'Athènes, leur ennemie. Il vivait du temps de Xercès.

Eschyle, d'Athènes, perfectionna la tragédie que Thespis avait inventée. Nous en avons déjà parlé, parce qu'il brillait dans le second âge.

Sophocle, d'Athènes, naquit vingt-sept ans après Eschyle et quatorze ans avant Euripide; il se distingua d'abord dans les emplois civils et militaires, et son génie tragique l'immortalisa. A quatre-vingts ans, accusé par un fils ingrat qui voulait le faire interdire et le disait privé de sa raison, il lut devant le peuple sa tragédie d'*Œdipe à Colone*, nouvellement achevée. Les juges, indignés, reconnurent ses droits, et le reconduisirent en triomphe chez lui.

Son rival Euripide, qui lui avait disputé constamment la palme tragique, mourut avant lui. Sophocle, au-dessus de la jalousie, parut dans l'assemblée publique en habits de deuil.

A l'âge de vingt-huit ans, il avait concouru avec Eschyle pour le prix de la tragédie. Les juges et les spectateurs, divisés, ne pouvaient se réunir pour prononcer l'arrêt. Cette lutte dégénérait en tumulte : le célèbre Cimon et dix généraux, qui venaient de remporter une grande victoire, furent choisis pour arbitres, et donnèrent le prix à Sophocle. Eschyle, ne pouvant se consoler de sa défaite, s'exila en Sicile. Sophocle termina ses jours à quatre-vingt-onze ans.

Euripide fut aussi l'ornement d'Athènes, sa patrie. Ce serait peut-être assez pour sa gloire de dire qu'il était l'ami de Socrate et le digne rival de Sophocle. On trouve moins de force et d'élévation dans ses écrits que dans ceux de son

antagoniste; mais son style a plus de grâce et de délicatesse. Sa morale était pure comme son langage; il disait en beaux vers de grandes vérités aux rois et aux peuples, ainsi que son ami le poète Agathon.

Celui-ci rappelait à Archélaüs qu'un roi doit principalement se souvenir de trois choses : « Qu'il gouverne les hommes; qu'il doit les gouverner suivant les » lois; qu'il ne les gouvernera pas toujours. »

Le roi de Macédoine, Archélaüs, fit des reproches à Euripide, parce qu'il n'était pas venu, le jour de sa naissance, lui offrir, selon l'usage, quelques présents. Euripide, qui ne sollicitait jamais de grâce, lui dit : « Quand le pauvre » donne, il demande. » Il mourut à soixante-seize ans, en Macédoine. Ses concitoyens demandèrent qu'on transportât son corps à Athènes; mais Archélaüs voulut le garder, et lui fit élever un magnifique tombeau.

Après la mort de ces trois grands poètes tragiques, Aristophane, leur contemporain, supposa, dans une de ses comédies, qu'aux enfers on trouvait un trône destiné aux poètes les plus célèbres, mais qu'ils étaient obligés de le céder lorsqu'il survenait un talent supérieur. Eschyle occupait ce trône tragique : Euripide veut s'en emparer; Sophocle le leur dispute. Les concurrents combattent avec les traits de la satire : Bacchus, descendu dans cet instant aux enfers avec l'intention de ramener sur la terre le meilleur auteur tragique, et de consoler Athènes des mauvaises tragédies dont son théâtre se voyait inondé, juge le différend, assigne à Eschyle le premier rang, le second à Sophocle, le troisième à Euripide, et conformément à cet arrêt, ramène Eschyle à la lumière.

Ce jugement d'Aristophane, souvent combattu depuis, était alors conforme à l'opinion des Athéniens. Ce qui paraît certain, c'est qu'Eschyle avait plus d'élévation, de force et d'enflure; Sophocle plus de perfection; Euripide plus de naturel. « Le premier, dit Aristote, peignait les hommes plus grands qu'ils ne peuvent » être; Sophocle comme ils devraient être; Euripide tels qu'ils sont. »

Aristophane, le plus célèbre, le plus mordant et le plus licencieux des poètes comiques, vivait à Athènes dans le beau siècle de Périclès. Il fit oublier ses prédécesseurs, Magnès, Cratinus, Cratès, Eupolis. Il tempéra le fiel de Cratinus par la grâce d'Eupolis : traitant dans ses allégories les intérêts les plus importants de la république, il attaquait dans ses satires les intrigues du sénat, la corruption des magistrats, la jalousie des généraux, l'orgueil des philosophes et la versatilité du peuple.

Quelquefois on voulut réprimer la licence du théâtre, mais la passion populaire l'emporta souvent sur l'autorité. Les poètes comiques furent enfin ramenés à la bienséance par l'exemple d'Anaxandride, condamné à mourir de faim pour avoir parodié insolemment des vers d'Euripide. Le poète tragique avait dit : « La nature donne ses ordres, et s'inquiete peu des lois qui la contrarient. » Anaxandride appliqua au peuple d'Athènes ce qu'Euripide disait de la nature.

Anaxagore, disciple de Thalès, enseigna le premier la philosophie aux Athé-

niens : il distingua l'esprit de la matière, et reconnut positivement une intelligence suprême qui organise, anime et conserve tout. Il fut exilé comme impie, pour avoir dit que la lune n'était pas une divinité, mais une terre semblable à la nôtre.

Empédocle, d'Agrigente, orna les matières les plus abstraites du charme de la poésie. Sa patrie lui offrait la couronne; il lui préféra la liberté, et il établit l'égalité parmi ses concitoyens. Il disait aux Agrigentins : « Vous courez après » les plaisirs comme si vous deviez mourir demain, et vous bâtissez vos palais » comme si vous ne deviez jamais mourir. »

Son talent le rapprochait d'Homère. Il illustra sa patrie par ses lois, et la philosophie par ses écrits. Son poème de *la Nature* fut son plus bel ouvrage : il y dit que Dieu, intelligence suprême, source de la vérité, ne peut être conçu que par l'esprit.

Hérodote, d'Halicarnasse, regardé comme le père de l'Histoire, en fit le premier une générale. Les temps barbares qu'il décrivit présentaient d'affreux tableaux : partout il avait à peindre le crime triomphant, la vertu persécutée, la liberté opprimée, et la terre inondée de sang par la tyrannie; il adoucit l'horreur de ces peintures par les charmes de son style; et son ouvrage, couronné aux jeux olympiques, occupa presque le même rang que l'*Iliade* parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Les troubles de sa patrie et les discordes des Grecs le forcèrent à finir ses jours en Italie.

Thucydide, plus jeune de treize ans qu'Hérodote, commanda les armées athéniennes avec gloire, et lutta contre la puissance de Périclès; mais n'ayant pu prévenir la surprise d'Amphipolis, dont s'emparèrent les Lacédémoniens sous les ordres de Brasidas, il fut banni. Nous devons à cet exil de vingt ans l'histoire de la guerre du Péloponèse.

La sagesse, l'austère gravité de l'auteur et son amour pour la vérité se montrent dans cet ouvrage. Thucydide aimait mieux instruire que plaire : on ne trouve point dans son histoire les images et les grâces de celle d'Hérodote; mais aussi jamais la vérité ne s'y montre altérée par des fables.

Son style concis est quelquefois trop dur; mais, ce qui est digne de remarque, c'est que dans son livre il ne dit qu'un mot de son exil, sans se défendre et sans se plaindre.

Ctésias, de Cnide, autre historien célèbre, fut le médecin d'Artaxerce. Il raconta les événements dont il avait été témoin, et ce qu'il avait lu dans les archives de Suze. La clarté du style était son principal mérite. Aristote doutait de la vérité de ses récits.

Xénophon, athénien, célèbre par la retraite des dix mille comme par ses

écrits, se montra constamment aussi vertueux citoyen qu'habile général. Il n'écrivit sur la politique qu'après avoir observé les gouvernements, étudié les lois, dirigé les affaires; sur l'art militaire qu'après avoir commandé; sur la morale qu'après avoir pratiqué les vertus qu'il enseignait.

Son but était de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Peu de temps avant la bataille de Mantinée, il se retira à Corinthe, et revint ensuite finir ses jours à Scillonte.

Platon, disciple de Socrate, voyagea en Égypte. Les prêtres lui firent connaître leur histoire, leur philosophie et leurs antiques lois. On croit qu'il avait connu aussi les livres de Moïse.

Son vaste génie embrassa toutes les parties de la philosophie. Il croyait à l'existence d'un Dieu suprême, à l'éternité de l'âme, aux récompenses et aux punitions après la mort. Sa morale était remplie de vérité, sa métaphysique d'imagination, sa législation de chimères sublimes.

Son esprit brillant, son style pur et vraiment attique, la sagesse de ses principes, l'élévation de ses sentiments et l'aménité de son caractère excitèrent l'admiration universelle, et lui firent donner le surnom de *divin*.

Il ne prit point part aux affaires publiques, et leur préféra les lettres. Plusieurs rois, et entre autres Denys tyran de Syracuse, l'appelèrent près d'eux pour s'éclairer de ses lumières. Il donnait ses leçons à l'extrémité d'un faubourg d'Athènes, dans le jardin d'Académus, d'où son école prit le nom d'*académie*.

Ses disciples formèrent deux sectes : les académiciens, qui continuèrent à enseigner dans son jardin; et les péripatéticiens, qui donnèrent leurs leçons dans le lycée.

Aristote, de Stagire en Macédoine, fut le chef des péripatéticiens. A l'âge de dix-sept ans, il étudia la philosophie à l'école de Platon. Retourné dans la Macédoine, il y jouit d'un grand crédit près du roi Philippe, qui le chargea de l'éducation d'Alexandre. Après l'avoir achevée, il revint ouvrir son école dans le lycée d'Athènes.

Son génie était d'une vaste étendue: il perfectionna la dialectique; son immense érudition est prouvée par ses nombreux ouvrages qui embrassent toutes les sciences. Sa philosophie, traversant les siècles, et survivant aux ruines d'Athènes et de Rome, fut longtemps la seule doctrine reçue dans les écoles modernes. Ses préceptes étaient regardés comme des oracles, et on s'exposait à être traité comme hérétique en combattant ses erreurs sur la physique, que tant de découvertes nouvelles ont fait reconnaître.

Aristote avait acquis trop de gloire pour échapper à l'envie: on l'accusa d'impiété. Il fut cité en justice par Eurymédon; et, craignant le sort de Socrate, il se retira dans l'île d'Eubée, où il finit ses jours.

L'indignation que lui causa la mort de Callysthène, et son amitié pour Antipater, le firent soupçonner de complicité avec les meurtriers d'Alexandre;

mais les plus graves historiens révoquent en doute l'empoisonnement de ce prince, et traitent de calomnie l'imputation faite à son instituteur.

Xénocrate, l'un des successeurs de Platon, professait les mêmes principes que son maître, mais avec trop d'austérité dans sa doctrine et de sécheresse dans son style. Platon l'exhortait souvent à sacrifier aux Grâces. Philippe et Alexandre voulurent gagner ce philosophe par leurs largesses; mais ils le trouvèrent incorruptible. On avait une si haute idée de sa probité, qu'étant appelé en témoignage dans une affaire, les juges le dispensèrent du serment, et se contentèrent de sa parole. Il aimait la retraite, et se montrait peu en public. Dans un siècle corrompu, sa vertu fit une telle impression qu'elle arracha au vice quelques jeunes Athéniens.

Diogène, contemporain d'Alexandre, était de la secte des cyniques, dont Antisthène, disciple de Socrate, fut le chef. Ces philosophes menaient une vie dure, n'avaient pour habit qu'un manteau, et portaient une besace, un bâton et une écuelle; ils faisaient consister le bonheur dans l'indépendance, et celle-ci dans la pauvreté. Diogène outra leur système; il méprisait non-seulement les richesses, mais les lois, les bienséances et les usages de la société : ce mépris s'étendait sur tout le genre humain. Ses railleries étaient mordantes, et son effronterie sans bornes. Il marchait nu-pieds, et couchait dans un tonneau.

Lorsque Alexandre arriva à Corinthe, tous les philosophes vinrent lui présenter leurs hommages, Diogène s'en dispensa. Ce monarque alla le voir, et lui demanda ce qu'il désirait de lui. « Que tu t'écartes, dit le cynique : ne me » caches pas mon soleil. » Les courtisans se montraient irrités de cette insolence. Le roi sourit, et dit : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Leurs vanités s'entendaient.

Ce cynique, plus fou que philosophe, persuadé qu'il était supérieur à l'humanité parce qu'il la dédaignait, se promenait en plein jour avec une lanterne. On lui demanda ce qu'il cherchait : « Un homme, » répondit-il.

Comme il se vantait de fouler aux pieds les tapis et l'orgueil de Platon, celui-ci répliqua : « Oui, tu foules mon orgueil avec plus d'orgueil encore. »

On donnait à ces prétendus philosophes le nom de *cyniques,* parce qu'ils aboyaient comme les chiens après tout le monde, et n'épargnaient personne.

Zénon, stoïcien, avait été d'abord disciple de Cratès le cynique; mais choqué de l'impudence de cette secte, dont il garda cependant toujours un peu la dureté, il s'attacha à l'école de Xénocrate.

Ses principaux disciples furent Cléanthe, Chrysippe et Possidonius. On les nomma *stoïciens* parce qu'ils donnaient leurs leçons sous des galeries ou portiques, en grec στοὰ. Ils méprisaient la volupté, bravaient la douleur, et ne faisaient consister le bonheur que dans la vertu; ils appelaient *souverain bien* la conformité avec l'ordre, et *mal* ce qui lui était contraire. Leur doctrine pure

et sublime entretint la vigueur et l'esprit public chez les peuples qui l'adoptèrent; mais elle était cependant trop austère et trop au-dessus de l'humanité.

ÉPICURE donnait ses leçons à Athènes dans un jardin. Il ne nous reste rien de ses nombreux ouvrages; mais sa grande renommée dure encore. Lucrèce et Cicéron nous ont fait connaître son système développé dans les temps modernes par Gassendi. Opposé aux stoïciens, il faisait consister le mal dans la douleur, et le bonheur dans la volupté. Il attribuait la formation du monde au hasard, et ne croyait pas que les dieux s'occupassent de la terre. Le souverain bien se trouvait, selon lui, dans le repos et dans l'absence des peines: aussi fit-il de cette impassibilité l'attribut des dieux.

Sa conduite était austère et sa doctrine relâchée. Pour éviter les maux qui suivent les excès, et les peines qui dérivent des vices, on le vit toujours vertueux, tempérant et frugal.

On n'imita point ses vertus; on abusa de son système : et il est bon de remarquer que sa philosophie amollit les mœurs, et corrompit les peuples qui abandonnèrent la doctrine de Zénon pour suivre la sienne.

PYRRHON, citoyen d'Élide. Sa doctrine était celle du doute; son école fut appelée *sceptique*. Ce philosophe soutenait qu'il n'existait rien de certain, et qu'on devait toujours suspendre son jugement. Les conséquences de ce système sont très dangereuses, puisqu'il fait douter de la justice et de la vérité, de l'honnêteté et de l'infamie; et que, conformément à ces principes, la justice et l'injustice dépendent non de l'ordre éternel établi par Dieu, mais de l'intérêt et des conventions des hommes. Ce système conduisait nécessairement à l'indifférence pour le bien et pour le mal, et à la destruction de tout esprit public; car il ne peut exister de bons citoyens là où l'on ne croit pas fermement à la vertu.

ARISTIPPE, disciple de Socrate, fut accusé par les stoïciens et les académiciens d'être novateur, et de vouloir établir une alliance monstrueuse entre la vertu et la volupté. Faisant consister le bonheur dans une suite d'impressions douces, il rapportait tout à lui, et ne tenait à l'univers que par son intérêt: les devoirs ne lui paraissaient que des échanges; il enseignait à respecter les lois pour n'être pas inquiété, et faisait du bien pour en recevoir.

Selon sa doctrine, on devait oublier le passé, ne point craindre l'avenir, et ne penser qu'au présent.

Sa complaisante philosophie lui valut la faveur du tyran de Syracuse, qu'il flatta bassement; et, comme on lui reprochait de s'être mis aux genoux de Denys, afin d'obtenir une grâce pour un de ses amis, il répondit : « Est-ce ma » faute si cet homme a les oreilles aux pieds? »

MÉNANDRE était un poète athénien. qui, selon le jugement de Quintilien, effaça

ses prédécesseurs, et se montra aussi comique qu'Aristophane, avec un goût plus fin et plus délicat.

Phidias. Cet artiste est immortel comme les monuments d'Athènes qu'il dirigea. Ses ouvrages avaient un si grand caractère, que, selon la remarque de Quintilien, il réussit mieux à représenter les dieux que les hommes.

La statue de Minerve, haute de vingt-six coudées, fut son chef-d'œuvre. Il voulait la construire en marbre, et dit au peuple qu'en la faisant ainsi elle durerait plus, et coûterait moins. La vanité du peuple, choquée de cette économie, lui ordonna de se taire, et on décida que la statue serait en or et en ivoire.

Son génie fut la victime de l'envie : on l'accusa de vol et d'impiété; la puissance et l'amitié de Périclès ne le sauvèrent pas de la mort.

Méton, célèbre astronome, dix mois avant la guerre du Péloponèse, ayant observé le solstice d'été, produisit une période de dix-neuf années solaires, qui renfermaient deux cent trente-cinq lunaisons, et ramenaient le soleil et la lune à peu près au même point du ciel.

Les auteurs comiques l'attaquèrent vainement dans leurs satires; il obtint un succès éclatant. Les Athéniens gravèrent les points des solstices et des équinoxes sur leurs murs, et fixèrent le commencement de l'année, ainsi que le renouvellement des archontes, à la lune qui suit le solstice d'été.

Polygnote employa son talent à consacrer la gloire de la Grèce : il fut remercié par un décret des amphictyons pour avoir peint dans un portique d'Athènes les événements de la guerre de Troie; on décida qu'il devait être partout nourri gratuitement.

Zeuxis surpassa peut-être tous ses rivaux en force et en coloris : il disait avec fierté qu'il donnait ses ouvrages, parce qu'on ne pouvait pas les payer.

Protogène acquit aussi beaucoup de gloire par ses pinceaux. Il était ami d'Aristote.

Praxitèle fut l'un des plus habiles sculpteurs : son chef-d'œuvre était un Cupidon, dont il fit présent à la courtisane Phryné. Cette femme, célèbre par sa beauté et par ses vices, s'était engagée à payer la reconstruction de la ville de Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes; » Phryné l'a rebâtie. »

Polyclète se distingua par la beauté de ses statues d'airain.

Apelles, dont le nom retrace la gloire, perfectionna la peinture par ses écrits

autant que par ses tableaux : il fit plusieurs portraits d'Alexandre; le plus admiré était celui qui le représentait un foudre à la main.

Lorsqu'il vint à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, l'envie se déchaîna contre lui; ses ennemis voulurent le perdre. Revenu à Éphèse, il s'en vengea en composant son fameux tableau de la Calomnie. On dit que sa Vénus sortant de la mer était la plus belle de ses productions.

Lysippe, immortel parmi les sculpteurs, fut un des ornements de Sicyone, sa patrie. Alexandre avait défendu à tout autre qu'à lui de faire sa statue, comme à tout autre qu'à Apelles de peindre son portrait.

Son chef-d'œuvre fut une statue en bronze de ce héros, que dans la suite Néron eut le mauvais goût de vouloir faire dorer.

Nous ne comprenons point dans ce tableau les orateurs célèbres, tels que Périclès, Alcibiade, Démosthène, Eschine, Lycurgue. Dans ces siècles de liberté l'éloquence était le premier moyen pour arriver à la tête des gouvernements, et tous les hommes qu'on vient de nommer se trouvent acteurs principaux dans les événements politiques : ils ont paru assez souvent sur la scène de l'histoire pour n'en pas faire mention dans cette notice.

Le célèbre Pythagore appartient aussi aux mêmes époques; mais, comme législateur et philosophe, il trouvera sa place lorsque nous parlerons de la grande Grèce.

QUATRIÈME AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 3683. — Avant Jésus-Christ 321.)

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Événements après la mort d'Alexandre. — Ses funérailles. — Règne d'Aridée, frère naturel d'Alexandre. — Régence de Perdiccas. — Sa mort. — Règne d'Antipater. — Armement des Athéniens. — Rappel de Démosthène. — Guerre contre Antipater. — Fuite de Démosthène. — Sa mort. — Soumission d'Athènes à Antipater. — Régence de Polysperchon. — Retour de la reine Olympias en Macédoine. — Accusation contre Phocion. — Sa mort. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Gouvernement de Démétrius de Phalère. — Crimes de la reine Olympias. — Sa mort. — Reconstruction de Thèbes par Cassandre. — Troubles à Athènes, causés par Démétrius Poliorcète. — Siége de Rhodes. — Invention d'une machine de guerre. — Bataille d'Ipsus — Partage de l'empire d'Alexandre. — Prise d'Athènes par Démétrius. — Caractère et exploits de Pyrrhus. — Défaite, fuite et mort de Démétrius. — Arrivée de Pyrrhus à Athènes. — Son départ pour l'Italie. — Sa victoire sur les Romains. — Ses propositions de paix rejetées par le sénat romain. — Son expédition en Sicile. — Son retour en Italie. — Sa défaite et son retour en Épire. — Événements en Macédoine en l'absence de Pyrrhus. — Victoire de Pyrrhus sur les Gaulois. — Guerre de Pyrrhus contre Lacédémone. — Courage des femmes de Sparte. — Armement général de Sparte. — Assaut général. — Mort de Pyrrhus blessé par une femme. — Magnanimité d'Antigone.

Lorsqu'Alexandre, après avoir traversé la Grèce, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Perse et la Médie, se précipitait sur les provinces de l'Inde avec la rapidité d'un torrent, et semblait regarder l'empire du monde comme le prix de la course aux jeux olympiques, plusieurs brachmanes qui se trouvaient sur son passage frappèrent tour à tour la terre de leurs pieds. Alexandre leur ayant demandé la raison de ce mouvement, ils répondirent : « Quelque ambitieux, quelque puissant que soit un homme pendant sa vie, il ne peut occuper sur la terre, après sa mort, qu'une place égale à la mesure de son corps. » On dut se rappeler cette sage réponse dès que le sort eut terminé les jours du conquérant de l'Asie : ce héros, qui remplit l'univers de sa gloire, qui laissait un si grand vide dans le monde, demeura quelques jours isolé sans pouvoir posséder le cercueil qu'il devait occuper; à peine le son de sa voix eut-il cessé de se faire entendre, déjà ses dernières volontés étaient méconnues; déjà sa famille, méprisée, passait sous la dépendance de quelques généraux ambitieux, prêts à dévorer ses dépouilles; et le maître de l'Orient, naguère si terrible, ne présentait plus que la triste image d'un tison éteint au milieu du vaste embrasement qu'il avait causé.

Les dynasties renversées par lui n'existaient plus; les républiques, ployées sous le joug militaire, avaient perdu l'habitude et le prestige de la liberté; Alexandre en mourant laissait les parties de son immense empire sans maître légitime, sans lois certaines et sans union. Les anciens droits détruits, les nouvelles prétentions élevées, l'orgueil des vainqueurs, la faiblesse des vaincus, la vaillance même des troupes et leur dévouement à différents chefs égaux en talents, en ambition et en courage, ouvraient un champ sans limites à cette anarchie militaire, à ces discordes sanglantes qu'Alexandre avait prévues, et qu'il nommait justement ses jeux funéraires.

On devait, suivant ses derniers ordres, porter son corps au temple de Jupiter-Ammon; mais Antipater le réclamait au nom de la Macédoine; et comme un oracle promettait les plus hautes destinées à la ville qui posséderait ces restes d'un héros, chacun des généraux prétendait les placer dans la partie de l'empire soumise à son pouvoir. Sans cet oracle, qui excitait l'ambition, on se serait plus occupé du trône d'Alexandre que de son tombeau.

Après plusieurs jours d'incertitude et de débats on se décida à suivre les intentions du monarque : on convint que son corps serait conduit en Libye. Les préparatifs de ces pompeuses funérailles durèrent deux années : le char qui le portait et le catafalque eurent une magnificence proportionnée à l'étendue de sa puissance et à l'éclat de sa gloire.

Ptolémée, qui commandait en Égypte, vint le recevoir à la tête d'une armée; mais au lieu de l'envoyer en Libye, il le garda dans la ville d'Alexandrie, pour profiter, ainsi que l'Égypte, des promesses de l'oracle.

Aucun des compagnons d'Alexandre n'avait assez de modération pour souffrir un maître, ni assez de prépondérance pour forcer les autres à lui obéir : dans cette position, en attendant que le sort des armes décidât de leurs prétentions, ils convinrent de reconnaître pour roi Aridée, frère naturel d'Alexandre. Ce prince était devenu imbécile par l'effet d'un breuvage que lui avait donné dans sa jeunesse la jalouse et cruelle Olympias, femme du roi Philippe. Perdiccas eut le titre de régent pour gouverner sous le nom de ce fantôme royal, et le régent lui-même n'obtint qu'une puissance fort limitée, et qui devint illusoire par le partage que les généraux se firent des provinces de l'empire, dont ils furent plutôt les maîtres que les gouverneurs.

Nous avons vu dans l'histoire de la Perse les dispositions de ce premier partage, les troubles qui en furent la suite : jamais l'histoire n'offrit de guerres plus cruelles, de traités plus fréquents, d'alliances plus souvent formées et rompues; les peuples infortunés, combattant pour le choix des tyrans, changeaient à chaque instant de lois, de limites et de maîtres. Plusieurs généraux, compris dans le premier partage, disparurent de ce théâtre ensanglanté. Perdiccas périt en faisant la guerre contre Ptolémée. Eumène tua dans une bataille Python et Néoptolème, et en peu de temps toutes les prétentions diverses furent obligées de céder à la force de quelques chefs plus éminents en richesses, en fortune et en capacité. Ainsi les concurrents se trouvèrent réduits à un petit nombre de princes qui formèrent enfin quatre grandes monar-

chies. Les nouveaux maîtres de l'Orient étaient Ptolémée en Égypte, Séleucus, Eumène, Léonat, Antigone, Lysimaque et Cratère, qui se disputaient l'Asie.

Antipater gouvernait la Macédoine, et voulait commander à la Grèce. Le titre de régent, qu'il avait obtenu après la mort de Perdiccas, lui faisait même espérer qu'il parviendrait à étendre sa domination sur tous les États d'Alexandre.

Le roi Aridée, qu'on nommait aussi Philippe, vivait sous sa tutelle à Pella. Alexandre laissait plusieurs femmes qui, loin de trouver de puissants protecteurs parmi ses sujets, ne rencontrèrent que d'implacables ennemis. Statira pouvait être enceinte, et donner naissance à un fils qui aurait réuni dans sa personne les droits d'Alexandre et de Darius; Roxane la fit mourir. Roxane elle-même venait de metre au jour un fils qu'on appela Alexandre; il partagea avec Aridée le titre de roi.

Cette illustre et malheureuse famille n'eut dans ces temps de crimes qu'un appui fidèle: ce fut Eumène, le plus brave, le plus expérimenté, le plus vertueux des généraux macédoniens. Tant qu'il vécut, les enfants d'Alexandre ne restèrent pas tout à fait orphelins; mais la guerre leur enleva bientôt cette dernière ressource.

Lorsqu'on apprit dans la Grèce le trépas d'Alexandre, cette nouvelle ressuscita les espérances des amis de la liberté (1) : les Athéniens, toujours prompts et légers, se livrèrent à la joie, se crurent indépendants, et, malgré les conseils prudents de Phocion, levèrent une armée, équipèrent une flotte, et suivirent les avis impétueux de Léosthène qu'ils nommèrent général de leurs troupes.

Démosthène, rappelé de son exil, fut reçu en triomphe : la tribune retentit encore de sa voix éloquente; il exhorta le peuple à soulever toute la Grèce pour défendre son indépendance contre l'ambition d'Antipater. Vainement Phocion lutta contre Démosthène; vainement il voulut faire sentir l'impossibilité de vaincre, avec des forces si peu nombreuses et si divisées, les armees redoutables et aguerries des généraux d'Alexandre : la passion n'écoute pas la sagesse; la guerre fut résolue.

Presque toutes les villes du Péloponèse prirent le parti d'Athènes, et Léosthène se trouva à la tête d'une armée considérable.

Antipater, instruit de ces événements, crut que, sans attendre des renforts d'Asie, il devait, par sa rapidité, dissiper cette insurrection dès sa naissance : il entra en Thessalie n'ayant que treize mille Macédoniens et six cents chevaux; sa flotte, de cent dix galères, suivait la côte. Léosthène lui livra bataille et le défit (2). L'année suivante, les Athéniens lui firent encore éprouver un échec, et le forcèrent de se renfermer dans la ville de Lamia qu'ils assiégèrent. Ayant reçu un secours conduit par Léonat, il tenta de nouveau le sort des armes : les Grecs remportèrent la victoire. Léonat périt; Antipater capitula, rendit Lamia aux alliés, et, se retirant avec ses troupes, évita prudem-

(1) An du monde 3681. Avant Jésus-Christ 323. — (2) An du monde 3683. Avant Jésus-Christ 321.

ment toute action jusqu'à l'arrivée de Cratère, qui venait d'Asie à son secours.

Ces avantages enivraient d'orgueil le peuple athénien. Phocion seul, prévoyant les suites de cette guerre, disait souvent : « Quand cesserons-nous donc » de vaincre ? » Ces craintes ne tardèrent pas à être justifiées : les forces d'Antipater s'élevèrent, par l'arrivée de Cratère, à quarante-huit mille hommes; les alliés n'en avaient que vingt-huit mille. Malgré cette supériorité, ils attaquèrent l'ennemi avec courage, mais sans discipline. La terrible phalange rompit leurs rangs et les mit en déroute. Ils proposèrent la paix : Antipater, aussi rusé que brave, répondit qu'il voulait traiter séparément avec chaque ville. L'union seule faisait la force des alliés; cet artifice la rompit. Les intérêts se divisèrent : chaque ville rappela ses troupes, et ne s'occupa plus qu'à obtenir pour elle-même des conditions favorables. Antipater s'approcha successivement de toutes ces cités qui s'accommodèrent avec lui, et livrèrent Athènes à sa vengeance.

Les Athéniens, abandonnés, passèrent, selon leur coutume, de l'arrogance à l'abattement. Antipater était parti de Thèbes, et s'avançait sur eux; ils lui envoyèrent Phocion, qu'il estimait, et le chargèrent de désarmer son courroux. Phocion sauva sans doute Athènes d'une ruine qui paraissait inévitable; mais ses efforts ne purent empêcher Antipater d'exiger de dures conditions. Ce prince lui disait : « Je ferai pour vous, Phocion, tout ce qui ne sera pas in- » compatible avec ma sûreté et même avec la vôtre; mais il faut bien garantir » mon autorité et votre vie de l'inconstance de ce peuple remuant. » Il exigea donc qu'on lui livrât Démosthène et Hypéride, qu'on rétablît l'aristocratie dans Athènes, qu'on reçût dans la citadelle une garnison macédonienne, et qu'on payât les frais de la guerre.

Démosthène et Hypéride, instruits de leur sort, prirent la fuite. Archyas, envoyé à leur poursuite, trouva Hypéride à Égine, l'arracha du temple où il s'était réfugié, et le remit dans les mains d'Antipater qui le fit mourir.

Démosthène, arrivé dans l'île de Calaurie, cherchait un asile près des autels de Neptune : Archyas l'engagea vainement à se confier à la clémence d'Antipater; cet homme illustre, démêlant l'artifice, voulut mourir libre, et s'empoisonna.

Les Athéniens décrétèrent que l'aîné de sa famille serait toujours nourri dans le prytanée aux dépens du public. Ils élevèrent une statue à cet orateur célèbre, et firent écrire au bas ces paroles : « Démosthène, si ta force eût égalé ton génie » et ton éloquence, jamais le Mars macédonien n'eût triomphé de la Grèce. »

Athènes se soumit au pouvoir d'Antipater. Phocion fut chargé de la gouverner; il adoucit ce joug par ses vertus : sévère et juste, il rappela les bannis, mit en place les citoyens honnêtes, comprima les factieux; et, s'il ne put rendre la liberté à sa patrie, il la fit jouir des avantages de l'ordre et de la paix.

On sentit alors le vif regret de ne l'avoir pas écouté lorsqu'il combattait les projets de Léosthène. « Ces orateurs superbes et présomptueux, disait Phocion, » ressemblent aux cyprès; ils sont hauts et ne portent point de fruits. » Et

comme on lui demandait dans quelles circonstances plus favorables il conseillerait la guerre, il répondit : « Je la conseillerai quand je verrai les jeunes gens » décidés à garder leurs rangs, les riches à contribuer volontairement, et les » orateurs à ne pas se laisser corrompre. »

La discorde existait toujours entre les successeurs d'Alexandre, et leurs arrangements passagers étaient sans cesse troublés par de nouveaux incidents (1). Antipater, sentant sa fin s'approcher, désigna pour régent de l'empire Polysperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre : il croyait par ce choix assurer la tranquillité publique et satisfaire l'amour-propre de ses rivaux, qui devaient supporter plus facilement la prééminence d'un vieux capitaine que celle de Cassandre, son propre fils; car celui-ci se faisait à la fois craindre et mépriser par son ambition et par ses vices. Ce sacrifice d'un intérêt de famille à l'intérêt public était digne d'éloges; mais Cassandre ne put s'y résigner : dès que son père fut mort, il forma dans la Grèce un parti contre Polysperchon, engagea dans ses intérêts Ptolémée, gouverneur d'Égypte, et Antigone, qui commandait dans toutes les provinces de l'Asie-Mineure.

Cette nouvelle division fut d'abord favorable aux Grecs. Polysperchon, dans l'intention de s'attirer leur appui, rappela les exilés, et rendit aux villes leur ancienne indépendance. Olympias, depuis longtemps retirée en Épire, revint alors en Macédoine pour fortifier par l'éclat de son nom le parti royal et la régence de Polysperchon.

Eumène, toujours fidèle aux jeunes rois, soutint leur cause en Asie. Athènes était dans ces circonstances un point trop important pour qu'on ne s'empressât pas de s'en assurer : Alexandre, fils de Polysperchon, accourut pour s'en saisir et pour y rétablir la démocratie; mais Nicanor, par les ordres de Cassandre, s'était déjà rendu maître du Pirée. La présence de ces deux forces ennemies remplit Athènes de troubles et de factions. Les Athéniens, animés par l'espoir que Polysperchon donnait à toutes les villes de rétablir la démocratie, accusèrent Phocion de trahison; ils lui reprochèrent de s'être entendu avec Nicanor et Cassandre pour maintenir l'oligarchie, dont il se montra toujours partisan.

Phocion voulut en vain plaider sa cause : l'assemblée était tumultueuse et composée de tous les hommes les plus factieux et les plus dépravés de la ville; ils refusèrent de l'écouter. L'accusé, suivant l'usage, pouvait prononcer sa peine; il dit : « Citoyens, je me condamne à mort; mais vous devez absoudre » tous ceux que vous menacez avec moi du supplice; ils sont innocents : ils n'ont » fait qu'obéir à leur chef. » Sa générosité fut inutile : on traîna à sa suite les infortunés qu'il avait voulu sauver. Ce grand homme qu'on appelait universellement *l'homme de bien*, s'avança froidement vers son cachot, entouré de quelques citoyens vertueux qui versaient des larmes, et d'une tourbe insolente d'hommes sans aveu qui l'insultaient. Conservant son noble courage jusqu'au dernier moment, il but tranquillement la ciguë, et fit dire à son fils d'oublier

(1) An du monde 3684. Avant Jésus-Christ 320.

l'injustice de sa patrie (1). Tel fut le sort de l'un des plus grands hommes d'Athènes, qui avait commandé quarante-quatre fois les armées.

Disciple de Platon, Phocion avait pratiqué ce que son maître enseignait. Ennemi du luxe, désintéressé, inflexible lorsqu'il s'agissait de l'intérêt public, austère pour lui, indulgent pour les autres, il faisait la guerre avec gloire, il aimait la paix par principe : elle devait, selon son opinion, être le but de tout gouvernement. Souvent il disait que les guerres les plus justes affaiblissent toujours les États. Sa femme était digne de lui par sa modestie et par ses vertus. Une dame ionienne, lui reprochant sa simplicité, étalait devant elle ses parures et ses bijoux. « Pour moi, dit la sage Athénienne, mon plus bel ornement, c'est » mon époux qui commande nos guerriers depuis vingt ans. »

L'éloquence de Phocion était forte comme sa vertu, et sage comme sa raison : il ne la chargeait point d'ornements superflus, et il connaissait trop la légèreté de la multitude pour ne pas dedaigner ses éloges. Un jour même, comme son discours excitait de nombreux applaudissements, il se tourna vers un ami en lui disant : « Aurais-je proféré quelques paroles imprudentes ? » Chabrias l'ayant chargé de partir avec six galères pour toucher le tribut que devait une colonie, il lui dit : « Vous me donnez trop de monde si vous m'envoyez à des amis, et » trop peu si je vais trouver des ennemis. » Son austérité déplut souvent à la légèreté athénienne; et, comme on lui reprochait le froncement de ses sourcils, qui annonçait une humeur sévère, il répondit : « Athéniens, le froncement de » mes sourcils ne vous a jamais fait de mal, tandis que le sourire de vos flat» teurs vous a souvent fait pleurer. »

Loin d'imiter les orateurs verbeux, il regardait la concision comme le plus grand mérite d'un discours. On lui demandait un jour à quoi il rêvait, il dit : « J'examine les moyens de retrancher quelque chose de ce que j'ai à dire au » peuple. » Un harangueur, puissant à la tribune et faible aux combats, l'insultait parce qu'il s'opposait à la guerre. « Tu vois bien, reprit Phocion, que je n'agis » point par intérêt; car, s'il y a guerre, je te commanderai, et s'il y a paix, tu me » commanderas. »

Indigné des transports que faisaient éclater les Athéniens en apprenant la mort de Philippe, il leur reprocha cette bassesse. « Songez, ajouta-t-il, que l'ar» mée qui vous a vaincus à Chéronée n'est diminuée que d'une tête. »

Philippe, triomphant de toute la Grèce, échoua devant ce grand homme. Phocion défendit contre lui l'Eubée; il lui enleva Mégare, et le défit en bataille rangée. Alexandre avait forcé le monde à lui obéir; il ne put contraindre Phocion à recevoir cent talents qu'il lui envoya comme à l'homme qu'il estimait le plus. Phocion répondit en refusant : « Si le roi estime ma probité, il doit me permettre » de la garder. » Le conquérant s'irrita, et dit qu'il ne pouvait considérer comme amis ceux qui refusaient toute grâce de lui. Alors Phocion lui en demanda une : c'était la liberté de deux Corinthiens et d'un citoyen d'Imbros; il l'obtint, et le roi chargea Cratère de lui donner en souveraineté une ville d'Asie. Phocion,

(1) An du monde 3685. Avant Jésus-Christ 319.

aussi peu ambitieux que cupide, le refusa de nouveau. Cette grandeur d'âme fit une telle impression sur Alexandre, que, dans le temps même où, enivré d'orgueil et se croyant plus qu'un homme, il supprimait dans ses lettres adressées aux plus grands personnages le mot *charin*, qui veut dire *joie et salut*, il conserva toujours cette formule d'égard en écrivant à Phocion.

La fierté de cet homme d'État n'aveuglait jamais sa prudence, et comme les Athéniens voulaient refuser d'envoyer leur contingent en Asie à l'armée d'Alexandre, il dit : « Songez qu'il faut être ou les plus forts, ou les amis du » plus fort. » Le peuple athénien, dont l'ingratitude acquit autant de célébrité que ses illustres victimes eurent de gloire, ne se contenta pas dans sa fureur d'avoir immolé Phocion : il fit porter son corps hors de l'Attique, et défendit à tout citoyen de lui rendre les honneurs funèbres. Les habitants de Mégare lui dressèrent un bûcher : une dame de la ville, qui assistait à la cérémonie, éleva sur le lieu même un cénotaphe (ou tombeau vide); elle recueillit les ossements du héros, et les enterra sous son foyer en lui adressant ces paroles : « Foyer » sacré, je te confie les précieux restes d'un homme vertueux; conserve-les » fidèlement; tu les rendras au tombeau de ses ancêtres quand les Athéniens » seront devenus justes et sages. »

Son vœu fut exaucé; le repentir succéda au crime : on rapporta dans Athènes ces débris d'un grand homme, si religieusement conservés par les soins d'une étrangère. Le peuple éleva une statue en bronze à Phocion, et punit de mort ses accusateurs.

Les Athéniens, privés par la retraite d'Alexandre, fils de Polysperchon, du secours qu'ils espéraient, reçurent la loi de Cassandre. Il laissa des troupes dans la citadelle, et leur donna pour tyran Démétrius de Phalère. Cet homme, très-estimé à Athènes par son éloquence, sa sagesse et son courage, s'était hautement déclaré pour l'indépendance de la république, et contre la domination d'Alexandre dès le temps même d'Harpalus. Il devint doublement célèbre comme philosophe et comme homme d'État : sa justice et sa fermeté maintinrent la tranquillité dans la ville; il augmenta les revenus, diminua les dépenses, fit respecter les lois, soulagea les pauvres, et se montra si juste, que, pendant son administration qui dura plus de dix ans, la république ne s'aperçut pas qu'elle avait un maître.

Polysperchon vint assiéger Athènes, et ne put s'en emparer. La guerre, qui continuait toujours avec acharnement entre les successeurs d'Alexandre, amena des événements funestes pour la famille de ce monarque (1) : le vertueux Eumène, après une grande vicissitude de succès et de revers, fut vaincu et pris par Antigone qui le fit périr : il protégeait seul les jeunes rois. La reine Olympias, dont l'ambition sans bornes n'était effrayée par aucun crime, crut qu'elle parviendrait au pouvoir absolu en se délivrant de tous ceux qui lui portaient ombrage. Eurydice, femme du roi Aridée, balançait sa puissance; Olympias les fit assassiner tous deux. Nicanor, frère de Cassandre, et plusieurs

(1) An du monde 3689. Avant Jésus-Christ 315.

grands personnages du royaume, périrent aussi par ses ordres. Si les rois n'entendent pas la voix de la vertu, ils devraient au moins écouter celle de l'expérience, qui prouve par mille exemples que la cruauté, loin de diminuer le nombre des ennemis, les multiplie, et que toute injustice mine la base du pouvoir.

Les fureurs d'Olympias soulevèrent le peuple contre elle (1). Cassandre accourait sous prétexte de venger le roi, mais dans l'intention réelle de s'emparer de la Macédoine. Tout se déclara pour lui : la tyrannie ne trouve point de défenseurs dès qu'elle est malheureuse.

La reine, assiégée dans Pydna, fut obligée de se rendre à discrétion : les parents de ses victimes convoquèrent l'assemblée des Macédoniens, et demandèrent son châtiment. Olympias se défendit avec fierté. Un arrêt la condamna à mort : les soldats chargés de l'exécution refuserent de porter la main sur la mère du héros qui les avait si souvent conduits à la victoire; mais les fils des infortunés, morts victimes de sa barbarie, n'écoutant que leur désespoir, se précipitèrent sur elle et tranchèrent ses jours.

Cassandre, aussi ambitieux, aussi féroce qu'Olympias, mais plus dissimulé, déguisa quelque temps ses intentions criminelles sous le masque de la vertu. Les ruines de Thèbes, autour desquelles erraient ses anciens habitants, étaient à la fois pour les Grecs un monument de douleur et d'humiliation. Cassandre entreprit de la rebâtir : toutes les villes de la Grèce, et surtout Athènes, contribuèrent à sa réédification; en peu d'années cette illustre cité reprit son ancienne splendeur.

Cassandre, après s'être ainsi concilié l'affection des Grecs, s'empara d'Argos et de la Messénie. Il redoubla d'activité pour rendre sa puissance égale à celle d'Antigone, dont la domination s'étendait chaque jour en Asie, de Ptolémée, dont l'Égypte et la Palestine reconnaissaient les lois, et de Séleucus, qui venait de s'emparer de Babylone, de la Perse et de la Médie.

Mais, tandis que tous se disputaient les débris de ce vaste empire, les Macédoniens, fatigués de leurs divisions, élevèrent la voix en faveur du jeune roi Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane : ce prince était âgé de quatorze ans. Partout les vieux soldats de son père faisaient entendre leurs murmures sur sa captivité, et le demandaient pour maître. Cassandre alors, cessant de voiler son ambition, fit empoisonner ce jeune monarque avec sa mère.

Polysperchon parut d'abord disposé à le venger : il fit venir dans son camp un autre fils d'Alexandre, nommé Hercule, que ce monarque avait eu de Barsine, veuve de Memnon; il s'avança pour combattre Cassandre : mais bientôt, rapprochés par la crainte de perdre leur pouvoir, ils se réconcilièrent, et le malheureux Hercule périt victime de leur perfidie.

Polysperchon ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes; il mourut ainsi que son fils, et laissa Cassandre maître de la Macedoine.

(1) An du monde 3690. Avant Jésus-Christ 314.

Ptolémée voulait donner un titre plus légitime à ses prétentions à l'empire, et se disposait à épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre-le-Grand, et veuve du roi d'Épire. Antigone en fut informé; et, au moment où cette princesse allait partir de Sardes pour se rendre en Égypte, il la fit assassiner. Ainsi la passion de dominer, portant à tous les crimes ces indignes successeurs d'un héros, causa la destruction de sa famille, moissonnée tout entière par les ingrats qui lui devaient leur fortune et leur gloire : mais presque toujours l'ambition n'a pour toute jouissance que des rêves courts et cruels; en peu d'années ces brigands disparurent de la terre. Séleucus et Ptolémée, princes justes et cléments, furent les seuls qui établirent des empires durables : la violence, semblable au torrent, ravage et passe; la modération seule fertilise, produit et conserve.

Tandis que la Macédoine et l'Asie étaient agitées par ces violents orages, Athènes jouissait d'un profond repos sous le sage gouvernement de Démétrius de Phalère; mais ce bonheur ne fut pas d'assez longue durée : dans ce temps Démétrius, fils d'Antigone, et qu'on nomma depuis *Poliorcète* (preneur de villes), commençait à se faire connaître par un brillant mélange de nobles qualités et de funestes défauts : sa beauté, sa bravoure, sa magnificence, l'étendue et la vivacité de son esprit, sa générosité après la victoire, sa fermeté dans les revers qui lui faisait trouver toujours de nouvelles ressources, son habileté dans l'art des siéges, l'heureuse invention de ses machines de guerre, et son infatigable activité, excitaient une juste admiration : mais tout ce mérite était terni par un amour excessif pour les voluptés, par une ambition sans bornes et par une inconstance que rien ne pouvait fixer.

Son père Antigone, peu content de posséder la moitié de l'Asie, voulait dominer dans la Grèce (1). Démétrius, son fils, chargé d'exécuter ses ordres, arriva tout à coup avec deux cent cinquante voiles dans le port d'Athènes, où l'on ne s'attendait pas à cette attaque. S'étant rendu maître du Pirée, il proposa aux Athéniens de rétablir la démocratie : on reçut cette proposition avec transport. Démétrius de Phalère connaissait trop le peuple athénien pour livrer une nouvelle victime à son ingratitude; il demanda au vainqueur de l'envoyer à Thèbes : Démétrius l'estimait, et lui permit de partir. L'événement justifia sa prévoyance; ces mêmes Athéniens, qui avaient porté l'admiration pour sa justice et sa sagesse au point de lui élever autant de statues qu'il y avait de jours dans l'année, le condamnèrent à mort par contumace, renversèrent ses statues, prodiguèrent sans mesure les plus grands honneurs à Antigone et à Démétrius, leur donnèrent les noms de *Rois* et de *Dieux sauveurs,* et firent porter leurs images avec celles des autres divinités aux fêtes de Minerve.

Démétrius de Phalère, apprenant les outrages des Athéniens, dit à ses amis : « Les ingrats peuvent détruire mes statues; mais ils ne pourront effacer les » vertus qui me les ont méritées. » Il se réfugia d'abord chez Cassandre, et ensuite en Égypte, près de Ptolémée Soter : il trouva dans ce prince plutôt un

(1) An du monde 3608. Avant Jésus-Christ 308.

ami qu'un protecteur. Démétrius avait honoré sa vie par la justice de son administration; il illustra sa retraite par de bons ouvrages que malheureusement le temps ne nous a pas conservés.

Démétrius Poliorcète, poursuivant le cours de ses exploits, descendit dans l'île de Chypre, parvint, à l'aide des machines qu'il inventa, à s'emparer de Salamine, et défit en bataille rangée la flotte de Ptolémée. Son pere Antigone, transporté de joie et d'orgueil, lui envoya le diadème, et lui donna dans ses lettres le titre de *Roi*. Les Égyptiens accordèrent la même dignité à Ptolémée. Séleucus, Lysimaque et Cassandre, ne voulant pas leur être inférieurs, se décorèrent aussi de la couronne. Ainsi les soldats d'Alexandre montèrent audacieusement sur les trônes que leur maître avait conquis.

Démétrius, avec quarante mille hommes, attaqua l'île de Rhodes (1). Ce siége fameux fit un égal honneur aux assiégeants et aux assiégés. Les Rhodiens s'étaient acquis une grande considération par l'étendue de leur commerce, par l'industrie de leur agriculture, par la magnificence de leur ville; ils avaient des lois justes, une liberté sage, des citoyens courageux et des marins habiles. Leur défense fut opiniâtre : les travaux étaient aussitôt détruits qu'achevés; les femmes signalaient leur courage comme les hommes. Démétrius de son côté redoublait d'audace et d'activité; il inventa dans ce siége une redoutable machine de guerre, nommée l'*hélépole*, la plus grande qu'on eût encore vue : elle avait neuf étages; chaque étage était garni de catapultes et de balistes, ainsi que de deux béliers armés de fer, que poussaient les bras de mille guerriers. Une mine, creusée par les Rhodiens sous le chemin que devait parcourir cette machine la fit écrouler. Enfin, après un an d'efforts inutiles, Démétrius se vit obligé de lever le siége, et de laisser Rhodes jouir de son indépendance.

Au milieu du tumulte des combats, des assauts, des sorties, le célèbre peintre Protogène achevait paisiblement l'un de ses plus beaux tableaux. Démétrius, après la conclusion du traité, voulut le voir, et lui exprima sa surprise d'une tranquillité si profonde à l'approche d'un si grand péril. Le peintre répondit : « Je savais que vous aviez déclaré la guerre aux Rhodiens et non aux arts. »

La délivrance de Rhodes était due en partie à une attaque que faisait alors Cassandre contre Athènes. Démétrius revint le combattre, et le chassa de l'Attique. On logea le vainqueur au temple de Minerve. Démétrius profana ce lieu sacré par ses débauches. Bravant les dieux et déifiant ses courtisanes, il leur éleva des autels. Pour comble d'humiliation, les Athéniens se virent forcés de lui donner cinq cents talents, dont il fit present à Lamia sa maîtresse.

Enivré par ses succès, et se croyant destiné à jouer le rôle d'Alexandre, il se fit déclarer à Corinthe généralissime des Grecs. Cette démarche dévoila ses prétentions à l'empire; déjà Antigone et lui montraient ouvertement l'intention de conquerir la Macédoine. Cassandre, irrite, s'unit etroitement contre eux avec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée. Cette ligue puissante attira tout l'effort de la guerre en Asie. Démétrius, d'abord battu, remporta ensuite une

(1) An du monde 3700. Avant Jésus-Christ 304.

victoire. Après une longue alternative de succès et de revers, l'armée des alliés et celle d'Antigone et de Démétrius se rencontrèrent à Ipsus en Phrygie (1), et se livrèrent une bataille décisive. Antigone y périt; son armée fut mise en déroute. Démétrius, enveloppé, se fit jour au travers des ennemis : il sauva sa vie par sa bravoure que secondait l'audacieuse intrépidité du jeune Pyrrhus, roi d'Épire, alors son ami, et qui devint depuis si célèbre.

Démétrius perdit ses troupes, ses richesses, ses États, tout enfin, hors l'espérance qui ne l'abandonnait jamais.

Les vainqueurs firent après cette victoire un partage définitif de l'empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie et la Palestine; Cassandre la Macédoine et la Grèce; Lysimaque la Thrace, le Pont et la Bithynie; Séleucus toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume prit le nom de royaume de Syrie, dont Antioche fut la capitale.

Démétrius, errant et suivi de quelques guerriers fidèles, vint chercher un asile dans Athènes. Les Athéniens, qui l'avaient traité comme un dieu lorsqu'il était vainqueur, le regardèrent comme un vil banni après sa défaite : ils avaient offert un temple à sa fortune; ils fermèrent leurs portes à son malheur.

Depuis la bataille d'Ipsus, Cassandre possédait paisiblement la Macédoine, et dominait dans la Grèce. Pour rendre ses droits plus respectables aux yeux des Macédoniens, il s'était marié avec Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand : favorisé par le destin, il n'eut plus d'ennemis que ses remords. On le haïssait, on le méprisait; mais on lui obéit. Un trône acquis par tant de crimes ne devait pas être solide. Cassandre mourut. Il laissait trois fils, nommés Philippe, Antipater et Alexandre. Philippe survécut peu à son père; ses deux autres frères se disputèrent la couronne. La reine Thessalonice voulut vainement les rapprocher; ils coururent aux armes. Antipater, irrité des reproches de sa mère, l'assassina. Ce meurtre révolta la plus grande partie de ses sujets. Pyrrhus, roi d'Épire, prit le parti d'Alexandre, et entra en Macédoine. Antipater périt; la vie d'Alexandre fut de courte durée : de sorte qu'il ne resta sur la terre aucun rejeton de la famille du conquérant de l'Asie.

La mort de Cassandre laissait à la Grèce quelque espoir de liberté; l'active ambition de Démétrius ne lui permit pas d'en jouir : ce prince détrôné se réconcilia avec Séleucus, obtint d'assez grandes possessions en Asie, leva des troupes, arma des vaisseaux, revint en Grèce, entra dans l'Attique et s'empara d'Athènes. Le peuple s'attendait à une juste vengeance; la terreur régnait dans la ville; elle fut au comble lorsque tous les citoyens, rassemblés par les ordres du roi au théâtre, se virent environnés d'une foule de soldats armés. Démétrius, satisfait d'avoir puni leur bassesse et leur ingratitude par quelques heures d'effroi, leur pardonna.

Il partit ensuite pour se rendre maître du Péloponèse. Les Spartiates lui résistèrent; il les battit, et défit complétement le roi Archidamus, près de Lacédémone. Le courage des habitants et les nouvelles qu'il reçut des troubles de

(1) An du monde 3701. Avant Jésus-Christ 303.

Macédoine l'empêchèrent de prendre cette ville. En s'éloignant, il traversa la Grèce, entra dans les États d'Alexandre pour le soutenir contre Antipater; mais il trouva que Pyrrhus l'avait déjà prévenu. Alexandre, vainqueur de son frère, céda plusieurs villes au roi d'Épire pour reconnaître ses services, et acheva la conquête de son royaume sous la protection de Démétrius. N'ayant plus besoin de secours, il voulut se délivrer d'un protecteur dont il redoutait la domination. Démétrius, informé de ses complots, le tua et se déclara roi de Macédoine. Cet accroissement de puissance excita la jalousie de Lysimaque : il rassembla une armée pour entrer en Macédoine, et Pyrrhus même, n'ayant pu amener Démétrius à aucun accommodement, s'arma contre lui.

Nous avons vu précédemment que le roi d'Épire avait sauvé la vie de Démétrius dans la bataille d'Ipsus : mais l'ambition des princes écoute rarement la voix de l'amitié et de la reconnaissance; sous le nom de gloire, l'intérêt prend trop souvent chez eux la place de toutes les vertus.

Le sort avait destiné Pyrrhus aux aventures les plus romanesques; les orages de sa vie commencèrent avec sa naissance. Il était à la mamelle lorsqu'un usurpateur détrôna son père Éacide : échappé au poignard des rebelles, on le porta en Illyrie chez le roi Glaucias. Ce monarque, craignant la vengeance de Cassandre, roi de Macédoine, voulait lui livrer cette innocente victime; mais le jeune enfant, saisissant sa robe avec ses mains, le toucha par son sourire et par ses caresses. Le roi le prit sous sa protection, l'éleva, et lorsqu'il fut grand, un parti de sujets fidèles le rappela en Épire. Il y rentra et remonta sur le trône.

Quelques années après, étant allé en Illyrie pour assister aux noces d'un fils de Glaucias, ses sujets se révoltèrent de nouveau, et donnèrent le sceptre à Néoptolème, son grand-oncle. Pyrrhus, dépouillé de sa puissance, se rendit en Asie; ce fut le premier théâtre de sa gloire : il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Ipsus. Après cette fatale journée, il alla en Égypte : sa renommée, son esprit, sa douceur, lui concilièrent l'amitié du roi et de la reine Bérénice. Cette princesse lui fit épouser Antigone, sa fille. Ptolémée lui donna une flotte et des subsides : avec ces secours il rentra en Épire, battit les rebelles, et conclut avec Néoptolème un traité, en vertu duquel ils devaient régner conjointement. Leur bonne intelligence dura peu; le perfide Néoptolème corrompit quelques officiers de Pyrrhus, et les décida à l'empoisonner. Antigone découvrit le complot et en avertit son époux. Pyrrhus, dissimulant son ressentiment pour assurer sa vengeance, invita Néoptolème à un festin, le fit assassiner, et resta seul maître de l'Épire.

Quelque temps après il porta ses armes en Macédoine, comme nous l'avons dit précédemment (1). Alexandre et Antipater étant morts, il déclara la guerre à ce même Démétrius, époux de sa sœur Déidamie, et dont il avait sauvé la vie au péril de ses jours.

Tandis qu'il entrait dans la Macédoine, Démétrius, par une autre route, pénétra dans l'Épire et la livra au pillage. Pyrrhus cependant rencontra une seconde

(1) An du monde 3711. Avant Jésus-Christ 293.

armée macédonienne, commandée par Pantauchus, qui passait pour un des plus braves et des plus habiles généraux de la Grèce. La bataille fut sanglante et longtemps douteuse : au milieu de la mêlée Pantauchus, défiant le roi d'Épire, le cherchait et l'appelait partout à grands cris. Pyrrhus, volant à sa rencontre, le combattit avec intrépidité, reçut une légère blessure, et renversa son ennemi. Sa défaite entraîna la déroute des Macédoniens. Cette victoire accrut beaucoup la renommée de Pyrrhus; on disait qu'il ressemblait à Alexandre par son génie, par sa figure et par son audace, tandis que les autres rois n'imitaient ce héros que par leur luxe, leur garde et leur orgueil.

Ce jeune guerrier se faisait adorer des soldats en leur attribuant modestement sa gloire. Ayant su qu'ils le surnommaient *l'aigle de l'Épire,* il leur dit : « Si je » suis un aigle, vous êtes mes ailes; car ce sont vos armes qui m'ont élevé si » haut. »

Sa douceur égalait son courage. On lui amena un jour quelques jeunes officiers qui, dans un festin, s'étaient permis des propos outrageants contre lui : leur ayant demandé s'ils avaient réellement proféré ces paroles indiscrètes : « Oui, » seigneur, répondit l'un d'eux, et nous en aurions bien dit davantage si le vin » ne nous eût manqué. » Il rit de cette saillie et leur pardonna.

Satisfait de son triomphe et des avantages que lui offrait Démétrius, Pyrrhus conclut une trêve avec lui. La paix en aurait été la suite; mais Démétrius lui fit une nouvelle injure. Le roi d'Épire venait d'épouser Lanassa, fille d'Agathocle, tyran de Syracuse; elle lui avait apporté en dot l'île de Corfou. Cette princesse, mécontente des procédés de Pyrrhus qui lui préférait d'autres femmes, se retira à Corfou, et entretint des intelligences secrètes avec Démétrius : celui-ci l'enleva et la prit pour femme. Pyrrhus, irrité, entra de nouveau dans la Macédoine, que Lysimaque attaquait d'un autre côté. Démétrius s'avança pour le combattre; mais toute son armée se révolta et passa dans le parti de Pyrrhus. Abandonné par ses troupes, entouré d'ennemis, Démétrius, pour la seconde fois dépouillé de ses États, se sauva sous l'habit d'un pâtre, et chercha une nouvelle fortune en Asie. Séleucus et Ptolémée lui cédèrent la Phénicie et la Cilicie : mais l'inconstant Démétrius, s'éloignant encore de ces riches provinces pour tenter d'inutiles conquêtes, succomba enfin sous les armes de Séleucus : ses troupes furent mises en déroute; après avoir erré quelque temps au milieu des montagnes, il se vit obligé de se rendre à discrétion, et Séleucus le retint dans un château, où la débauche termina ses jours.

Pyrrhus, vainqueur, n'avait pas voulu laisser au parti de Démétrius le temps de se relever; après avoir partagé la Macédoine entre lui et Lysimaque, il se rendit à Athènes, qui lui ouvrit ses portes.

Les Athéniens lui décernèrent de grands honneurs; et, en reconnaissance de leur bon accueil, il leur donna le sage conseil de ne jamais laisser entrer dans leur ville aucun roi, pas même lui.

De retour en Macédoine, il trouva ce pays en fermentation. Les Macédoniens se trouvaient humiliés d'obéir à un roi d'Épire, autrefois vassal de leurs souverains. Lysimaque, profitant de ces dispositions, souleva toute la nation, et

força Pyrrhus de rentrer dans son royaume. Quelques villes qui lui furent cédées le décidèrent à conclure la paix.

Le génie de ce prince était trop ardent pour se tenir longtemps renfermé dans les étroites limites d'un si petit royaume. Le sort lui offrit bientôt une occasion de porter ses armes en Italie : plus frappé de la gloire que des dangers de l'entreprise, il s'y précipita sans hésiter. Les habitants de Tarente, alors en guerre avec les Romains, ainsi que les Lucaniens et les Samnites, appelèrent le roi d'Épire à leur secours, et il résolut de remplir leur vœu.

Un de ses favoris, Cynéas, ministre habile et sage, s'opposant vainement à ce projet, en montrait toutes les difficultés, et demandait quel avantage on pourrait retirer d'une guerre si dangereuse dans un pays si éloigné. Com- » ment! lui dit Pyrrhus, vous ne voyez pas que, les Romains étant une fois » vaincus, rien ne pourra nous résister, et que nous serons maîtres de l'Italie? » — Eh bien! répondit Cynéas, après avoir conquis l'Italie, que ferez-vous? — » La Sicile est divisée, reprit le roi, il sera facile de s'en emparer. — Sera-ce » le terme de la guerre? — Non, nous passerons en Afrique: Carthage résistait » à peine à Agathocle; elle nous offrira une victoire facile. — Je vois, seigneur, » qu'avec tant de puissance vous pourrez revenir vous emparer de la Macédoine » et de toute la Grèce. Mais que ferons-nous ensuite? — Alors, mon cher Cynéas, » nous nous reposerons, et nous passerons nos jours en festins et en plaisirs. » — Eh! que ne commencez-vous donc par là? dit Cynéas : pourquoi marcher » à travers tant de périls, faire tant de malheureux, répandre tant de sang pour » courir, par de si longs et de si incertains détours, au but que vous pouvez » toucher sans peine aujourd'hui? »

L'ambition ne peut comprendre le langage de la sagesse. Pyrrhus partit et débarqua en Italie. Le bruit de ses exploits l'avait précédé et grossit ses forces. Avant de combattre, il fit proposer aux Romains sa médiation pour conclure la paix : le consul Lévinus répondit que les Romains ne le voulaient point pour arbitre, et ne le craignaient pas comme ennemi. Les armées s'avancèrent et furent bientôt en présence. Pour la première fois, les Grecs combattirent les Romains. Pyrrhus, s'étant approché de leur camp pour le reconnaître, admira leur ordonnance, et dit : « Ces dispositions ne sont pas trop barbares pour » avoir été faites par des Barbares; il faut voir à l'épreuve ce qu'ils savent » faire. »

Jamais son courage n'avait encore rencontré d'adversaires si redoutables : leur opiniâtreté égalait son audace. Il revint sept fois à la charge contre eux; enfin ses éléphants, jusque là inconnus en Italie, rompirent les rangs des Romains et les mirent en déroute.

Après cette victoire, il envoya Cynéas à Rome pour proposer la paix. Appius Claudius décida le sénat à refuser. Cynéas, frappé de la majesté de ce sénat, dit à son maître qu'il avait cru en y entrant se trouver dans une assemblée de rois. Les Romains envoyèrent Fabricius au roi d'Épire pour l'engager à se retirer. Pyrrhus voulut le gagner par de riches présents. Le fier Romain lui dit : « Conservez votre or; moi, je garde ma pauvreté et ma vertu. »

La campagne suivante commença par un combat de générosité. Le médecin de Pyrrhus, ayant formé le projet de l'empoisonner, en informa les Romains. Fabricius, qui les commandait, écrivit au roi pour l'avertir de ce complot. Pyrrhus, touché de cette générosité, renvoya les prisonniers sans rançon, et offrit de nouveau la paix, qui fut encore refusée.

Il livra bientôt une grande bataille aux Romains près d'Asculum : la nuit sépara les deux armées sans avantage décisif. Pyrrhus, occupant le lendemain le champ de bataille, parut vainqueur; mais il dit lui-même à ceux qui le félicitaient : « Encore une victoire semblable, et nous sommes perdus. »

La difficulté de cette guerre, et les avantages plus faciles que lui faisait espérer une expédition en Sicile, le décidèrent à la tenter. Il laissa une garnison dans Tarente, et débarqua dans l'île avec trente mille hommes. Ayant vaincu en plusieurs rencontres les Carthaginois et les Mamertins, il se rendit le maître du pays, et s'y crut d'abord assez solidement établi pour donner le trône de Sicile à son fils Hélénus. Ses conquêtes et l'ivresse de la fortune avaient changé son caractère : ce prince, si doux en Épire, ne montra qu'un tyran à la Sicile. Ses injustices produisirent leur effet ordinaire, des révoltes. Bientôt les Samnites et les Tarentins, vivement pressés par Rome, le conjurèrent de revenir en Italie. Lorsqu'il sortit de la Sicile, les Carthaginois et les Mamertins lui enlevèrent beaucoup de monde dans sa retraite. Sans cesse harcelé par eux, il dut un jour sa vie à sa force seule, car d'un coup de sabre il fendit en deux un Carthaginois dont le fer était levé sur lui.

Arrivé en Italie, il marcha contre les Romains, et les rencontra près de Bénévent, dans une forte position (1) : Manlius Curius les commandait. Les deux armées s'attaquèrent avec furie. Cette journée fut fatale à Pyrrhus : ses éléphants, blessés par les traits des ennemis, se retournèrent et portèrent le désordre dans ses rangs. Le carnage fut grand, la victoire des Romains complète, et Pyrrhus, trompé dans ses projets, déchu de toutes ses espérances, retourna en Épire, où il ne ramena que huit mille hommes.

On rapporte qu'en quittant la Sicile il dit : « Je laisse un beau champ de ba-
» taille aux Romains et aux Carthaginois. » Son expédition dans cette île et en Italie avait duré six ans.

Pendant cet espace de temps un nouveau maître s'était emparé de la Macédoine. Lysimaque, vaincu et tué dans une bataille contre Séleucus, laissait la Thrace et la Macédoine à la merci du vainqueur. Séleucus, arrivé dans la capitale de ses nouveaux États, s'y croyait en pleine sécurité; Ptolémée Céraunus, banni de l'Égypte, et comblé de ses bienfaits, l'assassina lâchement, et termina par cette perfidie les jours du plus grand et du dernier des capitaines d'Alexandre.

L'ambition de régner, qui avait porté Céraunus à ce crime, rencontrait encore d'autres obstacles, dont un nouveau forfait l'affranchit. Arsinoé, sa sœur, veuve de Lysimaque, venait d'être proclamée reine : le perfide Céraunus, la

(1) An du monde 3730. Avant Jésus-Christ 274.

trompant par une feinte tendresse, l'épousa, et, dès qu'il se vit maître de sa personne, le barbare la poignarda ainsi que ses enfants. Alors délivré de tous concurrents, il se fit proclamer roi de Thrace et de Macédoine. Le Ciel ne lui permit pas de jouir longtemps du fruit de ses cruautés. Une armée innombrable de Gaulois, sortie des bords de l'Océan, après avoir traversé la Germanie et la Pannonie, entra en Macédoine sous les ordres de Belgius. Céraunus, aveuglé comme le sont les princes la veille de leur ruine, refusa le secours des Dardaniens, rejeta les propositions de paix des Gaulois qui ne voulaient qu'un tribut; et, à la tête d'une faible armée, attaqua les Barbares qui l'enveloppèrent, le firent périr sous leurs coups, mirent ses troupes en désordre, et pillèrent à leur gré ses États.

Dans cette crise un général macédonien, Sosthène, s'empara des débris du trône, et par son audace parut digne d'y monter. Il surprit les Barbares dans le désordre de la victoire, en fit un grand carnage, et les chassa de la Macédoine.

Peu de temps après, une autre colonne de Gaulois, sous les ordres de Brennus, se répandit encore dans cette contrée, et triompha de la valeur de Sosthène, qui périt dans un combat. Brennus s'avança en Thessalie : les Thermopyles l'arrêtèrent peu; il tourna le défilé, et marcha vers Delphes dans l'intention de piller le temple d'Apollon, disant arrogamment que les dieux des Grecs lui devaient aussi un tribut.

Comme il s'approchait de ces lieux, un affreux tremblement de terre, renversant les arbres, fendant les rochers, ouvrant des abîmes sur la route, répandit la crainte et la consternation parmi les Barbares. Ce phénomène, que la crédulité prit pour un prodige, ranima le courage des Grecs, qui, se voyant secourus par les dieux, accoururent de toutes parts, se précipitèrent sur les Gaulois, et en détruisirent la plus grande partie. Le reste quitta la Grèce, et, cherchant une autre fortune en Asie, s'y établit dans une province appelée depuis Galatie. Brennus, après avoir assuré leur retraite, ne pouvant survivre à sa défaite, se donna la mort.

La Macédoine, délivrée de ce fléau, devint le sujet d'une nouvelle guerre entre Antiochus, successeur de Séleucus, et Antigone, fils de Démétrius Poliorcète. Celui-ci, se trouvant alors en Grèce, prévint son rival, et s'empara du royaume. Le roi de Bithynie se déclarait pour lui. Antiochus l'attaqua : Antigone vint le secourir; cette lutte finit par un traité qui donnait à Antiochus toute l'Asie, et laissait à Antigone toute la Macédoine.

Telle était la position de cette contrée lorsque Pyrrhus revint en Grèce. Les fatigues ni les revers ne pouvant calmer son ambition, il entreprit de détrôner Antigone, entra dans ses États, et remporta sur lui une grande victoire. Antigone, avant de fuir, lui résista longtemps. Un corps de Gaulois, qui servait dans son armée, balança la fortune, et opposa aux efforts de Pyrrhus la plus opiniâtre intrépidité. Ce prince, fier d'avoir vaincu des hommes dont le nom répandait alors l'effroi en Grèce et en Asie, éleva un trophée dans le temple de Minerve, et y plaça cette inscription : « Pyrrhus, ayant défait en bataille rangée

» les indomptables Gaulois, a dédié à Minerve ces boucliers qu'il leur a pris.
» Il n'est point étonnant qu'il les ait vaincus; car la vaillance est héréditaire
» dans la race des Éacides. »

Le roi d'Épire, habile dans l'art de vaincre, savait peu profiter de la victoire, et cherchait plus avidement une nouvelle gloire qu'un nouveau royaume : au lieu de poursuivre Antigone, de compléter sa défaite, et de réunir la Macédoine à ses États, il se laissa entraîner dans une guerre contre Lacédémone. Cette guerre, qui ne lui offrait d'autre avantage que l'espoir de triompher du peuple le plus célèbre par sa vaillance, exposait son royaume aux invasions des Macédoniens; mais un nouvel ennemi était un attrait auquel Pyrrhus ne pouvait résister.

Cléonime, roi de Sparte, haï de ses concitoyens qu'il révoltait par sa violence, se vit forcé par eux de descendre du trône. Son collègue Aréus, doux, sage et vaillant, se faisait généralement aimer. Cléonime éprouva dans le même temps un affront qui acheva d'aigrir son humeur impétueuse. Chélidonide, sa femme, rompit les liens qui l'unissaient à lui pour s'abandonner sans contrainte à la passion que lui inspirait Acrotatus, fils du roi Aréus. Cette double injure étouffa dans le cœur de Cléonime tout noble sentiment; et, décidé à trahir son pays pour assurer sa vengeance, il courut au camp de Pyrrhus, et détermina ce prince à défendre sa cause et à lui rendre son autorité.

Le roi d'Épire, toujours digne du surnom que lui donnaient ses soldats, entra dans le Péloponèse avec la rapidité d'un aigle. Rien n'était prêt pour repousser une attaque si imprévue; la terreur précédait Pyrrhus : on lui envoya des ambassadeurs pour négocier; il les amusa par des réponses vagues, continua sa marche, et arriva aux portes de Sparte sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. Les Spartiates effrayés, croyant leur ruine certaine et n'espérant que la mort, voulaient envoyer les femmes et leurs enfants dans l'île de Crète; déjà le sénat rédigeaient l'ordre de leur départ. Tout à coup une dame lacédémonienne, nommée Archidamie, paraît dans l'assemblée, l'épée à la main, et, portant la parole au nom des femmes, elle dit : « Déchirez ce décret injurieux;
» nous n'obéirons point : vous nous déshonorez en nous croyant assez lâches
» pour vouloir survivre à notre patrie. Nous sommes toutes décidées à vaincre
» ou à périr avec vous. »

Leur courage obtint sa récompense; elles restèrent, et combattirent comme les hommes.

On arma les esclaves; tous les habitants, sans distinction de sexe ni d'âge, portant à la fois le glaive, la bêche et le pieu, creusaient des fossés, plantaient des palissades et combattaient. La reine Chélidonide, à la tête de ses compagnes, les conduisait, les encourageait par son exemple : elle portait un nœud coulant autour de son cou, prête à s'étrangler si Cléonime et Pyrrhus prenaient la ville.

Le roi d'Épire, accoutumé à tout vaincre, irrité d'une résistance qu'il croyait impossible, pressait et renouvelait sans cesse ses attaques. Acrotatus, fils du roi, le repoussait partout, et se distinguait par des prodiges de valeur : enfin

Pyrrhus, réunissant toutes ses forces, donna un assaut général; la mêlée fut terrible, le carnage affreux. Au milieu de ce péril, les femmes intrépides ne quittaient pas leurs époux; la victoire flottait indécise. Dans ce moment le roi Aréus, arrivant de Crète, parut avec un renfort de deux mille Crétois. Ces troupes fraîches ranimèrent le courage des assiégés, refroidirent l'ardeur des assaillants, et les forcèrent à plier. Pyrrhus cherchait à rallier ses soldats; mais son cheval, blessé par un javelot, l'emporta malgré tous ses efforts, et son armée, le suivant en désordre, s'éloigna des murs de Lacédémone.

Le roi de Sparte poursuivit chaudement l'ennemi, tailla en pièces son arrière-garde, et tua le jeune Ptolémée, fils du roi d'Épire. Pyrrhus, au désespoir et terrible dans les combats comme Achille son aïeul, s'élance, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, perce de son glaive le général de la cavalerie lacédémonienne, fait un grand carnage des Spartiates, et les force à se retirer.

La résistance de Sparte avait ranimé le courage des villes du Péloponèse. Argos, révoltée et reprenant son indépendance, venait de secouer le joug du roi d'Épire. Pyrrhus y courut : Aristias, chef d'une faction qui lui était dévouée, lui ouvrit la nuit une porte de la ville et l'y fit entrer. Les Argiens, retirés dans la forteresse, appelèrent à leur secours Aréus et Antigone, qui arrivèrent rapidement. Pyrrhus, entouré d'ennemis et presque bloqué dans une ville dont tous les habitants s'armaient contre lui, voulut en sortir au moment où Aréus y pénétrait. Poursuivi par une foule de combattants dans une rue étroite, il reçoit un coup de javeline d'un jeune soldat : furieux, il se retourne et lève le bras pour se venger. La mère du jeune Argien voyait le combat du haut de sa maison; à l'aspect du danger de son fils, elle saisit à deux mains une tuile, et la jette avec fureur sur le casque du roi. Pyrrhus, grièvement blessé, tombe de cheval; les ennemis se précipitent sur lui et lui tranchent la tête.

Son armée, sans chef, mit bas les armes, et se rendit à Antigone, roi de Macédoine. Alcyonéus, fils de ce monarque, lui porta la tête de Pyrrhus : le roi, indigné, le frappa, lui reprocha son inhumanité, honora par ses larmes le héros vaincu, et le fit inhumer avec pompe.

Quelque temps après, Alcyonéus rencontra Hélénus, fils de Pyrrhus, errant, sans asile, ne portant d'autre vêtement qu'un manteau déchiré. Il le rassura, le consola et le mena à son père. Antigone lui dit alors : « Cette bonne action, » mon fils, efface un peu la première, mais elle n'est pas complète; tu devais » vêtir Hélénus, et lui ôter ce manteau déchiré qui fait plus de honte au vain- » queur qu'au vaincu. » Après ces mots il embrassa Hélénus, et lui rendit le royaume d'Épire. Le cœur, fatigué de tant de traits de barbarie, a besoin pour se reposer de rencontrer ainsi quelque action généreuse.

Pyrrhus emporta au tombeau la réputation d'un guerrier intrépide, d'un chef habile, mais d'un homme d'État sans plan, d'un ambitieux sans frein : nul ne sut mieux que lui commander une armée, et ne fut moins propre à gouverner un royaume. Son génie n'existait que pour la guerre, et personne ne le surpassa pour la science des manœuvres, le choix des positions, et le talent de s'attacher les soldats.

Scipion demandant un jour à Annibal quel était selon lui le plus habile des généraux, le Carthaginois donna le premier rang à Alexandre, le second à Pyrrhus, et se plaça lui-même au troisième.

GUERRE CONTRE ATHÈNES ET SPARTE.

(An du monde 3736. — Avant Jésus-Christ 268.)

Entreprise d'Antigone. — Dévouement d'Aratus, banni de Sicyone. — Mort d'Aristippe, tyran d'Argos. — Révolution à Sparte causée par Agis et Léonidas. — Bannissement de Léonidas. — Son rappel. — Proscription et mort d'Agis. — Mort de Léonidas. — Règne de son fils Cléomène. — Ses exploits. — Proposition d'Aratus à Antigone. — Nouveaux exploits de Cléomène. — Bataille de Sélasie. —Défaite de Cléomène. — Mort d'Antigone. — Fuite de Cléomène en Egypte — Entrée d'Antigone dans Sparte. — Mort de Cléomène à Alexandrie. — Règne de Philippe, fils d'Antigone. — Mort d'Aratus. — Expédition de Machanidas, tyran de Sparte. — Commandement de Philopœmen. — Mort de Machanidas. — Gouvernement tyrannique de Nabis. — Supplice de la statue. — Nouveaux exploits de Philippe. — Sa guerre contre les Romains. — Sa défaite. — Traité de paix. — Siége et reddition d'Argos.

Antigone, débarrassé d'un si redoutable adversaire, crut que l'instant était venu où il pouvait marcher sans obstacle sur les traces de Philippe et d'Alexandre, et rendre à la Macédoine l'empire de la Grèce : après avoir rangé sous son pouvoir les villes du Péloponèse, que l'exemple de Sparte venait d'encourager à reprendre leur indépendance, il entra dans l'Attique. Athènes, accoutumée depuis longtemps à changer de maître, lui opposa une faible résistance; il s'en empara, et y reçut les hommages que ce peuple léger prodiguait tour à tour à ses défenseurs et à ses ennemis.

Le roi de Macédoine croyait pouvoir ensuite triompher facilement de Sparte, affaiblie par la guerre qu'elle avait soutenue contre Pyrrhus et par les divisions qui l'agitaient nouvellement; mais un peuple, jusque là peu connu, l'arrêta dans ses projets : ce peuple acquit bientôt une grande célébrité par son courage et par son amour pour la liberté.

Les Achéens formaient autrefois une petite république composée de douze villes : elle était faible, mais sage; obscure, mais heureuse. Une liberté réglée par les lois garantissait le repos public. Les Achéens n'aspiraient point à la célébrité; cependant la réputation de leur union et de leur probité s'étendit tellement, que plusieurs grandes cités, comme Tarente, Sybaris, Crotone, empruntèrent leurs lois pour terminer les troubles qui les tourmentaient. Dyme,

Patra, Élis, Léontium, furent les principales villes de cette union. Le gouvernement était démocratique et confié à un conseil composé des députés de chaque ville. Philippe et Alexandre détruisirent la liberté de cette confédération. Après leur mort, les Achéens restèrent sous la domination des Macédoniens; mais lorsque Pyrrhus parut dans le Péloponèse, les villes achéennes chassèrent les tyrans que leur avait donnés Antigone, reprirent leur liberté, et se formèrent de nouveau en corps de république.

A la même époque, Sicyone brisa les chaînes de Nicoclès, qui s'en était rendu maître. Un jeune citoyen, nommé Aratus, échappé dans son enfance au massacre de sa famille, conçut avec quelques bannis le généreux projet de rendre la liberté à sa patrie : escaladant la nuit les murs de la ville, il surprit la garde, la mit en fuite, appela les citoyens à la défense de leur indépendance. Le peuple, ranimé par le cri de liberté, se souleva, mit le feu au palais du tyran, rappela les bannis, et se réunit à la ligue des Achéens.

Aratus servit dans l'armée achéenne, et prouva, par son obéissance à ses chefs, qu'il respectait autant la discipline qu'il aimait la liberté : sa valeur et surtout sa sagesse lui méritèrent la confiance publique; la ligue le nomma général des troupes qu'elle levait pour se défendre contre le tyran de Macédoine et contre le tyran d'Argos. Aratus, loin de se borner à attendre et à repousser des ennemis si puissants, les attaqua. Corinthe était la barrière du Péloponèse : avec quatre cents hommes seulement il entreprit de s'en emparer, et y réussit. La citadelle de Corinthe passait pour imprenable; Aratus vendit ses champs et les bijoux de sa femme pour payer un Corinthien qui lui indiqua un sentier taillé dans le roc, par lequel il parvint dans la forteresse, dont il se rendit maître. Il en chassa les Macédoniens, et y plaça une garnison achéenne.

La prise de cette ville donna tant de réputation à la ligue, que Mégare et plusieurs autres villes vinrent grossir sa force par leur alliance. Le roi d'Égypte, Ptolémée, voulut lui même entrer dans la confédération; il y fut admis : ce sage monarque n'effrayait point les républiques, car on le savait ennemi de toute tyrannie.

Ce fut dans ce temps que les Romains envoyèrent des ambassadeurs aux Achéens et aux Étoliens (1) pour les inviter à s'allier avec eux contre Teuta, veuve d'un roi d'Illyrie. Les Illyriens alors exerçaient la piraterie sur toutes les côtes de la Grèce et de l'Italie. Les Corinthiens, flattés de la démarche de Rome, admirent leurs députés aux jeux isthmiques. Les Athéniens, toujours extrêmes dans leur amitié comme dans leur haine, accordèrent chez eux le droit de cité aux Romains, et ne se doutèrent pas qu'ils ouvraient leurs portes à des maîtres.

Tous les tyrans de la Grèce, voyant dans Aratus le héros de la liberté, le craignaient et le détestaient. Aristippe, qui régnait dans Argos, tenta plusieurs fois de faire assassiner le général achéen. Aratus, sans gardes, n'avait pour défense que l'amour de ses concitoyens, tandis qu'Aristippe, rempli de terreur,

(1) An du monde 3778. Avant Jésus-Christ 226.

se faisait entourer de soldats qui portaient toujours l'épée nue, regardant tout homme comme un ennemi, se méfiant de ses courtisans, et craignant même sa famille : on ne voyait pas d'escalier dans sa maison; sa chambre, très-élevée, se fermait avec une trappe, par laquelle on passait une échelle pour y monter ou pour en descendre. Aratus, voulant se venger de ses lâches complots, marcha contre lui et le défit complétement : Aristippe perdit la vie dans cette bataille.

Peu de temps après, Aratus obtint un triomphe plus doux sur Lysiade, tyran de Mégalopolis; il parvint, par la force et la douceur de son éloquence, à lui persuader de déposer son pouvoir. Ainsi la ligue achéenne, fortifiée par tant de conquêtes et d'alliances, devint en peu de temps la puissance prépondérante en Grèce, et parut hériter de la gloire que Sparte, Athènes et Thèbes avaient perdue.

Dans le même temps, un roi vertueux, et digne des beaux jours de Lacédémone, faisait de vains efforts pour rétablir dans sa patrie les lois de Lycurgue et les mœurs antiques. Les Lacédémoniens montraient encore du courage dans les grands dangers; mais cette république avait perdu ce qui faisait sa véritable force, son mépris des richesses et son amour pour l'égalité. Un éphore, Épitadéus, par haine pour son fils, fit passer une loi qui permettait de donner ou de léguer son bien à qui l'on voudrait : cette loi et l'introduction de l'or étranger, fruit empoisonné des conquêtes, corrompirent la république, et firent naître l'inégalité des fortunes; les vices du luxe et de la misère divisèrent les esprits, amollirent les caractères, et hâtèrent la décadence. Peu à peu les richesses se concentrèrent au point qu'on ne comptait guère plus de mille Spartiates propriétaires; le reste de la population se composait d'artisans et d'étrangers. Les riches opprimaient les pauvres, et les incarcéraient pour se faire rendre l'argent qu'ils leur avaient prêté. Telle était la situation de Sparte lorsqu'Agis et Léonidas montèrent sur le trône.

Léonidas, avare, fier et voluptueux, suivait le torrent du siècle. Agis, à vingt ans, offrait aux regards étonnés l'image d'un ancien Spartiate. Animé du double amour de la gloire et de la patrie, soumis aux lois, ami de la liberté, partisan des anciennes mœurs, profondément affligé de la corruption de ses concitoyens et de l'abaissement de son pays, il conçut la noble idée de réformer la république, de ressusciter les anciens réglements, et de rendre à Lacédémone son lustre et sa force : communiquant ses projets à ceux qu'il croyait propres à le servir, il trouva Lysandre, Agésilas et un grand nombre de jeunes citoyens disposés à embrasser sa cause. Il était sûr des pauvres, c'est-à-dire de la plus grande partie du peuple, dont il soutenait les intérêts; mais les vieillards défendaient obstinément leur fortune et leurs préjugés, et les femmes repoussaient avec effroi tout changement qui aurait détruit le luxe et troublé leurs plaisirs.

L'aïeule seule d'Agis, la vertueuse Archidamie, ainsi qu'Agésistrate, sa mère, approuvaient ses nobles desseins, et l'encourageaient à les exécuter.

Agis, fortifié par leurs conseils, convoqua le peuple : il proposa sans détour le rétablissement des réglements, l'abolition des dettes et le partage des terres :

Léonidas s'y opposa vivement. L'un invoquait les droits de propriété, le maintien de l'ordre public; l'autre les antiques lois, les intérêts du peuple, et la gloire inséparable de la liberté. La lutte fut longue et violente : les riches avaient acheté les suffrages d'un grand nombre d'artisans; la cupidité se défendit avec acharnement contre la justice : enfin la proposition d'Agis passa; mais elle ne fut adoptée qu'à la majorité d'une seule voix; et, soit qu'on crût impossible de maintenir la tranquillité publique avec un roi si opposé aux lois qu'il devait faire exécuter, soit qu'on se laissât entraîner par cette violence qui porte toujours le parti du vainqueur à mal user de la victoire, on chassa du trône Léonidas, sous prétexte qu'il avait enfreint les lois en épousant une femme étrangère, et l'on mit à sa place Cléombrote, son gendre, ami d'Agis, et zélé partisan de la discipline antique.

Tous les titres des dettes furent apportés sur la place publique, et brûlés, à la grande douleur des créanciers et à la grande joie du peuple et de la jeunesse, qui disaient n'avoir jamais vu un feu si beau et si clair.

Le succès de la révolution semblait certain; mais l'avarice de l'éphore Agésilas fit tout échouer. Cet homme artificieux persuada au roi Agis qu'il se ferait trop d'ennemis en exécutant à la fois les deux lois nouvellement adoptées : selon lui, un changement aussi brusque devait produire un trop grand bouleversement; c'était assez pour le moment d'avoir aboli les dettes, et la prudence voulait qu'on différât le partage des terres, et qu'on l'opérât graduellement.

Agis le crut et se perdit. Ce délai mécontenta le peuple, dont l'inconstance naturelle se tourna du côté des riches qui s'appliquaient alors à le séduire. Sur ces entrefaites, Agésilas et Lysandre étant sortis de place, d'autres éphores furent nommés : ces nouveaux magistrats, choisis dans le parti contraire, accusèrent Agis et Cléombrote d'avoir porté atteinte par leurs innovations à la tranquillité publique. Agis, soutenu de ses partisans, se défendit avec vigueur; et, à la faveur d'une loi qui ôtait toute autorité aux éphores quand les deux rois étaient d'accord, non-seulement il triompha de l'accusation, mais il parvint même à faire déposer les éphores pour avoir violé cette loi en l'accusant.

Ce succès devait rétablir solidement son pouvoir; mais, par malheur, la république s'étant alors alliée avec les Achéens contre les Étoliens, Agis se vit forcé de sortir de la ville, de prendre le commandement de l'armée, et de marcher au secours d'Aratus.

Pendant son absence, Agésilas, redevenu éphore, mécontenta tellement les citoyens par ses violences, par son mépris pour les ordres de Cléombrote, et par les gardes dont il se faisait insolemment entourer, qu'on ne douta plus de son projet de parvenir à la tyrannie. Le peuple, aigri par les riches qui prodiguaient leurs trésors pour le soulever, rappela Léonidas, et cassa tous les décrets précédemment rendus.

Agis, n'ayant point trouvé l'occasion de combattre, revint à Sparte : il y vit la révolution faite et ses jours proscrits; il se réfugia dans un temple pour mettre sa vie à l'abri de la fureur de ses ennemis. Cléombrote chercha aussi un asile près des autels des dieux; mais il trouva un appui plus certain dans la

tendresse courageuse de sa femme Chélonide, fille de Léonidas. Cette princesse vertueuse, toujours fidèle au malheur, avait suivi son père dans l'exil malgré les ordres de son mari; mais, dès qu'elle vit Léonidas sur le trône et son époux près de l'échafaud, elle prit le deuil, et se déclara hautement pour Cléombrote: ses larmes, ses prières lui sauvèrent la vie; il fut banni, et Chélonide, toujours ferme dans ses devoirs de fille et d'épouse, le suivit dans l'exil malgré toutes les instances de son père.

On n'osait employer la force pour arracher Agis de son asile. Léonidas, afin de le tromper, lui proposa de remonter sur le trône avec lui: il ne fut point dupe de cet artifice; mais il n'échappa ainsi à la puissance et à la ruse de ses ennemis que pour périr par la trahison des hommes dont l'amitié lui inspirait le plus de confiance. Ampharès et deux autres traîtres l'engagèrent à sortir quelquefois la nuit, sous leur escorte, pour se rendre au bain; et, comme il en revenait, ils se saisirent de lui, et l'entraînèrent devant les éphores.

Dans ce péril imminent, sa fermeté ne se démentit pas; il soutint avec éloquence la justice de sa cause; mais sa perte était résolue: on le condamna à mort; et, voyant dans cet instant un soldat qui répandait des larmes, il lui dit: « Ne pleure pas la mort d'un citoyen vertueux; pleure plutôt les méchants qui » le condamnent. »

On le conduisit au cachot. Le peuple, informé de l'arrêt, se souleva, voulut forcer la prison et délivrer Agis. Les soldats, bravant un ordre injuste, refusèrent de porter la main sur leur roi. Ampharès, alors magistrat, craignant ce tumulte, le fit étrangler par le bourreau.

Archidamie et Agésistrate, perçant la foule, se présentèrent dans cet instant à la porte de la prison. Le cruel Ampharès leur permit d'entrer; et, après avoir joui des larmes qu'elles répandaient sur le corps de leur fils, il les fit tuer. Elles moururent en Lacédémoniennes. Agésistrate, présentant son cou au bourreau, dit: « Puisse au moins mon malheur être utile à Sparte! »

Léonidas ne put saisir Archidamus, frère d'Agis, qui se déroba par la fuite à ses coups.

Il arrêta sa femme, et la força d'épouser son fils Cléomène. Cette princesse infortunée conserva toujours une haine profonde pour Léonidas; mais elle se laissa toucher par les soins et par l'amour de son jeune époux, qui, dans la suite, fit briller sur le trône les vertus d'Agis.

Léonidas termina bientôt une vie souillée de crimes. Cléomène, son fils et son successeur, décidé à exécuter les grands desseins qu'Agis n'avait pu remplir, crut avec raison que la guerre pouvait seule lui donner les moyens d'acquérir assez de gloire et d'autorité pour faire la révolution qu'il méditait: profitant du premier prétexte, il engagea la république à rompre avec les Achéens, se mit à la tête des troupes, montra son génie dès son début, prit Mantinée, et força Aratus à se retirer. Quelque temps après il remporta une grande victoire sur les Achéens, près de Mégalopolis. Certain alors de l'attachement des troupes et de l'affection du peuple lacédémonien, dont ses succès flattaient l'orgueil, il revint inopinément à Sparte, surprit à table les éphores

qui conspiraient sa perte, et les fit tuer par ses soldats. Agésilas seul se sauva dans une chapelle dédiée à la Peur, et qu'on avait placée à la porte du tribunal pour rendre plus sacrée la crainte salutaire des lois.

Cléomène bannit de la ville quatre-vingts citoyens du parti le plus contraire à l'ancienne discipline; il rassembla le peuple, déplora le sort d'Agis, vanta ses vertus, réhabilita sa mémoire, remit en vigueur ses décrets, fit adopter la loi du partage des terres, donna le premier l'exemple en se dépouillant de ses biens, et, après avoir rétabli les repas publics et tous les réglements de Lycurgue, il revola à son armée pour consolider cette révolution par de nouveaux succès.

La fortune couronna encore quelque temps ses armes; il s'empara de plusieurs places du Péloponèse, remporta une nouvelle victoire sur les Achéens, et les força de lui demander la paix. Ils furent obligés de se soumettre aux conditions qu'il proposait dont la première était qu'on le nommât général de la ligue achéenne.

Aratus, irrité, ne put se résoudre à perdre le commandement dont il jouissait depuis trente-trois ans : son ressentiment l'aveugla sur les vrais intérêts de sa patrie; il envoya des émissaires à Antigone pour lui faire entendre que Cléomène méditait la conquête du Péloponese, dans l'intention de rendre les Lacédémoniens maîtres de la Grèce : on lui assurait que, s'il voulait s'opposer à l'ambition de Sparte, Aratus entrerait dans ses vues, et lui livrerait Corinthe comme place de sûreté. Bientôt Aratus, qui avait encore un grand crédit dans la ligue, décida les Mégalopolitains à solliciter ouvertement les secours du roi de Macédoine. C'est ainsi que les passions des Grecs les conduisaient à leur ruine.

La jalousie qui les divisait mit un terme à leur gloire, en leur inspirant le fatal désir d'appeler d'abord dans leurs querelles les rois de Perse. L'or étranger perpétua ensuite la guerre et la discorde : toujours désunis, ils ne purent opposer que de faibles obstacles à l'ambition de Philippe et d'Alexandre. Les mêmes rivalités les soumirent au joug du conquérant de l'Asie; et au moment où la mort de Pyrrhus, l'heureuse révolution de Sparte et les succès de la ligue achéenne donnaient un juste espoir de faire revivre l'ancienne liberté, ces mêmes Grecs, loin d'être éclairés par tant de malheurs, commettent encore les mêmes fautes qui les avaient perdus. Les Achéens, les Étoliens, les Spartiates, les Thébains et les Athéniens, au lieu de s'unir indissolublement pour résister aux rois qui voulaient les asservir, se divisent de nouveau. Aratus même, qui avait mérité, par son courage le glorieux titre de restaurateur de la liberté, sacrifie l'intérêt public à sa jalousie contre Cléomène, et court en aveugle au-devant du joug macédonien. Enfin nous verrons bientôt ces peuples, incorrigibles dans leur égarement, implorer tour à tour la protection des Romains, et forger de leurs propres mains les liens qui les enchaînèrent.

L'habile Antigone saisit promptement cette occasion de se mêler des affaires du Péloponèse : il accéda à toutes les propositions d'Aratus. Les Achéens, aigris contre Sparte par leur défaite, entrèrent dans l'alliance du roi de Macédoine,

rompirent toute négociation avec les Lacédémoniens, et continuèrent la guerre. Cléomène, sans s'effrayer de ces nouveaux obstacles, redoubla d'activité, et remporta de nouveaux avantages : mais Antigone, s'étant avancé avec vingt mille hommes, s'empara, malgré ses efforts, d'Orchomène, de Mantinée, et le réduisit à défendre la Laconie (1). Le courage du roi de Sparte s'accrut avec ses dangers : il affranchit, il arma les Ilotes, et avec ce surcroît de forces, trompant les ennemis par sa célérité, il parut tout à coup devant Mégalopolis, et la prit d'assaut. Les habitants de cette ville aimèrent mieux s'exiler et abandonner leurs biens et leurs foyers que de reconnaître les lois de Sparte et de se séparer des Achéens. Cependant ceux-ci ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé Antigone : il les traita non comme des alliés, mais comme des sujets ; il les força de soudoyer ses troupes, releva les statues de leurs tyrans, et fit gémir Aratus du coup funeste qu'il avait porté à sa patrie.

Cléomène, profitant du moment où les Macédoniens étaient en quartier d'hiver, tomba sur eux, les battit, et ravagea l'Argolide. L'été suivant, Antigone s'avança en Laconie avec trente mille hommes. Cléomène lui en opposait vingt mille. Les deux armées se rencontrèrent à Sélasie, près du mont Olympe (2). Le combat fut opiniâtre et la victoire longtemps indécise. Euclidas, frère de Cléomène, posté sur une hauteur, commandait l'aile gauche de l'armée lacédémonienne. Les Achéens et les troupes d'Antigone, qui lui étaient opposés, devaient, suivant les ordres du roi, le contenir et non l'attaquer dans une position si forte. Le jeune Philopœmen, alors simple capitaine dans les troupes achéennes, apercevant dans l'armée ennemie un mouvement dont on pouvait tirer avantage, n'attendit aucun ordre, entraîna par son exemple ceux qui l'entouraient, et marcha sur les Spartiates. Les Achéens et les Macédoniens le soutinrent, s'emparèrent des hauteurs, enveloppèrent Euclidas, et détruisirent toute sa troupe ; cet événement décida la victoire. Malgré tous les efforts du roi de Sparte, la phalange macédonienne, piques baissées, enfonça les Lacédémoniens. Il fallait les tuer pour les vaincre : six mille restèrent sur la place ; leurs auxiliaires périrent presque tous. Cléomène ne ramena à Sparte que deux cents hommes. Au moment où il vit son aile gauche enveloppée et son frère massacré, il s'écria : « Mon cher Euclidas, tu es perdu ! mais au moins » tu meurs en Spartiate ; ta mort sera donnée pour exemple à nos enfants, et » chantée par les dames de Lacédémone. »

Antigone ressentit une joie si vive d'avoir vaincu Cléomène et Sparte que, dans son transport, en s'écriant : « O l'heureuse journée ! » il vomit le sang, et fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit au tombeau. Ainsi les faveurs de la fortune sont souvent aussi funestes que ses rigueurs.

Dans ce grand désastre, Sparte montra son antique fermeté, et, au moment de sa ruine, parut digne de son ancienne gloire. On y déplora le malheur public, non les malheurs privés ; les vieillards enviaient le sort des jeunes guerriers morts pour la patrie.

(1) An du monde 3779. Avant Jésus-Christ 225. — (2) An du monde 3781. Avant Jésus-Christ 223.

Cléomène ne put soutenir la vue de Lacédémone près de subir le joug du vainqueur; ayant perdu l'espoir de la secourir, il résolut de la venger, et s'embarqua avec sa famille pour l'Égypte, dont il espérait tirer de puissants secours.

Un vieillard lui reprocha sa fuite et lui dit qu'un descendant d'Hercule devait plutôt mourir sous le glaive d'Antigone que d'aller ramper dans la cour d'un successeur d'Alexandre. Cléomène répondit : « Quand on cherche la mort, il » faut qu'elle soit utile et louable; mais mourir pour fuir l'adversité, c'est man- » quer de courage et abandonner sa patrie. »

Antigone entra dans la ville de Sparte : satisfait de sa victoire et du départ de Cléomène, il ne commit aucun excès; mais, s'il ne répandit point de sang, il porta un coup mortel à la république en abolissant les lois de Lycurgue. Il retourna ensuite en Macédoine, où il ne vécut que trois ans (1). Cependant Cléomène, arrivé à Alexandrie, fut reçu par Ptolémée avec les égards que méritaient son rang, sa gloire et son malheur. Le roi d'Égypte arma des vaisseaux et leva des soldats qui devaient rendre à Sparte son héros et sa liberté; malheureusement la mort empêcha Ptolémée d'effectuer ses promesses.

Le nouveau roi n'hérita point de ses grandes qualités: injuste, cruel, livré aux débauches, la vertu de Cléomène l'importunait; de vils flatteurs rendirent suspect à ses yeux ce grand homme qui s'était attiré l'affection du peuple d'Alexandrie. Les tyrans croient coupables tous ceux qu'ils soupçonnent; la crainte est inséparable de la cruauté. Cléomène est jeté en prison; ses amis lui en ouvrent les portes. Le roi de Sparte, outré de cette injure, parcourt, les armes à la main, les rues d'Alexandrie en appelant le peuple à la liberté. Quelques braves Lacédémoniens l'entourent; la multitude les suit, les plaint, mais ne les défend point. Les satellites du roi s'avancent, et les intrépides Spartiates, se voyant abandonnés, s'entre-tuent tous pour éviter la honte du supplice. Le roi d'Égypte ordonna sans pitié la mort de la mère, de la femme, des enfants de Cléomène, et fit attacher le corps de cet illustre prince à une croix.

A peu près dans ce temps, l'île de Rhodes, que n'avaient pu conquérir les rois de Perse, d'Égypte, ni même ce fameux Démétrius, vainqueur de tant de villes, fut presque détruite par un affreux tremblement de terre : il déracina les arbres, dévasta les champs, fendit les rochers, fit écrouler les édifices, et renversa ce fameux colosse, placé à l'entrée du port, et qu'on admirait comme une des sept merveilles du monde.

Le courage des Rhodiens les avait défendus de leurs ennemis; leur sagesse leur donna partout des amis. Les rois de Sicile, d'Égypte, de Syrie et de Macédoine prodiguèrent leurs trésors pour relever cette république, et Rhodes, en peu de temps, par leur secours, reprit son ancien éclat.

Un peuple bien différent, les Étoliens, aussi brave, mais plus remuant, plus ambitieux, surtout plus avide, et qui ne vivait que de brigandages, agitait alors la Grèce (2). Profitant de la ruine de Sparte, de la retraite et de la maladie d'An-

(1) An du monde 3782. Avant Jésus-Christ 222. — (2) An du monde 3783. Avant Jésus-Christ 221.

tigone, ils ravagèrent le Péloponèse. Aratus, sur le bruit de leurs excès, rassembla les forces des Achéens, et marcha contre eux : le sort trompa son courage; il fut battu à Caphies. Les Achéens, trop faibles pour résister à des ennemis dont les hommes sans aveu de tous les pays grossissaient journellement l'armée, implorèrent de nouveau le secours du roi de Macédoine.

Antigone venait de mourir; Philippe, son fils, lui succédait. La jeunesse de ce prince, les succès des Étoliens, les espérances qu'on avait encore à Sparte de voir revenir Cléomène avec des secours d'Égypte, ranimèrent l'amour de la liberté. La jeunesse lacédémonienne courait aux armes; les vieillards la rappelaient à la gloire; les femmes l'excitaient à la vengeance : tout était en mouvement. Déjà un éphore du parti macédonien avait péri dans une émeute; tout à coup on apprend la trahison du roi d'Égypte, la mort de Cléomène, la destruction de sa famille et de ses amis. On reçoit en même temps la nouvelle de l'arrivée de Philippe à Corinthe, de son alliance avec les Achéens et de la marche de ses troupes contre les Étoliens. Sparte alors passa subitement de la joie à la douleur, de l'espoir à la consternation; le poids de ses chaînes lui parut d'autant plus insupportable, qu'elle s'était crue plus près de les rompre.

Depuis ce moment, elle gémit sous le gouvernement de plusieurs tyrans que la peur du réveil de la liberté rendait sanguinaires et féroces. L'un d'eux, Chylon, fit égorger les éphores, et bannit ou tua tous les citoyens dont les vertus lui causaient quelque ombrage.

Philippe, en montant sur le trône, prouva promptement qu'il voulait imiter l'illustre père d'Alexandre, dont il portait le nom. Ambitieux, actif et brave, il aurait peut-être acquis la même renommée si la fortune de Rome n'eût dominé la sienne.

Avant d'entrer dans le Péloponèse, il fit alliance avec plusieurs princes d'Illyrie, entre autres Démétrius de Phare, que les Romains venaient de chasser de ses États. Les Arcananiens et l'Épire embrassèrent le parti des Achéens et du roi de Macédoine.

Dorimaque, général des Étoliens, entra dans l'Épire, qu'il dévasta. Philippe, sans être arrêté par cette diversion, pénétra en Étolie, s'empara des principales villes, et pilla l'Élide. Le favori de ce prince, nommé Apelles, abusant de son crédit, commit d'affreux excès dans les villes alliées, et se conduisit avec les Achéens comme le tyran le plus absolu. Tout tremblait devant sa puissance, et personne n'osait l'accuser. Aratus seul dit la vérité au roi, et lui fit entendre les justes plaintes des Achéens. Philippe, éclairé, répara ses injustices. Apelles s'en vengea en courtisan; et, après avoir cherché vainement à se défaire d'Aratus, il intrigua avec les ennemis du roi, et fit échouer plusieurs de ses opérations. Aratus, toujours les yeux ouverts sur lui, le démasqua enfin complétement, et Philippe, convaincu de ses crimes, ordonna sa mort.

Le roi de Macédoine, ayant battu ses ennemis et affermi son autorité en Laconie, conclut la paix avec les Étoliens par la médiation des républiques de Rhodes et de Byzance. Un plus vaste projet occupait alors son esprit : les Carthaginois, commandés par Annibal, étaient entrés en Italie, et venaient de ga-

gner la bataille de Trasimène. Philippe crut la circonstance favorable pour attaquer les Romains, et pour fonder sa grandeur sur leur ruine. Un premier revers, qu'il essuya près d'Apollonie, aigrit son caractère qu'altéraient déjà l'orgueil de la puissance et le penchant à la débauche. Il se vengea sur ses alliés de l'échec que ses ennemis lui avaient fait éprouver, chargea les Achéens de contributions, et ravagea la Messénie. Aratus, que l'éclat du trône ne pouvait intimider, lui reprocha hautement ses injustices. Le roi, importuné par ce rigide censeur, le fit empoisonner; mais, dans l'espoir de cacher un crime qui pouvait révolter toute la Grèce, le perfide, chargé de cet ordre funeste, lui administra un de ces poisons qui minent lentement le principe de la vie.

Aratus, mortellement atteint, n'ignorait point la cause du mal qui le consumait; il attendit une mort certaine avec fermeté, sans proférer de plaintes inutiles; et comme un de ses amis lui montrait de vives alarmes en le voyant cracher le sang avec abondance : « Tu vois, mon cher Céphalion, lui dit-il, le fruit » de l'amitié des rois. »

Tant que Philippe écouta les conseils de ce grand homme, il combattit avec succès et régna avec gloire : mais, dès qu'il se fut privé par un crime de cet appui salutaire, la victoire déserta ses drapeaux, la sagesse s'exila de ses conseils, son despotisme sans frein fit détester son autorité; et la plupart des Grecs, las de sa domination, volèrent au-devant du joug de la république romaine, qui consolait de leur défaite les nations conquises en les associant à sa grandeur et à sa liberté.

Aratus avait commandé dix-sept fois les Achéens; peu d'hommes célèbres l'égalèrent en vertus. Son seul défaut était un peu d'incertitude dans les affaires épineuses : son hésitation donna quelques avantages à ses ennemis; mais, dès que le moment du danger arrivait, son talent se développait dans toute sa force. Sa mort causa un deuil général (1). Les Achéens voulurent lui élever un monument; Sicyone, sa patrie, leur disputa cet honneur. Ses funérailles furent magnifiques, on lui dressa des autels, et il emporta au tombeau le glorieux titre de libérateur des Achéens et de fondateur de leur république.

Le roi de Macédoine, favorisé par ses alliés, venait de faire quelques progrès en Illyrie, et de prendre la ville d'Issus. Les Romains dont la fortune s'était relevée depuis la reprise de Syracuse et de Capoue, se décidèrent à tourner toutes leurs forces contre le roi de Macédoine. Cette lutte sanglante partagea la Grèce: les Lacédémoniens et les Étoliens se déclarèrent pour Rome; les Arcananiens et les Achéens suivirent le parti de Philippe.

Machanidas, alors tyran de Sparte, de concert avec les Étoliens, pénétra dans le territoire des Achéens (2). Philippe repoussa leurs efforts; et, malgré les secours qu'ils reçurent d'Attale, roi de Pergame, Philippe les battit encore. Sa puissance donnait de l'ombrage aux Rhodiens, aux Athéniens et au roi d'Egypte; ils craignaient de le voir conquérir toute la Grèce. Par condescendance pour eux, il proposa la paix aux Étoliens : ses offres furent rejetées. L'armée

(1) An du monde 3793. Avant Jésus-Christ 211. — (2) An du monde 3796. Avant Jésus-Christ 208.

macédonienne, suivie de celle des Achéens, s'avança vers la ville d'Élis, dans l'intention de s'en emparer. Mais le proconsul Sulpicius y était arrivé avec quatre mille hommes : ce renfort animant le courage des habitants, ils se précipitèrent sur les ennemis, forcèrent les Achéens à se retirer malgré la valeur de Philopœmen, qui avait tué de sa main le général de la cavalerie des Éléens. La retraite de l'armée achéenne entraînait les Macédoniens : Philippe, furieux, se jeta au milieu de l'infanterie romaine. Le carnage fut grand des deux côtés : le roi, enveloppé, se tira avec peine de la mêlée par le secours de ses plus braves guerriers. Sauvé de ce péril, il se retira, et courut défendre la Macédoine, attaquée par quelques princes illyriens, alliés de Rome.

L'année suivante, Sulpicius et Attale s'avancèrent avec leurs flottes vers l'Eubée, s'emparèrent d'Orée, échouèrent devant Chalcis, et se rendirent maîtres d'Opunte dans l'Achaïe, que Philippe ne put secourir à temps.

A la même époque, Machanidas menaçait tout le Péloponèse, et faisait craindre aux Achéens la ruine de leur république. Dans ce grand danger, ils nommèrent Philopœmen général de la confédération : plusieurs exploits le désignaient déjà comme un digne successeur d'Aratus.

Philopœmen, né à Mégalopolis, fit ses études dans l'école d'Acésilas, dont la philosophie avait pour but d'inspirer aux citoyens l'amour de la patrie, et de leur enseigner la science du gouvernement. Dès son enfance, il prit Épaminondas pour modèle, et préféra à toute autre lecture les livres militaires d'Angélus et l'histoire d'Alexandre-le-Grand. Lorsque les soins de l'administration ou de la guerre lui laissaient quelque repos, il conduisait lui-même la charrue, et endurcissait son corps à la fatigue par le travail et par l'exercice de la chasse.

Nous avons vu à quel point son courage contribua à la victoire de Sélasie : dans cette grande bataille, s'élançant avec ardeur sur les ennemis, il eut les deux cuisses traversées par un javelot. On craignait en l'arrachant que le cuir attaché au dard n'empêchât l'extraction ou ne rendît la plaie incurable : il le rompit lui-même, en retira les tronçons, continua de se battre, et décida la défaite des Spartiates.

Après la bataille, Antigone, surpris de ce mouvement de son aile droite, auquel il devait la victoire, et qu'il n'avait point commandé, demanda à son général Alexandre comment il s'était ainsi décidé à marcher sans en recevoir le signal. Le général répondit qu'un jeune capitaine achéen, nommé Philopœmen, chargeant sans ordre avec sa troupe, avait entraîné par son ardeur toute l'armée. Alors le roi lui dit : « Ce jeune Achéen s'est conduit comme un grand » général ; et vous, général Alexandre, vous avez agi en jeune capitaine. »

Dans la suite, ce monarque voulut attacher Philopœmen à son service ; mais ce généreux citoyen aimait trop son pays et la liberté pour accepter les offres d'un prince étranger. Sa renommée s'accrut encore par la mort de Démophantus, chef des Étoliens, qu'il tua de sa propre main dans une charge.

Quand le vœu de ses concitoyens l'eut placé à la tête des armées et de l'État, il changea la tactique des troupes, donna plus de profondeur à leurs

bataillons, les accoutuma à marcher et à combattre sans rompre leurs rangs, et fit porter aux soldats des piques plus longues et des boucliers plus larges. Bannissant le luxe de la république, il rétablit l'ordre dans les finances, et ne permit de magnificence que celle des armes.

Toujours simplement vêtu et paré de sa gloire, on l'aurait plutôt pris pour un soldat que pour un général. Étant invité à dîner chez un de ses concitoyens, il ne trouva dans la maison que la maîtresse du logis qui ne le connaissait pas : elle le prit pour un domestique précédant son maître, et le pria de fendre du bois. Il quitta son manteau, et exécuta cet ordre sans rien dire. Le maître de la maison, arrivant alors, exprima sa surprise de le voir livré à une semblable occupation. Philopœmen lui dit : « Que voulez-vous? je paie l'intérêt » de ma mauvaise mine. »

Après avoir fait toutes les sages dispositions qui devaient assurer le succès de ses armes, il marcha contre Machanidas et lui livra bataille. Les Spartiates combattirent avec intrépidité ; ils enfoncèrent même l'aile droite des Achéens ; mais, tandis que Machanidas les poursuivait, Philopœmen prit son corps d'armée en flanc, le mit en désordre, et coupa la retraite au tyran. Celui-ci, se rencontrant sur son passage, voulait éviter son approche ; mais Philopœmen lui lança sa javeline avec tant de force qu'elle traversa sa cuirasse et son corps, et le renversa mort sur la place. Sparte perdit dans ce combat quatre mille de ses plus braves guerriers. La prise de Tégée fut la suite de cette victoire, et les Achéens, pour en conserver le souvenir, élevèrent une statue de bronze à leur général.

Peu de temps après on célébra les jeux néméens : Philopœmen, entouré de la brillante escorte de ses compagnons de gloire, y parut au moment où le musicien Pylade chantait ces paroles d'un ancien poète : « C'est moi qui couronne » vos têtes des fleurs de la liberté. » A ces mots tout le peuple, se tournant vers Philopœmen, lui rendit hommage par de vifs applaudissements.

Nabis prit les rênes du gouvernement de Sparte : ce tyran surpassa son prédécesseur en cruauté, il composa sa garde de troupes étrangères, envoya au supplice les hommes qu'il redoutait, bannit les citoyens les plus distingués, et s'empara de leurs richesses. Philippe mit en dépôt dans ses mains la ville d'Argos ; il y commit les plus grands excès ; ingénieux dans sa férocité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à la reine Apaga, sa femme. On la voyait revêtue d'habits magnifiques, qui cachaient les pointes de fer dont son corps et ses bras étaient hérissés. Si quelque riche citoyen lui refusait l'argent qu'il exigeait, il lui disait : « Je n'obtiens rien de vous, mais j'espère que » ma femme Apaga aura plus que moi le talent de vous persuader. » Nabis approchait alors le malheureux de la statue ; elle ouvrait ses bras redoutables, l'embrassait fortement, et l'infortuné, percé de toutes parts, se hâtait de sacrifier sa fortune pour se soustraire au supplice.

Après la défaite de Sparte, les Étoliens et les Épirotes, faiblement secourus par les Romains, firent la paix avec Philippe. Chaque succès, loin de satisfaire

l'ambition de ce prince, l'augmentait et la rendait plus insatiable : grossissant son armée et équipant une grande flotte (1), il déclara la guerre aux Rhodiens, et passa en Asie pour combattre Attale; il pénétra jusqu'à Pergame, et, repoussé près de ses murs, il ravagea le pays. Les Rhodiens battirent sa flotte.

Philippe prit Scios en Bithynie : il massacra une partie des habitants, vendit le reste, et rasa la ville. Au siége d'Abydos, il refusa toute capitulation, et voulut qu'on se rendît à discrétion. Les habitants, désespérés, résolurent de périr sur leurs remparts : ils chargèrent cinquante citoyens, dès qu'ils verraient les Macédoniens approcher, d'égorger les femmes et les enfants renfermés dans le temple de Diane, de jeter dans la mer l'or et l'argent, et de mettre le feu à la ville. Ces horribles dispositions étant faites, ils se battirent avec fureur sur la brèche : la nuit suspendit le combat et le carnage. Les citoyens chargés du massacre des victimes et de l'incendie de la ville n'eurent pas la force d'exécuter ces ordres inhumains. Philippe franchit les remparts ; mais, malgré ses efforts pour arrêter la furie des habitants, ils immolèrent leurs familles infortunées et s'entre-tuèrent tous.

Peu satisfait de ce lugubre triomphe, Philippe, qui ne pouvait supporter le repos, repassa en Grèce, et entra dans l'Attique. Les Romains lui déclarèrent la guerre, et envoyèrent une flotte au secours d'Athènes. Les Athéniens combattirent le roi de Macédoine : il les défit et les contraignit de rentrer dans la ville; mais il ne put y pénétrer, et ses succès se bornèrent au ravage des champs.

Le roi, obligé de marcher contre les Romains, éprouva un échec, et ouvrit des conférences avec Quintius Flaminius pour traiter de la paix : l'orgueil de Philippe et la fierté romaine rendaient toute conciliation impossible; on ne conclut rien.

Sur ces entrefaites, une flotte romaine arriva dans le port d'Athènes : à sa vue, les Athéniens firent éclater leur joie, et renversèrent les statues de Philippe. La tyrannie des rois de Grèce et d'Asie était si détestée qu'on croyait devenir libre en changeant de maîtres.

Pendant ce temps, Nabis, tyran de la plupart des villes du Péloponèse, continuait à s'agrandir par la terreur et à s'enrichir par le pillage. Les Achéens avaient changé de général et de fortune; leurs troupes, privées du génie de Philopœmen, résistaient faiblement aux Spartiates. Plusieurs historiens reprochent à Philopœmen de s'être éloigné pendant la guerre, et de n'avoir pas voulu servir dans une armée qu'il ne commandait plus : il est plus probable qu'un homme aussi vertueux s'absenta, non par orgueil, mais par prudence, et dans la crainte que son crédit sur l'armée et sur le peuple n'inspirât de l'ombrage au nouveau chef de la république. Il voyagea en Crète, et prit part aux guerres civiles qui divisaient alors cette contrée.

L'île de Crète, gouvernée en république depuis Idoménée, se rendit célèbre et florissante par la sagesse de ses lois, par la modération de sa politique et par le courage de ses habitants : jamais attaqués, parce qu'ils étaient toujours prêts

(1) An du monde 3802. Avant Jésus-Christ 202.

à se défendre, personne ne les haïssait, parce qu'ils étaient sans ambition. On ne les vit jamais armés en corps de nation; mais ils fournissaient de braves soldats et d'excellents archers indistinctement à tous les princes, ce qui exerçait leurs guerriers sans compromettre leur gouvernement.

De toutes parts on venait étudier leurs lois, leur discipline et leur tactique. Aratus dut une grande partie de son habileté militaire à leurs instructions, et sans doute Philopœmen vint aussi dans cette île pour y puiser de nouvelles lumières.

Pendant son absence, l'orage qui se formait contre Philippe grossit chaque jour. Le roi de Pergame, les Étoliens, Nabis et les Thébains entrèrent dans l'alliance de Rome. Après plusieurs mouvements sans résultats, et quelques combats sans importance, l'armée romaine et celle du roi de Macédoine se rencontrèrent en Thessalie, sur des hauteurs appelées Cynocéphales (1); les forces de chaque côté montaient à vingt-cinq mille hommes. Quintius Flaminius choisit avec art ce champ de bataille, où l'inégalité du terrain empêchait la phalange de mouvoir sa masse et de faire usage de ses forces. Les Romains l'enfoncèrent, tuèrent huit mille Macédoniens, et en firent cinq mille prisonniers. La cavalerie étolienne contribua beaucoup à la victoire.

Philippe, complétement vaincu, demanda la paix, et se soumit aux conditions qu'il plairait au sénat de lui imposer. En attendant la conclusion du traité, on fit une trêve de quatre mois. Philippe paya provisoirement quatre cents talents, et donna en otage son fils Démétrius.

Le sénat nomma des commissaires pour régler toutes les affaires de la Grèce : ils conclurent un traité dont les dispositions étaient que les villes grecques en Asie et en Europe seraient libres, que Philippe en retirerait ses garnisons, qu'il rendrait les prisonniers et les transfuges, paierait mille talents, et laisserait Démétrius en otage à Rome.

On ignorait dans la Grèce les articles de la paix. Les jeux isthmiques se célébraient à Corinthe. Au moment où le peuple était assemblé dans le stade, un héraut paraît, demande le silence, et prononce à haute voix ces paroles (2) : « Le sénat, le peuple romain, et Titus Quintius Flaminius, général, ayant vaincu » Philippe et les Macédoniens, délivrent de toutes garnisons et de tous impôts » les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les Achéens, les Magnésiens, les Thessaliens, les Perrhèbes, les déclarent libres, et veulent qu'ils » se gouvernent par leurs lois et par leurs usages. »

Le profond silence qui régnait dans l'assemblée fut prolongé quelques instants par la surprise. Les Grecs ne pouvaient croire ce qu'ils entendaient; ils demandèrent une seconde lecture de la proclamation. Alors les transports de joie éclatèrent de toutes parts : tous les Grecs, entourant Quintius, baisaient ses mains, ses vêtements, et le couronnaient de fleurs. On s'écriait : « Il existe donc une » nation qui combat pour la liberté des autres peuples! Elle n'est arrêtée ni

(1) An du monde 3807. Avant Jésus-Christ 197. — (2) An du monde 3808. Avant Jésus-Christ 196.

» par la mer, ni par aucun obstacle, et cette puissance généreuse, par la voix » d'un héraut, abat la tyrannie, et délivre la Grèce et l'Asie!

La même proclamation fut publiée aux jeux néméens : partout elle excita des transports d'admiration, de joie et de reconnaissance; jamais Rome dans ses conquêtes n'acquit une gloire plus pure.

Philopœmen, de retour dans sa patrie, voyait avec satisfaction l'abaissement de Philippe, qui opprimait la Grèce, et dont les émissaires avaient voulu plusieurs fois l'assassiner : mais cet homme d'État, clairvoyant ami de la liberté, démêlait l'ambition de Rome à travers sa feinte modération; il regardait comme peu solide une liberté qui n'était due qu'à la protection d'une puissance étrangère; et comme, dans le conseil des Achéens, Aristenète exhortait ses concitoyens à complaire en tout aux Romains, Philopœmen, ne pouvant se contenir, l'interrompit et s'écria : « Aristenète, tu es donc bien pressé de consommer la » ruine de la Grèce! »

On obéit partout aux ordres du consul; Nabis seul refusa de rendre Argos. Le sénat ordonna à Quintius de l'y forcer, et les Romains marchèrent contre Sparte. Nabis, repoussé dans une sortie, offrit de rendre Argos. Quintius exigeait l'affranchissement des villes maritimes, cent talents et des otages.

La négociation fut rompue : Quintius, à la tête de cinquante mille hommes, pressa vivement le siége. Les Spartiates se défendirent avec intrépidité : malgré leur courage, les Romains franchissent enfin les remparts, pénètrent dans les rues. Les Lacédémoniens, furieux, mettent le feu aux édifices qui se trouvaient le plus près des murs : les flammes arrêtent l'ennemi, et les Romains, effrayés, se retirent.

Nabis rendit Argos et la paix fut conclue. Quintius, satisfait d'avoir délivré l'Argolide, parcourut les villes de la Grèce, rétablit partout l'ordre et la justice, rassembla les députés de tous les peuples grecs, à Corinthe, rendit compte de ses opérations, déclara qu'il n'avait accordé la paix à Nabis que pour empêcher la ruine de Sparte; enfin il exhorta les Grecs à l'union, et s'embarqua pour Rome, où il jouit des honneurs du triomphe le plus glorieux et le mieux mérité (1).

(1) An du monde 3809. Avant Jésus-Christ 195.

GUERRE CONTRE LES ROMAINS.

(An du monde 3813. — Avant Jésus-Christ 191.)

Haine des Étoliens contre les Romains. — Mort de Nabis par trahison. — Magnanimité de Philopœmen. — Défaite d'Antiochus. — Sa retraite en Asie. — Siége d'Héraclée. — Conquête de Sparte par Philopœmen. — Mort de Philopœmen à Messène. — Vengeance des Achéens. — Haine de Persée contre son frère Démétrius. — Défaite et mort de Persée. — Résistance des Achéens. — Dernier effort de la Grèce pour la liberté. — Commandement de Critolaüs. — Sa mort. — Prise de Corinthe. — Réduction de la Grèce en province romaine, sous le nom d'Achaïe. — Siége, blocus et prise d'Athènes par Sylla.

Les Étoliens, ennemis de toute puissance qui s'opposait à leurs brigandages, haïssaient les Romains depuis qu'ils dominaient dans la Grèce, et, restant en apparence alliés de Rome, ils animaient secrètement Nabis contre elle, l'exhortaient à se venger, entretenaient des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, et l'invitaient à porter ses armes dans la Grèce.

Nabis suivit leurs conseils, souleva les villes maritimes et assiégea Githium. Rome envoya sur les côtes de la Laconie le préteur Acilius avec une flotte; et les Achéens, ayant donné le commandement de leurs armées à Philopœmen, déclarèrent la guerre aux Lacédémoniens.

Philopœmen arma quelques vaisseaux qui furent battus par ceux de Nabis : il répara bientôt cet échec, défit le tyran en bataille rangée près de Sparte, et le força à se renfermer dans la ville.

La paix étant ainsi rompue, les Étoliens suivirent leurs projets plus ouvertement, contractèrent une alliance avec Antiochus, et formèrent le dessein de s'emparer à la fois de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone. Trois généraux furent chargés de cette expédition : Dioclès surprit Démétriade; Thos fut repoussé par les habitants de Chalcis; Alexamène crut réussir par une trahison : feignant de vouloir secourir Sparte, il y introduisit mille hommes, que Nabis reçut avec joie comme un utile secours contre les Achéens. Alexamène, sous prétexte de conférer avec lui, l'éloigna de sa troupe, le saisit brusquement, le renversa de cheval, et le fit tuer par ses soldats. Ce triomphe, dû à la perfidie, fut de courte durée : tandis que les Étoliens couraient au palais pour le piller, les Spartiates se précipitèrent sur eux, les taillèrent en pièces, et vengèrent la mort de Nabis par celle d'Alexamène.

Philopœmen, profitant de cette confusion, entra avec ses troupes dans la

ville, rassembla le peuple, l'engagea à reprendre ses lois, sa liberté, et à se joindre à la confédération des Achéens. Il empêcha ses troupes de commettre les excès qui suivent presque toujours la victoire, refusa un présent de cent vingt talents que lui offraient les Lacédémoniens, et se couvrit d'une gloire brillante, qu'il dut plutôt à ses vertus qu'à ses armes.

Le roi de Syrie, attiré par les promesses des Étoliens, entra en Grèce et s'empara de quelques villes. Il pouvait, en poursuivant ses succès avec rapidité, acquérir assez d'alliés et de forces pour se mettre en état de fermer ces belles contrées aux Romains; mais il ne profita de ses premiers avantages que pour étaler aux yeux des Grecs son luxe asiatique : perdant un temps précieux, il passa ses jours en festins et en débauches. Le consul Manlius Acilius, rassemblant ses forces, l'attaqua près des Thermopyles, tourna sa position, et le battit complétement. Antiochus, vaincu, se retira en Asie, laissant ses alliés exposés aux vengeances de Rome.

Le consul conseillait aux Étoliens de se livrer à la clémence du sénat; ceux-ci refusèrent de se soumettre. On leur demandait de livrer aux vainqueurs les portes d'Héraclée, leur capitale. Cette humiliation leur parut insupportable; d'ailleurs, ils avaient trop offensé les Romains pour croire à leur indulgence. Toute négociation étant rompue, le consul forma le siége d'Héraclée. Les Étoliens combattirent avec le courage du désespoir : malgré leurs efforts, Acilius prit la ville d'assaut, la livra au pillage, et força la citadelle à capituler. Le reste de la nation se renferma dans Naupacte : le consul les y bloqua, et les réduisit bientôt à la dernière extrémité. Apprenant enfin qu'Antiochus, leur dernier espoir, plus malheureux encore en Asie qu'en Europe, venait d'être totalement vaincu à Magnésie par Scipion, ils se soumirent au peuple romain, qui les contraignit à payer mille talents et à livrer leurs chevaux et leur armes.

Ce fut à peu près à cette époque que, le consul voulant s'emparer de Sparte, Philopœmen, ennemi de toute domination étrangère, et haïssant autant l'ambition de Rome que celle de Philippe, se jeta audacieusement dans cette ville, ranima le courage des citoyens, et força le consul à s'en éloigner. Mais quelque temps après, Lacédémone mit ce même Philopœmen dans la nécessité de marcher contre elle.

Les Achéens protégeaient l'indépendance des bourgs maritimes, que Sparte voulait toujours asservir. Les Spartiates, croyant que les bannis, rentrés dans la ville depuis la paix, entretenaient des intelligences avec les Achéens, et favorisaient la cause des villes maritimes, proscrivirent ces émigrés, en firent mourir trente, rompirent toute alliance avec les Achéens; et, aveuglés par leur ressentiment contre cette confédération, ils écrivirent au consul Fulvius, et lui offrirent de mettre la république dans la dépendance et sous la protection de Rome.

Les Achéens déclarèrent la guerre à Sparte, et les deux partis envoyèrent des députés à Rome pour rendre le sénat juge de ce différend. Sa décision fut ambiguë comme celle des oracles : les Achéens l'interprétèrent en leur faveur. Philopœmen s'approcha de Sparte à la tête de son armée, et demanda le châti-

ment de ceux qui, au mépris du traité, venaient récemment de s'emparer du bourg maritime de Los. Les citoyens les plus distingués sortirent de la ville pour négocier; mais, au milieu de la conférence, les bannis de Sparte, qui se trouvaient dans le camp des Achéens, se précipitèrent sur leurs concitoyens, et en massacrèrent quatre-vingts. Ce funeste événement répandit le trouble dans la ville : Philopœmen y entra presque sans résistance; et, ne regardant plus Sparte comme l'ornement de la Grèce, mais comme un trophée de Rome, il fit démolir ses murs, licencia ses soldats mercenaires, et porta le dernier coup à cette fameuse cité en abolissant les lois de Lycurgue, qui firent si longtemps sa force.

Le sénat romain, jaloux des progrès de la confédération achéenne, prit parti pour Lacédémone, cassa le jugement des Achéens, et ordonna que Sparte entrerait dans la ligue achéenne sans payer de tribut, sans recevoir de garnison, et en conservant son indépendance.

Depuis ce moment, les Romains favorisèrent constamment tous les peuples ennemis des Achéens. A leur instigation, les Messéniens se séparèrent de la ligue, lui firent même la guerre, et s'emparèrent de Coron. Philopœmen, quoique malade, et âgé de soixante-dix-huit ans, commandait encore l'armée; il marcha vers Messène, et battit d'abord les ennemis : mais ceux-ci, ayant reçu un grand renfort, l'enveloppèrent. Les Achéens, accablés par le nombre, prirent la fuite. Philopœmen, combattant à l'arrière-garde, faisait oublier sa vieillesse par des prodiges de valeur : mais son cheval tomba; il fut blessé et pris [1]. Dinocrate, général des Messéniens, l'exposa, chargé de chaînes, sur le théâtre aux yeux du peuple de Messène; ensuite il le jeta dans une prison, et le fit mourir. Lorsqu'on présenta au héros le poison qui devait terminer ses jours, il demanda au bourreau ce qu'étaient devenus les Achéens, et particulièrement un officier nommé Lycortas, qu'il chérissait. On lui répondit que ses troupes, se faisant courageusement jour au travers des Messéniens, s'étaient retirées, et se trouvaient en sûreté : « Eh bien! dit-il, je meurs content, puisque l'armée achéenne est sauvée. »

La mort de ce grand homme rendit les Achéens furieux; tous prirent les armes : le désir de la vengeance doublait leurs forces; ils ravagèrent la Messénie, s'emparèrent de la capitale, et la contraignirent à livrer les meurtriers de Philopœmen. Ils furent lapidés auprès de son tombeau. Dinocrate prévint son supplice en se tuant.

On porta les cendres du héros à Mégalopolis. Les peuples venaient au-devant du convoi, l'armée le suivait, et toute la Grèce en larmes semblait porter le deuil de sa gloire et de sa liberté. Cette année vit mourir trois grands hommes : Annibal, Scipion et Philopœmen.

Les Romains, profitant de la division des peuples et du despotisme insensé des rois, suivaient avec leur habileté ordinaire le projet de subjuguer entièrement les Grecs.

(1) An du monde 3821. Avant Jésus-Christ 183.

Philippe ne régnait plus en Macédoine ; avant la fin de ses jours, la discorde qu'il avait répandue dans la Grèce divisa sa maison. Persée, l'aîné de ses enfants, conçut une haine violente contre Démétrius son frère. Celui-ci, élevé par les Romains, pouvait un jour se rendre redoutable avec leur appui : Persée le crut et résolut de le perdre. Il l'accusa faussement d'avoir voulu attenter à ses jours dans une joute, et d'être venu la nuit avec des gens armés pour l'assassiner. L'innocence de Démétrius triompha de la calomnie. Persée ne se découragea point, et persécuta tellement son frère que ce jeune prince, voulant mettre sa vie en sûreté, profita d'une absence du roi pour tenter de s'échapper. Persée accompagnait alors Philippe; il avait placé auprès de son frère un traître qui, sous l'apparence de l'amitié, épiait ses démarches et méditait sa perte. Par ses perfides conseils Démétrius, dans l'intention derendre sa fuite plus facile, écrivit au gouverneur d'une province des lettres qu'on livra au roi. Cette correspondance fut regardée comme un crime. Philippe, accablé de chagrins, affaibli par l'âge et par les revers, et continuellement aigri par Persée, condamna Démétrius. Il périt, et son frère monta sans rivaux sur un trône ensanglanté, qu'il déshonora par sa lâcheté, comme il l'avait souillé par ses crimes.

Le nouveau roi de Macédoine, que ses flatteurs enivraient d'orgueil, se crut capable de renverser la puissance du peuple romain : il grossit son armée, envoya des émissaires dans la Grèce pour la soulever, et chercha partout des alliés. Eumène, roi de Pergame, trahit sa confiance, et découvrit ses projets à Rome. Persée, pour se venger, fit attaquer ce prince par des pirates à son retour en Asie : Eumène, blessé par eux, fut laissé sur la place comme mort. Secouru par des pêcheurs, il revint à la vie, et reprit son trône, dont Attale, son frère, s'était déjà emparé sur le bruit de son trépas.

Paul-Émile, à la tête d'une armée romaine, attaqua Persée : cet habile général enfonça la phalange macédonienne; il la détruisit totalement, remporta une victoire complète, et conquit toute la Macédoine. Persée, qui ne savait ni vaincre ni mourir, fut chargé de chaînes, orna le triomphe de Paul-Émile, et termina ses jours dans la captivité.

Athènes soumise aux Romains, Sparte vaincue, les Étoliens détruits, l'Asie subjuguée, la Macédoine réduite en province romaine, n'offraient plus d'obstacles à l'ambition d'un sénat maître de tant de rois et de tant de peuples. Les Achéens seuls rappelaient encore par leurs exploits et par leur indépendance la puissance et la liberté de la Grèce; Rome résolut leur ruine : elle sema d'abord la division parmi les villes de la confédération, et y acheta des partisans. Lorsqu'elle les vit désunies, et sans espoir de secours de la Macédoine ni de l'Asie, elle envoya des commissaires qui parlèrent en maîtres, traitèrent les Achéens comme des sujets révoltés, et firent des informations juridiques contre ceux d'entre eux qui avaient favorisé Persée par leurs conseils ou par leurs secours. Callicrate, indigne par sa bassesse du nom d'Achéen, vendit sa patrie, et dénonça tous ceux de ses concitoyens qui s'étaient le plus distingués par leur amour pour l'indépendance. On en arrêta mille, et on les envoya à Rome : le célèbre historien Polybe était de ce nombre. Le sénat, sans les entendre,

sans les juger, les exila dans plusieurs villes d'Italie. Leurs compatriotes demandèrent longtemps leur liberté : enfin, au bout de dix-sept ans, le sénat permit leur retour. La plupart étaient morts de chagrin et de misère, et trois cents seulement revirent leur patrie.

Quelques années après, la Grèce tenta un dernier effort pour recouvrer son indépendance ; la liberté, semblable à une lampe qui s'éteint, y jeta une dernière lueur avant d'expirer.

Démocrite, premier magistrat des Achéens, attaqua Sparte que protégeaient les Romains, et pilla la Laconie. Rome envoya des commissaires à Corinthe pour se plaindre de cette infraction des traités. Les Grecs irrités reçurent avec mépris leurs remontrances. Critolaüs, général des Corinthiens, parcourait toutes les villes de la Grèce, et les excitait à combattre pour la liberté.

Le consul Métellus se trouvait alors en Macédoine. Il fit partir quatre députés pour Corinthe, et les chargea d'exhorter la ligue achéenne à ne pas s'exposer aux vengeances des Romains. Ces députés furent insultés et chassés.

Critolaüs disait hautement que, pour résister à Rome, il suffisait de le vouloir ; que tous les peuples, indignés contre sa tyrannie, n'attendaient qu'un signal, et qu'en montrant une noble audace, on serait soutenu par les rois d'Orient. Les passions croient facilement ce qu'elles désirent, et le vif regret de la liberté perdue faisait saisir avidement le plus léger espoir de délivrance.

Thèbes, l'Arcadie, l'Eubée et la plupart des Achéens embrassèrent le parti de Corinthe. Métellus proposa de nouveau la paix, avec le sacrifice de quelques villes ; on refusa de l'écouter. A la tête de son armée, il marcha contre les Grecs, les mit en déroute, et fit plus de mille prisonniers.

Critolaüs, désespéré du mauvais succès d'une guerre dont il était l'auteur, prit la fuite et se noya. Diœus le remplaça et rassembla une armée de quatorze mille hommes. Métellus, poursuivant rapidement ses avantages, passa au fil de l'épée un corps de mille Arcadiens, entra dans la ville de Thèbes, qu'il trouva abandonnée par ses habitants, et s'avança sur Corinthe, où Diœus était renfermé.

Sur ces entrefaites, Mummius arriva avec de nouveaux renforts, et prit le commandement de l'armée romaine. Trois magistrats de la ligue achéenne, et dévoués à Rome, se trouvaient dans son camp. Il les fit entrer dans la ville pour engager les Achéens à se soumettre ; mais la faction de Diœus les jeta dans un cachot. Les assiégés firent ensuite une sortie vigoureuse, et forcèrent les Romains de s'éloigner.

Enflé de ce succès, Diœus offrit la bataille au consul : celui-ci, retenant l'ardeur de ses troupes, affecta une contenance timide pour enhardir l'aveugle présomption des Achéens. Ils s'avancèrent avec une confiance téméraire ; le combat eut lieu dans la partie la plus étroite de l'isthme. Le consul avait placé en embuscade sa cavalerie ; elle prit les Grecs en flanc, les mit en pleine déroute et leur coupa la retraite.

Diœus, perdant tout espoir de liberté, courut à Mégalopolis, sa patrie, tua sa femme, mit le feu dans sa maison, et s'empoisonna.

Les Achéens, sans chefs, se dispersèrent. Une grande partie des habitants de

Corinthe s'échappèrent pendant la nuit. Mummius entra dans la ville et la livra au pillage. On vendit les femmes et les enfants, on mit à part les statues et les tableaux; toutes les maisons furent brûlées, et les murailles détruites jusqu'aux fondements. Ainsi périt Corinthe, dans la même année qui vit détruire Carthage. (An du monde 3857.)

On démolit les fortifications de toutes les villes qui avaient pris part à l'insurrection. La violation du droit des gens dans la personne des ambassadeurs fut le prétexte, et la position importante de Corinthe, le motif réel de cette vengeance atroce.

Le sénat envoya des commissaires dans la Grèce. Ils la déclarèrent réduite en province romaine, abolirent dans toutes les cités le gouvernement populaire, et y placèrent des magistrats chargés de les gouverner par leurs anciennes lois. Cette nouvelle province reçut le nom d'*Achaïe*, titre de gloire pour les Achéens, puisqu'il rappelait que ce peuple courageux avait défendu le dernier la liberté de la Grèce.

Sous la domination romaine, les villes grecques jouirent longtemps d'un profond repos. Gouvernées par leurs magistrats, elles n'eurent plus de héros, mais elles brillèrent de l'éclat plus doux des sciences, des lettres et des arts.

Lorsque, dans la suite, Mithridate souleva l'Asie et une partie de l'Europe contre Rome, Archélaüs, par ses ordres, s'empara d'Athènes, et la mit sous le gouvernement d'un Athénien nommé Aristion. Sylla, chargé par le sénat de combattre Mithridate, entra dans la Grèce à la tête de cinq légions. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes : Athènes seule, fidèle au parti de Mithridate, résista aux Romains. Sylla en forma le siége; la hauteur des murailles et le courage des habitants arrêtèrent longtemps ses guerriers. Sylla, pour construire ses machines, coupa les arbres du Lycée; et, comme il manqua d'argent, il pilla les temples de Delphes et d'Épidaure. De part et d'autre on combattit avec acharnement. Les sorties étaient aussi fréquentes que les assauts; les tours et les machines de Sylla furent souvent renversées; on employait avec succès, des deux côtés, les mines. L'une d'elles ayant fait écrouler un grand pan de muraille, Sylla ordonna un assaut général. Les Romains firent vainement des prodiges de valeur; ils furent repoussés; et, pendant la nuit, les Athéniens fermèrent la brèche par un nouveau mur.

Sylla convertit le siége en blocus. Une horrible famine, plus meurtrière que les armes romaines, découragea les habitants, qui forcèrent Aristion à capituler.

Les députés d'Athènes, arrivés dans le camp romain, adressèrent au général un discours éloquent, dans lequel ils rappelaient avec fierté la gloire de leur patrie et les exploits de leurs ancêtres. Le farouche Sylla, les interrompant, leur dit : « Je ne suis pas venu avec une armée pour écouter des harangueurs » et pour entendre les Athéniens vanter leurs anciennes prouesses, mais pour » châtier des rebelles. Soumettez-vous donc ou périssez. »

La conférence étant rompue, la nuit suivante, il donna un nouvel assaut, prit la ville par escalade, l'abandonna au pillage, égorgea la plupart des habitants,

fit vendre les esclaves à l'encan, et assiégea la citadelle qui se rendit faute de vivres.

Aristion et ses partisans furent mis à mort; Sylla s'empara du Pirée, le démolit et brûla l'arsenal. Après avoir vaincu Mithridate près de Chéronée et d'Orchomène, il rangea de nouveau toute la Grèce et la Macédoine, ainsi que les villes grecques de l'Asie, sous la domination romaine.

Les Grecs, subjugués, firent encore éclater à différentes époques leur ardent amour pour la liberté. Dans le temps des guerres civiles, ils prirent le parti de Pompée contre César. Après la mort de ce dernier, bravant le courroux d'Octave, les Athéniens élevèrent des statues à Cassius.

Rome était devenue la maîtresse du monde; Athènes fut la capitale des lettres, des talents et des arts. On y venait de toutes parts étudier les sciences et prendre des leçons de goût et d'éloquence. Cicéron et son fils se formèrent dans ses écoles. Titus et Marc-Aurèle confièrent à des maîtres grecs l'éducation de leurs enfants. On méprisait à Rome celui qui ne savait pas la langue grecque. Dans la décadence de l'empire, Basile, Grégoire, Chrysostome, puisèrent dans Athènes les lumières qu'ils répandirent sur l'Église chrétienne, et le despotisme seul des musulmans parvint à détruire cette domination de l'esprit qui avait remplacé celle des armes.

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

PENDANT LE QUATRIÈME AGE.



Hommes célèbres dans les sciences, philosophes et historiens. — Panætius. — Démétrius de Phalère. — Denys d'Halicarnasse. — Diodore de Sicile. — Plutarque. — Coutumes. — Mariages. — Mœurs. — Funérailles. — Jeux. — Théâtres. — Commerce.

Panætius, Philosophe stoïcien, était né à Rhodes, et vint faire ses études à Athènes. La sévérité de sa morale, la force de ses raisonnements et son érudition lui acquirent une grande réputation; elle s'étendit au delà de sa patrie, et il fut appelé à Rome. Le peuple romain, que les Grecs nommaient encore barbare dans le temps de l'expédition de Pyrrhus en Italie, n'aimait que la gloire des armes, et n'admirait que les vertus fortes qui maintenaient la liberté dans l'État, et conservaient le respect des lois et des mœurs. On méprisait alors à Rome la philosophie épicurienne qui corrompt l'esprit public; et on vivait dans

une telle ignorance des arts que, lorsque Mummius envoya en Italie les chefs-d'œuvre des plus grands peintres et des plus habiles sculpteurs de la Grèce il ordonna que, dans le cas où le voyage détériorerait quelques tableaux ou quelques statues, l'homme chargé de les transporter en ferait faire d'autres à ses frais.

Les ouvrages des stoïciens furent les premiers que Rome accueillit : leur doctrine austère y obtint un plein succès, parce qu'elle était conforme aux mâles vertus de ces fiers républicains.

Le philosophe Panætius introduisit un des premiers les lettres grecques dans la capitale du monde. Il devint l'ami de Lélius et de Scipion, et accompagna ce dernier dans tous ses voyages. Il avait composé un *Traité des Devoirs,* dont Cicéron vantait le mérite, et dont il tira parti dans ses *Offices.*

Longtemps après, un autre stoïcien, Épictète, illustra sa secte en Italie. Grec de naissance, esclave à la cour de Néron, et ensuite affranchi, il partagea l'honorable exil des philosophes lorsque ce farouche tyran les chassa de Rome. Il résida à Nicopolis. Adrien le rappela en Italie. L'esclavage lui avait appris à aimer la liberté, la tyrannie à chérir la vertu, et le malheur à souffrir avec patience. Il pratiquait avec exactitude ce que les autres se contentaient souvent d'enseigner. Ses principes sublimes paraissent au-dessus de la faiblesse humaine, mais cette faiblesse même trouve un remède salutaire dans les maximes d'Épictète. C'est dans les temps d'abattement et d'adversité qu'on les lit avec plus de plaisir et de fruit. Elles aident à supporter les coups du sort; on se sent plus ferme après les avoir lues.

La soumission à la Providence, la nécessité de se conformer, pour être heureux, à l'ordre qu'elle a établi, la résignation dans l'adversité, la modération dans le bonheur, tel est le but et l'esprit de sa philosophie.

Démétrius de Phalère. Les événements que nous avons racontés ont fait connaître la sagesse de son administration et l'ingratitude des Athéniens. Comme orateur, il acquit une réputation brillante ; mais son éloquence se ressentait de l'état de décadence de la Grèce. On y voyait plus d'adresse que de force, plus d'ornements que de vérités, et il s'occupait plus de plaire à ses auditeurs que de les convaincre.

Il fut disciple de Théophraste, dont le style passait déjà pour être trop orné, mais qui se distinguait par un rare talent pour peindre les vices et les passions.

Postérieurement, d'autres orateurs, tels que Basile, Grégoire, Chrysostome, jouirent d'une grande célébrité par leur imagination brillante, et par le mérite plus solide que donnait à leurs écrits la pureté de la morale chrétienne.

Denys d'Halicarnasse. Né en Carie (1), il vint en Italie dans le temps de la bataille d'Actium. Il fit de savantes recherches sur l'origine du peuple romain.

(1) An du monde 3809. Avant Jésus-Christ 495.

Son livre des *Antiquités romaines* est fort estimé. Nous lui devons une connaissance exacte des premiers temps de Rome. Il cherchait la vérité, mais il négligeait de l'orner, et il est plus cité pour son érudition que pour son éloquence. On croyait avoir perdu une partie de ses ouvrages ; elle vient de se retrouver dans la bibliothèque ambrosienne.

Diodore de Sicile. Il vivait du temps de César et d'Auguste : sa *Bibliothèque historique* formait quarante volumes ; il ne nous en est resté que quinze. Cet ouvrage comprenait l'histoire des temps fabuleux de la Grèce, celle des Perses et des Grecs, depuis l'expédition de Xercès jusqu'à la mort d'Alexandre, ainsi que le récit des événements qui s'étaient passés sous les successeurs du conquérant macédonien. Son style est clair, ses réflexions sont judicieuses ; mais on lui reproche d'avoir adopté légèrement les erreurs de Ctésias et les traditions des prêtres.

Plutarque naquit à Chéronée en Béotie ; son esprit brillant et fécond a suffisamment vengé ses concitoyens du reproche qu'on leur faisait de manquer d'imagination. C'est peut-être de tous les auteurs grecs celui qu'on relit à présent avec le plus de plaisir et d'utilité. Il vivait du temps de Néron, et fit plusieurs voyages en Italie sous le règne de Vespasien. Pour mieux peindre les hommes illustres, il parcourait les différentes contrées qui les avaient vus naître.

Plutarque jouit d'une double célébrité comme philosophe et comme historien. Le temps nous a conservé une grande partie des *Vies des Hommes illustres* et ses *Œuvres morales*. Son chef-d'œuvre fut le premier de ces deux ouvrages. Admirable par la simplicité du récit et par l'originalité des portraits, à la fois peintre et historien, il ne se borne pas à raconter les actions des hommes fameux ; il dessine leur physionomie, peint leur caractère, fait entendre leurs paroles, donne une exacte connaissance de leurs habitudes et de leurs mœurs. Guide utile pour les jeunes amants de la gloire, il les fait vivre familièrement avec les modèles qu'ils doivent imiter. Peut-être se plaît-il à faire de trop grands détours et à raconter longuement ; mais il raconte si bien qu'il attache toujours. On trouve de la bonté dans sa force, et de la grâce dans sa négligence ; ce qui lui donne un caractère dont la piquante originalité est inimitable.

Ses *Œuvres morales* offrent un mélange confus de beautés et de défauts, d'erreurs et de vérités, de pensées profondes et de préjugés populaires. C'est une mine féconde où l'on rencontre les métaux les plus précieux mêlés avec les pierres les plus communes.

Il est difficile de lire cet ouvrage de suite ; mais il est impossible de n'y pas revenir souvent. Digne des beaux jours de la Grèce, il en est pour ainsi dire le tableau. On y voit de la liberté, de l'anarchie, du génie, de la superstition, beaucoup d'érudition, d'inconséquences, et le mélange d'une morale sévère avec une tolérance pour quelques vices, qui serait inexplicable dans tout

autre pays et dans tout autre temps que ceux où les vices déifiés trouvaient tant d'appui sur la terre et tant d'exemples dans les cieux.

Plutarque se distingua de beaucoup de philosophes de son temps en se faisant estimer par sa conduite comme par ses ouvrages; et si les étrangers admiraient le savant célèbre, l'écrivain éloquent, les habitants de Chéronée chérissaient et respectaient en lui un bon fils, un bon père, un sage magistrat et un excellent citoyen.

Arrien, Appien, Élien, Hérodien, sous le règne des empereurs, méritèrent quelque réputation comme historiens, mais dans un rang bien inférieur à celui des écrivains dont nous venons de parler.

Les Grecs vivaient dans un pays enchanté, véritable image de la jeunesse de la terre. Ne respirant que pour la gloire et les plaisirs, bercés par des fables, entourés de prestiges, se nourrissant d'illusions, leur imagination active les rapprochait des dieux, en donnant à ceux-ci toutes les passions humaines; d'un autre côté, elle animait toute la matière en divinisant la nature.

S'ils avaient une décision importante à prendre, Jupiter les éclairait par un oracle; le vol des oiseaux leur annonçait les revers ou les succès. Marchaient-ils aux combats, Mars conduisait leurs guerriers. Couraient-ils après les voluptés, Vénus et l'Amour les attendaient sous des bosquets de myrtes. Apollon et les Muses, variant leurs plaisirs, faisaient retentir les théâtres d'accents harmonieux. Cherchaient-ils le repos et l'ombrage, les dryades épaississaient pour eux l'obscurité des forêts; les naïades rafraîchissaient dans une onde limpide leurs membres fatigués; Pan veillait avec les bergers à la garde de leurs troupeaux; Diane guidait à la chasse leurs meutes ardentes et rapides; l'Hyménée recevait le serment des époux; Lucine consolait les femmes dans les douleurs de l'enfantement; d'autres divinités présidaient aux funérailles.

Les affections tendres, les passions haineuses s'entretenaient aux autels de l'Amour, de l'Hymen, de la Discorde et de la Vengeance. Rien ne se faisait dans la vie sans l'intervention de quelque divinité : aussi tout dans la Grèce était poétique, allégorique; et tout, dans les coutumes, dans les fêtes, dans les cérémonies, rappelait à l'esprit comme au cœur, par des images riantes, par des emblèmes ingénieux, l'alliance éternelle du ciel et de la terre.

Les époux, en se rendant au temple, marchaient couronnés de fleurs; un prêtre leur présentait une branche de lierre, symbole de leur union; ils offraient des sacrifices à Diane et à Minerve pour apaiser ces divinités chastes qui ne s'étaient point soumises aux lois de l'Hymen; à Jupiter et à Junon, comme modèles des éternelles amours; au Ciel et à la Terre, pour demander la fécondité; aux Parques, qui décident de la durée de la vie; aux Grâces, qui embellissent les époux; à Vénus et à l'Amour, parce qu'ils leur devaient le bonheur.

Ils déposaient des tresses de leurs cheveux sur le tombeau des cultivateurs, afin d'honorer l'agriculture et d'encourager les travaux domestiques. Les parents des jeunes époux les unissaient; ils se juraient fidélité, et retournaient dans leurs foyers accompagnés de chœurs de musiciens et de danseurs. La mai-

son était illuminée et ornée de guirlandes. En allant au temple, ils avaient placé des fleurs sur leurs têtes; au retour on y posait une corbeille de fruits, douce image d'abondance et de prospérité.

On chantait des vers à l'honneur d'Hyménéus, jeune citoyen d'Argos, qui rendit autrefois la liberté à de jeunes Athéniennes enlevées par des corsaires, et qui recut la main d'une de ces vierges pour prix de son courage.

On passait ensuite dans la salle du festin; les poètes chantaient des épithalames sur la lyre. Un jeune enfant, couronné d'aubépine et de feuilles de chêne, portait une corbeille de pain, et entonnait un hymne qui finissait par ce refrain: « J'ai changé mon ancien état contre un état plus heureux. »

Un chœur de jeunes danseuses, parées de myrtes, et formant des pas voluptueux, représentait les jeux, les caprices et l'ivresse de l'amour. Le père allumait un flambeau nuptial, et conduisait sa fille chez son époux. En s'y rendant, elle portait un vase de terre destiné à cuire l'orge; une de ses femmes tenait un crible, et sur la porte on suspendait un instrument propre à piler des grains.

Tandis que ces emblèmes rappelaient les devoirs d'un vie laborieuse, toutes les persones invitées à la fête chantaient et dansaient autour de la maison. Les amis de l'époux en défendaient l'entrée. Le jour suivant on venait le féliciter par de nouveaux chants consacrés à l'Hymen.

Les mœurs de la Grèce offraient aux regards de l'étranger deux tableaux bien opposés. En arrivant à Corinthe ou dans Athènes, il ne voyait partout que le plaisir et la volupté; ses yeux étaient éblouis par l'éclat trompeur d'une foule d'élégantes courtisanes qui répandaient sur leurs cheveux de la poudre jaune, se noircissaient les sourcils, et se fardaient les joues avec du blanc et du rouge. L'or et les pierreries éclataient sur leurs vêtements; les guerriers célèbres, les poètes, les orateurs couronnés déposaient à leurs pieds les palmes qu'ils avaient conquises. Les magistrats les consultaient; elles semblaient présider aux assemblées publiques. Tout présentait l'image de la licence et de la corruption.

Mais si, fuyant les plaisirs, cet étranger cherchait le véritable bonheur, il devait pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles. Là, il trouvait d'autres mœurs, un autre culte; l'image de la Vénus pudique excitait son respect; une tortue, placée par Phidias aux pieds de cette déesse, rappelait sans cesse à la beauté le devoir de se défendre, de rester dans ses foyers, et de ne pas prodiguer ses charmes aux regards indiscrets.

Ce n'étaient plus les conversations brillantes, les indécentes agaceries, les caresses perfides de Bacchis, de Lamia, de Phryné, de Laïs, mais la pudeur mystérieuse, le vertueux amour, la douce confiance, l'activité adroite et laborieuse: là, enfin, la volupté était sage, le désir modeste, le plaisir constant, et tout était ensemble devoir et bonheur.

Les Grecs, aussi sévères pour la vertu de leurs épouses qu'indulgents pour les vices de leurs courtisanes, exigeaient que les premières vécussent renfermées; elles ne paraissaient qu'aux fêtes religieuses et dans les cérémonies publiques, et toujours accompagnées de femmes et d'esclaves. Le magistrat veil-

lait à la décence de leur maintien, à la simplicité de leur parure. Si une femme commettait quelque infidélité, elle se voyait exclue, par un arrêt sévère, des fêtes publiques; on lui fermait la porte des temples.

Si ce respect pour les vertus domestiques entretint longtemps dans la Grèce la force salutaire des mœurs républicaines, la passion des Grecs pour le théâtre et pour les courtisanes devint la principale cause de leur décadence.

Les femmes grecques semblaient étrangères à ces jeux, à ces plaisirs qu'idolâtrait le peuple; mais elles prenaient une part active aux travaux de leurs époux, à la gloire de leur patrie. Sparte surtout vit leur courage exciter celui des hommes, leur estime récompenser la vaillance, leur mépris punir la lâcheté.

Argos dut son salut à l'héroïsme d'une femme : cette ville allait tomber sous le joug des Lacédémoniens; elle venait de perdre dans une bataille six mille hommes, l'élite de sa jeunesse; le reste des habitants, consterné, renonçait à tout espoir de défense, et tendait les mains aux fers du vainqueur : dans ce moment, une dame argienne, Télésilla, qui avait déjà illustré sa patrie par ses écrits, rassemble les femmes qu'elle croit capables de seconder ses projets; elle leur retrace vivement les malheurs et les outrages qui les menacent, la ruine de leur cité, la honte de l'esclavage; elle leur distribue les armes dont elle a dépouillé les temples et les maisons des particuliers; elle court avec ses généreuses compagnes, les range sur les remparts, et repousse l'ennemi consterné de cette résistance imprévue.

Le général lacédémonien, craignant qu'on ne lui reprochât la mort de tant de femmes s'il était vainqueur, ou la hônte de sa défaite s'il était vaincu, se retire, conclut un traité, et laisse aux Argiens leur territoire et leur indépendance.

On rendit les plus grands honneurs à ces vaillantes femmes; celles qui périrent furent inhumées le long du chemin d'Argos; on permit aux autres d'ériger une statue au dieu Mars. On plaça sur une colonne, en face du temple de Vénus, le portrait de Télésilla : on la voyait dedaignant de porter ses regards sur des livres placés à ses pieds, et fixant avec ardeur ses yeux sur un casque qu'elle semblait prête à poser sur sa tête. Enfin, pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, on institua une fête annuelle, dans laquelle les femmes paraissaient habillées en hommes et les hommes en femmes.

Les législateurs de la Grèce, attentifs à fortifier tous les liens de l'ordre social, en prolongeaient les devoirs au delà du tombeau; des lois sévères commandaient impérieusement d'honorer la mémoire des morts. Dans les premiers temps on les inhumait; l'usage de les brûler prévalut ensuite: on recueillait leurs cendres dans une urne qui était déposée dans un tombeau; sur ce tombeau la douleur venait répandre des larmes, semer des fleurs et offrir des libations.

Dès qu'un citoyen mourait, on parfumait son corps, sa tête était couronnée de fleurs et couverte d'un voile; on plaçait dans ses mains un gâteau de miel pour apaiser Cerbère, et dans sa bouche une pièce d'argent pour fléchir Caron. Il restait exposé vingt-quatre heures aux regards de ceux qui venaient lui rendre les derniers devoirs: ses amis trouvaient à la porte un vase d'eau lustrale pour se purifier. Les hommes, vêtus de noir, précédaient le convoi en expri-

mant leur affliction par des chants lugubres; les femmes, éplorées, le suivaient, faisaient retentir l'air de leurs gémissements, et coupaient des boucles de leurs cheveux pour les déposer en offrande sur la tombe. A la fin de la cérémonie, on disait un adieu éternel à l'être chéri qu'on quittait pour toujours, et souvent ces hommages funèbres se renouvelaient au jour de la naissance de celui qu'on avait perdu.

Dans ces tristes journées les femmes oubliaient tellement le soin de leur beauté pour se livrer à leur douleur, qu'on fut obligé de faire une loi qui leur défendait de se frapper et de déchirer leurs traits. Une autre loi déclarait incapable d'occuper les emplois publics le fils qui négligeait de rendre les derniers devoirs à son père. Plusieurs généraux furent envoyés au supplice pour avoir omis, après leur victoire, d'enterrer les morts. Les guerriers qui périssaient en défendant leur patrie recevaient de magnifiques honneurs; une honorable inscription gravée sur leur tombe perpétuait le souvenir de leur nom et de leur courage; les orateurs les plus célèbres prononçaient leur oraison funèbre.

Les Grecs s'enflammaient pour tous les genres de gloire : les troubles civils, les factions populaires, les guerres sanglantes, les invasions ennemies ne pouvaient refroidir leur passion pour les jeux publics; ils y couraient en foule et suspendaient leurs divisions pour s'applaudir réciproquement. Ils déposaient à la porte du stade leur vengeance et leur haine afin de se réunir, de se confondre et de se disputer paisiblement la palme tragique, celle de la lyre ou de l'histoire, et le prix de la course, de la lutte, du ceste ou du pugilat.

Les lieux où se célébraient ces jeux, semblables à un temple de la paix qui s'élèverait au milieu d'un champ de bataille, étaient pleins de monuments dédiés à la mémoire des vainqueurs, ou consacrés par la reconnaissance : chaque ville y envoyait ses chefs-d'œuvre, et y possédait un trésor; ils s'enrichissaient encore par les magnifiques présents des rois étrangers.

Les oracles qu'on y consultait grossissaient la foule de ceux qu'attirait l'éclat de ces fêtes. Malgré l'obscurité des oracles, malgré la vénalité bien connue des prêtres, la superstition du peuple et la politique des gouvernements entretenaient la crédulité. Les convulsions de la pythie, ses regards égarés, ses cris plaintifs, la bouche écumante du prêtre et ses cheveux hérissés persuadaient au vulgaire qu'un dieu les agitait et dictait leurs réponses : ainsi l'on vit souvent des villes détruites et des États renversés pour un mot prononcé par un pontife corrompu ou par une vierge en délire.

En sortant de ces réunions générales de tous les peuples, les Grecs, retournant dans leurs cités, couraient aux théâtres, objet de leur passion favorite. Celui d'Athènes était immense; il contenait trente mille personnes. On divisait l'avant-scène en deux parties; les acteurs occupaient la plus élevée, et les chœurs la plus basse. L'orchestre restait vide; on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse.

Les femmes, assises dans l'amphithéâtre, se tenaient éloignées des hommes et des courtisanes; on réservait aux magistrats, aux généraux, aux corps, des places distinguées; le reste se plaçait en tumulte, se promenait, dispu-

tait, faisait venir du vin, des fruits, des gâteaux, et y passait les jours et les nuits.

On représentait dans la même journée des pantomimes, des farces, des tragédies, des comédies : les acteurs portaient des masques; d'ingénieuses machines, tournant sur des roulettes, présentaient tour à tour l'extérieur ou l'intérieur d'un édifice; d'autres servaient à opérer la descente des dieux, l'apparition des ombres, à imiter la flamme et le bruit du tonnerre.

Les places coûtaient d'abord une drachme par tête. Périclès, qui voulait occuper les Athéniens de leurs plaisirs pour les distraire de leurs affaires, réduisit ce prix à une obole; il finit même par distribuer de l'argent aux pauvres pour leur en faciliter l'entrée. On se livrait avec fureur à ces amusements : les Grecs y assistaient aux aventures de leurs dieux, aux exploits de leurs héros; ils ne pouvaient quitter ces lieux où le génie des auteurs les plus célèbres leur retraçait sans cesse la gloire de leur patrie; et cette passion pour le théâtre devint telle, qu'on prodigua pour la satisfaire les trésors qu'une sage prévoyance avait destinés à l'armement des flottes et à la solde des troupes.

Un peuple si léger ne pouvait chercher que des succès brillants; aussi les Grecs ne firent que peu de progrès dans la science du commerce, et leur marine fut toujours plus militaire que marchande : ils recevaient les denrées de tous les pays du nord, de l'est et du sud, et n'exportaient que de l'huile de leur territoire et de l'argent de leurs mines. Corinthe seule, par sa position, devint l'entrepôt nécessaire du commerce de l'Archipel, de la Syrie, de la Phénicie, de l'Égypte et de l'Italie. Les droits de transit qu'elle percevait fondèrent sa richesse. Rhodes, plus sage et plus industrieuse, s'appliqua au commerce, et porta dans toutes les contrées ses vins, ses bois, son miel et ses marbres précieux : aussi les poètes grecs disaient qu'une pluie d'or y descendait du ciel, et sa pacifique industrie la rendit plus longtemps heureuse que n'aurait pu faire l'esprit de conquête. Les Grecs éprouvèrent un destin tout opposé. Ce peuple, jouet d'une imagination vive, fut constamment éloigné de la raison par ses passions : paraissant doué d'une jeunesse éternelle, il ne la perdit que pour tomber dans la vieillesse sans avoir parcouru l'âge viril; aussi Diogène, en parlant de la Grèce, disait, tenant sa lanterne à la main : « Je n'ai rencontré des » hommes nulle part; mais j'ai vu des enfants à Lacédémone. »

FIN DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

HISTOIRE DE LA SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Sicile. — Ses premiers habitants. — Ses temps fabuleux. — Établissement des colonies grecques.

Écrire l'histoire de la Sicile, ce n'est pas encore quitter la Grèce, c'est parcourir ses plus brillantes colonies : nous y retrouverons le même ciel, les mêmes dieux, des lois pareilles, un égal amour pour la gloire et pour la liberté, des tyrans cruels, des héros magnanimes, un peuple vaillant et mobile, enthousiaste et ingrat.

Les Grecs, sans cesse attaqués par les Macédoniens et par les Romains, subirent d'abord le joug des premiers, et succombèrent ensuite totalement sous la puissance des seconds. Nous verrons de même la Sicile, désunie comme la Grèce, divisée en plusieurs républiques et en tyrannies, lutter contre Carthage et Rome, et se fondre enfin pour toujours dans ce vaste empire romain, destiné à conquérir le monde et à devenir à son tour la proie des barbares du Nord.

La Sicile s'appelait autrefois Trinacrie, parce qu'elle a la forme d'un triangle. La Fable dit qu'elle était habitée primitivement par des Lestrigons et des Cyclopes. Les Troyens, en fuyant leur patrie, y bâtirent les villes d'Éryx et d'Égeste. Ses premiers habitants connus furent les Sicaniens, dont on ignore l'origine. Enfin un peuple nommé Sicule, venant d'Italie, donna à cette île le nom qui lui reste.

Son circuit est de cent quatre-vingt-deux lieues ou quatre mille trois cents stades; elle est très-fertile en blés et en vins; on croit même que le blé y est venu naturellement et s'est répandu de là dans toute l'Europe; aussi on consacra cette contrée à Cérès et à sa fille. Les poètes disent que ce fut dans les charmantes prairies d'Enna que Pluton vit Proserpine, s'enflamma pour elle et l'enleva. Ces prairies sont tellement parsemées de violettes et d'autres fleurs, que les chiens, dans cette terre embaumée, perdent la trace des animaux qu'ils poursuivent : elles sont situées au centre de l'île; non loin de là on trouve une caverne souterraine, par laquelle Pluton retourna, dit-on, aux enfers, en enle-

vant la déesse. On raconte que Minerve, Diane et Proserpine, voulant garder leur virginité, vivaient retirées dans ces prairies et travaillaient à un voile de fleurs dont elles firent présent à Jupiter. On prétend qu'en consacrant l'hymen de Pluton, Cérès donna pour dot la Sicile à Proserpine. Cependant la ville d'Hymère fut particulièrement consacrée à Minerve, et Syracuse à Diane. On l'appelait Ortygie, nom qu'on attribuait aussi quelquefois à toute la contrée.

La Fable rapporte que les nymphes, pour lui plaire, firent jaillir de la terre la fontaine Aréthuse; et les poètes disent que ce fut par l'ouverture d'une autre fontaine appelée Cyanée, que Pluton redescendit aux enfers.

Cérès apprit aux Siciliens l'art de l'agriculture; ils lui durent leurs premières lois. L'historien Philiste, parent du roi Denys, écrit que les Sicaniens venaient d'Espagne; mais comme dans ces premiers temps la navigation était peu connue, l'opinion de ceux qui font venir d'Italie les premiers habitants de la Sicile paraît la plus probable.

Les Sicaniens habitaient d'abord sur les montagnes, dans de petites bourgades gouvernées par différents princes; ils possédaient toute l'île : l'embrasement de l'Etna et ses éruptions les chassèrent vers l'occident. Longtemps après, une colonie italienne, formée, comme nous l'avons déjà dit, des Sicules, vint occuper la partie de l'île abandonnée : les deux peuples se firent de longues guerres, dont les événements ne nous sont pas connus. Les Grecs profitant de leurs divisions s'emparèrent des côtes, et y établirent des colonies. Les Chalcidiens bâtirent Léonte et Catane; les Mégariens Mégare; les Messéniens Messène; Archias de Corinthe fonda Syracuse l'an 3295 du monde; d'autres colonies s'établirent en Calabre, ce qui fit donner à la Sicile et à la partie de l'Italie qu'elles habitaient, le nom de grande Grèce. Les habitants de Mégare fondèrent Hybla; les Messéniens Hymère; les Syracusains Acre, Casmène, Camarine et Géla; ceux de Géla Agrigente et Sélinonte.

Cette contrée, riche, étendue et fertile, défendue par la mer des attaques du dehors, et propre, par la quantité de ses ports, à devenir maritime et conquérante, aurait pu balancer la puissance des plus grands Etats de l'Europe si ses habitants s'étaient réunis sous un seul gouvernement; mais la Sicile resta toujours divisée en différentes nations, gouvernées tantôt en républiques, tantôt en monarchies, cherchant toutes à s'étendre et se combattant sans cesse. Elles préparèrent ainsi une riche proie à l'ambition de Rome et de Carthage, et la Sicile devint la principale cause de leurs guerres et le théâtre de leurs luttes sanglantes.

CHAPITRE II.

GÉLON. — Ses exploits. — Son élévation au trône. — Sa victoire sur les Carthaginois. — Son sage gouvernement. — Sa mort. — HIÉRON ET THRASYBULE. — Règne de Hiéron. — Sa mort. — Règne tyrannique de Thrasybule. — Loi du pétalisme. — Victoire de Deucétius. — Son désespoir. — Son exil à Corinthe. — DENYS LE TYRAN. — Exploits d'Hermocrate. — Sa mort. — Description de la ville d'Agrigente. — Harangue de Denys. — Son pouvoir absolu. — Sa ruse pour accroître son pouvoir. — Sédition dans le camp de Denys. — Traité de paix entre Carthage et Syracuse. — Nouvelle révolte dans l'armée de Denys. — Préparatifs hostiles de Denys. — Guerre avec Carthage. — Harangue de Théodore. — Déclaration de Sparte. — Fermeté de Testa, sœur de Denys. — Victoires de Denys. — Son amour pour les lettres — Sa mort. — Amitié de Damon et de Pithias. — Épée de Damoclès. — DENYS LE JEUNE. — Son règne paisible. — Arrivée de Platon à Syracuse. — Exil de Dion. — Retour de Platon à Athènes. — Son rappel à Syracuse. — Son retour en Grèce. — Haine de Dion contre Denys. — Sa descente en Sicile. — Prise de Syracuse. — Disgrâce de Dion. — Son rappel. — Son autorité. — Conspiration contre lui. — Sa mort. — Descente de Denys en Sicile. — Guerre entre Corinthe et Denys. — Caractère de Timoléon. — Son fratricide. — Ses exploits. — Exil de Denys. — Prise de Syracuse par Timoléon. — Ses nouvelles victoires. — Son jugement, — Sa retraite. — Sa cécité. — Fin de sa vie.

GÉLON.

(An du monde 3519. — Avant Jésus-Christ 485.)

Avant le règne de Xercès en Asie et de Gélon à Syracuse, les anciens auteurs ne nous ont rien transmis de certain sur l'histoire de Sicile; nous savons seulement par eux que Cléandre, tyran de Géla, ayant péri sous le poignard d'un assassin, laissa la couronne à son frère Hippocrate, qui confia le commandement de ses armées à un citoyen nommé Gélon, d'une famille sacerdotale, et plus considérable encore par son mérite personnel que par sa naissance.

Gélon se concilia, par sa vaillance et par son habileté, la faveur du peuple et de l'armée. Il enleva Camarine aux Syracusains, et se distingua par beaucoup d'autres exploits. Hippocrate mourut et laissa deux fils. Un parti républicain, assez puissant dans Géla, refusait à ces princes le trône de leur père. Gélon parut s'armer pour eux; mais, s'étant emparé de vive force de la ville, il se fit déclarer roi par le peuple. Dans ce temps Syracuse était gouvernée républicainement et déchirée par des factions : l'une d'elles, s'emparant de l'autorité, bannit un grand nombre de citoyens. Ceux-ci implorèrent la protection de Gélon : il les ramena à Syracuse, et défit leurs ennemis. Tous les citoyens, fatigués de l'anarchie et prévenus en faveur de Gélon par sa haute renommée, se soumirent à lui et lui donnèrent le trône avec un pouvoir absolu.

Les Carthaginois l'attaquèrent : repoussé d'abord par eux, il envoya demander des secours à Athènes et à Sparte ; mais sans leur aide il parvint à triompher de ses ennemis, et augmenta tellement ses forces et sa puissance, que dix ans après, lorsque Xercès attaqua la Grèce, Gélon offrit aux Athéniens et aux Spartiates deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux mille archers et deux mille frondeurs : il proposait même de payer les frais de la guerre ; mais il voulait le titre de généralissime de la Grèce. Les Grecs, désirant un allié et craignant un maître, répondirent qu'ils avaient besoin de soldats et non de généraux. Leur méfiance n'était pas mal fondée ; car, tandis que Gélon leur offrait des secours, il envoyait dans la Grèce Cadmus, chargé de riches présents, avec ordre de les offrir à Xercès dans le cas où il serait vainqueur.

Dans le même temps le roi de Perse, aussi peu sincère, sollicitait l'amitié de Gélon, et, d'un autre côté, engageait les Carthaginois à l'attaquer. De nouveaux troubles survenus les y décidèrent.

Terrillus, tyran d'Hymère, venait d'être renversé de son trône par Théron, roi d'Agrigente. Celui-ci descendait de Cadmus, fondateur de Thèbes, et avait donné sa fille en mariage à Gélon. Les Carthaginois armèrent dans le dessein apparent de faire rentrer Terrillus dans Hymère, mais avec l'intention réelle de s'emparer de la Sicile.

Gélon leva une armée de cinquante-cinq mille hommes pour soutenir son beau-père. Le plus habile général de Carthage, Amilcar, à la tête de trois cent mille guerriers, forma le siége d'Hymère. Il y établit deux camps : l'un renfermait ses vaisseaux tirés sur le rivage et gardés par des troupes de mer ; il avait placé dans l'autre son armée de terre. Ces deux camps étaient fortifiés.

Gélon, informé que l'ennemi attendait de Sélinonte un corps de cavalerie auxiliaire, donna ordre à un détachement de troupes à cheval de se présenter à l'heure désignée à la porte du camp ennemi : cette ruse réussit ; les Carthaginois accueillirent cette troupe, croyant que c'était le corps allié qu'ils attendaient. Les Syracusains, entrés dans le camp, surprirent Amilcar faisant un sacrifice, le poignardèrent et mirent le feu à sa flotte. Au même instant Gélon, à la tête de son armée, attaqua et prit de vive force l'autre camp.

Jamais victoire ne fut plus complète et ne fit autant de victimes : des trois cent mille Carthaginois la moitié périt : l'autre moitié tomba dans les fers. Vingt vaisseaux seuls retournèrent en Afrique. Tous les tyrans de Sicile recherchèrent l'amitié du vainqueur. Carthage, craignant de le voir arriver à ses portes, demanda la paix. Gélon l'accorda, et la principale condition du traité fut que les Carthaginois ne sacrifieraient plus à Saturne de victimes humaines ; trophée d'autant plus glorieux pour le roi de Syracuse, qu'il signalait, non le triomphe de l'ambition, mais celui de l'humanité.

Après avoir terminé cette guerre avec tant d'éclat, Gélon voulait secourir les Grecs contre les Perses ; mais il apprit dans ce moment la victoire de Salamine. Donnant alors un rare exemple de modération dans la prospérité, il cessa d'ambitionner la gloire des armes, et ne rechercha que la gloire plus douce et

plus solide que donne une administration juste, sage et pacifique. Il ne pressait plus l'activité des arsenaux, mais il encourageait celle des ateliers; il cessa de se montrer à la tête des armées, mais on le vit à la tête des laboureurs.

De retour à Syracuse, il convoque le peuple, l'invite à se rassembler avec ses armes; il arrive sur la place seul, sans gardes, désarmé, rend compte aux citoyens de ses dépenses, de son administration civile et militaire, de la situation de l'État, rend la liberté à la nation, et lui propose de délibérer sur la forme de gouvernement qu'elle veut choisir.

L'admiration et la reconnaissance dictent des suffrages unanimes. L'amour d'un peuple libre lui rend la couronne, l'affermit, et ordonne qu'on lui érige une statue qui le représente en habit de citoyen.

Longtemps après, Timoléon, voulant détruire tous les emblèmes de la tyrannie, renouvela l'usage antique de l'Égypte, et fit faire le procès aux rois dont les statues devaient être brisées. Le peuple les renversa toutes, mais il défendit et conserva celle de Gélon.

Ce prince ne survécut que deux ans à cette action, plus célèbre que tous ses triomphes. Son convoi fut sans pompe comme il l'avait ordonné; mais la reconnaissance publique lui bâtit un tombeau magnifique, environné de neuf tours, dans le lieu où sa femme Démarète fut inhumée. Depuis, les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent ce monument; mais, tant qu'on honorera la vertu, la mémoire de Gélon sera respectée.

Le père de Gélon était grand-sacrificateur; il avait quatre fils. Un oracle ayant prédit que trois d'entre eux parviendraient à la tyrannie, le pontife désolé s'écria : « Puissent plutôt mes fils être accablés des plus grands malheurs » que d'acquérir une telle fortune aux dépens de la liberté! »

L'oracle, de nouveau consulté par lui, répondit qu'il ne devait pas désirer d'autres châtiments pour ses enfants que le trône, et qu'ils seraient assez punis par les traverses et les inquiétudes inséparables de la royauté. La vertu de Gélon démentit cette prédiction, mais le sort de ses deux frères la vérifia. Ce prince fut peut-être le seul que la fortune rendit meilleur au lieu de le corrompre. Il s'empara d'abord injustement du trône de Géla; mais il expia cette violence par sa sagesse, et rendit la liberté à Syracuse. Administrateur habile, il augmenta la population de cette ville en y transportant les habitants de Mégare et de Camarine. Par ses ordres et par son exemple, les Syracusains sortirent de l'oisiveté; et leur territoire devint si fertile qu'ils furent en état d'envoyer une immense quantité de blé aux Romains que désolait une affreuse disette. Les Carthaginois captifs augmentèrent l'activité des travaux publics. Gélon, pour faire la guerre à Carthage, avait levé sur ses peuples un impôt considérable. On murmurait : le roi, toujours accessible aux plaintes, convertit l'impôt en emprunt, et le rendit fidèlement.

On lui reprochait de ne point aimer les arts. Peut-être négligea-t-il la musique et la poésie dans un temps où il trouvait Syracuse trop disposée à la mollesse; mais il encouragea l'architecture, et employa les dépouilles des Carthaginois à bâtir deux temples en l'honneur de Proserpine et de Cérès.

Avide de tous les genres de gloire, il remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Son règne fut doux et juste, et les républicains ne purent lui reprocher que d'avoir fait trop longtemps aimer la monarchie.

HIÉRON ET THRASYBULE.

(An du monde 3526. — Avant Jésus-Christ 478.)

Hiéron, qui occupait le trône de Géla, succéda à son frère Gélon. Son amour pour les lettres faisait espérer un règne sage et doux ; mais les courtisans, qui opposent presque toujours leurs intérêts privés à l'intérêt public, et qui corrompent les rois afin de les dominer, l'enivrèrent du poison de la flatterie, le rendirent avide pour enrichir sa cour, injuste en lui faisant préférer la faveur au mérite, et violent parce qu'ils lui firent envisager comme factieux ceux qui se plaignaient avec justice, ou qui disaient courageusement la vérité.

Les voluptés dérangèrent la santé de Hiéron : forcé d'écarter les plaisirs, ils laissèrent place à la réflexion. Ses entretiens avec Simonide, Pindare, Bacchylide et Épicharme éclairèrent son esprit et adoucirent ses mœurs. Simonide eut principalement la gloire de le ramener à la vertu, fait honorable qui nous est rappelé par un traité de Xénophon sur la manière de gouverner. Cet ouvrage portait le titre de *Hiéron;* c'est un dialogue entre ce prince et Simonide. Le roi déplore le malheur pour un monarque d'être privé d'amis; le poète trace tous les devoirs des rois. On y trouve cette belle maxime : « La gloire d'un souverain » est non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui. Il doit disputer avec » les autres rois non à qui courra le plus vite aux jeux Olympiques, mais à qui » rendra ses peuples plus heureux. »

Hiéron fit la guerre avec succès, il prit Catane et Naxe, et mourut après avoir régné onze ans. Thrasybule, son frère, le remplaça, et parut n'hériter que de ses défauts : ses vices firent regretter plus vivement les vertus qu'avaient fait éclater ses deux frères. Esclave de ses favoris et de ses passions, il fut le bourreau de ses sujets, bannit les uns, dépouilla les autres, punit la vérité par l'exil, et la plainte par les supplices. Les Syracusains, excédés, appelèrent à leur secours les habitants des villes voisines. Thrasybule se vit assiégé dans Syracuse : presque tous les princes cruels sont lâches; il résista faiblement, capitula, quitta la ville, où il n'avait régné qu'un an, et se retira à Locres. On ne dit rien de la durée ni de la fin de sa vie; Syracuse l'oublia, reprit sa liberté, et prospéra sous le gouvernement populaire jusqu'au temps où Denys y rétablit la tyrannie. Cet intervalle dura soixante ans.

Pour consacrer le souvenir de la délivrance des Syracusains, le peuple érigea une statue colossale à Jupiter-Libérateur, et ordonna de célébrer tous les ans une fête solennelle, dans laquelle on devait immoler aux dieux quatre cent cinquante taureaux qui servaient ensuite à nourrir les pauvres dans un festin public.

Quelques partisans de la tyrannie excitèrent depuis des troubles : ils furent

vaincus; et pour réprimer l'ambition des ennemis de la démocratie, on fit une loi semblable à l'ostracisme d'Athènes. On la nommait *pétalisme*, parce que les citoyens donnaient leurs suffrages sur une feuille d'olivier.

Deucétius, chef des peuples qu'on appelait proprement Siciliens, les rassembla en corps de nation, et bâtit la ville de Polissa près du temple des dieux nommés *Palici*. Il servait d'asile aux esclaves maltraités par leurs maîtres. Ce temple jouissait d'une grande renommée; on croyait que les serments qu'on y prêtait étaient plus sacrés qu'ailleurs, et que leur violation attirait un châtiment certain. Deucétius soumit quelques villes voisines, et étendit sa puissance par plusieurs victoires; mais enfin, dans une bataille contre les Syracusains, il se vit abandonné par toute son armée qui prit la fuite. Ne consultant alors que son désespoir il entra seul de nuit à Syracuse. Le lendemain matin, les habitants furent surpris, en arrivant sur la place, de voir prosterné au pied des autels ce prince, leur ennemi, jusque là si redoutable et si souvent vainqueur, et de l'entendre déclarer qu'il leur abandonnait sa vie et ses États.

Les magistrats convoquent l'assemblée; les citoyens accourent en foule. Quelques orateurs véhéments excitent les passions du peuple, retracent les maux passés, et demandent, pour expier tant de sang répandu, la mort d'un ennemi public, que le Ciel lui-même semblait livrer à leur vengeance. Cette proposition glaça d'horreur les anciens sénateurs : l'un de ces sages vieillards dit qu'il ne voyait plus dans Ducétius un ennemi, mais un suppliant dont la personne devenait inviolable; qu'écraser ainsi le malheur, ce serait à la fois une bassesse et une impiété. Il ajouta qu'en croyant plaire à Némésis, on s'attirerait son juste courroux, et qu'il fallait au contraire profiter de cet événement pour prouver la clémence et la générosité des Syracusains.

Tout le peuple se rangea à cet avis : on désigna à Ducétius, pour lieu de son exil, Corinthe, métropole de Syracuse, et on lui assura dans cette ville une subsistance honorable.

Depuis que Syracuse eut recouvré sa liberté, jusqu'au moment où Denys la lui enleva, l'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un grand événement, celui de l'invasion des Athéniens sous la conduite de Nicias : avec une armée nombreuse, ils formèrent le siége de Syracuse. Les habitants, secourus par plusieurs villes alliées, et commandés par le brave Hermocrate, résistèrent vaillamment; mais, malgré leur courage, ils se voyaient enfin réduits à capituler, lorsqu'une armée lacédémonienne, sous les ordres de Gylippe, défit la flotte des Athéniens, tua ou prit tous leurs soldats, et fit périr leur chef. Cette guerre désastreuse, conseillée par Alcibiade, justifia son exil, et fut la cause de la ruine de sa patrie. (An du monde 3591.)

DENYS LE TYRAN.

(An du monde 3598. — Avant Jésus-Christ 406.)

Les revers ralentissent, mais n'éteignent point l'ambition : Carthage avait réparé ses pertes et accru sa puissance ; pour les États comme pour les hommes, la soif des richesses s'irrite en se satisfaisant, et la fertilité de la Sicile tentait sans cesse l'avidité des opulents Carthaginois : ils envoyèrent de nouveau dans cette île une forte armée. Le vaillant Hermocrate déploya contre eux le même courage qui l'avait fait triompher des Athéniens ; il combattit souvent avec succès, et défit en plusieurs rencontres ses nouveaux ennemis.

Un jeune homme, destiné à opprimer sa patrie, Denys de Syracuse, la servait alors avec zèle ; il se faisait distinguer dans l'armée par son intelligence et son intrépidité : les uns lui attribuaient une noble origine, les autres une basse extraction.

La gloire des exploits d'Hermocrate excita la jalousie de ses compatriotes : l'ombre n'est pas plus inséparable du corps que l'envie ne l'est du mérite ; une faction le fit condamner à l'exil. Indigné de cette injustice, il voulut rentrer à Syracuse à main armée, et punir ses ennemis ; mais il périt dans le combat. Denys, qui l'accompagnait, fut blessé dans cette action ; et, pour apaiser la colère du peuple, ses parents répandirent le bruit de sa mort. Il ne reparut dans Syracuse que lorsque le temps, qui calme tout, eut assoupi les passions.

Les Carthaginois, profitant des dissensions de cette république, attaquèrent Agrigente, une des plus opulentes et des plus belles villes de Sicile. On y admirait un temple dédié à Jupiter, qui avait trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur et cent vingt de hauteur. Pour juger de la richesse de ses habitants, il suffit de savoir qu'ils avaient creusé hors de la ville un lac d'un quart de lieue de tour, et profond de trente pieds. L'un de ses citoyens, Exénète, vainqueur aux jeux Olympiques, rentra dans Agrigente avec trois cents chars attelés de chevaux blancs. Un autre, nommé Gillias, possédait un vaste palais ouvert en tout temps aux voyageurs. Cinq cents cavaliers, maltraités par un orage, se réfugièrent un jour chez lui ; il les défraya tous, et leur distribua des armes et des habits.

Les Carthaginois s'emparèrent de cette grande cité, et la chute d'Agrigente répandit la terreur dans toute la Sicile. Le peuple de Syracuse murmurait contre les magistrats qui ne l'avaient pas secourue ; mais, comme on les craignait, personne n'osait prendre la parole pour les accuser. Denys, sortant alors de sa retraite, s'élance à la tribune, et reproche aux chefs de la république leur coupable inertie. On le condamna d'abord à une amende comme séditieux ; ne pouvant alors continuer à parler qu'après l'avoir payée, un riche citoyen, l'historien Philiste, vint à son secours, et lui prêta sur-le-champ l'argent nécessaire.

Denys, après avoir satisfait à la loi, reprit la parole. Nourri dans l'étude des lettres, exercé à l'éloquence, il retraça pathétiquement la gloire et les malheurs

d'Agrigente; il imputa tous les maux de la Sicile à la trahison des chefs de l'armée, à l'orgueil et à l'avidité des grands, enfin à la vénalité des magistrats, corrompus par l'or des Carthaginois. Il indiqua pour unique remède la déposition des coupables et la nomination d'autres chefs, choisis dans le sein du peuple et dans les rangs des amis de la liberté.

Ce discours, qui plaisait aux passions, exprimait des désirs formés depuis longtemps par la multitude, mais comprimés par la crainte. Un applaudissement unanime y répondit : on déposa les chefs de la république; on en nomma de nouveaux, et Denys fut placé à leur tête.

Les généraux étaient plus difficiles à renverser. Il travailla par de sourdes et longues menées à les rendre suspects; mais, fatigué de la lenteur de cette mesure, il prit un moyen plus prompt et plus efficace. Les troubles de Syracuse avaient fait exiler une foule de citoyens qui regrettaient amèrement leurs biens et leur patrie; et, comme on devait alors lever de nouvelles troupes contre les Carthaginois, Denys représenta que ce serait une folie que de payer des soldats étrangers, quand il existait tant de Syracusains brûlant du désir de mériter leur réhabilitation par leurs services. Il obtint ainsi le rappel des bannis qui grossirent et fortifièrent son parti.

Dans le même temps, la ville de Géla demandait qu'on augmentât sa garnison. Deux factions la divisaient alors : celle du peuple et celle des riches. Denys s'y rendit avec trois mille hommes. Le premier masque des tyrans est presque toujours populaire; il se déclara contre les riches, les fit condamner à mort, confisqua leurs biens, doubla la solde de ses troupes, et paya la garnison commandée par le Lacédémonien Dexippe.

Tout lui réussit dans cette entreprise; mais il échoua contre l'incorruptibilité de Dexippe, qui refusa de s'associer à ses projets.

Denys, revenu à Syracuse, fut reçu en triomphe par le peuple; mais, opposant alors à la joie publique un maintien triste et sévère, il dit à ses concitoyens : « Tandis qu'on vous amuse par de vains spectacles pour vous cacher les dangers » qui vous menaçent, Carthage se prépare à vous attaquer. L'ennemi sera bientôt à vos portes, et la trahison est dans vos murs. Vos généraux vous donnent » des fêtes, et laissent vos troupes manquer de pain. L'ennemi ne déguise plus » ses perfides espérances; le général carthaginois vient de m'envoyer un officier » pour m'engager à suivre l'exemple de mes collègues, et pour m'inviter, sous » l'appât des plus fortes récompenses, à trahir ma patrie en faveur de Carthage. » Incapable de cette lâcheté, je prévois que les fautes de ceux qui partagent » avec moi le commandement me rendront en apparence complice de cette » infamie : je renonce aux dignités que vous m'avez conférées; j'aime mieux » abdiquer le commandement que de me voir soupçonner d'intelligence avec » des traîtres. »

A ces mots, le peuple, toujours enclin à la méfiance, devint furieux, et s'écria qu'il fallait agir comme du temps de Gélon, pour sauver la patrie; et, sans prendre le temps de réfléchir, il proclame Denys généralissime, et lui donne un pouvoir absolu.

Denys sentit qu'il fallait se hâter d'achever son entreprise, de peur que le peuple, surpris de ce qu'il avait fait, ne s'aperçût qu'il s'était donné un maître. Il invita tous les citoyens au-dessous de quarante ans à se rendre, avec des vivres pour trente jours, à Léontium, ville remplie de déserteurs et d'étrangers, se doutant bien que la plupart des Syracusains, et surtout les plus riches, ne le suivraient pas. Il partit en effet avec peu de monde, et campa près de Léontium. Tout à coup, pendant la nuit, on entend au milieu du camp un grand tumulte excité par des émissaires de Denys. Il feint d'être effrayé, se lève à la hâte, sort du camp, et court se réfugier dans la citadelle de Léontium avec les soldats qui lui étaient le plus dévoués.

Au point du jour, il rassemble le peuple, se plaint de la haine que lui attire sa fidélité, assure qu'on a tenté de l'assassiner, et demande qu'on lui permette, pour sa sûreté, de prendre six cents gardes près de sa personne. La multitude fait rarement des conjurations, mais y croit facilement : elle lui accorde les six cents hommes qu'il désire ; il en prend mille, les arme, les paie magnifiquement, fait de grandes promesses aux soldats étrangers, renvoie à Sparte Dexippe dont il se méfiait, rappelle près de lui la garnison de Géla dont il était sûr, attire sous ses drapeaux tous les déserteurs, les gens sans aveu, les exilés, les criminels : avec ce cortége, digne d'un tyran, il rentre dans Syracuse. Le peuple, consterné, craignant à la fois Denys, son escorte et les Carthaginois, baisse en silence la tête sous le joug.

Denys, pour affermir son autorité, épouse la fille d'Hermocrate, dont on chérissait la mémoire, donne sa sœur à Polixène, beau-frère de ce général, fait sanctionner dans une assemblée publique toutes ses opérations, et envoie au supplice Daphné et Démarque, citoyens courageux qui seuls s'étaient opposés à son usurpation. Ce fut ainsi que de simple greffier il devint tyran de Syracuse.

Bientôt on apprit que les Carthaginois assiégeaient Géla : Denys la secourut faiblement, et se borna, sans combattre, à favoriser la fuite d'une partie des habitants qui en sortaient ; l'ennemi égorgea le reste. Cet événement fit soupçonner Denys d'intelligence avec Imilcon. Peu de temps après, les citoyens de Camarine abandonnèrent leur ville, pour éviter le sort des habitants de Géla.

La vue de ces victimes, ruinées par l'ennemi, et si mal protégées par le tyran, excita une sédition dans son camp. Une partie de ses troupes l'abandonna et revint à Syracuse. Ces soldats furieux pillèrent le palais de Denys, outragèrent sa femme et la firent mourir par leurs violences.

Les riches et les grands de Syracuse, saisissant cette occasion, se révoltent et envoient des cavaliers pour tuer le tyran. Ses soldats étrangers le défendent ; il arrive avec cinq cents hommes, met le feu aux portes de la ville, y pénètre et fait massacrer tout le parti aristocratique qui lui en défendait l'entrée.

Sur ces entrefaites, Imilcon envoya un héraut à Syracuse pour négocier : on signa un traité par lequel Carthage accorda la paix à condition qu'elle garderait une partie de la Sicile et que Syracuse resterait sous le pouvoir de Denys.

Cette convention confirma les anciens soupçons, et fit croire généralement que, pour régner, Denys avait vendu sa patrie. Cette paix fut conclue l'an du monde 3600, quatre cent quatre ans avant Jésus-Christ, à l'époque de la mort de Darius-Nothus.

Certain d'être haï, Denys ne crut pouvoir régner que par la crainte sur la majorité de ses sujets, qu'il regardait comme ses ennemis il immola les uns pour effrayer les autres, fortifia un quartier de la ville qu'on appelait l'Isle, le flanqua de tours, bâtit une citadelle, y logea de préférence les étrangers, fit construire dans cette enceinte beaucoup de boutiques, mit en place toutes ses créatures, donna les meilleures terres des proscrits à ses favoris, et partagea le reste entre les citoyens et les mercenaires.

Ayant assuré de cette sorte sa domination, il s'occupa à consoler les Syracusains, par un peu de gloire, de la perte de leur liberté. Il se mit à la tête de son armée, et subjugua plusieurs peuples qui dans la dernière guerre avaient donné des secours aux Carthaginois. Tandis qu'il assiégeait Herbérine, les troupes syracusaines qui étaient avec lui se révoltèrent, armèrent les bannis, et le forcèrent de se retirer à Syracuse avec ses soldats restés fidèles.

Les révoltés le suivirent, s'emparèrent de l'Épipole, lui fermèrent toute communication avec la campagne, mirent sa tête à prix, et promirent le droit de cité aux étrangers qui l'abandonneraient. Ils en gagnèrent beaucoup par ce moyen. Avec leur secours et quelques alliés ils formèrent le siége de la citadelle. Denys, réduit à l'extrémité, avait tellement perdu l'espoir de se sauver, qu'il délibérait avec ses amis sur le genre de mort qui devait terminer ses jours. Dans cet instant Philiste lui reproche son désespoir, relève son courage, et le détermine à tenter encore la ruse et la force. Denys négocie; il demande aux rebelles la permission de sortir de la ville avec les siens : on le lui permet, et on lui accorde cinq vaisseaux. La nécessité de les équiper lui fait gagner du temps : les Syracusains, dans une fausse sécurité, désarment une partie de leurs troupes. Denys avait fait appeler secrètement des Campaniens en garnison dans les places appartenant aux Carthaginois. Ils arrivent au nombre de quinze cents, forcent les portes, et s'ouvrent un passage jusqu'à la citadelle. Le découragement s'empara des Syracusains; Denys, saisissant le moment favorable, fait une sortie impétueuse, renverse ce qui se trouve sur son passage, disperse ses ennemis, et s'empare de la ville. Instruit par l'expérience du danger des excès, il arrête le carnage, promet l'oubli du passé, et congédie les Campaniens.

Dans ce même temps, les Lacédémoniens, qui venaient de ruiner la liberté d'Athènes, envoyèrent des ambassadeurs à Syracuse pour y fortifier la tyrannie.

Denys, craignant une nouvelle révolte, profita du moment où les citoyens étaient à la moisson pour fouiller toutes les maisons et pour enlever les armes. Revenant ensuite au projet d'illustrer sa patrie qu'il asservissait, il s'empara de Naxe, de Catane, de Léontium, enrichit Syracuse par ses trophées, et forma le dessein de se rendre maître de Rhège. Une sédition qui éclata parmi ses troupes le força d'y renoncer.

Apprenant alors que les garnisons carthaginoises étaient très-affaiblies par une maladie contagieuse, il crut le moment favorable pour chasser ces dangereux ennemis de la Sicile, et s'y prépara. On vit tout à coup Syracuse changer de face. Ce n'était plus cette ville occupée de fêtes, de cérémonies, de spectacles; elle ne paraissait plus qu'un vaste arsenal. Partout on fabriquait des armes, on construisait des machines, on équipait des galères, on exerçait des soldats. En peu de temps, cent cinquante mille hommes furent levés et armés. Denys, métamorphosé lui-même, se montrait sage, doux et clément : on croyait voir un autre homme.

Voulant se faire des alliés, il demanda en mariage la fille d'un riche citoyen de Rhège, qui lui répondit qu'on n'avait que la fille du bourreau à lui accorder. Cette raillerie coûta cher par la suite aux habitants de Rhège. Mieux accueilli à Locres, il épousa Dorisque, fille d'un homme puissant de cette ville. Il se maria aussi avec une Syracusaine nommée Aristomaque, fille d'Hyparinus et sœur de Dion, citoyen généralement considéré par ses talents et par ses vertus.

Ce double mariage était contraire aux mœurs d'Occident; mais Denys se plaçait au-dessus des lois. Il traita ses deux femmes avec douceur, parut les aimer également, et commanda à ses trésoriers de leur donner, ainsi qu'à Dion, tout l'argent qu'ils demanderaient.

Dion s'était formé à l'école de Platon. Espérant éclairer Denys par les lumières de la philosophie, et lui faire sentir l'évidente nécessité d'unir la morale à la puissance, pour son bonheur propre comme pour la félicité publique, il engagea Platon à venir à Syracuse, et fit entrer la sagesse dans le palais de la tyrannie.

Denys accueillit favorablement le philosophe, mais n'adopta pas ses principes. Un jour il se permit, en présence de Dion, des railleries sur le règne de Gélon. Dion lui dit : « Respectez la mémoire de ce grand prince. On vous a » permis de régner, parce que Gélon a fait aimer la monarchie, et vous, qui la » faites haïr, peut-être priverez-vous d'autres princes du trône. »

Denys, ayant achevé ses préparatifs, rassembla le peuple, et lui proposa de déclarer la guerre à Carthage, assurant que c'était plutôt la prévenir que la commencer.

Le peuple approuva unanimement son dessein. Syracuse haïssait d'autant plus Carthage qu'elle croyait lui devoir son tyran. Aussi la guerre commença avec la fureur de la haine : à son signal, la populace, dans toutes les villes, pilla et massacra les marchands carthaginois.

Denys se voyait à la tête de quatre-vingt mille hommes; sa flotte montait à deux cents galères et cinq cents barques. Ses succès furent rapides; il prit la plupart des villes soumises aux Carthaginois ou à leurs alliés.

L'année suivante, Carthage envoya en Sicile une armée de trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon; Magon commandait une flotte de quatre cents galères. Ils se rendirent maîtres d'Éryx et de Messène; presque toute la Sicile abandonna Denys. Ce prince, ayant résolu d'attaquer l'ennemi, ordonna

à son amiral Leptine de l'attendre à Catane. Cet officier n'obéit pas, fut battu et mis en fuite. Denys se trouva forcé de retourner à Syracuse, que Magon bloquait par mer. Imilcon l'y suivit, et plaça sa tente dans un temple de Jupiter près de la ville.

Magon s'empara des deux petits ports; Imilcon se rendit maître du faubourg d'Achradine, pilla les temples de Cérès, de Proserpine, ravagea les champs et détruisit tous les tombeaux, sans épargner celui de Gélon et de Démarète. Mais bientôt Polyxène, beau-frère du tyran, lui amena des secours de Grèce et d'Italie. La flotte syracusaine défit la flotte ennemie.

Denys se trouvait alors absent pour rassembler des vivres. Les Syracusains, fiers de leur victoire, s'ameutèrent pour reprendre leur liberté. Comme ils étaient réunis, le tyran arrive, et veut d'abord féliciter le peuple sur sa victoire.

Un citoyen nommé Théodore l'interrompt : « On nous fait, dit-il, de vains » compliments pour flatter notre orgueil; on nous berce de l'espoir d'obtenir » la paix et de nous délivrer de nos ennemis; mais la servitude est-elle une » paix? et connaissons-nous de plus cruels ennemis que notre tyran? Imilcon » vainqueur ne nous imposerait qu'un tribut; Denys s'enrichit de nos biens et » se nourrit de notre sang. Ses tours nous emprisonnent; ses satellites étran- » gers nous outragent; ils irritent contre nous les dieux en pillant leurs tem- » ples. Prouvons à Sparte et à nos alliés que nous ne sommes pas indignes du » nom de Grecs, et que nous aimons la liberté comme eux. Si Denys veut » s'exiler, ouvrons-lui nos portes; s'il veut régner, montrons-lui notre indé- » pendance et notre courage. »

Le peuple ému, mais incertain, fixait en silence ses regards sur les envoyés de Sparte. Phérécide, lacédémonien, chef de la flotte, monte précipitamment à la tribune. Le nom de Sparte annonçait un discours énergique pour la liberté; mais quelles furent la surprise et la consternation publiques, lorsque Phérécide déclara que sa république l'avait envoyé pour secourir Syracuse contre Carthage, et non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité !

Ce discours imprévu répandit le découragement; et, la garde du tyran arrivant sur ces entrefaites, l'assemblée se sépara. Cette tentative infructueuse eut cependant un grand résultat. Denys, effrayé de la haine qu'il inspirait, s'efforça de se rendre populaire, de gagner par des largesses ceux qu'il ne pouvait vaincre par ses rigueurs, et de se concilier les esprits par une bienveillance plus adroite que sincère.

On peut rarement vaincre son caractère. Denys, même lorsqu'il voulait gouverner en bon roi, laissait souvent apercevoir le tyran. Sur un simple soupçon, il menaça les jours de son beau-frère Polyxène; celui-ci prit la fuite. Denys, furieux de voir échapper sa victime, fit de violents reproches à sa sœur Testa de ne l'avoir pas averti du départ de Polyxène : « Croyez-vous, lui répondit- » elle, que je sois assez lâche pour n'avoir pas accompagné mon époux, si j'a- » vais connu ses dangers et appris son départ ? Je l'ignorais. Soyez certain que » j'aimerais mieux être nommée dans tout autre pays la femme du banni Po- » lyxène, que d'être appelée ici la sœur du tyran. »

Une si noble fierté força Denys à l'admiration; et la vertu de cette princesse lui attira tant d'estime, que les Syracusains, après la destruction de la tyrannie, lui conservèrent les honneurs, le rang et le traitement de reine. Lorsqu'elle mourut, le deuil fut général, et tous les citoyens assistèrent à ses funérailles.

Tandis que la tyrannie opprimait Syracuse, un fléau qu'on peut lui comparer, mais plus rapide encore, la peste, fit de grands ravages dans l'armée cathaginoise. Denys en profita : il attaqua les ennemis par terre et par mer, en fit un grand carnage, et détruisit presque toute leur flotte. Imilcon lui offrit cinq cents talents pour obtenir la liberté de se retirer. Denys accorda cette liberté aux Carthaginois et non à leurs alliés. Imilcon se retira précipitamment; les Barbares qu'il abandonnait furent tous tués ou pris. Les Ibériens seuls capitulèrent; on les incorpora à la garde royale. Ainsi Carthage vit son orgueil humilié au moment où elle se croyait maîtresse de la Sicile.

Denys étendit ses conquêtes dans toute la contrée. Il menaça ensuite Rhège, et tous les Grecs d'Italie formèrent une ligue contre lui. Les Gaulois, dont l'ambition convoitait l'Italie, offrirent leur appui au tyran de Syracuse. Magon revint en Sicile, fut de nouveau battu, et signa la paix. Cette guerre terminée, Denys porta ses armes en Italie, y gagna une grande victoire, et fit dix mille prisonniers. Il les envoya sans rançon, et conclut un traité avec ses ennemis. Rhège fut seule exceptée; il attaqua vivement cette ville, et reçut une blessure pendant le siége. Les habitants, privés de vivres et réduits à la dernière extrémité, se rendirent. Il donna la liberté à ceux qui se rachetaient, et vendit les autres. Phytta, qui avait engagé la ville à se défendre, éprouva toute la rigueur du tyran; il le fit attacher à un poteau et battre de verges. Pour aggraver son supplice, il lui apprit qu'on venait de jeter son fils dans la mer. « Mon fils, répondit » ce père infortuné, est plus heureux que moi d'un jour. »

La vanité de Denys ambitionnait tous les genres de goire; il voulait conquérir la palme des lettres comme celle des armes. Ce noble sentiment tempéra quelquefois ses vices, et lui arracha souvent des marques d'estime pour les généreux courages qui lui résistaient.

Il n'aimait pas la vertu; mais il admira et respecta celle de ses deux femmes. L'industrie et les talents recevaient de lui des encouragements et des récompenses; et s'il commit autant de cruautés que la plupart des tyrans, il développa aussi de grandes qualités dont ils étaient privés.

Sa rigueur comme roi le fit haïr; sa vanité comme poète le rendit ridicule. Il envoya à Olympie son frère Théaride, pour disputer en son nom le prix de la course et de la poésie. La magnificence de ses équipages, la voix sonore des lecteurs qu'il avait choisis, attirèrent d'abord un applaudissement général. Mais lorsqu'on entendit ses vers, ils excitèrent un rire universel. Ses chars, mal conduits, se brisèrent contre une borne, et la galère qui ramenait ses envoyés fut battue par une tempête et désemparée.

La flatterie de sa cour le consola des rigueurs de l'opinion publique. Cependant, ayant lu un jour au poète Phyloxène une pièce de vers, celui-ci la critiqua librement. Le prince, irrité, l'envoya dans une prison qu'on nommait *les*

Carrières. Quelques grands ayant intercédé pour lui, Denys le remit en liberté et l'invita même à dîner. Pendant le repas, le roi lut encore des vers, et demanda à Phyloxène son avis. Celui-ci répondit en souriant : « Qu'on me ramène » aux Carrières. » Cette plaisanterie demeura impunie.

Il fut plus sévère pour Antiphon. Le prince demandait quelle était la meilleure espèce d'airain; Antiphon dit que c'était celui dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton : ce trait lui coûta la vie.

Un second échec littéraire à Olympie irrita tellement Denys, que plusieurs de ses amis périrent victimes de sa fureur. Pour se distraire de ses chagrins, il fit une expédition en Épire, et rétablit sur le trône Alceste, roi des Molosses. Une irruption en Toscane, et le pillage d'une ville et d'un temple, lui valurent quatre cents talents. Ayant entrepris une autre guerre contre les Carthaginois, il perdit une bataille, où son frère Leptine fut tué, et il se vit obligé de céder plusieurs places en Sicile à ses ennemis.

De tous les triomphes de Denys, celui dont il jouit avec le plus d'ivresse fut le prix qu'il remporta dans Athènes aux fêtes de Bacchus. Il y avait envoyé une tragédie pour le concours; on le proclama vainqueur. Il est impossible de peindre ses transports; il ordonna de rendre de publiques actions de grâces aux dieux; il ouvrit les prisons, prodigua ses trésors; toutes les maisons étaient en fête; tous les temples fumaient d'encens : dans sa joie, il se livra tellement aux excès de la table, qu'une indigestion le mit à l'extrémité.

Il avait eu plusieurs enfants de ses deux femmes. Dion voulait qu'il préférât ceux d'Aristomaque, et disait que cette princesse étant syracusaine, devait l'emporter sur une étrangère. Un autre parti, puissant dans la cour, soutenait le jeune Denys, fils de la Locrienne Dorisque. Le tyran l'avait déjà désigné pour son successeur; mais comme les conseils de Dion semblaient faire impression sur son esprit, les médecins, craignant qu'il ne revînt sur sa décision, lui donnèrent un narcotique qui le fit passer du sommeil à la mort. Il était âgé de cinquante-huit ans.

Ce prince respectait aussi peu les dieux que les hommes : revenant à Syracuse avec un vent favorable, après avoir pillé le temple de Proserpine à Locres : « Vous voyez, dit-il, comme les dieux favorisent les sacriléges. » Une autre fois, il dépouilla la statue de Jupiter d'un manteau d'or massif, assurant *que ce vêtement était trop lourd en été, et trop froid en hiver.* Il y substitua un manteau de laine, *propre à toutes les saisons.*

Il enleva à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il n'était pas convenable qu'un fils portât de *la barbe quand son père n'en avait pas.* Dans la plupart des temples on avait placé des tables d'argent avec cette inscription : *Aux bons dieux;* il s'en empara, voulant, dit-il, profiter de leur bonté. Ces dieux étaient représentés le bras tendu et tenant à la main des coupes et des couronnes d'or : il s'en saisit, disant que c'était folie de demander sans cesse des biens aux dieux, et de les refuser lorsqu'ils étendaient la main pour les offrir.

La crainte, inséparable de la tyrannie, lui inspirait une méfiance qui le

rendait plus malheureux que ses victimes. Son barbier s'étant vanté de porter quand il le voulait le rasoir à la gorge du tyran, il le fit périr. Depuis ce temps, ses filles seules le rasèrent. Quand elles furent vieilles elles lui brûlaient la barbe avec des coquilles de noix.

Il faisait fouiller les appartements de ses femmes avant d'y entrer. Son lit était environné d'un fossé profond; un pont-levis en ouvrait le passage. Son frère et ses enfants ne pénétraient chez lui que visités et désarmés.

Quoiqu'il ne goûtât point les plaisirs de l'amitié, il en sentait le prix. Ayant condamné à mort un citoyen nommé Damon, celui-ci demanda un sursis et la permission de faire avant de mourir un voyage nécessaire. Pythias, son ami intime, offrit de se mettre en prison à sa place, et répondit de l'exactitude de son retour. Le temps prescrit était presque entièrement écoulé; l'instant fatal approchait; Damon ne revenait point. Tout le monde tremblait pour la vie de Pythias; celui-ci, calme et serein, ne témoignait aucune inquiétude et disait que son ami arriverait au moment fixé. L'heure sonna; Damon parut et se jeta dans les bras de Pythias. Denys, versant des larmes d'attendrissement, accorda la vie à Damon, et demanda comme faveur aux deux amis d'être reçu en tiers dans leur amitié.

Le roi ne s'aveuglait pas sur sa position. Un de ses courtisans, Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur du prince, sa richesse, sa puissance, la magnificence de son palais et la variété des plaisirs dont il jouissait. « Puisque vous » enviez mon bonheur, lui dit Denys, je veux vous mettre à portée de le goû- » ter. » Il le plaça sur un lit d'or, lui fit servir un festin magnifique, et l'environna d'esclaves de la plus rare beauté prêts à exécuter tous ses ordres.

Damoclès respirant les parfums les plus exquis, voyant à sa disposition les mets les plus délicats, paraissait dans l'ivresse de la joie; tout à coup, en levant les yeux, il aperçoit la pointe d'une lourde épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plafond que par un crin de cheval. Le plaisir disparaît; la terreur le remplace; il ne voit plus que la mort, et demande pour unique grâce qu'on le délivre promptement d'une volupté si menaçante et d'un bonheur si périlleux. Quelle effrayante image de la tyrannie, surtout quand elle est tracée par le plus habile et le plus fortuné des tyrans!

DENYS LE JEUNE.

(An du monde 3618. — Avant Jésus-Christ 386.)

Les exploits de Denys, sa popularité dans les derniers temps de sa vie, la richesse de l'État et l'habitude de l'obéissance semblaient avoir familiarisé les Syracusains avec la tyrannie. Denys le Jeune monta sans obstacle sur le trône, et succéda paisiblement à son père. Il montra d'abord autant de douceur et de nonchalance que son prédécesseur avait déployé d'activité et de sévérité. Les talents de Dion pouvaient être très-utiles au roi, à qui il proposa d'aller négocier la paix en Afrique, ou, s'il préférait la guerre, de commander les armées

et d'équiper à ses frais cinquante galères. Son zèle, bien accueilli par le roi, et mal interprété par les courtisans, devint bientôt suspect. Ces lâches flatteurs, au lieu de louer sa générosité, firent craindre sa puissance. Dion ne partageait pas leurs débauches, et voulait préserver le roi du poison de leurs conseils. Ils le représentèrent à Denys comme un rival dangereux et comme un censeur importun. Il est vrai que la rigidité de ses formes effrayait la jeunesse et rendait sa vertu moins persuasive. Platon, son maître, lui reprochait la rudesse de son caractère, et parvint à l'adoucir.

Le roi aimait les lettres et les arts : bon et familier avec ceux qui l'approchaient, ses amis prenaient facilement sur lui un grand empire. Dion, qui le savait, lui inspira un vif désir de voir Platon. Ce philosophe résista longtemps à ses instances; mais l'espoir de faire un grand bien aux hommes, en adoucissant la tyrannie, le détermina.

Son arrivée à Syracuse répandit l'effroi parmi les courtisans, qui croyaient déjà voir la renaissance de la liberté et la réforme des abus. Ils lui opposèrent avec adresse Philiste l'historien, homme d'État habile, partisan des priviléges des grands et du pouvoir arbitraire : on le rappela de son exil.

Le roi reçut Platon avec honneur. Son esprit le charma, et en peu de temps son amitié pour lui devint une passion. Il ne pouvait plus vivre sans Platon, et ne voulait rien faire que par ses avis. La cour, changeant de décoration comme un théâtre, semblait transformée en académie.

Au milieu d'un sacrifice, le héraut ayant dit, selon la coutume : « Puissent les dieux maintenir longtemps la tyrannie et conserver le tyran! » Denys s'écria : « Ne cesseras-tu jamais de me maudire! » Cette exclamation consterna Philiste et ses amis. Ils s'appliquèrent à décrier Dion et Platon, et à miner leur crédit. « Autrefois les Athéniens, disaient-ils au prince, n'ont pu prendre » Syracuse avec cinquante mille hommes, et aujourd'hui un seul de leurs » sophistes va vous détrôner, et vous donner, en échange d'une autorité réelle, » une souveraineté bien chimérique, que leur académie ne peut pas même » définir. »

Le hasard vint au secours de leurs intrigues. On intercepta des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, et dans lesquelles il les invitait, pour parvenir à faire une paix solide, à ne pas négocier avec Denys, sans qu'il fût présent aux conférences : on fit envisager au roi cette correspondance comme une trahison.

Ce prince, ayant caché quelques jours son ressentiment, engagea Dion à se promener avec lui, le conduisit au bord de la mer, lui montra ses lettres, lui adressa de vifs reproches, et, sans vouloir attendre sa justification, le fit embarquer pour le Péloponèse.

Le bruit se répandit aussitôt qu'on devait faire mourir Platon : mais Denys se borna à le loger et à le garder honorablement dans la citadelle, afin de l'empêcher de rejoindre Dion; car son amitié pour ce philosophe, loin d'être affaiblie, était mêlée de jalousie comme la passion la plus ardente, et il l'accablait tour à tour de caresses et de reproches.

Platon voulait profiter de cette amitié tyrannique pour obtenir la grâce et le retour de Dion. Le roi promettait son rappel, à condition qu'il ne le décrierait pas dans l'esprit des Grecs. Platon, fatigué de voir qu'on l'amusait par de vaines paroles, exigea, et obtint enfin la liberté de retourner en Grèce. Arrivé à Athènes, et nommé magistrat, son tour vint de faire les frais des fêtes et des spectacles publics; Dion voulut en payer la dépense. Après avoir rempli ce devoir d'une généreuse amitié, il parcourut toute la Grèce, et conquit par ses vertus l'estime générale. Les Lacédémoniens lui donnèrent à Sparte le droit de cité.

Cependant le roi de Syracuse, toujours épris de la philosophie, malgré ses courtisans, appelait près de lui de toutes parts les sages les plus célèbres : leurs entretiens ne purent lui faire oublier Platon; son absence irritait le désir qu'il avait de le revoir. Il lui écrivit que, s'il ne revenait pas, Dion resterait toujours exilé. L'amitié ramena le sage à Syracuse. Il y jouit, dans les commencements, d'une grande faveur; mais, comme il sollicitait sans relâche le rappel de Dion, et que Denys, au lieu d'y consentir, faisait vendre ses terres, le roi et le philosophe se brouillèrent. Les gardes du tyran voulurent tuer Platon, l'accusant d'avoir conseillé au roi d'abdiquer. Denys lui sauva la vie, et le laissa retourner en Grèce.

La sagesse s'exila avec lui de Syracuse; Denys, privé de ses conseils, se livra sans réserve aux voluptés. L'injustice est compagne des vices; ne gardant aucune mesure, il contraignit sa sœur Arète, femme de Dion, à épouser un de ses favoris nommé Timocrate. Dès ce moment, Dion, outragé, résolut de se venger et de détrôner le tyran.

S'occupant à lever des troupes, il comptait sur le secours des bannis de Sicile, qui se trouvaient en grand nombre dans la Grèce. La peur de la tyrannie les retint; vingt-cinq eurent seuls le courage de s'associer à son entreprise. Étant parvenu à rassembler dans l'île de Zacinthe huit cents guerriers choisis, mûrs et éprouvés, il leur déclara son projet. Le danger d'une attaque avec si peu de monde contre un prince qui pouvait leur opposer cent dix mille hommes de troupes et quatre cents navires, étonnait leur courage; ils hésitaient et trouvaient ce dessein téméraire et insensé. L'éloquente fermeté de Dion dissipa leurs craintes, et les entraîna. Ils s'embarquèrent, et, après de longues traverses et de violents orages qui les poussèrent sur les côtes d'Afrique, ils arrivèrent à Minoa, petite ville de Sicile. Denys était alors occupé à faire une expédition dans la Pouille, en Italie; Timocrate commandait en son absence. Il envoya un courrier au roi; mais, ce courrier s'étant endormi dans un bois, un loup emporta le sac qui contenait les dépêches; de sorte que Denys ne fut informé que longtemps après de la descente de Dion.

Cet illustre chef des bannis s'approcha de Syracuse; les mécontents qui se joignirent à lui portèrent sa troupe à cinq mille hommes. Ils marchaient couronnés de fleurs. Le peuple, loin de leur résister, se souleva, et tourna sa fureur contre les favoris du tyran. Timocrate, vivement pressé, n'eut pas le temps de se jeter dans la citadelle, et s'enfuit de la ville. Tous les citoyens

volèrent au-devant de Dion, parés comme aux jours de cérémonies. On n'entendait dans les airs que le son des instruments et des cris de joie, et cette prise de Syracuse fut plutôt une fête qu'une victoire. Un héraut publia que Dion et Megaclès étaient venus pour détruire la tyrannie et pour affranchir la Sicile.

Dion monta à la tribune pour exhorter le peuple à le seconder dans ce généreux dessin. On lui jeta des fleurs; on le couvrit d'applaudissements; des suffrages unanimes lui donnèrent, ainsi qu'à son frère, le titre de capitaines généraux, en leur adjoignant vingt citoyens.

Cependant Denys, informé de ces événements, arriva et entra dans la citadelle. Les Syracusains l'y assiégèrent. Il fit une sortie : Dion fut blessé; ses troupes plièrent, et, malgré sa blessure, ce chef intrépide parcourut la ville, réveilla les courages, appela le peuple à son secours, rétablit le combat, repoussa l'ennemi, et le força à se renfermer dans la forteresse.

L'artificieux Denys, connaissant la mobilité du peuple et sa disposition à la méfiance, écrivit à Dion, et lui fit adresser par sa femme des lettres adroitement rédigées, qui rappelaient son ancien zèle pour la conservation de la tyrannie : on fut obligé de lire ces lettres dans l'assemblée générale; car le secret aurait augmenté les soupçons. Cette lecture ébranla la confiance des citoyens, qui donnèrent sur-le-champ le commandement de la flotte à Héraclide.

Dion se plaignit vivement de cette injustice; mais, après avoir reproché à Héraclide ses intrigues, donnant le premier l'exemple de l'obéissance aux lois, il rendit au nouvel amiral les honneurs dus à sa charge.

Peu de temps après, Philiste, arrivant de la Pouille au secours de Denys, fut vaincu, pris, et mis à mort. Denys offrit alors de rendre la citadelle pourvu qu'on lui permît de se retirer en Italie. Le peuple n'y voulait pas consentir; le prince, profitant d'un vent favorable, s'enfuit sur un vaisseau chargé de ses trésors.

On blâmait généralement Héraclide de l'avoir laissé passer; mais le peuple oublie ses intérêts les plus réels quand on flatte ses passions. Héraclide, pour se populariser, proposa le partage des terres et la suppression de la solde des étrangers; Dion s'y opposa fortement : les Syracusains, irrités, le destituèrent, et nommèrent vingt-cinq nouveaux généraux, à la tête desquels ils placèrent Héraclide.

Ceux-ci cherchèrent à séduire les soldats étrangers pour les engager à abandonner Dion; ils demeurèrent fidèles et le défendirent. On voulut les attaquer; mais Dion s'avança intrépidement contre ses ennemis, les effraya, les dispersa, et se retira dans les terres de Léontium.

Les Syracusains attaquèrent la flotte royale, et la défirent; mais, comme dans la joie de ce succès ils se livraient la nuit à la débauche, Nyptius, qui commandait dans la citadelle, fit une sortie, surprit les guerriers dispersés, les massacra, livra la ville au pillage, enleva les femmes et les enfants, et les enferma dans la forteresse.

Le malheur des Syracusains mit fin à leur ingratitude; on résolut unanime-

ment de rappeler Dion. Les députés du peuple vinrent le trouver, se jetèrent à ses pieds, en le suppliant d'oublier l'injustice de ses concitoyens.

Dion rassembla ses soldats; il leur dit, en versant des larmes : « Péloponé-» siens, vous pouvez délibérer sur la demande qui vous est faite; quant à moi, » puisque ma patrie est en danger, l'hésitation ne m'est plus permise; je la sau-» verai avec vous, ou je périrai avec elle. Souvenez-vous seulement que je n'ai » pas abandonné mes alliés dans le péril, et que je ne les quitte que pour secou-» rir mes compatriotes dans l'infortune. »

Tous les étrangers demandèrent à grands cris qu'on les menât à Syracuse. Lorsqu'il fut près de la ville, la partie des habitants qui lui était contraire barrait les portes et lui en défendait l'entrée; d'autres les combattaient pour les forcer à les ouvrir. Pendant ce temps, Nyptius fit une sortie, tuant tout ce qu'il rencontrait, et mettant le feu à la ville. L'incendie termina la discorde; tous les citoyens réunis ouvrent les portes. Dion marche contre les ennemis; des cris de joie et de fureur l'accompagnent; tout ce qui peut porter les armes se joint à lui; les soldats de Nyptius sont taillés en pièces; la ville est délivrée; Héraclide et Théodote, chefs de factieux, se livrent eux-mêmes à la discrétion du vainqueur. On lui conseillait de les abandonner à la vengeance des soldats : « J'ai appris à l'académie, dit-il, l'art de dompter ma colère. Il ne suffit pas d'être » humain pour les gens de bien; il faut être clément à l'égard de ses ennemis. » La plus belle victoire est celle qu'on remporte sur ses propres passions. Si Hé-» raclide a été méchant et envieux, ce n'est pas une raison pour que Dion souille » sa vertu par une lâche vengeance. »

On le nomma généralissime. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de rendre le commandement de la flotte à Héraclide. Il pressa ensuite le siége de la citadelle, et ordonna prudemment qu'on laissât la mer libre. La garnison, comme il l'avait prévu, profitant de cette liberté, s'embarqua et s'éloigna de Syracuse. Les princesses, devenues libres, sortent de la citadelle; Arète, femme de Dion, que le tyran avait forcée de passer dans les bras de Timocrate, s'avançait triste, tremblante, les yeux baissés, attendant en silence un arrêt sévère. Elle se prosterne; Dion la relève, l'embrasse, remet son fils dans ses bras, et lui ordonne de venir comme autrefois habiter sa maison. Ce fut alors que Platon lui écrivit : « La Grèce entière a les yeux fixé sur vous, et vous regarde comme l'homme le » plus sage et le plus fortuné de la terre. »

Dion voulait établir à Syracuse le gouvernement aristocratique de Lacédémone; mais l'ambitieux Héraclide, tant de fois coupable et tant de fois absous par la clémence, se rangea dans le parti populaire. Dion l'appela au conseil; il répondit audacieusement qu'il ne se rendrait qu'aux assemblées du peuple. Souvent les soldats avaient voulu le tuer. Dion s'était toujours opposé à leurs fureurs : mais cette fois, las de tant d'insultes, il leur permit la vengeance. Héraclide périt; le peuple le pleura, et Dion subit ce supplice intérieur qu'inflige à l'âme un premier crime. Plus il était vertueux, plus il fut tourmenté. Toutes les nuits un fantôme effrayait son imagination. Une femme colossale, aux yeux

hagards, le poursuivait partout, et balayait violemment sa maison. La mort de son fils, qui se tua lui-même, mit le comble à ses chagrins.

Un de ses amis intimes, Callippe l'Athénien, formant le projet de se rendre maître de Syracuse, conspira contre lui. Dion fut informé de ce complot par sa femme et sa sœur qui l'avaient découvert. Callippe accusé vint trouver Dion, protesta de son innocence, versa des larmes, et appuya sa justification par le plus redoutable des serments. Celui qui le prêtait portait une torche à la main; on le couvrait du manteau de pourpre de Proserpine, et il se vouait aux plus horribles supplices dans le cas où il deviendrait parjure.

Cependant les princesses reçurent peu de temps après de nouveaux avertissements. Tous les amis de Dion lui conseillaient de prévenir Callippe; mais, trop repentant d'un premier meurtre, il ne put se résoudre à en permettre un second, et il préféra le péril aux remords. Callippe le fit assassiner par des soldats, et jeta les princesses au fond d'une prison. La veuve de Dion y accoucha d'un fils qui y mourut.

Le lâche meurtrier du héros gouverna ou plutôt opprima Syracuse. Le peuple, consterné, se plaignait de la patience des dieux; mais, quelque temps après, le nouveau tyran étant parti pour s'emparer de Catane, son absence rendit le courage et l'espérance aux Syracusains, et ils reprirent leur liberté. Callipe vint assiéger Messine; il échoua et perdit la plupart de ses soldats. Toutes les villes de Sicile lui fermèrent leurs portes. Repoussé partout, il se cacha quelque temps dans la ville de Rhége; mais enfin Leptine l'y découvrit, et l'immola avec le même poignard qui avait tranché les jours de Dion.

Dans ce même temps Icétas, prince de Léontium, tira de prison les princesses Aristomaque et Arète; mais ensuite, gagné par la faction populaire, il les embarqua pour le Péloponèse, et les fit noyer en route. Timoléon dans la suite les vengea.

Après la mort de Callipe, les amis de Dion écrivirent à Platon, pour le consulter sur la forme de gouvernement qu'ils devaient choisir. Il leur conseilla de nommer deux rois comme à Sparte, un sénat pour faire des lois, et trente-cinq magistrats pour en assurer le maintien. Tandis qu'on délibérait sur sa proposition, Hyparinus, frère de Denys, aborda à Syracuse avec une flotte chargée de troupes, et s'empara de l'autorité; il l'exerça deux ans. Un Syracusain, nommé Nypséa, lui succéda; mais Denys le Jeune, à la tête d'une armée étrangère, débarqua en Sicile, le chassa, et s'empara de nouveau du trône.

Le tyran, pour remercier les dieux de sa restauration, envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or. Les Athéniens les interceptèrent, et, malgré ses reproches, s'en servirent pour payer la solde de leurs troupes.

Les malheurs aigrissent quand ils n'éclairent pas : ceux de Denys l'avaient rendu féroce; il remplissait la ville de sang, dépouillait, tuait et bannissait les meilleurs citoyens. Ces bannis s'étaient réfugiés en grand nombre chez Icétas. Profitant de ces troubles, les Carthaginois firent de grands progrès en Sicile.

Accablés de tant de maux, les exilés de Syracuse envoyèrent une ambassade

à Corinthe pour demander des secours contre leurs ennemis et contre leur tyran. Icétas, paraissant favoriser leurs projets, les trompait et traitait sous main avec les Carthaginois, dans l'espoir de se rendre, par leur appui, maître de Syracuse.

Corinthe, touchée du sort de son antique colonie, accueillit favorablement l'ambassade des exilés, résolut de leur rendre la liberté, déclara la guerre à Denys, et donna le commandement de ses troupes à Timoléon. Cet homme, devenu depuis si célèbre, était le chef d'une des plus grandes familles de Corinthe. Soldat intrépide, capitaine expérimenté, homme d'État habile, constant ami de la liberté, ses mœurs étaient douces, ses vertus bienveillantes ; jamais il ne montra de passion que contre la tyrannie.

Dans sa jeunesse, il avait eu un frère aîné, nommé Timophane, qu'il chérissait tendrement, mais moins que la liberté. Il lui sauva la vie dans un combat en le couvrant de son corps. Ce frère, aussi ambitieux que Timoléon était philosophe, se forma un parti dans Corinthe, et s'empara de l'autorité. Timoléon fit de vains efforts pour l'engager à abdiquer; après avoir employé tour à tour les arguments les plus forts, les caresses les plus tendres, les prières les plus ardentes, et les plus effrayantes menaces, il entra dans une conspiration contre lui, et le fit assassiner en sa présence par deux de ses amis.

Il est affligeant pour l'humanité de penser que les principaux citoyens de Corinthe, les philosophes les plus célèbres, et le sage Plutarque lui-même, ont donné des éloges à ce crime; mais un grand nombre d'hommes vertueux couvrirent de blâme ce fratricide ; sa mère le maudit, lui interdit sa maison, et son propre cœur, plus implacable que les juges les plus sévères, fut blessé profondément par le poignard du remords. Détestant son forfait et la vie, il refusait tous les aliments, et voulait se laisser mourir. Les efforts de ses amis le firent renoncer à ce nouveau crime. Il se voua à la solitude, traîna sa mélancolie dans des lieux déserts, et y vécut ou plutôt y languit vingt années. Enfin les vœux de sa patrie le rappelèrent sur la scène du monde, et le forcèrent d'accepter le commandement de l'armée.

Icétas, tyran de Léontium, voulant empêcher cette expédition, écrivit à Corinthe que les Carthaginois, qui se trouvaient en force en Sicile, n'y laisseraient pas débarquer de troupes grecques, et qu'il serait lui-même forcé d'agir avec eux. Ce nouvel obstacle, loin de refroidir les Corinthiens, redoubla leur ardeur.

Timoléon s'embarqua avec dix galères, et arriva sur la côte d'Italie. Là il apprit qu'Icétas, ayant battu Denys, occupait une partie de Syracuse, et tenait le tyran assiégé dans la citadelle; il sut de plus que les Carthaginois occupaient la mer pour empêcher les Corinthiens d'approcher. Lorsque sa flotte arriva à Rhège, elle y trouva vingt galères carthaginoises qui l'y bloquèrent. Les ambassadeurs d'Icétas déclarèrent formellement à Timoléon qu'il pouvait venir à Syracuse s'il le voulait, mais sans troupes.

Timoléon, s'étant décidé alors à opposer la ruse à la force, demanda une conférence aux habitants de la ville, aux ambassadeurs et aux officiers de l'escadre ennemie. Les magistrats de Rhège s'entendaient avec lui. Dès que l'assem-

blée fut complète, ils fermèrent les portes de la ville, afin de dérober aux officiers africains la connaissance de ce qui devait se passer dans le port.

Timoléon prolongea la conférence pour gagner du temps. Pendant cette discussion, neuf galères corinthiennes mirent à la voile et s'échappèrent. On vint secrètement en informer Timoléon; et, tandis que l'assemblée s'occupait vivement de l'objet de ses délibérations, il sortit sans bruit de la salle, s'élança sur la dixième galère qui l'attendait, et rejoignit les autres.

Les Carthaginois furent étrangement surpris de se voir vaincus en artifice. Icétas, averti de l'approche de Timoléon, avait à lui opposer cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes et trois cents chariots. Timoléon, qui ne commandait que mille soldats, évita son escadre et débarqua dans la petite ville de Tauroménium. Le faible nombre de ses troupes inspirait peu de confiance aux Siciliens; et les Syracusains, sans espoir, se voyaient pressés entre Carthage, Icétas et Denys.

Timoléon, qu'aucun obstacle ne décourageait, marcha vers Adrane. Icétas s'avança au-devant de lui avec un corps de cinq mille hommes. Timoléon le défit, prit son camp, son bagage, et s'empara d'Adrane, située au pied de l'Etna.

Cependant Denys le Jeune négociait secrètement avec le héros corinthien, qu'il craignait moins qu'Icétas. Privé de vivres, n'ayant plus que le choix du vainqueur, il se rendit à Timoléon, qui fit passer quatre cents soldats par petits pelotons dans la citadelle. Denys leur donna ses armes, ses meubles, le peu de provisions qui lui restaient, et deux mille hommes d'une valeur éprouvée. Changé lui-même de ses trésors, il s'embarqua la nuit, passa au milieu des bâtiments carthaginois sans être aperçu, et se rendit au camp de Timoléon, qui l'envoya à Corinthe, où il consuma honteusement ses jours dans des lieux de débauche avec des musiciens et des comédiennes. Ne pouvant plus tyranniser des hommes, il se fit maître d'école, peut-être, dit Cicéron, pour tyranniser encore des enfants.

Icétas assiégeait toujours la citadelle de Syracuse; mais, s'en étant éloigné avec Magon pour attaquer Timoléon dans Catane, Léon le Corinthien, qui depuis le départ de Denys commandait dans le fort, fit une sortie, trouva les assiégeants en désordre, les tailla en pièces, s'empara du quartier de l'Achradine, le fortifia et le joignit à la citadelle.

Sur ces entrefaites, un renfort de Corinthiens étant arrivé en Sicile, Timoléon, à la tête de quatre mille hommes, se saisit de Messine, et marcha contre Syracuse. Ses émissaires, répandus dans le camp d'Icétas, engagèrent les Grecs à se joindre à lui. Magon, craignant d'être trahi, embarqua ses troupes, et retourna en Afrique. Timoléon, trop habile pour ne pas profiter de cette défection, attaqua brusquement Syracuse, et la prit d'assaut.

Après cette victoire, il exhorta tous les citoyens à raser la citadelle, à démolir les palais des tyrans, et à détruire leurs tombeaux. La tyrannie avait siégé dans la forteresse; Timoléon y établit la justice en y plaçant les tribunaux.

La plupart des habitants étaient morts victimes de Denys de Carthage.

Timoléon écrivit à Corinthe pour l'engager à fonder une seconde fois Syracuse. Les Corinthiens envoyèrent des hérauts dans toute la Grèce, et promirent de conduire à leurs frais tous ceux qui voudraient se rendre en Sicile. Soixante mille hommes y accoururent de toutes parts. On fit le procès à la mémoire et aux statues des tyrans : elles furent toutes renversées, hors celle de Gélon. Rollin, à ce propos, dit naïvement : « Si on faisait subir une pareille enquête » à toutes les statues, je ne sais s'il y en aurait beaucoup qui restassent sur » pied. »

Timoléon, ayant rétabli la tranquillité et la liberté dans Syracuse, marcha contre les autres villes de Sicile. Il força Icétas à rompre avec Carthage, à raser ses forteresses, et à vivre à Léontium en simple citoyen. Leptine, tyran d'Apollonie, osa le combattre, fut défait, pris et envoyé à Corinthe. Cependant Magon, mal accueilli à Carthage, s'était tué de désespoir. Asdrubal et Amilcar reçurent l'ordre de conduire à Lilybée soixante-dix mille hommes, et de chasser les Grecs de Sicile. Timoléon, qui ne put rassembler que sept mille soldats, attaqua les Carthaginois près du fleuve Crimez, et remporta sur eux une victoire complète. Les tyrans de Sicile, ne fondant l'espoir de leur conservation, comme tous les princes ennemis de leurs sujets, que sur le secours des étrangers, se révoltèrent, et se liguèrent contre Timoléon en faveur de Carthage. Il les vainquit tous. On conduisit à Syracuse Icétas, son fils, sa femme et sa fille. Le peuple les massacra pour venger l'assassinat de Dion, d'Arète et d'Aristomaque.

Dans ce même temps, deux citoyens de Syracuse accusèrent Timoléon de malversations; ils le mirent en jugement. Le peuple s'indignait de cette audace; Timoléon voulut être jugé, s'écriant que ses vœux étaient comblés, puisque les Syracusains jouissaient d'une entière liberté. Il fut absous, et ce procès ne fit que répandre plus d'éclat sur sa sagesse et sur sa vertu.

Lorsque Timoléon eut vaincu les tyrans, chassé les ennemis, relevé les villes ruinées, et donné au peuple de bonnes lois, il se démit de son autorité et vécut dans une maison de campagne avec sa famille, jouissant tranquillement dans sa retraite de sa gloire et du bonheur de Syracuse.

Dans sa vieillesse il devint aveugle; on le consultait de temps en temps comme un oracle. Quand le peuple se trouvait dans quelque crise importante, Timoléon, rappelé de sa retraite, traversait la ville sur un char, au bruit des acclamations publiques. Il donnait son avis, qu'on suivait religieusement, et retournait dans sa solitude, accompagné des bénédictions du peuple. Un deuil général et des larmes sincères honorèrent la tombe de ce grand homme. Il n'avait commis qu'un crime, expié par de longs remords et par une longue vie pleine de gloire et de vertus.

L'anniversaire de son trépas était célébré par des jeux gymniques; enfin, pour honorer complétement sa mémoire, le peuple ordonna que toutes les fois que les Siciliens seraient en guerre avec les étrangers, ils donneraient le commandement de leurs armées à un général corinthien. Plutarque, trop indulgent d'ailleurs pour la seule action coupable de sa vie, le place avec rai-

son au-dessus d'Épaminondas, de Thémistocle, d'Agésilas et des autres héros de la Grèce.

CHAPITRE III.

(An du monde 3666. — Avant Jésus-Christ 338.)

Gouvernement tyrannique de Sosistrate. — Son exil. — Prétentions d'Agathocle au pouvoir. — Sa cruauté. — Son gouvernement. — Sa guerre avec les Carthaginois. — Sa victoire. — Désastre de son armée. — Massacre à Syracuse. — Mort d'Agathocle. — Règne de Hiéron. — Règne de Hiéronyme. — Sa mort. — Siége, blocus et prise de Syracuse par Marcellus. — Réduction de la Sicile en province romaine.

Si les lois de Timoléon semblaient propres à établir une sage liberté, la population qu'il attira dans Syracuse n'était pas faite pour y maintenir longtemps la concorde; car des hommes de tant de nations différentes y portaient chacun l'esprit, les coutumes et les préjugés de leur patrie. Syracuse ne jouit pas vingt ans de la liberté; et encore ce temps fut agité par beaucoup de dissensions qu'excitaient le penchant des militaires pour la tyrannie, la turbulence des amis de la démocratie, et l'orgueil des partisans de l'oligarchie.

Les Carthaginois, ne perdant pas de vue le dessein de s'emparer de la Sicile, fomentaient tous ces partis et alimentaient les troubles. Enfin Sosistrate, l'un des généraux syracusains, parvint, avec l'appui de l'armée, à s'emparer d'un pouvoir presque absolu, et, comme tous les tyrans, chassa des emplois, bannit et dépouilla tous les citoyens qui voulaient défendre la liberté. Un d'eux, nommé Démas, puissant par ses richesses, et qui s'était distingué à la guerre, traversa longtemps ses projets. Démas avait pris en amitié un jeune homme nommé Agathocle, remarquable par sa force prodigieuse et par une rare beauté; il était fils d'un potier.

Démas, élu chef par les Agrigentins, donna mille hommes à commander à Agathocle. A la tête de cette troupe, il déploya une intelligence, montra une audace et fit des exploits qui lui acquirent beaucoup de renommée. Démas mourut; sa veuve, éprise d'Agathocle, l'épousa et lui apporta une immense fortune.

La richesse d'Agathocle, son crédit sur le peuple, sa vaillance et son ambition le rendirent suspect à Sosistrate, et le tyran voulut le faire assassiner. Il se déroba à ses coups, et, suivi de quelques partisans, chercha fortune en Italie. Son caractère trop violent le fit chasser de deux villes de cette contrée.

Sosistrate l'y poursuivait toujours. Agathocle, ayant rassemblé quelques aventuriers et des bannis, attaqua et battit les troupes de son persécuteur.

Sosistrate, plus ambitieux qu'habile, se trompa sur ses forces; il tenta de détruire dans Syracuse toute forme de gouvernement démocratique. Le peuple se révolta et le bannit. Chassé de la ville avec sept cents des principaux partisans de l'oligarchie, il demanda des secours aux Carthaginois, et voulut, avec leur appui, rétablir la tyrannie. Les Syracusains lui opposèrent Agathocle, qu'ils chargèrent du commandement de leurs troupes.

Le nouveau général, par sa valeur, justifia leur choix, défit complétement les ennemis, et reçut sept blessures en combattant. De retour dans la ville, son impétuosité trahit sa politique; il laissa percer le désir d'arriver au pouvoir suprême : le peuple s'irrita; les amis de la liberté formèrent le projet de le faire périr. Averti de ce complot, et voulant s'assurer de sa réalité, il revêtit un esclave de ses vêtements et lui ordonna de se rendre le soir dans l'endroit où les conjurés devaient exécuter leur dessein. Cet homme fut massacré. Agathocle, déguisé, se déroba par la fuite aux poignards de ses ennemis. Tandis que les Syracusains croyaient s'être délivrés de cet ambitieux, et se réjouissaient de sa mort, il reparut tout à coup aux portes de la ville, à la tête d'une armée d'étrangers qu'il avait levée en Sicile. La surprise augmenta la crainte; on négocia au lieu de combattre, et le peuple permit à Agathocle de rentrer dans Syracuse. On exigea de lui le serment de renvoyer ses troupes et de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il se prêta à tout ce qu'on voulut, et congédia ses soldats, mais en leur indiquant un lieu de réunion et les moyens de se rejoindre au premier signal.

Peu de temps après, sous prétexte d'une expédition projetée par les Syracusains contre la ville d'Erbite, il rassembla son armée, la fortifia d'un grand nombre d'hommes tirés de la lie du peuple, et leur dit : « Avant de combattre » les ennemis étrangers, délivrez-vous d'ennemis plus dangereux. Syracuse » renferme un sénat composé de six cents tyrans plus oppresseurs que les Car- » thaginois; jamais nous ne goûterons de repos tant qu'eux et leurs partisans » resteront en vie. Avant de verser votre sang pour la patrie, assurez votre » existence et sa liberté; détruisez toutes les sangsues du peuple, et saisissez- » vous de leurs biens. » A ces mots, il donne le signal du carnage; les soldats furieux égorgent tous les citoyens dont la fortune ou le rang excitaient leur haine. Ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe : le massacre et le pillage durèrent deux jours; plus de quatre mille personnes périrent. Enfin Agathocle fit cesser cette boucherie. Rassemblant ensuite les citoyens consternés qui avaient survécu au massacre, il leur dit : « Vos maux étaient grands; » ils exigeaient un remède violent. Je vous ai affranchis de vos tyrans; j'ai » consolidé la démocratie par leur mort; à présent, je me voue à la retraite et » au repos. »

Tous les complices de ses crimes avaient besoin de son appui pour que leurs violences restassent impunies. Ils le conjurèrent de garder la puissance sou-

veraine, et parurent le forcer à monter sur le trône, objet constant de son ambition.

Son premier acte fut d'abolir les dettes et de partager également les terres entre tous les citoyens. Le peuple, recevant de sa main les dépouilles des grands, s'unit à lui par l'intérêt, le plus fort des liens.

Agathocle, croyant alors son pouvoir bien affermi, se montra plus humain. Il fit des lois assez sages; pour occuper l'armée, il se mit en campagne et s'empara de toutes les villes de Sicile qui n'appartenaient pas à Carthage. Malgré ce ménagement, les Carthaginois envoyèrent contre lui Amilcar avec une armée. Les mécontents s'y joignirent; Agathocle perdit une grande bataille, et se vit forcé de se renfermer dans Syracuse. Assiégé par les Carthaginois, il se crut perdu sans ressource. Dans cet instant critique, son génie lui suggère le projet le plus audacieux. Il arme les esclaves, prend avec lui la plus grande partie de ses troupes, et ne laisse dans la ville qu'une garnison suffisante pour défendre les remparts. Sous prétexte de faire une expédition sur les côtes de Sicile, il monte sur sa flotte, met à la voile et débarque en Afrique près de Carthage. Pour comble de témérité, craignant d'affaiblir ses forces s'il en laissait une partie sur ses vaisseaux, il dit à ses soldats : « J'ai juré à Proserpine et à Cérès » de leur offrir notre flotte en sacrifice si elles favorisaient notre entreprise : » accomplissez mes serments pour que les dieux nous donnent la victoire. » A ces mots il saisit une torche; ses soldats entraînés le suivent, et tous les vaisseaux sont consumés par la flamme. L'armée, forcée par cette résolution extrême de vaincre ou de périr, marcha contre les ennemis, qui étaient sortis de leurs murs sous les ordres de Bomilcar et d'Hannon.

Agathocle, avant de commencer le combat, se servit d'un étrange artifice pour ranimer le courage de ses troupes. Il lâcha tout à coup un grand nombre de hiboux qu'il avait fait ramasser. Ces oiseaux, ne pouvant voler bien loin en plein jour, allèrent se percher sur les boucliers des soldats, qui regardèrent cet événement comme un signe évident de la protection de Minerve. Leur ardeur s'en accrut; ils remportèrent une victoire complète. Hannon périt dans le combat; Bomilcar se retira sans perte, mais non sans être soupçonné de trahison. De retour à Carthage,[1] il tenta une révolution, dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Son projet échoua; le peuple s'arma contre lui et le fit mourir.

Agathocle, profitant de ses succès, ravagea les campagnes, s'empara de plusieurs forts, et prit une des plus puissantes cités de l'Afrique, qu'on appelait la grande ville. Cependant les Carthaginois, effrayés de ses progrès, avaient envoyé en Sicile à Amilcar l'ordre de quitter cette île pour venir au secours de sa patrie. Ce général, avant d'obéir, essaya d'effrayer et de tromper les Syracusains. Il fit passer dans la ville des débris de vaisseaux siciliens, dans l'intention de faire croire aux habitants que leur roi et son armée avaient péri. Déjà le peuple consterné parlait de capituler et de rendre la ville; mais au même instant on vit arriver dans le port un petit esquif envoyé par Agatho-

cle, qui apprenait sa victoire et qui portait la tête d'Hannon : on la jeta dans le camp des Carthaginois. Cet horrible présent répandit la terreur dans leur armée.

Agathocle, en Afrique, avait engagé dans son alliance Ophellas, roi des Cyrénéens, en lui promettant le trône de Carthage. Ophellas arrive dans son camp: Agathocle, aussi fourbe que cruel, l'assassine et se rend maître de son armée. Pendant ce temps beaucoup de villes de Sicile, profitant de l'absence du tyran, s'étaient liguées pour secouer son joug. Informé de ces nouvelles, il s'embarque et laisse en Afrique Archagatus son fils.

La renommée d'Agathocle, devenue plus éclatante par le succès de son invasion, lui donna beaucoup de facilité pour lever des troupes, et en peu de temps il rétablit ses affaires en Sicile. Mais à peine il s'en était rendu maître qu'un courrier lui arrive, et lui apprend que trois corps d'armée carthaginois, ayant marché contre son fils, l'ont défait complétement. Il retourne promptement en Afrique; et, quoique ses affaires y fussent presque dans une situation désespérée, son étoile lui donna encore la possibilité d'échapper aux Carthaginois. Six mille Grecs de son armée désertaient une nuit pour passer à l'ennemi : dans cet instant un incendie éclata avec violence dans le camp des Carthaginois. Ceux-ci, effrayés par les flammes, voyant un gros corps d'ennemis arriver, se crurent perdus, prirent la fuite et coururent jusqu'à Carthage, persuadés qu'Agathocle y entrerait pêle-mêle avec eux. Les six mille Grecs, à la vue de ce désordre, s'imaginant qu'un corps de leur armée battait les ennemis, retournèrent sur leurs pas. Leur arrivée répandit dans le camp d'Agathocle la même terreur que leur approche avait excitée dans le camp carthaginois : officiers, soldats, tout prend la fuite. Les esclaves, restés sans maîtres, se livrent au pillage, s'enivrent et mettent le feu au camp, qui en peu d'heures disparut dans les flammes.

Agathocle, sans vivres, sans équipages, sans espoir, avait formé le dessein d'abandonner l'armée. Ses soldats et son fils même, pénétrant son projet, l'arrêtèrent et l'enchaînèrent. Bientôt le désordre suivit l'indiscipline : la discorde des chefs, la licence du soldat, l'incendie du camp, la crainte des Carthaginois excitèrent une sédition. Dans la nuit, à la faveur du tumulte, Agathocle se sauva, s'embarqua et retourna en Sicile. L'armée, furieuse de son évasion, massacra ses fils, et nomma des généraux qui conclurent avec Carthage un traité par lequel les Carthaginois s'obligèrent à les transporter dans leur île, et à leur céder la ville de Sélinonte.

Agathocle, arrivé en Sicile, leva de nouvelles troupes, prit d'assaut la ville d'Égeste, et en passa les habitants au fil de l'épée. Dès qu'il apprit la mort de ses fils et la capitulation de son armée, son caractère cruel devint féroce. Il ordonna à son frère Antander de faire périr tous les Syracusains qui tenaient par le sang ou par l'amitié aux officiers ou aux soldats de l'armée d'Afrique.

Jamais on ne vit un tel massacre : les rues étaient remplies de cadavres; les murailles de la ville et les eaux de la mer furent teintes de sang. Cet excès d'atrocité produisit la révolte. Un banni, nommé Dinocrate, se mit à la tête des

citoyens armés, et battit si complétement le tyran, que celui-ci demanda la paix, et offrit de lui céder le trône, à condition qu'on lui laisserait deux forteresses. On rejeta ces propositions. Le désespoir lui rendit sa force; il marcha contre les rebelles, les mit en déroute, et les tailla en pièces. Un corps nombreux, retranché sur une montagne, capitula. On avait promis la vie aux soldats qui le composaient; ils rendirent leurs armes, et aussitôt Agathocle les fit tous tuer, et n'accorda de grâce qu'à leur chef Dinocrate. Ses vices le rendaient digne de lui; il le prit pour compagnon et pour ami. Agathocle, détesté universellement, avait atteint ce terme où la cruauté révolte et n'effraie plus. Des complots fréquents lui faisaient craindre le séjour de son palais. De tyran, il se fit corsaire, ravagea les côtes d'Italie, attaqua les îles de Lipari, dont jamais jusque là on n'avait troublé la paix, leur imposa de lourds tributs, emporta leurs trésors et pilla leurs temples.

Une mort digne de sa vie suivit promptement ces derniers et honteux succès. Un Syracusain, Ménon, qu'il avait outragé, empoisonna la plume dont il se servait pour nettoyer ses dents. Ce venin était si actif qu'après avoir brûlé sa bouche il se répandit rapidement dans tout son corps, qui ne devint bientôt qu'une seule plaie. Respirant encore au milieu des plus affreux tourments, on le porta sur un bûcher, dont la flamme termina ses crimes et son existence.

Un corps de soldats messéniens qui servait dans la garde d'Agathocle, qu'on appelait Mamertins, s'empara de Messine. Ces guerriers féroces tuèrent tous les habitants de la ville, et épousèrent leurs femmes. Syracuse, presque aussi malheureuse, se vit la proie d'une sanglante anarchie : Ménon, qui s'empara du pouvoir, fut chassé par Héractus; celui-ci ne prit que le titre de préteur. Timon et Sosistrate, chacun à la tête d'une faction, lui disputèrent l'autorité. Les Carthaginois les attaquèrent; dans ce danger, ils appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, qui se trouvait alors en Italie (1). Ce prince, las de la résistance des Romains, saisit avec empressement cette occasion de quitter un pays où ses armes faisaient peu de progrès. D'ailleurs, ayant épousé une fille d'Agathocle, il se croyait des droits au trône de Sicile.

Timon et Sosistrate lui livrèrent les troupes, le trésor et l'autorité; le peuple le reçut comme un libérateur. Il satisfit la vanité des Syracusains en remettant sous leur joug les villes qui s'y étaient soustraites. Son affabilité lui avait d'abord gagné tous les cœurs, mais, au lieu de chasser les Carthaginois de Lilybée, comme on le désirait, il voulut faire la conquête de l'Afrique. Ses levées d'hommes et d'argent aliénèrent les esprits; toutes les villes partagèrent le mécontentement de Syracuse. Sa rigueur exaspéra les citoyens : on passa de l'amour à la haine, et de la flatterie aux menaces. Rappelé alors en Italie, il abandonna la Sicile, prévoyant qu'elle serait bientôt le champ de bataille où la fortune de Carthage lutterait contre celle de Rome.

Après son départ, les troupes s'emparèrent de l'autorité, et choisirent

(1) An du monde 3720. Avant Jésus-Christ 284.

pour chef Hiéron. Son père était de bonne famille, et sa mère esclave. Il avait combattu avec éclat sous Pyrrhus : sa bravoure, son esprit et surtout la modération de son caractère, lui concilièrent tous les suffrages. On le déclara roi. Son règne fut long et marqué par des actes de justice. On ne lui reproche qu'une action que les circonstances pouvaient seules rendre excusables. Il existait dans l'armée un corps de soldats indisciplinés, habitués au crime et à la révolte; intimement unis, ils ne souffraient pas qu'on punît un seul d'entre eux. Hiéron, dans un combat contre les féroces conquérants de Messine, les mit en avant, les abandonna dès qu'ils furent engagés, et les laissa tous massacrer par ces cruels ennemis.

Les Carthaginois et les Romains, ainsi que l'avait prédit Pyrrhus, ne tardèrent pas à se faire la guerre et à se disputer la possession de la Sicile. Hiéron favorisa d'abord Carthage; mais ensuite il se lia avec les Romains, et leur demeura fidèle.

La douceur de son règne ramena la prospérité dans Syracuse : il protégea le labourage, le commerce, les lettres, et composa un livre sur l'agriculture. Par ses soins, l'État devint si riche que, dans une disette qui désolait l'Italie, il put lui fournir gratuitement d'immenses approvisionnements de grains. Rhodes venait d'être bouleversée par un grand tremblement de terre; Hiéron, pour la rétablir, lui envoya beaucoup d'argent, de meubles et d'étoffes. Les présents qu'il fit au roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, passaient en magnificence ceux des plus grands souverains de l'Orient. Mais le plus étonnant des prodiges de son règne fut l'alliance de la monarchie et de la liberté, dans un pays où l'on ne connaissait que la licence ou la tyrannie.

Sans répandre le sang, il bannit la discorde de Syracuse; et, sans exercer de rigueurs, il rendit docile le peuple le plus remuant de la terre. Il régna cinquante-quatre ans, et mourut presque centenaire, pleuré par ses sujets et regretté par les étrangers.

Avant de mourir il voulait abolir la royauté, parce que la jeunesse de son petit-fils Hiéronyme lui faisait craindre des troubles pendant sa minorité. L'ambition de sa fille Démarate, femme d'Andronodore, le détourna de ce sage dessein. Une autre de ses filles, Héradée, femme de Zoïppe, moins ambitieuse, s'opposa vainement aux intrigues de sa sœur.

Après la mort du roi, le parti royaliste proclama Hiéronyme; le parti républicain ne remua pas, et se contenta de ne pas donner son consentement. Le roi avait nommé dans son testament quinze tuteurs, choisis parmi les personnages les plus distingués de Syracuse. Andronodore les expulsa. Le jeune Hiéronyme se livra à la débauche et se fit mépriser : on conspira contre lui. Un seul conjuré découvert, nommé Théodore, mis à la torture, garda le secret de ses complices; il n'accusa que des amis du roi, et entre autres Thrason, zélé partisan de l'alliance romaine. Le roi fit mourir sans examen tous ceux que Théodore avait accusés faussement. Dans ce même temps, les Romains voulurent renouveler leur alliance avec le roi de Sicile; mais Thrason étant mort, ils trouvèrent peu de partisans à la cour. Hiéronyme, qui était informé des victoires d'Annibal,

refusa de traiter avec Rome, et accompagna son refus de railleries sanglantes sur ses revers. Cependant les conjurés, dont Théodore avait voilé les secrets, exécutèrent leur plan. Le roi, passant dans une rue étroite, fut assassiné.

Il inspirait si peu d'intérêt que son corps resta longtemps sur le pavé, sans que personne songeât à l'enlever.

Andronodore, instruit de la mort d'Hiéronyme, rassembla ses amis et s'empara d'un quartier de la ville. Le peuple était incertain; mais, les conjurés ayant tiré Théodore de prison, les troupes et les citoyens se déclarèrent pour lui.

Andronodore capitula, malgré les instances de sa femme, qui lui répétait ce mot de Denys : « Il ne faut point descendre du trône, mais s'en laisser arra- » cher. »

Le peuple, pour récompenser Andronodore de sa soumission, l'élut magistrat avec Thémiste, mari d'Harmonie, sœur du feu roi.

Les agents carthaginois, Hypocrate et Épicyde, vus de mauvais œil par le parti dominant, demandèrent une escorte pour se retirer. On la leur accorda; mais on eut l'imprudence de ne point fixer l'époque de leur départ. Ils restèrent et favorisèrent les intrigues de l'ambitieuse Démarate, qui pressait sans cesse Andronodore de se mettre à la tête des soldats, d'exterminer le parti républicain, et de s'emparer du trône. Le faible Andronodore y consentit, et confia son projet à Thémiste, son collègue. Celui-ci en parla imprudemment à un comédien nommé Ariston, qui découvrit tout au sénat. L'arrêt contre les coupables fut prononcé sur-le-champ, et, dès qu'Andronodore et Thémiste parurent dans l'assemblée, on les mit à mort. Un sénateur alors, s'élançant à la tribune, dit à ses collègues : « Vous avez tué le roi Hiéronyme; ce n'était pas cet enfant, c'étaient » ses tuteurs que vous deviez punir. Vous leur avez confié les premières magis- » tratures, et ils vous ont trahis. Ce sont leurs femmes qui, par leur ambition » effrénée, les ont portés à conspirer; ces furies sont les véritables causes de tous » nos malheurs. Leur mort seule peut expier leurs forfaits et assurer notre tran- » quillité. » Alors un cri général exprime la volonté d'exterminer la race des tyrans. Les préteurs, loin de contenir le peuple, excitent sa furie. Démarate et Harmonie furent massacrées. Héradée, femme de Zoïppe, n'avait point conspiré. Son mari, attaché au parti républicain, s'était fait nommer ambassadeur en Égypte. Héradée vivait dans la retraite avec ses deux filles. Les assassins entrent dans sa maison; la beauté des princesses, leur innocence, leurs prières, leurs larmes, ne peuvent fléchir ces barbares. Ils poignardent la mère, couvrent ses filles de son sang, et les égorgent ensuite. Le crime était consommé lorsque l'ordre d'épargner ces malheureuses victimes arriva.

Malgré ces dissensions sanglantes, Syracuse, en restant neutre entre Rome et Carthage, pouvait conserver son indépendance; mais le peuple, aveuglé par ses passions, se livra aux Carthaginois, et élut même pour magistrats Hypocrate et Épicyde.

Marcellus, consul romain, après avoir tenté vainement de persuader aux Syracusains de chasser ces magistrats étrangers, assiégea Syracuse par terre et par mer. Appius, à la tête de l'armée, dirigeait l'attaque du côté de l'Hexapile;

et Marcellus, avec soixante galères, du côté de l'Achradine. La force et la vaillance de l'armée romaine auraient promptement triomphé de Syracuse, si cette ville n'avait pas été défendue par le génie d'Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité. Son habileté en mécanique fit durer ce siége huit mois. Il inventa des machines qui soulevaient et lançaient des pierres d'un poids énorme; d'autres faisaient tomber sur les galères des poutres qui les perçaient; la plus extraordinaire de toutes faisait partir des remparts une main de fer qui accrochait la proue d'un vaisseau, l'enlevait en l'air, et le fracassait en le laissant tomber de tout son poids. On raconte aussi qu'il avait imaginé un miroir ardent d'une telle force, qu'il embrasait les galères exposées à ses rayons. Au bout de huit mois, Marcellus, rebuté par l'inutilité de ses efforts, changea le siége en blocus; et, laissant Appius devant la place, il parcourut pendant deux années la Sicile, dont il soumit presque toutes les villes. Revenu près de Syracuse, il trouva cette place approvisionnée par différents convois que la flotte de Carthage était parvenue à y faire entrer. Perdant l'espoir de s'en rendre maître, il songeait à se retirer, lorsqu'un soldat romain découvrit près du port de Trogille un endroit de mur plus bas que les autres, et qu'on pouvait escalader avec des échelles ordinaires. Le consul, profitant de cet avis, choisit pour l'attaque une nuit où les Syracusains célébraient une fête en l'honneur de Diane. Ses troupes enfoncèrent les portes, franchirent le mur, et s'emparèrent de l'Épipole. Le bruit de cet assaut fit croire aux habitants que l'ennemi était maître de la ville; mais le quartier de l'Achradine résistait encore. Épicyde, qui s'y était enfermé, le défendit avec opiniâtreté. Marcellus invita les assiégés à capituler et à sauver d'une ruine totale leur illustre cité. Ils refusèrent ses propositions.

Un funeste secours, un horrible fléau, la peste, étendant alors ses ravages dans la ville et dans le camp romain, ralentit les efforts de Marcellus, et prolongea la durée du siége. Son succès semblait encore incertain, lorsqu'une grande flotte carthaginoise, commandée par Bomilcar, s'approcha de Syracuse. Épicyde sortit de la ville, et pressa l'amiral de tenter la fortune d'un combat; mais Marcellus se présenta devant lui en si bon ordre que les Carthaginois, effrayés, se retirèrent.

Cette défection découragea Épicyde. Au lieu de rentrer dans la ville, il fit voile vers Agrigente. Les Syracusains consternés demandent à capituler; au même moment les transfuges et les soldats étrangers craignant qu'on ne les livrât aux Romains, égorgent les magistrats, et font dans la ville un horrible carnage. Au milieu de ce tumulte, un officier sicilien livre une des portes de l'Achradine à Marcellus. Il y entre; et, quoique les députés eussent obtenu de lui récemment la promesse d'épargner la ville, il l'abandonne au pillage pour la punir d'une résistance de trois ans : étrange injustice qui fait blâmer dans un ennemi la vertu qu'on devrait le plus honorer. Marcellus oubliait que c'est le courage du vaincu qui rehausse la gloire du vainqueur.

Le consul désirait vivement voir Archimède, dont le génie avait si longtemps triomphé des forces romaines. Par ses ordres on le cherche de tous côtés; un soldat le trouve enfin occupé à tracer des lignes et à faire des cal-

culs, sans être distrait de sa profonde méditation par le tumulte d'une ville prise d'assaut. Le soldat lui ordonne de le suivre pour paraître devant le consul. Archimède, sans se déranger et sans tourner même ses regards vers lui, dit froidement : « Attends que j'aie trouvé la solution de mon problème. » Le soldat prend cette réponse pour une insulte, et lui plonge son épée dans le corps. Marcellus, désolé de ce malheur, rendit de grands honneurs à cet homme célèbre, assista à ses funérailles, et lui fit ériger un monument. Il traita avec distinction sa famille, et lui accorda de grands priviléges. Quarante ans après, Cicéron, nommé gouverneur de Sicile, chercha et retrouva son tombeau. Il le reconnut en voyant une colonne sur laquelle était gravée la figure d'une sphère et d'un cylindre, avec une inscription qui marquait leur rapport découvert par Archimède.

Depuis la prise de Syracuse, la Sicile, d'abord partagée entre les Romains et les Carthaginois, fut, peu de temps après, réduite tout entière en province romaine.

HISTOIRE DE CARTHAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de Carthage. — Histoire de Didon. — Gouvernement républicain de Carthage. — Dévouement des frères Philènes. — Division de l'Espagne. — Conquête de Carthage. — Religion — Force du gouvernement. — Commerce. — Sciences et arts.

Carthage, colonie de Tyr, surpassa la gloire de la métropole. Cette république serait devenue la maîtresse du monde par sa richesse; mais le fer et la pauvreté de Rome triomphèrent de son opulence : victoire funeste qui porta la corruption dans Rome et prépara sa décadence.

L'époque de la fondation de Carthage est incertaine; les auteurs varient à cet égard. Mais sa destruction eut lieu cent quarante cinq ans avant Jésus-Christ; et, comme on s'accorde à lui donner un peu plus de sept cents ans d'existence, il est probable qu'elle fut bâtie vers l'an du monde 3058, neuf cent quarante-six ans avant Jésus-Christ, époque antérieure à la fondation de Rome, et correspondante au temps où Joas régnait sur Juda.

Didon, qu'on appelait aussi Élisa, eut pour bisaïeul Ithobal, roi de Tyr,

père de Jézabel. Le mari de Didon se nommait Acerbas, Sicherbas ou Sichée; c'était un prince considéré par ses vertus et par ses richesses. Le frère de Didon, Pygmalion, roi de Tyr, lâche et cruel tyran, assassina Sichée afin de s'emparer de ses biens. Didon trompa son avarice, s'embarqua avec les trésors de son époux et un grand nombre de Tyriens qui lui étaient dévoués. Elle descendit en Afrique près d'Utique, ancienne colonie des Phéniciens, dans un endroit situé à six lieues de Tunis. Elle y acheta un terrain où les habitants d'Utique l'aidèrent à bâtir une ville qu'elle nomma *carthada* (ville neuve). Des relations fabuleuses disent qu'on lui céda autant de terres qu'en pourrait renfermer la peau d'un bœuf; et qu'ayant divisé cette peau en lanières extrêmement minces, elle parvint par ce moyen à entourer l'espace de terre très-étendu, où elle bâtit la citadelle, qu'on nomma pour cette raison *Byrsa* (cuir de bœuf). On raconte aussi qu'en creusant les fondements de cette forteresse on y trouva une tête de cheval, ce qui fut regardé comme un présage de la gloire militaire réservée à ce nouveau peuple.

Didon avait fait vœu de ne jamais se remarier. Un prince voisin, Iarbe, roi de Gétulie, la menaça de la guerre si elle ne consentait à l'épouser. La reine, ne voulant ni violer sa foi ni exposer son peuple, demanda du temps pour répondre, offrit un sacrifice aux mânes de Sichée, monta sur un bûcher, se poignarda et périt dans les flammes.

L'histoire d'Énée et de Didon, racontée par Virgile, n'est qu'une fable imaginée par ce poète pour flatter la vanité romaine. Le prince troyen ne pouvait connaître cette reine, puisque Carthage fut bâtie trois cents ans après la prise de Troie.

Il paraît que Carthage, fidèle à la mémoire de Didon, ne voulut point d'autre souverain, comme elle-même n'avait point accepté d'autre époux que Sichée, et qu'on y adopta dès ce moment le gouvernement républicain.

La nouvelle république prit d'abord les armes pour se délivrer du tribut qu'elle payait aux princes ses voisins. Elle attaqua ensuite les Maures et les Numides, et devint maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Il s'éleva une dispute de limites entre elle et Cyrène, colonie lacédémonienne établie sur le bord de la mer près de la grande Syrte. On convint des deux côtés que deux jeunes gens partiraient au même instant de chaque ville, et que le point où ils se rencontreraient fixerait la borne des deux États.

Deux frères carthaginois, nommés Philènes, très-légers à la course, arrivèrent avant les autres à un lieu beaucoup plus éloigné de Carthage que de Cyrène. Les Cyrénéens, au lieu de se conformer au traité, prétendirent que les Carthaginois étaient partis avant l'heure désignée, et refusèrent de reconnaître la limite fixée, à moins que les deux frères ne s'y fissent enterrer vivants. Ils y consentirent, sacrifièrent leurs jours à leur patrie, et leurs concitoyens élevèrent dans ce lieu deux autels qu'on appela *les autels Philènes*. Ces autels terminaient à l'est les possessions de Carthage : ses bornes à l'occident étaient les colonnes d'Hercule et la Mauritanie; au sud, la Numidie et les déserts.

La haine des Romains aurait voulu effacer de la terre le nom de Carthage; et, comme elle détruisit les archives de cette république, nous ne connaissons rien de certain sur l'histoire de ses premiers temps. On ne sait pas comment la royauté fut abolie, quel législateur lui donna sa nouvelle forme de gouvernement; on ignore même dans quel temps les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne: on dit que les îles Baléares (Majorque et Minorque), célèbres par leurs frondeurs, furent la conquête d'un général de Carthage nommé Magon. Le port Mahon rappelle encore le nom du vainqueur. Diodore prétend qu'il était frère d'Annibal.

La plus riche des conquêtes de Carthage, l'Espagne, se divisait alors en trois parties : la Bétique qui comprenait Grenade, l'Andalousie, l'Estramadure et Cadix. On y trouvait deux cents villes opulentes. La Lusitanie se formait du Portugal et d'une partie des deux Castilles. La Tarragonaise contenait tout le reste du pays jusqu'aux Pyrénées.

Le commerce des Phéniciens avait fait connaître depuis longtemps la richesse de l'Espagne. Cadix était une colonie de Tyr; les Espagnols l'attaquèrent. Carthage prit sa défense; les Ibères, divisés en petits peuples, furent vaincus. On ignore l'époque de ces guerres; nous savons seulement par Polybe et Tite-Live que, dans le temps où brillaient Amilcar, Annibal, Asdrubal, Carthage avait fait peu de progrès dans la Péninsule. Mais vingt ans après, lorsque Annibal envahit l'Italie, les Carthaginois s'étaient rendus maîtres de toute la côte occidentale et d'une grande partie de la méridionale, sur laquelle ils bâtirent Carthagène; dans l'intérieur, l'Èbre leur servait de limites. Voilà tout ce qu'une obscure tradition nous a fait connaître de relatif à Carthage avant son invasion en Sicile et ses guerres avec les Romains.

Les Carthaginois avaient conservé la langue phénicienne ou chananéenne. Presque tous leurs noms étaient significatifs. Hannon veut dire *bienfaisant;* Didon, *aimable;* Sophonisbe, *discrète;* Annibal, *protégé par le Seigneur.* Le mot *Pœni,* d'où on a tiré le nom de *punique,* vient évidemment des Phéniciens.

Carthage conserva toujours des liaisons intimes avec sa métropole. Elle lui payait une redevance annuelle. Tyr, veillant à sa conservation, empêcha Cambyse de l'attaquer. Lorsqu'Alexandre-le-Grand renversa la capitale de la Phénicie, les femmes et les enfants des Tyriens, échappés aux massacres, trouvèrent à Carthage une seconde patrie.

Les deux pays avaient les mêmes dieux. Carthage adorait principalement Saturne, Hercule, Junon, un démon qu'elle appelait son génie, et une divinité nommée Céleste. Polybe nous a conservé un traité conclu entre Philippe, roi de Macédoine, et les Carthaginois. Il commence ainsi : « Ce traité a été conclu » en présence de Jupiter, d'Hercule, de Junon, d'Apollon, du démon de Car» thage, de Mars, d'Iolaüs, de Triton, de Neptune, etc. »

Céleste, ou Uranie, était la lune. Dans les plus grandes calamités, on sacrifiait des victimes humaines à Saturne. Plutarque, en parlant avec horreur de cette affreuse coutume, trouve l'athéisme moins odieux que cette infâme superstition. « Il est moins injurieux, dit-il, pour la Divinité de la méconnaître

» que de l'outrager et de lui offrir en sacrifice le sang des hommes. » Cette coutume barbare fut adoptée par presque tous les peuples jusqu'à l'établissement du christianisme. Son abolition est un des bienfaits de cette religion morale. Heureuse révolution, si elle avait pu empêcher beaucoup de tyrans et de fanatiques d'imiter Saturne et d'exiger les mêmes sacrifices.

Il fallait que le gouvernement de Carthage fût bien constitué, puisque, pendant cinq cents ans, il préserva cette république des chaînes de la tyrannie et des désordres de l'anarchie. Partout ailleurs on vit toujours en guerre les grands et le peuple; mais à Carthage, comme à Sparte et dans l'île de Crète, le pouvoir des riches et celui du peuple étaient balancés par un troisième pouvoir. Il résidait dans les mains de deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes,* et auxquels plusieurs auteurs donnent le titre de roi. Le nom *suffète* vient du mot hébreu *shophétim* (juge). Les suffètes faisaient exécuter les lois, et commandaient presque toujours les armées.

Le pouvoir législatif était confié à un sénat composé de cinq cents membres, choisis parmi les plus riches citoyens. Il établissait les impôts, rédigeait les lois, décidait de la paix et de la guerre, recevait les ambassadeurs. La correspondance des généraux, les plaintes des provinces lui étaient adressées; il prononçait souverainement sur tout, lorsque les voix ne se divisaient pas; mais quand il y avait partage d'opinions, celle de la majorité se portait devant le peuple, qui décidait définitivement.

On tirait du sénat un conseil de cent personnes, appelé le *conseil des anciens.* Leurs charges étaient perpétuelles; ils faisaient l'office des éphores à Sparte des censeurs à Rome. Les juges, les généraux leur rendaient compte de leur conduite.

On choisissait dans le conseil des anciens cinq personnes revêtues d'un grand pouvoir, et qui faisaient leur rapport au sénat sur les lois proposées et sur les affaires les plus importantes.

Les suffètes n'exerçaient leur pouvoir que pendant une année. Lorsqu'ils sortaient de place, on les nommait préteurs; ce qui leur conférait le droit de présider les tribunaux, de surveiller le recouvrement des impôts, et de proposer de nouvelles lois.

Aristote, en donnant des éloges à ce gouvernement, lui fait des reproches qui paraissent mal fondés. Le premier porte sur la cumulation des emplois. Il est certain que cette coutume forma de grands hommes dans la Grèce, à Carthage et à Rome en obligeant les citoyens à étudier également l'art de la guerre, la science de l'administration et celle des lois; parties différentes, mais qui se touchent plus qu'on ne pense. Leur séparation dans les temps modernes a fait naître de dangereux esprits de corps et de funestes rivalités. Elle s'oppose à l'union des citoyens; par elle, on trouve beaucoup de guerriers, de financiers, de magistrats, de jurisconsultes, mais peu d'hommes d'État.

L'autre défaut qu'Aristote blâmait dans la constitution de Carthage, porte sur la loi qui exigeait des citoyens un certain revenu pour être aptes aux emplois : il regarde cette règle comme une source de corruption et d'avarice. Il

est cependant certain que sans une loi pareille la tranquillité ne peut subsister. La propriété seule donne un intérêt direct au maintien de l'ordre. Le mérite et le talent ne peuvent se plaindre de cette règle; car, si la condition de la propriété exigée n'est pas trop forte, ils acquièrent presque toujours assez d'aisance pour parvenir aux places.

La position de Carthage la rendit commerçante; sa marine fit sa force et fonda sa fortune. Elle tirait d'Égypte le lin, le papyrus, le blé, les voiles et les cordages. Elle se fournissait sur la mer Rouge d'épiceries, d'aromates, de parfums, d'or et de perles. La Phénicie lui envoyait sa pourpre et ses riches étoffes. Les Carthaginois y portaient en échange le fer, l'étain, le plomb, le cuivre de l'Occident : ils étaient les facteurs de tous les peuples. Carthage devint par sa navigation le lien de tous les États et le centre de leur commerce.

On l'accuse d'avidité pour les richesses; ce reproche est plus applicable à sa situation qu'à sa constitution. Elle jouit des avantages, et souffrit des inconvénients attachés à tout État commerçant, qui doit nécessairement, après avoir acquis une grande puissance et une grande fortune, voir ses mœurs se corrompre, et sa force se détruire par les progrès du luxe et par l'excès même de sa prospérité.

Puissante par son commerce, Carthage trouva une seconde source d'opulence, d'accroissement et de décadence dans les mines d'or et d'argent qu'elle exploita en Espagne.

La population de cette république fut d'abord aussi guerrière qu'industrieuse; mais, en s'enrichissant, les Carthaginois s'amollirent, et s'accoutumèrent, au lieu de combattre eux-mêmes, à payer des troupes mercenaires.

Carthage tirait de ses alliés et des peuples tributaires une grande quantité de soldats. Les Numides formèrent sa cavalerie; les Espagnols, son infanterie; les Baléares lui donnèrent des frondeurs; les Crétois, des archers; les Gaulois, des troupes légères : de sorte qu'avec ses trésors elle levait d'immenses armées sans fatiguer sa population, faisait des conquêtes sans répandre son sang, et transformait les autres peuples en instruments de son ambition.

Elle sentit trop tard, mais cruellement, le danger de ce système. Ses armées mercenaires, n'étant unies par aucun lien, ne pouvant être animées d'aucun amour pour la patrie, ne se montrèrent redoutables que dans les temps de prospérité. Au moment des revers, cette force peu solide ne put résister à l'attaque d'un peuple dont les légions, composées de citoyens, ne connaissaient ni découragement ni désertion, et combattaient avec la constance et l'ardeur que donne seul l'amour de la gloire nationale.

Dès que les soldats mercenaires voyaient l'événement incertain ou la solde retardée, ils passaient souvent du côté de l'ennemi. Aussi Carthage, après ses défaites, demanda toujours humblement la paix, tandis que Rome, au milieu des revers, redoublait de fierté, de courage et d'audace. La fausseté est inséparable de la faiblesse. Carthage, vaincue, eut souvent recours à l'artifice, et on douta tellement de sa fidélité, que l'expression de *foi punique* devint une injure.

On reproche aux Carthaginois d'avoir négligé les sciences et les arts; cependant Massinissa, élevé à Carthage, se distingua par son instruction; Annibal prouva souvent son amour pour les belles-lettres; Magon écrivit vingt-huit volumes sur l'agriculture. On a conservé un ouvrage fait par Hannon, et relatif à l'établissement des colonies en Afrique. Clitomaque illustra la secte académique, et brilla dans Athènes. Cicéron vantait ses *Consolations*, adressées aux Carthaginois sur la ruine de leur ville. Enfin Térence naquit dans Carthage, et ce fut à sa rivale que Rome dut son plus grand poète comique.

Malgré ces exceptions, il paraît cependant que l'esprit mercantile éloignait les Carthaginois de la philosophie et des lettres. On cite même une de leurs lois qui défendait aux citoyens d'apprendre la langue grecque.

Au reste, tout ce que nous savons des Carthaginois nous vient des Romains, source bien suspecte de partialité. La haine implacable des vainqueurs survécut à la ruine des vaincus; elle effaça leurs lois, comme elle fit oublier leur langage; elle raya leur nom de la liste des peuples, comme elle rasa leurs murs; elle brûla leurs archives, leurs titres, et n'aurait peut-être jamais parlé de Carthage, si elle n'eût été pressée de raconter sa ruine et la gloire de Rome.

On ne doit pas juger un peuple sur le témoignage de ses ennemis, et il est impossible de refuser son estime et même son admiration à une république qui, pendant sept cents ans, jouissant par la sagesse de ses lois du calme intérieur, sut acquérir par ses armes et par son industrie tant de renommée, de fortune et de puissance.

CHAPITRE II.

GUERRE CONTRE LA SICILE.

Descente des Carthaginois en Sicile, sous les ordres d'Amilcar. — Leur défaite. — Mort d'Amilcar. — Sacrifice des victimes humaines aboli. — Exploits d'Annibal. — Peste dans son armée. — Prise d'Agrigente. — Guerre entre Denys et Carthage. — Révolte et armement en Afrique. — Victoire de Timoléon sur les Carthaginois. — Complot d'Hannon — Son supplice. — Règne d'Agathocle. — Ses exploits. — Sa mort.

Lorsque Xercès forma le projet de subjuguer la Grèce, il engagea les Carthaginois à porter la guerre en Sicile. Ils y possédaient déjà quelques villes, où ils avaient établi des colonies. Vingt-huit ans avant cette époque, et dans l'an-

née où Tarquin fut chassé de Rome, la république romaine et celle de Carthage conclurent un traité dans lequel on parla de l'Afrique et de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois. Il y est aussi fait mention de quelques parties de la Sicile occupées par eux. Ce même traité défendait aux Romains de naviguer au delà du *beau promontoire,* situé près de Carthage; ce qui prouve la faiblesse de Rome et la puissance de sa rivale dans ces premiers temps.

Carthage, conformément aux conventions faites avec Xercès, envoya, sous les ordres d'Amilcar, en Sicile, trois cent mille hommes et cinq mille bâtiments. L'armée débarqua dans le port de Palerme, et forma le siége d'Hymère. Gélon, alors tyran de Syracuse, marcha contre les Carthaginois, s'empara par ruse d'un de leurs camps, força l'autre, et mit le feu aux vaisseaux. Amilcar périt; cent cinquante mille hommes furent tués; le reste tomba dans l'esclavage.

Carthage, qu'on a toujours accusée de manquer de fermeté dans les revers, crut voir l'ennemi à ses portes, et demanda la paix. Gélon l'accorda, à condition que les Carthaginois ne sacrifieraient plus de victimes humaines à Saturne, qu'ils paieraient les frais de la guerre, et qu'ils bâtiraient deux temples pour y déposer le traité.

Une armée athénienne, ayant voulu s'emparer de Syracuse, échoua et périt (1). Les Ségestains, qui avaient pris le parti d'Athènes, craignaient la vengeance des Syracusains. Ils implorèrent la protection de Carthage, qui la leur accorda. Annibal, petit-fils de cet Amilcar vaincu par Gélon, conduisit une armée en Sicile, et débarqua dans le lieu où l'on bâtit depuis Lilybée. Il s'empara de Sélinonte, se rendit maître d'Hymère, et ternit ses succès par de grandes cruautés. Cependant, à son retour dans sa patrie, tout le peuple vint au-devant de lui, et son entrée fut un triomphe.

Trois ans après, il retourna en Sicile, ayant pour lieutenant Imilcon, fils de Hannon. L'historien Timée portait le nombre de ses troupes à cent vingt mille hommes.

Tandis qu'il assiégeait Agrigente, la peste fit d'affreux ravages dans son armée, et il en devint lui-même la vcitime. Les Carthaginois, pour apaiser les dieux, se rendirent parjures; et, violant le traité qu'ils avaient fait avec Gélon, ils immolèrent un enfant à Saturne, et jetèrent à la mer des holocaustes en l'honneur de ce dieu.

Cependant Imilcon pressait toujours le siége d'Agrigente. Une partie des habitants évacua la ville; le reste fut massacré par les assiégeants qui détruisirent cette opulente cité, et y firent un butin immense. Imilcon s'empara ensuite de Géla, et conclut enfin un traité avec Denys le Tyran. Ce traité ajoutait aux anciennes possessions de Carthage, Sélinonte, Hymère, Agrigente, Géla et Camarine. Il garantissait aux Léontins et aux Messéniens leur indépendance, et à Denys le trône de Syracuse.

Ce prince ne signa cette paix que pour consolider son usurpation; mais l'an

(1) An du monde 3592. Avant Jésus-Christ 412. An de Rome 336. An de Carthage 434.

du monde 3600 (1), ayant fait d'immenses préparatifs pour réparer ses pertes, il déclara la guerre à Carthage et prit la ville de Moria. Imilcon, nommé suffète, rentra l'année suivante dans cette ville, appuya les mécontents contre le tyran, et poursuivit rapidement ses succès avec le secours de Magon qui commandait sa flotte.

Ils vinrent tous deux assiéger Syracuse. Une maladie contagieuse détruisit une grande partie de leurs troupes; et, lorsqu'ils se voyaient déjà vaincus par ce fléau, Denys les attaqua et les battit. Imilcon, forcé d'abandonner ses alliés, obtint avec peine la permission de ramener en Afrique le peu de soldats qui lui restaient. Arrivé à Carthage, il ne put supporter les reproches et surtout les larmes de ses concitoyens, et se donna la mort.

La nouvelle de son désastre consterna l'Afrique. Les peuples tributaires et alliés, apprenant qu'on avait abandonné leurs soldats aux vengeances et aux chaînes de Denys, s'indignent de cette trahison, courent aux armes, se rassemblent au nombre de deux cent mille, s'emparent de Tunis, et marchent contre Carthage, qui se croit perdue.

Dans ce péril cette nation superstitieuse compte plus sur ses sacrifices que sur son courage; elle attribue ses revers à la colère de Proserpine et de Cérès, qui, jusque là, n'avaient point d'autel à Carthage. On leur éleva deux temples; mais leur secours était peu nécessaire. Cette multitude d'Africains, inondant les campagnes voisines, sans discipline, sans machines de guerre, sans chefs et sans magasins, se débanda dès qu'elle eut épuisé les campagnes par ses ravages, et une prompte dispersion délivra Carthage de ses terreurs.

L'année suivante Magon, suffète et général, perdit une grande bataille en Sicile et périt. On exigeait l'évacuation totale de l'île; mais tandis qu'on négociait, le fils de Magon, arrivant avec de nombreuses troupes, défit les Syracusains, et dicta une paix honorable, qui assurait à Carthage ses possessions, et obligeait Syracuse à payer les frais de la guerre.

Quelque temps après, Carthage se vit de nouveau attaquée par la peste et menacée par une rébellion des Africains. Le temps mit fin à la maladie, et les armes à la révolte.

Lorsque les Siciliens chassèrent Denys le Jeune du trône de Syracuse, ces troubles rendirent aux Carthaginois l'espérance de s'emparer de toute la contrée (2); mais malgré leurs efforts et ceux d'Icétas, tyran des Léontins, le célèbre Timoléon de Corinthe parvint à rétablir l'ordre et la liberté dans Syracuse. La désertion se mit dans les troupes étrangères commandées par Magon, et ce général effrayé s'embarqua pour l'Afrique. Le sénat de Carthage le mit en jugement; pour échapper à son arrêt, il se poignarda. Son corps, privé de vie, n'évita pas le supplice; il fut attaché à une potence.

La richesse inépuisable de Carthage recréait sans cesse de nouvelles armées. Soixante-dix mille hommes, sous la conduite d'Amilcar et d'Asdrubal, débar-

(1) Avant Jésus-Christ 404. De Rome 344. De Carthage 442. — (2) An du monde 3656. Avant Jésus-Christ 348. De Rome 400. De Carthage 498.

quèrent à Lilybée. Timoléon marcha à leur rencontre, les défit complétement, s'empara de leurs camps, prit leurs trésors et leur tua dix mille hommes.

La mort de trois mille Carthaginois, dans cette affaire, consterna Carthage, accoutumée à ne verser que du sang étranger. Elle demanda la paix, et conclut un traité qui lui donna pour limites en Sicile le fleuve Halycus.

Dans ce même temps un des principaux citoyens, Hannon, considérable par ses richesses, par ses talents, par son audace, forma le projet de se rendre maître de la république. Le jour des noces de sa fille était fixé pour l'exécution de ce dessein. Il devait inviter à un grand festin les sénateurs, et les empoisonner. On découvrit le complot; mais la crainte força la colère à la dissimulation. Les complices étaient nombreux, le coupable puissant : au lieu de le mettre en jugement, le sénat timide se contenta de faire une loi pour supprimer le luxe des noces.

Hannon, n'espérant plus triompher par des embûches secrètes, voulut tenter la force. Prodiguant ses trésors, il soudoie des hommes sans aveu, arme les esclaves, cherche à soulever le peuple et les troupes; mais, voyant contre lui la masse imposante des citoyens décidée à défendre la liberté, il se retire dans un château avec vingt mille esclaves armés, et sollicite vainement l'appui du roi des Maures. Attaqué dans sa forteresse, et bientôt abandonné par ses lâches satellites, son désespoir ne put trouver la mort; on le prit vivant et on le conduisit à Carthage. La vengeance fut aussi atroce que le crime. On le battit de verges, on lui arracha les yeux; ses membres furent brûlés, son corps attaché à une potence; et le sénat fit périr tous ses parents pour qu'aucun n'imitât ses forfaits et ne vengeât sa mort.

L'opulence et la fertilité de la Sicile excitaient constamment l'ambition des Carthaginois. Croyant trouver un associé utile à leurs desseins, ils favorisèrent les complots d'un jeune et vaillant aventurier, nommé Agathocle. Fort de leur appui, il parvint à usurper le trône et à détruire la liberté dans Syracuse (1)

Cet homme, fameux par son génie et par sa férocité, fit bientôt repentir ses alliés de leur aveugle confiance. Devenu roi, il voulut étendre sa puissance et chasser les étrangers de Sicile. Amilcar, qui commandait l'armée de Carthage, le battit d'abord complétement et l'enferma dans Syracuse; mais, tandis qu'on le croyait perdu, cet homme extraordinaire, armant les esclaves, qu'il joignit à seize cents soldats, s'embarqua de nuit avec ses deux fils et arriva audacieusement en Afrique. Là, après avoir brûlé sa flotte pour ne pas diviser ses forces, et pour ôter à son armée tout espoir de fuite, il prit une place qu'on appelait la grande ville, s'empara de Tunis et s'approcha de Carthage.

Malgré la suprise et l'effroi que causait une invasion si imprévue, Hannon et Bomilcar, à la tête de quarante mille hommes, sortirent des murs et lui livrèrent bataille. Ils furent battus et mis en déroute : Hannon périt dans le combat. Bomilcar voulut profiter du désordre qui régnait dans la ville, pour

(1) An du monde 3685. Avant Jésus-Christ 319. De Rome 429. De Carthage 527.

s'emparer à son tour du pouvoir suprême ; mais il fut vaincu et tué par ses concitoyens.

Agathocle, qui s'était emparé du camp des Carthaginois, y trouva vingt mille chaînes qu'on avait destinées pour lui et ses soldats. Il se vengea de cette vaine injure par d'affreux ravages. Son invasion causa la ruine de Tyr, qui ne put recevoir les secours qu'elle attendait de Carthage contre Alexandre-le-Grand. Les Carthaginois, menacés eux-mêmes des plus grands périls, ne purent donner à leur métropole que de stériles consolations, et que recueillir les victimes échappées au vainqueur.

Jamais Carthage ne s'était vue si près de sa ruine. Au lieu d'attribuer ses malheurs aux fautes de ses généraux et à l'habileté de l'ennemi, elle crut s'être attiré le courroux des dieux. Depuis longtemps on avait cessé d'immoler à Saturne, suivant l'antique usage, les enfants des meilleures maisons ; on achetait, pour ces sacrifices, des pauvres ou des esclaves : le peuple vit dans cette impiété la cause de tous ses revers. Pour l'expier, on immola deux cents enfants des plus nobles maisons ; et le fanatisme fut tel, que plus de trois cents personnes qui se croyaient coupables d'avoir précédemment soustrait à Saturne leurs enfants, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice, et furent immolées.

Cependant, le sénat pensant que pour se défendre il fallait d'autres moyens que ces cruels holocaustes, rappela Amilcar en Afrique. Celui-ci, après avoir envoyé cinq mille hommes à Carthage, tenta de s'emparer par artifice de Syracuse. Mais les Syracusains, jetant alors dans le camp ennemi la tête du Carthaginois Hannon qu'Agathocle leur avait envoyée, y répandirent la crainte. Cependant Amilcar donna l'assaut, et périt dans le combat.

Le roi de Syracuse avait épuisé les faveurs de la fortune. Inconstante pour le crime comme pour la vertu, elle aveugla son génie et abandonna ses drapeaux. Après s'être attiré la haine des princes africains en assassinant le roi de Cyrène, Ophellas, son allié, il courut apaiser des troubles en Sicile, et laissa son armée à son fils Archagatus, jeune homme sans expérience. Les Cyrénéens l'abandonnèrent ; les Carthaginois reprirent courage, firent sortir de leurs murs trois fortes armées, défirent le prince de Syracuse, et reprirent toutes les places qu'ils avaient perdues.

Agathocle, rappelé en Afrique par les événements, ne put y ramener la victoire. Son armée fut mise en déroute ; il l'abandonna, se fit corsaire, et périt misérablement. Ses soldats, trahis, égorgèrent ses enfants, et se rendirent aux Carthaginois, qui se virent ainsi délivrés du plus grand péril qu'ils eussent encore couru. Mais un des funestes résultats de cette invasion se fit sentir dans la suite ; car l'entreprise d'Agathocle inspira depuis à Scipion, comme il le dit lui-même, l'idée de descendre en Afrique pour forcer Annibal à quitter l'Italie.

Dans ce temps, le bruit des conquêtes d'Alexandre faisait craindre à Carthage qu'après avoir pris possession de l'Égypte, il ne voulût s'emparer de toute l'Afrique. Elle chargea un homme adroit, nommé Amilcar, de pénétrer ses desseins secrets. Cet émissaire partit, se fit passer pour exilé, obtint la

confiance du roi, et instruisit ses compatriotes de tout ce qu'il avait cru découvrir.

Son succès et son crédit auprès d'Alexandre le rendirent suspect à ses concitoyens. Ils le regardèrent comme un espion du roi; et, après la mort de ce monarque, son ingrate patrie le condamna à perdre la vie.

Un autre conquérant réveilla de nouveau les alarmes des Carthaginois. Pyrrhus envahit l'Italie (1). Son ambition, pareille à celle d'Alexandre, menaçait le monde entier. Gendre d'Agathocle, ce titre le rendait un ennemi dangereux pour Carthage. La crainte de ses armes décida les Carthaginois à s'unir aux Romains. Magon leur offrit cent vingt vaisseaux; mais le sénat de Rome refusa fièrement ce secours.

Pyrrhus, après des succès balancés en Italie, descendit en Sicile, et la conquit si rapidement qu'en peu de temps Carthage n'y posséda que la ville de Lilybée. Ce prince inconstant, qui avait plus de génie pour combattre que pour gouverner, voyant que les Syracusains lui refusaient les moyens de passer en Afrique, quitta la Sicile. Hiéron, devenu roi de Syracuse, empêcha par sa sagesse les Carthaginois de renverser son trône, et de s'emparer de cette île. Sous son règne, la lutte de Rome et de Carthage commença, et Hiéron embrassa le parti des Romains. Après sa mort, le parti carthaginois l'emporta dans Syracuse, et attira contre cette ville les armes romaines, qui lui ravirent pour toujours son indépendance.

(1) An du monde 3727. Avant Jésus-Christ 277. De Rome 471. De Carthage 569.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3741. — Avant Jésus-Christ 263. — De Carthage 583. — De Rome 485.)

Cause de cette guerre. — Déclaration du sénat romain. — Victoires des Romains. — Construction d'une flotte romaine. — Invention du *corbeau*. — Combat naval à Mycale. — Victoire des Romains. — Exploits de Régulus et de Manlius. — Commandement de Xantippe. — Bataille entre Régulus et Xantippe. — Fuite de Régulus, pris et conduit à Carthage. — Son ambassade à Rome. — Son supplice à Carthage. — Défaite d'Asdrubal. — Victoire d'Adherbal. — Victoire de Lutatius sur les Carthaginois. — Traité de paix.

La désertion d'une seule légion romaine fut la première cause de cette guerre sanglante, qui changea la face du monde, fit tomber Carthage, et donna l'empire de la terre aux Romains. Ces déserteurs, s'étant emparés de Rhège, contractèrent une alliance avec les soldats étrangers nommés Mamertins, devenus maîtres et oppresseurs de Messine. Ces deux villes, peuplées de brigands, exerçaient d'affreux ravages dans tous les pays voisins. Leurs pirates parcouraient les mers, et pillaient de préférence les possessions de Rome et de Carthage.

Lorsque les Romains se virent débarrassés de Pyrrhus et de ses alliés en Italie, ils portèrent leurs armes contre Rhège, l'assiégèrent, la prirent, passèrent les habitants au fil de l'épée, et n'en gardèrent que trois cents qui furent conduits à Rome et condamnés au dernier supplice. La destruction de Rhège porta l'épouvante à Messine. Les Mamertins, affaiblis par la perte de leurs alliés et craignant d'éprouver le même sort, ne purent s'entendre, ni pour se soumettre, ni pour résister. Ils se divisèrent : les uns livrèrent leur citadelle aux Carthaginois ; les autres appelèrent Rome à leur secours.

Cet événement devint le sujet d'une assez grande incertitude et d'une discussion très-vive dans le sénat romain. D'un côté, la jalousie qu'inspirait Carthage, déjà maîtresse de la Corse, de la Sardaigne, et de presque toutes les îles de la Méditerranée, la crainte de la voir dominer en Sicile, et d'acquérir par ce moyen tant de facilité pour descendre en Italie, inspiraient à une partie des sénateurs un vif désir d'accueillir les Messéniens et de les défendre ; mais, d'un autre côté, on ne pouvait se dissimuler combien il était honteux d'entreprendre une guerre si injuste, de soutenir des brigands semblables à ceux de Rhège, et de se rendre en quelque sorte complice de tous leurs crimes. Arrêté par ces der-

nières considérations, le sénat n'eut pas l'audace de se déclarer pour les Mamertins; mais le peuple, plus violent dans sa haine contre Carthage, se prononça ouvertement pour la guerre, et força les sénateurs à la déclarer.

Le consul Appius Claudius, chargé du commandement de l'armée, trompa la vigilance carthaginoise, débarqua en Sicile, entra dans Messine, et s'en empara. Carthage, qui se vengeait toujours de ses revers par des cruautés, fit pendre son général, et envoya de nouvelles troupes qui assiégèrent les Romains dans Messine. Claudius les battit et les contraignit de lever le siége.

L'année suivante, la Sicile fut le théâtre de divers combats entre les deux peuples. La principale place d'armes des Carthaginois était Agrigente. Les Romains portèrent leurs efforts sur ce point, gagnèrent une bataille contre leurs ennemis, et, après six mois de siége, s'emparèrent de la ville. Tous ces succès, honorables pour Rome, ne pouvaient avoir de résultats décisifs tant que Carthage restait maîtresse de la mer, et réparait ses pertes par de nouvelles armées que son trésor créait facilement, et que ses vaisseaux portaient avec rapidité.

Les Romains, alors sans marine, ne possédaient pas une galère, et se voyaient forcés d'emprunter des vaisseaux pour transporter leurs troupes en Sicile. Mais l'amour de la patrie connaît-il des obstacles? partout où il existe, il opère des prodiges. Le peuple romain voulut avoir une flotte; tous les bras obéirent à l'esprit public; en deux mois, cent vingt galères furent construites, et les soldats exercés à la rame. Duillius commandait cette première armée navale. Les galères étaient lourdes et grossières; mais, pour remédier à ce défaut de construction, les Romains inventèrent une machine qu'ils nommèrent *corbeau*, sorte de pont en bois, armé de crochets en fer, qu'on abaissait sur le vaisseau ennemi pour l'attacher et pour faciliter l'abordage. La flotte de Carthage se composait de cent trente vaisseaux. L'amiral qui la dirigeait, nommé Annibal, montait une galère à cinq rangs de rames, conquise sur Pyrrhus. Les deux armées se rencontrèrent sur la côte de Mycale. Annibal, méprisant l'ignorance des marins de Rome et la pesanteur de leurs bâtiments, s'avançait avec confiance, et croyait s'emparer sans peine de ces vaisseaux qui ne pouvaient point manœuvrer; mais l'étonnement des Carthaginois fut extrême lorsque les corbeaux des Romains, s'abaissant tous à la fois, accrochèrent leurs bâtiments, lièrent les deux flottes par des ponts, et changèrent, pour ainsi dire, ce combat naval en combat de terre, où l'on pouvait se joindre, se mêler et se battre de pied ferme. Les voiles, les manœuvres devenaient inutiles; le courage seul fixait la fortune. Les Romains furent vainqueurs; ils prirent quatre-vingts vaisseaux, et même celui de l'amiral, qui se sauva dans une chaloupe.

Ce premier triomphe naval remplit les Romains de joie et les Carthaginois de douleur. On érigea à Duillius une colonne nommée *rostrale*, parce que les proues des vaisseaux détruits lui servaient d'ornement. Cette colonne a vaincu le temps et subsiste encore.

Animée par ce succès, Rome, pendant deux ans, livra plusieurs combats qui exercèrent sa marine et lui valurent de nouveaux avantages. Mais comme l'opu-

ience de Carthage lui fournissait sans cesse des forces nouvelles, les Romains, dans le dessein de terminer la guerre, se décidèrent à passer en Afrique. Les consuls Régulus et Manlius y conduisirent une flotte de trois cent trente vaisseaux qui portaient cent trente mille hommes. L'armée navale de Carthage comptait vingt vaisseaux de plus. Hannon et Amilcar la commandaient. Une bataille eut lieu sur la côte de Sicile, près d'Ecnome; la victoire, longtemps douteuse, se décida enfin pour les Romains. Ils s'emparèrent de soixante vaisseaux et en détruisirent trente; vingt-quatre des leurs périrent dans le combat. Maîtres alors de la mer, ils abordèrent en Afrique, dans le port de Clypéa, dont ils se rendirent possesseurs; de là ils se répandirent dans le pays, le ravagèrent, et firent vingt mille prisonniers.

L'histoire nous donne souvent lieu de remarquer qu'on fait plus de fautes après le succès qu'après les revers (1). Le malheur éclaire, et la fortune aveugle. Les Romains, au lieu de redoubler d'efforts pour empêcher leurs ennemis de se relever, rappelèrent Manlius avec une grande partie de leur armée, et ne laissèrent à Régulus, en Afrique, que quarante vaisseaux, vingt-cinq mille hommes et cinq cents chevaux.

Régulus, loin d'être découragé par cette diminution de forces, continua ses progrès : les Carthaginois marchèrent contre lui. Leurs généraux, malhabiles, se postèrent dans un pays coupé qui rendait inutiles leurs éléphants et leur nombreuse cavalerie. Régulus, profitant de cette faute, les défit complétement, pilla leur camp, prit Tunis, et s'approcha de Carthage.

Les Numides, toujours alliés des vainqueurs, ravageaient la campagne. Les Romains s'emparèrent de deux cents villes; Carthage, effrayée, demanda la paix. Régulus pouvait alors terminer la guerre avec gloire : sa hauteur fit rompre la négociation. Il refusa les propositions qui lui étaient faites, dicta de dures conditions, et dit avec rudesse aux députés de Carthage « qu'il fallait savoir » vaincre ou se soumettre aux vainqueurs. »

Les Carthaginois, indignés, répondirent qu'ils aimaient mieux périr que de signer une paix honteuse. Dans cet instant critique, et au moment où ils croyaient leur ruine inévitable, Xantippe, habile général lacédémonien, leur amène un corps de troupes grecques, relève leur courage abattu, et leur démontre qu'ils n'ont été vaincus que par l'ignorance de leurs généraux. Exerçant ses troupes devant eux, il leur prouve que jusque là ils n'avaient pas su les éléments de l'art de la guerre : sa renommée, ses discours, son audace, lui attirent la confiance publique; Carthage remet son sort entre ses mains, et lui donne le commandement d'une armée de douze mille hommes, de quatre mille chevaux et de cent éléphants. Celle des Romains ne comptait que quinze mille hommes et cinq cents chevaux.

Xantippe sort des murs, place ses éléphants en première ligne, range derrière eux sa phalange et l'infanterie de Carthage, la cavalerie aux ailes, les étrangers et les troupes légères dans les intervalles de cette cavalerie. Régulus

(1) An du monde 3749. Avant Jésus-Christ 255. De Carthage 591. De Rome 493.

opposait aux éléphants ses troupes légères, et, derrière elles, ses cohortes en colonnes; sa cavalerie était placée sur les ailes. Polybe remarque avec raison que, par ses dispositions, il pouvait repousser l'attaque des éléphants, mais qu'il s'exposait à être débordé et pris en flanc par la cavalerie nombreuse de l'ennemi. Le signal donné, les deux armées se précipitèrent avec fureur l'une sur l'autre. L'infanterie de la gauche de Régulus renversa d'abord tout ce qui lui était opposé; ses archers et ses cohortes repoussèrent les éléphants; mais la cavalerie carthaginoise, attaquant en flanc celle des Romains, la renversa, tomba ensuite sur les cohortes, et les mit en désordre. En même temps la phalange grecque les enfonça; la déroute devint complète. Presque toute l'armée romaine périt ou tomba dans les fers. Il ne s'en sauva que deux mille hommes qui se retirèrent à Clypéa.

Régulus, fuyant avec cinq cents hommes, fut pris et conduit à Carthage; et Xantippe, redoutant l'envie, le seul ennemi qu'il pût craindre après une si grande victoire, laissa modestement les Carthaginois s'enorgueillir d'un triomphe qu'ils lui devaient, et retourna dans sa patrie. Quelques historiens prétendent que les généraux de Carthage, jaloux de sa gloire, le précipitèrent dans la mer.

Carthage se croyait délivrée d'un danger extrême; mais elle avait beaucoup de pertes à réparer avant de pouvoir méditer d'importantes entreprises. Rome, réveillée de ses illusions par la destruction de son armée, sentait qu'il fallait plus de temps et d'efforts pour terrasser sa rivale, et la guerre continua des deux côtés sans résultat bien marquant.

Après l'avoir tenu dans une longue captivité, Carthage envoya Régulus à Rome (1). Il devait proposer l'échange des prisonniers, et s'engageait à revenir dans sa prison si l'échange était refusé. Ce fier Romain, plus grand dans le malheur que dans la fortune, loin de vouloir faire réussir une négociation dont le succès lui aurait donné la liberté, déclara au sénat qu'il regarderait comme un funeste exemple la faiblesse qu'on montrerait, si l'on tirait de captivité des citoyens assez lâches pour s'être rendus à l'ennemi. Le sénat partagea son avis, et refusa l'échange.

La famille de Régulus, désolée, le peuple, attendri sur son sort, le conjuraient en vain de rester, et de se dérober aux chaînes et aux supplices qui l'attendaient chez un ennemi barbare. Vainqueur de lui-même, inflexible dans ses principes, et fidèle à sa parole, il se rendit à Carthage. On le jeta dans un cachot; on l'exposa ensuite au soleil, après lui avoir coupé les paupières; enfin, on l'enferma dans un coffre hérissé intérieurement de pointes de fer. Il y périt dans des tourments affreux. Son courage indomptable et cette atroce barbarie éternisèrent sa gloire et la honte de Carthage.

La guerre s'anima de plus en plus : les Romains, avec trois cent soixante vaisseaux, livrèrent bataille à une flotte ennemie de deux cents voiles à la vue de la Sicile. L'armée romaine, victorieuse, prit cent quatorze bâtiments, et

(1) An du monde 3755. Avant Jésus-Christ 249. De Cathage 597. De Rome 499.

courut ensuite délivrer à Clypéa les deux mille soldats de Régulus qui s'y étaient retirés. Mais cette armée triomphante, retournant en Italie, fut presque entièrement détruite par une tempête.

Asdrubal attaqua peu de temps après, en Sicile, l'armée de terre des Romains; sa défaite fut complète, et on lui tua cent quarante éléphants. Cette perte affaiblit Carthage, et fortifia les espérances de Rome. Ses légions attaquèrent en Sicile Lilybée, la plus forte possession de ses ennemis. Imilcon y commandait avec dix mille hommes. Annibal, fils d'Amilcar, lui amena des secours d'Afrique. Après plusieurs tentatives inutiles, les machines des Romains furent brûlées, et le siége se changea en blocus.

Le peuple de Rome, opiniâtre dans sa haine, s'enrôlait avec ardeur pour l'armée de Sicile. Le consul Claudius Pulcher voulut attaquer pendant la nuit la flotte ennemie, près de Drépane (1). Adherbal le prévint, ne lui laissa pas le temps de se ranger en bataille, le défit, et lui prit quatre-vingt-treize vaisseaux. Le consul n'en sauva que trente de ce désastre. Son collègue Junius, encore plus malheureux, vit détruire toute sa flotte; débarqué ensuite en Sicile avec quelques troupes, il prit la ville d'Éryx, et y resta deux ans bloqué par l'ennemi.

Pendant l'espace de cinq années, les succès furent balancés de part et d'autre; enfin Rome tenta un effort extraordinaire, et mit en mer deux cents vaisseaux sous les ordres du consul Lutatius. La flotte carthaginoise se tenait sur la côte d'Afrique; Lutatius fit des progrès en Sicile, et resserra Lilybée. Hannon conduisit la flotte africaine près de Drépane. Les deux armées navales se rencontrèrent sur les côtes d'une petite île nommée Éguse. Les Romains s'étaient fort exercés dans l'espoir de se venger de leurs défaites; Carthage, maîtresse des mers depuis cinq ans, s'étant endormie dans une fausse sécurité, avait négligé sa marine. Des hommes de nouvelle levée, étrangers mercenaires, sans courage et sans instruction, composaient ses équipages. Ils ne résistèrent pas au premier choc des Romains; cinquante de leurs vaisseaux périrent; cinquante furent pris; Lutatius fit dix mille prisonniers, et joignit ses troupes à celles qui assiégeaient Lilybée. Carthage, épuisée par cette défaite, ordonna à Barca, qui commandait en Sicile, de faire des propositions pour terminer la guerre.

Lutatius n'imita pas l'imprudente fierté de Régulus : il accueillit favorablement les propositions de l'ennemi. On approuva sa conduite à Rome, dont les citoyens étaient presque aussi fatigués que leurs rivaux, et ils firent la paix aux conditions suivantes, dictées par le consul : « Il y aura, si le peuple romain » l'approuve, amitié entre Rome et Carthage, aux conditions qui suivent : Les » Carthaginois évacueront la Sicile; ils ne feront point la guerre à Hiéron, et » ne porteront point les armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés. Ils » rendront aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont faits sur

(1) An du monde 3758. Avant Jésus-Christ 246. De Rome 502.

» eux; ils leur paieront, dans l'espace de vingt ans, deux mille deux cents
» talents euboïques d'argent. »

Rome, en approuvant le fond du traité, réduisit les termes du paiement à dix années, ajouta mille talents au tribut, et exigea que les Carthaginois évacuassent toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie (1).

CHAPITRE IV.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3763. — Avant Jésus-Christ 241.)



Cause de cette guerre. — Expédition d'Amilcar-Barca en Espagne. — Carthagène bâtie par Asdrubal. — Traité entre Asdrubal et Rome. — Mort d'Asdrubal. — État oligarchique de Carthage. — Premiers exploits d'Annibal. — Siége et prise de Sagonte. — Ambassade de Fabius à Carthage. — Grande expédition d'Annibal. — Son arrivée en Italie. — Bataille entre Annibal et Scipion. — Victoire d'Annibal. — Ses déguisements. — Bataille entre Annibal et Flaminius. — Défaite et mort de Flaminius. — Tactique de Fabius. — Rappel de Fabius à Rome. — Son retour à l'armée. — Victoire de Cnéius Scipion. — Bataille de Cannes. — Victoire d'Annibal. — Anneaux romains envoyés en Afrique. — Séjour d'Annibal à Capoue. — Défaite d'Asdrubal. — Siége et reddition de Capoue. — Guerre en Espagne. — Mort des deux Scipions. — Marche d'Asdrubal pour rejoindre Annibal. — Mort d'Asdrubal. — Exploits de Scipion l'Africain. — Traité de paix entre Scipion et Carthage. — Rupture de ce traité. — Entrevue de Scipion et d'Annibal. — Bataille entre ces deux généraux. — Défaite d'Annibal. Ambassade de Carthage. — La paix est conclue.

Dans la première guerre punique, Rome et Carthage s'étaient étudiées réciproquement; elles avaient essayé leurs forces. Dans la seconde, elles se connaissaient parfaitement, et se détestaient davantage. La jalousie causa la première, et la haine la seconde. On avait d'abord pris les armes pour se disputer la palme de la gloire, la liberté des mers, et quelques possessions; on se battit ensuite pour se détruire. Les vainqueurs ignorent toujours la nécessité de la modération; ils oublient que toute paix humiliante est un affront dont on veut se venger, une trêve trompeuse qu'on cherche à rompre, et que le désespoir d'un ennemi opprimé prépare souvent les plus grands périls à celui qui l'a injustement abaissé.

Carthage regrettait la Sicile; ses soldats mercenaires, désertant ses dra-

(1) An du monde 3763. Avant Jésus-Christ 241. De Carthage 605. De Rome 507.

peaux, passèrent en Italie, engagèrent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, et leur en facilitèrent les moyens. Les Carthaginois, épuisés, ne purent se venger de ce nouvel affront. Ils se virent contraints de consentir à cette dernière spoliation. Pour compenser tant de pertes, en attendant le moment de la vengeance, ils portèrent leurs armes, et dirigèrent leur ambition vers l'Ibérie.

Amilcar-Barca, après avoir apaisé les troubles d'Afrique et soumis les Numides révoltés, conduisit une armée en Espagne, et combattit avec succès. Cet homme, fameux en Afrique par ses exploits, ferme dans le commandement, doué d'un grand courage et d'une prudence consommée, terrible dans les combats, doux après la victoire, conciliant dans les conseils, adroit en politique, réunissait toutes les qualités d'un grand général et d'un habile homme d'État. Implacable ennemi des Romains, il obligea son fils Annibal, âgé de neuf ans, de jurer au pied des autels une haine éternelle à Rome; et jamais homme ne tint mieux son serment.

Ce grand capitaine, formant son fils par ses leçons et par ses exemples, conquit en peu de temps par la force des armes toute la partie de l'Espagne située entre la mer et l'Èbre, et la soumit totalement à son pays par la douceur de son administration. Après de longs succès il trouva une mort digne de sa vie, et périt glorieusement dans une bataille qui le couronna pour la dernière fois des palmes de la victoire.

Asdrubal, son gendre, lui succéda; et, pour assurer ses conquêtes, il bâtit sur la côte méridionale la nouvelle Carthage, appelée aujourd'hui Carthagène, qui devint, par sa position et par son commerce, une des plus importantes villes de l'Europe.

Rome voyait ses progrès d'un œil jaloux : elle aurait pris les armes pour enlever la Péninsule à sa rivale; mais la crainte des Gaulois qui la menaçaient l'arrêta. Elle négocia au lieu de combattre, se contenta de limiter des conquêtes qu'elle n'osait ravir, et conclut avec Asdrubal un traité qui défendait aux Carthaginois de s'avancer au delà de l'Èbre.

Asdrusbal, poursuivant ses succès, subjugua tous les peuples qui se trouvaient entre la mer et le fleuve. Après huit ans de victoires, il périt assassiné par un Gaulois (1). Trois ans avant sa mort, il avait demandé qu'on lui envoyât son beau-frère Annibal, alors âgé de vingt-deux ans.

Dans ce temps l'oligarchie dominait à Carthage; les familles d'Hannon, d'Imilcon, de Magon, de Bomilcar, d'Adherbal, d'Amilcar, d'Asdrubal, y jouissaient du plus grand crédit. Cette oligarchie se divisait en deux factions : celle d'Amilcar et d'Annibal se nommait la faction Barcine; l'autre avait pour chef Hannon. La première était ambitieuse, la seconde pacifique. Les exploits d'Amilcar et d'Asdrubal donnaient beaucoup d'éclat à leur parti, qui projetait sans cesse de nouvelles conquêtes. Celui d'Hannon voulait consolider la puissance de Carthage par la paix et l'étendre par le commerce, et il s'opposa au

(1) An du monde 3784. Avant Jésus-Christ 220. De Rome 532.

départ d'Annibal pour l'Espagne. Hannon représenta vivement au sénat le danger de confier l'armée à un jeune homme impétueux comme Pyrrhus, impérieux comme son père, et qui avait juré, au sein de la paix une guerre éternelle à Rome. Il regardait ce génie bouillant comme une étincelle ardente, qui devait bientôt causer un vaste incendie.

Malgré ces remontrances, la faction Barcine l'emporta; Annibal partit pour l'Espagne. Les soldats charmés crurent revoir le grand Amilcar; ils retrouvèrent en lui les mêmes traits, la même vigueur, la même intrépidité, la même présence d'esprit, un génie plus vaste, un talent fécond et souple, énergique et artificieux, propre à triompher également par l'audace et par la ruse.

Il fit avec distinction trois campagnes sous Asdrubal; après la mort de ce général, le peuple et l'armée, malgré l'opposition de ses rivaux, lui déférèrent le commandement (1). Cornélius Népos assure même que, sans considérer sa jeunesse, on le nomma suffète ou roi.

Parvenu à ce poste, l'Italie fut constamment le but de ses pensées secrètes. Il conquit plusieurs villes en Espagne; son ambition excita la crainte de tous les peuples de cette contrée. Ils se liguèrent contre lui, et opposèrent à sa valeur une armée de cent mille hommes. Malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, il défit les ennemis en bataille rangée, et mit tous ses soins, après la victoire, à se concilier par des faveurs et de grandes largesses les citoyens, les alliés et les peuples conquis, voulant assurer par cette sage politique l'exécution tranquille de ses grands desseins.

Le traité conclu avec Rome ne pouvait arrêter ce génie ambitieux, qui ne cherchait que l'occasion de le rompre. Il forma audacieusement le siége de Sagonte, place située au delà de l'Èbre. Les Sagontins invoquèrent la protection de Rome. Elle envoya sur-le-champ des deputés pour s'opposer à cette infraction de la paix. Annibal refusa de les entendre; ils ne furent pas mieux accueillis à Carthage, malgré les remontrances d'Hannon, qui s'efforça vainement de faire sentir l'injustice et le danger d'une pareille agression. Sagonte, réduite à l'extrémité, capitula; mais Annibal proposa des conditions si humiliantes, que les sénateurs préférèrent la mort à la honte de les accepter. Ne consultant que leur désespoir, ils dressèrent un bûcher sur la place publique, y jetèrent leurs richesses, le trésor de l'État, et se précipitèrent dans les flammes, qui se communiquèrent rapidement à toute la ville. Au même instant une tour, battue par les béliers d'Annibal, s'écroule; les Carthaginois entrent par la brèche, s'emparent de la ville, égorgent tous ceux qui portaient les armes, et dérobent à l'incendie un immense butin.

Annibal ne s'en réserva rien, mais il s'en servit habilement pour animer l'ardeur du soldat, et pour augmenter la force de sa faction dans Carthage.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation à Rome. L'indignation d'une attaque si audacieuse, au mépris des traités, la honte d'avoir laissé périr sans secours des alliés fidèles, la crainte du génie et des projets d'Annibal,

(1) An de Carthage 626. De Rome 528.

réveillent avec fureur l'antique haine. Le peuple s'émeut, accourt sur la place; le sénat s'assemble; les harangues les plus violentes se font entendre, et l'on décide unanimement le prompt départ d'ambassadeurs chargés de demander formellement à Carthage si la ruine de Sagonte a été ordonnée par elle, et d'exiger pour réparation qu'on livrât Annibal aux Romains.

Le sénat de Carthage voulait, suivant sa coutume, prendre des délais, répondre vaguement à des plaintes positives, et opposer la ruse punique à la fierté romaine. Fabius, ambassadeur de Rome, montrant alors un pan de sa robe qu'il tenait plié dans ses mains : « Je porte ici, dit-il, la paix ou la guerre, » choisissez. — Choisissez vous-même, répondit-on. — Je vous déclare donc » la guerre, reprit-il en secouant sa toge, et elle sera terrible. — Nous l'accep» tons de bon cœur, et la ferons de même! » s'écrièrent tous les sénateurs.

C'est ainsi que fut rompue la paix, l'an du monde 3785, avant Jésus-Christ 129, l'an de Rome 529, et de Carthage 627. Elle avait duré vingt-quatre ans. Annibal avait alors vingt-six ans.

Avant de suivre le vaste projet dont ce grand capitaine méditait le plan depuis sa plus tendre jeunesse, il fit passer en Afrique les soldats espagnols qui se trouvaient dans son armée, et appela en Espagne ceux d'Afrique, espérant que, loin de leur patrie, ils seraient plus soumis. Par ses ordres, quarante mille hommes gardèrent l'Afrique; quinze mille, les provinces d'Espagne; soixante vaisseaux protégèrent les côtes. Il offrit à Cadix un sacrifice à Hercule, et ensuite marcha pour mettre fin à l'entreprise la plus audacieuse qu'un mortel eût jamais conçue, celle de traverser l'Espagne, les Gaules, et de franchir les Alpes pour envahir l'Italie.

Il partit de Carthagène, éloignée de l'Èbre de cent dix lieues. Son armée se composait de cent mille hommes d'infanterie, de douze mille de cavalerie et de quarante éléphants. Il battit tous les peuples et conquit tous les pays au delà de l'Èbre jusqu'à Emporium, petite ville maritime près des Pyrénées, qui séparent l'Espagne des Gaules, et se trouvent distantes de l'Èbre de quatre-vingts lieues. Il laissa Hannon avec onze mille hommes dans cette partie de l'Espagne qu'il venait de soumettre; franchissant ensuite les Pyrénées, il s'avança sur le Rhône avec cinquante mille hommes de pied, neuf mille chevaux et seize éléphants.

Les Gaulois, postés sur l'autre rive du fleuve, lui en disputaient le passage. Annibal, informé de leurs desseins, avait envoyé, deux jours avant, Hannon, fils de Bomilcar, avec un corps de troupes chargé de traverser le Rhône un peu plus haut et dans un endroit moins gardé. Son ordre fut exécuté. Alors il se présenta sur la rive du fleuve. Les uns le passaient sur des barques, les autres à la nage, l'infanterie sur des radeaux ou dans quelques troncs d'arbres creusés; plusieurs grands bateaux, rangés et liés, rompaient le courant. Les Gaulois, placés sur l'autre rive, poussaient de grands cris, frappaient leurs boucliers, lançaient des traits et s'animaient mutuellement au combat. Mais tout à coup ils aperçoivent sur le haut des montagnes un corps ennemi, celui d'Hannon, qui brûle leur camp et marche sur eux. Attaqués en tête et en queue, ils se

troublent, se découragent et prennent la fuite. Délivrée de tout obstacle, l'armée d'Annibal passe tranquillement le fleuve; les éléphants le traversent ensuite sur de grands radeaux qu'on avait couverts de terre, pour que ces animaux ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le rivage.

Pendant ce temps, les deux consuls Scipion et Sempronius étaient partis avec deux armées destinées, l'une pour l'Espagne, et l'autre pour la Sicile. Sempronius devait s'embarquer à Lilybée et attaquer l'Afrique; Scipion comptait prendre des vaisseaux à Marseille pour conduire ses troupes en Espagne, où il espérait trouver encore Annibal. Il apprit avec surprise que l'ennemi, prevenant ses desseins par une marche rapide, s'approchait du Rhône, et il envoya trois cents cavaliers pour le reconnaître.

Annibal détacha cinq cents Numides au-devant d'eux : ces deux troupes se livrèrent un combat opiniâtre et sanglant. Les Romains perdirent la moitié des leurs, mais forcèrent les Numides à fuir. Cette action, regardée comme un présage de l'issue de la guerre, annonçait, suivant les augures, qu'elle serait favorable aux Romains après avoir coûté beaucoup de sang.

Sur ces entrefaites, Annibal reçut une ambassade des Gaulois établis sur la rive du Pô. Ils lui promettaient des vivres et des secours contre les Romains. Ce grand capitaine, voulant suivre sans obstacle ses desseins, s'éleva un peu vers le nord, et, s'éloignant de la mer afin d'éviter la rencontre de Scipion, traversa la Gaule jusqu'aux Alpes.

Scipion n'arriva sur le Rhône que trois jours aprés le passage des Carthaginois. Désespérant alors d'atteindre l'ennemi, il retourna à Marseille, envoya son frère avec la plus grande partie de ses troupes en Espagne, et partit lui-même pour Gênes, dans le dessein d'opposer l'armée romaine qui se trouvait sur les rives du Pô, à celle d'Annibal lorsqu'elle descendrait les Alpes. Celui-ci traversa le pays des Allobroges, où l'on voit aujourd'hui Genève, Vienne et Grenoble; il y trouva les peuples divisés, les pacifia, leur donna des vivres pour s'assurer leur amitié, et s'avança au pied des Alpes. Là son génie eut à triompher de nouveaux obstacles.

Ces monts escarpés ne lui offraient aucune route. Forcé de suivre des sentiers étroits et glissants, bordés de précipices, il voyait sans cesse des abîmes sous ses pieds, et sur les hauteurs, de belliqueux montagnards qui s'opposaient à son passage. L'intrépide Annibal dompte à la fois la nature et l'ennemi; et, après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, écrasés par les rochers qu'on roulait sur eux, ou tombés dans les précipices, il s'empare d'une forteresse, et y trouve des provisions qui rendent le courage et l'espoir à ses troupes exténuées de fatigue.

Continuant sa marche, et trompé par la perfidie de ses guides, il se voit attaqué dans un défilé étroit, et se tire de ce nouveau péril par des prodiges de valeur. Enfin, après neuf jours d'efforts surnaturels et de combats sans cesse renouvelés, il atteint le sommet des Alpes, et s'y repose deux jours. Une neige abondante tombant alors sur les montagnes, porte dans l'esprit des soldats le découragement et l'effroi : Annibal les ranime en montrant à leurs yeux les

plaines de la riche Italie, et en flattant leur avidité par l'espoir du pillage de Rome.

Le soldat rassuré reprend ses armes; la soif de l'or lui fait oublier tous les périls. Mais la glace rendait les sentiers presque impraticables; la neige, couvrant les précipices, engloutissait sous sa surface trompeuse les hommes et les animaux : d'immenses éboulements de terre écrasaient des cohortes entières. Annibal, que rien ne pouvait décourager, creuse avec le fer et le feu des chemins dans le rocher. Quelques historiens ajoutent fabuleusement qu'après avoir fait rougir le roc, il y jetait du vinaigre pour le fendre. Les actions de ce grand homme n'avaient pas besoin d'exagération pour être regardées comme des prodiges.

L'armée descendit enfin dans une plaine fertile, qui consola bientôt le soldat de ses travaux et de ses dangers.

Malgré ses premiers succès, Annibal dut prévoir alors toutes les difficultés que présentait une invasion dont son ambition ne lui avait montré d'abord que la gloire. Sorti de l'Espagne avec près de soixante mille combattants, il ne lui restait plus que douze mille Africains, huit mille Espagnols, et six mille chevaux (ainsi qu'il l'inscrivit lui-même sur une colonne), et cependant il n'avait pas encore combattu les Romains. Tel est le danger de toute guerre portée dans des pays lointains; plus on avance, plus on s'affaiblit, et chaque succès n'est souvent qu'un pas de plus vers une ruine totale.

La marche des Carthaginois durait depuis six mois; ils avaient employé quinze jours à franchir les Alpes; le mois de septembre était arrivé. Annibal croyait trouver des alliés à Turin; ces peuples refusèrent de s'associer à ses projets. Pour les punir de ce refus, il s'empara de leur ville, passa les habitants au fil de l'épée, et s'avança sur le Tésin. La rapidité de sa marche étonna Rome, vaincue pour la première fois en audace et en ambition. Sempronius reçut l'ordre de quitter la Sicile; Scipion, après avoir passé le Pô, vint camper près du Tésin. Le général carthaginois, voulant raffermir le courage de ses soldats, fit combattre en leur présence les Gaulois qu'il paya pour donner ce spectacle sanglant, et dit à ses troupes « qu'elles seraient bien lâches, si elles ne combat-» taient pas vaillamment dans le dessein d'assurer la gloire de leur patrie, lors-» qu'elles voyaient des paysans obscurs s'entre-tuer pour un mince salaire. » Employant ensuite une éloquence qui lui fut souvent aussi utile que sa valeur, il rappela aux soldats leurs exploits, et rabaissa avec adresse à leurs yeux la puissance romaine.

Cependant Scipion passe le Tésin; Annibal, à la tête de son armée, offre un sacrifice à Jupiter, fend la tête d'un agneau avec une pierre tranchante, et se voue au même sort s'il ne parvient pas à faire jouir ses soldats des biens qu'il leur a promis. Le signal est donné; les deux armées, animées par une vieille haine, fondent avec furie l'une sur l'autre. L'infanterie romaine résiste d'abord avec succès aux archers et à la cavalerie pesante de Carthage; mais les Numides, ayant enfoncé la cavalerie ennemie, tombent sur les légions, qui, se

trouvant attaquées de tous côtés, se retirent au delà du Tésin, passent le Pô, et rompent les ponts.

Le consul Scipion, blessé dans le combat et entouré, fut délivré par la vaillance de son fils, âgé alors de dix-sept ans, et qui mérita dans la suite, en terminant glorieusement cette guerre, le surnom d'Africain.

La victoire donne toujours des alliés. Tous les Gaulois établis en Italie embrassèrent la cause d'Annibal. Sempronius, revenu de Sicile avec ses troupes, marcha vers la Trébie, petite rivière qui se jette dans le Pô, près de Plaisance, et s'y joignit à l'armée de Scipion. Celle d'Annibal ne tarda pas à s'approcher.

Scipion voulait qu'on évitât le combat, afin d'exercer les nouvelles levées et de fatiguer l'inconstance des Gaulois; mais Sempronius, plus présomptueux qu'habile, accusa cette prudence de timidité, et voulut en venir aux mains: c'était ce que désirait Annibal; il disait souvent que, dans les entreprises extraordinaires et les guerres d'invasion, il faut toujours soutenir le courage des troupes et l'espoir des alliés par de nouveaux exploits.

Après avoir placé Magon et deux mille hommes en embuscade dans une prairie couverte d'arbres, sur les bords d'un petit ruisseau, il fit passer la Trébie à un corps de Numides, afin d'attirer l'ennemi. Sempronius envoya sa cavalerie contre eux. Les Numides se retirent précipitamment; le téméraire consul les suit avec toute l'armée, qui n'avait encore pris aucune nourriture. Le combat s'engage; la cavalerie carthaginoise enfonce les Romains; les troupes embusquées de Magon paraissent derrière eux, les attaquent, les mettent en déroute complète.

Dix mille hommes seuls se font jour à travers l'ennemi; tout le reste périt (1). Annibal regretta dans cette victoire tous ses éléphants, que le froid fit mourir. La saison étant avancée, il prit des quartiers d'hiver, fit reposer ses troupes, et s'assura des alliés en Italie, en rendant sans rançon la liberté aux soldats italiens qu'il avait pris.

L'année suivante, la fortune devint plus favorable aux Romains. Leurs armes furent victorieuses en Espagne; Scipion y battit Hannon, le fit prisonnier, et conquit tout le pays jusqu'à l'Èbre.

Annibal prit la route de la Toscane; mais, arrivé sur les Apennins, une tempête affreuse l'empêcha de continuer sa marche, et lui enleva une grande partie de ses soldats. De retour à Plaisance, il livra à Sempronius un combat dont le succès douteux ne produisit aucun résultat.

L'année d'après, Flaminius et Servilius, nouveaux consuls, rassemblèrent leurs armées à Arétium en Toscane. Annibal marcha contre eux, et pour les joindre plus promptement, il traversa un pays marécageux, dont l'air infect fit périr beaucoup de soldats; il y perdit lui-même un œil.

Rome, dans sa haine, peu scrupuleuse sur les moyens de vengeance, envoya plus d'une fois dans le camp carthaginois des émissaires chargés de trancher

(1) An du monde 3786. Avant Jésus-Christ 218.

les jours de ce redoutable adversaire. Loin de sa patrie, entouré d'ennemis et d'assassins, il s'était fait faire de faux cheveux, des costumes de tout âge et de toute profession, et changeait si fréquemment de déguisement, que ses amis mêmes pouvaient à peine le reconnaître. Ainsi ce capitaine ambitieux, qui voulait remplir l'univers de son nom, se voyait forcé, par la crainte de la mort, à se cacher dans son propre camp : tant les hommes se trompent sur le bonheur qu'ils croient attaché à la puissance et à la gloire!

Arrivé près d'Arétium, il étudia le caractère de Flaminius avant de se mesurer avec lui. Ayant bientôt reconnu qu'il était téméraire et avide de succès, il pilla le plat pays, afin de lui faire quitter une forte position qu'il occupait.

Ses premières tentatives ne réussissant point, il feignit de s'avancer vers Rome, ayant Crotone à sa gauche et le lac Trasimène à sa droite. Bientôt on lui apprit que le consul le suivait (1) : alors, après avoir traversé un vallon étroit, et posté des embuscades à l'entrée et sur les côtés de ce défilé, il se campa lui-même à l'autre extrémité sur une haute colline.

L'ardent Flaminius entra témérairement dans ce vallon, sans envoyer d'éclaireurs pour le fouiller. Les Africains fondent de tous côtés sur les Romains; Flaminius s'efforce en vain de rétablir l'ordre. Son intrépidité se communique à ses soldats; ils combattent avec courage, mais en confusion. Malgré leur désavantage, ils résistèrent longtemps; enfin, Flaminius tombant sous les coups d'un Gaulois, les Romains prennent la fuite, et trouvent la sortie du défilé gardée par l'ennemi. Dix mille hommes, renversant cet obstacle, se sauvèrent à Rome; six mille furent pris et quinze mille tués. Dans cette victoire qu'Annibal dut à son habileté, il ne perdit que quinze cents soldats. Carthage triompha dans cette journée, et Rome tomba dans la consternation, lorsque le préteur, du haut de la tribune, prononça tristement ces mots : « Citoyens, nous venons de perdre » une grande bataille. » Le sénat eut alors recours au moyen extrême que la république prenait dans les grandes calamités : il nomma Fabius dictateur, et Minutius général de la cavalerie.

Annibal ne crut pas qu'il fût encore temps de s'approcher de Rome. Il ravagea les campagnes de l'Ombrie, et jusqu'à la Pouille, tuant tout ce qui portait les armes, et répandant partout l'épouvante, afin d'empêcher les Romains de conserver des amis et de trouver des auxiliaires.

Fabius, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs, et plus habile qu'eux, suivait les mouvements de l'ennemi sans se compromettre, et le harcelait continuellement sans risquer de combat décisif. Lorsque Annibal, tourmenté par ses manœuvres, voulait l'attaquer, il trouvait toujours Fabius retranché dans une forte position, et le provoquait en vain. Ce sage Romain savait que, dans les guerres d'invasion, le pays attaqué gagne tout quand il peut gagner du temps.

Annibal se moquait hautement de sa pusillanimité; mais il admirait en se-

(1) An du monde 3787. De Rome 531.

cret cette habile temporisation, et sentait qu'il avait trouvé un rival digne de lui.

Fabius, prévoyant qu'Annibal, à son retour de Campanie, passerait par le vallon de Casilien, qui séparait le territoire de Falerne de celui de Capoue, y embusqua quatre mille hommes qui gardaient le seul défilé par où l'ennemi pouvait sortir. Il se porta ensuite avec l'armée, suivant son usage, sur les hauteurs. Annibal tomba dans le piége, et se trouva enveloppé de toutes parts.

Privé de vivres, environné d'ennemis inattaquables, n'apercevant aucun moyen de retraite, sa ruine semblait inévitable; un artifice le sauva. Il rassembla deux mille bœufs, attacha à leurs cornes des faisceaux de sarment, y mit le feu, et les poussa à grands coups, pendant la nuit, vers le sommet des montagnes. Ces animaux furieux, se dispersant de tous côtés, et répandant partout la flamme, firent croire aux quatre mille hommes qui gardaient le défilé que l'armée romaine était attaquée sur les hauteurs. Ils quittèrent leur poste, et volèrent au secours des légions. Annibal alors, trouvant le passage libre, hâta sa marche, et sortit sans perte de cette position qui devait être son tombeau. Il reprit ensuite le chemin de la Pouille, toujours harcelé et poursuivi par les Romains.

Peu de temps après, Fabius, rappelé à Rome par le sénat, recommanda à Minutius de ne point hasarder de combat pendant son absence. Celui-ci n'obéit pas : ayant appris que la cavalerie carthaginoise se trouvait dispersée pour rassembler des vivres et des fourrages, il l'attaqua vivement, la battit et fit beaucoup de prisonniers. Cet avantage enfla son orgueil et lui valut la faveur du peuple romain, avide d'événements, affamé de combats, et fatigué des lenteurs de Fabius.

Quand le dictateur revint à l'armée, Minutius, fort du vœu du peuple, exigea avec hauteur que le commandement fût partagé entre eux et par jour. Fabius aima mieux partager les troupes et lui en confia la moitié.

Annibal, informé du peu de concorde qui existait entre les généraux et du partage de leurs forces, tendit un piége à la témérité de Minutius; il l'attira par ses manœuvres près d'une colline, derrière laquelle il avait placé une forte infanterie. Lorsqu'il le vit assez engagé, il l'attaqua en tête et en flanc, et se vit au moment de l'exterminer; mais Fabius, apercevant les premiers fuyards, dit à sa légion : « Sauvons l'imprudent Minutius; arrachons à l'ennemi » la victoire et à Rome l'aveu de sa faute. » Il fondit sur Annibal, et le força de se retirer. Celui-ci dit alors : « Je savais bien que cette sombre nuée, qui se » tenait depuis longtemps sur les montagnes, crèverait enfin et nous amènerait » un grand orage. »

Cette même année Cnéius Scipion défit la flotte d'Amilcar et lui prit vingt-cinq vaisseaux. Il se joignit ensuite à son frère en Espagne, passa l'Èbre, se rendit maître de Sagonte par trahison, et en tira les enfants des familles les plus distinguées d'Espagne, qu'Annibal y faisait garder en otage pour s'assurer la soumission des peuples de cette contrée.

L'année suivante, Rome élut pour consuls Térentius Varron et Paul Émile. Jamais on n'avait levé que quatre légions; dans ce danger extrême les Romains en formèrent huit, de cinq mille hommes chacune; ce qui, joint avec les alliés, composa la plus forte armée qu'eût encore mise sur pied la république.

Varron, fier de ses forces et rempli de présomption, avait déclaré hautement que la guerre ne finirait pas tant qu'on placerait des hommes timides comme Fabius à la tête des armées; mais que, pour lui, il combattrait, sans hésiter, l'ennemi dès qu'il le verrait. Cette ardeur plaisait au peuple et lui attira sa faveur. Son début sembla réaliser ses promesses; dans un premier combat, il tua quinze cents Carthaginois.

Annibal, qui manquait alors de vivres, avait besoin d'une victoire : les Espagnols parlaient déjà de l'abandonner; tout délai lui aurait été funeste. Il regarda comme un gain la perte qu'il venait d'éprouver, prévoyant qu'elle redoublerait l'aveugle confiance du consul, et le déciderait à lui livrer promptement bataille. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence près de Cannes, sur les bords du fleuve Aufide (1). Annibal occupait une plaine vaste et propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. Émilius voulait attirer l'ennemi dans un terrain plus favorable à l'infanterie : Varron, présomptueux comme tous les malhabiles, n'adopta point son avis, et, dès que le jour où il devait commander fut arrivé, il donna le signal du combat.

Annibal harangua ses troupes : « Enfin, dit-il, j'ai réduit les Romains à com-
» battre; compagnons, souvenez-vous de vos exploits. Trois victoires vous ont
» soumis les plaines d'Italie : celle-ci va vous rendre maîtres de ses villes, de
» ses trésors, des richesses et de la puissance de Rome. C'est assez parlé, il
» faut agir. Les dieux m'annoncent que toutes mes promesses vont être ac-
» complies. »

L'armée romaine comptait quatre-vingt-six mille combattants, et les Carthaginois cinquante mille. Émilius commandait la droite, Varron la gauche, Servilius le centre. Annibal s'était placé de manière que le vent soufflait contre les Romains et les aveuglait de poussière. La rivière appuyait son aile gauche, l'infanterie espagnole et gauloise formait son centre; les cohortes africaines se partageaient sur les ailes, et soutenaient la cavalerie qui s'y trouvait.

Annibal commença l'attaque avec les Espagnols et les Gaulois, étendant en avant ses ailes et tenant en arrière ses Africains, de sorte que son armée formait un demi-cercle. Les légions romaines, voyant leur centre attaqué, se resserrèrent pour opposer une masse à l'ennemi. Annibal, cédant peu à peu, se retira et fut vivement poursuivi par les légions. Lorsqu'il vit l'armée romaine suffisamment engagée, il la fit attaquer en flanc par ses deux ailes et par ses Africains. Les Romains, obligés de faire face de tous côtés, ne purent reprendre leur ordre de bataille. Chargés de toutes parts et enfoncés, ils furent taillés en pièces.

(1) An du monde 3788. Avant Jésus-Christ 216. An de Rome 532.

Émilius, couvert de blessures, périt dans la mêlée; deux questeurs, vingt-un tribuns militaires, Servilius, Minutius et quatre-vingts sénateurs, furent tués; plus de soixante-dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille : enfin Annibal, rassasié de carnage, cria d'épargner les vaincus.

Dix mille hommes, qui occupaient le camp romain, se rendirent prisonniers. Le consul Varron se sauva à Vénouze avec soixante-dix cavaliers. Quatre mille Romains échappèrent seuls à la mort par la fuite. La perte d'Annibal ne monta pas à plus de six mille hommes.

Maherbal, l'un de ses généraux, voulait qu'il marchât droit à Rome, et ne pouvant l'y déterminer, il lui dit : « Annibal, vous savez vaincre, mais vous ne » savez pas profiter de la victoire. »

Tous les historiens, excepté Polybe, lui reprochent cette faute. C'est juger légèrement un grand homme, et le silence de l'historien grec à cet égard paraît plus sage. Il ne restait pas à Annibal trente mille combattants; Rome était forte et peuplée de héros; et, pendant un long siége, les légions d'Espagne pouvaient revenir et accabler les assiégeants. Annibal devait attendre et espérer des renforts de Carthage. Cependant, à l'époque de ses revers, il regretta lui-même de n'avoir pas suivi le conseil hasardeux de Maherbal, estimant peut-être alors qu'il eût été plus glorieux pour lui de périr devant les remparts de Rome que d'être vaincu sous les murs de Carthage.

Après sa victoire, il envoya en Afrique son frère Magon, qui répandit au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains tués à Cannes. Aucune phrase éloquente n'aurait pu donner une idée aussi grande et aussi complète de son triomphe.

Imilcon, partisan zélé de la faction Barcine, profita de ce grand succès pour se permettre des railleries amères contre Hannon et ses amis qui s'étaient constamment opposés à la guerre. Hannon, sans se déconcerter, répondit : « Je » préférerai toujours une paix solide à une gloire ruineuse. Annibal se vante » d'avoir taillé les Romains en pièces, et pourtant nous devons lever une nou- » velle armée pour les combattre. Il livre au pillage les villes d'Italie, et nous » demande des blés et de l'argent : que ferait-il donc s'il était vaincu ? » Il conclut par refuser tout secours.

Malgré lui, on ordonna la levée de trente mille hommes. Les intrigues de sa faction firent différer l'exécution de ce décret. Dès lors on dut prévoir la ruine de Carthage. Avant de commencer la guerre, les sages peuvent s'y opposer; mais dès qu'elle est déclarée, soit qu'on la trouve juste ou injuste, il ne doit plus exister qu'une volonté. Chaque citoyen se doit tout entier à sa patrie. C'est ainsi qu'on pensait à Rome : elle fut sauvée, et la désunion perdit Carthage.

Les peuples de la grande Grèce, les villes de Tarente, de Capoue, suivirent la fortune, et prirent le parti d'Annibal. Il passa l'hiver dans cette dernière ville, qui, selon Marcellus, « devint aussi funeste aux Carthaginois par ses » délices, que les plaines de Cannes l'avaient été aux Romains par ses funé- » railles. » Ils y perdirent, dit-on, dans la mollesse, leur discipline, leur gloire

et leurs vertus. Cependant, ils occupèrent encore quatorze ans l'Italie; et s'il est vrai que leurs mœurs se corrompirent à Capoue, on peut en accuser autant le relâchement qui suit la victoire que les délices du pays. La fortune est la vraie Capoue qui enivre et qui perd la plupart des conquérants.

Au reste, la cause la plus évidente de la chute d'Annibal fut le manque de tous secours de sa patrie; et le sort, comme il arrive souvent, se joua de sa prévoyance et de son habileté.

Carthage, malgré les progrès des Romains en Espagne, donna l'ordre à Asdrubal de joindre en Italie, avec une armée, son frère Annibal. Mais les deux Scipion le poursuivirent dans sa marche, le forcèrent à combattre, le défirent et le mirent hors d'état d'exécuter son projet.

Les armes africaines n'eurent pas plus de succès en Sicile; et la victoire demeura, dans cette contrée, fidèle aux aigles romaines.

Annibal, dont les forces diminuaient chaque jour, ne pouvait plus faire aucune action d'éclat. En vain son génie actif cherchait une occasion favorable pour ranimer la confiance des siens par de nouveaux exploits. Le consul Marcellus, adoptant le sage système de Fabius, surnommé *le temporiseur,* observait et harcelait constamment l'ennemi sans hasarder de bataille. L'armée romaine, renforcée de nouvelles levées, forma le siége de Capoue, et fortifia si bien son camp, qu'Annibal ne put jamais la contraindre ni à combattre, ni à lever le siége.

Alors, ce grand homme, tentant un dernier moyen pour tirer l'ennemi de cette position, et pour dégager Capoue, marche brusquement vers Rome. A son approche, tous les citoyens courent aux armes, et sortent des murs. Annibal et les consuls en présence se virent plusieurs fois au moment de décider cette lutte sanglante par un dernier combat : mais, dès qu'on en donnait le signal, une tempête horrible éclatait et empêchait les deux partis d'en venir aux mains.

Annibal crut voir dans ce phénomène répété un arrêt des dieux; et ce qui le déconcerta le plus, ce fut la confiance des Romains. En sa présence, ils firent sortir des recrues pour l'armée d'Espagne, on vendit à l'encan le champ sur lequel il campait, et ce champ ne perdit rien de sa valeur. Annibal, découragé, se retira, et Capoue se rendit aux Romains.

Cependant, la face des affaires changeait en Espagne (1). Carthage y envoya trois armées sous la conduite de Magon, d'Asdrubal, fils de Giscon, et d'un autre Asdrubal, fils de Giscar. Les deux Scipion commirent alors une grande faute, ils divisèrent leurs forces. Publius Scipion, attaqué le premier, fut battu, et tué. Massinissa, qui venait d'enlever le trône de Numidie à Syphax, eut la plus grande part à cette défaite (2).

Les trois armées victorieuses tombèrent sur Cnéius Scipion, qui, à leur arrivée, pressentit le malheur et la mort de son frère. Il éprouva le même sort, vit son armée en déroute, et périt dans le combat. Mais, quelque temps après,

(1) An du monde 3790. De Rome 534. — (2) An du monde 3792. De Rome 536.

le jeune Scipion, réservé par le Ciel à de plus heureuses destinées, arriva en Espagne avec de nouvelles troupes, vengea son père et son oncle, et rétablit l'autorité romaine dans la Péninsule.

Claudius Néron, étant consul avec Marcus Livius, Carthage se décida tardivement à secourir Annibal (1). Une armée partit sous le commandement de son frère Asdrubal, avec l'ordre de suivre la même route que ce grand hommeavait parcourue. Tout parut d'abord favoriser ce dessein. Il trouva tous les peuples disposés en sa faveur, traversa l'Espagne, les Gaules, et franchit les Alpes sans obstacle. Descendu en Italie, il expédia un courrier à son frère pour le prévenir qu'il le joindrait dans l'Ombrie. Néron intercepta ses lettres; et, quoique la Gaule cisalpine fût le département de son collègue, sentant toute l'inportance d'une jonction si fatale, il partit pour la prévenir, quitta le camp de Capoue, n'emmena que sept mille hommes avec lui, et en laissa trente-cinq mille pour contenir Annibal.

Il marcha jour et nuit, et se joignit à Livius, qu'il pressa de ne point différer l'attaque. Asdrubal, craignant de compromettre par une action le sort de cette grande lutte entre les deux peuples, voulut prudemment éviter le combat, et se retira. Ses guides l'abandonnèrent; il s'égara. Les Romains l'atteignirent sur les bords du fleuve Métaure. Asdrubal prit un poste avantageux, disposa bien ses troupes, et soutint sa gloire passée par un courage intrépide; mais, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, il se jeta au milieu d'une cohorte ennemie, et y trouva une mort digne du frère d'Annibal.

C'est ainsi que Livius et Néron décidèrent par leur habileté du sort de cette guerre, et méritèrent une gloire que le hasard et l'histoire attribuèrent depuis au seul Scipion, parce qu'il sut habilement dans la suite profiter de leurs succès. Carthage perdit dans cette affaire cinquante-cinq mille hommes; six mille furent tués. On avertit Livius qu'on découvrait encore une troupe ennemie facile à détruire : « Laissez en vivre quelques-uns, dit-il, pour qu'ils por» tent à Carthage la nouvelle de leur défaite. »

Néron courut en Ombrie retrouver son armée, et jeta dans le camp carthaginois la tête d'Asdrubal. Annibal, en la voyant, s'écria : « C'en est fait, Car» thage ne recevra plus de moi de glorieux trophées. En perdant Asdrubal, » je perds ma fortune et mon espoir. »

Il se retira dans le pays des Brutiens, et s'y soutint avec peine, privé de tous secours de sa patrie.

Cependant le jeune Scipion, unissant à l'ardeur de son âge la prudence des plus vieux capitaines, conquit l'Espagne, et la soumit tout entière aux Romains (2). Pour comble de fortune, Massinissa, puissant en Afrique par l'étendue de ses possessions et par le nombre de ses sujets, embrassa la cause de Rome, tandis que Syphax, à la tête d'une faible faction, passait du côté de Carthage.

Scipion revint à Rome; le peuple, comptant ses exploits et non ses années,

(1) An du monde 3796. Avant Jésus-Christ 208. — (2) An du monde 3799. De Rome 543.

le nomma consul (1). Son habileté dans les conseils, sa valeur dans les combats, la prise brillante de Carthagène, son mérite personnel et les faveurs de la fortune, lui attiraient la confiance générale. On lui assigna la Sicile pour département, avec la permission de passer en Afrique, s'il le jugeait convenable.

Cette grande entreprise était l'objet de tous ses vœux. Carthage ne lui opposa point d'obstacles, aucune armée navale n'arrêta sa marche. Débarqué sur le continent, il défit les armées de Syphax et d'un autre Asdrubal, brûla leur camp, et fit Syphax prisonnier.

Carthage, consternée de ses revers, demanda la paix. Trente sénateurs, prosternés aux pieds de Scipion, rejetèrent les torts de la guerre et les malheurs de l'Italie sur l'ambition d'Annibal; et promirent, au nom de leur république, une obéissance entière au peuple romain.

Scipion leur répondit : « Je suis venu pour vaincre, et non pour signer la » paix : cependant, je l'accorderai, si vous voulez rendre tous les prisonniers, » évacuer l'Italie, les Gaules, l'Espagne, les îles, livrer tous vos vaisseaux, » excepté vingt, et payer un tribut de quinze millions et huit cent mille bois- » seaux de grains. A ces conditions, vous pourrez envoyer une ambassade à » Rome. »

Ils s'y soumirent; les députés partirent; la trêve fut conclue, et Annibal reçut l'ordre de retourner en Afrique (2).

En lisant cet arrêt fatal, il frémit de douleur et d'indignation, accusa les hommes et les dieux, et se reprocha de n'avoir pas cherché la victoire ou la mort sous les murs de Rome, après la bataille de Cannes. Cependant, il céda au destin, et obéit.

Le sénat romain, fier et irrité, ne trouva pas d'abord les conditions de la paix assez dures pour Carthage, assez avantageuses pour Rome, et pourtant il renvoya le tout à la décision de Scipion.

Sur ces entrefaites, Octavius conduisant en Afrique deux cents vaisseaux de charge, vit sa flotte dispersée par une tempête près de Carthage. Le peuple, impétueux et avide, voulut se saisir de cette riche proie. Le sénat, au mépris de la trêve, eut la faiblesse d'y consentir : par ses ordres Asdrubal s'empara de tous ces bâtiments.

Scipion envoya des officiers pour se plaindre vivement de cette agression. Le peuple insulta ses députés : le sénat refusa de les entendre. L'approche d'Annibal et de son armée réveillait la haine, les espérances et la fierté des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Carthage revenaient alors de Rome; Scipion, plus généreux que ses ennemis, les reçut avec honneur, et les laissa passer tranquillement ; mais il leur déclara que la trêve était rompue.

Annibal, débarqué en Afrique, fit camper son armée près de Zama, à cinq lieues de Carthage. Il envoya des espions pour reconnaître le camp romain ;

(1) An du monde 3800. De Rome 544. — (2) An du monde 3802. De Rome 546.

Scipion les découvrit, et, au lieu de les punir, il leur fit voir en détail la force et le bel ordre de son armée.

Tout le peuple à Carthage ne respirait que la guerre; Annibal seul conseillait la paix, dont il sentait la triste nécessité. Il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda. Ces deux grands hommes, en s'approchant, saisis d'admiration l'un pour l'autre, gardèrent quelque temps un profond silence (1).

Annibal le rompit le premier. Après avoir loué adroitement son rival sur ses exploits, il lui représenta tous les malheurs qu'entraîne la guerre, l'incertitude des événements, et se cita lui-même comme un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : « Vous êtes à présent, lui dit-il, ce que je fus à » Trasimène et à Cannes. Profitez mieux que moi de votre prospérité; faites » la paix au moment où vous pouvez en régler les conditions. Nous consen» tons à vous céder la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne et toutes les îles, et nous » nous renfermerons en Afrique, tandis que vous dominerez dans l'univers. »

Scipion répondit par des reproches sur la perfidie de Carthage et sur l'infraction de la trêve. Il témoigna sa haute estime pour Annibal, le remercia de ses conseils, mais l'avertit en même temps de se préparer au combat s'il ne voulait pas consentir au désarmement des vaisseaux, au tribut demandé et à quelques indemnités pour la rupture de la trêve.

Annibal ne put se résoudre à signer un traité si honteux pour lui, et si contraire aux vœux de ses concitoyens et à l'interêt de son pays.

De part et d'autre on courut aux armes. Les deux généraux haranguèrent leurs soldats, leur rappelèrent une longue suite de triomphes, et leur présentèrent, pour les animer au combat, les motifs les plus puissants sur le cœur des hommes; car, dans ce jour fatal, la destinée de deux peuples dépendait d'un succès ou d'un revers.

On déploya de chaque côté la même habileté dans la disposition des troupes, la même présence d'esprit dans l'action; mais le courage des Romains triompha de tous les obstacles que leur opposait le génie d'Annibal. Les Carthaginois prirent la fuite, laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille et vingt mille prisonniers.

Annibal, rentré dans Carthage, déclara qu'il n'existait plus d'espoir, que toute résistance devenait impossible, et qu'on devait se soumettre aux conditions du vainqueur.

Scipion, profitant de sa victoire, s'approcha de Carthage avec sa flotte et son armée. Comme il s'avançait, il vit arriver à sa rencontre un vaisseau couvert de branches d'olivier, et portant des ambassadeurs qui venaient implorer sa clémence. Il leur dit d'aller l'attendre à Tunis. Là, il se vit pressé par tous les officiers qui voulaient prendre et raser Carthage; mais soit que son caractère humain et généreux lui fît repousser l'idée de détruire une si antique et si florissante cité, soit qu'il craignît la force que donne souvent le désespoir,

(1) An du monde 3803. De Rome 547.

soit enfin que son ambition ne voulût pas laisser à un successeur l'honneur de faire ce siége difficile et de terminer la guerre, il accorda la paix, en ajoutant aux conditions déjà proposées, « de ne garder que dix vaisseaux, de livrer les » éléphants, de restituer à Massinissa ce qu'on lui avait pris, de ne point entre- » prendre de guerre, même en Afrique, sans la permission de Rome, et de » solder l'armée romaine jusqu'à la ratification du traité. »

Lorsque Annibal lut ces articles devant le sénat de Carthage, Giscon déclama violemment contre cette humiliante convention. Annibal, indigné d'une opposition si intempestive, le saisit au corps et le jeta en bas de son siége; et comme une telle violence excitait de grands murmures dans le sénat, il dit avec fermeté : « Sorti de vos murs à neuf ans, j'ai pendant trente-six années » appris la guerre et oublié vos coutumes; ce que je connais parfaitement, c'est » votre position. Elle est sans ressource : vos alliés vous ont trahis; vos pro- » vinces sont sous la puissance de l'ennemi; votre flotte est détruite; vos » armées sont vaincues et exterminées; votre trésor est vide : il ne vous reste » à opposer aux Romains que des vieillards, des enfants, des femmes et des » blessés. Au lieu de vous plaindre des conditions de la paix, remerciez les » dieux qui vous l'accordent, et signez votre salut en acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix, ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux, et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans cet embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous » lisez mal dans mon cœur, répondit-il : ce rire qui vous offense est un rire » d'indignation et de pitié. Vous ne sentez le malheur général que lorsqu'il » vous frappe personnellement : c'était lorsqu'on nous enlevait nos armes, » quand on brûlait nos vaisseaux, et lorsqu'en nous défendant la guerre, » on nous isolait sans défense au milieu de l'Afrique, que vous deviez pleu- » rer, et non au moment où l'on vous demande quelques millions. Pleu- » rez votre indépendance, pleurez votre patrie, et supportez courageusement » la perte de votre fortune. Je vous le prédis : ce qui cause aujourd'hui vos » larmes vous paraîtra dans peu le plus léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait encore plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple

le glorieux surnom d'Africain, pour avoir terminé cette seconde guerre punique qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE V.

(An du monde 3804. — Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 646. — De Rome 548.)

État démocratique de Carthage. — Annibal nommé préteur. — Fuite de ce guerrier. — Guerre d'Antiochus. — Mort d'Annibal. — Amour de Massinissa pour Sophonisbe. — Guerre entre Massinissa et Carthage. — Victoire de Massinissa.

Carthage, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabale et par intrigue; l'égoïsme, le plus mortel poison des États, éteignait l'amour de la patrie.

Nous venons de voir comment les factions, semant la discorde et corrompant l'esprit public, étaient parvenues à ralentir la marche des secours qu'Annibal demandait, et qui auraient soutenu ses forces en Italie. Ces mêmes factions entraînèrent le sénat à rompre la trêve conclue avec Scipion ; elles firent tomber la république dans l'humiliation, et continuèrent, après la paix, à lui ravir tous les moyens de se relever. Ce qui le prouve, c'est que, pendant l'intervalle de près de cinquante ans, qui sépara la seconde guerre punique de la troisième, Carthage ne put régénérer ses vertus, ni renouveler ses forces.

Cependant, dans les premiers temps, Annibal jouit de la considération due à ses anciens exploits. Appelé plusieurs fois au gouvernement de l'État, il commanda avec succès quelques expéditions contre les Numides; mais la haine des Romains poursuivait ce grand homme au sein de sa patrie. Secondés par les factions, ils obligèrent le sénat à lui faire déposer ses armes. On le nomma préteur. Dans ce nouvel emploi, il montra pour la justice la même ardeur et la même sévérité qui avaient maintenu si longtemps la discipline dans l'armée et fixé la victoire. Il réforma les abus, dévoila les fraudes, punit les concussionnaires, et fit rendre gorge aux dilapidateurs.

Sa fermeté lui donna le peuple pour ami et les grands pour ennemis. Ceux-ci l'accusèrent à Rome, lui reprochant d'entretenir des intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, dans le dessein de renouveler la guerre. Scipion, son rival, plaida vainement sa cause. Cette générosité du héros de Rome accrut sa gloire,

mais n'empêcha point les violentes résolutions que dictait la haine. Le souvenir de Trasimène et de Cannes, toujours présent à l'esprit du sénat romain, lui faisait croire que, tant qu'Annibal vivrait, la puissance de Carthage pouvait renaître. Il chargea trois commissaires d'exiger du gouvernement carthaginois qu'il livrât entre leurs mains ce redoutable ennemi.

Annibal, informé de ce message, et connaissant la haine des riches contre lui, ainsi que la versatilité du peuple, se sauva la nuit sur un vaisseau, déplorant la honte de sa patrie plus que son infortune (1).

Il aborda à Tyr, y reçut tous les honneurs qu'on devait à sa gloire; de là il partit pour Éphèse, et obtint un favorable accueil d'Antiochus, qu'il détermina sans peine à faire la guerre aux Romains.

Il avait conseillé à ce prince d'envoyer une flotte en Afrique pour favoriser l'armement des Carthaginois, et de conduire en Grèce une forte armée, afin d'être prêt à passer en Italie; Antiochus goûta cet avis. Annibal en informa promptement ses amis restés à Carthage; mais la lâcheté des sénateurs les porta à découvrir à Rome le plan de cette entreprise. Les Romains alarmés envoyèrent une ambassade à Antiochus dans le dessein de le détourner de son projet.

Quelques historiens prétendent que Scipion fut au nombre de ces ambassadeurs, et que, dans un entretien qu'il eut avec Annibal, lui ayant demandé « quel était celui qu'il regardait comme le plus grand des capitaines, » il répon- » dit que c'était Alexandre-le-Grand, qui, avec trente mille hommes, avait » battu des armées innombrables, et conquis l'Égypte et l'Asie. — Et quel géné- » ral placeriez-vous au second rang? » dit Scipion. — Pyrrhus, » reprit Annibal; « nul ne sut mieux que lui disposer ses troupes, profiter du terrain, et se faire » des alliés. — Et à qui donneriez-vous le troisième rang? — A moi-même, » répliqua fièrement l'Africain. — Que feriez-vous donc, » dit Scipion en souriant, « si vous m'aviez vaincu? — Je me croirais, » reprit Annibal, » au-dessus d'A- » lexandre et de tous les généraux du monde. »

Les ambassadeurs Romains trouvèrent ou achetèrent des partisans dans la cour de Syrie. Antiochus, trompé par eux, se refroidit pour Annibal : celui-ci s'en aperçut, et lui dit : « Dès mon enfance, j'ai juré haine aux Romains. Cette » haine m'a conduit chez vous; déclarez-moi vos sentiments. Si, par quelque » motif que ce soit, vous penchez pour la paix, prenez d'autres conseils que les » miens; j'irai par toute la terre chercher et soulever d'autres ennemis de » Rome. »

Cette franchise réchauffa quelque temps l'amitié du roi; il lui donna le commandement de sa flotte; mais, dans les cours, les flatteurs qui caressent les passions du prince l'emportent presque toujours sur l'homme de génie qui les combat. Annibal conseillait à Antiochus de rechercher l'alliance de Philippe, roi de Macédoine. Le roi de Syrie, orgueilleux et jaloux, voulait vaincre seul. Il débarqua en Grèce : après quelques succès, s'étant endormi dans le sein des

(1) An du monde 3809. De Rome 553.

plaisirs et d'une fausse sécurité, il se fit battre et chasser par les Romains. Annibal lui prédit alors que les légions romaines paraîtraient bientôt en Asie.

Chargé de combattre Eumène, roi de Pergame, Justin rapporte qu'il obtint la victoire par une ruse qui semble fabuleuse (1). Il remplit de serpents de grands pots de terre, et les lança sur les vaisseaux ennemis, dont les équipages effrayés se laissèrent vaincre facilement. Cette action eut lieu lorsqu'il était déjà arrivé chez Prusias, roi de Bithynie, après avoir quitté Antiochus, qui lui paraissait disposé à le livrer à ses ennemis.

Quintius Flaminius le poursuivait encore dans cette nouvelle retraite. Chargé des poûvoirs de Rome, il effraya le faible Prusias par ses menaces, et obtint qu'il lui livrerait Annibal.

Ce monarque perfide prit les mesures nécessaires pour enlever tout moyen de fuite et de salut à son illustre victime. Dans cette crise fatale, Annibal, tenant dans ses mains un poison qu'il portait toujours sur lui, s'écria : « Délivrons le » peuple romain de ses craintes, puisqu'il ne peut attendre la fin d'un vieillard. » Oh! combien ce peuple est dégénéré! Autrefois, il avertissait Pyrrhus d'un » complot tramé contre ses jours ; à présent il charge un général, un consul, de » corrompre, de séduire un roi, de l'engager à assassiner son ami, et à violer les » droits de l'hospitalité. » Après ces mots, il prit le poison, et mourut à l'âge de soixante-dix ans (2).

Ainsi périt un des plus célèbres généraux de l'antiquité : il put se croire vaincu plutôt par les fautes de ses concitoyens que par l'habileté de ses ennemis. Annibal eut, comme presque tous les conquérants, plus de génie que de vertu. Artificieux et cruel, il inspira au peuple, qu'il avait presque entièrement conquis, ces profonds ressentiments qui doublent les forces et créent des prodiges. Sa haine contre Rome fut une passion funeste qui l'empêcha dans ses triomphes d'accueillir aucune idée pacifique. Il causa la ruine de Carthage, en voulant non pas seulement vaincre, mais exterminer sa rivale. L'homme d'État voit clairement ses véritables intérêts lorsqu'il suit des sentiments généreux ; il est aveuglé dès qu'il se laisse entraîner par une passion. Ce grand capitaine égalait et surpassait peut-être Scipion en talents militaires ; mais celui-ci lui fut supérieur en prudence et en humanité. On admire en frémissant le général carthaginois ; l'admiration qu'inspire le héros romain est mêlée d'estime et d'affection : l'un frappe l'imagination comme un torrent furieux qui ne laisse que des ruines sur son passage ; l'autre, semblable à un fleuve majestueux et bienfaisant, embellit et féconde tout dans sa noble course.

L'histoire de Carthage, jusqu'à l'époque de la troisième guerre punique, ne nous a conservé que le souvenir de quelques combats peu marquants entre elle et ses tributaires, Syphax et Massinissa, qui furent alternativement ses alliés et ses ennemis.

Syphax avait épousé Sophonisbe, Carthaginoise, et fille d'Asdrubal. Massinissa, l'ayant défait, s'empara de Cirtha, capitale da la Numidie; mais, au

(1) An du monde 3820. De Rome 564. — (2) An du monde 3822. De Rome 566.

moment de son triomphe, vaincu lui même par la beauté de Sophonisbe, ce fier Africain, ardent comme le soleil de sa contrée, brava les lois, rompit les traités, enleva la reine à ses premiers liens, l'épousa, et, pour lui plaire, embrassa le parti de Carthage. Assiégé bientôt par les Romains, qui voulaient punir sa défection et rendre à Syphax sa femme et son trône, il n'écouta plus que sa fureur jalouse, et força la malheureuse Sophonisbe à s'empoisonner, pour qu'elle ne retombât pas dans les bras de son rival. Se croyant par là dégagé des nœuds qui l'attachaient à Carthage, il se rapprocha des Romains, qui, le trouvant utile à leurs projets, lui rendirent leur confiance. Scipion le mit en possession de tous les États de Syphax, et obligea, comme on l'a vu, Carthage à lui restituer tout ce qu'elle lui avait pris.

Ce prince ambitieux, fort de l'appui de Rome, donna une injuste extension aux clauses du traité, et voulut s'emparer de la ville de Leptine, qui appartenait aux Carthaginois. Sur le refus qu'on fit de la lui céder, il prit les armes et se rendit maître de plusieurs places. Carthage se plaignit à Rome de cette infraction de la paix, et le sénat envoya des commissaires en Afrique pour régler ce différend.

Le célèbre Caton, membre de cette commission, détestait autant les Carthaginois qu'Annibal haïssait les Romains. Saisi de jalousie à la vue des restes de l'opulence que Carthage conservait encore, sa haine s'en accrut: et, dès qu'il fut de retour à Rome, il ne cessa de proposer au sénat la destruction de sa rivale.

Cependant la discorde, qui suit toujours les revers, animait de plus en plus les factions dans Carthage. Le parti populaire, esclave dès qu'il est faible, tyran dès qu'il domine, exila quarante sénateurs qui se retirèrent chez Massinissa. Celui-ci envoya ses fils à Carthage pour solliciter le rappel des bannis. Ces princes se virent insultés par le peuple; Amilcar les poursuivit assez loin de la ville. Le roi de Numidie, irrité de cet affront, déclara la guerre.

Les deux armées se livrèrent bataille. Le jeune Scipion Émilien, envoyé par Rome à la cour de Numidie, fut témoin de cette action. Il vit avec admiration Massinissa, âgé de quatre-vingts ans, maîtriser un cheval fougueux, faire briller dans l'action l'ardeur d'un jeune soldat, se porter rapidement sur tous les points, rallier ses troupes ébranlées, ranimer les courages abattus, et remporter par sa bouillante valeur une victoire complète. Après ce triomphe, il dicta la paix, et força ses ennemis à lui payer un tribut.

De cinquante-huit mille Carthaginois, très-peu échappèrent au fer des Numides, une peste terrible consuma le reste.



CHAPITRE VI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

(An du monde 3855. — Avant Jésus Christ 149. — De Carthage 697.— De Rome 599.

Députation de Carthage à Rome. — Déclaration du sénat. — Départ des otages. — Désarmement de Carthage. — Ses préparatifs de guerre. — Mort de Massinissa. — Victoires de Scipion. — Capitulation de Carthage. — Lâcheté d'Asdrubal. — Mort courageuse de sa femme. — Pillage et destruction de Carthage. — Reconstruction de cette ville après trente ans.

Carthage, inquiète de la partialité de Rome pour Massinissa, et des reproches qu'on lui faisait d'avoir, au mépris du traité, fait la guerre sans permission, envoya des députés pour connaître les intentions de ces maîtres altiers.

Caton, renouvelant alors ses violentes déclamations dans le sénat, répéta qu'il avait trouvé à Carthage non une ville ruinée, mais une forte population, un commerce opulent, une nombreuse et ardente jeunesse, de grands trésors, et une immense quantité d'armes. « Voyez ces fruits, » dit-il en jetant des figues d'Afrique au milieu de l'assemblée; « admirez leur fraîcheur : on les » a cueillies il y a trois jours. Telle est la courte distance qui nous sépare de » notre implacable ennemi. Au lieu de le détruire, attendrez-vous qu'il vienne » de nouveau en Italie ravager vos campagnes, piller vos villes, moissonner » vos légions et menacer vos murs ? »

Scipion Nasica combattit en vain avec une sagesse prévoyante cet orateur austère et violent; il sentait la nécessité de l'existence de Carthage pour contenir l'insolence du peuple, et pour retarder la décadence de Rome.

Le sénat, qui partageait la haine de Caton, conclut à la guerre, sous prétexte que Carthage avait rompu la paix en armant plus de vaisseaux que le traité ne le permettait, en insultant les fils de Massinissa, et en faisant la guerre à un prince allié qui avait à sa cour un ambassadeur romain.

Les Carthaginois, dans cette circonstance critique, virent encore leurs forces affaiblies et leurs malheurs aggravés par une défection funeste. Utique, la seconde ville de l'Afrique, les abandonna et se livra aux Romains.

Manilius et Marcius Censorinus, nommés consuls, reçurent du sénat l'ordre de partir avec quatre-vingt mille hommes, et l'instruction secrète de ne terminer la guerre que par la ruine totale de Carthage.

Les députés de cette ville arrivèrent à Rome au moment où la guerre venait d'être déclarée; ils soumirent humblement le sort de leur patrie à la décision du sénat, et demandèrent quelles réparations on voulait, quels sacrifices on exigeait.

Le sénat, sans s'expliquer positivement, répondit qu'ils devaient envoyer en otages trois cents jeunes gens des premières familles, et obéir à tous les ordres que donneraient les consuls.

Malgré la dureté vague de cette réponse, Carthage, sans armée, sans alliés, et qui n'avait pu résister aux seules forces de Massinissa, résolut d'envoyer les otages demandés et de se soumettre.

La ville retentissait de cris et de gémissements; les mères infortunées s'arrachaient les cheveux et fondaient en larmes. Elles accompagnèrent leurs enfants jusqu'au port, et leur dirent un éternel adieu. Ils arrivèrent en Sicile. Les consuls, qui s'y trouvaient, firent partir les otages pour Rome, et commandèrent aux députés d'aller les attendre à Utique. (An du monde 3856.)

L'armée romaine débarqua bientôt près de cette ville. Les consuls ordonnèrent à Carthage de livrer toutes ses armes; elle représenta vainement qu'on l'exposait par là aux vengeances d'Asdrubal, qui campait alors près de la ville, à la tête de vingt mille bannis. On n'écouta pas ses remontrances; il fallut obéir.

Une longue file de chariots, chargés de deux cent mille armures et de vingt mille machines de guerre, arriva quelques jours après à Utique. Elle était précédée par les sénateurs et par les pontifes, qui venaient dans l'intention d'exciter la pitié et d'implorer la clémence des Romains.

Censorinus les reçut avec une froide hauteur, et leur dit : « Je vous loue de » votre prompte obéissance; mais le sénat et le peuple romain veulent que » Carthage soit détruite : abandonnez-la donc, et transportez-vous où vous » voudrez, pourvu que ce soit à quatre-vingts stades de la mer. »

L'indignation enleva aux Carthaginois la force de répondre ; mais à la consternation et aux larmes succédèrent bientôt les reproches, la fureur et les imprécations. Les députés retournèrent à Carthage et rendirent compte de l'ordre barbare qu'ils avaient reçu. Le désespoir, se communiquant dans la ville avec la rapidité d'un incendie, fit passer la colère et la rage dans toutes les âmes. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous jurèrent de mourir et de s'ensevelir sous les débris de leur patrie, plutôt que de l'abandonner.

Les consuls, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'un peuple désarmé, négligèrent de hâter leur marche. Profitant de ce délai, les Carthaginois réparèrent leurs fortifications, rappelèrent les bannis, nommèrent pour général leur chef Asdrubal, et fabriquèrent jour et nuit des armes.

Dès cet instant chaque homme devint un ouvrier, chaque maison un atelier. On manquait de cordes : les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment. En peu de temps le courage répara toutes les pertes, et Carthage renaissante parut comme Minerve lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Les Romains, en arrivant, croyaient ne rencontrer que des esclaves soumis;

à leur grande surprise, ils trouvèrent une nation en armes, ils éprouvèrent une résistance qu'ils n'attendaient pas. En vain, pour réparer leur lenteur, ils redoublèrent leurs efforts et multiplièrent leurs attaques; ils se voyaient eux-mêmes assaillis par les assiégés qui faisaient de fréquentes sorties, repoussaient leurs cohortes, comblaient leurs fossés, exterminaient leurs fourrageurs, et brûlaient leurs machines de guerre.

Les consuls, déconcertés par cette opiniâtre défense, ne commirent plus que des fautes. Les opérations mal combinées échouèrent, et leur témérité malhabile les exposa plusieurs fois au danger d'une défaite totale, dont ils furent préservés par un jeune guerrier, Scipion Émilien, qui servait alors sous leurs ordres comme tribun. Sa vigilance, sa bravoure et sa prudence lui acquirent dès ce moment une gloire éclatante.

Dans ce temps Massinissa mourut (1). Les Romains perdirent en lui un allié utile et puissant. Enfin le désespoir courageux des Carthaginois l'emporta sur le nombre et sur la force de leurs ennemis, dont tous les efforts furent infructueux.

L'année suivante, les nouveaux consuls n'eurent pas plus de succès. Les Carthaginois les battirent souvent, augmentèrent leurs troupes, et demandèrent des secours au roi de Macédoine.

L'inquiétude se répandait dans Rome; le jeune Scipion y parut alors pour solliciter une place d'édile (2). Sa renommée le précédait; le peuple, frappé de sa ressemblance avec le premier Scipion, oublia les lois en sa faveur, l'élut consul malgré sa jeunesse, et lui donna l'Afrique pour département.

Son arrivée sauva Mancinus qui s'était laissé envelopper, et qui se voyait au moment d'être taillé en pièces.

Scipion ne trouva dans l'armée ni ordre ni discipline; il s'appliqua d'abord à réformer les abus, à réparer les pertes, à former des magasins, à remettre en vigueur les réglements militaires. Il s'approcha ensuite de Carthage, et, reconnaissant un côté de la ville, nommé Mégare, moins fortifié que les autres, il l'escalada de nuit et y pénétra. Maître de l'isthme, il brûla le camp des ennemis, qu'il enferma par un retranchement.

La famine désolait Carthage; mais elle attendait des vivres par la mer. Scipion, imitant l'audace et l'activité d'Alexandre, construisit une levée pour fermer le port. Les Carthaginois, aussi infatigables dans leurs travaux, s'ouvrirent une autre issue par laquelle leur flotte sortit.

Une grande bataille navale eut lieu. Les Romains, après de longs efforts, remportèrent la victoire, et détruisirent, prirent ou dispersèrent les vaisseaux ennemis.

Pendant l'hiver, Scipion, informé que Carthage rassemblait, sous les murs d'une ville nommé Néphéris, une forte armée sur laquelle se fondaient toutes ses espérances, y marcha, battit complétement les Africains, leur tua soixante-dix mille hommes, et s'empara de la forteresse

(1) An du monde 3857. De Rome 601. — (2) An du monde 3858. De Rome 602.

Le printemps suivant, il resserra Carthage, l'attaqua sur tous les points, se rendit maître d'un port nommé Cothon, et franchissant les murailles, arriva sur la grande place d'où l'on montait à la citadelle par trois grandes rues (1).

L'extrême péril des assiégés redoublait leur fureur, et leur désespoir semblait accroître leur courage : leurs boucliers étaient devenus leurs seuls remparts. A chaque pas les Romains avaient un combat à soutenir; chaque maison exigeait un siége. Les rues étaient pleines de cadavres et de blessés qu'on jetait avec des crocs dans les fossés. On se battit avec le même acharnement six jours et six nuits, sans accorder à la lassitude et au besoin un instant de repos. Enfin, le septième jour, la garnison de la citadelle capitula, et proposa de l'évacuer à condition d'avoir la vie sauve.

Scipion accepta cette proposition, exceptant seulement de la capitulation les transfuges. Cinquante mille hommes sortirent de la citadelle, et furent conduits désarmés dans la campagne. Neuf cents transfuges, ayant à leur tête Asdrubal, sa femme et ses enfants, se retranchèrent dans le temple d'Esculape, situé sur un rocher où l'on montait par soixante degrés. Ils étaient tous décidés à périr plutôt que de se rendre. Asdrubal seul, perdant tout à coup son ancien courage, et entraîné par le lâche désir de sauver sa vie, descendit précipitamment, tenant à la main une branche d'olivier, et se prosterna aux pieds de Scipion. Les transfuges, furieux, l'accablèrent d'imprécations et mirent le feu au temple.

La femme d'Asdrubal, se plaçant avec ses enfants sur la pointe du rocher, à la vue de Scipion, s'écria : « Je ne te maudis point, Romain; tu uses des » droits de la guerre : mais puisses-tu, de concert avec les dieux de Carthage, » punir, comme il le mérite, ce perfide qui trahit sa famille et sa patrie! Traître, » dit-elle ensuite à Asdrubal, ce feu va nous consumer; pour toi, lâche guer- » rier, orne le triomphe du vainqueur, et subis après la peine due à ton infa- » mie. » A ces mots elle poignarde ses enfants, les jette dans les flammes et s'y précipite elle-même. Tous les transfuges l'imitèrent.

Le fier Scipion, voyant la ruine d'une si puissante cité, ne put lui refuser des larmes; et, prévoyant peut-être le sort futur de Rome, il prononça tristement ces deux vers d'Homère.

« Il viendra un jour où la ville sacrée de Troie et le vaillant Priam et son peuple périront. »

Carthage fut livrée pendant plusieurs jours au pillage : on mit à part les trésors trouvés dans les temples (2). Les habitants de la Sicile reçurent l'ordre de venir reprendre leurs tableaux et leurs statues. On rendit à Agrigente le fameux taureau de Phalaris : dix commissaires romains firent démolir et raser tous les bâtiments de Carthage. On défendit à tout homme d'y habiter; on ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui enfreindraient cette défense.

(1) An du monde 3859. De Rome 603. — (2) An du monde 3859. Avant Jésus-Christ 145 De Carthage 701. De Rome 603.

Utique obtint la propriété de tout le territoire situé entre Carthage et Hippone; le reste du pays fut réduit en province romaine sous l'administration d'un préteur.

Cependant, trente ans après, l'un des Gracques, pour plaire au peuple, rebâtit Carthage, et y conduisit six mille Romains. On doit remarquer que ce fut la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

Marius vint se consoler de ses malheurs sur les débris de cette grande ville. Appien rapporte que César rendit à Carthage et à Corinthe leur ancien éclat. Sous les empereurs, Carthage était regardée comme la capitale de l'Afrique. Au septième siècle elle existait encore; mais les Sarrasins détruisirent sa population et effacèrent ses vestiges.

FIN DE L'HISTOIRE DE CARTHAGE.



HISTOIRE DES JUIFS.

CHAPITRE PREMIER.

Création du monde, d'Adam et d'Ève. — Mort d'Abel. — Le déluge. — L'arche de Noé

« Il serait honteux à tout honnête homme, disait Bossuet, d'ignorer le genre » humain et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans » le monde. Apprenons donc à la jeunesse à les connaître; préparons-la, par » un précis de l'histoire universelle, à l'étude de l'histoire particulière de » chaque peuple.

» Nous lui proposerons un grand spectacle : elle y verra tous les siècles pré- » cédents se développer, pour ainsi dire, en peu d'heures devant elle. Elle trou- » vera dans la naissance, dans l'élévation, dans la chute des empires, d'éter- » nels monuments de la puissance de Dieu et des faiblesses des hommes. Elle » y apprendra, non par des maximes abstraites, mais par des exemples con- » vaincants, à respecter la religion qui fonde et conserve la morale; à chérir » la vertu et la justice, sans lesquelles il n'existe ni gloire ni puissance dura- » bles; et à détester les vices, les lâchetés et les crimes qui entraînent la déca- » dence des nations, et tous les malheurs dont l'homme se plaint, et dont il » est à la fois lui-même cause et victime. »

L'antiquité nous cache, sous un voile épais, l'origine et l'enfance de presque tous les peuples de la terre. En voulant percer la nuit des temps, chaque philosophe s'est fait un système, chaque peuple s'est créé des fables. On ne trouve, à cet égard, dans les auteurs les plus anciens, que des romans dépourvus de liaison et de vraisemblance.

Moïse est le seul qui nous ait donné une histoire suivie. Ainsi, c'est en apprenant l'histoire de notre religion que nous apprenons celle des premiers temps du monde. Une source si sacrée nous commande le respect, et nous fait un devoir de présenter sans discussion les lumières qu'on y puise.

Il serait imprudent de vouloir sonder les mystères et la profondeur des livres saints, et de prétendre en expliquer les obscurités. Ces livres, au reste,

nous ont transmis peu de détails sur les événements qui ont précédé le déluge. On ne peut donc que rappeler comme eux, en peu de mots, que Dieu, par sa parole, créa le ciel et la terre en six jours, et qu'il fit l'homme à son image (1). Le dernier jour, la femme fut tirée de l'homme pour être son éternelle compagne. Placés tous deux dans le paradis terrestre, ils devaient y jouir d'une parfaite et constante félicité. Le démon, sous la forme d'un serpent, les tenta : l'orgueil les séduisit. Ils voulurent connaître le bien et le mal, et manger le fruit défendu : ils succombèrent. Leur chute fut punie par l'exil : leurs corps célestes devinrent sujets à la douleur et à la mort. Ils sortirent du lieu de délices qui les avait vus naître, sans espoir d'y retourner jamais; et leur âme, privée de l'appui divin, fut depuis exposée aux séductions des sens, à l'entraînement des passions. Tous les peuples, en regrettant l'âge d'or, semblent conserver quelque antique image de la perfection primitive de l'homme, de la félicité qu'il a perdue, et du jardin dont il s'est vu banni.

Bientôt la terre se peupla, et les premiers enfants d'Adam l'ensanglantèrent par le premier crime. L'innocent Abel, le féroce Caïn, donnèrent le premier exemple des vertus et des vices qui ont partagé l'empire du monde. Le Ciel reçut les offrandes d'Abel, et rejeta celles de Caïn. Caïn, n'écoutant que sa fureur, tua son frère. Ce premier homicide fut puni par une réprobation éternelle (2).

Caïn, poursuivi par la vengeance divine et par les tourments de sa conscience, chercha vainement, en errant d'asile en asile, à calmer son effroi et à fuir la haine du genre humain. Partout il trouvait la colère céleste; partout l'image de son frère le poursuivait. Ses enfants, objets, ainsi que lui, du courroux divin, se laissèrent entraîner par les passions et les vices. Ils fondèrent des États, inventèrent les arts, et introduisirent le luxe sur la terre. Seth et sa nombreuse famille échappèrent à cette dépravation : ils demeurèrent fidèles à Dieu et à la vertu. Hénoch se distingua tellement par la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie, qu'excepté de la loi commune, Dieu l'enleva, dit-on, dans le ciel sans lui faire subir la mort.

Le mélange des enfants du ciel et des enfants des hommes, c'est-à-dire des bons et des méchants, répandit la corruption dans le monde. La vertu fut immolée aux passions, la vérité à l'erreur; on oublia l'Être suprême; l'idolâtrie et le crime régnèrent, et la perversité devint telle, que Dieu résolut de détruire le genre humain. La terre fut submergée : tout périt sous les eaux (3). Noé seul et sa famille, dont les vertus avaient trouvé grâce devant l'Éternel, se sauvèrent dans l'arche que le patriarche avait construite par l'ordre céleste.

Voilà tout ce que nous ont appris les auteurs sacrés de l'histoire des mille six cent cinquante-six années qui se sont écoulées depuis la création jusqu'au déluge. Les différents peuples de la terre ont presque tous conservé la tra-

(1) An du monde 1. Avant Jésus-Christ 4003. — (2) An du monde 128. Avant Jésus-Christ 3876. — (3) An du monde 1657. Avant Jésus-Christ 2347.

dition de ce grand désastre, et néanmoins leurs fables historiques ne sont pas toujours d'accord entre elles. Cependant, elles attestent toutes que, dans l'enfance du monde, l'homme était plus heureux, que sa félicité était le fruit de ses vertus et de sa piété, et que les criminels déréglements du genre humain devinrent la cause de sa perte.

CHAPITRE II.

La tour de Babel. — Fondation de Ninive par Nembrod. — Vocation d'Abraham.

Les trois enfants de Noé, Sem, Cham et Japhet, ou Japet, repeuplèrent le monde. Le souvenir de Japet s'est conservé dans l'Occident comme celui de Cham en Égypte, et celui de Sem chez les Hébreux.

La civilisation, la culture, l'industrie firent des progrès; mais la corruption s'étendit comme elles. Les descendants de Noé, dans leur orgueil, voulurent s'approcher du ciel, et bâtirent la tour de Babel. Dieu confondit leur folle présomption (1). Il leur donna des langages différents : ils ne s'entendirent plus, se séparèrent, et prirent pour rois et pour chefs les chasseurs les plus forts et les plus adroits d'entre eux.

La vie de l'homme s'abrégea. Les héros, d'abord célèbres par leurs combats contre les animaux féroces, cherchèrent bientôt une gloire moins utile, en combattant des hommes. Le fer, qui, dans ces premiers temps, avait couvert la terre de moissons, l'inonda de sang. Nembrod fut le premier conquérant; il fonda Ninive. Les Chaldéens étudièrent les astres. Les Égyptiens fondèrent quatre royaumes. Comme on rapporte à cette époque le commencement de la législation égyptienne et la construction des pyramides, on peut juger de la rapidité des progrès de la population et des lumières. Mais ces lumières, en éclairant la terre, inspirèrent à ses habitants un orgueil qui les aveugla, et leur fit perdre de vue la première et la plus importante des vérités. Ils oublièrent la divinité, quittèrent le culte spirituel pour le culte matériel, et adorèrent les idoles qu'ils avaient créées. Cet aveuglement fut cause de la vocation d'Abraham.

Dieu choisit ce pieux descendant de Sem pour conserver son culte chez un

(1) An du monde 1757. Avant Jésus-Christ 2247.

peuple qu'il destinait à le répandre un jour sur le monde entier. La vocation d'Abraham eut lieu l'an 2083 du monde, mille neuf cent vingt et un ans avant Jésus-Christ.

CHAPITRE III.

ABRAHAM. — Sa généalogie. — Son départ. — Enlèvement de Sara par Pharaon. — Victoire d'Abraham. — Naissance d'Ismaël. — Circoncision. — Incendie de Sodome et de Gomorrhe. — Fuite de Loth avec sa famille. — Naissance d'Isaac. — Jalousie de Sara. — Exil d'Agar et de son fils. — Sacrifice d'Abraham. — Mort de Sara. — Mariage d'Isaac et de Rébecca. — Mariage d'Abraham et de Cétura. — Mort d'Abraham.

ABRAHAM.

On nous donne la généalogie d'Abraham dans l'ordre suivant : Sem, Asphaxad, Salé, Hébert, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, Tharé et Abraham.

Tharé prit avec lui Abraham son fils, Sara sa belle-fille, et Loth son petit-fils. Ils sortirent d'Ur, en Chaldée, pour aller dans le pays de Chanaan. Ils arrivèrent jusqu'à Haran, où ils habitèrent. Tharé y mourut à l'âge de deux cent trente-cinq ans.

Dieu apparut à Abraham. Il lui ordonna de quitter sa famille, son pays, et de venir dans le lieu où il le conduirait. Il lui promit qu'un grand peuple sortirait de lui, que son nom serait célèbre, qu'il le bénirait et maudirait ses ennemis, et que tous les peuples de la terre seraient bénis en lui. Abraham avait alors soixante-quinze ans. Il marcha jusqu'à Sichem, qu'occupaient alors les Chananéens. Dieu lui promit de donner ce pays à sa postérité. Abraham établit ses tentes sur une montagne près de Béthel, et continua ensuite sa marche vers le midi : mais, le pays qu'il occupait étant désolé par la famine, il se retira en Égypte, où, craignant que la beauté de sa femme ne lui attirât des persécuteurs, il la fit passer pour sa sœur. Le roi d'Egypte en devint amoureux, et l'enleva. Ce fut en vain qu'il voulut réparer ce crime par de grandes largesses : le Seigneur frappa de plaies le monarque et sa maison. Pharaon rendit Sara à Abraham, en lui reprochant sa dissimulation, et le renvoya d'Égypte avec tout ce qui lui appartenait. Abraham revint à Béthel, où il s'établit. Mais il possédait, ainsi que Loth, tant de richesses, que la terre qu'ils habitaient devint insuffisante pour eux deux. Ils se séparèrent, et Loth s'établit sur les rives du Jourdain, près de Ségor, dans un pays alors très-fertile et très-agréable.

Avant que Dieu eût détruit Sodome et Gomorrhe, huit ou dix rois, qui se partageaient cette contrée, se firent la guerre et se battirent dans la vallée des Bois, qui depuis est devenue la mer Salée. Le roi de Sodome était du nombre des vaincus. Loth, qui habitait ses États, fut emmené prisonnier par les vainqueurs qui s'emparèrent de ses biens. A cette nouvelle, Abraham rassemble les plus braves de ses serviteurs, bat les ennemis en plusieurs rencontres, les poursuit jusqu'à Damas, leur reprend leur butin, et délivre son neveu. Le roi de Sodome sortit au-devant de lui pour le recevoir; et Melchisédec, à la fois pontife et le roi de Salem, le bénit au nom de Dieu. Abraham, pour prix de sa bénédiction, lui donna la dîme du butin qu'il avait fait, et ne voulut recevoir aucun des présents que lui offrait le roi de Sodome.

Dieu renouvela ses promesses à Abraham, et lui annonça qu'il aurait un fils. La prédiction fut d'abord accomplie par la naissance d'Ismaël qu'il eut d'Agar, sa servante (1). L'exil punit l'orgueil d'Agar. Avertie par un ange, elle alla s'humilier devant Sara. C'est à son fils Ismaël que les Arabes attribuent leur origine, et par là ils semblent justifier cette prophétie faite à Agar : « Votre fils » sera un homme fier et sauvage. Il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dressera ses pavillons contre tous ses frères. »

Abraham reçut l'ordre de faire circoncire son fils et tous les esclaves nés dans sa maison. Les anges vinrent de nouveau annoncer à Sara, qui ne pouvait le croire, qu'*elle aurait un fils*. Ces anges revêtus d'une forme humaine, s'étant rendus à Sodome, furent reçus par Loth, qui employa les plus grands efforts pour les mettre à l'abri des outrages dont ils étaient menacés par les infâmes habitants de cette ville impie. Dieu, pour punir cette cité corrompue, fit descendre du ciel sur Sodome, et sur Gomorrhe, aussi perverse qu'elle, une pluie de feu (2).

Loth, s'étant retiré dans Ségor, eut peur d'y périr, et chercha un asile sur une montagne. Les anges avaient défendu à sa femme et à lui de porter leur regards sur les villes proscrites qu'ils venaient de quitter. La femme de Loth désobéit, elle se retourna pour voir les flammes qui brûlaient Sodome. Dieu, pour la punir de sa curiosité, la transforma en statue de sel. Loth, arrivé sur la montagne, entra dans une caverne avec ses filles. Celles-ci, croyant la terre dépeuplée comme les villes qu'elles avaient vues réduites en cendres, commirent un crime énorme. Elles enivrèrent leur père, et furent incestueuses dans l'espoir de devenir mères. Leurs fils s'appelèrent Moab et Ammon : les Ammonites et les Moabites leur doivent leur origine.

Abraham, quelque temps après, fit encore un voyage, et se rendit à Gérara. Craignant que, dans ce pays, on n'eût pas de religion, il pensa que les habitants pourraient le tuer pour s'emparer de sa femme : il employa donc le même stratagème qui lui avait si mal réussi en Égypte, et qui n'eut pas cette

(1) An du monde 2107. Avant Jésus-Christ 1897. — (2) An du monde 2107. Avant Jésus-Christ 1897.

fois un meilleur succès; car Abimélech, croyant que Sara n'était que la sœur d'Abraham, l'enleva; mais averti par un songe de l'outrage qu'il faisait au saint patriarche, il lui reprocha son artifice, et combla les deux époux de présents.

Touché par ses prières, Dieu guérit Abimélech, ainsi que sa femme et sa servante que, dans sa colère, il avait frappés de stérilité. Sara vit enfin s'accomplir la parole divine. Elle conçut et enfanta, dans sa vieillesse, ce fils prédit par les anges (1). Il fut appelé Isaac.

Abraham, alors âgé de cent ans, reçut de Dieu l'ordre de faire circoncire Isaac; et, depuis, les Hébreux conservèrent cet usage.

Sara supportait impatiemment la présence d'Agar et de son fils Ismaël : elle exigea qu'Abraham les bannît tous deux. Abraham résistait : mais Dieu, qui destinait Isaac à être le chef de son peuple, voulut qu'Abraham cédât au désir de Sara, et lui promit en même temps qu'il ferait naître d'Ismaël une grande nation. Abraham envoya Agar et son fils dans le désert. Tous deux étaient près de succomber à la faim, à la soif et à la fatigue; mais la douleur d'Agar, ses prières, sa confiance en Dieu, fléchirent le Créateur, qui pourvut à leur nourriture. Ismaël devint en peu de temps un chasseur adroit, et célèbre par son habileté à tirer de l'arc. Il habitait dans le désert de Pharan; et sa mère, depuis, lui fit épouser une femme égyptienne.

Les serviteurs d'Abimélech et ceux d'Abraham eurent, dans ce temps, quelques démêlés ensemble. Abraham les termina par un traité d'alliance dont Abimélech et lui jurèrent l'observation dans un lieu nommé Bethsabée. Abraham y creusa un puits, et y planta un bois pour conserver la mémoire de ce traité, le premier dont les détails aient été consacrés dans les annales du monde. A l'occasion de cette solennité, les deux chefs se firent réciproquement des présents; et Abraham, tranquille d'après la foi jurée, demeura longtemps dans le pays des Philistins.

Sa piété avait été jusque là récompensée par un bonheur sans mélange; mais Dieu, voulant mettre sa foi à l'épreuve, lui ordonna de partir avec son fils, et de le lui offrir en sacrifice sur une des montagnes qu'il lui indiqua (2). Arrivés dans ce lieu, ils dressèrent un autel, et le couvrirent de bois. « Quelle » sera la victime? » demanda Isaac, ignorant l'ordre du Seigneur. « Dieu lui-» même l'a désignée, » répondit Abraham; et sans hésiter, attachant Isaac sur l'autel, il étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils; mais à l'instant un ange, arrêtant son bras, lui cria : « Ne faites aucun mal à cet » enfant; car Dieu voit maintenant à quel point vous le craignez, puisque » pour lui obéir vous n'avez pas épargné votre fils unique. » Abraham, entendant du bruit, tourna la tête, et vit un bélier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson; l'ayant pris, il l'offrit en sacrifice à la place de son

(1) An du monde 2108. Avant Jésus-Christ 1896. — (2) An du monde 2333. Avant Jésus-Christ 1871.

fils. L'ange du Seigneur renouvela au patriarche toutes les promesses que Dieu lui avait faites, et lui dit : « Toutes les nations de la terre seront bénies » dans celui qui sortira de vous. »

Bientôt Abraham eut la douleur de perdre Sara, qui mourut à l'âge de cent vingt-sept ans à Hébron, dans le pays de Chanaan (1). Les larmes d'Abraham coulèrent pour la première fois. Il porta le deuil de Sara, et demanda aux Chananéens de lui céder un sépulcre pour enterrer la compagne fidèle qu'il avait perdue. Éphrom, un des enfants de Heth, voulut lui faire présent d'un champ et d'une caverne qu'il possédait; mais Abraham n'y consentit pas, et les acheta quatre cents sicles d'argent. Il déposa Sara dans la caverne double du champ qui regarde Mambré, près de la ville d'Hébron, au pays de Chanaan, dont les habitants de Heth lui garantirent la possession.

Abraham, se voyant avancé en âge, voulut marier son fils, et fit jurer à l'intendant qui gouvernait sa maison de ne jamais laisser épouser à Isaac une Chananéenne, et d'aller lui chercher une femme dans le pays qu'habitait encore sa famille. Il lui défendit pareillement de ramener son fils dans ce pays, d'où il était sorti par la volonté de Dieu. L'intendant suivit les ordres de son maître, et partit pour la Mésopotamie (2).

Arrivé près de la ville de Nachor, il pria le Seigneur d'ordonner que la fille destinée par la Providence à devenir la femme d'Isaac arrivât la première dans le lieu où il s'était arrêté, et lui donnât le moyen de la reconnaître au bon accueil qu'elle lui ferait. Sa prière fut exaucée; bientôt après il vit paraître Rébecca, fille de Bathuel, et nièce d'Abraham.

C'était une vierge parfaitement belle. Comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine située dans cet endroit, l'intendant lui en demanda : elle lui donna à boire, et lui offrit de tirer de l'eau pour tous ses chameaux. L'intendant, pour lui marquer sa reconnaissance, lui donna des pendants d'oreilles et des bracelets d'or. Rébecca courut informer sa mère de cette rencontre et de ses offres. Laban, frère de Rébecca, vint au-devant de l'intendant, et le conduisit avec tout son bagage dans la maison de Bathuel. Avant de profiter de l'hospitalité qu'on lui offrait, l'intendant s'acquitta des ordres d'Abraham, et demanda à Bathuel d'accorder pour épouse à Isaac sa fille Rébecca. Bathuel reconnut la volonté divine dans cette rencontre, et Rébecca partit avec l'intendant pour le pays de Chanaan, où elle épousa Isaac.

Abraham, quoique vieux, se maria avec une femme nommée Cétura. Sentant ses forces s'affaiblir, il déclara Isaac son héritier, fit des présents aux fils de ses autres femmes, et les envoya s'établir dans l'Orient. Il avait conservé, dans sa vieillesse, son bonheur et sa santé. Agé de cent soixante-quinze ans, étant parvenu, comme le dit l'Écriture, « à la plénitude de ses jours, » il mourut et fut réuni à son peuple (3).

Isaac et Ismaël ses enfants le portèrent dans la caverne d'Éphrom, où ils

(1) An du monde 2145. Avant Jésus-Christ 1859. — (2) An du monde 2148. Avant Jésus-Christ 1856. — (3) An du monde 2183. Avant Jésus-Christ 1821.

l'enterrèrent près de Sara. Abraham florissait l'an deux mille cent quarante-huit du monde, mille huit cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, dans le temps où Inachus fondait en Grèce le royaume d'Argos.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ce qui peut paraître étrange et même inexplicable dans l'histoire d'Abraham; la philosophie doit respecter les traditions sacrées; elle serait imprudente si elle portait sa critique sur les livres saints. Ainsi, nous nous bornerons à faire quelques observations morales sur la vie de ce grand homme, choisi pour être la tige et le père de tous les croyants. Au milieu des peuples corrompus, il conserva les mœurs antiques; entouré de la magnificence des rois, il mena toujours une vie simple et pastorale. L'existence humaine était encore d'une très-longue durée; selon l'Écriture, Noé achevait sa vie lorsque Abraham commençait la sienne, et Sem vivait encore.

Malgré les souvenirs que devaient conserver des générations si rapprochées, les lois divines étaient oubliées sur la terre : tous les peuples se livraient à l'idôlatrie; et, pour conserver le dépôt du culte spirituel, Dieu choisit celui qui résistait à la contagion générale.

Abraham fut toujours célèbre dans l'Orient. Les Iduméens, ainsi que les Hébreux, le regardent comme leur père. Son dévouement fut sans bornes comme sa piété. Il sacrifia à Dieu ce qu'il avait de plus cher, les lieux de sa naissance et son fils. Abraham était compté par les Chaldéens, ses compatriotes, comme un de leurs plus savants astronomes. Quoique pasteur, il sut faire la guerre; il défendit son indépendance, et vengea ses alliés. Respecté par ses vertus, il traitait d'égal à égal avec les rois.

Nous ne pouvons avoir qu'une imparfaite connaissance des événements de ces siècles reculés; mais ce qui est certain, c'est que le nom d'Abraham a traversé les temps, toujours en vénération parmi les hommes.

CHAPITRE IV.

Naissance d'Ésaü et de Jacob. — Voyages d'Isaac. — Départ et songe de Jacob. — Son mariage. — Naissance de Joseph et de ses frères. — Ruse de Jacob envers Laban, son beau-père. — Lutte nocturne de Jacob. — Réconciliation d'Ésaü et de Jacob. — Massacre des Sichémites. — Mort de Rachel. — Naissance de Benjamin. — Causes des malheurs de Joseph. — Son esclavage. — Son emprisonnement. — Songes de deux officiers de Pharaon, expliqués par Joseph. — Songe de Pharaon expliqué par Joseph. — Gouvernement de Joseph. — Disette en Égypte. — Arrivée des frères de Joseph. — Leur retour en Chanaan. — Leur départ avec Benjamin. — Leur réception en Égypte. — Reconnaissance de Joseph et de ses frères. — Retour de ces derniers en Chanaan. — Départ de Jacob et de sa famille. — Leur séjour à Jessen. — Mort de Jacob. — Honneurs funèbres rendus à Jacob par Joseph. — Mort de Joseph.

ISAAC, JACOB ET JOSEPH.

Rébecca, femme d'Isaac, étant grosse d'Ésaü et de Jacob, on lui prédit que les deux enfants qui s'agitaient dans son sein deviendraient pères de deux peuples dont les divisions seraient longues et cruelles, et que la race de l'aîné serait assujettie à celle du plus jeune. Ésaü et Jacob naquirent jumeaux (1); le premier fut chasseur, le second mena la vie pastorale. Ésaü, pressé par la fatigue et par la faim, vendit un jour à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et commença ainsi à vérifier la prédiction faite à leur mère.

Isaac fit des voyages, comme son père, pour échapper à la famine. Il habita quelque temps les États d'Abimélech, roi des Philistins. Dominé par la même crainte qu'avait ressentie Abraham, il fit passer Rébecca pour sa sœur; ce stratagème eut la même conséquence. Les richesses d'Isaac s'étant considérablement augmentées, les Philistins en devinrent jaloux; il fut obligé de s'éloigner. Bientôt après, cette querelle finit par un traité qu'il conclut avec Abimélech. Dans le même temps, Dieu lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père.

Ésaü se maria à Bethsabée, contre la volonté de ses parents, avec Judith et Basemath.

Isaac, étant fort vieux, devint aveugle. Prévoyant une fin prochaine, il vou-

(1) An du monde 2168. Avant Jésus-Christ 1836.

lut bénir ses enfants, et leur ordonna de préparer un festin. Jacob, par le conseil de Rébecca sa mère, revêtit les habits d'Ésaü, et couvrit ses mains de peau de chèvre, parce que son frère était velu. Cette supercherie lui réussit; il reçut le premier la bénédiction de son père qui le prit pour Ésaü. Son frère se plaignit amèrement de cette tromperie; mais Isaac, reconnaissant dans ce qui s'était fait la volonté divine, lui ordonna de s'y soumettre, puisqu'il avait, en la présence du Ciel, assujetti tous ses frères à la domination de Jacob. Ensuite, pour le consoler, il le bénit aussi, et lui annonça qu'il vivrait de l'épée, qu'il servirait son frère, mais que par la suite des temps il serait délivré de son joug. Ésaü, dans sa colère, méditait le crime de Caïn; mais Jacob, d'après les conseils de Rébecca, partit pour la Mésopotamie, et alla chercher un asile chez Laban, son oncle. Ce fut dans ce voyage qu'il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et dont le haut touchait le ciel. Une grande quantité d'anges montaient cette échelle et en descendaient.

En levant les yeux, il vit le Seigneur et entendit sa voix qui dit : « Je suis le » Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac. Je vous donnerai à vous et à votre race la » terre où vous dormez. Votre postérité sera nombreuse comme la poussière; » vous vous étendrez dans toutes les parties du monde, et les nations seront » bénies en vous dans tout ce qui sortira de vous. Je vous protégerai partout; je » vous ramènerai dans ce pays; je ne vous quitterai que lorsque ma promesse » sera accomplie. »

Jacob, à son réveil, dressa dans ce lieu un monument avec la pierre sur laquelle il s'était reposé; et, pour conserver le souvenir de cette vision, il donna le nom de Béthel, c'est-à-dire *maison de Dieu,* à la ville de Lura, près de laquelle il se trouvait alors.

Jacob, se conformant aux ordres de sa mère, arriva dans le pays de Haran. Ayant rencontré Rachel, fille de son oncle, il conçut de l'affection pour elle, et la demanda en mariage à Laban, qui la lui promit à condition qu'il le servirait sept ans. Mais, ce temps accompli et les noces célébrées, Laban fit entrer le soir, dans la chambre de Jacob, Lia, sa fille aînée, à la place de Rachel. Jacob s'étant plaint de cette tromperie, Laban lui promit de nouveau de lui donner Rachel, à condition qu'il le servirait encore sept ans.

Lia mit successivement au monde Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel, se voyant stérile, fit épouser à Jacob sa servante Bala, qui donna naissance à Dan et à Nephthali; et Lia s'apercevant qu'elle avait cessé d'avoir des enfants, voulut que son mari vécût avec Zelpha, sa servante. Il en eut deux fils, nommés Gad et Azer. Ayant obtenu de sa sœur Rachel, en lui donnant des mandragores, qu'elle lui permît d'habiter avec son mari, Lia redevint féconde, et mit encore au monde deux fils appelés Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina.

Le Seigneur, touché des pleurs de Rachel, l'exauça, lui ôta sa stérilité, et elle eut un fils appelé Joseph (1).

Jacob, voulant retourner dans son pays, fit un traité avec Laban, et lui de-

(1) An du monde 2258. Avant Jésus-Christ 1746.



ÉCHELLE DE JACOB

manda, pour récompense de ses longs services, les agneaux et les brebis qui naîtraient avec des taches et des couleurs variées. Alors ayant pris des branches vertes de peupliers, et les ayant dépouillées de leur écorce en divers endroits, il plaça ces branches dans les abreuvoirs, de sorte que les brebis, frappées par la vue de ces rameaux bigarrés, conçurent toutes des agneaux tachetés et de diverses couleurs. Par cette ruse, la part de Jacob fut immense, et ses richesses s'accrurent considérablement. Laban se plaignit, mais Jacob lui rappela le peu de bonne foi dont il avait usé envers lui. Il partit ensuite avec ses femmes, ses enfants, ses troupeaux, et tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie. Laban, furieux de son départ auquel il n'avait pas consenti, se mit à sa poursuite avec ses serviteurs; mais Dieu lui apparut, et lui interdit tout projet de vengeance. Ainsi, ayant atteint Jacob, il se contenta de lui reprocher la promptitude de son départ, l'enlèvement de ses filles, et l'accusa de lui avoir volé ses idoles. Jacob nia ce dernier fait, ignorant que Rachel les avait emportées et cachées. Il apaisa son beau-père, lui rappela la longueur de ses services si tardivement payés, et lui promit de rendre ses filles heureuses, et de ne point prendre d'autres femmes. Pour consolider cette réconciliation, ils firent tous deux un traité d'alliance, et placèrent sur la montagne de Galaad un monument de pierre, afin d'en consacrer le souvenir.

Jacob, continuant son voyage, était inquiet de l'accueil que lui ferait son frère Ésaü. Ceux qu'il avait envoyés pour le prévenir de son arrivée lui apprirent qu'Ésaü marchait avec rapidité contre lui à la tête de quatre cents hommes. Effrayé par cette nouvelle, il supplia le Seigneur de toucher le cœur de son frère; et, cherchant les moyens de le fléchir, il lui envoya des présents et la plus grande partie de ses troupeaux en trois détachements. Ayant passé le gué de Jaboé, il s'arrêta dans ce lieu pendant que sa troupe continuait la route.

Étant seul, il fut attaqué par un homme qui lutta contre lui toute la nuit. Son adversaire, ne pouvant le terrasser, toucha le nerf de sa cuisse qui se sécha aussitôt. Cet homme le pria ensuite de cesser leur combat et de le laisser partir. Jacob y consentit, à condition qu'il le bénirait. L'autre, lui ayant demandé son nom, et ayant appris qu'il s'appelait Jacob, lui dit : « Vous vous nommerez doré» navant Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu; et, si vous avez été fort contre » Dieu, combien le serez-vous davantage contre les hommes! » Jacob lui demanda vainement son nom; il ne put le savoir : il reçut sa bénédiction, et appela ce lieu *Phanuel,* pour perpétuer chez ses descendants l'idée qu'il avait vu Dieu face à face. Depuis cet événement, Jacob fut toujours boiteux.

Ésaü, arrivé avec ses troupes à peu de distance de celles de Jacob, courut au-devant de son frère, l'embrassa, s'informa de l'état de sa famille, refusa ses présents, et lui jura une éternelle amitié. Après l'avoir accompagné quelque temps, ils se séparèrent en bonne intelligence. Ésaü retourna à Séir, et Jacob à Salem, dans le pays de Chanaan.

Jacob, dont le bonheur avait été jusque là troublé par tant de travaux et de peines, éprouva bientôt un malheur qui l'affligea profondément. Sichem, fils du prince d'Hémor, devint amoureux de Dina, fille de Lia. Il usa de violence

envers elle, l'enleva, et voulut, après cette action criminelle, que Jacob consentît à son mariage. Jacob et ses enfants dissimulèrent leur courroux; ils répondirent à Sichem que la religion leur défendait de faire alliance avec des incirconcis; mais que, si tous les sujets du prince de Sichem voulaient se soumettre à la circoncision, Jacob accéderait à sa demande, et donnerait même une dot considérable à sa fille. Les Sichémites acceptèrent cette offre. Tous se firent circoncire; mais trois jours après, comme ils étaient malades de cette opération, les enfants de Jacob prirent les armes, entrèrent dans la ville, enlevèrent leur sœur; et, pour venger son outrage, après avoir tout ravagé, ils tuèrent les habitants.

Jacob fit de violents reproches à Siméon et à Lévi sur ce massacre, qui le rendait odieux à tout le pays. Il fut obligé de partir; il alla à Béthel, et força ses serviteurs à briser les idoles qu'il avait trouvées chez eux. Le Seigneur, touché de sa piété, reçut dans ce lieu son encens, et lui réitéra ses promesses.

Jacob, ayant quitté Béthel, prit le chemin d'Éphrata. Rachel mourut dans cet endroit, en donnant naissance à Benjamin. On l'enterra dans un lieu nommé depuis Bethléem. Jacob, pour consacrer la douleur que lui causait la perte d'une épouse si chère, dressa sur son sépulcre un monument de pierre que l'on voyait encore du temps d'Esdras.

Une autre affliction blessa le cœur de Jacob dans le même temps; ce fut le crime de Ruben qu'il surprit en commerce incestueux avec Bala, une de ses femmes.

Contraint de quitter le tombeau de Rachel pour rendre les derniers devoirs à Isaac, qui termina sa carrière à l'âge de cent quatre-vingts ans, Jacob se rendit à Hébron. Aidé de son frère Ésaü, il descendit son père dans le sépulcre.

La vie de Jacob ne fut plus qu'une longue épreuve, qu'un perpétuel combat de la vertu contre le malheur. Joseph, l'un de ses fils, lui découvrit un crime qu'avaient commis ses frères; et la naïve franchise de cet enfant, qu'il préférait à tous les autres, le rendit l'objet de leur aversion. Joseph l'augmenta encore en leur racontant un de ses songes. Il lui semblait dans ce rêve, qu'ils liaient tous ensemble des gerbes dans un champ; que, sa gerbe s'étant levée, celles de ses frères rendaient hommage à la sienne. Jacob lui reprocha son indiscrétion, et ses frères, irrités, méditèrent une cruelle vengeance. L'occasion qu'ils attendaient pour satisfaire leur courroux ne tarda pas à se présenter. Ils faisaient paître leurs troupeaux près de Dothaïm; Joseph, sans défiance, vint les y trouver. Dès qu'ils l'aperçurent, ils résolurent de le tuer. Ruben, qui voulait le sauver et le rendre à son père, les détourna de ce crime, en leur représentant qu'ils pouvaient se délivrer de lui par d'autres moyens, et sans souiller leurs mains du sang fraternel. Ils suivirent son conseil, et, dès qu'il se fut approché d'eux, ils le dépouillèrent de sa robe, et le jetèrent au fond d'une vieille citerne qui était sans eau (1). Au même instant, ils virent passer des Ismaélites qui se rendaient en Égypte, sur leurs chameaux, pour

(1) An du monde 2276. Avant Jésus-Christ 1728.

y faire le commerce des parfums. Juda dit à ses frères qu'au lieu de laisser périr Joseph dans la citerne, il fallait le vendre à ces marchands. Ruben s'opposa vainement à ce projet; Joseph fut vendu et livré pour vingt pièces d'argent, et ses nouveaux maîtres le menèrent avec eux en Égypte, où Putiphar, eunuque de Pharaon et général de ses troupes, l'acheta, et le prit à son service.

Ses coupables frères, voulant cacher leur crime, prirent sa robe, la déchirèrent, la trempèrent dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob. Ce malheureux père crut qu'une bête féroce avait dévoré son fils bien-aimé. Il pleura longtemps cette perte cruelle. En vain ses autres enfants, rassemblés autour de lui, voulurent le consoler; il leur dit : « Mes larmes ne tariront » point jusqu'au moment où je descendrai dans la terre pour rejoindre mon » fils. » L'infortuné vieillard ne put même jouir de la tranquillité qu'il cherchait dans la solitude, et son repos fut troublé par les désordres de sa famille. Les crimes de Juda son fils, de Thamar sa belle-fille, ceux de Her et d'Onan ses petits-fils, remplirent de douleur son âme vertueuse et sensible.

Pendant ce temps, Joseph, protégé par le Seigneur, gagna l'affection de son maître Putiphar, qui lui donna toute autorité dans sa maison, et lui laissa ses biens à régir. Par son intelligence, et avec le secours de la protection divine, tout lui prospéra tellement, que la fortune de Putiphar s'accrut d'une manière rapide. L'épouse de son maître, charmée de son esprit, et séduite par sa beauté, brûla pour lui d'un amour criminel. En vain, elle le pressa de partager sa tendresse; en vain, par ses remontrances, Joseph tâcha de calmer sa passion. Un jour, voyant qu'elle perdait toute idée de ses devoirs et toute retenue, il s'échappa malgré ses efforts, lui laissant dans les mains son manteau, qu'elle avait saisi pour le retenir. Sa fuite et ses mépris changèrent en fureur la passion de cette femme. Elle alla trouver son mari, et accusa Joseph d'avoir voulu l'outrager. Le manteau, témoin de la vertu de cet esclave fidèle, fut regardé par Putiphar comme une preuve évidente du crime qu'on lui reprochait; et, sans vouloir entendre sa justification, n'écoutant que sa colère, il envoya Joseph dans la prison où les criminels que le roi faisait arrêter étaient détenus. Dieu ne l'abandonna pas dans ce nouveau malheur. Il inspira pour lui une si forte estime au gouverneur de la prison, que celui-ci lui donna la surveillance de tous ceux qui s'y trouvaient renfermés, et que rien ne s'y faisait plus que par ses ordres.

Quelque temps après, Pharaon, étant irrité contre son grand échanson et son grand panetier, les fit mettre dans la prison de Joseph. Le gouverneur remit ces officiers entre les mains de celui-ci, qui fut pour eux plein d'attentions et d'égards. Ces deux prisonniers, ayant fait des songes inquiétants, les racontèrent à Joseph, qui les leur expliqua. Le grand échanson avait vu en rêve un cep de vigne, dont trois provins poussaient des bourgeons, ensuite des fleurs et des raisins mûrs. Joseph lui annonça que dans trois jours Pharaon se ressouvenant de ses services, le rétablirait dans son rang et dans ses fonctions. Il le pria, quand il serait en faveur, de se souvenir de lui et de demander sa

liberté au roi. Le grand panetier avait rêvé qu'il portait sur sa tête trois corbeilles de farine, et que les oiseaux venaient la manger. Joseph lui dit que ce songe annonçait un grand malheur pour lui, qu'au bout de trois jours Pharaon lui ferait trancher la tête, et qu'il servirait de pâture aux vautours. Ses prédictions ne tardèrent pas à s'accomplir. Le grand panetier périt; le grand échanson revint en faveur et oublia Joseph, dont la captivité dura encore deux ans.

Dans ce temps, Pharaon, vit en songe sortir du Nil sept vaches grasses, et ensuite sept vaches maigres qui dévorèrent les premières. Il vit de même sept épis très-gros sortant d'une même tige, qui furent dévorés par sept épis desséchés. Effrayé par ce rêve, il fit consulter les sages et les devins : nul ne put expliquer ce songe. Le grand échanson se souvint alors du jeune Hébreu; il raconta au roi la manière dont il avait interprété son rêve et celui du grand panetier. Pharaon ordonna qu'on le mît en liberté et qu'on l'amenât devant lui. Lorsqu'il parut, le roi lui demanda l'explication de ses songes. Joseph lui répondit que ce serait Dieu et non pas lui, qui les interpréterait, et qu'ainsi sa parole ne serait que l'expression de la volonté divine. Il annonça à Pharaon que, conformément à son premier songe, une fertilité extraordinaire régnerait pendant sept ans en l'Égypte, et que pendant les sept années suivantes, le pays serait désolé par une grande stérilité. Il ajouta que le second songe signifiait la même chose que le premier, et ne faisait qu'en confirmer la vérité. Il conseilla ensuite au roi de confier à un homme habile l'administration générale des vivres de toute l'Égypte, afin qu'il pût nommer des officiers et établir des magasins pour amasser, pendant les années fertiles, le grain nécessaire aux habitants dans les années de stérilité. Pharaon, admirant la sagesse du jeune Hébreu, et persuadé qu'il était rempli de l'esprit divin, le fit revêtir d'habits superbes, lui donna son anneau, et le nomma gouverneur de l'Égypte (1). L'ayant fait monter sur un de ses chars, il fit ordonner par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui et lui obéît. Joseph épousa par son ordre, Azaneth, fille de Putipharès, prêtre d'Héliopolis, dont il eut deux fils, Manassès et Éphraïm.

Les prédictions de Joseph s'accomplirent. Après sept années fertiles, toute la terre fut désolée par une grande disette. L'Égypte seule avait conservé du blé, par la prévoyance de son administrateur; et, de tout l'Orient, on arrivait dans ce royaume pour chercher quelque soulagement contre les rigueurs de cette famine.

Jacob, ayant entendu dire alors qu'on ne trouvait de ressources et de blé qu'en Égypte, y envoya les dix frères de Joseph, ne gardant auprès de lui que le jeune Benjamin. Lorsqu'ils furent en présence du gouverneur, Joseph les reconnut, leur fit un accueil sévère et feignit de les prendre pour des espions. Ils lui assurèrent qu'ils venaient de Chanaan pour acheter des vivres; qu'ils étaient douze frères, fils d'un même père; que l'un d'eux avait péri, et que le

(1) An du monde 2286. Avant Jésus-Christ 1718.

dernier était resté près de Jacob, leur père. Joseph parut douter de la vérité de leur récit; il les fit mettre trois jours en prison. Au bout de ce terme il leur rendit la liberté, et leur dit : « Retournez dans le pays de Chanaan, et » portez-y le blé que vous avez acheté. Je garde Siméon pour otage. Je veux » que vous m'ameniez le dernier de vos frères. Si vous le faites, je croirai à » votre sincérité. » Les frères de Joseph partirent; et, lorsqu'ils délièrent leurs sacs de blé ils furent surpris d'y trouver l'argent qu'ils avaient payé pour en faire l'achat. Ils ne pouvaient s'expliquer ce mélange incroyable de rigueur et de générosité.

Lorsque Jacob eut entendu le récit de leur voyage, il leur dit : « Joseph n'est » plus au monde ; Siméon est en prison ; et vous voulez encore m'enlever Ben- » jamin ! Toutes vos fautes sont retombées sur moi. Je ne consentirai jamais à » confier à votre imprudence le plus jeune, le plus chéri de mes enfants. » Jacob, ayant persisté dans son refus, supporta avec sa famille la plus affreuse disette. Leurs ressources étant totalement épuisées, le saint patriarche se vit obligé de céder aux instances de ses enfants. Après leur avoir renouvelé ses avertissements et ses reproches, il leur dit de retourner en Égypte pour y acheter du blé. Il leur permit d'emmener Benjamin, et leur ordonna d'emporter, indépendamment de l'argent nécessaire à leur achat, celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, craignant qu'il n'y eût été mis par surprise, et qu'il ne les fit soupçonner de vol et d'infidélité. Ils partirent laissant leur père seul et dans l'affliction.

Lorsque Joseph les vit, et Benjamin avec eux, il ordonna à son intendant de les retenir dans son palais, d'y faire entrer tous leurs bagages et de préparer un festin. Ses frères furent saisis de frayeur, croyant qu'on voulait les arrêter et s'emparer de ce qu'ils possédaient, sous prétexte qu'ils avaient emporté de l'argent d'Égypte. L'intendant les rassura, en leur disant que cet argent leur avait été volontairement donné, et acheva de dissiper leurs craintes en leur rendant Siméon.

Joseph, revenu dans son palais, s'informa de la santé de Jacob, reçut les présents et les hommages de ses frères, les admit tous à sa table, et fit donner au jeune Benjamin une portion cinq fois plus forte que celle de ses frères. Ne voulant pas encore se faire reconnaître, et pouvant à peine contenir son émotion, il sortit de la salle du festin, et ordonna qu'après avoir remis l'argent de ses frères dans leurs sacs, on cachât sa coupe d'argent dans celui de Benjamin.

Le lendemain les frères de Joseph partirent : mais l'intendant, suivant les ordres de son maître, envoya courir après eux des gens qui les arrêtèrent. On les ramena dans la ville, malgré leurs plaintes et leurs protestations; et, lorsqu'on eut ouvert leurs sacs et trouvé la coupe d'argent dans celui de Benjamin, Joseph leur adressa de vifs reproches, et déclara qu'ils pouvaient partir, mais qu'il voulait retenir Benjamin comme esclave près de lui. Ses frères déchirèrent leurs vêtements, se prosternèrent à ses pieds et le supplièrent de permettre qu'ils partageassent l'esclavage de Benjamin. Joseph leur répondit que Dieu lui ayant donné la science des choses cachées, ne lui permettait pas d'a-

gir avec injustice; qu'il ne punirait que celui d'entre eux qui avait pris sa coupe. Juda, s'approchant alors de lui, s'écria : « Ne soyez point insensible à » nos prières, seigneur! Notre père est accablé de vieillesse; il regrette sans » cesse un de ses fils qu'il a perdu. Sa seule consolation était d'avoir auprès » de lui cet autre fils de Rachel, ce Benjamin dont vous voulez le priver au- » jourd'hui. Lorsque, d'après vos ordres, nous voulûmes l'emmener, Jacob » nous résista longtemps. Il nous reprocha notre imprudence qui avait rendu » son fils Joseph la proie des animaux sauvages; il nous avertit que, s'il arri- » vait par notre faute un semblable malheur à Benjamin, nous accablerions » sa vieillesse d'une affliction qui le mènerait au tombeau. Si le dernier de vos » frères, nous dit-il, ne revient pas avec vous, ne me revoyez jamais. Ah! sei- » gneur, révoquez cet ordre cruel! Retenir Benjamin, c'est ordonner la mort » de Jacob; c'est nous rendre les meurtriers de notre père. Permettez donc » que ce soit moi qui sois votre esclave, puisque je me suis rendu caution de » cet enfant, et que j'en ai répondu à mon père. Au reste, quelle que soit votre » décision, je resterai près de Benjamin. Je ne puis retourner sans lui vers mon » père : il me serait impossible de supporter sa douleur et son courroux. » A ces mots Joseph, ne pouvant plus contenir les sentiments qui l'oppressaient, ordonna à ses officiers de sortir; et, élevant la voix, il dit aux enfants de Jacob : « Je suis Joseph ! » Et, touché de leur saisissement et de leur silence, il leur parla d'un ton plus doux, et leur dit : « Approchez-vous de moi : je suis » Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des marchands. Dissipez vos crain- » tes; consolez-vous de m'avoir vendu pour être conduit en Égypte, puisque » Dieu m'y a envoyé pour votre salut. Vous n'avez été que l'instrument de sa » volonté qui m'a rendu, pour ainsi dire, le père de Pharaon, le grand-maître » de sa maison, le prince de l'Égypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon père. » Dites-lui : Voilà ce que vous mande votre fils Joseph. Dieu m'a donné l'auto- » rité sur toute l'Égypte. Venez me trouver; ne différez pas. Vous demeurerez » dans la terre de Jessen avec vos enfants, vos serviteurs, vos troupeaux, et je » vous nourrirai tous. Allez, partez, annoncez à mon père la gloire dont je suis » comblé, ce que vous avez vu, et hâtez-vous de me l'amener. » Il serra ensuite tous ses frères dans ses bras, et ils se livrèrent à de douces émotions qui leur firent oublier leurs malheurs passés.

Bientôt les frères de Joseph partirent pour le pays de Chanaan, chargés de grains, d'habits, d'argent et de présents magnifiques.

Jacob, apprenant que Joseph était vivant et commandait dans toute l'Égypte, sortit de sa longue affliction comme on se réveille d'un profond sommeil; et, après s'être fait répéter tous les détails nécessaires pour lui faire ajouter foi à une nouvelle si étrange et si inattendue, il remercia le Seigneur et dit : « Je » n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore, et que je le » verrai avant de mourir. »

Israel partit donc après avoir immolé des victimes au Seigneur, qui lui apparut et lui renouvela ses promesses. Il transporta en Égypte tout ce qu'il possédait au pays de Chanaan, et y arriva avec ses fils, ses filles, ses petits-fils et

tout ce qui était né de lui; ce qui faisait en tout soixante-dix personnes (1).

Joseph vint au-devant de Jacob, et se jeta à ses genoux qu'il arrosa de larmes de tendresse. Il lui conseilla de dire à Pharaon qu'il avait toujours été pasteur, ainsi que ses pères, afin de ne pas être retenu à la cour, et d'avoir la permission de demeurer dans la terre de Jessen, permission qu'ils obtiendraient facilement à cause de l'aversion des Égyptiens pour la vie pastorale. Jacob suivit les conseils de son fils, et fut bien reçu de Pharaon, qui lui donna la terre de Jessen pour l'habiter avec sa famille.

Joseph ayant amassé pour le roi une quantité immense d'argent par le commerce des blés, Pharaon devint propriétaire de tout l'or et de tous les troupeaux de l'Égypte; mais, d'après les avis de son sage ministre, ce monarque rendit à tous ses sujets leurs propriétés, se contentant de recevoir comme tribut la cinquième partie de leur revenu. Depuis ce temps on a toujours payé au roi d'Égypte cet impôt, dont les seules terres des prêtres étaient exemptes.

Jacob, qu'on nommait Israël, vécut dix-sept ans dans la terre de Jessen, dont il jouit comme de son bien propre, et où sa famille s'accrut et se multiplia extraordinairement.

Voyant sa fin approcher, il demanda à Joseph de n'être point enterré en Égypte, et d'être transporté dans la sépulture de ses ancêtres. Joseph le lui jura; Israël, ayant reçu son serment, adora Dieu et termina sa vie à l'âge de cent quarante-sept ans (2). Il avait adopté, avant de mourir, les deux premiers fils de Joseph, Éphraïm et Manassès. Les autres enfants de Jacob éprouvèrent, dans ses derniers moments, de justes reproches sur leurs fautes, et entendirent d'effrayantes prédictions sur la durée de leurs races, qu'on appela par la suite *tribus*. Ainsi Ruben fut averti de la décadence de sa maison, Siméon et Lévi de leur dispersion; mais il prédit à Juda que le sceptre ne lui serait point ôté, « jusqu'au moment où celui qui doit être envoyé serait venu remplir l'attente des nations. » Zabulon, Issachar, Dan, Azer, Gad et Nephthali reçurent par lui l'espérance, les uns de la gloire militaire, les autres d'une opulence commerciale ou d'une richesse laborieuse. Joseph fut prévenu que sa race serait toujours un objet d'envie, et Benjamin que sa tribu s'enrichirait des dépouilles de ses ennemis.

Joseph, ayant embaumé le corps de son père, fit porter son deuil en Égypte pendant l'espace de soixante-dix jours : ensuite il prit les ordres de Pharaon, partit accompagné des premiers officiers et des grands de la cour du roi, porta Israël dans le pays de Chanaan, et l'enterra dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Éphrom.

Depuis ce temps, Joseph demeura avec toute sa famille en Égypte : il y vécut cent dix ans, et vit la troisième génération de ses petits-fils. Il prédit à ses frères que Dieu les visiterait après sa mort, et les conduirait dans la terre qu'il avait juré de donner à Abraham, Isaac et Jacob. Il leur ordonna d'embaumer

(1) An du monde 2298. Avant Jésus-Christ 1706. — (2) An du monde 2316. Avant Jésus-Christ 1688.

son corps, de le placer dans un cercueil, et de le conserver au milieu d'eux. Après avoir reçu leurs promesses, il expira (1).

La vie de Jacob paraît tout entière représentée par sa lutte contre un ange; il eut continuellement à combattre contre la corruption qui l'entourait et le malheur qui le poursuivait. Sa piété fortifia son âme; sa vertu triompha de l'adversité. Simple pasteur, il reçut les hommages qu'on rendait aux rois; et le nom de ce patriarche a traversé les siècles avec un éclat aussi vif et plus pur que celui des plus fameux conquérants.

Joseph nous offre d'autres leçons. Il se garantit de l'ivresse de la prospérité, comme son père s'était préservé de l'abattement dans le malheur. Envié, trahi par ses frères, vendu par eux comme esclave, sa fidélité pour son maître, son esprit et sa sagesse l'élevèrent de la servitude au faîte des grandeurs. Il ne se servit de son pouvoir que pour rendre sa nouvelle patrie heureuse; il fit bénir par ses sujets le monarque qui l'avait honoré de sa confiance. Oubliant ses propres injures, non-seulement il pardonna à ses frères après s'être assuré de leur repentir, mais il les combla de biens. Fils tendre et respectueux, il répandit le bonheur sur les derniers jours de Jacob; et la récompense de ses vertus fut le spectacle de la prospérité de sa famille, qui devint bientôt un peuple nombreux.

(1) An du monde 2369. Avant Jésus-Christ 1635.



CHAPITRE V.



Esclavage des Hébreux. — Mort des enfants mâles. — Naissance de Moïse. — Sa fuite d'Égypte. — Son retour. — Les plaies d'Égypte. Départ des Israélites. — Marche de Pharaon contre les Israélites. — Passage de la mer Rouge. — La manne dans le désert. — L'eau du rocher d'Horeb. — Bataille entre les Amalécites et les Hébreux. — Apparition du Seigneur au mont Sinaï. — Commandements de Dieu. — Le veau d'or. — Punition de l'idolâtrie des Israélites — Législation de Moïse. — Dénombrement des Israélites. — Révolte parmi le peuple d'Israël. — Le serpent d'airain. — L'ânesse de Balaam. — Victoire de Moïse sur les Madianites. — Mort de Moïse.

MOISE.

(An du monde 2433. — Avant Jésus-Christ 1571.)

Les Hébreux s'étant excessivement multipliés en peu d'années, les Égyptiens en devinrent jaloux, et craignirent à la fois et leur force et leur fuite. Un nouveau monarque était monté sur le trône d'Égypte; il n'avait point pour les Israélites les mêmes sentiments que son prédécesseur. Prévoyant qu'une nouvelle nation, formée dans ses États, pourrait y dominer; ne voulant pas non plus, en la bannissant, se priver de cet accroissement de population et d'industrie, il conçut le barbare et chimérique projet de les empêcher de se multiplier davantage. Il les traita en esclaves, les condamna aux plus rudes travaux, les força à bâtir deux villes, et les employa à la construction de ces prodigieux monuments qui attestent la puissance des rois d'Égypte et la servitude de leurs sujets.

Le roi, trompé dans ses espérances, vit la population des Hébreux s'accroître encore malgré le poids de la fatigue et du malheur; il se décida à prendre les moyens les plus cruels pour parvenir à son but.

Pharaon (c'était le nom qu'on donnait à tous les rois d'Égypte) ordonna aux sages-femmes de faire périr les enfants mâles qui naîtraient des femmes Israélites, cet ordre ne fut pas exécuté. Les sages-femmes aimèrent mieux obéir à la nature et à Dieu qu'à la tyrannie. Le roi, irrité, ordonna que tous les enfants hébreux mâles seraient jetés dans le Nil. Cette volonté cruelle eut un plein effet. Toute cette génération naissante périt.

Une seule femme, de la race de Lévi, hésita longtemps à sacrifier son fils;

elle le cacha et le conserva trois mois. Enfin, dénoncée, menacée, effrayée, elle se décida à exposer cet enfant sur le bord du Nil, dans un panier de jonc; et, par son ordre, sa sœur se tint sur la rive du fleuve pour voir quel serait le sort de cette malheureuse victime.

Dieu, qui préparait une grande destinée à cet enfant, voulut qu'au même moment la fille de Pharaon arrivât dans ce lieu pour se baigner. Voyant une corbeille flotter sur les eaux, elle se la fit apporter. Touchée de la beauté de cette innocente créature, la princesse résolut de la sauver; elle ordonna à ses femmes de lui chercher une nourrice israélite. La mère avertie accourut promptement, et reçut ainsi l'ordre de nourrir son propre enfant, que la princesse nomma Moïse, c'est-à-dire *sauvé des eaux*.

Lorsqu'il fut sevré, la fille de Pharaon le prit dans son palais, et le fit élever par des prêtres égyptiens.

Moïse, devenu grand, s'indignait du malheur de ses compatriotes. Un jour qu'il vit un Hébreu maltraité par un Égyptien, il ne put contenir sa fureur; il combattit et tua cet Égyptien. Mais, apprenant que ce meurtre était découvert, il sortit du palais de Pharaon, quitta l'Égypte, et chercha un asile dans le pays de Madian (1). Là il secourut et vengea les filles de Jéthro, que des Arabes insultaient. Il fut récompensé de cette action généreuse, et devint l'époux de Séphora, l'une d'elles.

Toujours occupé du malheur des Hébreux, il apprit par Dieu même qu'il était destiné à terminer leur captivité. Le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson ardent (2), et lui ordonna de retourner en Égypte, d'annoncer à ses frères leur délivrance et de leur dire qu'il les conduirait dans la terre de Chanaan, dont la possession avait été promise à Abraham, Isaac et Jacob. Lui et les enfants d'Israël devaient, selon l'ordre de Dieu, déclarer à Pharaon que le Seigneur ordonnait au peuple hébreu de se rendre à trois journées de chemin dans le désert, pour lui faire un sacrifice sur la montagne d'Horeb.

Moïse, effrayé de la vue de Dieu, et se croyant peu propre à remplir une si grande mission, se défendit quelque temps de l'accepter, alléguant son incapacité et l'impossibilité de prouver à Pharaon qu'il parlait au nom du Seigneur. Dieu le rassura, en lui rappelant que c'était de lui que venait *toute lumière, toute parole et toute sagesse*. Il lui dit que, si Pharaon était incrédule, il le frapperait par des prodiges, et épouvanterait l'Égypte par les plaies qu'il répandrait sur elle. Pour prouver à Moïse qu'il lui accordait effectivement le don des miracles, il lui fit changer en serpent la verge qu'il tenait dans sa main, et cette même main fut couverte de lèpre et guérie à l'instant. Enfin, pour le délivrer de toute inquiétude, Dieu lui adjoignit son frère Aaron. Moïse exécuta promptement les ordres de Dieu, et retourna en Égypte accompagné de sa famille.

Étant parti de Madian avec les siens et Aaron, son frère, venu au-devant de lui, ainsi que Dieu le lui avait prédit, il fut au moment, pendant son voyage, de

(1) An du monde 2473. Avant Jésus-Christ 1551. — (2) An du monde 2513. Avant Jésus-Christ 1491.

perdre son fils aîné. Le Seigneur voulait le lui enlever, pour avoir négligé de le faire circoncire, suivant l'usage prescrit aux Israélites; mais Séphora circoncit son enfant et le sauva par cet acte d'obéissance.

Lorsque Moïse fut arrivé en Égypte, il rassembla les anciens du peuple d'Israël, et leur dit : « Dieu m'a fait connaître sa volonté en ces termes : *Je suis » celui qui est, le Seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.* J'ai résolu de » délivrer mon peuple et de le conduire dans la terre de Chanaan, que je lui ai » promise. Il possédera cette terre, où ses pères n'ont habité qu'en voyageurs. » Le peuple d'Israël demandera aux Égyptiens des vases, des joyaux, des habits, » de l'or et de l'argent. Les Égyptiens le laisseront aller, et il emportera ainsi » les dépouilles de l'Égypte. Vous irez avec Aaron trouver le roi Pharaon : vous » lui direz que je veux que mon peuple vienne à trois journées dans le désert » pour me faire un sacrifice. Pharaon ne le permettra pas : son cœur s'endur- » cira; mais je frapperai le roi et les Égyptiens par des prodiges et par des » plaies, et Pharaon sera forcé de laisser partir mon peuple d'Égypte. »

Ce que le prophète annonçait ne tarda pas à s'accomplir. Loin de consentir à la demande du peuple d'Israël, Pharaon l'accabla de nouvelles rigueurs; il exigea de lui les mêmes travaux et la même célérité, et défendit en même temps qu'on lui fournît les matériaux nécessaires. Le désespoir s'empara du peuple d'Israël : Moïse lui-même se sentit découragé. Dieu lui apparut de nouveau; et, d'après ses ordres, Moïse et Aaron se rendirent près du roi, et lui renouvelèrent leurs demandes au nom du Dieu d'Israël. Le monarque incrédule ne voulut ni reconnaître l'existence du Seigneur, ni croire aux menaces de Moïse. Aaron ayant changé en sa présence sa verge en serpent, les magiciens de Pharaon imitèrent ce prodige. Moïse ayant ensuite transformé en sang toutes les eaux des fleuves et des ruisseaux d'Égypte, le même miracle fut encore opéré par les magiciens du roi, qui persista dans ses refus et son incrédulité.

Alors Moïse frappa successivement l'Égypte de différentes plaies. Cette contrée fut d'abord couverte de grenouilles, ensuite de moucherons et de mouches, qui répandaient l'infection partout. Peu après il fit périr tous les troupeaux des Égyptiens. Leurs arbres et leurs moissons furent détruits par une grêle épouvantable. Tous les habitants et les animaux se virent remplis d'ulcères. Les champs furent ravagés par des nuées de sauterelles, et d'épaisses ténèbres couvrirent toute la contrée. Les lieux habités par les Israélites étaient seuls à l'abri de ces différents fléaux.

Chacune de ces plaies frappait de terreur le monarque qui demandait grâce à Moïse, et le priait de la faire cesser en lui promettant la liberté d'Israël. Mais il retombait bientôt dans son endurcissement, rétractait ses promesses et ne voulait consentir à laisser sortir d'Égypte qu'une partie des Hébreux.

Enfin le Seigneur manifesta son courroux et sa puissance en frappant l'Égypte d'une dernière plaie, la plus terrible de toutes. Interprète de la volonté divine, Moïse dit aux Israélites : « le Seigneur va frapper de mort les premiers- » nés de tous les Égyptiens. Cette époque sera celle de votre délivrance, et ce » mois-ci deviendra dorénavant le premier de l'année pour vous. Demandez

» aux Égyptiens des habits, des bijoux : ils vous les donneront. Chacun de » vous doit tuer, le dixième de ce mois, un agneau sans tache, d'un an, ou un » chevreau du même âge, pour sa famille et pour sa maison. Il doit arroser du » sang de cet animal le haut des portes et des poteaux de son logis. Vous prépa- » rerez tous aussi du pain sans levain. Le soir du quatorzième jour, vous man- » gerez en entier ces pains et ces agneaux, étant debout, les reins ceints, et » un bâton à la main. Dans l'avenir, à la même époque, cette solennité aura » lieu tous les ans pour consacrer le souvenir des bienfaits du Seigneur, de » votre délivrance et de votre sortie d'Égypte. Cette même nuit, le Seigneur » passera dans le pays; il épargnera toutes les maisons arrosées du sang de » l'agneau, et frappera toutes celles qui ne porteront pas de signe de sa pro- » tection. »

Les Israélites se conformèrent aux ordres de Moïse; et, la nuit du quatorzième jour, tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui du plus pauvre pâtre, furent frappés de mort.

Toute l'Égypte jeta un cri de douleur : Pharaon, consterné, appela Moïse et Aaron, les conjura de prier le Seigneur pour lui, et permit au peuple d'Israël d'aller dans le désert (1).

Ce fut ainsi que les Israélites, au nombre de six cent mille hommes de pied, sans les enfants, sortirent d'Égypte sous la conduite de deux prophètes, avec leurs serviteurs, leurs biens, leurs troupeaux, et emportant, comme il leur avait été prédit, tous les riches présents obtenus des Égyptiens. Moïse était alors âgé de quatre-vingts ans. Les voyages du peuple hébreu dans le pays de Chanaan et sa captivité avaient duré l'espace de quatre cent trente années.

Moïse, selon les ordres de Dieu, ne conduisit point son peuple directement dans le pays des Philistins, parce qu'il craignait qu'au sortir d'un si long esclavage les guerres sanglantes qu'il aurait à soutenir ne lui fissent perdre le courage, méconnaître le Seigneur, et regretter l'humiliante tranquillité de la servitude. Il résolut de leur faire traverser le désert et de les y tenir assez longtemps pour les former à l'indépendance, pour les affermir dans le vrai culte, et pour les accoutumer à la législation qu'il voulait leur donner. Il marcha, en conséquence, de Ramsez à Socoth et de là sur les bords de la mer Rouge, portant avec lui les os de Joseph, selon la promesse qui en avait été faite à ce patriarche. L'armée était précédée le jour par une colonne de nuées et la nuit par une colonne de feu, Dieu voulant ainsi guider les Hébreux, pour dissiper leur frayeur et les rendre dociles aux ordres de son prophète.

Moïse leur ordonna de manger, pendant sept jours, les pains sans levain qu'ils avaient préparés et les agneaux qu'ils avaient tués, sans en rien laisser. Il leur défendit d'admettre à ce repas, nommé depuis Pâque, aucun étranger, à moins qu'il ne se fît circoncire; et il leur ordonna de consacrer à Dieu tous les premiers-nés des hommes et des animaux, afin de conserver à jamais la mémoire des miracles faits pour terminer leur captivité. Depuis ce temps cette

(1) Même année, 2513.

consécration a toujours eu lieu, et les Hébreux ont toujours été obligés de racheter leurs premiers-nés et ceux des animaux qu'ils voulaient garder.

Après le départ des Israélites, Pharaon se repentit de leur avoir rendu la liberté. Furieux de perdre un si grand nombre d'ouvriers et d'esclaves, il rassembla tous ses soldats et ses chariots de guerre, et poursuivit lui-même les Hébreux à la tête de son armée.

Dès que les Israélites aperçurent ces troupes, ils éclatèrent en plaintes contre Moïse, lui demandant s'il n'y avait pas assez de sépulcres pour eux en Égypte, et pourquoi il les avait emmenés si loin pour les faire tous périr le même jour. Moïse les rassura en leur promettant de nouveaux miracles. La colonne de nuées qui les précédait se plaça derrière eux, entre Israël et Pharaon : elle était obscure du côté des Égyptiens et lumineuse du côté des Hébreux. Moïse, ayant pris les ordres du Seigneur, étendit sa verge sur la mer Rouge, qui s'ouvrit : les eaux se séparèrent, et tout le peuple d'Israël traversa la mer à pied sec, entre ses eaux, comme entre deux murailles (1).

Lorsque l'armée israélite fut sur l'autre rive, elle vit l'armée égyptienne qui la suivait par ce même chemin ouvert pour elle au milieu des eaux. Mais Moïse ayant étendu une seconde fois sa verge sur la mer, les vagues se précipitèrent avec furie les unes sur les autres, et l'armée entière des Égyptiens s'engloutit dans les flots avec son monarque.

Moïse célébra cette victoire par un cantique que Marie, sa sœur, et les femmes israélites chantaient en dansant au son des instruments. Quelques phrases suffiront ici pour donner une juste idée de l'esprit de ce temps et de la poésie de Moïse : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa » grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu » mon sauveur : c'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le » Dieu de mon père, et je révélerai sa grandeur. Le Seigneur a paru comme un » guerrier : son nom est le *Tout-Puissant.* Il a fait tomber dans la mer les » chariots de Pharaon et son armée. Les plus grands d'entre ces princes ont » été submergés dans la mer Rouge; ils ont été ensevelis dans les abîmes; ils » sont tombés comme une pierre au fond des eaux. Votre droite, Seigneur, s'est » signalée, et a fait éclater sa force; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi » de votre peuple; et vous avez renversé votre adversaire par la grandeur de » votre puissance et de votre gloire; vous avez envoyé le feu de votre colère » qui les a dévorés comme la paille. »

Les Israélites entrèrent dans le désert de Sur. Au bout de quelques jours de marche, ils éprouvèrent une grande disette d'eau, et n'en trouvèrent que dans un lieu nommé *Mara;* mais cette eau, trop amère, n'était point potable. Moïse fit un nouveau prodige, et l'adoucit en y jetant des morceaux d'un bois que l'Écriture ne nomme pas.

Quinze jours après, l'armée, étant arrivée à Élieu, y trouva douze fontaines

(1) Même année, 2513.

et soixante-dix palmiers; mais le pain était épuisé, les vivres manquaient: les murmures commencèrent; le peuple regrettait hautement les viandes et les oignons d'Égypte. Dieu, après leur avoir reproché leur ingratitude, opéra un nouveau prodige en leur faveur. Une multitude innombrable de cailles couvrit le camp, et le Seigneur fit tomber du ciel une gelée nourrissante, que les Hébreux nommèrent *manne*. Ce présent du Ciel leur fut continué pendant quarante ans qu'ils habitèrent le désert. Ils en récoltaient pendant six jours de la semaine; le septième il n'en tombait pas, parce que ce jour, ainsi que le prescrivit Moïse, devait être consacré au repos et au culte de Dieu; c'est ce qu'on appelle le *jour du Sabbat*. Le précepte qui le concerne a été jusqu'à présent religieusement observé par les Juifs.

Les Israélites continuèrent leur marche. Trois mois après leur entrée dans le désert, se trouvant près de Raphiti, ils souffrirent encore d'une nouvelle disette d'eau. Ce peuple, incrédule et indocile, douta de la protection du Seigneur, de sa puissance, et reprocha avec ingratitude à Moïse de l'avoir tiré d'un pays fertile pour le faire mourir de soif dans un désert. Moïse eut recours au Seigneur, qui lui dit d'approcher de la montagne d'Horeb avec les anciens, et de frapper de sa verge le rocher. Il le fit, et vit jaillir de ce rocher une eau abondante qui désaltéra le peuple.

Ce fut dans ce lieu que les Amalécites, en armes, vinrent attaquer les Hébreux (1). Moïse, assis sur la montagne pendant le combat, éleva les mains vers Dieu pour implorer son secours. Tant que les bras de Moïse étaient élevés vers le ciel, Israël avait l'avantage; mais, lorsque ses bras se baissaient, la fortune favorisait les Amalécites. Aaron s'en aperçut, et soutint les bras de Moïse pour qu'ils restassent levés. Par ce moyen, les Hébreux, commandés par Josué, remportèrent une victoire complète sur Amalec, et taillèrent son armée en pièces.

En même temps, Jéthro, beau-père de Moïse, vint le trouver avec sa famille, et le félicita des prodiges qu'il avait opérés par la protection du Seigneur. Avant de le quitter, il lui donna le sage conseil de se vouer exclusivement au sacerdoce et à la législation. Moïse suivit son avis; il nomma des chefs qui commandèrent le peuple, partagé en troupes de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes; il leur confia le soin de juger leurs différends, se réservant l'appel de ces causes et la décision des affaires les plus importantes.

Lorsque les Hébreux furent arrivés près du mont Sinaï, Dieu ordonna à Moïse et à Aaron de leur dire : « Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux » Égyptiens, et de quelle manière je vous ai portés comme l'aigle porte ses » aiglons sur ses ailes, et je vous ai pris pour être à moi. Si donc vous écou» tez ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous serez le seul de tous les » peuples que je posséderai comme mon bien propre; car toute la terre est à » moi. Vous serez mon royaume, et un royaume consacré par la prêtrise; vous » serez la nation sainte. »

(1) Même année, 2513.

Moïse leur annonça ensuite que le Seigneur se montrerait à eux dans le sein des nuages, sur le sommet du mont Sinaï. Il leur ordonna de planter des poteaux au pied de la montagne, et les prévint que ceux qui oseraient franchir ces limites seraient frappés de mort.

Au jour prédit, un nuage épais couvrit le mont Sinaï. Au milieu des feux et des éclairs qui brillaient dans le ciel, et dans l'intervalle des éclats du tonnerre qui grondait, on entendit la voix de Dieu appeler Moïse et Aaron du sommet de la montagne. Le peuple d'Israël, qui couvrait toute la plaine, ayant entendu le tonnerre de la voix de Dieu qui parlait à Moïse, fut saisi de frayeur; et lorsque le prophète descendit de la montagne vers eux, ils le supplièrent de demander au Seigneur de ne plus faire entendre sa voix formidable, dont ils ne pouvaient soutenir l'éclat.

Moïse et Aaron, étant retournés sur la montagne, rapportèrent au peuple les commandements de Dieu et les lois qu'il prescrivait à Israël (1). Ces commandements, que les Hébreux avaient entendu dicter à Moïse par Dieu même, renferment les principes de toute la morale, et rendraient toutes les autres lois inutiles pour les hommes qui s'y conformeraient avec exactitude, puisqu'ils nous défendent l'idolâtrie, tous les crimes, et nous enseignent tous les devoirs.

Nous ne donnerons qu'une idée sommaire de toutes les autres lois de Moïse, qui forment un code très-complet et très-détaillé; mais nous rappellerons textuellement les premiers commandements, puisqu'ils sont encore restés et considérés parmi nous comme la base sacrée de la législation de tous les peuples chrétiens : « Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tirés d'Égypte, de la » maison de servitude. Vous n'aurez point de dieux étrangers devant moi. » Vous ne ferez point d'images taillées ni aucune figure de tout ce qui est en » haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux, » sous la terre. Vous ne les adorerez point, et vous ne leur rendrez point le sou- » verain culte; car je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui » venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième » génération, dans tous ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde, dans la » suite de mille générations, à ceux qui m'aiment et qui gardent mes pré- » ceptes.

» Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu; car le » Seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris en vain le nom » du Seigneur son Dieu.

» Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez durant six » jours, et vous ferez tout ce que vous aurez à faire; mais le septième jour est » le jour du repos, consacré au Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour » aucun ouvrage; ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre » servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans l'enceinte de

(1) Même année, 2513.

» vos villes; car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre et la mer, et » tout ce qui y est renfermé, et s'est reposé le septième: c'est pourquoi le » Seigneur a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié.

» Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la » terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

» Vous ne tuerez point.

» Vous ne commettrez point de fornication.

» Vous ne déroberez point.

» Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.

» Vous ne désirerez point la maison de votre prochain; vous ne désirerez » point sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni » aucune de toutes les choses qui lui appartiennent. »

Moïse ayant reçu les commandements, les écrivit, les lut au peuple, qui jura de s'y conformer. Israël construisit deux autels de pierre au pied du mont Sinaï, et sacrifia des victimes au Seigneur. Ce fut ainsi que Moïse solennisa cette mémorable alliance de Dieu avec son peuple.

Étant de nouveau appelé par le Seigneur, Moïse laissa à Hur et à Aaron le commandement des Hébreux. Il retourna sur la montagne, pénétra dans l'obscurité qui la couvrait, s'approcha de la flamme qu'on en voyait jaillir, et, après être resté quarante jours en présence du Seigneur, il rapporta, gravées sur des tables de pierre, toutes les lois qui devaient régir désormais le peuple d'Israël.

La longueur de l'absence de Moïse fit croire aux Hébreux qu'ils ne le reverraient plus. Ce peuple, indocile et léger, oubliant les bienfaits du Seigneur, se révolta contre sa puissance. Parjure au serment qu'il venait de prêter, il voulut se créer un autre Dieu. Comme il avait vu les Égyptiens adorer le bœuf Apis, il força Aaron à leur faire un veau d'or. Les Israélites donnèrent à cet effet tous leurs bijoux, leurs colliers et leurs bracelets. Lorsque cette idole fut fabriquée, ils l'adorèrent et célébrèrent cette solennité par des danses et des chants (1).

Moïse, descendant avec Josué de la montagne, crut d'abord, au bruit qu'il entendait, qu'Israël était attaqué par l'ennemi; mais, lorsqu'en approchant il vit cette fête impie, saisi d'indignation, il jeta et brisa sur la terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait écrit ses lois. Séparant ensuite les enfants de Lévi des autres tribus, parce qu'il les trouvait fidèles, il les anima de sa fureur, les arma, et, s'étant mis à leur tête, il entra dans le camp, brisa l'idole, et passa au fil de l'épée près de vingt mille de ces Israélites idolâtres.

Les Hébreux, épouvantés, se prosternèrent, et conjurèrent Moïse de les réconcilier avec le Seigneur. Moïse, touché de leur repentir, fléchit la colère de Dieu, qui d'abord voulait détruire tous les Hébreux et se créer un autre peuple. Il confirma donc les premières promesses faites à Jacob, et renouvela

(1) Même année, 2513.

son alliance. La tribu de Lévi fut exclusivement consacrée à son culte et au sacerdoce, et Moïse rapporta au peuple de nouvelles tables où ses lois étaient gravées.

La législation de Moïse est le monument le plus remarquable que l'antiquité nous ait conservé. Elle nous offre l'étonnant tableau d'un peuple isolé des autres peuples, enfoncé dans un désert, se soumettant à un gouvernement purement théocratique, conduit, éclairé, régi, non par des rois représentants de Dieu, mais par Dieu lui-même; ne recevant des lois ni par tradition, ni par fragments, mais en code complet, fait d'un seul jet, et contenant, avec le plus grand détail, toutes les lois religieuses, politiques, civiles, rurales, pénales, et jusqu'aux réglements de police, d'administration et de discipline.

Cet inconcevable ouvrage porta la morale au milieu de la corruption, la lumière dans un siècle d'ignorance, la civilisation au fond des déserts.

La loi des Juifs attache la peine de mort à l'homicide; les animaux mêmes qui ont tué y sont soumis. Elle punit également par la perte de la vie l'idolâtrie, la sorcellerie, le rapt, le sacrilége, les offenses faites à la nature en frappant un père ou une mère, la vente d'un homme libre. La peine du talion est appliquée à tous les autres crimes. Le vol simple est puni par la restitution double, triple ou quintuple de la chose volée. L'hospitalité envers les étrangers est impérieusement prescrite aux Juifs, en leur rappelant qu'ils furent longtemps eux-mêmes errants et étrangers dans les lieux qu'ils habitaient. Une loi rigoureuse leur ordonne la destruction des peuples du pays de Chanaan, qui doit être leur conquête, et leur défend tout mélange et toute alliance avec eux. La loi défend l'usure aux Israélites entre eux seulement. Elle veut qu'un esclave soit libre au bout de sept ans : elle ordonne également que, la septième année, les propriétés aliénées retournent à leurs maîtres, si elles n'ont pas été rachetées, et que toutes les productions et les fruits de la terre, pendant cette septième année, soient la propriété exclusive des pauvres. Enfin elle soumet à des peines graves le faux témoignage et la prévarication des juges. Tout ce qui est relatif à la violation des limites et aux dégâts causés dans les champs par les hommes et les animaux, est réglé avec des indemnités bien graduées. Une disposition de ce code, digne de son auteur, veut qu'on secoure et qu'on oblige même son ennemi.

La loi religieuse est d'une étendue beaucoup plus grande ; dans un gouvernement théocratique, elle devait être la base principale de la législation. Ce code religieux prescrit non-seulement la célébration de la Pâque, du sabbat et de toutes les fêtes et cérémonies qu'on devait observer, ainsi que les devoirs des prêtres et les règles à suivre pour l'élection des pontifes; il ordonne encore tout ce qui est relatif aux formes les plus minutieuses de ces cérémonies, tout ce qui concerne l'habillement des prêtres, leur manière de vivre, les heures des prières, le choix des victimes, le genre de purification pour tous les états d'impureté, celui des expiations pour tous les genres de délits : enfin il sépare soigneusement les animaux purs des animaux impurs, ceux dont on doit s'abstenir, et ceux qui peuvent servir à la nourriture et aux sacrifices.

Comme Dieu avait annoncé que les tables de la loi devaient être enfermées dans une arche et dans un tabernacle qui seraient placés à la tête du camp; que lui-même, caché, dans un nuage, il couvrirait cette arche et ce tabernacle, et servirait ainsi de guide à son peuple, une grande partie du code fut consacrée à régler dans le plus grand détail la forme de cette arche et ses ornements, ainsi que tous les matériaux qui devaient servir à sa construction.

Lorsque ce code fut achevé, Dieu renouvela son alliance avec son peuple, et en ordonna le dénombrement. L'armée des enfants d'Israël, distingués en diverses bandes, selon leur maison et leur famille, se trouva composée de six cent trois mille cinq cent cinquante hommes, sans compter les lévites, qui montaient au nombre de vingt-deux mille.

Après le renouvellement de l'alliance et le dénombrement, les tables de la loi furent placées dans l'arche que Moïse confia à la garde des lévites; et Dieu lui-même, enveloppé dans un nuage, se plaça au-dessus de l'arche comme il l'avait promis.

Malgré la présence de l'Éternel, la publication de ses lois et le renouvellement de ses promesses, les murmures des Israélites recommencèrent : une disette les occasionna. Un nouveau miracle leur donna une grande abondance de cailles et de manne; mais Marie la prophétesse, sœur de Moïse, fut affligée de la lèpre, pour la punir d'avoir mêlé sa voix aux murmures des Hébreux. Moïse ayant envoyé quelques Israélites à la découverte dans le pays de Chanaan, ces émissaires revinrent portant des fruits qui attestaient la fertilité du pays. En même temps ils firent un tableau alarmant de la force des Héthéens, des Amorrhéens, des Chananéens, des Phéréséens, des Hévéens et des Jébuséens, nations belliqueuses qui habitaient la terre promise. Tout le peuple d'Israël, effrayé des obstacles qu'il aurait à vaincre, regretta la servitude et la paix d'Égypte, se révolta, et ne voulut plus continuer sa marche.

Dieu résolut de l'exterminer; mais, Moïse ayant apaisé son courroux, il révoqua l'arrêt de mort, et les condamna seulement à errer pendant quarante ans dans le désert, leur annonçant qu'aucun d'eux, excepté Caleb et Josué n'entreraient dans la terre promise, qu'ils avaient devant les yeux, et qui ne serait accordée qu'à leurs enfants. Le même jour, les Amalécites et les Chananéens, étant descendus des montagnes, attaquèrent les Hébreux, les taillèrent en pièces, les poursuivirent jusqu'à Horma, vérifiant ainsi ces paroles de Moïse : « Vous tomberez sous l'épée de vos ennemis, parce que » vous avez désobéi à Dieu, et que le Seigneur, s'étant retiré de l'arche, ne » sera pas avec vous. »

Bientôt une nouvelle révolte contre Moïse fut punie par la mort de Coré, Dathan et Abiron qui en étaient les chefs, et qui se virent engloutis vivants dans la terre. A la même époque, les princes des tribus, jaloux d'Aaron, lui disputèrent le privilége du sacerdoce. Ayant pris le Seigneur pour juge, ils placèrent tous dans le tabernacle leurs verges avec leurs noms gravés; celle d'Aaron fleurit seule, et le sacerdoce fut dévolu à Aaron et à sa famille pour toujours. Peu après, les Israélites, manquant tout à fait d'eau, éclatèrent

en plaintes contre Moïse et Aaron, qui firent entendre alors comme eux leurs doutes incrédules et leurs murmures. Le Seigneur ordonna à Moïse de frapper deux fois le roc avec sa verge, et il en sortit une eau très-abondante pour désaltérer le peuple et les animaux. Mais le Seigneur irrité contre ses prophètes, leur annonça une mort prochaine. Aaron expira peu de jours après sur la montagne de Hor : Eléazar, son fils, lui succéda.

Une nouvelle défaite des Hébreux par le roi d'Arad les punit de leur révolte récente. Leur repentir fut récompensé ensuite par une victoire complète sur les Chananéens (1). S'étant révoltés de nouveau, le Seigneur envoya contre eux une foule de serpents qui causèrent de grands ravages. Cependant, touché de leurs prières, il leur fit construire un serpent d'airain comme signe de cet événement; et, en le regardant, ils guérirent tous de leurs blessures.

Les Amorrhéens, ayant refusé passage aux Israélites, ceux-ci les taillèrent en pièces, et s'emparèrent de leur royaume. Balac, roi des Moabites, voulant éviter un sort pareil, envoya chercher un saint prophète nommé Balaam, pour l'engager à répandre ses malédictions sur Israël (2). Le prophète, après plusieurs refus, s'était décidé à monter sur son ânesse et à venir trouver le roi. Mais l'ânesse, effrayée par la vue d'un ange, s'arrêta en chemin malgré les coups dont Balaam la pressait; elle reçut même le don de la parole, et se plaignit de sa cruauté. L'ange apparut ensuite au prophète, et lui transmit les ordres de Dieu. Balaam, cachant au roi sa mission, se rendit avec lui sur les hauteurs de Baal; et là au lieu de maudire les Israélites, selon les ordres du roi, il les bénit, prédit leurs triomphes sur les peuples de Chanaan, et annonça même la venue du Messie.

Quelque temps après, les peuples d'Israël, se laissant séduire par les femmes moabites, adorèrent Baal. Dieu, dans sa colère, fit périr vingt-quatre mille de ces parjures, et promit le sacerdoce à Phinée, fils d'Éléazar, en faveur de son zèle.

Les Madianites s'étant ensuite mis en armes contre Israël, Moïse fit marcher mille hommes de chaque tribu contre eux, les battit, tua cinq de leurs rois, ainsi que le prophète Balaam, et livra au pillage leurs villes, leurs villages et leurs châteaux. Il ordonna aux siens de tuer tous les habitants et leurs femmes, en épargnant toutes les filles, qui se trouvèrent au nombre de trente-deux mille. Le butin s'éleva à plus de six cent soixante mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes : on donna la moitié de ce butin au peuple, et l'autre aux lévites.

Après cette victoire, la tribu de Ruben et celle de Gad demandèrent à s'établir, ainsi que la moitié de la tribu de Manassès, dans les pays situés à l'orient du Jourdain. Moïse le leur accorda, à condition qu'elles y laisseraient les femmes et les enfants, et qu'elles marcheraient avec les autres tribus pour les aider à conquérir le pays de Chanaan, dont les limites étaient au midi le désert de Sin,

(1) An du monde 2552. Avant Jésus-Christ 1452. — (2) An du monde 2553. Avant Jésus-Christ 1451.

à l'orient la mer Morte, à l'occident la grande mer, et au nord la même mer jusqu'au Liban.

Ce pays fut partagé d'avance entre les dix tribus qui devaient habiter au delà du Jourdain. On décida que les lévites auraient dans chaque lot des villes qui leur seraient exclusivement données : Moïse leur en réserva ainsi quarante-huit, dont six furent destinées à servir de refuge aux meurtriers et aux criminels, pour échapper aux vengeances privées, jusqu'au moment où la loi les aurait condamnés ou absous.

Ces dispositions se prirent lorsque le peuple d'Israël, ayant quitté le mont Horeb, arriva dans une plaine du désert, près du Jourdain, et vis-à-vis de Jéricho.

Les quarante années que les Israélites devaient passer dans le désert expiraient. Moïse monta sur la montagne de Phasya, d'où ses yeux découvrirent au delà du Jourdain la terre promise, dans laquelle Dieu ne lui avait pas permis d'entrer. Il rappela aux Israélites les lois du Seigneur, ses promesses et ses menaces; il leur rappela qu'ils devaient exterminer tous les peuples de Chanaan, et ne point contracter d'alliance avec eux; il leur prescrivit d'effacer de la terre promise tous les vestiges de l'idolâtrie, et de n'offrir de sacrifices à Dieu que dans les lieux désignés par lui. Il leur donna ensuite de nouveaux réglements relatifs à leurs fêtes, à leur nourriture, à leurs habillements, aux mariages, à la répudiation, aux sacrifices, à la dîme destinée aux lévites et aux parts qui devaient leur revenir dans les holocaustes. Les Hébreux reçurent aussi de leur législateur des ordonnances militaires qui réglaient le choix des combattants, et les cas où l'on pourrait être exempt de la milice. Ces ordonnances défendent de dévaster les champs, d'abattre les arbres fruitiers; elles veulent que les Hébreux, impitoyables pour les habitants du pays où ils doivent s'établir, fassent la guerre humainement contre les autres peuples, proposent toujours la paix avant de commencer les hostilités, et ne se permettent aucun désordre dans les villes qui auraient capitulé.

Après avoir complété ce code de police, d'administration et de législation, Moïse rassembla le peuple, et lui dit : « J'ai cent vingt ans, et je ne puis plus » vous conduire. Dieu m'a défendu de passer le Jourdain. Le Seigneur marchera » devant vous. Ce sera lui-même qui guidera Josué. Je le place, par son ordre, à » votre tête. » Ensuite il adressa ces paroles à Josué : « Soyez ferme et coura- » geux; car c'est vous qui ferez entrer ce peuple dans la terre que le Seigneur » a juré à ses pères de lui donner, et c'est vous aussi qui la partagerez au sort » entre les tribus. Ne vous laissez point intimider : le Seigneur traitera ces na- » tions comme il a traité les rois des Amorrhéens, et il les exterminera. »

Les prêtres lurent alors la loi devant les Israélites, qui en jurèrent de nouveau l'observation. Moïse enfin chanta devant Israël son dernier cantique, dont la prophétique éloquence, applaudie dans le désert, étonne encore les siècles éclairés : « Cieux, écoutez ce que je vais dire! Que la terre entende les paroles » de ma bouche! Que les vérités que j'enseigne soient comme la pluie qui s'é- » paissit dans les nues! Que mes paroles se répandent comme la rosée, comme » les gouttes de l'eau du ciel qui tombent sur l'herbe naissante; car je vais célé-

» brer le nom du Seigneur. Rendez l'honneur qui est dû à la grandeur de notre » Dieu. Ses œuvres sont parfaites : ses voies sont pleines d'équité. Dieu est fidèle » dans ses promesses : il est ennemi de toute injustice. »

Après avoir adressé ses dernières prières au Seigneur, fait entendre au peuple ses dernières prophéties et donné à Josué ses dernières instructions, Moïse, dont la vue n'était point affaiblie, dont les dents n'étaient point ébranlées, dont la santé était dans toute sa vigueur, résigné aux ordres de Dieu, se sépara d'Israël, monta sur la montagne et mourut (1) : nul homme n'a connu jusqu'à présent le lieu de sa sépulture. C'est ainsi que l'Écriture rapporte la vie, les actions, les lois, les prédictions et la fin de Moïse, le plus ancien et le plus célèbre des législateurs.

Tout semble étonnant, tout paraît inconcevable dans l'histoire de cet homme et de ce peuple. La foi seule peut faire croire à tant de prodiges, et faire respecter ce mélange inouï d'ignorance et de lumière, de luxe et de simplicité, de vertus et d'inhumanité, d'obéissance et de révolte, de religion et d'impiété.

Mais ce que tout homme, étranger même à notre culte, ne peut s'empêcher d'admirer, c'est l'étendue des connaissances de Moïse, l'audace de son entreprise, la constance de son caractère, la fermeté de son courage, l'habileté avec laquelle il sut relever des esclaves dégradés, aguerrir un peuple asservi, discipliner des tribus sauvages, proportionner les lois aux temps et aux mœurs, ressusciter le courage par des promesses, apaiser la révolte par des châtiments, former et civiliser une nation dans un désert, partager d'avance un pays qu'il n'avait pas conquis, et lier tellement les lois aux mœurs, et la terre au ciel, que l'homme, surveillé depuis le berceau jusqu'à la tombe, dans toutes ses actions, dans tous ses usages, dans toutes ses volontés, par des préceptes qui règlent tout, n'avait presque plus de choix à faire, de décisions à prendre, de conseils à demander, puisque tout était d'avance réglé pour lui, depuis les devoirs les plus élevés de son âme, jusqu'aux soins les plus minutieux de sa conduite, de sa famille, de ses propriétés, de son commerce, de sa nourriture et de son vêtement.

Aussi les lois de Moïse, devenues pour les Hébreux religion, sentiment, mœurs et habitudes, se sont tellement gravées dans l'âme, dans le cœur, dans l'imagination, et l'on peut presque dire dans la chair de ce peuple, que la prospérité, le malheur, la dispersion, les outrages, les violences, et trente siècles n'ont pu en détruire ni même en affaiblir l'impression.

(1) An du monde 2353. Avant Jésus-Christ 1451.



CHAPITRE VI.

Ordre de Dieu à Josué. — Passage du Jourdain. — La Circoncision de l'armée. — Prise et destruction de Jéricho. — Vol et punition d'Achan. — Nouvelles victoires de Josué qui arrête le soleil. — Mort de Josué. — Commandement de Juda. — Dispersion et corruption des Israélites. — Commandement des juges. — La prophétesse Débora. — Victoire de Gédéon. — Mort de Gédéon. — Règne d'Abimélech. — Mort de ce roi. — Esclavage des Israélites. — Victoire de Jephté sur les Ammonites. — Son sacrifice accompli par la mort de sa fille. — Mort de Jephté. — Naissance de Samson. — Son énigme. — Sa vengeance envers les Philistins. — Perfidie de Dalila envers Samson. — Mort de Samson. — Anarchie des Israélites. — Histoire de Ruth.

JOSUÉ ET LES JUGES.

Après la mort de Moïse, Dieu dit à Josué : « Levez-vous, et passez le fleuve » du Jourdain avec tout le peuple d'Israël, pour entrer dans la terre que je lui » ai promise. Vos limites seront le désert au midi, le Liban au nord, l'Euphrate à l'orient, et le pays des Gétéens au couchant. Nul ne pourra vous » résister, à vous et à mon peuple, tant que vous vivrez. Méditez jour et nuit » le livre de la loi, et observez tout ce qui y est écrit. Punissez de mort » celui qui vous contredira et vous désobéira. »

Josué envoya des émissaires pour reconnaître la ville de Jéricho ; le roi du pays en fut averti et voulut les faire pendre. La courtisane Raab, chez laquelle ils logeaient, les fit sauver, après qu'ils eurent promis que sa maison serait épargnée lorsqu'on pillerait la ville.

Les émissaires de Josué lui ayant rendu compte de la consternation des habitants de Jéricho, il fit prendre les armes aux Israélites ; et ils traversèrent à pied sec le fleuve du Jourdain, en suivant l'arche du Seigneur (1). Lorsque les prêtres qui la portaient mirent le pied dans le fleuve, les eaux d'en bas s'écoulèrent et laissèrent la rivière à sec. et celles qui venaient d'en haut s'arrêtèrent et demeurèrent suspendues. Pour conserver la mémoire de ce miracle, chacune des douze tribus prit une pierre au milieu du lit du fleuve, et l'emporta, après l'avoir remplacée par une autre pierre du rivage ; et, lorsqu'ils

(1) An du monde 2553. Avant Jésus-Christ 1451.

arrivèrent à Galgala, leur premier camp au delà du Jourdain, ils firent un monument de ces douze pierres pour rappeler à la postérité qu'Israël avait traversé le fleuve à pied sec.

Avant de commencer les hostilités, Josué, pour obéir aux ordres divins, fit circoncire toute l'armée, qui ne l'avait pas été dans le désert. La Pâque fut célébrée avec solennité. La manne, n'étant plus nécessaire dans un pays fertile, cessa de tomber.

Les Israélites restèrent quelque temps à Galgala, qu'ils nommèrent ainsi en mémoire de leur circoncision.

Josué étant venu camper sur le territoire de Jéricho, un ange lui apparut, et lui annonça que le Seigneur livrerait entre ses mains la ville, le roi et tous ses guerriers. Il lui prescrivit de faire pendant six jours le tour de la ville avec son armée, précédé par l'arche, et au son de sept trompettes. Il lui prédit que, le septième jour, lorsqu'il ferait sonner les mêmes trompettes, et que tout le peuple jetterait un grand cri, les murailles de la ville tomberaient jusqu'aux fondements, et que chaque soldat entrerait sans obstacle par l'endroit qui se trouverait devant lui. Cet ordre fut exécuté, et la prédiction fut accomplie. Les Hébreux entrèrent dans Jéricho (1). Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra, hommes, femmes, vieillards, enfants; la courtisane Raab et sa famille furent les seules sauvées. Ils tuèrent également les bœufs, les brebis et les ânes : ils brûlèrent ensuite la ville et tout ce qui était dedans, à la réserve de l'or, de l'argent et des vases d'airain, qui furent portés au trésor et consacrés au Seigneur.

Un Hébreu seul, nommé Achan, de la tribu de Juda, transgressa cet ordre, et déroba une part du butin. Il attira, par cette désobéissance, la colère de Dieu sur l'armée. Les habitants de Haï devinrent les instruments du courroux céleste; ils battirent complétement et mirent en déroute trois mille Israélites, envoyés par Josué contre eux. Le crime d'Achan fut découvert et expié; on le lapida, et on brûla le lingot d'or, l'argent et le manteau d'écarlate qu'il avait dérobés.

Josué, réconcilié avec le Seigneur, attira les habitants de Haï dans une embuscade, les défit, prit leur ville, la brûla, et fit pendre leur roi.

Tous les rois du pays de Chanaan, informés de ces nouvelles et de ces sanglantes exécutions, formèrent une ligue, et se réunirent pour combattre les Israélites. Les Gabaonites seuls voulurent tromper Josué et s'allier avec lui; mais il découvrit leur ruse, et, au lieu de les recevoir comme alliés, il les condamna à la servitude. Adonibézech, roi de Jérusalem, avec quatre autres rois, assiégèrent Gabaon, pour la punir de sa défection. Josué marcha contre eux, mit leur armée en déroute, la tailla en pièces, et comme la nuit approchait et laissait peu de temps aux Israélites pour compléter leur victoire et la défaite de leurs ennemis, Josué commanda au soleil et à la lune de s'arrêter, et ils

(1) Même année, 2553.

s'arrêtèrent (1). Le Seigneur, ainsi que le dit l'Écriture, obéit à la voix d'un homme. Jamais, avant ni depuis, on ne vit un jour d'une telle longueur.

Josué poursuivit les cinq rois, qui se cachèrent dans une caverne près de Macéda. Ils y furent découverts, pris et pendus. Il s'empara ensuite de Macéda, de Lebna et de Lachis, dont le roi subit aussi la mort. Celui de Gazer, qui avait voulu secourir Lachis, et ceux d'Hébron et d'Abit furent aussi tués : on ravagea le pays et on extermina les habitants. Les rois du septentrion et des montagnes, commandés par le roi d'Azor, après de longs combats, perdirent leur royaume et la vie. La race des géants, qui habitait les montagnes, fut détruite. On n'épargna que les villes de Gaza, de Geth et d'Azoth. A l'orient du Jourdain, la résistance des Chananéens n'eut pas plus de succès. On détruisit tous ces peuples, parce que, leurs cœurs s'étant endurcis, ils avaient oublié le culte du vrai Dieu et combattu son peuple.

Moïse avait donné aux tribus de Ruben et de Gad, et à la demi-tribu de Manassès, le pays qui se trouvait entre le Jourdain et le désert. Josué partagea aux autres tribus le reste de la terre de Chanaan. Les Lévites n'y eurent d'autre part que quarante-huit villes et leurs faubourgs, pour y habiter et pour nourrir leurs troupeaux. Caleb reçut en propriété la montagne d'Hébron, qu'on lui promit autrefois dans le désert, lorsque, seul, il s'opposa à la révolte des Israélites.

Josué consacra sa vie à la conquête de la terre promise. Lorsqu'elle fut achevée, et qu'il en eut réglé le partage, il apaisa le différend élevé entre les tribus au sujet d'un autel que les enfants de Ruben, de Gad et de Manassès venaient d'élever sur les rives du Jourdain. Les autres tribus, qui avaient leur autel à Silo, se réunirent et voulurent les combattre ; mais elles déclarèrent que leur dessein était de purifier leur pays, et non d'élever autel contre autel. Phinée, fils du grand-prêtre Éléazar, reçut leur déclaration et parvint à conclure la paix.

Josué, ayant rassemblé le peuple à Sichem, lui rappela tout ce que Dieu avait fait pour les Israélites, leur prédit la plus grande prospérité s'ils suivaient la loi de Dieu, et les menaça des plus grands malheurs s'ils lui devenaient infidèles. Il reçut le serment d'Israël, renouvela son alliance avec le Seigneur, enterra les os de Joseph dans le tombeau d'Abraham et de Jacob, écrivit ensuite dans le livre de la loi toute l'histoire du peuple hébreu pendant le temps qu'il l'avait gouverné, et mourut âgé de cent dix ans (2). Israël, à cette même époque, perdit aussi le grand-prêtre Éléazar, digne fils et successeur d'Aaron.

Après la mort de Josué, le Seigneur ordonna que Juda commanderait Israël. Les tribus de Siméon et de Juda vainquirent les Chananéens, en tuèrent vingt mille à Bérée, et s'emparèrent de la ville de Salem, ancienne patrie de Melchisédech, et qu'on appela depuis Jérusalem. Adonibézech, roi de ce pays, fut pris, et les Hébreux lui coupèrent les pieds et les mains ; cruelle expiation de son

(1) Même année, 2553. — (2) An du monde 2570. Avant Jésus-Christ 1434.

inhumanité contre soixante-dix rois que, dans le temps de sa puissance, il avait fait mutiler, et qu'il contraignait à se coucher à ses pieds pour manger les miettes qui tombaient de sa table.

Les deux tribus firent encore d'autres conquêtes; elles s'emparèrent de Galaa, d'Ascalon et de Horma. Les enfants de Jéthro et de Juda s'établirent au midi d'Arad. Caleb donna sa fille Aza à Othoniel. La tribu de Joseph s'empara de Béthel. Celles de Benjamin, d'Éphraïm et de Manassès ne suivirent plus les commandements de Moïse; elles épargnèrent les Chananéens et les gardèrent au milieu d'elles. La guerre se prolongea et changea de face; les peuples, vaincus dans les plaines, se retirèrent sur les montagnes, d'où ils faisaient de fréquentes incursions contre les Israélites.

Au bout de quelques années, les Hébreux qui avaient servi sous Moïse et sous Josué, derniers témoins des merveilles du Seigneur, ayant terminé leur carrière, les générations qui leur succédèrent ne gardèrent plus la même foi ni le même respect pour la loi de Dieu. Les Israélites se laissèrent corrompre par l'exemple des infidèles et par la séduction des femmes chananéennes. Beaucoup d'Hébreux quittèrent le culte du Seigneur pour adorer Astaroth et Baal. Dieu les punit et les abandonna quelque temps; les Sidoniens, les Philistins les battirent, les dispersèrent et les firent captifs.

Le Seigneur, voulant les délivrer, les soumit au commandement des juges choisis parmi les plus fidèles d'Israël. Redevenus obéissants aux lois divines, la victoire se déclarait pour eux; mais, après la mort de leurs juges, ils retombaient dans leurs égarements, dans leur idolâtrie, et les malheurs de ce peuple indocile et léger recommençaient avec ses crimes.

Dieu résolut, pour éprouver la foi des Hébreux, de ne point exterminer encore les peuples de Chanaan; il laissa donc subsister les Sidoniens, les Hévéens et les Philistins. Les tribus furent vaincues par Chusan, roi de Mésopotamie, qui les tint huit ans dans la captivité.

Othoniel, suscité par le Seigneur, devint le juge et le vengeur d'Israël, le délivra des mains de Chusan, et les tribus jouirent pendant quarante ans de la paix et de la liberté. Au bout de ce temps, redevenus infidèles, les Juifs furent vaincus par Églon, roi de Moab, qui resta leur maître pendant dix-huit années. Enfin Aod, destiné à sauver le peuple hébreu, poignarda le roi Églon, sonna de la trompette sur la montagne d'Ephraïm, rassembla, souleva les tribus, combattit les Moabites, en tua dix mille, et fit jouir Israël d'une paix de quatre-vingts ans.

Samgar, son fils, lui succéda, défit les Philistins et en tua six cents de sa main avec un soc de charrue. Samgar étant mort, les enfants d'Israël retombèrent dans leur égarement, et Dieu les livra aux mains de Jabain, roi de Chanaan et d'Azor, dont Sisara commandait l'armée. Leur oppression dura vingt années.

Le peuple alors était jugé par une prophétesse nommée Débora (1) : elle fit

(1) An du monde 2719. Avant Jésus-Christ 1285.

venir Barac, de la tribu de Nephthali, et lui ordonna, au nom de Dieu, de rassembler dix mille combattants sur le Mont-Thabor. Elle lui dit qu'elle lui livrerait l'armée de Jabain; mais elle lui annonça en même temps que Sisara ne tomberait pas sous ses coups, et qu'il devait périr de la main d'une femme. Barac exécuta les ordres de la prophétesse. Les troupes de Jabain furent défaites, on les passa au fil de l'épée; on brisa leurs chariots. Sisara s'enfuit à pied; mais comme il était entré chez un homme nommé Haber pour s'y reposer, Jaël, femme de Haber, tandis qu'il dormait, prit un des grands clous de sa tente, avec un marteau, et perça le cerveau de Sisara avec ce clou, l'enfonçant jusque dans la terre. Sisara passa ainsi, dit l'Écriture, du sommeil naturel au sommeil de la mort. Barac et Débora chantèrent un cantique pour célébrer cette victoire, et pour rappeler aux Hébreux qu'ils ne la devaient qu'à la protection du Seigneur.

Bientôt de nouvelles impiétés attirèrent de nouveaux malheurs sur Israël; les Madianites les asservirent. Gédéon, inspiré par un ange, les délivra (1). Il renversa d'abord l'autel de Baal, que desservait son père. Il fit un sacrifice, et le Ciel reçut ses offrandes. Pour dissiper ses doutes sur sa mission, le Seigneur ne fit tomber la rosée que sur une toison qu'il avait étendue devant sa tente: toute la terre qui l'environnait demeura sèche; le second jour, toute la terre fut trempée de rosée, et la toison seule n'en reçut pas une goutte.

Gédéon, ayant armé le peuple, marcha contre les Madianites, mais le Seigneur, pour manifester sa puissance, ne voulut pas que toute cette multitude combattît. De trente mille hommes armés, Gédéon n'en garda que trois cents. Un songe vint confirmer son espoir, en lui montrant une tente de Madianites renversée par la chute d'un pain d'orge qui tombait du haut d'une montagne. S'étant donc avancé avec ses trois cents hommes qui portaient des trompettes et des lampes, il surprit la nuit le camp des Madianites, et y répandit, par le bruit des trompettes et la clarté des feux, une telle épouvante, qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, et qu'ils s'entre-tuèrent (2). Ceux qui prirent la fuite furent poursuivis; leurs princes tombèrent entre les mains de Gédéon, et ils perdirent dans cette défaite cent vingt mille hommes armés.

Les Israélites voulurent donner le titre de prince à Gédéon, qui le refusa; mais il employa les pendants d'oreilles pris aux ennemis, et qui pesaient dix-sept cents sicles d'or, et les vêtements d'écarlate du roi de Madian à se faire un éphod précieux, trophée d'orgueil qui devint un objet d'idolâtrie pour les Hébreux, et causa par la suite la ruine de Gédéon et de sa famille.

La victoire sur les Madianites fut suivie d'une paix de quarante années. Gédéon mourut, laissant soixante et dix enfants de ses différentes femmes et un fils d'une concubine, nommé Abimélech. Les enfants de Gédéon se livrèrent au culte de Baal, et s'allièrent avec les idolâtres. Abimélech, dévoré d'ambition, représenta aux habitants de Sichem et aux parents de sa mère qu'ils seraient plus tranquilles et mieux gouvernés par un prince que par soixante et dix

(1) An du monde 2759. Avant Jésus-Christ 1245. — (2) Même année, 2759.

chefs. Les Sichémites se rangèrent de son parti. Il marcha contre ses soixante et dix frères, les immola tous, à l'exception de Jonathan, le plus jeune, qui se sauva. Il fut ensuite reconnu solennellement comme roi par le peuple de Sichem, et proclamé près d'un grand chêne qui décorait cette ville. Il régna sur Israël pendant trois ans.

Excitée par Jonathan, une partie des Hébreux et même des Sichémites voulut venger la famille de Gédéon. La guerre dura longtemps; Abimélech eut d'abord l'avantage. Il s'empara de plusieurs villes; mais ayant enfin attaqué une tour de la ville de Tébez, une femme qui était sur la muraille fit tomber sur lui un morceau d'une meule de moulin qui lui fracassa la tête. Ce prince, craignant que l'on ne sût qu'il avait été tué par une femme, se fit achever par son écuyer (1).

Tola, son oncle, frère de Gédéon, lui succéda comme juge, et gouverna tranquillement Israël pendant vingt-trois ans. Après lui Jaïr de Galaad remplit vingt-deux ans sa place, et laissa trente fils, princes de trente villes.

Les Israélites retombèrent encore dans l'idolâtrie; et le Seigneur, irrité, les condamna à la servitude sous la domination des Philistins et des Ammonites. Cet esclavage dura dix-huit ans. Enfin le peuple, affligé et repentant, implora la clémence de Dieu, qui se laissa toucher par sa misère.

Les princes de Galaad ayant déclaré qu'ils se soumettraient au commandement de l'homme qui combattrait le premier les Ammonites ou les Philistins, il se trouva que Jephté, fils naturel de Galaad, qui avait été chassé par sa famille, s'était mis à la tête d'une bande d'hommes armés qui exerçaient partout leurs brigandages. Les Hébreux le pressèrent de combattre Ammon. Il y consentit, pourvu qu'on se soumît à lui; et les Israélites le reconnurent pour leur prince. Jephté tenta vainement de négocier avec les Ammonites, marcha contre eux, et promit au Seigneur de lui offrir en holocauste la première personne qui sortirait de sa maison et qui viendrait au-devant de lui lorsqu'il retournerait victorieux du pays des enfants d'Ammon. Il combattit les ennemis, les défit complétement, en tua un grand nombre, prit et saccagea vingt de leurs villes, et revint dans ses foyers.

En approchant de Masphath, sa ville natale, il rencontra sa fille unique, qui venait au-devant de lui en dansant au son du tambour. A sa vue Jephté déchira ses vêtements et lui apprit en pleurant le vœu qu'il avait fait (2). Sa fille, résignée, lui répondit qu'il devait le remplir, et que sa mort était un léger sacrifice pour une aussi grande victoire. Elle le pria seulement de lui permettre d'aller deux mois sur la montagne pleurer sa virginité avec ses compagnes. Au bout de ce temps, elle revint trouver son père qui accomplit son vœu. Depuis ce fatal événement, toutes les filles d'Israël s'assemblerent une fois l'année pour pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté de Galaad.

Bientôt après, la tribu d'Éphraïm s'étant révoltée contre Jephté, il la subjugua. Elle perdit dans cette défaite quarante-deux mille hommes, qui essayè-

(1) An du monde 2768. — Avant Jésus-Christ 1236. — (2) An du monde 2817. Avant Jésus-Christ 1187.

rent en vain par la fuite d'échapper au carnage. Les habitants de Galaad qui les rencontraient leur ordonnaient de dire le mot *shibboleth* (épis); et, comme les enfants d'Éphraïm prononçaient *sibboleth*, ce défaut de prononciation les faisait reconnaître et massacrer.

Jephté gouverna six ans, et mourut dans la ville de Galaad. Après lui Israël eut successivement pour juges Absan, pendant sept ans, Ahialon, pendant dix ans, et Abdon qui gouverna pendant huit années. Israël éprouva de nouveaux malheurs, et les Philistins le réduisirent quarante ans en servitude.

Il existait dans la tribu de Dan un homme nommé Manué, dont la femme était stérile. Un ange lui apparut deux fois (1), et lui défendit de rien manger d'impur ni de s'enivrer, parce qu'elle devait accoucher d'un fils qui serait nazaréen, et consacré à Dieu depuis son enfance jusqu'à sa mort. C'est ainsi que la naissance de Samson fut annoncée.

Cet enfant, protégé par le Ciel, crût rapidement, et devint d'une force prodigieuse. Une femme philistine lui inspira de l'amour, et il surmonta la répugnance de ses parents contre ce mariage. Étant allé chercher cette femme, il rencontra un jeune lion, le déchira et le tua. En revenant chez lui, il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion mort. Arrivé dans sa patrie, il promit à trente jeunes gens, qui assistaient à ses noces, de leur donner trente robes et trente tuniques s'ils devinaient l'énigme suivante : « La nourriture est sortie » de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort. » Il exigea d'eux, en revanche, de lui donner trente robes et trente tuniques s'ils ne pouvaient la deviner. La femme de Samson, tourmentée par la curiosité, obtint de son mari, par ses larmes et par ses importunités, le mot de l'énigme. Elle fut indiscrète, et les jeunes gens revinrent le même jour dire à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et de plus fort que le lion? » Samson, irrité de la trahison de sa femme, courut à Ascalon, y tua trente hommes, dont il prit les vêtements pour les donner à ceux qui avaient expliqué son énigme. Son épouse infidèle le quitta et épousa un de ces jeunes gens.

Cette injure irrita Samson contre les Philistins. Il prit trois cents renards qu'il lia l'un à l'autre par la queue, y attacha des flambeaux, et, les ayant allumés, il chassa les renards qui coururent au travers des blés des Philistins, les brûlèrent et les détruisirent. Les Philistins, apprenant que le courroux de Samson avait été excité par la perfidie de sa femme, jetèrent dans les flammes cette épouse parjure avec Thamnath, son père. Samson ne fut point satisfait de cette vengeance. Il combattit seul les Philistins, en fit un grand carnage, et se cacha ensuite dans la caverne d'Étam.

La tribu de Juda, menacée par les Philistins, ordonna d'arrêter Samson, lui reprochant de vouloir aggraver leur servitude. On le lia avec de grosses cordes, et on le conduisit aux ennemis pour le leur livrer. Mais, à l'aspect des Philistins, Samson brisa les cordes dont il était lié, aussi facilement que le feu consume le lin. Ayant trouvé dans cet endroit une mâchoire d'âne qui était à

(1) An du monde 2848. Avant Jésus-Christ 1156.

terre, il la prit, et avec cette seule arme il mit en déroute res Philistins, et leur tua mille hommes (1). Ce lieu s'appela depuis *la Mâchoire*. Pressé d'une grande soif après le combat, il invoqua Dieu, qui fit sortir d'une des grosses dents de cette mâchoire assez d'eau pour le désaltérer.

Israël, frappé de ces miracles, et délivré par Samson, le prit pour juge; les Juifs furent gouvernés par lui pendant vingt ans. La terreur inspirée aux Philistins par Samson les forçait non-seulement à rester en paix, mais encore à respecter sa personne. Ils l'avaient voulu surprendre une fois dans la ville de Gaza; mais Samson, entouré par tous les soldats qui cernaient la ville, se fit our au travers de cette multitude, arracha les portes de Gaza, les chargea sur ses épaules et les porta sur le haut de la montagne où il se retira (2).

Les Philistins, quelque temps après, ayant appris qu'il était venu dans leur ville capitale, et qu'une courtisane nommée Dalila lui inspirait de l'amour, firent de grands présents à cette femme pour l'engager à découvrir le secret de la force prodigieuse de Samson. Il résista d'abord aux demandes, aux prières de Dalila; et, feignant ensuite de se laisser toucher, il lui dit que, si on le liait avec sept grosses cordes mouillées, il deviendrait faible comme les autres hommes. Les princes des Philistins, instruits de sa réponse, engagèrent Dalila à le lier comme il l'avait dit. Cet ordre fut exécuté; mais quand les Philistins parurent, Samson rompit ses cordes comme un fil, et s'échappa. Il trompa encore deux fois Dalila par des ruses semblables; mais enfin, comme elle l'importunait sans cesse, et employait contre lui tous les genres de séduction, la fermeté de son âme s'affaiblit, il céda, et lui dit: « Le rasoir n'a jamais passé » sur ma tête parce que je suis nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu; si l'on » me rase, toute ma force m'abandonnera. » Dalila rendit compte aux Philistins de sa découverte; et comme Samson dormait un jour chez elle, ayant la tête sur ses genoux, elle fit couper ses cheveux par un barbier. Les Philistins parurent; Samson, réveillé, voulut en vain les combattre : sa force l'avait abandonné; le Seigneur s'était éloigné de lui. Ses ennemis le saisirent, lui arrachèrent les yeux, le menèrent à Gaza, chargé de chaînes, et l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin (3).

Quelques mois après, lorsque ses cheveux commençaient à revenir, les princes, les grands et les officiers du pays se rassemblèrent dans un temple pour immoler des hosties à leur dieu Dagon, et pour y faire des festins en réjouissance de leur triomphe. Ayant ordonné qu'on leur amenât Samson pour jouer de la harpe devant eux, son guide le plaça entre deux colonnes qui soutenaient l'édifice. Demandant alors à Dieu de lui rendre sa force pour se venger de ses ennemis, il ébranla fortement les deux colonnes, et dit : « Que je meure » avec les Philistins! » aussitôt le temple s'écroula (4). Tout ce qui s'y trouvait de grands et de peuple y fut écrasé, et Samson immola beaucoup plus de Philistins en mourant qu'il n'en avait tué dans sa vie.

Pendant quelque temps, les tribus d'Israël existèrent sans juges, sans prin-

(1) An du monde 2867. Avant-Jésus Christ 1137. — (2) An du monde 2880. Avant Jésus-Christ 1124. — (3) An du monde 2885. Avant Jésus-Christ 1119. — (4) Même année, 2885.

ces, et dans la plus complète anarchie. Un homme d'Éphraïm, appelé Michas, s'était fait une riche idole. Un lévite corrompu consentit à en être le prêtre. Les peuples de la tribu de Dan, mécontents de leur partage, voulurent augmenter leurs possessions. Six cents hommes de cette tribu, persuadés que l'idole de Michas les protégerait, la lui dérobèrent, s'emparèrent de la ville de Laïs, qui appartenait aux Sidoniens, la détruisirent, et en rebâtirent une autre qu'ils appelèrent Dan. Ils y établirent l'image de leurs faux dieux, dont Jonathan, petit-fils de Moïse, fut le pontife. Ainsi tandis que l'arche sainte était à Silo, une partie infidèle des Hébreux dressait des autels aux dieux étrangers.

D'autres désordres attirèrent de grandes calamités sur ce peuple. Un lévite d'Éphraïm s'était marié à une femme de Bethléem. Sa femme le quitta, et revint dans sa ville natale, où elle passa quatorze mois chez son père. Bientôt le lévite accourut pour se réconcilier avec elle. Il y parvint; et ayant consenti à rester trois jours avec son beau-père, il emmena sa femme, traversa Jérusalem, où il ne voulut pas s'arrêter, parce que les Jébuséens, qui l'habitaient, étaient étrangers. Il continua sa marche jusqu'à Gabaa, de la tribu de Benjamin, où il n'arriva qu'à l'approche de la nuit. Non-seulement les habitants lui refusèrent l'hospitalité, mais ils voulurent l'insulter et s'emparer de sa femme qu'ils outragèrent (1) : elle vint expirer à la porte d'un vieillard chez lequel son mari avait été forcé de se réfugier. Le lévite, furieux, emporta dans son pays le corps de cette malheureuse victime, et le coupa en douze morceaux qu'il envoya aux douze tribus pour les exciter à la vengeance

Les tribus, s'étant rassemblées se liguèrent contre cette ville coupable. Les enfants de Benjamin, au nombre de vingt-cinq mille, prirent le parti de Gabaa, et remportèrent deux victoires contre la ligue des autres tribus.

Phinée, petit-fils d'Aaron, consulté par les Israélites, leur parla au nom du Seigneur, et leur promit son appui. Les Benjamites et les habitants de Gabaa tombèrent dans une embuscade, furent battus et passés au fil de l'épée. On brûla la ville de Gabaa, et il ne resta que six cents hommes de la tribu de Benjamin.

Tout le peuple d'Israël se rassembla ensuite à Silo pour rendre grâces au Seigneur. Les tribus y jurèrent de ne point donner leurs filles aux six cents Benjamites qui restaient. Se repentant ensuite d'un vœu qui prononçait la destruction totale d'une tribu, ils éludèrent leurs serments, et laissèrent les Benjamites enlever leurs filles au milieu d'une fête, pour en faire leurs épouses.

Les Israélites continuèrent encore à vivre sans juges, sans princes et sans gouvernement régulier.

C'est dans cet endroit que l'Écriture rapporte l'histoire de Ruth, dans le dessein de faire connaître d'avance la famille et l'origine de David que Dieu destinait à régner avec éclat sur son peuple, et dont la race devait donner naissance à la Mère du Sauveur du monde.

(1) Même année, 2885.



Lorsque les juges gouvernaient encore Israël, il arriva dans le pays une famine, pendant laquelle un homme de la tribu de Juda, nommé Élimélech, se réfugia dans le royaume des Moabites avec sa femme Noémi, dont le nom attestait la beauté : il y mourut. Ses fils épousèrent deux filles moabites ; l'une se nommait Orpha, l'autre Ruth ; elles devinrent veuves, de sorte que Noémi, restée seule avec ses belles filles, résolut de retourner au pays de Juda. Noémi proposa à ses belles-filles de demeurer dans leur patrie. Orpha y consentit ; mais Ruth, ne voulant pas quitter sa belle-mère qui était vieille, malheureuse et isolée, s'attacha à son sort, et la suivit à Bethléem, adoptant ainsi la patrie de Noémi pour la sienne, et quittant ses idoles pour le culte du Seigneur. Les habitants se ressouvinrent de sa beauté, et accoururent en foule pour la voir (1) ; mais elle leur dit : « Ne me nommez plus Noémi ; appelez-moi plutôt » *Mara*, car le Seigneur m'a remplie d'amertume. »

Un des parents de la famille d'Élimélech, nommé Booz, vivait alors à Bethléem : c'était un homme riche, puissant et bienfaisant. Ruth, avec la permission de sa belle-mère, allait un jour glaner dans les champs. Elle se trouva par hasard sur les terres de Booz. Celui-ci, touché de sa grâce et de sa modestie, lui permit d'y revenir, et ordonna à ses moissonneurs de laisser pour elle, derrière eux, une grande quantité d'épis. Après lui avoir exprimé sa reconnaissance, Ruth courut en rendre compte à sa belle-mère.

La loi voulait alors qu'une jeune veuve fût épousée par un de ses parents. Noémi conseilla à Ruth de retourner dans le champ de Booz, de chercher à entrer dans sa tente sans être vue, de l'attendre le soir, en se couchant au pied de son lit, et de lui proposer, sans détour, de la prendre pour sa femme. Elle suivit ponctuellement ce conseil. Booz, surpris, en rentrant le soir chez lui, d'y trouver cette jeune personne, se sentit attendri par sa candeur et son innocence ; et, comme il était informé de sa piété filiale pour la vertueuse Noémi, et de sa conversion au culte du Seigneur, il consentit à sa demande. Ayant engagé ses parents à lui céder leurs droits sur elle, il l'épousa : un enfant naquit de ce mariage ; on le nomma Obed. Le fils d'Obed s'appela Isaïe, et Isaïe fut le père de David.

(1) An du monde 2808. Avant Jésus-Christ 1196.

CHAPITRE VII.

Naissance de Samuël. — Victoire des Philistins sur les Israélites. — Prise de l'arche sainte. — Renvoi de l'arche. — Victoire des Israélites sur les Philistins. — Gouvernement de Samuël. — Demande d'un roi par les Israélites. — Entrevue de Samuël et de Saül. — Sacre de Saül. — Son avénement. — Sa victoire sur les Ammonites. — Nouvelles victoires sur les Philistins et les Amalécites. — Colère de Samuël contre Saül. — Sacre de David. — Nouvelle guerre entre les Philistins et Israël. — Défi du géant Goliath. — Combat de David et de Goliath. — Mort de Goliath. — Jalousie de Saül envers David. — Fuite de David. — Sa victoire sur les Philistins. — Mort de Samuël. — Magnanimité de David. — Apparition de l'ombre de Samuël à Saül. — Mort de Saül.

SAMUEL, DERNIER JUGE.

SAUL, PREMIER ROI.

Un homme de la ville de Ramatha, nommé Elcanna, s'était établi dans la tribu d'Ephraïm. Il avait deux femmes, Anne et Phénenna. La dernière eut des enfants; Anne fut stérile. Dans ce temps la stérilité était un malheur humiliant. C'est peut-être à ce sentiment, à cette opinion, qu'on peut attribuer en partie le prompt accroissement et l'excessive population des anciennes nations.

Les larmes et les prières d'Anne touchèrent le Seigneur. Elle fit vœu, si elle avait un enfant, de le consacrer à Dieu, et promit que jamais rasoir ne passerait sur sa tête. Sa stérilité cessa, elle mit au monde un fils qu'on appela Samuël (1). Lorsqu'on l'eut sevré, elle prit avec elle des offrandes, et amena son fils à Silo, où était l'arche du Seigneur. Samuël fut consacré au culte de Dieu, et le servit avec les deux enfants du grand-prêtre Héli. Les fils du pontife, loin d'être vertueux comme leur père, méprisaient la loi divine, exigeaient des présents du peuple, dérobaient une partie des offrandes, et séduisaient les femmes des Israélites.

L'enfant Samuël remplissait avec zèle tous les devoirs de la religion; il mérita ainsi la protection du Ciel et l'amitié du grand prêtre, qui bénit ses parents.

(1) An du monde 2848. Avant Jésus-Christ 1156.

L'âge avait affaibli le caractère du grand prêtre Héli; il blâmait la conduite de ses enfants, sans avoir la force de les punir. Un prophète vint lui reprocher sa faiblesse, lui prédit que ses fils Ophni et Phinée mourraient tous deux en un même jour; que sa race serait ruinée, reduite à la mendicité, et que le Seigneur, se choisissant un pontife fidèle, ferait passer le sacerdoce dans une autre famille. Accablé de douleur et d'années, Héli devint aveugle. Une nuit, il était couché dans le temple, près de l'arche de Dieu; le jeune Samuël dormait près de lui. Le Seigneur appela Samuël (1). Comme les visions et les prophéties étaient devenues rares dans ce temps, Samuël crut que Héli l'appelait. La même voix s'étant fait entendre deux fois encore, Héli reconnut la parole divine, et dit à Samuël : « Si vous entendez de nouveau le commandement, répondez ainsi : » Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. » Samuël s'étant endormi, Dieu l'appela de nouveau. Samuël répondit comme le grand prêtre lui avait ordonné. Le Seigneur alors lui dit : « Je vais frapper d'étonnement tout Israël. J'exécute» rai mes arrêts contre les enfants d'Héli : aucune victime n'expiera leurs iniqui» tés. » Samuël n'osait apprendre cette funeste prédiction à Héli; mais celui-ci lui arracha son secret, et se résigna humblement à son malheur.

Samuël devint de jour en jour plus agréable à Dieu, dont l'esprit était avec lui. Tout Israël le reconnut pour le prophète du Seigneur.

Les éternels ennemis des Hébreux, les Philistins, ayant rassemblé toutes leurs forces, marchèrent contre Israël. Le peuple, effrayé, implora l'assistance divine, et demanda qu'on fît venir de Silo l'arche d'alliance, pour la placer à la tête de l'armée. Ophni et Phinée la conduisirent dans le camp des Hébreux. La bataille eut lieu : les Philistins remportèrent une victoire complète; les Israélites y perdirent trente mille hommes. Les ennemis prirent l'arche de Dieu; Ophni et Phinée furent tués. Le grand-prêtre Héli, apprenant la prise de l'arche et la mort de ses enfants, tomba de son siége à la renverse, se brisa la tête et mourut (2). Il était presque centenaire, et avait jugé Israël pendant quarante ans.

Les Philistins, ayant pris l'arche, l'emmenèrent de *la Pierre du Secours*, où la bataille s'était donnée, à Azoth, et la placèrent dans un temple auprès de la statue de Dagon leur dieu. Mais le jour suivant ils trouvèrent l'idole de Dagon couchée à terre devant l'arche, sa tête et ses deux mains coupées placées sur le seuil de la porte (3).

Au même moment tout le peuple philistin fut frappé d'une horrible plaie et d'ulcères qui le dévoraient. Désolés par cette calamité, ils envoyèrent l'arche dans d'autres villes; mais voyant au bout de sept mois que le fléau ne cessait point, et qu'une multitude innombrable de rats ravageaient leurs champs, ils consultèrent leurs prêtres; ceux-ci leur conseillèrent de placer sur un chariot cinq rats d'or et cinq autres offrandes en or qui rappelaient la vengeance du Seigneur. Il mirent aussi sur ce chariot l'arche sainte (4), y attelèrent des

(1) An du monde 2861. Avant Jésus-Christ 1143. — (2) An du monde 2878. Avant Jésus-Chris 1126. — (3) Même année, 2878. Avant Jésus-Christ 1126. — (4) Même année, 2878.

bœufs, et la laissèrent partir sans guides, pour que la route qu'elle suivrait fît connaître clairement la volonté de Dieu.

L'arche, ainsi livrée aux animaux qui la conduisaient, sortit du pays des Philistins, entra sans se détourner dans celui d'Israël, et s'arrêta à Bethsabée dans le champ d'un homme appelé Josué. Les Philistins retournèrent alors à Ascalon.

Les Bethsamites sacrifièrent en holocauste les animaux qui l'avaient conduite; mais, s'étant approchés avec trop peu de respect de cette arche, et ayant osé la regarder, le Seigneur, pour les punir, fit périr soixante-dix des principaux de la ville, et cinquante mille hommes du petit peuple. On conduisit l'arche ensuite à Gabaa, dans la maison d'Abinadab, au pays de Cariathiarim; Éléazar son fils fut consacré et commis à sa garde. L'arche était depuis vingt ans dans cet endroit lorsque Samuël persuada à tout le peuple d'Israël d'expier ses fautes par un repentir sincère, et de quitter le culte des dieux étrangers pour revenir à celui du Seigneur.

Les enfants d'Israël renversèrent les idoles de Baal et d'Astaroth; ils se rassemblèrent ensuite à Masphath, où ils jeûnèrent et présentèrent leurs offrandes à Dieu. Les Philistins troublèrent cette assemblée par une attaque imprévue. Les Hébreux demandèrent à Samuël de sacrifier un agneau, et d'adresser ses prières au Seigneur pendant qu'ils combattraient. Le combat commença; les vœux du prophète furent exaucés. Le Seigneur lança son tonnerre avec un bruit épouvantable sur les Philistins; les Israélites les taillèrent en pièces et les poursuivirent jusqu'à Béthéhar. Les Philistins se virent obligés de faire la paix, et de rendre à Israël toutes les villes et les terres qu'ils lui avaient prises depuis Accaron jusqu'à Geth. Samuël s'établit ensuite à Ramatha; il y bâtit un autel, jugea le peuple et le gouverna.

Samuël, devenu vieux, chargea ses fils Joël et Abia d'exercer les fonctions de juges dans Bethsabée (1); mais ils ne marchèrent pas dans ses voies. Ils se laissèrent corrompre par l'avarice, et tombèrent dans l'iniquité.

Cette instabilité dans le gouvernement des juges, les malheurs d'une longue anarchie, l'affaiblissement du respect qu'on devait aux lois de Moïse, portèrent les anciens d'Israël à renoncer à cette forme de gouvernement, à la fois théocratique et républicaine, qui les avait régis jusqu'alors.

Ils s'assemblèrent et dirent à Samuël : « Vous voilà devenu vieux; vos enfants » ne suivent ni vos leçons ni vos exemples : établissez donc sur nous un roi » comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge et qu'il nous gouverne. »

Samuël, surpris et irrité de cette proposition, consulta Dieu, qui répondit : « Écoutez la voix de ce peuple : car ce n'est point vous, mais c'est moi qu'il » rejette. Depuis que je l'ai tiré de l'Egypte, il a toujours été indocile. Il m'a » abandonné pour des dieux étrangers; il vous traite de même. Protestez en » mon nom contre son vœu; mais accomplissez-le, et déclarez-lui quels sont les » droits du roi qui doit régner sur lui. »

(1) An du monde 2909. Avant Jésus-Christ 1095.

Samuël exécuta les ordres du Seigneur, et prévint le peuple que, « s'il avait » un roi, celui-ci prendrait à son gré les enfants d'Israël pour labourer ses » champs, construire et conduire ses chariots, et pour le servir ; qu'il les em- » ploierait selon ses volontés à la guerre ; qu'il prendrait la meilleure partie de » leurs récoltes, et la dîme de leurs revenus pour payer sa dépense et celle de » sa maison ; qu'enfin ils dépendraient absolument de lui, et que, s'ils adres- » saient leurs plaintes au Seigneur, ces plaintes ne seraient point écoutées, » puisqu'ils avaient voulu quitter le gouvernement de Dieu pour celui d'un » homme. »

Les anciens persistaient dans leurs volontés, en disant : « Nous voulons être » comme les autres peuples, et avoir un roi qui nous juge et combatte à notre » tête dans toutes nos guerres. » Le Seigneur, informé de cette réponse, dit à Samuël : « Faites ce qu'ils demandent, et donnez-leur un roi. »

Il existait alors dans la tribu de Benjamin un homme puissant nommé Cis. Son fils, qu'on appelait Saül, était le plus grand et le plus beau des enfants d'Israël. Les ânesses de Cis s'étant perdues, Saül courut tout le pays de Salim et de Jemini sans pouvoir les rencontrer. Il voulait retourner chez lui ; mais son serviteur lui dit : « Nous sommes près de la demeure d'un *voyant* (c'est ainsi qu'on » nommait les prophètes) ; portons-lui ce quart de sicle d'argent que j'ai sur » moi, et il vous donnera des nouvelles de ce que vous avez perdu. » En approchant de la maison de Samuël, Saül le rencontra, et lui ayant demandé où était le *voyant* Samuël répondit : « C'est moi qui le suis. Venez sur les hauts lieux, je » vous dirai tout ce que vous pensez. Ne soyez point inquiet de votre troupeau ; » il est retrouvé. A qui appartiendrait ce qu'il y a de mieux dans Israël, si ce » n'est à vous et à votre père ? » Saül, surpris, lui demanda pourquoi il adressait de telles paroles à l'homme le plus obscur de la plus petite tribu des Hébreux. Le prophète ne répondit rien ; il l'emmena sur les hauts lieux, où il avait ordonné un grand festin. Saül y fut assis à la place d'honneur, et les mets les plus distingués lui furent servis (1). Le même jour il coucha dans la maison de Samuël, et le lendemain ils sortirent ensemble de la ville.

Le prophète ordonna à Saül d'éloigner son serviteur. Demeurés seuls, Samuël répandit sur sa tête une petite fiole d'huile, l'embrassa, et lui dit : « Le Sei- » gneur, par cette onction, vous sacre comme prince de son héritage, et vous » délivrerez son peuple des ennemis qui l'environnent. Voici les preuves de la » vérité de ce que je vous annonce. Vous allez me quitter ; vous trouverez près » du sépulcre de Rachel deux hommes qui vous apprendront que votre trou- » peau est retrouvé. Vous en verrez trois autres au chêne de Thabor, qui vous » offriront des présents. Vous rencontrerez ensuite à la Colline de Dieu, qui » est occupée par des Philistins, une troupe de prophètes avec lesquels vous » prophétiserez ; l'esprit du Seigneur se saisira de vous, et vous serez changé » en un autre homme. Vous m'attendrez ensuite sept jours à Galgala ; je vous » y rejoindrai, et nous offrirons ensemble des victimes au Seigneur. » Tout ce

(1) Même année, 2909.

qu'avait prédit Samuël s'accomplit, et toute la contrée fut saisie d'étonnement en voyant Saül animé de l'esprit des prophètes.

Samuël fit ensuite assembler le peuple à Masphath, et, après lui avoir renouvelé ses représentations et ses reproches, il ordonna aux enfants d'Israël de se présenter devant l'autel, chacun dans le rang de sa tribu et de sa famille. On procéda au choix du roi. Le sort, jeté sur toutes les tribus, tomba sur celle de Benjamin; ensuite, dans cette tribu, sur la famille de Métoy, et enfin sur la personne de Saül, fils de Cis. Il était absent : on l'amena devant le peuple; il fut proclamé; et, après avoir dissous l'assemblée, il retourna chez lui à Gabaa, accompagné seulement de la partie fidèle de l'armée; car ces idolâtres, dont Dieu n'avait pas touché le cœur, ne reconnurent pas le nouveau roi, et le méprisèrent.

Peu de temps après cet événement, les Ammonites attaquèrent le pays de Galaad. Saül coupa deux bœufs en morceaux, qu'il envoya dans toutes les terres d'Israël, en annonçant que les troupeaux de ceux qui ne prendraient pas les armes seraient ainsi taillés en pièces. Le peuple s'arma, et Saül se trouva à Berech à la tête de trois cent mille hommes. Il marcha ensuite contre les Ammonites, les défit, et les mit en pleine déroute. Le peuple, enthousiasmé, voulait que Saül fît mourir tous ceux qui n'avaient pas voulu le reconnaître; mais le roi leur pardonna. Il revint à Galgala. Son élection y fut renouvelée; on y célébra ses victoires par de grands sacrifices et de grandes réjouissances. Samuël, avant que le peuple se séparât de lui, lui demanda s'il avait quelque chose à lui reprocher pendant qu'il l'avait gouverné. Personne n'ayant élevé la voix contre lui, il rappela aux Hébreux les bienfaits de Dieu et leur ingratitude; il leur annonça que, s'ils persévéraient dans le mal, ils périraient tous, ainsi que leur roi. Pour leur prouver qu'il parlait au nom du Seigneur, il opéra un prodige, en faisant éclater le tonnerre et tomber une grande pluie.

La guerre se renouvela bientôt entre Israël et les Philistins. Le roi, ayant attendu vainement sept jours le prophète, fit tout seul un sacrifice à Dieu. Samuël arriva, lui reprocha cette faute, et lui annonça la fin prochaine de son règne.

L'armée des Hébreux s'approcha de celle des Philistins. Jonathas, fils de Saül, rempli d'une ardeur héroïque, et soutenu par sa confiance dans le Seigneur, entra seul, avec son écuyer, dans le camp des Philistins (1), en tua un grand nombre, et y répandit une telle frayeur qu'ils s'entre-tuaient. Saül, informé de ce tumulte, dont il ignorait la cause, et qui n'avait pu réunir encore que dix mille hommes, marcha contre les ennemis, dévouant à la colère céleste et maudissant celui qui mangerait avant le soir, et jusqu'à ce qu'il se fût vengé des Philistins.

La victoire se décida pour Israël; les ennemis furent poursuivis jusqu'à Ailon, et le butin fut immense. Le peuple se jetant sur les bœufs qu'il avait pris, les mangea. Jonathas, seul, n'avait goûté qu'un peu de miel. Saül, voulant

(1) An du monde 2911. Avant Jésus-Christ 1093.



poursuivre les Philistins, consulta le Seigneur. N'ayant pu obtenir de réponse, il jugea qu'on avait enfreint sa défense, et jura que le coupable mourrait, quand même ce serait Jonathas, son fils. Ce jeune prince avoua qu'il avait pris au bout d'une baguette un peu de miel : Saül ordonna sa mort; mais le peuple s'y opposa, et le délivra. . . . .

Après cette guerre, Saül, affermi sur le trône, combattit contre les rois de Moab, d'Ammon, d'Édon et de Saba; partout il fut victorieux. Abner commandait ses armées sous lui, et il s'entourait des plus vaillants hommes d'Israël. . . . .

Samuël, d'après les ordres du Seigneur, dit à Saül d'attaquer les Amalécites, et d'exterminer tout ce peuple sans excepter les femmes, les vieillards, les enfants ni les troupeaux. La victoire suivit les armes de Saül; les Amalécites furent battus et égorgés (1); mais Saül épargna Agag, roi d'Amalec, et se réserva tout ce qu'il y avait de meilleur dans ses troupeaux. Organe de la colère du Seigneur, le prophète, irrité, dit au roi : « Vous avez désobéi à Dieu, qui » vous a tiré du peuple pour vous élever sur le trône; votre désobéissance est » un crime égal à l'idolâtrie. Le Seigneur vous rejette, et ne veut plus que vous » soyez roi. » Saül tenta en vain de fléchir Dieu et son prophète. Samuël se fit amener le roi Agag à Galgala, le coupa en morceaux auprès de l'autel, et se sépara de Saül, qu'il ne revit plus. Il pleurait cependant son malheur, dit l'Écriture, mais sans espoir de le réconcilier avec Dieu. . . . . . .

Samuël reçut de nouveaux ordres du Seigneur. Il appela Isaïe au festin du sacrifice; et, Dieu ayant désigné le plus jeune de ses enfants, nommé David, le prophète le sacra avec l'huile sainte, en présence de ses frères. Depuis ce moment, Saül se sentit agité du malin esprit, et la protection du Seigneur fut toujours avec David. Les officiers du roi, pour calmer ses accès de mélancolie et de fureur, lui conseillèrent de faire venir quelqu'un qui jouât de la harpe dans les moments où l'esprit malin l'agitait. On lui indiqua le fils d'Isaïe, qu'on lui représenta comme un jeune homme distingué, d'une figure agréable, sage dans ses paroles, fait pour la guerre, et qu'on disait favorisé du Seigneur. Saül le fit venir, en fut content, le garda près de sa personne, et le nomma son écuyer. . . . . .

Toutes les fois que le roi tombait dans sa mélancolie, David prenait sa harpe, en jouait; l'esprit malin se retirait, et Saül était soulagé.

Une nouvelle guerre éclata bientôt entre les Philistins et Israël (2). Les ennemis s'emparèrent d'une montagne de la tribu de Juda, près d'Arem. Saül campa près d'eux, dans la vallée de Térébinthe.

Il existait parmi les Philistins un homme de Geth, nommé Goliath. Il avait six coudées et un palme de haut. Le géant, couvert d'un casque d'airain, revêtu d'une cuirasse qui pesait cinq mille sicles d'airain, armé d'une lance dont le fer en pesait six cents, se présenta devant les bataillons d'Israël, et les défia

(1) An du monde 2930. Avant Jésus-Christ 1074. — (2) An du monde 2934. Avant Jésus-Christ 1070.

en criant : « Qu'un seul d'entre vous vienne combattre contre moi. S'il m'ôte » la vie, nous serons esclaves; si je le tue, vous nous serez assujettis. »

Saül et toute son armée demeuraient saisis de frayeur à l'aspect de Goliath. Il se présenta pendant quarante jours, tous les matins, sur le champ de bataille, sans qu'aucun adversaire osât se montrer devant lui. Sur ces entrefaites, le jeune David, envoyé par son père, arriva dans le camp des Hébreux pour savoir des nouvelles de ses frères. Il entendit les insultes de Goliath, et demanda quelle récompense aurait celui qui tuerait ce formidable ennemi. On lui répondit que le roi lui donnerait sa fille en mariage. David alors offrit à Saül de combattre le géant. Le roi, ayant pitié de sa jeunesse, chercha à l'en détourner. David lui dit qu'il avait déjà tué un lion et un ours qui attaquaient les troupeaux de son père, et lui promit de vaincre ce Philistin incirconcis, qui osait maudire l'armée du Dieu vivant.

David voulut se couvrir d'un casque et d'une cuirasse; mais comme le poids des armes, auquel il n'était pas accoutumé, le gênait, il marcha contre Goliath armé seulement d'un bâton et d'une fronde. Goliath méprisant sa faiblesse, l'accabla d'insultes; mais David lui annonça qu'il combattait au nom du Seigneur, qu'il lui trancherait la tête, et livrerait les cadavres des Philistins aux oiseaux de proie, pour prouver à toute la terre la force du Dieu d'Israël.

Après toutes ces provocations, le combat commença. Une pierre lancée par David s'enfonça dans le front du géant, qui tomba à la renverse; David se saisit de son épée, lui coupa la tête; et les Philistins, frappés de terreur, prirent la fuite (1). Les Israélites les poursuivirent et en firent un grand carnage.

David ayant présenté la tête de Goliath au roi, celui-ci ne voulut plus qu'il le quittât; et Jonathas, fils de Saül, s'attacha à David par les liens d'une étroite amitié, l'habillant de ses propres habits et le couvrant de ses armes.

David était aussi modeste que brave; mais il ne put empêcher l'enthousiasme du peuple d'éclater. Les femmes d'Israël répétaient une chanson dont le refrain disait : « Saül a tué mille Philistins, et David dix mille. » Ces paroles excitèrent la jalousie du roi, qui, depuis ce jour, ne le regarda plus de bon œil. Dans un de ses accès même il voulut le tuer. David s'étant sauvé, fut chargé par lui d'une expédition périlleuse, dont il se tira avec gloire.

Le roi lui avait promis sa fille Mérob en mariage; il lui manqua de parole, et la donna à l'un de ses officiers nommé Hadriel. Pour le consoler de cette disgrâce, il jura de lui donner sa seconde fille, Michol, à condition qu'il tuerait cent Philistins. David en tua deux cents, en rapporta les dépouilles, et après cette victoire il épousa la fille du roi.

David remporta de nouveaux avantages. Saül en devint jaloux, et donna ordre de le tuer; mais Jonathas parla avec tant de chaleur de son innocence et de son dévouement, qu'il le réconcilia avec le roi.

Cette réconciliation dura peu. Un jour que David jouait de la harpe pour calmer la mélancolie de Saül, celui-ci voulut le percer avec sa lance; il s'échap-

(1) An du monde 2942. Avant Jésus-Christ 1062.

pa : le roi envoya ses gardes pour lui arracher la vie; mais Michol sa femme, le descendit par une fenêtre et le sauva. On le poursuivit; une troupe de prophètes s'opposa au projet de ceux qui cherchaient à l'atteindre.

David s'étant caché, Jonathas, qui avait promis de l'informer s'il pouvait reparaître à la cour au festin du premier jour du mois pour y remplir les devoirs de sa charge, lança des flèches au delà du lieu où il s'était réfugié, et l'avertit par ce moyen que sa mort était résolue, et qu'il devait s'éloigner.

David se retira d'abord près du grand prêtre Achimélec. Il prit l'épée de Goliath dans le tabernacle, se réfugia chez le roi de Geth, qui refusa de le garder, et de là chez le roi Moab. Il en sortit bientôt, et alla se cacher dans la forêt de Hareth. Saül, furieux, fit tuer Achimélec et quatre-vingt-cinq prêtres pour avoir dérobé David à ses coups. Sur ces entrefaites, les Philistins ayant attaqué les Juifs, David sortit de sa retraite, rassembla ses troupes, battit les ennemis, et délivra la ville de Céila.

Le roi, loin de récompenser ce service, voulut le prendre dans cette ville; David se sauva dans le désert, où Jonathas, son ami, le rejoignit. Le roi l'y poursuivit, et, pendant sa marche, étant entré par hasard dans une caverne, les gens de David cherchèrent à le tuer. Mais David le défendit contre leur violence, et lui prouva et son respect et son dévouement. Saül, touché de cette générosité, lui dit : « Mon fils David, vous êtes plus juste que moi. Le Seigneur m'avait livré entre vos mains, et vous m'avez conservé la vie; que Dieu vous en récompense! Vous régnerez certainement; vous posséderez le royaume d'Israël : jurez-moi que vous ne détruirez pas ma race. » David le jura, et ils se séparèrent.

Ce fut dans ce temps que Samuël mourut. Tout Israël le pleura, et il fut enterré à Ramatra (1).

David, dans le désert de Maon, demanda à un homme riche, nommé Nabal, quelques vivres pour lui et sa troupe. Nabal les refusa durement. David voulut se venger; mais Abigaïl, femme de Nabal, l'apaisa par ses présents. Nabal mourut quelque temps après, David épousa sa veuve.

La haine de Saül contre David s'étant rallumée, il lui enleva sa femme Michol, et la maria à Phalté. A la tête de trois mille hommes, il marcha contre David, et campa près du désert sur la colline d'Achilla. David ayant reconnu sa position, se fit accompagner d'Abisaï, se glissa dans le camp de Saül, pénétra dans la tente où il était couché; mais, au lieu de tuer le roi, comme il le pouvait, il se contenta de prendre et d'emporter sa lance et sa coupe qui étaient à son chevet. Sorti du camp, il appela à haute voix le général Abner, lui montra ses trophées, et lui reprocha d'avoir si mal gardé son roi. Saül avait reconnu la voix de David; il l'appela. Celui-ci se plaignit de ses injustes persécutions. Le roi, désarmé par sa douceur, s'éloigna et le laissa en liberté.

David se retira de nouveau chez le roi de Geth, qui lui donna une ville d'où

(1) An du monde 2947. Avant Jésus-Christ 1047.

il sortit plus d'une fois avec ses troupes pour combattre et vaincre les Amalécites.

Les Philistins ayant déclaré de nouveau la guerre à Saül, le roi, privé des conseils de Samuël, voulut consulter à Endor une pythonisse célèbre. Il se déguisa, vint chez elle, et lui demanda d'évoquer l'ombre de Samuël. Cette ombre parut. Saül la salua avec respect. L'ombre lui dit : « Pourquoi avez-vous » troublé mon repos ? » Le roi répondit : « Les Philistins me font la guerre. » Dieu s'est retiré de moi. Je voudrais apprendre de vous ce que je dois faire. » Samuël alors lui parla en ces termes : « Pourquoi vous adressez-vous à moi, » puisque le Seigneur vous a abandonné et protégé votre rival ? Vous avez désobéi à Dieu : il déchirera votre royaume, l'arrachera de vos mains, et le donnera à David votre gendre. Demain, le Seigneur livrera Israël et vous aux » Philistins ; demain, vous et vos fils serez avec moi. » L'ombre disparut, et Saül tomba sur la terre privé de sentiment.

David, attaché au roi de Geth, s'était vu forcé de le suivre dans le camp des Philistins ; mais, comme il devenait suspect au chef de cette nation, il obtint la permission de quitter l'armée. Bientôt il apprit que les Amalécites s'étaient emparés de sa ville, et avaient emmené sa femme captive. Il marcha sur eux, les surprit dans la débauche, les tailla en pièces, et recouvra tout ce qu'il avait perdu. Pendant ce temps la bataille se donna entre Saül et les Philistins (1). Les Israélites furent mis en fuite. Jonathas et deux autres fils de Saül périrent. Le roi, entouré et blessé dangeureusement, se jeta sur son épée et expira.

Un Amalécite, soldat de Saül, courut porter cette nouvelle à David, et lui présenta le diadème et les bracelets du roi, en se vantant de lui avoir ôté la vie. David, loin de lui donner la récompense qu'il espérait, le fit tuer, pleura son ami Jonathas et même Saül, et composa, pour célébrer la gloire de ces deux princes, une complainte éloquente qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

(1) An du monde 2949. Avant Jésus-Christ 1055.

CHAPITRE VIII.

Sacre de David à Hébron. — Règne d'Isboseth, fils de Saül. — Guerre entre David et Isboseth. — Translation de l'arche sainte. — Mort d'Oza en touchant l'arche. — Victoires de David. — Amour criminel de David pour Bethsabée. — Naissance de Salomon. — Révolte d'Absalon. — Fuite de David de Jérusalem. — Mort d'Absalon suspendu à un arbre. — Dénombrement du peuple d'Israël. — Peste de trois jours. — Sacre de Salomon. — Mort de David.

DAVID.

Après la mort de Saül, David, ayant consulté le Seigneur, se rendit à Hébron. Il y fut sacré de nouveau, et reconnu pour roi par la tribu de Juda.

Dans le même temps Abner, général de Saül, prit avec lui Isboseth, fils de ce monarque, lui soumit les autres tribus, l'établit à Galaad, et le fit régner sur tout Israël. L'armée de David, commandée par Joab, et celle d'Isboseth, commandée par Abner, se trouvèrent bientôt en présence, et se livrèrent bataille. Abner fut battu. Poursuivi par Azaël, fils de Joab, il voulut vainement engager ce jeune homme à se retirer; Azaël s'obstina à sa poursuite : Abner le tua. Ce combat, au reste, ne fut pas décisif : la guerre dura longtemps entre cette maison et celle de David. Isboseth eut l'imprudence de se brouiller avec Abner, et de vouloir lui enlever une concubine de Saül, nommée Respha, dont ce général était épris. Abner, irrité, abandonna son roi, passa dans le parti de David auquel il ramena sa femme Michol. Mais les traîtres sont toujours suspects au nouveau pouvoir qu'ils servent. Joab, qui désirait venger son fils Azaël, voulut inspirer des soupçons à David sur la sincérité d'Abner; et, n'ayant pu y parvenir complétement, il l'attira dans une conférence et le poignarda. David désavoua et désapprouva hautement le meurtre d'un si grand homme; il pleura la mort d'Abner, et lui fit faire des obsèques magnifiques.

Isboseth, privé d'Abner, perdit toute sa force, tout son courage et toute son espérance (1). Il se confia imprudemment à deux scélérats, nommés Baana et Réchab, qui le surprirent pendant son sommeil, le tuèrent et portèrent sa tête

(1) An du monde 2954. Avant Jésus-Christ 1050.

à David : le roi les récompensa comme ils le méritaient; il les fit pendre près de la piscine d'Hébron. Par cet acte de justice, exercé contre un crime qui lui donnait un trône, il mérita l'estime et l'amour du peuple; et toutes les tribus d'Israël se soumirent à sa domination. Il s'empara de Jérusalem, la fortifia, l'embellit et en fit la capitale de son royaume.

Il battit deux fois complétement les Philistins; et, dès que la paix lui en donna le loisir, il commanda d'amener de Gabaa à Jérusalem l'arche sainte. Cette installation eut lieu avec la plus grande solennité. Trente mille hommes accompagnaient l'arche; des chœurs de musique la précédaient. Il arriva pendant sa marche un événement funeste. Un Israélite nommé Oza, portant la main sur l'arche pour la soutenir, fut frappé de mort à l'instant. Lorsque les lévites entrèrent avec elle dans la ville, David se mit à la tête du cortége (1), dansant et jouant de la harpe devant l'arche. Michol sa femme lui reprocha de s'être ainsi abaissé. David lui répondit que rien de ce que l'on faisait pour la gloire de Dieu ne pouvait humilier; et l'Écriture rapporte que l'orgueil de Michol fut puni par une perpétuelle stérilité.

David, honteux de loger dans un palais de cèdre lorsque l'arche n'était encore que sous une tente, forma le projet de bâtir un temple. Mais le prophète Nathan vint, au nom de Dieu, l'avertir que cette gloire serait réservée à son fils Salomon.

David combattit encore les Philistins, et affranchit Israël des tributs qu'il leur payait. Il défit les Moabites et les rendit tributaires. Vainqueur du roi de Saba, il lui prit dix-sept cents chevaux et vingt mille hommes. Les Syriens attaquèrent David : ils perdirent vingt-deux mille hommes dans une bataille. Le roi assujettit la Syrie et s'empara de Damas. Joab commandait ses troupes; Josaphat était à la tête de son administration; Sadoc exerçait les fonctions de grand prêtre; et David se rendait célèbre par sa justice et par sa sagesse autant que par ses exploits.

Au faîte de la gloire, il n'oublia pas l'amitié que Jonathas, fils de Saül, lui avait témoignée. Ayant appris qu'il existait encore un enfant de ce prince, nommé Miphiboseth, pauvre et infirme, il lui donna des terres, le combla de biens, l'admit à sa table et le logea dans son palais.

Le roi des Ammonites insulta les ambassadeurs que David lui avait envoyés (2). Le roi résolut d'en tirer vengeance. Une ligue formidable se déclara contre lui. Les Syriens se joignirent aux Ammonites. David leur livra bataille, détruisit sept cents chariots, quarante mille chevaux, et tua de sa main Sobach, général des ennemis.

L'année suivante, tandis que Joab, à la tête des troupes d'Israël, poursuivait les Ammonites, et assiégeait Rabba, David, qui demeurait à Jérusalem, devint amoureux d'une femme nommée Bethsabée, épouse d'un officier appelé Urie, et la séduisit. Cette femme étant devenue enceinte pendant l'absence

(1) An du monde 2959. Avant Jésus-Christ 1045. — (2) An du monde 2967. Avant Jésus-Christ 1037.

d'Urie, le roi le fit venir pour couvrir son crime. Mais celui-ci, ayant fait vœu de ne point entrer dans sa maison tant qu'Israël serait sous la tente, après avoir pris les ordres du roi, repartit pour l'armée sans avoir vu sa femme. David écrivit à Joab de charger Urie d'une commission périlleuse, et de l'abandonner sans secours pendant le combat. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté; Urie périt, et, après le temps du deuil, le roi épousa sa veuve, dont il eut un fils. Ce crime attira sur David la colère de Dieu. Le prophète Nathan enveloppa d'abord ses reproches sous la forme d'un apologue : il lui raconta qu'un homme riche avait dérobé la brebis d'un pauvre; et le roi, qui ne s'y reconnut pas, jugea que cet homme méritait la mort. Nathan lui dit alors : » C'est vous-même qui êtes cet homme. Vous avez méconnu la parole de Dieu » qui vous a sacré. Le Seigneur vous punira. Vous ne mourrez pas; mais l'en- » fant de l'adultère périra, et les désordres de vos enfants vous puniront des » vôtres. »

Le fils de Bethsabée mourut. Le roi expia ses fautes par sa résignation, par ses larmes et par son repentir (1). Bethsabée redevint mère d'un fils qu'on nomma Salomon. David, honteux de sa faiblesse, et renonçant au repos et à la mollesse, reprit le commandement de son armée, et s'empara de Rabach.

Les prédictions de Nathan ne tardèrent pas à s'accomplir. Amnon, l'un des fils de David, conçut une passion criminelle pour sa sœur Thamar, et l'outragea. Absalon, leur frère, la vengea, fit assassiner Amnon dans un festin, et se retira ensuite auprès du roi de Gessur, afin d'éviter la colère de David (2).

Le malheureux père pleura longtemps son fils, et persista à vouloir punir le meurtrier. Mais enfin, obsédé par les prières de Joab, il se réconcilia avec Absalon, qui, loin d'être touché par une clémence si peu méritée, se forma un parti dans le peuple, et leva l'étendard de la révolte contre son père. David se vit obligé de fuir de Jérusalem avec quelques troupes fidèles. Le grand prêtre lui amena l'arche du Seigneur; mais il la renvoya. Il souffrit sans les punir les injures que l'inconstance du peuple prodigue au pouvoir déchu; il ordonna même qu'on obéît à Absalon, qui s'emparait de ses richesses et abusait de ses femmes. Les malheurs qu'il éprouvait étant un effet de la volonté de Dieu, il les regardait comme une punition de ses crimes, et s'y soumettait sans résistance.

Un conseiller perfide nommé Achitophel avait persuadé à Absalon de surprendre, d'attaquer et de faire périr son père. Chuzaï, ministre plus fidèle, informa David de ce projet, et en fit suspendre l'exécution. David traversa le Jourdain, et prit une position où il courait moins de dangers. Absalon le poursuivit et l'attaqua, mais son armée fut taillée en pièces et mise en déroute par celle du roi. Absalon, dans sa fuite, passa sous un grand arbre fort touffu. Sa chevelure s'accrocha dans les branches, et il y demeura suspendu. Joab, qui le poursuivait, lui lança trois dards qui lui percèrent le cœur (3). David apprit cette

(1) An du monde 2970. Avant Jésus-Christ 1034. — (2) An du monde 2972. Avant Jésus-Christ 1032. — (3) An du monde 2981. Avant Jésus-Christ 1028.

nouvelle et pleura sa victoire et son fils. Joab parvint difficilement à apaiser sa douleur.

La tribu de Juda continua à prouver son zèle pour David. Les autres tribus, jalouses de son séjour à Jérusalem, persistèrent dans leur révolte sous les ordres du rebelle Séba. Mais, Joab l'ayant vaincu et tué, tout le peuple d'Israël se soumit au roi (1).

Pendant ces troubles Miphiboseth, calomnié, était devenu suspect à David, qui reconnut son innocence et lui rendit ses biens et son amitié. Plus cruel pour les autres enfants de Saül, il les abandonna à la fureur des Gabaonites, qui les crucifièrent sur une montagne.

David eut quatre guerres à soutenir contre les Philistins, commandés par quatre géants. Ces géants furent tués, et leurs armées détruites. Le roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour ses victoires, et composa un cantique pour les célébrer. Il ordonna à ses officiers de faire le dénombrement du peuple. Israël compta huit cent mille hommes propres à porter les armes, et Juda cinq cent mille. Ce dénombrement déplut au Seigneur, comme un acte d'orgueil. Gad, son prophète, vint dire au roi qu'il fuirait durant trois mois devant ses ennemis, que la famine désolerait le pays d'Israël pendant trois ans, ou que la peste exercerait ses ravages sur ses États pendant trois jours. Il ajouta que Dieu lui laissait la liberté de choisir l'un de ces trois fléaux. David se soumit au troisième, qui pouvait l'atteindre comme le dernier de ses sujets; et la contagion, dans l'espace de trois jours, enleva soixante et dix mille personnes. Le roi s'humilia devant le Seigneur, lui offrit des sacrifices et l'apaisa (2).

La vieillesse de David et le désir de lui succéder excitèrent l'ambition d'un de ses fils. Adonias flatta le peuple, donna un festin aux princes et aux grands, et voulut se déclarer roi. Mais David, informé de cette entreprise par Nathan et par Bethsabée, désigna Salomon son fils pour son successeur, et le fit sacrer par le grand prêtre (3). Il lui recommanda de suivre les commandements et les lois de Dieu, et lui conseilla de punir Joab qui avait tué Abner, Absalon et Amasa, et dont il avait jusque là épargné la vie en faveur de ses anciens services. Il lui désigna enfin d'autres personnes dont la conduite méritait un châtiment, et plusieurs que leur fidélité rendait dignes de récompense.

David s'endormit avec ses pères, et fut enterré à Jérusalem, à l'âge de soixante et dix ans (4), après avoir régné sept années sur Juda seulement, et trente-trois sur tout Israël.

Saül avait été le fondateur de la monarchie d'Israël; mais David fut le plus grand des rois de ce pays. Soldat intrépide, habile général, sage administrateur, monarque imposant et magnifique, prophète respecté, poète éloquent, il se montra courageux dans le malheur et modeste dans la prospérité. Les étrangers redoutaient ses armes, ses sujets adoraient sa douceur, ses ennemis mêmes admiraient sa clémence. Une passion lui fit commettre des crimes qui furent

(1) Même année. — (2) An du monde 2988. Avant Jésus-Christ 1016. — (3) An du monde 2989. Avant Jésus-Christ 1015. — (4) Même année.

expiés par un long repentir. Il avait subjugué tous les peuples ennemis du sien ; il devint tranquille possesseur de tout le pays qui s'étend du Liban jusqu'aux frontières d'Égypte, et de la mer jusqu'au désert de l'Arabie. Par quarante ans de victoires, il assura quarante années de paix à son fils. Les livres sacrés ont fait de son règne un règne miraculeux ; mais, sans tous ces prodiges, sa vie serait encore une vie héroïque.

CHAPITRE IX.

Avénement de Salomon. — Sévérité de son règne. — Prospérité du royaume. — Apparition du Seigneur à Salomon. — Jugement de Salomon. — Construction du temple de Jérusalem. — Translation de l'arche sainte. — Construction du palais de Salomon. — Égarement de Salomon. — Sa punition. — Révolte de Jéroboam. — Mort de Salomon.

SALOMON.

Salomon prit possession du royaume de David (1), et, pour assurer sa tranquillité, il suivit les conseils de son père. Il commença son règne par des actes de sévérité. La conjuration d'Adonias, qui avait voulu se faire roi avec le secours du grand prêtre Abiathar et de Joab, général de l'armée, fut le motif et l'excuse de ses rigueurs.

Le sacre et l'installation de Salomon avaient surpris et troublé Adonias, sans cependant le faire renoncer à ses projets. Il conçut l'idée de se donner un droit nouveau à la succession de David, en se mariant avec la jeune Abisag de Sunam, que le roi avait épousée peu de temps avant sa mort. Il employa, pour l'obtenir, le crédit de Bethsabée, lui persuadant que cet hymen le rendrait heureux et tranquille, et lui ferait oublier la perte du trône que son droit d'aînesse aurait dû lui assurer. Bethsabée, touchée par sa prière et trompée par sa feinte résignation, voulut engager son fils Salomon à lui accorder la main d'Abisag ; mais le roi, apercevant le piége qu'on lui tendait, et informé des intrigues des conjurés, ordonna à un de ses officiers de tuer Adonias. Joab, condamné au même sort, voulut en vain se réfugier près de l'autel : il y fut immolé, comme chef véri-

(1) An du monde 2989. Avant Jésus-Christ 1015.

table de la conspiration. Salomon épargna la vie du grand prêtre, parce qu'il avait porté l'arche sainte ; mais il ne conserva que les honneurs de sa charge, et Sadoch en remplit les fonctions. Séméi, cet Israélite qui avait autrefois maudit David et soulevé le peuple contre lui, éprouva aussi la vengeance de Salomon. Il ne le condamna d'abord qu'à rester dans Jérusalem sans pouvoir en sortir ; mais, ce rebelle ayant enfreint sa défense, il ordonna sa mort. Après ces exemples de sévérité qui firent craindre la fermeté d'un roi dont la jeunesse aurait pu difficilement, par d'autres moyens, contenir l'esprit indocile et turbulent des Israélites, ce prince fit de grands présents et décerna de grandes récompenses à tous ceux qui avaient servi son père avec zèle et fidélité, et il donna le commandement de son armée à Bonaïas, fils de Joïada.

Le royaume jouissait d'une paix profonde. Tous les peuples voisins d'Israël étaient soumis. Le célèbre Hiram, roi de Tyr, ami de David, conserva les mêmes sentiments pour son fils. Le trésor public se remplissait de richesses conquises sur les nations vaincues, et son opulence grossissait encore par le commerce considérable que les flottes israélites faisaient dans la mer Méditerranée, dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Inde et de l'Afrique. La puissance de Salomon lui attirait déjà une telle considération que Pharaon roi d'Égypte, lui accorda sa fille en mariage, en lui donnant, pour dot la ville de Gazer (1). Salomon rassembla tout le peuple pour offrir au Seigneur sur les hauts lieux, près de Gabaon, un sacrifice solennel, suivant l'usage antique. Ce fut là que Dieu lui apparut une nuit, et lui permit de lui demander tout ce qu'il voudrait, promettant d'exaucer son vœu. Le jeune roi ne désira point une longue vie, un pouvoir absolu, de grandes conquêtes, d'immenses richesses; il demanda la sagesse. Le Seigneur la lui accorda ; et, en récompense d'un vœu qui en prouvait déjà tant, il lui promit tous les biens qu'il n'avait pas demandés; mais en même temps il lui annonça que, s'il devenait infidèle, il éprouverait les plus grands malheurs.

Salomon, revenu dans sa capitale, ne tarda pas à manifester la sagesse dont il venait d'être doué. Deux femmes de mauvaise vie se présentèrent dans son palais. L'une d'elles dit : « Nous habitons toutes deux le même appartement, » et nous avions deux enfants, âgés tous deux de trois jours. Cette femme » que vous voyez, seigneur, ayant étouffé son enfant dans son lit, s'est levée » doucement, et est venue le porter à la place du mien qu'elle m'a enlevé. A » mon réveil je n'ai trouvé au lieu de mon fils qu'un cadavre, et j'ai bien » reconnu que ce n'était pas mon enfant. J'en demande justice; ordonnez, de » grace, que mon fils me soit rendu. » L'autre femme soutint alors que cette dénonciation était une imposture, que c'était son accusatrice qui avait fait mourir son propre enfant, et qui voulait lui ravir le sien. Cette affaire, s'étant passée sans témoins, paraissait si obscure, qu'on croyait impossible de découvrir la vérité. Le roi commanda qu'on lui apportât un sabre et l'enfant que ces deux femmes se disputaient; ensuite il ordonna à l'un de ses officiers de

(1) An du monde 2991. — Avant Jésus-Christ 1013.



JUGEMENT DE SALOMON.

couper l'enfant en deux, et d'en donner une moitié à chaque femme. Dès que le glaive fut levé, une d'elles se précipita aux pieds de Salomon, le conjurant d'épargner la vie de cet enfant, et de le donner plutôt à sa rivale; l'autre femme, au contraire, applaudissait à l'équité de l'arrêt porté contre cette innocente victime. Alors le roi dit : « L'enfant ne mourra pas; la nature a » parlé. Il appartient à celle qui s'est opposée à sa mort (1). » De vives et universelles acclamations exprimèrent l'admiration du peuple et son étonnement d'avoir un jeune roi si sage et si pénétrant.

Le brave et victorieux David avait eu toutes les peines de la royauté, et n'en laissait à Salomon que le pouvoir, les honneurs et les plaisirs. Les bases de la félicité publique paraissaient alors si solides que pendant quarante ans on n'entendit parler dans Israël ni de guerre, ni de sédition, ni de disette, ni d'indigence; et Salomon put consacrer paisiblement tout son règne à l'embellissement des villes, à l'accroissement du commerce, à l'encouragement des arts. Sa première et sa principale occupation fut la construction de ce temple magnifique qui devait renfermer l'arche sainte. David en avait donné tous les plans, réglé la distribution et préparé les matériaux.

Salomon acheva cet ouvrage en sept ans. Il y employa cent cinquante mille ouvriers. Les travaux furent dirigés par un fameux architecte que le roi de Tyr avait envoyé à Salomon, et qui s'appelait Hiram comme son prince (2).

L'ivoire de l'Inde, les cèdres du Liban, les marbres de Paros et l'or d'Ophir ornèrent et enrichirent ce célèbre monument qui fut regardé comme une des merveilles du monde. Tous les Israélites s'empressèrent de fournir l'argent et les bras nécessaires à sa construction, et des rois puissants contribuèrent à augmenter sa richesse par des présents magnifiques.

Le moment de la dédicace de ce temple arrivé, le roi ordonna aux anciens d'Israël, aux princes des tribus, aux chefs des familles, de se rendre tous à Jérusalem. Ainsi le cortége qui accompagnait l'arche lorsqu'elle descendit de la montagne de Sion était immense. On la conduisit dans le temple au son des instruments auxquels répondaient les chœurs des Israélites (3). Chaque fois que l'arche s'arrêtait, on immolait des victimes. On arriva enfin à la porte du temple. Le bruit des trompettes, l'harmonie des instruments, le chant des psaumes et les sacrifices recommencèrent. Le grand-prêtre et les lévites, ayant placé l'arche dans le sanctuaire, se disposaient à en sortir, lorsque Dieu tout à coup signala sa présence par un prodige. Une nuée brillante sortit du tabernacle, se répandit dans toutes les parties du temple, et, après avoir causé un moment d'effroi, excita dans tous les cœurs autant d'admiration que de reconnaissance. Salomon, dans cet instant, monta sur une tribune, rappela au peuple les promesses et les bienfaits du Seigneur, et se prosterna, en lui adressant les vœux des Israélites et

(1) An du monde 2991. Avant Jésus-Christ 1013. — (2) An du monde 3000. Avant Jésus-Christ 1001. — (3) An du monde 3001. Avant Jésus-Christ 1003.

les siens. Les sacrifices recommencèrent, et, par un nouveau prodige, on vit un feu sacré descendre du ciel et consumer les victimes

Les fêtes durèrent sept jours, et l'assemblée du peuple vingt-trois. Le roi ordonna qu'on fournirait aux dépens de son trésor les victimes qui devaient être immolées dans ces jours, suivant la loi de Moïse, comme celles qu'on devait offrir dans les grandes fêtes de l'année. Le peuple se sépara, admirant la générosité du roi et bénissant sa sagesse.

Quelque temps après, Dieu apparut à Salomon, et lui dit : « J'ai accepté » la demeure que vous m'avez bâtie à Jérusalem. Si dans ma colère contre » mon peuple je lui envoie quelques fléaux pour punir ses fautes, je pardonne» rai à ceux qui seront animés d'un sincère repentir, et qui viendront m'invo» quer dans mon temple. Pour vous, que j'ai fait roi, si vous êtes fidèle, la cou» ronne ne sortira pas de votre maison ; mais si vous violez mes lois, si vous » et mon peuple adorez des idoles, j'enlèverai à Israël la terre qu'il possède, » j'exposerai les Juifs rebelles à la risée de toutes les nations, ils deviendront » la fable de l'univers ; mon temple même sera renversé, détruit et pillé ; et les » nations apprendront par là mes bienfaits pour mon peuple, son ingratitude et » mes vengeances. »

Après avoir achevé le temple, Salomon bâtit auprès, pour lui-même, un palais magnifique. David en avait construit un sur la montagne de Sion, qu'il appelait sa ville. Salomon ajouta à ces édifices une maison pour la reine, qui communiquait aux deux palais, et qu'on nomma la maison du Liban. Ces bâtiments étaient d'une richesse immense : l'or, l'argent et les pierres précieuses y éclataient de toutes parts. Le trône de Salomon, composé d'ivoire, enrichi d'or, et sur les marches duquel on voyait des lions du même métal, était placé dans une immense galerie. Là, ce prince rendait la justice à ses sujets ; on regardait ses arrêts comme des oracles. Salomon, savant en astronomie, en histoire naturelle, était surtout célèbre comme moraliste. Ses proverbes et ses paraboles sont encore admirésde nos jours. Sa poésie égalait celle de David ; et, de toutes les parties du monde, on accourait pour contempler sa magnificence et pour consulter sa sagesse. Une princesse célèbre dans ce temps, la reine de Saba, vint elle-même rendre hommage à la puissance et aux lumières de Salomon (1). Quelques auteurs pensent que ce fut elle qui, éclairée par ce voyage, porta le culte du vrai Dieu dans l'Abyssinie.

Pendant plusieurs années, Salomon avait employé ses immenses richesses à la construction du temple, aux fortifications de Jérusalem, à l'embellissement des villes, enfin à tous les travaux qui pouvaient être utiles au peuple. Mais qui peut résister longtemps au double poison du pouvoir et de l'opulence? Son orgueil effaça bientôt sa vertu, et il commença par surpasser en magnificence toutes les cours de l'Orient. Il entretenait dans ses écuries douze mille chevaux de main, et quarante mille pour ses chariots. On était obligé de lui fournir tous les jours, pour la nourriture de sa maison, des troupeaux entiers, et une

(1) An du monde 3013. Avant Jésus-Christ 991.

quantité immense de poisson, de gibier et de volaille. Il avait créé beaucoup de grandes charges, et comblé de richesses une multitude d'officiers qui faisaient le service dans son palais. La corruption ne tarda pas à suivre le luxe. Bientôt il crut convenable à sa magnificence d'avoir un grand nombre d'épouses et de maîtresses; il en porta le nombre jusqu'à mille, dont sept cents avaient le nom de reines, et trois cents celui de concubines. Au mépris des ordres que le Seigneur avait donnés à Moïse, Salomon s'attacha des femmes moabites, ammonites, iduméennes, sidoniennes, héthéennes. L'amour que lui inspirèrent ces idolâtres égara sa raison et corrompit son cœur (1) : ainsi le roi qui le premier bâtit un temple au vrai Dieu, finit par brûler un sacrilége encens au pied des autels d'Astarté, de Moloch et de Chamos.

Chacune des femmes de Salomon adorait son dieu, et Salomon adorait les dieux de toutes ses femmes. Le Seigneur, irrité de sa désobéissance, résolut de le punir; et ce châtiment, qui s'étendit sur ses successeurs et sur ses sujets, divisa d'abord la monarchie, et finit par la ruiner entièrement.

Le roi, plongé dans l'ivresse des voluptés, fut réveillé tout à coup par la voix de Dieu, qui lui rappela ses promesses, ses menaces, et lui dit : « Vous avez » rompu l'alliance que j'avais faite avec vous; vous avez déshonoré mon nom » et scandalisé mon peuple. Je diviserai vos États, j'en ferai tomber la plus » grande partie dans les mains de vos sujets; vos désordres mériteraient que » je vous rendisse témoin de cette vengeance; mais, en mémoire de David, je » la suspends jusqu'à votre mort. Votre fils paiera vos iniquités; mais il ne per» dra pas totalement le trône. Je lui laisserai une tribu et la ville de Jérusalem. » Ce sera désormais le seul partage de la maison de David. »

Le repentir de Salomon n'est pas aussi connu que ses fautes. Il mourut bientôt; mais, avant de terminer sa carrière, la révolte d'Adad, prince des Iduméens, qui souleva la Syrie et la rendit indépendante sous les ordres de Rason, et en fit chasser les Israélites, dut annoncer à ce malheureux roi que les arrêts du Ciel ne tarderaient pas à s'exécuter. Un autre événement lui montra la foudre prête à tomber. La tribu d'Éphraïm était depuis longtemps mécontente, parce que Salomon avait forcé plusieurs de ses habitants à venir s'établir à Jérusalem pour peupler les nouveaux quartiers qu'il venait de bâtir. Un homme puissant de cette tribu, nommé Jéroboam, que le roi avait chargé de l'administration des finances des trois tribus, profita de la disposition des esprits de ses compatriotes pour preparer une révolution. Il y fut surtout déterminé par le prophète Ahias, qui le rencontra près de Jérusalem. Ce prophète déchira son manteau en douze parties, et lui dit : « Prenez-en dix pour vous; car voici ce que » prononce le Seigneur : Je diviserai le royaume de Salomon; je vous donnerai » dix tribus pour votre part; une seule s'attachera à lui; c'est ainsi que je pu» nirai son idolâtrie. »

Le superbe Israélite, enflammé par cet oracle, se rendit dans sa tribu, et se mit à la tête des mécontents, qui adressèrent au roi des remontrances mena-

(1) An du monde 3023. Avant Jésus-Christ 981.

çantes. Salomon, accablé par les nouvelles qui lui annonçaient la ruine de sa maison, mourut âgé de soixante-quatre ans, peu de temps après la révolte et la fuite de Jéroboam. On l'enterra dans la ville de David (1).

Ce monarque célèbre, dont on admire encore la sagesse, et dont on blâmera éternellement la folie, donna aux hommes des préceptes qu'ils ont sans cesse répétés, et des exemples qu'ils n'ont que trop suivis. Son élévation et sa chute, sa grandeur et son humiliation, offrent aux rois les leçons les plus utiles que l'on puisse trouver dans l'histoire des peuples. Sa vie leur démontre à la fois la puissance, la gloire que donnent la science et la vertu, et le mépris et les malheurs qui accablent l'homme dégradé par les passions. Salomon, dans sa jeunesse, était sage, juste et pieux : il fut adoré par ses sujets, redouté par ses ennemis, et considéré par tous les rois de l'Orient comme leur maître et leur modèle. Dans sa vieillesse, enivré par le pouvoir, corrompu par la richesse, énervé par les plaisirs, égaré par l'idolâtrie, il vit ses voisins quitter son alliance, les nations vaincues secouer son joug; la patience de son peuple s'épuisa, ses sujets se révoltèrent, son trône s'ébranla; enfin, pour dernier malheur, il laissa, en mourant, pour gouverner son royaume, un fils perverti par ses exemples, et plus capable de précipiter la ruine d'Israël que d'en retarder la chute.

CHAPITRE X.

Avénement de Roboam. — Révolte de dix tribus. — Avénement de Jéroboam. — Son idolâtrie. — Sa punition. — Égarement de Roboam. — Prise de Jérusalem par Sézac. — Mort de Roboam. — Règne d'Abias. — Prophétie d'Abias. — Victoire d'Abias sur Jéroboam.

ROBOAM, ROI DE JUDA.

JÉROBOAM, ROI D'ISRAEL.

Roboam, fils de Salomon et de Naama, monta sur le trône, âgé de quarante et un ans (2). Dès que son père eut terminé sa vie, il fut reconnu sans contestation, et proclamé roi par la tribu de Juda, dans laquelle on avait fondu depuis

(1) An du monde 3029. Avant Jésus-Christ 975. — (2) An du monde 5029. Avant Jésus-Christ 975.

longtemps celle de Benjamin; mais les autres tribus que dirigeait celle d'Éphaïm, la plus puissante et la plus séditieuse de toutes, prétendaient ne s'être soumises que conditionnellement à la famille de David. Elles craignaient sa préférence pour Juda où il était né; au moindre mécontentement, elles étaient toujours disposées à la révolte. Salomon les avait accablés d'impôts pour embellir Jérusalem et pour payer son luxe et ses maîtresses. Elles se rassemblèrent à Sichem, résolurent de ne reconnaître Roboam qu'après avoir obtenu de lui les garanties pour leurs droits et pour leur liberté. Leurs députés portèrent au roi leurs plaintes, et le supplièrent d'adoucir leur sort. Les anciens ministres de Salomon conseillèrent au nouveau roi de dissimuler son mécontentement, et d'assurer d'abord son autorité, en cédant momentanément aux demandes de ses sujets; mais ce prince, nourri dans l'orgueil du trône, n'écouta que les avis inconsidérés des jeunes et présomptueux courtisans qui l'entouraient. Il répondit aux dix tribus qu'il saurait les contenir dans le devoir, qu'il leur apprendrait à ne plus vouloir lui dicter des lois, et qu'il punirait leur audace en doublant les charges qui leur avaient été imposées par son père; enfin, il poussa l'imprudence et la dureté au point de leur dire : « C'est avec des verges » que mon père vous châtiait comme des enfants; moi, je vous ferai battre » comme des esclaves. » A ces paroles, la révolte éclata, et les tribus lui répondirent : « Vous n'êtes pas encore notre roi, jamais vous ne le serez. La tribu de » Juda et celle de Benjamin peuvent continuer à vous prendre pour maître; » mais nous, nous voulons un roi qui nous gouverne en père : nous le choisi- » rons hors de la famille de David. Régnez à Jérusalem; nous retournons à » Sichem, et dans nos tentes, pour délibérer sur l'établissement de notre » monarchie. »

Roboam sentit trop tard les fautes qu'il avait commises. Il voulut négocier, et chargea Adhiram, un de ses officiers, d'adoucir le peuple par des promesses; mais il n'était plus temps. Ce que les rois accordent volontairement à leurs sujets excite leur amour, comme preuve de bonté; ce qu'ils sont forcés de leur céder ne prouve que leur faiblesse, et n'inspire que le mépris.

Dès qu'Adhiram parut, les Israélites se jetèrent en tumulte sur lui, et le lapidèrent. Après une telle violence, il n'y avait plus d'accommodement à tenter. Roboam, effrayé, perdit tout espoir; il quitta le lieu de l'assemblée, et monta précipitamment sur son char pour retourner à Jérusalem.

Cette révolution, ouvrage d'un moment, fut consolidée par la haine qui l'avait causée, et la division des deux royaumes dura jusqu'à leur ruine entière.

Les dix tribus, assemblées à Sichem, s'occupèrent du choix d'un prince. Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm, autrefois persécuté par Salomon, arrivait alors d'Égypte. Sa puissante tribu entraînait la plus grande partie des suffrages; les autres s'y réunirent. Il fut élu presque unanimement roi d'Israël. Ainsi s'accomplit la prédiction d'Ahias; et, de sujet fugitif, Jéroboam devint tout à coup égal à son maître, et plus puissant que lui (1).

(1) An du monde 3030. Avant Jésus-Christ 971.

Le roi de Juda excita le peuple qui lui était resté fidèle à prendre sa défense. Il rassembla cent quatre-vingt mille hommes, et marcha contre son rival; mais Séméhias, prophète envoyé de Dieu, s'avança à la tête du camp, et parla ainsi à toute l'armée, en présence du roi : « Voici ce qu'a dit le Seigneur » à la maison de Juda, à celle de Benjamin et à leurs princes : Vous n'irez » pas combattre vos frères, les enfants d'Israël; que cette grande armée se » sépare; retournez dans vos foyers, et apprenez tous que c'est moi, souverain » arbitre des royaumes, qui ai disposé de celui d'Israël en faveur de Jéro» boam. »

Ces paroles prophétiques changèrent l'esprit du peuple et des troupes. Le roi lui-même se résigna aux ordres de Dieu. Tous revinrent à Jérusalem; et Jéroboam, qui se hâtait de fortifier la montagne d'Éphraïm, et de rassembler les moyens nécessaires contre une si puissante attaque, n'eut plus à s'occuper que de la consolidation de son trône et de l'administration paisible de son peuple.

Jéroboam devait son trône à la Providence; mais la crainte de perdre ses États le rendit bientôt infidèle à sa religion, et une fausse politique l'emporta sur la piété. Il craignit que le temple de Dieu qui était à Jérusalem, les solennités des fêtes, le respect pour l'arche et la coutume n'attirassent ses sujets dans la capitale du royaume de Juda. Il voulut rompre ce dernier lien qui existait entre les deux nations; il crut que l'opposition entre les cultes affermirait la séparation des peuples. Il fit donc faire deux veaux d'or; il plaça l'un à Béthel et l'autre à Dan, priva du sacerdoce et de ses priviléges les enfants d'Aaron et de la tribu de Lévi, créa des prêtres de son choix, et persuada au peuple d'adorer les idoles, avec une facilité qu'explique suffisamment l'inconstance des Israélites, qui, jadis dans le désert, et sous les yeux de Moïse, avaient adoré le veau d'or.

Au moment où ce prince offrait son premier sacrifice aux faux dieux, il parut un prophète qui s'écria : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra » dans la maison de David un fils nommé Josias. Ce prince immolera sur toi » les prêtres successeurs de ceux qui te chargent aujourd'hui d'un encens pro» fane. Pour preuve de la vérité de ces paroles, cet autel va se briser à vos » yeux. » Le roi, furieux de cette audace, étendait la main en ordonnant d'arrêter ce téméraire; mais sa main se sécha dans l'instant; l'autel s'écroula, et couvrit la terre de ses débris et de la cendre des holocaustes.

Jéroboam, puni et perclus, parut se repentir, demanda et obtint du prophète sa guérison, et n'en retomba pas moins dans son idolâtrie.

Le prophète lui-même, qui avait porté les ordres de Dieu, enfreignant la défense de prendre aucune nourriture avant la fin de sa mission, reçut la mort pour châtiment, et fut étranglé par un lion (1).

Les lévites, qui habitaient les États de Jéroboam, abandonnèrent ce prince impie, et se rallièrent auprès de l'arche, à Jérusalem.

(1) Même année, 3030.

Comme le roi d'Israël persécutait tous ceux qui tenaient au culte du vrai Dieu, un si grand nombre d'Israélites vint s'établir dans le royaume de Juda qu'on vit sa population s'accroître avec une inconcevable rapidité. En peu de temps Roboam fit bâtir plus de quinze villes, et se trouva en état d'entretenir une nombreuse armée.

La richesse et la force de son peuple pouvaient lui faire oublier ses premiers malheurs; mais il s'en attira de nouveaux en imitant la corruption de son père, son luxe, sa débauche et même son idolâtrie. Séduit par ses femmes, et surtout par la reine Maacha, il dressa des autels aux idoles, en présence de l'arche sainte.

Sézac, roi d'Égypte, fut l'instrument des vengeances de Dieu. A la tête d'une forte armée, il se précipita sur le royaume de Juda, que Roboam ne sut pas défendre. Le roi d'Egypte arriva bientôt aux portes de Jérusalem. Le prophète Séméhias annonça au roi Roboam que Dieu l'abandonnait; mais touché de sa soumission, il fléchit le Seigneur, qui promit d'avoir encore pitié de lui, et, sans consommer sa ruine, de le soumettre seulement pour un temps au roi d'Égypte.

Sézac entra vainqueur à Jérusalem. Il ne permit à ses soldats ni meurtres ni violences; il respecta le temple de Dieu et tout ce qui était destiné aux sacrifices; mais il s'empara du trésor de Salomon, des fameux boucliers d'or que ce monarque avait fait faire, et, chargé de ces richesses, il laissa le trône à Roboam, et retourna triomphant dans son empire.

Le roi de Juda, frappé par cette terrible leçon, parut converti; mais, au bout de quelques années, il retomba dans ses égarements. Peu d'événements marquèrent la fin de son règne, qui dura en tout dix-sept ans. Les guerres presque continuelles que se firent Juda et Israël pendant ce temps n'eurent d'autres résultats que la souffrance des deux peuples.

Roboam mourut à cinquante-huit ans, et fut enterré à Jérusalem (1). Il n'avait ni la gloire ni les talents de son père, et il n'hérita que de ses vices, de ses faiblesses et de ses malheurs.

On a vu déjà, par l'élévation de Salomon, que le trône était héréditaire dans la famille, mais non dans la ligne aînée, et que les rois se réservaient le droit de se choisir un successeur parmi leurs enfants.

Le choix de Roboam tomba sur Abias, fils de Maacha, celui de tous ses fils qu'indépendamment de son amour pour sa mère il jugeait le plus digne du trône. Sa prédilection était méritée. Abias montra toujours autant de courage que de prudence, et l'estime du peuple justifia le choix du roi (1).

Abias signala le commencement de son règne par une victoire complète sur Jéroboam. Ce début promettait une vie glorieuse; mais la mort en interrompit le cours. Il ne régna que trois ans, et, dans ce peu d'années, il aurait pu servir de modèle à ses successeurs, s'il avait su résister totalement à l'exemple de son père, et s'il ne s'était laissé entraîner aussi aux erreurs de l'idolâtrie.

Jéroboam chérissait particulièrement un de ses fils, qui se nommait aussi

(1) An du monde 3046. Avant Jésus-Christ 958. — (2) Même année 3046.

Abias. Ce jeune prince, âgé de seize ans, tomba dangereusement malade. Le roi, tremblant de le perdre, et n'osant, à cause de son idolâtrie, faire venir le prophète Ahias, chargea la reine sa femme de le consulter sans se faire connaître. Cette malheureuse mère courut à Silo, déguisée; mais elle trouva le prophète qui l'attendait à sa porte, et qui lui dit, sans lui laisser le temps de parler: « Entrez, femme de Jéroboam. Pourquoi vous cacher? moi je ne vous » dissimulerai rien. Voici ce que dit le Seigneur; rapportez fidèlement ces » paroles à votre époux : Je vous ai tiré de la foule pour vous établir roi d'Israël; je ferai tomber sur votre maison les fléaux de ma colère; je n'épargnerai » aucun homme de cette famille impie; j'exterminerai depuis les vieillards » jusqu'aux enfants à la mamelle; je purgerai Israël du sang de Jéroboam. » Ceux de cette maison qui mourront dans la ville seront mangés par les » chiens, et ceux qui périront dans la campagne seront la pâture des oiseaux » du ciel. Retournez maintenant, épouse de Jéroboam, dans votre palais; et, » pour preuve de la vérité de mes prédictions, apprenez que votre fils mourra » au moment où vous mettrez le pied dans Sichem. »

Tout ce qu'avait dit le prophète s'accomplit. Jéroboam, quoique accablé de douleur, s'opiniâtra dans son égarement, et brava le courroux céleste. Ce fut alors qu'Abias, roi de Juda, vint l'attaquer. Jéroboam, à la tête de huit cent mille hommes, marcha au-devant de lui. Les deux rivaux se rencontrèrent aux environs de Semeron, dans la tribu d'Éphraïm.

L'armée d'Israël était deux fois plus nombreuse que celle de Juda. Abias s'étant avancé entre les deux camps, reprocha à Jéroboam son infidélité et ses blasphèmes, et lui déclara, pour animer son penple et pour effrayer ses ennemis, qu'il venait combattre Israël par les ordres et sous la protection du vrai Dieu. Jéroboam, fier de sa force, méprisa ces paroles et commença le combat. Bientôt Juda fut enveloppé : sa perte semblait inévitable; mais le Seigneur se mit du côté du plus faible. Le roi Abias et ses officiers jettent de grands cris, et implorent le secours du Ciel; les prêtres font retentir leurs trompettes. Le Très-Haut répand la terreur dans l'âme des Israélites; ils fuient au lieu de combattre. On en tua cinq cent mille avant la fin du jour, et Abias s'empara des importantes places de Sézanne, Éphron et Béthel, avec leur territoire.

Jéroboam vaincu ne fut ni découragé ni converti. Il recueillit les débris de son armée, et fortifia les villes qui lui restaient. Abias, amolli par la victoire et séduit par l'amour, lui laissa le temps de respirer. Le roi Jéroboam était devenu vieux; il régnait depuis vingt ans, lorsqu'Aza succéda, dans Jérusalem, à Abias son père. Jéroboam voulut aussi assurer le trône à son fils Nadab, et prévenir les troubles d'une élection; il l'associa donc à la couronne, et le fit reconnaître par les dix tribus pour seul et légitime héritier du trône. Il mourut un an après, dévoré de chagrins et de remords, laissant au monde une mémoire honteuse et un exemple funeste (1).

(1) An du monde 3051. Avant Jésus-Christ 953

CHAPITRE XI.

Règne glorieux d'Aza. — Sa victoire sur les Éthiopiens. — Sa victoire sur les Israélites. — Sa mort. — Règne de Nadab. —Règne de Baasa. — Règnes successifs d'Éla, de Zambri et d'Amri. — Construction de Samarie.

AZA, ROI DE JUDA.

NADAB, BAASA, ÉLA, ZAMBRI ET AMRI, ROIS D'ISRAEL.

Le règne d'Aza fut long et glorieux. On vit briller en lui les vertus de Salomon sans aucune de ses faiblesses. Ce pieux monarque fit rechercher et renverser toutes les idoles qui étaient dans ses États; il n'épargna pas celle qu'adorait son aïeule Maacha. Il ne vit en elle que la grande prêtresse d'un faux dieu; et, par son ordre, on détruisit l'autel où elle sacrifiait. Le temple de Jérusalem se remplit de nouveau de zélés adorateurs et de riches présents. Le règne d'Aza fut celui de la justice et des lois. Il encouragea l'activité, bannit la mollesse, compléta son armée, y rétablit la discipline, entoura Jérusalem d'épaisses murailles et de tours, et ses frontières furent couvertes par une grande quantité de places fortes.

Zara, roi d'Éthiopie, sortit du désert avec une armée nombreuse. Le roi de Juda l'attaqua dans la vallée de Séphora. Sa confiance en Dieu l'empêcha d'être effrayé de la multitude de ses ennemis. Le Ciel exauça ses prières; l'épouvante se répandit parmi les Éthiopiens, qui prirent la fuite. Aza les poursuivit jusqu'à Gérare; et les extermina. L'Écriture dit que Zara comptait un million d'hommes, et qu'aucun d'eux ne put échapper à la mort.

Aza, loin d'être enorgueilli par cette victoire, ne songea qu'à prouver sa reconnaissance à celui qui la lui avait donnée. Il rassembla tous les Juifs, dont la population s'augmentait sans cesse par une multitude d'Israélites des tribus de Manassès, d'Éphraïm et de Siméon, qu'attiraient la sainteté de l'arche et les vertus du roi de Juda.

Le roi fit de grands sacrifices, et renouvela l'alliance avec le Seigneur; mais, en confirmant ses lois contre l'idolâtrie, il eut quelques égards pour une ancienne coutume des Juifs, et leur permit de continuer de sacrifier sur les hauts lieux, quoique l'usage en eût dû cesser depuis la construction du temple

de Salomon. Le prophète Azarias vint dans ce temps trouver le roi de la part du Seigneur. Il lui annonça que les bénédictions de Dieu s'étendraient sur Juda tant que le peuple serait fidèle comme son roi; mais il lui prédit que ses successeurs retomberaient dans l'idôlatrie, et que les Juifs seraient punis de leur égarement par une longue dispersion, pendant laquelle ils n'auraient ni princes, ni temples, ni pontifes.

Tant qu'Aza occupa le trône, il fut continuellement en guerre avec Baasa, roi d'Israël, dont tous les efforts contre Juda échouèrent. Le roi d'Israël, après de longues et vaines tentatives, réussit enfin à s'emparer de Rama, près de Bethléem et de Jérusalem; et, comme cette ville était sur une hauteur, à la tête d'un défilé étroit, il se hâta de la fortifier, dans le dessein de priver Juda de toute communication et de tout commerce avec les pays voisins. Aza, effrayé de ce projet, envoya de riches présents à Benadad, roi de Syrie, pour lui faire rompre l'alliance qu'il avait contractée avec celui d'Israël. Le roi de Syrie se rendit au vœu d'Aza, et joignit ses troupes aux siennes. Les Israélites, battus (1), perdirent les villes d'Ahion, de Dan et d'Abelmaïm. Rama fut abandonnée, et le roi de Juda employa les matériaux qui devaient la bâtir à fortifier Gabaa et Masphath. Le prophète Ananie vint alors reprocher au roi Aza d'avoir sollicité l'alliance des Syriens, et de s'être ainsi défié de la protection de Dieu, qui seul avait suffi pour lui faire vaincre les Éthiopiens. Le roi punit la hardiesse du prophète, et l'envoya en prison. Peu de temps après, il tomba malade, étant dans la trente-neuvième année de son règne; et l'Écriture rapporte qu'il mourut pour s'être plus confié aux médecins qu'au Seigneur (2).

Tandis que Juda jouissait de la tranquillité sous la puissance d'un roi vertueux, qui fit quarante ans son bonheur et sa gloire, Israël était le théâtre de tous les désordres et de toutes les scènes sanglantes que produisent toujours l'injustice, la faiblesse et l'aveuglement. Nadab aussi impie que son père Jéroboam, n'eut aucun de ses talents, et n'hérita que de ses vices. Il ne pouvait gouverner ses sujets, et voulait conquérir ses voisins. Au moment où il assiégeait Cébéthon, ville des Philistins, Baasa, Israélite de la maison d'Issachar, se mit à la tête d'une conjuration et le tua (3). Monté sur le trône, il fit périr toute la race de Jéroboam, et vérifia ainsi la prédiction du prophète Ahias.

C'était ce même Baasa dont le roi de Juda battit l'armée comme nous venons de le dire. Son règne, qui dura vingt-quatre ans, fut celui de l'injustice, de la débauche et de l'idolâtrie. Le prophète Jéhu lui annonça les vengeances du Seigneur, et lui prédit que sa maison serait détruite comme celle de Jéroboam. Le roi fit périr le prophète, et mourut lui-même peu de temps après.

Ela, son fils, lui succéda; aucun événement remarquable ne signala ce nouveau règne, qui ne dura que deux ans. Zambri, l'un de ses généraux, l'assassina au moment où il se livrait à la débauche; et toutes les personnes de sa famille furent égorgées, ainsi que l'avait annoncé Jéhu.

(1) An du monde 3090. Avant Jésus-Christ 914. — (2) Même année. — (3) An du monde 3077. Avant Jésus-Christ 927.

Zambri ne régna que sept jours. Amri, qui commandait l'armée d'Israël, marcha contre lui et vint assiéger Terza, où il s'était renfermé. Zambri, voyant que la ville allait être prise, mit le feu au palais, et expira dans les flammes.

Deux concurrents se disputèrent alors le trône d'Israël. Tebna était le rival d'Amri : mais son parti fut vaincu; il périt, et laissa Amri seul possesseur du trône. Celui-ci fit bâtir Samarie sur une montagne qu'il avait achetée (1). Ses combats furent sans gloire, ses lois sans justice, ses passions sans frein. Il ne différa de ses prédécesseurs qu'en surpassant leurs crimes. Après douze ans de règne, il mourut à Samarie; son fils Achab lui succéda.

CHAPITRE XII.

Règne d'Achab. — Prophétie et fuite d'Élie. — Colère de Jézabel contre les prophètes. — Retour et défi d'Élie. — Sacres d'Azaël, de Jéhu et d'Élisée. — Victoire d'Achab sur les Syriens. — Crime d'Achab. — Prophétie d'Élie à Achab. — Bataille entre Achab et les Syriens. — Mort d'Achab. — Règne d'Ochosias, fils d'Achab. — Règne glorieux de Josaphat. — Règne de son fils Joram. — Sa mort. — Règne d'Ochozias, fils de Joram. — Règne d'Athalie. — Joas sauvé par Josabeth. — Ascension d'Élie. — Miracles du prophète Élisée. — Conjuration de Jéhu contre Joram. — Mort de Jézabel. — Massacre horrible ordonné par Jéhu.

ACHAB, OCHOZIAS, JORAM, ROIS D'ISRAEL.

JOSAPHAT, JORAM, OCHOZIAS, ROIS DE JUDA.

Achab, monté sur le trône d'Israël, épousa Jézabel, fille d'Ithobal ou Ethbaal, roi des Sidoniens, qui l'entraîna dans toutes sortes de crimes. Il construisit dans Samarie un temple pour Baal, qu'il adora. Pendant son règne, Hiel, riche Israélite, voulut rebâtir Jéricho; ses deux fils moururent en posant ses fondements, comme Josué l'avait prédit.

Le Seigneur, irrité de l'impiété d'Achab, lui envoya le prophète Élie pour lui annoncer une longue sécheresse, qui ne cesserait qu'à la voix du prophète. Achab voulut le punir; Élie s'enfuit et se cacha près du torrent de Caritz. Des corbeaux lui apportaient la nourriture dont il avait besoin. Tout le pays

(1) An du monde 3092. Avant Jésus-Christ 91.

d'Israël fut affligé par une grande sécheresse qui produisit la famine. Élie se retira chez une pauvre veuve à Sarepta. Elle ne possédait qu'un pot de farine et un vase d'huile; mais tant qu'Élie demeura chez elle, le pot se remplit toujours de farine, et le vase d'huile ne s'épuisa pas. Le fils de la pauvre veuve mourut; Élie se coucha sur l'enfant, invoqua le Seigneur, et le ressuscita.

Achab, vaincu par la plaie qui frappait son peuple, fit chercher partout le prophète Élie; mais la reine Jézabel, plus irritée que repentante, ordonna de tuer tous les prophètes de Dieu. Élie, bravant sa colère, vint trouver le roi, lui dit d'assembler le peuple, et défia les prophètes de Jézabel de prouver la divinité de Baal. Ce défi fut accepté. On tua deux bœufs; les quatre cent cinquante prophètes de Baal placèrent un de ces bœufs sur des morceaux de bois devant leur autel, mais sans mettre du feu dessous. Élie en fit de même pour l'autre bœuf, au pied d'un autel fait de douze pierres, qu'il avait élevé au Seigneur.

Les prêtres de Baal adressèrent en vain des prières à leur idole; Baal resta sourd et muet. Élie invoqua le Seigneur : le feu du ciel tomba sur l'holocauste et le consuma. Le peuple, convaincu par ce miracle, suivit les ordres d'Élie, et massacra tous les prophètes de Baal. Élie invoqua Dieu de nouveau, la pluie tomba du ciel, et la disette cessa.

Jézabel, furieuse de la mort de ses prophètes, voulut faire périr Élie, qui se sauva dans le désert, et se cacha quarante jours au fond d'une caverne de la montagne d'Horeb (1).

Dieu lui ordonna d'en sortir pour aller à Damas, afin d'y sacrer Azaël comme roi de Syrie, Jéhu comme roi d'Israël, et le laboureur Élisée pour le remplacer lui-même comme prophète.

Élie exécuta ces commandements. Après avoir sacré les deux rois, il trouva Élisée qui labourait ses champs, et le couvrit de son manteau. Élisée alors quitta sa famille, ses biens, ses troupeaux, et suivit Élie.

Benadad, roi de Syrie, vint avec une nombreuse armée fondre sur Israël. Achab, n'ayant pu le fléchir par sa soumission, se mit sur la défensive, et, d'après l'avis d'un prophète du Seigneur, ne fit commencer l'attaque que par ses domestiques et par ceux des princes d'Israël. La terreur s'empara des Syriens, qui prirent la fuite. Achab les poursuivit, et il en périt un grand nombre.

Ils revinrent bientôt après avec des forces plus considérables, occupant toutes les plaines, et évitant toutes les montagnes, dont ils croyaient que le Seigneur était exclusivement le Dieu; mais le Très-Haut, pour prouver qu'il était aussi le Dieu des vallées, leur fit perdre une grande bataille où Achab leur tua cent mille hommes.

Après cette victoire, le roi d'Israël s'allia avec le roi de Syrie, au mépris des ordres de Dieu. Un dernier crime mit le comble à ses iniquités. Il voulait acheter une vigne qui se trouvait auprès de son palais. Naboth, qui en était

(1) An du monde 3097. Avant Jésus-Christ 907.

le propriétaire, la lui avait refusée. Jézabel le railla de sa faiblesse, séduisit de faux témoins qui accusèrent Naboth de blasphèmes et de propos séditieux; Naboth fut condamné et lapidé. Achab s'empara de sa vigne. Le prophète Élie vint le trouver, et lui annonça de la part du Seigneur que toute sa famille serait exterminée (1), et que le corps de Jézabel serait mangé par les chiens, comme celui de Naboth.

Quelque temps après, Achab, voulant reprendre sur les Syriens la ville de Ramoth s'allia avec Josaphat, roi de Juda. Les deux rois marchèrent contre Benadad. Avant de combattre, ils voulurent consulter le prophète Michée, qui leur dit que les Syriens seraient vaincus, mais que le roi Achab périrait dans le combat. Michée fut envoyé en prison pour y attendre l'effet de sa prophétie. Bientôt la bataille se donna. Achab se déguisa; Josaphat était couvert de ses armes et revêtu de ses ornements royaux : ce qui attira d'abord sur celui-ci tous les efforts des Syriens. Mais il arriva qu'un homme ayant tendu son arc et tiré une flèche au hasard, elle atteignit le roi d'Israël, et lui perça la poitrine. Josaphat poursuivit les ennemis. Achab mourut après vingt-deux ans de règne; Ochozias, son fils, régna en sa place (2).

Le règne de Josaphat, roi de Juda, fut rempli de vertus, mais presque vide d'événements. Ce prince suivit les lois de Dieu, fit fleurir la justice, protégea le commerce, conserva la paix avec ses voisins, et rendit son peuple heureux. On ne vit sa tranquillité troublée que par une invasion des Ammonites et des Moabites. Il tailla leurs troupes en pièces, et rentra en triomphe à Jérusalem avec un immense butin. La perte d'une flotte qu'il envoyait à Ophir fut le seul malheur qu'il éprouva. Après avoir régné vingt-six ans, il laissa le sceptre à son fils Joram.

Josaphat, en couronnant son fils aîné, laissait à ses autres fils des apanages et des pensions. Joram, loin de suivre ses intentions, attaqua ses frères, et les fit tous passer au fil de l'épée. Il avait épousé Athalie, fille d'Achab. Cette femme le pervertit; il devint idolâtre comme elle, et la plus grande partie de son peuple partagea son égarement.

Les Iduméens révoltés furent d'abord battus et finirent par secouer son joug. Le prophète Élie lui écrivit alors : « Vous n'avez pas suivi les exemples d'Aza » et de Josaphat. Vous avez imité les rois d'Israël. Vous avez rendu Juda ido » lâtre. Vous avez forniqué. Vous avez massacré vos frères. Dieu va frapper » votre famille, et vous-même vous serez attaqué d'une maladie incurable qui » dévorera vos entrailles. »

Bientôt la prédiction s'accomplit. Les Philistins et les Arabes pénétrèrent dans le royaume, pillèrent le palais du roi, emmenèrent ses enfants et ses femmes, et ne lui laissèrent que le plus jeune de ses fils. Une affreuse maladie le couvrit d'ulcères. Après huit ans de règne et deux ans de souffrance, il mourut. Le

(1) An du monde 3107. Avant Jésus-Christ 897. — (2) An du monde 3108. Avant Jésus-Christ 896.

peuple ne rendit aucun honneur à sa mémoire; on ne l'enferma point dans le sépulcre des rois. Ochozias, le dernier de ses fils, lui succéda.

Ochozias suivit les conseils de sa mère Athalie et les funestes exemples de son père; l'idolâtrie continua à régner dans Juda. S'étant allié avec le roi d'Israël, ils marchèrent contre les Syriens. Joram, roi des dix tribus, fut blessé dans une bataille; Ochozias l'accompagna dans sa capitale pour le soigner pendant sa maladie. Sur ces entrefaites Jéhu attaqua Israël, extermina la maison d'Achab (1). Ochozias, ses fils, ses neveux, se virent enveloppés dans sa ruine.

Athalie, apprenant la mort de son fils Ochozias et la destruction de la famille d'Achab, fit tuer tout ce qui restait de la maison royale de Joram, fils de Josaphat, et s'empara du trône.

Un enfant, Joas, fils d'Ochozias, échappa seul à ce massacre. Josabeth, femme du grand-prêtre Joïada, le déroba au poignard d'Athalie, et le porta dans le temple de Dieu, où les prêtres le cachèrent durant les six années du règne d'Athalie.

Il est nécessaire actuellement de parler de ce qui s'était passé dans Israël, depuis la mort d'Achab. Ochozias, son fils, étant tombé par une fenêtre de son palais à Samarie (2), consulta vainement Béelsébuth, dieu d'Accaron, pour connaître sa destinée. Élie, le prophète, lui adressa de vifs reproches, et lui prédit une mort prochaine. Le roi furieux envoya un capitaine et cinquante soldats pour le tuer; mais, à la voix du prophète, le feu du ciel les consuma. Ochozias mourut; et comme il n'avait pas d'enfants, il fut remplacé par son frère qui se nommait Joram, comme le fils de Josaphat, roi de Juda.

Dans ce temps Élie et Élisée venaient de Galgala. Élie frappa les eaux du Jourdain avec son manteau; les eaux se divisèrent, et les deux prophètes passèrent le fleuve à pied sec. Élie dit ensuite à Élisée : « Demandez-moi ce » que vous voudrez, afin que je l'obtienne pour vous ayant que je vous » quitte. » Élisée le pria de l'animer de son double esprit. Ils continuèrent ensuite leur marche. Tout à coup un char et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et le prophète Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon. Élisée, ayant pris le manteau qu'Élie avait laissé tomber, retourna sur ses pas, frappa avec le manteau les eaux du Jourdain qui se séparèrent encore, et lui laissèrent un libre passage. On reconnut alors que l'esprit d'Élie était en lui. Élisée fit ensuite plusieurs miracles; il rendit douces et saines les eaux de Jéricho, qui étaient très-corrompues. Une foule d'enfants de Béthel l'insultèrent; il les maudit, et deux ours aussitôt se jetèrent sur ces enfants, et en tuèrent quarante-deux.

Le roi d'Israël, Joram, joignit ses troupes à celles de Josaphat pour marcher contre les Moabites, qui furent défaits, ainsi qu'Élisée l'avait annoncé aux deux rois. Élisée, aussi protégé de Dieu que le prophète Élie, ressuscita

(1) An du monde 3120. Avant Jésus-Christ 884. — (2) Même année.

le fils d'une Sunamite qui l'avait logé, et guérit la lèpre d'un général syrien, nommé Naaman, en le faisant toucher par le roi d'Israël. Élisée fit revenir sur l'eau une cognée de fer qu'un paysan avait laissé tomber dans un fleuve. Il découvrit ensuite au roi d'Israël tous les projets du roi de Syrie. Benadad, irrité, envoya un assassin pour tuer le prophète; mais Elisée, à qui Dieu révéla ce secret, fit arrêter et périr cet assassin. Les Syriens furent ensuite vaincus par les Israélites. Le prophète prédit enfin la mort de Benadad et le règne d'Azaël en Syrie : l'événement vérifia bientôt sa prédiction.

Après la mort de Josaphat et de Joram, rois de Juda, nous avons vu qu'Ochozias était monté sur le trône de Jérusalem, et qu'il fut entraîné dans la ruine d'Israël; il faut dire maintenant avec plus de détails comment cet événement eut lieu. Le prophète Elisée, d'après les ordres du Seigneur, avait sacré Jéhu, et lui avait dit : « Dieu vous donne le trône d'Israël; vous exter- » minerez toute la maison d'Achab; vous vengerez le nom du Seigneur et ses » prophètes par la mort de Jézabel. »

Jéhu ayant communiqué cet ordre du Seigneur aux officiers de l'armée, ils entrèrent avec lui dans une conjuration contre Joram. Ce prince, comme nous l'avons dit, ayant été blessé par les Syriens, s'était arrêté à Samarie pour se faire panser de ses blessures. Jéhu avec sa troupe vint cerner la ville. Les rois d'Israël et de Juda, Joram et Ochozias, allèrent au-devant de lui pour lui proposer la paix; mais Jéhu banda son arc, et de sa flèche perça le cœur de Joram. Par son ordre, on jeta le corps de ce prince dans le champ de Naboth. Ochozias voulut fuir; mais il fut atteint et massacré. Jéhu entra dans la ville. Jézabel, vêtue superbement et fardée avec art, était à la fenêtre du palais; elle adressa des paroles insultantes à Jéhu, qui la fit précipiter du balcon. La tête de cette reine idolâtre se brisa sur la pierre, et les chiens dévorèrent son corps(1). Le cruel Jéhu fit ensuite couper la tête aux soixante-dix fils d'Achab, à ses prêtres, à ses partisans et tua aussi les frères d'Ochozias.

Jéhu, s'étant emparé du trône, ordonna une fête solennelle en l'honneur de Baal. Tous les adorateurs de ce faux dieu y accoururent; et, lorsqu'ils furent rassemblés dans le temple, il les fit massacrer au pied de leur idole, qu'il brûla.

(1) Même année.

CHAPITRE XIII.

Avénement de Joas. — Mort d'Athalie. — Égarement de Joas. — Sa mort. — Règne d'Amazias, fils de Joas. — Prise de Jérusalem par Joas, roi d'Israël. — Mort d'Amazias. — Règne de son fils Osias ou Azarias. — Sa maladie et sa mort. — Règne de Joachas. — Règne de son fils Joas. — Mort du prophète Élisée. — Mort de Joas. — Règne de son fils Jéroboam. — Règne de Zacharie, fils de Jéroboam. — Ses successeurs. — Sellum. — Manahé. — Phacéia. — Phacée. — Oséa. — Joathan. — Achaz. — Règne glorieux d'Ézéchias. — Célébration de la Pâque. — Défaite des Assyriens. — Mort d'Ézéchias. — Règne de Manassé. — Règne d'Ammon.

ATHALIE, JOAS, AMAZIAS, OSIAS, JOATHAN, ACHAZ, ÉZÉCHIAS, MANASSÉ, AMMON, ROIS DE JUDA.

JÉHU, JOACHAS, JOAS, JÉROBOAM II, ZACHARIE, SELLUM, MANAHÉ, PHACÉIA, PHACÉE, OSÉA, ROIS D'ISRAEL.

Le roi d'Israël avait ainsi détruit dans ses États le culte de Baal ; mais on continua d'y adorer les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Cependant le Seigneur, satisfait de la conduite de Jéhu, lui promit que ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël, jusqu'à la quatrième génération : son règne dura vingt-huit ans. La fin en fut troublée d'abord par ses égarements, et ensuite par les victoires du roi de Syrie, Azaël, qui ravagea tout le royaume. Jéhu mourut à Samarie, et son fils Joachas le remplaça.

Athalie régnait depuis sept ans sur Juda. Le grand prêtre Joïada, instruit de la haine que sa tyrannie inspirait au peuple, rassembla des soldats dans le temple, arma les lévites, et proclama le roi Joas (1). Athalie, informée de cet événement par le tumulte qu'il excitait dans la ville, courut elle-même au temple, croyant n'avoir à apaiser qu'une émeute. Elle entre, voit le roi assis sur son trône, et entouré de prêtres, de grands et de soldats. Elle reconnaît son fils, victime échappée à son poignard. La joie et les cris du peuple lui annoncent son arrêt ; elle déchire ses vêtements et s'écrie : « Trahison ! trahison ! » Joïada ordonne qu'on l'entraîne hors du temple ; une mort violente termina son règne et ses crimes.

(1) An du monde 3126. Avant Jésus-Christ 878.

Le peuple se précipite dans le temple de Baal, renverse ses autels, brise ses images, massacre le grand prêtre Mathan sur les débris de son idole, et Joas est porté en triomphe dans son palais. Il avait sept ans lorsque son règne commença. Dirigé par les conseils du grand prêtre Joïada, il gouverna sagement pendant plusieurs années; il fit exécuter les lois, et Juda jouit d'une profonde paix. Mais cette félicité disparut avec le grand prêtre, qui mourut âgé de cent trente ans.

Joas, livré à ses courtisans, leur prodigua les trésors que la piété du peuple avait amassés dans le dessein de réparer et d'enrichir le temple du Seigneur. La flatterie corrompit son cœur ; il quitta le culte de Dieu qui s'opposait à ses passions, et se livra à toutes les débauches que lui permettait l'idolâtrie. Le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada, voulant l'arrêter dans ses désordres, Joas oublia qu'il devait la vie et le trône à son père, et le fit périr, parce qu'il osait lui présenter la vérité. Son ingratitude fut bientôt punie. Les Syriens entrèrent dans le royaume, massacrèrent les grands, pillèrent Jérusalem, et emportèrent à Damas un riche butin.

Cependant l'armée du roi de Syrie était peu nombreuse. Les forces de Juda, plus considérables, auraient repoussé facilement l'ennemi, si Joas avait su s'en servir. Le peuple irrité se souleva contre lui et le tua. Il avait régné quarante ans.

Amazias son fils monta sur le trône (1). Il ordonna un dénombrement par lequel on vit que le peuple de Juda pouvait fournir trois cent mille combattants. Amazias remit les lois en vigueur et rétablit la discipline dans l'armée. Les Iduméens lui déclarèrent la guerre; le roi les battit dans la vallée de Salines, et leur fit dix mille prisonniers, qu'on massacra.

Amazias s'était emparé des idoles des Iduméens. Il quitta le dieu des vainqueurs pour les dieux des vaincus, et méprisa les représentations des prophètes qui lui annonçaient la colère et la vengeance du Seigneur. Enorgueilli par sa victoire, il voulut attaquer Joas qui régnait alors sur Israël. Les deux armées se rencontrèrent à Betzamez; Juda plia devant Israël; Amazias fut fait prisonnier; Joas s'empara de Jérusalem, en abattit les murailles, et emporta à Samarie les trésors du temple et du palais.

Amazias régna encore quelques années à Jérusalem, sans vertus et sans gloire. Une conjuration le fit périr comme son père, et on l'enterra avec ses ancêtres dans la ville de David (2).

Osias, son fils, avait dix-sept ans lorsqu'il monta sur le trône. L'Écriture le nomme aussi Azarias. Son activité répara les fautes de ses prédécesseurs. Il fut religieux, juste et brave; il s'occupa de l'agriculture, planta des vignes, multiplia les troupeaux, creusa des citernes dans le désert, y plaça des tours, d'où l'on surveillait les courses des Arabes. Il releva les murs de Jérusalem, la mit en état de défense, y rassembla des machines de guerre. Dieu le rendit vain-

(1) An du monde 3165. Avant Jésus-Christ 839. -- (2) An du monde 3194. Avant Jésus-Christ 810.

queur des Philistins et des Ammonites, qu'il assujettit à lui payer des tributs, et la réputation de ses armes s'étendit jusqu'en Égypte. Il entretenait une armée de trois cent sept mille cinq cents hommes ; les braves qu'il avait distingués et récompensés montaient à deux mille six cents. Jéhiel, Maazias et Hannanias commandaient ses troupes. A la fin de son règne, il ne fut pas à l'abri de l'ivresse du pouvoir. Il voulut s'emparer des fonctions sacerdotales, et sacrifier lui-même dans le temple. Les prêtres se soulevèrent, le chassèrent de la maison du Seigneur, qui le punit et le frappa de la lèpre ; elle dura jusqu'au jour de sa mort; on lui interdit même l'entrée de son palais. On l'enferma dans une maison particulière (1). Joathan, son fils, prit le gouvernement de ses États; peu de temps après Osias mourut. Comme il était lépreux, on ne l'enterra pas dans le tombeau des rois. Son règne avait duré cinquante-deux ans.

Tandis que tous ces événements se passaient dans le royaume de Juda, le trône d'Israël avait été occupé par plusieurs rois. Joachas, fils de Jéhu, régna dix-sept ans. Il se livra au culte des idoles : abandonné par le Seigneur, il fut vaincu par Azaël, roi de Syrie, et par Benadad, son successeur.

Après plusieurs années d'oppression, Dieu exauça la prière des Israélites, et les délivra de la domination des Syriens. Mais leur perte avait été si considérable, que l'armée se trouva réduite à dix mille hommes de pied, cinquante cavaliers et dix chariots. Joachas, malgré ses malheurs, mourut avec la réputation d'un roi courageux.

Joas, son fils, lui succéda; il hérita de sa vaillance et de son impiété. La défaite d'Amazias, roi de Juda, la prise et le pillage de Jérusalem dont nous avons déjà parlé, furent les événements les plus importants du règne de Joas. Le prophète Élisée terminait alors sa carrière. Le roi d'Israël vint le voir dans sa dernière maladie, et lui dit en pleurant : « Je perds en vous le char glorieux qui » conduisait Israël. » Élisée lui répondit : « Apportez-moi un arc et des flèches. » Lorsque le prophète les eut dans les mains, il les remit dans celles du roi, et lui fit tirer une flèche par la fenêtre qui regardait l'orient; en même temps Élisée prononça ces paroles : « Cette flèche que vous venez de tirer est la flèche du » salut du Seigneur. C'est une flèche contre la Syrie; elle vous annonce que vous » serez le vainqueur des Syriens. Frappez à présent la terre avec vos flèches. » Le roi frappa trois fois, et s'arrêta. L'homme de Dieu, irrité, lui dit : « Si vous » aviez frappé la terre six ou sept fois, vous auriez exterminé entièrement le roi » de Syrie; mais il est décidé à présent que vous ne le battrez que trois fois. »

Élisée mourut (2). Quelque temps après sa mort, des voleurs jetèrent dans son sépulcre un homme qu'ils avaient tué. Le corps de cet homme ayant touché les os du prophète, il ressuscita.

La prédiction d'Élisée s'accomplit bientôt. Joas battit les Syriens, et leur reprit toutes les villes dont ils s'étaient emparés. Après avoir régné seize ans, il mourut à Samarie. Jéroboam, son fils, prit le sceptre, la quinzième année du

(1) An du monde 3246. Avant Jésus-Christ 758. — (2) An du monde 3126. Avant Jésus-Christ 878.

règne d'Amazias, roi de Juda. Il laissa subsister le culte des veaux d'or; mais Dieu, qui ne voulait pas la ruine d'Israël, protégea le courage de Jéroboam. Il remporta de grandes et nombreuses victoires, reconquit Damas et Émath. Il régna quarante et un ans, et laissa le trône à son fils Zacharie. Celui-ci ne garda le sceptre que pendant six mois : il ne sut ni respecter Dieu, ni contenir ses sujets. L'un d'eux, nommé Sellum, conspira contre lui, le tua, et régna à sa place : ce qui vérifia la prédiction faite à Jéhu, dont les enfants ne devaient garder le trône d'Israël que jusqu'à la quatrième génération. Sellum jouit un mois de son crime, et fut tué à Samarie par Manahé, qui gouverna dix ans les Israélites. Manahé, impie et cruel, fit égorger tous les habitants de Thapsa, qui avaient refusé de lui ouvrir leurs portes. Phul, roi des Assyriens, reçut de Manahé mille talents d'argent pour l'affermir sur son trône. Ainsi, Israël fut accablé d'impôts, et le peuple se vit taxé pour payer l'étranger qui l'enchaînait sous le pouvoir d'un tyran. Manahé s'endormit avec ses pères, et laissa le trône à son fils Phacéia, dans la cinquantième année du règne d'Azarias, roi de Juda.

Phacéia régna deux ans sans gloire et sans religion. Phacée, général de ses troupes, le tua, usurpa le trône, et gouverna les Israélites pendant vingt ans (1).

Ce fut pendant son règne que Théglatphalazar, roi des Assyriens, s'empara de la Galilée et de tout le pays de Nephthali, et transporta la plus grande partie des Israélites en Assyrie.

Oséa profita du mécontentement du peuple contre Phacée, le tua, et s'empara de son sceptre usurpé. Oséa ne régna que neuf ans, dans le même temps où Achas gouvernait Juda. Son règne devint la honte et la ruine d'Israël. Livré à l'idolâtrie, et incapable de défendre son trône, il se soumit à Salmanazar, roi des Assyriens, et se rendit son tributaire. Mais Salmanazar, ayant appris qu'Oséa, aussi perfide que lâche, armait secrètement pour s'affranchir du tribut, marcha contre lui, l'enferma dans Samarie, et s'empara de cette ville après un siége de trois ans. Maître de tout le royaume, il transféra le reste des Israélites au pays des Assyriens, et leur assigna pour demeure deux villes dans la Médie, Hala et Abor, près du fleuve de Gozan. Il fit ensuite venir des habitants de Babylone pour peupler le royaume d'Israël, et occuper Samarie et les autres villes.

Telle fut, dit l'Écriture, la punition des tribus d'Israël, qui, depuis le règne de Jéroboam, s'étaient séparées de la maison de David. Elles violèrent les commandements de Dieu, méprisèrent les remontrances de ses prophètes, coururent après les vanités et le mensonge, adorèrent des veaux d'airain et d'autres idoles, et se livrèrent à toutes sortes de désordres et d'impiétés jusqu'au moment où le Seigneur rejeta enfin Israël de devant sa face, comme il l'avait prédit par tous les prophètes, et l'exila en Assyrie, où les dix tribus restèrent en captivité.

Revenons à l'histoire de Juda. Joathan avait vingt-cinq ans lorsqu'il succéda à son père Osias; il gouverna seize ans dans Jérusalem. Héritier des vertus de

(1) An du monde 3265. Avant Jésus Christ 739.

son père, juste et pieux, ce fut lui qui bâtit la grande porte du temple, et construisit plusieurs forteresses dans le royaume. Les Ammonites l'attaquèrent; il les battit et leur fit payer de fortes contributions. Son règne fut heureux et glorieux. Il mourut à Jérusalem. Achaz, son fils, lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans (1). Infidèle au Seigneur, il imita la superstition des nations étrangères, sacrifia sur les hauts lieux, adora les statues de Baal. Dieu favorisa les armes du roi de Syrie, qui le défit, pilla ses États, et emporta un grand butin à Damas. Phacée, roi d'Israël, profita de ses malheurs, l'attaqua, et lui tua cent vingt mille hommes. Les Israélites emmenèrent, prisonniers à Samarie, deux cent mille habitants de Juda, et tuèrent Maazias, fils d'Achaz, ainsi que deux grands officiers de sa maison.

Un prophète du Seigneur, nommé Obed, sortit de Samarie, alla au-devant de l'armée israélite (2), et lui reprocha son inhumanité contre ses frères de Juda; il lui défendit de prolonger leur captivité et de les faire entrer dans Samarie. Les Israélites, touchés par ses reproches, renvoyèrent à Jérusalem les prisonniers, après leur avoir donné les vêtements et les secours dont ils avaient besoin.

Dans le même temps Achaz fut attaqué par les Arabes et par les Philistins, qui ravagèrent ses États. Il implora en vain le secours du roi d'Assyrie. Ce monarque reçut ses présents, méprisa son alliance, pilla son royaume, et ne consentit à se retirer qu'après avoir épuisé ses trésors.

Tous ces malheurs accablèrent le roi de Juda, dit l'Écriture, parce que le Seigneur voulut l'humilier pour avoir méprisé sa loi.

Mais ces châtiments, au lieu de porter Achaz au repentir, augmentèrent sa superstition; et il ajouta à ses idoles toutes celles qu'adoraient les ennemis qui l'avaient vaincu. Après avoir régné seize ans il mourut, et le peuple ne le trouva pas digne d'être enfermé dans les tombeaux de ses pères.

Ézéchias son fils monta sur le trône (3). Son premier soin fut de rétablir le culte du Seigneur. Il rassembla les lévites, leur ordonna de purifier le temple, et y fit ensuite un sacrifice solennel, auquel il invita tous les habitants d'Israël et de Juda, en les suppliant de ne point endurcir leurs cœurs, à l'exemple de leurs pères, et de revenir au vrai Dieu, dont ils avaient si souvent éprouvé les bienfaits et la vengeance.

Un grand concours de peuple, d'après ses ordres, s'assembla à Jérusalem; et pendant sept jours on y célébra la Pâque avec une grande solennité. Cette fête fut même continuée sept autres jours, d'après la demande du peuple, qui, se répandant ensuite dans tout le pays, brisa les idoles, abattit les bois profanes, ruina les hauts lieux, et renversa les autels des dieux étrangers.

Peu de temps après, Sennachérib, roi d'Assyrie, fit une grande irruption en Judée (4). Ézéchias se prépara avec sagesse et courage à le repousser. Il répara

(1) An du monde 3261. Avant Jésus-Christ 743. — (2) An du monde 3263. Avant Jésus-Christ 741. — (3) An du monde 3277. Avant Jésus-Christ 727. — (4) An du monde 3291. Avant Jésus-Christ 713.

les forteresses, rassembla des troupes, forma des magasins, ordonna de boucher les puits et les fontaines pour priver d'eau les ennemis, et encouragea le peuple par son activité et son exemple.

Sennachérib essaya de diviser les Juifs, de les effrayer et de les ramener au culte des idoles, en leur rappelant le peu de secours qu'ils avaient reçu de leur Dieu contre les dieux d'Assyrie. Ézéchias, et le prophète Isaïe, qui l'accompagnait, opposèrent leurs prières à ses blasphèmes. Bientôt, dit l'Ecriture, le Seigneur envoya un ange qui tua tout ce qu'il y avait d'hommes forts et portant les armes dans l'armée des Assyriens, et le chef même qui la commandait; de sorte que Sennachérib retourna ignominieusement à Babylone, où il fut assassiné par ses enfants dans le temple de ses faux dieux.

Cette victoire rétablit la tranquillité dans Juda, et répandit même dans les pays voisins une telle crainte du Seigneur, que plusieurs princes étrangers envoyèrent des victimes au temple de Jérusalem et des présents au roi Ezéchias.

Ce prince éprouva un peu d'orgueil pour tant de prospérités; il montrait avec complaisance ses trésors aux ambassadeurs étrangers. Isaïe lui reprocha cette vanité, et lui annonça qu'un jour toutes ses richesses seraient portées à Babylone, et que ses propres enfants y vivraient dans l'esclavage. Le roi s'humilia; Dieu promit que sa vengeance ne commencerait qu'après son règne.

Ezéchias, attaqué d'une maladie mortelle, invoqua le Seigneur (1). Le prophète Isaïe, en lui annonçant sa guérison, lui prouva, par un signe miraculeux, qu'il ne la devait qu'au Très-Haut. Le roi dit à Isaïe de reculer l'ombre du soleil de dix degrés : ce qui fut fait à l'instant, ainsi que le rapportent les livres saints.

Après avoir illustré son règne par ses triomphes, Ezéchias fit le bonheur de ses sujets par ses économies et par sa sagesse. De nouvelles villes furent bâties; la population des anciennes augmenta; de nombreux magasins mirent le peuple à l'abri de toute disette; le trésor s'enrichit des épargnes du prince et des tributs de l'étranger, et le roi termina pieusement sa vie glorieuse. Il avait régné vingt-neuf ans à Jérusalem. On le mit dans un tombeau plus élevé que celui des rois ses prédécesseurs. Tous les habitants de Juda célébrèrent ses funérailles, et payèrent à sa mémoire un juste tribut de larmes et de regrets.

Manassé, âgé de douze ans, succéda à son père Ezéchias; son règne dura cinquante-cinq ans. Il détruisit tout ce qu'avait fait son prédécesseur, et rétablit tout ce qu'il avait détruit. Partout on dressa des autels aux idoles, partout on dédaigna la voix de Dieu. Manassé prodigua des richesses à ses flatteurs, et fit couler le sang innocent. Isaïe, respectable par sa vieillesse et sa sainteté, paya de sa tête le courage de dire la vérité à un tyran. Aussi inhabile à combattre qu'à régner, il fut battu par les Assyriens et emmené captif à Babylone.

Ses yeux s'ouvrirent dans la prison; et, lorsque le vainqueur lui permit de revenir dans ses Etats, il employa tous ses soins à rétablir le culte et l'obser-

(1) An du monde 3294. Avant Jésus-Christ 710.

vation des lois divines. Il consacra la dernière moitié de sa vie à réparer les fautes de la première. On l'enterra à Jérusalem dans son jardin. Il fut remplacé par son fils Ammon (1), qui commit les mêmes crimes que lui sans imiter son repentir. Ses serviteurs conspirèrent contre lui, et le tuèrent. Le peuple punit ses assassins, et fit monter sur le trône Josias son fils.

CHAPITRE XIV.

Règne de Josias. — Découverte d'un livre de Moïse. — Défaite et mort de Josias. — Lamentations de Jérémie. — Règne et déposition de Joachas. — Règne de Joachim. — Règne de son fils. — Règne de Sédécias. — Invasion de Nabuchodonosor. — Désastre et massacre dans Jérusalem.

JOSIAS, JOACHAS, JOACHIM, SÉDÉCIAS, ROIS DE JUDA.

Josias, âgé de huit ans, employa ses premières années à étudier la religion et la loi. Dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il fit détruire et brûler les idoles et donna ordre à Saphan, son secrétaire, et à Maachas, gouverneur de la ville, de réparer le temple du Seigneur, et d'y mettre les soins les plus diligents et la plus grande magnificence. Tous les habitants du pays, et ce qui restait d'Israélites, contribuèrent aux frais de cet ouvrage.

En transportant d'un lieu à un autre le trésor qui était dans le temple, le grand-pontife Helcias découvrit un livre de la loi (2) de Dieu ecrit par Moïse; il le donna à Saphan, qui le remit au roi. Josias, après l'avoir lu, déchira ses vêtements, et ordonna des prières publiques, avertissant le peuple que les prédictions trouvées dans le livre menaçaient Juda et Israël de prochaines vengeances de la colère divine pour les punir de n'avoir pas accompli ce qui était écrit. Olda, prophétesse, vint alors déclarer au nom du Seigneur que sa fureur ne s'apaiserait point, que toutes les malédictions écrites dans le livre s'accompliraient, mais que le roi, ayant trouvé grâce devant Dieu par sa piété, ne verrait point, pendant sa vie, les maux qui devaient tomber sur cette ville et sur ses habitants. Josias fit lire devant le peuple le livre de Moïse, fit célébrer

(1) An du monde 3361. Avant Jésus-Christ 643. — (2) An du monde 3363. Avant Jésus-Christ 641.

solennellement la Pâque, et tout le peuple chercha par des prières et par des sacrifices à expier ses crimes et à fléchir le Seigneur. Jamais, dit la Bible, il n'y eut de fête semblable dans Israël, depuis le prophète Samuël.

Tout le règne de Josias fut consacré à la vertu et à la piété. Dans la trente et unième année de ce règne, Néchao, roi d'Egypte, s'avançait sur l'Euphrate. Josias voulut s'opposer à sa marche, et lui livra bataille dans les champs de Mageddo (1). Il fut vaincu, blessé et transporté à Jérusalem, où il mourut. Tout le peuple le pleura, et particulièrement le prophète Jérémie, dont les lamentations éloquentes se chantaient encore longtemps après la captivité. Joachas, fils de Josias, prit d'abord possession du trône; mais le roi d'Égypte, poursuivant ses avantages, s'empara en trois mois de la Judée, entra dans Jérusalem, soumit le pays à lui payer cent talents en argent et en or, déposa le roi, qu'il emmena en Égypte, et donna le sceptre à Éliachim, frère de Joachas, qu'il appela Joachim.

Celui-ci régna onze ans, et gouverna sans sagesse et sans pitié : il fut vaincu par Nabuchodonosor, roi de Chaldée, qui l'emmena, chargé de chaînes, à Babylone (2).

Joachim, son fils, le remplaça, commit les mêmes fautes et éprouva le même sort. Nabuchodonosor le fit aussi prisonnier, emporta les trésors de Jérusalem, et mit sur le trône Sédécias, oncle de Joachim (3).

Sédécias ne profita pas de ces fatales leçons : les onze années de son règne furent signalées par toutes sortes de désordres et d'égarements. Les princes, les grands, les prêtres même, profanèrent la maison du Seigneur et se livrèrent à toutes les abominations des gentils. L'armée était sans discipline, les finances sans ordre, les lois sans vigueur; on méprisait les avertissements des prophètes; enfin Sédécias, sans prudence comme sans force, se révolta contre Nabuchodonosor, auquel il avait juré fidélité. Le roi des Chaldéens s'empara de nouveau du royaume de Juda. Il livra Jérusalem au pillage; il fit égorger les vieillards, les femmes et les enfants jusque dans le sanctuaire; toutes les richesses des Hébreux furent transportées à Babylone. Sédécias vit massacrer devant lui ses deux enfants; on lui arracha les yeux, et, chargé de chaînes, on le traîna en Assyrie. Le peu d'Israélites qui échappèrent à la mort furent condamnés à l'exil et à l'esclavage : on mit le feu au temple du Seigneur (4), on ruina les murs et les tours de Jérusalem; on y détruisit tout ce qu'il y avait d'utile et de précieux. Ainsi s'accomplit la parole divine, prononcée par la bouche de Jérémie : « La terre célébrera ces jours du sabbat; car, dit l'Ecriture, la » terre fut dans un sabbat continuel tout le temps de sa désolation, jusqu'à ce » que les soixante-dix ans fussent accomplis; » et la captivité des Juifs dura jusqu'au règne de Cyrus.

(1) An du monde 3394. Avant Jésus-Christ 610. — (2) An du monde 3398. Avant Jésus-606. — (3) An du monde 3405. Avant Jésus-Christ 599. — (4) An du monde 3417. Avant Jésus-Christ 587.

CHAPITRE XV.

Captivité des Juifs sous Godolias. — Mort de Godolias, tué par Ismaël. — Reconstruction du temple de Jérusalem par un édit de Cyrus. — Gouvernement de Zorobabel. — Arrivée d'Esdras à Jérusalem. — Lecture publique du livre de la loi. — Délivrance des Juifs.

GODOLIAS, ZOROBABEL, ESDRAS.

Nabuchodonosor n'avait laissé en Judée que les plus pauvres des Hébreux, et en nombre seulement nécessaire pour que les terres ne fussent pas sans culture. Il chargea un Juif, nommé Godolias, du commandement du pays. Quelques Israélites, qui habitaient au delà du Jourdain, vinrent le rejoindre à Masphath avec tous leurs serviteurs; mais ils n'osaient y rester, craignant la mort ou la captivité. Godolias leur assura par serment que, s'ils servaient fidèlement les Chaldéens, ils pourraient vivre en paix dans le pays. En effet, ils y demeurèrent sept mois tranquilles. Mais l'indocilité des Hébreux n'était pas corrigée par tant de malheurs; ils ne surent pas, dans l'excès même de leur infortune, conserver l'union, qui seule pouvait sauver leurs débris. Ismaël, de la race royale, devint jaloux de Godolias. Il arma ses serviteurs contre lui, le tua et massacra les Chaldéens qui le défendaient. Quand leur fureur fut satisfaite, la frayeur les saisit. Redoutant la vengeance de Nabuchodonosor, ils sortirent tous de la Judée avec leurs officiers et tout ce qui restait du peuple, et s'en allèrent en Égypte.

Les enfants d'Israël et de Juda vécurent trente-sept ans dispersés dans les États du roi de Babylone, exposés à tous les mauvais traitements et à tous les outrages que leur attiraient la haine et le mépris de Nabuchodonosor. Mais, après la mort de ce prince, leurs malheurs commencèrent à s'adoucir; et Évilmérodach, la première année de son règne, tira de prison le roi Joachim, le logea dans son palais, l'admit à sa table, lui assigna des revenus, et le traita avec plus d'honneurs que les autres rois étrangers qui venaient à sa cour (1).

Enfin Cyrus régna. Ce grand monarque éleva son âme jusqu'à l'idée du vrai

(1) An du monde 3442. Avant Jésus-Christ 562.

Dieu. Il voulut protéger le seul peuple qui l'adorait et ordonna qu'on rebâtît son temple à Jérusalem (1). Nous allons faire connaître son édit tel que l'Écriture le rapporte : « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu » du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui » bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée. Qui d'entre » vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui ; qu'il aille à Jérusalem, » qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur, le Dieu d'Israël. Ce » Dieu, qui est à Jérusalem, est le vrai Dieu. Et que tous les autres, en quelque » lieu qu'ils habitent, les assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, » soit de tous les autres biens et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offriront » volontairement pour le temple de Dieu, qui est à Jérusalem. »

Conformément à cet édit, les chefs des familles de Juda et de Benjamin et les lévites se préparèrent à retourner à Jérusalem. Ils recueillirent les dons des Hébreux, et Cyrus leur remit tous les vases que Nabuchodonosor avait emportés; Sassabar, prince de Juda, les reçut en compte, et en fut dépositaire.

Ils revinrent donc en Judée, sous la conduite de Zorobabel, au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante personnes, emmenant avec eux sept mille trois cents serviteurs, sept cent trente-six chevaux, deux cent quarante-cinq mulets, quatre cent trente-cinq chameaux et six mille sept cent vingt ânes.

Zorobabel s'empressa de relever l'autel des holocaustes et de poser les fondements du temple. Ce travail excitait la joie des jeunes Hébreux, tandis que les anciens répandaient des larmes à la vue des ruines du temple de Salomon. L'évidence de l'intérêt commun ne frappe jamais l'aveugle esprit de parti ; la haine de Samarie contre Jérusalem survivait à leur destruction commune. Les Israélites, jaloux de la résurrection de Juda et du rétablissement du temple, employèrent toutes sortes d'intrigues pour en empêcher la réédification. Pendant le règne de Cyrus, ils ne firent que retarder ses travaux ; mais, lorsque Artaxerce fut sur le trône, ils renouvelèrent contre les Juifs une accusation qu'ils avaient déjà adressée à Cambyse, fils de Cyrus. Ils persuadèrent à ce prince que s'il laissait rebâtir Jérusalem, ses habitants rebelles ne paieraient plus d'impôts et se rendraient indépendants. Artaxerce, trompé par ces dénonciations, défendit de continuer les travaux commencés. Cette suspension dura jusqu'au règne de Darius. Ce prince, plus éclairé, imita l'exemple de Cyrus; il ordonna d'achever le temple, fournit ce qui était nécessaire à sa construction ; de sorte que ce grand ouvrage se termina en quatre années. Darius voulut que la religion fût rétablie comme le temple ; il envoya à Jérusalem le prêtre Esdras, descendant d'Aaron, que suivirent un grand nombre de Juifs. A son arrivée, Esdras fit de longs reproches aux habitants de Jérusalem sur les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Il rassembla le peuple, lut devant lui le livre de la loi, et lui en fit jurer l'observation. Il ordonna ensuite

(1) An du monde 3468. Avant Jésus-Christ 536.

la célébration de la Pâque; enfin il persuada aux Juifs d'expier leurs fautes par leur repentir et par le renvoi des femmes idolâtres.

La ville était bâtie, le temple relevé; Zorobabel et Esdras avaient rendu aux lois quelque vigueur, et réglé les mœurs en rétablissant la sainteté du mariage; mais les murailles de Jérusalem avaient été détruites, et la ville restait ouverte et exposée aux attaques des Arabes et de tous ceux qui auraient voulu l'insulter.

Il existait dans ce temps, à la cour d'Artaxerce, un Juif nommé Néhémias, cet homme occupait la charge d'échanson du roi. Il profita de sa faveur pour veiller aux intérêts de sa patrie : ayant obtenu les ordres qu'il sollicitait, il vint à Jérusalem, releva ses murs et rétablit ses fortifications (1), malgré les efforts des Samaritains, qui obligèrent les Juifs à tenir à la fois la truelle et l'épée.

C'est à cette époque que les auteurs sacrés attachent la fin de la captivité, dont le commencement remontait au règne de Joachim. Depuis ce temps-là, les Juifs, sans être indépendants, jouirent, sous la protection des rois d'Assyrie, de leurs lois et de leur culte; mais une grande partie d'entre eux resta encore dispersée dans le pays de leur vainqueur.

L'Écriture interrompt ici l'histoire pour raconter la vie pieuse, héroïque, miraculeuse ou prophétique de quelques personnes dont elle a cru l'exemple utile aux progrès de la morale et de la religion. Nous allons en tracer en peu de mots les particularités les plus remarquables.

(1) An du monde 3550. Avant Jésus-Christ 454.

CHAPITRE XVI.

Histoire de Tobie. — Départ de son fils. — Sa rencontre avec l'ange Raphaël. — Son mariage avec Sara. — Son retour chez son père. — Mort de son père.

TOBIE.

An du monde 3286. — Avant Jésus-Christ 718.)

Tobie était un Juif de la tribu de Nephthali. Sage dès son enfance, il ne tomba point comme ses compatriotes dans l'idolâtrie et éleva son fils dans la crainte du Seigneur. Ses vertus ne le mirent pas à l'abri des maux qui fondirent sur Israël. Il fut emmené captif, avec sa femme et son fils, par Salmanazar; mais le roi, par égard pour son mérite, lui donna dix talents en argent, avec la liberté de s'établir dans ses États, partout où il le voudrait. Tobie, plus occupé du malheur de ses compatriotes que de sa fortune, prêta l'argent qu'il possédait à un Juif nommé Gabélus. Salmanazar mourut; Sennachérib son successeur haïssait les Juifs; Tobie les protégeait. Sa charité lui attira le courroux du roi; il fut obligé de se cacher pour éviter la mort. Dépouillé par la persécution, accablé par le poids de la vieillesse, privé de la vue, il tomba dans l'excès du malheur et de la pauvreté, sans perdre son courage fondé sur une pieuse résignation. Se croyant près de mourir, il découvrit à son fils le prêt qu'il avait fait autrefois à Gabélus, et lui ordonna d'aller dans la ville de Ragès pour recouvrer cette somme. Le jeune Tobie rencontra dans sa route un ange sous la forme d'un voyageur, qui lui proposa de lui servir de guide, en lui disant qu'il connaissait Gabélus. Arrivés tous deux aux bords du Tigre, un poisson énorme s'offrit à eux. L'ange le tua et dit à Tobie de le faire rôtir pour leur servir de nourriture, mais d'en mettre à part le foie, le cœur et le fiel. Tobie suivit l'instruction de son guide. Il arriva quelque temps après chez l'un de ses parents, nommé Raguël, qui l'accueillit avec amitié; mais Tobie, par le conseil de son conducteur, ne voulut point profiter de l'hospitalité qu'il lui offrait, avant d'avoir obtenu de lui sa fille Sara en mariage. Raguël le refusa d'abord, craignant qu'il n'éprouvât le sort des sept maris que Sara avait eus successivement, et qui tous avaient été tués par le démon. Tobie, rassuré par son guide, à qui il devait

déjà la vie, insista; Sara lui fut accordée. Il brûla le soir dans sa chambre le foie du poisson qu'il avait gardé. Ce conseil de l'ange eut un plein effet; le démon s'enfuit, et Raguël, qui croyait apprendre à tout moment la mort de son nouveau gendre, fut surpris de le trouver plein de joie et de santé.

Tandis que le jeune Tobie celébrait ses noces, son conducteur se chargea d'aller redemander à Gabélus l'argent prêté, et il revint bientôt rapportant les dix talents. Le jeune Tobie, toujours sous la conduite de l'ange, quitta son beau-père, et partit avec sa femme pour retourner chez lui.

Le saint homme Tobie son père pleurait son absence avec sa mère; accablés tous deux de tristesse et d'infirmités, ils n'espéraient plus le retour de leur enfant et la fin de leurs maux, lorsque le jeune Tobie parut tout à coup, et leur rapporta la richesse, le bonheur et la santé. D'après l'avis de son guide, il frotta les yeux de son père avec le fiel du poisson, et le vieillard aussitôt recouvra la vue. Il voulut donner une partie de son argent au sage conducteur de son fils; mais Raphaël se découvrit alors. Ils reconnurent l'envoyé du Seigneur, et rendirent hommage à Dieu, qui avait ainsi récompensé leur piété et fait cesser leur infortune.

Tobie termina sa carrière à l'âge de cent deux ans. Avant de mourir, il composa un cantique en actions de grâces, dans lequel il prédit la ruine prochaine de Ninive et la gloire future de Jérusalem.

CHAPITRE XVII.



Conquêtes de Nabuchodonosor. — Commandement d'Holopherne. — Défense des Israélites dans Jérusalem. — Siége de Béthulie. — Dévouement de Judith. — Mort d'Holopherne. — Mort de Judith.



JUDITH.

(An du monde 3348. Avant Jésus-Christ 656.)

Après avoir fini l'histoire de Tobie, l'Écriture raconte ainsi celle de Judith.

Le roi d'Assyrie, que les Juifs appellent Nabuchodonosor, ayant vaincu le roi des Mèdes Arphaxad, et pris sa capitale Ecbatane, acquit une grande puissance, et devint redoutable dans tout l'Orient. Son ambition s'accrut avec sa fortune;

il envoya des ambassadeurs en Judée, en Syrie, pour ordonner à ces peuples de reconnaître sa domination. Leur refus excita sa colère, et il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Holopherne, général de ses troupes, se mit à la tête d'une armée de cent trente-deux mille hommes. Il s'empara de Tarsis, de Méloth, parcourut la Mésopotamie, pilla tout le pays de Damas, de Madian, et fit passer au fil de l'épée ceux qui lui résistaient. Tous les peuples se soumirent enfin pour le désarmer. Les Israélites seuls, malgré leur effroi, voulant sauver Jérusalem, leur temple et leur culte, s'emparèrent des défilés des montagnes, fortifièrent leurs villes, y formèrent des magasins, et, par les ordres du grand prêtre Éliachim, s'humilièrent devant Dieu, cherchèrent à le fléchir par le jeûne et par la prière, et couvrirent même d'un cilice l'autel du Seigneur. Holopherne, irrité de leur résistance, voulut savoir quels étaient l'origine, les lois, le culte et la force de ce peuple rebelle. Achior, prince des Ammonites, lui dit que les Juifs venaient de la Chaldée ; qu'ils avaient abandonné les dieux de ce pays pour en adorer un seul qu'ils nommaient le *Dieu du ciel ;* qu'ils avaient été longtemps esclaves en Égypte ; que leur Dieu les avait délivrés de cette servitude ; qu'il leur avait soumis tout le pays de Chanaan ; que leur population était nombreuse et guerrière ; qu'ils étaient vainqueurs tant qu'ils demeuraient fidèles à leur Dieu, et vaincus dès qu'ils péchaient contre lui ; qu'ainsi, avant de les attaquer, il fallait s'informer s'ils n'étaient pas coupables de quelque faute, parce que, s'ils n'avaient pas offensé leur Dieu, il prendrait leur défense, et couvrirait les Assyriens de honte aux yeux de toute la terre.

Holopherne, transporté de fureur de ce que le prince ammonite paraissait croire qu'une si petite nation pût braver la puissance du vainqueur de l'Orient, ordonna que ce prince fût envoyé chez les Juifs, dans la ville de Béthulie, en lui jurant qu'il le convaincrait bientôt de la fausseté de ses prédictions, et qu'il périrait sous ses coups avec ces Israélites dont il vantait insolemment la force et la religion.

Holopherne fit le siége de Béthulie. Sa nombreuse armée entoura la ville, et il s'empara de toutes les fontaines et de l'aqueduc qui lui fournissaient de l'eau. Bientôt les citernes de Béthulie furent à sec, et les habitants, réduits à une telle extrémité, qu'Osias, qui les commandait, convint avec Holopherne d'une suspension d'armes de cinq jours, au bout desquels il se rendrait s'il ne lui arrivait point de secours.

Il y avait alors dans Béthulie une femme nommée Judith, estimée généralement par sa vertu, par sa piété, et remarquable par sa beauté. Elle reprocha à ses compatriotes leur peu de confiance en Dieu, et leur déclara qu'inspirée par lui elle méditait un grand projet pour leur délivrance ; elle ne leur demanda que de prier pour elle pendant qu'elle s'occuperait de l'exécution de son dessein.

Judith, après avoir invoqué le Seigneur, se revêtit d'habits magnifiques, répandit sur son corps des parfums, ajouta de riches bijoux à sa parure, et sortit de la ville pour se rendre dans le camp des Assyriens, accompagnée d'une seule fille qui portait pour elle un peu d'huile, de vin, de farine et des figues.

En arrivant dans le camp ennemi, elle dit aux officiers qui la rencontrèrent qu'elle venait donner au prince Holopherne le moyen de s'emparer de la ville sans perdre un seul homme de son armée. On la conduisit dans la tente du général, aux pieds duquel elle se prosterna. Holopherne, séduit par ses charmes, trompé par ses paroles, s'enflamma pour elle, et crut tout ce qu'elle lui disait. Judith lui persuada que les Juifs seraient abandonnés par le Seigneur, parce qu'ils avaient osé se servir, pour leur usage, de l'huile, du vin et du froment consacrés.

Holopherne lui promit la plus grande fortune, le destin le plus heureux. Elle demeura quatre jours dans son camp; il ne put la décider à manger à sa table, mais elle lui promit d'ailleurs de condescendre en tout à ses désirs.

Holopherne s'enivrait d'amour et de joie. Le soir du quatrième jour étant venu, il se coucha accablé de sommeil par l'excès du vin. Judith, seule avec lui dans sa chambre, se tenait au pied du lit, et adressait à Dieu d'ardentes prières. S'armant enfin de tout son courage, elle saisit un sabre attaché à la colonne du lit, prit Holopherne par les cheveux, lui coupa la tête, l'enferma dans un sac, et sortit du camp avec sa servante.

Les soldats, qui la voyaient passer tous les jours pour aller prier, la laissèrent sortir. Dès qu'elle fut aux portes de la ville, elle appela ceux qui la gardaient, et, montrant la tête d'Holopherne, leur dit: « Dieu a tué cette nuit par » ma main l'ennemi de son peuple; rendez grâces au Seigneur qui vous a délivrés. Suspendez cette tête aux créneaux de vos murailles; dès que le soleil » sera levé, sortez de vos murs pour attirer l'ennemi; l'aspect de cette tête les » épouvantera; ils fuiront, et le Seigneur vous les livrera pour les fouler aux » pieds. » On suivit les conseils de Judith; sa prédiction s'accomplit; les Israélites taillèrent en pièces les Assyriens et s'emparèrent de toutes leurs richesses.

Judith fut comblée de louanges et de gloire dans Israël. On répète encore le cantique qu'elle composa pour chanter son triomphe. Elle mourut à Béthulie, à l'âge de cent cinq ans; le peuple la pleura pendant sept jours, et le jour de sa victoire a été depuis ce temps compté par les Hébreux au nombre de leurs fêtes.





JUDITH ET HOLOPHERNE

CHAPITRE XVIII.

Magnificence d'Assuérus. — Répudiation de la reine Vasthi. — Mariage d'Assuérus et d'Esther. — Orgueil d'Aman. — Sa vengeance. — Courage d'Esther. — Triomphe de Mardochée. — Mort d'Aman.

ESTHER.

(An du monde 3495. — Avant Jésus-Christ 509.)

Une autre femme, aussi célèbre que Judith, illustra encore l'histoire des Juifs. Artaxerce, que l'Écriture nomme Assuérus, régnait en Perse; ses États contenaient cent vingt-sept provinces, et s'étendaient depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie. Suze était la capitale de son empire. La troisième année de son règne, voulant montrer sa grandeur et sa puissance, il rassembla les princes, les grands, et les plus braves de ses officiers, et leur donna un festin magnifique qui dura cent quatre-vingts jours. Ceux qui avaient été invités étaient couchés sur des lits d'or et d'argent, dans de vastes galeries meublées en lin, brillantes d'écarlate, et dont les pavés étaient de porphyre et de marbre; on distribuait des vases et des plats d'or aux convives. Dans d'autres appartements, la reine Vasthi traitait avec la même magnificence les femmes les plus distinguées de l'empire. Le roi, dans la chaleur du vin qu'il avait bu avec excès, s'écartant de l'usage qui défendait aux femmes de se montrer en public, ordonna à des eunuques de faire venir devant lui la reine Vasthi, parée de son diadème, pour faire admirer à tous ses convives son extrême beauté. La reine refusa de s'y rendre. Le roi, irrité de sa résistance, la répudia d'après le conseil de ses ministres, et envoya dans toutes les provinces l'ordre de faire venir à Suze les plus belles filles de tout l'empire, pour choisir parmi elles une épouse.

Dans ce temps, les Juifs vivaient dispersés sur tout le territoire d'Assyrie. Une jeune fille de cette nation, nommée Esther, nièce de Mardochée, fut au nombre des personnes que leur beauté devait faire présenter à Assuérus, suivant les ordres de ce monarque. Sa grâce modeste et l'éclat de ses charmes la firent préférer à ses rivales. Assuérus l'épousa et l'éleva sur son trône à la place de Vasthi. Fidèle au conseil de son oncle, Esther n'avait pas encore appris au roi sa naissance et son origine. Un heureux hasard augmenta bien-

tôt l'estime et la tendresse de son époux. Mardochée découvrit un complot tramé par deux eunuques pour assassiner le roi; il le dit à Esther, qui en informa Assuérus. Ce prince fit inscrire ce fait dans ses annales, avec le nom de l'homme qui venait de lui rendre un si grand service. Quelque temps après, Assuérus éleva au-dessus de tous ses ministres un de ses favoris nommé Aman, amalécite de la race d'Agag. Le superbe Aman jouissait d'un crédit et d'un pouvoir sans bornes; son orgueil égalait sa puissance, et il voulait que tout le monde fléchît le genou devant lui. Le roi eut la faiblesse de l'ordonner. Mardochée, seul, refusa de rendre à un mortel un hommage qu'il ne devait qu'à Dieu. Aman, transporté de fureur, résolut de se venger, non-seulement de Mardochée, mais de toute la nation juive. Il dit à Assuérus : « Il existe dans » vos provinces un peuple, dispersé et indocile, qui méprise nos lois, notre » religion et vos ordres. Cet exemple peut être contagieux : ordonnez-donc » que ce peuple périsse. » Le roi consentit à donner cet ordre cruel, et l'on envoya des courriers dans tout l'empire pour commander aux gouverneurs des provinces de faire massacrer, le treizième jour du mois Addar, tous les Juifs, sans distinction d'âge ni de sexe. Mardochée, ayant appris cette fatale nouvelle, déchira ses vêtements et se couvrit la tête de cendre. Il jetait de grands cris au milieu de la place publique, et faisait éclater la violence de son affliction. La consternation se répandit dans toutes les tribus. Les Juifs, prosternés, adressaient au Ciel leurs prières, leurs larmes et les accents de leur désespoir. Esther, informée de ce malheur, fit venir Mardochée, qui lui annonça la ruine de ses frères, et la supplia de parler au roi et de sauver les Juifs. Elle lui répondit que personne, sans risquer sa vie, ne pouvait parler au roi, à moins d'être appelé par lui : « Vous devez, lui dit Mardochée, braver ce péril. Pouvez-» vous croire, pouvez-vous désirer que votre vie soit seule épargnée, quand » votre nation périt? Si vous restez dans le silence, Dieu trouvera quelque autre » moyen de délivrer son peuple; songez que le Seigneur ne vous a élevée sur » le trône que pour vous faire l'instrument de notre salut. »

Esther se rendit à son avis, et lui demanda seulement d'ordonner à tous les Juifs de jeûner et de l'assister par leurs prières.

La reine, revêtue de ses ornements royaux, s'arrêta à la partie intérieure de l'appartement du roi, vis-à-vis du trône sur lequel il était assis. Assuérus, plus touché de sa beauté que surpris de son audace, étendit vers elle son sceptre d'or; c'était le signe de sa clémence. Il lui dit : « Que voulez-vous? Quand vous » me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » Esther lui répondit qu'elle le suppliait de venir à un festin qu'elle lui avait préparé, d'y inviter Aman, et que là elle lui déclarerait ce qu'elle souhaitait de lui. La fierté d'Aman redoubla lorsqu'il sut qu'il devait être admis à la table de ses maîtres; et, plus irrité encore contre Mardochée, qui refusait toujours de lui rendre hommage, il commanda qu'on dressât une potence pour y pendre ce Juif, tandis qu'il serait au festin du roi.

Cette nuit-là même, Assuérus, ne pouvant dormir, se fit apporter les annales de son règne : il tomba, par hasard, sur l'endroit où la conspiration découverte

par Mardochée était racontée. Le roi demanda à ceux qui l'entouraient quelle récompense avait reçue cet homme pour un si grand service, et apprit avec étonnement qu'on ne lui en avait accordé aucune. Il fit appeler Aman, qui attendait avec impatience un moment favorable pour faire signer l'arrêt de mort de Mardochée. Lorsqu'il parut, Assuérus lui demanda comment on devait traiter l'homme qu'il voudrait combler d'honneurs. Aman, croyant qu'il était question de lui-même, répondit : « Il faut qu'il soit revêtu des habits royaux, monté sur » le cheval du monarque ; qu'il porte le diadème sur sa tête, et que le premier » des princes de la cour marche à pied devant lui, en criant : *C'est ainsi qu'on » rend hommage à celui qu'il plaît au roi d'honorer.* » — « Hâtez-vous donc, répli- » qua Assuérus ; tout ce que vous m'avez conseillé, faites-le pour le Juif Mardo- » chée, et n'oubliez rien de tout ce que vous m'avez dit. »

L'orgueilleux Aman obéit, la rage dans le cœur et la honte sur le front. Ses amis aigrirent sa douleur en lui annonçant qu'il ne pourrait échapper à la vengeance des Juifs.

Le roi se rendit avec Aman au festin de la reine. Après le repas, il la pria de lui dire ce qu'elle désirait. Esther, prosternée, lui répondit : « Si j'ai trouvé » grâce devant vos yeux, je vous demande ma vie et celle de tout mon peuple. » L'esclavage le plus affreux serait préférable à notre sort. Nous devons être » égorgés, exterminés ; cependant je supporterais cette horrible destinée avec » résignation si je ne savais pas que nous sommes victimes d'un ennemi dont » la cruauté retombe sur le roi lui-même, en lui attirant la haine de ses peu- » ples. » Assuérus lui demanda : « Quel est l'homme assez puissant pour faire » tant de mal ? » Esther répliqua : « C'est cet Aman que vous voyez ; c'est là » notre ennemi implacable. » Assuérus, irrité, se leva et entra dans un jardin. Pendant son absence, Aman se jeta aux pieds d'Esther pour la supplier de lui sauver la vie. Mais le roi, étant rentré dans le même moment, crut que cet indigne favori voulait outrager la reine ; il ordonna sa mort, et Aman fut pendu à la même potence préparée pour Mardochée. Esther obtint de son époux, non-seulement la révocation de l'ordre qui devait détruire les Juifs, mais encore la permission de se venger de ceux qui les avaient persécutés, et de s'emparer de leurs dépouilles. On leur designa pour cette vengeance deux jours qui furent depuis célébrés chez les Juifs par des fêtes solennelles. Mardochée devint la seconde personne de l'empire. Esther vécut heureuse ; et Assuérus, en suivant leurs conseils, parvint au comble de la puissance et de la gloire.

Cette histoire d'Esther a été traduite de l'hébreu par saint Jérôme.

CHAPITRE XIX.

Histoire de Job. — Son livre. — Son caractère — Ses malheurs. — Vexations de ses amis. — Sa dernière prospérité.

JOB.

L'histoire de Job succède dans les livres saints à celle d'Esther. On croit cependant que Job vivait dans un temps bien plus reculé, et probablement lorsque les Israélites étaient dans le désert. Plusieurs personnes ont même attribué à Moïse cet ouvrage, où l'on voit en effet briller les idées profondes et morales de ce législateur.

Au reste, nous en dirons ici peu de mots : car, pour en faire sentir le mérite, il faudrait le rapporter en entier, puisque son charme principal consiste non dans la grandeur et la variété des événements, mais dans la beauté des discours, l'élévation des pensées et la pureté des sentiments. Job possédait des qualités bien difficiles à réunir, une grande vertu, d'immenses richesses et une humble patience. Pendant un grand nombre d'années, le Ciel avait comblé tous ses vœux. Puissant, riche, considéré, chef d'une famille nombreuse, il n'employait son opulence et son pouvoir qu'à faire du bien. Son argent secourait le pauvre; son crédit soutenait l'opprimé; sa charité consolait les malheureux; son esprit ne lui servait qu'à répandre la vérité et à faire respecter Dieu et sa loi.

Job, partout chéri et révéré, jouit long temps d'une complète prospérité. L'esprit malin, dit l'Écriture, jaloux d'un si grand bonheur, calomnia ce saint homme devant Dieu, et soutint qu'il ne le servait que pour garder les biens qu'il en avait reçus. Ne pouvant blâmer sa vie, il accusa ses intentions, et assura qu'il changerait de sentiment et de langage si Dieu lui retirait sa protection et ses faveurs.

Le Seigneur pour convaincre Satan d'imposture, lui permit d'affliger cet homme vertueux et de l'accabler par un grand nombre de maux.

Le démon profita de cette permission, et rendit le malheur de Job aussi grand que l'avait été sa félicité. Il fit piller ses richesses par des voleurs : le feu du ciel consuma ses troupeaux et ses granges; tous ses enfants périrent

sous les ruines de sa maison. Ces affreuses calamités n'ébranlèrent point la vertu de Job : il bénit Dieu et prononça ces paroles, qui sont devenues si célèbres : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté. »

Satan ne se découragea point : il frappa cet infortuné d'un ulcère qui lui couvrait tout le corps. Accablé de souffrances, couché sur un fumier, ses plaies étaient rongées par les vers qui s'y formaient. Sa femme, le seul des biens qu'on lui eût laissé, devait être sa consolation ; mais, séduite par l'esprit malin, elle mit le comble à ses tourments. Aigrissant son malheur, au lieu de l'adoucir, elle voulut le révolter contre Dieu et le pousser au blasphème et au désespoir. Job, toujours soumis à la volonté divine et toujours maître de lui-même, se contenta de lui répondre : « Vous parlez comme une » femme insensée. Nous avons reçu, avec reconnaissance, tous nos biens de » la main de Dieu : il faut recevoir de lui tous nos maux avec résignation. »

Le malheureux Job ne pouvait opposer à tous les coups qui fondaient sur lui que la paix de son âme, le témoignage de sa conscience et l'innocence de sa vie passée.

Trois de ses amis qui venaient, disaient-ils, dans l'intention de lui montrer la part qu'ils prenaient à ses peines, voulurent lui enlever cette tranquillité intérieure, le seul bien dont il pût encore jouir. Cette épreuve, la moins forte en apparence, fut peut-être la plus difficile à soutenir.

Ces faux amis, avec un langage plein d'artifice, voulaient persuader au saint homme qu'il avait mérité ses malheurs ; et, lorsqu'il défendait son innocence devant eux, ils lui reprochaient ses plaintes, les taxaient de révolte, et prétendaient qu'il accusait Dieu d'injustice. C'est précisément ce dialogue qu'il faut lire, puisqu'on ne pourrait en faire sentir les beautés qu'en le copiant.

Job, pendant ce combat, où il était si difficile que la patience et la vertu triomphassent de la douleur aigrie et de l'amour-propre blessé, sut toujours se contenir dans les bornes du devoir, justifiant avec fermeté sa conduite et son innocence, ne portant point ses plaintes hors de la mesure que lui permettait sa piété, et témoignant avec franchise son étonnement de la rigueur des arrêts de Dieu, sans prétendre en sonder la profondeur. Il résista avec douceur aux injustes attaques de ses dangereux amis, et s'efforça de leur prouver que Dieu sait et peut également frapper le méchant pour le punir, et l'homme vertueux pour l'éprouver.

La patience de Job fut enfin couronnée par un triomphe éclatant. Dieu lui rendit la santé, le bonheur, d'immenses richesses, et une famille plus nombreuse que celle qu'il avait perdue. Rien ne troubla plus la félicité de Job ; il vécut cent quarante années, et mourut après avoir vu la quatrième génération de ses enfants.



CHAPITRE XX.

Pouvoir des prophètes. — Isaïe, premier prophète. — Jérémie. — Baruch. — Ézéchiel. — Daniel. — Songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel. — Condamnation de Daniel et de ses amis. — Autre songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel. — Prédiction de Daniel à Balthasar sur la main mystérieuse. — Daniel dans la fosse aux lions.

ISAIE, JÉRÉMIE, BARUCH, ÉZÉCHIEL, DANIEL, PROPHÈTES.

La religion des Juifs est inséparablement attachée à leur histoire ; et comme en parlant des autres peuples on doit parler des magistrats, des guerriers, des ministres qui ont paru avec le plus d'éclat et qui ont servi avec le plus d'utilité, de même on doit faire connaître les prophètes, puisque ces hommes, que l'Écriture dit inspirés par Dieu lui-même, eurent la plus grande influence sur les événements. Les Hébreux, en se soumettant à des rois, avaient conservé la loi de Moïse : ainsi leur gouvernement était théocratique. C'était au nom de Dieu qu'on déclarait la guerre, qu'on décidait la paix, et tout devait se faire par ses ordres, dont les prophètes et les pontifes étaient regardés comme les interprètes.

Isaïe, le premier dans l'ordre des prophètes, et prince de la maison royale, vivait sous les règnes d'Osias, de Jonathan, d'Achaz, d'Ézéchias et de Manassé. Aucun homme de son temps ne le surpassait en vertu, en piété, en éloquence. Dieu lui apparut dans toute sa gloire ; il l'avait vu assis sur un trône élevé, environné de chérubins qui chantaient le fameux cantique que l'Eglise répète aujourd'hui. Dans son humilité, il ne croyait pas ses lèvres assez pures pour annoncer aux hommes la parole de Dieu. Comme il priait, un ange saisit un charbon ardent sur l'autel et en toucha sa bouche pour la purifier. Il prédit ce qui devait arriver jusqu'à la fin des temps; il découvrit les choses secrètes avant qu'elles arrivassent (1). C'est de tous les prophètes celui dont les prédictions ont annoncé le plus clairement la naissance et le règne de Jésus-Christ. Il fit des miracles, ajouta plusieurs années à la vie du roi Ezéchias, annonça la ruine de Babylone, celle de Jérusalem, et la conversion des gentils. Il consola

(1) An du monde 3219. Avant Jésus-Christ 785.

ensuite ceux qui pleuraient sur Sion; il reprocha aux peuples leurs égarements, aux rois leurs fautes; il fut courageux et persécuté. Manassé le fit périr; on le scia avec une scie de bois, supplice qui devait rendre sa mort plus horrible. Saint Paul a fait de lui un magnifique éloge.

Jérémie commença à prophétiser sous le règne de Josias (1); sa mission dura quarante-cinq ans, jusqu'à la onzième année du gouvernement de Sédécias.

L'Ecriture rapporte que Dieu lui dit : « Je vous ai connu avant que je vous » eusse formé dans les entrailles de votre mère; je vous ai sanctifié avant que » vous fussiez sorti de son sein, et je vous ai établi mon prophète parmi les » nations. »

Jérémie plein de l'affliction que lui causait la dépravation des Israélites, leur annonça la vengeance de Dieu, prévit leur destruction et partagea leurs malheurs. Ses éloquentes lamentations l'ont rendu célèbre, et sont venues jusqu'à nous. Les princes et les prêtres, irrités de ses reproches et de ses menaces, le persécutèrent et voulurent le faire condamner à mort par le peuple; mais le péril redoubla son courage et son éloquence. Il parla avec tant de fermeté qu'il confondit ses ennemis. Le roi Joachim, qu'il avertit de sa perte prochaine, fit brûler ses prophéties qu'il écrivit ensuite de nouveau, et qu'il publia avec le même zèle pour exécuter les ordres du Seigneur. Sédécias, trompé par les ennemis du prophète, le fit jeter dans une citerne; mais il ordonna ensuite qu'on le lui amenât en secret, et lui promit de lui sauver la vie s'il voulait lui dire la vérité, et lui conseiller ce qu'il devait faire. Jérémie lui annonça au nom de Dieu qu'il vivrait et que Jérusalem serait sauvée s'il consentait à se rendre au roi de Babylone; mais que, s'il prétendait résister, la ville serait prise, livrée aux flammes, et que tous les Hébreux retomberaient dans la servitude. Le roi n'osa pas suivre les avis du prophète, et Jérémie demeura en prison jusqu'au jour de la prise de Jérusalem. Nabuchodonosor le mit en liberté. Après avoir pleuré les malheurs de sa patrie, il prédit la ruine des Iduméens et le rétablissement d'Israël.

Baruch, aussi distingué par ses talents que par sa naissance, fut le disciple de Jérémie, dont il imita le courage et la piété (2). Il fit des efforts continuels pour ramener les Israélites à Dieu, et pour les empêcher de sacrifier aux idoles des Babyloniens. Il lut publiquement ses prophéties devant Jéchonias, fils de Joachim; et l'Ecriture rapporte que le peuple se montra si touché de cette lecture, qu'il passa plusieurs jours dans le jeûne, les larmes et la prière.

Ezéchiel prophétisa pendant vingt-deux ans, dont les onze premiers concoururent avec les onze derniers de Jérémie. Il était de la race sacerdotale, et

(1) An du monde 3375. Avant Jésus-Christ 629. — (2) An du monde 3420. Avant Jésus-Christ 584.

fut un des premiers captifs qu'on transporta à Babylone avec Jéchonias. Il eut des visions très-mystérieuses qu'on trouva si obscures, qu'il était autrefois défendu à tous les Juifs de les lire avant l'âge de trente ans. On a beaucoup et vainement disserté pour expliquer ce que signifiaient les quatre animaux qu'il avait vus dans le ciel, les roues mystérieuses qui les suivaient, et le firmament de cristal qui soutenait le trône de Dieu. Il reçut du Seigneur un livre qu'il mangea, et qui devint, dit l'Écriture, « doux à sa bouche comme miel. » Ses prophéties sont, comme toutes les autres, remplies de menaces contre les Juifs, auxquels il annonce tous les fléaux qui doivent punir leurs péchés; il composa plusieurs paraboles, dans lesquelles il compare Jérusalem et Samarie à des femmes corrompues et à des vases impurs, gâtant tout ce qu'on y renfermait. De toutes les visions du prophète Ezéchiel, une des plus fameuses est celle où l'esprit de Dieu le transporta dans une vaste campagne remplie d'une quantité immense d'os de morts desséchés depuis longtemps (1). D'après l'ordre du Seigneur, il commanda à tous ces os de rentrer dans leurs places naturelles. Rien ne résiste au pouvoir du Très-Haut; l'exécution de son commandement se fit avec un effroyable bruit, tous ces os se réunirent; les nerfs, la chair et la peau les couvrirent ensuite, et formèrent des corps parfaits auxquels il ne manquait plus que la vie. Le prophète, par un nouvel ordre de Dieu, ayant attiré des quatre parties du monde le même esprit qui anima autrefois le premier homme, ces corps se levèrent tout à coup vivants. C'est ainsi que Dieu traça aux regards d'Ezéchiel l'image de la résurrection qui doit un jour avoir lieu.

Daniel. Ce prophète était de la race des princes de Juda (2); emmené très-jeune à Babylone par Nabuchodonosor, il fut attaché au service du roi ainsi qu'Ananie, Misaël et Azarie, trois jeunes Juifs de familles distinguées. Leur piété dans un âge si tendre résista aux séductions des idolâtres, et aucune autorité ne put leur faire rompre les jeûnes prescrits par la loi.

Nabuchodonosor fit dans ce temps un songe qui l'effraya. Il avait vu une statue colossale, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds du même métal mêlé d'argile. Une pierre tombée d'une montagne, sans être poussée par la main d'aucun homme, était venue frapper la statue, et l'avait réduite en poudre. Aucun des devins ne pouvant expliquer ce rêve, le roi ordonna leur mort.

Daniel demanda qu'on suspendît l'exécution de cet arrêt; il invoqua Dieu, se présenta au roi, lui raconta mot à mot son songe, et lui apprit que la tête d'or de la statue représentait son empire qui serait détruit et remplacé par un autre d'argent et moins puissant que le sien; qu'ensuite il en viendrait un troisième d'airain et enfin un quatrième qui serait de fer, et qui briserait tout.

Cette prédiction donna un grand crédit à Daniel et à ses jeunes amis; ils

(1) An du monde 3420. Avant Jésus-Christ 584. — (2) An du monde 3398. Avant Jésus-Christ 606.

devinrent très-puissants à Babylone. Leur élévation excita l'envie, et leur suscita des ennemis qui résolurent de les perdre.

Nabuchodonosor avait ordonné à tous ses sujets d'adorer sa statue. Daniel et ses compagnons refusèrent de se soumettre à l'édit du roi, et lui déclarèrent qu'ils ne rendraient jamais cet hommage qu'au vrai Dieu. Le monarque, irrité, les fit jeter dans une fournaise ardente (1). Mais un ange vint à leur secours. Il les environna au milieu des flammes d'une douce rosée; le feu respecta leurs corps et leurs vêtements; leurs liens furent seuls brûlés. Ils sortirent de la fournaise, rendirent grâces au Seigneur de leur délivrance; et le roi, frappé par ce miracle, publia un édit pour ordonner à ses sujets d'adorer le Dieu d'Israël.

Ce prince eut encore un autre songe envoyé du Ciel pour lui annoncer le jugement qui le menaçait. Il vit un grand arbre dont la tête s'élevait jusqu'au ciel et couvrait toute la terre. Un ange parut, et dit : « Abattez cet arbre, » gardez-en la racine. Il faut qu'elle soit trempée de rosée, et qu'elle demeure » sept ans au milieu des animaux des forêts. » Daniel, interprétant ce songe, prédit au roi qu'en punition de l'orgueil que lui avaient inspiré ses conquêtes et ses monuments, il serait chassé de la société des hommes, qu'il vivrait avec les bêtes et comme elles, et qu'il serait ainsi, pendant sept années, exposé aux injures de l'air et à la rosée du ciel. Cette prédiction, dit l'Écriture, s'accomplit, le roi demeura le temps prescrit au milieu des bêtes farouches (2). Ses cheveux devinrent grands comme le plumage de l'aigle, et ses ongles comme les griffes des oiseaux de proie.

Daniel fit une prédiction encore plus funeste au roi Balthasar, petit-fils de Nabuchodonosor (3).

Ce prince, étant à un festin magnifique dans son palais, voulut profaner les vases sacrés de Jérusalem en les employant à ses débauches; mais, au moment où il versait du vin pour ses femmes et ses officiers, il parut tout à coup une main qui écrivit sur la muraille sa condamnation en trois mots, dont personne ne pouvait déchiffrer le sens. Toute la cour était dans le trouble et dans le saisissement. La reine se souvenant alors des anciennes prédictions de Daniel, le fit venir et lui offrit des présents; le prophète les rejeta, et dit au roi, avec une sainte liberté, que, n'ayant pas profité de la leçon terrible donnée à son aïeul, Dieu voulait punir son orgueil et son impiété, et avait écrit lui-même ces trois mots : *mané*, *thecel*, *pharès ;* le premier marquait que le Seigneur avait compté les jours de son règne, et qu'ils étaient accomplis; le second signifiait qu'il avait été pesé dans la balance céleste et trouvé trop léger; enfin le mot *pharès* annonçait la destruction de son royaume par les Mèdes et les Perses, qui le partageraient.

Le roi, loin de punir son courage, le récompensa. Cyrus, à la tête de son

(1) An du monde 3417. Avant Jésus-Christ 587. — (2) An du monde 3434. Avant Jésus-Christ 570. — (3) An du monde 3466. Avant Jésus-Christ 538.

armée, parut bientôt devant les murs de Babylone, et surprit la ville. Balthazar périt, et la prédiction du prophète s'accomplit entièrement.

Sous le règne de Darius Médus, la piété de Daniel fut encore mise à une forte épreuve. On avait ordonné, sous peine de mort, à tout le peuple d'adorer les images du roi. Le prophète refusa cet hommage impie, et Darius, oubliant l'estime qu'il lui portait autrefois, céda au désir de ses ennemis, et le fit descendre dans la fosse aux lions pour y être dévoré par ces animaux (1). Se repentant de sa cruauté, ce prince espérait un miracle. Il arriva : car, le lendemain, on trouva Daniel plein de vie. Darius, surpris de cette merveille, délivra le prophète, et fit jeter à sa place ses accusateurs, qui furent aussitôt dévorés.

L'Écriture rapporte qu'on jeta une seconde fois ce saint homme dans la même fosse; que les lions respectèrent toujours sa vie, et que le prophète Habacuc, qui était en Judée, fut transporté à Babylone par un ange qui le tenait par les cheveux, et le descendit dans la fosse, où il apporta à Daniel des aliments dont il était privé depuis plusieurs jours.

Tant de merveilles lui attirèrent enfin une confiance et une vénération universelles, et, pour compléter son triomphe, il démasqua la fourberie des prêtres de Bel, et découvrit au roi comment ces imposteurs enlevaient secrètement la nuit, du temple, les victimes qu'on croyait consommées par l'idole.

Dès l'âge de douze ans, Daniel annonça la sagesse qui devait un jour éclater en lui.

CHAPITRE XXI.

Histoire de la chaste Susanne sauvée par Daniel. — Les douze petits prophètes. — Histoire de Jonas.

SUSANNE, JONAS.

Il existait à Babylone une femme d'une beauté merveilleuse, nommée Susanne; ses vertus égalaient ses charmes. Deux vieillards, amis de son époux Joachim, conçurent pour elle une passion criminelle, et se découvrirent l'un à l'autre leur pensée secrète. Ils formèrent le détestable projet de surprendre

(1) An du monde 3466. Avant Jésus-Christ 538.

Susanne lorsqu'elle se baignait seule dans son jardin. Cachés tous deux dans ce lieu, ils profitèrent de l'éloignement de ses servantes, coururent près d'elle et lui déclarèrent leur coupable amour, en la menaçant, si elle résistait, de déposer publiquement qu'ils avaient trouvé chez elle un jeune homme enfermé. Susanne, ne pouvant par ses prières les ramener à la justice et à la vertu, leur dit : « Je sais dans quel péril je me précipite en vous refusant; mais j'aime » mieux tomber innocente entre vos mains que de commettre un péché de» vant Dieu qui me voit. » Les vieillards furieux jetèrent de grands cris, ouvrirent les portes, et dirent à tous ceux qui arrivaient qu'ils avaient trouvé Susanne en adultère, et que, malgré leurs efforts, le coupable s'était sauvé. Susanne fut conduite le lendemain au tribunal; sa famille fondait en larmes. Sa réputation plaidait inutilement pour elle; le témoignage de deux vieillards respectés était accablant. Les juges la crurent coupable, et la condamnèrent à être lapidée. On la menait au supplice, lorsque Dieu inspira le jeune Daniel, âgé seulement de douze ans, qui s'écria au milieu du peuple : « Je ne suis » point coupable du sang innocent qu'on va verser. » Cette audace émut les assistants; l'affaire fut examinée de nouveau; la vieillesse corrompue des accusateurs n'osa soutenir ses calomnies devant l'enfant prophète; leur trouble découvrit leur crime; et ils subirent la peine qu'ils avaient voulu faire souffrir à la vertu.

La vie de Daniel est remplie de visions et de miracles; il convertit les idolâtres, consola les Hébreux, et prédit la fin de la captivité, ainsi que la naissance du Rédempteur.

L'Écriture cite encore douze autres envoyés de Dieu, qu'elle nomme les petits prophètes : Osée et Joël sous le règne de Jéroboam; Amos et Abdias du temps d'Osias; Jonas à l'époque où Israël était gouverné par Joas; Michée pendant le règne de Joathan; Nahum pendant celui d'Achaz; Habacuc et Sophonie, contemporains de Jérémie et de Daniel; Aggée et Zacharie, lorsqu'on rebâtissait le temple. Malachie leur succéda, et fut le dernier des prophètes jusqu'à saint Jean-Baptiste.

On retrouva dans leurs ouvrages les mêmes reproches contre les péchés des hommes, les mêmes menaces des vengeances de Dieu, et la même certitude de l'arrivée du Sauveur qu'ils annonçaient.

Nous dirons seulement quelques mots de Jonas, dont la Bible rapporte plus particulièrement les aventures. Ce prophète reçut de Dieu l'ordre d'aller prêcher à Ninive. Il voulut désobéir, et s'embarqua pour Tarse. Dieu, irrité, excita une violente tempête; le vaisseau allait périr; Jonas déclara aux marins consternés qu'il était seul la cause de leur malheur; on le jeta à la mer; la tempête s'apaisa aussitôt. Jonas, englouti par une baleine, resta trois jours dans son corps, et y composa un cantique pour exprimer son repentir (1), qui fléchit la colère céleste. Il prédit ensuite la destruction de Ninive. Il fut le premier prophète qui prêcha la parole de Dieu à des païens.

(1) An du monde 3197. Avant Jésus-Christ 807.

Il avait annoncé aux Ninivites que leur capitale périrait dans quarante jours. Le peuple, effrayé, jeûna, pria, se convertit; et Dieu, touché de sa soumission, révoqua son arrêt. Jonas en conçut un vif ressentiment, craignant de passer pour un faux prophète. Un jour, étant assis près de la ville, à l'ardeur du soleil, Dieu fit croître à l'instant un grand lierre qui le couvrit de son ombrage; mais, le lendemain, le Seigneur fit piquer par un ver la racine de cet arbre qui sécha; et Jonas, brûlé par le soleil, souhaita de mourir. Dieu lui dit alors : « Vous vous affligez de ce que ce lierre est mort, quoique vous » n'ayez point contribué à sa naissance; et moi, comment n'aurais-je pas été » touché de la destruction de Ninive et des prières de cent vingt mille de mes » créatures qui habitent cette ville, et ne savent pas encore discerner le bien » du mal ? »

CHAPITRE XXII.

Gouvernement théocratique des Juifs. — Jalousie entre Samarie et Jérusalem. — Fratricide et mort du pontife Jean. — Gouvernement de Sanaboleth. — Respect d'Alexandre pour Jérusalem. — État de la Judée après la mort d'Alexandre. — Gouvernement d'Onias. — Trahison de Simon — Violation du temple de Jérusalem par Héliodore. — Sa punition. — Usurpation de Jason. — Sa déposition. — Pontificat de son frère Ménélaüs. — Mort du pontife Onias. — Mort du pontife Lysimaque. — Guerre entre Jason et Ménélaüs — Défaite et mort de Jason. — Prise de Jérusalem par Antiochus. — Pillage du temple. — Idolâtrie des Juifs.

RÉPUBLIQUE JUIVE, GOUVERNEMENT DES PONTIFES.

Les Juifs, revenus de leur captivité, reprirent le gouvernement théocratique, sous lequel ils avaient vécu du temps de Moïse, et avant que Samuël, cédant à leurs prières, leur eût donné un roi. Ils n'étaient point indépendants, puisqu'ils reconnaissaient l'autorité des rois de Perse, successeurs des rois d'Assyrie qui les avaient conquis. Ils payaient des tributs, fournissaient des troupes à leurs vainqueurs, et ne pouvaient faire d'alliance sans leur consentement; mais on les laissait libres dans leur administration intérieure sous la conduite de leurs anciens, qui formaient une espèce de sénat. Ils suivaient sans empêchement leur culte dans le temple qu'on leur avait permis de rebâtir; leurs grands prêtres étaient les chefs de cette république, et l'on voit par plusieurs lettres parvenues jusqu'à nous que c'était à ces pontifes que les rois étrangers s'adressaient dans leurs relations avec la Judée.

Presque tous les Israélites des douze tribus, fidèles à leur religion, se trouvaient réunis à Juda et à Benjamin dans le pays de Jérusalem.

Samarie avait été peuplée par des Mèdes, des Perses, des Assyriens, et par les Hébreux tombés dans l'idolâtrie. Il résultait de cet état de choses une grande jalousie, une haine constante entre Samarie et Jérusalem; et Josèphe reprochait aux Samaritains de prétendre toujours qu'ils étaient Israélites lorsque la république des Juifs prospérait, et de le nier lorsque les rois d'Égypte ou de Perse l'opprimaient.

Nous avons déjà dit combien d'efforts les Samaritains firent du temps de Cambyse pour empêcher ou retarder la reconstruction du temple de Salomon; et depuis on vit continuellement ces deux parties du royaume de David se livrer des querelles souvent suivies d'hostilités.

Malgré ces dissensions intérieures, la république des Juifs se peupla, s'accrut, s'enrichit, et jouit d'une prospérité assez éclatante jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand; mais elle devint ensuite le théâtre des combats que se livrèrent les successeurs de ce conquérant, et finit par être la victime de leurs sanglants démêlés.

Les temps où les peuples sont heureux et paisibles sont ceux qui laissent le moins de souvenirs à la postérité. Ce sont les jours d'orages qui brillent dans la nuit des temps : à une si grande distance, nous ne distinguons ce qui se passait dans ces contrées antiques qu'à la lueur de la foudre qui les ravageait. Aussi l'histoire ne nous a conservé presque aucun détail certain de la longue époque où les Juifs ont vécu tranquilles, depuis Cyrus et ses deux premiers successeurs, jusqu'au partage de l'empire d'Alexandre.

Le calme dont jouissait Jérusalem fut d'abord interrompu sous le pontificat de Jean, fils de Juda et petit-fils d'Éliazib. Jean imita le crime de Caïn ; excité par l'envie et la haine, il massacra Jésus son frère dans le temple. Ce meurtre et ce sacrilége indignèrent les étrangers comme les Juifs. Artaxerce envoya des troupes à Jérusalem, fit périr le prêtre coupable dans le temple qu'il avait profané, et imposa sur la Judée de nouveaux tributs. Jaddus remplaça Jean son frère dans le sacerdoce usurpé par celui-ci sur Jésus. Dans le même temps Sanaboleth, cutéen de nation, et nommé gouverneur de Samarie par Darius, roi de Perse, donna pour époux à sa fille un des prêtres de Jérusalem nommé Manassé, espérant que ce mariage lui concilierait l'affection des Juifs; mais cette alliance d'un lévite et d'une idolâtre produisit une très-grande fermentation dans la ville sainte ; et cette infraction aux lois de Moïse excita le courroux du grand prêtre Jaddus, qui ordonna à Manassé de répudier sa femme. Manassé, n'y voulant pas consentir, se retira à Samarie, où son beau-père lui fit espérer que Darius le protégerait et lui permettrait de bâtir sur la montagne de Garizim un temple rival de celui de Salomon, et dont il serait le grand sacrificateur.

Darius ne put réaliser cette espérance; il fut vaincu par Alexandre et périt. Ce dernier, après avoir conquis la Perse, attaqua les Tyriens, et demanda des

troupes aux Juifs. Jaddus, lié par le serment prêté à la famille de Darius, refusa fièrement les secours qu'exigeait ce conquérant. Sanaboleth et Manassé, profitant de cette circonstance, lui amenèrent huit mille Samaritains. Pour prix de ce service, Manassé obtint le sacerdoce, dressa un autel à Garizim, et commença la construction d'un temple.

Malgré cette querelle, l'Écriture rapporte, et tous les historiens s'accordent à dire qu'Alexandre, loin de persécuter les Juifs, les protégea, et montra une grande vénération pour le Dieu qu'ils adoraient. Josèphe va plus loin : il prétend que ce prince vint lui-même à Jérusalem, et rendit hommage au Dieu d'Israël. Nous allons faire connaître cette anecdote, comme curieuse, et non comme un fait avéré.

L'auteur Juif assure qu'Alexandre s'étant approché de Jérusalem à la tête de son armée, le grand prêtre Jaddus, au lieu de lui opposer quelque résistance, fit joncher de fleurs les rues et les chemins. Revêtu de ses ornements sacerdotaux, il sortit en pompe de la ville, à la tête des prêtres et des lévites, et marcha ainsi à la rencontre du vainqueur de l'Orient. Alexandre, saisi de respect à la vue de ce cortége auguste et religieux, s'inclina profondément devant le pontife. Parménion lui en ayant marqué sa surprise, le roi lui répondit : « Ce n'est point le prêtre, c'est son Dieu que je salue. Ce Dieu m'est apparu » lorsque j'étais en Macédoine ; il m'a encouragé dans mon entreprise, en m'an- » nonçant la victoire et me promettant la conquête de la Perse. » Josèphe dit qu'Alexandre, entré pacifiquement à Jérusalem, sacrifia lui-même dans le temple du Seigneur, et que Jaddus lui montra la célèbre prophétie par laquelle Daniel annonçait ses triomphes et l'établissement de son empire. Il ajoute que le héros accorda aux Juifs beaucoup de faveurs, de priviléges et de liberté.

Jaddus termina sa carrière, et fut remplacé par son fils Onias.

Après la mort d'Alexandre à Babylone, les chefs de son armée partagèrent son empire et l'ensanglantèrent par des guerres longues et cruelles. La Judée devint souvent le théâtre de ces combats ; mais pendant les trente années qui s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'au règne d'Antiochus Épiphane, la république, tantôt favorisée, tantôt maltraitée par les vainqueurs, conserva son indépendance. Nous n'avons point de guides certains pour nous conduire au milieu de cette multitude d'événements. Josèphe est le seul historien qui les rapporte avec détail, et sa partialité a souvent fait douter de la vérité de ses récits.

Nous dirons seulement que Ptolémée Soter traita les Juifs avec rigueur : il en envoya cent vingt mille en Égypte.

Ptolémée Philadelphe, son successeur, protégea la république, lui rendit ses bannis ; et, comme il s'occupait avec soin d'enrichir la bibliothèque d'Alexandrie de tous les manuscrits curieux, il demanda au grand prêtre Éléazar de lui envoyer soixante-douze Hébreux pour traduire la loi de Moïse.

On lut publiquement cette traduction, et le roi d'Égypte fit de riches présents au temple de Jérusalem. Il survint entre l'Égypte et la Syrie de longues

guerres qui désolèrent la Judée. Le grand prêtre Onias, neveu d'Éléazar, mécontenta les Égyptiens par son avarice, leur refusa le tribut ordinaire, et attira de grandes calamités sur son pays.

La Judée fut conquise par Antiochus-le-Grand, qui protégea les Juifs, leur témoigna une grande confiance, se servit de leurs troupes avec succès, et leur accorda le droit de bourgeoisie à Antioche et dans plusieurs villes de l'Asie.

Ptolémée Épiphane reprit la Judée sur Antiochus, qui s'en empara de nouveau, et la céda ensuite pour faire partie de la dot de Cléopâtre sa fille, qui devint la femme de Ptolémée et le gage de la paix.

Ptolémée Évergètes, ne pouvant obtenir d'Onias l'argent qu'il demandait, menaça Jérusalem d'une destruction totale. Un riche Hébreu, nommé Joseph, fils de Tobie, apaisa son courroux par de magnifiques présents, et acquit un grand crédit en Égypte et en Judée, malgré la rigueur avec laquelle il leva des impôts pour satisfaire le roi.

Hyrcan, fils de Joseph, rendit de grands services à sa patrie, et lui conserva la faveur de Ptolémée; mais sa puissance et ses richesses excitèrent la haine de ses frères, qui voulurent l'assassiner. Il leur résista, en tua deux, sortit de Jérusalem, et se retira au delà du Jourdain près de Hessédon, où il construisit une forteresse, d'où il sortait souvent pour faire la guerre aux Arabes. Il conserva sept ans son indépendance; mais lorsque Antiochus Épiphane conquit la Judée, craignant le courroux de ce prince, il se tua.

Les Romains ayant déclaré la guerre à Antiochus-le-Grand, ce prince perdit contre eux une bataille dans laquelle il fut fait prisonnier. On l'obligea à payer un tribut énorme; et de trois fils qu'il avait, le premier et le dernier restèrent à Rome pour y être élevés, et pour y répondre de la fidélité de leur père.

Antiochus, obligé d'accabler la Syrie d'exactions pour acquitter son tribut, périt de la main de ses sujets. Séleucus Épiphane, le second de ses fils, lui succéda et laissa régner en son nom la reine Laodice sa mère.

Dans ce temps la république des Juifs était gouvernée par le grand prêtre Onias, troisième pontife de ce nom. Onias, par sa piété, sa justice et son inflexible fermeté, maintenait l'ordre dans la république et la faisait respecter au dehors; sous son administration, la Judée vivait heureuse et florissante.

Un lâche factieux troubla cette tranquillité. Ce misérable, nommé Simon, de la tribu de Benjamin, n'etait ni lévite ni prêtre; mais, chargé de la police extérieure du temple, son emploi lui donnait quelque crédit. Il voulut s'en servir pour favoriser des Juifs corrompus, et pour introduire quelque relâchement dans l'exécution des lois : la rigueur d'Onias fit avorter ses projets. Simon, irrité, vint trouver Apollonius, gouverneur de Phénicie, et lui dit secrètement que le temple de Jérusalem renfermait d'immenses trésors qui n'étaient point employés au service public. Séleucus, informé de cette nouvelle, résolut d'en profiter. Il chargea Héliodore, intendant de ses finances, d'aller à Jérusalem, et de s'emparer de ce trésor.

En vain le grand prêtre Onias s'efforça de persuader à l'envoyé que Simon l'avait méchamment trompé; Héliodore voulut s'en assurer par ses propres

yeux, et déclara qu'il entrerait lui-même dans le temple, au mépris des lois divines qui défendaient à tout profane l'accès de ce lieu sacré.

A cette nouvelle, toute la ville de Jérusalem est remplie de consternation. Ses habitants jettent des cris, versent des larmes; les prêtres sont prosternés au pied de l'autel; toutes les mains sont levées vers le Ciel; toutes les voix adressent au Seigneur d'ardentes prières; Héliodore, à la tête de ses gardes, se prépare à forcer la porte du temple. Tout à coup paraît un cavalier d'un aspect formidable, couvert d'une armure d'or; son coursier frappe Héliodore des deux pieds de devant, et le renverse (1). Deux jeunes hommes, pleins de majesté, et richement vêtus, le frappent sans relâche à coups de fouet; l'impie est jeté à demi mort hors de l'enceinte du temple, et Jérusalem passe subitement du désespoir à la joie.

Héliodore, saisi de la crainte de Dieu, le remercia d'avoir épargné sa vie. Il revint près de Séleucus, le détrompa, et fut depuis aussi zélé pour servir les Juifs qu'il s'était montré d'abord ardent pour les persécuter.

Simon ne fut point découragé par le mauvais succès de son entreprise. Appuyé par le crédit d'Apollonius, il se mit à la tête de tout ce qu'il y avait de Juifs infidèles et d'hommes perdus dans Jérusalem. Par ce moyen, il y excita tant de troubles, que le grand prêtre Onias, ne trouvant plus d'autres remèdes contre ces désordres, sortit de Judée, et courut implorer le secours et l'autorité du roi Séleucus. Il fut reçu à sa cour avec la vénération qu'inspirait sa vertu. Mais les dispositions favorables de Séleucus restèrent sans effet. Ce monarque mourut, et ne put assurer le trône à son fils Démétrius. Les Romains, suivant les maximes de leur politique artificieuse et dominatrice, envoyèrent en Syrie le frère aîné du feu roi, Antiochus Épiphane, qui avait été élevé à Rome, et que Dieu destinait à être le fléau de la Judée.

Jason, indigne frère du grand prêtre Onias, profita de son absence pour usurper le pouvoir. Il se lia avec Simon et avec tous les hommes adonnés à la débauche et à l'idolâtrie; enfin, pour consommer sa perfidie, il vint trouver Antiochus, lui donna trois cent soixante talents d'argent pour obtenir le sacerdoce, et lui en promit deux cents autres si le roi lui permettait d'établir à Jérusalem les usages des Grecs, des lieux publics d'exercice, et des académies pour la jeunesse. Antiochus, qui avait besoin d'argent pour combattre le parti de son neveu Démétrius, accorda à Jason tout ce qu'il lui demandait.

Dès que celui-ci se vit revêtu du souverain sacerdoce, appuyé d'une troupe d'apostats et de gens débauchés, il persuada au peuple que tous ses malheurs venaient de la loi de Moïse, dont la rigueur isolait les Juifs des autres nations, en leur défendant toute alliance avec elles, et tout rapport de culte et de mœurs.

Bientôt Jérusalem fut remplie de jeux, de fêtes païennes, de profanations, et le grand prêtre lui-même envoya de l'argent à Tyr pour y faire un sacrifice à Hercule.

(1) An du monde 3828. Avant Jésus-Christ 176.

Antiochus, après une assez longue guerre interrompue par une paix et par un partage de peu de durée, triompha de son neveu Démétrius, l'envoya en otage à Rome, devint le seul maître de la Syrie, et enivré de ses succès, entreprit la conquête de l'Égypte, que gouvernait alors Ptolémée Philométor, dont le père Philopator avait eu tant de guerres à soutenir contre le grand Antiochus. Son ambition l'aveuglait au point de lui faire oublier que Rome s'était toujours opposée à la réunion des empires d'Égypte et d'Asie.

Antiochus remporta de grandes victoires en Égypte; mais la résistance de cette nation et la politique romaine le forcèrent de renoncer à cette conquête. Il se contenta de faire une paix glorieuse, et tourna ses vues du côté de la Judée, dont il médita dès lors la ruine. L'accueil qu'il reçut à Jérusalem, et les présents que lui fit la république, ne changèrent point ses projets; ils en retardèrent seulement l'exécution.

Le pontife Jason jouissait tranquillement du fruit de ses crimes, mais une perfidie semblable à la sienne le punit bientôt de sa trahison. Il avait chargé son frère Ménélaüs de porter le tribut des Juifs à Antiochus. Ce frère perfide capta la faveur du roi par des louanges, des présents et des promesses. Jason fut déposé, et Ménélaüs le remplaça. Fier de son succès, il crut pouvoir éluder les engagements pris avec le roi; il ne paya point le tribut aux époques prescrites. Le roi le destitua, et donna sa place à son frère Lysimaque.

Peu de temps après, les villes de Tarse et de Mallo en Cilicie se soulevèrent contre Antiochus, parce que le roi les avaient cédées à une de ses concubines. Ménélaüs, furieux de sa déposition, voulut profiter de ce soulèvement, il vendit des vases d'or volés par lui dans le temple, et porta le prix de ce sacrilége à Andronic, gouverneur d'Antioche, pour l'aider à apaiser la révolte de la Cilicie. L'ancien grand prêtre, le vertueux Onias, apprenant dans le fond de sa retraite cette profanation des vases sacrés, éclata en reproches contre son frère Ménélaüs. Celui-ci, craignant que la voix d'Onias ne réveillât l'indignation des Juifs, engagea Andronic à se défaire d'un censeur si austère et si dangereux. Andronic, déguisant son barbare dessein, invita Onias à une conférence, et lui enfonça un poignard dans le cœur. Malgré la dépravation qui existait alors à Jérusalem, la mort de ce vieillard révéré répandit parmi les Juifs une extrême désolation; les païens mêmes partageaient leur douleur; et tous, malgré la diversité de leurs intérêts et de leurs cultes, adressèrent à Antiochus de violentes plaintes contre l'auteur de cet attentat. Antiochus, informé de cet événement, donna des regrets à la mémoire d'Onias, et le vengea en ordonnant la mort d'Andronic.

Cependant le pontife Lysimaque continuait à Jérusalem ses pillages et ses sacriléges, lorsque tout à coup le bruit se répandit dans la ville qu'il avait enlevé et caché les trésors du temple. La multitude s'enflamma de colère, et se souleva contre lui. Il voulut en vain résister à la tête de trois mille hommes qui lui étaient dévoués; sa troupe fut dispersée, et on le massacra lui-même à la porte du temple. L'anarchie suivit cette sédition. On s'adressa au roi pour la faire cesser; mais, à la grande surprise des gens de bien qui réclamaient son autorité, il rendit le sacerdoce à Ménélaüs, l'auteur et l'instigateur de tous les

crimes commis depuis plusieurs années. Dès ce moment le vice triompha; la vertu fut proscrite; on opprima la pauvreté; on outragea l'innocence; on supposa des crimes à la richesse. Ménélaüs protégea tous les brigands, extermina tous les hommes de courage et de mérite; et Jérusalem, sans défense et sans protection, devint le théâtre des vengeances et des cruautés de ce tyran féroce.

Cependant, tous ces malheurs, qui accablaient Jérusalem, n'étaient encore qu'un faible présage des calamités qui devaient bientôt fondre sur la Judée.

« Dieu, dit l'Ecriture, voulut encore porter son peuple au repentir, et l'a» vertir par des prodiges de sa prochaine destruction (1). On entendit un bruit » affreux dans le ciel; on vit dans les airs une multitude d'hommes armés de » casques et d'épées, des cavaliers qui se livraient des combats et se lançaient » des dards. Mais ces sinistres augures ne touchèrent point le cœur de l'impie » Ménélaüs et de ses partisans. » Dans ce temps, Antiochus Epiphane, ayant accru ses forces, ses richesses et sa puissance, revint à ses premiers projets contre l'Égypte, et entra dans ce royaume à la tête d'une très-forte armée, espérant que la faiblesse de Ptolémée Philométor lui opposerait peu de résistance. Mais la prédiction, faite autrefois par Daniel, s'accomplit. Les Romains unirent leurs forces à celles des Égyptiens, et le roi de Syrie, vaincu par eux, fut obligé de renoncer à son entreprise. Pendant son expédition, le bruit de sa mort courut dans la Judée; et Jason, l'ancien grand prêtre, qui n'ignorait pas combien les cruautés de son frère Ménélaüs excitaient de haine contre lui, crut le moment favorable pour rentrer dans Jérusalem, et pour s'emparer de nouveau du sacerdoce. Son projet réussit; Ménélaüs, enfermé dans Jérusalem, se trouva contraint de se retirer dans la citadelle. Jason aurait pu jouir longtemps de sa victoire, s'il en eût usé avec modération; mais il se comporta en vainqueur irrité, et se livra à la vengeance. Cette conduite révolta les habitants de Jérusalem, assez malheureux pour n'avoir que le choix des tyrans. Ils préférèrent Ménélaüs, fort de la protection du roi. Jason, vaincu, s'enfuit précipitamment dans son ancienne retraite. Arétas, roi des Arabes, le fit arrêter et mettre en prison. Jason s'échappa et chercha un asile en Égypte. Odieux à tous les partis, il ne put y rester; mais enfin il se réfugia chez les Lacédémoniens, qui se croyaient descendants d'Esaü, et fraternisaient avec les Israélites. Il mourut bientôt de misère dans ce pays, où il était si méprisé qu'on lui refusa la sépulture.

Antiochus, revenant d'Égypte, apprit les nouveaux troubles que Jason avait excités en Judée. Il crut qu'un peuple si remuant ne pourrait jamais être constamment soumis. Ennemi du culte des Juifs, redoutant leur bravoure et leur esprit d'indépendance, méprisant la perfidie de leurs chefs et leur basse ambition, il résolut, dans sa colère, de réduire la Judée en servitude, d'anéantir la loi de Moïse, de livrer aux faux dieux le temple de Salomon, d'obliger tous les Juifs à n'avoir que le même culte et les mêmes lois, et de faire périr tous ceux

(1) An du monde 3834. Avant Jésus-Christ 170.

qui résisteraient à ses volontés. Pour exécuter ce barbare projet, il marcha rapidement sur Jérusalem. Les habitants de cette ville ne purent lui opposer qu'une faible résistance. Ménélaüs et son parti lui en ouvrirent les portes; ce vainqueur féroce livra cette grande cité au pillage, et y fit périr quatre-vingt mille personnes de tout âge et de tout sexe; quarante mille furent mises aux fers, et quarante mille vendues. Le roi entra dans le temple, et profana le sanctuaire. Conduit par le sacrilége Ménélaüs, il fit enlever l'autel d'or, le chandelier, les lampes, la table de proposition, les bassins, les vases, les encensoirs d'or, les voiles, la draperie dorée qui couvrait la face du temple; s'empara de tous les trésors amassés dans ce saint lieu, et emporta dans ses États ce honteux et sacrilége butin, plus fier de sa barbarie qu'Alexandre de sa générosité. Loin de laisser respirer les Juifs après tant de massacres, il confia le soin de les opprimer à Philippe, phrygien, qu'il chargea du commandement de Jérusalem, et il envoya à Samarie Andronic et Ménélaüs.

Jamais peuple n'éprouva une plus terrible désolation, et cependant les malheurs des Juifs n'étaient pas encore à leur comble.

Bientôt après, Antiochus publia un édit qui abolissait le culte du vrai Dieu, et ordonnait à tous ses sujets de se soumettre aux lois et au culte des Grecs. Il consacra le temple de Garizim à Jupiter Hospitalier, et le temple de Jérusalem à Jupiter Olympien. Apollonius, aussi cruel que son maître, fut chargé de l'exécution de cet édit.

Pour mieux assurer la vengeance du roi, Apollonius déguisa d'abord sa fureur sous une feinte modération; il attendit, pour assouvir sa colère, le jour de la célébration du sabbat. Presque tous les Juifs, qui avaient conservé dans leur cœur le culte de leurs pères, se réunirent autour des autels du Seigneur. Apollonius les fit tous passer au fil de l'épée, livra la ville aux flammes, au pillage, et fit raser ses murailles. Au milieu des débris de la cité sainte, Apollonius fit fortifier un quartier appelé *Ville de David,* et y rassembla tout ce qui voulut s'y rendre d'hommes perdus ou de Juifs apostats, qu'il joignit à ses soldats idolâtres. Ce fut là qu'il renferma toutes les richesses dont il s'était emparé; et cette citadelle, dit l'Écriture, devint ainsi le siége du démon et de la tyrannie. Tous ceux qui échappèrent au fer des assassins abandonnèrent la ville sainte; elle ne fut plus peuplée que d'étrangers.

Apollonius vint rendre compte à Antiochus de l'horrible succès de sa mission; mais le roi, qui voulait étendre partout les malheurs tombés sur Jérusalem, fit publier, dans toutes les villes et les bourgs de la Judée, la défense de célébrer le sabbat, de circoncire les enfants, et d'offrir des holocaustes au Dieu d'Israël. On y ajouta l'ordre de manger des viandes immondes, d'élever des autels aux faux dieux, et de sacrifier des pourceaux.

Les Juifs, jusque là restés fidèles, furent tellement effrayés par la ruine de Jérusalem et par la rigueur des supplices qu'attirait toute résistance, qu'on les vit presque universellement céder partout à la contagion, abjurer leur Dieu et sacrifier aux idoles.

CHAPITRE XXIII.

Fermeté et mort d'Éléazar. — Supplice et mort des Machabées. — Fuite de Mathatias avec son fils. — Son entreprise courageuse. — Sa victoire sur les Syriens. — Sa mort. — Exploits de Judas Machabée. — Arrivée de Judas à Jérusalem. — Ses pieux travaux. — Ses constructions. — Nouvelles victoires des Juifs. — Défaite de deux généraux juifs. — Maladie et mort d'Antiochus. — Traité de paix. — Nouvelle guerre. — Mort de Ménélaüs. — Nouvelles victoires de Judas. — Mort héroïque d'Éléazar. — Trahison d'Alcime. — Nouvelle guerre. — Victoire de Judas. — Son traité avec les Romains. — Bataille en Judée. — Mort de Judas. — Gouvernement de Jonathas. — Mort d'Alcime. — Alliance de Jonathas et d'Alexandre Bala. — Bataille entre eux et Démétrius Soter. — Victoire de Jonathas et de Simon. — Mort de Jonathas. — Gouvernement de Simon. — Victoire sur les Syriens. — Mort de Simon. — Jérusalem sauvée par Hyrcan.

ÉLÉAZAR, LES MACHABÉES, JUDAS MACHABÉE ET SES FRÈRES.

Au milieu de cet abattement général, on vit briller des traits de courage qui durent faire pressentir au roi la révolte que fait toujours naître l'excès de l'injustice, et lui apprendre qu'il est plus facile de tuer les hommes que de changer leurs opinions et leur culte.

Un vieillard âgé de cent ans, Éléazar, fut un des premiers à donner le signal d'une sainte résistance (1). On employa tour à tour la force et l'adresse pour lui faire manger des viandes immondes; mais il préféra une mort glorieuse à une vie infâme : « Je demande moi-même le supplice, dit-il; j'aime mieux périr que » dissimuler. J'échapperais à la main des hommes, mais non pas à celle de » Dieu. Je ne veux pas ternir le peu de jours qui me restent à vivre; j'espère en » mourant laisser aux jeunes gens un exemple de fermeté qui leur apprendra » à préférer la loi de Dieu à leur propre vie. » Sa vertu irrita ses bourreaux, qui le firent périr sous leurs coups. Le dévouement et la piété d'Eléazar eurent bientôt des imitateurs.

On exposa à des épreuves plus cruelles sept frères, que leur martyre rendit fameux, et que l'Écriture nomme Machabées. Ils étaient jeunes et de famille distinguée : on louait généralement leur ardente piété. Antiochus crut que leur jeunesse céderait à sa puissance, qu'il les forcerait à sacrifier aux idoles, et

(1) An du monde 3837. Avant Jésus-Christ 167.

que leur exemple porterait le peu de Juifs restés fidèles à les imiter. Il les fit venir en sa présence, mais, les trouvant insensibles à ses séductions et à ses menaces, il espéra que la douleur affaiblirait leur courage, les livra tour à tour aux plus affreux tourments, et rendit leur mère témoin de leur supplice (1). On leur coupa les mains et les pieds, et, lorsqu'ils n'étaient plus qu'un tronc informe, ils furent jetés dans une chaudière pour y trouver la fin de leur existence. Aucun d'eux ne céda au tyran ; tous lui parlèrent avec une fière liberté; ils attribuèrent leurs malheurs aux péchés du peuple, et prédirent au roi qu'il serait puni et terrassé par ce Dieu qu'il osait combattre.

Antiochus, pensant que sa cruauté lui serait plus nuisible qu'utile si aucun d'eux ne cédait à son autorité, parut s'attendrir un moment en faveur du plus jeune des Machabées. Il employa pour le séduire les caresses et les promesses, lui fit envisager le sort le plus brillant s'il voulait lui obéir, et engagea sa mère à sauver le seul fils qui lui restât. Mais cette femme courageuse ne parla à son fils que pour l'affermir contre toute crainte, et pour l'empêcher de renoncer à la gloire de ses frères par une lâcheté. Le jeune enfant demeura fidèle, et le roi, furieux, le fit périr ainsi que sa mère.

Tandis que toutes les villes de la Judée et des pays circonvoisins voyaient leurs habitants consternés livrés au fer des bourreaux ou à la honte de l'apostasie, Mathathias, prêtre de la famille d'Aaron, révéré dans sa patrie par sa naissance et ses vertus, s'échappa de Jérusalem avec ses fils, non pour fuir le martyre, mais dans l'espoir de défendre l'indépendance de sa nation, son culte, ses lois, et de la venger de tant d'injures et de cruautés.

Il se réfugia sur une montagne déserte, près de la ville de Modin. Ses enfants s'appelaient Jean, surnommé Gaddès; Simon, surnommé Thaci; Judas, appelé Machabée; Eléazar, nommé Abbaron, et Jonathas, surnommé Appus. Jamais, dans aucun pays, on ne vit d'hommes dont les noms fussent plus dignes d'être conservés dans la mémoire de leurs compatriotes.

La Judée était esclave; on avait exterminé ses guerriers, pillé ses richesses, renversé ses autels et ses lois. L'empire d'Asie pesait tout entier sur elle; les troupes d'Antiochus occupaient toutes ses forteresses. Le peuple, fatigué de massacres et de persécutions, n'avait plus, de sa ruine totale, d'autre bien à conserver que la vie; et, pour la racheter, tout obéissait au vainqueur.

Dans un tel état d'abaissement et de consternation, il paraît prodigieux qu'un seul homme, sans autre secours que son courage et sa famille, ait pu former le projet d'affranchir sa nation, de chasser l'étranger, de rétablir la république des Juifs, et de relever un temple dont toutes les nations avaient conspiré et consommé la ruine. C'est cependant ce projet glorieux que conçut Mathathias, et qu'accomplirent ses héroïques enfants.

Il commença d'abord par un de ces coups hardis qui seuls peuvent électriser des âmes abattues en les étonnant par une grande audace et en les enflammant par un grand exemple.

(1) An du monde 3837. — Avant Jésus-Christ 167.

Il entra dans la ville de Modin, parla au peuple, lui rappela sa gloire passée et son humiliation présente, mais chercha vainement à lui faire préférer une mort glorieuse au sacrilége et à l'apostasie. Les officiers d'Antiochus se présentèrent, ordonnèrent de sacrifier aux idoles; tous gardaient un honteux silence. Un Juif, plus corrompu ou plus effrayé que les autres, s'avance au pied de l'autel pour faire son sacrifice; Mathathias, indigné, lui plonge une épée dans le sein, tue l'officier syrien qui le protégeait, et renverse aux yeux de sa troupe et l'autel et l'idole (1). Il représente ensuite aux habitants qu'après une telle action il n'y a plus de salut à espérer pour la ville qui en a été le théâtre, et qu'il ne reste plus qu'à vaincre ou à mourir. La foule, faible et indécise, se disperse; les hommes courageux entourent Mathathias, et se retirent avec lui sur la montagne déserte qu'il habitait. Son parti s'y grossit peu à peu de tous ceux qui conservaient quelque religion et quelque vaillance. Les troupes d'Antiochus vinrent l'attaquer; mais, animés par le désespoir, les Juifs battirent leurs ennemis et les mirent en fuite.

Ce premier succès augmenta les partisans du vengeur d'Israël, qui fut bientôt en état de s'étendre hors de sa retraite, de remporter de nouveaux avantages et d'affranchir plusieurs villes du joug honteux des Syriens.

Mathathias, fort avancé en âge, termina bientôt sa glorieuse carrière : il chargea, en mourant, son fils aîné Simon de l'administration, et Judas de la guerre.

Judas, comme on l'a vu plus haut, portait le nom de Machabée, heureux présage de ses victoires. Cet illustre guerrier devint la gloire d'Israël, qui lui dut sa délivrance. Une valeur indomptable, une piété sans bornes, une justice inflexible, une célérité inconcevable dans ses entreprises, formaient les principaux traits du caractère de ce héros, qui défit et ruina, à la tête de six mille hommes, les innombrables armées de la Syrie, conquérant d'autant plus fortuné que son pays fut sa seule conquête, et que la justice conduisit toujours ses armes. « Il se revêtit, dit l'Écriture, de ses armes comme un géant, et son épée » mettait à couvert toutes ses troupes. Il parut dans les combats comme un lion » qui court à sa proie, et répandit de toutes parts la terreur de son nom. »

Apollonius fut le premier des généraux d'Antiochus dont il triompha (2). Dès le commencement de la bataille, il se précipita sur le général ennemi, le tua et s'empara de son épée. Cette prompte victoire de Judas jeta la consternation et l'épouvante dans l'armée syrienne; privée de son chef, elle prit la fuite, et laissa aux Juifs un immense butin. Judas comptait plus sur le courage que sur le nombre de ses soldats. Il ne voulait en avoir près de lui que de dévoués, renvoyait ceux qui montraient quelque crainte et punissait avec la dernière rigueur tous les Juifs qui violaient la loi de Moïse.

On appelait *Assydéens* les Juifs dispersés dans les pays étrangers; ils avaient une synagogue séparée de celle de Jérusalem, et l'on y observait avec plus de zèle et de régularité la loi de Dieu. Dès que les Assydéens furent informés des

(1) An du monde 3837. Avant Jésus-Christ 167. — (2) An du monde 3838. Avant Jésus-Christ 166.

succès de Judas, ils se rallièrent à lui, mais leurs secours ne faisaient que réparer les pertes occasionnées par la guerre : de sorte que ses troupes, dans une lutte si terrible contre des armées de vingt, de quarante et de cent mille hommes, ne devinrent jamais assez fortes pour qu'il pût montrer en campagne plus de sept ou huit mille guerriers.

Séron, général des troupes de Syrie, marcha contre Judas pour venger Apollonius (1); mais il ne fit qu'augmenter la gloire des Juifs par sa défaite. Antiochus, apprenant ces deux victoires, tenta les plus grands efforts pour se venger. Ptolémée, Nicanor et Gorgias, les trois plus renommés de ses généraux, marchèrent en Judée, à la tête d'une armée de quarante-sept mille hommes choisis. Judas se prépara à soutenir cette attaque. Quoique Jérusalem l'eût reçu sans résistance, il ne jugea pas convenable, dans l'état où était le temple, d'y sacrifier encore. Il réunit les lévites à Masphath, et, après y avoir invoqué le Seigneur, il renvoya dans leurs foyers les hommes mariés et tous ceux que leurs propriétés, leurs affaires ou leur timidité rendaient plus faibles et plus inquiets des événements. Ensuite il dit à la petite troupe qui lui restait : « Fortifiez » votre courage ; demain nous combattrons ces nations rassemblées pour nous » perdre et pour renverser notre religion. Songez tous qu'il vaut mieux mourir » dans le combat que d'être témoin des malheurs de sa patrie et de la destruc» tion de son culte. » Gorgias, à la tête d'un gros détachement, avait fait une marche rapide pour surprendre Judas dans son camp d'Emmaüs, et toute la grande armée de Syrie croyait que cette entreprise allait terminer la guerre. Machabée, informé de ce projet, quitta ses retranchements, et par une autre route courut, à la tête de trois mille hommes, surprendre et attaquer l'armée syrienne, pendant que Gorgias trouvait le camp juif vide et désert.

Les Syriens, surpris de cette attaque imprévue et des prodiges de valeur que faisaient trois mille hommes sans boucliers, sans épées, et armés seulement de massues, prirent la fuite, malgré les efforts de Ptolémée et de Nicanor. Les Juifs se saisirent des armes des vaincus, les poursuivirent, et leur inspirèrent une telle terreur, qu'ils évacuèrent entièrement la Judée.

Gorgias, revenant alors et voyant la déroute de la grande armée, n'opposa aucune résistance à Judas, et prit aussi la fuite avec sa troupe. Les Juifs, délivrés de leurs ennemis, trouvèrent dans le camp syrien une grande quantité d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et d'autres richesses.

Dans ce temps, Antiochus, quittant sa capitale pour faire la guerre en Perse, avait laissé la régence de Syrie à Lysias. Celui-ci n'eut pas plutôt appris la nouvelle victoire de Machabée, qu'il résolut, pour éviter le courroux du roi, de venger promptement un si sanglant outrage. Il se mit lui-même à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et, se croyant certain du succès, emmena avec lui des marchands de Tyr, auxquels il promit de vendre pour esclaves tous les Juifs qu'il comptait prendre. Il marcha sur Béthoron, et Judas vint au-devant de lui avec dix mille hommes. Lysias fut battu, on tailla en pièces cinq

(1) An du monde 3838. — Avant Jésus-Christ 166.

mille de ses soldats. Le régent, ne pouvant rallier son armée, courut à Antioche pour y faire de nouvelles levées.

Machabée, profitant du repos que lui laissaient tant de triomphes, conduisit l'armée à Jérusalem, et alla avec elle sur la montagne de Sion. Là ils virent les lieux saints déserts, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux. Les Juifs déchirèrent leurs vêtements, firent un grand deuil, et se couvrirent la tête de cendres. Ils se prosternèrent le visage contre terre, et les airs retentirent du son de leurs trompettes et du bruit de leurs gémissements. Judas, ayant placé une partie de ses gens autour de la citadelle pour y contenir les Syriens et les apostats qui y étaient demeurés, employa tout le reste des Juifs à purifier le temple, à le rebâtir ainsi que le sanctuaire, à relever l'autel du Seigneur, à replacer dans le lieu saint de nouveaux vases, de nouveaux voiles et de nouveaux ornements. Tous ces travaux terminés, on célébra solennellement la dédicace du temple, on immola des holocaustes, et Machabée offrit un sacrifice en actions de grâces pour la délivrance d'Israël.

Lorsqu'il eut rempli ce pieux devoir, il fortifia la montagne de Sion, environna la ville de murs et de tours, et fit construire des forteresses dans le pays.

Les Iduméens, les Ammonites et les Galiléens voyaient d'un œil jaloux Jérusalem se relever de ses ruines. Ils rassemblèrent une grande armée sous les ordres de Timothée. Simon et Judas son frère livrèrent plusieurs combats à ces peuples, les battirent, prirent d'assaut plusieurs villes, et firent beaucoup de butin et d'esclaves.

Les Arabes grossirent encore le nombre des ennemis et des victoires des Juifs. Un seul échec troubla le cours de tant de prospérités. Tandis que Judas, Jonathas et Simon poursuivaient leurs succès, deux généraux juifs, Joseph et Azarias, voulant aussi leur part de gloire, attaquèrent imprudemment à Jamnia les Syriens commandés par Gorgias. Il battit les Juifs, leur tua deux mille braves, les mit en déroute, et les força de fuir et de retourner en Judée.

Cependant Antiochus Épiphane, après avoir attaqué sans succès Élymaïde et Persépolis dont les richesses avaient tenté son avarice, retournait tristement à Babylone, lorsqu'il reçut la nouvelle de la défaite de ses armées en Judée. Furieux de voir que Jérusalem reprenait son indépendance, et que l'autel du Dieu d'Israël s'était relevé sur les débris de l'idole de Jupiter, il jura qu'il irait lui-même dans cette ville et qu'il en ferait le tombeau de tous les Juifs; mais pour le punir, dit l'Écriture, « le Seigneur frappa ce prince d'une plaie incurable qui » déchirait ses entrailles. » Loin d'être détourné de son dessein par cette maladie (1), et ne respirant que vengeance, il voulut qu'on accélérât sa marche; mais, lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son char, et tous ses membres furent meurtris par cette chute.

Bientôt sa maladie empira; toute sa chair se pourrissait, et il sortait des vers de son corps. Accablé de douleurs, humilié et ne conservant plus d'espérance, Antiochus se repentit de ses fureurs. Les livres saints assurent qu'il dit

(1) An du monde 3841. Avant Jésus-Christ 163.

ces paroles : « Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est » mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. »

Ce monarque expirant nomma pour son successeur Antiochus Eupator, en lui recommandant de se conduire avec modération et justice; il écrivit ensuite une lettre aux Juifs pour les engager à être fidèles à son successeur, et pour les assurer qu'ils seraient traités avec douceur. Après avoir fait ses dispositions, reconnu la puissance de Dieu et témoigné un tardif repentir, Antiochus mourut. Lysias, parent du jeune roi, fut chargé de l'administration du royaume.

Le nouveau monarque de Syrie écrivit à Lysias qu'il savait que les Juifs n'avaient jamais voulu consentir à changer de coutumes et de religion, que c'était là le seul objet de leur révolte, et que, voulant que ce peuple jouît de la paix comme les autres, il ordonnait que leur temple leur fût rendu, et qu'on leur permît de suivre les lois de leurs ancêtres. Il chargeait Lysias d'envoyer des députés à Jérusalem afin d'y conclure un traité. Il joignit à cet ordre une lettre pour les Juifs, qui contenait les mêmes dispositions.

Judas, aussi habile politique que brave guerrier, crut nécessaire de se donner une garantie de la solidité de cette paix, et il implora à cet effet la protection des Romains. Quintus Memmius et Titus Manlius, envoyés du sénat, qui se rendaient à Antioche, écrivirent au peuple juif, et lui confirmèrent les promesses de Lysias et du roi.

La méfiance de Machabée n'était que trop fondée. Antiochus, trompé par des juifs apostats, et par l'avidité de ses courtisans qui renonçaient avec regret à leur domination et à leurs pillages dans la Judée, déclara de nouveau la guerre aux Juifs, dont il voyait avec jalousie les victoires récentes sur les Arabes et les Galiléens.

L'auteur de tous les maux de Jérusalem, le perfide Ménélaüs, excitait de tous ses efforts la vengeance des Syriens ; mais il se vit enfin victime de sa trahison. Lysias apprit au roi que les cruautés et les débauches de cet homme avaient donné naissance aux troubles de la Judée et à tous les malheurs qui en étaient résultés; il fut condamné à mort et précipité du haut d'une tour.

Bientôt le roi vint attaquer Judas avec son armée que commandait Nicanor; elle était composée de cent dix mille hommes de pied, cinq mille chevaux, vingt-deux éléphants, et trois cents chariots armés de faux.

Machabée, plein de confiance dans la protection du Seigneur, après avoir ordonné des prières générales, marcha sans crainte au-devant du roi, et donna pour mot d'ordre *la victoire de Dieu.* Ayant pris avec lui les plus braves de ses jeunes guerriers, il attaqua la nuit le quartier d'Antiochus, passa au fil de l'épée quatre mille hommes, tua le plus grand nombre des éléphants, et répandit l'effroi dans le camp.

Quelque temps après il remporta une autre victoire sur l'armée royale; ce fut dans cette seconde bataille qu'un Juif nommé Éléazar et que quelques versions disent être un des frères de Judas, fit l'action la plus héroïque avec la certitude d'y perdre la vie. Ayant aperçu de loin un superbe éléphant que la richesse de son harnois fit reconnaître pour l'éléphant du roi, il s'élança, s'ou-

vrit un passage au travers des ennemis, se jeta entre les jambes de cet animal, lui perça le ventre avec son épée, le renversa et mourut écrasé sous son poids (1). Le roi ne montait point cet éléphant; mais l'éclat d'un coup si hardi augmenta le courage des Juifs et la crainte des Syriens. Cependant Judas, ne pouvant exterminer un si grand nombre d'ennemis, se vit obligé de s'enfermer, les uns disent à Bethsura, les autres à Jérusalem, où le roi vint l'assiéger. Sa perte paraissait assurée, lorsque sur ces entrefaites le roi apprit que Philippe, auquel il avait confié le gouvernement de la Syrie, venait de se révolter, probablement à l'instigation des Romains, qui voulaient favoriser le jeune Démétrius, fils de Séleucus, et le placer sur le trône. Ces nouvelles forcèrent Antiochus à renoncer à ses projets. Il se réconcilia avec Machabée, l'embrassa, le déclara prince de la Judée, enrichit le temple saint de ses présents et y offrit un sacrifice.

Les craintes d'Antiochus ne tardèrent pas à se vérifier. Démétrius Soter s'empara de la plus grande partie de la Syrie, après avoir vaincu Antiochus et Lysias.

Sous ce nouveau règne, la paix dont les Juifs jouissaient depuis si peu de temps fut troublée par la trahison d'un habitant de Jérusalem, nommé Alcime, qui avait usurpé autrefois la grande prêtrise, et qui était souillé d'idolâtrie. Cet homme vint trouver Démétrius, lui fit de riches présents, et le trompa sur l'état de la Judée, en lui disant que Machabée et les Assydéens opprimaient le peuple par leurs rigueurs, et le portaient sans cesse aux séditions et à la guerre. Démétrius, persuadé, d'après les faux avis de ce traître, que la tranquillité publique était inconciliable avec l'autorité de Judas, ordonna à Nicanor d'entrer à la tête d'une armée en Judée, de se saisir de Machabée, et d'investir Alcime du sacerdoce. Nicanor obéit à regret; il estimait Judas, et, l'ayant trouvé en bon état de défense, il persuada au roi de renoncer à sa vengeance, et conclut un nouveau traité avec les Juifs.

Le libérateur de Jérusalem, parvenu à une paix qu'il croyait durable, se maria et jouit quelque temps du repos et de sa gloire. Mais Alcime parvint à aigrir de nouveau le monarque syrien, en lui faisant croire que Nicanor le trahissait. Le général reçut de nouveaux ordres; il ne lui fut plus possible d'en différer l'exécution, et la guerre recommença.

Judas, suivant sa coutume, étant venu au-devant de l'ennemi, déclara à son armée que l'ombre d'Onias lui était apparue, et lui avait promis la victoire en lui donnant une épée d'or. Les Juifs, rassurés par ce prodige et affermis par leurs prières, ne comptèrent plus leurs ennemis; ils se précipitèrent sur eux, les mirent en déroute, et leur tuèrent trente-cinq mille hommes. Nicanor périt dans cette bataille. Judas célébra sa victoire par un sacrifice solennel, et ordonna qu'elle serait toujours fêtée dans la suite des temps. Les Juifs irrités suspendirent la tête de Nicanor aux murs de la forteresse, et sa main à la porte du temple. A cette époque, Démétrius était devenu le maître de toute la Syrie

(1) An du monde 3841. Avant Jésus-Christ 163.

par la mort d'Antiochus et de Lysias. Judas, instruit de la grande puissance des Romains, envoya à Rome deux ambassadeurs, nommés Eupolime et Jason. Ils conclurent avec le sénat un traité d'alliance, dont les principales dispositions furent que les Juifs ne donneraient aucun secours aux ennemis des Romains; mais qu'au contraire ils fourniraient des troupes aux armées de la république sans recevoir ni solde ni munitions. Le sénat promettait de son côté que, s'il survenait une guerre au peuple juif, il l'assisterait de bonne foi, selon que le temps le permettrait. En conséquence, le sénat écrivit à Démétrius pour le menacer de ses armes s'il ne cessait de persécuter les Juifs. Malheureusement cette lettre arriva trop tard en Asie. Démétrius, irrité de la défaite de Nicanor, chargea de sa vengeance Bacchide et Alcime. Ces deux généraux entrèrent en Judée, s'emparèrent de Masaloth, et attaquèrent à l'improviste Judas, qui s'était campé à Laïse, et qui n'avait avec lui que trois mille hommes choisis. Machabée sans espoir de vaincre, mais incapable de crainte, résista aux conseils de ceux qui l'engageaient à fuir. Il chargea l'ennemi et enfonça l'aile droite que commandait Bacchide; mais l'aile gauche des Syriens l'ayant tourné, les efforts de sa vaillance devinrent inutiles. Le combat avait duré depuis le matin jusqu'au soir. Judas, après avoir longtemps résisté à la foule qui l'entourait, tomba percé de coups. Il expira, et peu de ses braves guerriers échappèrent à la mort par la fuite (1).

Jonathas et Simon emportèrent le corps de Judas à Modin, et l'enterrèrent dans le sépulcre de leurs pères. Tout Israël pleura sa mort, en s'écriant : « Nous » avons perdu l'homme invincible qui seul avait sauvé le peuple de Dieu. »

Bacchide, vainqueur, exerça de grandes vengeances sur les Juifs, et donna le gouvernement du pays aux plus impies. Israël fut accablé d'une si grande affliction, qu'on n'en avait pas vu de pareilles depuis la captivité.

Les amis de Judas, indignés et persécutés, se rassemblèrent, et prirent Jonathas, frère de Machabée, pour leur chef. Jonathas, à la tête d'une troupe intrépide, marcha contre Bacchide, le battit et le força de se retirer. L'impie Alcime s'était emparé du sacerdoce; mais, au moment où il voulait profaner le temple, Dieu, dit l'Écriture, le frappa de paralysie, et termina ainsi sa coupable vie. Jonathas, délivré de ses deux ennemis, gouverna deux ans Israël en paix. La guerre recommença de nouveau ; mais Bacchide ayant encore été vaincu par les Juifs que commandait Simon, frère de Jonathas, le général syrien conclut la paix, et ne revint plus depuis en Judée. Ainsi la guerre cessa. Jonathas établit sa résidence à Machmas, ramena la justice en Judée et en bannit toute impiété.

Après de si longues guerres, il aurait été difficile aux Juifs de se relever si les dissensions de leurs ennemis ne fussent venues à leur secours. Alexandre Bala, fils d'Antiochus Épiphane, voulut s'emparer du trône de Syrie. Démétrius Soter rassembla toutes ses forces contre lui, et, dans le dessein d'être secondé par les Juifs, rechercha l'amitié de Jonathas, lui permit de rebâtir Jérusalem et de lever des troupes. Toutes les forteresses élevées par Bacchide furent éva-

(1) An du monde 3843. Avant Jésus-Christ 161.

cuées par les Syriens. Jonathas profita rapidement d'une circonstance si heureuse et si imprévue; il vint à Jérusalem, en répara les fortifications, rétablit l'ordre dans l'État et rassembla des troupes.

Alexandre Bala, qui connaissait la vaillance des Juifs et les maux que leur avait faits Démétrius, espérait qu'il viendrait facilement à bout de les engager à faire cause commune avec lui (1). Il donna le grand sacerdoce à Jonathas, lui envoya une robe magnifique et une couronne d'or, en lui promettant de s'allier à lui. Démétrius fit de vains efforts pour traverser cette négociation, il affranchit la Judée d'impôts, remit la forteresse de Jérusalem entre les mains de Jonathas, lui céda la ville de Ptolémaïde, et offrit de prendre à sa solde trente mille Juifs pour leur confier la garde de ses forteresses. Jonathas et tout le peuple ne pouvaient oublier ce qu'ils avaient souffert sous la domination de ce roi; ils se déterminèrent à embrasser le parti d'Alexandre, et leur armée joignit la sienne.

Les deux rois se livrèrent une grande bataille qui dura tout un jour. Démétrius y périt; la victoire d'Alexandre fut complète.

Devenu maître du royaume, il s'empressa de rechercher l'alliance de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, et lui demanda pour épouse sa fille Cléopâtre. Le mariage et le traité furent conclus par les deux rois à Ptolémaïde; ils invitèrent Jonathas à y venir. Il y parut avec un grand éclat, et confondit les calomnies que les Juifs apostats avaient répandues pour le perdre dans l'esprit d'Alexandre. Ce monarque, reconnaissant, le revêtit de pourpre, le fit asseoir près de lui, et le reconnut comme chef et prince de la Judée.

Alexandre ne jouit pas longtemps de son triomphe. Démétrius Nicanor, fils de Soter, rassembla le parti de son père, et réunit bientôt assez de forces pour l'attaquer, et pour envoyer une armée en Judée sous les ordres d'Apollonius.

Jonathas et Simon battirent ce général, mirent son armée en déroute, en poursuivirent les débris à Azoth, et brûlèrent le temple de Dagon. Alexandre, ayant appris ces brillants succès, combla Jonathas d'honneurs, et lui envoya l'agrafe d'or que portaient les princes du sang royal.

Le roi d'Égypte, informé des troubles de la Syrie, conçut le projet de s'en emparer. Il accusa son gendre Alexandre Bala d'avoir voulu attenter à sa vie; et s'étant rendu maître par surprise d'une partie des villes de ce royaume, il fit alliance avec Démétrius Nicanor, et lui donna pour femme Cléopâtre sa fille, qu'il venait d'enlever à Alexandre. Jonathas ne prit point de parti dans cette guerre, et sut adroitement apaiser Ptolémée qu'il vit à Joppé, et qu'on avait cherché à irriter contre lui. Alexandre, apprenant l'invasion des Égyptiens, marcha contre eux; mais vaincu dans une bataille, il s'enfuit en Arabie. Zabdiel, prince des Arabes, lui fit couper la tête, et l'envoya à Ptolémée qui prit le titre de roi d'Égypte et d'Asie; cependant il paraît que ce prince se contenta de ce titre, et qu'il laissa le gouvernement de l'Asie à Démétrius. Celui-ci fut bientôt attaqué par Tryphon, l'un des généraux du dernier roi Alexandre. Une partie des

(1) An du monde 3852. Avant Jésus-Christ 152.

troupes de Démétrius, soulevées, mettaient la vie de ce prince en danger. Il fut sauvé par des Juifs que lui envoya Jonathas. Ils exterminèrent ses ennemis et lui rendirent la liberté.

Démétrius oublia bientôt ce grand service, et fit la guerre au frère de Machabée; mais cette ingratitude ne tarda pas à être punie. Tryphon reprit les armes contre lui, le mit en fuite, et plaça sur son trône le jeune Antiochus Théos. Jonathas et Simon profitèrent de cet événement pour exterminer tous les Syriens qui se trouvaient en Judée, et pour reprendre toutes les places dont ils s'étaient emparés.

Ce fut à peu près dans ce temps que Jonathas renouvela l'alliance des Juifs avec les Romains et les Lacédémoniens. Jusque là son gouvernement n'avait été qu'une suite de triomphes et de prospérités, mais un grand malheur l'attendait à la fin de sa carrière. Apprenant que Tryphon voulait détrôner Antiochus et se faire roi d'Asie, il marcha contre lui à la tête d'une armée de quarante mille hommes (1). Tryphon, n'espérant pas vaincre par la force, employa l'artifice, et trompa Jonathas par ses promesses et ses négociations. Jonathas, sans méfiance, et croyant la paix faite, congédia son armée, ne garda avec lui que trois mille hommes, et se rendit, sur la foi jurée, à Ptolémaïde, pour y conférer avec Tryphon; mais, dès qu'il y fut entré, on ferma les portes, on le tua, et on passa au fil de l'épée tous ceux qui l'accompagnaient.

A la nouvelle de sa mort, tous les anciens ennemis de la Judée joignirent leurs efforts à ceux de Tryphon pour détruire Israël; mais Simon, héritier des talents et des vertus de son frère, ne perdit pas courage dans une circonstance si critique. Les Juifs l'élurent pour prince : il fortifia promptement les places menacées, fit de grandes levées de troupes, et s'allia avec Démétrius Nicanor, qui lui donna le sacerdoce. Tous ses efforts furent couronnés de succès; il chassa définitivement de la forteresse de Jérusalem les étrangers et les impies qui s'en étaient emparés de nouveau. Hyrcan, son fils, auquel il avait donné le commandement de l'armée, défit ses ennemis en plusieurs rencontres, et s'empara de Gaza et de Joppé.

Simon renouvela les alliances contractées par ses frères, et, sous son administration, la république jouit enfin d'une assez longue paix.

La Syrie, moins heureuse, se voyait toujours déchirée par des guerres civiles. Démétrius continuait à se battre contre Tryphon, mais il fut vaincu et fait prisonnier. Antiochus Sydètes, son fils, le vengea, et vainquit Tryphon par le moyen des secours que Simon lui envoya. Affermi sur le trône, Antiochus ne songea qu'à rétablir l'antique domination de ses pères en Judée, et y envoya une grande armée sous les ordres de Cendebée. Simon, averti de la marche de ce général, dit à ses enfants : « Nous avons, mes frères et moi, délivré trois fois » notre patrie, et l'orgueil de tous nos ennemis s'est humilié devant nous. Je » suis vieux : c'est vous maintenant qui devez combattre, défendre votre culte, » vos lois, et sauver votre pays. Marchez. » Hyrcan et Judas obéirent prompte-

(1) An du monde 3861. — Avant Jésus-Christ 143.

ment à leur père, et réalisèrent complétement toutes ses espérances. Ils marchèrent contre les Syriens, et livrèrent bataille à Cendebée. Judas fut blessé dans cette action ; Jean Hyrcan, son frère, le vengea, mit l'ennemi en fuite, le poursuivit, et lui tua dix mille hommes : c'est ainsi que la paix fut rétablie en Judée.

Quelque temps après, Simon, accompagné de deux de ses fils, Mathathias et Judas, parcourut tout le pays pour établir universellement l'exécution des lois, des réglements, et pour réformer les abus. Arrivé à Jéricho, une abominable trahison y termina sa glorieuse vie. Ptolémée, son gendre, et fils d'Abobus, était gouverneur de cette contrée. L'ambition avait corrompu son cœur : il aspirait au grand sacerdoce, et crut l'acquérir par un grand crime. Au milieu d'un festin, il poignarda Simon, ses deux fils et leurs serviteurs, et demanda au roi de Syrie sa protection et son secours. Il envoya en même temps des assassins pour se défaire de Jean Hyrcan ; mais celui-ci, heureusement instruit de ce complot, fit arrêter et tuer ceux qui en voulaient à ses jours (1). Il marcha ensuite promptement contre Ptolémée, qui lui échappa en fuyant, et se retira dans le château de Dagon, où il tenait renfermés la mère et les frères d'Hyrcan. Lorsque celui-ci voulut prendre d'assaut la forteresse, le cruel Ptolémée lui montra, sur le haut des murs, sa mère et ses frères, qu'il faisait frapper de verges, et qu'on se préparait à précipiter si l'attaque continuait. La courageuse veuve fit dire à son fils de ne point songer à la sauver, et de ne penser qu'à la vengeance qu'il devait aux mânes de son père et de Judas. Hyrcan ne put supporter l'idée de voir périr sa mère : il changea le siége en blocus, et, dès que la septième année, qui était celle du repos pour les Juifs, fut arrivée, il se retira.

Ptolémée, hors de péril, ne devint pas plus généreux : il massacra la famille d'Hyrcan, et courut chercher un asile près de Zénon Cotylas, prince de Philadelphie.

Antiochus, irrité des victoires de Simon, crut pouvoir profiter de ces troubles ; il entra en Judée, et vint assiéger Jérusalem. Le grand sacrificateur Hyrcan, pour se délivrer d'un tel danger, fit ouvrir le sépulcre de David, d'où il tira plus de trois mille talents. Il en donna trois cents à Antiochus, qu'une révolte appelait dans la Médie. Après avoir sauvé ainsi sa capitale, il employa le reste de son trésor à solder des troupes étrangères qu'il joignit à son armée. Ce fut la première fois que les Juifs permirent à leurs chefs ce moyen si utile pour l'autorité du prince, et si dangereux pour la liberté du pays.

Hyrcan sut habilement profiter de la guerre qu'Antiochus avait à soutenir contre la Médie. Il entra en Syrie, et s'y empara de plusieurs places. Pendant ce temps, Aristobule et Antigone ses fils assiégèrent Samarie, en chassèrent les Syriens, et contraignirent tous les étrangers à évacuer la Judée.

Hyrcan jouit en paix, le reste de ses jours, du sacerdoce et de la princi-

(1) An du monde 3869. Avant Jésus-Christ 135.

pauté. Il gouverna pendant trente-trois ans son pays, y maintint l'ordre et la discipline, et laissa une mémoire glorieuse et sans reproche.

Les Juifs croyaient qu'il avait le don de prophétie : il prédit que les deux plus âgés de ses cinq fils ne régneraient pas longtemps. Cette prédiction s'accomplit (1). Aristobule lui succéda, et, du consentement du peuple, prit le titre de roi.

Ainsi finit la république juive, qui avait duré quatre cent soixante-onze ans et trois mois depuis le retour de la captivité.

CHAPITRE XXIV.

Tyrannie du roi Aristobule. — Sa mort. — Tyrannie du roi Alexandre. — Sa mort. — Règne d'Alexandra. — Règne d'Hyrcan. — Guerre entre lui et son frère Aristobule. — Expédition de Pompée en Judée. — Siége et prise de Jérusalem par Pompée. — Politique habile d'Antipater. — Sa mort.

ARISTOBULE, ALEXANDRE, ALEXANDRA, HYRCAN, ARISTOBULE, ROIS.

Le nouveau roi signala le commencement de son règne par des actes d'ambition et de cruauté. Il envoya sa mère en prison, parce qu'Hyrcan l'avait déclarée régente, et qu'elle lui disputait le gouvernement. Il eut même la barbarie de l'y laisser mourir de faim. Trois de ses frères furent aussi enfermés par ses ordres. Le seul Antigone, qu'il aimait, fut d'abord bien traité et associé au trône; mais la reine, jalouse de son crédit, fit croire à Aristobule qu'il conspirait contre lui; et, lorsqu'elle le vit troublé par la crainte, elle fit dire à Antigone que son frère voulait voir une riche armure qu'il possédait. Le malheureux Antigone, trompé par cet avis perfide, se couvrit de ses armes, et se rendit chez le roi. Son frère alors, persuadé qu'il arrivait avec de mauvais desseins, le fit massacrer. Les remords suivirent bientôt le crime, et Aristobule mourut après un an de règne (2). Sa veuve rendit la liberté aux jeunes princes, et plaça sur le trône Alexandre. Celui-ci fit mourir un de ses frères qui prétendait à la couronne, et conserva la vie à l'autre, qui ne montrait aucune ambition.

(1) An du monde 3897. Avant Jésus-Christ 107. — (2) An du monde 3898. Avant Jésus-Christ 106.

Alexandre combattit avec succès Ptolémée Latyre, roi d'Égypte, et Zénon, prince de Philadelphie. Il suivit l'exemple de son père, et eut toujours des troupes étrangères à sa solde. Ses armes furent moins heureuses contre Obodas, roi des Arabes : vaincu par lui, il se sauva avec peine à Jérusalem. Son règne fut troublé par des révoltes continuelles qu'excitait sa tyrannie : il fit périr plus de cinquante mille Juifs pendant l'espace de six ans. Il voulut, trop tard, faire succéder la douceur à la sévérité : ce changement parut faiblesse et encouragea la haine. Une partie du peuple se révolta et appela à son secours le roi Démétrius Euchères.

Les deux rois se livrèrent bataille. Alexandre fut vaincu; mais les Juifs, satisfaits de s'être vengés, et craignant que Démétrius ne profitât de cette victoire pour les assujettir, abandonnèrent ce prince, et se soumirent de nouveau à Alexandre, qui devint à son tour vainqueur de Démétrius, et le força d'évacuer la Judée.

Le roi d'Israël, plus cruel encore dans la prospérité que dans le malheur, couvrit son royaume de prisons et d'échafauds; et, pendant un festin qu'il donnait à ses concubines, il les fit jouir du barbare spectacle de la mort de huit cents prisonniers qu'il avait ordonné de crucifier à leurs yeux, après les avoir rendus témoins du supplice de leurs femmes et de leurs enfants.

Antiochus, successeur de Démétrius et le dernier des Séleucides, se joignit aux Arabes pour entreprendre une nouvelle guerre contre les Juifs. Alexandre triompha de tous ses ennemis, et sa gloire parut affaiblir dans l'esprit du peuple le souvenir de sa cruauté.

Épuisé par la fatigue et le travail, il mourut après avoir régné vingt-sept ans (1). Avant d'expirer, voulant calmer la crainte qu'inspirait à la reine la haine du peuple, il lui dit : « Si vous suivez mon conseil, vous conserverez » tranquillement le trône. Cachez d'abord ma mort aux soldats. Quand vous » serez retournée à Jérusalem, gagnez l'affection des pharisiens; confiez-leur » quelque autorité : ils ont tout pouvoir sur l'esprit du peuple, et disposent de » sa haine et de son amour. Feignez de me blâmer pour qu'ils chantent vos » louanges : remettez mon corps entre leurs mains; dites que vous leur permet- » tez de se venger du mal que je leur ai fait, en me privant de la sépulture; » enfin promettez que vous ne ferez rien sans leur conseil, et je vous assure » que, si vous flattez ainsi leur orgueil, au lieu de déshonorer ma mémoire, ils » me feront de magnifiques funérailles, et vous laisseront gouverner avec une » entière autorité. »

Alexandra suivit ce conseil, qui réussit comme le roi l'avait prévu. La reine avait deux fils : elle donna le sacerdoce à l'aîné, nommé Hyrcan, dont le caractère pacifique ne lui causait aucune inquiétude; Aristobule, plus ardent, fut obligé par elle de vivre comme un simple particulier.

Les pharisiens profitèrent de l'autorité qu'on leur laissait pour faire périr Diogène, principal ministre des cruautés du feu roi. Ils voulaient imiter ses

(1) An du monde 3925. Avant Jésus-Christ 79.

rigueurs et condamner tous leurs ennemis au supplice; Aristobule obtint qu'ils ne seraient qu'exilés. Cette démarche lui forma dès lors un grand parti dans l'État.

Le règne d'Alexandra dura neuf ans. Elle se fit aimer de ses sujets par sa piété et par sa douceur, et respecter de ses voisins, en entretenant sans cesse une puissante armée. Tigrane, roi d'Arménie, la menaça d'une invasion; mais elle fut délivrée de ce danger par les Romains que commandait Lucullus; et Tigrane, obligé de combattre contre eux, renonça à son entreprise.

La reine, en mourant, avait donné le trône à Hyrcan; Aristobule, son frère, le lui disputa : cette rivalité fit bientôt perdre aux Juifs leur liberté. Le sort de toute nation divisée est de devenir la proie de l'étranger : la Judée en offre plus d'un exemple, et Rome ne dut sa grandeur qu'aux querelles des princes et aux discordes des peuples.

Hyrcan, d'abord battu par son frère, suivit les conseils d'un riche Iduméen, nommé Antipater, et se réfugia près d'Arétas, roi des Arabes, qui le ramena en Judée avec une armée de cinquante mille hommes. Aristobule, vaincu à son tour, se renferma dans Jérusalem, où il fut assiégé. Le grand Pompée faisait alors la guerre en Arménie, et avait envoyé en Syrie une armée sous les ordres de Scaurus. Informé de la guerre civile qui déchirait la Judée, il résolut d'en profiter pour soumettre ce pays à la domination de la république romaine. Métellus et Lollius s'étaient emparés de Damas (1), les Romains entrèrent en Judée; Aristobule et Hyrcan cherchèrent à gagner Scaurus par des présents. Ceux d'Aristobule, plus riches, firent pencher la balance romaine, et Scaurus ordonna à Hyrcan et aux Arabes de lever le siége de Jérusalem, et de se retirer en Arabie.

Aristobule ne se contenta pas de ce succès; il poursuivit ses ennemis, et leur tua sept mille hommes, parmi lesquels était Céphale, frère d'Antipater.

Hyrcan, craignant sa ruine totale, courut aux pieds de Pompée pour implorer son secours. Aristobule soumit aussi, quoique à regret, sa dignité à cette humiliation politique qui lui semblait insupportable. Il se rendit auprès de Pompée avec un grand cortége, mais, indigné de la hauteur du général romain, il rompit la négociation et se retira dans une forteresse. Cerné par les Romains, il céda quelque temps à la force, et donna aux gouverneurs de ses places les ordres que lui dictait Pompée. Cette condescendance lui procura une liberté dont il profita promptement pour se retirer à Jérusalem et se préparer à la guerre. Pompée le poursuivit et l'assiégea dans cette ville; le parti d'Hyrcan ouvrit les portes de la ville aux Romains; celui d'Aristobule défendit le temple avec tant de vigueur, que le siége dura trois mois. Enfin, Pompée, qui avait profité du jour du sabbat pour accélérer ses travaux et avancer ses tours, ordonna l'assaut. Le fils de Sylla, Cornélius Faustus, franchit le premier la muraille; les Romains prirent la forteresse, y tuèrent douze mille Juifs, égorgè-

(1) An du monde 3941. Avant Jésus-Christ 63.

rent les sacrificateurs, qui continuaient leurs fonctions malgré l'appareil des armes et les cris des combattants.

Pompée entra avec respect dans le temple, le sauva du pillage, gagna la faveur du peuple par ses égards pour son culte, pour ses coutumes, et rétablit Hyrcan dans le sacerdoce. Mais, s'il rendit à la Judée une liberté apparente, il détruisit réellement sa puissance, en rétablissant les Samaritains dans leur indépendance, et en restituant aux Syriens les pays conquis par les Juifs.

Pompée apprit à Jérusalem la mort de Mithridate : il laissa la Judée isolée, ruinée, tributaire, et partit pour Rome, emmenant prisonniers Aristobule, ses deux fils et ses deux filles. L'un de ses captifs, Alexandre, fils aîné d'Aristobule, se sauva en chemin, revint dans son pays, se mit à la tête d'un parti, et fut vaincu par Gabinius, qui conserva dans la Judée le gouvernement républicain. Aristobule trouva aussi le moyen de s'échapper de Rome. Mais, encore plus malheureux que son fils, il fut battu, pris et envoyé à Rome par Gabinius, qui remporta de nouveaux succès contre Alexandre.

Crassus succéda à Gabinius, vint dans la Judée, la ravagea, pilla le temple de Jérusalem, et emmena trente mille prisonniers, après avoir fait périr, par le conseil d'Antipater, les plus grands partisans d'Aristobule (1).

Antipater devint, avec raison, fameux dans l'histoire des Juifs; né dans la classe des particuliers, il acquit et conserva un crédit constant au milieu de tous les orages. Son habileté résista aux vicissitudes de la fortune, et il sut diriger à son gré l'esprit des rois et des généraux romains les plus opposés entre eux par leur caractère et leurs intérêts. Ayant épousé une femme d'une des plus illustres maisons de l'Arabie, il en eut quatre fils, Phasaël, Hérode, Joseph et Phéraras, et une fille nommée Salomé. Pour dernière faveur de la fortune, sa famille renversa la dynastie des Asmonéens qui régnait depuis cent vingt-six ans en Judée ; et Hérode, le second de ses fils, s'empara de leur trône, ainsi que nous le dirons bientôt.

Dans ce temps, César ayant vaincu Pompée, était devenu le maître de Rome. Il envoya Aristobule avec deux légions en Syrie ; le parti de Pompée l'y fit empoisonner, et son fils eut la tête tranchée. Antipater, prévoyant la fortune de César, lui avait rendu de grands services. Le dictateur lui accorda le titre et les priviléges de citoyen romain, le nomma gouverneur de Judée, confia le gouvernement de Jérusalem à Phasaël son fils aîné, et celui de Galilée à Hérode son second fils ; enfin il confirma en sa faveur Hyrcan dans le sacerdoce.

Hérode se distingua bientôt dans son gouvernement par la destruction des brigands qui désolaient la Galilée ; il en fit arrêter et périr un grand nombre. Hyrcan prétendit qu'il empiétait sur son autorité, et lui ordonna de comparaître à son tribunal ; mais la soumission d'Hérode l'apaisa, et il fut absous.

Bientôt on apprit en Judée la mort de César, qui fit naître une nouvelle guerre civile ; Antipater, avec son habileté accoutumée, se concilia l'affection

(1) An du monde 3950. Avant Jésus-Christ 54.

de Cassius, en lui donnant les secours d'argent qui lui étaient nécessaires : ce fut là le dernier de ses succès. Matichus, animé par ses ennemis, oublia qu'il lui avait précédemment sauvé la vie, et l'assassina. Hérode, qui s'était emparé de l'esprit de Cassius, vengea son père, et fit tuer Matichus par les Romains.

Cependant Antigone, fils d'Aristobule, à la tête des partisans de son père, attaqua Jérusalem. Il fut battu ; mais, ayant imploré le secours des Parthes, il recommença la guerre; et, comptant plus sur l'artifice que sur la victoire, il engagea Phasaël et Hyrcan à entrer en conférence avec lui. Lorsqu'ils s'y furent rendus, le barbare fit mutiler Hyrcan ; Phasaël se tua lui-même (1).

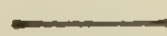
Hérode évita le même piége ; il se sauva avec sa famille et ses richesses qu'il renferma dans une forteresse d'Idumée. De là il se rendit en Égypte, où Cléopâtre l'accueillit favorablement; et il partit pour Rome, dans l'intention de réclamer la protection du sénat.

Antoine, qui s'intéressait à lui, plaida sa cause; et le sénat, irrité du secours qu'Antigone avait demandé aux Parthes, ses ennemis, nomma Hérode roi de Judée.

CHAPITRE XXV.



Siége et prise de Jérusalem par Hérode. — Mariage d'Hérode et de Mariamne. — Conduite d'Hérode envers Hyrcan. — Perfidie d'Hérode envers Aristobule. — Sa justification devant Antoine. — Arrivée de Cléopâtre à Jérusalem. — Victoire d'Hérode sur les Arabes. — Son départ pour Rome. — Mort de la reine Mariamne. — Mort d'Alexandra. — Nouveaux crimes d'Hérode. — Fléaux en Judée. — Constructions d'Hérode. — Édit d'Auguste en faveur des Juifs. — Sacrilége d'Hérode au sépulcre de David. — Mort des enfants d'Hérode et de trois cents officiers. – Mort d'Antipater. — Maladie d'Hérode. — Massacre dans l'Hippodrome. — Mort d'Hérode. — La Judée réduite en province romaine.



HÉRODE.

Le nouveau roi réunit une armée nombreuse ; et, secouru par les Romains que commandait Ventidius, il échoua d'abord contre Jérusalem, et perdit son frère Joseph dans un combat. Mais bientôt la victoire couronna ses armes ; il battit Antigone, et mit le siége devant la ville sainte.

(1) An du monde 3964. Avant Jésus-Christ 40.

Pendant ce siége il rendit ses droits et sa puissance plus solides, en épousant, à Samarie, Mariamne, fille d'Alexandra, petite-fille du roi Aristobule, et nièce du grand-prêtre Hyrcan. Après ce mariage, Hérode, assisté par les Romains, entra dans Jérusalem et y fit un grand carnage. Antigone, aimé du peuple, s'était retiré dans une tour ; mais son courage l'abandonna, et il ne sut pas faire respecter son malheur par sa fermeté. Il vint se jeter aux pieds de Sosius, général romain, qui lui prouva son mépris en l'appelant Antigona (1). On l'envoya ensuite prisonnier à Antoine. Hérode, craignant que ce captif ne s'échappât encore, et ne vînt soutenir ses prétentions et ébranler son trône, envoya de grands présents à Antoine, qui se laissa corrompre et le fit périr.

L'histoire donne à Hérode le nom de *Grand,* parce qu'il fut habile, brave, heureux et puissant, et que les hommes ont toujours accordé à l'éclat de la fortune ce titre qui devrait être réservé aux grandes vertus.

Ce monarque, en s'unissant par les liens du mariage à la famille d'Aristobule, n'abjura point sa haine contre elle. La crainte de la voir remonter sur le trône fut pour lui une source continuelle de tourments, et le porta à tous les crimes qu'il commit, et qui rendent sa mémoire exécrable.

Le grand sacrificateur Hyrcan s'était retiré chez les Parthes ; Hérode, craignant la légitimité de ses prétentions, désirait l'avoir en sa puissance. Pour y parvenir, il le trompa par des promesses et par les apparences les plus fortes d'amitié et de reconnaissance. Les amis d'Hyrcan l'avertirent en vain du sort qui l'attendait : il crut que, malgré l'opprobre de sa mutilation, Hérode lui rendrait le grand sacerdoce, et partagerait son pouvoir avec lui ; il partit pour Jérusalem. Le roi le reçut avec magnificence, et lui témoigna, même publiquement, beaucoup de respect, dans la crainte du peuple, qui révérait sa race ; mais il ne lui laissa aucune autorité, le fit exactement surveiller, et donna le sacerdoce à un Juif d'une famille obscure, nommé Anaël. Ce choix déplut aux Juifs ; il était contraire à leurs coutumes, parce qu'Anaël se trouvait un de ceux qui étaient restés au delà de l'Euphrate depuis le retour de la captivité.

Mariamne, femme d'Hérode, Alexandra, mère du jeune Aristobule, et Hyrcan, virent dans ces actes le mépris de leurs droits et le présage de leur ruine. Alexandra même envoya des députés à Cléopâtre, reine d'Égypte, pour implorer sa protection. Salomé, sœur d'Hérode, ennemie de Mariamne et de toute la famille d'Aristobule, informa le roi de ses démarches, et l'excita à la vengeance. Alexandra, craignant son courroux, voulut se sauver en Égypte avec son fils ; mais elle fut arrêtée et ramenée à Jérusalem.

Tout le peuple Juif marquait le plus vif intérêt pour la famille de ses anciens rois. Hérode, obligé de dissimuler et de céder, accorda le sacerdoce à Aristobule.

Lorsque le jeune prince offrit son premier sacrifice, la gloire de son nom et sa rare beauté émurent le peuple ; l'air retentit de ses acclamations. Hérode, furieux, jura dès lors la perte du prince ; mais une feinte amitié voila ses

(1) An du monde 3967. Avant Jésus-Christ 37.

cruels projets. Quelque temps après il emmena sa famille et Aristobule à Jéricho, et donna de grandes fêtes en l'honneur de celui qu'il voulait assassiner.

Au sortir d'un festin, il conduisit ses convives au bord d'un vivier. Aristobule, invité par des jeunes gens à se baigner avec eux, entra dans l'eau; ils se mirent à jouer et à lutter ensemble, et dans cette lutte les agents d'Hérode le firent plonger assez longtemps pour qu'il expirât.

Le roi témoigna une grande douleur de cet événement, et honora par de magnifiques funérailles sa malheureuse victime. La cour connut le crime, mais la feinte douleur du tyran trompa le peuple.

Cependant on avait porté à Antoine de telles plaintes contre ce forfait, qu'Hérode fut obligé de se rendre près de lui pour se justifier; il confia en partant son autorité à Joseph, mari de sa sœur Salomé.

Tous les sentiments de ce monarque étaient des fureurs : il détestait la famille d'Aristobule, et cependant il adorait la reine Mariamne avec une jalousie si violente qu'il chargea Joseph, dans le cas où il serait condamné par Antoine, de tuer la reine, afin que personne ne pût la posséder après lui.

Son adresse et ses présents le justifièrent pleinement dans l'esprit d'Antoine. Il revint en Judée; et malgré les efforts de Salomé pour aigrir sa jalousie contre Mariamne, son amour l'emportait, lorsque cette malheureuse reine eut l'imprudence de se plaindre de l'ordre barbare qu'il avait donné en partant. Croyant alors que Joseph, son beau-frère, l'avait trahi par amour, il n'écouta plus que sa haine et Salomé; il fit tuer Joseph, mit Alexandre en prison, et tint suspendu sur la tête de sa femme infortunée un glaive qu'elle ne devait pas longtemps éviter.

Sur ces entrefaites la reine d'Égypte, Cléopâtre, vint à Jérusalem. Cette princesse, aussi ambitieuse et aussi cruelle qu'Hérode, voulut inutilement inspirer de l'amour à ce prince; il la connaissait et la détestait. Elle s'était déjà fait céder une partie de son royaume, et il forma, dit-on, le projet de la tuer; mais la crainte que lui inspirait Antoine le retint. Il lui paya le tribu qu'il lui devait, et l'accompagna en Égypte.

Il offrit ensuite à Antoine ses secours contre Auguste; mais Antoine le chargea de combattre les Arabes. Comme il était près de leur livrer bataille, il survint un affreux tremblement de terre qui jeta l'épouvante dans l'armée des Juifs. Les Arabes profitèrent de leur terreur et les battirent. Hérode, aussi adroit que courageux, trouva bientôt le moyen de ranimer ses troupes. Il marcha de nouveau contre les Arabes, les défit complétement, et les assujettit à lui payer un tribut.

Dans ce temps la bataille d'Actium décida la destinée du monde. Antoine fut vaincu; Octave, depuis Auguste, devint le maître de l'empire. La position d'Hérode, ami d'Antoine, était critique. Octave pouvait le perdre et donner son trône à la famille d'Hyrcan et d'Aristobule. Le roi, dans cette conjoncture difficile, prit le parti d'aller à Rome. Avant son départ, ayant surpris une intelligence entre Hyrcan et les Arabes, il fit périr ce vieillard vénérable, autrefois son maître et son bienfaiteur, fit enfermer dans une forteresse Mariamne

et Alexandra, et renouvela à son frère Phéraras l'ordre inhumain de tuer la reine s'il ne réussissait pas dans sa démarche auprès du vainqueur.

L'esprit et l'éloquence de ce roi barbare eurent encore un plein succès; sa magnificence, ses exploits, son adresse lui concilièrent l'amitié du nouvel empereur, et il revint triomphant à Jérusalem.

Son amour pour Mariamne résistait toujours aux intrigues de Salomé; mais la reine, ulcérée contre lui, répondit avec froideur à sa passion, et fit renaître ses premiers soupçons. Le grand échanson, gagné par Salomé, accusa la reine d'avoir voulu le porter à empoisonner son époux. Hérode, aigri par les refus de cette infortunée, la fit juger et condamner. Alexandra, sa mère, craignant le même sort, donna un horrible exemple de lâcheté en se joignant aux accusateurs de sa fille. Le roi hésitait encore à ordonner l'exécution du fatal arrêt; mais Salomé, ayant excité une émeute dans le peuple, vint dire à Hérode que les Juifs voulaient donner le trône à Mariamne; il le crut et envoya au supplice cette reine, aussi fameuse par ses malheurs que par ses vertus et par sa beauté.

L'amour et le remords la vengèrent bientôt. Hérode tomba malade : on désespérait de sa vie. Alexandra, informée de son état, fit une tentative pour s'emparer des forteresses. Le roi l'apprit et la fit mourir.

Hérode, échappé à la mort contre son attente, répandit sa colère et son désespoir sur son peuple, et fit périr sur l'échafaud ses parents, ses amis et une foule d'innocentes victimes. Il viola la loi de Moïse, en établissant à Jérusalem des jeux, des théâtres et des fêtes en l'honneur d'Auguste. Le peuple indigné se révolta et brisa les images qu'on voulait lui faire honorer. Hérode punit les auteurs de la sédition; mais ceux qui les avaient dénoncés, s'étant depuis fait connaître, furent hachés en pièces par les Juifs.

Agité de mille craintes, le roi se crut obligé de fortifier son palais, et d'en faire une citadelle.

Peu de temps après, la Judée fut désolée par la peste et par la famine. L'activité d'Hérode, pour arrêter la contagion et pour nourrir le peuple, apaisa sa haine. Voulant ensuite chasser de sa mémoire l'image de Mariamne et le souvenir de son crime, il épousa la fille d'un lévite, nommé Simon, qui était célèbre par sa beauté; et, afin d'illustrer son obscur beau-père, il lui donna le grand sacerdoce.

Hérode savait que l'éclat des actions des rois et la grandeur de leurs monuments éblouissent le peuple et l'aveuglent sur leur injustice. Il reconstruisit et embellit le temple du Seigneur; il se fit élever un palais magnifique; et, toujours soigneux de s'attirer l'amitié d'Auguste, il bâtit en son honneur la ville de Césarée, et lui envoya deux de ses fils, Alexandre et Aristobule, pour qu'ils fussent élevés à Rome sous ses yeux.

Son règne affermi fut tranquille pendant quelques années. Il fit encore un voyage à Rome, et en ramena ses enfants. Depuis son retour, les querelles et les malheurs de sa famille recommencèrent avec plus de violence que jamais.

Salomé craignait la vengeance des fils de Mariamne : elle persuada au roi que ses enfants voulaient l'assassiner. Archélaüs, roi de Cappadoce, qui avait donné sa fille Glaphyra en mariage à Alexandre, réconcilia le père avec ses enfants.

Le troisième fils d'Hérode, Antipater, excité par Salomé, se joignit à elle pour perdre ses frères, et donna tant de vraisemblance à ses délations, que le roi vint les accuser lui-même devant Auguste, qui obtint de lui leur pardon.

Ce fut dans ce temps que cet empereur publia un édit très-honorable pour les Juifs, où il vantait leur courage, leur fidélité, et leur confirmait la permission de se gouverner eux-mêmes et de conserver leurs coutumes et leurs rois.

Hérode entreprit encore et poursuivit avec succès une nouvelle guerre contre les Arabes. Épuisé d'argent par les dépenses qu'il avait faites pour embellir Jérusalem et pour conserver l'amitié des Romains, il fit ouvrir secrètement le sépulcre de David, espérant y trouver de grandes richesses. Il voulut même faire déplacer le cercueil de ce roi ; mais Josèphe assure qu'il sortit alors du tombeau des flammes qui consumèrent deux ouvriers, et forcèrent le roi à renoncer à cette entreprise sacrilége.

Sylléus, Romain chéri de Salomé, brouilla Auguste avec Hérode ; mais l'empereur, reconnaissant qu'il avait été trompé, fit périr Sylléus ; et, cédant enfin aux plaintes continuelles qu'Hérode faisait contre ses fils, il ordonna de former une grande assemblée à Bérith pour y juger cette affaire. Hérode s'y rendit : ce père furieux accusa ses propres enfants. Antipater et Salomé avaient séduit les grands officiers du roi qui déposèrent contre eux. On condamna ces malheureux princes, et ils furent étranglés par l'ordre d'Hérode, à Sébasti. Le roi fit ensuite massacrer par le peuple trois cents officiers qu'il lui dénonça comme conspirateurs.

Antipater, délivré, par la mort de ses frères, de tout obstacle pour arriver au trône, voulut se hâter de s'en emparer : il forma un complot pour empoisonner son père. Hérode le fit juger devant Varus ; il subit la peine méritée par tant de crimes.

Hérode, accablé de chagrins, de fatigues et de remords, fut enfin attaqué par une maladie cruelle qui le couvrit d'ulcères, lui déchira les entrailles et fit sortir des vers de tout son corps. Ses souffrances augmentèrent encore sa cruauté : il ordonna à Salomé, sa sœur, pour célébrer ses funérailles, de faire entourer l'Hippodrome de soldats, et d'y faire massacrer les principaux d'entre les Juifs qui s'y trouveraient.

Une nouvelle émeute troubla la fin de sa vie. Le grand prêtre Mathathias et Judas, à la tête d'une troupe de Juifs zélés pour leur religion, arrachèrent un aigle d'or qu'Hérode avait consacré à la porte du temple. Un prompt supplice punit cette action courageuse.

Hérode désigna d'abord un de ses fils, Antipas, pour son successeur ; mais il changea son testament et donna le trône à un autre, nommé Archélaüs, qu'il avait eu d'une Samaritaine, et qui était devenu l'époux de Glaphyra, veuve

d'Alexandre. Il légua mille talents à l'empereur Auguste et cinq cents à l'impératrice Livie, et termina sa carrière cinq jours après la mort de son fils Antipater (1).

Auguste confirma les dernières volontés d'Hérode; mais bientôt après, sur les plaintes nombreuses que les Juifs formaient contre Archélaüs, il exila ce prince à Vienne, dans les Gaules, et réunit la Judée à la Syrie. Ainsi finit le royaume des Juifs, qui, depuis ce moment, devint province romaine.

CHAPITRE XXVI.

Histoire du monde divisée en trois époques. — Prédiction de l'ange Gabriel à Zacharie. — Sa prédiction à Marie. — Conception de Marie. — Dénombrement suivant l'édit d'Auguste. — Départ de Joseph et de Marie. — Naissance de Jésus-Christ. — Adoration des Mages. — La purification. Massacre des enfants ordonné par Hérode. — Fuite de Joseph et de Marie. — Baptême sur les bords du Jourdain, par saint Jean-Baptiste. — Les noces de Cana. — Mort de saint Jean-Baptiste. — Fuite de Jésus-Christ en Galilée. — Ses premiers miracles. — Choix des douze apôtres. — Sermon de Jésus-Christ sur la montagne. — Nouveaux miracles de Jésus-Christ. — La transfiguration. — La femme adultère. — Morale de Jésus-Christ. — Autres miracles de Jésus-Christ. — Départ de Jésus-Christ pour Jérusalem. — Cérémonie de la cène. — Trahison de Judas. — Prières de Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. — Arrestation de Jésus-Christ. — Son jugement. — Renonciation de saint Pierre. — Renvoi de Jésus-Christ devant Hérode et Pilate. — Outrages faits à Jésus-Christ. — Sa condamnation et sa mort. — Les ténèbres et les miracles. — Ensevelissement de Jésus-Christ. Sa résurrection. — Son apparition à Marie. — Son apparition à deux disciples d'Emmaüs. — Son apparition aux apôtres. — Incrédulité de Thomas. — Ascension de Jésus-Christ. — Prédication de saint Pierre. — Conversion de trois mille personnes. — Arrestation de saint Pierre et de saint Jean. — Persécution contre les fidèles. — Conversion de Saul nommé Paul.

JÉSUS-CHRIST.

(An du monde 4004.)

Ce fut la dernière année de la vie d'Hérode que naquit Jésus-Christ. Ainsi le règne de ce monarque peut être considéré comme la troisième et la plus grande époque de l'histoire du monde. La première était la création; la seconde le déluge; la dernière fut l'apparition de Dieu sur la terre, la destruction

(1) An du monde 4003. Avant Jésus-Christ 1.

de l'idolâtrie et le salut de tous les peuples, régénérés par le sang du Christ, et appelés par sa mort et par sa résurrection à la connaissance du vrai Dieu.

Jusque là un seul peuple avait professé le culte spirituel ; mais ce peuple devait méconnaître la vérité qui sortit de son sein pour se répandre dans l'univers, et il était prédit que sa destruction, suite de sa dépravation et de son incrédulité, précéderait le salut des autres nations.

Nous ne parlons point ici en simple historien ; et puisque nous sommes arrivé au moment d'où date l'ère chrétienne, à cette époque où il ne nous est pas permis de retracer ces grands événements sous le simple rapport de la morale et de la politique, et de séparer l'histoire des Juifs de l'histoire de notre religion, nous ne prendrons, en traitant un pareil sujet, d'autre langage que celui des auteurs sacrés.

Comme le premier devoir de tous nos lecteurs a été d'étudier l'Évangile, nous ne donnerons ici qu'un extrait court et rapide de ce livre saint, qu'on ne doit toucher qu'avec respect, et seulement dans l'intention de lier les événements entre eux, et de placer, comme elles doivent l'être, la naissance, la vie, la mort de Jésus-Christ, et le commencement de la fondation du christianisme, dans l'histoire des Juifs, que nous voulons conduire jusqu'à leur destruction.

Nous dirons donc qu'à la fin du règne d'Hérode, signalé par tant de gloire et tant de crimes, tant de puissance et tant de dépravation, les oracles des prophètes se trouvant accomplis, les soixante et dix semaines de Daniel terminées, et le temps que Dieu avait marqué pour donner un Sauveur au monde étant arrivé, le Seigneur envoya l'ange Gabriel, d'abord à Zacharie, dans le temple où il sacrifiait, pour lui annoncer qu'il aurait un fils qui s'appellerait Jean, dont la naissance serait la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même ange dans le pays de Nazareth vers une vierge nommée Marie. Elle était mariée à Joseph, descendant de David. Ces deux époux avaient fait vœu de n'être jamais unis que par l'esprit, et Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui ait jamais paru sur la terre.

Gabriel apprit à Marie qu'elle aurait un fils qu'elle devait appeler Jésus, et qui régnerait dans la maison de Jacob ; qu'il serait assis sur le trône de David son père, et que son règne n'aurait point de fin. Pour satisfaire sa curiosité, il ajouta que le Saint-Esprit formerait dans son sein l'enfant dont elle serait la mère. Elle apprit en même temps par Gabriel qu'Élisabeth, qui avait toujours passé pour stérile, était déjà grosse de six mois, par un effet de la vertu toute-puissante de Dieu, à qui rien n'est impossible.

Marie, pénétrée d'admiration et de reconnaissance, alla trouver sa cousine Élisabeth, et ces deux saintes femmes se félicitèrent mutuellement des grâces que Dieu leur avait accordées. La prédiction de Gabriel s'accomplit : Marie devint grosse. Joseph, son époux, forma des soupçons contre sa vertu, et voulut se séparer d'elle ; mais un ange lui apparut, dissipa sa méfiance, lui découvrit le secret de cet enfant divin, et lui ordonna de l'appeler Jésus.

Dans ce temps on exécuta l'édit de l'empereur Auguste qui avait ordonné un dénombrement de toutes les familles de son empire. Marie alors sortit de

Nazareth, et se rendit avec son mari à Bethléem pour s'y réunir aux autres personnes de la famille de David. Ainsi se réalisa la prophétie qui avait annoncé que le Sauveur naîtrait à Bethléem. Les maisons et les hôtelleries de cette ville étant pleines, Marie fut obligée de rester dans une étable où elle accoucha de son divin Fils. La nuit même de sa naissance, un ange apprit à des bergers, qui gardaient leurs troupeaux près de là, que le Messie, attendu depuis tant de temps, venait de naître. Les bergers, écoutant sa parole, et le chœur d'une troupe innombrable d'autres anges qui chantaient la gloire de Dieu, coururent vers l'étable où l'enfant était couché dans la crèche, et ils l'adorèrent. Huit jours après sa naissance, Jésus-Christ fut circoncis; car ses parents suivaient religieusement la loi de Moïse. Mais, pour annoncer qu'il arrivait, non-seulement pour les Juifs, mais pour tous les peuples, Dieu donna l'ordre à des rois d'Orient de venir rendre leurs hommages et offrir leurs présents au nouveau roi des Juifs, et il fit luire une étoile qui les conduisit jusqu'à Bethléem pour obéir à cet ordre divin. Quarante jours après la naissance de son fils, Marie, pour accomplir une autre loi, vint au temple se purifier, et offrit à Dieu son premier-né. Un saint vieillard, nommé Siméon, conduit et éclairé par l'esprit du Seigneur, arrivait au même moment dans le temple. Aussitôt que sa foi lui eut découvert ce Dieu caché sous la faiblesse d'un enfant, il le prit entre ses bras, rendit grâces au Très-Haut, et s'écria qu'il mourrait en paix, puisque ses yeux avaient vu le Sauveur du monde, et cette lumière qui devait se répandre sur toutes les nations de la terre.

Cependant, le roi Hérode, ayant appris que le bruit de la naissance d'un nouveau roi des Juifs se répandait dans le peuple, et que des rois d'Orient venaient lui rendre hommage, avait engagé ces rois à lui donner quelques détails sur la naissance et la famille de cet enfant, et sur le lieu où il se trouvait. Mais Dieu avait ordonné à ces princes de retourner dans leur pays, sans satisfaire les désirs du roi. Hérode, irrité de leur départ, redoubla de colère lorsqu'on lui raconta les merveilles qui s'étaient passées dans le temple quand on y avait présenté Jésus. Déterminé à tuer cet enfant, il donna l'ordre barbare de faire massacrer tous les enfants au-dessous de deux ans, à Bethléem et dans les lieux voisins, afin d'envelopper dans ce carnage celui dont il croyait que la vie menaçait son trône; mais Joseph et Marie furent avertis la nuit même de ce projet inhumain. Ils partirent promptement avec leur enfant, et se réfugièrent en Égypte, d'où ils ne revinrent qu'après la mort d'Hérode.

L'Évangile garde le silence sur la vie de Jésus-Christ jusqu'à son baptême, et ne raconte qu'une seule action qu'il fit à l'âge de douze ans. A cette époque, Joseph et Marie étant venus avec Jésus à Jérusalem, selon leur coutume, pour y célébrer la fête de Pâques, partirent pour retourner à Nazareth, après l'octave de la fête. Ils croyaient que leur fils les précédait; mais au bout d'une journée de chemin, ne le voyant pas parmi leurs parents et les personnes qui les accompagnaient, ils revinrent à Jérusalem pour l'y chercher. L'inutilité de leurs informations les accablait de douleur; enfin, le troisième jour, étant allés au temple, ils le trouvèrent au milieu des docteurs de la loi, les interrogeant, leur

répondant, les instruisant plus qu'il n'apprenait d'eux, et les remplissant d'admiration par sa science et par sa modestie. Marie lui reprocha le chagrin qu'il lui avait causé en la quittant. Jésus lui répondit : « Pourquoi me cherchiez-» vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je me trouve partout où les intérêts » de mon Père m'appellent ? »

Lorsque Jésus-Christ eut trente-deux ans, Dieu tira du désert saint Jean-Baptiste, qu'il avait destine à être son précurseur. Il sortit donc de sa solitude, et parut sur les bords du Jourdain, où il prêcha la pénitence, et baptisa tous ceux qui venaient à lui. L'éclat de sa vertu lui attira beaucoup de disciples; et comme tous les habitants de Jérusalem accouraient pour écouter ce saint homme et se faire baptiser, Jésus y vint lui-même, et se cacha humblement dans la foule. Lorsqu'il s'approcha de saint Jean, celui-ci, frappé d'un profond respect, osait à peine verser de l'eau sur le Sauveur. Ce prophète, qui parlait avec tant de fierté aux premiers docteurs de la loi, tremblant devant Jésus-Christ, lui dit : « C'est vous-même qui devez me baptiser, et vous me couvrez de » confusion, en daignant recevoir le baptême de moi. » Jésus lui répondit « qu'il » fallait qu'il s'humiliât jusque là; qu'en l'état où il était il devait accomplir tous » ses devoirs. » Aussitôt qu'il fut baptisé, le ciel s'ouvrit, Dieu fit descendre le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe qui se reposa sur la tête du Sauveur; en même temps on entendit du ciel une voix qui dit : « C'est là mon fils bien-» aimé, en qui je trouve toutes mes délices. » Jésus-Christ se retira aussitôt, et Jean-Baptiste continua de déclarer à tous ceux qui l'écoutaient que Jésus-Christ était le Messie tant promis et tant désiré. Dès que Jésus-Christ fut baptisé, il se retira dans le désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits. Le démon vint l'y tenter, et lui proposa de faire plusieurs miracles. Jésus lui répondit par des passages de l'Écriture, et lui rappela qu'il ne devait point tenter le Seigneur son Dieu. Satan, irrité, voulut qu'il l'adorât lui-même, et lui promit tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et » vous le servirez lui seul. » Cette réponse mit le démon en fuite.

Jésus-Christ sortit du désert, et revint trouver saint Jean, qui s'écria que c'était lui qui était l'Agneau de Dieu, et qui rachetait le péché du monde. Deux de ses disciples, André et Simon, vinrent trouver Jésus, et s'attachèrent à lui comme au Messie. Jésus prédit à Simon qu'il serait appelé Pierre, et que sur lui il fonderait son Église.

Peu à peu le nombre de ceux qui l'écoutaient s'augmenta, et sa renommée commença à croître avant qu'il eût fait aucun miracle.

Quelque temps après, se trouvant, à Cana en Galilée, à des noces où était la sainte Vierge, Marie représenta à son Fils que le vin manquait à cette fête. Jésus, après avoir répondu à sa mère d'une manière assez dure en apparence, dit la Bible, céda à ses désirs, et changea en vin toute l'eau qui se trouvait dans la maison. Ce premier miracle du Seigneur, suivi de beaucoup d'autres, répandit le bruit de son nom dans le peuple et chez les grands. Un des principaux docteurs, Nicodème, vint le trouver de nuit pour conférer avec lui. Jésus développa,

devant ce prince de la loi, les principes de la foi, de la simplicité et de l'humilité chrétienne; il lui expliqua comment les hommes devaient être régénérés pour entrer dans son royaume, et lui parla avec tant de force et de clarté de la puissance merveilleuse du Saint-Esprit, de la folie de notre raison qui ne peut rien croire que ce qu'elle voit, de l'amour de Dieu pour les hommes, qui sacrifiait son Fils, dans le dessein de les rendre heureux : enfin, il lui fit si bien voir que ces mêmes hommes fuient la vérité, parce qu'elle les condamne, et qu'ils ne peuvent guérir de leur aveuglement qu'en recevant la lumière divine, que ce prince des Juifs demeura convaincu de la mission de Jésus-Christ, qu'il soutint par la suite son innocence dans le conseil, et qu'il déclara après sa mort n'avoir pris aucune part à cet horrible crime.

Pendant que Jésus-Christ voyait augmenter en Judée le nombre de ses disciples, saint Jean-Baptiste, appelé à la cour d'Hérode le tétrarque, qui le révérait, parlait avec une noble liberté à ce prince pour lui faire abjurer son amour coupable et incestueux. Son courage lui attira la haine d'Hérodiade. Cette femme, vindicative et cruelle, abusa de la faiblesse d'Hérode, au point d'exiger la mort de Jean. Ce prince satisfit sa passion, et lui envoya la tête du saint prophète.

Les Pharisiens, qui commençaient à devenir jaloux de Jésus-Christ, avaient conseillé à Hérode de le faire arrêter. Pour se soustraire à leur vengeance, il se retira en Galilée. Dans son chemin, il rencontra une femme samaritaine, à laquelle il demanda de l'eau pour soulager la soif qui l'accablait. Cette femme lui montra sa surprise de voir un Juif surmonter la répugnance qu'on avait en Judée pour les Samaritains. Jésus l'éclaira par sa réponse ; il lui apprit qu'il pouvait lui donner une eau vive qui durerait jusqu'à la vie éternelle, et qu'il était le Messie. Elle le crut, se convertit, et en répandit la nouvelle dans Samarie, d'où les habitants sortirent pour inviter Jésus à venir dans leur ville. Après y avoir séjourné deux jours, il arriva en Galilée, où il prêcha publiquement, exhortant les hommes à la pénitence, parce que le royaume de Dieu était proche. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçait.

Il guérit la belle-mère de saint Pierre; s'embarquant ensuite, il apaisa une tempête qui jetait la frayeur parmi ses disciples; on le vit chasser du corps d'un possédé un démon qui lui dit s'appeler Légion ; il plaça au nombre de ses disciples un publicain nommé Matthieu, qui devint ensuite un des apôtres. Les Pharisiens, orgueilleux, se scandalisèrent de voir Jésus se lier avec des hommes dont ils méprisaient la profession fiscale, et dont l'avarice était connue; mais le Seigneur les confondit en répondant qu'il était le médecin des hommes, et que c'étaient les pécheurs et les malades qu'il devait guérir. Dans la ville de Capharnaüm, il rendit le mouvement à un paralytique qui crut en lui.

Jésus, voulant choisir douze personnes pour être après lui les premiers fondements de son Église, prit ceux dont la foi était la plus vive et la plus propre à répandre la lumière. Il les sépara des autres disciples : ce sont eux qu'on nomma depuis les Apôtres. Après ce choix, il vécut inséparablement avec eux;

ils logeaient ensemble, célébraient ensemble la Pâque; ils étaient témoins, non-seulement de ses actions publiques, mais de sa vie privée, et il leur expliquait en particulier ce qu'il n'apprenait aux autres qu'en paraboles.

Après avoir ainsi choisi ses ministres, le Sauveur les mena sur une montagne où il fut suivi d'une grande foule de peuple. Là, il fit ce célèbre sermon qui contient tout l'Évangile et toutes les règles de conduite nécessaires aux fidèles comme aux pasteurs qui les dirigent. Il y compare les défauts de l'ancienne loi aux perfections de la nouvelle, et démontre la nécessité de mépriser les biens de la terre, pour en amasser dans le ciel. Ce discours, contenant toute la morale chrétienne, nous n'en extrairons rien, puisque tout doit en être retenu, et que rien ne doit en être omis. Il est du devoir de tout chrétien de le lire et de l'apprendre.

Jésus-Christ, descendu de la montagne, continua ses actions miraculeuses; il fit disparaître la lèpre dont un homme était couvert. Un centenier de Capharnaüm, affligé de voir son serviteur malade, n'osait faire entrer Jésus dans sa maison, se croyant indigne de le recevoir. Jésus-Christ récompensa sa foi en guérissant son serviteur, et consacra son humilité comme le modèle des vertus chrétiennes. Il ressuscita une jeune fille âgée de douze ans, dont le père, Jaïrus, était un des princes de la Synagogue. Il rencontra, près de la ville de Naïm, un mort qu'on portait en terre. Jésus, attendri par la douleur de sa mère qui suivait son fils au tombeau, toucha le cercueil, et le jeune homme qui y était enfermé ressuscita.

Une célèbre pécheresse, nommée Madeleine, vint trouver Jésus chez Simon le pharisien, pleura ses péchés à ses pieds qu'elle arrosa de parfums. Simon s'étonna que Jésus, s'il était prophète, ne connût pas le déréglement de cette femme, ou qu'il la souffrît près de lui s'il la connaissait; mais le Sauveur confondit l'orgueil du docteur de la loi, en lui prouvant que le repentir d'un pécheur était préférable, aux yeux de Dieu, à la tiédeur de ceux dont la vie avait été plus régulière.

La plupart des miracles de Jésus-Christ s'étant opérés publiquement, une foule immense le suivait partout, et l'accompagna même dans une retraite qu'il fit assez loin des villes. Après trois jours de marche, cette foule, fatiguée, se plaignit de manquer de vivres. Le lieu était désert, et les disciples n'avaient avec eux que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. Jésus leva les yeux au ciel, bénit les pains qui se multiplièrent entre ses mains, et les disciples les distribuèrent à cinq mille hommes, qui les mangèrent et furent rassasiés. Pour montrer sa toute-puissance à ses disciples, il marcha sur la mer devant eux, et s'y fit suivre par saint Pierre dont la foi ne fut troublée par aucune frayeur.

Une femme païenne de Chanaan, dont la fille était tourmentée par le démon, supplia le Sauveur de la guérir. Après avoir éprouvé sa foi par des refus, il fit le miracle qu'elle souhaitait, pour prouver que sa bonté s'étendait sur tous les peuples.

Dans une autre occasion, il se manifesta encore à ses apôtres avec plus d'évidence. Leur ayant demandé ce qu'on disait de lui, ils lui répondirent que les

uns croyaient qu'il était Jean-Baptiste, les autres Élie, d'autres Jérémie : « Et » vous, leur demanda Jésus Christ, que pensez-vous? » Saint Pierre, sans hésiter, lui répondit : « Vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Jésus lui dit : « Vous » êtes heureux de ce que mon Père vous a révélé cette vérité; vous êtes Pierre, » et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévau- » dront jamais contre elle. »

Huit jours après, il mena avec lui sur la montagne du Thabor saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, les plus favorisés de ses disciples. Là, pendant sa prière, il fut tout à coup transfiguré : son visage devint éclatant comme le soleil, son habit plus blanc que la neige; en même temps Moïse et Élie apparurent, et s'entretinrent avec lui de ce qui devait lui arriver bientôt à Jérusalem. Les disciples voulaient dresser trois tentes en ce lieu. Tout à coup une nuée éclatante les enveloppa; il en sortit une voix qui dit : « C'est mon fils bien-aimé, » écoutez-le. » Les disciples tombèrent aussitôt par terre, saisis de respect et de crainte. Jésus les rassura, et, lorsqu'ils se levèrent, ils ne virent plus rien que lui qui descendit de la montagne avec eux.

Les pharisiens, docteurs de la loi, qui sans cesse tendaient des piéges au Sauveur, vinrent le trouver, et lui demandèrent si l'on faisait bien de payer le tribut à César. Jésus, s'étant fait apporter une pièce de monnaie, dit, en leur montrant l'effigie de l'empereur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu » ce qui est à Dieu : » précepte divin qui apprend aux ministres de l'Église et aux chrétiens le respect et l'obéissance qu'ils doivent aux puissances que Dieu a établies sur la terre.

Il demeura quelques jours en Galilée pendant la fête des Tabernacles. Retournant ensuite en Judée, il rencontra à Samarie dix lépreux, auxquels il ordonna d'aller se présenter à leurs prêtres. En y arrivant, ils se trouvèrent tous guéris. Un seul vint rendre grâces à Jésus, qui lui promit l'entrée du royaume des cieux.

Le Sauveur n'arriva à Jérusalem qu'après l'octave des Tabernacles. On y fut scandalisé de son absence pendant ces jours sacrés, et les pharisiens, profitant de cette faute apparente, envoyèrent des archers pour l'arrêter. Ils le trouvèrent dans le temple, enseignant le peuple avec une sagesse divine. Les hommes chargés de l'arrêter n'exécutèrent point leur ordre, et augmentèrent le nombre de ses admirateurs et de ses partisans. Les pharisiens lui tendirent un nouveau piége, en lui présentant une femme qui avait été surprise en adultère, espérant que, s'il la condamnait à mort, il serait décrié par le peuple comme un homme dur et haïssable, et que, s'il ne la condamnait pas, on pourrait l'accuser d'avoir violé la loi de Dieu. Comme on lui demandait son avis, il se leva, connaissant leur malice, et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la » première pierre à cette femme. » Confondus par cette réponse, ils se retirèrent avec le peuple; et Jésus, resté seul près de la femme coupable, lui pardonna, en lui défendant de retomber dans le même crime.

Le Sauveur continua de prêcher dans le temple, et d'enseigner au peuple les vérités les plus importantes. Les paraboles de *la Semence*, du *Samaritain*, de *la*



Folie des richesses, de *la Robe nuptiale,* des *Talents,* des *Vierges,* de *l'Enfant prodigue,* du *Mauvais riche,* du *Pharisien* et du *Publicain,* contiennent, sous les images les plus vives, les préceptes d'une morale à la fois sublime et douce qui prescrit la justice, qui commande l'indulgence, ordonne de rendre le bien pour le mal, et conduit à la vertu par l'amour. Cette morale sainte rabaisse l'orgueil, relève l'humilité, fait mépriser les biens terrestres et désirer les trésors divins. Aimer Dieu et le prochain, voilà toute la loi du Sauveur. La charité est le doux lien avec lequel elle unit tous les hommes. Les rois et les bergers, les maîtres et les serviteurs trouvent dans la loi du Très-Haut tous leurs devoirs tracés ; si elle impose des sacrifices au corps, c'est pour assurer un bonheur éternel à l'âme ; et si les hommes, plus dociles et plus éclairés, pratiquaient les vertus que Jésus-Christ voulait leur inspirer, la paix dont ils jouiraient sur la terre serait une faible et douce image de la félicité qu'il leur a promise dans le ciel.

Le Messie, après avoir appris à ses apôtres qu'ils devaient répandre la foi dans le monde, et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel, ayant recommandé à ses disciples et à tous les fidèles d'observer la justice, de pratiquer la charité, de garder indissolublement la foi du mariage, et de se confesser les uns aux autres leurs fautes, leur annonça la résurrection future du genre humain et leur déclara que ce jour terrible il viendrait dans toute sa majesté, accompagné de ses anges, pour juger les hommes, séparer les bons des méchants, conduire les uns dans le ciel, et précipiter les autres dans le séjour des tourments éternels.

La fin de la mission divine de Jésus approchait, et il continua de la signaler par de grands miracles. Un aveugle-né crut en lui, et vit la lumière. Marthe et Marie lui avaient prouvé leur zèle, l'une par ses soins, l'autre par son empressement à écouter sa parole ; il ressuscita leur frère Lazare, dont la mort les avait privées. Il fit parler des muets et marcher des estropiés.

Enfin, voyant que le moment était venu où il devait accomplir les prophéties, consommer son sacrifice, mourir pour le salut des hommes, fermer l'enfer et rouvrir le ciel, le Sauveur du monde se rendit à Jérusalem accompagné de ses disciples, ainsi que de tous ceux qui croyaient à sa parole. Il était monté sur une ânesse, pour marquer l'humilité de sa vie temporelle. Une foule de personnes qui venaient à Jérusalem pour la Pâque, apprenant qu'il entrait dans cette ville, prirent des branches de palmier, précédèrent sa marche ; plusieurs jetaient sur son chemin des tapis et des fleurs, en criant : « Salut et gloire au » fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Cette entrée triomphale, ces acclamations du peuple redoublèrent l'animosité de ses ennemis et les affermirent dans le dessein de le faire mourir.

Le Rédempteur, étant entré dans le temple, en chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient ; il renversa les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, et il leur dit : « Il est écrit : Ma maison sera » appelée la maison de prière, et, vous autres, vous en avez fait une caverne de » voleurs. » Alors les aveugles et les boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit.

Après avoir prêché plusieurs jours à Jérusalem, Jésus-Christ dit à Judas de préparer ce qui était nécessaire pour qu'il fît la cène avec ses disciples; et, quoique le perfide Judas fût déjà décidé à trahir son maître et à le livrer aux prêtres pour de l'argent, il exécuta les ordres du Seigneur.

Lorsque Jésus eut mangé l'agneau pascal avec ses apôtres, conformément à la loi, il s'abaissa devant eux, et leur lava humblement les pieds, en leur recommandant de suivre, à l'égard les uns des autres, cet exemple de charité. Il leur dit ensuite qu'un d'eux le trahirait : comme ils étaient tous indignés de cette lâcheté, Judas eut l'impudence de demander à Jésus, comme les autres, si ce serait lui qui commettrait ce crime. Enfin, sans être désarmé par la bonté du Christ, il le quitta pour aller conclure son vil marché et consommer son infâme trahison. Ce fut pendant ce repas religieux que Jésus-Christ, ayant rompu son pain et l'ayant distribué à ses apôtres, leur dit ces paroles mémorables : « Ceci est mon corps, » par lesquelles il institua le sacrement le plus miraculeux et le plus mystérieux de tous ceux que révère l'Église chrétienne.

Jésus, après avoir appris à ses apôtres que cette nourriture serait désormais celle de leurs âmes, avertit saint Pierre qu'il le renoncerait trois fois avant que le coq chantât. Celui-ci, trop sûr de sa foi, ne voulut pas le croire ; mais cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Lorsque Jésus-Christ eut développé à ses disciples les vérités contenues dans son dernier sermon, il leur recommanda de prendre leurs épées, et passa avec eux le torrent de Cédron, pour se rendre, selon sa coutume, sur la montagne des Oliviers. Arrivé à un lieu nommé Gethsémani, il les y laissa, et se retira dans un jardin pour y prier, n'ayant avec lui que Pierre, Jacques et Jean. Il dit à ses disciples favorisés qu'il était dans une tristesse mortelle, et il les exhortait à veiller avec lui pendant qu'il prierait; il vint aussi trouver trois fois ses autres disciples, en leur disant : « Veillez et priez; car l'esprit est prompt et la » chair est faible. »

Enfin Judas parut dans le jardin avec une troupe de gens armés; il les avait avertis que celui qu'il embrasserait était Jésus, et qu'ils devaient se saisir promptement de lui, de peur qu'il ne leur échappât.

Le traître, s'étant approché de Jésus, le baisa, et le Sauveur lui dit : « Mon ami, » qu'êtes-vous venu faire? Trahissez-vous le fils de l'homme par un baiser? » Aussitôt les gardes accoururent pour le prendre. Jésus leur demanda qui ils cherchaient, mais d'une voix si forte qu'elle les renversa tous par terre. Après leur avoir montré qu'il ne se livrait point par faiblesse, mais par sa seule volonté, il s'abandonna à ces méchants, et respecta en eux l'autorité que son Père leur avait donnée.

Saint Pierre fit quelques efforts pour le défendre, tira l'épée et coupa l'oreille à Malchus, l'un des serviteurs du grand prêtre; mais Jésus-Christ, loin de vouloir offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit saint Pierre de son emportement, en lui disant que s'il n'avait point été décidé à boire le calice que son Père lui présentait, les anges auraient bien su le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et représenta seule-

ment aux archers qu'ils étaient venus sans raison le prendre comme un voleur et comme un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le temple, où ils pouvaient le faire arrêter.

On le conduisit d'abord devant le beau-père de Caïphe, qui s'appelait Anne. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine; et Jésus ayant répondu qu'elle était connue de tout le monde, puisqu'il l'avait prêchée publiquement, un officier, choqué de sa hardiesse, lui donna un soufflet. Anne l'envoya ensuite au grand prêtre Caïphe chez lequel les princes des prêtres s'étaient rassemblés pour entendre les dépositions des témoins qu'ils avaient appelés. L'un d'eux l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pourrait détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, le grand prêtre lui demanda ce qu'il avait à répondre. Jésus garda le même silence qu'il avait opposé aux autres accusations; enfin, Caïphe lui ayant commandé, au nom de Dieu, de déclarer s'il était le Christ, Jésus répondit : « Oui, je le suis; mais vous ne me croirez point, et vous ne » me laisserez point aller; vous verrez cependant bientôt le fils de l'homme » paraître dans les nuées assis à la droite de Dieu. »

Le grand prêtre, entendant ces paroles, déchira ses vêtements et s'écria : « Il a blasphémé! nous n'avons plus besoin de témoins. Vous avez vous-mêmes » entendu ses blasphèmes; que vous en semble-t-il? » Tous répondirent qu'il méritait la mort. Alors les soldats commencèrent à l'outrager : les uns lui crachèrent au visage; d'autres le voilèrent par dérision, et, en le frappant, voulaient qu'il prophétisât et devinât ceux qui l'avaient frappé.

Le jour étant venu, on le conduisit au tribunal de Ponce Pilate, gouverneur de la ville, pour qu'il ordonnât son supplice. Saint Pierre l'avait suivi; mais, effrayé par tous ces outrages, sa fermeté l'abandonna, et trois fois il répondit à ceux qui lui demandaient s'il était un des disciples de Jésus, qu'il ne connaissait pas cet homme. Le coq chanta : saint Pierre se ressouvint de la prédiction de Jésus, et se repentit amèrement d'avoir renié son divin Maître.

Pilate, ayant demandé les motifs de l'arrestation de Jésus, et n'entendant que des accusations vagues, voulut le mettre entre les mains des Juifs pour qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leur loi. Mais ses accusateurs ne parlèrent plus de religion, et lui dirent que cet homme était un séditieux, qu'il soulevait le peuple, qu'il défendait de payer le tribut à César, et qu'enfin il se disait roi. Pilate interrogea Jésus-Christ, qui lui déclara « que son royaume n'était point » de ce monde, et qu'il n'était venu sur la terre que pour rendre témoignage à » la vérité. » Pilate ne partageait pas la haine des Juifs; il leur déclara donc qu'il ne trouvait pas Jésus coupable. Mais alors, des cris s'élevant de tous côtés, le gouverneur romain l'interrogea de nouveau, et ne put lui faire rompre le silence. Pilate, ayant appris que Jésus était de Galilée, le renvoya à Hérode, tétrarque de cette province, et qui était alors à Jérusalem. Hérode l'interrogea, ne reçut aucune réponse, le méprisa, le fit revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Le gouverneur déclara encore aux Juifs qu'il ne croyait pas Jésus coupable, et qu'Hérode même n'avait trouvé aucun crime en lui.

Le tumulte redoublant alors avec violence, Pilate ordonna de flageller Jésus,

espérant apaiser par là le ressentiment de ses ennemis. Les soldats l'accablèrent de coups de fouet, et, pour se moquer de sa royauté, le revêtirent d'un habit de pourpre, lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et lui donnèrent des soufflets, en s'écriant : « Salut au roi des Juifs. » Ces tourments ne calmèrent pas la rage du peuple : lorsque le gouverneur lui présenta Jésus-Christ, en disant : *Voilà l'homme*, de toutes parts on demanda sa mort à grands cris. On avait coutume, dans Jérusalem, de donner tous les ans la liberté à un prisonnier pour la fête de Pâque. Pilate voulait en profiter pour délivrer Jésus : sa femme lui conseilla de ne point tremper dans l'affaire de ce juste, et elle lui raconta à ce sujet un songe qui l'avait effrayée. Cependant les Juifs trouvèrent bientôt le moyen de surprendre la faiblesse du gouverneur, en lui faisant craindre le courroux de l'empereur, s'il protégeait un homme qui avait pris le titre de Roi. Pilate sacrifia la justice à la fortune : il demanda au peuple lequel il devait délivrer, de Jésus ou d'un voleur nommé Barabbas. Le peuple demanda la liberté de Barabbas. Alors Pilate, après s'être lavé les mains devant le peuple, en disant qu'il n'était pas coupable du sang de cet homme, prononça l'arrêt de mort contre Jésus-Christ, et le livra aux mains des Juifs.

Ceux-ci ne différèrent pas à exécuter l'arrêt qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Ils chargèrent Jésus de porter la croix à laquelle il devait être attaché. Ils le firent sortir ainsi de la ville de Jérusalem pour aller au mont Calvaire, lieu destiné aux supplices; et comme ils virent que Jésus-Christ, abattu par tant de travaux, succombait sous le fardeau de la croix, ils engagèrent un homme, nommé Simon, à la porter. Le Seigneur continua sa marche, au milieu des insultes de tout le peuple qui le suivait.

Arrivé au Calvaire, on redoubla d'outrages : le peuple lui criait de se sauver lui-même, s'il était le Fils de Dieu. Lorsqu'il fut sur la croix, les soldats lui présentèrent du vinaigre à boire. Deux larrons étaient crucifiés à côté de lui : l'un d'eux l'insultait ; mais l'autre, converti tout à coup, reconnut le Seigneur, et le supplia de se ressouvenir de lui dans son royaume. Jésus lui promit de l'y faire entrer dès le jour même. Ayant aperçu la sainte Vierge au pied de sa croix avec saint Jean, il lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Puis il jeta un grand cri, en disant : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Enfin, ayant accompli tout ce qui avait été dit de lui par les prophètes, il demanda un peu de vinaigre, recommanda son âme à son Père, baissa la tête et expira.

Au moment de sa mort, les ténèbres couvrirent tout à coup la terre ; cette obscurité dura trois heures. Le voile du temple se déchira, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent ; les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, vinrent à Jérusalem, et apparurent à plusieurs personnes. A la vue de tant de signes extraordinaires, le centenier qui commandait les soldats reconnut que cet homme crucifié était vraiment le Fils de Dieu ; les gardes, effrayés, tinrent le même langage; et la foule du peuple, qui avait assisté au supplice, épouvantée par ce terrible spectacle, changea ses insultes en soupirs, et se dispersa en se frappant la poitrine et en versant des larmes.



Cependant les Juifs, toujours scrupuleux, même au milieu de leurs plus grands crimes, ne voulurent pas permettre que les corps des condamnés demeurassent attachés à la croix pendant le jour de Pâque. Pilate, d'après leurs prières, fit rompre les cuisses des deux voleurs crucifiés; ils furent détachés de la croix. Un des soldats, trouvant Jésus-Christ déjà mort, lui perça de sa lance le côté, d'où il sortit du sang mêlé d'eau. Un disciple secret de Jésus, nommé Joseph d'Arimathie, vint le soir trouver Pilate pour lui demander le corps du divin Rédempteur; le gouverneur le lui ayant accordé, Joseph et Nicodème embaumèrent le corps, l'enveloppèrent d'un linceul blanc, et l'enfermèrent dans un sépulcre nouvellement fait, et où l'on n'avait encore mis personne.

Les Juifs, craignant qu'on ne publiât qu'il était ressuscité, comme on l'avait prédit, obtinrent de Pilate qu'on scellât le sépulcre avec une pierre, et qu'on y plaçât des gardes. Cette vaine précaution ne rendit que plus éclatant le miracle annoncé. Il se fit tout à coup un grand tremblement de terre; un ange descendit du ciel, ôta la pierre qui fermait le tombeau, et s'assit dessus; ses yeux brillaient comme un éclair, et ses vêtements éclataient comme la neige. Les gardes du sépulcre furent frappés de terreur et renversés; ils allèrent ensuite à Jérusalem rendre compte aux prêtres de ce qui était arrivé. Ceux-ci ne trouvèrent d'autre remède à ce malheur que de corrompre les gardes pour leur faire déclarer que, tandis qu'ils dormaient, les disciples étaient venus enlever le corps de Jésus.

Marie-Madeleine et d'autres saintes femmes, étant arrivées de grand matin au sépulcre, le trouvèrent, avec surprise, ouvert et vide; elles coururent aussitôt en avertir les apôtres. Marie-Madeleine demeura seule et entra dans le tombeau. Deux anges, vêtus de blanc, lui apparurent, et lui demandèrent pourquoi elle pleurait. Elle répondit qu'on avait enlevé son maître. Se retournant alors, elle vit Jésus-Christ, sous la forme d'un jardinier, qui lui fit la même question. Après sa réponse, Jésus ne lui dit que ce mot: *Marie;* alors elle reconnut le Sauveur, et voulut se jeter à ses pieds; mais il l'en empêcha, et lui dit d'aller rapporter aux disciples ce qu'elle avait vu. Telle fut, selon l'Évangile, la première apparition du Seigneur après sa résurrection.

Lorsque Jésus se fut fait voir à Madeleine, il apparut encore aux autres saintes femmes, et leur recommanda d'apprendre sa résurrection aux apôtres; mais ceux-ci prirent leur récit pour un rêve.

Peu de temps après, deux disciples d'Emmaüs marchant et s'entretenant ensemble de la vie et de la mort du Sauveur, Jésus s'approcha d'eux sous la forme d'un voyageur, et leur demanda ce qui les occupait: ils lui racontèrent sa propre histoire, et la terminèrent en lui disant qu'il n'était pas ressuscité le troisième jour comme il l'avait promis, quoique plusieurs femmes en eussent répandu le bruit, et qu'eux-mêmes n'eussent plus trouvé personne dans le tombeau qu'ils étaient venus visiter. Le Sauveur, étonné de leur incrédulité après tant de faits qui pouvaient leur ouvrir les yeux, leur reprocha leur peu de foi, et leur expliqua comment tout ce qui avait été prédit par les prophètes depuis Moïse devait s'exécuter et avait été accompli. Il entra ensuite avec eux

dans une hôtellerie, et, lorsqu'il fut à table, il prit du pain, le bénit, et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent dans ce moment : ils reconnurent le Sauveur, qui disparut. Aussitôt les deux disciples, saisis d'étonnement, coururent faire part aux onze apôtres de ce qui leur était arrivé.

Les apôtres étant réunis et dînant ensemble, Jésus parut tout à coup au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous; c'est moi, n'ayez point » peur. » Mais les apôtres, troublés par leur frayeur, s'imaginaient voir un fantôme; il les rassura en leur faisant voir et toucher ses mains et ses pieds; et, comme l'excès de leur joie les faisait douter encore de ce qu'ils voyaient, il leur demanda à manger, goûta du poisson et du miel, et leur partagea ce qui restait, en leur rappelant que tout ce qui leur avait été prédit était ponctuellement arrivé. En même temps il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils entendissent l'Écriture; il leur recommanda de prêcher l'Évangile à tous les peuples, leur accorda le don des langues et des miracles, et le pouvoir de chasser les démons en son nom, et déclara que celui qui croirait et recevrait le baptême serait sauvé, et que celui qui ne croirait pas serait condamné.

Thomas Didyme, l'un des apôtres, n'étant pas avec eux lorsque Jésus les visita, il douta de la vérité de leur récit, et les assura qu'il n'y croirait pas s'il ne voyait lui-même les blessures que les clous lui avaient faites. Mais huit jours après, comme ils se trouvaient tous dans le même lieu, Jésus leur apparut de nouveau, et dit à Thomas : « Portez votre doigt dans les trous que les » clous de la croix ont faits à mes pieds et à mes mains; touchez aussi la bles- » sure de mon côté, et ne soyez point incrédule, mais fidèle. » Thomas reconnut son Seigneur et son Dieu, et Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce » que vous avez vu; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu! »

Le Fils de Dieu apparut encore différentes fois à ses disciples, et fit devant eux plusieurs miracles; il déclara par trois fois à Pierre qu'il le chargerait du soin de *paître ses agneaux et ses brebis;* enfin, ayant conduit ses apôtres et ses disciples sur une montagne près de Béthanie, il leur renouvela ses ordres, ses dons et ses promesses, leva les mains au ciel, les bénit tous, et, en les bénissant, il se sépara d'eux, et fut enlevé à leurs yeux vers le trône de son Père. Les disciples l'adorèrent, retournèrent comblés de joie à Jérusalem, où on les voyait sans cesse dans le temple, louant et bénissant Dieu.

Après l'ascension de Jésus, les apôtres voulurent choisir un disciple pour remplacer Judas, et le sort fit tomber leur choix sur Mathias. Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous rassemblés dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit, comme celui d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui ébranla toute la maison; en même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues, et à prononcer les paroles que leur dictait l'Esprit saint.

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans la ville. Or, il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux, craignant Dieu, et qui y étaient venus de

tous les pays *qui sont sous le ciel.* Ces Juifs étrangers se rassemblèrent en grand nombre; Parthes, Mèdes, Élamites, Asiatiques, Syriens, Arabes, Égyptiens, Crétois, Romains, tous furent saisis d'étonnement d'entendre ces apôtres galiléens parler leurs langues diverses. Quelques-uns attribuaient cette merveille à l'ivresse; mais Pierre alors, à la tête des apôtres, éleva la voix, et leur rappela que ce miracle, qui les étonnait, avait été prédit par le prophète Joël. Il profita de cette circonstance pour leur retracer les merveilles de la mission, de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Enfin il leur rappela tous les miracles dont ils avaient été témoins, et leur apprit que Dieu avait répandu sur eux le Saint-Esprit, et que c'était sa parole qu'ils entendaient, afin que toute la maison d'Israël sût que ce Jésus, crucifié par les Juifs, était le Christ promis par Dieu et annoncé par les prophètes.

Après cette première prédication, qui convertit environ trois mille personnes, et les réunit par le baptême aux disciples de Jésus-Christ, les apôtres réglèrent la conduite qu'ils devaient tous tenir, ainsi que les disciples. Tous ceux qui croyaient étaient unis ensemble; tout ce qu'ils possédaient était commun entre eux. Ils vendaient leurs terres et leurs biens pour les partager et les distribuer, selon le besoin de chaque famille; ils suivaient tous la doctrine des apôtres dans la communion, dans la fraction du pain et dans les prières; ils fréquentaient assidûment le temple, et se faisaient aimer du peuple par la pureté de leur culte et la simplicité de leurs mœurs.

Les apôtres faisaient chaque jour de nouveaux prodiges, et le Seigneur augmentait sans cesse *le nombre de ceux qui devaient être sauvés dans l'unité d'un même corps.*

Les princes des prêtres étaient irrités du succès des apôtres. Anne et Caïphe firent arrêter saint Pierre et saint Jean; mais le conseil n'osa les envoyer au supplice, malgré la hardiesse avec laquelle ils soutinrent devant lui la divinité de Jésus-Christ, sa doctrine et sa résurrection. Il se contenta, en les mettant en liberté, de leur défendre de prêcher à l'avenir.

Les apôtres n'en continuèrent pas moins à répandre la parole de Dieu. Ils furent de nouveau jetés dans une prison, d'où un ange les délivra. Ils commencèrent peu de temps après, pour établir la hiérarchie dans l'Église, à choisir parmi les disciples sept diacres qui devaient les aider dans leur mission. Étienne, le premier qu'ils élurent, prêcha avec ferveur dans Jérusalem. La hardiesse de son langage et la vivacité de ses reproches excitèrent la colère des Juifs infidèles, qui se jetèrent sur lui et le lapidèrent.

Depuis ce moment, il s'éleva une grande persécution contre les fidèles, qui furent, à l'exception des apôtres, dispersés en divers endroits de la Judée et de Samarie. Le plus ardent de leurs persécuteurs était un Juif nommé Saul, citoyen romain, qui ne pensait pas alors être destiné à devenir une des principales colonnes de l'Église chrétienne. Cette conversion ne tarda pas à arriver (1). Comme il approchait de Damas, chargé des ordres menaçants du

(1) Année 34 de Jésus-Christ.

grand prêtre pour les synagogues de cette ville, il fut tout d'un coup environné et frappé par une lumière du ciel. Renversé par terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul! Saul! pourquoi me persécutez-vous? » Il répondit : « Qui » êtes-vous, Seigneur? » et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus, que vous persé- » cutez; il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors, tout tremblant, il demanda à Dieu ce qu'il devait faire : le Seigneur lui répondit : « Levez-vous, » entrez dans la ville, et on vous le dira. » Saul se leva; mais il était privé de la vue; on le conduisit à Damas. Un disciple nommé Ananie vint le trouver, lui rendit la lumière, et le baptisa. Saul alors prit le nom de Paul, et commença à prêcher Jésus dans toutes les synagogues.

L'histoire des prédications des apôtres et des disciples, en Judée, à Rome, en Grèce, en Asie, leurs épîtres, leurs miracles, leurs martyres ne tiennent plus à l'histoire des Juifs, et font partie de celle de l'établissement du christianisme, que nous retrouverons dans chaque nation, en suivant le cours de cette histoire générale : il suffira de dire ici que le premier concile des chrétiens, présidé par les apôtres, se tint peu de temps après à Jérusalem; que saint Paul, accusé par les prêtres, se justifia devant le roi Agrippa, mais qu'il fut renvoyé à Rome, parce qu'il en avait appelé à César.

Nous allons à présent reprendre le cours des événements qui se sont passés en Judée depuis la mort d'Hérode-le-Grand, sous lequel Jésus-Christ était né, jusqu'à la prise de Jérusalem et à la destruction du temple, prédite par le Seigneur.

CHAPITRE XXVII.



État de la Judée sous les Romains. — Division des Juifs en trois sectes. —Création d'une quatrième secte. — Révolte parmi les Juifs. — Renvoi des drapeaux romains. — Nouvelle révolte parmi les Juifs. — Défaite d'Hérode le tétrarque. — Tétrarchie d'Agrippa, petit-fils d'Hérode. — Son gouvernement. Combat et mort de quatorze cents criminels dans un cirque. — Mort d'Agrippa. — Mort de vingt mille Juifs dans une fuite. — Nouveaux gouverneurs en Judée. — Guerre avec les Romains. — Mort courageuse de soixante Juifs dans une caverne. — Siége, prise et destruction de Jérusalem par Titus. — Incendie du temple par un soldat. — Edit de l'empereur Adrien. — Dispersion des Juifs.



ARCHÉLAUS, AGRIPPA, HÉRODE LE TÉTRARQUE, AGRIPPA II, SIMON, JEAN, JOSÈPHE.

Avant de commencer l'histoire du Sauveur, nous avons vu comment, sur les plaintes des Juifs, l'empereur Auguste avait exilé dans les Gaules Archélaüs, fils et successeur d'Hérode-le-Grand. Depuis cette époque les princes de sa famille, que Rome honorait du titre de Tétrarque ou de Roi, ne pouvaient être regardés comme souverains; c'étaient tout au plus des gouverneurs secondaires, soumis au gouverneur général nommé par l'empereur, et leur obéissance plus ou moins sincère réglait le degré et la durée de leur faveur.

La politique romaine crut d'abord que la Judée pouvait être tranquille sous sa dépendance, comme les autres royaumes, qui tous successivement furent divisés, protégés et conquis par les généraux de la dominatrice du monde. Rome avait laissé aux Juifs, comme aux autres peuples, leurs coutumes, leurs lois et le libre exercice de leur culte, et ne se mêlait de leur administration intérieure que pour apaiser les troubles, recevoir des tributs et exiger des secours en hommes et en vaisseaux pour la guerre. Mais la religion et les opinions des Israélites étaient incompatibles avec cette dépendance, et les sentiments gravés par la loi de Moïse leur rendaient odieux tout mélange avec l'étranger. Un tel peuple, voulant toujours être gouverné par son Dieu, par ses prêtres et par ses anciens, ne pouvait qu'être esclave, et non sujet s'il était conquis; et, en connaissant bien ses mœurs, on aurait pu prévoir facilement qu'il ferait de constants efforts pour secouer son joug, et qu'étant trop faible pour lutter avec succès contre l'empire romain, sa résistance continuelle et ses turbulentes se-

cousses devaient amener sa destruction. Nous avons vu dans les livres sacrés que cette destruction avait été prédite aux Juifs, comme un châtiment inévitable de leurs vices et de leur impiété. Comme historien, nous devons seulement examiner ici les causes secondaires de l'accomplissement exact de ces prophéties.

La force des Juifs était depuis longtemps affaiblie par la division qui existait entre les peuples de Samarie et de Jérusalem. A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, cette division s'était accrue par la formation de trois sectes, les pharisiens, les esséniens et les saducéens. La première et la plus puissante, plus attachée à la lettre qu'à l'esprit de la loi de Moïse, observait strictement les anciennes formes, était assidue aux heures de la prière, ne souffrait aucun changement dans les cérémonies, conservait un grand respect pour la vieillesse, et exerçait beaucoup d'autorité sur le peuple. Les pharisiens croyaient l'âme immortelle; mais leur doctrine était mêlée de fatalisme, et même d'une sorte de métempsycose : car ils pensaient que les âmes des justes revenaient habiter ce monde. Jésus-Christ leur reprocha souvent leur orgueil et leur hypocrisie.

Les saducéens étaient peu nombreux, mais composés des hommes les plus distingués par leurs richesses et leur naissance. Ils croyaient que l'âme mourait avec le corps, et n'ordonnaient l'observation de la loi que pour le maintien de l'ordre public.

Les esséniens, vertueux et austères, convaincus de l'immortalité de l'âme et résignés à tous les ordres de la Providence, employaient toute leur vie à étudier et à pratiquer la justice. Ils se contentaient d'envoyer leurs offrandes au temple, sans y venir faire des sacrifices. L'agriculture était leur seule profession. Tout était commun entre eux; ils n'avaient point de serviteurs, croyant qu'assujettir les hommes c'était offenser la nature, qui les rend tous égaux. Des prêtres, choisis par eux, recevaient tout le fruit de leur travail et les nourrissaient tous. Cette secte, peu nombreuse et séparée du reste de la nation, pouvait être regardée comme une communauté religieuse, et n'avait aucune influence dans les affaires publiques.

Un homme appelé Judas fonda une quatrième secte, dont l'ardeur et l'activité entraînèrent une grande partie du peuple. Semblables en tout autre point aux pharisiens, ils soutenaient qu'on ne doit reconnaître pour seigneur et pour roi que Dieu seul; et leur fanatisme républicain leur aurait fait souffrir toutes sortes de tourments et de supplices, plutôt que d'accorder à quelque homme que ce fût le nom de seigneur ou de maître. L'esprit turbulent de ces derniers sectaires fut, comme on le verra bientôt, une des principales causes de la ruine de leur patrie.

L'empereur Auguste avait nommé Syrhénéus gouverneur de Syrie, avec ordre d'y faire le dénombrement des biens de tous les particuliers. Cette mesure excitait le mécontentement des Juifs. Le grand prêtre Joasar voulut vainement leur persuader de s'y soumettre. Ce même Judas, dont nous venons de parler, de concert avec un pharisien nommé Sadech, excita le peuple à la révolte, en

lui disant que ce dénombrement était une preuve évidente du projet formé par l'empereur de ruiner les Juifs et de les réduire en servitude. Il leur rappela tous les miracles de Dieu en leur faveur, et l'obligation sacrée de défendre leurs lois et leur indépendance. Enfin il leur promit, au nom du Seigneur, les plus grands succès s'ils se dévouaient pour servir sa cause. Aussitôt le feu de la révolte se répandit partout; ce ne fut, de tous côtés, que meurtres et brigandages; on pillait amis et ennemis, sous prétexte de défendre la liberté publique; on accusait les riches et les grands de trahison pour les tuer et s'emparer de leurs biens. La rage des séditieux fut portée à un tel degré de fureur, qu'une grande famine qui survint n'arrêta pas le cours de leurs cruautés, et qu'on vit même le feu de cette guerre civile porter l'embrasement jusque dans le temple de Dieu.

Syrhénéus, après avoir répandu beaucoup de sang, apaisa cette première révolte, et acheva le dénombrement, qui eut lieu trente-sept ans après la bataille d'Actium. Le gouverneur confisqua les biens d'Archélaüs, et maintint Hérode et Philippe dans les tétrarchies qu'Hérode-le-Grand, leur père, leur avait laissées par testament. Salomé, sœur de ce monarque, mourut dans ce temps et laissa à sa fille Julie sa toparchie, dont les Romains lui confirmèrent la possession.

Syrhénéus, pour calmer l'esprit des révoltés, déposa le grand prêtre Joasar, leur ennemi, et donna sa charge à Ananus.

Peu après, l'empereur Auguste mourut, et Tibère lui succéda (1). Ce prince donna le commandement de la Judée à Valérius Gratus. Plusieurs grands prêtres furent successivement déposés par le gouverneur : le dernier qu'il nomma fut Caïphe; et Gratus lui-même, après onze ans de gouvernement, se vit remplacé par Ponce Pilate. Hérode le tétrarque se concilia l'amitié de Tibère, et bâtit en son honneur une ville qu'il nomma Tibériade. Ce fut sous leur administration que périt le Sauveur du monde, arrêté par Caïphe, méprisé par Hérode, et livré aux Juifs par Pilate.

Le gouverneur romain envoya de Césarée à Jérusalem des troupes dont les drapeaux portaient l'effigie de l'empereur. Ces images révérées à Rome exigeaient des honneurs contraires à la loi des Juifs.

Ils vinrent en foule supplier Pilate de faire porter ailleurs ses drapeaux. Il refusa d'y consentir, disant que ce serait offenser l'empereur. Leurs instances redoublèrent; Pilate monta sur son tribunal, et fit prendre les armes à ses troupes, qui enveloppèrent les Juifs, en les menaçant de les tuer s'ils ne se soumettaient. Tous alors découvrirent leurs poitrines, et s'écrièrent que le maintien de la loi leur était plus cher que la vie. Pilate, vaincu par ce zèle ardent, fit reporter les drapeaux à Césarée.

Quelque temps après, le gouverneur, projetant de faire construire des aqueducs, crut nécessaire de tirer de l'argent du trésor du temple. Le peuple se souleva encore; mais Pilate réprima cette sédition, après avoir fait mourir un

(1) Année 19 de Jésus-Christ

grand nombre de révoltés. Il voulut ensuite soumettre les Samaritains, qui avaient pris les armes pour s'emparer de la montagne de Garizim, croyant qu'ils trouveraient dans le sein de cette montagne un trésor et des vases sacrés qu'on disait y avoir été cachés par Moïse. Les rigueurs que le gouverneur exerça dans cette expédition déterminèrent les Samaritains à l'accuser près de Vitellius, gouverneur de Syrie. Celui-ci commanda à Pilate d'aller à Rome pour se justifier. Il vint lui-même à Jérusalem pour la fête de Pâque; on l'y reçut avec de grands honneurs. Il affranchit les habitants d'un tribut qu'on percevait sur les fruits; il permit aux sacrificateurs de garder l'éphod et les ornements sacerdotaux que la jalousie d'Hérode-le-Grand avait fait renfermer dans la forteresse Antonia; enfin il déposa Caïphe, et donna le sacerdoce à Jonathas, fils de l'ancien grand prêtre Ananus.

Il paraît qu'Hérode le tétrarque jouissait alors, sous la protection de Tibère, d'une autorité presque royale : car on voit qu'il fit la guerre à Arétbas son beau-père, roi des Arabes, dont il voulait répudier la fille pour épouser sa sœur Hérodiade. Ses armes furent malheureuses : Arétbas le battit, et le peuple juif regarda ce mauvais succès comme un châtiment que Dieu infligeait à Hérode pour le punir de la mort de Jean-Baptiste, dont on révérait partout la sainteté.

Tibère mourut à peu près à cette époque : l'avénement au trône de son successeur, Caïus Caligula, changea totalement la fortune d'un petit-fils d'Hérode, nommé Agrippa. Maltraité par sa famille, privé de biens et d'apanage, il était venu à Rome pour implorer la protection de l'empereur. Accueilli par Antonia, mère de Caligula, il avait indiscrètement montré le désir de voir ce prince arriver à l'empire. Tibère, informé par un délateur de ses vœux imprudents, l'avait fait enchaîner dans un cachot. Caligula, monté sur le trône, se souvint de son ami, le combla de présents, lui accorda de grands biens et une tétrarchie en Judée, avec le titre de Roi, et lui donna une chaîne d'or du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée dans sa prison.

Hérodiade, jalouse de la fortune d'Agrippa son frère, prétendait aussi avoir un diadème; mais l'empereur, mécontent de sa conduite et de ses intrigues, l'envoya en exil avec son mari, Hérode le tétrarque, à Lyon dans les Gaules.

Les Juifs d'Alexandrie ne voulant pas rendre hommage aux autels élevés en l'honneur de Caligula, Pétrone, gouverneur de Syrie, marcha contre eux. Le roi Agrippa intercéda en leur faveur et obtint leur grâce. Ils furent moins heureux à Babylone : leurs richesses les avaient rendus si puissants qu'ils donnèrent de la jalousie aux Grecs et aux Syriens, qui en égorgèrent cinquante mille.

L'empereur Claudius succéda à Caligula, confirma les faveurs accordées à Agrippa, et ajouta même à sa tétrarchie la Judée tout entière et le pays de Samarie. Il donna le royaume de Chalcide à Hérode, frère d'Agrippa, et publia des édits très-favorables aux Juifs. Le roi Agrippa, étant arrivé à Jérusalem, consacra dans le temple la chaîne d'or que lui avait donnée Caligula. Il fit des sacrifices solennels, rétablit l'ordre et la discipline dans l'État, et prouva aux

habitants de Jérusalem sa reconnaissance de leur affection, en les affranchissant de l'impôt que devait lui payer chaque maison. Il déposa le grand prêtre Théophile, et donna le sacerdoce à Simon, dont la famille était alliée à celle d'Hérode; enfin, après avoir levé des troupes, et réorganisé son armée, il en donna le commandement à Silas, qui ne l'avait jamais abandonné. Ce monarque embellit Jérusalem, releva ses murs, et voulut la fortifier de manière à la rendre presque imprenable; mais un ordre de Marsus, gouverneur de Syrie, l'obligea de suspendre ses grands travaux. Ce prince établit des jeux et des théâtres dans la cité sainte, et il donna au peuple, dans un cirque, le cruel plaisir de voir quatorze cents criminels, condamnés à mort, combattre et s'entre-tuer. Ce combat fut si opiniâtre qu'il n'en resta pas un seul vivant. La troisième année de son règne, il célébra la naissance de l'empereur par des jeux solennels. Le peuple voyait avec peine ces fêtes; mais tous les grands y assistèrent. Agrippa mourut quelque temps après d'une maladie aiguë. La douceur et l'éclat de son règne le firent universellement regretter.

Agrippa, son fils, étant trop jeune pour gouverner, Claude donna le commandement de la Judée à Caspius Phædus, et il accorda à Hérode, oncle du jeune roi, l'administration du temple et du trésor et le droit de nommer les grands prêtres.

Tibérius Alexandre succéda bientôt à Phædus, et fut ensuite remplacé par Cumanus. Ce nouveau gouverneur, voulant prévenir les troubles qu'occasionnait souvent, pendant les fêtes de Pâque, la multitude immense de gens qui y accouraient de toutes les parties du royaume, avait placé une cohorte à la porte du temple. Un soldat de cette troupe s'étant indécemment déshabillé à la vue d'un lieu si saint, cette imprudence souleva le peuple, qui accusait Cumanus d'avoir ordonné ce sacrilége. Celui-ci s'efforça de l'apaiser; n'y réussissant pas, il commanda à ses troupes d'avancer. Les Juifs alors prirent la fuite, et ils se pressèrent de telle sorte qu'il y en eut plus de vingt mille d'étouffés.

Après treize ans de règne, Claude mourut: Néron lui succéda. Le nouvel empereur donna la Petite-Arménie à Aristobule, fils d'Hérode, et augmenta le royaume d'Agrippa.

Félix, frère de l'affranchi Pallas, avait été nommé récemment gouverneur de Judée. Son administration fut loin d'être paisible. Il détruisit une bande de voleurs si forte, si hardie, qu'elle avait tué le grand sacrificateur Jonathas dans l'enceinte du temple. Il extermina aussi un grand nombre de fanatiques qui soulevaient le peuple, et tua un faux prophète qui s'était mis à la tête de trente mille hommes pour chasser les Romains de Jérusalem.

Les Syriens renouvelèrent dans ce temps leurs anciennes prétentions à la souveraineté de la ville sainte. Cette querelle fut renvoyée au jugement de Néron. Festus, nommé par cet empereur au gouvernement de Judée, continua la guerre contre les brigands; mais ses deux successeurs, Albinus et surtout Florus, prirent le parti de ces voleurs, et se joignirent à eux pour piller les riches et pour opprimer le peuple.

Sur ces entrefaites, les Grecs osèrent profaner une synagogue à Césarée:

les Juifs se défendirent, mais ils furent battus. Florus, sous prétexte d'apaiser ces troubles, voulut tirer dix-sept talents du trésor du temple. Cette violation du lieu saint excita une nouvelle révolte; les troupes du gouverneur massacrèrent une grande quantité de peuple, malgré l'intercession de Bérénice, sœur du roi Agrippa, qui courut elle-même risque de la vie.

Florus, décidé à piller le trésor et à humilier les Juifs, ordonna aux habitants de Jérusalem d'aller au-devant des troupes romaines qui venaient de Césarée. Les infortunés obéirent; mais, au moment où ils saluaient les drapeaux de l'empereur, les soldats les chargèrent, et en firent un grand massacre. Cette cruauté porta le peuple au désespoir. De tous côtés on se rassembla, on courut aux armes, on délivra le temple, on chassa les Romains; et Florus, obligé de se réfugier à Césarée, instruisit Cestius, gouverneur de Syrie, de cette révolte devenue une véritable révolution.

Cestius envoya des officiers à Jérusalem pour y prendre des informations sur ces grands événements. Le roi Agrippa, prévoyant les malheurs de son pays, rassembla le peuple, et, par un discours éloquent, chercha vainement à le ramener à la soumission. Il lui rappela qu'autrefois la Judée avait été tour à tour la proie des Égyptiens et des Assyriens, peuples beaucoup moins redoutables que les Romains; il les fit souvenir de la prise de Jérusalem par Pompée; il leur représenta, d'un côté, la Judée pauvre, faible, divisée, déchirée par des factions, désolée par des brigands, privée de places fortes, d'armées régulières; et, de l'autre, l'empereur de Rome, maître du monde entier, les enveloppant de toutes parts avec des armées innombrables et victorieuses, auxquelles nulle puissance ne pouvait résister. Enfin il les conjura de déposer des armes inutiles, et d'obtenir, par des prières, une justice que son père n'avait jamais sollicitée en vain, et une protection réelle au lieu d'une indépendance chimérique.

Le peuple, irrité, méprisa ses paroles. Les cris de religion et de liberté étouffèrent la voix du roi; on le poursuivit à coups de pierres, et on brûla son palais et celui de sa sœur. Il était resté une faible garnison romaine dans la forteresse. Le grand prêtre et les personnes les plus distinguées de la ville voulurent encore apaiser le peuple; mais les séditieux, commandés par Éléazar, massacrèrent la garnison romaine, et contraignirent les sacrificateurs à refuser la victime offerte au nom de l'empereur. Les principaux de Jérusalem demandèrent en vain des secours contre les factieux; Florus les refusa. Le roi Agrippa envoya des troupes, mais elles furent battues.

Manaem, fils de Judas, le fondateur de la nouvelle secte, souleva tout le peuple en lui faisant jurer de secouer le joug des étrangers et de n'obéir qu'à Dieu. Il s'empara de la forteresse de Massada; mais, enivré de ce triomphe, il entra dans le temple avec les habits royaux, et son propre parti l'envoya au supplice.

Le général romain Mitillius, qui commandait dans un fort, capitula et se retira à Césarée. De ce moment, la vengeance des Romains commença à éclater d'une manière terrible : on égorgea vingt mille Juifs à Césarée, treize mille à Scythopolis, cinquante mille à Alexandrie. Ces massacres furent vengés en

Judée par de cruelles représailles. Cestius Gallus entra dans le royaume avec une grande armée romaine; Agrippa se joignit à lui; mais le fanatisme, cette fois, l'emporta sur la discipline, et les Romains, battus à Bethoron, furent contraints de se retirer. Cestius, ayant rassemblé de nouvelles forces, revint à la charge et s'empara de Jérusalem; mais, ayant échoué dans un assaut contre le temple, il se découragea, fit sa retraite en désordre, et perdit plus de quatre mille hommes. Les habitants de Damas vengèrent sa défaite en égorgeant dix mille Juifs. Les révoltes chargèrent alors plusieurs généraux du soin de conduire la guerre : ce furent Éléazar, Silas, Jean, et Josèphe l'historien. Ces chefs fortifièrent les places, levèrent cent mille hommes, les organisèrent et les soumirent à une sévère discipline.

Dans ce même temps Simon, fils de Joras, rassembla une foule de brigands et de gens sans aveu qui ne demandaient que le pillage des riches. Néron, irrité de ces révoltes, destitua Cestius, et donna le gouvernement de la Syrie, ainsi que le commandement de l'armée, à Vespasien. Dès que ce général fut arrivé en Syrie, il envoya son fils Titus à Alexandrie, et fit avec diligence tous les préparatifs nécessaires pour tirer une prompte vengeance de l'affront que les armes romaines avaient reçu.

Les Juifs, enorgueillis par leur victoire, attaquèrent la ville d'Ascalon. Les Romains leur livrèrent bataille, les mirent en fuite, et leur tuèrent dix-huit mille hommes; trois de leurs généraux, Silas, Jean et Éléazar, périrent dans cette affaire.

Vespasien et Titus, profitant de cet avantage, entrèrent en Galilée avec une armée de soixante mille hommes; la terreur que cette marche répandit parmi les Juifs fut telle, que Josèphe, abandonné par presque toute son armée, se vit obligé de se retirer à Tibériade. Il chercha vainement à prouver à sa nation que, puisqu'elle ne pouvait pas combattre, elle devait traiter; il ne fut ni écouté ni secouru, et il s'enferma, avec le peu de braves qui lui restaient, dans la ville de Jotapat.

Vespasien vint l'y assiéger, voulant absolument s'emparer de sa personne, parce qu'il croyait, dit Josèphe lui-même, que le prendre c'était s'emparer de toute la Judée. Au reste, cet historien justifia son orgueil par un grand courage. Le siége fut long et sanglant; les Juifs firent plusieurs sorties, dans l'une desquelles Vespasien lui-même reçut une blessure, et la ville résista à de fréquents assauts. Tandis que l'opiniâtreté des assiégés occupait le gouverneur romain, Titus s'emparait de Jaffa, et Céréalis de la montagne de Garizim, où il tua onze mille Samaritains.

Vespasien, n'ayant pu triompher ouvertement, parut ralentir ses efforts. La vigilance des Juifs se relâcha; les Romains en profitèrent. Ils entrèrent, une nuit, par surprise, dans la ville de Jotapat, et passèrent au fil de l'épée tous les habitants; les femmes et les enfants furent seuls épargnés.

Josèphe s'était enfermé dans une caverne avec soixante de ses compagnons et les principaux de l'armée. Vespasien leur fit dire de se rendre, et leur promit la vie; mais ces fanatiques, résistant aux prières de Josèphe, résolurent

de s'entre-tuer tous. Le premier sur lequel le sort tombait tendait la gorge au poignard de celui qui était près de lui, le second était tué à son tour par le troisième; et tous furent ainsi poignardés successivement, suivant l'ordre où ils s'étaient placés. Par une fortune inouïe, Josèphe et un de ses amis se trouvèrent les derniers, et restèrent ainsi libres de se rendre à Vespasien, qui voulait les envoyer à Néron. Mais Josèphe, qui prétendait avoir le don de prophétie, ayant annoncé au général romain qu'il serait empereur, et que son fils Titus régnerait après lui, cette prédiction le décida à changer de dessein, et à traiter son captif avec bienveillance. Cette amitié de Vespasien pour Josèphe lui attira la haine de ses compatriotes.

Les armées romaines éprouvèrent encore dans plusieurs lieux une forte résistance. Vespasien s'était emparé de la ville de Gamala ; le roi Agrippa, qui se trouvait dans son armée, fut blessé pendant le siége. Les Juifs revinrent avec furie, et chassèrent les Romains de Gamala, que reprit ensuite Titus. Celui-ci poursuivit après, dans Giscala, un des plus célèbres chefs des factieux, Jean de Giscala, et l'obligea de se sauver à Jérusalem.

Tel est l'aveuglement de l'esprit de parti, qu'il ne peut être éclairé par le feu de la guerre ni par l'aspect du danger le plus évident. Enveloppés, pressés de tous côtés par les armes du colosse romain, les Juifs réunis auraient pu difficilement se défendre; divisés, leur résistance devenait impossible. On a peine à concevoir qu'une vérité si effrayante, si palpable, n'ouvrît pas leurs yeux; et cependant, resserrés dans Jérusalem, ils se battaient et se déchiraient entre eux. Au milieu de cette ville, dans le moment même où elle était assiégée par Vespasien, la guerre civile exerçait ses fureurs dans les rues, dans les places publiques et dans le temple, en même temps que la guerre étrangère éclatait contre eux au pied de leurs murailles.

Jean de Giscala, agissant de concert avec les zélateurs (c'était le nom qu'on donnait à la secte la plus fanatique), ouvrit la ville aux Iduméens, qui exercèrent d'horribles cruautés, et massacrèrent même le sacrificateur Zacharie. Bientôt Jean, comptant sur ses forces, voulut s'emparer du pouvoir suprême. Son ambition divisa les zélateurs en deux parties. Simon, fils de Joras, combattit Jean, et le vainquit; mais sa victoire ne fut pas décisive, et les factions de ces deux chefs continuèrent de remplir la cité sainte de massacre et de pillage.

Dans un tel désordre, rien ne semblait pouvoir retarder la prise de Jérusalem; mais une nouvelle révolution à Rome suspendit la ruine du peuple juif. Vespasien, proclamé empereur par son armée, se disposa à passer en Italie pour combattre Vitellius, son compétiteur. Il chargea Titus, son fils, de continuer la guerre en Judée. Bientôt ce jeune prince resserra de nouveau la ville de Jérusalem, et l'entoura d'une grande muraille garnie de tours pour la priver de vivres et de tous secours. Ce nouveau péril ne fit pas cesser la discorde civile. Éléazar, occupant la partie supérieure du temple, Simon, la ville haute, et Jean de Giscala, la ville basse, combattaient entre eux; et cependant, au milieu de leurs fureurs, leurs troupes réunies sur les murailles résistaient vaillamment aux Romains, faisaient de fréquentes sorties, détruisaient les tra-

vaux des assiégeants; et, après les avoir repoussés, revenaient dans la ville pour se battre de nouveau entre elles.

Jamais aucune autre cité dans l'univers ne fut en proie à plus de malheurs. La haine, la vengeance, l'avarice, l'ambition, le fanatisme et le désespoir, se joignaient aux désordres de la guerre pour déchirer Jérusalem. Le fléau de la famine vint mettre le comble à ces calamités, et les morts y servirent bientôt de pâture aux vivants. On vit une mère égorger son propre enfant pour en faire un affreux repas. Rien ne pouvait calmer ni fléchir ces cœurs barbares. Leur ennemi Titus, plus humain qu'eux, s'attendrit sur leur sort, et leur envoya Josèphe pour les engager à se rendre et à sauver ainsi leur peuple, leur temple, leur culte, leur capitale et leurs lois. On ne lui répondit que par des cris de fureur et par des menaces. Les chrétiens, avertis par les prédictions du Sauveur de la destruction de Jérusalem, avaient tous quitté cette ville avant le siége. Beaucoup de Juifs, distingués par leur fortune et leur sagesse, s'étaient sauvés de la ville, et étaient venus demander des fers aux Romains pour échapper au poignard des zélateurs. Tout le reste des habitants, égaré par le fanatisme et le désespoir, ne pensait qu'à donner et à recevoir la mort.

Titus, maître de la première et de la seconde muraille de Jérusalem, assiégea le temple, où les factieux, malgré leurs discordes, se défendirent longtemps (1). Le prince romain s'empara de la forteresse Antonia; et, après avoir échoué dans un assaut contre la maison du Seigneur, il tenta, avec plus de succès, un dernier effort, et pénétra enfin dans cette enceinte sacrée. Il fit tout ce qu'un homme pouvait faire pour sauver le temple; mais Dieu en avait résolu la ruine. Un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, comme poussé par une inspiration, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta une poutre enflammée, au travers de la fenêtre d'or, dans l'intérieur du saint asile. Titus, victorieux, était alors dans le sanctuaire, dont il admirait avec respect la magnificence. Ses ordres et ses efforts pour arrêter le feu furent inutiles; la foule des légions qui se pressaient, la rage du peuple qui voulait les repousser, la fureur des combattants, le bruit des armes, les cris des mourants, portaient au comble le désordre, et ne laissaient entendre aucun commandement. La flamme dévorante, s'étendant avec rapidité, augmenta l'horreur de cette scène de carnage par la chute des murs et des poutres enflammées; de sorte qu'en peu d'heures la destruction de cet illustre et saint monument fut entièrement consommée.

Il périt le même jour du même mois où Nabuchodonosor l'avait autrefois détruit. Les historiens assurent que de grands prodiges précédèrent ce désastre. Une comète effrayante avait paru l'annoncer; on avait vu une vache produire un agneau; les assiégés avaient aperçu dans le ciel une grande quantité de chariots armés; quatre ans avant le siége, un paysan, nommé Jésus, fils d'Ananus, qui se trouvait à la fête des Tabernacles, s'écria : « Voix du côté de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre les nouveaux mariés, voix contre

(1) Année 70 de Jésus-Christ.

» tout le peuple! » Pendant l'espace de quatre années, cet homme répéta nuit et jour les mêmes paroles. Enfin, pendant le siége, faisant le tour des murailles, il dit : « Malheur sur la ville! malheur sur le peuple! malheur sur le temple! » à quoi ayant ajouté : « Malheur sur moi! » une pierre, poussée par une machine des assiégeants, le renversa par terre, et il expira en répétant ces mêmes mots.

Titus fut proclamé empereur par son armée sur les ruines du temple; il fit mourir les sacrificateurs, dont la folle résistance avait causé la ruine de ce lieu saint. Les zélateurs, retirés dans la ville haute et dans le palais, tentèrent encore de s'y défendre; mais les Romains, s'étant emparés de leurs tours, les exterminèrent, et livrèrent toute la ville aux flammes et au pillage.

Ce siége coûta la vie à onze cent mille Juifs; quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers. Titus condamna Jean de Giscala à une prison perpétuelle; Simon, qui s'était sauvé comme lui dans un égout, fut pris et réservé pour le triomphe, après lequel on l'exécuta à Rome publiquement.

Les Romains rasèrent les murailles et la plupart des maisons de Jérusalem. L'empereur Vespasien bâtit le temple de la Paix à Rome, et y plaça les chandeliers d'or, la table et d'autres riches dépouilles du temple. Il fit vendre toutes les terres de la Judée, et obligea les Juifs à lui payer la capitation de deux drachmes qu'on percevait précédemment.

Les Juifs, conquis, opprimés, conservaient toujours l'espoir d'une délivrance miraculeuse : ils tentèrent plusieurs fois de se soulever. Enfin, sous le règne d'Adrien, cinquante ans après la destruction du temple, ayant tous pris de nouveau les armes, l'empereur leur fit une guerre cruelle, dans laquelle cinq cent quatre-vingt-six mille Juifs périrent. Adrien acheva de détruire tout ce que Titus avait épargné dans Jérusalem. Il éleva sur ses ruines une autre ville qu'il nomma Ælia Capitolina; il en défendit l'entrée aux Juifs sous peine de mort, et fit sculpter un pourceau sur la porte qui conduisait à Bethléem. Saint Grégoire de Nazianze dit cependant qu'on permettait aux Israélites d'entrer à Ælia une fois par an pour y pleurer, et saint Jérôme ajoute qu'on leur vendait au poids de l'or la permission de verser des larmes sur les cendres de leur patrie.

Une multitude d'esclaves de l'un et l'autre sexe furent vendus aux foires de Gaza et de Mambré; on rasa cinquante forteresses et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades. La dispersion des Juifs date de cette époque. Cependant l'histoire parle encore de quelques mouvements qui eurent lieu dans la Judée, sous les empereurs Antonin, Septime Sévère et Caracalla. Jérusalem était devenue païenne; le culte du vrai Dieu y reparut enfin sous le règne de Constantin et de sa mère, qui renversèrent les idoles élevées sur le saint sépulcre, et consacrèrent les lieux saints par des édifices qu'on voit encore aujourd'hui.

Trente sept ans après, Julien, ennemi du Christianisme, rassembla les Juifs dans Jérusalem pour y rebâtir le temple (1). Ils accoururent en foule, et les

(1) Année 363 de Jésus-Christ.

riches et les pauvres voulurent tous travailler à sa réédification; mais on raconte que des globes de feu, sortant tout à coup des fondements à demi creusés, frappèrent d'épouvante les ouvriers, et les forcèrent à abandonner cette entreprise.

A la mort de Julien, Jérusalem redevint chrétienne, et Justinien éleva son église, en 501, à la dignité patriarcale. Chosroès, roi des Perses, s'empara de cette ville en 613, et vendit aux Hébreux répandus dans la Judée quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens qu'ils égorgèrent.

Héraclius chassa Chosroès de ce pays, en 657. Neuf ans après, le calife Omar, troisième successeur de Mahomet, prit Jérusalem après quatre mois de siége. La Palestine et l'Égypte passèrent sous le joug du vainqueur, qui fut assassiné dans la ville de David, en 643. La chute de la dynastie des Ommiades, et l'élévation de celle des Abassides, les dominations successives des Fatimites, des Seljoucides et des sultans d'Égypte, remplirent la Judée de troubles et de malheurs. Enfin, les Fatimites, vainqueurs de leurs adversaires, régnaient dans la Palestine, lorsque les croisés parurent.

Pendant le cours de toutes ces calamités, très-peu d'Hébreux s'obstinèrent à demeurer pauvres et méprisés au milieu des ruines de leur patrie. On en voit encore un petit nombre pleurer sur les débris de la cité sainte, qui n'offre plus à l'œil du voyageur qu'un vaste et silencieux tombeau, qu'insulte une mosquée victorieuse, et près duquel gémissent quelques couvents chrétiens.

Le peuple Juif, répandu parmi toutes les nations, depuis le règne d'Adrien, est errant et dispersé sur la terre ainsi que les prophètes l'avaient prédit, conservant avec constance son nom, ses mœurs, son culte et sa loi, servant de témoin à l'Évangile qu'il combat, et gardant toujours l'espérance d'être délivré par le Messie qu'il attend, et qu'il a méconnu et crucifié.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE ANCIENNE.

PEUPLES D'ASIE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQTE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M

N

O

R

S

T

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

